Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

= 585
NO. 803 OF R. M. DAWKINS' COLLECTION
OF BOOKS OF USE TO THE HOLDER OF
THE BYWATER AND SOTHEBY CHAIR
OF BYZANTINE AND MODERN GREEK
IN THE UNIVERSITY OF OXFORD

Arch. Dawk. N115.718

# RELATION

D'UN

# VOYAGE DU LEVANT,

*FAIT PAR ORDRE DU ROI,*

CONTENANT

L'Hiſtoire Ancienne & Moderne de pluſieurs Iſles de l'Archipel, de Conſtantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perſe & de l'Aſie Mineure.

*AVEC*

*Les Plans des Villes & des Lieux conſiderables; le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.*

Enrichie de Deſcriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de pluſieurs Obſervations touchant l'Hiſtoire Naturelle.

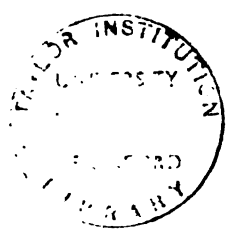
*Par M.* PITTON DE TOURNEFORT,

*Conſeiller du Roi, Academicien Penſionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Botanique au Jardin du Roi, Lecteur & Profeſſeur en Medecine au College Royal.*

*TOME PREMIER.*

A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE,

M. DCCXVIII.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

# AVERTISSEMENT.

*SI l'Auteur de cette Relation avoit eû la ſatisfaction de voir, avant que de mourir, la fin de l'Impreſſion de ſon Ouvrage, on trouveroit ici une Preface raiſonnée & pleine d'érudition; c'étoit le deſſein de M. de Tournefort, & il étoit très-capable de le bien executer. Mais après que le premier Volume fut imprimé, ſa ſanté s'affoibliſſant de jour en jour, il ne s'appliqua plus qu'à mettre la derniere main à ſon Manuſcrit, afin que le ſecond Volume pût être continué après lui, & que ce dernier Ouvrage, qu'il affectionnoit fort, ne parût que complet.*

*On a crû que rien ne pourroit mieux tenir lieu d'une Preface & faire honneur à la memoire de l'Auteur, que le bel Eloge qu'en fit M. de Fontenelle dans l'Aſſemblée publique de l'Academie des Sciences, tenuë le* 10. *Avril* 1709. *Cet Eloge a déja été imprimé dans le Volume des Memoires de ladite Academie de l'Année* 1708. *à la fin de l'Hiſtoire*, pag. 143.

---

# APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier le *Voyage du Levant*, fait par ordre du Roi; Cet ouvrage eſt digne de la curioſité du Public, & repond à l'idée que M. de Tournefort a laiſſée de lui-même. Fait à Paris ce 3. Decembre 1714. RAGUET.

# ELOGE
## DE M. DE TOURNEFORT

*Par M. DE FONTENELLE, Secretaire perpetuel de l'Academie Royale des Sciences, Et l'un des Quarante de l'Academie Françoiſe.*

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT nâquit à Aix en Provence le 5. Juin 1656. de Pierre Pitton Ecuyer Seigneur de Tournefort, & d'Aimare de Fagouë d'une famille noble de Paris.

On le mit au College des Jeſuites d'Aix, mais quoi-qu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres Ecoliers, à l'étude du Latin, dès qu'il vit des Plantes, il ſe ſentit Botaniſte; il vouloit ſçavoir leurs noms, il remarquoit ſoigneuſement leurs differences, & quelquefois il manquoit à ſa Claſſe, pour aller herboriſer à la Campagne, & pour étudier la Nature au lieu de la langue des anciens Romains. La plûpart de ceux qui ont excellé en quelque genre n'y ont point eu de maître, il apprit de lui-même en peu de temps à connoître les Plantes des environs de ſa ville.

Quand il fut en Philoſophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enſeignoit; Il n'y trouvoit point la Nature qu'il ſe plaiſoit tant à obſerver, mais des idées vagues & abſtraites, qui ſe jettent, pour ainſi dire, à côté des choſes, & n'y touchent point. Il découvrit dans le Cabinet de ſon Pere la Philoſophie de Deſcartes, peu fameuſe alors en Provence, & la reconnût auſſi-tôt pour celle qu'il cherchoit. Il ne pouvoit jouïr de cette lecture que par ſurpriſe & à la dérobée, mais c'étoit avec d'autant plus d'ardeur; Et ce Pere qui s'oppoſoit à une étude ſi utile, lui donnoit ſans y penſer une excellente éducation.

Comme il le deſtinoit à l'Egliſe, il le fit étudier en Theologie, & le mit même dans un Seminaire. Mais la deſtination naturelle prévalut. Il falloit qu'il vît des Plantes, il alloit faire ſes études cheries ou dans un Jardin aſſez curieux qu'avoit un Apoticaire d'Aix, ou dans les Campagnes voiſines, ou ſur la cime des Rochers. Il penetroit par adreſſe ou par preſens dans tous les lieux fermez où il pouvoit croire qu'il y avoit des Plantes qui n'étoient pas ailleurs;

leurs; ſi ces ſortes de moyens ne réüſſiſſoient pas, il ſe reſolvoit plûtôt à y entrer furtivement, & un jour il penſa être accablé de pierres par des Païſans qui le prenoient pour un voleur.

Il n'avoit guere moins de paſſion pour l'Anatomie & pour la Chimie que pour la Botanique. Enfin la Phiſique & la Medecine le revendiquerent avec tant de force ſur la Theologie, qui s'en étoit miſe injuſtement en poſſeſſion, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il étoit encouragé par l'exemple d'un Oncle paternel qu'il avoit, Medecin fort habile & fort eſtimé, & la mort de ſon pere arrivée en 1677. le laiſſa entierement maître de ſuivre ſon inclination.

Il profita auſſi-tôt de ſa liberté, & parcourut en 1678. les Montagnes de Dauphiné & de Savoye, d'où il rapporta quantité de belles Plantes ſeches qui commencerent ſon Herbier.

La Botanique n'eſt pas une ſcience ſedentaire & pareſſeuſe, qui ſe puiſſe acquerir dans le repos & dans l'ombre d'un Cabinet, comme la Geometrie & l'Hiſtoire, qui tout au plus, comme la Chimie, l'Anatomie & l'Aſtronomie, ne demande que des operations d'aſſez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les Montagnes & les Forêts, que l'on graviſſe contre des Rochers eſcarpez, que l'on s'expoſe aux bords des Précipices. Les ſeuls Livres qui peuvent nous inſtruire à fond dans cette matiere ont été jettez au hazard ſur toute la ſurface de la Terre, & il faut ſe reſoudre à la fatigue & au peril de les chercher & de les ramaſſer. De-là vient auſſi qu'il eſt ſi rare d'exceller dans cette ſcience. Le degré de paſſion qui ſuffit pour faire un Savant d'une autre eſpece, ne ſuffit pas pour faire un grand Botaniſte, & avec cette paſſion même, il faut encore une ſanté qui puiſſe la ſuivre, une force de corps qui y réponde. M. de Tournefort étoit d'un temperament vif, laborieux, robuſte, un grand fonds de gayeté naturelle le ſoutenoit dans le travail, & ſon corps auſſi-bien que ſon eſprit avoit été fait pour la Botanique.

En 1679. il partit d'Aix pour Montpellier, où il ſe perfectionna beaucoup dans l'Anatomie & dans la Medecine. Un Jardin des Plantes établi en cette ville par Henri IV. ne pouvoit pas, quelque riche qu'il fût, ſatisfaire ſa curioſité, il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieuës, & en rapporta des Plantes inconnuës aux gens mêmes du Pays. Mais ces courſes étoient encore trop bornées, il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'Avril 1681. il paſſa juſqu'à la S. Jean dans les Montagnes de Catalogne, où il étoit ſuivi par les Medecins du Pays, & par les jeunes Etudians en Medecine, à qui il démontroit les Plantes. On eût dit preſque qu'il imitoit les anciens Gimnoſophiſtes qui menoient leurs Diſciples dans des deſerts, où ils tenoient leurs écoles.

Les hautes montagnes des Pirenées étoient trop proches pour ne le pas tenter. Cependant il ſçavoit qu'il ne trouveroit dans ces vaſtes ſolitudes qu'une ſubſiſtance pareille à celle des plus auſteres Anachoretes, & que les malheureux habitans qui la lui pouvoient fournir n'étoient pas en plus grand nombre que les Voleurs qu'il avoit à craindre. Auſſi fut-il pluſieurs fois dépouillé par

les Miquelets Eſpagnols. Il avoit imaginé un ſtratageme pour leur dérober un peu d'argent dans ces ſortes d'occaſions ; il enfermoit des Reaux dans du pain qu'il portoit ſur lui, & qui étoit ſi noir & ſi dur, que quoiqu'ils le volaſſent fort exactement, & ne fuſſent pas gens à rien dedaigner, ils le lui laiſſoient avec mépris. Son inclination dominante lui faiſoit tout ſurmonter ; ces Rochers affreux & preſque inacceſſibles, qui l'environnoient de toutes parts, s'étoient changez pour lui en une magnifique Bibliotheque, où il avoit le plaiſir de trouver tout ce que ſa curioſité demandoit, & où il paſſoit des journées délicieuſes. Un jour une méchante Cabane où il couchoit, tomba tout à coup, il fut deux heures enſeveli ſous les ruines, & y auroit peri ſi l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681. & de-là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans ſon Herbier toutes les Plantes qu'il avoit ramaſſées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes & des Pirenées. Il n'apartient pas à tout le monde de comprendre que le plaiſir de les voir en grand nombre, bien entieres, bien conſervées, diſpoſées ſelon un bel ordre dans de grands Livres de papier blanc, le payoit ſuffiſamment de tout ce qu'elles lui avoient coûté.

Heureuſement pour les Plantes M. Fagon, alors premier Medecin de la feuë Reine, s'y étoit toûjours fort attaché, comme à une partie des plus curieuſes de la Phiſique, & des plus eſſentielles de la Medecine, & il favoriſoit la Botanique de tout le pouvoir que lui donnoient ſa place & ſon merite. Le nom de M. de Tournefort vint à lui de tant d'endroits differens, & toûjours avec tant d'uniformité, qu'il eût envie de l'attirer à Paris, rendez-vous general de preſque tous les grands talens répandus dans les Provinces. Il s'adreſſa pour cela à Madame de Venelle, Sous-Gouvernante des Enfans de France, qui connoiſſoit beaucoup toute la famille de M. de Tournefort. Elle lui perſuada donc de venir à Paris, & en 1683. elle le preſenta à M. Fagon, qui dès la même année lui procura la place de Profeſſeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, établi à Paris par Louïs XIII. pour l'inſtruction des jeunes Etudians en Medecine.

Cet emploi ne l'empêcha pas de faire differens Voyages. Il retourna en Eſpagne, & alla juſqu'en Portugal. Il vit des Plantes, mais preſque ſans aucun Botaniſte. En Andalouſie, qui eſt un pays fecond en Palmiers, il voulut verifier ce que l'on dit depuis ſi long-temps des amours du mâle & de la femelle de cette eſpece, mais il n'en put rien apprendre de certain, & ces amours ſi anciennes, en cas qu'elles ſoient, ſont encore myſterieuſes. Il alla auſſi en Hollande & en Angleterre, où il vit & des Plantes & pluſieurs grands Botaniſtes, dont il gagna facilement l'eſtime & l'amitié. Il n'en faut point d'autre preuve que l'envie qu'eut M. Herman, celebre Profeſſeur en Botanique à Leyde, de lui réſigner ſa place, parce qu'il étoit déja fort âgé. Il lui en écrivit au commencement de la derniere Guerre avec beaucoup d'inſtances, & le zele qu'il avoit pour la ſcience qu'il profeſſoit, lui faiſoit choiſir un Succeſ-

ceſſeur, non ſeulement Etranger, mais d'une Nation ennemie. Il promettoit à M. de Tournefort une Penſion de 4000. livres de Meſſieurs les Etats Generaux, & lui faiſoit eſperer une augmentation quand il feroit encore mieux connu. La Penſion attachée à ſa Place du Jardin Royal étoit fort modique, cependant l'amour de ſon pays lui fit refuſer des offres & ſi utiles & ſi flateuſes. Il s'y joignit encore une autre raiſon, qu'il diſoit à ſes amis, c'eſt qu'il trouvoit que les Sciences étoient ici pour le moins à un auſſi haut degré de perfection, qu'en aucun autre pays. La Patrie d'un Savant ne ſeroit pas ſa veritable Patrie, ſi les Sciences n'y étoient floriſſantes.

La ſienne ne fut pas ingrate. L'Academie des Sciences ayant été miſe en 1691. ſous l'inſpection de M. l'Abbé Bignon, un des premiers uſages qu'il fit de ſon autorité deux mois après qu'il en fût revêtu, fut de faire entrer dans cette Compagnie M. de Tournefort & M. Homberg, qu'il ne connoiſſoit ni l'un ni l'autre que par le nom qu'ils s'étoient fait. Après qu'ils eurent été agréez par le Roi ſur ſon temoignage, il les preſenta tous deux enſemble à l'Academie, deux premiers nez, pour ainſi dire, dignes de l'être d'un tel Pere, & d'annoncer toute la famille ſpirituelle qui les a ſuivis.

En 1694. parut le premier Ouvrage de M. de Tournefort, intitulé *Elemens de Botanique, ou Methode pour connoître les Plantes*, imprimé au Louvre en trois volumes. Il eſt fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Plantes ſemées ſi confuſement ſur la Terre, & même ſous les eaux de la Mer, & pour les diſtribuer en Genres & en Eſpeces, qui en facilitent la connoiſſance, & empêchent que la memoire des Botaniſtes ne ſoit accablée ſous le poids d'une infinité de noms differens. Cet ordre ſi neceſſaire n'a point été établi par la Nature, qui a préferé une confuſion magnifique à la commodité des Phiſiciens. Et c'eſt à eux à mettre preſque malgré elle de l'arrangement & un ſyſteme dans les Plantes. Puiſque ce ne peut être qu'un ouvrage de leur eſprit, il eſt aiſé de prévoir qu'ils ſe partageront, & que même quelques-uns ne voudront point de ſyſteme. Celui que M. de Tournefort a préferé après une longue & ſavante diſcuſſion, conſiſte à regler les Genres des Plantes par les Fleurs & par les Fruits pris enſemble, c'eſt à dire, que toutes les Plantes ſemblables par ces deux parties ſeront du même genre, après quoi les differences ou de la Racine, ou de la Tige, ou des Feuilles, feront leurs differentes eſpeces. M. de Tournefort a été même plus loin; au deſſus des Genres il a mis des Claſſes qui ne ſe reglent que par les Fleurs, & il eſt le premier qui ait eû cette penſée, beaucoup plus utile à la Botanique, qu'on ne ſe l'imagineroit d'abord. Car il ne ſe trouve juſqu'ici que 14. figures differentes de Fleurs qu'il faille s'imprimer dans la memoire; ainſi quand on a entre les mains une Plante en fleur dont on ignore le nom, on voit auſſi-tôt à quelle Claſſe elle appartient dans le Livre des Elemens de Botanique, quelques jours après la fleur paroît le fruit, qui détermine le Genre dans ce même Livre, & les autres parties donnent l'Eſpece, deſorte que l'on trouve en un moment, & le nom que M. de Tournefort lui donne par rapport à ſon ſyſteme, & ceux que d'autres Botaniſtes des plus fameux lui ont donnez,

nez, ou par rapport à leurs ſyſtemes particuliers, ou ſans aucun ſyſteme. Par là on eſt en état d'étudier cette Plante dans les Auteurs qui en ont parlé, ſans craindre de lui attribuer ce qu'ils auront dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils auront dit de celle-là. C'eſt un prodigieux ſoulagement pour la memoire, que tout ſe réduiſe à retenir 14. figures de Fleurs, par le moyen deſquelles on deſcend à 673. Genres, qui comprennent ſous eux 8846. Eſpeces de Plantes, ſoit de Terre, ſoit de Mer, connuës juſqu'au temps de ce Livre. Que ſeroit-ce s'il falloit connoître immediatement ces 8846. Eſpeces, & cela ſous tous les noms differens qu'il a plû aux Botaniſtes de leur impoſer? Ce que nous venons de dire ici demanderoit encore quelques reſtrictions ou quelques éclairciſſemens, mais nous les avons donnez dans l'Hiſtoire de 1700. où le ſiſteme de M. de Tournefort a été traité plus à fond & avec plus d'étenduë.

Il parut être fort approuvé des Phiſiciens, c'eſt à dire (& cela ne doit jamais s'entendre autrement) du plus grand nombre des Phiſiciens. Il fut attaqué ſur quelques points par M. Rai, celebre Botaniſte & Phiſicien Anglois, auquel M. de Tournefort répondit en 1697. par une Diſſertation Latine adreſſée à M. Sherard, autre Anglois, habile dans la même ſcience. La diſpute fut ſans aigreur, & même aſſez polie de part & d'autre, ce qui eſt aſſez à remarquer. On dira peut-être que le ſujet ne valoit gueres la peine qu'on s'échauffât; car dequoi s'agiſſoit-il? De ſavoir ſi les fruits ſuffiſoient pour établir les Genres, ſi une certaine Plante étoit d'un Genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, & plus particulierement aux ſavans, de ne s'échauffer pas beaucoup ſur de legers ſujets. M. de Tournefort dans un Ouvrage poſterieur à la diſpute, a donné de grands éloges à M. Rai, & même ſur ſon Siſteme des Plantes.

Il ſe fit recevoir Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & en 1698. il publia un Livre intitulé *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris, avec leur uſage dans la Medecine.* Il eſt facile de juger que celui qui avoit été chercher des Plantes ſur les ſommets des Alpes & des Pirenées, avoit diligemment herboriſé dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faiſoit ſon ſejour. La Botanique ne ſeroit qu'une ſimple curioſité, ſi elle ne ſe rapportoit à la Medecine; & quand on veut qu'elle ſoit utile, c'eſt la Botanique de ſon Pays qu'on doit le plus étudier, non que la Nature ait été auſſi ſoigneuſe qu'on le dit quelquefois, de mettre dans chaque Pays les Plantes qui devoient convenir aux maladies des Habitans, mais parce qu'il eſt plus commode d'employer ce qu'on a ſous ſa main, & que ſouvent ce qui vient de loin, n'en vaut pas mieux. Dans cette Hiſtoire des Plantes des environs de Paris, M. de Tournefort raſſemble outre leurs differens noms & leurs deſcriptions, les Analiſes Chimiques que l'Academie en avoit faites, & leurs vertus les mieux prouvées. Ce Livre ſeul répondroit ſuffiſamment au reproche que l'on fait quelquefois aux Medecins, de n'aimer pas les Remedes tirez des Simples, parce qu'ils ſont trop faciles, & d'un effet trop prompt. Certainement M.

de

de Tournefort en produit ici un grand nombre, cependant ils ſont la plûpart aſſez negligez, & il ſemble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on les deſirera beaucoup & qu'on s'en ſervira peu.

On peut compter parmi les Ouvrages de M. de Tournefort un Livre, ou du moins une partie d'un Livre, qu'il n'a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre *Schola Botanica, ſive Catalogus Plantarum, quas ab aliquot annis in Horto Regio Pariſienſi ſtudioſis indigitavit vir clariſſimus Joſephus Pitton de Tournefort, Doctor Medicus, ut & Pauli Hermanni Paradiſi Batavi Prodromus, &c. Amſtelodami* 1699. Un Anglois nommé M. Simon Warton, qui avoit étudié trois ans en Botanique au Jardin du Roi ſous M. de Tournefort, fit ce Catalogue des Plantes qu'il y avoit vûës.

Comme les Elemens de Botanique avoient eû tout le ſuccés que l'Auteur même pouvoit deſirer, il en donna en 1700. une Traduction Latine en faveur des Etrangers, & plus ample, ſous le titre de *Inſtitutiones Rei Herbariæ*, en trois Volumes in 4. dont le premier contient les noms des Plantes diſtribuées ſelon le ſiſteme de l'Auteur, & les deux autres leurs figures très-bien gravées. A la tête de cette Traduction eſt une grande Préface ou Introduction à la Botanique, qui contient avec les principes du ſiſteme de M. de Tournefort, ingenieuſement & ſolidement établis, une Hiſtoire de la Botanique & des Botaniſtes, recueillie avec beaucoup de ſoin & agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il s'occupoit avec plaiſir de tout ce qui avoit rapport à l'objet de ſon amour.

Cet amour cependant n'étoit pas ſi fidelle aux Plantes, qu'il ne ſe portât preſque avec la même ardeur à toutes les autres curioſitez de la Phiſique, Pierres figurées, Marcaſſites rares, Petrifications & Criſtalliſations extraordinaires, Coquillages de toutes les eſpeces. Il eſt vrai que du nombre de ces ſortes d'infidelitez on en pourroit excepter ſon goût pour les Pierres : car il croyoit que c'étoient des Plantes qui vegetoient, & qui avoient des graines : il étoit même aſſez diſpoſé à étendre ce ſiſteme juſqu'au métaux, & il ſemble qu'autant qu'il pouvoit il transformoit tout en ce qu'il aimoit le mieux. Il ramaſſoit auſſi des habillemens, des armes, des inſtrumens de Nations éloignées, autres ſortes de curioſitez, qui, quoi-qu'elles ne ſoient pas ſorties immediatement des mains de la Nature, ne laiſſent pas de devenir Philoſophiques, pour qui ſait philoſopher. De tout cela enſemble il s'étoit fait un Cabinet ſuperbe pour un particulier, & fameux dans Paris; les Curieux l'eſtimoient à 45. ou 50000. livres. Ce ſeroit une tache dans la vie d'un Philoſophe qu'une ſi grande dépenſe, ſi elle avoit eû tout autre objet. Elle prouve que M. de Tournefort dans une fortune auſſi bornée que la ſienne, n'avoit pû gueres donner à des plaiſirs plus frivoles & cependant beaucoup plus recherchez.

Avec toutes les qualitez qu'il avoit, on peut juger aiſement combien il étoit propre à être un excellent Voyageur, car j'entends ici par ce terme, non ceux qui voyagent ſimplement, mais ceux en qui ſe trouve & une curioſité fort



éten-

étenduë, qui eſt aſſez rare, & un certain don de bien voir, plus rare encore. Les Philoſophes ne courent gueres le monde, & ceux qui le courent ne ſont ordinairement gueres Philoſophes, & par-là un voyage de Philoſophe eſt extrémement précieux. Auſſi nous comptons que ce fut un bonheur pour les Sciences que l'ordre que M. de Tournefort reçût du Roi en 1700. d'aller en Grece, en Aſie & en Afrique, non ſeulement pour y reconnoître les Plantes des Anciens, & peut-être auſſi celles qui leur auront échappé, mais encore pour y faire des Obſervations ſur toute l'Hiſtoire Naturelle, ſur la Geographie ancienne & moderne, & même ſur les Mœurs, la Religion & le Commerce des Peuples. Nous ne repeterons point ici ce que nous avons dit ſur ce ſujet dans l'Hiſtoire de 1700. Il eut ordre d'écrire le plus ſouvent qu'il pourroit à M. le Comte de Pontchartrain, qui lui procuroit tous les agrémens poſſibles dans ſon Voyage, & de l'informer en détail de ſes découvertes & de ſes avantures.

M. de Tournefort accompagné de M. Gundelſcheimer, Allemand, excellent Medecin, & de M. Aubriet habile Peintre, alla juſqu'à la frontiere de Perſe, toûjours herboriſant & obſervant. Les autres Voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer eſt plus commode, & ſur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-ci n'alloient par mer que le moins qu'il étoit poſſible, ils étoient toûjours hors des chemins, & s'en faiſoient de nouveaux dans des lieux impraticables. On lira bien-tôt avec un plaiſir mêlé d'horreur le recit de leur deſcente dans la Grotte d'Antiparos, c'eſt-à-dire, dans trois ou quatre abîmes affreux qui ſe ſuccedent les uns aux autres. M. de Tournefort eut la ſenſible joye d'y voir une nouvelle eſpece de Jardin, dont toutes les Plantes étoient differentes pieces de Marbre encore naiſſantes ou jeunes, & qui ſelon toutes les circonſtances dont leur formation étoit accompagnée, n'avoient pû que vegeter.

En vain la Nature s'étoit cachée dans des lieux ſi profonds & ſi inacceſſibles pour travailler à la vegetation des Pierres, elle fut, pour ainſi dire, priſe ſur le fait par des Curieux ſi hardis.

L'Afrique étoit comprise dans le deſſein du Voyage de M. de Tournefort, mais la peſte qui étoit en Egypte le fit revenir de Smirne en France en 1702. Ce fut-là le premier obſtacle qui l'eût arrêté. Il arriva, comme l'a dit un grand Poëte, pour une occaſion plus brillante & moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient.* Il rapportoit, outre une infinité d'Obſervations differentes, 1356. nouvelles Eſpeces de Plantes, dont une grande partie venoient ſe ranger d'elles-mêmes ſous quelqu'un des 673. Genres qu'il avoit établis : il ne fut obligé de créer pour tout le reſte que 25. nouveaux Genres, ſans aucune augmentation des Claſſes, ce qui prouve la commodité d'un ſiſteme, où tant de Plantes étrangeres, & que l'on n'attendoit point, entroient ſi facilement. Il en fit ſon *Corollarium Inſtitutionum Rei Herbariæ*, imprimé en 1703.

Quand il fut revenu à Paris, il ſongea à reprendre la pratique de la Medeci-

ne,

ne, qu'il avoit ſacrifiée à ſon Voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençoit à lui réüſſir beaucoup. L'experience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain goût du Public, & ſur-tout en ce genre-là, les interruptions ſont dangereuſes, l'approbation des hommes eſt quelque choſe de forcé, & qui ne demande qu'à finir. M. de Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avoit quitté; d'ailleurs il falloit qu'il s'acquitât de ſes anciens exercices du Jardin Royal, il s'y joignit encore ceux du College Royal, où il eut une place de Profeſſeur en Médecine, les fonctions de l'Academie lui demandoient auſſi du temps, enfin il voulut travailler à la Relation de ſon grand Voyage, dont il n'avoit rapporté que de ſimples Memoires informes & intelligibles, pour lui ſeul. Les courſes & travaux du jour, qui lui rendoient le repos de la nuit plus neceſſaire, l'obligeoient au contraire à paſſer la nuit dans d'autres travaux, & malheureuſement il étoit d'une forte conſtitution, qui lui permettoit de prendre beaucoup ſur lui pendant un aſſez long-temps, ſans en être ſenſiblement incommodé. Mais à la fin ſa ſanté vint à s'altérer, & cependant il ne la ménagea pas davantage. Lorſqu'il étoit dans cette mauvaiſe diſpoſition, il reçut par hazard un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bien-tôt qu'il mourroit. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois, & il mourut le 28. Decembre 1708.

Il avoit fait un Teſtament, par lequel il a laiſſé ſon Cabinet de Curioſitez au Roi pour l'uſage des Savans, & ſes Livres de Botanique à M. l'Abbé Bignon. Ce ſecond article ne marque pas moins que le premier ſon amour pour les Sciences; c'eſt leur faire un preſent que d'en faire un à celui qui veille pour elles dans ce Royaume avec tant d'application, & les favoriſe avec tant de tendreſſe.

Des deux Volumes in 4. que doit avoir la Relation du Voyage de M. de Tournefort, le premier étoit déja imprimé au Louvre quand il mourut, & l'on acheve preſentement le ſecond ſur le manuſcrit de l'Auteur, qui a été trouvé dans un état où il n'y a rien à deſirer. Cet ouvrage, qui a conſervé ſa premiere forme de Lettres, adreſſées à M. de Pontchartrain, aura environ 200. Planches en taille douce très-bien gravées, de Plantes, d'Antiquitez, &c. On y trouvera, outre tout le ſçavoir que nous avons repreſenté juſqu'ici dans M. de Tournefort, une grande connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne & moderne, & une vaſte érudition dont nous n'avons point parlé, tant nos éloges ſont éloignez d'être flateurs. Souvent une qualité dominante nous en fait negliger d'autres, qui meriteroient cependant d'être relevées.

# LETTRES
## CONTENUES
## DANS LE PREMIER VOLUME.

*Deſſein de ce Voyage.* pag. 1.

LETTRE I.

*Deſcription de l'Iſle de Candie.* pag. 6.

LETTRE II.

*Continuation de la Deſcription de Candie.* pag. 22.

LETTRE III.

*Etat preſent de l'Egliſe Gréque.* pag. 37.

LETTRE IV.

*Deſcription des Iſles de l'Argentiere, de Milo, de Siphanto, & de Serpho.* pag. 55.

LETTRE V.

*Deſcription des Iſles d'Antiparos, de Paros, & de Naxie.* pag. 71.

LETTRE VI.

*Deſcription des Iſles de Stenoſa, Nicouria, Amorgos, Caloyero, Cheiro, Skinoſa, Raclia, Nio, Sikino, Policandro, Santorin, Nanſio, Mycone.* pag. 86.

LETTRE VII.

*Deſcription de l'Iſle de Delos.* pag. 110.

LETTRE VIII.

*Deſcription des Iſles de Syra, Thermia, Zia, Macroniſi, Joura, Andros & Tine.* pag. 122.

LETTRE IX.

*Deſcription des Iſles de Scio, Metelin, Tenedos, Nicaria.* pag. 140.

LETTRE X.

*Deſcription des Iſles de Samos, de Patmos, de Fourni & de Skyros.* pag. 155.

LETTRE XI.

*Deſcription du Détroit des Dardanelles, de la ville de Gallipoli, & de Conſtantinople.* pag. 174.

LET-

# LETTRE,

## A MONSIEUR BEGON,

### Intendant de Marine à Rochefort, & de Juſtice, Police & Finances du Païs d'Aulnis,

*Contenant un abrége de la vie de M. DE TOURNEFORT, de l'Academie Royale des Sciences, & Profeſſeur Royal en Botanique & en Medecine.*

MONSIEUR,

LA Lettre que vous avez pris la peine d'écrire à mon Pere, nous fait connoître combien vous êtes ſenſible à la perte de M. de Tournefort. Vous y témoignez un grand deſir de ſçavoir les diverſes circonſtances de ſa vie. J'ai l'honneur de vous en envoyer un détail, où j'ai raſſemblé tout ce que j'en ai appris de lui-même.

Daignez, MONSIEUR, me tenir quelque compte des efforts que j'ai faits ſur ma douleur, pour vous obéïr; puiſqu'il m'a fallu rappeller ces tems heureux, où M. de Tournefort, dans des converſations familieres, me parloit de ſes Voyages, & m'inſtruiſoit de ſes Syſtemes & de ſes Découvertes.

Je ne puis les dépoſer en de meilleures mains. On ſçait l'eſtime que vous aviez pour lui. Digne de poſſeder celle de toutes les Perſonnes de mérite, il ne pouvoit manquer d'acquerir la vôtre. C'eſt un tribut dont vous vous croyez redevable à la reputation & à la mémoire des grands Hommes. Leurs Portraits qui ſont l'ornement de ce rare Cabinet, digne fruit de vôtre goût, & l'hiſtoire des Hommes Illuſtres du Siécle paſſé, que nous ne devons qu'à vôtre amour pour eux, en ſont des preuves éclatantes.

Il ſe trouvera ſans doute d'excellentes Plumes, qui feront des Eloges vraiement dignes de M. de Tournefort: Mais, MONSIEUR, dans ce triſte devoir que vous m'engagez de lui rendre, trop ſatisfait de ne parler que le langage de mon cœur, je ne ſonge point à leur envier, en cette occaſion, celui de l'eſprit. D'ailleurs, comme je ne puis atteindre à la ſublimité de leurs penſées, ni à la délicateſſe de leurs expreſſions, je ne m'attache qu'à vous marquer avec exactitude, la verité des faits dont j'ai pû me reſſouvenir.

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT, étoit de la Ville d'Aix en Provence. Né Gentilhomme, il en eut les ſentimens & les vertus; & content de les poſſeder, il n'affecta jamais d'en parler, ni de les faire paroître.

Dès l'âge le plus tendre, il reſſentit cet amour des Plantes, qui dans la ſuite lui en a fait porter la connoiſſance à un ſi haut degré. Son propre génie fut ſon prémier maître, impa-

tient d'éclorre, il ſçut bientôt ſe manifeſter. On le reconnut Botaniſte, avant qu'il pût ſçavoir lui-même ce que c'étoit.

Souvent il ſe déroboit aux amuſemens de la jeuneſſe, pour ſe donner à ſes recherches. Ses frequentes échapées hors de la maiſon de ſon Pere, n'étoient que pour aller herboriſer. On l'en puniſſoit quelquefois avec un peu trop de rigueur; auſſi n'en connoiſſoit-on pas le mérite; c'étoient pourtant les préliminaires de ſes courſes Botaniques. Quoique très-ſenſible aux châtimens que l'on employoit pour le corriger de ces fautes apparentes, il l'étoit bien davantage à la ſatisfaction d'avoir trouvé quelque Plante qu'il n'avoit jamais vûë. Ainſi l'éducation qu'on lui donna, ne fit rien pour la Botanique: Les connoiſſances qu'il y acquit, furent uniquement l'ouvrage de ſes heureuſes diſpoſitions, &, s'il eſt permis de parler ainſi, de ſon Inſtinct ſcientifique.

On peut dire cependant, que l'Art voulant enlever à la Nature, la gloire de former ſeule ce Botaniſte naiſſant, fit tomber entre ſes mains les Livres de Dioſcoride & de Matthiole. Il les vid, les examina, plein d'une joye qui ſembloit pronoſtiquer ce qu'il devoit un jour être dans leur Art. Mais peu content de n'y voir que la repreſentation des Plantes, parce qu'il n'étoit pas encore en âge de pouvoir entendre ſeul les explications qu'ils en ont données, il en voulut ſçavoir les noms, & même les proprietez; il le voulut efficacement, & s'en fit inſtruire.

Que ne mît-il point en uſage pour faire des progrès dans cette Science? Il avoit l'art d'entrer dans tous les endroits où il ſoupçonnoit des Plantes. Juſques-là, MONSIEUR, que dans un accès de Botanique un peu vif, ayant paſſé par deſſus un mur pour en aller chercher quelques unes, il fut ſur le point de payer ſa curioſité aux dépens de ſa reputation, & peut-être même de ſa vie; car des Gens qui gardoient ce lieu, le prirent pour un voleur, & le pourſuivirent à coups de pierres. Cette aventure augmenta ſa circonſpection, ſans rien diminuer de ſon ardeur.

La Botanique n'étoit pas néanmoins la ſeule qu'il recherchât; la Chymie & l'Anatomie piquoient également ſon goût. Elles ſe diſputoient la préference dans ſon eſprit; c'étoit entre ces Sciences à qui le poſſederoit tout entier. Il les accorda, & ſçut ſe partager entr'elles; une prédilection ſecrette le faiſoit pourtant pencher pour la Botanique, qui fut toûjours ſa favorite.

Avec de pareilles diſpoſitions, il étoit impoſſible qu'il ne fît de grands progrés. Comme il étoit le Cadet de ſa Famille, dans un Païs de Droit écrit, où les Cadets n'ont que leur Legitime, on avoit eu en vûë de l'engager dans l'Etat Eccleſiaſtique; & même il avoit commencé ſa Theologie. Mais partagé en Aîné par le Ciel, des dons de l'eſprit, & deſtiné à étudier l'Auteur de la Nature, dans ſes divers Ouvrages, plûtôt que dans les Livres Scholaſtiques, il ne fit voir aucun attrait pour cet Etat. Les Sciences tranquilles & purement ſpeculatives, ne lui convenoient pas; les Sciences actives & pratiques attiroient ſeules ſon attention. Ses Parens ſe firent un ſcrupule de s'oppoſer à de ſi louables inclinations, & ils ſe crurent obligez de l'abandonner à ſon heureux penchant.

Alors il fit ſes premiers voyages: le fruit qu'il eſperoit d'en retirer, les lui faiſoit ſouhaiter ardemment. Bientôt les Plantes de Provence, de Savoye & de Dauphiné les plus ignorées, ne le furent plus par M. de Tournefort. Incertain de quel côté il tourneroit ſes premiers pas, il erra pendant quelque temps de Païs en Païs. Il auroit voulu pouvoir tout examiner, & tout connoître à la fois. Cependant guidé par une prudence en quelque ſorte prématurée, il ſentit bien que ſon corps ne pouvoit pas ſuffire à ſon eſprit; & il crut qu'il valoit mieux tenir une route plus ſûre & plus reglée.

Il alla d'abord à Montpellier, où il étudia en Medecine, & s'aſſura par les principes de l'Art de ce qu'il tenoit déja de la Nature. Son goût ſe déclara bientôt, il ſe lia d'amitié

avec

avec M. Magnol fameux Botaniſte, qui auroit été le prémier de ſon tems, s'il n'avoit pas eu M. de Tournefort pour contemporain. Celui-ci l'accompagna dans ſes herboriſations. Un Eleve de cette ſorte ne fut pas longtemps ſans égaler ſon Maître, il devint même en quelque maniere ſon Collegue, & démontra pluſieurs Plantes qu'on ignoroit, & qu'il découvrit.

Ce fut en ce lieu qu'il forma le deſſein de voyager en Eſpagne. Il prit le chemin de Barcelonne; on lui donna diverſes recommandations dans cette Ville; ſes Amis l'y adreſſerent plus particulierement à M. Salvador, auſſi celebre Pharmacien qu'habile dans la Botanique; & l'on avoit eu le ſoin de l'informer du goût que M. de Tournefort avoit pour cette Science, & des progrès qu'il y avoit déja faits.

Plein du deſir d'acquerir de nouvelles connoiſſances, ce jeune Voyageur partit ſeul ſur la fin de l'Hiver, ſans s'étonner de la rigueur de la ſaiſon, ni des dangers qu'il couroit, & qu'on lui avoit prédits. Cette prédiction ne s'accomplit que trop dans les montagnes des Pyrenées; des Miquelets le dépouillerent entierement. Ce malheur le toucha; dans un âge ſi peu avancé, moins Philoſophe que Botaniſte, il ne put retenir ſes pleurs. Le froid étant encore violent, il conjura les voleurs de lui rendre au moins ſes habits. Les larmes d'un jeune homme qui doit être un jour un Homme illuſtre, ont apparemment quelque vertu particuliere. Les ſiennes eurent tant de pouvoir, qu'elles toucherent un de ces brigands, qui (charitable à ſa maniere,) lui jetta bruſquement le juſte-au-corps qu'il lui avoit pris. M. de Tournefort, par un bonheur ineſperé, y retrouva quelque argent noué dans ſon mouchoir, qui s'étant gliſſé dans la doublure, avoit échapé à ces voleurs.

Cette reſſource, quoique très-legere, ne laiſſa pas que de ranimer ſon eſperance. La Philoſophie qui commençoit à naître dans ſon ame, le ſoutint; elle le fortifia contre la mauvaiſe ſaiſon, auſſi bien que contre la mauvaiſe fortune. Néanmoins comme les Philoſophes ont un corps auſſi bien qu'un eſprit, & que M. de Tournefort étoit nuds-pieds; il n'arriva qu'avec beaucoup de peine, juſqu'à un Bourg aſſez près de l'endroit où on l'avoit volé. Il s'y remit en un équipage, à la vérité peu convenable à ce qu'il étoit, mais proportionné à ſon peu d'argent. En un mot, MONSIEUR, je l'ai vû plus d'une fois, ſe faire lui-même un plaiſir de raconter, que dans cette occaſion, il ne put ſe donner qu'un bonnet de laine, une culotte de toile, & une paire de ſabots.

Quelque deſagreable que fût ſa ſituation, il ſe trouva moins ſenſible à toutes ſes pertes, qu'à celle des Lettres de recommandation qu'on lui avoit données pour Barcelonne. La fertilité des campagnes, où il reſpiroit un air plus doux que dans les montagnes, d'où il ſortoit, lui offrit des moyens de ſe conſoler; il herboriſoit en chemin faiſant pour charmer ſa douleur. Pluſieurs Plantes inconnuës, qui ceſſerent de l'être pour lui, le dédommagerent de ce qu'il avoit ſouffert. Il ſe flata qu'elles ſeroient les meilleures Lettres de créance qu'il pût employer auprès de la Perſonne à qui on l'adreſſoit. Son eſperance ne fut pas trompée; à peine ſe fit-il connoître, qu'on le reçut avec tout le bon accueil qu'il méritoit. L'état où il parut fit autant de compaſſion, que ſa preſence donna de plaiſir. M. Salvador mit tout en uſage pour lui faire oublier cette fâcheuſe aventure; & ſes ſoins ne furent pas longtems ſans ſuccès.

Pendant le ſejour que M. de Tournefort fit en Catalogne, il parcourut tout le Païs, accompagné de pluſieurs Perſonnes qui aimoient la Botanique; & il ſembla n'être venu dans cette Contrée, que pour leur découvrir des Plantes qu'ils poſſedoient, & qu'ils ne connoiſſoient pas eux-mêmes.

Cependant il ne vit pas dans ce premier voyage tout ce qu'il s'étoit promis d'y voir. Son retour en France penſa lui être plus funeſte encore que n'avoit été ſon départ. Dans un Bourg près de Perpignan, la maiſon où il alla loger, croula pendant la nuit; il demeura longtems enſeveli ſous les ruines; & ce fut une eſpece de miracle de ce qu'il n'en fut point accablé.

Il revint à Montpellier continuer ſon cours en Medecine, & ſes Operations de Chymie & d'Anatomie; c'eſt en dire aſſez, pour perſuader qu'il ſe perfectionna dans toutes ces Sciences. Enſuite il alla ſe faire recevoir Docteur en Medecine dans la Faculté d'Orange.

De là, M. de Tournefort ſe rendit à Aix. Mais ſon amour pour tout ce qui s'appelle Phyſique, ne lui permit pas d'y reſter longtems; il lui donna bientôt le deſir d'eſſayer ſi les Alpes ne lui ſeroient pas plus heureuſes que n'avoient été les Pyrenées. En traverſant les Païs qui les ſeparent, il étudia toujours les Plantes & la Nature. Les monts & les precipices furent pour lui les Livres les plus inſtructifs, quoiqu'auſſi difficiles que dangereux à parcourir. Souvent il eſt arrivé, que lorſqu'une ardeur Botanique ou Phyſicienne, l'avoit porté juſques ſur le ſommet des montagnes, en graviſſant contre des rochers eſcarpez, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'en deſcendre.

Malgré tant de fatigues & tant de perils, il croyoit ne point acheter trop cher le plaiſir de s'inſtruire; il n'en connoiſſoit pas de plus grand. Dans tous les endroits où il paſſoit, rien n'échapoit à ſon attention, ſoit Plantes, ſoit Pierres, enfin, ce qui regardoit l'Hiſtoire naturelle; il examinoit tout avec une avidité qui ne ſe démentit jamais.

Les lumieres qu'il acquit étoient ſi grandes, qu'elles ne purent demeurer plus longtems cachées, ni infructueuſes. Quoique le mérite ſoit propre & perſonnel, à un homme; il ſemble neanmoins que les effets qu'il produit, lui deviennent en quelque maniere étrangers. Cette eſpece de paradoxe ſe verifia dans M. de Tournefort. Pendant qu'il étoit à Aix, (où il revenoit de tems en tems,) tout occupé de ſes obſervations ſur la Phyſique, ſon mérite agiſſoit à ſon inſçû dans Paris. Il ne contribua pas même de ſa preſence à la reputation qu'il y acquit; elle l'y préceda.

De toutes les Perſonnes qui parlerent avantageuſement de lui, aucune ne le fit plus efficacement que Madame de Venelle, Femme d'un Conſeiller au Parlement d'Aix, & Sous-Gouvernante des Enfans de France. Comme elle avoit toujours été très-amie de la Famille de M. de Tournefort, elle lui en voulut donner des marques plus réelles, que ne le ſont de ſimples louanges. Elle l'engagea de venir à Paris, & le produiſit à M. Fagon, qui pour lors étoit premier Medecin de la Reine.

La propre ſcience de ce grand Génie, lui fit bien-tôt découvrir celle de M. de Tournefort, dont la premiere converſation juſtifia tous les éloges qu'on lui en avoit faits. Charmé de trouver un homme ſi rare, il ne ſongea qu'à lui procurer tous les avantages que ſes merveilleux talens ſembloient exiger. Il ſe fit un devoir envers le Public, & un plaiſir particulier à lui-même, de devenir ſon Protecteur; & il le fit nommer Profeſſeur de Botanique au Jardin du Roi.

L'habileté de M. de Tournefort, attira bien-tôt un concours nombreux de Perſonnes ſavantes, ou qui travailloient à le devenir. Sa renommée paſſa les limites du Royaume; les Païs étrangers lui fournirent beaucoup d'admirateurs, dont ſa maniere de vivre ſociable & commode lui fit autant d'amis; & il n'y en a point eu, qui depuis n'ait fait gloire d'entretenir avec lui une liaiſon de cœur, auſſi bien qu'un commerce de belles Lettres, de remedes, & de choſes naturelles & curieuſes.

Dans ſes Leçons de Botanique, il joignoit une pratique utile à une ſavante theorie; & dans les diverſes herboriſations qu'il faiſoit aux environs de Paris, il enſeignoit à connoître ſur leur pied, les Plantes dont il avoit donné la deſcription.

Pour embellir utilement le Jardin Royal, M. de Tournefort fit, par ordre de Sa Majeſté, differens voyages en Eſpagne & en Portugal; & dans la ſuite en Hollande & en Angleterre. Il eut à Oxford pluſieurs conferences avec le Docteur Goddard, qui conçût pour lui une ſi grande eſtime, qu'il lui donna ſon admirable Secret des Gouttes d'Angleterre. Tant il eſt vrai, que les Sçavans qui le ſont veritablement, eſtiment & cheriſſent le mérite dans la Perſonne

ſonne même de leurs Rivaux de ſcience, quoiqu'ils ſoient d'une autre Nation; il ſemble que leurs lumieres les rendent tous compatriotes.

M. de Tournefort rapporta de ces voyages une très-grande quantité de Plantes rares. Il en a fait venir encore beaucoup par les Perſonnes avec leſquelles il étoit en relation en divers Païs: En ſorte que par ſes ſoins, le Jardin du Roy eſt devenu l'aſſemblage de Plantes le plus riche de l'Europe, peut-être du monde entier, & pour ainſi parler, le ſiége & le chef-lieu de la Botanique.

Sa ſcience & ſa capacité étoient trop généralement reconnuës, pour ne pas obtenir la juſtice qu'elles meritoient. Le Roi, dont les mains liberales s'ouvroient toûjours avec plaiſir ſur les grands Hommes, trouva dans M. de Tournefort un Sujet vraiement digne de l'Academie des Sciences. Il y fut mis d'abord au nombre des Penſionnaires en 1691.

M. le Chancelier de Pontchartrain, qui étoit alors Controlleur Général des Finances, & Secretaire d'Etat, avoit les Academies dans ſon Département. Auſſi juſte & ſûr dans les choix qu'il faiſoit, que profond dans les connoiſſances auſquelles il daignoit ſe prêter; il confia le ſoin de l'Academie des Sciences à M. l'Abbé Bignon ſon Neveu, au goût & aux lumieres de qui l'on doit la nomination de M. de Tournefort. Ainſi, MONSIEUR, les prémices de ſon Adminiſtration furent conſacrées à la gloire de la République des Lettres, par le choix qu'il fit de deux Hommes d'un mérite auſſi diſtingué que feu M. de Tournefort, & M. Homberg, qui a fait encore depuis un des principaux ornemens de cette Academie.

Plus M. de Tournefort fut en vûë, & plus ſes qualitez différentes ſe trouverent dans leur jour. Les Philoſophes, les Chymiſtes, les Anatomiſtes, & les Geometres, admirerent en lui ces rares talens, qui les font admirer eux-mêmes. Quoiqu'il ne fût préciſément que de la Claſſe des Botaniſtes, ſon génie le rendoit capable de toutes les autres enſemble.

Afin de juſtifier à la République ſçavante le choix de Sa Majeſté; il donna en 1694, ſes *Elemens de Botanique, ou Méthode pour connoître les Plantes*, en trois volumes in octavo. Le prémier contient les explications de pluſieurs Plantes; & les deux derniers ſont compoſez de Planches, qui marquent la deſcription analytique des feuilles, des fleurs, des fruits, & des graines de toutes les Plantes qui ſont dans le prémier volume. En faveur des Etrangers, M. de Tournefort les a publiez depuis en Latin, ſous le Titre d'*Inſtitutiones Rei Herbariæ*.

Il a trouvé le ſecret d'applanir par cet ouvrage, les principales difficultez de la Botanique, en reduiſant les huit mille huit cent quarante-ſix eſpeces de Plantes connuës juſques alors, en ſix cent ſoixante & treize genres, & ces genres en vingt-deux claſſes. Il ſpecifie exactement les figures & les qualitez eſſentielles qui les caracteriſent, tant par les fleurs, que par les fruits & les graines. Et comme Dioſcoride n'avoit traité que de ſix cent ſortes de Plantes, M. de Fontenelle dans ſon Hiſtoire de l'Academie des Sciences de l'année 1700, a dit, avec ſa délicateſſe ordinaire, que par les ſoins de M. de Tournefort, *on connoiſſoit aujourd'hui plus de genres de Plantes, que Dioſcoride n'en avoit connu d'eſpeces.*

Après la reputation que M. de Tournefort s'étoit acquiſe, pouvoit-il ne pas être d'une Faculté de Medecine auſſi celebre que l'eſt celle de Paris? C'étoit une néceſſité de bienſeance qu'il y fût reçû. M. Fagon, à qui il dedia ſa Theſe, devint leur garant reciproque l'un envers l'autre, & fit voir par là, qu'il n'étoit pas moins attentif à la gloire d'un Corps qu'il protege, que favorable à l'avancement d'un Homme qui promettoit d'en devenir un des principaux Sujets.

Dans la ſuite, M. de Tournefort compoſa ſon *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris, avec leur uſage dans la Medecine.* Elle ne parut qu'en 1698. Il y fait voir, que la France renferme dans ſon ſein, des treſors de remedes, & des reſſources de ſanté que nous ignorions; & peut-être les ignorerions-nous encore aujourd'hui, ſans ſon application & ſans ſes recherches. Ses Elemens de Botanique avoient appris à connoître les Plantes, ce Livre-

ci apprit à en connoître la vertu par le moyen de l'analyſe chymique. L'Auteur y montre d'une maniere convaincante, que chaque Artiſte s'inſtruiſant par là, ſi ce ſont les alkali, les acides, les ſouffres, les ſels différens, la terre, ou l'eau qui y dominent; peut appercevoir très-clairement leurs qualitez, & juger à quelles maladies chaque Plante peut être propre.

Non content d'avoir fait l'analyſe des Plantes, il en a fait l'anatomie; & il y a démêlé des parties ſemblables à celles des animaux, qu'on ne leur connoiſſoit pas avant lui. Son attention, aidée du microſcope, lui a fait découvrir des tuyaux où les ſucs de la terre ſe filtrent, & d'autres par leſquels ils refluënt; il les compare aux arteres & aux veines. Il a pareillement découvert par ſa pénétration, d'autres conduits en figure de colomne torſe, par le moyen deſquels, l'air contribuë à la nourriture & au ſoutien des Plantes, & eſt porté dans des trachées ou eſpeces de poulmons, qui juſques alors nous avoient été inconnus.

C'étoit trop peu pour lui, que d'avoir trouvé dans les Plantes une vie preſque ſenſitive; il a encore renouvellé, & qui plus eſt, bien prouvé le Syſteme de la vie vegetative des pierres. Pluſieurs Diſſertations curieuſes qu'il a lûës à l'Academie des Sciences ſur ce ſujet, lui ont acquis beaucoup de Sectateurs.

On lui doit auſſi mille particularitez étonnantes ſur la formation des coraux, des éponges, des champignons marins, des madrepores, des lythophites, & des Plantes pierreuſes, ou autres qui naiſſent au fond de la Mer; il les a deſignées par le nom de Plantes marines, pour les diſtinguer des maritimes qui croiſſent ſur les bords.

M. de Tournefort a étendu ſon Syſteme de la vegetation, ſur les mineraux, & même juſques ſur les métaux, ſur les criſtaux de roche, & ſur les pierres précieuſes. Quelques Perſonnes penſeront peut-être qu'il hazardoit de pareilles idées. Mais non, MONSIEUR, ce n'étoit nullement ſon caractère. Sa retenuë étoit ſi grande ſur cela, qu'elle alloit même juſques à une eſpece de ſcrupule. De ſimples conjectures, & qui n'étoient pas appuyées de preuves, n'avoient chez lui aucun crédit. Il ſe fondoit uniquement ſur d'exactes experiences, ou ſur des démonſtrations ſolides. Ainſi tout ce qu'il avançoit, & que par modeſtie il ne donnoit que comme des obſervations, pouvoit paſſer pour conſtant & pour averé.

Il ſçut même mettre à profit juſques à la ſimple curioſité. Il n'y avoit pas une piéce dans ſon Cabinet, qui n'appuyât quelque point de ſes Syſtêmes. Par exemple, il avoit avancé que dans un certain temps de l'année, le corail laiſſe échaper par l'extremité de ſes branches, une liqueur acre plus peſante que l'eau de la Mer, qui par conſequent ſe precipite au fond, & qui étant extrémement gluante, s'attache au prémier corps ſolide qu'elle y rencontre; divers coraux qu'il avoit ramaſſez, étoient la preuve de cette curieuſe propagation. Il en faiſoit voir de tous les âges, & de toutes les manieres, depuis le prémier point, (qui en eſt comme le germe,) juſques à l'entiére formation. Parmi les coraux qu'il poſſedoit, il y en avoit de différentes ſortes de rouges, du couleur de roſe, du couleur de chair, du noir, du blanc, & du feuillemorte. Les uns ſont venus ſur des cailloux, d'autres ſur du bois, ſur des coquilles, ſur des morceaux de vaiſſelle de terre, même ſur un morceau de crane humain; & ils ſe ſont comme incorporez avec toutes ces matieres, qui s'étoient trouvées au fond de la Mer, & ſur leſquelles ils ont pris leur croiſſance.

Quant à la vegetation des pierres, on doit à M. de Tournefort le renouvellement de cette hypotheſe oubliée depuis long-temps. Inſtruit par ſes lectures, mais plus encore par ſes voyages, il examinoit avec une attention éclairée, généralement tout ce qui paroiſſoit y avoir le moindre rapport. Lorſqu'il avoit fait quelques découvertes, cela ne ſuffiſoit pas pour le ſatisfaire; non ſeulement il en cherchoit les cauſes; mais même il lui en falloit les preuves. Nous les devons ces preuves, & s'il eſt permis de le dire, l'évidence de ce Syſtême, aux réflexions qu'il a faites, & en même temps au ſoin qu'il a eu, de recueillir tout ce qui pouvoit appuyer & fortifier ſon ſentiment.

Com-

Comme il avoit obſervé que les champignons de Mer, les coraux, les madrepores, & les autres Plantes pierreuſes étoient des corps toûjours organiſez, & toûjours conſtruits d'une maniere ſemblable, chacun ſuivant ſon eſpece, quoiqu'il en eût pris en différens Païs; il concluoit que chaque eſpece avoit donc ſon germe particulier.

De plus, ayant trouvé dans des coquilles de la craye fort dure, & dans quelques autres des pierres à fuſil, d'un volume beaucoup plus conſidérable, que l'ouverture des coquilles n'étoit grande; il avoit inferé de là, que ces matieres n'avoient pû y entrer, que lorſqu'elles étoient liqueurs, où bien encore en germe; & qu'enſuite elles s'y étoient augmentées & endurcies, à meſure qu'elles auoient pris leur degré de maturité.

Ce grand Phyſicien alla plus loin, & prouva que les coquilles vegetoient; que par une eſpece de fraternité entr'elles & les pierres, elles s'incorporoient mutuellement les unes dans les autres; & que tantôt les pierres envelopoient des germes de coquilles, qui y prenoient leur croiſſance; & tantôt les coquilles embraſſoient des germes de pierres, qui ſe nourriſſoient dans leur ſein. Il a rapporté des morceaux des unes & des autres.

A l'égard de la vegetation des métaux, des mineraux, des criſtaux de roche, & des pierres précieuſes, M. de Tournefort la prouvoit évidemment, par diverſes marcaſſites, où la nature avoit pris plaiſir de faire un mélange auſſi curieux que bizarre, de ſouffre, de vitriol, de fer, de cuivre, de marbre, & de criſtal de roche. D'autres plus riches, étoient traverſées de filons d'or & d'argent très-purs, qui s'échapoient à travers un fort beau marbre. Des marcaſſites plus magnifiques encore, mêloient divers métaux avec des pierres précieuſes. Dans les unes on voyoit des émeraudes, de l'argent, ou du cuivre, enchaſſez & comme incorporez enſemble; dans d'autres des rubis, des amethiſtes, des topaſes, ou diverſes pierres de prix que la nature avoit employées & mêlangées de la même maniere. Cet excellent Naturaliſte avoit raſſemblé des piéces de chacun des mineraux, des métaux, des marbres, des criſtaux, & des pierres précieuſes de toutes les qualitez, & même de toutes les cuittes différentes que la Terre leur donne. En cela il rapportoit autant de preuves convaincantes, quoique muettes, du Syſtême qu'il propoſoit, de la formation & de la croiſſance de tous ces corps, par la voye de la vegetation. Ainſi, MONSIEUR, ſur toutes les découvertes qu'a fait M. de Tournefort, on peut dire qu'il a tant épié la Nature, qu'enfin il a ſurpris ſon ſecret dans une infinité d'operations.

Ce n'étoit point par la paſſion d'une vaine curioſité, qu'il avoit compoſé ſon Cabinet, qui lui ſeul en renfermoit pluſieurs autres de différens genres, & dont l'aſſemblage étoit d'un prix ineſtimable. Toûjours rempli de ſes deſſeins pour l'hiſtoire naturelle, il étoit bien moins occupé du ſoin de le rendre curieux, que de celui de le rendre profitable. A bien examiner ce qu'on croyoit n'être en lui qu'un ſimple amuſement, on y voyoit du travail, & des vûës; de ſorte que l'agreable étoit joint à l'utile, & que l'on trouvoit l'utile juſques dans ce qui paroiſſoit l'être le moins.

Ce que je viens de dire eſt juſtifié par tout ce qui compoſoit ſon Cabinet. La quantité prodigieuſe de Plantes qu'il avoit raſſemblées, les bois & les fruits rares; le Droguier formé de plus de huit cent remedes ſimples & naturels, le recueil parfait des coquilles les plus ſingulieres en toutes les eſpeces; les mineraux; les marcaſſites; les métaux; les pierres précieuſes, les extraordinaires, & même les communes; les petrifications; les congelations; les différens coraux; les champignons de Mer; les madrepores; les lythophites, les diverſes Plantes marines, maritimes & pierreuſes; les cornes d'animaux d'une figure ſinguliere; les inſectes, les reptiles, les poiſſons, les oiſeaux, les animaux rares; enfin, un grand nombre d'autres choſes, qui aux yeux de quelques Perſonnes, n'avoient peut-être paru que purement curieuſes; tout entroit dans l'hiſtoire naturelle. Son Cabinet, (oſerai-je hazarder cette metaphore, étoit une eſpece d'Arche ſçavante, où les creatures animées & inanimées, étoient

venuës ſe reconnoître comme tributaires de celui qui les avoit réunies; car chaque piéce, ſuivant l'idée de M. de Tournefort, avoit ſon département de preuves à remplir.

Il avoit formé le deſſein d'en donner une hiſtoire exacte & méthodique. Mais il en fut empeſché par le voyage du Levant qu'il entreprit en l'année 1700, par les ordres du Roy, & ſous les auſpices de M. le Comte de Pontchartrain. Sa Majeſté ordonna que Monſieur de Tournefort meneroit avec lui un Deſſinateur, pour lever les plans des lieux où il paſſeroit, & pour tirer les deſſeins des Plantes, des Animaux, & des choſes curieuſes qu'il trouveroit dans le cours de ſon voyage. Pour cet effet on choiſit M. Aubriet, excellent Peintre en miniature; & l'Academie des Sciences nomma pour l'accompagner, M. de Gundelsheimer, Medecin Allemand très-habile dans la Botanique.

M. de Tournefort ſe fit un plan de voyage digne du Prince qui l'avoit ordonné, & du Sujet qui l'exécutoit. Ses vûës, à proprement parler, y furent univerſelles. Comme il ſe reconnoiſſoit homme auſſi bien que ſçavant, il voulut que ſon voyage fût pour le moins auſſi utile à tous les hommes en général, qu'avantageux aux Sciences en particulier.

Un de ſes principaux objets ce fut la Geographie, il projetta d'expliquer l'ancienne, & ſurtout de rectifier la moderne. Les Villes & les Provinces mêmes avoient changé preſque d'autant de noms que de Maîtres. La Mer avoit englouti pluſieurs Iſles marquées dans les anciens Auteurs. D'autres avoient paru depuis, qui par conſequent leur étoient inconnuës. Des Villes entieres s'étoient abyſmées ſous terre, & il s'étoit formé des lacs à leur place. Tous ces changemens étoient autant de défectuoſitez dans la Geographie, auſquelles M. de Tournefort ſe propoſoit de remedier.

Les avantages qu'il ſe promettoit pour la Botanique, n'étoient pas moindres. Il ſe faiſoit un plaiſir preſque neceſſaire, de pouvoir verifier ſur les lieux, ſi ce que Theophraſte, Dioſcoride, Matthiole, & divers autres Auteurs ont écrit des Plantes, étoit conforme à la verité. Son exactitude le portoit à vouloir connoître, s'ils n'avoient point impoſé à la Nature, ou ſi la Nature elle même n'avoit point dérogé à leurs obſervations.

On auroit blâmé comme une témérité, en tout autre qu'en M. de Tournefort, d'avoir oſé douter de ce qu'ont dit les Anciens. Mais la ſuite a bien juſtifié ſes doutes, auſſi louables qu'utiles. L'Antiquité, ſur cet article, n'a tiré aucun avantage de ſon droit d'aîneſſe; M. de Tournefort l'a redreſſée en pluſieurs occaſions. Ces anciens Auteurs avoient falſifié la Nature, apparemment dans la vûë de l'embellir. Les obſervations de M. de Tournefort l'ont, pour ainſi parler, renduë à elle-même; elle a repris entre ſes mains cette beauté ſimple & vraye, telle que la Nature la doit avoir.

Enfin, il ſe propoſoit dans ſon voyage, de recueillir généralement tout ce qui ſeroit digne de ſon attention, dans tous les genres de Sciences, & capable d'enrichir la Phyſique & la République des Lettres.

Près de trois ans furent employez à ces ſçavantes courſes. Comme la Botanique étoit ſon objet favori, il herboriſa dans toutes les Iſles de l'Archipel, ſur les rivages de la Mer Noire, dans la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, l'Armenie, la Georgie, & juſques ſur les confins de la Perſe. A ſon retour il prit une route différente, dans l'eſpérance de trouver de nouveaux ſujets d'obſervations; & revint par la Galatie, la Myſie, la Lydie, & l'Ionie.

Ses lectures l'avoient déja ſi bien inſtruit ſur tout ce qui regardoit ces différens Païs, qu'en y arrivant il s'y trouva comme naturaliſé par ſon érudition. Il lui fut donc très-facile de verifier ce qu'on avoit écrit de plus ſingulier, & d'y découvrir ce qui juſques alors avoit échapé à l'exactitude des Voyageurs.

La Medecine qu'il exerçoit avec un parfait deſintereſſement auprès des riches, & avec une extrême charité envers les pauvres, lui donnoit des entrées partout. Il trouva par ce moyen de grandes facilitez pour l'accompliſſement de ſes deſſeins, auſquels l'uſage de ces Païs étoit

très-

très-contraire. Mais ſon mérite perſonnel, & les obligations qu'on lui avoit, faiſoient oublier aiſément qu'il étoit Etranger. On peut dire qu'il ne negligea rien, pour ſoutenir dignement la gloire du Prince dont les ordres lui avoient fait entreprendre ſes voyages. Il ſe vit obligé de les terminer, en s'embarquant à Smyrne pour revenir en France, avec le regret de ne pouvoir paſſer juſques en Egypte & en Syrie, à cauſe des maladies contagieuſes qui infectoient ces Contrées.

Si M. de Tournefort eût pû remplir ſes grands deſſeins, & voir tous les endroits qu'il s'étoit propoſez, combien auroit-il enrichi la Phyſique! Quoiqu'il n'en ait vû qu'une partie, on lui doit cependant la connoiſſance de treize cent cinquante-ſix Plantes qu'il en a rapportées, & dont on n'avoit jamais entendu parler. Quelques-unes ſe trouverent réunies comme d'elles-mêmes aux genres qu'il avoit déja marquez. Toute la dépenſe qu'il fit pour ces nouvelles hôteſſes de la Botanique, ce fut de former encore vingt-cinq autres genres, ſous leſquels il reduiſit les Plantes qui ne convenoient à aucun de ceux qu'il avoit établis. Il en compoſa un Livre intitulé, *Corollarium Inſtitutionum Rei Herbariæ*. Et afin d'immortaliſer ſa reconnoiſſance pour ſes Protecteurs, & ſa tendreſſe pour quelques-uns de ſes Amis particuliers, il donna les noms des uns & des autres à pluſieurs de ces Plantes qui n'en avoient aucun.

Ce qu'il découvrit encore au ſujet des pierres, ne pouvoit que perfectionner ſon Syſtême ſur leur vegetation. La deſcription qu'il a lûë à l'Academie des Sciences, d'un Labyrinthe qui eſt dans l'Iſle de Candie, & les Réflexions qu'il y a jointes, ont porté ce Syſteme juſques à la certitude. Il avoit obſervé que dans pluſieurs endroits de ce Labyrinthe, on voyoit ſur des murs, qui ſont d'une roche vive & de couleur griſâtre, des noms écrits d'une couleur plus blanche que le fond ſur lequel ils l'avoient été. On ne pouvoit avoir gravé ces noms dans le rocher qu'avec le ciſeau; néanmoins ils étoient ſaillans d'environ deux lignes dans quelques endroits, & de trois en d'autres: De ſorte que ces caractéres, de creux qu'ils ont été autrefois, ſont maintenant devenus de bas relief. De là il a inferé que les ſucs nourriciers de la pierre s'étant extravaſez, & ayant trouvé ces fractures, où il y avoit eu une interruption de fibres, avoient fait une eſpece de calus; de la même maniere qu'il en arrive aux arbres, ſur leſquels on écrit ou l'on grave quelques caractéres. Il s'eſt perſuadé que ce devoit être la même Mechanique naturelle, qui produiſoit des effets pareils dans les uns & dans les autres; & que cette Mechanique n'étoit autre que la vegetation.

Pour ajouter quelques preuves à celles qui viennent d'être rapportées, M. de Tournefort a fait voir, que les pierres qu'on appelle Cornes d'Ammon, pierres d'Aigle, Crapaudines, Pyrites ovales ou cylindriques; pierres Judaïques, Yeux de ſerpent, pierres Aſtroïtes, celles de Boulogne, celles de Florence, qui repréſentent toûjours les mêmes payſages & les mêmes ruines de Villes; les Dendroïdes ou eſpeces d'Agathes qui repréſentent des marines, des fortifications, des arbriſſeaux ou des payſages; tous les criſtaux de roches taillez à pans ou à diverſes faces; enfin, pluſieurs autres pierres, ne pouvoient venir que par des germes particuliers à chacunes d'elles. La raiſon qu'il en a donnée, c'eſt qu'elles conſervent toutes les mêmes figures, & qu'elles ſont toûjours organiſées préciſément de la même maniere, chacune dans leur eſpece. De ce principe il a conclu, que c'étoit une preuve que ces pierres produiſoient toûjours leurs ſemblables; de même que chaque plante & chaque arbre, ſuivent l'eſpece du germe dans lequel ils ſont renfermez, la Nature ne s'y méprenant jamais, & leur diſtribuant comme leur mere commune, les ſucs néceſſaires pour les faire croître & vegeter.

Ce Syſteme ſe vit fortifié par pluſieurs pierres que M. de Tournefort montra; elles avoient été caſſées, apparemment dans le temps de leur ſéve; & la Nature elle-même en avoit rejoint les morceaux par une ſoudure, qui n'étoit autre choſe qu'un calus formé par le ſuc

nourricier de ces pierres, qui après en avoir réüni & recollé les piéces, les avoit recouvertes de l'épaiſſeur d'une demi-ligne; l'on en trouve même qui en ſe rejoignant, ont envelopé des criſtaux de roche & de petits diamans.

La dureté des pierres pouvoit ſervir de pretexte d'incredulité, ſur la filtration des ſucs nourriciers à travers leurs pores. Pour le détruire, M. de Tournefort a fait faire attention, que le cœur du bois de Breſil, du bois de Fer, du Guayac, & de l'Ebeine; que les os de quelques animaux & de quelques poiſſons, égaloient, & peut-être même ſurpaſſoient la dureté des pierres. C'eſt cependant une verité inconteſtable, que ces arbres & ces os ſe nourriſſent; les uns des ſucs terreſtres, & les autres de la ſubſtance de l'animal dont ils ſont partie.

Il a de plus appuyé ce ſentiment, en faiſant remarquer, que les pierres les plus dures, les marbres, les porphyres, les pierres précieuſes, & même les diamans, ont un fil & des veines, qui les rendent plus faciles à tailler d'un ſens que d'un autre; ce qui donne à connoître qu'ils ont donc des pores réels, quoique très-compactes & imperceptibles. Si l'on n'a pas apperçû juſqu'à préſent, ajoutoit-il, les germes des pierres, des plantes pierreuſes, des coquilles, des mineraux, ni des métaux; ce n'eſt pas une raiſon pour nier qu'ils en ayent: puiſqu'il eſt certain, que l'on n'a pas encore pû appercevoir aucunes ſemences des champignons, des maurilles, des trufles, des mouſſes, ni d'une multitude d'autres plantes; quoiqu'en bonne Phyſique il ſoit établi, que rien ne vient que par generation en fait de plantes, comme en fait d'animaux & d'inſectes.

Ainſi, MONSIEUR, l'on pourroit preſque appeller M. de Tournefort, le Reſtaurateur du Syſteme de la vegetation des pierres, & l'Inſtituteur de celui de la vegetation univerſelle.

Après avoir ſçavamment expliqué la formation de ces divers ouvrages de la Nature, il a donné la deſcription de pluſieurs Grottes profondes qu'il avoit viſiés dans le cours de ſes voyages. Entre les différens ornemens dont la Nature avoit rempli ces Palais ſouterrains, M. de Tournefort a trouvé un bloc cylindrique de marbre, qui avoit été caſſé par le milieu. Il a obſervé que dans ce marbre, on diſtinguoit le cœur, l'écorce, une eſpece d'aubier, & même pluſieurs aubiers différens, que l'on connoiſſoit d'une maniere ſenſible, par pluſieurs cercles de quelques lignes d'épaiſſeur chacun, qui l'envelopoient. Par là l'on pouvoit connoître l'âge de ce marbre, comme on connoît celui des arbres par de pareils cercles, lorſqu'ils ont été coupez diametralement.

Ces Grottes étoient d'ailleurs enrichies de congelations & de criſtalliſations d'une beauté parfaite, & bizarrement ornées d'un mélange agréable, quoique confus, de toutes ſortes de métaux, de marbres, & de criſtaux de roche incorporez enſemble. Pluſieurs morceaux différens qu'il en a rapportez, étoient la preuve dont il ſe ſervoit, pour démontrer la fluidité, ou du moins la ſoupleſſe de tous ces corps dans leur formation, qui ſe continuë en partie, tant qu'ils ſont ſur pied dans le ſein de la Terre. Et comme dans toutes ces choſes, M. de Tournefort n'étoit, ce ſemble, devenu le confident de la Nature que malgré elle, il a crû pouvoir la trahir en nôtre faveur, en nous rendant ſes miracles familiers.

Enfin, après avoir prouvé tout ce qu'il avoit avancé, il a voulu l'autoriſer par les témoignages des Auteurs profanes & ſacrez. Il l'a fait par un endroit de Pline le Naturaliſte, qui aſſure que *Theophraſte & Mutianus avoient penſé, que les pierres produiſoient d'autres pierres:* & par un paſſage de Saint Gregoire de Nazianze, où ce Pere ſoutient, *que pluſieurs Auteurs avoient écrit, que les pierres faiſoient l'amour.* Ces amours, quoique très froides, ne laiſſent pas que d'être fecondes; puiſque depuis la creation des prémieres pierres, la race s'en eſt perpetuée juſqu'à preſent; & que chacune a conſervé ſon eſpece, de la même maniere que les arbres & les plantes.

La

La naiſſance & la génération des pierres, avoient attiré l'attention de M. de Tournefort; c'eſt-pourquoi ce qui pouvoit operer leur deſtruction, lui parut en mériter auſſi. Il fit d'exactes obſervations au ſujet des lythophages, nom qu'on a donné à de petits vers qui rongent les pierres. On auroit quelque peine à ſe perſuader, que les pierres puſſent avoir des habitans, & même leur ſervir de nourriture, auſſi bien que de logement. Elles ſont néanmoins dans l'un & dans l'autre cas; & elles renferment des eſpeces de petites Républiques de ces ſortes de vers qui les mangent. Ils ſont couverts d'une très-petite coquille de couleur verdâtre & cendrée; & ce ſont les cavitez qu'ils font dans les pierres, en les rongeant, que le vulgaire attribuë à l'impreſſion de la Lune.

Les différens Pays que M. de Tournefort avoit parcouru, lui fournirent encore le ſujet de pluſieurs diſſertations particulieres. Entr'autres il a parlé de l'Iſle de Millo, où de même que dans la plûpart des Iſles de l'Archipel, on ne peut faire meurir les figues domeſtiques, que par la piquûre de certains moucherons, qui ſont formez dans des figues ſauvages, qu'on porte exprés ſur les arbres qui produiſent les prémieres, afin que ces inſectes en piquent le fruit qu'on veut faire meurir.

Enſuite il a expliqué la cauſe des feux ſouterrains que l'on voit dans cette Iſle; & il l'attribuë à la filtration de l'eau de la Mer, qui s'inſinuant à travers les pores de la Terre, va mouiller des mines de fer qui s'y trouvent; cauſe en elles des bouillonnemens violens, par les ſels marins qui s'y mêlent, & leur fait prendre feu. Cette penſée ſe trouve juſtifiée par les diverſes expériences qu'en ont fait les plus habiles Chymiſtes.

Pendant toutes ces obſervations curieuſes, ſa matiere cherie ne fut pas oubliée. Les maladies des plantes & des arbres eurent part à ſes recherches ſingulieres. Il en attribuë la cauſe, ou à la trop grande abondance, ou au défaut, ou à la diſtribution inégale des ſucs nourriciers, ou bien aux mauvaiſes qualitez que ces ſucs peuvent acquerir, ou enfin à différens accidens extérieurs.

Qui croiroit, MONSIEUR, qu'un arbre pût être ſuffoqué? Cela paroît d'abord incroyable; cependant M. de Tournefort a fait voir, que la trop grande quantité de ſuc nourricier produit cet effet dans certains arbres; parce qu'il ſe grumelle dans les tuyaux & s'y arrête; alors les nouveaux ſucs qui montent de la racine, trouvant ces conduits bouchez, gagnent peu à peu les canaux en forme de colomne torſe, qui ſont comme les poulmons des plantes; ils y empêchent le paſſage de l'air; & la circulation en étant ainſi interceptée, ces arbres ſont ſuffoquez, & meurent, de la même maniere que les animaux qu'on étouffe.

Quant aux divers accidens extérieurs qui cauſent les maladies des Plantes, M. de Tournefort en ſpecifie quelques-uns.

Le prémier, c'eſt la greſle; elle cauſe des meurtriſſûres aux fibres; & enſuite des eſpeces d'obſtructions, qui ſont bien moins conſidérables quand elle eſt mêlée avec la pluye; attendu que l'eau rend ces fibres plus ſouples; ce qui amortit le coup en partie; & donne lieu aux ſucs de couler avec plus de facilité.

Le ſecond, c'eſt la gelée, qui les fait mourir, parce que la ſubſtance aqueuſe des ſucs venant à ſe condenſer dans leurs pores, les fait éclater, & les déchire, de même que l'eau qui ſe gele, fait caſſer les vaiſſeaux où elle eſt miſe.

Le troiſiéme, c'eſt la moiſiſſûre; on a découvert avec le ſecours du microſcope, qu'elle n'eſt autre choſe que la naiſſance d'une multitude de petites Plantes, qui ne ſont pas moins réelles, quoiqu'elles échapent aux yeux. Elles ont leurs feuilles, leurs fleurs, & leurs fruits. J'en ai vû, MONSIEUR, dont les fleurs ſont rondes, & compoſées de ſix feuilles; quelques-unes dont les boutons étoient à demi ouverts; & d'autres, qui après avoir été quelque tems épanouïes, s'étoient fanées. Ce ſont donc de petites paraſites, qui dérobent par conſequent une partie de la ſubſtance, deſtinée par la terre à la nourriture de la Plante ſur laquelle

quelle elles s'attachent. Ce n'eſt pas néanmoins le plus grand mal qu'elles ſont à une Plante, que de ſe nourrir à ſes dépens. Mais comme leurs racines ſont très-déliées, elles s'inſinuënt dans les parois des pores, & les élargiſſent; ce qui produit une carie ou gangrene, qui cauſe la mort de la Plante quand on n'y remedie pas.

Les autres accidens, ce ſont les piquûres des différens inſectes. Comme ils dépoſent leurs œufs dans les endroits où ils piquent les Plantes, ils y cauſent des tumeurs; elles viennent de ce que ces petites fractures font épancher les ſucs nourriciers, qui s'imbibent dans les pores voiſins, & les font gonfler à meſure qu'ils en dilatent les fibres. Ce qui empêche encore les ſucs de reprendre leur cours ordinaire, ce ſont les petites obſtructions que cauſent dans les pores de la Plante, le dépôt des œufs de ces inſectes. C'eſt de cette maniere que ſe forment les noix de galles, les pommes de ſauge, les ruches du Picea, & pluſieurs autres tubercules, qui viennent ſur le chardon, ſur l'églantier, & ſur preſque tous les terebinthes; dont les ſucs étant très-viſqueux, reprennent leur cours avec plus de difficulté que ne le font ceux des autres arbres, quand une fois ils ont été détournez.

Ce n'étoit point aſſez pour M. de Tournefort, d'avoir découvert les maladies des Plantes, & d'avoir pénétré leurs cauſes; s'il n'avoit auſſi trouvé les ſymptômes qui peuvent les faire connoître, la maniere de les prévenir, & les remedes propres à les guerir : C'eſt ce qu'il a très-exactement expliqué; n'étant pas moins leur Medecin que leur Anatomiſte. Toutes ces recherches ne ſont pas ſimplement curieuſes; elles ſe rapportent à ſa Profeſſion; puiſqu'en prévenant & en gueriſſant les maladies des Plantes, il les met plus en état de prévenir & de guerir les maladies des Hommes. Je croi, MONSIEUR, pouvoir dire ſur cela, qu'il ſembloit que M. de Tournefort fût le Génie de la Botanique & de la Medecine, je n'oſe aller juſqu'à le nommer celui de la Phyſique & de la Nature.

Auſſi amateur des découvertes des autres, que capable d'en faire lui-même; il ſe fit un plaiſir de lire à l'Academie des Sciences une Diſſertation Anatomique ſur les Caſtors de Canada. L'on y avoit décrit en même tems toutes les manœuvres de ces amphibies; leur maniere de vivre, de bâtir, & de ſe garantir des inondations; leurs fineſſes & leurs ruſes; &, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs mœurs & leur police. Il tenoit cette piéce curieuſe de M. Sarrazin, Medecin Royal en Canada, & l'un de ſes Correſpondans de Science en Amerique.

Ce n'eſt là, MONSIEUR, qu'une partie de ce que j'ai recueilli des converſations de M. de Tournefort, en divers tems. Ce ſeroit un ouvrage de trop longue haleine, ſi j'entreprenois de raconter toutes les autres choſes qu'il a découvertes, & dont il a parlé.

La Rélation de ſon Voyage dans le Levant, qui formera les deux volumes *in quarto* que l'on imprime au Louvre, le fait bien connoître; chaque volume contient onze Lettres, dans leſquelles il rend un compte exact à M. le Comte de Pontchartrain, de tous les Païs où il a paſſé.

Si c'étoit ici une piéce de Poëſie, je dirois que chaque Lettre eſt comme émaillée par l'agréable varieté des ſujets. Elle renferme des obſervations ſur la ſituation & la poſition Geographique des Villes, ſur leur origine, ſur la nature de leur Climat, & ſur leurs noms différens; des remarques ſur les mœurs, les coutumes, la Religion, & les maladies des Peuples; & la deſcription des Plantes, des animaux, des poiſſons, & des oiſeaux rares qu'il a trouvez, auſſi bien que des antiquitez qu'il a vûës.

Cet Ouvrage, permettez-moi, MONSIEUR, cette expreſſion, eſt comme un Enfant poſthume de M. de Tournefort. Il n'étoit pas juſte qu'il fût privé d'un héritage auſſi conſidérable qu'eſt celui des applaudiſſemens du Public, dont ſes Aînez ont été ſi heureuſement partagez. Ils ne peuvent certainement lui manquer; puiſqu'au jugement des Perſonnes de bon goût, à qui M. de Tournefort en avoit lû pluſieurs morceaux, c'eſt une Encyclopedie

qui

qui plaît en inſtruiſant. Mais je croi devoir ajouter que ce même Ouvrage eſt encore plûtôt un Tribut d'actions de graces, que l'Auteur a renduës à M. le Comte de Pontchartrain, qui l'honoroit de ſa bienveillance, & qui a toûjours été très-attentif au progrès des Sciences & des beaux Arts.

Tant de Voyages auſſi pénibles, & en même tems auſſi glorieux pour M. de Tournefort, qu'avantageux pour la République ſçavante, lui attirerent à ſon retour, des marques particulieres de diſtinction de la part du Roi. Ce Prince entra avec tant de bonté dans les fatigues & dans les dangers que M. de Tournefort avoit eſſuyez, qu'il le plaignit, & qu'il daigna même le lui témoigner de vive voix.

Peu de tems après, Sa Majeſté lui donna la Chaire de Profeſſeur en Medecine au College Royal. Je n'affecterois pas, MONSIEUR, de parler des Poſtes avantageux qui ont été confiez à M. de Tournefort, ſi ſon mérite n'en eût été la ſeule cauſe. Je paſſerois même ſous ſilence, qu'on lui offrit la Place de Prémier Medecin du Roi d'Eſpagne ; ſi le refus qu'il en fit, ne faiſoit voir quel étoit ſon amour pour ſa Patrie, & ſon peu d'ambition. Plein du deſir de perfectionner les différens genres de Sciences qu'il cultivoit, il ne ſongea qu'à ſe rendre encore plus digne des biens dont il avoit plû au Roi de le combler. Il crut que ce ſeroit ſe dérober à ſon devoir, à l'égard de ſon Prince, manquer à ſa propre Famille, & abandonner ſes Amis, que d'accepter cette Place, quelque glorieuſe qu'elle fût. En effet, c'auroit été enlever à ſa Patrie un bien qui lui étoit dû, que d'aller enrichir un autre Climat de ſes recherches & de ſes découvertes.

Comme il avoit toûjours travaillé à les augmenter, elles ne pouvoient que lui produire les avantages qu'elles exigent ordinairement de toutes manieres. M. l'Abbé Bignon le prit pour ſon Medecin; & marqua par ce choix, le cas qu'il faiſoit de ſon mérite & de ſa capacité: Un pareil choix vaut un éloge. Conſtamment il ne pouvoit confier ſa ſanté à un Homme qui en ſçût mieux connoître le prix, ni qui fût plus capable de la conſerver. M. de Tournefort en a donné des preuves bien eſſentielles. Elles augmentent encore le regret que l'on a de ſa perte; puiſque c'eſt à lui que nous devons la conſervation de ce Magiſtrat illuſtre, que l'on peut regarder comme le Génie Protecteur de deux célébres Academies, qu'il rend toûjours plus floriſſantes.

Un grand nombre de Perſonnes diſtinguées de la Cour & de la Ville, avoient une pareille confiance en M. de Tournefort. Son aſſiduité auprès des Malades, ſon attention au recit de leurs maladies, & ſon habileté à en juger par les ſymptômes, lui donnoient une juſteſſe & une préciſion merveilleuſes, dans ce qu'il ordonnoit pour les guerir. Il charmoit la mélancolie & la douleur de ſes Malades, par une converſation variée pleine d'agrément, & toûjours proportionnée à l'état où il les trouvoit. Par là il remettoit leur eſprit dans une aſſiette tranquille, & ſembloit ſuſpendre leurs maux. Ainſi l'on peut dire que ſes converſations étoient ſes prémiers remedes; qu'elles diſputoient preſque d'efficacité avec ceux que ſes lectures & ſes expériences lui avoient appris; & que produiſant ſur l'eſprit ce que ſes remedes produiſoient ſur le corps, il étoit Medecin de l'un & de l'autre.

Un accident auſſi imprévû que difficile à prévoir, eſt la cauſe de ſa mort. Comme il alloit à l'Academie des Sciences, il eut la poitrine violemment preſſée par l'eſſieu d'une charette, qu'il ne put éviter ; & ſi un de ſes Amis ne l'avoit promtement ſecouru, ce triſte moment auroit été le dernier de ſa vie. Il en eut un crachement de ſang qu'il négligea. Son exactitude un peu trop ſevere à s'acquiter de tous ſes devoirs, lui fit entreprendre, malgré l'état fâcheux où il ſe trouvoit, de faire en même tems ſes Leçons de Botanique au Jardin des Simples, ſes Leçons de Medecine au College Royal, & de travailler à la Rélation de ſon Voyage.

De ſorte que les remedes qu'il fit, & ſes propres connoiſſances, lui devinrent également

inutiles. En cette occaſion il écouta plus ſon zéle, que les conſeils de ſes Amis ; & pour vouloir remplir tout ce qu'il croyoit devoir aux Poſtes qu'il occupoit, il négligea ce qu'il ſe devoit à lui-même ; c'eſt-pourquoi l'on peut véritablement l'appeller le Decius de la République des Lettres, puiſqu'il s'eſt dévoué pour elle.

Sa ſanté ne put ſe rétablir. Après avoir langui pendant quelques mois, enfin il mourut d'une hidropiſie de poitrine, le vingt-huitiéme jour de Decembre de l'année mil ſept cent huit, âgé de cinquante-trois ans, avec une piété ſincére, & de profonds ſentimens d'humilité. Il étoit trop véritable Philoſophe, trop inſtruit des ſecrets de la Nature, pour n'en pas reconnoître l'Autcur ; & trop vivement penétre de la grandeur de la Religion, pour n'en pas adorer & l'Objet & le Principe.

Par ſon Teſtament il ſupplia le Roi, de lui faire l'honneur d'agréer ſon Cabinet. Il étoit digne de lui être preſenté ; puiſqu'en renfermant les preuves de tant de Syſtemes, il avoit rempli la curioſité des Sçavans de diverſes Nations, & celle de pluſieurs Princes Etrangers ; & qu'il avoit mérité que des prémieres Perſonnes de la Cour le vinſſent admirer. Sa Majeſté voulut bien accepter ce Legs, & gratifia d'une Penſion de mille francs le Neveu de M. de Tournefort, *pour lui marquer*, ce ſont les propres termes du Brevet, *la ſatisfaction que Sa Majeſté a des ſervices de ſon Oncle ; & même pour le recompenſer en quelque maniere du Legs qu'il lui a fait.*

M. de Tournefort ne pouvant donner le Recueil complet de ſes Livres de Botanique, à une Perſonne qui en connût mieux le prix que M. l'Abbé Bignon, il les lui a laiſſez, afin qu'ils ayent place dans cette Bibliotheque nombreuſe & choiſie, que ſes lumieres en tous les genres de Sciences lui font enrichir tous les jours.

Comme M. de Tournefort avoit toûjours été perſuadé que le celibat étoit l'état le plus convenable à un Homme ſçavant, il l'a gardé toute ſa vie ; de crainte que les ſoins domeſtiques ne lui dérobaſſent quelques-uns de ſes momens, qu'il avoit tous dévouez à l'étude ; ſçachant bien que les Sciences ſont jalouſes, & qu'elles n'aiment guere les cœurs partagez.

On a trouvé, MONSIEUR, le fruit de ſes Voyages & de ſes Remarques dans les Manuſcrits qu'il a laiſſez, l'un a pour Titre *Topographie Botanique*, ou *Catalogue des Plantes* qu'il avoit obſervées en divers endroits, depuis l'année 1676, juſques en 1690, en Provence, en Languedoc, dans les Alpes, dans les Pyrenées, en Eſpagne, & en Portugal. Il a marqué préciſément, dans quels Royaumes, en quelles Provinces, & aux environs de quelles Villes chaque Plante prend naiſſance. De ſorte qu'à voir de quelle maniere il les diſtingue toutes par canton en chaque Païs, on pourroit ſe hazarder de dire, que ce ſont autant de conquêtes Botaniques, dont la gloire eſt dûë à ſes recherches.

Il avoit auſſi compoſé un autre Ouvrage, qu'il vouloit donner ſous le nom de *Plantarum Adverſaria* ; c'eſt une Hiſtoire univerſelle & critique des Plantes, où il les range par ordre alphabetique, raſſemble ce que les plus habiles Botaniſtes ont dit ſur chacune, rapporte la diverſité de leurs opinions, & y joint ſon ſentiment, qui peut ſervir de déciſion.

Ses Leçons de Botanique au Jardin Royal, ne feront pas un Volume moins curieux. Un Sçavant Anglois, qui s'eſt donné le nom de *Simon Warthon*, en a publié une partie ſous le Titre de *Schola Botanica, ſive Catalogus Plantarum*, *&c.* J'ai vû un Exemplaire de ce Livre, où M. de Tournefort a corrigé & ajoûté pluſieurs choſes de ſa propre main ; & même il y a marqué, que le véritable nom de cet Anglois étoit *Guillaume Sherard*. Mon Pere l'a mis dans ſa Bibliotheque, avec les autres Ouvrages de M. de Tournefort, dont il lui avoit fait préſent.

En parcourant ſes Manuſcrits, j'ai trouvé encore un Volume d'Obſervations ſur l'analyſe de Pluſieurs Plantes, où il a ſpecifié leur nature & leurs qualitez, qu'il avoit connuës par ſes Expériences Chymiques.

J'ou-

J'oubliois de dire, qu'il s'étoit fait une méthode, de diviſer ſon Cours Botanique en trente & une Démonſtrations. Il décrivoit environ cent Plantes dans le cours de chacune. Il y en avoit vingt-ſept pour les Plantes, & quatre pour les Arbres & pour les Plantes Marines & Maritimes. C'eſt dans la même idée qu'il a diviſé en ſix Herboriſations ſon Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris. Et comme il y parle des Plantes, qu'accompagné de ſes Diſciples, il avoit trouvées & obſervées en ſix journées différentes, ne pourroit-on pas appeller ce Livre l'Exameron Botanique?

Ces Ouvrages, qui ſont d'un travail immenſe, rendent un compte exact à la République Litteraire, de tous les momens de M. de Tournefort; & je croi qu'il eſt permis d'ajouter, que les Sciences qu'il a cultivées, ne peuvent pas lui reprocher la moindre faute d'obmiſſion dans ce qui les concernoit.

Ce que je viens de dire de ſes Ouvrages, ne demande-t-il pas, MONSIEUR, que je diſe auſſi quelque choſe de ſa Perſonne? La qualité de Sçavant qu'il a portée ſi loin, étoit certainement la moindre qualité qu'il eût. On ne pouvoit le connoître ſans l'eſtimer. La jalouſie même, dans ceux qui en étoient ſuſceptibles, lui faiſoit honneur, puiſqu'elle ſuppoſe une eſtime qu'on reſſent malgré ſoi. Ainſi ſes Envieux n'ont ſervi, (ſans le vouloir,) qu'à conſacrer ſon mérite, en faiſant connoître qu'il étoit digne d'être envié.

A la connoiſſance des Langues Latine & Greque, il joignoit celle de l'Italienne & de l'Eſpagnole. Il étoit auſſi laborieux que ſon génie étoit vaſte. Prodigue des tréſors que ſon Eſprit renfermoit, il les répandoit à pleines mains, & (ce qui eſt de plus rare) ſans aucune oſtentation. Aimant mieux s'orner interieurement, que de briller au dehors, il ſongeoit plûtôt à mériter les applaudiſſemens qu'à les obtenir. Les choſes qu'il diſoit, grandes par elles-mêmes, belles de leur propre fond, n'avoient pas beſoin de parure étrangere. Sa converſation avoit de ces charmes naturels, qui plaiſent avant qu'on y puiſſe prendre garde; on ne s'appercevoit de leur effet, que par réflexion, & après coup, & l'agrément qu'on avoit à l'entendre, ſe trouvoit juſtifié par l'avantage qu'on en retiroit.

Comme il avoit cultivé ſon excellent naturel par une étude prodigieuſe, il y avoit en lui un agréable mélange de nature & d'art, que l'on ne pouvoit diſtinguer, mais qui plaiſoit infailliblement.

Etoit-il queſtion de diſcourir des Plantes; quelque ſéche que parût cette matiere, il lui prêtoit mille ornemens, dont on ne la croyoit pas ſuſceptible; il poſſedoit en quelque ſorte l'art de la metamorphoſer. Et c'eſt en parlant de lui, qu'après noſtre Horace moderne, on peut dire véritablement, tant au ſtyle propre qu'au figuré, que des ronces & des chardons, il tiroit des œillets & des roſes.

Mais quelque ſujet qu'il traitât, il ſembloit que la Nature lui avoit donné un Titre particulier, pour faire bien recevoir tout ce qu'il diſoit. Elle y répandoit un certain agrément, qu'elle ſeule peut donner, & qu'elle n'accorde qu'à ſes favoris. Enfin, elle le lui avoit départi ſi abondamment, que cela faiſoit oublier, ou diſparoître cette négligence apparente, qu'on voyoit dans ſon extérieur; car il avoit autant de ſimplicité dans ſa maniere de parler, que d'élevation dans celle de penſer & d'écrire.

Auſſi profond que juſte dans ſes raiſonnemens, vrai Philoſophe, bon Geometre, Anatomiſte attentif, Chymiſte exact, Naturaliſte pénétrant; dans tout ce qu'il entreprenoit, l'excellence de ſon goût le portoit à ne jamais demeurer au-deſſous de la perfection. Quelque grande que ſa réputation puiſſe être, elle eſt encore demeurée beaucoup audeſſous de la Verité. C'étoit un Homme plus que rare; il étoit unique.

Après avoir tant parlé de ſon Eſprit, je ne me pardonnerois pas, MONSIEUR, de me taire au ſujet de ſon Cœur. Les qualitez de l'un ſurpaſſoient les talens de l'autre. Bon Parent, fidele Ami, Citoyen zelé, incapable d'aucune jalouſie contre les grands Hommes;

plein d'une ſage émulation, qui le portoit à les imiter; paſſionné pour eux; plein de droiture & d'équité; vrai par inclination autant que par devoir, ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans ſes Ouvrages, où ſon exactitude alloit juſques au ſcrupule; circonſpect audelà de ce que l'on peut dire, dans l'ordonnance & dans la compoſition de ſes remedes, qu'il faiſoit lui-même pour en être plus ſûr; deſintereſſé; genereux; moins à lui qu'à ſes Amis; il obligeoit ſans le faire paroître, deſirant de ſe le cacher, s'il eût pû, à lui-même. Auſſi eſt-il mort cheri & conſideré des Sçavans, même de toutes les Nations; eſtimé des Grands & des Riches, pleuré par les Pauvres, ayant été obligeant pour les uns, charitable juſqu'à la profuſion pour les autres, utile à tous.

Les Eloges qu'il a reçûs d'une infinité de Perſonnes dont le mérite égale l'élevation, & les regrets qu'il leur a coûtez, ſont d'éloquens Panegyriques. Ce ſont de ces choſes auſquelles il n'eſt pas poſſible d'ajouter quoi que ce ſoit, pour le bonheur dont peut joüir en ce monde, un Homme qui a ceſſé d'y être.

Il les a d'autant plus méritez, qu'il les a moins recherchez. Une vraye modeſtie couronnoit toutes ſes vertus. Enfin, il raſſembloit trop d'excellentes qualitez, pour le pouvoir connoître tout entier. Ainſi, afin de le louer aux dépens mêmes des Sciences qui lui ont été les plus cheres, on peut dire, que c'étoit un Homme qu'il falloit étudier avec autant de ſoin, qu'il avoit lui-même étudié la Nature.

Je ſouhaite, MONSIEUR, que ce détail réponde à vôtre attente, & à la vénération que j'avois pour Monſieur de Tournefort. Je m'eſtimerai trop heureux d'occuper quelques-uns de ces précieux momens que vous donnez à la lecture, pour vous délaſſer des travaux & des ſoins, qu'exigent de vous le bien de l'Etat, & le ſervice de Sa Majeſté. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obéïſſant ſerviteur,

LAUTHIER.

# VOYAGE DU LEVANT, FAIT PAR ORDRE DU ROI.

## *DESSEIN DE CE VOYAGE.*

MOnſeigneur le Comte de Pontchartrain Secretaire d'Etat, chargé du ſoin des Académies, & toûjours attentif à ce qui peut perfectionner les Sciences, propoſa à Sa Majeſté ſur la fin de l'année 1699. d'envoyer dans les pays étrangers des perſonnes capables d'y faire des obſervations non ſeulement ſur l'Hiſtoire naturelle, & ſur la Geographie ancienne & moderne; mais encore ſur ce qui regarde le commerce, la religion & les mœurs des differens peuples qui les habitent.

Comme j'avois déja fait quelques voyages en Europe par ordre du Roi, j'eus l'honneur d'être encore choiſi par Sa Majeſté pour celui du Levant. Ce grand Prince, qui par ſa protection & par ſes bienfaits contribuë tous les jours au progrès de toutes les belles connoiſſances, très-ſatisfait d'ailleurs des découvertes curieuſes que Mrs. de l'Academie Royale des Sciences ont faites ſous ſes auſpices dans les climats les plus éloignez, me fit ordonner de partir pour aller dans le Levant travailler ſur ce qui ſeroit le plus digne de remarque.

Je fus ravi de trouver cette nouvelle occaſion de ſatisfaire la forte paſſion que j'ai toûjours eûë, pour aller dans les pays étrangers étudier la nature, & les hommes avec plus de certitude qu'on ne fait dans les livres. Je ſuppliai Monſeigneur de Pontchartrain de me laiſſer le choix des perſonnes, qui me conviendroient pour l'éxecution de ce deſſein.

J'avois beſoin de deux hommes de confiance, qui fuſſent d'humeur à partager avec moi les peines inſéparables des grands voyages. Il n'y a rien de ſi triſte que de tomber malade dans des pays où l'on ne connoît perſonne, & où l'on ignore la Medecine. Il eſt fort chagrinant auſſi de voir de belles choſes ſans les pouvoir faire deſſiner, & ſans ce ſecours l'on ne ſçauroit rendre une relation bien intelligible. Par un bonheur ſingulier & qui répondit à tous mes ſouhaits, je trouvai en Mrs. Gundelſcheimer & Aubriet deux véritables amis, l'un excellent Medecin, & l'autre habile Peintre. Mr. Gundelſcheimer natif d'Anſpach en Franconie, eſt préſentement Conſeiller & Medecin du Prince Electoral de Brandebourg. Il a joint à une extrême paſſion pour l'Hiſtoire naturelle une parfaite connoiſſance des plantes & de toute la Phyſique. C'eſt à ſes ſoins que je dois une bonne partie des plantes rares dont je parlerai dans la ſuite de cette relation.

Mr. Aubriet de Châlon en Champagne s'applique avec autant de ſoin que d'habileté à peindre en miniature les plantes, que l'on éleve dans le Jardin du Roi. Il n'a rien encore paru de ſi beau en ce genre-là : c'eſt auſſi cette grande habileté qui lui a fait mériter la charge de Peintre du cabinet du Roi.

Aſſuré de la bonne volonté de ces Mrs. j'eûs l'honneur de les préſenter à Monſieur l'Abbé Bignon, qui par ce goût merveilleux qu'il a pour toutes les Sciences, ſentoit depuis long-temps la néceſſité qu'il y avoit d'aller vérifier ſur les lieux, ce que les Anciens ont ſçû de plus particulier touchant l'Hiſtoire naturelle, & principalement ſur les plantes. En effet, après avoir réduit ſous leurs veritables genres celles qui ſont connuës, que pouvoit-on faire de plus avantageux pour la Botanique, que de l'enrichir de nouvelles eſpeces, & ſur tout de celles que les plus anciens Medecins ont miſes en uſage pour la gueriſon des maladies ?

Quelque temps après, Monſeigneur de Pontchartrain fixa nôtre départ au 9. Mars 1700. Il écrivit une lettre à Monſieur l'Abbé Bignon Préſident de l'Académie Royale des Sciences, par laquelle il lui faiſoit ſçavoir que le Roi m'avoit ordonné d'aller dans la Gréce, aux Iſles de l'Archipel, & en Aſie, pour y faire des recherches touchant l'Hiſtoire naturelle; pour m'inſtruire des maladies & des remedes que l'on y employe; pour y comparer l'ancienne Géo-

graphie avec la moderne ; & que Sa Majeſté m'accordoit un Aide, un Peintre, & tous les frais du voyage.

Cette lettre fut lûë dans l'aſſemblée le 16. Fevrier. La Compagnie témoigna beaucoup de joye d'une entrepriſe qui paroiſſoit avantageuſe pour la Phyſique, & qui marquoit combien Sa Majeſté ſouhaitoit qu'on en perfectionnât les différentes parties. Monſieur l'Abbé Bignon propoſa ce jour-là Mr. Gundelſcheimer, qui fut accepté tout d'une voix, & ſes lettres lui furent expédiées en qualité d'envoié par l'Académie, pour me ſeconder dans mes travaux. Il remercia la Compagnie à la premiere aſſemblée, & ſe trouva à toutes les autres juſques à nôtre départ. Nous eûmes l'honneur d'en prendre congé le 6. Mars, & nous allâmes enſuite à Verſailles recevoir les derniers ordres de Monſeigneur de Pontchartrain, & de Mr. le premier Medecin. Mr. Fagon qui occupe cette charge avec tant de diſtinction, non content d'avoir parlé pluſieurs fois au Roi des avantages qui pourroient revenir de ce voyage pour l'éclairciſſement de l'Hiſtoire naturelle, me fit encore l'honneur de me preſenter à Sa Majeſté, qui reçût avec ſa bonté ordinaire, a un ouvrage qu'elle m'avoit permis de lui dédier.

Le 9. Mars nous partîmes par la diligence, & nous arrivâmes à Lyon en ſept jours & demi. Nous y vîmes le recueil des plantes rares que Mr Goiffon a obſervées dans les Alpes. On attend de cet habile Medecin, non ſeulement l'Hiſtoire des plantes qui naiſſent aux environs de Lyon : mais encore pluſieurs obſervations anatomiques très-ſingulieres, & ſur tout celles qui regardent la ſtructure de l'oreille. Mr. Goiffon nous procura la connoiſſance du Pere de Colonia Bibliothecaire des Jeſuites, ſçavant antiquaire. Il a fait en peu de tems un prodigieux recueil de Medailles Gréques & Latines ; d'Idoles ; d'Inſtrumens qui ont ſervi aux ſacrifices des payens ; de Poids & de Meſures anciennes ; de Taliſmans, & de tout ce qui regarde la belle antiquité.

Le 16. Mars nous deſcendîmes ſur le Rhône juſques à Condrieu, bourg du Lyonnois à ſept lieuës de Lyon, & à deux lieuës de Vienne. On coucha le lendemain au Pouzin, village à quatre lieuës au deſſous de Valence.

Le 18. nous débarquâmes à Avignon, d'où nous partîmes pour AIX qui n'en eſt éloigné que d'une journée. On ne m'accuſera pas d'être prévenu en faveur de ma patrie, ſi je dis que dans ſa médiocre grandeur c'eſt une des villes de France la mieux bâtie & la plus agréable. Après que j'eûs embraſſé mes parents, nous allâmes ſaluer Mr. de Boyer d'Aiguilles Conſeiller au Parlement & nous fûmes bien moins touchez de ſes tableaux, quelque rares qu'ils ſoient, que nous ne le fûmes de ſon merite. Ce ſçavant Magiſtrat n'excelle pas ſeulement dans la connoiſſance de l'antiquité, il a naturellement ce goût exquis du deſſein, qui rend ſi recommandables les grands hommes en ce genre. Mr. d'Aiguilles a fait graver une partie de ſon cabinet en cent grandes planches d'après les originaux de Raphaël, d'André del Sarto, du Titien, de Michel Ange Caravage, de Paul Veronéſe, du Corrége, du Carrache, du Tintoret, du Guide, du Pouſſin, de Bourdon, de le Sueur, de Puget, du Valentin, de Rubens, du Van-Dyck, & d'autres Peintres fameux. Ce Magiſtrat me permettra-t-il de dire qu'il a gravé lui-même quelques-unes de ces planches ; que les frontiſpices des deux volumes qui compoſent ce recueil ſont de ſon invention ; qu'il a conduit les Graveurs pour la fidelité des contours, & pour la force des expreſſions ? Un homme de qualité, qui remplit d'ailleurs ſi dignement les devoirs de ſa charge, ne ſçauroit ſe délaſſer plus noblement.

Mr. de Thomaſſin Mazaugues eſt un autre Conſeiller du Parlement de Provence, d'un mérite diſtingué, qui nous fait eſperer un recueil des lettres de Mr. de Peireſc, dont les manuſcrits ont été répandus par tout le Royaume. Cet homme infatigable en a laiſſé plus de cent, tous écrits de ſa main, comme le remarque b Mr. Spon. On aſſeure que les heritiers de Mr. de Peireſc, s'étoient chauffez pendant tout un hiver des papiers qu'on avoit trouvez dans ſon cabinet. N'auroient-ils pas mieux fait de brûler du bois de Cedre ou du bois d'Aloës ? La nature en produit tous les jours, & peut-être ne verra-t-on jamais d'homme ſemblable à Mr. de Peireſc.

On compte parmi les autres ſçavants de nôtre ville Mr. Gautier Prieur de la Valette, ce grand Aſtronome, dont Mr. Gaſſendi parle avec tant d'éloges. c Scaliger & d Caſaubon qui ne prodiguoient pas leurs louanges, conviennent que Mr. de Raſcas de Bagarris, e Garde du Cabinet du Roi Henri IV. étoit un excellent connoiſſeur de tous les anciens monumens. Il ne faut pas oublier ici Annibal Fabrot grand Juriſconſulte, qui ſçavoit parfaitement la Langue Gréque, & l'Hiſtoire Orientale, comme il paroît par les verſions qu'il a faites de quelques volumes de l'Hiſtoire Byzantine, & par les ſçavantes notes dont il en a éclairci les endroits les plus obſcurs. Les PP. Thomaſſin & Cabaſſut, Prêtres de l'Oratoire, feront toûjours beaucoup d'honneur à la ville d'Aix. Leur ſcience étoit inépuiſable, auſſi bien que celle du P. Pagi Cordelier, l'un des plus profonds Chronologiſtes du ſiécle paſſé.

Il y a peu de villes dans le Royaume, & peut-être en Europe où il y ait eû plus de cabinets curieux, & l'on y voit encore de très-belles choſes, ſur tout chez Mr. l'Intendant le Bret. Il vient peu de vaiſſeaux de Levant en Provence ſur leſquels il n'y ait des Marchands, & même des matelots qui apportent des médailles, des pierres gravées, ou d'autres bijoux antiques. Comme le Parlement & les autres Cours ſupérieures attirent à Aix la plûpart des gens de la Province, ces curioſitez s'y répandent facilement.

Le 27. Mars nous arrivâmes à MARSEILLE. J'al-

a Inſtitutiones Rei Herbariæ.
b *Voyage de Spon.*
c *Scalig. Opuſc.*

d *De Satyr. Poeſi.*
e Maître des Cabinets des Antiques du Roi. *Scalig. ibid.*

J'allai d'abord ſaluer Mrs. les Députez du Commerce, & je leur remis les ordres dont Monſeigneur de Pontchartrain m'avoit chargé. Comme il n'y avoit point de bâtiment prêt à partir pour le Levant, nous eûmes tout le temps de conſiderer les beautez de cette ville, & d'admirer les changemens qu'on y a faits ſous ce regne. Si l'on continuë d'y bâtir avec la même magnificence, elle reprendra bientôt la beauté qu'elle avoit du tems des Grecs & des Romains : car tout ce que nous y voïons de l'ancienne ville eſt l'ouvrage des derniers ſiécles, qui ſe reſſentoient encore du mauvais goût & de l'ignorance des Goths.

Strabon, le plus exact des anciens [a] Géographes, tout prevenu qu'il étoit en faveur des villes d'Aſie, où l'on n'emploïoit que marbre & que granit, décrit Marſeille comme une ville très-bien bâtie & d'une grandeur conſiderable, diſpoſée en maniere de theatre autour d'un [b] port naturellement creuſé dans les rochers. Peut-être même étoit-elle encore plus ſuperbe avant le regne d'Auguſte, ſous lequel vivoit Strabon : car cet auteur parlant de [c] Cyzique comme d'une des plus belles villes d'Aſie, remarque qu'elle étoit enrichie des mêmes ornemens d'Architecture, qu'on avoit autrefois vûs dans Rhodes, dans Cartage & dans Marſeille.

On n'y trouve aucuns reſtes de cette ancienne magnificence, en vain y chercheroit-on les fondemens des temples d'Apollon & de Diane, [d] que les habitans de la ville de Phocée ſes fondateurs y avoient bâtis. Nous ſçavons ſeulement que ces édifices étoient ſur le haut de la ville. On ignore auſſi l'endroit où Pytheas fit dreſſer cette celebre [e] aiguille pour déterminer la hauteur du pole de Marſeille. Pytheas qui étoit de cette ville, & qui vivoit du temps d'Alexandre, a été ſelon Mr. Gaſſendi, le plus ancien de tous les gens de lettres, qu'on ait vûs en Occident. Il eſt glorieux à la France, comme le remarque [f] Mr. Caſſini le plus grand Aſtronome de nôtre temps, d'avoir eû une perſonne capable de porter les ſpéculations à un point de ſubtilité, où les Grecs qui vouloient paſſer pour les inventeurs de toutes les ſciences, n'avoient pû encore atteindre.

Non ſeulement Marſeille peut ſe vanter d'avoir donné l'entrée aux ſciences dans les Gaules, mais encore d'avoir formé l'une des trois plus fameuſes Académies du monde, & d'avoir partagé ſes écoliers avec Athénes & Rhodes. [g] On venoit à Marſeille de toutes parts pour y apprendre les belles lettres & la Philoſophie. La politeſſe y étoit ſi grande, que les Romains y faiſoient élever leurs enfans ; & les Gaulois qui ne ſe piquoient pas trop de cette vertu, trouvoient tant de beauté dans la Langue Gréque, que l'on parloit à [h] Marſeille dans ſa pureté, qu'ils s'en ſervoient même dans les actes publics.

Quoique le commerce faſſe aujourd'hui la principale occupation des habitans de Marſeille, il ne laiſſe pas d'en ſortir de fort habiles gens pour les Sciences & pour les beaux Arts. C'eſt avec raiſon que la France a admiré l'éloquence de Mr. Maſcaron Evêque d'Agen. Le Chevalier d'Hervieu ſçavoit bien les Langues Orientales. Mr. Rigord tient un illuſtre rang parmi les Antiquaires : & le P. Feuillée Minime parmi les Aſtronomes. Le P. Plumier du même Ordre & de la même Ville, s'eſt immortaliſé par la découverte de plus de 900. plantes, leſquelles avoient échappé à la diligence des autres voyageurs d'Amerique. Il eſt mort ſur la fin de l'année 1704. au Port Sainte Marie, vis-à-vis Cadis, où il s'étoit rendu par ordre du Roi, pour paſſer dans le Perou.

[i] Nous ne reſtâmes pas long-temps à Marſeille, ſans aller voir les derniers ouvrages de Mr. Puget, admirable Sculpteur, grand Peintre, excellent Architecte. Il nâquit à Marſeille en 1623. de parens qui n'avoient pas aſſez de bien pour ſoutenir leur nom. Les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit pour le deſſein parurent dès qu'il put manier le crayon. On le mit à l'âge de quatorze ans chez le Sieur Roman, le plus habile Sculpteur & le meilleur conſtructeur de galéres. Il fut ſi ſatisfait de ſon éleve après deux ans d'apprentiſſage, qu'il lui confia le ſoin de la ſculpture & de la conſtruction d'un de ces bâtimens. Après ce coup d'eſſai, le jeune Puget partit pour l'Italie, & reſta près d'un an à Florence, où il fit ſix guéridons ſculpez pour le Grand Duc, qui lui auroient attiré des ouvrages plus conſiderables, ſi la paſſion qu'il avoit de voir Rome ne lui eût fait quitter cette Cour. A Rome il s'appliqua uniquement à la Peinture, & donna ſi bien dans la maniere de Pierre de Cortone, que ce fameux Peintre paſſant un jour devant une maiſon où Mr. Puget avoit à deſſein fait expoſer un de ſes tableaux, il en voulut voir l'Auteur, & l'engagea à le ſuivre à Florence où il alloit peindre une galerie pour le Grand Duc ; mais Mr. Puget repaſſa bien-tôt à Rome, averti par un Pere Feuillant, que la Reine Mere y avoit envoyé pour faire deſſiner les plus belles antiques, qu'il ſeroit employé pour ſatisfaire aux ordres de Sa Majeſté. Il s'acquita parfaitement de ſa commiſſion, & prit tant de goût pour la Peinture, qu'il y reſta prés de 15. ans, & ne revint chez lui que pour recueillir la ſucceſſion de ſon pere. Le Duc de Brezé, Grand Amiral de France lui ordonna de faire le modéle du plus beau vaiſſeau qu'il fût capable de faire executer ; on ſuivit ce modéle, & le vaiſſeau fut nommé *La Reine*. Il inventa pour lors ces belles galeries que les étrangers ont admirées, &



a *Rerum Geog. lib. 4.*
b Λαμπάδων. *Euſtat. ad Dionyſ. Perieg. v. 75.*
c *Ibid. lib. 12.*
d Κτίσμα δὲ ἰδίᾳ Φωκαίων ἡ Μασσαλία. *Strab., Rer. Geog. lib. 4.*
e Γνώμων. *Strab. ibid. lib. 2.*

f *Memoires de Mathematique & de Phyſique de l'Academie Royale des Sciences, du 31. Mars 1692.*
g *Tacit. in vitâ Agric. cap. 4.*
h *Strab. Rer. Geog. lib. 4.*
i *Eloge de M. Puget.*

qu'ils ont tâché d'imiter. Il fit quelques tableaux à Toulon, un Saint Felix dans l'Egliſe des Capucins, une Annonciation chez les Dominicains, & un autre tableau qui eſt dans la Cathedrale. On voit à la Valette proche Toulon, trois tableaux de ſa main : celui du maître autel, qui repréſente Saint Jean écrivant l'Apocalypſe, Saint Joſeph agoniſant, & Saint Hermentaire.

A Marſeille il peignit pour l'Egliſe de la Majour, le Baptême de Clovis & celui de Conſtantin : mais le tableau qu'on appelle le Sauveur du monde, eſt encore plus beau. Les Jeſuites ont dans leur Congregation à Aix, deux tableaux de cet excellent homme, l'Annonciation & la Viſitation de la Vierge. L'éducation d'Achille eſt le dernier tableau qu'il ait fait : il eſt dans la galerie de Mr. ſon fils.

Mr. Puget eut une maladie ſi dangereuſe en 1657. qu'après ſa convaleſcence, ſes amis & ſon Medecin lui conſeillérent de renoncer à la peinture pour le reſte de ſes jours : mais comment arrêter une imagination auſſi vive, ſecondée par de ſi habiles mains ? Néanmoins ſoit que la ſculpture lui coûtât moins, ſoit que les modéles qu'il faiſoit alors pour s'amuſer agréablement, l'engageaſſent à continuer, il ne peignit plus depuis ce temps-là. Il travailla quelque temps après à cette belle porte de l'Hôtel de ville de Toulon, dont les deux termes qui en ſoutiennent le balcon, frappérent ſi fort Mr. le Marquis de Seignelay, qu'il propoſa au Roi de les faire tranſporter à Verſailles. Enſuite Mr. Puget fit les armes de France en bas-relief de marbre, leſquelles ſont un des principaux ornemens de l'Hôtel de ville de Marſeille.

Il vint à Paris en 1659. attiré par M. Girardin, qui pendant quelque temps l'occupa dans ſon château de Vaudreuil en Normandie, à faire deux grandes figures de Pierre de Vernon. Mr. le Pautre les trouva ſi belles qu'il conſeilla à Mr. Fouquet d'employer un ſi grand homme pour les ouvrages de Vaux-le-Vicomte : comme le marbre étoit rare à Paris, ce Miniſtre qui avoit du goût pour les choſes exquiſes, ordonna à Mr. Puget d'aller en Italie, choiſir autant de blocs de marbre qu'il jugeroit à propos, & c'eſt lui qui le premier nous a rendu cette belle pierre ſi familiere. Tandis qu'il en faiſoit charger trois bâtimens à Génes, il fit ce bel Hercule, qui eſt préſentement à Seaux, couché ſur un bouclier aux fleurs de lys de France. La nouvelle de la diſgrace de ce Miniſtre le tint à Génes plus long-temps qu'il ne s'étoit propoſé. Il y laiſſa deux figures admirables, ſaint Sebaſtien & ſaint Ambroiſe, placées dans l'épaiſſeur des piliers de la coupole de ſaint Pierre de Carignan. Sous la figure de ſaint Ambroiſe, il a repréſenté le bienheureux Alexandre Sauli, Prélat d'une vie exemplaire, dont les ancêtres ont fait bâtir cette Egliſe. La Vierge qui eſt dans le Palais Balbi, fait encore beaucoup d'honneur à Mr. Puget.

Le Duc de Mantoue lui fit faire dans ce temps-là un bas-relief de l'Aſſomption, lequel y attira le Cavalier Bernin ; & ce grand homme convint que c'étoit un ouvrage parfait. Le Duc n'oublia rien pour engager Mr. Puget à travailler dans ſon Palais ; mais ce Prince, qui lui faiſoit eſperer un gouvernement dans ſes Etats, mourut quelque tems après.

Marie Sauli Noble Génois, qui à l'exemple de ſes ancêtres a fait de grandes dépenſes pour orner l'Egliſe de ſaint Pierre de Carignan, pria Mr. Puget de faire le modéle d'un Baldaquin, pour le maître autel : cet ouvrage fait voir à quel degré de perfection cet homme incomparable avoit porté l'Architecture. Comme il ſe diſpoſoit à l'executer, Mr. Colbert, ſur le recit que le Cavalier Bernin lui fit de ſon rare merite, l'obligea de venir en France par ordre du Roi, qui l'honnora d'une penſion de douze cens écus en qualité de Sculpteur & de Directeur des ouvrages qui regardoient les Vaiſſeaux & les Galéres. Mr. Puget qui vouloit travailler à des monumens de plus longue durée, après avoir ſatisfait à ſes devoirs, entreprit un bas-relief d'Alexandre & de Diogene : c'eſt le plus grand morceau de ſculpture qu'il ait executé ; mais il ne l'a achevé que ſur la fin de ſes jours.

Milon Crotoniate eſt la premiere & la plus belle Statuë qui ait paru à Verſailles de la main de Mr. Puget : la douleur & la rage ſont exprimées ſur le viſage de Milon, tous les muſcles de ſon corps marquent les efforts que fait cet athléte pour dégager ſa main, laquelle étoit priſe dans le tronc d'un arbre qu'il avoit voulu fendre, tandis que de l'autre, il arrache la langue de la gueule d'un Lion qui le mordoit par derriere.

Mr. le Marquis de Louvois, Surintendant des Bâtimens, après la mort de Mr. Colbert, écrivit à Mr. Puget, que Sa Majeſté ſouhaitoit qu'il travaillât à un groupe, pour accompagner celui de Milon. Mr. Puget modéla ſon Andromède, mais ſe trouvant incommodé, il la fit ébaucher par un de ſes éleves, & la fit préſenter à Sa Majeſté par ſon fils, après qu'il l'eut finie. Le Roi ne ſe contenta pas ſeulement d'honnorer Mr. Puget du nom de grand & d'illuſtre Sculpteur, mais il le traita d'inimitable.

Paſſant par Marſeille quelques années après, je dis à cet excellent homme que l'on trouvoit la figure d'Andromède trop petite, & que Perſée paroiſſoit un peu vieux pour un jeune Heros. Il me répondit aſſez tranquillement qu'un de ſes éleves nommé Verrier, qui étoit devenu fort habile depuis ce temps-là, avoit un peu trop racourci la figure d'Andromède en l'ébauchant ; que néanmoins on y trouveroit les mêmes proportions que dans la Venus de Medicis. A l'égard de Perſée, me dit-il en riant, le coton qu'il a ſur les joues, marque plûtôt ſa tendre jeuneſſe qu'un âge plus avancé.

Mr. Puget a conſervé le dernier ouvrage de ſon pere : c'eſt le bas-relief de ſaint Charles, où la peſte de Milan eſt repréſentée d'une maniere ſi touchan-

te.

te. Ce beau morceau étoit deſtiné depuis long-temps pour Mr. l'Abbé de la Chambre, Curé de S. Barthelemi : mais Mr. Puget ne l'a fini que fort tard : Mr. ſon fils a le modéle en cire de la figure équeſtre du Roi, que l'on devoit ériger dans la place Royale de Marſeille, dont ſon pere avoit auſſi donné le deſſein. Mr. Lauthier célebre Avocat au Conſeil & Secretaire du Roi, & Mr. Girardon premier Sculpteur de Sa Majeſté, conſervent de Mr. Puget quelques marines à la plume, qui ſont d'une beauté ſurprenante.

Egalement heureux dans l'invention, la fécondité, la nobleſſe, le grand goût & la correction du deſſein, il animoit le marbre & lui donnoit de la tendreſſe. Les pierres les plus dures s'amoliſſoient ſous ſon ciſeau, & prenoient entre ſes mains cette flexibilité qui caractériſe ſi bien les chairs & les fait ſentir même au travers des draperies. Ce beau feu joint à des expreſſions ſi vives & ſi naturelles, eſt un don du ciel qui ne s'aquiert par aucune étude. Combien voit-on de figures d'une correction achevée, leſquelles cependant ſont auſſi froides que le marbre où la bronze dont elles ſont faites. Mr. Puget mourut à Marſeille en 1695. âgé de 72. ans.

L'Arcenal & le Parc des Galéres méritent bien d'être viſitez. La grandeur du Roi & la vigilance de Monſeigneur de Pontchartrain y paroiſſent par tout. La ſale d'armes eſt une des plus belles & des mieux entretenues du Royaume. La corderie en ſon genre ne cede à aucun des plus beaux endroits du parc. Il n'y a pas juſques aux ateliers des voiles & des tentes des Galéres ; à la ſerrurerie ; aux magaſins des rames où l'on ne reconnoiſſe l'ordre & la propreté de Mr. de Montmor Intendant des Galéres.

Cet Intendant ne prend pas connoiſſance des affaires du commerce : c'eſt l'Intendant de Juſtice qui en eſt le Juge. Il eſt à la tête de la Chambre du commerce, tribunal particulier, compoſé des Echevins de la ville, & d'un certain nombre de députez, qui ſont les plus gros Marchands de Marſeille. Cette Chambre fait une penſion de dix-huit mille livres à nôtre Ambaſſadeur à la Porte, pour ſoûtenir les droits que nos capitulations nous donnent par rapport au commerce du Levant. Elle paye ſix mille livres par an à Mr. l'Intendant, comme Juge du commerce, & d'ailleurs elle fait toucher dans les Echelles du Levant des appointemens conſiderables aux Conſuls François & à leurs Chanceliers. Les Conſuls ſont proprement des Avocats d'épée, s'il eſt permis de parler ainſi, & les Chanceliers ſont les Notaires de la Nation. La Chambre eſt ſouvent obligée à des dépenſes extraordinaires, ſur tout à faire des préſens aux Pachas qui arrivent dans les Echelles, & à payer les avanies que les Turcs font quelquefois aux François.

Non ſeulement cette Chambre ſe dédommage de tous ſes frais ; mais elle fait de gros profits ſur les droits de Conſulat, que payent en Levant les marchandiſes que l'on charge dans les villes où il y a des Conſuls François : ces droits ſont remis entre les mains des députez de chaque Echelle, & ces députez en rendent compte à Mrs. du commerce de Marſeille. Ils ont diſpoſé des Conſulats pendant quelques années : aujourd'hui la Cour y pourvoit, & la Chambre ne juge des affaires qu'autant que le lui permet le Miniſtre qui a la ſurintendance du commerce.

Le commerce des François en Levant eſt plus conſidérable qu'il n'a jamais été. Il égale & ſurpaſſe même celui des autres Nations par le bon ordre qu'y a établi Monſeigneur de Pontchartrain : nos marchandiſes y ſont bien reçûës lorſqu'elles ſont de la qualité requiſe. Ce commerce ne demande pas un grand génie : mais beaucoup de droiture & de probité : toutes les affaires y paſſent par les mains des Juifs, il faut neceſſairement s'accommoder à l'uſage du pays, c'eſt à dire leur confier nos effets, les vendre ſuivant leurs avis, achetter les marchandiſes du Levant, & en faire les échanges ſelon qu'ils le jugent à propos. Les Juifs concluent tous les marchez ; on en eſt quitte en leur payant leurs vacations : ainſi il ne faut qu'être ſage en Levant pour gagner du bien, & ſur tout il faut éviter le commerce des Gréques, qui ſont les plus dangereuſes femmes du monde.

Les boutiques des Marchands de Corail, les magaſins des Droguiſtes, les rafineries de ſucre, les manufactures des étoffes d'or & de ſoye & celles du ſavon méritent d'être vûës avec ſoin.

On ne trouve des Marchands de Corail qu'à Marſeille & à Génes ; ceux de Marſeille en débitent beaucoup plus : tout l'Orient eſt rempli de leurs colliers & de leurs braſſelets. Ce commerce eſt très-ancien, car Pline [a] aſſure que les Gaulois manquoient de Corail chez eux, pour en faire garnir leurs armes, parce qu'on le tranſportoit tout dans les Indes, où les Prêtres enſeignoient qu'il préſervoit de toute ſorte de dangers. Celui que l'on pêchoit ſur la côté de Provence autour des Iſles d'Hiéres & ſur les côtes de Sicile étoit le plus recherché. On en pêche encore dans ces quartiers-là : mais la plus grande quantité ſe prend vers les côtes d'Afrique auprès du Baſtion de France, d'où on l'envoye à Marſeille pour le mettre en œuvre.

Mr. Salade, qui eſt un des plus gros Marchands de Corail de Marſeille, nous en fit voir de très-beaux morceaux tant bruts que travaillez. Le Corail travaillé ſe vend environ 5. l. l'once : j'en ai dans mon cabinet de pluſieurs couleurs, rouge ordinaire, plus pâle, ou plus foncé ; couleur de roſe, couleur de chair ; blanc, moitié rouge & moitié blanc, feuille-morte, griſdelin friſé ; mais ce dernier a été apporté d'Amerique. La piece la plus remarquable que j'aye ſur cette matiere, eſt un morceau de Corail rouge d'un demi pied de haut, lequel a pris naiſſance dans le fond de la mer, ſur un plat de terre caſſé : cela



a *Hiſt. nat. lib. 32. cap. 2.*

fait bien voir que les plantes marines ne ſe nourriſſent pas comme celles qui naiſſent ſur la terre; quelle nourriture pourroit tirer le Corail d'un morceau de terre cuite, d'une piéce de crane humain, d'une bouteille caſſée, d'un caillou très-dur & très-ſolide, d'une coquille? car il s'en trouve ſur toutes ces ſortes de corps. J'ai propoſé ma penſée là-deſſus, dans le ſecond volume des [a] Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Pour ce qui eſt des drogues on trouve ſur le port de Marſeille, ce que l'on apporte de plus précieux de Smyrne, d'Alep & d'Alexandrie; ſçavoir la meilleure Scamonée, la Caſſe, la Rhubarbe, le Storax en larmes, le Storax liquide, la Myrrhe, l'Encens, le Bdellium, les Tamarins, le Galbanum, l'Opopanax, le Sagapenum, [b] le Baume blanc, le Poivre, la Canelle, le ſel Ammoniac, & une infinité d'autres choſes. Cependant Marſeille & Veniſe ont beaucoup perdu depuis que les Hollandois ſe ſont établis ſi puiſſamment dans les Indes Orientales. Les drogues qui viennent des Indes Occidentales arrivent à Marſeille en droiture ou par la voye de Cadis: ce ſont l'Ipecacuana, le Kinkina, le Gingembre, la Caſſe des Iſles, l'Indigo, le Roucou, le Baume du Perou, le Baume ſec, celui de Copaïve, &c.

On y raffine parfaitement le ſucre de nos Iſles d'Amérique: les Savonneries de la ville ſont très-belles auſſi, & non ſeulement elles conſomment les huiles de Provence, mais encore celles que l'on tire de Candie & de Gréce.

Après avoir vû ce qu'il y a de plus conſidérable à Marſeille, comme le vent n'étoit pas encore favorable pour nôtre départ, nous allâmes nous promener à la campagne. La Chartreuſe eſt une maiſon ſuperbe & bien entenduë: celles des bourgeois que l'on appelle des baſtides, ne ſont remarquables que par leur grand nombre, & ſont ſi près les unes des autres parmi les vignes, les oliviers, & les figuiers, qu'elles rendent le païſage fort agréable.

Le terroir de Marſeille eſt un jardin bien cultivé: Comme il eſt naturellement aſſez maigre, on ne laiſſe pas perdre la moindre crote dans la ville; & l'on s'eſt aviſé de mettre à profit juſques aux excrémens des forçats, qui vuident dans des boëtes placées au bout de chaque galére, ce fumier ſi néceſſaire au païs. Le Major des Galéres en retire un gain conſidérable, & cette terre froide & plâtreuſe, échauffée par le fumier, produit d'excellens raiſins, de bonnes olives, & les meilleures figues du monde.

Pour nous, dont la paſſion dominante étoit d'herboriſer, nous ne pouvions nous laſſer de nous promener autour de la ville & ſur tout dans cette plaine ſablonneuſe, laquelle s'étend le long de la mer, depuis la butte du petit Monredon, juſques à celle qu'on appelle le grand Monredon. Nous allâmes auſſi viſiter les Iſles du Château d'If; de [c] Pomegues, de [d] Ratonneau, de Maire, Piboulen, Riou, Conclu, Collefareno, Jarret.

Enfin après avoir bien attendu le [e] Nord-oueſt, qui devoit nous mener en Candie, nous quittâmes le port de Marſeille le 23 Avril; Mais le vent étant trop frais, nous reſtâmes entre les Iſles, & l'on ne mit à la voile que le lendemain ſur les onze heures du matin. Nôtre barque qui s'appelloit le Saint Eſprit étoit commandée par le Patron Carles, bon homme de mer, qui nous mit dans le port de la Canée le 3. Mai ſans avoir rélâché en aucun endroit. On ne voit guéres de paſſage ſi heureux. Nous fimes 1600. milles en neuf jours, & nous laiſſâmes l'Iſle de Malthe à moitié chemin.

La longueur des milles n'eſt pas déterminée avec préciſion en Levant, principalement ſur la mer, où chacun les allonge, & les raccourcit ſuivant ſon caprice. Je n'ai jamais trouvé deux Pilotes qui fuſſent de même ſentiment là-deſſus; les uns comptent juſqu'à 1800. milles de Marſeille en Candie, les autres n'en mettent que 1500: nous avons ſuivi l'opinion la plus commune, qui eſt de 1600. Il en eſt à peu près de même par terre; il y a des endroits où les milles ſont ſi courts, qu'il en faut plus de quatre pour faire une lieuë de France; le plus ſouvent il n'en faut que trois: delà vient la grande différence, ou le juſte rapport qui ſe trouve entre les meſures des Anciens, & celles d'aujourd'hui. On ne connoît en Orient ni géométrie ni arpentage, & les terres y ſont à ſi bon marché qu'on ne prend pas la peine de les meſurer avec exactitude.

# LETTRE I.

## *A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, ayant le Département de la Marine, &c.*

## *DESCRIPTION DE L'ISLE DE CANDIE.*

MONSEIGNEUR,

Je ne fais qu'exécuter vos ordres, en vous rendant un compte exact de ce que nous avons vû en Candie, cette Iſle ſi fameuſe & ſi connuë autrefois, ſous le nom de Créte. Depuis mon rétour, les lettres que j'avois eû l'honneur de vous écrire, lors-

[a] *Ann.* 1700. *p.* 27.
[b] Opobalſamum.
[c] *Ou* Saint Jean.
[d] Saint Eſtienne.
[e] Miſtral.

lorſque j'étois ſur les lieux, ſont devenuës un peu plus longues qu'elles n'étoient. Vous m'avez permis d'y faire entrer quelques traits d'érudition propre à rélever les ſujets que l'on y traitera. Je crois qu'elles ſeront moins languiſſantes. Que dire d'un pays habité par des Turcs, quand on ſe renferme uniquement dans ce qui s'y voit aujourd'hui ? Preſque toute leur vie ſe paſſe dans l'oiſiveté : manger du ris, boire de l'eau, fumer, prendre du caffé : voilà la vie des Muſulmans. Les plus habiles d'entre eux, dont le nombre n'eſt pas bien grand, s'appliquent à lire l'Alcoran, à conſulter les interprétes de ce livre, à feuilleter les Annales de leur Empire : tout cela nous intereſſe peu. Il n'y a que la recherche des antiquitez, l'étude de l'Hiſtoire naturelle, le commerce, qui puiſſent y attirer les étrangers. Les rélations du Levant ſeroient donc fort ſéches, ſi l'on ſe bornoit à la deſcription de l'état préſent des Provinces ſoûmiſes à la domination des Othomans.

La paſſion que nous avions mes amis & moi pour la découverte des plantes & des antiquitez, nous fit trouver bien long le paſſage de Marſeille en Candie, la premiére Iſle de Gréce où nous devions aborder ſelon vos ordres. Cependant on ne peut guéres ſe flatter d'un paſſage plus heureux & plus court. Nous eûmes toûjours vent arriére, & nous arrivâmes à la CANE'E en neuf jours.

Vous ſçavez, Monſeigneur, que les Vénitiens acquirent cette ville avec le reſte de la Candie en 1204. Ils poſſedérent la CANE'E juſques en 1645. [a] Iſſouf Capitan Pacha s'étant préſenté devant la place avec quatre-vingt vaiſſeaux & autant de galéres, [b] la prit en dix jours. Le Sultan Ibrahim le fit étrangler à ſon rétour à Conſtantinople, pour avoir la confiſcation de ſes biens. Néanmoins Iſſouf ne pouvoit pas avoir de grands tréſors. [c] Il venoit de ſucceder à ce fameux Muſtapha, que le Sultan [d] Mourat aima ſi tendrement, qu'il voulut mourir entre ſes bras.

Aujourd'hui la Canée eſt la ſeconde place de l'Iſle. Outre qu'elle eſt plus petite que Candie, [e] le Viceroi de cette ville commande au Pacha de la Canée & à celui de Retimo. Toute l'Iſle eſt ſoûmiſe à ces trois Généraux, & chacun y a ſon département. On ne compte qu'environ quinze cens Turcs dans la Canée, deux mille Grecs, cinquante Juifs, dix ou douze Marchands François, un Conſul

a *Ou* Juſuph, *c'eſt-à-dire*, Joſeph.
b *Voyages de Chardin.*
c *Voyages de Du-Loir.*

d Amurat IV.
e Begliarbey.

ſul de la même nation, & deux Capucins, qui en ſont aumôniers. Le corps de la place eſt bon : les murailles ſont bien révétuës, bien terraſſées, défendues par un foſſé aſſe zprofond, & il n'y a qu'une porte du côté de terre.

Les Venitiens qui avoient fait fortifier cette ville avec beaucoup de ſoin, l'auroient facilement répriſe dans la derniére guerre, s'ils avoient ſçû profiter du déſordre où étoient les Turcs, lorſque les Chrêtiens ſe préſentérent. Il n'y avoit dans la Canée guéres plus de deux cens perſonnes propres à porter les armes, & la plûpart étoient des [a] renegats; c'eſt à dire, des gens ſans foi ni loi ; ni Turcs ni Chrêtiens, qui ſe rangent toûjours du côté du plus fort, & qui ne cherchent qu'à piller. Si le Général Mocenigo, au lieu de perdre dix-huit jours à menacer les Turcs & à les faire ſommer de ſe rendre, eût fait canoner vigoureuſement la place, il l'eût ſans doute emportée; au lieu que la brêche ne fut faite qu'après que le Pacha de Retimo, reconnu pour habile Officier, y eut fait entrer du ſecours. D'ailleurs les deſerteurs François, après la mort de Mr. de Saint Paul leur Commandant, qu'un coup de canon mit en piéces, n'étans nourris que [b] de pouſſiére de biſcuit, remplie de crotes de ſouris, ſe jettérent dans la ville par un coup de déſeſpoir, où la miſére reduit ſouvent les braves gens. Il falloit auſſi faire le débarquement à la Culate, au fond du golphe de la Sude, dont les Vénitiens ſont les maîtres, & ſe rétrancher ſur les hauteurs voiſines, au lieu de les laiſſer occuper par le Pacha de Retimo, qui ne ceſſoit de harceler les aſſiégeans par ſes détachemens. Les Vénitiens crurent ſans doute que le ſecours de Candie viendroit par mer, & ne jugérent pas à propos que leur flote s'éloignât de la côte de [c] Sant Odero. Deux frégates bien armées ſuffiſoient pour bloquer le port de la Canée.

Ce port, quoique fort expoſé au Nord, ou à la tramontane, comme l'on parle ſur la Méditerranée, ſeroit aſſez bon s'il étoit entretenu. On y voit encore les ruïnes d'un bel arcenal bâti par les Vénitiens, à gauche tout au fond du baſſin. Il n'y reſte plus que les voutes des ateliers où l'on travailloit aux galéres. Les Turcs négligent entiérement l'entretien des ports & des murailles des villes. Ils ont un peu plus de ſoin des fontaines, parce qu'ils ſont grands beuveurs d'eau, & que leur réligion les oblige de laver fort ſouvent toutes les parties de leur corps. L'entrée du port de la Canée eſt deffenduë à gauche par un petit fort où eſt le fanal. Le château qui eſt à droite au delà du prémier baſtion, eſt tout à fait ruïné. On trouve après qu'on a paſſé le fanal, une moſquée aſſez jolie, dont le dome eſt bas & arrondi. Le frontiſpice eſt à pluſieurs arcades, chargées d'autant de petits domes de même profil que le grand. La maiſon des Capucins François eſt auprès de cette moſquée: leur chapelle eſt une chambre aſſez mal bâtie, encore plus mal ornée, deſſervie par deux Religieux de la Province de Paris, dont l'un porte le nom de Superieur, & l'autre repreſente le reſte de la communauté. Mrs. les Députez du commerce leur donnent cent quarante écus par an ; nôtre Conſul, les Marchands, & les matelots leur font des charitez.

A l'égard des maiſons de la Canée, elles ſont fort ſimples, comme par tout le Levant : les mieux bâties n'ont que deux étages, dont le prémier qui eſt au rez de chauſſée, ſert de ſalle baſſe, de magaſin, de cellier, & d'écurie. Les murailles ſont de maçonnerie à encoigneûres de pierre de taille. De ce prémier logement on monte au ſecond, par une échelle de bois aſſez droite : ce ſecond étage eſt diviſé en differens appartemens, ſuivant l'étenduë du lieu, & couvert en terraſſe, où l'on n'employe ni plâtre, ni brique, mais ſeulement des planches de ſapin, aſſemblées en plafond, & clouées à une eſpece de chaſſis de lattes à quarreaux d'environ un pied de diamétre : ce plafond eſt ſoûtenu par des ſabliéres de chêne, poſées à deux ou trois pieds les unes des autres : en dehors il eſt revêtu d'une couche de terre détrempée comme du mortier, battuë pendant long-tems, & pavée de ces petits cailloux, qui ſe trouvent dans les lits des torrens. On ne donne de pente à la terraſſe, qu'autant qu'il en faut pour l'écoulement des eaux ; on s'y proméne, quand il fait beau, & même l'on y couche dans les grandes chaleurs : voilà juſques où les Candiots ont porté l'art de bâtir. Il faut réparer tous les ans ces couverts, mais l'entretien coûte encore moins que la fabrique. Outre ces toits en terraſſe, chaque maiſon a communément une autre petite terraſſe de plein pied au ſecond étage : ce n'eſt proprement qu'une chambre découverte, garnie de quelques pots de fleurs : cette terraſſe eſt d'un grand ſecours pour la ſanté ; car la plûpart des maiſons de la ville étant tournées au Nord, on en ferme les fenêtres, lorſque le vent du Nord regne, & alors on ouvre la porte de la terraſſe, qui eſt au Midi. Au contraire, on ferme cette porte & l'on ouvre les fenêtres expoſées au Nord, lorſque les vents du Midi ſi dangereux par tout le Levant, commencent à ſe faire ſentir : ces vents ſont quelquefois ſi chauds, qu'ils ſuffoquent les gens en pleine campagne

Les environs de la Canée ſont admirables, depuis la ville juſques aux premiéres [d] montagnes. La campagne qui s'étend juſques à la [e] Culate eſt de la même beauté. Ce ne ſont que forêts d'Oliviers auſſi hauts que ceux de Toulon & de Seville. Ils ne meurent jamais en Candie, parce qu'il n'y gêle pas. Ces forêts ſont entre-coupées de champs, de vignes, de jardins, de ruiſſeaux ; & ces ruiſſeaux ſont bordez de Myrte & de Laurier-roſe.

Mr.

a Bourma.
b Fiſope.
c Saint Theodore.

d Ὄρος Τίτυρος. *Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
e *Fond du Golphe de la Sude.*

Mr. Truilhart que vous avez pourvû, Monſeigneur, du Conſulat de la Canée, nous reçût chez lui avec toute ſorte d'honnêtetez. Il nous aſſûra qu'en l'année 1699. on avoit recueilli dans l'Iſle trois cens mille [a] meſures d'huile. Que les François en avoient acheté près de deux cens mille à la Canée, à Retimo, à Candie & à Girapetra où ſe font tous les chargemens. La recolte des huiles avoit manqué cette année en Provence, & l'on ne voyoit arriver en Candie que des bâtimens de Marſeille, pour fournir aux ſavonneries du pays.

La meſure ordinaire d'huile péſe huit oques & demie à la Canée ; à Retimo elle en péſe dix : l'oque péſe trois livres deux onces, qui font quatre cens dragmes, ſuivant la maniére de compter des Orientaux. La livre eſt de cent vingt-huit dragmes, & la dragme de ſoixante grains. Les meilleures huiles de l'Iſle ſont celles de Retimo & de la Canée : celles de Girapetra ſont noires & bourbeuſes, parce qu'avant de vuider leurs cruches, ils brouillent avec un bâton l'huile & la lie, & vendent le tout enſemble. En 1700. les huiles après la recolte ne valoient que 36 ou 40 parats la meſure, ou tout au plus un [b] abouquel, qui vaut 44. parats à la Canée & 42. ſeulement à Retimo. L'empreſſement de nos Marchands, malgré les ordres que vous aviez donnez, Monſeigneur, de ne faire partir les Bâtimens que par rang, fit monter la meſure, juſques à 60. ou 66. parats : ces parats ſont des piéces d'argent de mauvais alloi, de la valeur de ſix liards de France, ou dix-huit deniers de Provence.

Outre les forêts d'Oliviers, il y a beaucoup de jardins autour de la Canée, plantez tout de même que ceux du reſte de la Turquie, ſans ordre, ſans ſimetrie, ſans propreté. Dans ces vergers négligez, les arbres ne donnent que de mauvais fruits : on n'y cultive que de méchantes eſpéces & l'on ne ſçait ce que c'eſt que les greffer. Les Figues y ſont fades & les Melons n'y valent gueres mieux. Nous allâmes nous promener au Varrouil, pour voir le jardin du [c] Gouverneur de la ville, dont on parloit comme du Paradis terreſtre. Avant que de le décrire, il eſt bon de remarquer que le Varrouil étoit autrefois le plus beau bourg de Candie. Les Turcs le brûlerent pendant le dernier ſiége de la Canée, de peur que les Vénitiens ne s'y établiſſent. Les Grecs, ſoit artiſans, ou habitans de la Canée étoient obligez d'aller coucher toutes les nuits à ce bourg, ou plûtôt à ce fauxbourg de la ville, dans laquelle ils revenoient le matin à l'ouverture de la porte de terre. On a voulu les obliger à le rétablir ; mais comme leur miſére eſt extrême, ils n'ont ſçû le rélever, & l'on n'y voit que de pitoyables reſtes de l'incendie. Perſonne n'a profité de la deſtruction du Varrouil, que nos François qui s'y ruinoient en plaiſirs.

Le jardin de ce Gouverneur eſt un petit bois d'Orangers, de Limons, & de Cédres entremêlez de Pruniers, de Poiriers & de Ceriſiers. Les Orangers y ſont pour le moins auſſi forts que dans les plus beaux [d] vergers de Lisbonne, quoiqu'ils y ſoient encore plus négligez ; malgré cette négligence, tous chargez de bois, ou mort, ou ſuperflu, ils donnent des fleurs avec profuſion, entaſſées par gros bouquets les unes ſur les autres. On ne cultive en Portugal que cette excellente eſpéce d'Oranger, connuë par toute l'Europe ſous le nom d'Oranger de Portugal, & que les Portugais nomment [e] Oranger de la Chine : on ne la connoît pas en Candie, ni dans le reſte de la Turquie. Dans ce pays-là chacun ſe contente de ce qu'il a trouvé dans ſon jardin & de ce qui y croît ſans culture : auſſi tout y eſt ſauvageon. L'Orange ordinaire du Levant eſt la groſſe [f] Orange douce, ou plûtôt fade, couverte d'une écorce épaiſſe, amére & comme ſpongieuſe. On y éleve des Bigarrades & des Cédres ou Poncires : ces Poncires ſont de beaux fruits ; mais on n'en ſçauroit guéres manger s'ils ne ſont confits, & les Candiots n'ont pas l'eſprit de le faire. Le jardin du Gouverneur de la Canée étoit entretenu, ou plûtôt négligé par un malheureux [g] Moine Grec qui n'avoit pas ſeulement une chemiſe, & qui ne ſçavoit ni lire ni écrire, non plus que trois ou quatre de ſes confreres, que la gratelle devoroit. Ces pauvres gens nous preſentérent quelques branches d'Orangers chargées de fleurs & de fruits. Nous leur apprîmes à ſe guerir par le moyen du ſoufre.

En revenant à la Canée, nous fûmes fort incommodez de l'horrible puanteur des cimetiéres. Tout le monde ſçait que les Turcs enterrent les morts ſur les grands chemins ; cette pratique ſeroit excellente, s'ils faiſoient les foſſes aſſez profondes : comme la Candie eſt un pays fort chaud, on ſent de très-mauvaiſes odeurs, quand on eſt au deſſous du vent : les Turcs élevent une pierre à chaque bout de la foſſe ; quelquefois c'eſt un pilier de marbre orné d'un turban, au lieu de chapiteau ; on diſtingue par là les endroits où l'on a enterré des perſonnes de quelque conſidération.

Je ne ſçaurois m'empêcher de parler ici de l'étonnement où nous fûmes Mr. Gundelſcheimer & moi, dans cette premiére promenade. Débarquez à la Canée, à peine eûmes-nous ſalué le Conſul, que nous courûmes à la porte de la ville, avec le [h] Chancélier de la Nation, pour voir quelles plantes produiſoit cette belle terre de Candie, après la-



a Miſtaches.
b *Ecu qui ſe fait en Hollande pour le negoce du Levant, & qui répond à celui de France.* L'Abouquel *s'appele auſſi* Aſſani, *à cauſe de la figure du Lion que les Turcs appellent* Aſſan.
c Diſdar.
d Quintas, *en Portugais.*
e Naranca da China.
f Malus Aurantia major C. B. Pin. 436.
g Caloyer.
h M. Eſmenard.

quelle nous ſoupirions depuis Marſeille. Il croît dans les ruës de la Canée une eſpéce de [a] Juliene à grande fleur & à feuilles luiſantes, qui n'eſt pas à négliger : nous nous flations de trouver quelque choſe de plus rare hors de la ville, malheureuſement nous n'en prîmes pas le chemin. Suivant les murailles à droite, nous paſſâmes par des terres ſi graſſes, qu'elles ne produiſent que du foin & d'autres plantes fort communes. Je m'imaginai être à Barcelonne ; où, de même qu'à la Canée, tous les remparts ſont couverts de ces fleurs jaunes, que les Grecs n'ont pas crû pouvoir déſigner plus proprement que par le nom de [b] *fleurs dorées*. Nôtre étonnement augmentoit à meſure que nous avancions vers la mer, où nous eſperions pourtant de mieux trouver nôtre compte. En effet, nous commençâmes à nous conſoler à la veuë de [c] l'Acanthe épineuſe que nous n'avions vû que dans des jardins de l'Europe, & bien ſouvent on n'a pas moins de plaiſir à trouver une plante rare dans ſon lieu naturel, que d'en découvrir une inconnuë.

Cet endroit eſt une eſpéce de plage couverte de [d] *Polium* cotonneux de P. Alpin fameux Profeſſeur de Padouë, qui la décrivit & la fit graver, il y a près de 150. ans, comme une plante differente de celle que C. Bauhin, célébre Profeſſeur de Baſle, avoit nommée [e] *Gnaphalium* maritime: je puis aſſûrer que ces deux plantes ne différent en rien. P. Alpin ſuivant les apparences n'avoit pas vû la plante de C. Bauhin, quoiqu'elle ſoit très-commune en Italie ſur les bords de la mer. On ne voit à la Canée ſur la plage dont nous parlons, que [f] Chicorée épineuſe, & Thym de Créte ; mais ces deux plantes aiment les landes & les rochers. Je fus ravi de revoir en Candie le [g] Thym de Créte, que j'avois obſervé depuis quelques années auprès de Seville & de Carmone en Andalouſie. Néanmoins comme nous nous attendions à quelque choſe de plus extraordinaire, nôtre chagrin revenoit à chaque pas que nous faiſions : car enfin, Monſeigneur, nous n'étions venus en Candie que pour herboriſer, & c'étoit ſur la foi de Pline & de Galien, qui ont préferé les plantes de cette Iſle à celles du reſte du monde. Nous nous regardions de temps en temps ſans oſer nous expliquer, hauſſant les épaules, & pouſſant des ſoupirs du fond du cœur, ſur tout en ſuivant de petits ruiſſeaux qui arroſent cette belle plaine de la Canée, tous bordez de joncs & de plantes ſi communes, que nous n'euſſions pas daigné les regarder autour de Paris, nous qui n'avions alors l'imagination remplie que de plantes à feuilles argentées, ou couvertes de quelque riche duvet, & qui nous étions figurez que la Candie ne devoit rien produire que d'extraordinaire.

Nous trouvâmes dans la ſuite de quoi nous dédommager de tous ces chagrins. Les environs de la Canée & ſur tout ces hautes montagnes où l'on va chercher la neige dans l'été, ſont les plus fertiles de l'Iſle, & valent incomparablement mieux que le mont Ida, & les montagnes de Girapetra : non ſeulement celles de la Canée, produiſent tout ce qui ſe voit ſur les autres ; mais une infinité de raretez que l'on ne voit point ailleurs. [h] Theophraſte, Strabon, Pline & Ptolemée les ont nommées les montagnes blanches, à cauſe de la neige dont elles ſont perpétuellement couvertes. Il ſemble même par un paſſage de Solin, que les monts [i] Cadiſte & Dictynnée, faiſoient partie de ces montagnes. Quoiqu'en diſe [k] Belon [l] Théophraſte & Pline ont eû raiſon d'aſſûrer que les Cyprès y croiſſent naturellement parmi la neige, auſſi bien que dans les vallées. Belon n'avoit pas pris la peine de s'y tranſporter. On les appelle aujourd'hui les montagnes de la Sfachia, village du même nom, que l'on découvre de leur ſommet, en deſcendant à la mer du Sud, & qui peut-être a retenu celui d'une des plus anciennes [m] villes de Créte où étoit né le fameux Epimenides. Les peuples des environs qui ſe nomment Sfachiotes paſſent pour les meilleurs ſoldats de l'Iſle, & ſont les plus habiles à tirer de l'arc. La danſe Pyrrhique s'eſt conſervée chez eux comme l'on verra dans la ſuite.

La recherche des plantes étant une de nos principales occupations, il ſemble qu'il ſeroit à propos de donner ici le dénombrement de celles que nous obſervâmes autour de la Canée. Néanmoins comme ces matiéres ne ſont pas du goût de tout le monde ; que non ſeulement elles groſſiroient cette rélation ; mais qu'elles en interrompoient tout à fait la ſuite, je crois qu'il eſt plus à propos de reſerver ce grand détail de plantes, pour un ouvrage particulier, & de ne donner dans celui-ci que la deſcription & la figure de quelques plantes ſinguliéres & non connuës. A la vérité la diverſité des matiéres plaît dans les rélations ; mais il faut ſe tenir dans certaines bornes, & l'on n'en eſt pas le maître quand on entreprend de donner le catalogue des plantes, qui naiſſent dans un pays : il ne faut pas même oublier les plus communes, afin que les Botaniſtes les plus éclairez puiſſent mieux juger de la qualité de chaque contrée. Par exemple, la Candie n'a guéres qu'une douzaine de plantes particuliéres. Les autres plantes qui s'y trouvent, quel-

a Heſperis Cretica maritima, folio craſſo lucido, magno flore.
b Chryſanthemum flore partim candido, partim luteo C. B. Pin. 134. & Chryſanthemum Creticum Cluſ. Hiſt. 335.
c Acanthus aculeatus C. B. Pin. 383.
d Polium Gnaphaloïdes Proſperi Alpini Exot. 146.
e Gnaphalium maritimum C. B. Pin. 263.
f Cichorium ſpinoſum C. B. Pin. 126.
g Thymus capitatus, qui Dioſcoridis C. B. Pin. 215.

h Τὰ λευκὰ καλούμενα ὄρη. *Theophr. Hiſt. Plant. lib. 4. cap. 1. Ptol. lib. 3. cap. 17. Τὰ ὄρη λευκὰ. Strab. Rer. Geogr. lib. 10.* Albi montes. *Plin. Hiſt. nat. lib. 16. cap. 33.*
i *Solin. Polyhiſt. cap. 11.*
k *Obſerv. chap. 5.*
l *Theophr. & Plin. ibid.*
m Ἐλαιος. *Strab. Rer. Geogr. lib. 10.*

$la =$

quelque nombreuſes qu'elles ſoient, naiſſent auſſi dans les Iſles de l'Archipel ; encore la plûpart ne ſont pas rares en Europe. On auroit tort de croire qu'il n'y ait que des plantes extraordinaires en Levant, puiſque la Mauve, la Fougére, les Orties, la Mercuriale, la Parietaire croiſſent en Arménie, & ſur les côtes de la mer Noire, parmi les plantes les plus rares.

Voici la deſcription & la figure d'une plante [a] des plus remarquables des environs de la Canée.

Sa racine eſt ligneuſe, tortuë, longue d'un pied, rouſſâtre, tirant ſur le brun, garnie de fibres moins foncées, épaiſſes de demi-ligne, longues de ſept ou huit pouces. Les tiges ſont hautes de près de deux pieds, quarrées, épaiſſes de deux ou trois lignes, couvertes d'un duvet blanc & cotonneux, accompagnées à chaque nœud de deux feuilles longues de trois pouces, ſur un pouce & demi de large, arrondies en oreillétes à leur baſe, d'où elles diminuent inſenſiblement juſqu'à la pointe, laquelle eſt émouſſée. Ces feuilles ſont chagrinées, ridées, venées, vert blanchâtre, ondées, friſées, légérement crenelées : elles diminuent conſiderablement depuis le milieu de la tige vers le haut, & n'ont qu'environ un pouce & demi de long, ſur huit ou neuf lignes de large ; à peine ont elles demi-pouce de longueur vers l'extrémité de la plante. Des aiſſelles de toutes ces feuilles, le long de la tige & des branches, naiſſent à pluſieurs rangs aſſez ſerrez, des fleurs diſpoſées par anneaux. Châque fleur eſt un tuyau, long de demi-pouce, épais d'une ligne, percé vers le fond, blanchâtre, évaſé en deux lévres couleur de roſe, dont la ſupérieure a plus de demi-pouce de long, creuſée en goutiére, veluë ſur le dos, obtuſe, & comme échancrée à la pointe : la lévre inférieure eſt de même longueur, découpée en trois piéces, deux laterales fort petites, & celle du milieu qui a quatre lignes de long ſur plus d'un demi-pouce de large : le calice eſt un autre tuyau de demi-pouce de long, blanc, cotonneux, évaſé & diviſé en cinq pointes purpurines, dures & piquantes : il renferme un piſtile à quatre embryons, ſurmonté par un filet griſdelin, fourchu, accompagné de quelques étamines attachées à leur naiſſance au bord interieur du tuyau de la fleur. Les embryons deviennent enſuite autant de graines longues d'une ligne, arrondies ſur le dos, pointuës de l'autre côté, noirâtres. La fleur eſt ſans odeur, & les feuilles ſans ſaveur remarquable.

Les endroits les plus propres pour herboriſer aux environs de la Canée ſont [b] Calepo, ſaint George, ſaint Eleuthére, monaſtere à un mille & demi de la ville, où quelques-uns mettent le ſiége épiſcopal de CYDONIA, quoiqu'il n'y ait pas des ruines fort anciennes. Suivant [c] Strabon, Cydonia étoit une ville maritime, à dix milles d'Aptére : or la CANE'E ſe trouve juſtement à cette diſtance de Paleocaſtro, qui eſt certainement la ville d'Aptére, comme nous le montrerons dans la ſuite. Une ville auſſi puiſſante que Cydonia, [d] laquelle faiſoit pencher la balance du côté du parti pour lequel elle ſe déclaroit dans les troubles de Cnoſſe & de Gortyne : cette [e] Cydonia, dis-je, qui ſeule reſiſtoit à la puiſſance de ces deux villes liguées enſemble pour la détruire, avoit beſoin d'un bon port, & par conſéquent d'habitans portez ſur le lieu pour y tendre des chaînes & pour empêcher que ſes ennemis ne s'en emparaſſent. Or il n'y a [f] point d'autre port dans ce quartier-là, que celui de la Canée ou celui de la Sude. Quoique la Sude ſemble conſerver encore quelques reſtes du nom de Cydonia, cependant elle eſt bâtie dans une Iſle, & n'eſt point oppoſée aux terres des Lacédémoniens dans le Peloponnéſe, par où [h] Diodore de Sicile & [h] Strabon ont fixé la ſituation de Cydonia. Par la même raiſon, il ne faut pas chercher des ruines de cette ville, au deſſus de la Culate, comme quelques-uns le prétendent, encore moins à ce Paleocaſtro qui eſt à côté de la Sude, où il ſemble que Ptolemée a placé Cydonia. Enfin [i] Pline décide poſitivement de la poſition de cette ville, puiſqu'il la marque vis-à-vis trois petites Iſles, qui ſans doute ſont l'Iſle de Sant Odero & les écueils de Turluru.

La ville de Cydonia fut aſſiégée inutilement par [k] Phalecus, Prince des Phocéens ; il y périt avec ſes troupes : preſſée par [l] Nothocratés, elle députa vers Eumenés Roy de Pergame, qui en fit lever le ſiége par un de ſes Généraux : la conquête en étoit reſervée à [m] Metellus, à qui elle ſe rendit après la défaite de Laſthenés & de Panarés. [n] Pendant les guerres d'Auguſte & d'Antoine, les Cydoniens ſe déclarérent pour le premier, & ils recûrent des marques de ſa reconnoiſſance après la bataille d'Actium. Rien ne fait plus d'honneur à Cydonia, que les medailles frapées à ſa légende, & aux têtes d'Auguſte, de Tibere, de Claude, de Néron, de Vitellius, de Veſpaſien, de Domitien, d'Adrien, d'Antonin Pie.

Le 12. Mai nous allâmes coucher au Couvent de la [o] Trinité, à une demi journée de la Canée tout près du Cap Mélier. Il y avoit autrefois cent [p] Religieux à la Trinité : préſentement il n'y en a pas cinquante, quoique ce ſoit le plus beau mona-



a Stachys Cretica latifolia Inſt. Rei Herb. 186.
b Καλέπο. Κ'γιος Ε'λευθέριος. Κ'γιος Γεώργιος.
c *Rerum Geogr. lib.* 10.
d *Strab. ibid.*
e *T. Livius Hiſt. lib.* 48.
f Κυδωνία καὶ λιμὴν πλωτὸς. *Scylax, Peripl. in voce* Κρήτη.
g *Biblior. Hiſt. lib.* 5.
h *Strab. ibid.*

i Contra Cydoniam Leuca & duæ Budroæ. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
k *Pauſan. Deſcript. Græc. in Phocic. Diod. Sic. Biblior. lib.* 16.
l *Polyb. Legat.* 79.
m *Flor. Rerum Roman. lib.* 3. *cap.* 7.
n *Dion. Caſſius lib.* 51.
o Μοναστὴς τῆς ἁγίας Τριάδος.
p Caloyers, *comme l'on prononce aujourd'hui : car il faudroit écrire* Calogers, *bons vieillards, de* καλὸς bon, *&* γέρων vieillard.

ſtere de l'Iſle, après celui d'Arcadi : chaque religieux paye ſept écus de [a] capitation : [b] le ſuperieur de la maiſon nous reçût très-bien, ſelon la coûtume des chrêtiens orientaux, qui eſt de loger les Francs dans les monaſtéres : on donne ordinairement en partant plus qu'on n'a dépenſé ; mais on a la conſolation d'être parmi des chrêtiens. Les revenus de ce couvent ſont en huile, vin, froment, avoine, miel, cire, beſtiaux, fromages, & laitages. Quelquefois la récolte des olives y eſt ſi abondante, que les religieux ne pouvant ſuffire à les amaſſer, ſont obligez de partager les fruits qui ſont à terre, avec des gens qui les cueillent : ils donnent quelque argent pour abattre ceux qui ſont ſur les arbres ; mais on caſſe à grands coups de perche, la moitié des jeunes jets chargez de boutons à fleurs : on n'émonde jamais ces arbres, & l'on ne laboure la terre d'alentour que pour y ſemer quelques grains.

Ce ſeroit ici l'endroit de vous parler, Monſeigneur, de la regle qu'obſervent ces religieux ; mais vous me permettrez de continuer la rélation de nôtre promenade, & de reſerver pour une lettre particuliére, tout ce que j'ai appris touchant l'état préſent de l'Egliſe Gréque. Nous obſervâmes donc autour du couvent de la Trinité, pluſieurs plantes rares, parmi leſquelles il y a une eſpéce [c] d'*Orchis* dont la fleur eſt d'une beauté ſurprenante.

La racine eſt à deux tubercules blancs, charnus, preſque ovales, d'environ 15. lignes de long, pleins de ſuc, plus chevelus que ne le ſont les tubercules des eſpéces de ce genre, dont les fibres ſortent ſeulement du bas de la tige : la tige de celle dont nous parlons, eſt d'environ un pied de haut, ſur quatre lignes d'épaiſſeur, garnie à ſa naiſſance, en maniére de gaine, de deux ou trois feuilles longues de trois pouces ſur près d'un pouce & demi de largeur, venées, vertgai, beaucoup plus petites le long de la tige, ſurtout dans les endroits d'où les fleurs naiſſent de leurs aiſſelles : la coiffe ou la partie ſuperieure de ces fleurs eſt à cinq feuilles, trois grandes & deux petites, les grandes ont ſix ou ſept lignes de longueur, ſur trois ou quatre de largeur, cambrées, pointuës, couleur de roſe, raïées de vert ſur le dos : les deux petites feuilles ſont poſées alternativement parmi les grandes ; à peine ont-elles trois lignes de longueur, ſur une ligne de largeur : la feuille inférieure de cette fleur, qui eſt la plus grande & la plus belle de toutes, a près de 15. lignes de long, & commence par une maniére d'eſtomac de pigeon vert jaunâtre, dont la tête tire ſur le vert ; le reſte de la feuille eſt une eſpéce de chape d'Evêque, arrondie & chantournée en bas, retrouſſée, découpée en trois parties dont la moyenne eſt la moindre, legérement crenelée, & qui paroît comme échancrée ; les deux autres parties ſont plus pointues : la chape eſt minime tanné, veloutée, relevée de je ne ſçai quoi de purpurin & de brillant comme le dos des abeilles ; deux éminences pointuës, vert jaunâtre & veluës, s'élevent un peu au deſſous, & à côté de l'eſtomac de pigeon ; & cet eſtomac fait une partie d'un cartouche oblong, dont le bas qui eſt minime fauve, eſt orné de fleurons jaunâtres, terminez en maniere d'ancre : le fleuron inferieur eſt relevé d'une tache aſſez groſſe de même couleur que le cartouche : la queuë de cette fleur eſt longue d'environ un pouce, épaiſſe de deux lignes, & comme torſe : elle devient le fruit dans la ſuite : nous ne l'avons pas vû dans ſa maturité.

Du couvent de la Trinité nous allâmes coucher à celui de ſaint [d] Jean, à l'entrée du cap Mélier, dans une petite plaine d'où l'on deſcend toûjours pour aller à la pointe du cap. On trouve ſur le chemin un autre monaſtére du même nom, lequel a été ſi ſouvent pillé par les corſaires, qu'on l'a laiſſé tomber en ruine, quoique la maiſon fût bien bâtie, & la ſolitude agréable : on y deſcend par un eſcalier de 135. marches, taillées dans le roc, parmi des précipices horriblement eſcarpez, & tapiſſez de ce beau [e] Dictame de Créte dont les anciens ont dit tant de merveilles : il y fleurit preſque toute l'année de même qu'à Paris dans le Jardin du Roi ; nous n'avons vû cette plante qu'en Candie ; & ſi [f] Dioſcoride en eût fait le voyage, il n'auroit pas aſſeuré qu'elle ne porte ni fleurs ni graines. Le cap Melier eſt un des plus beaux endroits de l'Iſle pour herboriſer : c'eſt là que nous obſervâmes pour la premiere fois cette belle plante que Proſper Alpin a nommée [g] l'Ebénier de Créte, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec le veritable Ebénier.

Le cap Melier, au Levant & à l'abri duquel ſont l'Iſle & la ville de la Sude, que les Vénitiens poſſédent encore, s'appelle *Cabo Maleca* ; mais on ne ſçait pas préciſément quel nom les anciens lui ont donné. A ſuivre le dénombrement des lieux remarquables de Créte, dont [h] Ptolemée fait mention en parcourant la côte du nord du levant au couchant ; il ſemble que le golphe de la Sude, le meilleur & le ſeul golphe de l'Iſle, doit être celui [i] d'Amphimale, puiſqu'il le nomme immédiatement après Retimo. A quel propos cet Auteur auroit-il parlé de la rade courbe, qui eſt entre Retimo & *la Punta de Drepano*, où il n'y a point d'endroit propre à ſervir de retraite aux vaiſſeaux ! Cela

a Caratch, *ou* Haratz, *tribut.*

b Ἡγούμενος.

c Orchis Cretica, maxime, flore pallii epiſcopalis formâ Gozol. Inſt. Rei Herb. 30.

d Μοναστήριον τοῦ Ἁγίου Ἰωάννου.

e Origanum Creticum latifolium, tomentoſum, ſeu Dictamnus Creticus Inſt. Rei Herb. 199.

f *Dioſc. lib. 3. cap. 36.*

g Ebenus Cretica P. Alp. Exot. 278. Barba Jovis Lagopoides, Cretica, fruteſcens, incana, flore ſpicato, purpureo, amplo Breyn. Prodr. 2.

h *Geogr. lib. 3. cap. 17.*

i Ἀμφιμάλης κόλπος. *Ptol. ibid.* Ἀμφιμάλλιον καὶ Ἀμφιμαλλα. *Stephan.* Amphimalla. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

*Tom. I. Pag. 12.*

la étant, le cap Melier doit être le cap *Drepanum* de Ptolemée, puiſqu'il eſt au delà, & au couchant du golphe d'Amphimale, que l'on ſuppoſe avec raiſon être celui de la Sude : tout cela ſeroit ſans difficulté, ſi ce n'eſt qu'on appelle aujourd'hui *la Punta de Drepano*, un autre cap ſitué au Levant du golphe de la Sude, en venant vers Retimo, & c'eſt la reſſemblance des noms de *Drepanum* & de *la Punta de Drepano*, qui fait ici tout l'embarras. Ou Ptolemée avoit été mal informé de cette côte ; ou l'endroit qui en fait mention eſt corrompu ; ou les gens du pays ont depuis ce temps-là renverſé les anciens noms. Si l'on veut préferer la deſcription de Ptolemée à celle de Strabon, la rade de Retimo, ſera celle d'Amphimale ; la Punta de Drepano, le cap Drepanum ; Paleocaſtro qui eſt vis-à-vis la Sude, ſera la ville de Cydonia. Il faudra prendre le cap Mélier pour le cap *Cyamum :* le cap Spada pour *Pſacum*, & celui des Grabuſes pour *Corycus* ; mais ne vaut-il pas mieux ſuppoſer que Ptolemée a parlé du golphe de la Sude ſous le nom d'Amphimale, que de l'accuſer d'avoir oublié le plus beau port de l'Iſle, pour faire mention d'une rade découverte & dangereuſe ? On ne ſçauroit tirer aucun éclairciſſement du dénombreuſement que [a] Pline a fait des villes de la même côte : il les nomme ſans exactitude, quoiqu'il ſemble qu'il ait voulu les parcourir du couchant au levant. Pour revenir au cap Mélier ou Maleca, comme prononcent les Grecs & les Italiens, ſi l'on prend Amphimale pour la Sude, le nom de Maleca en eſt peut-être l'abregé, comme le nom de la ville d'Aix eſt certainement le ſquelet d'*Aquæſextiæ*. On a d'abord retranché *Amphi*, comme une choſe inutile & embarraſſante ; de *Malla* on a fait *Maleca* ou *Meleca* ; & de *Meleca* on a fait *Melier*.

Nous retournâmes à la Canée nous décharger de nôtre moiſſon, & nous n'en partîmes que le 24. Mai, pour aller à Retimo. On coucha à Stilo, village à dix milles de la Canée. Le 25. nous dînâmes à Almyron, à dix milles de Stilo. Almyron eſt un petit fort à quatre mauvais baſtions à l'entrée d'une gorge tout près de la plage : on ſe repoſe à côté du fort dans un cabaret où l'on ne trouve que deux grands Sophas, de l'eau, & du caffé ; ainſi l'on y mourroit de faim, ſi l'on y arrivoit ſans proviſions : à quelques pas du cabaret coulent deux belles ſources, l'une d'eau douce, & l'autre d'eau ſalée, d'où vient le nom [b] d'*Almyron :* on marche pendant quelque temps ſur le bord de la plage, au bout de laquelle il faut paſſer une petite riviére : enſuite pendant plus de quatre milles, le chemin eſt affreux, pratiqué dans les rochers juſques à la vûë de Retimo : ce chemin eſt pavé, pour ainſi dire, de la plante nommée [c] *Ixia*, par Théophraſte, & *Chamæleon blanc*, par ſes interprétes auſſi bien que par Dioſcoride : je l'ai rangée ſous le genre de *Cnicus*, à cauſe de la ſtructure de ſa fleur & de ſon fruit. Columna en a donné une excellente figure : celle du *Carduus pinea Theophraſti* de Proſper Alpin, la repréſente lors qu'elle eſt en graine, & que ſes feuilles ſont paſſées, ou rôties, pour mieux dire, par la chaleur du ſoleil. Theophraſte remarque que cette plante donne de la gomme en Créte : les habitans la mâchent tout comme le maſtic de Scio, non ſeulement pour cracher ; mais pour adoucir l'haleine : cette plante eſt fort commune dans les Iſles de l'Archipel, en Gréce, en Italie, en Portugal.

[d] RETIMO eſt la troiſiéme place du pays : les Turcs la prirent en 1647. & depuis ce temps-là elle eſt gouvernée par un Pacha, ſoûmis au Vice-roi de Candie. Retimo s'étend ſur le port, & nous parut plus gaye & plus riante que la Canée, quoiqu'elle ſoit plus petite & enceinte de murailles plus propres à fermer un parc, qu'à défendre une place de guerre. La citadelle n'a été faite que pour garder le port : elle eſt ſur un écueil eſcarpé, avancé dans la mer, & ſeroit très-forte ſi elle n'étoit dominée par une roche plate, qui eſt ſur le chemin d'Almyron. Cette citadelle commande un fort que l'on avoit conſtruit à l'autre extremité de la ville, pour la ſûreté du port : ce fort eſt à preſent ruiné & le port tout à-fait négligé. Les vaiſſeaux de guerre venoient autrefois mouiller dans la darſe au deſſous de la citadelle ; aujourd'hui les barques & les marſilianes peuvent à peine s'y retirer.

[e] Pendant que les Turcs aſſiégeoient Famagouſte, dans l'Iſle de Chypre, Ali Baſſa Capitan Pacha voulut tenter une irruption en Candie [f] : on avoit ſi bien pourvû à toutes les places, qu'il n'y eût que Retimo de ſaccagée par Ulus-Ali Général des vaiſſeaux de Barbarie.

La campagne de Retimo n'eſt que rochers du côté du couchant : elle eſt fort belle ſur la route de Candie. On ne voit tout le long de la marine que jardins que l'on arroſe par le moyen de grands puits à baſcule : on y mange des ceriſes plus précoces que dans le reſte de l'Iſle : tous les fruits y ſont de meilleur goût : la ſoye, la laine, le miel, la cire, le ladanum, les huiles & les autres denrées en ſont plus recherchées : les eaux de cette ville ſortent à gros bouillons du fond d'un puits dans une vallée étroite, à un quart de lieuë de la ville, tirant vers le midi : la décharge de cette belle ſource eſt conduite à Retimo ; mais on en laiſſe perdre plus de la moitié. On a bâti ſur le chemin qui conduit à la vallée, une aſſez belle Moſquée,



a *Hiſt. nat. Ibid.*
b Ἁλμυρὸς, ſalſus.
c Ἰξία *Theoph. Hiſt. Plant. lib. 9. c. 13.* Χαμαιλέων λευκὸς. *Dioſc. lib. 3. cap. 19.*
Cnicus Catline folio, acaulos, gummifer, aculeatus, flore purpureo Coroll. Inſt. Rei Herb. 35.
*Columna part. 1. Proſp. Alp. Exot. 124.*
d Ῥίθυμνα. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 17.*
Rithymna: *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
e *En 1572.*
f *Leunc. Suppl. Annal.*

dans la cour de laquelle un Turc a fondé une [a] hôtelerie, pour loger & pour nourrir gratuitement les voyageurs qui arrivent après qu'on a fermé les portes de la ville, ou qui ont deſſein de partir avant qu'on les ouvre. Cette maiſon eſt bien entretenuë: on y cultive une belle eſpéce de [b] Pied de Veau, que la plûpart des Auteurs ont priſe pour la *Colocaſia* des anciens : les gens du pays en mangent la racine en potage.

La Malvoiſie de Retimo étoit eſtimée dans le temps que les Vénitiens poſſédoient cette Iſle: [c] Bélon aſſûre qu'on faiſoit bouillir cette liqueur dans de grandes chaudiéres, le long de la marine : on en fait ſi peu préſentement, qu'il ne nous fut pas poſſible d'en goûter, quoique nous fuſſions logez chez le Viceconſul de France le Docteur Patelaro, chez qui nous fimes bonne chere. C'eſt un beau vieillard, de beaucoup d'eſprit, & charmant par cette éloquence gréque, qui triomphe dans la converſation. Il étoit fort jeune lorſque les Turcs ſe rendirent les maîtres de la Canée : ſa mere fut emmenée à Conſtantinople, & préſentée comme une belle eſclave au Sultan Ibrahim, qui en fit préſent au grand Viſir : ce Viſir en eût un enfant, qui fut tué au dernier ſiége de Vienne où il étoit Officier général.

Le Viceconſul eſt du rite grec. Il fut élevé à la maniére du pays ; mais comme il montroit plus de génie que les enfans de ſon âge n'en ont ordinairement, ſes parens l'envoyérent étudier en Droit, & prendre ſes degrez à Padouë. Etant de retour en Candie, il partit pour Conſtantinople dans le deſſein de voir ſa mere, qui étoit devenuë fort riche, & il ſe fit connoître à elle par une verruë placée à côté de l'oreille vers la foſſete : cette verruë qu'il ne manqua pas de nous montrer, eſt chargée d'une tache noirâtre, dont la figure approche en quelque maniere de celle d'un croiſſant. La mere ſe reſſouvint de cette marque, & voulut lui perſuader par là, qu'il étoit deſtiné à être Muſulman : on le ſollicita puiſſamment ; on lui fit même accepter des terres aſſez conſiderables en Valachie : mais tout cela ne fut pas capable de le gagner ; il remit ſes terres peu de jours après, & proteſta qu'il vouloit mourir dans la religion de ſes peres : il méne une vie aſſez douce, ſous la protection de la France.

Les hayes qui régnent le long de la marine, en ſortant de Retimo, ne ſont plantées que de cette eſ-

a Caravan-Sarai, Καραβαζάρι, *maiſon pour loger les Caravanes.*

b Arum maximum, Ægyptiacum, quod vulgò Colocaſia C. B. Pin. 193.

c *Obſerv. lib.* 2. *cap.* 38.

eſpéce [a] d'Arroche, que les anciens ont connuë ſous le nom d'*Halimus*. Solin a crû qu'elle étoit particuliére à l'Iſle de Créte : j'en ai vû pourtant beaucoup en Eſpagne, dans l'Andalouſie & dans le Royaume de Grenade.

Le 26. Mai, nous dinâmes ſous un beau Platane, auprès d'une ſource, à dix mille de Retimo, ſur le chemin de Candie : cette eau qui ſort du creux d'un rocher pourroit faire tourner pluſieurs moulins. Nous obſervâmes d'aſſez belles plantes aux environs, & ſur tout une eſpéce de [b] *Phlomis*, aſſez ſinguliére, que nous n'avons pas vûë dans les autres Iſles de l'Archipel. On coucha ce jour-là à Daphnédes, gros village dont l'avenuë eſt une eſpéce d'échelle taillée dans les rochers, où les chevaux ne ſçauroient monter ſans riſque : nos guides nous piquérent d'honneur, & commencérent à les faire eſcalader avec une hardieſſe étonnante : nous franchîmes le pas comme les autres. On nous mena chez le Papas, qui étoit le premier du village : nous nous y délaſſâmes agréablement. Les collines des environs ſont d'une verdure charmante : les Oliviers & les Vignes y font de beaux points de vûë, parmi de petits bois de Meuriers & de Figuiers.

Le 27. Mai, nous ne fimes que 17. milles, & nous ſéjournâmes à Damaſta, autre village, dont la campagne nous parut propre pour la recherche des plantes ; mais nos peines ne répondirent pas à nos ſouhaits. Le lendemain 28. après avoir paſſé par des pays bien rudes & bien ſecs, nous allâmes coucher à Candie à dix-huit milles de Damaſta. J'ai l'honneur, Monſeigneur, de vous envoyer le profil de cette fameuſe place, telle qu'on la découvre en arrivant par le chemin de Retimo.

CANDIE eſt la carcaſſe d'une grande ville, bien peuplée du temps des Vénitiens, marchande, riche & très-forte : aujourd'hui ce ne ſeroit qu'un déſert, ſi ce n'étoit le quartier du [c] marché, où les meilleurs habitans ſe ſont retirez ; tout le reſte n'eſt que maſures, depuis le dernier ſiége, l'un des plus conſiderables qu'on ait fait de nos jours. [d] Mr. Chardin aſſûre que dans le mémoire préſenté au Divan par le grand Threſorier de l'Empire, touchant les dépenſes extraordinaires faites en Candie pen-

a Atriplex latifolia, ſive Halimus fruticoſus Mo. Hiſt. Oxon. part. 2. 607.
Ἄλιμος *Dioſc. lib.* 1. *cap.* 120.
Herba Ἄλιμος dicitur. Ea admorſa diurnam famem prohibet. Proinde & hanc Cretica eſt. *Solin. Polyhiſt. cap.* 18.

b Phlomis Cretica, fruticoſa, folio ſubrotundo, flore luteo Corol. Inſt. Rei Herb. 10.

c Bazar.

d *Voyages de Chardin.*

pendant les trois dernières années du siége, il étoit fait mention de sept cens mille écus employez en récompenses données aux deserteurs qui s'étoient fait Turcs ; aux soldats qui s'étoient distinguez, & à ceux qui avoient apporté des têtes de chrêtiens qu'on avoit payées à un [a] sequin piéce. Ce mémoire marquoit qu'on avoit tiré cent mille coups de canon contre la place; qu'il y étoit mort sept Pachas, quatre-vingts Officiers tant Colonels que Capitaines, dix mille quatre cens Janissaires, sans compter les autres milices.

Le port de Candie n'est bon que pour des barques : les vaisseaux se tiennent à l'abri de l'Isle de Dia, située presque vis-à-vis de la ville au nord-est, & que les Francs appellent mal à propos [b] *Standia*. Il est aisé de faire voir que les Sarrasins ont bâti Candie sur les ruines de l'ancienne ville d'Héraclée. [c] Strabon nous en fournit une preuve démonstrative, en décrivant l'Isle de [d] Théra, laquelle, dit-il, répond à l'Isle de Dia, & cette Isle, suivant le même auteur, se trouve vis-à-vis d'Héraclée port de mer des Cnossiens.

La ville de Candie est sans contredit la Candace des Sarrasins. Scylitzes remarque que dans la Langue de ces peuples [e] *Chandax* signifie un retranchement : & certainement ce fut là que, par l'avis d'un moine Grec, les Sarrasins se retranchérent du temps de l'Empereur Michel le Begue. Il paroît plus naturel de faire venir le nom de Candie, de *Chandax*, que de *Candida*, nom que [f] Morosini a donné à cette place. Pinet dans sa traduction de Pline, n'a pas eu raison de prendre Mirabeau pour Héraclée. Suivant [g] Strabon, Héraclée étoit vis-à-vis de Dia; & suivant Ptolemée, près du cap Salomon. Il faut s'en tenir à la décision de Strabon, beaucoup mieux informé de la situation des villes que Ptolemée.

Ceux qui croyent que Candie est l'ancienne ville de *Matium*, rétablie par les Sarrasins, ne s'éloignent peut-être pas trop de la vérité, supposé que dans le dénombrement que [h] Pline a fait des Isles qui sont sur la côte de Créte, on doive lire, comme il y a beaucoup d'apparence, *Dia* au lieu de *Via* ou de *Cia*, qui se trouvent dans les éditions de Daléchamp & de Gronovius. Cela étant Héraclée & *Matium*, ne seroient peut-être que la même ville qui auroit eu ces deux noms en differens temps. Il est à remarquer que Strabon & Ptolemée n'ont pas fait mention de *Matium*, & Pline rapporte ces deux noms tout de suite : peut-être qu'il faut lire *Matium Heraclea* sans virgule, comme qui diroit *Matium* appellée autrefois Héraclée : il se peut faire aussi que *Matium* & Héraclée ayent été deux villes différentes assez près l'une de l'autre, & qui par conséquent répondoient toutes les deux à l'Isle de Dia : car cette Isle qui est au nord-est de Candie, pouvoit faire un triangle équilateral avec les deux villes en question; de telle sorte que Strabon & Pline auroient eu raison de désigner leur position par celle de *Dia*. Comme Strabon dit positivement qu'Héraclée étoit le port de mer des Cnossiens, les plus puissans peuples de Créte, il n'y a pas de doute que Candie, seul port de mer considérable dans tous ces quartiers, n'ait été bâtie sur les ruines d'Héraclée. Suivant cette conjecture, la ville de *Matium* devoit être plus orientale

Quoique la ville de Candie soit négligée aujourd'hui, ses murailles ne laissent pas d'être bonnes & bien terrassées : c'est encore l'ouvrage des Vénitiens : à peine les Turcs ont-ils reparé les bréches du dernier siége. On compte dans cette ville environ 800. Grecs payans capitation : leur Archevêque est le Métropolitain de tout le Royaume. On fait monter le nombre des Juifs, jusques à mille. Pour les Arméniens, ils n'y ont qu'une Eglise, & ne sont guéres plus de deux cens. Il n'y a que trois ou quatre familles de François, un Viceconsul, & deux Capucins, qui ont acquis une assez jolie maison, auprès de la mer: tous les autres habitans de la ville sont Turcs, enrollez dans les troupes suivantes. Ce dénombrement servira pour donner une idée de celles qui sont dans les places de guerre parmi les Turcs.

Janissaires de la Porte, appellez *Capicoulou* 1000. en 10. compagnies de 100. hommes chacune.

*Tamach Capicoulou*, ou soldats détachez de plusieurs compagnies, 1500. hommes dispensez de la garde ordinaire.

*Yerli-couli*, ou Janissaires du pays, 2500. en 28. compagnies.

*Spahis*, ou cavalerie du pays, 1400. hommes partagez en deux regimens de 9. compagnies chacun.

*Azaps*, autre cavalerie du pays, en deux regimens de 700. hommes chacun.

*Disdarli*, milice du Lieutenant du château, un regiment de 400. hommes en 16. compagnies.

*Toptchis* & *Gebegis*, c'est-à-dire, canonniers & autres, servans dans l'Artillerie, deux regimens de 500. hommes chacun, armez d'un sabre, d'une demi-pique, & d'une cotte de mailles.

*Soucoulelis*, c'est-à-dire, troupes destinées pour la garde du grand & du petit fort de la mer, 400. hommes, 350. pour le grand, & 50. pour le petit.

Pour les autres forts de la ville, 1000. hommes.

Voilà l'état des troupes qui devoient être en Candie, suivant le mémoire que leur Trésorier communiqua à nôtre Viceconsul. Il y a beaucoup d'apparence que tous ces corps n'étoient pas complets dans le temps que les Vénitiens assiegérent la Canée, puisqu'on ne pût lever dans toute l'Isle qu'en-

a *Monnoye d'or de la valeur de deux écus & demi.*
b Εἰς τὴν Δίαν.
c *Rerum Geogr. lib.* 10.
d Sant Erini, *en* Santorin.
e Χάνδαξ. *Scylitz. pag.* 509.
f *Hist. Venet. lib.* 12.
g Ηράκλεια.
h *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

qu'environ 4000. hommes pour la ſecourir : & cependant on ne laiſſa que les invalides en Candie & à Retimo.

Les environs de la ville de Candie, ſont de grandes & fertiles plaines, enrichies de toute ſorte de grains. Il eſt défendu de laiſſer ſortir le froment de l'Iſle, ſans la permiſſion du [a] Viceroi. En 1700. c'étoit Haly Pacha, ce Miniſtre voluptueux, qui ne fut grand Viſir que pendant neuf mois dans la derniere guerre : ſon ingenuité lui ſauva la vie. Quand Mahomet IV. lui reprocha qu'il étoit trop bon, le Viſir en convint, & pria Sa Hauteſſe de le décharger de ce grand fardeau, ce qui fut fait auſſitôt. Quelques années après il fut nommé Viceroi de Candie, où il ſe trouva fort incommodé de la maladie que l'on ne peut guerir ſans le ſecours du Mercure. Comme les Grecs ne connoiſſent pas ce remede, il pria nôtre Ambaſſadeur Mr. le Marquis de Ferriol, qui relâcha en Candie ſur ſa route de Conſtantinople, de lui donner quelque habile homme pour le traiter. Mr. l'Ambaſſadeur lui conſeilla de ſe ſervir d'un Chirurgien Irlandois, qu'il avoit ſur ſon bord, & qui avoit long-temps ſervi dans les troupes de France. Ce Chirurgien, après avoir examiné la maladie du Viceroi, lui donna le flux de bouche fort à propos : mais dans le fort de la ſalivation, ce Seigneur ſe croyant en danger de mort, fit aſſembler ſon Conſeil pour ſçavoir ce qu'il falloit faire de cet homme, & le condamna le premier à 200. coups de bâton : le Conſeil plus ſage que lui, fut d'avis qu'on laiſſât faire le Chirurgien, puiſqu'il avoit commencé. En effet, l'inflammation de la gorge & des parties voiſines ſe paſſa, & le malade fut entiérement guéri. A ſon exemple, les plus gros Seigneurs de l'Iſle voulurent ſe faire traiter à leur tour : à peine l'Irlandois pouvoit-il ſuffire à graiſſer les Muſulmans. Dans le temps que nous étions en Candie, le Viceroi s'occupoit à faire bâtir une Moſquée : il avoit fait venir de tous les villages des environs, des Grecs avec les outils neceſſaires : on leur donnoit ſouvent plus de coups de bâtons que de morceaux de pain : il eſt vrai que pour les conſoler, dans leur plus grand travail, on leur faiſoit boire quelques verres de vin, que les Officiers du Viceroi envoyoient chercher ſans façon chez le Viceconſul, & chez les Marchands François.

La plûpart des Pachas ſont avares, & comme ils achétent leurs gouvernemens à Conſtantinople, où tout eſt à l'enchére, ils ſe dédommagent ſur tout ce qui ſe préſente. Celui de la Canée ayant reçû à ſon entrée, parmi les préſens que la Nation lui fit, une veſte d'une belle étoffe de ſoye or & argent, il en fit demander encore une pareille, & témoigna qu'il étoit ſurpris que les François qui paſſent pour des gens fort polis, euſſent mis le deſordre dans ſa famille ; que le Conſul devoit être informé qu'il avoit deux femmes : qu'il devoit avoir prévû qu'ayant donné cette veſte à l'une, l'autre n'auroit pas manqué de trouver mauvais qu'on l'eût oubliée ; il réitera ſa demande cinq ou ſix fois : le Conſul répondit qu'on ne trouvoit pas de ces étoffes dans le pays, qu'il falloit attendre qu'il en vint de France : enfin il en fut ſi importuné, qu'une ſeconde veſte fut délivrée au Pacha, par déliberation de la Nation. Chez les Turcs, il ne faut pas ſe mettre ſur le pied de faire des préſens, ou bien il faut continuer : les Muſulmans regardent le premier préſent comme un contrat pour l'avenir : les plus grands Seigneurs demandent hardiment, & ne ſe piquent pas de généroſité.

Nous nous trouvâmes dans la ville de Candie, la veille du petit Baïram, c'eſt-à-dire, la veille du jour que la Caravane des pélerins arrive à la Meque. Le Commandant des Janiſſaires ſe promena par toute la ville en cavalcade avec les Capitaines des compagnies & les Officiers ſubalternes : on égorgeoit des moutons & des agneaux à la porte des principales maiſons : les païſans portoient dans les ruës de ces animaux en vie, dans l'attitude où l'on peint ordinairement le bon paſteur : on barbouille la tête de ces agneaux avec du rouge, du jaune ou du bleu ; & l'on en fait des préſens dans les familles : cette réjouiſſance dura trois jours. Le 30. Mai, jour de la Pentecôte, & le premier jour du Baïram, nous allâmes chez le Pacha, où par ſon ordre on avoit expoſé de grand matin au ſortir de la Moſquée, cinquante moutons ou agneaux, dont quelques-uns étoient rôtis tous entiers, ou mis par quartiers ; les autres bouillis, ou en ragoût ; les poules n'y manquoient pas non plus que le ris. Nous eûmes le plaiſir de voir la canaille Turque ſe battre à qui jetteroit les premiers les mains ſur cette viande pour la manger ou pour l'emporter. Le Viceroi étoit à une jalouſie, à rire de bon cœur : vingt ou vingt-cinq joueurs d'inſtrumens, tambours, trompettes, muſettes, tymbales à la Provençale, ſembloient augmenter ce déſordre ; & tous ces joueurs allérent enſemble chez les premiers de la ville, demander leurs étreines. Mr. Valentin Viceconſul de France, chez qui nous étions logez, leur fit donner vingt écus ; la veille de la fête il avoit fait préſenter au Viceroi du caffé, du ſucre, & des confitures. Il n'y a pas juſques aux porteurs d'eau qui ne ſe mêlent de la fête : ils vont chez les principaux de la ville, vuider leurs outres ſur les degrez, pour témoigner leurs reſpects, ou plûtôt pour attraper quelques [b] parats. Tout le monde ſe réjouït dans les maiſons : on y danſe ; on y fait bonne chere ; on y récite des vers ; quelques-uns ſe promènent dans les ruës avec des inſtrumens : les autres font des parties ſur l'eau. Enfin cette Nation ſi grave, & qui paroît toûjours dans la même aſſiéte, devient toute dérangée, & comme folle dans ces ſortes de fêtes : trop heureuſe que ce ne ſoit pas plus ſouvent.



[a] Beglierbey.

[b] *Monnoye valant dix-huit deniers.*

Je vous avoue, Monſeigneur, que toutes ces réjouïſſances nous ennuyoient fort, mais nos voituriers n'auroient oſé marcher pendant les trois jours du Baïram. Cependant nous n'avions encore rien vû de bien extraordinaire en Candie touchant les plantes, & nous nous flations de trouver quelque choſe de ſingulier du côté de la mer du Sud. Nous partîmes donc le dernier jour de Mai pour Girapetra, & nous allâmes coucher à dix-huit milles de Candie, à Trapſano, gros village où il y a une grande fabrique de marmites de terre, de pots & de groſſes [a] cruches à huile. Nous voulumes voir en paſſant la vallée & la rade de Mirabeau : c'eſt pourquoi dès le lendemain nous prîmes la route de ces grandes montagnes, qui ſont ſur la côte du nord, & nous allâmes coucher à Plati, autre village à dix milles de Trapſano, après avoir traverſé des collines horribles, d'où nous voyions la neige qui pendant toute l'année couvre les ſommets de ces montagnes. C'eſt le voiſinage de cette neige qui rend ſi plat le vin de Plati : le raiſin n'y meurit preſque jamais, & le vin qu'on nous préſenta nous parut du vin de Brie. Néanmoins nous y trouvâmes beaucoup de plantes. La plaine de [b] Plati payoit autrefois aux Vénitiens quarante mille [c] meſures de blé, pour dixme : aujourd'hui faute d'habitans le pays eſt fort négligé : les Turcs ne s'en embarraſſent guéres ; outre la capitation, ils exigent la moitié du blé que chaque habitant y recueille.

Après avoir traverſé quelques montagnes affreuſes, nous entrâmes le 2. Juin dans la vallée de Mirabeau, enfermée entre d'autres montagnes fort agréables, diſpoſée en maniere d'amphiteatre, d'où elle s'étend juſqu'à la mer. Tout ce quartier qui eſt aſſez peuplé & bien cultivé, abonde en huile & en toutes ſortes de grains. On coucha ce jour-là à Commeriaco, village à 15. milles de Plati : ce fut chez des Moines, à la belle étoile, au milieu de la cour : ils avoient tranſporté tous les meubles de la maiſon dans l'Egliſe, pour élever les vers à ſoye dans les cellules & dans les dortoirs. Le 3. Juin nous arrivâmes à Critza, à trois heures après midi. Ce village eſt ſur la hauteur d'une plaine très-fertile, au pied d'une roche eſcarpée, couverte de belles plantes. On découvre de ce lieu, la rade de Mirabeau, laquelle ne laiſſe pas d'être fort expoſée, quoiqu'elle ſemble être à l'abri de grandes montagnes. Le Cadi de Critza nous fit prier d'aller chez lui, pour lui tâter le pous : c'eſt la mode chez les Turcs, qui ſe portent le mieux : il étoit logé dans un beau parc, dont preſque toutes les allées ſont en terraſſe, plantées d'Orangers, de Grenadiers, de Cyprés & de Myrtes ; le potager eſt plein de Pommiers, de Poiriers, d'Abricotiers, entretenus à la Turque, c'eſt à dire abandonnez à leur ſort comme s'ils étoient dans une forêt ; la maiſon tombe en ruine faute d'en avoir reparé les couverts : elle appartenoit à une famille des Cornaro de Veniſe, comme il paroît par quelques reſtes d'Inſcriptions.

Le 4. Juin, nous deſcendîmes à la rade de Mirabeau, à la vûë des grandes montagnes de la Sitié, que les anciens ont connuës ſous le nom de [d] Dicté, éloignées de 12. milles & demi du cap de Salomon. Au reſte l'Iſle eſt fort étranglée entre la rade de Mirabeau & Girapetra. Nous arrivâmes en cette ville en moins de deux heures, & c'eſt cet étranglement, qui fait la preſqu'Iſle où étoit la ville de Præſos, capitale des Eteocretes, qu'Homere appelle des hommes d'un grand courage : ils avoient élevé un Temple à Jupiter Dictéen ; mais cette ville fut détruite par les habitans de Girapetra qu'on appelloit Hierapytna.

[e] Hierapytna étoit une bonne place dans le temps que Metellus entreprit la conquête de Créte. Ariſtion après avoir battu Lucius Baſſus, s'y retira & la mit en état de faire une vigoureuſe réſiſtance. [f] Octavius qui venoit d'être maltraité par Metellus s'y rendit auſſi, pour conferer avec Ariſtion : étant averti que ce Général venoit pour les aſſiéger en perſonne, ils abandonnérent le château & s'embarquérent.

A préſent Girapetra eſt une petite ville deffenduë par un fort quarré, bâti ſur une [g] plage aſſez courbe, tout à fait expoſée, d'où l'on découvre les écueils appellez les [h] Iſles aux ânes. Les ruines de l'ancienne ville conſiſtent en quelques quartiers de murailles fort épaiſſes, & en pluſieurs morceaux de colomnes répandus dans les champs. Gruter rapporte quelques inſcriptions d'Hierapytna, & l'on voit des [i] médailles de Caligula, au revers deſquelles eſt une Aigle apuyée ſur la foudre, comme ſi elle y étoit perchée, l'arbre qui eſt à côté de l'Aigle, paroît un Palmier : ces médailles me font ſouvenir qu'il n'y a aucuns Palmiers autour de Girapetra, & l'on en cultive très-peu dans l'Iſle ; les dattes que l'on y mange viennent d'Afrique. Mr. Spanheim parle d'une autre [k] médaille de la même ville, dont le génie eſt repréſenté par une tête de femme couronnée de tours : au revers c'eſt encore un Palmier, & une Aigle. A l'égard de ces prétendus Palmiers, ils ſont repréſentez ſi groſſiérement qu'on pourroit bien les prendre pour des Pins. Je ſçai bien que Theophraſte aſſeure qu'il y avoit plu-

a Iarres.
b *On dit la* Siti.
c *Chacune du poids de 45. livres.*
d Η Δικτη ὄρος ἐν Τῇ κρήτῃ. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.
e ΙΕΡΑΠΤΤΝΑ Hierapytna, ou Hierapetra. Girapetra.
f *Dion. Sic. Biblior. lib.* 36.
g Ἐν κόλπῳ δὲ ἐστὶν ἡ πόλις. *Strab. Rer. Geog. lib.* 10.
h Γαιδαρονήσους Chryſa & Gaudos. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

i *Legende.*
ΕΠΙ ΦΑΛΟΤΙΟΥ
ΙΕΡΑΠΤΘΝΙΩΝ.
ΕΠΙΑΤΓΟΥΣ.
ΙΕΡΑΠΤΘΝΙΩΝ.
k *Legende.*
ΙΕΡΑΠΤΘΝΙΩΝ
ΙΜΕΡΑΙΟΣ.

pluſieurs ſortes de Palmiers en Créte; mais cet auteur qui n'avoit pas voyagé, n'avance preſque rien que ſur le rapport d'autrui. Il faut remarquer auſſi, que la médaille dont nous parlons a une bordure de deux branches d'oliviers: cet arbre eſt très-commun autour de Girapetra: peut-être a-t-on voulu le repréſenter de même que le Pin, comme les arbres les plus fréquens des environs de la ville, le Pin ſur les montagnes, & l'Olivier dans les campagnes où on l'arroſe avec ſoin. Nos François y viennent charger des huiles, des fromages, & de la cire.

Il ſemble que Strabon, pour déterminer la largeur de l'Iſthme de la preſqu'Iſle de la Sitié, a oppoſé la ville de *Minoa* à celle d'*Hierapytna*, entre leſquelles il place *Lictium*. Cela étant, *Minoa* ne pouvoit pas être éloignée des ruines du château de Mirabeau; & la diſtance que nous avons [a] remarquée, répond à celle de Strabon qui fait cet Iſthme large d'environ ſept milles & demi.

Le 5. Juin, nous allâmes viſiter les grandes montagnes, que l'on voit au Nord-oueſt de Girapetra: ce ſont des ſuites du Mont Ida. [b] Strabon nous apprend que la ville d'Hierapytna avoit pris ſon nom d'une montagne appellée Pytna, laquelle ſelon toute apparence, eſt la montagne de Males: avant ce temps-là cette ville ſe nommoit *Cyrba*, comme dit Etienne le Geographe, puis *Pytna*; enſuite *Camirus*; enfin *Hierapytna*. Ptolemée l'appelle [c] *Hierapetra*, dont on a fait Girapetra.

Le même jour nous allâmes coucher à Calamaſca, village à ſept milles de Girapetra. Le 6. Juin nous paſſâmes par Anatoli, & nous nous retirâmes à Males, à près de huit milles de Calamaſca: on monte toûjours dans ces montagnes, ſans perdre de vûë la mer du Sud. Le 7. Juin nous avançâmes autant que nous pûmes, & nous paſſâmes la nuit dans une ſolitude affreuſe, auprès d'une fontaine, où nous ſoupâmes à la clarté d'une douzaine de gros Chênes verts, & d'autant de [d] Kermes auſquels nos Grecs mirent le feu: ces flambeaux nous éclairérent toute la nuit, & la chaleur qu'ils excitérent dans l'air nous fit plaiſir. On n'avança ce jour-là que juſques aux premiéres neiges, qui n'étoient pourtant qu'au pied d'autres montagnes beaucoup plus hautes, ſur leſquelles nous nous promenâmes le lendemain. Quoique ces montagnes ſoient très-froides, les Chênes verts y ſont d'une grande beauté, & les Kermes y viennent auſſi hauts que nos Chênes ordinaires: on y voit de beaux [e] Erables à feuille découpée en trois pointes. Rien n'eſt plus ſurprenant qu'une eſpéce de [f] Prunier, dont tous ces rochers ſont tapiſſez, pour ainſi dire, & qui fleurit à meſure que la neige ſe fond: ſes tiges n'ont qu'environ demi pied de hauteur; les branches en ſont fort touffues, chargées de fleurs couleur de chair; ſes fruits ne ſont gueres plus gros qu'une groſeille blanche.

Les Chévres ſauvages dont [g] Solin a fait mention, & dont [h] Belon a donné la figure, courent ſur ces montagnes par troupeaux; les Grecs les appellent *Agrimia*, nom qu'ils donnent à toutes les bêtes fauves. Nous fûmes ſurpris de trouver des Oliviers dans ces quartiers, & même aſſez près de la neige, où ils viennent naturellement, & la plûpart ſont ſemblables à ceux que l'on cultive: on diſtingue les Oliviers ſauvages, non ſeulement par le fruit, mais auſſi par la feuille, laquelle eſt plus ronde & plus rude. Si Hercule [i] Crétois eût été informé que les Oliviers naiſſoient en Créte, il ſe fût épargné la peine d'aller les chercher chez les [k] Hyperboréens, pour en faire venir en Grece. [l] Diodore de Sicile remarque avec raiſon, que Minerve tira des bois, les Oliviers domeſtiques, pour les faire planter dans les vergers; il y en a des montagnes couvertes ſur le chemin de Smyrne à Ephéſe.

Après avoir bien couru dans la neige, & ramaſſé les plantes qui ſe préſentoient, nous deſcendîmes à Males, & nous nous retirâmes à Girapetra le 9. Juin: le 10. nous prîmes le chemin le plus court pour aller à Candie, où nous ſéjournâmes le 13. on coucha le 14. à Damaſta; le 15. à Daphnedés; le 16 ſur la plage d'Almyron, moitié dans l'eau, parmi les joncs: le 17. à la Canée, où nous étant déchargez de tous nos embarras, nous viſitâmes de nouveau les environs de cette ville & le cap Mélier, pour obſerver quelques plantes, qui ne faiſoient que de naître au commencement du mois paſſé.

Le 28. Juin, nous partîmes de la Canée, dans le deſſein d'aller voir le Mont Ida, le Labyrinthe & les ruines de Gortyne. Nôtre premier gîte fut à Almyron, & le ſecond à Retimo. Le 30. nous allâmes coucher au couvent d'ARCADI, à 12. milles de Retimo. Il ſemble que ce couvent, qui eſt le plus beau & le plus riche de tous les monaſtéres de l'Iſle, ait retenu le nom de l'ancienne ville d'Arcadia, dont [m] Seneque, Pline & Etienne le Géographe ont fait mention; mais il eſt étonnant que Seneque & Pline aient oſé citer Théophraſte ſur un fait incroyable, ſçavoir qu'après la deſtruction de cette ville, toutes les fontaines des environs tarirent, & qu'elles ne recommencérent à couler



rubente Corol. Inſt. Rei herb.

g Ager Creticus ſylveſtrium caprarum copioſus eſt. *Solin. Polyhiſt. cap.* 11.

h *Obſerv. lib.* 1. *cap.* 13.

i *Ou l'Idéen, & le* Curete.

k *Pauſan. Deſcript. Grac. in Eliacis prior.*

l *Biblioth. hiſt. lib.* 5.

m *Quæſtion. natural. lib.* 3. *cap.* 11. *Plin. hiſt. nat. lib.* 31. *cap.* 4.

a 600. ſtades. *Rerum Geogr. lib.* 10.

b Τῆς δὲ ἴδης λόφος Πύτνα, ἀφ' ἧ Ἱεραπύτνα ἡ πόλις. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

c Ἱερὰ Πέτρα. *Ptol. Geog. lib.* 3. *cap.* 17.

d Ilex aculeata, cocciglandifera C. B. Pin. 425. *Arbre ſur lequel on amaſſe le vermillon ou la graine d'écarlate.*

e Acer Aſphendannos Bellon. Obſ. lib. 1. cap. 17. Acer Creticum P. Alp. Exot. 9.

f Prunus Cretica, montana, minima, humi fuſa, flore ſuave-

ler que lorſqu'elle fut rétablie. Du temps des Chrétiens, [a] Arcadia fut honorée du troiſiéme Evêché de l'Iſle : il n'y reſte plus qu'un grand couvent ſitué dans une plaine en maniere de plateforme, ſur la hauteur d'une montagne, au pied du Mont Ida : on aborde à cette plateforme par une agréable vallée, partagée en vergers, vignes, & terres labourables, couvertes dans les lieux incultes de Chênes verts, de Kermes, d'Erables, de Phillyrea, de Myrtes, de Lentiſques, Terebintes, Piſtachiers, Lauriers francs, Cyprez, Storax. Les eaux y coulent de toutes parts. On y reconnoît encore l'ancienne Créte, dont [b] Strabon a fait la peinture.

La maiſon d'Arcadi eſt grande & bien bâtie : l'Egliſe a deux nefs, enrichies de tableaux gothiques ; n'eſt-il pas bien ſurprenant que les Grecs, dont les peres ont ſi bien imité la nature, ayent enfin donné dans le goût des Goths, qui la copioient ſi mal ? c'eſt apparemment parce que les belles choſes demandent trop de ſoin. On compte près de 100. [c] Religieux dans ce monaſtére, & 200. à la campagne, occupez à cultiver leurs [d] fermes. Le [e] Superieur de la maiſon, homme d'eſprit & très-bien fait, nous reçût de fort bonne grace : ceux qui rempliſſent ces ſortes de places étants pour l'ordinaire gens graves & d'un air vénérable, on n'oſe pas leur préſenter de l'argent pour la dépenſe qu'on a faite chez eux ; on laiſſe couler quelques [f] ſequins dans le baſſin du pain benit, que l'on préſente à la fin de la Meſſe.

La cave eſt un des plus beaux endroits du monaſtére : il n'y a pas moins de 200. piéces du vin, dont le meilleur eſt marqué au nom du Superieur, & perſonne n'oſeroit y toucher ſans ſon ordre. Pour bénir cette cave, tous les ans après les vendanges, il récite l'oraiſon ſuivante imprimée dans le rituel grec : en voici la traduction : *Seigneur Dieu qui aimez les hommes, jettez les yeux ſur ce vin & ſur ceux qui le boiront ; beniſſez nos mais, comme vous benîtes le puits de Jacob, la piſcine de Siloé, & la boiſſon de vos Saints Apôtres. Seigneur, qui voulûtes bien vous trouver aux nôces de Cana, où par le changement de l'eau en vin vous manifeſtâtes vôtre gloire en vos diſciples, envoyez préſentement vôtre ſaint Eſprit ſur ce vin, & beniſſez-le en vôtre nom. Ainſi ſoit-il.*

Les terres du monaſtére s'étendent juſques à la marine du côté de Retimo, & vont juſques au ſommet du Mont Ida du côté du midi. On nous aſſûra que les Religieux avoient recueilli cette année plus de 400. meſures d'huile, quoiqu'ils euſſent laiſſé perdre la moitié de leurs fruits, faute de gens pour les cueillir. Au deſſous d'Arcadi, tirant vers la mer, eſt le couvent d'Arſeni que l'on dit être aſſez beau ; nous n'eûmes pas le temps d'y aller.

Le 1. Juillet, nous prîmes la route du Mont [g] IDA, accompagnez de deux Religieux, que le Superieur d'Arcadi nous donna pour nous conduire dans des deſerts inconnus à nos guides ; ces Moines nous eſcortérent juſques à une fontaine à huit milles du couvent, & à dix milles du ſommet du Mont Ida. Les chevaux ne ſauroient monter au delà de cette ſource, auprès de laquelle loge un autre Religieux chargé du ſoin du haras : tout ce pays eſt pelé & couvert de pierres. Nous laiſſâmes donc nos chevaux à la fontaine, & nos guides ſe chargérent de proviſions pour trois jours. Les deux Moines s'étant retirez, nous reſtâmes avec le gardien du haras, qui nous conduiſit à une bergerie à ſix mille de la fontaine : on fut obligé de s'y arrêter : quelque triſte & deſagréable que fût ce gîte, c'étoit un repoſoir néceſſaire pour nôtre deſſein, à cauſe d'un puits qui eſt unique dans ces quartiers ; & de ce puits juſques au ſommet de la montagne, on compte encore quatre milles : nous y montâmes avec beaucoup de peine le 3. Juillet.

Cette grande montagne qui occupe preſque le milieu de l'Iſle, n'a rien de beau que ſon nom ſi fameux dans l'hiſtoire ancienne. Ce célébre Mont Ida, ne montre qu'un gros vilain dos d'âne tout pelé : on n'y voit ni païſage, ni ſolitude agréable, ni fontaine, ni ruiſſeau ; à peine s'y trouve-t-il un méchant puits, dont il faut tirer l'eau à force de bras, pour empêcher les moutons & les chevaux de mourir de ſoif : on n'y nourrit que des haridelles, quelques moutons & de méchantes chévres que la faim oblige à broûter juſques à la [h] Tragacantha, ſi hériſſée de piquants, que les Grecs l'ont appellée Epine de bouc. N'en déplaiſe à [i] Denis Periegete, & à l'Archevêque de Theſſalonique ſon commentateur, les louanges qu'ils ont données à cette montagne, paroiſſent outrées, ou au moins ne ſont plus de ſaiſon. Ceux qui ont avancé que les hauteurs du Mont Ida étoient toutes [k] chauves, & que les plantes n'y pouvoient pas vivre parmi la neige & les glaces, ont eu bien plus de raiſon. Theophraſte y marque une eſpéce de vigne, & Pline n'a fait qu'en traduire la deſcription. Nous l'y cherchâmes inutilement ; néanmoins il ne faut pas douter que ces Auteurs n'ayent parlé du Mont Ida de Créte ; car on ne voit ni neiges ni glaçons ſur celui de Phrygie. De quelque côté que nôtre vûë ſe portât, d'une hauteur à l'autre, il ne

a *Novell. Imp. Leon.*

b Εσι δε ὄρεσι και δασεῖα πᾶσα. ἔχει δε αἰγίλωπας ὑπάρχει. *Regnum Geog. lib.* 10.

c Caloyers.

d Μετόχι. Ferme.

e Ἡγούμενος. Chef.

f *Monnoye d'or valant deux écus & demi.*

g Η ΙΔΗ ΟΡΟΣ. Ida Mons. Le Mont Ida. Τὸ ὄρος en grec vulgaire *comme qui diroit*, Montagne élevée. ὑψηλὸν ὄρος.

Εν μέσῳ τῆς νήσου τὸ Ἰδαῖον ὄρος ὑψηλότατον. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

h Τραγάκανθα Hirci Spina.

i *Orbis deſcript. verſ.* 522. *Euſtath. in verſum eundem.*

k Φαλάκρας ἅπαν τὰς Ἴδας, &c. *Stephan. Byſant.*

Η δὲ ἄμπελος φύεται ἐν τῷ Ἴδῃ περὶ τὰς φαλάκρας καλουμένας. *Theoph. Hiſt. plant. lib.* 3. *cap.* 17. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 14. *cap.* 2.

ne ſe préſentoit que des fondriéres & des abîmes remplis de neige, depuis le regne de Jupiter premier du nom.

Du ſommet du Mont Ida, qui eſt l'endroit de l'Iſle le plus élevé, on voit la mer au ſud & au nord; mais pourquoi ſe fatiguer ſi cruellement pour la voir de ſi loin : cependant c'eſt pour cette raiſon que dans la premiére antiquité, la montagne reçût le nom d'Ida. Suivant [a] Helladius on déſignoit par ce mot toutes les montagnes d'où l'on découvroit beaucoup de pays : & ſuivant [b] Suidas ou appelloit *Ide*, toutes les forêts dont la vûë étoit agréable. Pour nous qui ne penſions pas dans ce temps-là à tous ces traits d'érudition, chagrins de ne trouver que des cailloux, & peu de plantes extraordinaires, n'ayant preſque plus la force de mettre une jambe devant l'autre, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous redoublâmes tous nos efforts, pour aller juſques au dernier ſommet, malgré la fureur des vents qui nous repouſſoient; & nous étans mis à l'abri d'une roche perpendiculaire, nous nous aviſâmes de faire du ſorbet. Celui que les Turcs boivent ordinairement, n'eſt qu'une infuſion de raiſins ſecs, dans laquelle ils jettent une poignée de neige : cette boiſſon ne vaut pas la ptiſane de l'Hôtel-Dieu de Paris. Nous remplîmes donc nos taſſes d'une belle neige cryſtalliſée à gros grains, & la diſpoſâmes par couches avec du ſucre, ſur lequel on verſoit enſuite d'excellent vin : tout cela ſe fondoit promptement en ſecouant les taſſes. Nous eûmes l'honneur de boire à la ſanté du Roi, & de faire des vœux pour la conſervation de Sa Majeſté: après quoi nous grimpâmes avec plus de courage juſques à la pointe de ce rocher, quelque eſcarpé qu'il fût. Où n'iroit-on pas avec de ſi bon vin, ſous les ordres d'un ſi grand Prince ? Ce vin étoit de la couleur du vin d'Alicant, preſque ſans liqueur, moileux, velouté, parfumé d'un eſprit pénétrant : le Superieur d'Arcadi nous en avoit fait préſent, ou plûtôt nous l'avions troqué avec quelques pilules polychreſtes, & quelques priſes de tartre émétique, qui n'avoit pas été d'un petit ſecours à quelques-uns de ſes Religieux. L'émétique convient aux Grecs, en pluſieurs maladies : la plûpart, & ſur tout les Moines, qui ne ſont pas les corps les plus mal bâtis du pays, ont la poitrine large & le ventre d'une grande capacité, lequel obéit facilement aux moindres ſecouſſes de l'antimoine.

*Tom. I. pag. 21.*

A l'égard des plantes, il n'y a rien ſur le Mont IDA, que l'on ne trouve plus commodément ſur les montagnes de la Canée, où la fraîcheur, la verdure, les ruiſſeaux invitent à herboriſer. Nous eu-

[a] *Cité dans la Biblith. de Photius.*

[b] *Idein, videre.*

eumes pourtant le plaiſir d'obſerver à nôtre aiſe [a] la gomme Adragant ſur le Mont Ida. Je ne ſçaurois comprendre pourquoi [b] Belon a ſoûtenu avec tant d'opiniâtreté, qu'on n'en trouvoit point en Candie: il n'avoit apparemment pas lû le premier chapitre du neuviéme livre de l'Hiſtoire des plantes de Théophraſte: les collines pelées des environs de la bergerie, produiſent beaucoup de [c] Tragacantha, & l'eſpéce en eſt très-belle. Belon & Proſper Alpin l'ont ſans doute connuë, quoiqu'il ne ſoit guéres poſſible ſur leurs deſcriptions, de la diſtinguer des autres eſpéces dont ils ont parlé. Elle donne naturellement de la gomme Adragant ſur la fin de Juin, & dans les mois ſuivants: dans ce temps-là, le ſuc nourricier de cette plante, épaiſſi par la chaleur, fait créver la plûpart des vaiſſeaux où il eſt renfermé: non ſeulement il s'amaſſe dans le cœur des tiges & des branches, mais dans l'interſtice des fibres, leſquelles ſont diſpoſées en rayon, comme il paroît en la tige *A*: ce ſuc ſe coagule en filets, de même que dans les poroſitez de l'écorce; & ces filets paſſant au travers de cette partie, ſortent peu à peu, à meſure qu'ils ſont pouſſez par le nouveau ſuc que les racines fourniſſent: cette matiére expoſée à l'air s'endurcit & forme ou des grumeaux ou des lames tortuës, ſemblables à des vermiſſeaux plus ou moins longs, ſuivant la matiére qui ſe préſente: il ſemble même que la contraction des fibres de cette plante, contribuë à l'expreſſion de la gomme Adragant: ces fibres déliées comme de la filaſſe, découvertes & foulées par les pieds des bergers & des chevaux, ſe racourciſſent par la chaleur, & facilitent la ſortie du ſuc extravaſé.

Ce ne fut pas ſans quelque ſurpriſe, que nous reconnûmes qu'une plante, que Proſper Alpin n'a pas fait difficulté de ranger ſous les eſpéces de *Tragacantha*, devoit être placée parmi celles de [d] *Limonium*. Qui ſe ſeroit imaginé qu'il y eût eu dans le monde une plante de ce dernier genre, à feuilles de Genievre? A propos de Genievre, celui que produit le Mont Ida, ne s'éleve qu'à deux ou trois pieds: ſes branches étenduës ſur les côtez, forment un arbriſſeau ſemblable au Genievre des Alpes, & l'on ne diſtingue ces deux plantes que par leurs fruits; celui de Candie eſt auſſi gros & auſſi rouge que celui du Genievre à bayes rouges, ſi commun en Provence & en Languedoc: d'ailleurs, le bois ſec du Genievre de Candie a la même couleur & la même odeur que cette eſpéce de Cedre d'Amerique, dont on fait à Paris les bordures des Eſtampes.

Il fallut revenir à la Bergerie faute de meilleur gîte. Le lendemain 14. Juillet, nous dinâmes à la fontaine où nous avions laiſſé nos chevaux; & tirant vers le Sud-oueſt, nous deſcendîmes par des précipices horribles, tournez preſque en limaçon juſques-au pied du Mont Ida, dont la vûë étoit toûjours plus affreuſe: enſuite le contraſte nous ravit tout d'un coup. On entra dans une grande vallée, entre le Mont Ida & le Mont Kentro, toute plantée d'Oliviers, d'Orangers, de Grenadiers, de Meuriers, de Cyprés, de Noyers, de Lauriers, & de toutes ſortes d'arbres fruitiers; les villages y ſont fréquens, & les eaux admirables: le Mont Ida eſt un grand alembic, qui fournit de l'eau à tout le voiſinage, c'eſt-à-dire à près d'un tiers de l'Iſle: la vallée dont nous parlons, ſe perd inſenſiblement dans la plus belle & la plus fertile [e] Plaine de Candie; cette plaine s'étend juſques à Girapetra.

Nous nous retirâmes à nôtre ordinaire, dans un monaſtére: celui-ci ſe nomme [f] Aſomatos, c'eſt-à-dire le monaſtére des Anges; le Superieur qui parloit Italien, nous logea le mieux qu'il pût, & comme il apprit que nous cherchions des plantes, il nous fit voir quelques pieds de *Colocaſia* le long des ruiſſeaux de ſon monaſtére. Nous fumes ravis d'y trouver un Religieux qui s'en alloit à la Canée: il voulut bien ſe charger d'un paquet de lettres pour nôtre Conſul qui devoit faire partir une barque pour Marſeille. Je profitai avec plaiſir de cette occaſion pour avoir l'honneur de vous rendre compte de nos recherches, & pour vous aſſûrer que je ſuis avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE II.

## *CONTINUATION DE LA DESCRIPTION DE CANDIE.*

MONSEIGNEUR,

Comme nos recherches ne ſe bornoient pas à la ſeule hiſtoire naturelle, nous partîmes d'Aſomatos le 5. Juillet, pour aller voir les ruines de Gortyne, à 24. milles de ce couvent. On paſſa par Apodoulo, village à 6. milles de-là; & cotoyant toûjours le Mont Ida, au travers des montagnes

a *Drogue qui ſert aux Apoticaires & aux Peintres en miniature.*

b *Obſerv. lib* 1. *cap.* 17.

c Tragacantha Cretica, incana, flore parvo, lineis purpureis ſtriato. Corol. Inſt. Rei herb. 29.

d Limonium Creticum Juniperi folio. Inſt. Rei herb. 25. Echinus, id eſt Tragacantha altera P. Alp. Exot. 56.

Juniperus Cretica, ligno odoratiſſimo. Κέδρος Græcorum recentiorum Corol. Inſt. Rei herb. 41.

e La Meſſaria, ou Maſſeria.

f Ἀσώματος, ſans corps, ou le Monaſtére des Anges.

tagnes seches, où il ne croît que de la Pimprenelle épineuse, nous allâmes coucher fort près de la mer du Sud, à la [a] Trinité, autre village, à six milles & demi d'Apodoulo. Le 6. Juillet nous passâmes par Novi-Castelli, hameau à près de dix milles, où nous arrivâmes de fort bonne heure. Les ruines de Gortyne n'en sont qu'à deux milles.

L'origine de [b] GORTYNE est aussi obscure, que celle de la plûpart des anciennes villes. Que nous importe qu'elle ait eû pour fondateur [c] Gortyn, fils de Rhadamante, ou [d] Taurus, celui-là même qui enleva Europe sur les côtes de Phénicie. Il est certain qu'après la décadence de Cnosse, que les Romains affectérent d'abaisser, [e] Gortyne devint la plus puissante ville de Créte: elle avoit même partagé l'empire de cette Isle, avant que les Romains s'en fussent emparez. Annibal s'y crut en sûreté contre ces mêmes Romains, après la défaite d'Antiochus: [f] les grandes richesses que ce fameux Africain y porta, lui suscitérent bien des ennemis; mais il se mit à couvert de leurs insultes, en feignant de mettre ses trésors en dépôt dans le Temple de Diane, où il fit porter quelques vases remplis de plomb. Quelque temps après il répassa en Asie, avec son or caché dans les statuës des divinitez qu'il véneroit.

[g] Les ruines de Gortyne ne sont qu'à six milles du Mont Ida, au pied des collines, à l'entrée de la plaine de la Messaria, laquelle est proprement le grenier de l'Isle. Ces ruines montrent bien quelle a été la magnificence de l'ancienne ville, mais on ne sçauroit les regarder sans quelque peine: on laboure, on séme, on fait paître des moutons parmi les débris d'une prodigieuse quantité de marbre, de jaspe, & de granit, travaillez avec beaucoup de soin: au lieu de ces grands hommes qui avoient fait élever de si beaux édifices, on ne voit que de pauvres bergers, qui n'ont pas l'esprit de prendre les liévres qui leur passent entre les jambes, ni de tuer les perdrix qui se trouvent sous leurs pieds. La principale chose que l'on découvre dans ces ruines, est le reste d'une des portes de la ville; quoiqu'on en ait détaché les plus belles pierres, il paroît encore qu'elle étoit d'un beau cintre; les murailles qui tiennent à cette porte, sont peut-être des restes de

a Ἁγία Τριάδα.
b Γορτύνα. *Strab. & Ptol.*
c *Descript. Græc. in Arcad.*
d *Cedren. Compend. Hist.*

e *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.
f *Justin. Hist. lib.* 32. *cap.* 4.
g Κεῖται δὲ ἐν πεδίῳ καὶ τῶν Γορτυνίων πόλις. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

de celles que [a] Ptolemée Philopator Roi d'Egypte, avoit fait élever ; la maçonnerie en eſt fort épaiſſe, & revêtuë de briques. Suivant les apparences, ce quartier étoit un des plus beaux de la ville ; nous y découvrîmes deux colonnes de granit, de dix-huit pieds de long : on voit encore aſſez près de là, pluſieurs piedeſtaux, eſpacez également deux à deux ſur la même ligne, pour ſoutenir les colonnes du frontiſpice de quelque Temple, on ne découvre de tous côtez que chapiteaux & architraves : peut-être que ce ſont des débris de ce Temple de Diane, dont on vient de parler, ou de celui de [b] Jupiter, à qui Menelaus ſacrifia après qu'il eût appris l'enlévement de ſa femme Heléne, comme le rapporte Ptolemée Epheſtion, dont Photius nous a conſervé quelques extraits. Pour le Temple d'Apollon, dont Etienne le Géographe fait mention, il étoit au milieu de la [c] ville, & par conſéquent éloigné de l'endroit que nous décrivons : parmi les colonnes de ces ruines, il y en a d'une grande beauté, cilindriques, & canelées en ſpire, les plus groſſes n'ont que deux pieds quatre pouces de diamétre : il eſt vrai que les Turcs en ont emporté les plus belles, & même il y a un [d] village à deux portées de mouſquet de ces maſures, dont les portes des jardins ſont à deux colonnes antiques ; au travers deſquelles on met une claye de bois pour les fermer.

Ce lieu s'appelloit Alone : il fut nommé le village des dix Saints, depuis que dix illuſtres Chrétiens natifs de l'Iſle, y eurent ſouffert le martyre durant la perſécution de l'Empereur Déce. [e] Ils ſe nommoient Théodule, Saturnin, Eupore, Gelaſe, Eunicien, Zetique, Cléomene, Agathope, Baſilide, Evariſte. La Chapelle de ce village eſt encore toute remplie de colonnes antiques ; mais on n'y voit plus le tombeau des martyrs, dont parle le [f] Continuateur de Conſtantin Porphyrogenete. Ces martyrs ſont repréſentez dans le tableau principal, en deux rangs, dans la même attitude & ſur la même ligne, droits & roides comme des pieux. Les Grecs en font la fête le 23. Décembre, & les Latins les ont ſuivis.

On trouve dans les ruines de Gortyne, des colonnes de jaſpe rouge & blanc, ſemblable au jaſpe de Coſne en Languedoc : nous en vîmes d'autre tout à fait ſemblable au Campan, qne l'on a employé à Verſailles : à l'égard des figures, il en reſte peu ; les Vénitiens en ont enlevé les plus belles. La ſtatuë qui eſt ſur la fontaine de Candie, auprès de la Moſquée au delà du [g] marché, a été tirée de ces ruines ; la draperie en eſt belle, mais la figure eſt ſans tête, les Turcs ne ſçauroient ſouffrir ſans horreur la repréſentation des têtes des choſes animées, ſi ce n'eſt ſur la monnoye, dont ils ſont amoureux plus que gens du monde. En fouillant dans un champ, nous découvrîmes la moitié d'une figure de marbre bien drapée : la jambe étoit articulée avec ſcience, & le bout du pied étoit fort beau.

A l'extremité de la ville, entre le ſeptentrion & le couchant, tout près d'un ruiſſeau qui ſans doute eſt le [h] fleuve Léthé, lequel au rapport de Strabon & de Solin, ſe repandoit dans les ruës de Gortyne, ſe voyent d'aſſez beaux reſtes d'une ancienne Egliſe, dans le quartier appellé *Metropolis*. Quoique cette Egliſe ſoit de bonne architecture, il y a pourtant ſur la gauche, un morceau de peinture à moitié effacée ; mais tout à fait dans le goût gothique : c'étoit apparemment la repréſentation de quelque hiſtoire de la Vierge : on y lit encore en gros caractére [i] ΜΡ. ΘΥ. Nous ne ſçûmes déchifrer une grande inſcription Gréque, qui eſt dans le Presbytere : elle eſt trop haute & trop maltraitée. Nous crûmes pourtant y entrevoir le nom de [k] Cyrille, ce qui paroît aſſez probable : car on fait mention de deux Cyrilles Evêques de Gortyne, dont l'un fut martyriſé au commencement du troiſiéme ſiécle ſous l'Empereur Déce, & l'autre par les Sarraſins dans le neuviéme ſiécle ſous Michel le Begue. Nous demandâmes des nouvelles de ces ſaints Evêques à des Papas du quartier ; mais ils n'en connoiſſent aucun. Il y en eut un d'entre eux qui nous dît que Tite à qui ſaint Paul a écrit une Epitre, étoit nevû d'un Evêque de Gortyne ; en quoi il ſe trompoit fort. [l] Tite que ſaint Paul appelle ſon fils bien aimé, fut lui-même le premier Evêque de Créte, & ſuivant toutes les apparences, ſon ſiége étoit à Gortyne : c'étoit alors la premiere ville du pays, & dans la ſuite elle fut toûjours honorée du premier Evêché de l'Iſle.

Auprès des ruines de l'Egliſe Métropolitaine, nous en vîmes d'autres qui nous parurent les reſtes de quelque monaſtére : les bergers y ont bâti de miſerables retraites, avec de groſſes piéces de marbre antique, parmi leſquelles ſe trouve un chapiteau orné de deux roſettes, & d'une croix de ſaint Jean de Jeruſalem. Sans doute que la ville n'a été détruite qu'après l'établiſſement des Chevaliers Hoſpitaliers, qui ſont à préſent à Malte. Leur inſtitution commença en 1099. par Girard Tenque du Martigues en Provence. Tout proche de ces ruines, ſur le bord du ruiſſeau, ſont les reſtes d'un aqueduc dont la voute a 6. ou 7. pieds de haut : il y a une belle cave à côté, voutée par bandes, & qui ſemble avoir ſervi de reſervoir pour fournir à un autre aqueduc, qui eſt ſur le chemin du village

a *Strab. ibid.*
b *Jupiter Hecatombée dans Photius Biblioth. lib. 5.*
c *Dans le Pythium.*
d Ἅγιοι Δέκα. Village des dix Saints.
e *Surius.*
f *Lib. 2.*
g Bazar.

h Διέρρει δὲ αὐτὴν ὅλην ὁ Λήθαιος ποταμός. *Strab. Rerum Geog. lib. 10.* Gortynam amnis Lethæus præterfluit, quo Europam Tauri dorſo Gortynii ferunt veſtitatam. *Solin. Polyhiſt. cap. 11.*
i Mater Dei.
k ΚΥΡΙΑΛΟΣ.
l Πρὸς Τίτον τὸν Κρήτων ἐκκλησίας πρῶτον ἐπίσκοπον χειροτονηθέντα, &c. *Epiſt. Pauli ad Titum.*

ge des dix Saints; le canal de cet aqueduc n'avoit guéres plus d'un pied de large.

[a] Théophraſte, [b] Varron, [c] & Pline, parlent d'un Platane qui ſe voyoit à Gortyne, & qui ne perdoit ſes feuilles qu'à meſure que les nouvelles pouſſoient : peut-être en trouveroit-on encore quelqu'un de cette eſpéce, parmi ceux qui naiſſent en grand nombre le long du ruiſſeau Léthé qu'Europe remonta juſques à Gortyne, ſur le dos d'un [d] Taureau. Ce Platane toûjours vert, parut autrefois ſi ſingulier aux Grecs, [e] qu'ils publiérent que les premiéres amours de Jupiter & d'Europe, s'étoient paſſées ſous ſes feuillages. Cette avanture, quoique fabuleuſe, donna apparemment occaſion aux habitans de Gortyne de frapper une belle [f] Médaille, qui eſt dans le cabinet du Roi : on y voit d'un côté Europe aſſez triſte, aſſiſe ſur un arbre moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel eſt une Aigle à qui elle tourne le dos : la même Princeſſe eſt repréſentée de l'autre côté, aſſiſe ſur un Taureau entouré d'une bordure de feuilles de Laurier. [g] Antoine Auguſtin Archevêque de Tarragone, parle d'un ſemblable type. Pline dit que l'on tâcha de multiplier dans l'Iſle l'eſpéce de ce Platane : mais qu'elle dégénera, c'eſt-à-dire que les nouveaux pieds perdirent leurs feuilles en hiver, de même que les communs.

Il nous reſte encore des Médailles de Gortyne, frappées aux têtes de Germanicus, de Caligula, de Trajan, d'Adrien; dont [h] la plus belle ſe voit dans le Cabinet du Roi : elle marque qu'on s'aſſembloit à Gortyne pour y celebrer les jeux, en l'honneur d'Adrien.

Outre les inſcriptions de Gortyne rapportées par Gruter, que Honorio Belli auteur de quelques lettres adreſſées à Cluſius, ſur les plantes de Créte, avoit communiquées à Pigafeta, nous en copiâmes deux, qui étoient échapées aux recherches de Belli.

ΠΕΤΡΟΝΙΟΝ ΠΡΟΒΟΝ
ΤΟΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΚΑΙ
ΑΠΟΥΠΑΡΧΩΝ ΠΡΑΙΤΩΡΙΩΝ
ΔΟΓΜΑΤΙ ΤΗΣ ΛΑΜΠΡΑΣ
ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ ΒΟΥΛΗΣ
ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΣ ΔΟΣΙΘΕΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΣ
ΟΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΣ ΥΠΑΤΙ
ΚΟΣ ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ

*Par decret de l'Illuſtre Senat de Gortyne, Oecumenius Doſitheus Aſclepiodotus conſulaire très-illuſtre, a érigé ce monument à l'Illuſtriſſime Proconſul & Préfet du Prétoire Petronius Probus.*

En voici une qui n'eſt pas ſi ancienne.

ΗΕΠΙ ΘΕΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΑΓΙΩ ΑΡΧΙΕΠΙΣΚ
ΚΑΠΙΛΙΟΥ ΤΟΥ ΠΕΡΙΒΛ ΑΝΘΥΠΑΤΟ Υ
ΕΥΤΥΧΩΣ ΑΝΕΝΕΩΘΗ ΚΟΥ... Ο ΤΟΙΧΟΣ
Υ ΦΛ ΑΠΠΙΩΝΟΣ ΤΟΥ ΛΑΜΠ ΙΝΛΒ

*Tom. I.*

[a] *Hiſt. Plant. lib. 1. cap. 14.*
[b] *De Re Ruſtic. lib.*
[c] *Hiſt. nat. lib. 12. cap. 1.*
[d] *Solin. Polyhiſt. ibid.*
[e] Μυθολογοῦσι δὲ ὡς ἐπὶ ταύτης ἐμιγη Εὐρώπη ὁ Ζεὺς. *Theoph. ibid.*

D

[f] *Legende,* ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.
[g] *Dialog. 1.*
[h] *Legende,* ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ ΓΟΡΤΥΣ.

Le

Le R. P. Dom a Bernard de Montfaucon, d'une érudition profonde, & d'une capacité généralement reconnuë, en a trouvé le véritable ſens.

*Επὶ Θεωδόρου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου καὶ Α. Πλίου τοῦ περιβλέπτου ἀνθυπάτου ἐνιαυτῷ ἐπὶ Κου . . . ὁ τοῖχος ἐπάτου Φλαβίου Ἀππίωνος τοῦ λαμπροτάτου ὑπατικοῦ* B.

*Cette muraille a été heureuſement rétablie, ſous le très-ſaint Archevêque Theodore, & ſous l'Illuſtre Proconſul A Pilius, en la ſeconde année du Conſulat de l'Illuſtriſſime Fl. Appion.*

La plûpart des autres inſcriptions que l'on y rencontre dans les champs, ſont caſſées, ou ſi uſées qu'on ne ſçauroit les déchifrer. Comme la ſaiſon s'avançoit, & que le temps le plus favorable de l'année pour la recherche des plantes étoit venu, nous fûmes obligez de quitter Gortyne, ſans pouvoir examiner ſes anciens ports. b Suivant Strabon, le principal étoit à Lebéne, à 90. ſtades de la ville, tirant droit au ſud, ce qui eſt exactement vrai : car on ne compte que 13. milles des ruines de Gortyne à la mer, & 25. milles des mêmes ruines à Candie. L'autre port de Gortyne étoit à *Metallum*, à 16. milles de la ville, & plus occidental que Lebéne, puiſque les Lebéniens étoient voiſins des Praiſiens, peuples au delà de Girapetra, & par conſequent au ſud-eſt de Gortyne. Strabon a ſi bien marqué la ſituation de la plûpart des villes de Créte, qu'il ſeroit fort aiſé de les découvrir : cependant nos Géographes les ont très-mal placées.

Le 1. Juillet, après avoir fait faire des flambeaux de cire chez c l'Archiprêtre du village des dix ſaints, nous en partîmes pour aller voir le LABYRINTHE. Ce lieu ſi célébre eſt un conduit ſouterrain en maniére de ruë, lequel par mille détours pris en tous ſens, comme par hazard & ſans aucune régularité, parcourt tout l'interieur d'une colline au pied du Mont Ida du côté du midi, à trois milles des ruines de Gortyne.

On entre dans ce labyrinthe par une ouverture naturelle, large de ſept ou huit pas, ſi baſſe qu'à peine un homme de médiocre taille pourroit y paſſer ſans ſe courber : le bas de l'entrée eſt fort inégal : le haut aſſez plat, terminé par pluſieurs lits de pierre poſez horizontalement les uns ſur les autres. Une eſpéce de caverne fort ruſtique, & dont la pente eſt douce, ſe préſente d'abord, & ne marque rien de ſingulier ; mais à meſure que l'on avance, ce lieu paroît tout à fait ſurprenant. Ce ne ſont que détours, dont la principale allée qui eſt moins embarraſſante que les autres, conduit par un chemin d'environ mille deux cens pas, juſques au fond du labyrinthe, à deux grandes & belles ſales, où les étrangers ſe repoſent avec plaiſir. Quoique cette allée ſe fourche à ſon extrémité, ce n'eſt pourtant pas là l'endroit dangereux du labyrinthe : c'eſt plûtôt à ſon entrée, à près de 30. pas de la caverne à main gauche. Si l'on s'engage dans quelque autre ruë, après avoir fait bien du chemin, on s'égare dans une infinité de recoins & de culs de ſac, d'où l'on ne ſçauroit ſe tirer ſans riſquer de ſe perdre. Nos guides ſuivirent donc cette principale allée, ſans nous détourner à droite ni à gauche ; nous y fîmes 1160 pas bien comptez : elle eſt haute de ſept ou huit pieds, lambriſſée d'une couche de rochers, horizontale & toute plate comme le ſont la plûpart des lits de pierre de ces quartiers-là. Il s'y trouve pourtant quelques endroits où il faut un peu baiſſer la tête ; on rencontre même vers le milieu de la route, un paſſage ſi étroit, qu'on eſt obligé de marcher à quatre pates. La grande allée eſt ordinairement aſſez large pour laiſſer paſſer deux ou trois perſonnes de front : le pavé en eſt uni : il ne faut ni beaucoup monter ni beaucoup deſcendre : les murailles ſont taillées à plomb, ou faites avec des pierres qui embarraſſoient les chemins, & que l'on a rangées avec une propreté affectée ; mais il ſe préſente tant de ruës de tous côtez, que l'on ne ſçauroit s'en tirer ſans beaucoup de précautions.

Comme nous avions grande envie d'en revenir, nôtre premier ſoin fut de poſter un de nos gardes à l'entrée de la caverne, avec ordre d'aller querir du monde au village prochain, pour venir nous dégager, ſuppoſé que nous ne fuſſions pas de retour avant la nuit : 2. chacun de nous portoit à la main un gros flambeau allumé : 3. dans tous les détours difficiles à retrouver, nous attachions ſur la droite des papiers numerotez : 4. un de nos Grecs laiſſoit à gauche de petits fagots d'épines, & un autre répandoit ſur le chemin de la paille, dont il avoit un ſac plein ſous le bras. De cette maniere nous arrivâmes ſans peine au fond du labyrinthe, où la grande allée ſe fourche & ſe termine par deux ſales, d'environ quatre toiſes de largeur, preſque rondes, taillées dans le roc. On y voit pluſieurs écritures faites avec du charbon : par exemple, *P. Franceſco Maria Peſaro Capucino. Frater Tadeus Nicolaus*, & tout contre 1539. Plus loin 1444. Ailleurs on lit *Qui fù el ſtrenuo Signor Zan de Como capo de la Fanteria* 1526. On trouve pluſieurs autres marques dans l'allée, entre autres celle-ci, laquelle nous parut de la façon de quelque Jeſuite, nous obſervâmes les dattes ſuivantes 1595. 1516. 1560. 1579. 1699. Nous écrivîmes auſſi 1700. en trois endroits differens, avec de la pierre noire. Parmi ces écritures, il y en a quelques-unes tout à fait admirables ; qui confirment le d ſyſtéme que j'ai propoſé il y a quelques années ſur la végétation des pierres : celles du labyrinthe croiſſent & augmentent ſenſiblement, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'aucune ma-

a De la Congregation de S. Maur. *Palæogr. Græc. lib.* 2. *p.* 171.
b *Rerum Geogr. lib.* 10.
c Protopapas.
d *Hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences, année* 1702.

matiére étrangere leur vienne de dehors; ceux qui ont gravé leurs noms ſur les muraílles de ce lieu, qui ſont de roche vive, ne s'imaginoient pas ſans doute que les traits de leur ciſeau dûſſent ſe remplir inſenſiblement, & devenir relevez dans la ſuite du temps, d'une eſpéce de broderie, haute d'environ une ligne en quelques endroits, & de près de trois lignes en quelques autres; de ſorte que ces caractéres, de creux qu'ils étoient, ſont preſentement rehauſſez en bas-rélief; la matiére en eſt blanche, quoique la pierre d'où elle ſort ſoit griſâtre. Je regarde ce bas-rélief comme une eſpéce de calus formé par le ſuc nourricier de la pierre, extravaſé peu à peu dans les endroits creuſez en gravant, tout de même qu'il ſe forme des calus aux extrémitez des fibres des os caſſez.

Avec les précautions que nous avions priſes, il nous fut très-facile de ſortir du fond de ce labyrinthe: mais après en avoir bien examiné la ſtructure, nous tombâmes tous d'acord, qu'il n'y avoit aucune apparence que ce fût une ancienne carriére, dont on eût tiré les pierres pour bâtir les villes de Gortyne & de Cnoſſe, comme [a] Belon & quelques autres modernes l'ont crû: quelle vraiſemblance y a-t-il qu'on ait été chercher des pierres dans le fond d'une allée, de plus de mille pas de profondeur, entrecoupée d'une infinité d'autres allées où l'on court riſque de ſe perdre à tous momens? comment faire paſſer ces pierres dans l'endroit où il faut marcher à quatre pates, lequel a plus de cent pas de long? d'ailleurs la montagne eſt ſi rude & ſi eſcarpée qu'on a beaucoup de peine à y monter à cheval.

Nous chérchâmes inutilement les ornières des charretes dont parle Belon; quand même elles s'y verroient encore, ne falloit-il pas vuider les conduits que l'on agrandiſſoit? il eſt bon auſſi de remarquer que la pierre du labyrinthe n'eſt ni belle, ni dure; mais blanc ſale & ſemblable à celle des montagnes au pied deſquelles Gortyne eſt bâtie. Pour la ville de Cnoſſe, elle étoit éloignée de ce labyrinthe vers la côte du nord de [b] Créte, à 3125. pas de Gortyne, au delà des montagnes tirant vers la Candie, près de quelque méchant [c] ruiſſeau, ſur le bord duquel on célébra les nôces de Jupiter & de Junon. Belon pouvoit mieux que perſonne déterminer la ſituation de Cnoſſe, lui qui ſe vante d'avoir vû le tombeau de [d] Jupiter, tel que les anciens l'ont décrit: il eſt fûr que ce tombeau devoit être dans la ville de Cnoſſe, & ſuivant la route que tient Belon pour aller de Candie au Mont Ida, Cnoſſe ſe devoit trouver ſur ſon chemin.

Il y a donc beaucoup plus d'apparence que le Labyrinthe eſt un conduit naturel, que des perſonnes curieuſes ont autrefois pris plaiſir à rendre praticable, en faiſant aggrandir la plûpart des endroits trop reſerrez. Pour en exhauſſer le plancher, on ne fit que détacher quelques lits de pierre, poſez horizontalement dans toute l'épaiſſeur de la montagne: on tailla les murailles à plomb dans certains endroits, & pour débarraſſer les chemins, on prit le ſoin d'en ranger les pierres avec propreté; peut-être qu'on ne toucha pas à l'endroit où il faut marcher à quatre pates, pour faire connoître à la poſterité, comment le reſte étoit fait naturellement; car au delà de cet endroit l'allée eſt auſſi belle qu'en deçà: quelle peine n'eut-on pas pour vuider les pierres qui ſe trouvérent en delà? il fallut les caſſer menu pour les faire paſſer par cette eſpéce de boyau. Les anciens Crétois, peuples d'une grande politeſſe & fort attachez aux beaux arts, affectérent de perfectionnner ce que la nature n'avoit fait qu'ébaucher. Sans doute que des bergers ayant découvert ces conduits ſouterrains, donnérent lieu à de plus grands hommes d'en faire ce merveilleux labyrinthe, pour ſervir d'aſile à pluſieurs familles dans les guerres civiles, ou ſous les regnes des tyrans, quoiqu'il ne ſerve aujourd'hui de retraite qu'à des chauve-ſouris. Ce lieu eſt extrémement ſec, & l'on n'y voit ni égoûts ni congelations ni cave goutiére; on nous aſſûra même que dans les collines près du labyrinthe, il y avoit deux ou trois autres conduits naturels fort profonds, dont on pourroit faire de ſemblables merveilles, ſi on le jugeoit à propos. On trouve dans l'Iſle beaucoup de cavernes & la plûpart des rochers, ſur tout ceux du Mont Ida, ſont percez à jour par des trous à y fourrer la tête: on y voit pluſieurs abîmes profonds & perpendiculaires: pourquoi n'y auroit-il pas des conduits ſouterrains horizontaux? ſur tout dans les lieux où les bancs de pierre ſont aſſis horizontalement les uns ſur les autres.

Je ne doute pas que ceux qui creuſérent en France [e] l'Amphithéatre de Douvai proche le pont de Cé, n'y aient été invitez par quelque caverne ouverte en deſſus, à la maniére de nos puits; la beauté, ou peut-être la bizarrerie du lieu, les engagea à l'aggrandir, & à lui donner la forme d'un amphithéatre dont tous les dehors ſont couverts de terre, excepté l'entrée. Cet ouvrage n'eſt pas moins admirable en ſon genre, que le labyrinthe de Candie; il ne faut pas croire que ce labyrinthe que l'on vient de décrire, ſoit celui dont les anciens ont parlé. [f] Diodore de Sicile & [g] Pline aſſûrent qu'il n'en reſtoit aucun veſtige de leur temps, & on l'avoit fait ſur le modéle du labyrinthe d'Égypte, l'un des plus fameux édifices du monde, embelli à ſon entrée d'un très-grand nombre de colonnes, & cent fois plus grand que celui de Créte. Il paroît d'ailleurs

D 2

a *Obſerv. liv. 1. chap. 6.*
b *Strab. Rer. Geog. lib. 10.*
c *Kiparoc. Strab. ibid.*
*Diqu. Diod. Sic. Biblioth. hiſt. lib. 5.*
d *Obſerv. liv. 1. chap. 17.* Sepulchrum ejus eſt in Creta, in oppido Cnoſſo. *Lactant. lib. 1. c. 11.*
e *Lipſius de Amphith.*
f *Biblioth. Hiſt. lib. 1.*
g *Hiſt. nat. lib. 36. cap. 13. Pauſan. Deſcript. Grac. in Attic. Plutarch. in Theſeo.*

leurs par les médailles antiques, que celui-ci étoit dans la ville de Cnoſſe. Il ſemble que le labyrinthe qui ſubſiſte encore en Candie, ait été connu par les Auteurs ſuivans. [a] Cedren dit que Theſée étant paſſé en Créte, à la ſollicitation des Sénateurs de Gortyne, Minotaure qui ſe vit abandonné & prêt à être livré, alla ſe cacher dans une des cavernes d'un lieu appellé le labyrinthe. L'Auteur du grand Dictionnaire [b] Grec, rapporte que le labyrinthe de Créte, n'étoit qu'une montagne percée de cavernes, & l'Evêque de Candie [c] George Alexandre, cité par Volaterran, le décrit non ſeulement comme une montagne creuſe, mais creuſée par main d'homme, & que l'on ne ſçauroit parcourir ſans un guide habile, éclairé par des flambeaux, ſi l'on ne veut s'expoſer à s'égarer dans une infinité de détours.

Le 7. Juillet, nous couchâmes à Novi-Caſtelli chez le Signor Gieronimo, où nous avions dîné en allant à Gortyne. On conſerve chez lui un marbre d'un goût admirable : c'eſt une tête de Bélier, ornée de feſtons, laquelle a été tirée des ruines de cette fameuſe ville.

Le 8. Juillet, nous fîmes 24. milles, pour nous retirer au monaſtére d'Aſomatos, & le lendemain nous allâmes à la montagne de [d] Kentro, ſur le recit qu'on nous fit, qu'il en couloit cent & une fontaines ; ne ſeroit-ce pas la montagne que Théophraſte appelle Kedrios, & qu'il place fort près du Mont Ida. En effet, cette montagne n'eſt qu'à quatre milles du monaſtére d'Aſomatos, ſéparée du Mont Ida par la vallée dont nous avons parlé, laquelle va ſe perdre dans la plaine de la Maſſeria ou Meſſaria, comme prononcent les Grecs : Kentro eſt une montagne pelée & ſéche en apparence, quoiqu'il en ſorte pluſieurs belles ſources, qui viennent ſe rendre à un gros village appellé Brices, c'eſt à dire les fontaines ; nous y couchâmes, & nous courûmes tout le lendemain 10. du mois, fort contents de nos découvertes. Nous repaſſâmes à Aſomatos, pour prendre nôtre bagage, & nous allâmes coucher à ſix milles de là, dans le couvent d'Arcadi. [f] L'Arbouſier de Gréce, plante que nous avions cherchée inutilement juſques alors, nous fit un vrai plaiſir : elle croît entre ces deux monaſtéres, dans les fentes d'un rocher ſur le grand chemin ; c'eſt-là un des meilleurs endroits de l'Iſle pour herboriſer.

J'ai oublié de dire que nous avions logé à Brices, chez un vieux Papas, fort zélé pour ſon rite, & d'une ignorance pitoyable. Il voulut nous perſuader en mauvais langage Italien, qu'il y avoit une ancienne prophétie, écrite ſur les murailles du labyrinthe, laquelle marquoit que le Czar de Moſcovie devoit bien-tôt ſe rendre maître de l'Empire Othoman, & délivrer les Grecs de l'eſclavage des Turcs ; qu'il ſe ſouvenoit encore que du temps du ſiége de Candie, un Grec avoit aſſûré le Viſir Cuperli, qu'il prendroit la place ſuivant une autre prophétie de ce même labyrinthe : ces bonnes gens prennent pour des prophéties les caractéres dont les étrangers barbouillent les murailles de ce lieu.

Etant de retour à Retimo, on nous avertit que c'étoit la ſaiſon de la recolte du [g] *Ladanum*, & que ſi nous ſouhaitions de la voir faire, nous pouvions aller à Melidoni, aſſez beau village, le long de la marine à 22. milles de Retimo : nous couchâmes dans ce village le 22. Juillet chez un Papas, pour lequel le Docteur Patelaro nous avoit donné des lettres de recommandation. Ce Papas nous promit de nous faire voir toutes les raretez du pays, & ſur tout une inſcription, qui eſt à l'entrée d'une caverne auprès de ce village. Le lendemain nous fumes bien mortifiez par le procédé d'un [h] Turc, qui exigeoit la [i] dixme dans ce quartier, & que nous n'avions pas oſé prier à ſouper, parce que nous n'avions que du cochon à manger : ce Turc ayant appris nôtre deſſein, vint chez le Papas, & lui deffendit de nous mener dans la caverne, diſant que nous étions des eſpions ; que nous faiſions des remarques ſur tout ; qu'on l'avoit averti que nous deſſinions même juſques aux plantes, & qu'il ne ſouffriroit pas que nous allaſſions conſulter ces vieux marbres remplis de prophéties, qui regardoient le grand Seigneur. J'eus beau lui faire dire que nous étions Medecins ; que nous ne cherchions qu'à faire plaiſir aux gens du pays, en leur diſtribuant gratuitement des remedes ; que ſi nous deſſinions les plantes, c'étoit pour nôtre propre inſtruction, & que cela ne pouvoit nuire à perſonne. Il n'eut aucun égard à nos raiſons, & menaça de la baſtonade le Papas & tous les autres Grecs du village. Nôtre [k] interpréte lui repréſenta fort inutilement que nous étions des François que la curioſité avoit attirez à Melidoni, pour voir amaſſer le *Ladanum*, & que nous étions bien aiſes de voir par occaſion les autres raretez du pays. Sur cela je pris un de nos voituriers par la main, pour nous faire conduire à la caverne en queſtion, eſpérant de trouver dans cette inſcription le nom de quelque ancienne ville, ſur les ruines de laquelle on avoit bâti Melidoni : cette agréable viſion nous charmoit ; mais le voiturier ne jugea pas à propos de marcher, non plus que les gens du pays, qui trembloient comme des criminels. Le Turc ne faiſoit qu'en rire : il me fit dire que véritablement nous ne dé-

a *Compend. Hiſt.*
b Λαβύρινθος ἐν τῇ Κρήτῃ νῆσῳ ἐστὶν ὄρος ἐν ᾧ σπήλαιον. *Etymol. magn.*
c *Geograph. liv. 9.*
d Κέντρο.
e Κέδριος. *Theophr. Hiſt. Plant. lib. 3. cap. 5.*
f Arbutus folio non ſerrato C. B. Pin. 460. Adrachne Theophraſti Cluſ. Hiſt. 48.
g *Drogue qui ſert aux Apoticaires & aux Parfumeurs.*
h Soubachi, ou Vaivode, *Vannois, Subdelegué.*
i Décatie *en langue Franque*, Décime, Dixme, ἡ Δεκάτη, καὶ Δέκατα, Tributum decimæ partis.
k Δραγούμανος, καὶ Δραγκάμανος, καὶ Ταργούμανος. Drogman, Drogueman, Dragoman, Trucheman.

dépendions pas de lui; mais qu'il étoit le maître des Grecs, & qu'assurément il se feroit obéir: que si nous voulions acheter du *Ladanum*, il en feroit porter du plus beau, sans que nous prissions la peine d'aller sur les lieux; après quoi il réitera ses defenses, & sur tout il insista qu'on se gardât bien de nous apprendre la maniére dont on préparoit cette drogue. Voyant la dureté de cet homme, nous entrâmes dans la maison du Papas pour faire charger nôtre bagage & nous retirer. Je m'avisai de demander qu'on nous vendît au moins, [a] l'instrument avec lequel on amassoit le *Ladanum*. C'est une espéce de fouet à long manche, & à double rang de courroyes, tel que la figure le représente: ces pauvres Grecs étoient si épouvantez des menaces du Vaivode, qu'ils n'osérent pas le vendre sans sa permission: nous eumes beau leur dire qu'ils n'avoient qu'à nous l'apporter en cachette, & passer par la porte du jardin; ils ne voulurent jamais y consentir: en vain allérent-ils prier l'Officier, il accompagna de menaces son refus obstiné.

On vint dans ce temps-là, nous prier d'aller voir un Papas, qui s'étoit cassé une jambe depuis quelques jours: nous lui dîmes ce qu'il falloit faire pour guérir & nous allâmes sur le champ rejoindre nos gens. L'autre Papas qui conduisoit toute cette intrigue, nous vint annoncer d'un air gai, qu'il avoit trouvé le moyen de nous faire vendre deux fouets, sans que le Turc qui étoit présent s'y opposât: qu'ordinairement ces instruments valoient deux écus piéce; que pour nous qui lui avions été recommandez par le Docteur Patelaro, nous n'en payerions qu'un écu & demi. Je lui donnai trois écus en presence du Turc, qui fumoit toûjours d'un grand sang froid. A l'égard de la caverne, le Papas nous dit qu'il n'étoit pas possible d'y aller, parceque l'Officier s'imaginoit qu'il y avoit des prophéties touchant le bien de l'empire; que pour ce qui étoit du *Ladanum*, il nous conduiroit lui-même par des chemins détournez sans que le Turc s'en apperçût. Dans la croyance où j'étois que ce Prêtre agissoit de bonne foi, je le fis assûrer que nous ne manquerions pas de reconnoître ses peines: nous montâmes donc à cheval pour le suivre; mais à peine eumes-nous fait un quart de lieue, que le Turc vint après nous hurlant comme un démon, menaçant le Papas de la bastonade, & sur tout de faire sçavoir incessamment à [b] l'Aga du quartier qu'il favorisoit des espions. Nôtre Papas monté sur une belle mule, lui répondit en brave, qu'il pouvoit écrire tout ce qu'il jugeroit à propos. Nous poursuivîmes nôtre chemin, fort attentifs à chercher des plantes: quelque temps après, ce maître fripon à barbe rousse & longue, nous fit représenter par nos voituriers, que pour l'amour de nous, il s'exposoit non seulement à l'infamie de la bastonade: mais encore à perdre tout son bien. Je répondis qu'il valoit mieux reculer, & que nous serions fâchez qu'on le maltraitât à nôtre occasion. Après quelques raisonnemens fort ennuyants, il fut conclu qu'on lui donneroit trois écus, un pour lui & deux pour appaiser le Vaivode. Ce procedé nous fit soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec le Turc, & qu'ils étoient convenus de nous exroquer cette somme: c'est en quoi les Grecs sont dangereux; ils n'ont pas tout à fait oublié ces anciennes maniéres de l'Isle que Plutarque appelle le [c] Crétisme. La fourberie de celui-ci fut grossiére: il eût été mieux payé, & nous l'aurions crû honnête homme, s'il fût allé sur le champ présenter les deux écus au Turc, pour l'empêcher d'écrire à l'Aga.

Enfin tirant du côté de la mer, nous nous trouvâmes sur des collines seches & sabloneuses, couvertes de ces petits [d] Arbrisseaux qui fournissent le *Ladanum*. C'étoit dans la plus grande chaleur du jour; & il ne faisoit pas de vent: cette disposition du temps est nécessaire pour amasser le *Ladanum*. Sept ou huit paysans en chemise & en caleçon, rouloient leurs fouets sur ces plantes: à force de les secouer & de les frotter sur les feuilles de cet arbuste, leurs courroyes se chargeoient d'une espéce de glu odoriferante, attachée sur les feuilles; c'est une partie du suc nourricier de la plante, lequel transude au travers de la tissure de ces feuilles comme une sueur grasse, dont les gouttes sont luisantes, & aussi claires que la Terebentine.

Lorsque les fouets sont bien chargez de cette graisse on en ratisse les courroyes avec un couteau, & l'on met en pains ce que l'on en détache: c'est ce que nous recevons sous le nom de *Ladanum*. Un homme qui travaille avec application, en amasse par jour environ [e] trois livres deux onces & même davantage, lesquelles se vendent un écu sur le lieu: cette recolte n'est rude que parce qu'il faut la faire dans la plus grande chaleur du jour & dans le calme: cela n'empêche pas qu'il n'y ait des ordures dans le *Ladanum* le plus pur, parce que les vents des jours précedens ont jetté de la poussiére sur ces arbrisseaux. Pour augmenter le poids de cette drogue, ils la pétrissent avec un sablon noirâtre & très-fin, qui se trouve sur les lieux, comme si la nature avoit voulu leur apprendre à sophistiquer cette marchandise: il est difficile de connoître la tromperie, lorsqu'on a bien mêlé le sablon avec le *Ladanum*; il le faut mâcher long-temps pour découvrir s'il craque sous la dent, ou le filtrer après l'avoir dissous, afin de séparer ce qu'on y a ajoûté.

[f] L'Arbrisseau qui produit le *Ladanum* est fort touf-

a Ἐργαστήριον καὶ Ἐργαστήριον, Instrument: *quoique ordinairement ces mots signifient* une Boutique, *ou* une Prison.

b Commandant.

c Κρήτισμος καὶ κρητίζειν. *Plutarch. in Paulo Æmil.* Κρητίζειν πρὸς Κρῆτας. *Suid.*

d Θύμαρος.

e Une Oque.

f Cistus Ladanifera, Cretica, flore purpureo. Corol. Inst. Rei herb. 19 Cistus è qua Ladanum in Creta colligitur. Bell. Observ. cap. 7. lib. 1. Ladanum Creticum. P. Alp. Exot. 88.

touffu, & s'éleve à deux ou trois pieds. Sa fleur qui eſt d'un pouce & demi de diametre, a cinq feuilles couleur de roſe, chifonées, aſſez rondes, quoique étroites à leur naiſſance, marquées d'un onglet jaune & bien ſouvent déchirées ſur les bords: de leur centre ſort une touffe d'étamines jaunes, chargées d'un petit ſommet feuille morte: elles environnent un piſtile long de deux lignes, terminé par un filet arrondi à ſon extrémité. Le calice eſt à cinq feuilles, longues de ſept ou huit lignes, ovales, vénées, veluës ſur les bords, pointuës & le plus ſouvent recourbées en bas; la fleur étant paſſée, ce piſtile devient un fruit ou coque longue d'environ cinq lignes, preſque ovale, dure, obtuſe, brune, couverte d'un duvet ſoyeux, enveloppée de feuilles du calice, partagée dans ſa longueur en cinq loges remplies de graines rouſſes, anguleuſes, de près d'une ligne de diametre. La racine de cet arbriſſeau eſt ligneuſe, diviſée en groſſes fibres longues de huit ou neuf pouces & chevelues; le bois en eſt blanc, l'écorce rougeâtre en dedans, brune en dehors, & gerſée de même que celle de la tige: cette tige dès ſa naiſſance eſt diviſée en branches groſſes comme le petit doit, dures, brunes, griſâtres, ſubdiviſées en rameaux rouge-brun, dont les petits jets qui ſont vert-pale, velus, ont les feuilles oppoſées deux à deux, oblongues, vert-brun, ondées ſur les bords, épaiſſes, vénées, chagrinées, larges de huit ou neuf lignes, ſur un pouce ou quinze lignes de longueur, émouſſées à la pointe, ſoutenuës par un pédicule long de trois ou quatre lignes ſur une ligne de largeur; celles qui ſont vers les fleurs ſont preſque rondes, & leur pédicule a deux lignes de large. Toute la plante eſt un peu ſtiptique, & d'un goût d'herbe: elle ſe porte bien à Paris dans le Jardin Royal, & reſſemble aſſez cette eſpéce de Ciſte qui dégénere de la graine du [a] Ciſte à feuilles de Germandrée. Cette derniere eſpéce ſe diſtingue par les nerfs qui traverſent la longueur de ſes feuilles.

Du temps de Dioſcoride & même plus [b] anciennement, on n'amaſſoit pas ſeulement le *Ladanum* avec des fouets, on détachoit avec ſoin celui qui s'étoit pris à la barbe & aux cuiſſes des chevres, lorſqu'elles broutoient le Ciſte. Le même auteur a fort bien marqué cette plante, ſous le nom de Lédon.

Voilà, Monſeigneur, ce que nous obſervâmes autour de Melidoni: cependant la caverne & l'inſcription nous tenoient toûjours au cœur: je m'étois mis en tête que l'ancien nom de ce village y devoit être mentionné, néanmoins il s'agiſſoit de toute autre choſe. J'ai découvert au milieu de Paris ce que je n'avois pû voir en Candie, en feuillettant le recueil des inſcriptions de [c] Gruter, celle de la caverne de Melidoni s'eſt préſentée dans le temps que j'y penſois le moins: elle fait mention d'un certain [d] *Artemis* ou *Sallonius*, qui offre un ſacrifice à Mercure à l'occaſion de la mort de ſa femme. Comme ce fait particulier n'eſt d'aucune conſéquence, il ſeroit inutile de rapporter ici l'inſcription, qui eſt en douze vers; on y trouve pourtant un fait de Géographie, ſçavoir que le mont [e] Tallée où Mercure faiſoit ſa réſidence, & qui avoit fait donner un ſurnom à Jupiter, n'étoit pas loin de Melidoni: on avoit en Créte beaucoup de vénération pour ces divinitez: Jupiter eſt ſouvent nommé Crétois & Idéen ſur des Médailles, & Mercure étoit appellé dans cette Iſle, le Dieu bienfaiſant, & le diſtributeur des biens.

Le 13. Juillet, nous couchâmes à Peribolia, petit village à un mille de Retimo où l'on ne voit que des jardins, dont les Concombres ſont admirables, & juſtement [f] *Periboli* en grec vulgaire ſignifie un jardin. Le 14. Juillet nous reſtâmes à Néocorio, autre village à dix milles d'Almyron, & à deux milles de Stiſo, au pied de grandes montagnes, qui ſe joignent à celles de la Spachie: tous ces quartiers produiſent une très-belle eſpéce de [g] Sauge.

C'eſt un arbriſſeau fort touffu, haut d'environ deux ou trois pieds; le tronc en eſt tortu, dur, caſſant, épais de deux pouces, rouſſâtre, couvert d'une écorce griſe, gerſée; diviſé en pluſieurs branches groſſes comme le petit doigt, ſubdiviſé en rameaux dont les jets ſont quarrez, oppoſez deux à deux, blanchâtres, cotoneux, garnis de feuilles oppoſées auſſi par paires, longues de deux pouces & demi, quelquefois davantage, ſur un pouce ou quinze lignes de largeur, chagrinées, blanchâtres, friſées, vénées fort proprement, roides, dures, pointillées par deſſous, ſoutenuës par un pédicule long de ſept ou huit lignes, cotoneux & filloné. Les fleurs naiſſent en maniére d'épi, long d'un pied, rangées par étages aſſez ſerrez: chaque fleur eſt longue d'un pouce ou de quinze lignes: c'eſt un tuyau blanchâtre, gros de 4. ou 5. lignes, évazé en deux lévres, dont la ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, velu, bleuâtre plus ou moins foncé, longue de huit ou dix lignes. L'inférieure eſt un peu plus longue, découpée en trois parties, dont les deux laterales bordent l'ouverture de la gorge, qui eſt entre les deux lévres; la partie moyenne s'arrondit & ſe rabat en maniére de collet, échancrée, bleu lavé, friſée, marbrée, panachée de blanc vers le milieu. Les étamines ſont blanchâtres, diviſées à peu près comme l'os hyoïde: le piſtile qui ſe courbe & ſe fourche dans la lévre ſupérieure eſt gar-

a Ciſtus mas, folio Chamædryos C. B. Pin. 474.
b *Herod. lib. 3. cap. 112. à quo Λάδανον & Λάδανον Arabum. Andr. Dioſc. lib 1. cap. 128.*
c *Pag. mlxviij.*
d ΑΡΤΕΜΙΣ Η ΣΑΛΛΟΝΙΟΣ.
e *Ουρίσι, Ταλλαίοιν λιγυμένας Μάιαδος Ερμῆ, &c. Ταλαὸς ὁ Ζεὺς ἐν Κρήτῃ. Hesych.*
Ἔδος ὄρεσι τῷ Ερμῇ παρὰ Τορτυνίοις, παρὰ τὸ ἴδιον εἶναι δοτῆρα. *Etymol. magn. edit. Sylburg. pag. 317.*
f Περιβόλι.
g Salvia Cretica fruteſcens, pomifera, foliis longioribus, incanis & criſpis. Corol. Inſt. Rei herb. 10.

Sa
pomifera folus longioribus,
incanis et crispis.

garni de quatre embryons dans ſa partie inférieure, leſquels deviennent autant de graines ovales, noirâtres, longues d'une ligne. La calice eſt un tuyau long de demi pouce, vert-pâle, mêlé de purpurin, découpé irréguliérement en cinq pointes, évazé en maniére de cloche.

Cette eſpéce de Sauge a une odeur qui participe de la Sauge ordinaire, & de la Lavande. Les jets de cette plante piquez par des inſectes, s'élevent en tumeurs dures, charnuës, de huit ou neuf lignes de diametre, preſque ſphériques, gris cendré, cotoneuſes, d'un goût agréable, garnies aſſez ſouvent de quelques feuilles en maniére de fraiſe: leur chair eſt dure & tranſparente quelquefois comme de la gelée. Ces tumeurs ſe forment par le ſuc nourricier, extravaſé à l'occaſion des vaiſſeaux déchirez par la piqueure. On trouve auſſi de pareilles tumeurs ſur la [a] Sauge ordinaire de Candie : on les porte au marché, où on les vend ſous le nom de Pommes de Sauge.

Le 15. Juillet, après avoir cottoyé ces montagnes, nous nous rendîmes à un autre [b] village de même non, à trois milles de la Canée, & continuant nôtre route vers les hauteurs couvertes de neige, nous y trouvâmes plus de plantes rares que nous n'avions fait dans le reſte de l'Iſle, quelques peines & quelques ſoins que nous euſſions pris. Nous fumes obligez de revenir le 18. à la Canée pour nous décharger de tous nos tréſors, & pour faire ſecher nos plantes dans de nouveaux papiers: après quoi nous ne pûmes nous empêcher de retourner dans un pays ſi avantageux pour les découvertes ; mais lorſque nous fumes arrivez vers les ſommets, où nous eſperions de voir des choſes encore plus ſinguliéres, le brouillar & la neige nous obligérent d'abandonner nôtre deſſein. Nous en partîmes le 22. Juillet pour aller voir le cap des Grabuſes.

Le 23. nous paſſâmes tout le long de la marine, à la vûë de l'Iſle de Sant-Odero ou de ſaint Théodore, connuë autrefois ſous le nom de [c] Leuce. On coucha ce jour-là à Placatona : le 24. Juillet on paſſa par Chiſamo petite ville ſur le bord de la mer, à 30. milles de la Canée, & l'on s'arrêta à un méchant [d] village à deux milles au delà de Chiſamo & à huit milles du cap des Grabuſes. Chiſamo eſt l'ancienne ville de [e] *Ciſamum*, dont Strabon, Pline & Ptolemée ont fait mention. On y établit dans la ſuite le [f] douziéme Evêché de l'Iſle.

Le 25. Juillet, nous parcourûmes la montagne des Grabuſes, & nous deſcendîmes par un pays horrible, à la pointe du cap, & à la vûë du fort des Grabuſes, bâti ſur un méchant écueil, accompagné de deux autres petites Iſles déſertes. On ne ſçauroit prendre ce fort que par famine, & pour empêcher qu'on ne le ravitaillât, il faudroit tenir la mer toute l'année, ce que le vent du nord ne permettroit pas pendant l'hyver. Les Turcs ont eu cette place à bon marché, le Commandant Vénitien la leur vendit il y a quelques années, pour un barril de ſequins : on ne le connoît à Conſtantinople que ſous le nom du Capitaine Grabuſe : ce fort étoit une des places que la Republique poſſédoit autour de l'Iſle ; il ne lui reſte plus que la Sude & Spina longa. Il y a beaucoup d'apparence que les Iſles des Grabuſes, ſont les Iſles de [g] *Corice* & de *Myle*, puiſqu'elles ſont oppoſées à la Morée, appellée le Péloponneſe ou l'Iſle de Pelops, laquelle n'a changé de nom que par la grande quantité de Meuriers que l'on y a plantez.

On ne ſçauroit douter que le cap des Grabuſes ne ſoit le cap [h] *Cimaros* de Strabon. Suivant cet auteur, l'Iſle de Créte eſt diviſée au couchant en deux caps, l'un méridional appellé [i] front de Belier, l'autre ſeptentrionnal nommé *Cimaros*. Ainſi ce nom ne peut convenir qu'au cap des Grabuſes ou au cap Spada; mais outre que le cap Spada n'eſt pas à l'extrémité de l'Iſle, ni oppoſé au cap du front de Belier ; il eſt certain que le cap Spada eſt le cap [k] Dictynnée de Strabon, ſitué ſur le mont Tityre, c'eſt-à-dire, ſur les montagnes de la Canée où étoit le Temple de Diana Dictynne.

Triſtan & Seguin ont fait graver une belle [l] Médaille de Trajan ; au revers eſt une femme aſſiſe ſur un montagne : peut-être qu'on a voulu repréſenter Diane ſur le mont Tityre ou ſur le mont [m] Dictynnée, que je prens pour le cap Spada. Tout le monde ſait que Diane fut honnorée en Créte ſous le nom de Dictynne ou de [n] Britomartis, à l'occaſion d'une Nymphe de ce nom qu'elle aimoit tendrement, & que l'on nomma Dictynne, parce qu'elle s'aviſa la premiére de faire tendre des toiles pour prendre les bêtes fauves : il vaut mieux s'en tenir à ce qu'en dit [o] Diodore de Sicile, qu'à toutes les fables qu'on a publiées ſur Dictynne.

Le 26. Juillet, nous allâmes aux ruines de [p] Paleocaſtro, ou Château vieux, ſelon le grec vulgaire. Les gens du pays ignorent ſon ancien nom : il eſt pourtant à croire que c'étoit la ville [q] d'Aptere, puiſque Strabon avance que Chiſamo en étoit l'arſe-

a Salvia Cretica, pomifera Cluſ. Hiſt. 342.
b Peribolia, ou Meſorghiani.
c *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
d Neocorio-Meſſoia.
e *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
*Κίσαμος. Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
f *Nova'l. Imp. Leon.*
g Coricz & Mylæ. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
h Ἄκρωτήριον Κίμαρος. *Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
i Ἄκρωτήριον Κρητῆς μέτωπον. *Strab. ibid.*
k Ἄκρωτήριον Δικτυννικόν. *Strab. ibid.*

l *Legende.*
Δ. I K T T N N A.
m Mons Dictynnæus. *Plin. lib. 4. cap. 12.*
n Βριτόμαρτις ἐν Κρήτῃ ἡ Ἄρτεμις. *Heſych.*
Βριτὸ *vel* Βριτὺ apud Cretenſes dulcis, μάρτις virgo ; unde Βριτόμαρτις dulcis virgo *Vide Solin. c. 11.*
Δικτυννα ἀ δίκτυον. ICTA.
o *Bibliot. Hiſt. lib. 5.*
p Παλαιόκαστρον.
q Ἄπτερα. *Strab. Rer. Geog. lib. 10. Stephan.* Apteron. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

ſenal & le port : en effet Chiſamo eſt un port de mer, ſur une grande rade formée par les cornes du cap des Grabuſes & du cap de Spada; or les ruines de Paleocaſtro ſont à la vûë de ce port, ſur une roche eſcarpée & fortifiée par la nature : c'eſt au pied de cette roche, entre la ville & la mer, qu'eſt ce fameux [a] champ où les Sirénes vaincuës par les Muſes dans un célébre deffi de muſique, perdirent leurs aîles, ſi nous en croyons quelques anciens [b] Auteurs. On prétend même que la ville prit ſon nom de cette fable : car Aptére ſignifie ſans aîles : néanmoins l'étymologie qu'en donne [c] Euſebe de Ceſarée, eſt plus vraiſemblable; il prétend que ce fut Aptéras Roi de Créte qui lui donna ſon nom après l'avoir faite bâtir.

Il n'y a pas beaucoup d'anciens marbres dans les ruines d'Aptére ; quoiqu'elles ſoient de grande étenduë. On y voit une aſſez belle frize, qui ſert de linteau à la porte d'une chapelle pratiquée dans un rocher, & l'on doit remarquer en paſſant, que c'eſt un des quartiers de l'Iſle, où il y a le plus de grotes & de cavernes. Attenant la roche à l'un des coins d'une des anciennes portes de la ville, on lit ſur une longue pierre IMP. CAESAR. en parfaitement beaux caractéres. Nous ne pûmes pas trouver le reſte de l'inſcription pour apprendre quel étoit ce Prince. Sur un autre bout de pierre, qui ſert de linteau à la porte d'une maſure, on lit ces caractéres, IVII. COS. III. Tout cela marque que la ville a été conſidérable dans ſon temps, & il n'y auroit aucun doute que Paleocaſtro ne fût le reſte l'ancienne ville d'Aptére, n'étoit que Strabon ne la place qu'à dix milles de la Canée; mais il n'y a rien de bien certain touchant les meſures des anciens, ou peut-être que cet endroit de Strabon eſt corrompu.

[d] Bérecynthe, fameuſe montagne chez les anciens, eſt ſans doute dans le voiſinage d'Aptére: comme ce nom s'eſt perdu, il eſt mal aiſé, pour ne pas dire impoſſible, de la diſtinguer parmi celles qui ſont aux environs de cette ville. Il y auroit pourtant plaiſir de ſçavoir où eſt Bérecynthe; puiſqu'on n'oubliera jamais le nom d'une montagne où les Dactyles Idéens trouvérent l'uſage du feu, du fer, & du cuivre. [e] On verra dans les éclairciſſemens que nous donnerons ſur l'ancienne Créte, qui étoient ces Dactyles Idéens, & ce qu'il en faut croire. Meurſius a fait une excellente remarque ſur l'endroit de [f] Diodore de Sicile, où il eſt parlé d'Aptére.

Le 27. Juillet, nous allâmes au couvent de Cougna, tout à l'entrée du cap Spada, à la vûë de la Canée ; nous avions deſſein de viſiter ce cap avec attention, mais il fallut partir ſur le champ, parce que le Conſul de la Canée nous fit avertir par un exprès, qu'un patron de barque de Provence devoit mettre à la voile pour Négrepont, & qu'il l'avoit engagé de nous débarquer à Milo. L'occaſion nous parut favorable pour aller dans l'Archipel : cependant le vent ceſſa le lendemain, & la bonace nous donna tout le temps de faire nos balots à la Canée, & de mettre par écrit les réflexions que j'avois faites à loiſir dans cette Iſle : j'y en ai joint quelques autres depuis ce temps-là.

[g] L'Iſle de Candie eſt éloignée de Marſeille d'environ 1600. milles & de 600. de Conſtantinople. On compte 400. milles de Candie à Damiette en Egypte, 300. à Chypre, 100. à Milo & 40. à Cerigo. Jamais ſituation ne fut plus favorable que celle de Candie pour établir un grand Empire, comme [h] Ariſtote l'a remarqué : au milieu des eaux, elle eſt à portée de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique.

La longueur de Candie ſe doit prendre du cap des [i] Grabuſes au [k] cap Salomon ; on compte de l'un à l'autre 250. milles, & un homme à cheval peut aiſément faire ce chemin en dix jours. Strabon donnoit 287. milles & demi de longueur à cette Iſle : [l] Pline 270. parce qu'ils comptoient du [m] cap ſaint Jean que quelques uns appellent encore *cabo Crio*, au cap Salomon : à ce compte il faut mettre une journée de plus : ſuivant la ſupputation de [n] Scylax, elle a 312. milles & demi de long. Quant à la largeur de Candie, elle n'eſt que d'environ 55. milles comme [o] Pline le marque ; de ſorte qu'on peut la traverſer en deux jours vers le milieu de l'Iſle où elle eſt plus large qu'ailleurs. Strabon & Scylax ont eu raiſon de dire qu'elle étoit étroite, longue, étenduë du levant au couchant: auſſi Etienne le Géographe aſſûre-t-il qu'on l'appelloit l'Iſle longue.

[p] Bélon n'a pas bien connu le tour de l'Iſle de Candie, il le détermine à 1520. milles, quoiqu'il ne ſoit que de 600. comme en convient M[r]. de [q] Breves. Les gens du pays ſont de même ſentiment, & cette meſure répond à celles de Strabon & de Pline ; le [r] premier lui donne 625. milles de circonférence, & [ſ] l'autre 590. Il eſt ſurprenant que les meſures des anciens ſe trouvent quelquefois ſi conformes à celles des Grecs d'aujourd'hui : il ſem-

a Μουσείον πλησίον τῆς πόλεως καὶ τῆς Θαλάττης. *Stephan.*
b *Steph. Etymol. magn. Suidas.*
c Κρήτης ἱ Βασιλεύοντος Ἀπτέρας καὶ τὴν πόλιν ἱδρύσαντος. *Euſeb. Chron. Grec. & Lat.*
d Βερέκυνθος ὄρος.
e *Diod. Sic. Bibliot. Hiſt. lib. 5.*
f *Il faut lire*, ἐν τῇ Ἀκτιφαίων χώρᾳ, *au lieu de* Ἀντιφαίων. *Diod. Sic. ibid.*
g Creta Jovis magni medio jacet inſula ponto. *Virg. Æneid. lib. 3. v. 104.*
h *Ariſt. de Republ. lib. 2. cap. 10.*

i Ἀκρωτηρίου χίμαιρα. *Strab. Rerum Geogr. lib. 10.*
k Ἀκρωτηρίου Σαμωνίου. *ejuſdem.*
l *Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
m Ἀκρωτηρίου κατὰ μέσους. *Strab. ibid.*
n *Peripl.*
o *Ibid.*
p *Obſerv. lib. 1. cap. 5.*
q *Relation des voyages, &c. à Paris 1628.*
r 500. ſtades.
ſ *Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

ſemble que ces derniers les ayent conſervées par tradition : car ils n'ont pas des meſures certaines, & ne ſe ſervent que de pas communs, c'eſt-à-dire des enjambées d'environ deux pieds & demi chacune. On verra quelquefois auſſi dans la ſuite de cette relation, que le compte des anciens étoit bien éloigné de celui des modernes.

Les habitans de Candie, Turcs ou Grecs, ſont naturellement de belle taille, vigoureux, robuſtes; ils aiment fort à tirer de l'arc, de tout temps ils ſe ſont diſtinguez dans cet exercice, & [a] Pauſanias aſſûre qu'il étoit comme attaché à leur nation, préférablement à tous les autres peuples de Grece [b], auſſi ne voit-on que carquois repréſentez ſur les plus anciennes Médailles de l'Iſle. [c] Ephore nous a conſervé une loi par laquelle Minos ordonnoit qu'on montrât aux enfans à tirer de l'arc : les archers de Créte commandez par Stratocles furent d'un grand ſecours dans [d] la retraite des dix milles; il n'y a qu'à lire [e] Arrien pour voir de quelle utilité ils furent à Alexandre : il y a apparence qu'ils employoient pour leurs fléches cette petite eſpéce de [f] Roſeau dure, menuë & piquante, qui naît dans les ſables de l'Iſle, le long de la marine. Théophraſte & Pline en ont parlé ; Proſper Alpin en a donné une aſſez méchante figure.

Les Crétois ſe ſervoient auſſi fort utilement de la fronde : aujourd'hui on n'en connoît plus l'uſage. Tite Live n'a pas oublié les avantages qu'Eumenés & le Conſul Manlius tirérent des archers & des frondeurs de cette Iſle; l'un à cette fameuſe journée où Antiochus fut vaincu par Scipion, l'autre à la bataille du mont Olympe, où les Gaulois furent defaits. Appien remarque qu'il y avoit des frondeurs Crétois à Pharſale dans l'armée de Pompée. A l'égard des autres exercices du corps, la dance, la chaſſe, la courſe, le manége, ils y excelloient. Pour leurs mœurs, quelque ſoin qu'aient pris leurs Légiſlateurs de les former, elles ont été blamées en pluſieurs choſes. [g] Polybe aſſûre que de tous les hommes, il n'y avoit que les Crétois, qui ne trouvaſſent aucun gain ſordide. [h] Saint Paul n'en a pas fait le panegyrique, non plus que [i] Conſtantin Porphyrogenete. Suidas & [k] Callimaque les traitent de menteurs & d'impoſteurs : les ſales amours de ces peuples ne ſont que trop connuës, par ce que [l] Strabon, [m] Servius & [n] Athenée nous en apprennent.

Ils ſont plus honnêtes gens aujourd'hui : on ne voit dans cette Iſle ni gueux, ni filoux, ni mendians, ni aſſaſſins, ni voleurs de grand chemin. Les portes des maiſons ne ſe ferment qu'avec des tringles de bois fort légéres, qui ſervent de verroux. Quand un Turc vole, ce qui arrive rarement, on l'étrangle dans la priſon, pour l'honneur de la nation : on le met dans un ſac plein de pierres & l'on va le jetter dans la mer : ſi c'eſt un Grec, il eſt condamné à la baſtoniade ou pendu au premier arbre. La plûpart des Turcs de l'Iſle ſont [o] renegats ou fils de renegats ; les renegats ſont ordinairement moins honnêtes que les vrais Turcs. Un bon Turc ne dit mot quand il voit des Chrétiens manger du cochon & boire du vin : les renegats qui en mangent & qui en boivent en cachette, les grondent & les inſultent. Il faut avouer que ces malheureux vendent leur ame à bon marché : ils ne gagnent à changer de religion qu'une veſte, & le privilége d'être exempts de la capitation, laquelle n'eſt pourtant que d'environ cinq écus par an.

Les payſans Grecs ne portent ſur la tête qu'une calote rouge, ſemblable à celle de nos enfans de cœur; à la campagne, pour ſe garentir du ſoleil, ils n'ont d'autre ſecours que celui d'un mouchoir qu'ils mettent ſur leur calote, & qu'ils relévent par un des coins avec leur bâton pour en faire une eſpéce de paraſol. Les Turcs uſent de la même commodité. Les Grecs ſont vétus à la légere ; ils n'ont que des caleçons bleus de toile de coton, fort larges & qui tombent ſur les pieds ; mais le fond de ces caleçons deſcend beaucoup plus bas qu'il ne faut, & les fait paroître fort ridicules. On ne voit perſonne qui ne ſoit bien chauſſé dans cette Iſle, au lieu que les payſans d'Europe ont la plûpart les pieds à demi nuds. Dans les villes, les Grecs ſe ſervent d'eſcarpins de marroquin rouge fort propres & fort légers : [p] à la campagne ils portent des botines de même étoffe, qui durent des années entiéres, & ſont auſſi bien chauſſez que l'étoient les anciens Crétois du temps [q] d'Hippocrate. Ce fameux Médecin en parle comme d'une chauſſure fort commode, & [r] Galien ſon commentateur aſſure qu'elle montoit à mi-jambe, qu'elle étoit d'une bonne peau, percée en pluſieurs endroits, pour laiſſer paſſer des courroyes qui la ſerroient & l'empêchoient de tomber.

A l'égard des Dames, nous en avons vû d'aſſez jolies à Girapetra : ailleurs elles ſont laides ; leur ha-



a Ενιχώριον δὲ τοξεύειν *Deſcript. Græc. in Attic.*
b Goltz. Græc.
c *Strab. Rerum Greg. lib.* 10.
d *Xenophon. lib.* 4.
e *De exped. Alex.*
f Arundo graminea, aculeata Proſp. Alp. Exot. 104.
Nec Gortyniaco calamus levis exit ab arcu. *Ovid. Met. lib.* 7.
Et calami ſpicula Gnoſſii. *Horat. Od.* 13. *lib.* 1.
*Theoph. Hiſt. plant. lib.* 4. *c.* 13.
*Plin. Hiſt. nat. lib.* 16. *cap.* 36.
*T. Liv. Hiſt. l.* 37. *cap.* 41. *& lib.* 38. *cap.* 21.
*Athen. Deipn. lib.* 14. *&c.*
g *Lib.* 6.
h Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία γαστέρες ἀργαί. *Ad Titum.*
i Καππαδοκία, Κρήτη, Κιλικία, τρία Κάππα κακίστα. *Conſt. Porphyr.*
k Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται. *Callimach. hymn. in Jovem. verſ.* 8.
l *Rer. Geog. lib.* 10.
m *Servius Æneid. lib.* 10. *verſ.* 325.
n *Deipn. lib.* 13. *& alibi.*
o Bourma.
p Villanos, *campagnards.*
Βελλάνος, *Ruſticus.*
q *Hipp. lib. de Artic.*
r *Galenus Comment.* 4. *in Lib. Prædict. Hippocr.*

habit ne marque point la taille, qui eſt pourtant ce qu'elles ont de plus beau. Cet habit eſt très-ſimple : c'eſt une jupe de drap rouge, tirant ſur le griſdelin, fort pliſſée, ſuſpenduë ſur les épaules par deux gros cordons, & qui leur laiſſe le ſein tout découvert. Les Dames de l'Archipel portent des caleçons : les Candiotes n'ont que la chemiſe ſous leur jupe ; leur coiffure eſt de la même ſimplicité : elles couvrent leur tête d'un voile blanc, qui tombe d'aſſez bonne grace ſur leurs épaules : d'ailleurs ces Dames ſont fort mal propres. On voit fort peu de Turques dans les ruës, encore ont-elles le viſage couvert, & ſont toutes envelopées dans une veſte de drap. Les Juives paroiſſent aſſez ragoutantes. Les Négreſſes ſont les plus laides femmes de l'Iſle.

Il n'y a pas de gens au monde plus familiers que les Grecs ; par tout où nous paſſions, ils venoient ſe mêler parmi nous, femmes, filles, garçons, vieillards ; on examinoit nos habits, nôtre linge, nos chapeaux ; tout le village s'aſſembloit, partie autour de nous, partie ſur les terraſſes. Ce n'étoit pas pour nous inſulter, ce ſont de fort bons humains ; mais comme nous prenions ſouvent la traverſe pour aller chercher nos plantes dans les montagnes où l'on n'a jamais vû d'étrangers, la curioſité les portoit à nous venir voir. Après avoir bien conſideré nôtre équipage, on commençoit à rire : eux de nos maniéres & de nos habits, & nous de leur ſotiſe. Tout cela ſe paſſoit dans les ruës, tandis que nos guides étoient occupez à nous chercher un gîte : le gîte trouvé nous commencions à marcher, eſcortez de la moitié du village : ordinairement on faiſoit une ſtation devant la porte de la maiſon, pour attendre qu'on eût diſſipé la fumée, & qu'on eût chaſſé les mouches, les couſins, les punaiſes, les puces, & les fourmis.

On profitoit de ce temps-là pour les conſultations : les malades étoient portez au milieu de la ruë, de même que du temps d'Hippocrate. Nous nous ſervions ſouvent des premiéres plantes qui ſe préſentoient, & lorſque le beſoin le demandoit, nous leur faiſions préſent de quelque vomitif pour emporter le levain des maladies les plus fâcheuſes : le plus ſouvent c'étoit à des Grecs. On ménageoit beaucoup les Muſulmans, ſur tout dans les lieux par où nous prévoyions d'être obligez de repaſſer. Qui ſçait s'il ne leur auroit pas pris envie de nous donner la baſtonade, ſi nos remedes les euſſent trop fatiguez ? l'exemple du Pacha de Candie nous avoit frappé, & nous n'aurions pû en ce cas-là recommencer nos travaux de ſix ſemaines. Sur les terres des Turcs on applique fort gravement les coups de bâton ſous la plante des pieds ; ils les comptent avec les grains de leur chapelets, & ſans s'informer de quelle faculté l'on eſt, ils vous régalent encore ſouvent de quelques coups de bâton ſur les épaules.

a λατρὸι χερτάμι

Quoique nous euſſions laiſſé nôtre air grave à Paris, on ne laiſſoit pas de nous fatiguer à tous momens : on couroit après nous en foule, en criant, a *Médecins, donnez-nous quelques plantes pour guérir nos maux.* Si nous reſtions ſur les grands chemins pour en décrire ou pour en deſſiner quelqu'une, on nous amenoit auſſi tôt des enfans ou des vieillards malades : nous leur donnions des remédes & des avis avec plaiſir ; ce qui nous faiſoit perdre bien du temps : mais outre la conſolation que nous avions de faire du bien, nous profitions de ces occaſions pour apprendre les noms vulgaires des plantes qui ſe preſentoient. Je regardois le cerveau de ces pauvres Grecs, comme autant d'inſcriptions vivantes, leſquelles ſervent à nous conſerver les noms citez par Théophraſte & par Dioſcoride ; quoique ſujettes à diverſes altérations, elles dureront ſans doute plus long-temps que les marbres les plus durs, parce qu'elles ſe renouvellent tous les jours, au lieu que les marbres s'effacent ou ſe détruiſent. Ainſi ces ſortes d'inſcriptions conſerveront dans les ſiécles à venir, les noms de pluſieurs plantes connuës de ces habiles Grecs, qui vivoient dans des temps plus ſçavans & plus heureux ; nous avons apris de cette maniére plus de 500. de ces noms vulgaires, qui par leur rapport avec les noms anciens, décident ſouvent des plantes les plus familiéres aux premiers Botaniſtes.

C'étoit principalement aux Papas & aux Caloyers que nous nous adreſſions pour cela : nous les regardions comme deſcendans en ligne droite de ces ſages Curetes, qui renfermoient dans leur tête toute la ſcience de leur temps : ceux-ci pourtant ſont de francs ignorans, qui ſçavent un peu mieux ſe mettre à leur aiſe que leurs voiſins ; auſſi poſſédent-ils le plus beau & le meilleur bien de l'Iſle. S'il y a un bon fond, une plaine fertile, de beaux Oliviers, des Vignes bien cultivées, il ne faut pas demander à qui elles appartiennent, on trouve bien-tôt le monaſtére : s'il n'y a pas de monaſtére, le Papas ne loge pas loin de là. Toutes les belles fermes dépendent des couvens ; c'eſt peut-être ce qui a ruiné le pays, car les Moines ne ſont guéres propres à ſoutenir un Etat. Il eſt vrai que ces Moines Grecs ſont de bonnes gens ; ils ne s'occupent qu'à labourer la terre, & ne ſe mêlent pas de medecine : ces Réligieux font très-maigre chére ; le gibier du pays ſeroit inutile, s'il ne s'y trouvoit d'autres perſonnes pour en faire uſage.

Les bourgeois de Candie ſe traitent fort bien : b on nourrit dans l'Iſle beaucoup de volaille, de pigeons, de bœufs, de moutons, & de cochons. On y voit quantité de tourterelles, de perdrix rouges, de bécaſſes, de becfigues, de liévres, point de lapins. La viande de boucherie y eſt très-bonne, hormis durant l'hyver : faute de pâturage, on eſt obligé dans cette ſaiſon de faire paître les troupeaux,

b Quidquid in Creta naſcitur, infinitò præſtat cæteris ejuſdem generis alibi genitis. *Plin. Hiſt. nat. lib. 25. cap. 8.*

peaux, le long de la mer parmi les joncs, où ils deviennent ſi maigres, que leur chair n'eſt que de la filaſſe. Les Grecs ne s'en embarraſſent guéres : ils ſe ragoûtent avec des racines ; & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, qui dit que les Grecs s'engraiſſent où les ânes meurent de faim : cela eſt vrai à la lettre, les ânes ne mangent que les feuilles des plantes, & les Grecs emportent juſques à la racine. Nous admirions quelquefois leur genre de vie : nos matelots paſſoient les journées entiéres à ne manger que de mauvais biſcuit, & de ces mouſſes ſalées, qui croiſſent ſur des rochers couverts de l'eau de la mer.

Quoiqu'il n'y ait pas dans cette Iſle la moitié du monde qu'il faudroit pour la cultiver, elle produit néanmoins plus de grains que ſes habitans n'en conſomment. Non ſeulement elle abonde en vins ; mais elle fournit aux étrangers, des huiles, de la laine, de la ſoye, du miel, de la cire, des fromages, du Ladanum. On y cultive peu de Coton & de Seſame : le Froment y eſt excellent, ſur tout aux environs de Candie & dans la plaine de la Meſſaria : mais on n'y ſçait pas faire le pain : c'eſt une pâte molaſſe, écraſée, & ſi peu cuite qu'elle s'attache aux dents. Les François y font de très-bon pain, bien cuit & bien levé, dont les Turcs ſont friands.

Les vins de Candie ſont excellens, rouges, blancs & clairets. [a] Il n'eſt pas ſurprenant que l'on voye des médailles des plus anciennes frappées au nom des Crétois, ſur le revers deſquelles on ait repréſenté des couronnes de [b] Lierre entremêlées de grappes de raiſin : les vins de ce climat ont autant de verdeur qu'il en faut pour corriger leur liqueur : cette liqueur bien loin d'être fade, eſt accompagnée de ce baume délicieux qui fait mépriſer tout autre vin à ceux qui ont bien goûté les vins de Candie. Jupiter ne beuvoit pas d'autre nectar, lorſqu'il regnoit dans cette Iſle. Quoique ces vins ſoient pleins de feu, [c] Galien ne laiſſoit pas d'y en trouver d'aſſez temperez pour en permettre l'uſage à ceux qui avoient la fiévre.

Les Turcs ne ſçauroient s'empêcher de boire de ſi bon vin, au moins pendant la nuit, & lorſqu'ils s'en mêlent, c'eſt à fond de cuve. Les Grecs en boivent jour & nuit ſans eau, & à petits coups, trop heureux d'enſevelir de temps en temps dans cette boiſſon le ſouvenir de leur miſére. Quand on verſe de l'eau ſur ces vins, le verre paroît tout rempli de nuages, traverſez de filets ondoyans & comme crépez, formez par la grande quantité d'huile ethérée, qui domine dans cette liqueur. Il ſeroit aiſé d'en tirer d'excellent eſprit de vin : cependant [d] l'eau de vie que l'on boit en Candie, de même que par tout le Levant, eſt déteſtable : pour faire cette liqueur, on met de l'eau ſur le marc des raiſins, que l'on charge après 15. ou 20. jours de digeſtion, avec des pierres plates fort lourdes, afin de l'exprimer : on diſtile cette piquete à moitié, & l'on jette le reſte : pour mieux faire, il faudroit jetter le tout ; car leur eau de vie n'a point de force & ne ſent que le brûlé ; elle eſt rouſſâtre, & ſe corrompt facilement.

La laine de Candie non plus que celle de Grece, ne peut ſervir qu'à des étoffes groſſiéres, à des liziéres, ou à des matelas. La ſoye de cette Iſle ſeroit parfaitement belle ſi on avoit l'adreſſe de la façonner. Le miel en eſt excellent, & ſent le Thym dont tout le terroir eſt couvert : ſon odeur n'accommode pas tout le monde, il eſt doré & plus liquide que celui de Narbonne. La cire & le Ladanum de cette Iſle ne ſont pas à mépriſer. On eſtime les fromages des montagnes de la Sphachie. [e] Athenée aſſûre qu'on faiſoit en Créte des fromages minces & larges pour brûler dans les ſacrifices ; apparemment qu'ils étoient excellens, puiſqu'on n'employoit rien que de bon dans ces cérémonies. Quoique la Candie ſoit un riche pays, cependant les meilleures terres de l'Iſle ne ſont guéres bien cultivées, & même les deux tiers de ce Royaume ne ſont que montagnes ſéches, pelées, déſagréables, eſcarpées, taillées à plomb & plus propres pour des chévres que pour des hommes.

On reſpire un fort bon air en Candie : il n'y a que le [f] vent de terre à craindre : on a penſé deux ou trois fois abandonner la Canée où ce vent eſt tout à fait ſuffocant. On a remarqué plus haut, que ſouvent il étouffoit les gens en pleine campagne : nous eumes grand peur de pareil accident en venant du cap Mélier à la Canée. A l'égard des eaux, on n'en ſçauroit trouver de plus belles ni de meilleures. Tout bien conſideré l'on peut dire que cette [g] Iſle eſt placée ſous un beau ciel : auſſi l'appelloit-on autrefois l'Iſle heureuſe : il n'y a pas juſques aux pierres qui n'en ſoient eſtimables..

La plûpart des villages y ſont bâtis de marbre blanc, mais il eſt tout brut & ne paroît pas plus que nôtre moilon : on n'employe le marbre que parce qu'il eſt plus commun que les autres pierres, par la même raiſon que le fer eſt plus rare en Amerique que l'or & l'argent. Que diroient les Dipænes, les Dédales, les Scyllis, les Ctéſiphons, les Métagénes, s'ils voyoient blanchir le marbre avec de la chaux ? Excepté Dédale, [h] tous ces habiles ſculpteurs & architectes étoient Crétois, & les deux derniers avoient bâti le Temple de Diane à Ephéſe : ces grands hommes n'employoient pas la bouë au lieu de mortier, comme les Grecs d'aujour-



a *Goltz. Grec.*
b Larga viris mira ſoli indulgentia. *Solin. cap.* 11.
c *Comment.* 3. *in Lib. Hippoc. de victus ratione in morb. acut.*
d Pani, *Raki.*
e *Deipn. lib.* 14.
f Vent du Sud.

g Macaros. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
Nonnulli etiam à temperie cæli, Μακάρων νῆσον apellatam prodiderunt. *Solin. Polybiſt. cap.* 11.
h *Plin. Hiſt. nat. lib.* 36. *cap.* 4. *& lib.* 7. *cap.* 37. *Vitruv. Architt. lib.* 3. *cap.* 2.

jourd'hui, qui ne font que délayer la terre avec de l'eau, ſans y mêler ni chaux ni ſable. Dans les villages, les maiſons n'ont qu'un ſeul étage partagé en deux ou trois piéces éclairées chacune par une ouverture où l'on a engagé une cruche de grez d'un pied & demi de diamétre, ouverte par les deux fonds, & maçonnée dans le couvert : ce couvert eſt en terraſſe, & conſiſte en une couche de terre épaiſſe de demi pied, étenduë ſur des fagots ſoutenus, chez les plus aiſez, par des ſabliéres couvertes de planches. Nos Auvergnats & nos Limouſins, trouveroient bien à s'occuper dans ce pays-là.

Pendant la paix, on vit fort doucement dans cette Iſle : durant la guerre, toute la campagne eſt déſolée par les Cains : on appelle de ce nom-là les Grecs revoltez & retirez chez les Vénitiens, à la Sude, ou à Spina longa. Ces Cains, ou faux freres, brûlent, ſaccagent, violent & commettent toutes ſortes de cruautez : ils s'attachent ſur tout à faire des priſonniers Turcs, qu'ils rançonnent le plus qu'ils peuvent. Si un Cain eſt pris, il n'y a point de quartier pour lui : on l'empalle, ou on le met au [a] Ganche. Dans la derniére guerre, il y en eut un, qui pour éviter le dernier ſupplice, offrit [b] deux mille écus : le Pacha ne laiſſa pas que de le faire empaler avec ſon argent au col.

Pour empaller un malheureux, on le fait coucher ventre à terre, après lui avoir lié les mains derriére le dos : on lui endoſſe le bas d'un âne, ſur lequel s'aſſoyent deux valets du bourreau, afin de le bien aſſujetir, tandis qu'un autre lui cogne le viſage contre terre avec les deux mains qu'il lui appuye fortement ſur le col : un quatriéme Officier lui fend le derriére de la culotte avec des ciſeaux, & lui enfonce un pal dans le fondement ; ce pal eſt une broche de bois, qu'il fait avancer avec les mains autant qu'il peut : après cela un autre eſtaffier chaſſe cette broche avec un maillet juſques à ce qu'elle ſorte par la poitrine : enfin on plante le pal tout droit, & ſi ces malheureux vivent encore quelque temps, les Turcs les plus zélez pour l'Etat s'approchent d'eux pour leur chanter pouille, bien loin de les exhorter à ſe faire [c] Muſulmans. Les Turcs ſont ſi perſuadez, qu'un homme qui a fait un grand crime eſt indigne d'être Muſulman ; que lors qu'un Muſulman eſt condamné à mourir perſonne ne l'aſſiſte, parce qu'ils croyent que ſon crime l'a rendu *Jaour*, c'eſt-à-dire infidéle & Chrétien.

Le Ganche eſt une eſpéce d'eſtrapade, dreſſée ordinairement à la porte des villes : le bourreau éleve les condamnez par le moyen d'une poulie ; & lâchant enſuite la corde, il les laiſſe tomber ſur des crochets de fer, où ces malheureux demeurent acrochez tantôt par la poitrine, tantôt par les aiſſelles, ou par quelque autre partie de leur corps : on les laiſſe mourir en cet état : quelques-uns vivent encore deux ou trois jours : il y en a qui demandent à fumer tandis que leurs camarades crient comme des enragez. On dit qu'un Pacha paſſant devant une de ces potences en Candie, jetta les yeux ſur un de ces miſérables, qui lui dît d'un ton railleur : Seigneur, puiſque tu es ſi charitable ſuivant ta loi fais moi tirer un coup de mouſquet pour finir cette tragédie.

Quoique la vie des Candiots ſoit aſſez molle ils ne laiſſent pas de monter ſouvent à cheval & de chaſſer ; ils ne ſçavent ce que c'eſt que de chaſſer à pied : les Seigneurs du pays ont ordinairement des chevaux de Barbarie parfaitement beaux, & qui durent bien plus long-temps en ce pays-là qu'en France, où le ſerein & le foin les rendent pouſſifs & fluxionaires. Les chevaux de l'Iſle ſont des bidets pleins de feu, dont l'encoulûre eſt aſſez belle & la queuë fort longue ; la plûpart ont ſi peu de boyau que la ſelle ne ſçauroit leur tenir ſur le dos : ils ſont entiers & ſe cramponent ſi adroitement dans les rochers, qu'ils grimpent d'une viteſſe admirable dans les lieux les plus eſcarpez : on n'a qu'à les prendre d'une main par le crin, & tenir la bride de l'autre ; dans les deſcentes les plus horribles, qui ſont aſſez fréquentes dans cette Iſle, ils ont le pas ferme & aſſûré, mais il faut les laiſſer faire, & marcher ſur leur bonne foi : ils ne s'abbatent jamais quand on s'abandonne à leur conduite, non plus que lorſqu'ils portent des fardeaux beaucoup plus lourds que le corps d'un homme : ordinairement ils ne tombent que lorſque le cavalier ne leur lâche pas aſſez la bride, car alors ayant la tête trop élevée, ils ne ſçauroient porter leur vûë en bas pour placer ſûrement leurs pieds. Lorſque je me trouvois ſur le bord de quelque précipice, bien loin de vouloir régler le mouvement de mon cheval, je fermois les yeux pour ne pas voir le danger, ou bien je mettois pied à terre avec mes amis pour herboriſer.

Nous profitions toûjours de quelque nouvelle plante, & ces ſortes de plantes ne s'appellent rares, que parceque ceux qui s'appliquent à la Botanique vont rarement ſe fatiguer dans des lieux ſi rudes ; il eſt plus naturel de ſe promener dans un bois, & les prémiers hommes ne ſe ſont ſervis de plantes qu'on appelle uſuelles, que par la facilité qu'ils avoient de les trouver ſous leur main : il eſt mal aiſé de rendre raiſon pourquoi celles qui naiſſent dans les fentes des rochers ſont ſi différentes de celles qui pouſſent dans le beau pays ; on n'eſt guéres plus habile quand on a recours à la différence du ſuc nourricier que ces lieux leur fourniſſent ; car cette différence de nourriture ne nous dédommage pas de nôtre ignorance : c'eſt tomber d'une difficulté dans une autre, & c'eſt-là le défaut ordinaire des Phyſiciens.

Pour

[a] *Eſpece d'eſtrapade.*
[b] Quatre bourſes. *La bourſe eſt de 500. écus.*
[c] Fidéles.

Pour revenir aux chevaux de Candie, les Dames Turques ou Gréques, qui ne ſçauroient ſe ſervir d'autre voiture, à cauſe de la difficulté des chemins, ne deſcendent jamais, & l'on n'entend pas dire qu'il leur arrive d'accidents fâcheux par la chûte de leurs chevaux : ces petits chevaux ſont merveilleux pour courre le liévre ; cette chaſſe & la chaſſe à l'oiſeau, ſont celles que les Turcs aiment le plus ; il eſt vrai que leur oiſeaux ſont excellens & bien dreſſez : on en faiſoit une eſpéce de commerce du temps que l'Iſle appartenoit aux Vénitiens ; on en porte encore quelques-uns en Allemagne par la voye de Venize ; la plûpart ſont deſtinez pour Conſtantinople, de même que ceux qu'on éleve dans quelques autres Iſles de l'Archipel.

Tous les chiens de Candie ſont des lévriers bâtards, malfaits, fort élancez, & qui paroiſſent tous de même race : leur poil eſt aſſez vilain, & par leur air il ſemble qu'ils tiennent quelque choſe du loup & du renard. Ils n'ont rien perdu de leur ancienne ſagacité, & naturellement ils ſont tous grands preneurs de liévres & de petits cochons : lorſque ces chiens ſe rencontrent entre eux, ils ne fuyent pas, mais ils s'arrêtent tout court, & commencent à gronder en ſe montrant les dents, qui ne ſont pas les plus laides parties de leurs corps ; après quoi ils ſe ſéparent de ſang froid : on ne voit pas d'autre eſpéce de chiens dans ce pays ; il ſemble qu'elle s'y ſoit conſervée depuis la belle Gréce : il n'eſt parlé chez les anciens que des chiens de Créte, & de Lacedemone, quoique inferieurs à nos lévriers, leſquels ſont fort communs en Aſie & aux environs de Conſtantinople, où ils trouvent bien à exercer leurs talens dans les plaines de Thrace & d'Anatolie.

Nous avions à nôtre ſervice un de ces chiens de Candie, qui pourvoyoit quelquefois à nos beſoins dans les endroits les plus éloignez des villages : Arab, c'étoit le nom de nôtre lévrier, avoit une ſi grande averſion pour toutes les perſonnes coiffées avec des turbans ou des bonnets, qu'il s'étoit lui-même rétiré dans un des coins du veſtibule de la maiſon de nôtre Conſul, où il attendoit tranquillement qu'on lui donnât à manger, ſans oſer entrer dans la cuiſine : dès que quelqu'un ſe préſentoit en chapeau, il venoit lui faire mille careſſes : nous prîmes amitié pour cet automate quand nous ſçûmes les avantages qu'on en pouvoit retirer, & parce qu'il s'attacha plus à nous qu'aux autres François : à la campagne on n'avoit qu'à lui faire le ſignal ; c'eſt-à-dire frapper des mains & l'appeller trois ou quatre fois par ſon nom : il partoit d'abord pour aller à la chaſſe, & ne revenoit jamais ſans nous rapporter quelque liévre ou quelque cochon. Du temps de l'ancienne Créte les cochons n'étoient pas expoſez à ces ſortes d'inſultes, on les regardoit comme des animaux ſacrez, ſuivant un fragment d'Agatocles le Babylonien que [a] Athénée nous a conſervé : cette vénération pour les cochons n'étoit fondée pourtant que ſur une fable, laquelle aſſûroit que non ſeulement Jupiter étoit né ſur le mont Dicté, mais qu'il y avoit été allaité par une truye : Arab & ſes amis auroient fait mauvaiſe chére dans ce temps-là ; il nous ſuivit juſques à la marine, lorſque nous allâmes nous y embarquer, mais il n'entroit jamais dans aucun bâtiment, & il les fuyoit avec autant de précaution que les turbans, comme s'il avoit voulu reſter dans l'Iſle, pour y chaſſer & fournir des liévres ou des cochons aux autres François qui y demeurent. J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect, &c.

[a] *Deipn. lib. 9.*

# LETTRE III.

## *ETAT PRESENT DE L'EGLISE GREQUE.*

MONSEIGNEUR,

Comme j'aurai l'honneur dans la ſuite de vous parler ſouvent des Patriarches, des Papas, des Caloyers, & des autres Miniſtres de l'Egliſe Gréque, je crois que pour éviter les repetitions, il vaut mieux vous entretenir dans cette lettre de tout ce que j'ai appris de l'état préſent de cette Egliſe.

Elle eſt tombée dans un deſordre ſi affreux depuis la [b] priſe de Conſtantinople par Mahomet II. que pour peu qu'on ait de zéle pour la réligion, on ne ſçauroit la conſiderer ſans verſer des larmes : cependant quelque déſir que les Turcs ayent montré d'humilier les Grecs, ils ne leur ont jamais défendu ni l'exercice, ni l'étude de leur Réligion ; au contraire le Sultan, dont on vient de parler, pour leur marquer qu'il n'y vouloit faire aucun changement, honnora le premier Patriarche que l'on élût ſous ſon regne, des mêmes préſens que les Empereurs Grecs avoient accoutumé de faire dans ces occaſions. Ces préſens conſiſtoient en mille écus argent comptant, un bâton paſtoral d'argent, une robbe de camelot, & un cheval blanc.

Ce n'eſt donc qu'à l'ignorance de ceux qui gouvernent l'Egliſe Gréque qu'il faut attribuer ſa décadence, & cette ignorance eſt la ſuite des miſéres de l'eſclavage. Les plus habiles d'entre les Grecs, après la perte de la capitale de leur Empire, ſe re-



b. En 1453.

tirérent en divers endroits de la Chrétienté ; ils emportérent avec eux toutes les ſciences de leurs pays, & par conſéquent toutes les vertus. Ceux qui reſtérent dans l'Empire Othoman, & ſur tout ceux qui leur ſuccedérent, negligérent tellement le Grec litteral, qu'ils furent hors d'état de puiſer dans les véritables ſources du Chriſtianiſme, & ſe rendirent incapables & indignes d'expliquer l'Evangile. Ce deſordre ſubſiſte encore aujourd'hui parmi les Grecs : à peine ſçavent-ils lire ce qu'ils n'entendent pas : c'eſt même un Grand mérite parmi les gens d'Egliſe de ſçavoir lire, & vous ſerez ſurpris, Monſeigneur, d'apprendre qu'à peine y a-t-il ſur les terres des Turcs une douzaine de perſonnes habiles dans la connoiſſance du Grec litteral.

Les Grecs ſe flattent que le grand Duc de Moſcovie les tirera quelque jour de la miſére où ils ſont, & qu'il détruira l'Empire des Turcs : mais outre qu'il n'y a point d'apparence à ce changement, ils ne deviendroient pas plus habiles en changeant de maître. Les Moſcovites eux-mêmes ne ſont inſtruits que par les Moines de [a] Monte Santo, qui ne méritent pas le nom de Théologiens.

Que peut-on penſer d'une Egliſe, dont le Chef au lieu d'être déſigné par le Saint Eſprit, eſt très-ſouvent nommé par le Grand Seigneur ou par ſon premier Vizir, qui ont en horreur le nom Chrétien ? Il n'y a rien de plus triſte que de conſidérer que les Grecs eux-mêmes ſont les Auteurs d'une telle abomination. Les Turcs n'ont jamais exigé qu'une ſomme d'argent pour délivrer les Patentes du nouveau [b] Patriarche : les Grecs ont commencé les premiers à mettre le Patriarchat à l'enchére, ſans attendre la mort du Prélat qui en étoit pourvû. Cette dignité ſe vend aujourd'hui ſoixante mille écus. On a beau dire encore une fois que cette ſomme n'eſt donnée que pour obtenir la confirmation d'une élection Canonique : un Patriarche bien ſouvent en détrône un autre, & il y en a qui après avoir été dépoſſedez une ou deux fois remontent encore ſur leur chaire. Cruſius aſſûre que Simon de Trébiſonde fut le premier qui dépoſſeda Marc le Patriarche en donnant mille ſequins à Mahomet II.

On ne prétend pas que toutes les promotions des Patriarches ſoient ſimoniaques : au contraire on eſt très-perſuadé qu'il y a de ſaints perſonnages dans l'Egliſe Gréque qui ne voudroient pas achetter cette dignité à quelque prix que ce fût, & qui après leur élection faite canoniquement par les Evêques, ne donnent au Vizir la ſomme ordinaire que dans la vûë d'obtenir leurs proviſions, de même que font nos Prélats par rapport à leurs bulles. On ne ſçauroit trouver à redire à cette conduite : mais les Grecs ne ſçauroient auſſi diſconvenir que pluſieurs de leurs Religieux n'ayent quelquefois, à force d'argent, détrôné leur Patriarche tout plein de vie & de ſanté, & qu'ils n'ayent enchéri par deſſus le marché qu'il avoit fait : n'eſt-ce pas là achetter le Patriarchat, & peut-on ſe diſpenſer d'appeller Simonie une telle pratique ? Quand l'ambition aveugle donc un Caloyer juſques à vouloir achetter ſa miſſion de Satan, il fait ſa cabale avec quelques Evêques de ſes amis, qui ne perdent rien apparemment à cette promotion : on ne manque pas de preſſentir le grand Vizir, le marché eſt bien-tôt conclu, & l'aſpirant quoique pauvre ne manque pas de trouver de riches Marchands, qui dans la vûë d'un profit conſidérable & aſſûré font toutes les avances neceſſaires. Si le grand Vizir n'eſt pas à Conſtantinople, l'affaire ſe traite avec le [c] Gouverneur de la Ville. On expédie les proviſions ſitôt que l'argent eſt compté, & le nouveau Patriarche, accompagné des Evêques de ſa faction, ſans s'embarraſſer de ce qu'en dira l'ancien Patriarche, ni le reſte du Clergé, s'en vient recevoir le Caftan chez le Vizir ou chez le Gouverneur : ce Caftan eſt une veſte de brocatelle ou de quelque autre étoffe, dont le Grand Seigneur fait préſent aux Ambaſſadeurs & aux perſonnes revêtuës nouvellement d'une dignité conſidérable.

Les Evêques de la ſuite du Patriarche reçoivent auſſi chacun leur veſte, & s'en vont comme en triomphe à l'Egliſe Patriarchale dans le quartier de Balat, précedez par un [d] Garde de la Porte, par deux [e] Exempts des Gardes du Grand Seigneur, par un des Secretaires ou du Grand Vizir ou du Gouverneur de la Ville, & par une troupe de Janiſſaires : les Evêques & les Caloyers forment l'arriére-garde de ſa marche. Dès qu'ils ſont arrivez à la porte de l'Egliſe, on fait la lecture des proviſions du Patriarche, par leſquelles le Sultan commande à tous les Grecs de ſon Empire de reconnoître un tel pour Chef de leur Egliſe, de lui fournir les ſommes neceſſaires pour ſoutenir ſa dignité & pour payer ſes dettes : tout cela ſous peine de la baſtonade, de confiſcation des biens, & d'interdiction des Egliſes. Ne ſont-ce pas là de belles marques de miſſions ! Après la lecture des Patentes du Patriarche, on ouvre la porte de l'Egliſe, & le Secretaire du Grand Vizir ayant placé le Patriarche ſur ſon ſiége, ſe retire avec les autres Turcs, qui emportent chacun une ſomme d'argent.

Il n'y a pas lieu de douter que le nouveau Patriarche ne profite du temps ; la Tyrannie ſuccéde à la Simonie : il commence par faire ſignifier l'ordre du Sultan à tous les Archevêques & Evêques de ſon Clergé. Non ſeulement ce nouveau Chef eſt traité de [f] *vôtre Sainteté* ; mais de *vôtre toute Sainteté*. Il eſt toûjours vêtu en ſimple Caloyer, & on lui baiſe la main ou ſon chapelet en le portant de la bouche au front. Sa plus grande application eſt

a Ὄρος Ἅγιον, aujourd'hui Ἅγιον Ὄρος.
b ὁ Πατριάρχης.
c Caimacan.
d Capigi.
e Tzaus. *On prononce* Chiaoux.
f Παναγιότητα σὸ καὶ Παναγιότατος.

est à examiner le revenu de chaque Prélat ; il les taxe & leur enjoint très-expressément par une seconde lettre d'envoyer la somme reglée, autrement les Prélatures sont au plus offrant: les Prelats accoûtumez à ce commerce n'épargnent pas leurs Suffragans : ceux-ci tourmentent les Papas; les Papas rançonnent les parroissiens, & ne jettent pas une goutte d'eau benite, pour ainsi dire, qui ne soit payée par avance.

Si dans la suite le Patriarche a besoin d'argent, il en met l'exaction à l'enchére parmi les Turcs: celui qui en donne le plus s'en va dans la Gréce sommer les Prélats. Ordinairement sur vingt-mille écus à quoi le Clergé est taxé, le Turc en tire vingt-deux mille, & profite des deux mille écus pour sa peine, outre qu'il est défrayé dans tous les diocéses. En vertu de la convention qu'il a faite avec le Patriarche, il casse & interdit des fonctions Ecclesiastiques, les Prélats qui refusent de payer leur taxe : s'ils n'ont pas d'argent comptant, ils en empruntent des Juifs à gros interêts sur la caution de leurs diocésains : telle est aujourd'hui cette Eglise si florissante autrefois, & si glorieuse d'avoir eu pour Pasteurs les Athanases, les Basiles, les Chrysostomes.

La Hiérarchie de l'Eglise Gréque est composée de quelques autres Patriarches, qui reconnoissent pour Chef celui de Constantinople : ces Patriarches sont celui de Jerusalem, qui prend soin des Eglises de la Palestine, & des confins de l'Arabie : celui d'Antioche qui réside à Damas, a pour partage les Eglises de Syrie, de Mésopotamie, & de Caramanie; celui d'Alexandrie demeure au Caire, & gouverne les Eglises d'Afrique & d'Arabie. Toutes les autres Eglises Gréques de l'Empire Othoman dépendent immédiatement du Patriache de Constantinople : les Archevêques ont leur rang après le Patriarche; & après ceux-ci viennent les Evêques; ensuite les [a] Protopapas, puis les [b] Papas, & enfin les Caloyers. Quand on saluë un Archevêque ou un Evêque, on lui baise la main, & on l'appelle [c] *vôtre toute Prêtrise*, ou [d] *vôtre Beatitude*; on traite les Prêtres de [e] *vôtre Sainteté*.

Les [f] Caloyers sont des Religieux de l'Ordre de Saint Basile; il n'y a point de bigarrure dans leurs ha-

a Archiprêtres.
b Curez.
c Πανιερότη σῦ καὶ.
d Μακαριότη σῦ.
e Ἁγιότητα σῦ.
f Καλογέρος, bon vieillard.

habits : ce corps fournit tous les Prélats de l'Egliſe Gréque; les [a] Papas ne ſont proprement que des Prêtres ſéculiers, & ne peuvent parvenir qu'à être Curez [b] Archiprêtres. Le premier ordre que l'on confére à ceux qui ſe deſtinent à l'Egliſe; eſt celui de [c] Lecteur, dont l'office eſt de lire l'Ecriture ſainte au peuple les jours de grandes Fêtes, ces Lecteurs deviennent [d] Chantres, puis [e] Soudiacres & chantent l'Epître à la Meſſe; enſuite ils ſont faits [f] Diacres & chantent l'Evangile : le dernier ordre eſt la [g] Prêtriſe. Pour ce qui eſt de la Cléricature, ils ne la comptent pas proprement parmi les ordres; on appelle Clercs toutes les perſonnes qui ſont du corps du Clergé : il y a des endroits où l'on donne ce nom à [h] ceux qui annoncent les Antiennes aux Chantres, pour leur marquer ce qu'ils doivent dire : le premier enfant qui ſe préſente le peut faire; car ils ſont preſque tous inſtruits à cela. Le Soudiacre prend ſoin des ornemens & des vaſes ſacrez : c'eſt lui qui diſpoſe le pain à conſacrer & qui le met ſur la table de Propoſition; il reçoit les offrandes, habille le Prêtre, [i] lui donne à laver & à eſſuyer les mains : le Diacre porte l'étole & tient [k] l'éventail pour chaſſer les mouches qui ſont ſur l'Autel.

Il eſt permis aux Prêtres de ſe marier une fois en leur vie, pourvû qu'ils s'engagent dans les liens du mariage, avant que d'être ſacrez : il faut pour cela qu'ils déclarent en confeſſion à un Papas, qu'ils ſont vierges & qu'ils veulent épouſer une vierge : s'ils s'accuſent d'avoir connu des femmes, ils ne ſauroient ſe faire Prêtres, ſi ce n'eſt qu'ils corrompent leur Confeſſeur par argent. Après donc que le Confeſſeur a reçû la dépoſition du Diacre, il certifie à l'Evêque qu'un tel eſt vierge, & qu'il a deſſein d'épouſer une vierge : on le marie, & enſuite on lui confére l'ordre de Prêtriſe; mais il ne ſauroit paſſer à de ſecondes noces : c'eſt pour cela qu'on lui choiſit pour épouſe [l] la plus belle fille du village & dont le teint promet une longue vie. A l'égard de la viande, les Papas ne ſont obligez de s'en abſtenir que deux jours par ſemaine, comme les ſéculiers. La Bibliothéque de ces Prêtres eſt ordinairement fort petite; comme leurs bréviaires & les autres livres de priéres ſont chers, par la neceſſité où ils ſe trouvent de les tirer de Veniſe; ils ſe diſpenſent de reciter l'Office, quoiqu'il ſoit en Grec vulgaire : pour la Meſſe, ils ne la diſent pas tous les jours, parce qu'il ne leur eſt pas permis de coucher avec leurs femmes la veille des jours qu'ils doivent célébrer.

On diſtingue les Papas des Caloyers par une [m] bande blanche, haute d'environ un pouce appliquée au bas des bonnets des Papas : il y a bien des endroits même où les Papas & les Caloyers portent [n] une piéce de drap noir, attachée au dedans du [o] bonnet & qui leur pend ſur le dos, cela leur donne un petit air de Prélat : tous leurs bonnets ſont du même modéle & faits à Monte Santo, plats par deſſus, noirs, & à deux oreilles; leur [p] habit eſt noir ou brun foncé, c'eſt une eſpéce de ſoutane toute ſimple, ſur laquelle on met une ceinture de même couleur.

Les Caloyers font vœu d'obéiſſance, de chaſteté & d'abſtinence; ils ne diſent pas la Meſſe, s'ils veulent ſe tenir dans leur régle : s'ils ſe font Prêtres, ils deviennent [q] Moines ſacrez, & ne célébrent qu'aux plus grandes Fêtes; c'eſt-pourquoi dans tous les couvents il y a des Papas entretenus pour déſervir l'Egliſe : ainſi les Moines ſacrez ne différent préciſément des Caloyers que par la Prêtriſe.

Ceux qui veulent ſe faire Caloyers, s'adreſſent à un Moine ſacré, pour en recevoir l'habit, & cette cérémonie coute environ une douzaine d'écus. Avant la décadence de l'Egliſe Gréque, le [r] Supérieur d'un couvent examinoit le poſtulant avec ſoin, & pour éprouver ſa vocation, il l'obligeoit de reſter trois ans dans le Monaſtére; après ce terme, s'il perſéveroit dans ſon deſſein, le Supérieur le menoit dans l'Egliſe, & lui tenoit le Diſcours ſuivant : „ Nous voici, mon frére, en préſence „ de l'Ange du Seigneur, devant qui il ne faut pas „ mentir : N'eſt-ce pas pour éviter le châtiment „ de quelque faute que vous voulez vous retirer „ dans cette maiſon ? Ne ſeroit-ce pas quelque „ chagrin domeſtique, quelque dépit amoureux, „ quelque affaire criminelle qui vous ameneroit „ parmi nous ? Non, mon pere, répondoit ordi- „ nairement le poſtulant; ce n'eſt que pour vaquer „ à mon ſalut que je veux quitter le monde & ſes „ vanitez : alors le Supérieur lui donnoit l'habit, & après quelques priéres, il lui coupoit une treſſe de cheveux qu'il attachoit avec un morceau de cire contre la muraille près de l'Autel.

Il n'y a plus de diſcipline à préſent parmi les Grecs; on reçoit les Religieux fort jeunes, & ſur tout dans les couvents, où l'on en voit qui n'ont que dix ou douze ans : ce ſont le plus ſouvent des fils de Papas, à qui l'on montre à lire & à écrire; d'ailleurs ils ſont employez aux offices les plus vils, & cela leur tient lieu de noviciat : dans les couvents

a Πάπας, ou Πάππας.
b Πρωτοπάππας.
c Αναγνώστης.
d Ψάλτης.
e Υποδιάκονος.
f Διάκονος.
g Ιερωσύνη.
h Κανονάρχης και Κανονάρχοι.
i το Μανδύλιον, eſſuyemain.
k το Ριπίδιον, éventail.
l Παπαδία.
m Περισφα.
n Παραμάνδυα.
o Καμιλαύχιον και Καμηλαύχιον, και σκιαδοκαλαία.
p Μανδύα και το Μανδύον.
q Ιερομοναχος και Αδελφοπρεσβύτερος.
r Ηγούμενος.

vents les plus réguliers, le novicist ſe prolonge encore deux ans, après la priſe d'habit : ces couvents ſont ceux de Monte Santo, de Saint Luc proche Thébes, d'Arcadi en Candie, de Néamoni à Scio, de Mavromolo ſur le Boſphore, des Monaſtéres des Iſles des Princes, &c. La vermine incommode fort ces pauvres novices; nous leur aprîmes l'uſage de [a] l'herbe aux poux, pour la faire mourir : le Seigneur y a bien pourvû, la plante eſt commune dans tout le pays.

Les Caloyers & les autres Eccleſiaſtiques ſont mal propres, leurs cheveux & leur barbe ſont tout à fait négligez; car la plûpart gagnent leur vie à la ſueur de leur corps, & s'appliquent à toutes ſortes d'ouvrages, ſur tout à labourer la terre & à cultiver la vigne : les fréres laics ſont les plus mal tournez & reſſemblent à nos fréres donnez : je ne ſçai pas comment on les appelle chez les Grecs; ce ſont de bons payſans, qui après la mort de leurs femmes, ſont donation de leurs biens au couvent où ils paſſent le reſte de leur vie à travailler la terre : tous ces Moines ne vivent que de quelques poiſſons, de légumes, d'olives, de figues ſéches : leur réfectoire ne vaut guéres mieux que celui de la Trappe, ſi l'on en excepte le vin ; & le plus méchant vin de Gréce vaut incomparablement mieux que le meilleur cidre du Perche. Les étrangers mangent de la viande chez les Caloyers; mais il faut l'y porter ; on y trouve ordinairement des olives vertes & ſalées tout à fait ragoutantes : les olives noires y ſont auſſi communes & d'un meilleur goût; on les met par couches avec du ſel dans de grandes cruches, où elles ſe conſervent ſans eau pendant plus d'une année : j'ai eſſaié d'en faire préparer en Provence de cette maniére, mais cela n'a pas réüſſi.

Toutes les portions ſont égales dans les Monaſtéres Grecs ; le Supérieur n'eſt pas mieux nourri que le dernier de la maiſon, il en eſt de même pour ce qui regarde les autres beſoins de la vie: quand le [b] Supérieur ſort de charge, il n'eſt dépouillé que de ſon authorité; lorſqu'il eſt en charge, il n'oſeroit en abuſer, ſur tout par rapport aux châtimens & aux pénitences que mériteroient les fautes de ſes Réligieux; la moindre ſévérité leur feroit quelquefois prendre le turban, au lieu du bonnet de Monte Santo. Les pénitences ſont donc volontaires dans les cloîtres; on n'y connoît guéres la ſoumiſſion & l'humilité : ces vertus ne ſont pratiquées que par les cuiſiniers ; car ils viennent ſe proſterner à la porte du refectoire, pour y recevoir la benediction des Réligieux qui en ſortent.

Comme il y a trois états de perfection dans la vie monaſtique chez les Grecs, on diſtingue auſſi les Réligieux par trois ſortes d'habits; [c] les novices n'ont qu'une ſimple [d] tunique du plus groſſier de tous les draps; les profés ont une [e] tunique plus ample & plus propre : on appelle [f] Réligieux du petit habit les plus fervens, pour les diſtinguer de ceux qui vont le train ordinaire : enfin on donne [g] la cucule & le [h] ſcapulaire aux plus [i] parfaits, que l'on ne fait pas difficulté de comparer aux Anges : on les enterre avec ces ornemens, car pendant leur vie, ils ne les portent que durant ſept jours.

Il y a des endroits dans la Gréce, où les Caloyers ſont diſtinguez en Anacorétes & Aſcétiques ou Hermites : les Anacorétes vivent trois ou quatre enſemble dans une maiſon dépendante du couvent, duquel ils la louent à vie : ils ont leur chapelle, & s'appliquent après leurs priéres à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers, & d'autres arbres, qui leur fourniſſent des fruits pour leur année : ces Moines ne différent des conventuels, que parce qu'ils ſe communiquent moins avec le monde, & qu'ils ſont en petit nombre dans leur retraite.

La vie des Aſcétiques ou Hermites, eſt la plus dure de toutes, ce ſont des Caloyers reclus, qui ſe retirent volontairement dans les rochers les plus affreux : ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les jours des Fêtes : à peine leur nourriture ſuffit-elle pour les empêcher de mourir : les Pacomes & les Macaires n'ont pas vécu plus auſtérement : je ne crois pas que ſans une vocation bien particuliére, il ſoit permis à des hommes de mettre leur vie à une telle épreuve ; Dieu veut ſans doute que nous la conſervions autant que cela dépend de nous, & ces bonnes gens ſe font mourir à plaiſir ; d'un autre côté, ces grandes auſtéritez, jointes à une retraite perpetuelle, leur font bien ſouvent tourner la cervelle. La plûpart des Aſcétiques donnent dans des réveries pitoyables, & bien éloignées de la véritable connoiſſance de nos devoirs ; peu à peu leur cervelle devient un moule à viſions : au reſte ces pauvres Hermites ne mandient point ; les Moines leur fourniſſent de temps en temps un peu de biſcuit, lequel joint à quelques herbes champêtres, fait tout le ſoûtien de leur vie.

Il s'en faut bien que [k] les Réligieuſes Gréques ne vivent ſi auſtérement ; la plûpart ſont des Magdelaines mitigées, qui ſur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneſſe : elles ſe retirent enfin dans des monaſtéres, pour y mener une vie un peu moins ſcandaleuſe, ſous les yeux d'une [l] Supérieure qui n'eſt pas trop ſévére.



a Delphinium Platani folio, Staphiſagria dictum Inſt. Rei herb 4:8.
b Προηγούμενος. Ex'upericur.
c Ἀρχάριοι.
d Ῥάσα καὶ Ῥᾶσα.
e Μανδύα, Μανδύον, Χιτὼν, Σχῆμα.
f Μικρόσχημοι.
g Κουκούλιον.
h Ἀναλαβος.
i Μεγαλόσχημοι.
k Καλογρία, Καλογρία μονάστρια, Καλογραια, Bonne vieille. Καλογρίαι, Καλογήραι μοναστρίαι. Adriani.
l Ἡγουμένισσα.

A l'égard des Moines Grecs, ils s'adonnent moins à la contemplation que les Aſcétiques ; ces Moines ſe levent tous les jours à une heure & demie après minuit, pour prier enſemble : la nuit du Samedi au Dimanche, c'eſt à une heure préciſe : [a] les nuits des veilles de l'Aſcenſion, de la Pentecôte, de Saint Jean Baptiſte, de Saint Pierre & de Saint Paul, de la Transfiguration du Sauveur, des Fêtes de la Vierge, ſe paſſent toutes en priéres : [b] ordinairement après l'Office de minuit, les Moines ſe retirent dans leurs cellules & reviennent à l'Egliſe ſur les cinq heures pour dire Matines, [c] Laudes & Prime que l'on commence au lever du Soleil ; après cela chacun va à ſon ouvrage : ceux qui reſtent dans le couvent, reviennent encore à l'Egliſe pour dire Tierce & Sexte, & pour aſſiſter à la Meſſe. Au ſortir de la Meſſe, on va dîner au refectoire, où l'on fait la lecture de même que dans nos communautez ; on retourne à l'ouvrage après le dîné : à quatre heures on chante Vêpres : on ſoupe à ſix : on dit Complies après le ſoupé : à huit heures les Moines ſe couchent.

Outre les jeûnes d'Egliſe, les Caloyers en ont trois particuliers ; le premier eſt inſtitué en l'honneur de Saint Dimitre : ce jeûne commence le 1. Octobre, & ne finit que le 26. du même mois, [d] jour de la Fête de Saint Dimitre martyriſé à Theſſalonique : le ſecond jeûne n'eſt que de quatorze jours, ſavoir depuis le 1. Septembre, juſques à la Fête de [e] l'Invention de la Croix : le dernier eſt le jeûne de Saint Michel, il commence le 1. Novembre & finit le 8. qui chez les Grecs eſt le jour de la Fête de [f] Saint Michel, de Saint Gabriel, & de toute la milice celeſte. Il y a des Caloyers qui obſervent les jeûnes de Saint Athanaſe & de Saint Nicolas Evêque de Myre ; le premier commence le 7. Janvier, & ne finit qu'au 18. du même mois : enfin de tous les Chrétiens, les Grecs ſont les plus grands jeûneurs après les Armeniens.

Les ſeculiers mêmes obſervent quatre Carêmes ; le [g] premier dure deux mois, & finit à Pâques ; c'eſt-pourquoi ils l'appellent le grand Carême, ou le Carême de Pâques : dans la premiére [h] ſemaine de ce Carême, il eſt permis de manger du fromage, du lait, des poiſſons, & des œufs : tout cela leur eſt deffendu pendant les ſemaines ſuivantes, ils s'en tiennent aux coquillages, & aux poiſſons qu'ils croyent n'avoir point de ſang, comme ſont le Polype & les eſpéces de Séches ; ils mangent auſſi des œufs ſalez de certains poiſſons, & ſur tout ceux du [i] Mullet & de [k] l'Eſturgeon : on prépare les premiers ſur les côtes [l] d'Ephéſe, & de [m] Milet & les autres ſur celles de la mer noire. Les coquillages les plus en uſage en Gréce ſont la [n] Nacre rouge, les [o] Huitres ordinaires, qui ſont tout à fait délicieuſes, & incomparablement meilleures que les [p] Huitres rouges, dont tout le monde ne s'accommode pas. Les Grecs mangent auſſi des [q] yeux de boucs, des moules, des limaçons & des hériſſons de mer. Les Caloyers pendant le Carême ne vivent preſque que de racines : les gens du monde, outre les poiſſons dont on vient de parler, uſent de légumes, de miel, & boivent du vin ; cette liqueur leur étoit interdite, auſſi-bien que l'huile, comme le remarque [r] Saint Jean Chryſoſtome. On mange du poiſſon le jour des Rameaux, & le 25. Mars jour de [ſ] l'Annonciation, pourvû que ce jour-là ne tombe pas dans la Semaine ſainte.

Le Jeudi ſaint les Evêques les plus zélez lavent les pieds à douze Papas ; [t] la ceremonie étoit autrefois accompagnée d'une petite exhortation : ils s'en diſpenſent aujourd'hui. Le Vendredi ſaint, pour célébrer la memoire du ſaint Sepulchre, deux Papas portent ſur leurs épaules en proceſſion pendant la nuit, la repréſentation d'un tombeau, dans lequel Jeſus-Chriſt crucifié eſt peint ſur une planche : le jour de Pâques, on porte ce tombeau hors de l'Egliſe, & le Prêtre commence à chanter, [v] *Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il a vaincu la mort & donné la vie à ceux qui étoient dans le tombeau* : on rapporte dans l'Egliſe cette repréſentation du ſaint Sepulchre ; on l'encenſe ; on continuë l'Office ; à tous momens le Prêtre & les aſſiſtans répétent, *Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité* ; enſuite celui qui officie fait trois fois le ſigne de la Croix, il baiſe l'Evangile & l'image de Jeſus-Chriſt : enfin on tourne la planche de l'autre côté, où Jeſus-Chriſt eſt repréſenté ſortant du Sepulchre : le Prêtre le baiſe en redoublant, *Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité*, & les aſſiſtans en font de même, en s'embraſſant & en ſe reconciliant : on tire même pluſieurs coups de piſtolet, qui ſouvent mettent le feu à la barbe & aux cheveux des Papas : à ce nouveau bruit tout le monde crie, Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité : cette réjoüiſſance ſpirituelle dure non-ſeulement pendant la ſemaine de Pâques, mais juſques à la Pentecôte. [x] Dans les ruës, au lieu de la formule ordinaire de ſe ſaluer, qui eſt *je vous ſouhaite longues années de vie* ;

a Τὸ Μεσονύκτιον καὶ Μεσονυκτικὸν. L'office de Matines.
b Τὸ Ολονύκτιον καὶ Ολονυκτικὸν καὶ πολυάλαιον. Priéres qui ſe font toute la nuit.
c Ὄρθος.
d Εορτὴ τῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου.
e Η Τ ἕυρεσις καὶ Εὕρεσις τῦ ἱματὶ καὶ ζωοποιῦ ξύλυ τῦ σταυρῦ.
f Τῶν Ταξιαρχῶν καὶ τῶν Αρχαγγέλων Μιχαὴλ, καὶ Γαβριὴλ, καὶ πάσης λειτῦς.
g Μεγάλη καὶ ἁγία τεσσαρακοστή.
h Τυρινὴ καὶ τυροφαγὶς, de τυρὸ, qui ſignifie un fromage.
i Τὰ τάριχα τῦ Κεφαλῦ, Boutargue, ou Poutargue, Κέφαλος, Mugil, Mullet, Muge.
k Χαβιάρι, Caviare.
l Αἰσαλοος.
m Palatia.
n Πίνα φάγε.
o Οστρία φάγε.
p Τραγερικὰ.
q Περικλίδες, Λίτυες.
r Homil. 2. in Gen. & Hom. 6. ad Popul. Antioch.
ſ Ο Ευαγγελισμὸς τῆς παρθένυ.
t Ο Θεὸς καὶ Γαὶς τεντὰρ.
v Χριστὸς ἀνέστη.
x Πολύχρονος.

vie ; on dit ſimplement, *Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité.*

a Le ſecond Carême eſt celui de Noël, & dure quarante jours ; on mange dans ce temps-là du poiſſon, excepté le mercredi & le vendredi ; quelques-uns s'en abſtiennent auſſi le lundi.

b Le troiſiéme Carême porte le nom des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul : il commence la premiére ſemaine de la Penteçôte, & finit le jour de Saint Pierre ; ainſi il eſt plus ou moins long, ſuivant que la Pâque eſt plus ou moins avancée. Durant ce Carême il eſt permis de manger du poiſſon, mais point de laitage : il eſt même deffendu de manger de la viande, ſi la Fête des Apôtres ſe trouve un jour maigre.

c Le dernier Carême commence le premier jour du mois d'Août, & finit à la Fête de l'Aſſomption ; c'eſt pour cela qu'il s'appelle *le Carême de la Vierge* : l'uſage du poiſſon en eſt interdit, ſi ce n'eſt le ſixiéme du même mois, jour de la d Transfiguration du Sauveur ; les autres jours on s'en tient aux coquillages & aux legumes : pendant tous ces Carêmes les Moines ne vivent auſſi que de legumes, de fruits ſecs, & ne boivent que de l'eau.

e Le reſte de l'année les Grecs font maigre le mercredi & le vendredi ; le mercredi, diſent-ils, parceque ce jour-là Judas prit de l'argent des Juifs pour trahir le Seigneur ; le vendredi, parce qu'il fut crucifié à pareil jour. Si la Fête de Noël tombe ſur un mercredi ou ſur un vendredi, les ſéculiers font gras & les Moines ſont diſpenſez du jeûne. Les Grecs ſont fort ſcandaliſez que l'on jeûne le ſamedi dans l'Egliſe Latine, fondez ſur un paſſage mal entendu de f S. Ignace le martyr, qui dit que ceux qui jeûnent le ſamedi, crucifient de nouveau le Seigneur.

---

Les gens du monde mangent de la viande depuis Noël juſques au quatriéme Janvier : le 5. Janvier veille des Rois, g ils jeûnent, parce qu'ils croyent que Jeſus-Chriſt a été baptizé le 6. de ce mois ; c'eſt pour cette raiſon que les Evêques ou leurs grands Vicaires font ce jour-là ſur le ſoir h l'eau benite pour toute l'année ; on la boit & on en aſperge les maiſons, ſi elle ne ſuffit pas, on en fait de i nouvelle :



a Τὸ Σαρανταήμερον καὶ τεσσαρακοντάήμερος καὶ τεσσαρακονθήμερον, la quarantaine.
b Τεσσαρακοστὴ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων Πέτρου καὶ Παύλου.
c Τεσσαρακοστὴ τῆς Θεομήτορος καὶ ἁγίας παρθένου.
d Μεταμόρφωσις τοῦ Σωτῆρος.
e Παρασκευὴ καὶ Τετράδιον.
f Χριστιάνος ἐστὶν, Ign. Epiſt. 9. ad Philippenſes.
g Ce jeûne s'appelle, Παραμονὴ.
h Τὸ μεγάλον Ἁγίασμα καὶ μέγας Ἁγιασμός.
i Ὁ μικρὸς Ἁγιασμός.

lors qu'elle manque, chacun en porte un pot [a] chez ſoi ; mais on n'y met point de ſel, & ils trouvent fort à redire que nous en mettions dans la nôtre : les Papas vont répandre leur eau benite chez tous les particuliers. Le jour de l'Epiphanie on fait auſſi de [b] l'eau benite le matin à la Meſſe ; elle ſert à donner à boire aux penitens à qui on a rétranché la communion, à benir les Egliſes prophanées, à exorciſer les poſſedez. Ce jour-là on bénit les fontaines, les puits, & même la mer : cette benediction eſt ſolemnelle & lucrative pour les miniſtres, qui pour frapper l'imagination des peuples jettent dans toutes ces eaux de petites croix de bois avant que d'aller dire la Meſſe. Nous la vîmes faire à Mycone par un Evêque délegué de celui de l'Iſle de Tine ; il marcha à la proceſſion en habits pontificaux, avec ſon grand [c] voile ſur la tête, & ſon [d] bâton paſtoral.

Les Grecs jeûnent encore le 14. Décembre en l'honneur de l'Invention de la Croix : ils jeûnent auſſi la veille de ſaint Jean Baptiſte, & durant ces jeûnes ils s'abſtiennent de poiſſon & ne vivent preſque que de legumes, de même que le Lundi de la Pentecôte : ce jour-là eſt deſtiné pour prier ſur le ſoir en commun le Seigneur d'envoyer ſon Saint Eſprit ſur les fidéles : ils ſe dedommagent de ce dernier jeûne, le mercredi & le vendredi ſuivant, car ils reviennent au gras en réjouïſſance de la deſcente du Saint Eſprit : en un mot la devotion des Grecs ne conſiſte preſque qu'à obſerver les jeûnes reguliérement.

Je vous avouë, Monſeigneur, que j'aurois été un fort mauvais Grec, ſur tout ſi les voyageurs n'avoient pas été diſpenſez de la loy du jeûne, & certainement ils ne le ſont pas en ce pays-là : les enfans, les vieillards, les femmes groſſes, les malades, n'en ſont pas exempts : ils s'embarraſſent beaucoup moins de la pratique des vertus chrétiennes ; il eſt vrai que c'eſt moins leur faute que celle de leurs Paſteurs, qui quoi qu'en plus grand nombre que dans les autres pays de la Chrétienté, ne rempliſſent pas les devoirs de leur miniſtére : on voit en Gréce dix ou douze Moines ou Papas contre un ſéculier.

C'eſt ſans doute la grande quantité de ces gens d'Egliſe qui a tant fait multiplier les Chapelles en Gréce : on en bâtit tous les jours de nouvelles, ſans qu'il faille en acheter la permiſſion du [e] Cadi : il eſt même deffendu de relever celles qui ſont tombées ou brûlées qu'après avoir payé les droits de cet Officier. Chaque Papas croit être en droit de poſſéder une Chapelle, de même qu'il a celui d'épouſer une femme. La plûpart de ces Prêtres ne ſont pas bien aiſes de célébrer dans l'Egliſe d'un autre, & c'eſt peut-être la ſeule choſe où ils ſe montrent ſcrupuleux ; une pareille célébration leur paroît une eſpéce d'adultére ſpirituel ; peut-être auſſi que cette multiplicité de Chapelles eſt une ſuite de l'ancienne coûtume qu'on avoit en Gréce d'élever de petits temples aux faux dieux : il eſt certain que les Grecs ont retenu bien des pratiques du paganiſme, entre autres celle de faire danſer leurs Saints au ſon des fifres & des tymbales : on le pratique de même en Provence aux jours de bonnes Fêtes.

Comme les anciens Grecs avoient fourni des dieux & des déeſſes à toute la terre, ſuivant la remarque de ſaint [f] Auguſtin, il falloit bien par honneur qu'ils leur élevaſſent des temples chez eux ; ces temples étoient petits, magnifiques, ornez de colonnes, d'architraves, de frontons, dont le travail étoit encore bien plus eſtimable que le marbre : ce marbre ſortoit ſi beau des mains des Phidias, des Scopas, des Praxitéles, qu'il devint l'objet de l'adoration des peuples : éblouïs par la majeſté de leurs dieux de pierre ou de bronze, ils n'en pouvoient le plus ſouvent ſoûtenir l'éclat. On a vû des villes entiéres dans leurs folles préventions, s'imaginer de voir changer le viſage de leurs idoles ; c'eſt ainſi que parle [g] Pline des ſtatuës de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephéſe : on découvre encore la ſituation de pluſieurs de ces temples par des morceaux de colonnes diſperſez au milieu des champs. Les Grecs ont été fort heureux de ſubſtituer des Egliſes à ces anciens édifices.

Ces Egliſes ſont preſentement fort mal bâties & fort pauvres ; mais on y adore Jeſus-Chriſt, au lieu des fauſſes divinitez, qui ont fait pendant ſi long-temps l'objet du culte de leurs ancêtres. Excepté ſainte Sophie de Conſtantinople, on n'a guéres vû parmi eux de grandes Egliſes, pas même dans le temps le plus floriſſant de leur Empire. Quelques anciennes Egliſes, qui ſubſiſtent aujourd'hui, ont deux nefs, couvertes en dos d'âne ou en berceau ; & le clocher, qui eſt fort inutile puiſqu'il eſt dégarni de cloches, eſt placé au milieu des deux toits ſur le frontiſpice : tous ces bâtimens ſont preſque ſur le même modéle, la plûpart en croix gréque, c'eſt-à-dire quarrée ; les Grecs ont conſervé l'ancien uſage des dômes, qu'ils n'executent pas mal : le chœur de leurs Egliſes regarde toûjours le levant ; & lorſqu'ils prient, ils ſe tournent auſſi de ce côté-là : leur priére ordinaire, après les ſignes de croix réiterez, eſt de répéter ſouvent, [h] *Seigneur ayez pitié de nous, Jeſus-Chriſt pardonnez-nous.*

On eſt trop attentif dans l'Egliſe Gréque aux loix de la nature, pour ne pas interdire en certains temps aux femmes l'entrée des Egliſes ; on les oblige de reſter à la porte ; & comme ſi leur ſoufle étoit empoiſonné, il ne leur eſt pas permis dans cet état de communier, ni de baiſer les images : on n'eſt pas ſi ſcrupuleux dans les monaſtéres où

a Ἁγιασματήρι, Bénitier.
b Τὸ Ἁγίασμα τῶν φώτων, *l'Epiphanie s'appelle, ſçavoir.*
c Ἀπανὶ Καμιλαυχο καὶ Καμιλαύχιον.
d Δικανίκιον.

e Kadic, ou Kadiès, Juge.
f *Lib. 3. de Civit. Dei.*
g *Hiſt. nat. lib. 3. cap. 5.*
h Κύριε ἐλέησον. Κυριε ἐλεῆσον με τὸν ἁμαρτωλὸν.

Tom. 1. pag. 4.

où l'on entretient des femmes pour blanchir les Moines. Les images de leurs Egliſes ſont toutes plattes, & l'on n'y voit aucune ſculpture, ſi ce n'eſt quelque cizeleure légére. Dans les grandes Egliſes, il y a des [a] ſacriſtains, des [b] portiers, des [c] margulliers : autrefois il y avoit une [d] chaire deſtinée pour le prédicateur ; on n'en voit guére aujourd'hui, parceque la mode de prêcher s'eſt abolie ; ſi quelque Papas s'en mêle, il s'en aquite très-mal, & ce n'eſt que dans la vûë de gagner les deux écus que l'on donne pour le ſermon, qui ne les vaut pas : il eſt honteux d'entendre ces Prêtres diſtiller, pour ainſi dire, pendant demi heure une vingtaine de paroles fort mal arrangées, où le plus ſouvent le Curé n'entend rien, non plus que les parroiſſiens.

Les monaſtéres ſont bâtis d'une maniére uniforme : l'Egliſe eſt toûjours au milieu de la cour, enſorte que les cellules ſont autour de ce bâtiment : ces gens-là ne varient pas dans leur goût comme nous, ce qui n'eſt pas toûjours louable, puiſque le changement peut être avantageux pour perfectionner les arts : on voit bien par les anciens clochers des monaſtéres, que les Grecs ne ſe ſont jamais ſervis que de petites cloches : depuis que les Turcs leur en ont deffendu l'uſage, ils ſuſpendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer, ſemblables à ces bandes dont les roues des charettes ſont revêtuës, courbes, épaiſſes d'environ demi pouce ſur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur ; on carrillonne ſur ces lames avec de petits marteaux de fer, pour avertir les Caloyers de venir [illegible] Ils ont une autre ſorte de carrillon, [illegible] accorder avec celui de ces lames de fer : on tient d'une main une latte de bois, large d'environ quatre ou cinq pouces, ſur laquelle on bat avec un maillet de bois ; jugez de la ſymphonie : celle qu'ils font à table les jours de réjouïſſance n'eſt guéres plus agréable ; ils font tinter une taſſe de cuivre en frappant deſſus de temps en temps avec le manche d'un couteau, tandis que les Moines chantent du nez comme nos Capucins.

Pour ce qui eſt de l'exterieur de la Réligion, il faut convenir qu'il eſt encore aſſez reglé chez les Grecs : leurs cérémonies ſont belles, & c'eſt tout ; ne leur demandez pas raiſon de leur foi, car ils ſont très-mal inſtruits. Il ne faut pas non plus chercher chez eux ces anciennes Egliſes ſi régulié-

a Σακελλάριος.
b Τυρῶρος.
c Δομεστάριος καὶ Καπουλάντης.
d Ἀμβὼν, Ἄμβων καὶ Ἀμβόνας.
e Τὸ Σύμβουλιον καὶ Συμβουλτήριον.
f Νάρθηξ καὶ Πρόναος.
g Βαπτιστήριον.
h Κατηχούμενος, qui ſe fait inſtruire : Κατηχέω, diſco.
i Ενεργούμενος, poſſedé, Ενεργέω, ago.
k Ναὸς.
l Πύλη ἁγία καὶ βασιλική.

res, que les hiſtoriens ont décrites, & qui étoient diviſées en trois parties, ſçavoir le veſtibule ou l'avant-nef, la nef, & le ſanctuaire : il ne reſte plus aujourd'hui que ces deux derniéres. [f] Le veſtibule étoit la premiére piéce qu'on trouvoit entrant dans l'Egliſe : c'étoit proprement un retranchement ſéparé par une muraille ou cloiſon de la hauteur d'un homme. Ce lieu étoit deſtiné pour le [g] Baptiſtaire, pour ceux qui étoient condamnez à faire pénitence, pour les [h] Catechuménes, & pour les [i] Energuménes. On avoit pratiqué deux de ces veſtibules à l'entrée de l'Egliſe de ſainte Sophie de Conſtantinople.

De cette avant-nef, on entroit dans la [k] nef, par trois portes, dont la principale s'appelloit la [l] porte Royale : la nef eſt encore à preſent la plus grande partie des Egliſes Gréques : on s'y tient debout ou aſſis dans des chaiſes adoſſées contre le mur, de maniére qu'il ſemble que l'on ſoit debout. [m] Le ſiége du Patriarche eſt tout au haut dans les Egliſes Patriarchales : ceux des autres Metropolitains ſont au deſſous : les Lecteurs, les Chantres, les petits Cleres ſe mettent vis-à-vis ; & le [n] pulpitre ſur lequel on lit l'Ecriture, y eſt auſſi. La nef eſt ſéparée du ſanctuaire, par une [o] cloiſon peinte & dorée, élevée du bas juſques au haut : elle a trois portes, on appelle celle du milieu la [p] porte ſainte, laquelle ne s'ouvre que pendant les offices ſolemnels, & à la Meſſe lorſque le Diacre ſort pour aller lire l'Evangile ; ou quand le Prêtre porte les eſpéces pour aller conſacrer ; ou enfin lorſqu'il vient s'y placer pour donner la communion.

[q] Le ſanctuaire eſt la partie de l'Egliſe la plus élevée, terminée dans le fond par un [r] demi-cintre. On y célébre les ſaints myſtéres, c'eſt-pourquoi il n'y entre que les Miniſtres du Seigneur, le Patriarche, les Archevêques, les Evêques, les Prêtres & les Diacres ; les Empereurs Grecs n'y avoient point de place, & ſe mettoient dans la nef. On dreſſe trois autels dans le ſanctuaire : [s] la ſainte table eſt au milieu, & l'on y met la croix & le livre des Evangiles. Cet autel étoit autrefois couvert par une eſpéce de [t] dais ou pavillon : [v] l'autel à main gauche en entrant dans le Sanctuaire n'eſt pas ſi grand que la ſainte table : on y repoſe le pain que l'on doit conſacrer. [x] Le troiſiéme autel eſt à droite deſtiné pour les vaſes ſacrez, les livres & les habits ſacerdotaux ; les Diacres & les Soudiacres ſe tiennent près de cet autel, qui eſt de la même

m Θρόνος.
n Ἀναλογεῖον.
o Εἰκονοστάσιον.
p Πύλη ἁγία.
q Θυμιατήριον καὶ Ιλαστήριον καὶ ἅγιον Βῆμα καὶ ἁγία ἁγίων.
r Ἀψὶς καὶ Κόγχη.
s Ἁγία, ἱερὰ, Θεῖα καὶ μυστικὴ τράπεζα.
t Κιβώριον.
v Προθέσις.
x Τράπεζα Διακονικὴ καὶ διακονική.

me grandeur & forme que celui où l'on met le pain à conſacrer.

Le Prêtre qui eſt ſur le point de dire la Meſſe, commence par faire trois [a] ſignes de croix, en l'honneur de la ſainte Trinité : il porte d'abord ſa main au front, puis à l'épaule droite, enſuite à la gauche ; & finit par une profonde inclination, à chaque ſigne de croix.

Il ſe revêt d'abord d'une eſpéce [b] d'aube de brocard de ſoye, ou de quelque autre étoffe aſſez riche ; car les Grecs n'épargnent rien pour avoir de beaux ornemens : 2. il met une [c] étole : 3. une [d] ceinture large & applatie en ruban : 4. [e] de bouts de manche de brocard aſſez ſemblables à nos amadis ; mais plus longs : 5. [f] une piéce de brocard quarrée, large d'environ ſept ou huit pouces, attachée par un des coins à ſa ceinture du côté droit : 6. [g] une chape de brocard, ouverte ſeulement par en haut ; & que le Prêtre retrouſſe ſur ſes bras : on applique ſur cette chape avec une épingle entre les deux épaules, un petit [h] quarré de brocard large de trois doigts, poſé en lozange. Toutes ces piéces ſont aſſez bien repréſentées dans nôtre Planche, excepté le quarré de brocard, qui au lieu de tomber ſur la cuiſſe droite, ſe trouve ſur la gauche, parce qu'on a calqué ſur le deſſein où cette piéce étoit à droite. Les pauvres Papas font tous ces ornemens de toile.

Le Prêtre étant habillé, travaille à la préparation du pain & du vin auprès du petit autel qui eſt à gauche, au lieu duquel dans les chapelles ordinaires on ſe ſert d'un trou pratiqué dans la muraille : il en tire le pain deſtiné pour le ſacrifice. [i] Ce pain eſt de pâte de froment levée, & ſur laquelle on a imprimé avec un [k] moule de bois, avant que de le mettre au four, les caractéres ſuivants, qui ſignifient [l] *Jeſus-Chriſt eſt vainqueur :* s'il ne ſe trouve pas de pain marqué, le Papas trace ces mêmes caractéres ſur un pain ordinaire avec la pointe d'un couteau : enſuite il coupe en quarré la piéce de croute ſur laquelle ils ſe trouvent. Il doit pour cela ſe ſervir d'une couteau qui ait

| | |
|---|---|
| IC | X |
| NI | K |

a Σταυρόμα καὶ Προσαντίσμα.
b Στιθάρι de Στῆθος, poitrine : *l'aube l'appelle ainſi*, συχέμιον.
c Πετραχήλι καὶ Ἐπιτραχήλιον.
d Ζωνάρι.
e Ταπσάνια καὶ Ἐπιμανίκια.
f Τυνγουάτο καὶ Τὸ Τυνγουάτον.
g Τὸ Φελόνιον, Φελόνι, Φαιλόνιον, Φαιλόν, Φαιλόνιος.
h Πάλλα.
i Πρόσφορα.
k Σφραγίδα.
l Ἰησοῦς Χριστὸς Νικᾷ.

ait la figure d'une [a] lance, pour repréſenter celle dont on perça le côté du Seigneur.

Ce morceau étant mis dans le baſſin, il verſe le vin & l'eau dans le calice : il enleve enſuite un morceau de la croute du même pain, qu'il taille en triangle long d'environ un pouce, & beaucoup plus petit que la grande piéce des caractéres. Il offre alors le ſacrifice au Seigneur au nom de la Vierge.

Il prend avec la pointe de ſon couteau une parcelle de croûte, groſſe comme une lentille, pour ſaint Jean Baptiſte, dont il prononce le nom, & fait de même en enlevant les parcelles ſuivantes; c'eſt-à-dire, qu'à l'occaſion de chaque parcelle, il prononce les noms accoûtumez.

Une autre parcelle pour les Prophétes Moyſe, Aaron, Helie, Eliſée, David.

Il fait la même choſe pour ſaint Pierre, pour ſaint Paul, & pour les autres Apôtres.

Pour les ſaints Peres & Docteurs, ſaint Baſile, ſaint Gregoire, ſaint Jean Chryſoſtome, ſaint Athanaſe, ſaint Cyrille, ſaint Nicolas Evêque de Myre.

Pour les premiers martyrs, ſaint Etienne, ſaint George, ſaint Dimitre, ſaint Theodore.

Pour les Hermites, ſaint Antoine, ſaint Euthyme, ſaint Saba, ſaint Onuphre, ſaint Arſene, ſaint Athanaſe du mont Athos.

Pour ſaint Coſme, ſaint Damien, ſaint Pantaleon, ſaint Hermolaus.

Pour ſaint Joachim, ſainte Anne, & pour le ſaint en l'honneur duquel on fait dire la Meſſe.

Pour la perſonne qui fait dire la Meſſe.

Pour les Patriarches & pour les Princes Chrétiens.

Il enleve de la même croûte autant de parcelles qu'il recommande de perſonnes à Dieu.

Il en fait de même en recommandant les morts.

Enfin il met une croix [b] d'argent ou d'étain ſur [c] le baſſin où ſont toutes les parties du pain à conſacrer : cette croix empêche que [d] le voile dont il le couvre, ne porte ſur ces parcelles. Après avoir poſé le baſſin au pied du calice où ſont le vin & l'eau, il les laiſſe ſur ce petit autel & s'en va au grand pour commencer la Meſſe; mais il vient prendre le baſſin & le calice dans le temps de la conſécration; alors il les porte ſur le grand autel, paſſant par la petite porte qui eſt à gauche, & rentre dans le Sanctuaire par celle du milieu. Par une ignorance inexcuſable, les Grecs adorent dans ce paſſage le pain & le vin, qui ne ſont pas encore conſacrez; au lieu que dans le temps de la conſécration, ils éteignent les cierges, & ne penſent plus à ce ſaint Myſtére. C'eſt peut-être la ſuite d'une héréſie de Marc d'Epheſe, qui enſeignoit que la conſécration ſe faiſoit par les priéres du Prêtre, & non pas en vertu des paroles ſacramentelles. Quoiqu'il en ſoit, ce pauvre peuple mal inſtruit témoigne beaucoup plus de dévotion & de reſpect avant qu'après la conſécration. Le Prêtre ayant remis le calice & le baſſin ſur le grand autel, [e] rompt en croix le plus gros morceau de croûte, & met les quatre parties dans le [f] calice avec toutes les parcelles, il y verſe un peu d'eau chaude, en diſant les paroles Sacramentelles : s'il n'y a pas de communians, le Papas conſomme tout ce qui eſt dans le baſſin & dans le calice; s'il y a des communians, il leur en donne une cuillerée, [g] *approchez-vous*, dit le Prêtre, en ſe préſentant à la porte du Sanctuaire : *approchez-vous avec la crainte de Dieu, la foi, & la charité.*

[h] Ceux qui doivent communier, s'y préparent par des [i] ſignes de croix réiterez coup ſur coup, & accompagnez de profondes inclinations. [k] L'adoration & la [l] pénitence chez les Grecs différent en ce que dans l'adoration, ils ne font que des inclinations de la moitié du corps, entrecoupées par pluſieurs ſignes de croix; au lieu que dans la penitence, outre les inclinations & les ſignes de croix, ils ſe mettent à genoux & baiſent la terre. Pour faire le ſigne de croix réguliérement, ils joignent les trois premiers doigts de la main droite, pour marquer qu'il n'y a qu'un Dieu en trois perſonnes. Ils portent cette main au front, enſuite à l'épaule droite, puis à la gauche, en prononçant ces paroles; [m] *Dieu ſaint, Dieu ſaint & fort, Dieu ſaint & immortel, ayez pitié de nous.*

Le Papas met le Rituel ſur la tête du [n] communiant, & dit les priéres pour le pardon des pechez, tandis que le communiant dit tout bas : *Je crois Seigneur, & je confeſſe que tu es veritablement le Fils du Dieu vivant, qui eſt venu au monde pour ſauver les pecheurs, dont je ſuis le plus grand.* Le Papas qui lui donne avec une [o] cuillier le pain & le vin conſacrez, prononce ces paroles. *Un tel....* en l'appellant par ſon nom de baptême, *ſerviteur de Dieu, reçois le précieux & le très-ſaint Corps & Sang de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, pour la remiſſion de tes pechez & pour la vie éternelle.*

L'ancienne maniére de communier des Grecs, étoit un peu différente de celle d'aujourd'hui : le pénitent s'étant avancé à la porte du Sanctuaire, ſe proſternoit & adoroit Dieu, ayant la face tournée vers l'orient : après quoi ſe tournant vers le couchant, il adreſſoit ces paroles aux aſſiſtans : *Pardonnons-nous mes freres : nous avons peché par nos actions & par nos paroles :* les aſſiſtans répondoient, *Dieu nous pardonnera, mes freres.* Il faiſoit la même

[a] Αγία Λογχή.
[b] Ο Αστερίσκος.
[c] Ο Ἅγιος Δίσκος.
[d] Τὸ Διακαλύμμα.
[e] Κερματίζει. *Frullio panem.*
[f] Θερμὸν καὶ ζέον.
[g] Μετὰ φόβου Θεοῦ πίστεως καὶ ἀγάπης προσέλθετε.
[h] Η' Εὐχαριστία.
[i] Σταυρόσημα.
[k] Προσκυνήματα.
[l] Μετανοία.
[m] Ἅγιος ὁ Θεὸς, Ἅγιος Ἰσχυρὸς, Ἅγιος ἀθάνατος, ἐλέησον ἡμᾶς, cette priére s'appelle τὸ τρισάγιον.
[n] La Communion.
[o] Λαβὶς, Λαβίδιον καὶ Κουτσάρι.

me cérémonie du côté du midi & du nord. Enſuite s'approchant du Prêtre, il diſoit ces belles paroles : *Seigneur, je ne vous donnerai pas le baiſer de Judas ; mais je confeſſerai vôtre foi à l'exemple du bon larron : Souvenez-vous, Seigneur, de vôtre ſerviteur, lors que vous viendrez dans vôtre Royaume.* Le Prêtre le communioit, en diſant : *Le ſerviteur de Dieu reçoit la communion, Au nom du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit, pour la remiſſion de ſes pechez. Ainſi ſoit-il.*

On ne porte pas avec aſſez de reſpect le ſaint Sacrement aux malades ; les eſpéces conſacrées ſont dans une [a] boëte de bois, que l'ont tient dans un ſac de toile ſuſpendu dans le Sanctuaire des grandes Egliſes, où il y a une lampe qui brûle jour & nuit : ce ſac eſt derriére la porte des Egliſes ordinaires ; le Prêtre le prend ſous le bras & s'en va ſeul chez le malade.

Ce qui reſte du pain d'où le Prêtre a tiré les parcelles pour conſacrer, eſt coupé en petits morceaux, & diſtribué aux fidéles, ſous le nom de [b] pain benit. Celui ou celle qui pétrit le pain deſtiné pour conſacrer, doit être pur, c'eſt-à-dire qu'il ne faut pas qu'il ait connu ſa femme, ni la femme ſon mari, la veille du jour que le pain doit être fait. Voilà ce qui regarde la Meſſe & la communion des Grecs.

A l'égard de la [c] Confeſſion, elle ſe pratiquoit chez eux d'une maniére édifiante, avant la décadence de leur Egliſe. Le Prêtre commençoit par cet avis ſi ſalutaire : *Voici l'Ange du Seigneur qui eſt à nos côtez, pour entendre de vôtre propre bouche la confeſſion de vos pechez : gardez-vous bien d'en cacher aucun par honte ni par aucun autre motif.* Après la déclaration de ſes pechez, il l'exhortoit encore une fois à ne rien celer, à faire des actes de contrition : il lui impoſoit une pénitence, & lui donnoit l'abſolution en ces termes : *Par le pouvoir que Jeſus-Chriſt a donné à ſes Apôtres, lors qu'il leur dit, Tout ce que vous aurez lié ſur la terre, ſera lié dans les cieux : par ce même pouvoir que les Apôtres ont communiqué aux Evêques, & que j'ai reçû de celui qui m'a donné la Prêtriſe, tu es abſous de tes pechez, par le Pere, par le Fils, & par le Saint Eſprit, Ainſi ſoit-il : Tu recevras parmi les juſtes l'heritage qui eſt dû à tes œuvres.*

Aujourd'hui ces malheureux Papas qui font l'office de [d] Confeſſeurs, ne ſçavent pas ſeulement la forme de l'abſolution : ſi un pénitent s'accuſe d'avoir volé, ils demandent d'abord ſi c'eſt à un homme du pays, ou à un franc ; ſi le pénitent répond que c'eſt à un franc ; il n'y a point de peché, dit le Papas, pourvû que nous partagions le butin. La confeſſion chez les Grecs modernes, n'eſt proprement que l'exaction de la taxe que les Prêtres ont impoſée volontairement ſur chaque peché, eu égard aux facultez des perſonnes qui s'en accuſent. Les Moines de Monte Santo courent toute la Gréce, & même la Moſcovie durant l'Avent & le Carême, pour vendre leur [e] huile ; car les Curez ne ſe mêlent guéres de confeſſer : ces Moines donc vont dans les maiſons entendre les Confeſſions, & donnent l'Extrême-onction aux perſonnes qui ſe portent parfaitement bien ; ils oignent l'épine du dos du pénitent, pour chaque peché qu'il déclare, bien entendu qu'ils ne perdent ni leur huile, ni leur peine ; la moindre onction eſt d'un écu : celle qui ſe fait pour le peché de la chair eſt la plus chére, & comme ce peché eſt le plus commun, jugez de la maltote : ceux qui appliquent cette onction le plus régulierement ſe ſervent d'huile ſacrée, & prononcent à chaque fois les paroles du Pſeaume 123. [f] *Le filet a été briſé, & nous avons été délivrez.*

Pour continuer à décrire la pratique des autres Sacremens chez les Grecs, vous me permettrez, Monſeigneur, de vous faire ſouvenir que le [g] Baptême ſe fait par immerſion parmi eux ; on la réitére trois fois, en plongeant à chaque fois dans l'eau tout le corps de l'enfant, que le Curé tient par deſſous les bras : à la prémiére immerſion il prononce en ſa langue des paroles qui ſignifient : *Un tel... ſerviteur de Dieu eſt baptiſé Au nom du Pere, maintenant, pour toûjours, & dans les ſiécles des ſiécles.* A la ſeconde immerſion il dit, *Un tel..... ſerviteur de Dieu eſt baptiſé Au nom du Fils*, &c. à la troiſiéme c'eſt *Au nom du Saint Eſprit.* Le [h] Parrain répond à chaque fois, *Ainſi ſoit-il.* Les parens ne preſentent ordinairement l'enfant que huit jours après ſa naiſſance ; le jour du Baptême, ils prennent le ſoin de faire chauffer de l'eau, & d'y jetter quelques fleurs de bonne odeur : après que le Papas l'a ſoufflée & benie, en y verſant de l'huile ſacrée, dont on oint ſi fort le corps de l'enfant, qu'elle ne donne preſque aucune priſe à l'eau, on jette dans un [i] creux qui eſt ſous l'Autel, celle qui a ſervi à cette cérémonie. Les Grecs ſont ſi perſuadez que l'effuſion de l'eau qui ſe fait ſur la tête des enfans parmi nous, ne ſuffit pas pour le Baptême, qu'ils font ſouvent rebaptiſer les Latins qui paſſent dans leur rite.

Après avoir baptiſé les enfans, & recité quelques priéres, on leur donne [k] la Confirmation : *Voici le ſceau du don du ſaint Eſprit*, dit le Curé, en lui appliquant le ſaint Crême, ſur le front, ſur les yeux, aux narines, à la bouche, aux oreilles, à

[a] Μαργαριτι, καὶ τὸ Ἀντιμήνσιον.
[b] Ἀντίδωρον quaſi δῶρον ὑπὲρ τι.
[c] LA CONFESSION, Ἡ Ἐξομολόγησις.
[d] Πνευματικὸς Πατὴρ.
[e] Ἔλαιον ἁγίον, quo fideles ad depellendos morbos utebantur. *Vide Vitam S. Pachom. num.* 30. *& vitam S. Euthych. n.* 47. *On l'appelloit auſſi* Ἔλαιον τῆ ἁγίου ταφῆ, *parce qu'on la benifoit en*

*y jettoit un morceau de la vraye croix.*
[f] Ἡ παγὶς συνετρίβη, καὶ ἡμεῖς ἐρρύσθημεν. *Laqueus contritus eſt, & nos liberati ſumus, &c.*
[g] LE BAPTESME. Τὸ Βάπτισμα. Ἀγιασμὸν, Baptiſtere.
[h] Ἀνάδοχος.
[i] Τὸ Θαλαντίδιον.
[k] LA CONFIRMATION. Τὸ Μύρον τῆ χρίσματος.

à la poitrine, aux mains & aux pieds : on leur donne enſuite la communion, quoiqu'ils rejettent ſouvent la moitié du pain & du vin conſacrez, qu'on leur met dans la bouche. Sept jours après le Baptême, on porte les enfans à l'Egliſe pour y faire l'ablution ; le Curé recitant les oraiſons marquées dans le Rituel, non ſeulement lave la chemiſe de l'enfant, mais avec une éponge neuve ou un linge propre, il décraſſe ce petit corps, & le renvoye, en lui diſant, *Te voilà baptizé, éclairé de la lumiere celeſte, muni du Sacrement de Confirmation, ſanctifié & lavé Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit.*

Les Grecs conférent plus ſouvent [b] l'Extrême-onction aux perſonnes en ſanté qu'aux malades, comme nous venons de dire ; ordinairement ils ne graiſſent que le front, les joüës, le menton & les mains du malade avec de l'huile commune qui n'a pas été bénie ; enſuite ils barbouillent avec la même liqueur toutes les chambres de la maiſon, en recitant des oraiſons, & tracent avec la même huile de grandes croix ſur les murailles & ſur les portes, tandis qu'on chante le [c] Pſeaume 90.

On ne donne pas chez eux la [d] Prêtriſe aux Diacres ſur la ſainteté de leur vie, ni ſur les marques d'une certaine capacité ; on s'en rapporte entiérement à la voix publique, moins ſûre bien ſouvent que la recherche exacte de la vie & des mœurs & que l'examen de la doctrine des perſonnes qui ſe préſentent. On ne conſulte plus les anciens Canons pour l'âge & pour l'interſtice qu'il faut garder entre les Ordres ; l'Evêque les confére en trois ou quatre jours tout de ſuite : en un mot tout Diacre eſt reçû Prêtre, même à 15. ans, pourvû qu'il ait de l'argent & point d'ennemi déclaré. L'Evêque demande tout haut dans l'Egliſe aux aſſiſtans, s'ils jugent le Diacre préſent digne de la Prêtriſe : [e] s'ils crient tous, qu'il en eſt digne, comme cela arrive preſque toûjours, on procede à ſon ſacre ; s'il ſe trouve au contraire un ſeul oppoſant, le voilà diffamé pour cette fois ; il faut qu'il appaiſe ſon ennemi par argent ou par des ſoumiſſions : on le reçoit d'ordinaire à une ſeconde ou à une troiſiéme préſentation : on en voit quelques-uns pourtant qui ſe conſomment en frais & n'y parviennent jamais. Les Grecs ſont fort vindicatif, & la haine des familles ne ſe rachette pas toûjours chez eux par argent ; ils ne ſe pardonnent pas même entre parens.



a Τὸ Χρῖσμα.
b L'Extrême-Onction. Τὸ Εὐχέλαιον.
c Ὁ κατοικῶν ἐν βοηθείᾳ τοῦ ὑψίστου. *Qui habitat in adjutorio Altiſſimi, &c.*
d Ἡ Ἱερωσύνη.
e Ἄξιος. Ἄξιος.

Les cérémonies du [a] Mariage nous amuſérent agréablement un jour à Mycone; nous accompagnâmes les parties à l'Egliſe avec leur parrain & leur marraine; il leur eſt même permis d'en choiſir trois ou quatre, & cela ſe pratique principalement lorſque la mariée eſt l'aînée de la maiſon; je n'ai ſçû apprendre par quelle raiſon elle eſt la plus avantagée de la famille : car un pere qui a dix mille écus, par exemple, en donne cinq mille à ſa fille aînée, le reſte eſt partagé entre ſes autres enfans, y en eût-il une douzaine.

Après que le Papas eut reçû la compagnie à la porte de l'Egliſe, il exigea le conſentement des parties, & mît ſur leur tête à chacun une [b] couronne de branches de vigne, garnie de rubans & de dentelles; il prît enſuite deux anneaux qui étoient ſur l'autel & les mit à leurs doigts; ſçavoir l'anneau d'or au doigt du garçon, l'anneau d'argent au doigt de la fille, diſant, *Un tel .... ſerviteur de Dieu épouſe une telle ..... Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit, preſentement & toûjours, & dans les ſiécles des ſiécles. Ainſi ſoit-il.* Il changea plus de trente fois les anneaux des doigts des uns aux autres; mettant celui de l'épouſe au doigt de l'époux, il diſoit, *Une telle ..... ſervante de Dieu épouſe un tel .....* &c. enfin il changea encore pluſieurs fois ces anneaux, & laiſſa l'anneau d'or à l'époux, & la bague d'argent à l'épouſe. Juſques-là nous n'avions pas à nous plaindre; mais il nous & la marrai- avoit fait le ; jugez de il y a quatre & celle qui ent les cou- ſus de la tê- tous enſem- els, les aſſiſ- tans, parens, amis, voiſins leur donnoient fort incivilement des coups de poing & quelques coups de pied; ſurvint je ne ſçai quelle ridicule coûtume du pays; il n'y eut que nous qui les épargnâmes, & l'on attribua cela à nôtre impoliteſſe. Après cette eſpéce de balet, le Papas coupa de petits morceaux de pain, qu'il mît dans une écuelle avec du vin; il en mangea le premier, & en donna une cuillerée au marié, & une autre à la mariée; le parrain, la marraine & les aſſiſtans en tâtérent auſſi: nous aurions commis une grande incivilité, ſi nous en avions refuſé. Ainſi finirent les épouſailles; on ne dît point de Meſſe, parce que cette cérémonie ſe fit ſur le ſoir. Le même jour les parens, les amis & les voiſins envoyérent des moutons, des veaux, du gibier, & du vin; on fit bonne chére pendant deux mois : cela ſe pratique auſſi après les enterremens, & c'eſt ce qu'il y a de plus réjoüiſſant parmi les Grecs; car ces enterremens ſe font d'une maniére fort lugubre; nous en fûmes ſurpris un jour dans l'Iſle de Milo : voici comment la choſe ſe paſſa.

La femme d'un des principaux de la ville, devant le logis duquel nous demeurions, expira deux jours après nôtre arrivée. A peine eût-elle rendu l'ame que nous entendîmes des cris extraordinaires, qui nous obligérent à demander ce que c'étoit : on nous aſſûra que ſuivant l'ancienne coûtume de Gréce, les [c] pleureuſes faiſoient leur devoir auprès de la défunte; il eſt vrai que ces femmes gagnent bien leur argent, & Horace a eu raiſon de dire, que ces ſortes de gens ſe tourmentoient plus que les perſonnes qui pleuroient naturellement. Ces pleureuſes à gage, hurlent & frappent leurs poitrines juſques à s'enfoncer les côtes, tandis que quelques-unes de leur troupe chantent des [d] élegies à la louange du mort ou de la morte : car ces ſortes de chanſons ſervent pour les deux ſexes, & pour toute ſorte de morts, de quelque âge & de quelque qualité qu'ils ſoient. Pendant cette eſpéce de charivari, elles apoſſ ips en temps la Dame qui ve- noit fcéne nous parut ſinguliére.: *Te* diſoient-elles; *tu peux pré- ſenter nec un tel* ..... & ce tel .... étoit un a la chronique ſcandaleuſe avoit mis ſ la morte : *Nous te recommandons* t l'une : *Nos baiſemains à mon compe* l'autre, & mille pauvretez ſemblable pn. revenoit aux pleurs; ces pleurs s de larmes, accompagnez de ſangl t partir du fond du cœur : on ſe dé ; on s'arrache les cheveux; on v la morte.

Le nça par deux jeunes payſans, qui p une croix de bois, ſuivis par un Papas révêtu d'une chape blanche, eſcorté de quelques Papas en étoles de differentes couleurs, [illegible] chauſſez; on portoit enſuite le corps de la Dame à découvert, parée à la Gréque, de ſes habits de nôces, le mari ſuivoit la biére, ſoutenu par deux perſonnes de conſideration, qui tâchoient par bonnes raiſons de l'empêcher d'expirer : on diſoit pourtant tout bas, que la défunte n'étoit morte que de chagrin : une de ſes filles aſſez grande & bien faite, ſes ſœurs & quelques parentes marchoient à leur tour, échevelées & appuyées ſur les bras de leurs amies : quand la voix leur manquoit ou qu'elles ne ſçavoient plus que dire, elles tiroient avec violence les tréſſes de leurs cheveux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Comme la nature

a Le MARIAGE. Ὁ Γάμος.

b Τὸ Στεφανάκι.

c *Μυροδλήτραι καὶ Μυρολόγοι Μοῖραι*. Fatum. Præficæ dicuntur mulieres ad lamentandum mortuum conductæ, quæ dant cæteris plangendi modum. *Feſtus.* Ut qui conducti plorant in funere dicunt. & faciunt prope plura dolentibus ex animo, *Horat. de Arte Poet.*

d Nænia eſt carmen quod in funere laudandi gratia, cantatur ad tibiam. *Feſtus.* Similiter & ſynodali edicto excommunicati ſunt lectores qui in eiſdem (funeribus) muſicas & querulas cantiones edunt, & pro Epitaphio Epithalamium celebrant. *Balſamon in Canon.* 106. *Conc. Carth.*

ture ne ſçauroit ſe démentir long-temps, on diſtingue bien dans ces occaſions, celles qui agiſſent de bonne foi, d'avec celles qui ſe contrefont : s'il y a un bel habit dans la ville, il paroit ce jour-là : [a] les amies & les parentes ſont bien aiſes de ſe montrer, & ravies d'être vûës avec leurs beaux atours ; au lieu que parmi nous tout le monde ſe met en noir ; mais tout cela ne les empêche pas de gémir. Il faut avouer que les Grecs & les Gréques ont le cœur bien tendre : lorſqu'il y a un mort dans un quartier, amis, ennemis, parens, voiſins, grands & petits, tout le monde ſe pique de verſer des larmes, & l'on figureroit mal, ſi l'on ne faiſoit au moins ſemblant d'en répandre.

Le jour de l'enterrement on ne dit point de Meſſe des morts ; le lendemain on commence d'en faire dire quarante à chaque parroiſſe, à ſept ſols par Meſſe. Lorſqu'on fut arrivé à l'Egliſe, les Papas dirent tout haut l'Office des morts, tandis qu'un petit Clerc recitoit des Pſeaumes de David au pied de la biére ; l'Office étant fini, on diſtribua à des pauvres à la porte de l'Egliſe douze pains & autant de bouteilles de vin ; on donna dix gazettes ou ſols de Veniſe à chaque Papas, un écu & demi à l'Evêque qui avoit accompagné le corps ; [b] le grand Vicaire, [c] le Thréſorier, [d] l'Archiviſte, ce ſont tous Papas qui occupent les premiéres dignitez du Clergé après l'Evêque, reçûrent le double de ce qu'on avoit donné à ce Prélat. Après cette diſtribution, un des Papas mit ſur l'eſtomac de la morte un morceau de pot caſſé, ſur lequel on avoit gravé avec la pointe d'un couteau une croix & les caractéres ordinaires [e] INBI. enſuite l'on fit les adieux à la morte ; les parens, & ſur tout le mari la baiſerent à la bouche ; c'eſt un devoir indiſpenſable, fut-elle morte de la peſte ; les amis l'embraſſérent ; les voiſins la ſaluérent, mais on ne jetta point d'eau benite après l'enterrement : on conduiſit le mari juſques à ſa maiſon : au départ du convoi, les pleureuſes recommencerent leur exercice, & ſur le ſoir les parens envoyérent de quoi ſouper au mari, & allérent le conſoler en faiſant la débauche avec lui.

Neuf jours après on envoya le [f] Colyva à l'Egliſe, c'eſt ainſi qu'ils appellent un grand baſſin de froment bouilli en grain, garni d'amandes pelées, de raiſins ſecs, de Grenades, de [g] Seſame, & bordé de Baſilic ou de quelques autres plantes odoriferantes : le milieu du baſſin s'éleve en pain de ſucre, ſurmonté d'un bouquet de fleurs artificielles que l'on fait venir de Veniſe, & l'on range en croix de Malte ſur les bords du baſſin quelques morceaux de ſucre ou de confitures ſéches : voilà ce que les Grecs appellent l'offrande du [h] Colyva, établie parmi eux, pour faire ſouvenir les fidéles de la reſurrection des morts, ſuivant ces paroles de Jeſus-Chriſt en ſaint [i] Jean : *En verité, en verité, je vous le dis, ſi le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure ſeul ; mais quand il eſt mort, il produit beaucoup de fruit.* [k] L'origine de ces ſortes de cérémonies, ne laiſſe pas de faire plaiſir, & ceux qui les ont inſtituées étoient remplis de l'Ecriture ſainte ; on n'ajoûte les confitures & les autres fruits, que pour rendre le froment bouilli moins déſagréable : le foſſoyeur porte ſur ſa tête le baſſin du Colyva, précedé d'une perſonne qui tient deux gros flambeaux de bois doré, garnis par étages de rubans fort larges, bordez d'une dentelle de fil de demi-pied de hauteur : ce foſſoyeur eſt ſuivi de trois perſonnes, l'une porte deux grandes bouteilles de vin, l'autre deux paniers de fruits, la troiſiéme un tapis de Turquie que l'on étend ſur le tombeau du mort pour y ſervir le Colyva & la colation.

Le Papas dit l'Office des morts pendant que l'on porte cette offrande à l'Egliſe ; il prend enſuite ſa bonne part du regale : on donne à boire aux honnêtes gens, & les reſtes ſont diſtribuez aux pauvres. Quand l'offrande part du logis, les pleureuſes recommencent tout comme au jour de l'enterrement ; les parens, les amis, les voiſins, font les mêmes grimaces : pour tant de larmes, on ne donne à chaque pleureuſe que cinq pains, quatre pots de vin, la moitié d'un fromage, un quartier de mouton, & quinze ſols en argent. Les parens ſont condamnez par la coûtume des lieux à pleurer fort ſouvent ſur le tombeau ; pour mieux témoigner leur douleur ils ne changent pas d'habits dans ce temps-là, les maris ne ſe font pas razer, les veuves ſe laiſſent manger aux poux : il y a des Iſles où l'on pleure continuellement dans les maiſons ; les maris & les veuves n'entrent pas dans l'Egliſe, & ne frequentent pas les Sacremens pendant qu'ils ſont en deuil : quelquefois les Evêques & les Papas ſont obligez de les y contraindre ſur la menace de l'excommunication, que les Grecs apprehendent plus que le feu : à l'égard des cérémonies dont on vient de parler, elles varient ſuivant les lieux : voici celles que nous avons vûës pratiquer à Mycone, où nous paſſâmes un hyver.

Dès qu'une perſonne a rendu l'ame, on ſonne comme l'on fait dans ce pays-ci pour une Meſſe baſſe : les parens, les amis, les pleureuſes font leurs complaintes autour du corps que l'on porte à l'Egliſe peu de temps après, le plus ſouvent même on n'attend pas qu'il ſoit froid : on s'en débar-



a Spectatum veniunt, veniunt ſpectentur ut ipſæ. *Ovid. lib. 1. de Arte amand.*
b Οἰκούμος.
c Σκευοφύλαξ.
d Καρτοφύλαξ.
e Jeſus de Nazareth, Roi des Juifs.
f Κόλυβα, *apud Suid.* frumentum coctum, Σῖτος ἑφθός.
g Digitalis Orientalis Seſamum dicta. Inſt. Rei herb. 165. *La graine de cette plante donne un bon goût au pain, & on la mange par tout le Levant.*
h Κόλυβον προσφορά.
i *Jean XII.* 24.
k *Pour l'inſtitution du Colyva, voyez Nicephore Calliſt. Hiſt. Eccleſ. lib. 10. cap. 12.*

raſſe ſans s'informer s'il eſt mort d'une maladie de langueur, ou ſi on l'a cru mort, quoiqu'il fût encore en vie, comme cela eſt arrivé à quelques apoplectiques, qui n'ont pas laiſſé d'en revenir. Le convoi s'arrête au milieu de la principale place : on y pleure fort amérement, au moins en apparence : les Papas diſent l'office des morts autour du corps : après quoi on le porte à l'Egliſe, où il eſt inhumé dès que l'on a recité quelques oraiſons accompagnées de pleurs, de gémiſſemens, de ſanglots feints ou véritables.

Le lendemain on ſonne encore les cloches : on ſert un Colyva dans la maiſon, ſur un tapis étendu par terre : les parens & les amis ſe rangent à l'entour : on pleure pendant deux heures, tandis que l'on dit la Meſſe des morts à l'Egliſe. Le ſoir on y porte un autre Colyva avec une bouteille de vin : les parens & les enfans du mort qui ſont mariez, en envoyent autant. Les plats ſont diſtribuez aux Papas, qui recitent l'office : chacun mange & boit comme il l'entend, à condition que l'on pleurera de temps en temps par bienſéance.

Le troiſiéme jour au matin on envoye d'autres Colyvas, & comme l'on ne dit qu'une Meſſe par jour dans chaque Egliſe, les Papas prennent leurs plats, & s'en vont célébrer dans leurs chapelles. Les autres jours juſques au neuf, on dit ſeulement des Meſſes : le neuviéme jour on fait la même cérémonie que le troiſiéme.

Le quarantiéme jour après le decès, à la fin du troiſiéme mois, du ſixiéme, du neuviéme, & au bout de l'an, on répéte la même choſe que le troiſiéme jour ; bien entendu que l'on ne manque pas d'y pleurer. Tous les ans les héritiers font porter le Colyva à l'Egliſe, le jour du decès de leur pere & de leur mere : c'eſt pour cette fois que la cérémonie ſe fait ſans lamentation

Tous les Dimanches de la premiére année du decès & quelquefois même de la ſeconde, on donne à un pauvre un grand gâteau, du vin, de la viande, & du poiſſon : le jour de Noël on fait la même charité ; de maniére qu'on ne voit paſſer dans les ruës que des quartiers de mouton, des bécaſſes, & des bouteilles de vin. Les Papas en diſtribuent aux pauvres autant qu'il leur plaît, & font bonne chere du reſte : car toutes ces offrandes vont de l'Egliſe chez eux. Ainſi ces Miniſtres Eccleſiaſtiques ont plus de bien qu'ils n'en ſçauroient conſommer ; & d'ailleurs indépendamment du caſuel de l'Egliſe, on les accable d'autres préſens. Les héritiers pendant la premiére année donnent ſoir & matin aux pauvres, la portion de viande, de pain, de vin & de fruit, que le mort auroit mangée s'il eût vécu.

Nous vîmes une ſcene bien différente & bien tragique dans la même Iſle à l'occaſion [a] d'un de ces morts que l'on croit revenir après leur enterrement. Celui dont on va donner l'hiſtoire, étoit un païſan de Mycone naturellement chagrin & quereleux ; c'eſt une circonſtance à remarquer par rapport à pareils ſujets : il fut tué à la campagne, on ne ſçait par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyoit la nuit ſe promener à grands pas, qu'il venoit dans les maiſons renverſer les meubles, éteindre les lampes, embraſſer les gens par derriére, & faire mille petits tours d'eſpiégle. On ne fit qu'en rire d'abord ; mais l'affaire devint ſerieuſe lorſque les plus honnêtes gens commencérent à ſe plaindre : les Papas même convenoient du fait, & ſans doute qu'ils avoient leurs raiſons. On ne manqua pas de faire dire des Meſſes : cependant le païſan continuoit ſa petite vie, ſans ſe corriger. Après pluſieurs aſſemblées des principaux de la ville, des Prêtres & des Réligieux, on conclut qu'il falloit ſuivant je ne ſçai quel ancien cérémonial, attendre les neuf jours après l'enterrement.

Le dixiéme jour on dit une Meſſe dans la chapelle où étoit le corps, afin de chaſſer le démon, que l'on croyoit s'y être renfermé. Ce corps fut déterré après la Meſſe, & l'on ſe mit en devoir de lui arracher le cœur. Le boucher de la ville aſſez vieux & fort mal adroit, commença par ouvrir le ventre au lieu de la poitrine : il fouilla long-temps dans les entrailles, ſans y trouver ce qu'il cherchoit : enfin quelqu'un l'avertit qu'il falloit percer le diafragme. Le cœur fut arraché avec l'admiration de tous les aſſiſtans. Le cadavre cependant puoit ſi fort, qu'on fut oblige de brûler de l'encens ; mais la fumée confonduë avec les exhalaiſons de cette charogne, ne fit qu'en augmenter la puanteur, & commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens. Leur imagination frappée du ſpectacle, ſe remplit de viſions. On s'aviſa de dire qu'il ſortoit une fumée épaiſſe de ce corps : nous n'oſions pas dire que c'étoit celle de l'encens. On ne crioit que *Vroucolacas* dans la chapelle & dans la place qui eſt au devant : c'eſt le nom qu'on donne à ces prétendus revenants. Le bruit ſe répandoit dans les ruës comme par mugiſſemens, & ce nom ſembloit être fait pour ébranler la voute de la chapelle. Pluſieurs des aſſiſtans aſſuroient que le ſang de ce malheureux étoit bien vermeil : le boucher juroit que le corps étoit encore tout chaud ; d'où l'on concluoit que le mort avoit grand tort de n'être pas bien mort, ou pour mieux dire de s'être laiſſé ranimer par le diable ; c'eſt-là préciſément l'idée qu'ils ont d'un *Vroucolacas*. On faiſoit alors retentir ce nom d'une maniére étonnante. Il entra dans ce temps-là une foule de gens, qui proteſtérent tout haut, qu'ils s'étoient bien apperçûs que ce corps n'é-

a. Vroucolacas. Βρυκόλακας, καὶ Βρυκόλακας, καὶ Βουρκολάκας. Βρυκόλακας, Spectre compoſé d'un corps mort & d'un démon. *Il y en a qui croyent que* Βρυκόλακας *ſignifie une* charogne. Βρύκειν *&* Βοῦρκος, *c'eſt* ce limon ſi puant *qui croupit au fond des vieux foſſez, car* Λάκκος *ſignifie* un foſſé.

n'étoit pas devenu roide, lorſqu'on le porta de la campagne à l'Egliſe pour l'enterrer, & que par conſéquent c'étoit un vrai *Vroucolacas:* c'étoit là le refrain.

Je ne doute pas qu'on n'eût ſoutenu qu'il ne puoit pas, ſi nous n'euſſions été preſens, tant ces pauvres gens étoient étourdis du coup, & infatuez du retour des morts. Pour nous qui nous étions placez auprès du cadavre pour faire nos obſervations plus exactement, nous faillimes à créver de la grande puanteur qui en ſortoit. Quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous repondîmes que nous le croyions très-bien mort; mais comme nous voulions guérir, ou au moins ne pas aigrir leur imagination bleſſée, nous leur repréſentâmes qu'il n'étoit pas ſurprenant que le boucher ſe fût apperçû de quelque chaleur en fouillant dans des entrailles qui ſe pourriſſoient; qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'il en fût ſorti quelques vapeurs; puiſqu'il en ſort d'un fumier que l'on remuë; que pour ce prétendu ſang vermeil, il paroiſſoit encore ſur les mains du boucher, que ce n'étoit qu'une bourbe fort puante.

Après tous ces raiſonnemens, on fut d'avis d'aller à la marine, brûler le cœur du mort, qui malgré cette execution fut moins docile, & fit plus de bruit qu'auparavant: on l'accuſa de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, & même les terraſſes; de briſer les fenêtres; de déchirer les habits; de vuider les cruches & les bouteilles. C'étoit un mort bien alteré: je crois qu'il n'épargna que la maiſon du Conſul chez qui nous logions. Cependant je n'ai rien vû de ſi pitoyable que l'état où étoit cette Iſle: tout le monde avoit l'imagination renverſée: les gens du meilleur eſprit paroiſſoient frappez comme les autres: c'étoit une véritable maladie du cerveau, auſſi dangereuſe que la manie & que la rage. On voyoit des familles entiéres abandonner leurs maiſons, & venir des extremitez de la ville porter leurs grabats à la place, pour y paſſer la nuit: Chacun ſe plaignoit de quelque nouvelle inſulte: ce n'étoit que gemiſſemens à l'entrée de la nuit; les plus ſenſez ſe retiroient à la campagne.

Dans une prévention ſi générale, nous prîmes le parti de ne rien dire. Non ſeulement on nous auroit traitez de ridicules; mais d'infidéles. Comment faire revenir tout un peuple? Ceux qui croyoient dans leur ame que nous doutions de la verité du fait, venoient à nous comme pour nous reprocher nôtre incredulité, & prétendoient prouver qu'il y avoit des *Vroucolacas*, par quelques authoritez tirées du [a] Bouclier de la foi du P. Richard, Miſſionnaire Jeſuite. Il étoit Latin, diſoient-ils, & par conſéquent vous devez le croire. Nous n'aurions rien avancé de nier la conſéquence: on nous donnoit tous les matins la comedie, par un fidéle récit des nouvelles folies qu'avoit fait cet oiſeau de nuit: on l'accuſoit même d'avoir commis les pechez les plus abominables.

Les Citoyens les plus zélez pour le bien public croyoient qu'on avoit manqué au point le plus eſſentiel de la cérémonie. Il ne falloit ſelon eux célebrer la Meſſe qu'après avoir arraché le cœur de ce malheureux; ils prétendoient qu'avec cette précaution, on n'auroit pas manqué de ſurprendre le diable, & que ſans doute il n'auroit eu garde d'y revenir, au lieu qu'ayant commencé par la Meſſe, il avoit eu, diſoient-ils, tout le temps de s'enfuir & d'y revenir enſuite à ſon aiſe.

Après tous ces raiſonnemens, on ſe trouva dans le même embarras que le premier jour; on s'aſſemble ſoir & matin, on raiſonne, on fait des proceſſions pendant trois jours & trois nuits, on oblige les Papas de jeûner, ou les voyoit courir dans les maiſons le goupillon à la main, jetter de l'eau benite & en laver les portes; ils en rempliſſoient même la bouche de ce pauvre *Vroucolacas*.

Nous dîmes ſi ſouvent aux [b] Adminiſtrateurs de la ville, que dans un pareil cas on ne manqueroit pas en Chrétienté de faire le guet la nuit, pour obſerver ce qui ſe paſſeroit dans la ville; qu'enfin on arrêta quelques vagabonds, qui aſſûrement avoient part à tous ces déſordres: apparemment ce n'en étoient pas les principaux auteurs, ou bien on les rélâcha trop-tôt; car deux jours après, pour ſe dédommager du jeûne qu'ils avoient fait en priſon, ils recommencerent à vuider les cruches de vin de ceux qui étoient aſſez ſots pour abandonner leurs maiſons dans la nuit: on fut donc obligé d'en revenir aux priéres.

Un jour comme on recitoit certaines oraiſons, après avoir planté je ne ſçai combien d'épées nuës ſur la foſſe de ce cadavre, que l'on déterroit trois ou quatre fois par jour, ſuivant le caprice du premier venu; un Albanois qui par occaſion ſe trouva à Mycone, s'aviſa de dire d'un ton de Docteur, qu'il étoit fort ridicule en pareil cas de ſe ſervir des épées des Chrétiens. Ne voyez-vous pas, pauvres aveugles, diſoit-il, que la garde de ces épées faiſant une croix avec la poignée, empêche le diable de ſortir de ce corps? que ne vous ſervez-vous plûtôt des ſabres des Turcs? L'avis de cet habile homme ne ſervit de rien: le *Vroucolacas* ne parut pas plus traitable, & tout le monde étoit dans une étrange conſternation: on ne ſçavoit à quel Saint ſe vouër, lorſque tout d'une voix, comme ſi l'on s'étoit donné le mot, on ſe mit à crier par toute la ville, que c'étoit trop attendre, qu'il falloit brûler le *Vroucolacas* tout entier: qu'après cela ils défioient le diable de revenir s'y nicher; qu'il valloit mieux recourir à cette extrémité, que laiſſer deſerter l'Iſle. En effet il y avoit déja des familles entiéres qui plioient bagage, dans le deſſein de ſe retirer à Syra ou à Tine. On porta donc le *Vroucolacas* par ordre des Adminiſtrateurs à la poin-



[a] Τάφγα τῆς Ρωμαικῆς πίστεως.

[b] Ἐπιτρόποις.

pointe de l'Isle de Saint George, où l'on avoit préparé un grand bucher avec du goudron, de peur que le bois quelque sec qu'il fût, ne brûlât pas assez vîte par lui-même : les restes de ce malheureux cadavre y furent jettez & consumez dans peu de temps : c'étoit le premier jour de Janvier 1701. Nous vîmes ce feu en revenant de Delos ; on pouvoit bien l'appeller un vrai feu de joye, puisqu'on n'entendit plus de plaintes contre le *Vroucolacas* ; on se contenta de dire que le diable avoit été bien attrapé cette fois-là, & l'on fit quelques chansons pour le tourner en ridicule.

Dans tout l'Archipel on est persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec, dont le diable ranime les cadavres : les habitans de l'Isle de [a] Santorin apprehendent fort ces sortes de loup-garous : ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignoient également les poursuites des Turcs & celles de l'Evêque de Tine. Aucun Papas ne voulut se trouver à Saint George, quand on brûla ce corps, de peur que l'Evêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer & brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la premiére visite, ils ne manquérent pas de faire payer à la communauté de Mycone, le sang de ce pauvre diable, qui devint en toute maniére l'abomination & l'horreur de son pays. Après cela ne faut-il pas avouer que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas grands Grecs, & qu'il n'y a chez eux qu'ignorance & superstition?

Quelque bon esprit qu'ils ayent, ils manquent d'instruction, & ne sçavent que ce qu'ils ont appris par la tradition bonne ou mauvaise ; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils soient encore dans leur ancienne héresie touchant le Saint Esprit qui ne procede pas du Fils, suivant la plûpart de leurs Docteurs ; mais qui est-ce qui s'embarrasse chez eux des disputes de Theologie, si ce n'est quelques Moines de Monte Santo? La plûpart des Papas, dont nous voulions sçavoir les sentimens sur cette matiére ne sçavoient pas l'état de la question. Ils sont beaucoup mieux instruits sur l'Eucharistie, & répondoient hardiment & comme en colére, croyans qu'on soupçonnoit leur foi, [b] *Il y est corporellement*, quand on leur demandoit de quelle maniére ils croyent que Jesus-Christ est dans la sainte Hostie.

A l'égard du Purgatoire, ils ne sçavent à quoi s'en tenir ; la plûpart s'imaginent que personne ne sera jugé qu'à la fin du monde : & quoi qu'ils ne déterminent pas le lieu où sont détenuës les ames des morts jusques au jour de la resurrection, ils ne laissent pas de prier pour les trépassez, dans l'esperance que la misericorde de Dieu sera fléchie par leurs priéres : il y en a même quelques-uns parmi eux, qui croyent que les peines d'Enfer en seront pas éternelles ; mais comme ils sont très-mauvais Géographes, ils sont aussi embarrassez à placer l'Enfer que le Purgatoire.

Nos Missionnaires trouvent de grandes difficultez à ramener les Grecs à leur véritable croyance, sur tout dans les villes éloignées des côtes où les charitez du Roi ne sçauroient parvenir aisément. Il s'en faut peu que leur devotion envers les Saints, & principalement envers la Sainte Vierge ne dégenere en idolâtrie ; on fait brûler avec grand soin une lampe devant son image tous les Samedis ; ils l'implorent incessamment, & la remercient des bons succès de leurs affaires ; leur parole est assûrée lorsqu'ils la donnent en baisant ou en touchant l'Image ; mais aussi ils la grondent quelquefois, & l'apostrophent dans leurs malheurs : tout cela se racommode bien-tôt, ils reviennent aux baisers, ils la nomment, [c] *La Toute Sainte*, & lui laissent en mourant quelques vignes ou quelques champs : la plûpart des Chapelles lui sont dédiées, les Papas n'y perdent rien ; ils sont héritiers nez, pour ainsi dire, de tous les biens de la Vierge.

[d] Quoique les Chapelles Gréques ne soient pas propres, on ne laisse pas d'y faire l'Office réguliérement tous les Dimanches & Fêtes ; cet office est fort long & dure plus de cinq ou six heures. Après les priéres ordinaires on lit quelques endroits de l'Ecriture sainte, & même la vie des Saints en grec vulgaire ; on nous assura qu'il y avoit bien des faits apocryphes dans ces sortes d'histoires : on s'appuye pendant tout ce temps-là sur des [e] béquilles dont toutes les Eglises sont bien fournies ; il ne seroit pas possible de se tenir si long-temps sur ses pieds sans ce secours. L'office commence de grand matin, selon la coûtume des premiers Chrétiens, & d'ailleurs les Grecs prient plus tranquillement pendant le sommeil des Turcs : on s'assemble donc à l'Eglise dès les deux heures après minuit ; on y porte à manger & à boire.

Les Fêtes de campagne sont fort celebres parmi eux, la veille de ces jours se passe en danses, chants, & festins : la mousqueterie fait grand bruit dans les Isles de l'Archipel ; celui qui fait le plus de fracas, passe pour le plus brave : le jour de la Fête est destiné pour les mêmes divertissemens, pourvû que l'on paye quelque chose aux Officiers Turcs pour avoir la liberté de se réjoüir ; ils s'en mêlent eux-mêmes, sur tout pendant la nuit, de peur d'être censurez : les plus jolies femmes des Isles ne manquent pas de s'y trouver, & l'on ne pense à rien moins qu'au Saint que l'on doit fêter : au lieu de l'invoquer, on mange des crêpes & des [f] beignets à l'huile ; quelquefois au lieu de fêve, on y mêle un [g] parat, & celui à qui il tombe en partage est

a Sant-Erini.
b Σωματικῶς.
c Παναγία.
d Συναξαρίον Βιοὶ ἁγίων. *Venet.* 1621. Θεσσαρὸς, Damascenus Thessalonicensis. *Venet.* 1618. Ο' Νεὸς Θεσσαρὸς. *Venet.* 1621.
e Δεκανίκια.
f Τηγανίτες.
g *Petite monnoye d'argent.*

est le Roi de la Fête; Dieu sçait si l'on y boit, & si l'on y dit de bons mots: leur maniére de danser est assez singuliére & ne varie guéres: ceux qui dansent se tiennent ordinairement par le bout d'un mouchoir; le garçon fait mille bonds, tandis que la fille ne se remuë presque pas: les plus celebres de ces fêtes sont celles de [a] saint Michel, de saint André, de saint Nicolas, de saint George, des quarante Martyrs. Autrefois on y recitoit le panegyrique du Saint dont on celebroit la memoire; cela ne se pratique plus dans les Isles de l'Archipel: celui qui fait la dépense de la fête donne seulement à manger à quelques pauvres, & c'est une imitation des [b] banquets des premiers Chrétiens, ausquels saint [c] Pierre, saint [d] Paul, & saint [e] Jude trouvoient beaucoup à redire. Que n'auroient-ils pas dit ces saints Apôtres contre certaines friponneries des Curez? [f] Le jour des Rois, par exemple, & aux fêtes de Pâques, sous prétexte de donner gratuitement de petites bougies aux enfans, ils vendent bien cher les cierges qu'il distribuent aux grandes personnes, semblables à ces charlatans, qui ne font pas payer leurs visites aux malades; mais qui s'en recompensent bien sur leurs remedes. Dans la plûpart des villages le premier Dimanche de Carême, chaque famille porte un [g] pain à quatre cornes marquées de même que le milieu du pain, au nom de Jesus-Christ; le Papas le benit & distribuë les cornes à quatre personnes de la famille, maîtres ou valets; le milieu est pour quelque cinquiéme qui s'y trouve par hazard, & ces cinq personnes font au Curé la somme de 12. ou 15. sols, sur l'assurance qu'il leur donne que ce pain a plus de vertu que le pain benit ordinaire: enfin les Curez reçoivent les parroissiens les plus zélez à la porte de l'Eglise avec un verre d'eau de vie à la main, bien assurez que ce verre leur attirera une cruche de vin, & quelque piéce de gibier. Il se commettoit bien de ces sortes d'abus parmi nous avant l'établissement des Seminaires: il faut regarder ces saintes maisons comme autant de pepiniéres où se forment les vrays Pasteurs & les saints Prêtres; mais on n'oseroit esperer que l'on employe de long-temps un remede si salutaire dans l'Eglise Gréque. Les couvents de Monte Santo, quelque reguliers qu'ils paroissent, fournissent les fourbes les plus dangereux, bien loin d'élever des hommes Apostoliques capables de rétablir la discipline Ecclesiastique. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

# LETTRE IV.

## *DESCRIPTION DES ISLES DE L'ARGENTIE'RE, DE MILO, DE SIPHANTO, ET DE SERPHO.*

MONSEIGNEUR,

Il est si dangereux de passer de Candie aux Isles de l'Archipel sur des bâtimens du pays, que nous n'osâmes pas l'entreprendre; le trajet est de cent milles, & ces bâtimens sont des [h] bateaux de douze ou quinze pieds de long, qu'un vent de Nord un peu violent renverse sans peine; d'ailleurs il n'y a point de reposoir en chemin, & c'est un grand malheur en fait de voyages de mer de ne sçavoir où relâcher quand on est menacé d'une tempête: nous prîmes donc le parti d'attendre une barque Françoise; heureusement il s'en trouva à la Canée une de celles à qui vous défendez d'aller courir d'une Isle à l'autre pour busquer fortune: je promis au patron que je me garderois bien de vous le dénoncer: il nous passa sur son bord à l'Argentiére le premier jour du mois d'Août.

Cette Isle que les Grecs appellent [i] Chimoli, prit le nom de l'Argentiére dans le temps que l'on y découvrit des mines d'argent; on y voit encore les restes des ateliers & des fourneaux où l'on travailloit à ce métail; mais on n'oseroit aujourd'hui reprendre ces sortes de travaux sans la permission des Turcs; & les Turcs sous prétexte que les habitans de l'Isle en retireroient de gros profits, ne manqueroient pas de les accabler d'imposts. Les gens du pays croyent que les principales mines sont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'Isle de Milo: ces Isles ne sont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les Geographes, mais le trajet est bien du double: Le Port de l'Argentiére est petit, & n'a pas assez de fond pour les gros bâtimens; ils restent à la rade du [k] Sud-est à l'abri de l'Isle Polino, connuë des Francs sous le nom de l'Isle brûlée.

Pline assure que [l] Cimole se nommoit autrefois l'Isle aux Viperes; il faut que la race en soit éteinte, car on nous assura qu'on n'y en voyoit plus. Pinet

a Πανήγυρις, Fête publique.
b Ἀγάπη, Ἀγάπαι, Festins qui se faisoient dans les Eglises, pour entretenir la charité.
c *Epist.* 2. *II.* 13.
d *Epist.* 1. *ad Corinth. XI.* 21. 22.
e *Epist.* v. 12.
f Πολυκηρίον.
g Ψομισφράγιδες.
h Καίκη, Caique.
i ΚΙΜΩΛΟΣ. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Κίμωλι, *en Grec vulg.* Cimolus *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12. Argentaria Italor. *L'Argentiére.*
k Siroc.
l Cimolus quæ Echinusa. *Plin. ibid.*

Pinet traducteur de Pline, & quelques autres Géographes modernes ont crû que c'étoit l'Iſle de Sicandro : pour moi je crois que Sicandro eſt une Iſle imaginaire; nous n'avons ſçû la trouver dans l'Archipel, ni même en apprendre aucune nouvelle.

Il n'y a qu'un méchant village dans l'Argentiére, & l'Iſle qui eſt fort ſéche & rélevée de montagnes ſtériles, n'a que dix-huit milles de tour. On n'y ſéme de l'orge & du coton qu'aux environs du village : on y boit du vin de Milo & de l'eau de citerne, car il n'y a point de fontaine en tout le pays ; mais ſeulement quelques méchants puits : la vigne n'y fournit des raiſins que pour manger : les Vénitiens en ont coupé tous les oliviers dans les guerres qu'ils ont eûës avec les Turcs : enfin cette Iſle eſt devenuë tout à fait pauvre depuis que le Roi ne ſouffre plus de Corſaires François au Levant. L'Argentiére étoit leur rendez-vous, & ils y dépenſoient en debauches horribles ce qu'ils venoient de piller ſur les Turcs ; les Dames en profitoient; elles ne ſont ni des plus cruelles, ni des plus mal faites : c'eſt l'écueil le plus dangereux de l'Archipel, mais il faut être bien mal habile pour y échouer.

Tout le commerce de cette Iſle, roule donc ſur cette eſpéce de galanterie ſans délicateſſe, qui ne convient qu'à des matelots, les femmes n'y travaillent qu'à des bas de coton & à faire l'amour : ces bas ne ſont pas trop propres quoiqu'on en fourniſſe les Iſles voiſines : les hommes s'adonnent à la mer, & deviennent aſſez bons pilotes. Pour de la réligion, ils en ont très-peu, de même que dans la plûpart des Iſles de l'Archipel où l'on ne trouve que des ignorans, fort mauvais Chrétiens par conſéquent, & ſi j'oſe le dire, ſcelerats. Les habitans de l'Argentiére ſont preſque tous du rite grec, & jouïſſent encore dans leurs Chapelles d'une vintaine de petites cloches, ce qui n'eſt pas un petit privilege ſur les terres des Turcs. Les Latins ſont en petit nombre dans cette Iſle, & ne valent pas mieux que les Grecs. L'Egliſe Latine eſt deſſervie par un Viçaire de l'Evêque de Milo, de laquelle l'Argentiére eſt comme le Fauxbourg. La Juſtice y eſt adminiſtrée par un Juge ambulant qui eſt le ſeul Muſulman du pays : ordinairement il n'a ni valet, ni ſervante, & il n'oſeroit parler haut, de peur que les habitans ne le fiſſent enlever par quelque Corſaire de Malte.

Il n'eſt pas fait mention de l'Argentiére dans l'Hiſtoire ancienne : cette Iſle a toûjours ſuivi la deſtinée de Milo. [a] Dans le renverſement de l'Empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo Noble Vénitien la joignit au Duché de Naxie, avec quelques autres Iſles voiſines ; elle ſe trouva envelopée enſuite dans la conquête de l'Archipel par Barberouſſe.

Quelque miſerable que ſoit l'Argentiére aujourd'hui, les Turcs en retirent mille écus pour la [b] capitation & pour la [c] taille réelle, laquelle conſiſte en la cinquiéme partie de toutes les denrées : outre ces droits, les habitans donnent encore trois ou quatre cens écus aux Officiers du Capitain Pacha, qui viennent y exiger la capitation & la taille.

Il n'y a que deux choſes en cette Iſle qui regardent l'Hiſtoire naturelle; la terre Cimolée, & les plantes : à l'égard des mines d'argent, il n'y faut plus penſer.

[d] La terre Cimolée dont les Anciens faiſoient tant de cas, & qui portoit le nom de cette Iſle, eſt une craye blanche, aſſez peſante & ſans goût, remplie de petit ſablon qui ſe fait ſentir ſous la dent; cette craye eſt friable, mais elle ne s'échauffe ni ne bouillonne point quand on l'arroſe avec de l'eau ; elle ſe fond ſeulement & devient aſſez gluante : ſa ſolution qui eſt griſâtre, n'altere point la teinture du Tourneſol, & ne ſe remuë point avec l'huile de Tartre; l'eſprit de ſel répandu ſur la terre Cimolée fermente à froid, de même que toutes les matiéres pierreuſes : ainſi je ſuis perſuadé que cette eſpéce de craye ne différe de celle qui ſe trouve autour de Paris, qu'en ce qu'elle eſt plus graſſe & plus ſavonneuſe ; c'eſt par cette raiſon qu'elle décraſſe & qu'elle blanchit le linge : ce blanchiſſage eſt aſſez ſale, mais il épargne le ſavon. Je crois que toute ſorte de craye blanchiroit auſſi bien ; la ſeule précaution qu'il y auroit à apporter à celle de l'Argentiére ſeroit d'en ſeparer le gravier & les petits cailloux qui percent le linge. Enfin ces Inſulaires ne ſont pas d'autre leſſive, & cet uſage eſt fort ancien chez eux, puiſque [e] Pline aſſûre qu'ils s'en ſervoient pour blanchir les étoffes.

A l'égard des vertus de la terre Cimolée par rapport à la medecine, les anciens l'employoient pour reſoudre les tumeurs : on feroit mieux aujourd'hui de lui ſubſtituer la craye blanche ou la terre à potier, que celle des couteliers. [f] Ovide, parlant de Cimole, a eu raiſon de dire que ſes champs étoient de craye : il y a des quartiers de cette Iſle qui en ſont tous blancs : nous n'y découvrîmes rien qui tirât ſur le rouge : peut-être que l'autre eſpéce de Cimolée dont Pline a fait mention eſt plus profonde.

Pour ce qui eſt des plantes, elles étoient toutes brûlées lorſque nous arrivâmes à l'Argentiére ; il en eſt de même ſur la fin de Juillet dans les autres Iſles; les plantes annuelles y ſont paſſées, on ne les connoît plus que par leurs ſquelets ou par leurs graînes répanduës ſur la terre, qui levent aux premiéres pluyes d'automne.

Com-

a *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
b Κεφαλάτιον, Carath.
c Decatie, αἱ Δεκάται, Decimæ.
d Ἡ γῆ Κιμωλία. *Strab. Rerum. Geog. lib.* 10. Creta plura genera ; ex iis Cimoliæ duo ad Medicos pertinentia, candidum, & ad purpuriſſum inclinans. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 35. *cap.* 17.
e *Ibid.*
f Cretoſaque rura Cimoli. *Metamor. lib.* 7.

Comme nous étions embarraſſez de nôtre bagage & que nous n'avions pas beaucoup de confiance aux gens du pays, nous paſsâmes à l'Iſle de Milo en moins d'une demi-heure, le 2. du mois d'Août, ſur le bateau de trajet qui va & vient tous les jours d'une Iſle à l'autre. [a] Strabon place le Milo à 24. milles du cap Skilli de la Morée, & preſque à pareille diſtance du cap Spada de Candie. On compte ordinairement cent milles entre ces deux Iſles. Le Milo eſt une belle Iſle preſque [b] ronde, d'environ 60. milles de tour, bien cultivée, & ſon port qui eſt un des meilleurs & des plus grands de la Mediterranée, ſert de retraite à tous les bâtimens qui vont en Levant ou qui en reviennent : car elle eſt ſituée à l'entrée de l'Archipel que les Anciens connoiſſoient ſous le nom de la mer Egée.

Cette Iſle quoique petite, fut très [c] conſiderable dans le temps que la Gréce étoit floriſſante. Le Milo, comme dit [d] Thucydide, jouïſſoit d'une entiére liberté, 700. ans avant la fameuſe guerre du Peloponneſe, qu'il [e] décrite avec tant d'exactitude : non-ſeulement cette guerre intereſſa la Gréce; mais toutes les Iſles voiſines, & les principales villes des côtes d'Aſie. Dans ce tumulte, les [e] Miliotes, puiſſamment ſollicitez par les Athéniens, s'obſtinérent à vouloir garder la neutralité, peut-être parce qu'ils deſcendoient des Lacédemoniens ſelon [f] Thucydide & [g] Conon : quoique Etienne le Géographe ait fait de Milo une colonie de Pheniciens ; [h] Nicias Général Athenien vint à Milo avec une flote de 60. vaiſſeaux & de deux mille hommes de débarquement, qui ravagérent tout le pays ; [i] neanmoins il fut obligé d'abandonner le ſiége de la ville que [k] Syncelle fait auſſi ancienne que Minos fils d'Europe. Quelques années après les Atheniens y firent une autre deſcente avec trois mille hommes, commandez par [l] Cléomedes & Tiſias : ces Généraux après une longue & ennuyeuſe conference qu'ils eurent avec les Chefs de l'Iſle, bloquérent la ville ; mais les Miliotes renverſérent leurs travaux. Enfin Philocrates ayant amené un nouveau ſecours d'Athénes, ils ſe rendirent à diſcretion, & ce fut alors que ſe fit ce grand maſſacre dont parlent Strabon, Diodore de Sicile & Thucydide. Les Athéniens par le conſeil [m] d'Alcibiades firent mourir tous les habitans de Milo, excepté les femmes & les enfans [n] que l'on mena en eſclavage dans l'Attique. On fit paſſer cinq cens perſonnes du même pays pour fonder une colonie dans l'Iſle : cependant [o] Lyſandre Général des Lacedemoniens ayant obligé Athénes même à ſe rendre à diſcretion à ſon tour, le reſte des Miliotes fut renvoyé dans l'Iſle, & la colonie des Athéniens rappellée.

Le Milo eut dans la ſuite le même ſort que les autres Iſles de l'Archipel, c'eſt-à-dire qu'il tomba ſous la domination des Romains, & enſuite ſous celle des Empereurs Grecs. [p] Marc Sanudo, premier Duc de l'Archipel, joignit cette Iſle au Duché de Naxie, ſous l'Empire de Henri de Flandres, frere de l'Empereur Baudouin. [q] (1207.) Le Milo fut démembré de ce Duché, par Jean Sanudo ſixiéme Duc de l'Archipel, qui ceda cette Iſle au Prince Marc ſon frere, & celui-ci la donna pour dot à ſa fille Florence, laquelle épouſa François Criſpo. Ce Criſpo qui deſcendoit des anciens Empereurs Grecs, trouva le ſecret de réünir le Milo au Duché de Naxie, en faiſant aſſaſſiner dans cette Iſle, Nicolas Carcerio qui en étoit le neuviéme Duc. Par cet attentat Criſpo devint le dixiéme Souverain du Duché de l'Archipel. Barberouſſe Capitan Pacha ſoumit à Solyman II. le Milo & la plûpart des Iſles de ce Duché.

On a vû de nos jours un Miliote nommé Capſi s'ériger en petit Roi de Milo ; il ne manquoit ni de courage ni de talens pour gouverner ; mais il fut aſſez mal-aviſé pour quitter ſon thrône & rendre viſite ſans ſes gardes à un Turc Capitaine de vaiſſeau, qui lui avoit fait des propoſitions avantageuſes de la part du Grand Vizir que ce nouveau Souverain ne laiſſoit pas d'inquiéter ; dès que Capſi fut ſur le bord du Turc on mît à la voile, & ce malheureux Miliote, qui n'avoit regné que trois ans, fut pendu à Conſtantinople à la porte de la [r] priſon des eſclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle [s] Plutarque, leſquels ayant planté une colonie à Cryaſſa ville de Carie, firent cacher des poignards dans le ſein de leurs femmes, & s'en ſervirent fort à propos pour couper la gorge aux habitans de la ville, qui les avoient invitez à un feſtin, dans le deſſein de les faire mourir.

Nous debarquâmes dans un quartier de l'Iſle appellé Poloni, peut-être à cauſe de quelque ancien Temple d'Apollon; il fallut reſter juſques à midi auprès d'une chapelle abandonnée, pour attendre des chevaux, car on compte cinq milles de Poloni à la ville, laquelle porte le même nom que l'Iſle ſuivant l'ancienne coûtume de Gréce marquée par [t] Galien. Après avoir fait plus de la moitié du chemin dans des collines & des campagnes incultes, ſeches, ſtériles, on entre dans une plaine fort agréable, laquelle s'étend juſques à la ville, & ne ſe termine qu'à la grande rade. La ville de Milo qui

H con-

*Tom. I.*

a ΜΗΛΟΣ. *Strab. Rer. Geog. lib.* 10. Melos. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 4 *cap.* 12. Milo, ou Le Milo.
b Hæc inſularum omnium rotundiſſima. *Plin. ibid.*
c ἡ Μῆλος ἀξιολογωτάτη τούτων. *Strab. ibid.*
d *Lib.* 5.
e *Thucyd. lib.* 2.
f *Lib.* 5.
g *Narrat.* 36.
h *Thucyd. lib.* 3.
i *Diod. Sicul. Bibliotb. Hiſt. lib.* 12.
k *Georg. Syncell. Annal.*
l *Thucyd. lib.* 5.
m *Plutarch. in Alcibiad.*
n *Thucyd. ibid.*
o *Plutarch. in Lyſand.*
p *Sanut. lib.* 1. *part.* 4. *cap.* 7.
q *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
r Il Bagno.
s *De virtutibus mulierum.*
t *De ſimpl. medicam. facultat. lib.* 9. § 11.

contient près de cinq mille hommes est assez bien bâtie; mais elle est d'une saleté insupportable: quand on y bâtit une maison, on commence par l'appartement des cochons qui est au dessous d'une arcade au rez de chaussée ou un peu plus bas, & qui donne toûjours sur la ruë; en un mot c'est là le cloaque de toute la maison: les ordures qui s'y amassent, jointes aux vapeurs des marais salans qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des mineraux dont l'Isle est infectée, à la disette de bonnes eaux, empoisonnent l'air de Milo & y causent des maladies dangereuses: les maisons de cette ville valent bien mieux que celles de Candie; celles de Milo sont à deux étages en terrasse, de bonne maçonnerie & d'une pierre assez singuliére, approchante de la pierre ponce, mais dure, noirâtre, legére, qui resiste aux impressions de l'air, & qui est très-propre pour aiguiser toutes sortes de ferremens: il n'y a pas d'apparence que [a] Théophraste & Pline ayent voulu parler de cette espéce de pierre, lorsqu'ils ont dit que les meilleures pierres ponces se trouvoient dans cette Isle; car les anciens s'en servoient pour adoucir la peau & la rendre plus douillette: il est certain que les pierres ponces ordinaires sont beaucoup plus propres à cet usage, mais il ne nous a pas paru que celles de Milo fussent d'une tissure plus fine que celles qui sont sur les bords de toutes les Isles de Gréce; elles viennent toutes de la même carriére, comme nous verrons dans la suite: les terrasses de Milo sont de même fabrique que celles des autres villes de l'Archipel, c'est une couche de terre assez bien batuë, qui se fend & laisse échaper l'eau de toutes parts aux premiéres pluyes; mais elle s'affermit à mesure qu'elle s'imbibe d'eau & ses crévasses ne se bouchent que peu à peu.

Les Capucins François sont assez bien logez dans cette Isle à l'entrée de la ville à droite en venant du port; il y a quelques années que leur couvent fut démoli par les Turcs qui se plaignoient qu'on y recevoit les vols des Corsaires: la maison a été relevée, & la nouvelle Eglise est fort jolie pour le pays: le Roi a donné mille écus pour cet édifice; les Marchands François, les Capitaines de vaisseaux, les Corsaires même ont contribué selon leurs facultez, car les Capucins sont pauvres par tout. En Levant ils employent leur superflu à nourrir les pauvres familles Chrétiennes, & n'oublient rien pour soulager ou pour délivrer les esclaves. De deux Peres qui sont dans le couvent de Milo, l'un fait l'école Gréque, & l'autre l'Italienne: ils conservent dans leur jardin une figure antique sans tête & fort mal traitée; on croit que c'étoit la figure de Pandore, les restes en sont beaux: il me parut plûtôt que c'étoit une statuë de [b] Diane à plusieurs mammelles, dont on voit la representation sur quelques médailles de Domitien, de Trajan, de Sabine, de Marc Aurele, de Commode, de Mamée, d'Otacille, d'Etrusille, de Gallien.

Les Miliotes sont bons matelots: par l'usage & la connoissance des terres de l'Archipel, ils servent de pilotes à la plûpart des vaisseaux étrangers. Cette Isle abondoit en toutes sortes de biens dans le temps que les Corsaires François tenoient la mer en Levant: on y parle encore des grandes actions de Mrs. de Beneville Temericourt, du Chevalier d'Hocquincour, d'Hugues Cruvelier, du Chevalier d'Entrechaut, de Mrs. Poussel, l'Orange, Lauthier, & autres qui amenoient leurs prises en cette Isle, comme à la grande foire de l'Archipel; les marchandises s'y donnoient à bon marché; les bourgeois les revendoient à profit, & les équipages des vaisseaux y consommoient les denrées du pays.

Les Dames y trouvoient aussi leurs avantages, elles ne sont pas moins coquettes que celles de l'Argentiére: toutes ces Dames se fardent avec la poudre d'une [c] plante marine, dont elles frottent leurs jouës pour les rendre vermeilles, mais cette couleur se passe bien-tôt, & l'usage de cette poudre gâte le teint & détruit la surpeau: les Dames de ces deux Isles sont vêtuës de la même maniére; il n'est point d'étranger qui ne trouve leur habit extraordinaire & tout à fait désavantageux au beau sexe, il leur gâte la taille & fait paroître les plus jolies personnes avec des jambes monstrueuses: ainsi ces Dames, quelques agrémens qu'elles ayent, ne sont bonnes qu'à être representées sur des écrans ou sur des éventails.

Il n'y a que des Grecs dans le Milo, excepté le [d] Juge qui est Turc: le [e] Vaivode est ordinairement un Grec, qui non-seulement éxige la taille réelle, mais qui a droit de châtier & de faire donner la bastonade, comme l'Aga des Janissaires dans les villes de Turquie. En 1700. la taille fut jusques à cinq milles écus, & l'on paya à Mezomorto Capitan Pacha pareille somme pour la capitation. On fait tous les ans trois Consuls à Milo; ils s'appellent [f] *Epitropi*; & ceux qui sortent de charge *Primati* ou *Vechiardi*, c'est-à-dire anciens Consuls: ceux qui sont en charge ont l'administration des rentes de la ville, lesquelles se prennent sur la Douane, sur les Salines & sur les Pierres de moulin: tout cela ne s'afferme que mille écus par an: on paye à la Douane trois pour cent pour toutes sortes de marchandises: les moulins à bras que l'on fait dans cette Isle, sont fort propres, & la pierre en est excellente: on les porte à Constantinople, en Egypte, dans la Morée, à Zante, à Cephalonie, & même à Ancone. [g] *Mylos* en grec litteral & vulgaire signifie un moulin; on prétend que l'Isle en a pris le nom à cause du grand commerce qu'on y fait des moulins à bras, mais il

a *De lapidib. Hist. nat. lib.* 36. *cap.* 21. An Alcyonium durum Imper. cujus textura ad pumicem accedit?

b ΑΡΤΕΜΙΣ ΠΟΛΥΜΑΣΤΟΣ, Diane à plusieurs mammelles.

c Alcyonium durum Imper.

d Cadi.

e Celui qui exige la taille.

f Ἐπίτροποι, Administrateur. Intendant.

g Μύλος.

y a beaucoup plus d'apparence qu'elle a conſervé ſon ancien nom de *Melos* dont on a fait *Milo*, & que Feſtus dérive d'un Capitaine Phénicien appellé Melos.

Pour ce qui eſt du ſel, on ne le vend pas dans cette Iſle, car la [a] meſure ordinaire qui peſe [b] ſoixante-ſix livres poids de France, s'y donne pour ſept ſols : les ſalines ſont à deux milles de la ville tout au fond de la rade : pendant l'hyver l'eau de la mer en remplit les reſervoirs, & le ſel s'y cryſtaliſe dans les grandes chaleurs.

Les Conſuls nomment des gens dans tous les quartiers de la ville pour exiger la capitation, laquelle ſe paye à raiſon de cinq écus par tête ; ils remettent enſuite cet argent à l'ordre du Capitan Pacha : les Turcs font toûjours quelque nouvelle avanie pour rançonner ces pauvres Grecs : par exemple dans le temps que nous y étions, ils ne voulurent prendre les ſequins qu'à deux écus, au lieu qu'ils valent ſept livres dix ſols : une autre année ils exigent en payement les marchandiſes du pays ſur leſquelles il y a beaucoup à gagner, comme la ſoye & le coton filé ; d'ailleurs il faut leur faire des preſens, ſi l'on veut éviter la chaine ou les coups de bâton : les Turcs ſont plus inſolens que jamais dans les Iſles, depuis la retraite des Corſaires François, ainſi les Grecs ne ſçavent que ſouhaiter : les Corſaires tenoient les Turcs en raiſon, & mangeoient le profit de leurs priſes dans le pays ; mais auſſi ces Corſaires étoient quelquefois des hôtes incommodes, avec leſquels il n'étoit pas trop aiſé de vivre.

On plaide en premiére inſtance devant les Conſuls & les Primatis : on appelle de leur jugement au Cadi ſi l'on veut ; mais les Conſuls qui aſſiſtent au jugement du Cadi, le menacent de le renvoyer s'il ne fait bonne juſtice, & le renvoyent en effet, s'il continuë : c'eſt au grand Cadi de Scio d'en envoyer un autre : le nouveau Cadi eſt traité pendant trois jours par les Officiers de la ville, qui lui aſſignent un logement, dont il paye le loyer. Il a dix pour cent des effets conteſtez dans le procez ; quelquefois il prend de l'argent d'une partie & de l'or de l'autre ; il juge en faveur de la plus groſſe ſomme : ſi c'eſt un honnête homme, comme cela ſe rencontre aſſez ſouvent, il condamne à payer ſur le champ en argent ou en marchandiſes ; ſi le débiteur n'a aucuns effets, tout eſt perdu, à moins qu'il ne demande du temps pour ſatisfaire : s'il nie la dette, il eſt cru ſur ſon ſerment, & l'on ne peut plus le pourſuivre : on fait venir un Papas devant lequel le Juge le fait jurer ſur l'Evangile ou bien ſur l'Alcoran, s'il n'eſt pas d'humeur d'attendre que le Papas ſoit arrivé.

Il y a deux Evêques dans cette Iſle, l'un Grec, & l'autre Latin ; le Latin n'a qu'un Prêtre avec lui pour tout Clergé, quoiqu'il ſoit Evêque de Milo, de l'Argentiére, & de Siphanto, où il ne tient que de ſimples Vicaires : le ſiége étoit vacant en 1700. & l'on croyoit que le Pape n'y tiendroit qu'un Vicaire Apoſtolique, parceque l'Egliſe de Milo n'a qu'environ cent cinquante écus de rente ; elle en avoit cinq cens autrefois, mais le Grand Seigneur après la guerre de Candie, ayant fait reconnoître les Iſles, & examiner les titres de ceux qui les poſſedoient, l'Evêque Latin de Milo, qui ſous le bon plaiſir des Vénitiens, jouïſſoit de l'Iſle brûlée, ſe trouva ſans titre ; ainſi cette Iſle, qui eſt tout près de l'Argentiére fut miſe à l'enchére & venduë cinq cens écus : le dernier Evêque mourut ſi pauvre, qu'il avoit engagé le calice, la mitre, & tous les ornemens de ſon Egliſe : il ſeroit mort de miſére ſans une penſion que le Roi lui avoit accordée, & ſans les charitez que Sa Majeſté fait diſtribuer aux Latins qui ſont au Levant : l'Egliſe Epiſcopale eſt ſous le titre de ſaint Coſme & de ſaint Damien ; c'étoit autrefois une Chapelle Gréque, qui fut venduë aux Latins ; le logement de l'Evêque qui eſt tout vis-à-vis, eſt aſſez joli : cet Evêque n'a rien à démêler pour ſes revenus avec l'Evêque Grec, quoique Mr. Thevenot aſſûre le contraire : peut-être que le ſujet de leurs conteſtations a ceſſé.

L'Evêque Grec eſt riche : nous ne le vîmes pas ; il étoit allé à Conſtantinople pour ſe faire confirmer par le Patriarche qui en avoit nommé un nouveau, dans le deſſein de rançonner l'ancien.

La principale Egliſe de Milo eſt Nôtre-Dame du Port. Παναγία Πορτιανή.

Les autres ſont Saint Noirmantin ſolitaire du mont Sinai. Les Grecs appellent ce Saint Καρανλιάρης, comme qui diroit un Saint que l'on invoque pour la lépre ; Καρά ſignifie noir, & λιάρης lépre.

Le grand Saint George. Ἅγιος Γεωργὸς μεγάλος.
Saint George l'Hermite. Ἅγιος Γεωργὸς μοναστηλιώτης.
L'Annonciade auprès de la Place. Εὐαγγελίστρια.
Saint Antoine proche le Château. Ἅγιος Ἀντώνιος.
Saint Dimitre dans le même quartier. Ἅγιος Δημήτριος.
Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξιάρχης.
Saint Jean Baptiſte. Ἅγιος Ἰωάννης Πρόδρομος.
Le grand Saint Nicolas. Ἅγιος Νικόλαος μεγάλος.
Le petit Saint Nicolas. Ἅγιος Νικόλαος μικρὸς
Le Saint Eſprit. Ἅγιος Πνεύμα.
Saint Athanaſe. Ἅγιος Ἀθανάσιος.
Saint Spiridion. Ἅγιος Σπυρίδων.
Nôtre-Dame. Παναγία Κυρία.
Les quarante Saints. Ἅγιοι Σαράντα.
Saint Polycarpe. Ἅγιος Πολύκαρπος.
Saint Eleuthere. Ἅγιος Ἐλευθέριος.

Ces Egliſes ſont autant de Paroiſſes, & chacune



[a] Κίλα.

[b] 220. oques.

ne a ſon Papas. Après l'Evêque, [a] l'Econome eſt la prémiére dignité du Clergé, & marche à la droite de ce Prélat, il eſt comme ſon Subſtitut, ou ſon grand Vicaire : le [b] Thréſorier marche à la gauche : [c] l'Archiviſte ſuit immediatement après : l'Evêque diſpoſe de toutes ces charges, & d'ailleurs il a trente Prêtres qui lui ſont ſoumis.

Outre les Chapelles, qui ſont en grand nombre dans cette Iſle, on y compte treize Monaſtéres : ſçavoir,

Nôtre-Dame du Château. Παναγία Καστριανή, à deux milles de la ville, du côté du Levant.

Sainte Helene du côté du Nord à un mille de la ville, Ἁγία Ελένη.

Nôtre-Dame de la voile, ſur une colline au Levant, à un mille & demi de la ville, Παναγία Ἀρμένη.

Saint Michel Archange, lequel dépend du couvent du même nom, qui eſt dans l'Iſle de Serpho, Ἁγίος Ταξίαρχης.

Le Monaſtére de Chriſt, dépendant du couvent de Saint Jean de Patino ou Patmos, Ὁ Χριστὸς.

Sainte Saba, qui appartient au Patriarche de Jeruſalem, Ἁγία Σάβα.

Saint Jean de Fer, ſitué au deſſous de la montagne de Saint Helie, Ἁγίος Σιδερο Ἰωάννης.

Nôtre-Dame du Mont, du côté du Levant, à quatre mille de la ville, Παναγία Βουνάδα.

L'admirable Nôtre-Dame à quatre mille auſſi, Παναγία Θαυμαστή.

Nôtre-Dame du Jardin, Παναγία Κήπου.

Saint Helie auprès de Caſtro, ſur une colline oppoſée à la grande montagne de Saint Helie, au ſommet de laquelle eſt une ſolitude où il n'y a qu'un ſeul Caloyer, Ἁγίος Ἥλιας.

Saint George le Chauve, ſur une colline auprès de Saint Helie à la vûë du Port, Ἁγίος Γεώργιος Καστοῦλας.

Sainte Marine, couvent au deſſous de Saint Helie, Ἁγία Μαρίνα.

C'eſt le plus beau de tous les Monaſtéres de l'Iſle : on y boit de très-bon vin, qui ne cede en rien à celui de Candie. Il y a plus d'oliviers dans ce quartier-là que dans tout le reſte de Milo. La ſource qui arroſe les Jardins de ce couvent eſt belle, & coule vers le fond d'un grand puits : les Orangers & les Cedres y ſeroient parfaitement beaux ſi l'on avoit l'induſtrie de les cultiver : les environs de la maiſon ſont agréables, couverts de Lentiſques & d'Arbouſiers, qui ſont rares ailleurs, car on ne brûle que des broſſailles dans cette Iſle, & la charge d'une bourrique s'y vend quinze ou vingt ſols.

Par rapport à l'Hiſtoire naturelle, il faut regarder le Milo comme une roche preſque toute creuſe, ſpongieuſe pour ainſi dire, & pénétrée de l'eau de la mer. Les mines de fer qui s'y trouvent & qui ont fait donner le nom au quartier de [d] ſaint Jean de fer, y entretiennent des feux perpetuels ; les experiences ſuivantes ſemblent démontrer que ce métail eſt la principale matiere des feux ſouterrains. Ce principe étant bien établi, l'on aura moins de peine à expliquer la production des mineraux dont cette Iſle eſt remplie.

Il eſt certain que la limaille de fer s'échauffe conſiderablement ſi on la mouille avec de l'eau commune : cette chaleur eſt bien plus forte ſi l'on ſe ſert de l'eau marine, & ſi l'on méle du ſoufre en poudre avec la limaille de fer on voit brûler ce mélange quelque temps après l'avoir humecté. Il eſt donc vraiſemblable que les feux qui ſe font ſentir continuellement dans cette Iſle, ne viennent que de la matiére ferrugineuſe, & du ſoufre que l'on y découvre preſque partout, & ces matiéres s'échauffent [avec] l'eau marine dont elles ſont abreuvées. Quand on fait le tour de l'Iſle en bateau, on découvre les embouchures de pluſieurs canaux ſouterrains, par où l'eau de la mer s'engoufre, & par le moyen deſquels le ſel marin eſt porté juſques dans les moindres cavitez de cette roche ſpongieuſe.

Il y a beaucoup d'apparence que ce ſel y ſoufre à peu près la même torture que celui que l'on met dans nos cornues : c'eſt-à-dire, que le feu qui échauffe continuellement les entrailles de cette Iſle, fait ſéparer de ce ſel un eſprit acide, ſemblable à celui que nous tirons du ſel marin avec le feu ordinaire. Il faut raporter à cet acide la production de l'alun & du ſoufre, qui ſont les mineraux les plus communs qui ſe trouvent à Milo : car cette liqueur penetrant inſenſiblement les rochers les plus durs, les diſſout, s'incorpore avec eux, & ſe convertit en alun. On n'en ſçauroit preſque douter, puiſqu'en verſant de l'eſprit de ſel ſur les pierres ordinaires ou ſur de la craye, on produit des concretions alumineuſes : le même eſprit acide, mêlé avec le bitume qui coule dans les veines de la terre y forme du ſoufre. Tout le monde convient que le ſoufre n'eſt autre choſe qu'une matiére graſſe fixée par un eſprit acide : le ſoufre que l'on fait artificiellement & l'analyſe du ſoufre commun, ne permettent pas de douter de cette verité. Non ſeulement l'eau de la mer eſt ſalée, mais elle eſt amere & graſſe ; car tout bien conſideré, que deviendroit cette grande quantité d'huile qu'y dépoſent les poiſſons qui s'y pourriſſent continuellement ? Il n'eſt pas ſurprenant que dans les grandes tempêtes on la voye quelquefois s'enflammer. Peut-être que cette graiſſe eſt en partie la matiére du bitume dont ſe fait le ſoufre commun, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi ce ſoufre ſe trouve ordinairement dans les lieux qui ne ſont pas éloignez de la mer, où les tremblemens de terre ne ſont que trop fréquens. Tels ſont les fameux Volcans qui vomiſſent des flammes :

a Οἰκονόμος.
b Σακελλάριος.
c Καρτοφύλαξ.
d Σιδηροκάστρου.

mes : le Veſuve, Stromboli, le mont Ethna, les montagnes d'Irlande, le Fayal, le Pic de Teneriffe. Il y a dans ces Iſles & ſur les côtes de la terre ferme de l'Amerique, des feux qui brûlent depuis le commencement du monde.

Pour revenir à l'Iſle de Milo, il eſt conſtant que l'on y trouve abondamment tous les materiaux néceſſaires pour la production de l'alun & du ſoufre. Pour du nitre il n'y en a point quoiqu'en diſent les habitans qui le confondent avec l'alun. Le ſoufre de Milo eſt parfaitement beau & a un petit œil verdâtre & luiſant, qui le faiſoit préferer par les anciens à celui d'Italie : [a] on trouve ce ſoufre en cette Iſle par gros morceaux en creuſant la terre, & par groſſes veines dans les carriéres d'où l'on tire les meules de moulin. [b] Si les autres Iſles ne renferment pas de ces ſortes de mineraux, c'eſt que leur ſtructure interieure n'eſt pas favorable à l'introduction de l'eau de la mer, dans les creux des rochers, & que d'ailleurs elles manquent de matiére ferrugineuſe.

Le Milo eſt donc comme un laboratoire naturel où continuellement il ſe prépare de l'eſprit de ſel, de l'alun, du ſoufre par le moyen de l'eau de la mer, du fer, des roches, & par la ſtructure ſinguliére de l'interieur de cette Iſle, qui eſt telle qu'elle laiſſe filtrer en pluſieurs endroits la partie ſaline & la partie graſſe de l'eau marine : ces parties ſont miſes en mouvement par la violence des braſiers, que le fer & le ſoufre y excitent jour & nuit; & l'ouvrage de ces braſiers qui eſt la production de l'eſprit de ſel, y forme le ſoufre & l'alun. Il eſt bon de remarquer que ce rocher ſpongieux & caverneux, qui ſert de fondement à Milo, eſt comme une eſpéce de poile qui en échauffe doucement la terre & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues & les mélons les plus délicieux de l'Archipel ; la ſéve de cette terre eſt admirable & travaille toûjours, les champs ne s'y repoſent jamais. Le premiére année on y ſeme du froment, la ſeconde de l'orge, & la troiſiéme on y cultive le coton, les legumes & les mélons, tout y vient pêle mêle; la campagne eſt chargée de toute ſorte de biens : les terres ſont comme autant de jardins ſéparez les uns des autres par des murailles de pierre ſeche, c'eſt-à-dire, ſans mortier, ni torchis. [c] Pendant la guerre on y ſeme peu de coton, parce que les armées s'y fourniſſent de grains, de haricots, & d'autres legumes : durant la paix on n'y recueille pas aſſez de blé pour nourrir les habitans : mais on y ſeme beaucoup de coton qui ſe vend bien plus cher que le blé ; le coton en coque, c'eſt-à-dire, envelopé de ſon fruit, vaut [d] un ſequin le quintal, & juſques à dix ou douze francs lorſqu'il eſt en rame, c'eſt-à-dire épluché & ſans coque.

De la ville à la rade, dans l'étenduë de deux milles de terrain on ne voit que jardins & campagnes fertiles en froment, orge, coton, ſeſame, haricots, melons, citrouilles, coloquinte; ces campagnes ſont terminées par les ſalines, & les ſalines aboutiſſent à la rade, dont les hauteurs ſont couvertes de beaux vignobles, d'oliviers & de figuiers.

La rade de Milo peut contenir aiſément une grande armée navale : [e] ſon entrée regarde le Nord-oueſt, & les vaiſſeaux y ſont à couvert de toute ſorte de vents, du côté de [f] *Prothotalaſſa* où eſt le bon mouillage. Les deux petits écueils qui ſont à l'entrée de la rade, s'appellent [g] *Acraries*, c'eſt-à-dire éminences : Antimilo eſt une Iſle deſerte qui s'éleve en pain de ſucre, entre le Ponant & le Nord-oueſt, les Grecs l'appellent Rémomilo, & les Francs lui ont conſervé le nom d'Antimilo. Praſoniſi eſt une autre Iſle près du port de ſaint Jean de fer, derriére la montagne de S. Helie, à gauche de la rade, en venant de la ville. Il y a encore bien de petits écueils autour de Milo; mais ils ne ſont pas aſſez conſiderables pour en faire une recherche exacte.

Dans le printemps, le Milo de même que les autres Iſles de l'Archipel, eſt un tapis admirable, parſemé d'Anemones de toutes ſortes de couleurs : elles ſont ſimples, cependant c'eſt de leurs graines que viennent les plus belles eſpéces qui ſe voyent dans nos parterres. Parmi les plantes rares qui naiſſent dans cette Iſle, la [h] Pimprenelle épineuſe fut celle qui nous fit le plus de plaiſir : nous l'avions déja vûë en Candie, mais je ne pouvois pas m'imaginer que cette plante que nous n'élevons qu'avec beaucoup de ſoin dans nos jardins, dût être la plus commune de l'Archipel : c'eſt un ſous-arbriſſeau que l'on appelle en Grec vulgaire, [i] *Stœbida*, lequel outre la reſſemblance du nom, répond aſſez bien par rapport aux vertus, à la Stœbé de Dioſcoride. La Pimprenelle épineuſe eſt d'un uſage merveilleux dans cette Iſle, pour y multiplier les pâturages, & transformer, pour ainſi dire, les landes en prairies. Dans le mois d'Août, lorſque le vent du nord ſoufle, on allume un pied de cette plante ſeche; dans un inſtant le vent porte le feu dans tout un quartier, juſques au pied des montagnes. Aux premiéres pluyes d'Automne, ces terres brûlées pouſſent d'excellentes herbes, leſquelles viennent bien plûtôt qu'en France, parce qu'il ne gêle jamais dans cette Iſle : la neige y tombe rarement; lorſqu'il en tombe, elle ſe fond dans un quart d'heure : le froid n'y eſt point nuiſible aux oliviers comme en Provence & en Languedoc,



a Sed nobiliſſimum in Melo inſula. *Plin. Hiſt. nat. lib. 35. cap. 15.*
b Γυψίται δὲ πλείους ἐν Μήλῳ καὶ Διπόρῳ. *Dioſc. lib. 5. cap. 124.*
c Xylon ſive Goſſypium herbaceum. J. Bauh. 1. 348.
d 9. liv. 10. ſ. 140. liv. moſcat.
e Miſtral.
f Πρωτοθάλασσα.
g Ἀκρίαις.
h Pimpinella ſpinoſa ſeu ſempervirens. Mor. umb. 57.
i Στοιβή. *Dioſc. lib. 4. cap. 12.*

où la tiſſure de l'écorce de ces arbres eſt déchirée par la dilatation de l'eau qui ſe gêle dans les pores de leurs fibres. Cette heureuſe temperature & la bonté des pâturages, contribuent beaucoup à l'excellence des beſtiaux qu'on y nourrit. On y voit de beaux troupeaux de chevres, dont le lait ſert à faire de très-bons fromages. [a] Clément d'Alexandrie & [b] Julius Pollux dans le dénombrement qu'ils ont fait des meilleures choſes que l'on peut manger en Gréce, n'ont pas oublié les chevreaux de Milo.

Le vin eſt une des meilleures marchandiſes de cette Iſle; voici comment on le fait par tout l'Archipel : chaque particulier a dans ſa vigne un [c] reſervoir de la grandeur qu'il juge à propos, quarré, bien maçonné, révêtu de ciment ; mais tout découvert. On foule les raiſins dans ce reſervoir après les y avoir laiſſé ſécher pendant deux ou trois jours, & à meſure que le moût coule par un trou de communication, dans un baſſin qui eſt au bas du reſervoir, on remplit de ce moût des outres que l'on porte à la ville : on les vuide dans des futailles ou dans de grandes cruches de terre cuite, enterrées juſques à l'ouverture, dans leſquelles ce vin nouveau boût tout à ſon aiſe ſant marc ; on y jette trois ou quatre poignées de plâtre, ſuivant la grandeur des piéces, ſouvent on y ajoûte une quatriéme partie d'eau douce ou d'eau ſalée, ſuivant la commodité des lieux. Après que le vin a ſuffiſamment cuvé on bouche les vaiſſeaux avec du plâtre gaché. Le plâtre n'eſt pas rare dans l'Iſle du côté de Poloni : faute de bois, on l'y cuit avec des bouzes de vache.

On n'employe ni bois ni leſcive dans cette Iſle pour blanchir le linge : on le laiſſe tremper dans l'eau, puis on le ſavonne avec une terre blanche ou craye, qui ne differe en rien de la terre Cimolée de l'Argentiére. Peut-être qu'on y en trouveroit de plus fine & de plus blanche, ſi on ſe donnoit la peine de creuſer. [d] Dioſcoride & Pline l'appellent la terre de Milo, parce que dans leur temps la meilleure ſe trouvoit dans cette Iſle.

Les eaux de Milo ne ſont pas fort bonnes à boire, ſur tout dans les bas fonds; où elles ſont infectées d'une odeur de ſoufre & d'œufs couvis. Il n'y a gueres que la fontaine de Caſtro qui ſoit excellente : cette ſource eſt chaude dans ſon baſſin : mais elle devient très-froide deux heures après qu'elle eſt puiſée, & l'on n'en ſçauroit trouver de plus legere. Pendant la derniere guerre, le Général Moroſini envoyoit des galiotes en charger des barrils pour ſa table. Caſtro eſt un village ſitué ſur une montagne, à gauche en entrant dans la rade. Les Provençaux le nomment Sixfours, parce qu'il reſſemble à un village de même nom qui n'eſt pas bien loin de Toulon. Le ſéjour que nous fimes pendant quelques jours dans cette Iſle, nous donna lieu de faire les remarques ſuivantes.

[e] Les bains publics ſont au pied d'une petite colline à la droite en deſcendant de la ville au port. Les Grecs appellent ces bains *Loutra*, & non pas *Staloutra*, comme prononcent les Francs, qui en cette occaſion comme en beaucoup d'autres, corrompent l'expreſſion dont ſe ſervent les Grecs pour dire, allons aux bains. On entre d'abord dans une caverne dont l'entrée eſt en arc ſurbaiſſé : il faut ſe courber pour y paſſer, mais après avoir avancé environ 50. pas, on trouve deux chemins dont l'un eſt ſi étroit, qu'il faut s'y traîner à quatre pates : cependant on le préfere à l'autre, parceque ce dernier, quoique plus ſpacieux, eſt fort raboteux. Tous les deux conduiſent à une ſale creuſée par la nature : à côté de cette ſale eſt un reſervoir d'eau tiéde & ſalée, dans lequel on s'aſſied pour ſe baigner. Il fait ſi chaud dans ce lieu, que l'on y ſuë à groſſes gouttes, & plus commodément que dans les bains artificiels, où la poitrine ſouffre ordinairement : ceux qui ne vont là que pour ſuer s'aſſeyent au fond de la ſale dans un lieu un peu élevé. Cette étuve naturelle ſeroit bonne pour des perſonnes incommodées de paralyſie, de rhumatiſme ou d'autres fluxions, indépendantes des maladies ſecrettes, qui ne cedent pas aux ſueurs excitées par des remedes exterieurs : cependant l'étuve dont nous parlons n'eſt fréquenté que par de vieux débanchez qui ne peuvent guerir que par le mercure, & c'eſt ce qui décredite fort ces lieux. L'eau des bains n'altere en aucune maniere la teinture du Tourneſol : ce n'eſt que de l'eau marine échauffée, laquelle blanchit & coagule l'huile de tartre, comme fait l'eau marine toute froide. Celle de ces bains s'écoule naturellement dans des marais ſalans, à quelques pas de là.

Au deſſous de ces bains, ſur le bord de la mer, tout près de [f] *Protothalaſſa*, ſortent au travers du ſable pluſieurs bouillons d'eau ſi chaude qu'on n'y ſçauroit tremper les doigts ſans ſe bruler : comme je n'avois ni thermometre, ni autres inſtrumens pour en meſurer le degré de chaleur, je m'aviſai de plonger une douzaine d'œufs dans cette eau pour voir ſi elle les durciroit dans l'eſpace de cinq ou ſix minutes, comme le fait l'eau commune, qui boût ſur le feu; mais nous remarquâmes avec une extrême ſurpriſe qu'après une demi-heure à peine le moyeu de ces œufs paroiſſoit alteré : on en ouvrit d'autres une heure après, ils ne parurent que fort peu différens des premiers; enfin après deux heures de temps, il ne s'en trouva aucun qui fût veritablement cuit, comme le ſont nos œufs mollets. On remarqua ſeulement que quelques autres que

a *Pædagog. lib. 2. cap. 1.*

b Ἐμφὶς ἐκ Μήλου. *Onomaſt. lib. 6. cap. 10.*

c Πατητήρι. Πατὸς, *ſignifie* un preſſoir, Πάτημα, un pavé : *ce reſervoir eſt pavé, & l'on y preſſe les raiſins, ou les chargeant de grandes pierres plates.*

d Melinum candidum & ipſum eſt optimum in inſula Melo. *Plin. Hiſt. nat. lib. 35. cap. 6.*

e Λουτρὰ. Εἰς τὰ Λουτρὰ. ad balnea.

f Πρωτοθάλασσα.

que l'on avoit enterrez dans le ſable, ſe trouvérent ſuffiſamment cuits & propres à manger : cela fait voir qu'il y a autant de difference entre la chaleur de l'eau & celle du ſable, qu'entre le bain marie & le feu de ſable. Ce phénomene pourtant me parut ſuprenant ; car je me ſouvenois encore d'avoir vû au Fort des bains en Rouſſillon, des ſoldats qui mangeoient des poules cuites dans ce grand & beau reſervoir que les Romains avoient fait bâtir & voûter magnifiquement, pour y conſerver une ſource d'eau bouillante, laquelle jallit ſur le grand chemin. Toutes les ſources d'eau bouillante que j'ai obſervées en differens pays, m'ont paru également chaudes, parceque je n'avois d'autre thermometre que ma main, & certainement je n'en ai trouvé aucune de celles que l'on appelle bouillantes où j'aye pû tremper les doigts ſans me brûler. Toutes ces ſources fument également : cependant on trouve entr'elles cette difference par rapport aux œufs, que dans les unes ils ne s'y cuiſent pas dans l'eſpace de deux heures, & dans quelques autres ils ſe cuiſent en quatre ou cinq minutes, comme nous l'obſervâmes quelque temps après dans celles de Prouſa capitale de Bithynie au pied du mont Olympe en Aſie. La boue, ou la reſidence de toutes les eaux bouillantes m'a toûjours paru de couleur de rouille ; ce qui me fait conjecturer que la matiére ferrugineuſe y a beaucoup de part.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la vertu des eaux chaudes : je remarquerai ſeulement qu'un Gentilhomme de Cephalonie, qui avoit une galle univerſelle, fort enracinée, & qui n'avoit pas cedé aux remedes ordinaires, fut gueri après s'être baigné pendant 25. jours dans les eaux de Milo. On les faiſoit porter à la ville, par l'ordonnance du Docteur Stai Candiot, homme d'eſprit & bon Medecin. Ce malade fut plus heureux que celui dont parle [a] Hippocrate, car de l'aveu de ce grand homme, celui-ci après avoir été gueri d'une demangeaiſon inſupportable & d'une galle horrible, par l'uſage des eaux de Milo, devint hydropique, & mourut. Voilà un titre bien authentique pour donner du crédit aux bains de cette Iſle.

Le 15. Août nous allâmes voir la fontaine qui purge : elle eſt à ſix mille de la ville du côté du nord, entre ſaint Conſtantin & Caſtro. Cette ſource ſort préciſément ſur le bord de la mer, dans un lieu eſcarpé, mais elle coule de niveau avec l'eau ſalée, & s'y mêle le plus ſouvent : il y en a un autre bouillon un peu plus haut, où la mer ne monte pas lorſqu'elle eſt calme. Ces ſources ſont preſque tiédes & d'une douceur fade : elles coagulent pourtant l'huile de tartre, quoiqu'elles ne faſſent rien ſur les autres eſſays. Dans le mois de Mai, lorſque la mer eſt baſſe, les Grecs vont boire de cette eau pour ſe purger, ils en avalent des cruches entiéres, & même après avoir vuidé les groſſes matiéres, ils continuent d'en boire juſques à ce qu'ils la rendent toute claire. Les voilà purgés pour toute l'année, comme les chiens qui mangent du Chiendent dans le printemps.

Après avoir viſité les eaux minerales, nous allâmes voir les mines d'alun, dont les principales ſont à demi-lieuë de la ville, du côté de ſaint Venerande : on n'y travaille plus aujourd'hui, & même les Conſuls ont fait fermer l'ouverture des principales, de peur que les Turcs ne leur fiſſent de nouvelles avanies, ſur le profit qu'ils pourroient faire du commerce de l'alun. On fit bien des façons pour nous y conduire : ce ne fut qu'après avoir exigé de nous quelque argent, comme cela ſe pratique en Levant pour les moindres bagatelles. On entre d'abord dans une caverne aſſez ſimple, d'où l'on paſſe par une eſpéce de boyau dans quelques chambres que l'on a creuſées autrefois, à meſure que l'on en tiroit l'alun ; ce ſont des voutes hautes ſeulement de quatre ou cinq pieds, ſur neuf ou dix pieds de large, incruſtées d'alun preſque partout : cet alun vient en pierres plattes de l'épaiſſeur de huit ou neuf lignes juſques à un pouce : à meſure qu'on en détache quelques-unes, on en trouve de nouvelles, & l'on voit manifeſtement que l'eſprit de ſel qui a penetré ces pierres, les a, pour ainſi dire, fait exfolier ſuivant leurs veines. La ſolution de cet alun naturel & non préparé eſt aigrelette & ſtiptique : elle fermente & coagule l'huile de tartre comme l'alun purifié, duquel il ne différe que par une plus grande quantité de matiére pierreuſe. L'alun de plume qui s'y trouve auſſi, fait les mêmes changemens avec les eſſays : mais ni l'un ni l'autre ne laiſſent échaper aucune odeur urineuſe, lorſqu'on y verſe de l'huile de tartre : ce qui ne permet pas de ſoupçonner qu'il y ait aucun mêlange de ſel ammoniac.

Cet alun de plume eſt une des plus belles choſes qu'il y ait en Levant par rapport à l'hiſtoire naturelle. Aucun voyageur que je ſache ne l'a décrit. Il vient par gros paquets compoſez de filets déliez comme la ſoye la plus fine, argentez, luiſans, longs d'un pouce & demi, ou de deux, de même goût & de même caractére que l'alun en pierre. Il ne faut pas confondre, comme l'on fait ordinairement, l'alun de plume avec l'amianthe ou pierre incombuſtible. Par tout où j'ai demandé de l'alun de plume en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre ; on m'a toûjours préſenté une méchante eſpéce d'amianthe que l'on apporte des environs de Caryſto dans l'Iſle de Negrépont : il eſt ordinairement tout brizé, & de toutes les eſpéces d'amianthe, c'eſt aſſûrement la plus mépriſable ; mais il ne ſe fond ni dans l'eau ni dans le feu, non plus que l'amianthe de Smyrne, de Genes, & des Pyrenées ; en un mot l'amianthe eſt une matiére pierreuſe & inſipide qui s'amollit dans l'huile, & y aquiert aſſez de ſoupleſſe pour pouvoir être filée ſur du fil de coton : on en fait des bour-

[a] Epid. *lib.* 5.

bourſes & des mouchoirs que l'on blanchit au feu. L'alun de plume au contraire eſt un véritable ſel qui ne différe de l'alun ordinaire qu'en ce qu'il eſt partagé en petits filets : les pierres au travers deſquelles cet alun s'échape ſont très-legéres & friables. Nous fimes plus de cent pas pour revenir de la derniére de ces voutes à la caverne, & nous fûmes contraints aſſez ſouvent de nous coucher ſur le ventre pour paſſer d'une voute à l'autre.

Les anciens ont connu toutes ces eſpéces d'alun. [a] Pline aſſûre qu'après celui d'Egypte, on faiſoit grand cas de celui de Melos, où l'on en trouvoit, à ce qu'il dit, de ſolide, de liquide & de chevelu, ou délié comme des cheveux : on ne ſçauroit mieux, ce me ſemble, dépeindre l'alun de plume, que par cette comparaiſon. Dioſcoride qui en avoit parlé de même avant lui, aſſûre que l'alun de Melos empêche les femmes de concevoir ; c'eſt peut-être une fauſſe obſervation. Cependant ces Auteurs que l'on traite ſouvent de faux hiſtoriens de la nature, ont bien mieux connu ces ſortes d'alun que pas un de nos modernes. [b] Suivant Diodore de Sicile, les anciens ne tiroient que peu d'alun de l'Iſle dont nous parlons, [c] & ils ne connoiſſoient que les mines de Lipara & de Melos.

A quatre milles de la ville, vers le ſud, tout au bord de la mer, dans un lieu fort eſcarpé, ſe voit une grotte d'environ quinze pas de profondeur où les eaux de la mer penetrent lorſqu'elle eſt agitée. Cette grotte qui a près de quinze ou vingt pieds de haut, eſt toute incruſtée d'alun ſublimé, auſſi blanc que la neige en quelques endroits, rouſſâtre en quelques autres, & doré comme les fleurs de ſel ammoniac calibées : cette couleur jaune vient ſans doute de quelque mêlange de fer ou d'ocre : ces incruſtations ne brûlent point dans le feu, & laiſſent une eſpéce de rouille après qu'elles ſont conſumées. Tous les rochers qui ſont autour de la caverne, ſont revêtus de ſemblables concrétions : il y en a beaucoup qui ne ſont que du ſel marin ſublimé, auſſi doux que la fleur de farine ; on y voit des trous où l'alun paroit tout pur & comme friable, mais d'une chaleur exceſſive : ces concrétions fermentent à froid avec l'huile de tartre.

Parmi ces concrétions on découvre deux ſortes de fleurs très-blanches, déliées comme des brins de Soye : les unes ſont alumineuſes & aigrelettes : les autres ſont tout à fait inſipides & pierreuſes. Les filets alumineux n'ont que trois ou quatre lignes de long, & ſont attachez à des concrétions d'alun ; ainſi ils ne différent pas de l'alun de plume ; mais les filets pierreux ſont plus longs, un peu fléxibles, & ſortent de ces rochers. Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la pierre que [d] Dioſcoride a comparée à l'alun de plume, quoiqu'elle ſoit, comme il dit, ſans goût, & ſans aſtriction : le même Auteur la diſtingue de la pierre amianthe. Quoiqu'il en ſoit, il ſemble que cette concrétion ſoit une végétation de la roche même, car on trouve des paquets de ces filets qui ont perdu leur fléxibilité, qui ſe ſont durcis, & qui ſont devenus pierres, ſans pourtant que la direction des filets ſe ſoit confonduë ou effacée ; cela pourroit donner de nouvelles lumiéres pour faire connoître la végétation des pierres, que j'ai propoſée dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences. La même direction des fibres paroît ſenſiblement dans toutes les eſpéces d'amianthe, & ſur tout dans celui des Pyrenées, & dans celui de Smyrne. Ces pierres ſont très-dures pendant un certain temps, & rayées ſuivant leur longueur : enſuite elles ſe décompoſent d'elles mêmes par je ne ſçai quelle raiſon, & leurs filets ſe détachent les uns des autres par portions, comme s'ils avoient été collez enſemble, & qu'ils vinſſent à ſe décoller. On remarque auſſi très-ſenſiblement la même direction dans la pierre d'où l'on tire ce beau plâtre d'Eſpagne : cette pierre eſt très-commune en Provence. J'ai des morceaux de plâtre de Montmartre où il y a de ſemblables concrétions.

La fléxibilité de ces pierres de Milo, qui ne ſont à proprement parler que des embrions pierreux, peut ſervir pour rendre raiſon d'une pierre merveilleuſe que Mr. Lauthier Secretaire du Roi, & fameux Avocat au Conſeil, a conſervée long-temps dans ſon cabinet : cette pierre qui étoit fort dure, de la qualité du grez, quarrée, de près de deux pouces d'épaiſſeur & d'environ un pied de longueur, avoit une certaine fléxibilité qui la faiſoit plier ſenſiblement quand on la tenoit par le milieu en équilibre ſur la main.

A quelques pas de cette caverne, ſur le bord de la mer eſt une autre grotte dont le fond & le bas ſont remplis de ſoufre qui brûle ſans ceſſe, en ſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'y entrer. Tous les environs fument continuellement, & jettent ſouvent des flâmes : on y voit du ſoufre tout pur & comme ſublimé, lequel ne ceſſe de s'enflammer en certains endroits ; il y en a d'autres d'où diſtille goutte à goutte une ſolution d'alun beaucoup plus acre que celle de l'alun ordinaire : cette ſolution eſt d'une ſtipticité preſque corroſive, & fermente vivement avec l'huile de tartre. Suivant les apparences ce devroit être cette eſpéce d'alun que Pline a appellé alun liquide & qu'il déſigne préciſément dans l'Iſle de Melos ; néanmoins cette eſpéce d'alun n'étoit pas liquide, comme on peut le voir dans Dioſcoride. Il ſemble que la liqueur qui coule de cette grotte ne ſoit qu'un eſprit de ſel qui tient en ſolution des parties terreuſes & alumineuſes : cela confirme la production naturelle & conti-

[a] Concreti aluminis unum genus Schiſton appellant Græci in capillamenta quædam caneſcentia dehiſcens ; unde quidam trichitin potius appellavere. *Hiſt. nat. lib. 35. cap. 15.*

[b] Η' συνλιμία περιχίλις. *Dioſc. Lib. 5. cap. 122.*
[c] *Bibliotb. hiſt. lib. 5.*
[d] *Lib. 5. cap. 122.*

tinuelle de l'eſprit de ſel, dans l'interieur de cette Iſle. Ceux qui ont la galle vont ſuer dans cette grotte: ils baſſinent legerement les endroits les plus mal-traitez de la peau avec cette liqueur d'alun : ils ſe lavent un quart d'heure après avec l'eau de la mer, & gueriſſent ordinairement, ſans faire d'autre remede.

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit décrire toutes les différentes cavernes de cette Iſle. Il n'y a point de trou dans ces rochers, où l'on ne ſente une chaleur conſiderable dès qu'on y enfonce la tête. Du temps que les Corſaires regnoient dans l'Iſle, ils firent racommoder une ancienne étuve qui porte encore leur nom. On y fit bâtir des chambres aſſez commodes, où ils alloient ſuer pendant quelques jours ; cette étuve eſt une caverne naturelle, ſituée à côté de la montagne de ſaint Helie & échauffée par les vapeurs de quelque eau chaude, ſemblable à celle des bains. On ſent bien que ce n'eſt pas une exhalaiſon ſéche, car elle amollit la peau, & facilite par là le paſſage des matiéres de la tranſpiration : on pourroit en faire un grand uſage pour les rhumatiſmes & pour certaines paralyſies ; mais comme ce lieu n'eſt fréquenté que par des perſonnes infectées de maux veneriens, la plûpart en ſortent plus malades que lorſqu'ils y ſont entrez, parce que la ſueur n'emporte que la plus ſubtile partie du virus, ce qui reſte de cette humeur devient ſi acre qu'il détruit la tiſſure des os.

Après avoir examiné la caverne d'où diſtille cette liqueur alumineuſe, on nous conduiſit à une chapelle dediée à [a] ſaint Cyriaque, près de laquelle il y a un terrein qui brûle inceſſamment, & dont les champs des environs fument toûjours. Il y en a d'auſſi jaunes que s'ils étoient couverts de fleurs de Sanve ou de Souci : c'eſt la fleur de ſoufre qui donne cette couleur à la terre. La fontaine brûlante de Dauphiné, que l'on appelle avec plus de raiſon le terrein brûlant, eſt de même nature.

Quoique l'air de Milo ſoit aſſez mal ſain, & que les habitans y ſoient ſujets à des maladies dangereuſes, on ne laiſſe pas de s'y divertir ; on y fait bonne chere à peu de frais ; car les perdrix n'y valent que quatre ou cinq ſols la piéce ; les tourterelles, les cailles, les becfigues, les ramiers, les canards y ſont en abondance ; on y mange de bonnes figues, de bons mélons, & d'excellens raiſins ; les choux-raves n'y ſont pas mauvais : [b] on n'y manque pas de poiſſons délicats les jours maigres, d'hériſſons de mer, & de bonnes huitres ; mais celles qu'on appelle [c] huitres rouges, ſont coriaces & trop ſalées : les [d] yeux de bouc y ſont tout à fait délicieux, & plus gros qu'en Provence.

Dans le temps que nous étions dans cette Iſle, il y regnoit une maladie très-fâcheuſe, & qui eſt aſſez commune en Levant, où elle emporte les enfans en deux fois 24. heures. C'eſt un charbon dans le fond de la gorge, accompagné d'une cruelle fiévre : cette maladie que l'on peut nommer la peſte des enfans, eſt épidemique, quoiqu'elle épargne les grandes perſonnes. La précaution la plus néceſſaire pour arrêter les progrès d'un ſi grand mal, eſt de faire vomir les enfans dès le moment qu'ils ſe plaignent du mal de gorge, ou que l'on s'apperçoit que leur tête commence à s'apeſantir : il faut réiterer ce remede ſuivant le beſoin, afin de vuider une eſpéce d'eau forte qui ſe décharge ſur la gorge. Il eſt néceſſaire de ſoutenir la circulation des liqueurs & les forces du malade, par des remedes ſpiritueux comme ſont la thériaque, l'eſprit volatile, aromatique, huileux, & ſemblables. La ſolution de ſtyrax liquide dans l'eau de vie, eſt excellente en gargariſme dans cette rencontre ; mais le cas eſt preſſant, & l'on ne ſe preſſe guére en Levant dans les maladies les plus aiguës. On n'y trouve ordinairement que des Chirurgiens très-ignorans, François ou Italiens. Nous avons pourtant connu à Conſtantinople Mr. Deſchiens, habile Chirurgien, élevé dans la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris. Parmi les Medecins Mr. le Duc y tient le premier rang ; il eſt de Vire en Normandie, & exerce la Medecine avec beaucoup de ſuccès & de réputation. Nous y connumes auſſi un excellent homme, qui a joint l'étude des Mathematiques & de la Phyſique à la bonne pratique de Medecine ; c'eſt Mr. Spoleti Profeſſeur de Padouë, qui étoit auprès de M. Soranzo Baile de Veniſe.

Les Medecins ordinaires en Levant, ſont des Juifs ou des Candiots, vieux nourriſſons de Padouë, qui n'oſeroient purger que les convaleſcens. Toute la ſcience des Orientaux en fait de maladies, conſiſte à ne point donner de bouillons gras, à ceux qui ont la fiévre, & à les réduire à une diéte outrée : c'eſt-à-dire que pendant les quinze ou ſeize premiers jours d'une fiévre continuë, quelque accident qui ſurvienne, on ne fait prendre aux malades que deux légéres panades par jour, ou deux priſes d'eau de ris, ſans oſer tenter autre choſe. Ces panades ne ſont pas faites avec du bouillon à la viande : on laiſſe tremper dans de l'eau chaude une certaine quantité de mie de pain, & l'on fait bouillir cette eau juſques à ce que la mie ſoit preſque fonduë : quelques-uns y ajoûtent un peu de ſucre ſur la fin : cette nourriture convient mieux à des Chartreux qu'à des gens du monde qu'il faut faire ſaigner ou purger en certains temps, pour diſſiper des accidens, qui ſans cette précaution les feroient mourir : ainſi ces pauvres Grecs ne reviennent des moindres fiévres qu'avec la peau & les os, & ſont des années entiéres à ſe rétablir. Hippocrate le plus ſavant de tous les Medecins Grecs, condamne avec raiſon la diéte outrée, & ordonne la pur-



a Αγία Κυριακή.
b Brassica Gongylodes C. B. Pin.
c Ταιδαροπόδια.
d Πετραλίδες.

purgation dans les premiers jours lorſqu'elle eſt bien indiquée.

[a] Si la tête d'un malade ſe brouille & qu'il ſoit attaqué d'un tranſport au cerveau, on le traite de poſſédé : on congedie & les Medecins & les Chirurgiens. On fait venir des Papas qui après avoir loué la ſage conduite des parens, commencent par reciter je ne ſçai combien d'oraiſons & répandent l'eau benite à grands flots dans le lit du malade & par toute la chambre : enſuite ils tourmentent ſi fort le malade à force d'exorciſmes, qu'ils augmentent le délire, bien loin de l'appaiſer. On nous traita de viſionaires à Mycone, lorſque nous propoſâmes aux parens d'une Dame de conſideration de la faire ſaigner au pied, pour tranquiliſer ſa tête. Les Papas nous vouloient chanter pouille. Que répondre à des gens qui n'entendent pas raiſon? Ils ne ſe contentérent pas de lui rompre la tête pendant deux ou trois jours, ſous prétexte de faire ſortir le diable de ſon corps de gré ou de force ; on porta cette pauvre femme à l'Egliſe ; on la menaça de l'enterrer toute vive ſi elle ne déclaroit le nom du démon qui la poſſedoit ; ſi nous pouvons l'apprendre, diſoient-ils, il ſera bien-tôt à nous. Ce nom cependant les embarraſſoit fort, car ils ne ſavoient comment l'apoſtropher. Les Papas ſuoient à groſſes gouttes & ſe relevoient d'heure en heure ; enfin la malade qui avoit une fiévre maligne des plus fâcheuſes, mourut avec des mouvemens convulſifs, qui épouventérent tout le monde. Toute la phyſique des Papas ſe termina à faire ſentir aux aſſiſtans la violence du combat qui ſe paſſoit entre le diable & la malade, laquelle pour ne s'être pas bien deffenduë ſuivant le jugement de ces Docteurs, ne fut pas enterrée en terre ſainte ; on la porta de l'Egliſe à la campagne, au lieu qu'on porte les autres morts de la campagne à l'Egliſe. Lorſqu'un malade échape d'une ſçene ſi tragique, tout le monde crie au miracle, & les Papas paſſent pour des Thaumaturges.

Avant que de quitter le Milo, nous montâmes au haut de ſaint Helie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaiſir de conſiderer les Iſles voiſines : c'eſt un des plus beaux coups d'œil qu'il y ait dans l'Archipel : [b] le jour étoit parfaitement beau, & nous laiſſa voir une infinité d'Iſles voiſines qui brillent dans la mer, pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace.

Deſcendant de cette montagne, nous nous embarquâmes pour l'Iſle de SIPHANTO qui n'eſt qu'à 36. milles de Milo. Siphanto a retenu ſon ancien nom de Siphnos, qu'Etienne le Géographe fait venir d'un certain [c] *Siphnus* fils de *Sunion* ; car auparavant, cette Iſle s'appelloit *Merope*, ſuivant le même auteur ; & *Merapia* & *Acis*, ſelon [d] Pline, qui ne lui donne que 28. milles de circuit, quoiqu'on en compte quarante.

L'Iſle de Siphanto eſt ſous un beau ciel : on le trouve encore plus charmant quand on arrive de Milo où l'air eſt infecté de vapeurs ſulfureuſes. On voit à Siphanto des vieillards de 120. ans : l'air, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, tout y eſt excellent ; les raiſins y ſont merveilleux, mais la terre qui les produit eſt trop forte, & les vins n'y ſont pas délicats ; ainſi l'on y boit ceux de Milo & de Santorin. Quoique l'Iſle de Siphanto ſoit couverte de marbre & de granit, elle eſt pourtant des plus fertiles & des mieux cultivées de l'Archipel : elle fournit aſſez de grains pour les habitans du pays qui ſont aujourd'hui de très-bonnes gens. Les mœurs de leurs ancêtres étoient fort décriées. Quand on reprochoit à quelqu'un qu'il vivoit à la Siphantine, qu'il étoit homme de parole comme un [e] Siphantin, c'étoit lui dire de groſſes injures, comme nous l'apprennent Etienne le Géographe, Heſychius & Suidas.

Les habitans de Siphanto s'appliquent à faire valoir leurs huiles & leur capres. La ſoye de l'Iſle eſt très-belle, mais en petite quantité, & les toiles de coton que l'on y fait ſont aſſez recherchées : ces toiles ſont de deux ſortes, la Scamite eſt toute unie : la Dimite eſt croiſée, beaucoup plus belle, plus forte & de plus grand débit. Ainſi l'on y conſomme non ſeulement le coton du pays ; mais encore celui des Iſles voiſines. Le reſte du négoce de Siphanto ne roule que ſur les figues, les oignons, la cire, le miel, le ſeſame ; on y travaille à des chapeaux de paille, qui ſe vendent par tout l'Archipel ſous le nom de caſtors de Siphanto. Cette Iſle où l'on compte plus de cinq mille ames, fut taxée en 1700. à quatre mille écus pour la capitation & pour la taille réelle. Outre le [f] château, ſitué ſur une roche au bord de la mer, & peut-être bâti ſur les ruines de l'ancienne [g] *Apollonia*, il y a cinq villages, Artimone, Stavril, Catavati, Xambela, & Petali ; quatre couvents de Caloyers, Brici ou la Fontaine, Stomongoul, Saint Chryſoſtome, & Saint Hélie ; deux couvents de Religieuſes, l'un d'environ 20. filles, & l'autre de 40. dans un quartier appellé Camarea. Il y en vient quelquefois de l'Archipel pour y faire leurs vœux ; mais ces bonnes [h] filles ne ſont pas trop reguliéres. Pour ce qui eſt des chapelles, il y en a 500. & 60. Papas qui ne diſent la Meſſe qu'une fois l'année, le jour de la dédicace de leurs chapelles.

Les ports de l'Iſle ſont Faro, Vati, Kitriani, Kironiſſo, & celui du [i] Château. Faro a ſans doute retenu le nom d'un ancien Phare, qui ſervoit à guider les vaiſſeaux. On voit dans Goltzius une mé-

[a] Ἔχει ἀφιξιν.
[b] Interfuſa nitentes vites æquora Cycladas. *Horat. lib. 1. Od. 22.*
[c] ΣΙΦΝΟΣ.
[d] *Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
[e] Σιφνιάζειν. *Steph.* Σιφνίοι ἀπάλευστοι, *Heſych. & Suid.*
[f] *ou* le bourg.
[g] ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ. *Steph.*
[h] Caloyeres *ou* Calogries.
[i] la Calanque.

[a] Médaille, où d'un côte eſt repréſentée une tour avec un homme placé tout au haut; de l'autre côté c'eſt la tête de Jupiter ſelon Nonius; pour moi je crois plûtôt que c'eſt celle de Neptune. Mr. Foucault Conſeiller d'Etat, dont le cabinet eſt le plus beau de France après celui du Roi, a une [b] Médaille de cette Iſle : le type eſt une tête de Gordien Pie, & le revers une Pallas en caſque, qui lance un javelot. Les ports de Siphanto étoient aſſez frequentez il y a environ 50. ans : Baſili riche Marchand de l'Iſle, enterré dans le monaſtére de Brici y attiroit par ſon induſtrie des vaiſſeaux de France & de Veniſe.

Siphanto étoit autrefois celebre & riche par ſes mines d'or & d'argent : à peine ſçait-on aujourd'hui où elles ſe trouvent. Pour nous faire voir la plus fameuſe, on nous mena ſur le bord de la mer près de San Soſti chapelle à demi ruinée ; mais nous ne vîmes que l'entrée de la mine, & l'on ne pût nous conduire plus avant, à cauſe des embarras & de l'obſcurité du lieu. Sa ſituation pourtant nous fit ſouvenir de ce que [c] Pauſanias en raconte; ſçavoir qu'Apollon s'étoit approprié la dixiéme partie de l'or & de l'argent qu'on tiroit des mines de Siphnos, & qu'elles furent détruites par l'inondation de la mer, laquelle vengea ce Dieu du mépris que les habitans avoient eû pour lui, en refuſant de payer cette eſpéce de tribu. [d] Herodote parle d'un autre malheur que les mines avoient attiré à cette Iſle. Ceux parmi les Samiens qui avoient déclaré la guerre à Polycrate leur tyran, ſe voyant abandonnez par les Lacedemoniens, après la levée du ſiége de Samos, s'enfuirent à Siphnos, où ils demandérent à emprunter dix talents. Siphnos étoit alors la plus riche de toutes les Iſles, & l'on regardoit comme un grand thréſor la dixiéme partie de l'or & de l'argent que l'on prenoit tous les ans ſur le rapport des mines, pour envoyer au Temple de Delphes. Cependant la propoſition des Samiens fut rejettée ; mais ils ravagérent tout le pays, après avoir mis en fuite les habitans que l'on obligea de donner 100. talents de rançon pour retirer leurs priſonniers. On prétend que la Pythoniſſe avoit prédit ce malheur: conſultée par ceux de Siphnos, pour ſçavoir ſi leurs richeſſes ſe ſoûtiendroient long-temps, elle répondit, qu'ils ſe donnaſſent bien de garde d'une ambaſſade rouge dans le temps que leur hôtel de ville & leur marché ſeroient tout blancs. Il ſemble que la prophétie s'accomplit à l'arrivée des Samiens, dont les vaiſſeaux étoient peints de rouge, ſuivant l'ancienne coûtume des inſulaires chez qui le bol eſt fort commun, & l'hôtel de la ville de Siphnos, de même que le marché, étoient révêtus de marbre blanc.

Outre les mines dont on vient de parler, le plomb y eſt fort commun : les pluyes en découvrent preſque par tout. La mine eſt griſâtre, liſſe & rend du plomb qui approche de l'étaim. Lorſque les payſans veulent chaſſer, ils vont la prendre dans les champs & la fondent pour en faire de la grénaille. Ce plomb qui eſt comme une ceruſe naturelle ſe vitrifie facilement, & c'eſt ce qui rend excellentes les marmites de l'Iſle. [e] Théophraſte, [f] Pline, [g] Iſidore aſſurent qu'on tailloit à Siphnos au ciſeau des pots à feu d'une certaine pierre molle, leſquels devenoient noirs & très-durs, après qu'on les avoit échaudez avec de l'huile bouillante ; [h] on eſtimoit auſſi les gobelets qui ſe fabriquoient dans cette Iſle.

Il y a près de 50. ans qu'il vint des Juifs à Siphanto par ordre de la Porte, pour y examiner les mines de plomb; mais les Bourgeois de cette Iſle craignant qu'on ne les contraignît d'y travailler, gagnérent le Capitaine de la galiotte qui avoit amené ces Juifs, & que l'on avoit chargé de mine pour conduire à Theſſalonique. Cet Officier fit percer ſon bâtiment & ſe ſauva dans ſa chaloupe pendant qu'il couloit à fond. Quelques autres Juifs étant revenus à la charge n'en furent pas meilleurs Marchands. Les Siphantins pour s'en débarraſſer tout de bon, donnérent une ſomme d'argent à un Corſaire Provençal qui étoit à Milo & qui perça à coups de canon une ſeconde galiotte chargée de Juifs & de mine, ſi bien que les Turcs & les Juifs abandonnérent cette entrepriſe.

Les Turcs n'oſoient pas trop ſe montrer dans les Iſles avant la retraite des Armateurs François, qui s'en alloient ſouvent les prendre par la barbe & les faire eſclaves ſur les ſommets des montagnes. Les Grecs, qui favoriſoient ces violences, venoient conſoler les Muſulmans & leur prêtoient de l'argent pour leur rançon. Nos Armateurs travailloient quelquefois à la conſervation du Chriſtianiſme avec plus de ſuccès que les Miſſionnaires les plus zélez : en voici un bel exemple. Il y a quelques années que dix ou douze familles de Naxie embraſſérent la loi de Mahomet : les Chrétiens du rite Latin les firent enlever par des armateurs, qui les emmenerent à Malte. Perſonne depuis ne s'eſt aviſé de ſe faire Mahometan à Naxie. Les plus fameux Corſaires de l'Archipel n'avoient rien d'odieux qne le nom de Corſaire. C'étoient des gens de qualité & d'une valeur diſtinguée qui ſuivoient la mode de ce temps-là. N'a-t-on pas vû Mrs. de Valbelle, de Gardane, de Colongue devenir Capitaines & Chefs d'Eſcadre des vaiſſeaux du Roi, après avoir fait la courſe contre les Infidéles? combien voit-on de Chevaliers ou de Commandeurs de Malte ſoûtenir en Levant le nom Chré-



[a] *Legende.*
ΣΙΦΝΟΤ.
[b] *Legende.*
CIΦNIΩN.
[c] *Deſcript. Græc. Phocic.*
[d] *Lib.* 3.
[e] *Lib. de lapidib.*
[f] *Hiſt. nat. lib.* 36. *cap.* 21.
[g] *Orig. lib.* 16. *cap.* 4.
[h] Σίφνιον Κοτύλιον. *Steph.*

tien ſous le pavillon de la Religion? ces Meſſieurs rendent bonne juſtice à ceux qui s'adreſſent à eux. Si un Grec inſulte un Chrétien du rite Latin, celui-ci n'a qu'à porter ſes plaintes au premier Capitaine qui rélâche dans le port, le Grec eſt mandé, enlevé s'il n'obéit pas, & bâtonné s'il a tort. Les Capitaines vuident les procez ſans Avocats ni Procureurs. On porte les papiers à bord, & l'on eſt condamné à payer en argent ou en coups de bâton: tout cela ſe fait gratuitement de la part des Juges. S'il y a quelques épices, c'eſt un muid de vin ou quelque veau gras.

On a dit plus haut que l'Evêque de Milo étoit Evêque de Siphanto: il n'y tient qu'un Vicaire, & ſon Egliſe eſt fort pauvre. L'Archevêque Grec eſt riche; car il eſt Seigneur ſpirituel des Iſles de Nanfio, Policandro, Nilo, Serpho, Mycone, Sikiho, Stampalia & Amorgos.

Les Dames de Siphanto pour conſerver leur tein à la campagne couvrent leur viſage avec des bandes de [a] linge qu'elles roulent ſi adroitement qu'on ne voit que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement elles n'ont pas l'air conquerant avec ce maſque, & reſſemblent plûtôt à des mumies ambulantes: auſſi ſont-elles plus ſoigneuſes d'éviter les étrangers, que celles de Milo & de l'Argentiére n'ont d'empreſſement à les accueillir.

Pour ce qui eſt des antiquitez de l'Iſle, elles y ſont fort mal-traitées. En allant du port au château proche d'un puits à gauche du chemin, ſe voit un tombeau antique, lequel ſert d'auge pour faire boire les animaux: c'eſt une piéce de marbre d'un grand goût, longue de ſix pieds huit pouces, ſur deux pieds huit pouces de large, & deux pieds quatre pouces de hauteur: ce tombeau eſt orné de feuilles d'Acanthe, de pommes de pin & d'autres fruits. Tout auprès de ce monument eſt une autre piéce de marbre enclavée dans le mur, & qui étoit le reſte de quelque autre tombeau.

Au pied d'une colline à quelques pas de-là, tout proche des ruines d'un ancien Temple, qui pourroit bien avoir été celui du Dieu Pan, anciennement adoré dans cette Iſle, on voit encore un tombeau de marbre de huit pieds de long, ſur trois pieds quatre pouces de haut, & deux pieds huit pouces de large; mais les ornemens en ſont meſquins & ſentent le coliſichet: ce ſont des enfans qui tiennent des feſtons, d'où pend une groſſe grappe de raiſin. Le devant d'un ſemblable tombeau eſt encaſtré dans la façade d'une maiſon de la grande ruë du bourg: il y a une inſcription ſur ce dernier, mais tout en eſt effacé ſi ce n'eſt une partie du mot, ΒΑΣΙΛΕ.

Au Monaſtére de Brici tout près de la maiſon & d'une belle ſource qui paſſe par un puits, il y a un tombeau de marbre dont l'uſage eſt bien différent de celui auquel il étoit deſtiné, puiſqu'il ſert d'abreuvoir: ce tombeau n'a que trois pieds huit pouces de longueur; mais quoique les ornemens en ſoient détruits, le temps a épargné trois enfans ſur le devant, qui marquent bien que tout le reſte étoit d'une excellente main: ces enfans ſoûtiennent chacun le bout d'un feſton.

Sur la porte de la ville par où l'on ſort pour aller au port, ſont enclavez les tronçons de deux figures de marbre d'une mediocre beauté, l'une eſt nuë & l'autre drapée. A un coin d'une eſpéce de tour quarrée, à gauche de la porte du château ſe voit un bas rélief de marbre que l'on prend pour l'hiſtoire de Tobie: je crois plûtôt que c'eſt le débris de quelque tombeau. On a maçonné dans le même mur le reſte d'un lion, qui ne montre que la tête & la poitrine.

Le fond de la porte du Château eſt à deux arcades, ſoûtenuës par un pilier de marbre octogone, ſur lequel on lit en caractéres gothiques *MCCC LXV MI SLCE. Tandoly de Coronia.* Ce Seigneur, à ce que nous dirent les principaux de l'Iſle, étoit de Bologne en Italie, pere d'Otuly de Corogna, lequel donna ſa fille unique en mariage à Angelo Gozadini Seigneur de Siphanto & de Thermie. Siphanto avoit été demembré du [b] Duché de Naxie; car il eſt certain que Marc Sanudo en fit la conquête & la joignit à ce Duché ſous Henri II. Empereur Latin de Conſtantinople. Nous avons vû chez le Vicaire de l'Egliſe Latine, l'acte par lequel Otuly de Corogna établit en 1462. une rente en faveur de l'Egliſe du château. La famille des Gozadini a poſſedé Siphanto juſques au temps que Barberouſſe s'en rendit le maître ſous Soliman II. cette famille eſt preſentement reduite à trois freres retenus dans leurs lits preſque pendant toute l'année, l'un par la goutte, l'autre par un rhumatiſme cruel, & le plus jeune par la paralyſie. La femme de Mr. Guion Conſul de France à Siphanto eſt de cette noble famille: ce Conſul, qui eſt ſavant & qui parle pluſieurs langues, conſerve le cachet d'Angelo Gozadini, par lequel il paroît qu'il étoit Seigneur de Siphanto & de Thermie. Il nous aſſûra que la fontaine publique qui eſt tout au fond de cette vallée qui conduit au port, étoit un ouvrage des plus anciens, & venoit d'une allée taillée dans le roc à plus d'un mille de profondeur.

Le voiſinage de l'Iſle de [c] SERPHO nous fit naître la curioſité d'y aller: elle n'eſt qu'à 12. milles de Siphanto, ſi l'on compte de cap en cap; mais il faut bien compter le double du port du château de Siphanto d'où nous partîmes le 24. Août, juſqu'à celui de Serpho. [d] Pline ne donne que 12. milles de circuit à cette Iſle: elle en a cependant plus de 36.

Les

a Στομομανικὸν.
b *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
c *En Grec vulgaire.* SERPHANTO, & SERPHINO *en Italien.*

ΣΕΡΙΦΟΣ, *ancien nom de l'Iſle*
d *Hiſt. n.* *lib. 4. cap. 12.*

Les montagnes de Serpho ſont ſi rudes & ſi eſcarpées, que les [a] Poëtes ont feint que Perſée avoit changé en pierre juſques aux habitans du pays. On pêcha ſur ces côtes, dit Strabon, s'il en faut croire la Fable, une quaiſſe dans laquelle Acriſius avoit enfermé Perſée & ſa mere Danaé. Polydecte, qui regnoit dans cette Iſle, voulut l'obliger à l'épouſer, & comme ſes ſujets favoriſoient ſon deſſein, Perſée, qui avoit apporté la tête de Meduze, les changea en pierre. Il y a beaucoup d'apparence que les mines de fer & d'aiman de cette Iſle n'étoient pas connuës dans ce temps-là; car on n'auroit pas manqué d'en attribuer la production au pouvoir de la Gorgone : cependant ces mines ſont à fleur de terre, & les pluyes les découvrent tous les jours. La mine de fer y eſt étoilée en pluſieurs endroits, comme le regule d'Antimoine étoilé. Celles [b] d'aiman y ſont fort abondantes; mais pour en avoir de bons morceaux, il faudroit creuſer profondement, ce qui eſt très-difficile dans un pays, où parmi tant de fer, à peine trouve-t-on des outils propres à arracher les oignons, qu'ils cultivent parmi leurs rochers dans de petits fonds humides : ces oignons ſont fort doux, au lieu que les oignons de Siphanto, qu'on n'arroſe pas, ſont auſſi acres que ceux de Provence; mais quoiqu'en diſe Mr. Spon, les oignons du Levant ne ſont pas meilleurs, que ceux de certains quartiers des environs de Paris. Enfin les habitans de Serpho ſont ſi glorieux d'avoir de ſi bons oignons, & ils les trouvent ſi délicieux, qu'ils ne s'aviſent pas de prendre les perdrix qui mangent la moitié de leurs grains & de leurs raiſins. Il n'y a dans cette Iſle qu'un bourg qui porte le même nom, & un méchant hameau appellé San Nicolo. [c] Le bourg eſt autour d'une roche affreuſe à trois milles du port, & ce port qui eſt d'une grande beauté, ne ſert de retraite qu'à des vaiſſeaux devoyez dans une violente tempête, qui viennent s'y mettre à couvert de la fureur des vagues : car les habitans de l'Iſle ſont auſſi faineans & auſſi mépriſables que leurs ancêtres. Origéne voulant faire connoître à [d] Celſe, qu'il étoit ridicule de reprocher la naiſſance à Jeſus-Chriſt, lui dit : Quand même il ſeroit né dans l'Iſle de Seriphe; quand il ſeroit né le dernier des Seriphiens, il faut convenir qu'il a fait plus de bruit dans le monde que les Themiſtocles, que les Platons, que les Pythagores, que les plus ſages des Grecs, que les plus grands de leurs Rois & de leurs Généraux.

Les habitans de Serpho ne payent que 800. écus de capitation & de taille réelle, auſſi ne récueillent-ils qu'un peu d'orge & de vin. [e] Les meilleures terres appartiennet aux Moines de Saint Michel Archange, dont le couvent eſt au Nord près de la mer, à la vûë de Thermie & de Serphopoula, méchant écueil, où ces Moines nourriſſent des chévres & des cochons, ſous la garde d'un Caloyer. Quoi qu'en grec vulgaire le mot *Poula*, ſignifie petit, il n'y a pourtant aucune apparence [f] qu'Ovide & [g] Juvenal ayent voulu parler de Serpho-poula ſous le nom de *Parva Seriphus*; car cet écueil, qui n'a pas un mille de tour, n'a jamais été habité. [h] Origene & ces Auteurs ont appellé Serpho une petite Iſle, parceque effectivement cette Iſle n'a que 36. milles de circuit. C'eſt-là où Polydecte a regné, & où l'on voit encore ces effroyables rochers, qui ont donné lieu à la fable de Perſée.

Tous les habitans de l'Iſle ſont du rite grec : le Cadi eſt ambulant, de même que celui de Siphanto. Le Vaivode de Serpho Turc de Négrepont, à qui nous avions été recommandez par Mr. Guion, nous reçût aſſez bien, & nous invita avec empreſſement à voir danſer les Grecs à la Madona de la Maſſeria, qui eſt la Chapelle la plus propre de l'Iſle. Il eſt vrai que les Grecs n'ont pas tout à fait perdu cet eſprit de plaiſanterie, ni ce génie de ſatyre qui brilloit chez leurs ancêtres; ils font tous les jours des chanſons fort ſpirituelles, & il n'y a point de poſtures dont ils ne ſe ſervent dans leurs danſes. La Fête nous parut un peu ſcandaleuſe & encore plus ennuyeuſe, parce qu'elle dura toute la nuit : bien loin de ſoupirer après les belles du pays, il nous tardoit de paſſer dans l'Iſle de Thermie, qui n'eſt qu'à 12. milles de Serpho; mais le vent du Nord, ſe leva le lendemain au matin, avec tant de violence qu'il ne nous permit pas de riſquer le trajet.

Il ne faut pas chercher des antiquitez dans Serpho : cette Iſle n'a jamais été ni puiſſante ni magnifique, quoique ſon port l'ait renduë recommandable, même du temps de la belle Gréce. Suivant [i] Hérodote les habitans de Seriphos, de Siphnos, & de Melos, furent les ſeuls, parmi les inſulaires, qui refuſerent de recevoir les troupes & la flotte de Xerxes, dans le temps que ce Prince, qui s'étoit propoſé la conquête de Gréce, voulut s'aſſûrer des peuples qui entreroient dans ſon parti, en leur faiſant demander la terre & l'eau. Hérodote fait deſcendre les Milotes des Lacedemoniens, & ceux de Siphnos & de Seriphos des Atheniens, qui avoient pris le nom d'Ioniens d'un de leurs Généraux Ion fils de Xuthus. Après la bataille d'Artemiſium, où les Grecs & les Perſes eurent à peu près les mêmes avantages, les Atheniens inquiets



a *Rerum Geog. lib.* 10.
*Apollod. Bibliotb. lib.* 2. *cap.* 4.
Parcite luminibus Perſeus ait oraque regis,
Ore Meduſæo ſilicem ſine ſanguine fecit. *Ovid. Metamorph. Lib.* 5.
b Ἡ Κεραμίτης.
c Χώρος πέτρος καὶ πόλις καὶ λιμὴν. *Scyl. Peripl.*
d *Contra Celſum. Lib.* 1.
e Μοναχοὶ τῦ ἁγίου Μιχαὴλ ταξιάρχου.
f Te tamen ô parvæ rector Polydecta Seriphi. *Ovid. ibid.*
g Ut Gyaræ clauſus ſcopulis parvaque Seripho. *Juven. Sat.* 10.
h Minima & ignobiliſſima inſula. *Orig. ibid.*
i *Lib.* 8.

avec raiſon ſur la conſervation de leur ville, firent paſſer leurs femmes & leurs enfans dans l'Iſle de [a] Salamine, & ſolliciterent ſi fortement les autres peuples de Gréce, qu'ils obtinrent qu'on aſſembleroit une flote commune autour de cette Iſle. Les habitans de Melos y envoyerent deux galéres: ceux de Seriphos & de Siphnos en fournirent autant.

Les Romains regardoient Seriphos comme un lieu propre à faire mourir de chagrin les ſcelerats & les malheureux. [b] Auguſte y relégua l'Orateur Caſſius Severus, que dix-ſept ans d'éxil en Créte n'avoient pû corriger de ſes médiſances. [c] Veſtilia femme de Labeon, convaincuë d'adultere y fut releguée auſſi. & [d] Stratonicus trouvoit le ſéjour de cette Iſle ſi inſuportable, qu'il demanda un jour à ſon hôte, quel étoit le crime que l'on puniſſoit d'éxil chez eux: c'eſt la mauvaiſe foi, dit l'hôte. Hé que ne fais-tu donc quelque fourberie inſigne, repliqua Stratonicus, pour te tirer de ce miſerable lieu.

Le plus grand plaiſir que nous eûmes dans cette Iſle fut d'en entendre crier les grenouilles dans les marais autour du port. [e] Pline & Elien ont aſſûré qu'elles étoient muettes dans Seriphos; [f] & qu'elles recouvroient leur voix ſi on les tranſportoit ailleurs: il faut que la race de ces grenouilles muettes ſe ſoit perduë. Hermolaus Barbarus a rétabli l'endroit de Pline où ce fait eſt rapporté: car dans les anciens exemplaires, on liſoit des cigales pour des grenouilles. Théophraſte, dit Elien, ne prétend pas que ce ſoit Jupiter, qui eût rendu muettes les grenouilles de Seriphos, à la priére de Perſée qu'elles empêchoient de dormir auprès de leur marais: ce Philoſophe en rapporte la cauſe à la froideur de l'eau de ce lieu. Nous paſſâmes près d'une journée entiére à roder dans ce marais pour chercher des plantes; mais l'eau nous en parut comme tiéde. C'eſt pourtant de cette fauſſe obſervation des grenouilles de Seriphos, qu'eſt venu le proverbe dont parlent Etienne le Geographe & Suidas: c'eſt une grenouille de Seriphos, pour dire, c'eſt un ſot qui ne ſçauroit parler.

Après les mines d'aiman, la plus belle choſe qu'il y ait dans l'Iſle de Serpho, par rapport à l'Hiſtoire naturelle, eſt une eſpéce d'œillet, dont le tronc vient en arbriſſeau dans les fentes de ces horribles rochers qui ſont au-deſſus du bourg: en voici la deſcription & la figure. La plante n'a pas changé, quoique levée de graine & cultivée dans le Jardin Royal, où elle fait les honneurs de la Gréce parmi une infinité de plantes rares venuës du même pays.

[g] La racine de cet œillet eſt groſſe comme le pouce, couverte d'une écorce brune, dure, ligneuſe, diviſée en pluſieurs autres racines peu cheveluës, & pouſſe au travers des fentes des rochers un tronc tortu, haut de deux pieds, gros d'environ deux pouces, ligneux, caſſant, dur, blanc-ſale en dedans, revêtu d'une écorce noirâtre, gerſée, raboteuſe, & comme relevée de quelques anneaux: ce tronc produit pluſieurs tiges toutes branchuës, brunes auſſi, ſi ce n'eſt vers le haut où les jeunes jets ſont vert de mer, garnies de feuilles de même couleur, longues d'un pouce, ſur trois ou quatre lignes de largeur, obtuſes à leur pointe, oppoſées deux à deux, charnues, caſſantes, touffuës, améres comme du fiel: ces jets s'allongent de la hauteur de demi pied, chargez de fueilles ſemblables aux precedentes, mais plus étroites, & ſoûtiennent ordinairement une ſeule fleur, quelquefois c'eſt un bouquet aſſez gros: chaque fleur eſt à cinq feuilles, longues d'un pouce & demi, qui ne debordent que de demi pouce hors du calice, arrondies & découpées en créte de coq, griſdelin rayé de veines plus obſcures & marquées vers leurs baſe, d'autres rayes purpurin foncé: la queuë de ces mêmes feuilles eſt étroite, blanche & renfermée dans le calice: ce calice eſt un tuyau long d'un pouce ſur une ligne de diametre, un peu renflé vers le bas, où il eſt accompagné d'un autre calice à pluſieurs écailles pointuës & couchées les unes ſur les autres: du fond du grand calice s'élevent des étamines minces & blanches, chargées chacune d'un ſommet griſdelin, le piſtile n'a que cinq lignes de long, cilindrique, vert-pâle, terminé par deux cornes blanches qui ſurmontent les étamines: lorſque la fleur eſt paſſée, ce piſtile devient une eſpéce de coque rouſſâtre dans ſa maturité, renflée vers le milieu, laquelle s'ouvre par la pointe en cinq parties & laiſſe voir des ſemences noires, plates, minces, blanches en dedans, les unes ovales, les autres circulaires, attachées à de petits filets, qui du corps du placenta leur portent le ſuc nourricier. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

a Colouri.
b In ſaxo Seriphio conſenuit. *Tacit. lib. 4. Annal. c. 31.*
c *Euſeb. Chron. gr. & lat. pag. 158.*
d *Plutarch. de Exil.*,

e *Hiſt. nat. lib. 8. cap. 58:*
f *Lib. 3. cap. 37.*
g Caryophyllus Græcus, arboreus, Leucoii folio perenni: Corol. Inſt. Rei herb. 23.

LET-

*Caryophyllus Græcus arboreus Leucoii folio perùmaro*

# LETTRE V.

## *DESCRIPTION DES ISLES D'ANTIPAROS, DE PAROS, ET DE NAXIE.*

MONSEIGNEUR,.

Quoique l'Automne ſoit une ſaiſon très-agréable dans l'Archipel, néanmoins le ciel, qui commençoit à ſe brouiller, ſembloit nous menacer d'orages & de tempêtes: c'eſt ce que nous apprehendions encore plus que toute autre avanture; & comme les tempêtes ſuivent ordinairement les changemens des ſaiſons; la crainte des pluyes, qui en Levant ne manquent pas de tomber au commencement de Septembre, nous fit faire plus de diligence que nous n'euſſions fait dans un autre temps. Nôtre deſſein étoit de voir tout l'Archipel, s'il eût été poſſible, & depuis nôtre ſortie de Candie, nous n'en avions encore vû que quatre Iſles. Nous partîmes donc de Serpho pour Siphanto, & nous nous embarquâmes pour l'Iſle d'Antiparos, laquelle en eſt éloignée de 18. milles.

[a] Antiparos eſt un écueil de 16. milles de tour; plat, bien cultivé, lequel produit aſſez d'orge pour nourrir 60. ou 70. familles enfermées dans un méchant village à un mille de la mer, & qui payent 700. écus de taille réelle, & 500. écus de capitation, quoique tout leur negoce ne conſiſte qu'en peu de vin & de coton. On y élit tous les ans deux Conſuls, quelquefois un ſeul à qui on donne dix écus pour prendre le ſoin des affaires de l'Iſle. Pour le ſpirituel, elle dépend de l'Archevêque Grec de Naxie; mais il a de très-mauvais parroiſſiens, car la plûpart des habitans de l'Iſle ſont des Corſaires François & Maltois, qui ne ſont ni Grecs ni Latins.

Le meilleur bien de l'Iſle appartient au Monaſtére de Brici de Siphanto, d'où l'on envoye deux Caloyers pour faire la recolte: ce bien étoit d'un revenu conſiderable, avant que les Vénitiens en euſſent brûlé les Oliviers; mais ils n'épargnérent pas même les ſabliéres des maiſons pendant la guerre de Candie, dans les lieux où leur flote hivernoit. A l'égard de la bonne chere, on ne la connoît pas dans Antiparos, ſi ce n'eſt en maigre; car la viande de boucherie y manque ſouvent: on n'y trouve ni liévres, ni perdrix; mais ſeulement des lapins & des pigeons ſauvages. L'épouvante y étoit ſi grande lorſque nous y arrivâmes, qu'on n'avoit laiſſé ni napes, ni ſerviettes dans les maiſons: on avoit tout enterré à la campagne à la vûë de l'armée Turque, qui éxigeoit la capitation. Il faut avouer que le bâton des Turcs a de grandes vertus: toute une Iſle frémit quand on parle de la [b] baſtonnade: les plus aiſez n'oſent paroître que dans une poſture fort humiliée, la tête couverte d'un bonnet craſſeux; & la plûpart de ces malheureux, pour ne pas s'expoſer à une ſi grande honte, ſe retirent dans des cavernes. Les Turcs, qui ſe doutent bien qu'on a caché ce qu'il y a de meilleur dans le pays, font donner des coups de bâton aux Officiers qui ſont en charge, & cette ceremonie dure juſques à ce que leurs femmes ayent apporté leurs dorures & celles de leurs voiſines. Dieu ſçait de quelles lamentations ces démarches ſont accompagnées: bien ſouvent les Turcs, après s'être ſaiſis des joyaux, mettent à la chaîne les maris, les femmes, & les enfans.

Le port d'Antiparos n'eſt bon que pour des barques & pour des tartanes; mais dans le milieu du canal, qui eſt entre cette Iſle & celle de Paros, le fond y eſt fort propre pour les plus gros vaiſſeaux: ce canal qui n'a qu'un mille de large entre les écueils de Strongilo & Deſpotico, ſituez un peu à côté de ſon ouverture, eſt plein de pluſieurs autres petits écueils qui n'ont pas de nom.

Cette Iſle, quelque mépriſable qu'elle paroiſſe, renferme une des plus belles choſes, qu'il y ait peut-être dans la nature, & qui prouve une des grandes veritez qu'il y ait dans la Phyſique, ſçavoir la vegetation des pierres. Nous voulumes nous en convaincre par nous-mêmes, & nous nous fîmes conduire ſur les lieux pour y philoſopher avec plus de certitude. Cet endroit admirable eſt à quatre milles du village, à près d'un mille & demi de la mer, à la vûë des Iſles de Nio, de Sikino & de Policandro, qui n'en ſont qu'à 35. ou 40. milles.

Une caverne ruſtique ſe preſente d'abord, large d'environ 30. pas, voutée en arc ſurbaiſſé & fermée par une cour qui eſt l'ouvrage des bergers: ce lieu eſt partagé en deux par quelques piliers naturels, ſur le plus gros deſquels, qui paroît comme une tour attachée au ſommet de la caverne, on lit une inſcription fort ancienne & fort maltraitée: elle fait mention de quelques noms propres que les gens du pays, par je ne ſçai quelle tradition, prennent pour les noms des conſpirateurs, qui en vouloient à la vie d'Alexandre le Grand; & qui après avoir

[a] ANTIPAROS, ΑΝΤΙΠΑΡΟΣ, *Steph.* ΠΑΞΑΡΟΣ, *Strab.* OLIAROS, *Plin.*

[b] La Falaque.

avoir manqué leur coup, vinrent se refugier dans cet endroit comme dans un lieu de sûreté.

Parmi ces noms, il n'y a que celui d'Antipater qui puisse favoriser la tradition des Grecs; car [a] Diodore de Sicile rapporte que quelques Historiens avoient accusé Antipater de la mort d'Alexandre. Tout le monde sçait que ce Prince avoit laissé Antipater Regent en Europe, lorsqu'il partit pour la conquête de Perse; mais ce Ministre irrité des mauvais offices qu'Olympias lui avoit rendus auprès de son maître, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner par son fils, l'un des Echansons du Prince. Cependant soit que le soupçon fût bien mal ou fondé, Diodore remarque qu'Antipater ne laissa pas de conserver une partie de son authorité après la mort d'Alexandre, bien loin qu'il fût venu se cacher dans cette Isle.

Nous ne pûmes lire qu'une partie de l'inscription, mais elle nous fut communiquée toute entiére par un bourgeois du lieu, qui en garde une copie : il nous assûra qu'elle avoit été déchifrée par un plus habile homme que nous, qui avoit passé par Antiparos depuis quelques années. Voici ce que l'inscription contient.

| ΕΠΙ | SOUS |
|---|---|
| ΚΡΙΤΩΝΟΣ | la Magistrature de Criton |
| ΟΙΔΕΗΛΘΟΝ | vinrent en ce lieu |
| ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ | Menandre, |
| ΣΟΣΑΡΜΟΣ | Socarme, |
| ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣ | Menecrate, |
| ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ | Antipater, |
| ΙΠΠΟΜΕΔΩΝ | Ippomedon, |
| ΑΡΙΣΤΕΑΣ | Aristeas, |
| ΦΙΛΕΑΣ | Phileas, |
| ΓΟΡΓΟΣ | Gorgus, |
| ΔΙΟΓΕΝΗΣ | Diogenes, |
| ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ | Philocrates, |
| ΟΝΕΣΙΜΟΣ | Onesime. |

Peut-être que ce sont les noms des Citoyens de l'Isle, qui dans le temps que Criton en étoit le Magistrat, oférent les premiers descendre dans la grote & la reconnoître.

Au dessous de cette inscription est un creux quarré-long, dans lequel étoit encastré un marbre qui n'est pas bien loin de là, mais qui n'est pas fort ancien, comme il paroît par une figure de la croix : c'est un bas rélief du temps de Chrétiens si maltraité qu'il n'est pas reconnoissable; & suivant les apparences l'on ne l'a jamais trouvé assez beau

[a] *Biblioth. Hist. lib. 17.*

beau pour l'emporter. Sur la gauche & au bas d'un rocher taillé en plan incliné ſe voit une autre inſcription Gréque plus uſée que la precedente.

Entre les deux piliers qui ſont ſur la droite, eſt un petit terrein en pente douce, ſéparé du fond de la caverne par une muraille aſſez baſſe : on a gravé dans cet endroit depuis quelques années au bas d'un rocher, dont la croupe eſt aſſez plate, les paroles ſuivantes :

HOC ANTRUM EX NATURÆ MIRACULIS RARISSIMUM UNA CUM COMITATU RECESSIBUS EJUSDEM PROFUNDIORIBUS ET ABDITIORIBUS PENETRATIS SUSPICIEBAT ET SATIS SUSPICI NON POSSE EXISTIMABAT, CAR. FRAN. OLIER DE NOINTEL IMP. GALLIARUM LEGATUS. DIE NAT. CHR. QUO CONSECRATUM FUIT. AN. MDCLXXXIII.

On avance enſuite juſques au fond de la caverne par une pente plus rude, d'environ 20. pas de longueur : c'eſt le paſſage pour aller à la grotte, & ce paſſage n'eſt qu'un trou fort obſcur, par lequel on ne ſçauroit entrer qu'en ſe baiſſant & au ſecours des flambeaux. On deſcend d'abord dans un précipice horrible à l'aide d'un cable que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée. Du fond de ce précipice on ſe coule, pour ainſi dire, dans un autre bien plus effroyable, dont les bords ſont fort gliſſans, & qui répondent ſur la gauche à des abîmes profonds : on place ſur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit en tremblant un rocher tout à fait taillé à plomb. On continuë à gliſſer par des endroits un peu moins dangereux ; mais dans le temps qu'on ſe croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, & l'on s'y caſſeroit la tête ſi l'on n'étoit averti & retenu par les guides. On y trouve encore le reſte d'une échelle que Mr. de Nointel y avoit fait placer : comme elle s'eſt pourrie depuis ce temps-là, nos guides avoient pris ſoin d'y en apporter une toute neuve. Pour y parvenir, il fallut ſe couler ſur le dos le long d'un grand rocher ; & ſans le ſecours d'un autre cable que l'on y avoit accroché, nous ſerions tombez dans des fondriéres horribles.

Quand on eſt arrivé au bas de l'échelle, on ſe roule encore quelque temps ſur des rochers, tantôt ſur le dos, tantôt couchez ſur le ventre, ſuivant qu'on s'en accommode le mieux ; car chacun cherche la marche la plus favorable pour ſuivre la compagnie. Après tant de fatigues, on entre enfin dans cette admirable grotte que Mr. de Nointel ne pouvoit ſe laſſer d'admirer avec raiſon. Les gens qui nous conduiſoient, comptoient 150. braſſes de profondeur depuis la caverne juſques à l'autel marqué *A* ; & autant depuis cet autel juſques à l'endroit le plus profond où l'on puiſſe deſcendre. Le bas de cette grotte ſur la gauche eſt fort ſcabreux : à droite il eſt aſſez uni, & c'eſt par là que l'on paſſe pour aller à l'autel. De ce lieu la grotte paroît haute d'environ 40. braſſes, ſur 50. de large : la voute en eſt aſſez bien taillée, relevée en pluſieurs endroits de groſſes maſſes arrondies, les unes hériſſées de pointes ſemblables à la foudre de Jupiter, les autres boſſuées reguliérement, d'où pendent des grappes, des feſtons, & des lances d'une longueur ſurprenante. A droite & à gauche, ce ſont des rideaux & des napes, qui s'étendent en tout ſens & forment ſur les côtez des eſpéces de tours canelées, vuides la plûpart, comme autant de cabinets pratiquez autour de la grotte. On diſtingue parmi ces cabinets un gros pavillon *B*, formé par des productions qui repréſentent ſi bien les pieds, les branches, & les têtes des choux-fleurs, qu'il ſemble que la nature nous ait voulu montrer par là comment elle s'y prend pour la vegetation des pierres. Toutes ces figures ſont de marbre blanc, tranſparent, criſtalliſé, qui ſe caſſe preſque toûjours de biais & par differens lits comme la pierre judaïque. La plûpart même de ces piéces ſont couvertes d'une écorce blanche & reſonnent comme de la bronze, quand on frappe deſſus.

Sur la gauche un peu au delà de l'entrée *C* de la grotte, s'élevent trois ou quatre pilliers *D* ou colonnes de marbre, plantées comme des troncs d'arbres ſur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a ſix pieds huit pouces, ſur un pied de diametre, preſque cilindrique & d'égale groſſeur, ſi ce n'eſt en quelques endroits où il eſt comme ondoyant, arrondi par la pointe & placé au milieu des autres. Le premier de ces piliers eſt double & n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a ſur le même rocher quelques autres piliers naiſſans qui ſont comme des bouts de corne ; j'en examinai un aſſez gros, qui peut-être fut caſſé du temps de Mr. de Nointel : il repreſente véritablement le tronc d'un arbre coupé en travers : le milieu, qui eſt comme le corps ligneux de l'arbre, eſt d'un marbre brun, tirant ſur le gris de fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de pluſieurs cercles de differentes couleurs, ou plûtôt d'autant de vieux aubiers, diſtinguez par ſix cercles concentriques, épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du centre à la circonference. Il ſemble que ces troncs de marbre vegetent, car outre qu'il ne tombe pas une ſeule goutte d'eau dans ce lieu, il n'eſt pas concevable que des gouttes, tombant de 25. ou 30. braſſes de haut, ayent pû former des piéces cilindriques, terminées en calote, dont la regularité n'eſt point interrompuë : une goutte d'eau ſe diſſiperoit plûtôt par ſa chûte : il n'en diſtille certainement point dans cette grotte, comme dans les caves gouttiéres ordi-

naires. A peine remarquâmes-nous quelques napes dentelées, dont les pointes laiſſent couler une goutte d'eau fort claire & fort inſipide, formée ſans doute par l'humidité de l'air qui s'y condenſe en eau comme dans les appartemens révêtus de marbre.

Au fond de la grotte ſur la gauche ſe preſente une pyramide bien plus ſurprenante, qu'on appelle l'autel *A* depuis que Mr. de Nointel y fit celebrer la Meſſe en 1673. Cette piéce eſt toute iſolée, haute de 24. pieds, ſemblable en quelque maniére à une thiare, relevée de pluſieurs chapiteaux, canelez dans leur longueur, & ſoûtenus ſur leurs pieds, d'une blancheur ébloüiſſante, de même que tout le reſte de la grotte. Cette pyramide eſt peut-être la plus belle plante de marbre qui ſoit dans le monde; les ornemens dont elle eſt chargée ſont tous en choux-fleurs, c'eſt à dire terminez par de gros bouquets, mieux finis que ſi un ſculpteur venoit de les quitter. Il n'eſt pas poſſible encore un coup que cela ſe ſoit fait par la chûte des gouttes d'eau, comme le prétendent ceux qui expliquent la formation des congelations dans les grottes. Il y a beaucoup plus d'apparence que les autres congelations dont nous parlons, & qui pendent du haut en bas, ou qui pouſſent en differens ſens, ont été produites par le même principe, c'eſt à dire par la vegetation.

Au bas de l'autel il y a deux demi colonnes ſur leſquelles nous poſâmes des flambeaux pour éclairer la grotte & la conſiderer à loiſir. Mr. de Nointel les fit écorner pour y dreſſer la table, ſur laquelle on celebra la Meſſe de minuit. On grava par ſes ordres les paroles ſuivantes ſur la baze de la pyramide.

HIC IPSE CHRISTUS ADFUIT
EJUS NATALI DIE MEDIA NOCTE
CELEBRATO M DC LXXIII.

Pour faire le tour de la pyramide, on paſſe ſous un maſſif ou cabinet de congelations, dont le derriére eſt fait en voute de four: la porte en eſt baſſe; mais les draperies des côtez ſont des tapiſſeries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre: nous en caſſâmes quelques-unes, dont l'interieur nous parut comme de l'écorce de citron confite. Du haut de la voute, qui répond ſur la pyramide, pendent des feſtons d'une longueur extraordinaire, leſquels forment, pour ainſi dire, l'attique de l'autel.

Mr. le Marquis de Nointel Ambaſſadeur de France à la Porte, paſſa les trois fêtes de Noël dans cettte grotte, accompagné de plus de 500. perſonnes, ſoit de ſa maiſon, ſoit marchands, corſaires, ou gens du pays qui l'avoient ſuivi. Cent groſſes torches de cire jaune, & 400. lampes qui brûloient jour & nuit étoient ſi bien diſpoſées, qu'il y faiſoit auſſi clair que dans l'Egliſe la mieux illuminée. On avoit poſté des gens d'eſpace en eſpace dans tous les précipices, depuis l'autel juſques à l'ouverture *C* de la caverne: ils ſe firent le ſignal avec leurs mouchoirs, lorſqu'on éleva le corps de J. C. A ce ſignal on mît le feu à 24. boëtes & à pluſieurs pierriers qui étoient à l'entrée de la caverne: les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons rendirent cette conſecration plus magnifique. L'Ambaſſadeur coucha preſque vis à vis de l'autel, dans un cabinet long de ſept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces groſſes tours dont on vient de parler. A côté de cette tour ſe voit un trou par où l'on entre dans une autre caverne, mais perſonne n'oſa y deſcendre.

On étoit bien embarraſſé à faire venir de l'eau du village pour fournir à tout le monde. Les Capucins aumôniers de Son Excellence n'avoient pas la baguette de Moyſe. A force de chercher on trouva une fontaine à gauche de la montée, c'eſt une petite caverne où l'eau s'amaſſe dans les creux des rochers.

Mr. de Nointel a renouvellé la memoire de cette grotte. Les gens du pays même n'oſoient y deſcendre lorſqu'il arriva à Antiparos: il les encouragea par ſes largeſſes. Les Corſaires s'offrirent d'accompagner ceux qui voudroient leur montrer le chemin: ces Meſſieurs ne trouvoient rien de difficile, lorſqu'il falloit faire la cour à Son Excellence, qui d'ailleurs étoit paſſionné pour les belles choſes, & ſur tout pour ce qui regarde l'antiquité. Peut-être que ſur l'inſcription que l'on a rapportée, il crût qu'il y reſtoit quelque monument précieux. Il avoit deux habiles deſſinateurs à ſa ſuite, & trois ou quatre maçons avec les outils néceſſaires pour détacher & pour enlever les marbres les plus lourds. Jamais Ambaſſadeur n'eſt revenu du Levant avec tant de belles choſes: heureuſement la plûpart de ces marbres ſont entre les mains de Mr. Baudelot de l'Academie Royale des Inſcriptions & des Médailles: ils étoient reſervez pour une perſonne de ſon merite.

Je n'ai plus qu'un mot à dire touchant la grotte d'Antipater, c'eſt ainſi qu'on appelle une petite caverne, dans laquelle on entre par une fenêtre quarrée, ouverte dans le fond de la caverne, qui ſert comme de veſtibule à la grande grotte. Celle d'Antipater eſt toute révêtuë de marbre criſtallizé & canelé; c'eſt une eſpéce de ſalon de plein pied à ſon ouverture, qui paroîtroit fort agréable ſi on n'avoit pas été ébloüi par les merveilles qui ſont dans la grande grotte.

La croupe de la montagne où ſont ces grottes eſt comme pavée de criſtalliſations tranſparentes, ſemblables au talc ordinaire; mais qui ſe caſſent toûjours en lozanges ou en cubes, & je crois que ces criſtalliſations ſont des indices de grottes ſouterraines: j'en ai vû de pareilles en Candie ſur le Mont Ida, & à Marſeille ſur la Baume de Mr. Puget

get à Saint Michel d'eau douce. Des bords de la caverne d'Antiparos pendent quelques pieds de ce beau [a] Capprier ſans épines, dont on confit le fruit dans les Iſles. Le reſte de la montagne eſt couvert de Thym de Créte, de faux Dictame, de Cedres à feuilles de Cyprez, de Lentiſques, de Squilles : toutes ces plantes ſont communes dans les Iſles de Gréce, & celle d'Antiparos ne meriteroit guéres d'être viſitée ſans cette belle grotte.

Nous paſſâmes le canal qui eſt entre Antiparos & Paros par un vent de [b] Sud-oueſt, qui nous menoit en poupe, & qui nous fit faire ſix milles en moins d'une heure : car bien que le canal n'ait qu'un mille de large, on en compte ſix ou ſept du port d'Antiparos à celui de Paros. C'eſt cette diſtance qui nous perſuada qu'Antiparos eſt l'Iſle que les anciens ont connuë ſous le nom d'Oliaros : on n'en peut pas douter ſur un paſſage qu'Etienne le Geographe nous a conſervé du Traité des Iſles d'Heraclide du Pont, qui fait d'Oliaros une colonie de Sidoniens, & qui place cette Iſle à environ [c] ſept milles de Paros, diſtance qui répond tout à fait à celle de nôtre trajet. Nôtre bateau fut bien ſecoué dans ce paſſage, & la pluye qui venoit par ondées nous incommoda furieuſement : ce fut le dernier jour du mois d'Août, & ce fut auſſi la premiére fois que nous vîmes pleuvoir dans l'Archipel.

[d] Nous débarquâmes le 2. Septembre au port du château de [e] Parechia ville principale de l'Iſle de PAROS, bâtie ſur les ruines de cette ancienne & fameuſe Paros, la plus grande, ſelon Etienne le Geographe, & la plus puiſſante des Cyclades. Lorſque les Perſes, ſous les ordres de Darius, paſſerent en Europe pour faire la guerre aux Atheniens, [f] Paros embraſſa le parti des Aſiatiques, qu'elle ſecourut de troupes pour la bataille de Marathon. Miltiades couvert de gloire après cette grande journée, obtint des Atheniens une puiſſante flote, & les aſſura, ſans vouloir déclarer à quoi il la deſtinoit, qu'il meneroit cette armée dans un pays d'où elle rapporteroit de grandes richeſſes, ſans beaucoup de peine. Paros fut aſſiegée par mer & par terre : [g] les habitans voyant leurs murailles ruinées demanderent à capituler ; mais ayant apperçû un grand feu du côté [h] de Mycone, ils s'imaginerent que c'étoit le ſignal de quelque ſecours, que leur faiſoit donner Datis un des Généraux des Perſes : là-deſſus ils ne voulurent plus entendre parler de capitulation, & c'eſt ce qui donna lieu au proverbe, [i] *Tenir ſa parole, à la maniére des Pariens.* Cependant Miltiades, qui apprehendoit la flote des ennemis, brûla toutes ſes machines & ſe retira promptement à Athenes.

[k] Herodote qui a décrit ce ſiége avec ſoin, bien loin d'avancer que les aſſiégez fuſſent diſpoſez à capituler, rapporte que Miltiades deſeſperant d'emporter la place, conſulta Timon Prêtreſſe du pays, laquelle lui conſeilla de faire quelque ceremonie ſecrette dans le Temple de Cerés proche de la ville. Ce Général ſuivit ſon avis ; mais ayant voulu franchir l'enceinte du Temple, il ſe caſſa une jambe : la ceremonie apparemment ne réüſſit pas, il fut contraint de lever le ſiége, le Senat le condamna d'en payer les frais : on le mit dans les priſons d'Athenes pour l'obliger de ſatisfaire à cette dette publique, & il y mourut de ſes bleſſures. Ce ſiége ne laiſſa pas d'être fort glorieux aux Pariens, quoiqu'on les traitât de gens ſans parole, car Miltiades qui n'avoit pû les ſoûmettre, étoit le plus grand Capitaine de ſon temps. Après la bataille de Salamine, [l] Themiſtocles, quoiqu'occupé au ſiége d'Andros, exigea les contributions de Paros, & la rendit tributaire d'Athenes, parceque cette Iſle étoit une de celles qui avoient le plus favoriſé les Aſiatiques. Voilà ce qu'il y a de plus certain dans l'hiſtoire Gréque touchant l'Iſle de Paros. Si l'on veut remonter au-delà de la puiſſance des Atheniens, on trouvera encore quelque choſe de conſiderable qui regarde cette Iſle, & cela nous donnera lieu de parler des differens maîtres qui ont poſſedé ces fameuſes Cyclades, parmi leſquelles Paros tenoit un rang conſiderable.

Peut-être que [m] Seſoſtris ce grand Roi d'Egypte, qui ſe faiſoit appeller le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs, reçût la ſoûmiſſion de Paros de même que de la plûpart des Cyclades, c'eſt à dire de quelques autres Iſles de l'Archipel rangées preſque en maniére de cercle autour de la fameuſe Delos. Les Pheniciens poſſederent ces Iſles, puiſqu'ils furent les premiers maîtres de la mer de Gréce ; [n] mais il eſt mal-aiſé de concilier Thucydide & Diodore de Sicile ſur le temps où les Cariens s'établirent dans ces Iſles. [o] Thucydide prétend que Minos en chaſſa ces peuples, & Diodore au contraire avance qu'ils n'y étoient venus qu'après la guerre de Troye, & qu'ils avoient obligé les Crétois de s'en retirer. Etienne le Geographe aſſûre que les Arcadiens ſe mêlerent avec les Crétois, & qu'ils donnerent le nom d'un de leurs Généraux appellé Paros, à l'Iſle dont nous parlons : [p] car auparavant elle portoit celui de Minos, ſuivant la remarque de Pline.

[q] Selon Apollodore, ce fut dans cette Iſle que



a Capparis non ſpinoſa fructu majore C. B. Pin. 180.
b Labech.
c LVIII. ſtad.
d ΠΑΡΟΣ. Paros, Paris, *par les Francs.*
e ou Parichia.
f *Herod. lib.* 6.
g *Corn. Nepos in Miltiad.*
h *Steph.*
i Ἀτταγᾶς ἴσι.
k *Ibid.*
l *Herod. lib.* 8.
m Βασιλεὺς Βασιλέων, καὶ Δυναστὴς Δυναστῶν. *Diod. Sic. Biblioth. hiſt. lib.* 1.
n *Thucyd. lib.* 1.
o *Biblior. hiſt. lib.* 5.
p *Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
q *Biblioth. lib.* 3. *cap.* 14.

Minos appris la mort de ſon fils Androgée tué dans l'Attique où il s'étoit diſtingué dans les jeux publics. Ce malheureux pere ſacrifiant aux Graces à Paros fut ſi penetré de douleur, qu'il jetta ſa couronne par terre & ne voulut pas jouer de la flutte. [a] Eurydemon, Chryſes, Nephalion & Philolaus autres enfans de Minos s'étoient retirez à Paros, lorſque Hercule y paſſa pour aller chercher par ordre d'Euryſthée, la ceinture d'Hypolite Reine des Amazones.

Il eſt certain auſſi que Paros ne refuſa pas les propoſitions de Xerxés fils de Darius, lorſque ce Prince fit demander aux Iſles de Gréce la terre & l'eau; puiſque de tous les inſulaires, il n'y eut que les habitans de Melos, [b] de Siphnos & de Seriphos, qui ne voulurent pas lui accorder ſa demande. Les habitans des autres Iſles abandonnerent les Atheniens, & ne reconnurent leur domination qu'après que l'orage fut diſſipé. [c] Diodore de Sicile remarque qu'elles furent ravagées malgré la flote des Atheniens, deſtinée pour les mettre à couvert des inſultes d'Alexandre tyran de Pherée, qui ſurprit & battit cette armée.

Il paroît par ce fameux monument d'Adule décrit ſi exactement par [d] Coſme d'Egypte, & ſi bien illuſtré par le R. P. Dom Bernard de Montfaucon, que les Cyclades & Paros par conſequent ont été ſous la domination des Ptolemées Rois d'Egypte: car ce monument dreſſé ſous Ptolemée Evergete I. & I. fait mention de ces Iſles. De la domination des Egyptiens, elles retomberent ſous celle d'Athenes. [e] Mithridate fut le maître des Cyclades pendant peu de temps: obligé de ceder au bonheur de Sylla, comme dit Florus, à la valeur de Lucullus, à la grandeur de Pompée, il prit le parti de ſe retirer vers le Nord. Les Romains reſterent paiſibles poſſeſſeurs d'Athenes & de l'Archipel, dont les Iſles furent érigées en province avec la Lydie, la Phrygie & la Carie. Cette province fut enſuite ſous un Proconſul, jointe à l'Helleſpont & à l'Aſie mineure.

(1207.) Les Empereurs Grecs ont poſſedé l'Archipel à leur tour juſques au temps que Marc Sanudo Noble Venitien fut fait Duc de Naxie par Henri Empereur de Conſtantinople. Ce nouveau [f] Duc unit à Naxie Paros, & pluſieurs autres Iſles voiſines. Paros en fut demembrée par Florence Sanudo Ducheſſe de l'Archipel, qui la donna pour dot à Marie ſa fille unique, épouſe de Gaſpar de [g] Sommerive: c'étoit un gros Seigneur qui prétendoit avec raiſon à tout le Duché de Naxie; mais il fut obligé de ſe contenter de Paros, dans l'impuiſſance où il ſe trouva de reſiſter à François Criſpo, qui après avoir fait aſſaſſiner Nicolas Carcerio, s'étoit emparé du reſte du Duché.

Quelques années après, Paros paſſa dans l'illuſtre Maiſon de Venier par le mariage de François Venier Noble Venitien avec Florence de Sommerive ſœur aînée de Courſin de Sommerive, dont elle hérita de tous les biens. François Venier fut le grand-pere de ce fameux Venier, qui ne ceda l'Iſle de Paros à Barberouſſe Capitan Pacha ſous Solyman II. que parce qu'il ſe trouva ſans eau à Kephalo dans le fort Saint Antoine. [h] Leunclave fait mention d'un Grec appellé Jacques, Heraclide & Baſilique, qui ſe faiſoit deſcendre des Princes de Valachie & qui portoit le nom de Marquis de Paros. Les Valaques le firent mourir en 1563. mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait poſſedé cette Iſle, puiſque les Turcs la prirent ſur les Venitiens.

Pour ce qui eſt du château de Paros ou Parichia, ſes murailles ne ſont bâties que de vieux marbres. La plûpart des colonnes y ſont poſées de travers & ne montrent que leur diamettre: celles qui ſont relevées ſupportent ſouvent des corniches d'une grandeur ſurprenante. De quelque côté que l'on ſe tourne on ne jette les yeux que ſur des architraves ou des piédeſtaux entremêlez de grandes piéces de marbre, employées autrefois à de plus beaux ouvrages. Pour faire la porte d'une écurie, qui eſt ordinairement celle de toute la maiſon, on dreſſe deux bouts de corniches, dont les moulures ſont admirables: on poſe en travers ſur ces piéces une colonne pour ſervir de linteau, ſans trop s'embarraſſer ſi elle eſt d'équerre & de niveau. Les gens du pays qui trouvent ces marbres taillez, les aſſemblent comme ils l'entendent, & mêmes les blanchiſſent ſouvent avec de la chaux. A l'égard des inſcriptions, elles ne ſont pas rares autour de la ville; mais elles ſont ſi maltraitées que l'on n'y connoît plus rien. Les François, les Venitiens, les Anglois ont emporté les plus conſiderables, & l'on caſſe tous les jours pour la clôture des champs, les plus belles piéces que l'on découvre, friſes, autels, bas-reliefs; rien n'échappe à l'ignorance des Grecs. On ne voit dans cette Iſle que de miſerables faiſeurs de ſaliéres & de mortiers, au lieu de ces grands ſculpteurs & de ces habiles architectes, qui ont autrefois rendu le marbre de cette [i] Iſle plus celebre que celui des Iſles voiſines; car cette belle pierre n'eſt pas moins commune à Naxie & à Tine; mais on y manqua dans un certain temps d'habiles gens pour la mettre en œuvre & en réputation.

On nous mena à trois milles du château voir d'anciennes carriéres, où il ne reſte que des tranchées couvertes de rejets & de recoupes auſſi fraîches que ſi on y avoit travaillé depuis peu: la Mandragore & le faux Dictame y naiſſent par tout. Les plus anciennes carriéres du pays ſont à un mille au.

a *Idem Biblioth. lib. 2. cap. 4.*
b *Herod. lib. 8.*
c *Bibliot. hiſt. lib. 15.*
d *Topogr. Chriſt. de mundo, lib. 2.*
e *De Bello Mithrid.*
f *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
g *Summaripa.*
h *Supplem. Annal.*
i Paros marmore nobilis. *Plin. hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

au delà, au deſſus du [a] moulin du monaſtére de Saint Minas. Dans l'une de ces carriéres eſt un bas relief antique travaillé ſur le marbre même, qui naturellement dans cet endroit-là eſt preſque [b] taillé à plomb au fond d'une grande caverne qui ſert de bergerie, & d'où l'on tiroit apparemment ce beau marbre à la faveur des [c] lampes. Il eſt très-vraiſemblable que la montagne où eſt cette caverne, eſt le mont [d] Marpeſe, dont Servius & Etienne le Geographe ont fait mention.

Ce bas relief a quatre pieds de long, & ſa plus grande hauteur eſt de deux pieds cinq pouces: le bas en eſt équarri: le haut eſt aſſez irrégulier, parce qu'il fallut s'accommoder à la figure du rocher. Quoique cet ouvrage ait été fort maltraité par le temps, il paroît pourtant que c'eſt une eſpéce de bacchanale ou ſi l'on veut de nôce de village à 29. figures d'un aſſez bon goût, mais d'une mauvaiſe compoſition. De vingt de ces figures qui ſont ſur la même ligne, les ſix plus grandes ont dix-ſept pouces de haut: ce ſont des Nymphes qui danſent un branle: il y en a une autre aſſiſe ſur la gauche, qui ſemble ſe faire preſſer pour danſer. Parmi ces figures paroît la tête d'un ſatyre à longue barbe, qui rit de toute ſa force. A droite ſont placées douze figures plus petites, qui ſemblent n'être accouruës que pour voir la fête. Bacchus eſt aſſis tout au haut du bas relief avec des oreilles d'âne & une bedaine d'yvrogne, entouré de figures de différentes attitudes; mais d'un air tout à fait réjoui, ſur tout certain ſatyre placé de front avec des oreilles & des cornes de bœuf. Les têtes de ce bas relief n'ont jamais été finies: c'eſt le caprice de quelque ſculpteur qui ſe divertiſſoit en faiſant charger ſon marbre, & qui écrivit au bas de ſon bas relief,

ΑΔΑΜΑΣ

ΟΔΡΥΣΗΣ

ΝΥΜΦΑΙΣ.

ADAMAS ODRYSES *a dreſſé ce monument aux filles du pays.* Anciennement les Dames s'appelloient des Nymphes, comme nous l'apprend [e] Diodore de Sicile, & Barthius demontre aſſez bien que ce nom étoit conſacré pour celles qui n'étoient pas mariées.

[f] Enfin le marbre de cette Iſle devint ſi fameux, que les plus habiles ſculpteurs n'en employoient pas d'autre. [g] Strabon a raiſon de dire que c'eſt une excellente pierre pour faire des ſtatuës, & Pline admiroit qu'on en fût venu chercher d'Egypte pour en décorer le frontiſpice de ce celebre labirinthe; qui paſſoit pour une des merveilles du monde. A l'égard des ſtatuës, les plus habiles gens conviennent que le marbre d'Italie eſt preferable à celui de Gréce. Pline ſoûtient avec raiſon que celui de [h] Luna eſt bien plus blanc. Le marbre Grec eſt à gros grains cryſtallins, qui font de faux jours & qui ſautent par petits éclats ſi on ne le menage avec ſoin: au lieu que celui d'Italie obéït au ciſeau, parce qu'il a le grain beaucoup plus fin & plus uni.

La carriére de marbre, qui eſt en Provence entre Marſeille & les Pennes paroît de même traiſi que le marbre Grec: peut-être ſeroit-il plus doux ſi l'on creuſoit juſques à une certaine profondeur. On trouve auſſi dans ces quartiers-là une pierre fort dure ſemblable au porphyre; mais dont les taches ſont pâles, il eſt vrai qu'il faudroit ouvrir ces carriéres pour en connoître les beautez. Qui auroit jamais crû qu'on trouvât une repréſentation de Silene dans celles de [i] Paros, ſi l'on n'avoit fouillé bien avant pour découvrir cette merveille.

Après avoir viſité ces carrieres, nous allâmes nous promener dans les principaux endroits de l'Iſle. Il reſte encore à Nauſa ou Agouſa un Fort ruiné, bâti dans la mer, & ſur les mazures duquel ſe voyent les armes de Veniſe, les autres principaux villages ſont Coſtou, Lephchis, Marmara, Chepido & Dragoula. Ces trois derniers villages ſont à Kephalo, quartier de l'Iſle fort connu par le fort Saint Antoine, dont Barberouſſe ne vint à bout que parceque les ſoldats y mouroient de ſoif. Venier Seigneur de l'Iſle qui l'avoit deffendu ſi vigoureuſement ſe ſauva à Veniſe, où il avoit fait paſſer ſa femme & ſes enfans. Le fort eſt démoli, & il n'y reſte plus que le monaſtére de Saint Antoine. On ſe ſert aujourd'hui du marbre des carriéres de ce quartier-là, & ſur tout de celles de Marmara, d'où on l'apporte par bateaux à Parechia: au lieu que celui des anciennes carriéres n'y peut venir que par charroi, voiture fort rare dans les Iſles.

[k] Pline a bien marqué la grandeur de l'Iſle de Paros en aſſurant qu'elle n'eſt que la moitié de celle de Naxos, à laquelle il donne 75. milles de tour: ſur ce pied-là Paros n'en doit avoir que 36. ou 37. meſure ordinaire des gens du pays. On y compte environ 1500. familles, taxées ordinairement à 4500. écus de capitation; mais en 1700. on leur en fit payer 6000. & 7000. pour la taille réelle. Il eſt vrai que cette Iſle eſt bien cultivée: on y nourrit beaucoup de troupeaux: le commerce y conſiſte en froment, orge, vin, légumes, ſeſa-



a Lapis Lychnites, quoniam ad lucernas in cuniculis cædebatur. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

b Λίθος λυχνεὺς. *Ath. Deipn. lib. 5.*

c ΜΑΡΠΕΣΣΑ ὄρος Πάρου ἀφ' ἧ οἱ λίθοι ἐξαίρονται. *Steph.*

d Marpeſos mons eſt Pariæ inſulæ. *Servius in Æneid. 6.*

e *Bibliot. hiſt. lib. 3. Animad ad Stat. part. 2.*

f Omnes autem tantum candido marmore uſi ſunt à Paro inſula. *Plin. hiſt. nat. lib. 36. cap. 5.*

g Ἀρίστη πρὸς τὴν μαρμαρογλυφίαν. *Rerum Geogr. lib. 10.*

h *Plin. ibid. On croit que ce ſont les carriéres de Maſſe & de Carare.*

i In Pariorum lapidicinis mirabile proditur, gleba lapidis unius, cuneis dividentium ſoluta, imaginem Sileni intus extitiſſe. *Plin. Hiſt. nat. lib. 36. cap. 5.*

k *Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

me, toile de coton. Avant la guerre de Candie, on y recueilloit beaucoup d'huile ; mais l'armée Venitienne brûla tous les oliviers de Paros en 9. ou 10. ans qu'elle y ſejourna. Cette Iſle eſt ſi pleine de perdrix & de pigeons ſauvages qu'on nous donna trois perdrix & deux ramiers pour 18. ſols: la viande de boucherie y eſt bonne, & les cochons n'y manquent pas : on y mange de même que dans les autres Iſles d'excellens petits [a] moutons nourris dans les maiſons avec du pain & des fruits. Les melons y ſont tout-à-fait délicieux ; mais on n'a pas le temps de les goûter : lorſque l'armée Turque y eſt, elle conſomme tous les fruits de l'Archipel en peu de jours.

Nous vîmes pleuvoir à Paros pour la premiére fois depuis nôtre départ de France. La terre étoit ſi ſéche qu'il auroit fallu un petit déluge pour en éteindre la ſoif. Le coton, la vigne & les figuiers periroient ſans les roſées qui ſont ſi abondantes que nos capots en étoient tous mouillez, lorſque nous couchions en campagne ou dans des bateaux, ce qui nous arrivoit aſſez ſouvent en paſſant d'une Iſle à l'autre. On a beau partir dans la bonace, comme on n'a point de bouſſole, il faut ſe retirer dans la premiere cale, lorſque le vent ſe rafraîchit.

Le Cadi, les Conſuls de France, d'Angleterre & de Hollande ſont leur reſidence à Parechia, où l'on élit tous les ans deux Conſuls ; la charge de Cadi & celle de Vaivode dans le temps que nous y paſſâmes étoient exercées par Conſtantachi Condili le plus riche Grec de l'Iſle, frere de Miquelachi Condili Conſul de France : il eſt d'une grande élegance parmi les Grecs de faire terminer les noms propres en *achi*. [b] On dit Conſtantachi, Miquelachi, Janachi, pour Conſtantin, Michel, Jean, & l'on parle plus proprement dans cette Iſle que dans le reſte de l'Archipel.

Les habitans de Paros ont toûjours paſſé pour gens de bon ſens, & les Grecs des Iſles voiſines les prennent ſouvent pour arbitres de leurs différens. Cela me fait ſouvenir du choix que les Mileſiens firent autrefois de quelques ſages Pariens, pour mettre une forme de gouvernement dans leur ville ruinée par les ſeditions : ces Pariens viſiterent la campagne de Milet, & nommerent adminiſtrateurs de la ville les habitans, dont les terres leur parurent les mieux cultivées ; perſuadez avec raiſon que ceux qui prenoient grand ſoin de leurs biens, ne negligeroient pas les affaires publiques.

Sainte Marie eſt le meilleur port de l'Iſle, la plus grande flote y peut mouiller en ſûreté & plus commodément que dans celui d'Agouſa, qui en eſt tout près. Le port de Parechia n'eſt que pour de petits bâtimens : on eſtime fort celui de [c] Drio, où l'armée Turque ordinairement vient jetter ſes ancres. La rade de Drio, qui eſt à la partie occidentale de l'Iſle, laiſſe Naxie à ſon levant, & Nio à ſon midi. Le plus oriental des deux écueils qui ſont au milieu de cette rade n'a qu'environ 500. pas de long ; & l'autre en a près de 800. les armées y donnent fond, & le ſud-oueſt en eſt le traverſier. Vis-à-vis de ce dernier écueil dans la plaine au pied d'une colline, coule une belle fontaine à quatre ſources, éloignées ſeulement de huit ou dix pas les unes des autres : ces ſources forment d'abord un petit ruiſſeau partagé en trois rigoles où les Turcs ont pratiqué depuis quelques années des reſervoirs pour s'y baigner & pour y faire leurs ablutions : ces rigoles vont ſe rendre dans la mer, & quand on fait aiguade l'eau paſſe dans les barils des caïques de l'armée par le moyen des gouttiéres de cuir bouilli qu'ils appellent des maniques.

La Panagia ou Madona qui eſt hors de la ville de Parechia eſt la plus grande & la plus belle Egliſe de l'Archipel : ce n'eſt pas beaucoup dire ; elle eſt bien percée, & les cintres des voûtes ſont aſſez beaux : mais comme les colonnes ont été tirées des ruines de la ville & qu'elles ſont de differens ordres & de differens modules, le tout enſemble eſt mal aſſemblé. Le grand dôme en déhors a la forme de la chape d'un alembic : la ſculpture du frontiſpice eſt tout-à-fait pitoyable, & les peintures du chœur ſont fort groſſiéres. Les Grecs appellent cette Egliſe [d] *Catapoliani*. Il n'y a aucune apparence qu'elle ait été bâtie ſur les ruines de cette magnifique Egliſe dediée à la Vierge, dont [e] Baronius a fait la deſcription. Celle-ci étoit au milieu d'une grande forêt où s'étoit retirée ſainte Theoctiſte patrone de l'Iſle, & *Catapoliani* eſt à la porte de Parechia, c'eſt-à-dire de l'ancienne ville de Paros ſur le bord de la mer.

Le couvent des Capucins François, qui eſt à droite en allant à cette Egliſe, eſt fort bien bâti : l'Egliſe en eſt jolie & le jardin agréable : il n'y a que deux Peres qui vivent des aumônes, & qui enſeignent le Grec & l'Italien. C'eſt le rendez-vous & la conſolation des Latins qui ſont en petit nombre dans cette Iſle.

Parmi les chapelles de la ville, on eſtime celle de ſainte Heleine : à la vérité c'eſt grand dommage que le marbre de Paros, dont toute la Gréce a été embellie, ſoit ſi mal employé. Rien n'eſt ſi ridicule que de voir au lieu de ſculpture, de méchants plats de fayence enchaſſez dans cette belle pierre, pour orner les frontiſpices des chapelles: c'eſt comme ſi l'on enchaſſoit un caillou dans de l'or. On compte juſques à 16. Monaſteres dans Paros, ſçavoir.

Saint Minas le martyr, le plus grand couvent de l'Iſle, quoi qu'il n'y ait plus que deux Caloyers, *Ἅγιος Μῖνας.*

Saint

a Brouſſins.

b *On dit* ; Petrachi, Antonachi, Dimitrachi, Nicolachi, Gourjachi, Stephanachi, Philippachi, Francifcachi ; *au lieu de* Pierre, Antoine, Dimitre, Nicolas, George, Eſtienne, Philippe, François *Herod. lib. 5.*

c *ou* Treon.

d Καταπολιανὴ.

e *Ad annum* 302.

Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξίαρχος.
Le couvent des Apôtres. Ἅγιοι Ἀπόστολοι
Nôtre-Dame du Lac. Παναγία Λαγουνάρδο.
Saint Jean de la pluye. Ἅγιος Ἰωάννης Καθάρχα.
Saint George aux Groiſeilles, fruit aſſez rare en Levant. Ἅγιος Γεώργιος μηλιάς.
Saint André. Ἅγιος Ἀνδρίας.
Saint Antoine. Ἅγιος Ἀντώνιος.
La ſainte Solitude. Ἁγία Μόνη.
Nôtre-Dame de toute prévoyance. Παναγία Σπηλιανή.
Saint Jean Adrien. Ἅγιος Ἰωάννης Ἀδριάνη.
Saint Cyriaque, ou Saint Dominique. Ἅγιος Κυριακός.
Saint Jean des ſept fontaines. Ἅγιος Ἰωάννης ἑπτὰ Σρίνια.
Nôtre-Dame du lieu mal ſain. Παναγία σκοτεφάνα.
Saint Noirmantin ſolitaire du mont Sinai. Ἅγιος Καραλάμπος.
Le Monaſtere de Chriſt. Ὁ Χριστὸς.

[a] Archilochus ce fameux Auteur de vers jambes ſe diſtingua parmi les grands hommes de Paros. Horace a raiſon de dire que la rage inſpira ce Poëte : ſes vers furent ſi piquants que Lycambas qui l'avoit attaqué, fut aſſez ſot pour ſe pendre de deſeſpoir. Archilochus vivoit du temps de Gygés Roi de Lydie & fut contemporain de Romulus.

Nous ignorons le nom d'un excellent homme de cette Iſle, qui dreſſa le plus beau monument de chronologie qui ſoit au monde, & que l'on voit preſentement à Oxford autour du Théatre Scheldonien : c'eſt ſur ce marbre que [b] Mr. de Peireſc avoit fait acheter en Levant, avec pluſieurs autres, qui tomberent entre les mains du Comte d'Arondel, que l'on voit gravées les plus celebres époques Gréques depuis le regne de Cecrops fondateur du Royaume d'Athenes juſques au Magiſtrat Diognete, c'eſt-à-dire la ſuite de 1318. années. Uſſerius croit que cette chronologie fut écrite 263. ans avant Jeſus-Chriſt.

Ces époques qui n'ont pas été alterées comme les manuſcrits, nous apprennent la fondation des plus fameuſes villes de Gréce, & l'âge des plus grands hommes qui en ont été l'ornement. Par exemple nous ſçavons par ces marbres qu'Heſiode a vêcu 27. ans avant Homere, & que Sappho n'a écrit qu'environ 200. ans après ce Poëte. Ces marbres fixent les Magiſtrats [c] d'Athenes, & nous ſont d'un grand ſecours pour les guerres de ce temps-là : ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans ce détail, il vaut mieux parler de nôtre paſſage dans l'Iſle de Naxie, connuë des anciens ſous le nom de Naxos.

[d] Nous y arrivâmes le 7. Septembre en moins de deux heures ; car le trajet du port d'Agouſa (qui eſt à la pointe Septentrionale de Paros) n'eſt que de neuf milles, & le canal en ligne droite n'a que ſix milles de large ; [e] ainſi Pline a fort bien marqué la diſtance de ces deux Iſles à ſept milles cinq cens pas. NAXIA eſt un mot corrompu de Naxos : tout le monde ſçait que la langue Gréque a ſouffert de grands changemens dans la décadence de l'Empire. Le mot de Naxia ſe trouve dans [f] Cameniate, qui a décrit la priſe de Theſſalonique par les Sarrazins : il fut pris & mené en Candie avec les autres eſclaves. [g] La flote des Sarrazins ſur laquelle ils étoient embarquez rélâcha à Naxie, dit-il, pour y exiger le tribut ordinaire ; mais elle y ſouffrit beaucoup dans le port du [h] Vivier, que l'on appelle aujourd'hui le port des Salines à droite du port du château. On prend encore beaucoup de mullets & d'anguilles dans ce port des Salines, par le moyen de certaines hayes de roſeaux aſſemblez & attachez enſemble ; ces hayes ſe plient comme nos paravents, & on les diſpoſe de telle ſorte que les poiſſons qui s'y ſont engagez par certaines entrées n'en ſçauroient plus ſortir. [i] On ſe ſert de ſemblables machines, mais bien plus grandes & mieux entenduës, dans le canal du Martigues en Provence : l'invention en eſt très-ancienne. [k] Les Ichthyophages de la Babylonie s'appliquoient à cette ſorte de pêche, & prenoient ſans peine plus de poiſſon qu'ils n'en pouvoient conſommer : ces hayes de roſeaux durent long-temps, & on les tranſporte ſuivant que l'on juge à propos, comme l'enceinte des parcs à brebis.

La pêche de Naxie, la douane & les ſalines de la ville ne ſont affermées que 800. écus ; auſſi on y donne 12. ou 15. meſures de ſel pour un écu, & chaque [l] meſure peſe 120. livres de France. Le port des Salines n'eſt pas bon pour les gros bâtimens, non plus que les autres ports de l'Iſle tous expoſez au Nord ou au [m] Sud-eſt : on les appelle Calados, Panormo, Saint Jean Triangata, Filolimnarez, Potamides & Apollona, qui a peut-être retenu ce nom du Temple d'Apollon que les Atheniens avoient fait bâtir à la pointe de Naxos, oppoſée à l'Iſle de Delos. Il ne faut pas confondre avec [n] Mr. Spon l'Iſle de Naxos avec une ville du même nom en Sicile, où ſuivant [o] Thucydide les peuples de l'Iſle Eubée avoient dreſſé un autel à Apollon.

Naxos, quoique ſans ports, étoit une [p] Republique très-floriſſante & maîtreſſe de la mer, dans le temps que les Perſes paſſerent dans l'Archipel. Il eſt

a *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Archilochum proprio rabies armavit jambo. *Horat. de Arte Poetic.* Tincta Lycambeo ſanguine tela madent. *Ovid. in Ibin. Herod. lib.* 1.
b *Gaſſend. in vita Peireſc.*
c Ὁ Ἄρχων.
d Naxie, Naxos, Naxus.
e *Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 2
f De Excidio Theſſalon.
g En 904.
h Τὸ Ζωντάριον.
i Bourdigous.
k *Diod. Sicul. Biblioth. hiſt. lib.* 3.
l Mogis.
m Siroc.
n *Voyage. Tom.* 3.
o *Lib.* 6.
p Georg Syncell. Σύγκελλος. in eadem cella habitans. *Aſſeſſeur du Patriarche.*

eſt vrai qu'elle poſſedoit les Iſles de Paros & d'Andros dont les ports ſont excellens pour entretenir & recevoir les plus grandes flotes. [a] Ariſtagoras commandant à Milet en Ionie forma le deſſein de ſurprendre Naxos, ſous prétexte de rétablir les plus grands Seigneurs de l'Iſle, chaſſez par la populace & refugiez chez lui. Darius Roi de Perſe lui fournit non ſeulement des troupes de débarquement, mais une flote de deux cens vaiſſeaux. Les Naxiotes avertis ſecretement par Magabates Général des Perſes, avec qui Ariſtagoras s'étoit brouillé, ſe préparerent à le bien recevoir. Il fut obligé de ſe retirer après un ſiége de quatre mois : & tout le ſervice qu'il pût rendre aux inſulaires qui s'étoient retirez à Milet, fut d'obtenir qu'on leur bâtiroit une ville à Naxos, pour les mettre à couvert des inſultes du peuple.

Les Perſes firent une ſeconde deſcente dans cette Iſle lorſqu'ils ravagerent l'Archipel. [b] Datis & Artaphernes n'y trouvant pas de reſiſtance firent brûler juſques aux Temples, & emmenerent un très-grand nombre de captifs. Naxos ſe releva de cette perte & [c] fournit quatre vaiſſeaux de guerre à cette puiſſante flote des Grecs, qui battit celle de Xerxés à [d] Salamine, dans le fond du golphe d'Athenes. Le ſouvenir des maux que les Perſes avoient faits à Naxos, & la crainte de s'en attirer de nouveaux, obligerent le peuple à ſe declarer pour les Aſiatiques : mais les Officiers de l'Iſle furent d'un ſentiment contraire, & menerent à l'armée Gréque, par l'ordre de Democrite le plus acredité des citoyens de Naxos, les vaiſſeaux qu'ils commandoient. [e] Diodore de Sicile aſſûre que les Naxiotes donnerent des marques d'une grande valeur à la bataille de Platée, où Mardonius autre Général des Perſes fut défait par Pauſanias. [f] Cependant les alliez ayant donné le commandement des troupes aux Atheniens; ceux-ci déclarerent la guerre aux Naxiotes pour châtier les partiſans des Perſes. La ville fut donc aſſiegée & forcée à capituler avec ſes premiers maîtres; [g] car Herodote, qui place [h] Naxos dans le département de l'Ionie & qui l'appelle la plus heureuſe des Iſles, en fait une colonie d'Athenes, & rapporte que [i] Piſiſtrate l'avoit poſſedée à ſon tour.

Voilà ce qui ſe paſſa de plus remarquable en l'Iſle de Naxos dans le temps de la belle Gréce. Si l'on veut remonter juſques à l'antiquité la plus reculée, on trouvera dans Diodore de Sicile & dans Pauſanias l'origine des premiers peuples qui s'y établirent. [k] Butes fils de Boreas Roi de Thrace ayant voulu ſurprendre en embuſcade ſon frere Lycurgus, fut obligé par ordre de ſon pere de quitter le pays avec ſes complices : leur bonne fortune les conduiſit à [l] l'Iſle ronde, c'eſt ainſi qu'on nommoit celle dont nous parlons. Comme les Thraces n'y trouverent que peu ou point de femmes, & que la plûpart des Iſles de l'Archipel étoient ſans habitans, ils firent quelques irruptions dans la terre ferme, d'où ils emmenerent des femmes, parmi leſquelles étoit Iphimedie femme du Roi Aloeus & Pancratis ſa fille. Ce Roi outré de dépit ordonna à ſes fils Otus & Ephialtes de le venger : ils battirent les Thraces, & ſe rendirent les maîtres de l'Iſle ronde, qu'ils nommerent Dia. Ces Princes s'entretuerent quelque temps après dans un combat, comme dit [m] Pauſanias, ou furent tuez par Apollon, ſuivant le ſentiment d'Homere & de Pindare; ainſi les Thraces reſterent paiſibles poſſeſſeurs de l'Iſle juſques à ce que la grande ſechereſſe les contraignit de l'abandonner, plus de deux cens ans après leur établiſſement. Elle fut enſuite occupée par les Cariens, & leur Roi [n] Naxios ou Naxos, ſuivant Etienne le Geographe, leur donna ſon nom. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Leucippus: & celui-ci fut le pere de Smardius, ſous le regne duquel Theſée revenant de Créte avec Ariadne aborda dans l'Iſle, où il abandonna ſa maîtreſſe à Bacchus, dont les menaces l'avoient horriblement frappé dans un ſonge.

Les habitans de Naxos prétendoient que ce Dieu avoit été nourri chez eux, & que cet honneur leur avoit attiré toute ſorte de félicitez. D'autres croyent que Jupiter l'avoit confié à Mercure pour le nourrir dans l'antre de [o] Nyſe ſur les côtes de la Phenicie, du côté qui s'approche du Nil; d'où vient que Bacchus fut nommé *Dionyſius*. Ce n'eſt pas ici le lieu de débrouiller l'hiſtoire des Bacchus. Diodore de Sicile rapporte qu'il y en a eu trois à qui nous ſommes redevables, non ſeulement de la culture des fruits, mais de l'invention du vin & de celle de la biere, que l'un d'eux inventa en faveur des peuples qui ne pourroient pas élever la vigne chez eux.

[p] La celebre époque que le même Auteur nous a conſervée touchant le debordement du Pont-Euxin dans la mer de Gréce, nous raſſure fort ſur la plûpart des avantures qui ſe ſont paſſées dans quelques-unes de ces Iſles. Cette époque au moins nous découvre le fondement de pluſieurs fables qu'on en a publiées : il eſt bon de la rapporter ici en paſſant, pour diſpoſer les lecteurs à ne pas trouver étranges certaines choſes dont on parlera dans la deſcription des autres Iſles. Diodore donc aſſûre que les habitans de l'Iſle de [q] Samothrace n'avoient pas oublié les prodigieux changemens qu'avoit fait dans l'Archipel le debordement du Pont-Eu-

a *Herod.*
b *Herod. lib. 6.*
c *Idem, lib. 8.*
d Colouri.
e *Biblioth. hiſt. lib. 5.*
f *Thucyd. lib. 1.*
g *Lib. 7.*
h Ἡ Νάξος φιλανδρία τῶν νήσων, *Herod. lib. 5.*
i *Idem lib. 1.*
k *Diod. Sic. Biblioth hiſt. lib. 5.*
l ΣΤΡΟΓΓΥΛΗ.
m *Lib. 5.*
n Ἀπὸ τοῦ Νάξου Καρὸς ἐπωνύμου *Steph.*
o Ἀπὸ Διὸς καὶ Νύσης *Diod. Sic. Biblioth. hiſt. lib. 4. & alibi.*
p *Idem, Biblioth. hiſt. lib. 5.*
q Sanmandraki.

Euxin, lequel d'un grand lac qu'il étoit auparavant, devint enfin une mer conſiderable par le concours de tant de rivieres qui s'y dégorgent: ces débordemens inonderent l'Archipel, en firent perir preſque tous les habitans, & reduiſirent ceux des Iſles les plus élevées à ſe ſauver aux ſommets de leurs montagnes. Combien de grandes Iſles vit-on alors partagées en pluſieurs piéces, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme? N'eut-on pas raiſon après cela de regarder ces Iſles comme un nouveau monde, qui ne peut être peuplé que dans la ſuite des temps? Eſt-il ſurprenant que les Hiſtoriens & que les Poëtes aient publié tant d'avantures ſinguliéres, arrivées dans ces Iſles, à meſure que des gens courageux quitterent la terre ferme pour les venir reconnoître? Eſt-il ſurprenant que Pline l'abreviateur de tant de livres perdus, parle de certains changemens incroyables à ceux qui ne reflechiſſent pas ſur ce qui s'eſt paſſé dans l'Univers depuis tant de ſiécles? Ce qui nous reſte à dire de Naxie eſt moins éloigné de nos temps.

[a] Pendant la guerre du Peloponneſe cette Iſle ſe declara pour Athenes avec les autres Iſles de la mer Egée, excepté le Milo & [b] Thera. Enſuite Naxos tomba ſous la puiſſance des Romains: après la bataille de Philippes, Marc Antoine la donna aux [c] Rhodiens; mais il la leur ôta quelque temps après, parceque leur gouvernement étoit trop dur. Elle fut ſoûmiſe aux Empereurs Romains, & enſuite aux Grecs juſques à la priſe de Conſtantinople par les François & par les Venitiens; (1207.) car trois ans après ce grand évenement, comme les François travailloient ſous l'Empereur Henri à la conquête des provinces & des places de terre-ferme, les [d] Venitiens maîtres de la mer donnerent la liberté aux ſujets de la République qui voudroient équiper des navires, de s'emparer des Iſles de [e] l'Archipel & autres places maritimes, à condition que les acquereurs en feroient hommage à ceux à qui elles appartenoient, à raiſon du partage fait entre les François & les Venitiens. [f] Marc Sanudo s'empara pour lors des Iſles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentiére, Siphanto, Policandro, Nanfio, Nio & Santorin. L'Empereur Henri érigea Naxie en Duché, & donna à Sanudo le titre de Duc de l'Archipel & de Prince de l'Empire. Le P. Sauger Miſſionnaire Jeſuite, fort eſtimé en Levant ſous le nom du P. Robert, a bien démêlé la ſuite de ces Ducs depuis Marc Sanudo juſques à Jacques Criſpo 21. & dernier Duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs ſous l'Empereur Selim II. & mort à Veniſe accablé de chagrin. Son pere Jean Criſpo s'étoit engagé quelques années auparavant de payer à Solyman II. un tribut de ſix mille écus d'or, lorſque Barberouſſe fit ſa deſcente dans l'Iſle & la mit au pillage. Ainſi finit la ſouveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de 300. ans entre les mains des Princes Latins. [g] Long-temps auparavant, l'Iſle avoit été ravagée par Homur Prince Mahometan, contemporain de Jean Paleologue, maître de Smyrne & de la côte d'Ionie.

Quoique cette Iſle ſoit une des plus agréables de l'Archipel, elle nous parut d'abord plus propre à inſpirer de la triſteſſe que de la joye: il faut la parcourir pour en découvrir les beaux endroits, qui ſont le campo de Naxia, les plaines d'Angarez, de Garchi, de Sangri, de Sideropetra, de Potamides, de Livadia; les vallées de Melanés & de Perato. Toute cette Iſle eſt pleine d'Orangers, d'Oliviers, de Limonniers, de Cédres, de Citronniers, de Grenadiers, de Figuiers, de Meuriers; il y a auſſi beaucoup de ruiſſeaux & de fontaines. [h] Les anciens ont eu raiſon de l'appeller la petite Sicile. Archilochus dans Athenée compare le vin de Naxos au nectar des Dieux. [i] On voit une [k] médaille de Septime Severe, ſur le revers de laquelle Bacchus eſt repréſenté le gobelet à la main droite & le thyrſe à la gauche. On boit aujourd'hui d'excellent vin à Naxie: les Naxiotes qui ſont les vrais enfans de Bacchus, cultivent bien la vigne, quoiqu'ils la laiſſent traîner par terre juſques à huit ou neuf pieds loin de ſon tronc, ce qui fait que dans les grandes chaleurs le ſoleil deſſeiche trop les raiſins, & que la pluye les fait pourrir plus facilement qu'à Santorin, où les ſeps de vignes ſont en arbriſſeaux.

Etienne le Geographe raconte deux fables tirées d'Aſclepiade, qui marquent la bonté de cette Iſle. On publie, dit-il, que les femmes y accouchent à huit mois, & qu'il y coule une ſource de vin; ce vin ſans doute lui avoit attiré le nom de [l] *Dionyſias*, dont parle Pline. Cet auteur ne donne que 75. milles de tour à Naxos; mais ſes habitans prétendent qu'elle en a juſques à cent. Son circuit eſt preſque ovale & fait deux pointes, dont l'une regarde Nio, & l'autre eſt tournée entre Mycone & Nicaria.

Bien qu'il n'y ait point à Naxie de port propre à y attirer un grand commerce, on ne laiſſe pas d'y faire un trafic conſiderable en orge, vins, figues, coton, ſoye, lin, fromage, ſel, bœufs, moutons, mulets, émeril & huile; on n'y brûle que de celle de Lentiſque, quoiqu'on donne pour un écu huit oques de celle d'olive. Les Lentiſques y ſont chargez d'une prodigieuſe quantité de graine, que l'on



a *Thucyd. lib. 2.*
b Santorin.
c *Appian. lib. 5.*
d *Flav. Blond. Breviar. Rer. Venet.*
e *Du Cange, Hiſt. des Emp. de Conſtant. liv. 2.*
f *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
g *Ducas, Hiſt. Byzant. cap. 7.*

h Μικρὰ Μγεγας Σικελία. *Agathem. lib. 1. cap. 5.*
i *Deipn. lib. 1.*
k *Legenda,*
N A Ξ I Ω N.
l Mox Dionyſiada à vinearum fertilitate appellarunt. *Hiſt. natur. lib. 4. cap. 12.*

met en digeſtion lors qu'elle eſt meure, & que l'on preſſe quelques jours après : cette huile eſt bonne pour le cours de ventre, pour les fleurs blanches, pour la gonorrhée, pour la colique ; on en graiſſe le boyau dans la deſcente du fondement. [a] Dioſcoride la recommande pour les maladies de la peau. Le Ladanum que l'on recueille dans cette Iſle n'eſt bon que pour l'uſage des habitans ; il eſt plein d'ordures, de poil de chévre & de laine : car on ne prend pas la peine de l'amaſſer avec des fouets comme en Candie : on coupe ſeulement la laine & le poil des animaux qui ſe ſont frottez contre les arbriſſeaux de cette eſpéce de Ciſte, qui a été décrite plus haut, & qui eſt fort commune à Naxie. [b] Herodote & [c] Dioſcoride parlent de cette maniere d'amaſſer le Ladanum. Le bois & le charbon, marchandiſes très-rares dans les autres Iſles, ſont en abondance dans celle-ci. On y fait bonne chére, les liévres & les perdrix y ſont à très-bon marché ; les perdrix s'y prennent avec des trappes de bois, ou bien par le moyen d'un âne ſous le ventre duquel un payſan ſe cache, & marche dans cette poſture, pour les chaſſer dans des filets.

Suivant les apparences la ville de [d] Naxie capitale du pays, a été bâtie ſur les ruines de quelque ancienne ville du même nom, dont il ſemble que Ptolemée ait fait mention. Le château, ſitué ſur le haut de la ville, eſt l'ouvrage de Marc Sanudo premier Duc de l'Archipel : c'eſt une enceinte flanquée de groſſes tours, qui en renferme une plus conſiderable quarrée, dont les murailles ſont fort épaiſſes, & qui proprement étoit le palais des Ducs. Les deſcendans des Gentilshommes Latins, qui s'établirent dans l'Iſle ſous ces Princes, occupent encore l'enceinte de ce château. Les Grecs qui ſont en beaucoup plus grand nombre, s'étendent depuis le château juſques à la mer. La haine de la Nobleſſe Gréque & de la Latine eſt irreconciliable : les Latins aimeroient mieux s'allier à des payſanes que d'épouſer des Demoiſelles Gréques ; c'eſt ce qui leur a fait obtenir de Rome la diſpenſe de ſe marier avec leurs couſines germaines. Les Turcs traitent tous ces Gentilshommes ſur le même pied. A la venuë du moindre Bey de galiote, les Latins & les Grecs n'oſeroient paroître qu'en bonnets rouges, comme les forçats de galere, & tremblent devant le plus petit Officier. Dès que les Turcs ſe ſont retirez, la Nobleſſe de Naxie reprend ſa premiere fierté : on ne voit que bonnets de velours, & l'on n'entend parler que d'arbres de genealogie ; les uns ſe font deſcendre des Paleologues ou des Comnenes ; les autres des Juſtiniani, des Grimaldi, des Sunmaripa.

Le Grand Seigneur n'a pas lieu d'apprehender de revolte dans cette Iſle : dès qu'un Latin ſe remuë, les Grecs en avertiſſent le Cadi, & ſi un Grec ouvre la bouche, le Cadi ſçait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée.

Les Dames y ſont d'une vanité ridicule, on les voit venir de la campagne après les vendanges, avec une ſuite de 30. ou 40. femmes, moitié à pied, moitié ſur des ânes ; l'une porte ſur ſa tête des ſerviettes de toile de coton, ou quelque jupe de ſa maîtreſſe ; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grez, ou quelques plats de fayence : on étale ſur le chemin tous les meubles de la maiſon, & la maîtreſſe montée ſur quelque méchante roſſe, entre dans la ville comme en triomphe à la tête de cette troupe : les enfans ſont au milieu de la marche ; ordinairement le mari fait l'arriére-garde. Les Dames Latines s'habillent quelquefois à la Venitienne : l'habit des Gréques eſt un peu different de celui des Dames de Milo : on parlera de toutes leurs nipes dans la deſcription de l'habit de celles de Mycone.

Pour paſſer à des choſes plus ſerieuſes, il y a deux Archevêques dans Naxie, l'un Grec & l'autre Latin : le Latin eſt aſſez à ſon aiſe, c'eſt le Pape qui nomme : ſon Egliſe qui s'appelle la Metropole, fut bâtie & rentée par le premier Duc de l'Iſle ; auſſi le Chapitre eſt compoſé de ſix Chanoines, d'un Doyen, d'un Chantre, d'un Prévôt & d'un Threſorier, outre neuf ou dix Prêtres habituez qui forment le reſte du Clergé.

Les Jeſuites ont leur reſidence auprès de la tour ducale ; ils ſont ordinairement ſept ou huit Prêtres, non ſeulement occupez à élever la jeuneſſe, mais à faire des miſſions avec beaucoup de zéle dans les autres Iſles de l'Archipel. Les Capucins ſont auſſi établis à Naxie, & ne s'appliquent pas avec moins d'ardeur & de ſuccez à l'inſtruction des Chrétiens. La maiſon des Cordeliers eſt hors de la ville ; mais il n'y a qu'un Prêtre & un Frere lai logez dans l'ancien monaſtere de Saint Antoine, érigé en Commanderie de Rhodes, & donné aux [e] Chevaliers par la Ducheſſe Françoiſe Criſpo.

La medecine y eſt exercée par tous ces Réligieux. Les Jeſuites & les Capucins y ont de très-bonnes apoticaireries. Les Cordeliers s'en mêlent auſſi : le Superieur a été Chirurgien Major de l'armée Venitienne pendant la derniere guerre, & s'eſt fait naturaliſer Venitien pour être le maître de ſon couvent, lequel dépend de la Republique, quoi qu'il ſoit ſur les terres des Turcs. Voilà les Docteurs qui compoſent la Faculté de Medecine de Naxie : ils ſont tous trois François, & ne s'accordent pas mieux pour cela.

La [f] maiſon de campagne des Jeſuites eſt jolie pour un pays où l'on ne ſçait pas bâtir. Les Grecs qui ſçavent à peine placer une échelle en dehors pour monter au premier étage d'un bâtiment, admirent l'eſcalier de celui-ci, qui eſt renfermé en de-

a *Lib. 1. cap. 50.*
b *Lib. 3.*
c *Lib. 1. cap. 128.*

e Νάξου Νίσου ἡ πόλις. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*
f *Boſius, Hiſt. des Cheval.*
g Calamitia.

dedans : cela paſſe la capacité de leurs architectes. Nous en admirâmes les jardins & les vergers : les champs s'étendent juſques dans la vallée de Melanez, quartier des plus agréables de l'Iſle.

L'Archevêque Grec de Naxie eſt fort riche : Paros & Antiparos dépendent de lui pour le ſpirituel : il a dans la ville 35. Prêtres ou Moines ſacrez qui lui ſont ſoûmis. Voici les noms de ſes principales Egliſes.

La Metropolitaine. Ἡ Μητρόπολις.
Deux Egliſes ſous le nom de Chriſt. Ὁ Χριστὸς.
L'Egliſe de la Croix. Ὁ Σταυρὸς.
Nôtre-Dame de Miſericorde. Παναγία Ἐλεοῦσα.
Nôtre-Dame Protectrice de l'Iſle. Παναγία Παυδόνισα.
Saint Jean l'Evangeliſte. Ἅγιος Ἰωάννης Θεολόγος.
Saint Dimitre. Ἅγιος Δημήτριος.
Saint Pantaleon, ou le grand Aumônier. Ἅγιος Παντελήμων.
Deux Egliſes ſous le nom de Sainte Venerande. Παρασκευή.
Saint Jean Baptiſte. Ἅγιος Ἰωάννης Πρόδρομος.
Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξίαρχος.
Saint Helie. Ἅγιος Ἠλίας
L'Egliſe du Favori de Dieu. Ἅγιος Θεοπάτωρ.
Sainte Theodoſie. Ἁγία Θεοδοσία
Sainte Dominique. Ἁγία Κυριακή.
Sainte Anaſtaſie. Ἁγία Ἀναστασία.
Sainte Catherine. Ἁγία Καθερίνα.
L'Annonciade. Εὐαγγελισμὸς.

Les principaux Monaſtéres de l'Iſle ſont,

La Vierge de publication. Παναγία Φανερωμένη.
La Vierge la plus élevée. Παναγία ὑψηλότερα.
Le Saint Eſprit. Κύριος ἐλεήμων.
Saint Jean Porte lumiére. Ἅγιος Ἰωάννης Φωτοδότης.
Le Couvent de bonne remontrance. Καλογερίτσα.
Celui de la Croix. Ὁ Σταυρὸς.
Celui de Saint Michel. Ὁ Ταξίαρχος.

Les Villages de l'Iſle ſe nomment,

Comiaqui.
Votri.
Scados.
Checrez.
Apano Sangri.
Cato Sangri.
Cheramoti.
Siphones.
Moni.
Perato.
Caloxylo.
Charami.
Filoti.
Damariona.
Vourvouria.
Scalaria, *où ſe fabriquent les marmites.*
Couchoucherado.
Gizamos.
Damala.
Melanez.
Cabonez.
Cournocorio.
Engarez.
Danaio.
Tripodez.
Apano Lagadia.
Cato Lagadia.
Merochi.
Pyrgos.

| | |
|---|---|
| Carchi. | Apano Potamia. |
| Acadimi. | Cato potamia. |
| Mognitia. | Aitelini. |
| Kinidaro. | Vazokilotiſa. |
| Aiolas. | Saint Eleuthere, dont la tour s'appelle Faſouilla. |

Tous ces villages pourtant ne ſont pas fort peuplez ; les Jeſuites nous aſſûrerent qu'il n'y avoit gueres plus de 8000. ames dans l'Iſle. En 1700. les habitans payerent 5000. écus de capitation, & 5500. écus de taille réelle. On élit tous les ans dans la ville ſix Adminiſtrateurs. Dans le temps que nous y étions le Cadi n'étoit accompagné que de ſept ou huit familles Turques, & le Vaivode étoit un autre Turc commis par un Bey de galere de Scio.

Les Gentilshommes de Naxie ſe tiennent à la campagne dans leurs tours, qui ſont des maiſons quarrées aſſez propres, & ils ne ſe viſitent que rarement : la chaſſe fait leur plus grande occupation. Quand un ami vient chez eux, ils ordonnent à un de leurs domeſtiques de faire paſſer à

groſſes piéces de la même pierre, & quelques morceaux de granit : les Turcs & les Chrétiens ont emporté le reſte : on dit que ce ſont les débris du palais de Bacchus ; mais il y a plus d'apparence que ce ſont les reſtes d'un Temple de ce Dieu. Cette porte qui n'eſt que de trois piéces de marbre blanc eſt d'un grand goût dans ſa ſimplicité : deux piéces en ſont le montant, & la troiſiéme le linteau : le ſeuil étoit de trois piéces, on a emporté celle du milieu. La porte dans œuvre a 18. pieds de haut, ſur 11. pieds trois pouces de large : le linteau eſt épais de 4. pieds ; les montans ont trois pieds & demi de largeur, ſur quatre pieds d'épaiſſeur : tous ces marbres étoient cramponez avec du cuivre ; car on en trouve encore des morceaux parmi ces ruines.

[b] Zia qui eſt la plus haute montagne de l'Iſle, ſignifie le mont de Jupiter, & a retenu le nom de Dia, qui étoit autrefois celui de l'Iſle. Coronо autre montagne de Naxie a conſervé celui de la Nymphe Coronis nourriſſe de Bacchus, ce qui ſemble authoriſer la prétention des anciens Naxiotes, qui vouloient que l'éducation de ce Dieu eût été confiée dans leur Iſle aux Nymphes Coronis, Philia & Cleis, dont les noms ſe trouvent dans [c] Diodore de Sicile. Fanari eſt encore une autre montagne de Naxie aſſez conſiderable.

Vers le bas de la montagne de Zia, à droite du chemin de Perato, ſur le chemin même, ſe preſente un bloc de marbre brut, large de huit pieds, naturellement avancé plus que les autres d'environ deux pieds & demi. Nous lûmes ſous ce marbre cette ancienne inſcription :

ΟΡΟΣ ΔΙΟΣ. ΜΗΛΟΣΙΟΥ.

*Montagne de Jupiter, conſervateur des troupeaux.*

Mr. Galand de l'Academie Royale des Inſcriptions, qui accompagna [d] Mr. de Nointel dans ſon voyage de l'Archipel, a communiqué cette inſcription à Mr. Spon, [e] & le P. Sauger l'a rapportée auſſi. La maniere d'écrire par deſſous, ou pour mieux dire ſur la ſurface inferieure d'un marbre, eſt fort propre pour en conſerver les caractéres.

On nous fit voir auſſi la Grotte où l'on prétend que les Bacchantes ont celebré les orgies ; mais faute de flambeaux nous ne pûmes nous y promener. Pour les armes du Roi, que Mr. de Nointel fit faire en ſculpture ſur cette roche, nôtre guide nous dît que la foudre les avoit renverſées, & qu'il ne ſçavoit ce qu'elles étoient devenuës.

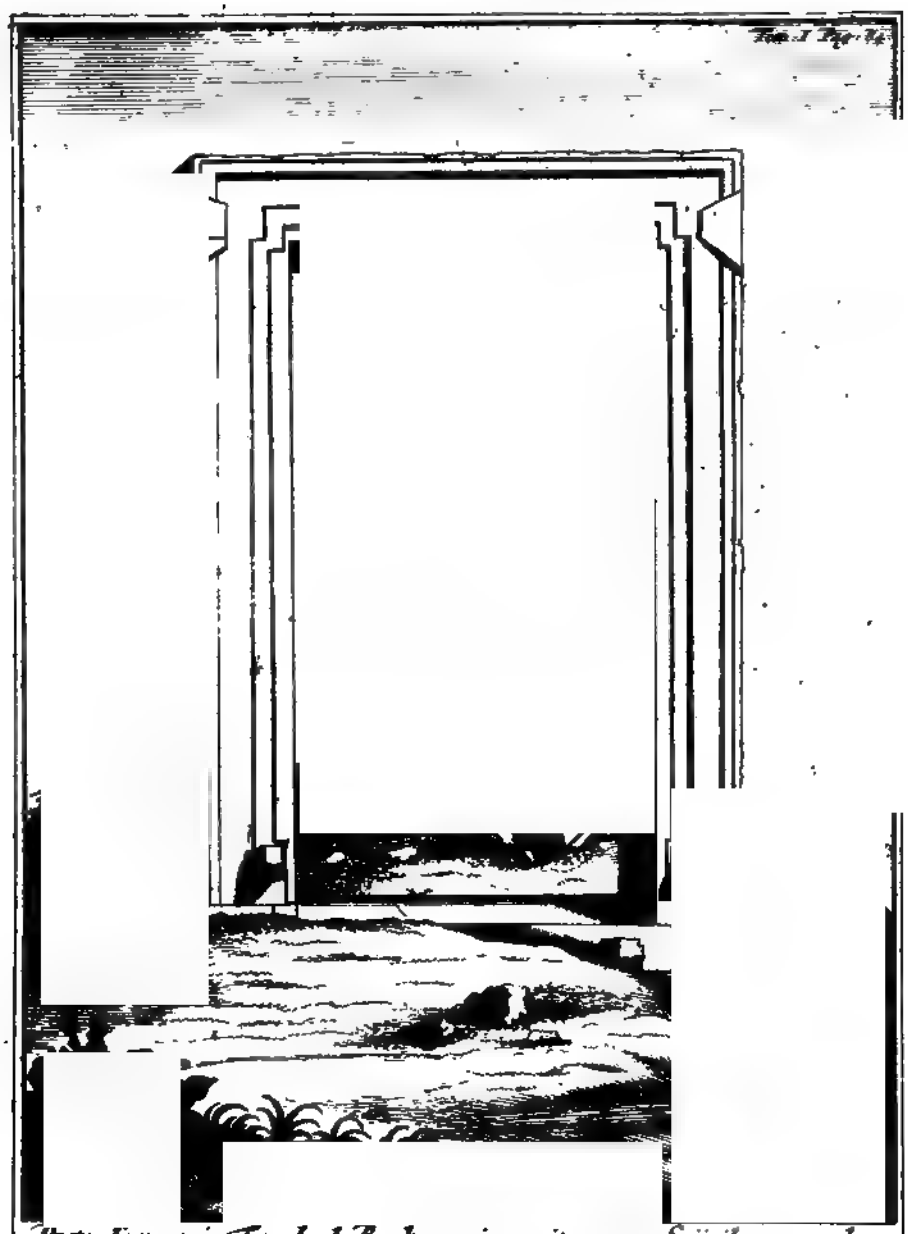
A l'égard de l'hiſtoire naturelle, on prétend qu'il y a des mines d'or & d'argent tout près du château de Naxie. Celles [f] d'emeril ſont au fond d'une vallée au deſſous de Perato, dans les terres de Mr. Coronello Conſul de France, & de Mr. de Grimaldi. On découvre l'émeril en labourant, & on le porte à la marine pour l'embarquer à Triangata ou à Saint Jean. Les Anglois en leſtent ſouvent leurs vaiſſeaux ; il eſt à ſi bon marché ſur les lieux, qu'on en donne 20. quintaux pour un écu, & chaque quintal peſe 140. livres. Les montagnes de cette Iſle ſont de marbre ou de granit : on nous aſſûra qu'on y trouvoit du ſerpentin.

Nous herboriſâmes aux marais vers le port des ſalines, à Calamitia où les Jeſuites nous regalérent, à Pliki, à Perato chez Mr. le Conſul, qui nous retint agréablement pendant quelques jours, à Fanari, à Zia. En attendant que nous donnions la deſcription & le dénombrement des plantes de cette Iſle, en voici trois qui ſont aſſez rares pour meriter l'attention des perſonnes qui s'appliquent à ces ſortes de connoiſſances.

*SCROPHULARIA, glauco folio, in amplas lacinias diviſo. Corol. Inſt. Rei herb.* 9.

Sa racine eſt longue d'un pied & demi, groſſe au collet d'un pouce & quelques lignes, dure, rouſſâtre en dedans, brune en dehors, piquante en fond, diviſée en quelques fibres chevelues : la tige qui s'éle-

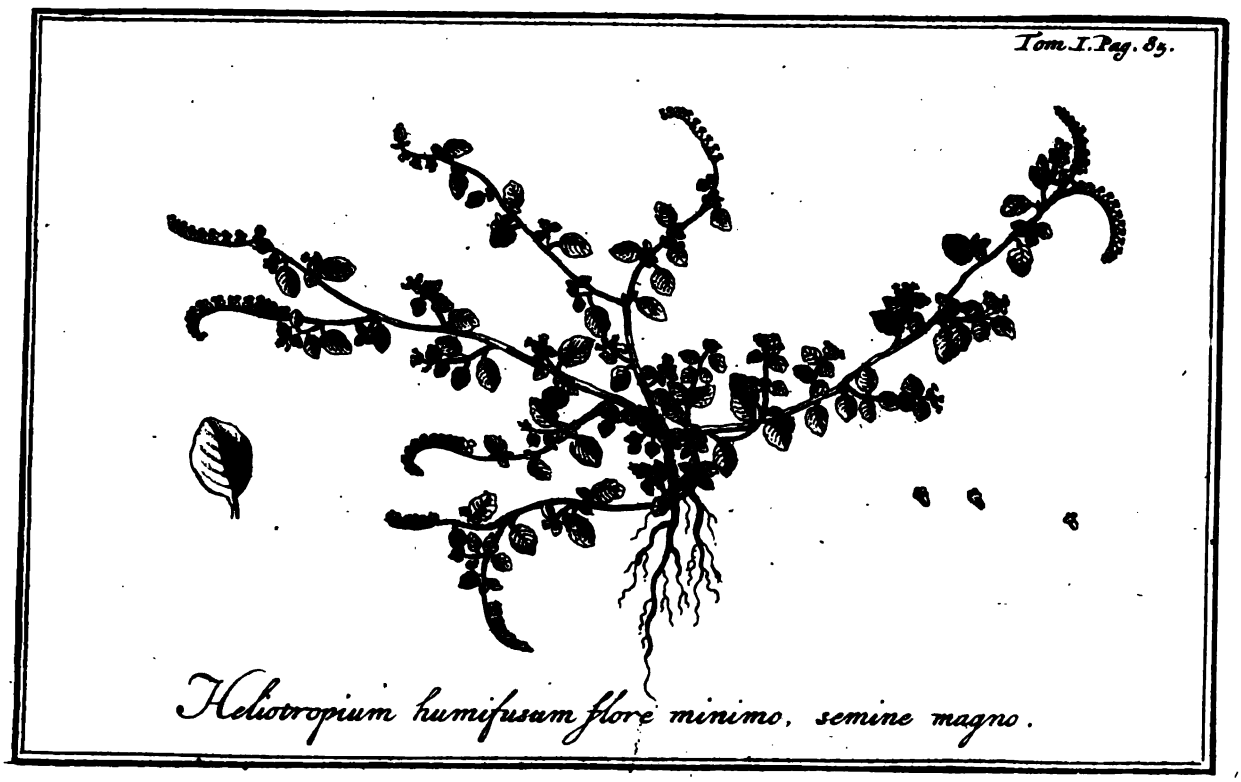
a Cedrus folio-Cupreſſi mediâ, majoribus baccis. C. B. Pin.
b ΔΙΑ, & par corruption, Zia.
c *Bibliot. hiſt. lib.* 5.
d *Miſcell. erud. antiq.*
e *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
f Smerillo.



*Porte d'un ancien Temple de Bachus qui se voit sur un Escueil auprés de Naxie.*

*Scrophularia glauco folio in amplas lacinias diviso.* Tom. I. Pag. 85.

s'éleve ſouvent à deux ou trois pieds, eſt branchuë dès le bas, ligneuſe, & devient un ſous-arbriſſeau degarni de feuilles, ſi ce n'eſt vers le haut: ſes feuilles ont huit pouces de long, liſſes, luiſantes, diviſées à peu près comme celles de la Thapſia; c'eſt à dire en parties oppoſées ſouvent deux à deux, inciſées juſques à la côte, & recoupées profondement dans leur longueur: cette côte embraſſe une partie des branches, & fournit des vaiſſeaux très-ſenſibles, dont les ſubdiviſions s'étendent vers les bords des feuilles: elles diminuent juſques à l'extrêmité des branches parmi pluſieurs brins chargez de fleurs ſemblables à celles des autres eſpéces: ces fleurs ſont des godets de cinq lignes de long, verdâtres, de trois lignes de diametre, diviſez en deux lévres pourpre foncé, dont la ſuperieure eſt partagée en deux parties aſſez rondes, terminées en pointe, au deſſous deſquelles il y a deux autres petites parties de même couleur. Le calice de ces fleurs eſt un baſſin d'une ſeule piéce, partagé en cinq parties arrondies, du fond duquel ſort un piſtile terminé par un filet aſſez long: ce piſtile s'articule avec la fleur en maniere de gomphoſe, & devient enſuite une coque longue de quatre lignes, preſque ronde, terminée en pointe dure, piquante, brune, laquelle s'ouvre en deux parties & laiſſe voir deux loges remplies de ſemences noires, aſſez menuës. Cette plante vient dans les fentes des rochers le long de la marine, & n'eſt pas rare dans les autres Iſles de l'Archipel: elle eſt amere & ſent mauvais.




*HELIOTROPIUM, humi fuſum, flore minimo, ſemine magno. Corol. Inſt. Rei herb.* 7.

Sa racine eſt longue d'environ deux pouces, épaiſſe ſeulement d'une ligne, cheveluë, blanche, & pouſſe quelques tiges tout à fait couchées ſur terre, dont les plus longues ont plus d'un demi pied, vert pâle, veluës, branchuës, accompagnées de feuilles preſque ovales, longues de demi pouce, ſur quatre lignes de large, vert pâle auſſi, veluës, vénées & de même tiſſure que celles de l'herbe aux verruës, mais d'un goût un peu plus acre: elles ne diminuent pas vers le haut, excepté tout proche des ſommitez, où elles n'ont que deux ou trois lignes de long. Toutes les branches finiſſent par un épi en queue de ſcorpion, long d'un pouce à quinze lignes, chargé de deux rangs de fleurs blanches, de même figure que celles de l'eſpéce ordinaire; mais à peine leur baſſin a-t-il demi ligne de large: le fond en eſt verdâtre & les bords ſont découpez en dix pointes, cinq alternativement plus grandes les unes que les autres: le piſtile eſt accompagné de quatre embryons; mais ordinairement la plûpart de ces embryons avortent, & lorſque la fleur eſt paſſée, l'on ne trouve qu'une ſeule graine longue d'une li-

ligne & demie, boſſuë d'un côté, plate de l'autre, pointuë par un bout, couverte d'une peau blanchâtre, ſous laquelle il y en a une autre noirâtre, laquelle couvre une eſpéce de coque pleine de moëlle blanche : cette plante vient dans les champs autour du port.

*SCORZONERA Græca, ſaxatilis & maritima, foliis variè laciniatis. Corol. Inſt. Rei herb.* 36. La racine qui eſt longue d'un pied, groſſe comme le pouce, peu fibreuſe, produit une tige haute d'un pied & demi, droite, caſſante, veluë, rayée, vert pâle, pleine de moëlle, accompagnée par le bas de feuilles veluës auſſi, roides, longues de ſept ou huit pouces, larges de trois ou quatre pouces, découpées profondement juſques vers la côte & crenelées inégalement ſur les bords : celles qui naiſſent le long des tiges ſont fort écartées les unes des autres, beaucoup plus petites, relevées d'une groſſe côte blanche de même que celles d'en bas : les derniéres feuilles ſont menuës & dentées ſeulement ſur les bords ; les tiges ſe diviſent quelquefois en branches preſque nuës, dont chacune ſoûtient une fleur d'un pouce & demi de diametre, jaune, ſemblable à celle de la Scorzonere ordinaire ; les demi fleurons ont un pouce de long, fiſtuleux & blancs à leur naiſſance, obtus & dentez à leur extrémité, garnis à l'ouverture de la fiſtule d'une gaîne, au travers de laquelle s'échappe un filet à deux cornes : chaque fleuron porte ſur un embryon de graine délié & barbu ; le calice a la forme d'une petite poire longue d'un pouce, ſur ſept ou huit lignes d'épaiſſeur, à pluſieurs écailles vert pâle ou rougeâtres vers le milieu, mais blanches & déliées ſur les bords : les demi fleurons ſont longs d'environ 20. lignes, blancs & fiſtuleux dans le calice, jaunes ailleurs, & débordent d un pouce, équarris, dentez à leur pointe, larges de deux lignes. De la fiſtule s'éleve une gaine longue de trois lignes, qui laiſſe échaper un filet jaune fourchu à cornes recoquillées en bas. Chaque demi fleuron porte ſur un embryon de graine blanc, long d'une ligne, lequel devient une ſemence griſâtre, veluë, épaiſſe de près d'une ligne, canelée, longue de deux lignes & demie, pointuë par le bas, remplie d'une aigrette longue de neuf ou dix lignes, blanc-ſale tirant ſur le rouſſâtre, aſſez ſeche & caſſante, compoſée d'une douzaine de crins : ainſi par la ſtructure de la ſemence, cette plante peut être rangée ſous le genre de *Catanance*.

La hauteur de la montagne de Zia nous invita d'y faire une ſtation geographique. Après avoir orienté nôtre quadran univerſel, nous obſervâmes que,

Stenoſa reſte à l'eſt-nord-eſt. Acariez écueil entre Noxie & Stenoſa, eſt dans la même ligne ; mais beaucoup plus près de Naxie.

Amorgos eſt à l'eſt-ſud-eſt, de même que Cheiro & Copriez.

Nicouria eſt entre l'eſt & l'eſt-ſud-eſt.

Stampalia au ſud-eſt.

Skinoſa entre le ſud-ſud-eſt & le ſud.

Raclia entre le ſud & le ſud-oueſt.

Nio entre le ſud-ſud-oueſt & le ſud-oueſt.

Sikino au ſud-oueſt.

Policandro entre le ſud-oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt.

Santorin entre le ſud & le ſud-ſud-oueſt.

Le Milo entre l'oueſt-ſud-oueſt & l'oueſt.

Nicaria entre le nord-eſt & le nord-nord-eſt.

Samos entre le nord-eſt & l'eſt-nord-eſt.

Patmos au nord-eſt.

Le Tine entre le nord-oueſt & le nord-nord-oueſt.

Mycone entre le nord-nord-oueſt & le nord.

Les deux Iſles de Delos de même que le Tine.

Andros entre l'oueſt-nord-oueſt & le nord-oueſt

Syra au nord-oueſt.

Thermie à l'oueſt-nord-oueſt.

Paros à l'oueſt.

Nanfio au ſud-ſud-eſt.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE VI.

## *DESCRIPTION DES ISLES DE STENOSA, NICOURIA, AMORGOS, CALOYERO, CHEIRO, SKINOSA, RACLIA, NIO, SIKINO, POLICANDRO, SANTORIN, NANFIO, MYCONE.*

MONSEIGNEUR,

Nous partîmes de Naxie le 15. Septembre, dans le deſſein d'aller à Patmos voir la grotte où l'on croit que ſaint Jean a écrit l'Apocalypſe, mais le [a] ſud-oueſt nous obligea de rélâcher à [b] Stenoſa, méchant écueil ſans habitans, & qui n'a qu'environ dix ou douze milles de tour. Stenoſa eſt à l'eſt-nord-eſt, à 18. milles de Naxie, ſi l'on compte de cap en cap : car il y en a 36. d'un port à l'autre. On ne trouve dans Stenoſa qu'une bergerie, retraite de cinq ou ſix pauvres gardiens de chévres, que la peur de tomber entre les mains des Cor-

[a] Labech. AIY.

[b] L'Iſle étroite.

*Scorzonera Græca saxatilis et maritima foliis varie laciniatis.* Tom. I. Pag. 46.

Corſaires ou des Bandits, oblige à s'enfuïr dans les rochers à l'approche du moindre bateau. On envoye du biſcuit à ces bergers tous les trois mois : à peine trouvent-ils de l'eau dans cette Iſle, qui eſt pourtant fertile en belles plantes & couverte de Lentiſques, de Kermes, de Ciſtes. Elle appartient à la communauté d'Amorgos.

Comme le mauvais temps nous retint à Stenoſa plus qne nous ne croyions, & que nos proviſions commençoient à manquer, nous fûmes reduits à faire du potage avec des limaçons de mer, & nous eûmes aſſez de temps pour les diſſequer : ils valent beaucoup mieux, que les yeux de bouc, ſi on les mange cruds, & ſont preférables aux limaçons de terre, ſi on les fait bouillir dans l'eau ; ce fut le ſeul ragoût que cette Iſle nous fournit ; car nous n'avions ni filets, ni hameçons pour pêcher, & les bergers nous prenant pour des bandits, n'oſerent deſcendre de leurs rochers, quoique nos matelots, qui ne ſçavoient où trouver de l'eau douce, euſſent arboré tous les guenillons blancs qui étoient dans le bateau, pour leur faire connoître que nous étions gens de paix.

Les limaçons de mer ſont de même genre que ceux de nos jardins ; leur coquille eſt à peu près de même forme & de même groſſeur, mais elle a près d'une ligne d'épaiſſeur : c'eſt une nacre luiſante en dedans, le dehors eſt le plus ſouvent couvert d'une écorce tartareuſe & griſâtre, ſous laquelle la nacre eſt marbrée de taches noires diſpoſées comme en échiquier : il s'en trouve quelques-unes ſans écorce, à fond rouſſâtre & à taches noirâtres : la ſpire eſt plus pointuë que celle des limaçons ordinaires ; ce poiſſon qui eſt long-temps hors de l'eau, ſe promene ſur les rochers & tire ſes cornes tout comme le limaçon de terre ; elles ſont minces, longues de cinq ou ſix lignes, compoſées de fibres longitudinales à deux plans externes & internes, entrecoupées de quelques anneaux ou muſcles annulaires : c'eſt par le jeu de ces fibres que ces cornes rentrent ou ſortent au gré de l'animal ; le devant de ce limaçon eſt un gros muſcle ou plaſtron, coupé en deſſous en maniére de langue, vers la racine de laquelle eſt attaché le fermoir ; ce fermoir eſt une lame ronde, mince comme une écaille de carpe, luiſante, ſouple, large de quatre lignes, rouſſâtre, marquée de pluſieurs cercles concentriques : le plaſtron eſt ſi attaché par ſa racine contre la coquille, que l'animal n'en ſçauroit ſortir qu'après qu'on l'a fait bouillir ; on le tire alors tout entier, & l'on apperçoit que cette racine en ſe courbant s'applique fortement au tournant du limaçon : dans ſa ſurface interieure, le plaſtron qui eſt creuſé en gouttiére, ſoûtient les viſceres de l'animal enfermez dans une eſpéce de bourſe tournée en tirebourre, où aboutit le conduit de la bouche.

L'Iſle de Stenoſa ne meriteroit pas qu'on en fît mention ſans quelques plantes rares qu'elle produit, & ſur tout une eſpéce de [a] *Ptarmica* que nous n'avons point vûë autre part dans nôtre route : cette plante eſt ſi rare que je ne ſçaurois m'empêcher d'en donner ici la figure & la deſcription.

Sa racine eſt ligneuſe, griſâtre vers le collet, épaiſſe de 3. ou 4. lignes, accompagnées de fibres rouſſâtres, longues d'environ demi pied, tortuës & cheveluës : elle pouſſe pluſieurs têtes, d'où naiſſent en foule des feuilles très-blanches, longues de deux pouces & demi, ſur la côte deſquelles ſont rangées tantôt alternativement, & tantôt par paires, d'autres feuilles de deux ou trois lignes de long, ſur une ligne & demie de large, découpées en maniére de crête de coq, cotoneuſes, blanches, aromatiques, ameres : de ces têtes naiſſent des tiges hautes de neuf ou dix pouces, épaiſſes d'une ligne, cotoneuſes auſſi, blanches, garnies de quelques feuilles ſemblables aux inferieures, mais plus petites ; chacune de ces tiges eſt terminée par un bouquet, large d'un pouce & plat en deſſus, compoſé de pluſieurs fleurs fort ſerrées les unes contre les autres, ſoûtenuës par des queuës inégales ; le calice de ces fleurs eſt long de deux lignes, ſur une ligne de large à pluſieurs écailles, blanches, veluës, pointuës, leſquelles embraſſent des fleurons & des demi fleurons à la maniére ordinaire : les fleurons ſont jaune-pâle, découpez à 5. pointes ; les demi fleurons ſont de même couleur, larges d'une ligne. Toutes ces piéces ſont portées ſur des embryons, leſquels dans la ſuite deviennent des graines plates, longues de demi ligne, un peu plus étroites, brunes, avec une bordure blanchâtre, ſeparées entr'elles par de petites feuilles membraneuſes, pliées en gouttiére.

Cette belle plante nous conſola de l'ennui que nous avoit cauſé le triſte ſéjour de Stenoſa. Le vend du Nord nous fit abandonner une ſeconde fois le deſſein d'aller à Patmos. Pourquoi lutter contre Eole ; il nous jetta du côté d'Amorgos, Iſle qui merite bien l'attention des voyageurs ; mais comme la mer étoit groſſe, nous rélâchames à Nicouria, roche eſcarpée à un mille d'Amorgos.

NICOURIA eſt un bloc de marbre au milieu de la mer peu élevé, mais d'environ cinq milles de tour, ſur lequel on ne voit que des chévres aſſez maigres, & des perdrix rouges d'une beauté ſurprenante, qui nous dédommagerent de la mauvaiſe chere que nous avions faite à Stenoſa : nos Grecs en firent un grand carnage ; quelques ſeches & coriaces qu'elles fuſſent, elles nous parurent auſſi délicieuſes que celles du Perigord. Par rapport aux plantes nous ne fîmes pas grande fortune ſur cet écueil : en voici pourtant deux qui ne ſont pas décrites, quoi qu'elles naiſſent dans quelques autres Iſles de la Gréce.

AS-

[a] PTARMICA incana, pinnulis ciſtatis. Coroll. Inſtitut. Rei herb. 37.

*ASPARAGUS Creticus fruticosus, crassioribus & brevioribus aculeis, magno fructu. Coroll. Inst. Rei herb.* 21.

Cette plante sort au travers des fentes des rochers par des tiges longues depuis un pied jusques à deux, épaisses d'environ trois lignes, tortuës, anguleuses, grisâtres, courbées souvent vers le bas, branchuës dès leur naissance, subdivisées en plusieurs rameaux canelez épais d'une ligne, vert-pâle tirant sur le vert de mer, garnies de temps en temps de gros piquants disposez par bouquets: les plus gros de ces piquants ont sept ou huit lignes de long, sur une ligne d'épais; les autres sont la moitié plus courts; mais ils sont tous fermes, vert-pâle, rayez, roussâtres & quelquefois noirâtres à la pointe: de la base de ces piquants sortent plusieurs fleurs tout le long des branches, soûtenuës par des queues fort minces; chaque fleur est à six feuilles verdâtres, tirant sur le jaune, disposées en étoile, recourbées ordinairement en bas, longues de deux lignes & demie, sur une ligne de largeur, pointuës & rayées: le pistile est un bouton à trois coins, long d'une ligne, entouré de six étamines longues de deux lignes, chargées chacune d'un sommet jaune, la fleur sent comme le bouquin: le fruit a demi pouce de diametre, relevé de trois loges, remplies chacune d'une semence sphérique & dure: cette plante varie, il y en a dont les piquants ont un pouce de long.

*APIUM Græcum saxatile, Crithmi folio. Coroll. Inst. Rei herb.* 21.

La tige de cette plante qui sort aussi des fentes des rochers, s'éleve à la hauteur d'environ deux pieds, grosse comme le petit doit, entrecoupée de plusieurs nœuds, tortuë, branchuë, accompagnée vers sa naissance de plusieurs bouquets de feuilles touffuës, tout-à-fait semblables à celles de la [a] Perce-pierre que l'on confit au vinaigre, longues de demi pied, sur trois ou quatre pouces de large, vert de mer, charnuës, cassantes, divisées & subdivisées en trois piéces, longues de neuf ou dix lignes, sur une ligne de large, pointuës, d'un goût aromatique & piquant: la base de ces feuilles est pliée en goutiére & embrasse une partie de la tige, laquelle est rayée, pleine de moële, branchuë ordinairement dès le bas, garnie de feuilles semblables aux précedentes, mais qui n'ont que deux ou trois pouces de long; celles des branches n'ont qu'un pouce ou un pouce & demi: toutes ces branches & leurs subdivisions se terminent par des bouquets larges d'environ deux pouces assez arrondis, dont les rayons n'ont qu'un pouce & demi de haut, velus de même que la sommité de la plante, & chargez d'autres petits bouquets de fleurs à cinq feuilles blanches, longues seulement d'une ligne & demie: le pistile & le calice de ces fleurs deviennent des graines longues d'une ligne & un quart, grisâtres, larges de moins de demi ligne, pointuës par les deux bouts, un peu courbes, canelées, amères, aromatiques.

C'est sur la roche la plus escarpée de Nicouria que naît cette belle plante: il est surprenant que les lieux élevez de quelques toises plus que le reste du pays produisent des plantes qui ne se voyent pas dans la plaine. Débarquez dans une Isle nous ne manquions pas de nous informer s'il y avoit quelque chapelle de la [b] Vierge, bien assûrez qu'elle seroit dans l'endroit le moins accessible, & par consequent le plus propre pour nos recherches: c'est à visiter ces chapelles que consiste toute la devotion de la populace Gréque. On n'y arrive qu'en suant à grosses gouttes, & les Grecs comptent avec raison cette fatigue pour une des plus rudes penitences que l'on puisse faire en ce monde. Là tous fondans en eau, ils se dépêchent de faire une douzaine de signes de [c] croix repetez coup sur coup, accompagnez d'autant d'inclinations, non seulement de tête, mais de la moitié du corps; ensuite si la lampe n'est pas allumée, ils battent le fusil, & brûlent deux ou trois grains d'encens sur une pierre platte, baisant l'image de la Vierge & toutes les autres qui s'y trouvent: ces images ne sont point en sculpture, car les Grecs n'en sçauroient souffrir; elles sont peintes grossiérement sur des morceaux de bois à fond doré. Ceux qu'on appelle peintres en ce pays-là, ne sçachans pas dessiner, se servent d'un poncis pour marquer les traits des figures; & ces poncis se sont perpetuez par tradition de pere en fils depuis saint Luc; car toutes leurs Vierges sont dans la même attitude que celle que l'on attribuë à ce Saint. Tandis que l'encens brûle, ces bonnes gens recommandent leurs affaires à la Vierge, & vont chercher un Papas pour dire la Messe, supposé qu'il y en ait aux environs: tout cela est louable; mais ne sont-ils pas bien ridicules d'apostropher la Vierge & les Saints si leurs affaires ne se tournent pas suivant leurs souhaits. Les bonnes femmes portent ordinairement un petit pot d'huile pour garnir la lampe, ou quelque bougie fort délié; ou bien elles laissent un parat au fond de la lampe, dans l'intention qu'on en achettera de l'huile pour faire brûler devant l'image.

Comme l'on bâtit à bon marché dans ce pays-là les Grecs à l'agonie laissent une vingtaine d'écus pour dresser une chapelle, & c'est ce qui fait que toutes les Isles en sont couvertes. Au grand scandale du Christianisme, les voyageurs n'ont pour l'ordinaire d'autre logement: on y serre les hardes & les marchandises: on y fait la cuisine: on y couche, & cette coûtume est fort ancienne. Diane & Junon se plaignoient souvent qu'on prophanoit leurs Temples: Dieu veuille que l'on ne prophane pas les chapelles dont nous parlons. Il n'y a que les Grecs du rite Latin qui soient un peu instruits de

a Crithmum sive Fœniculum maritimum minus. C. B. Pin.
b Παναγία.
c Σταυρόμα.

de leur croyance & du culte du vrai Dieu. Ceux qui ne frequentent pas nos Miſſionnaires, ſont auſſi ignorans que les peuples les plus ſauvages. Toute l'habileté des Papas conſiſte à leur inſpirer de l'horreur contre l'Egliſe Romaine.

Voilà, dira-t-on, une digreſſion qui n'a aucun rapport avec Nicouria où il n'y a ni Grecs ni Latins; mais auſſi que dire d'une Iſle inconnuë aux anciens & aux modernes, & qui d'ailleurs n'a rien de ſingulier : auſſi nous ne fîmes que nous y repoſer, & nous paſſâmes pendant la nuit à Amorgos.

[a] AMORGOS ne s'eſt pas diſtinguée dans l'hiſtoire ancienne par la valeur de ſes habitans: il ſemble même qu'ils s'attachoient plus aux ſciences & aux arts qu'à la guerre : nous en avons des preuves aſſez conſiderables. [b] Goltzius fait mention de deux médailles à la tête d'Apollon, l'une a pour revers une ſphére aſtronomique, ſoûtenuë par un trépié; & ſur le revers de l'autre, c'eſt encore une ſphére & un compas. N'auroit-on pas voulu marquer par ces médailles que l'Aſtronomie & la Géometrie étoient cultivées dans cette Iſle.

On travailloit à Amorgos aux manufactures d'une étoffe qui portoit le nom de l'Iſle, de même que la couleur rouge dont elle étoit teinte. Les Tuniques d'Amorgos étoient recherchées : on les appelloit, [c] *Amorgis*, comme le lin dont elles étoient tiſſuës. Heſychius, Pauſanias cité par [d] Euſtathe, l'Auteur du grand Dictionnaire Grec, conviennent auſſi que cette étoffe portoit le nom d'Amorgos. Il y a beaucoup d'apparence qu'on y employoit pour le mettre en rouge, une eſpéce de *Lichen* très-commune ſur les rochers de l'Iſle & ſur ceux de Nicouria. Cette plante s'y vend encore dix écus le quintal pour la tranſporter à Alexandrie & en Angleterre, où l'on s'en ſert à teindre en rouge, comme nous nous ſervons de la Parelle d'Auvergne. Voici la deſcription de ce [e] *Lichen*; je ne crois pas que perſonne en ait parlé.

Il croît par bouquets griſâtres, longs d'environ deux ou trois pouces, diviſez en petits brins preſque auſſi menus que du crin, & partagez en deux ou trois cornichons, déliez à leur naiſſance, arrondis & roides; mais épais de près d'une ligne dans la ſuite, courbez en faucille, & terminez quelquefois par deux pointes : ces cornichons ſont garnis dans leur longueur d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, de demi ligne de diametre, relevez de petites verruës, ſemblables aux baſſins du Polype de mer. Toute la plante eſt ſolide, blanche & d'un goût ſalé : elle n'eſt pas rare dans les autres Iſles de l'Archipel, mais ſon uſage pour la teinture n'eſt connu qu'à Amorgos.

Strabon aſſûre que cette Iſle étoit le lieu de la naiſſance du Poëte Simonides ſi fameux par ſes Iambes. Etienne le Géographe nous apprend que les anciennes villes d'Amorgos s'appelloient Arceſine, Minoa, Ægiale; les ruines qui ſe voyent autour du port du couchant, ſont les reſtes de quelqu'une de ces villes; mais on ne ſçauroit déterminer préciſément de laquelle, ſans le ſecours des inſcriptions, & nous n'obſervâmes que des bouts de colonnes dans une chapelle, du quartier qu'ils appellent la [f] ville-baſſe. Le meilleur port de l'Iſle eſt celui du midi : [g] c'eſt apparemment là que Clitus Capitaine Lydien, Général de la flote de [h] Polyſperchon, prit le trident à la main & ſe fit appeller Neptune pour avoir coulé à fond trois ou quatre galéres de l'armée d'Antiochus.

Heraclide convient [i] qu'Amorgos étoit une Iſle très-fertile en vins, huiles & autres ſortes de denrées : c'eſt pour cela que Tibere ordonna que Vibius Serenus y ſeroit envoyé en éxil : [k] cet Empereur étoit d'avis que lors qu'on donnoit la vie à quelqu'un, il falloit auſſi lui en accorder les commoditez.

L'Iſle d'Amorgos eſt bien cultivée aujourd'hui; elle produit aſſez d'huile pour ſes habitans, & plus de vin & de grains qu'ils n'en ſçauroient conſommer : cette fertilité y attire quelques tartanes de Provence. L'Iſle n'a que 36. milles de tour, & s'étend du nord au ſud; mais elle eſt horriblement eſcarpée du côté du ſud-eſt : le bourg eſt à trois milles du port de l'oueſt, bâti en amphiteâtre autour d'un rocher où eſt le vieux château des Ducs de l'Archipel qui ont poſſedé Amorgos pendant long-temps. Les habitans de cette Iſle ne connoiſſent pas l'Egliſe Latine; il n'y avoit pas même de Cadi, ni de Vaivode dans le temps que nous y paſſâmes : on alloit plaider à Naxie ou à Stampalie : Naxie eſt à 30. milles d'Amorgos, & Stampalie à cinquante.

Les meilleurs endroits d'Amorgos appartiennent au [l] monaſtére de la Vierge, où l'on court de bien loin pour faire dire des Meſſes : car tous les lieux extraordinaires inſpirent de la devotion au peuple. A trois milles du bourg ſur le bord de la mer on a bâti une grande maiſon, qui de loin reſſemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb, & qui nous parut plus haut que celui de la Sainte Baume en Provence : cette armoire pourtant renferme cent Caloyers logez commodément; mais on n'y entre



a AMORGUS. AMOPΓΟΣ. AMORGOS.
b AMOPΓΙΝΩΝ.
c *Suidas. Etymol. magn. Julius Poll. lib. 7. cap. 16.*
d *Ad verſum 526. Dion. Perieg.*
e LICHEN Græcus Polypoides, tinctorius. Coroll. inſt. Rei herb. 40.
f Κατωπόλις.
g *Plutarch. de fortuna Alex. Orat. 2.*
h *Diod. Sicul. Biblioth. hiſt. lib. 18.*
i Amorgus vini, olei frugumque fertiliſſima eſt. *De Polit.*
k Dandos vitæ uſus cui vita concederetur. *Tacit. Ann. lib. 4. cap. 30.*
l Hagyla.

qu'à bonnes enſeignes, & par une petite ouverture, pratiquée à un des coins du bâtiment, & qui ſe ferme par une porte couverte de tole. En dedans c'eſt un corps de garde garni de maſſuës de bois, faites ſur le modéle de celles d'Hercule, & dont un coup ſeroit capable d'aſſommer un bœuf : la précaution nous parut fort inutile ; car avec un coup de pied on renverſeroit facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte : l'échelle a 12. marches de bois, ſans compter quelques degrez de pierre, ſur leſquels elle eſt appuyée : on paſſe enſuite par un eſcalier fort étroit ; mais ni les cellules, ni la chapelle ne ſont pas taillées dans le roc, comme on l'a publié. Les Religieux nous aſſûrérent que leur maiſon étoit l'ouvrage de l'Empereur Comnene, qui l'avoit bien rentée ; je n'ai pas de peine à le croire : Anne [a] Comnene ſa fille remarque que la mere de ce Prince l'avoit fait élever juſqu'à ſon mariage parmi des Religieux : ceux d'Amorgos publient que cette fondation fut faite à l'occaſion d'une image miraculeuſe de la Vierge peinte ſur du bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique : ils prétendent que cette image, profanée dans l'Iſle de Cypre & caſſée en deux piéces, fut amenée miraculeuſement ſur la mer juſques au pied de la roche d'Amorgos : que ces deux piéces s'y raſſemblérent : qu'elle a operé & qu'elle opere encore pluſieurs miracles. L'Image nous parut toute enfumée, & d'un deſſein fort imparfait : les Caloyers qui la conſervent ſont mal propres ; leur maiſon ſent le vieux corps de garde, & ce couvent a plus l'air d'une retraite de brigands, que d'un lieu de ſainteté. Comme on ne ſçauroit ſortir honnêtement des monaſtéres ſans donner à la ſacriſtie, nous y laiſſâmes quelque petite monnoye, & les Religieux nous regalérent d'un plat de raiſins, dont les grappes avoient environ un pied de longueur ; [b] chaque grain étoit preſque ovale, de 15. ou 18. lignes de long, blanc tirant ſur le verdâtre, fort doux & d'un excellent goût. Ne voyant autour de ce couvent que la mer & des rochers affreux, je m'aviſai de demander à ces Religieux d'où leur venoient de ſi beaux fruits : ils m'aſſûrérent qu'on les cultivoit dans un autre quartier de l'Iſle, auprès d'une chapelle où l'on conſervoit cette Urne ſi fameuſe qui ſe remplit d'eau & ſe vuide d'elle-même dans certain temps de l'année.

Le Chriſtianiſme n'a pas changé l'eſprit fabuleux des Grecs : nous allâmes le lendemain à la chapelle pour nous convaincre, ou nous déſabuſer de ce prodige, & pour manger de ces beaux raiſins. Saint George Balſami, c'eſt ainſi que s'appelle la chapelle, eſt à quatre milles du village à gauche du port de l'oueſt, tout auprès d'un verger d'arbres fruitiers en terraſſe, à la tête d'un potager arroſé par une petite fontaine, parmi des vignes bien cultivées : le lieu nous parut charmant pour la demeure d'un Papas. Quoique la chapelle n'ait que 15. pas de long, ſur 10. pas de large, elle ne laiſſe pas d'être diviſée en trois nefs par de bonnes murailles, comme ſi c'étoit une grande Egliſe ; mais les nefs des côtez ſont ſi étroites, qu'il n'y ſçauroit paſſer qu'une perſonne de front : on entre dans la chapelle par le coin de la nef qui eſt à gauche ; & comme nous découvrîmes d'abord une ſource d'eau vis-à-vis de la porte, nous jugeâmes bien que le prétendu miracle n'étoit pas difficile à expliquer. Cette ſource, qui eſt fort petite, ſe ramaſſe dans un reſervoir long de cinq pieds quatre pouces, ſur deux pieds huit pouces de largeur ; l'eau n'y étoit pour lors qu'à la hauteur d'environ un pied : à ſix pas de là, au bas d'un cabinet pratiqué dans la même nef, eſt enterrée à fleur de terre, cette Urne ſi celebre que l'on vient conſulter comme l'Oracle de l'Archipel : c'eſt un vaiſſeau de marbre preſque ovale, haut d'environ deux pieds, large de ſeize pouces, dont l'ouverture qui eſt ronde & de huit pouces de diametre, ſe ferme avec une piéce de bois arrêtée par une tringle de fer poſée en travers.

Le cabinet eſt fermé avec plus de ſoin, & ne s'ouvre qu'après qu'on a donné quelque argent pour faire dire des Meſſes ; nous n'y manquâmes pas, & nous eûmes le plaiſir de découvrir l'Urne, & de meſurer l'eau qui s'y trouva à ſept pouces neuf lignes de hauteur ; mais il ne nous fut pas permis de fouiller plus avant, ni d'examiner le fond de l'Urne tout couvert de limon ; le Papas nous dit ſeulement que c'étoit la hauteur ordinaire de l'eau : nous le priâmes de nous faire comprendre en quoi conſiſtoit donc ce grand miracle : c'eſt, dit-il, que l'eau hauſſe & baiſſe pluſieurs fois dans l'année : on repliqua qu'il ſe pouvoit faire que la décharge du reſervoir, qui eſt tout auprès, plus ou moins abondante, paſſât au travers de la terre & s'imbibât inſenſiblement dans ce marbre, épais ſeulement d'environ un pouce, & peut-être fêlé dans le fond : ce lieu eſt fort obſcur, & il faudroit vuider l'Urne pour la bien examiner ; car le [c] P. Richard ſoûtient que le fond de ce vaiſſeau n'eſt que de l'argile : le Papas ſe contenta de nous répondre que c'étoit un grand miracle.

Nous le priâmes de nous dire s'il étoit vrai que l'Urne ſe remplît quelquefois dans l'eſpace de demi heure, & qu'elle ſe vuidât viſiblement pluſieurs fois le jour en pareil temps : [d] s'il étoit vrai que dans un moment on la vît ſi pleine que l'eau regorgeât par deſſus, & qu'un moment après elle devint ſi ſéche, qu'il ne parût pas qu'il y eût eu de l'eau : le bon homme qui ſe méfioit de nous, & qui n'étoit pas ſi ſot qu'il le paroiſſoit, nous repondit, que nous n'avions qu'à reſter un peu de temps pour

a Contubernalem ex venerabilioribus quempiam habuit, juſſu matris quoad uxorem duxit. *Alexiad. lib.* 1.

b Vitis uvâ perampla, acinis maximis, globoſis, è viridi albicantibus, Βουμάστ, *id eſt*, Oculus bovis Græcorum recentiorum. Coroll. Inſt. Rei herb. 42.

c Deſcript. de Sant Erini.

d *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*

pour voir ce qui en ſeroit; que pour lui il ne l'avoit jamais vûë ni tout à fait pleine, ni tout à fait vuide; mais qu'il arrivoit par miracle & par la vertu du grand Saint George, qu'elle ſe hauſſoit & ſe baiſſoit conſiderablement dans la même année: que ceux qui venoient conſulter l'Urne avant que d'entreprendre quelques affaires d'importance étoient malheureux ſi l'eau étoit plus baſſe qu'à l'ordinaire; que pour nous, nous devions nous flatter de toute ſorte de proſperité, parce qu'elle n'étoit pas baiſſée à nôtre arrivée: nous reſtâmes environ deux heures aux environs de la chapelle à décrire des plantes, ou à manger des raiſins, détachant de temps en temps quelqu'un de nous, la bougie à la main, pour voir ſi l'eau montoit ou deſcendoit; mais elle répondit toûjours à nôtre ſonde qui étoit un bâton marqué à la hauteur de ſept pouces neuf lignes: enfin tout bien conſideré, nous crûmes qu'il falloit nous en tenir à l'explication qu'en donna nôtre valet; c'étoit un garçon de fort bon ſens, qui nous croyant embarraſſez à concevoir ce miſtére, ſans recourir à la tranſpiration de l'eau au travers de la terre & du marbre, ſans parler de Saint George ni de la [a] Vierge Marie, nous dît d'un grand ſens froid que le Papas avoit bien la mine, pour entretenir ſa marmite, de vuider & de remplir cette Urne de l'eau du reſervoir avec la cuillier de ſon pot, lorſqu'il ſe preſentoit des gens qui vouloient être trompez, comme le ſont la plûpart de ceux qui cherchent des choſes merveilleuſes.

Cette naïveté nous réjoüit: nous nous retirâmes en remerciant le Papas; mais comme il entendit quelques éclats de rire, il ſe douta bien que nous manquions de foi pour l'Urne, & courut après nous pour nous faire un conte qui pût nous convaincre de cette merveille. Un Evêque Grec, dit-il, couſu de ſequins, allant à Conſtantinople, dans le deſſein d'obtenir quelque dignité plus conſiderable, voulut conſulter l'Urne, pour ſçavoir ſi ſon voyage ſeroit heureux; mais il la trouva preſque vuide: chagrin de cette avanture, il paſſa quatre ou cinq jours à prier & à ſoupirer: le Papas qui le voyoit fort triſte, s'aviſa picuſement de mettre une bonne potée d'eau dans l'Urne, mais il fut bien ſurpris lui-même lorſque venant à la viſiter avec l'Evêque, il ne trouva pas l'eau plus élévée qu'auparavant: on redoubla les priéres au grand Saint George; on fût même au grand couvent conjurer la Vierge d'envoyer de l'eau: le croiriez-vous, Meſſieurs, continua nôtre Papas avec un air plein de confiance, l'eau s'y trouva un beau matin à grande meſure: l'Evêque partit après mille actions de graces, & ne fut pas arrivé à Paros, qu'il apprit avec une extrême joye que dans le temps qu'il étoit à Amorgos, c'eſt-à-dire, dans le temps que l'eau manquoit, la mer étoit couverte de Corſaires, qui ne trouvant rien à piller avoient fait voile, les uns vers la Morée, les autres vers le Golphe de Theſſalonique? C'eſt bien plus, ajoûta-t-il, nôtre ſainte Urne favoriſe les Armateurs, qu'ils ſoient Chrétiens ou barbares: ils font enrager le monde, lorſqu'ils viennent conſulter le grand Saint [b] George: c'eſt le vrai Général de la milice celeſte, & non pas Saint Michel de Serpho, comme le prétendent les Caloyers de cette Iſle. Après tous ces beaux diſcours, auſquels nous ne repondions que par des inclinations de têtes, nous nous ſeparâmes fort ſatisfaits les uns des autres: le Papas de nous avoir conté ſon hiſtoire, & nous d'avoir connu la ſupercherie des Moines, & la ſimplicité des peuples qu'ils abuſent dans les pays d'ignorance & de ſuperſtition.

Les habitans de cette Iſle ſont affables, & les femmes y ſont aſſez jolies; leur coëffure eſt une écharpe de toile jaune, dont elles ſe couvrent le deſſus de la tête & le bas du viſage, la tortillant enſuite en maniére de turban, dont l'un des bouts pend ſur le dos: les habits de ces Dames ſont auſſi ridicules que ceux que l'on porte dans les autres Iſles. On décrira plus bas les differentes piéces dont elles ſe ſervent pour ſe parer.

Il ne faut pas ſortir d'Amorgos ſans décrire une des plantes des plus rares qu'il y ait dans l'Archipel: nous ne l'avons obſervée que dans les fentes de cette effroyable roche où eſt le couvent de la Vierge.

*ORIGANUM Dictamni Cretici facie, folio craſſo, nunc villoſo, nunc glabro. Coroll. Inſt. Rei herb.* 13.

Sa racine eſt quelquefois groſſe comme le pouce, ligneuſe, longue d'environ un pied, brune gerſée, rougeâtre en dedans, accompagnée de fibres cheveluës & tortuës: elle pouſſe quelques têtes d'où naiſſent des tiges hautes de huit ou neuf pouces, quarrées, vert de mer, quelques-unes ſimples, les autres branchues, garnies de feuilles ſerrées, oppoſées deux à deux, rondes ou ovales, terminées inſenſiblement en pointes preſque en arcade gothique, longues de neuf ou dix lignes, aſſez ſemblables à celles du Dictame de Créte; mais des feuilles de l'Origan dont nous parlons, les unes ſont quelquefois épaiſſes comme un double, charnuës, & toutes liſſes; les autres ſont plus minces & legerement veluës: il y en a d'inſipides, d'autres piquantes, d'odoriferantes, & d'autres qui ne ſentent rien du tout: toutes ces feuilles ne diminuent gueres, ſi ce n'eſt vers le haut des branches & des tiges, leſquelles ſe diviſent ordinairement en deux épis ou ſe terminent par un ſeul: chaque épi eſt long de 15. ou 20. lignes, ſur cinq ou ſix lignes de large, formé par quatre rangs d'écailles purpurin lavé, ovale pointuës, longues de quatre ou cinq lignes, aſſez lâches entr'elles & quelquefois verd-pâle à bords purpurins: de leurs aiſſelles naiſſent les fleurs qui s'épanouiſſent ſucceſſivement gris-de-lin lavé, longues de neuf ou dix lignes: ce ſont des tuyaux épais de demi ligne, blanchâtres, évaſez en



[a] Nanzyſa.

[b] Αγιογεωργιος.

en deux lévres, dont la ſupérieure eſt longue de deux lignes & demie, obtuſe & pliée en gouttiére : la lévre inferieure eſt de même grandeur, arrondie & diviſée en trois parties obtuſes, terminée en derriere par un éperon de demi ligne de longueur; les étamines ſont plus longues que la lévre ſuperieure, mais de même couleur, & chargées de ſommets diviſez en deux bourſes : le calice eſt un tuyau long de deux lignes & demie, vert-pâle, coupé en flute, dans le fond duquel meuriſſent deux ou trois graines fort menuës, noirâtres; car de quatre embryons qui ſont au bas du piſtile, il y en a toûjours quelqu'un qui avorte. Ces graines ont bien levé dans le Jardin Royal, où la plante n'a point changé par la culture : on la conſerve facilement dans les ſerres, où de même que les autres plantes aromatiques, elle demande de temps en temps un nouvel air échauffé par les rayons du ſoleil.

L'Iſle d'Amorgos manque de bois; on n'y brûle que du Lentiſque & du [a] Cedre à feuilles de Cyprès, que le feu devore en un inſtant. Les Grecs ſe ſervent de ce Cédre pour pêcher au trident : ils le dépecent en petits morceaux, qu'ils rangent ſur un gril à la poupe d'un caïque, & le brûlent la nuit pour attirer les poiſſons à la faveur de la clarté; on a le plaiſir de les percer dans l'eau à coups de tridents que l'on darde comme des javelots : on apporte ce bois à Amorgos de Caloyero, Cheiro, Skinoſa & autres écueils voiſins.

Le 22. Septembre, paſſant fort près de CALOYERO, rocher tout hériſſé à 12. milles d'Amorgos; le [b] Patron de nôtre caïque s'aviſa de grimper ſur une des pointes de cet écueil pour prendre des Faucons dans leurs nids; nous n'oſâmes le ſuivre : cet homme non ſeulement avoit le pied marin, mais il eſcaladoit les rochers les plus eſcarpez avec une legereté ſurprenante : nous nous contentâmes donc de le prier de nous apporter toutes les plantes qu'il trouveroit, l'aſſûrant que nous lui cedions volontiers nôtre part des Faucons : nous ne perdîmes rien à ce marché, outre qu'il nous en fit le maître à ſon retour; il nous apporta quelques plantes que nous aurions préferées à tous les oiſeaux de Paradis qui ſont en Arabie. Voici la deſcription d'une de ces belles Plantes.

*LUNARIA fruticoſa, perennis, incana, Leucoii folio. Coroll. Inſt. Rei herb.* 15.

Elle a la racine groſſe comme le pouce, rouſſâtre, gerſée, accompagnée de fibres longues & chevelues : ſes tiges ſont ligneuſes, hautes d'environ un pied, couvertes d'une écorce rouſſâtre & gerſée.

a Cedrus folio Cupreſſi major, fructu flaveſcente. C. B. Pin. 488.

b Καραβοκύρης. Caravachier, le maître du bâtiment.

*Tom. I. pag. 92.*

*Campanula saxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cæteris Nummulariæ.*

ſés vers le bas, blanchâtres dans la ſuite, garnies à leur naiſſance de pluſieurs bouquets de feuilles aſſez ſemblables à celles du Violier blanc, touffuës, longues d'un pouce ou 18. lignes, ſur quatre ou cinq lignes de large, drapées, cotoneuſes, blanches, ſans goût ni odeur : elles diminuent le long des tiges, leſquelles s'allongent en maniére d'épi chargé de fleurs à quatre feuilles jaunes, longues de neuf ou dix lignes, ovales à l'extremité qui eſt oppoſée à leur queue : cette fleur eſt couverte d'un calice à quatre feuilles blanches; lequel renferme un piſtile de même couleur, oblong, terminé par une petite tête, & entouré d'étamines à ſommets jaunes : lorſque la fleur eſt paſſée, ce piſtile devient un fruit preſque ovale, d'environ un pouce de haut, ſur huit ou neuf lignes de largeur tout à fait plât, cotoneux & blanc, au chaſſis duquel ſont attachées une ou deux ſemences plâtes, rouſſâtres, rondes, d'environ deux lignes de diametre, bordées d'un feuillet plus clair, très-délié, un peu échancré d'un côté : la chair de cette ſemence qui eſt brune auſſi, eſt amére & d'un goût brûlant. Cette plante fleurit dès le printemps; mais elle ne porte guéres de bonnes graines au Jardin Royal.

Nous rélachâmes à l'Iſle de CHEIRO à une portée de mouſquet de Caloyero : les Faucons y furent mangez, ſuivant la coûtume du Levant, où on ne laiſſe pas mortifier la viande : ces oiſeaux ont la chair blanche, délicate & d'un excellent goût; ils ſeroient merveilleux rôtis & bardez; les nôtres furent cuits ſur la braize, & mangez ſans poivre ni vinaigre. Cheiro eſt une Iſle deſerte de 18. milles de tour, où les Moines d'Amorgos tiennent deux Caloyers dans le temps que l'on y fait les fromages. On y nourrit plus de 300. chévres ou brebis : nous y obſervâmes une eſpéce rare de Campanule.

*CAMPANULA ſaxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cæteris Nummulariæ. Coroll. Inſt. Rei herb.* 3.

Sa racine eſt groſſe comme le pouce, engagée dans les fentes des rochers, blanche, douce, pleine de lait; ſes premieres feuilles ſont ſemblables à celles de la Paſquerete, diſpoſées en rond, vert-brun, luiſantes, longues de deux pouces & demi, ſur demi pouce de large : celles qui accompagnent les tiges reſſemblent plûtot à celles de la Nummulaire, & ſont charnuës, liſſes, vert-gai, longues de huit ou neuf lignes, terminées inſenſiblement en pointe, ſoûtenuës par une queuë fort courte, aſſez ſerrées ſur des tiges longues de huit ou neuf pouces, & qui ſouvent pendent des fentes des rochers, épaiſſes d'une ligne, laiteuſes, & pleine de moële blanche : des aiſſelles des feuilles naiſſent tout le long des tiges, des fleurs en cloche, longues de ſept ou huit lignes, ſur quatre ou cinq lignes de large, bleu lavé, découpées en cinq parties en arcade gothique; le piſtile ſort du fond de cette fleur, blanc, & terminé en ancre à trois crampons, environné à ſa baze de cinq étamines blanches, larges & longues d'une ligne, chargées chacune d'un ſommet jaune, fort étroit : le calice eſt un baſſin long de cinq lignes, vert-pâle, large de trois lignes, goderonné de cinq côtes, découpé à cinq pointes en étoile : il devient un fruit à trois loges remplies de ſemences rougeâtres tirant ſur le brun, liſſes, polies, luiſantes, ovales, longues d'un tiers de ligne : toute la plante eſt inſipide.

Après avoir fait un tour de promenade dans l'Iſle de Cheiro, nous paſſâmes à SKINOSA, autre écueil abandonné, d'environ 12. milles de tour, à huit milles de Cheiro, & à douze milles de Naxie. [a] Skinoſa eſt apparemment l'Iſle [b] *Skinuſſa*, que Pline marque proche de Naxos & de Pholegandros. Les Grecs ne doutent pas que Skinoſa n'ait pris ſon nom des [c] Lentiſques dont elle eſt couverte, quoi que cet arbre ne ſoit pas plus commun dans Skinoſa que dans les Iſles voiſines. Il ne reſte dans Skinoſa que des maſures d'une ville ruinée, parmi leſquelles on ne voit rien de remarquable, ce qui fut cauſe que nous ne nous y arrêtâmes qu'environ deux heures pour y herboriſer.

La Ferule des anciens croît en abondance dans cette Iſle; cette plante a conſervé même ſon ancien nom parmi les Grecs d'aujourd'hui qui l'appellent [d] *Nartheca*, du Grec litteral [e] *Narthex*. [f] Elle porte une tige de cinq pieds de haut, épaiſſe d'environ trois pouces, noueuſe, ordinairement de dix pouces en dix pouces, branchuë à chaque nœud, couverte d'une écorce aſſez dure de deux lignes d'epaiſſeur : le creux de cette tige eſt rempli d'une moëlle blanche, qui étant bien ſeche prend feu tout comme la mêche; ce feu s'y conſerve parfaitement bien, & ne conſume que peu à peu la mouëlle, ſans endommager l'écorce : ce qui fait qu'on ſe ſert de cette plante pour porter du feu d'un lieu à un autre; nos matelots en firent proviſion : cet uſage eſt de la premiere antiquité, & peut ſervir à expliquer un endroit [g] d'Heſiode, qui parlant du feu que Prométhée vola dans le ciel, dit qu'il l'emporta dans une Ferule; le fondement de cette fable vient ſans doute de ce que Promethée, ſelon Diodore de Sicile, fut l'inventeur du [h] fuſil d'acier avec lequel on tire, comme l'on dit, du feu des cailloux. [i] Suivant les apparences Promethée ſe ſervit de moëlle de Ferule au lieu de mêche, & apprit aux hommes à conſerver le feu dans les tiges de cette plante.



a *Hiſt. nat. lib. 4. cap.* 12.
b. Σκινοῦσα. *Heſych.*
c. Σχινος. Lentiſcus.
d. Νάρθηκα.
e. Νάρθηξ
f Ferula glauco folio, caule craſſiſſimo ad ſingulos nodos ramoſo & umbelliſero. Corol. Inſt. Rei herb. 22.
g Ἐν κοίλῳ Νάρθηκι. *Heſiod. Op. & dies. verſ.* 52.
Clara Promethei munere ligna ſumus. *Mart. Epigr. lib.* 14.
h Τὸ πυρεῖον.
i *Diod. Sic. Bibliot. hiſt. lib.* 5.

Ces tiges ſont aſſez fortes pour ſervir d'appui, & trop legeres pour bleſſer ceux que l'on frappe : c'eſt-pourquoi Bacchus, l'un des plus grands [a] Legiſlateurs de l'antiquité, ordonna ſagement aux premiers hommes qui burent du vin, de ſe ſervir de cannes de [b] Ferule, parce que ſouvent dans la fureur du vin, ils ſe caſſoient la tête avec les bâtons ordinaires : les Prêtres du même Dieu s'appuyoient ſur des tiges de Ferule, & [c] Pline remarque que les ânes mangent cette plante avec beaucoup d'avidité, quoi qu'elle ſoit un poiſon aux autres bêtes de ſomme : nous n'avons pas verifié cette obſervation parce qu'on ne nourrit que des moutons & des chévres dans ces Iſles deſertes. La Ferule d'Italie & de France eſt differente de celle de Gréce; ainſi quand [d] Martial a dit que la Ferule étoit le ſceptre des Pedagogues à cauſe qu'ils s'en ſervoient à châtier les écoliers, il a parlé ſans doute de l'eſpéce qui vient en Italie, en France & en Eſpagne ſur les côtes de la Mediterranée.

Celle de Gréce ſert aujourd'hui à faire des tabourets : on applique alternativement en long & en large les tiges ſéches de cette plante pour en former des cubes, arrêtez aux quatre coins avec des chevilles de bois : ces cubes ſont les placets des Dames d'Amorgos : quelle difference de ces placets & des ouvrages où les anciens employoient la Ferule ? Plutarque & Strabon remarquent qu'Alexandre tenoit les œuvres d'Homere dans une caſſette de Ferule à cauſe de ſa legereté : on en formoit le corps de la caſſette que l'on couvroit ſuivant les apparences de quelque riche étoffe ou de quelque peau relevée de plaques d'or, de perles & de pierreries : nous inciſâmes quelques tiges de Ferule dans cette Iſle; le lait qui en ſortit, de même que les grumeaux qui s'étoient formez naturellement ſur d'autres tiges de la même plante, ne ſentoient point du tout le *Galbanum* : cette drogue ſe tire d'une plante umbellifere qui naît en Afrique, que nous avons conſervée aſſez long-temps dans le Jardin Royal, & que j'ai rapportée au genre [e] d'*Oreoſelinum* par la ſtructure de ſon fruit.

De Skinoſa nous paſſâmes à RACLIA autre écueil à trois milles de diſtance, ſitué entre Naxie & Nio à douze milles environ de l'une & de l'autre : nous couchâmes à Raclia le 23. Septembre dans le deſſein de partir inceſſamment pour Nio; mais la mer étoit ſi groſſe que nous fûmes obligez de ſéjourner près de trois jours ſur ce méchant écueil, qui n'a que douze milles de tour; au lieu que Nio eſt une Iſle fort agréable & beaucoup plus grande. Les Moines d'Amorgos maîtres de Raclia y font nourrir huit ou neuf cens chévres ou brebis : on n'y trouve ordinairement que deux pauvres Caloyers qui en prennent ſoin, & qui vivent de biſcuit fort noir & de coquillages; leur fromage eſt très-bon : ces Moines logez vers le haut de la montagne auprès d'une ſource aſſez abondante, ſont inquiétez à tous momens par les Corſaires, qui n'y abordent ſouvent que pour prendre quelques chévres : il n'y paſſe pas même de caïque, dont les matelots n'en volent quelqu'une : dans trois jours les nôtres n'aſſommérent que ſept de ces animaux; & quoi qu'ils ne fuſſent que trois, ils les mangérent juſques aux os; nous allâmes nous-mêmes les dénoncer aux Caloyers, & leur payâmes les chévres un quart d'écu piéce; édifiez de nôtre procedé, ils nous firent preſent d'un fromage & d'un chevreau qui ſe trouva aſſez bon, parceque nous le laiſſâmes mortifier pendant quelques heures.

Il ſemble d'abord que le nom de Raclia ſoit tiré d'Heraclée, mais outre que les Geographes anciens n'ont fait mention d'aucune Iſle de ce nom, il y a beaucoup d'apparence que celle dont il s'agit, a été connuë ſous le nom de [f] *Nicaſia*, que Pline, Etienne le Geographe, Suidas & Euſtathe placent auprès de Naxos. Comme nous avions fort peu d'occupation à Raclia, nous nous aviſâmes, en attendant l'occaſion de paſſer à Nio, de faire une ſtation géographique ſur le haut de la roche la plus élevée du pays; c'eſt-à-dire qu'après avoir bien orienté nôtre quadran univerſel, nous primes ſoin de demander aux Caloyers les noms des Iſles voiſines, & de remarquer à quel vent elles reſtoient : on obſerva donc que

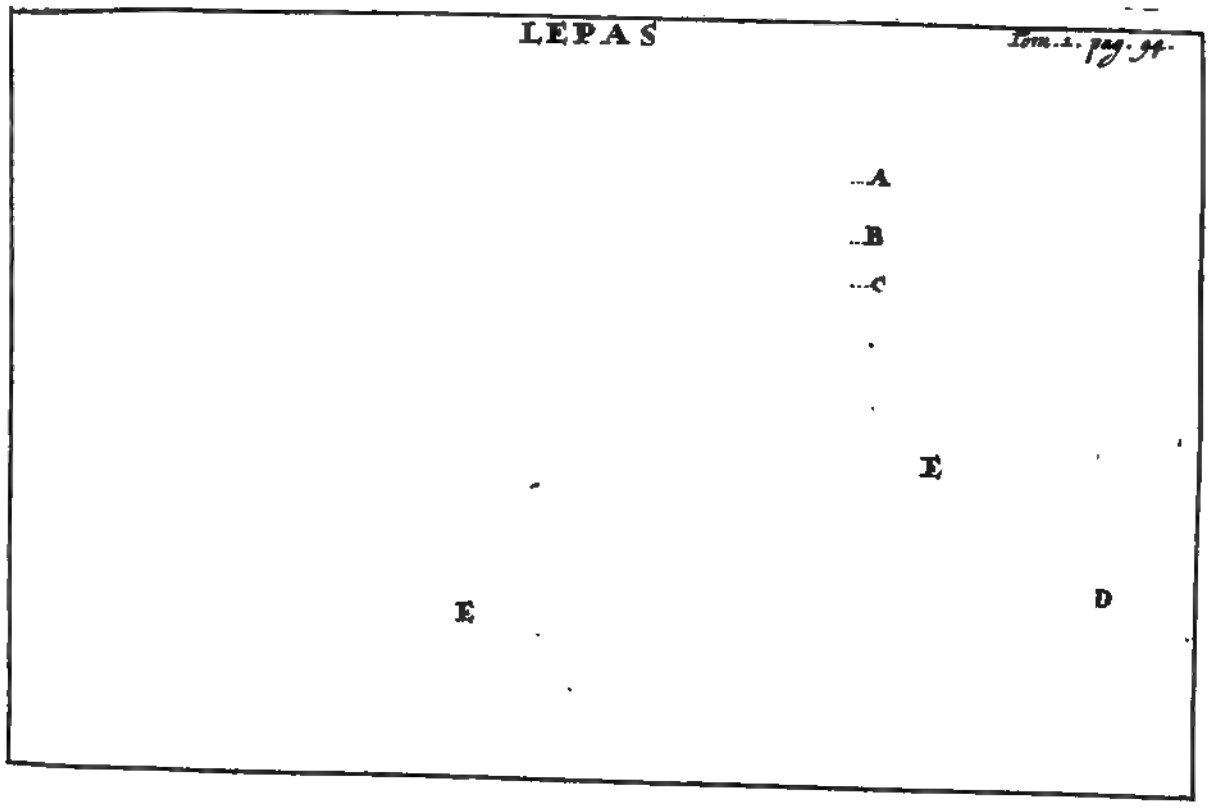
Naxie étoit au nord de Raclia.
Stenoſa, au nord-nord-eſt.
Skinoſa, au nord-eſt.
Cheiro, à l'eſt-nord-eſt.
Amorgos, à l'eſt.
Stampalia, au ſud-eſt.
Paros, au nord-oueſt.

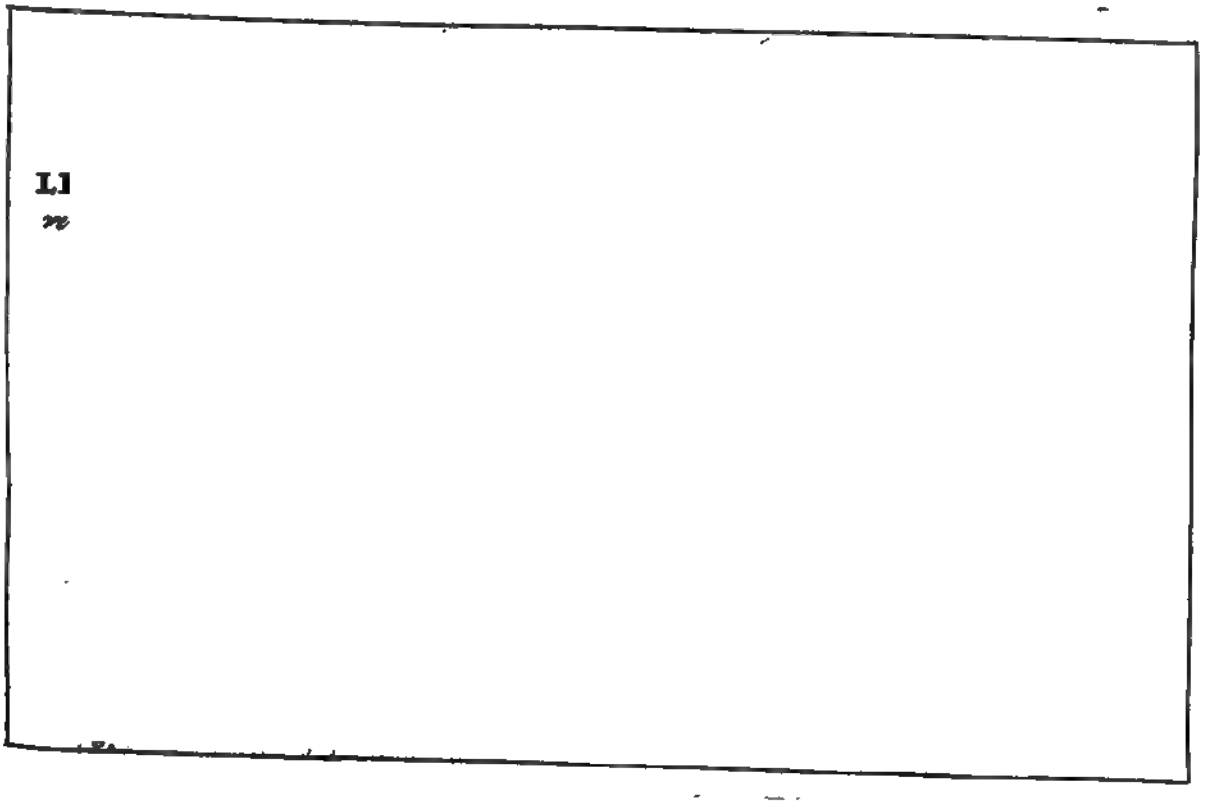
[g] Il n'y a que deux cales ou petits ports à Raclia, l'un au nord vis-à-vis de Naxie; & l'autre au nord-nord-eſt; nous y mangeâmes tant de ces ſortes de coquilles qu'on appelle des [h] yeux de bouc, que l'envie nous prît de les y diſſequer.

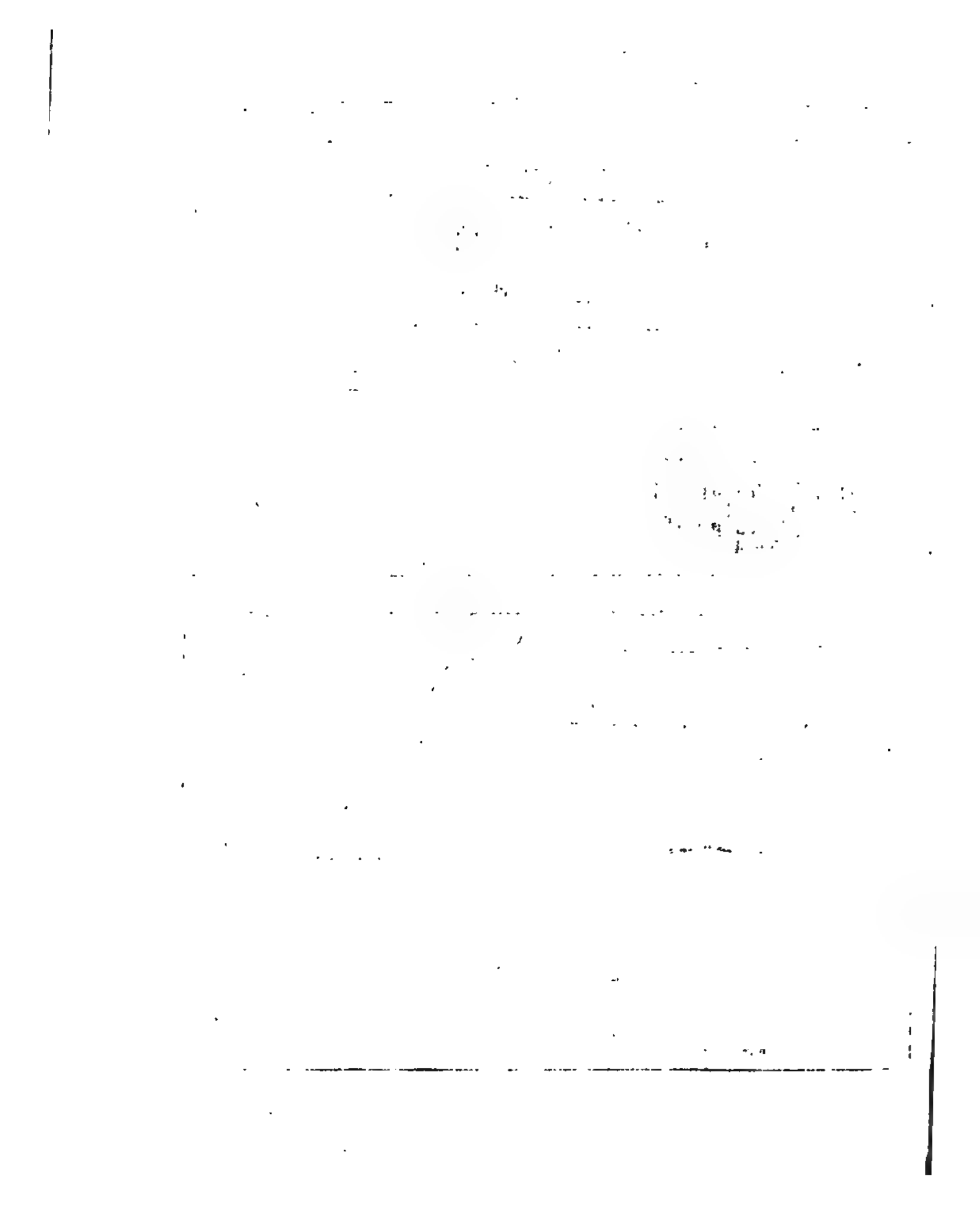
La coquille de ce poiſſon eſt un baſſin d'une ſeule piéce *A*, d'environ un pouce ou deux de diametre, preſque ovale, haut de huit ou neuf lignes, rétreſſi en pavillon d'entonnoir, terminé en pointe, rempli par un poiſſon qui preſente d'abord un grand muſcle pectoral *B* gris brun, rouſſâtre ſur les bords, & legerement ondé : la ſurface de ce muſcle ſe remuë de telle ſorte qu'on s'apperçoit de certains points ou petits grains qui s'élevent & même s'élancent, comme on le remarque ſur les

a *Idem lib.* 3.
b Εἰσὶ γὰρ δὴ Ναρθηκοφόροι. *Plat. in Phædr.*
c *Hiſt. nat. lib.* 4. *cap.* 12.
d Ferulæque triſtes ſceptra Pædagogorum ceſſent. *lib.* 10. *Epigram.*
e Oreoſelinum Africanum, Galbaniferum, fruteſcens, Amiſi ſo-

lio. Inſt. Rei herb. 319.
f Νικασία νησίδιον μικρὸν πλησίον Νάξου. *Steph. & Suid.* Ἐστὶ δὲ τῶν Σποράδων ἡ Νικασία πλησίον τῆς Νάξου. *Euſtat. ad verſ.* 530. *Dionyſ. perieg.*
g Calanque *en langue Franque.* Καρίδουσας *en grec vulgaire.*
h L E P A S.


A
B
C
E
E
D


LI
m



les liqueurs qui commencent à fremir avant que de bouillir ; d'ailleurs cette ſurface eſt ſouple, drapée & couverte d'une liqueur baveuſe & gluante : tout cela la rend propre à s'inſinuer dans les moindres inégalitez des rochers auſquels ce poiſſon s'attache ſi fortement, que ne pouvant lui faire lâcher priſe, on ſe ſert d'un couteau pointu pour l'en détacher : ce muſcle eſt coriace, épais d'environ trois lignes, & long ordinairement d'un pouce, tout ſemblable au muſcle pectoral des limaçons de terre : la ſurface interieure *C* du muſcle pectoral de l'œil de bouc eſt liſſe, luiſante, creuſée en gouttiére, au fond de laquelle eſt placé un tendon qui le ſepare en deux ventres, & auquel vient aboutir de chaque côté un plan de fibres tranſverſes, chargé verticalement des fibres qui forment le muſcle : ce même muſcle eſt entouré d'une bordure ou fraize *D*, laquelle ſe meut fort vite indépendamment du muſcle, lorſqu'on la pique, compoſée, quelque mince qu'elle ſoit, de fibres tranſverſes, rangées du centre à la circonference ; ce qui pourroit faire ſoupçonner qu'elle ſervît de trachée, ſi par ſon tendon elle n'étoit auſſi adhérente qu'elle l'eſt à la coquille ; car pour l'en détacher, il faut la cerner entiérement avec un couteau.

La tête du poiſſon ſort d'une eſpéce de coiffe frangée & frizée, produite par l'allongement de la fraize dont on vient de parler ; cette tête qui reſſemble en quelque maniere à celle d'un petit cochon, a quatre ou cinq lignes de longueur, ſur moitié moins de largeur, arrondie par deſſus, terminée par une bouche rouſſâtre, large de deux lignes & bordée d'une groſſe lévre : des côtez du front ſortent deux cornes, qui s'allongent & ſe racourciſſent comme celles des limaçons ; mais elles ſe courbent à peu près comme celles des bœufs.

Les autres parties de cet animal ſont renfermées dans un ſac *E*, où l'éſophage vient aboutir : ce ſac long d'environ un pouce & demi, large de neuf ou dix lignes, arrondi ſur le dos, rétreſſi vers la tête, eſt tout à fait couché ſur la goutiére du muſcle pectoral, & renferme une ſubſtance mollaſſe, bonne à manger, parſemée de vaiſſeaux noirâtres, dans laquelle l'éſophage s'allonge en un conduit courbé en pluſieurs ſinuoſitez.

Le muſcle pectoral tient lieu de jambes & de pieds à ces animaux, de même qu'à tous les limaçons & à tous les poiſſons dont la coquille eſt d'une ſeule piéce. Lorſque les yeux de bouc veulent avancer, ils appuyent fortement ſur le bord anterieur de ce muſcle, c'eſt le point fixe vers lequel tout le reſte du muſcle qui eſt dans le relâchement eſt amené, au lieu que lors qu'ils veulent reculer, ils ſe cramponnent fortement ſur le bord poſterieur du même muſcle ; & alors le devant qui eſt dans l'inaction, eſt obligé de s'approcher vers cette partie, où le point d'appui ſe trouve dans ce temps-là.

On examina dans le même lieu une autre eſpéce d'œil de bouc, dont le muſcle pectoral eſt beaucoup plus épais & qui ſert aux mêmes uſages que celui de l'œil de bouc ordinaire : la tête en eſt auſſi à deux cornes, mais plus courtes : la coquille eſt un baſſin plus long, plus ovale & percé tout au ſommet ; le poiſſon ſemble ſeringuer de l'eau par cet endroit-là.

[a] Le vent favorable nous mena comme de lui-même à NIO dans le temps que nous y penſions le moins : cette Iſle connuë par les anciens ſous le nom de Ios, & nommée ainſi par les [b] Ioniens qui l'habitérent les premiers, a 40. milles de tour ; mais elle n'a été celebre que par le tombeau d'Homere : ce fameux Poëte paſſant de Samos à Athenes vint aborder à [c] Ios, il y mourut ſur le port, & on lui dreſſa un tombeau où l'on grava long-temps après l'épitaphe rapportée par Hérodote, à qui on attribuë la vie d'Homere. [d] Strabon [e] Pline & [f] Pauſanias parlent de ce tombeau : ce dernier ajoûte qu'on y montroit auſſi celui de Climene mere de cet excellent homme, & aſſure qu'on liſoit un vieux oracle à Delphes gravé ſur une colonne qui ſoûtenoit la ſtatuë d'Homere. Il paroiſſoit par cette inſcription que ſa mere étoit de l'Iſle d'Ios ; on lit le même oracle dans Etienne le Geographe, qui a été ſuivi par Euſtathe ſur Homere & ſur Denys d'Alexandrie ; [g] mais Aulugelle prétend qu'Ariſtote a écrit qu'Homere avoit pris naiſſance dans l'Iſle dont nous parlons. Quoi qu'il en ſoit nous cherchâmes inutilement les reſtes de ce tombeau autour du port : on n'y voit qu'une excellente ſource d'eau douce, qui bouillonne au travers d'une auge de marbre à un pas ſeulement de l'eau ſalée.

Pline a bien déterminé la diſtance de Nio à Naxie à 24. milles : car, comme l'on a remarqué plus haut, on compte 12. milles de Naxie à Raclia, & autant de Raclia à Nio : le même auteur a fort bien connu la diſtance de Nio à Santorin ; elle eſt de 30. milles, quoi qu'il ne la marque que de 25. mais cette difference n'eſt pas conſiderable.

Marc Sanudo premier [h] Duc de Naxie joignit Nio à ſon Duché, & cette Iſle n'en fut démembrée que par Jean Criſpo douziéme Duc, qui la donna au Prince Marc ſon frere : ce Prince fit bâtir un château dans un lieu élevé à deux milles au deſſus du port, tant pour la ſûreté de ſa perſonne, que pour deffendre ſon petit domaine contre les Mahometans, & voyant que les terres de l'Iſle naturellement fertiles, demeuroient incultes faute de laboureurs, il fit venir quelques familles Albanoiſes pour les cultiver. Par les ſoins de ce Prince cet-

[a] Ioa. IOΣ. NIO. in Ip.
[b] *Steph.*
[c] Ios Homeri ſepulchro venerandæ. *Plin. lib. 4. cap. 12.*
[d] *Rerum Geogr. lib. 10.*
[e] *Ibid.*
[f] *Lib. 10.*
[g] *Noct. Attic. lib. 3. cap. 11.*
[h] *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*

cette Iſle regardée comme un deſert ſe trouva très-peuplée en peu de temps, & ne manqua de rien de ce qui contribuë aux commoditez de la vie. Le bourg qui ſubſiſte encore à preſent fut bâti autour du château en maniere d'amphiteâtre, ſur les ruines apparemment de l'ancienne ville d'Ios; car l'Auteur de la vie d'Homere rapporte que les habitans de la ville deſcendoient à la marine pour prendre ſoin de cet homme admirable. Il n'eſt pas neceſſaire de dire que Nio fut ſoûmiſe dans ſon temps aux Empereurs Romains & aux Grecs : il ſuffit de remarquer qu'elle paſſa dans la famille des Piſani par le mariage d'Adriane Sanudo fille unique du Prince Marc, laquelle épouſa Louïs Piſani Noble Venitien.

On attendoit à Nio un Cadi dans le temps que nous y étions : la coûtume eſt d'y élire tous les ans un Conſul ou deux. A l'égard des droits du Grand Seigneur, les habitans de Nio payerent en 1700. deux mille écus pour la capitation, & trois mille écus pour la taille réelle. L'Iſle eſt aſſez bien cultivée, & n'eſt pas ſi eſcarpée que les Iſles voiſines ; ainſi l'étimologie que Mr. [a] Bochart lui donne ne lui convient pas : les terres en ſont excellentes, & l'on eſtime beaucoup le froment qu'elle produit & qui fait preſque tout le commerce de ſes habitans ; mais elle manque d'huile & de bois. On n'y voit plus de Palmiers, quoique ſuivant les apparences, ces ſortes d'arbres lui ayent anciennement attiré le nom de Phœnice qu'elle a porté ſuivant la remarque de Pline & d'Etienne le Geographe. Il y a dans le cabinet du Roi une médaille à la [b] legende de cette Iſle, d'un côté c'eſt la tête de Jupiter, de l'autre c'eſt une Pallas & un Palmier. Le P. [c] Hardouin fait mention d'une médaille de cette Iſle, ſur laquelle eſt repreſentée la tête de Lucilla.

Il ne reſte aucune marque d'antiquité dans Nio ; les habitans ne ſont curieux que de piaſtres, & tous voleurs de profeſſion, auſſi les Turcs appellent Nio la petite Malte ; c'eſt la retraite de la plûpart des Corſaires de la Mediterranée : les Latins n'y ont qu'une Egliſe déſervie par un Vicaire de l'Evêque de Santorin ; les autres Egliſes ſont Gréques & dépendent de l'Evêque de Siphanto.

La beauté des ports de l'Iſle y attire ſouvent des Armateurs ; celui qui eſt au deſſous du bourg, eſt un des ports des plus aſſûrez de tout l'Archipel, & ſon entrée décline du ſud au ſud-ſud-oueſt. [d] Le port de Manganari regarde l'eſt, & les plus grandes flotes peuvent y mouiller ſans crainte & ſans précaution. Dans le temps que nous étions à Nio le Chevalier de Cintrai, qui commandoit un vaiſſeau & une galiote armez en courſe rélâcha au port du bourg, pour prendre du biſcuit & chercher un Pilote & un [e] Calfateur : les Pilotes de Nio & de Milo paſſent pour les plus habiles du Levant, parce qu'ils connoiſſent bien les côtes de Syrie & d'Egypte où ſe font les priſes des meilleures Saïques. Mr. de Cintrai monta juſques au bourg accompagné de ſes Levantins armez juſques aux dents : il fit colation chez Mr. Reynouard Conſul de France, & s'en retourna coucher ſur ſon bord : ſi le Conſul ne lui avoit pas procuré du biſcuit & un Pilote, le Cadi ou le Vaivode lui en auroient fait trouver pour de l'argent.

Comme nous avions rélâché dans une cale, afin de traverſer l'Iſle à pied en herboriſant, nous fûmes bien ſurpris au lieu de trouver nos matelots dans le port où étoit le rendez-vous, de les voir deſcendre des montagnes, ſi effrayez qu'ils ne ſçavoient pas ſi leur Caïque avoit été enlevé par des Maltois, des [f] Barbares ou des bandits : cette avanture ne laiſſa pas de nous inquieter ; mais nous apprîmes bien-tôt chez le Conſul que le Caïque étoit dans le port, que les matelots l'avoient abandonné pour ſe ſauver à terre à la vûë de la Galiote de Mr. de Cintrai ; & qu'enfin Mr. Tourtin qui la commandoit ayant reconnu que nos hardes appartenoient à des François, l'avoit remorqué & mis en liberté : on eſt ſujet à ces petites alarmes dans l'Archipel où l'on ne ſçauroit paſſer d'une Iſle à l'autre que dans des bateaux à deux ou à quatre rames, qui ne vont que dans la bonace, ou par un vent favorable : ce ſeroit encore pis ſi on ſe ſervoit de gros bâtimens ; à la verité on ſeroit à couvert des bandits dans une tartane, mais on perdroit tout le temps à ſoûpirer après les vents.

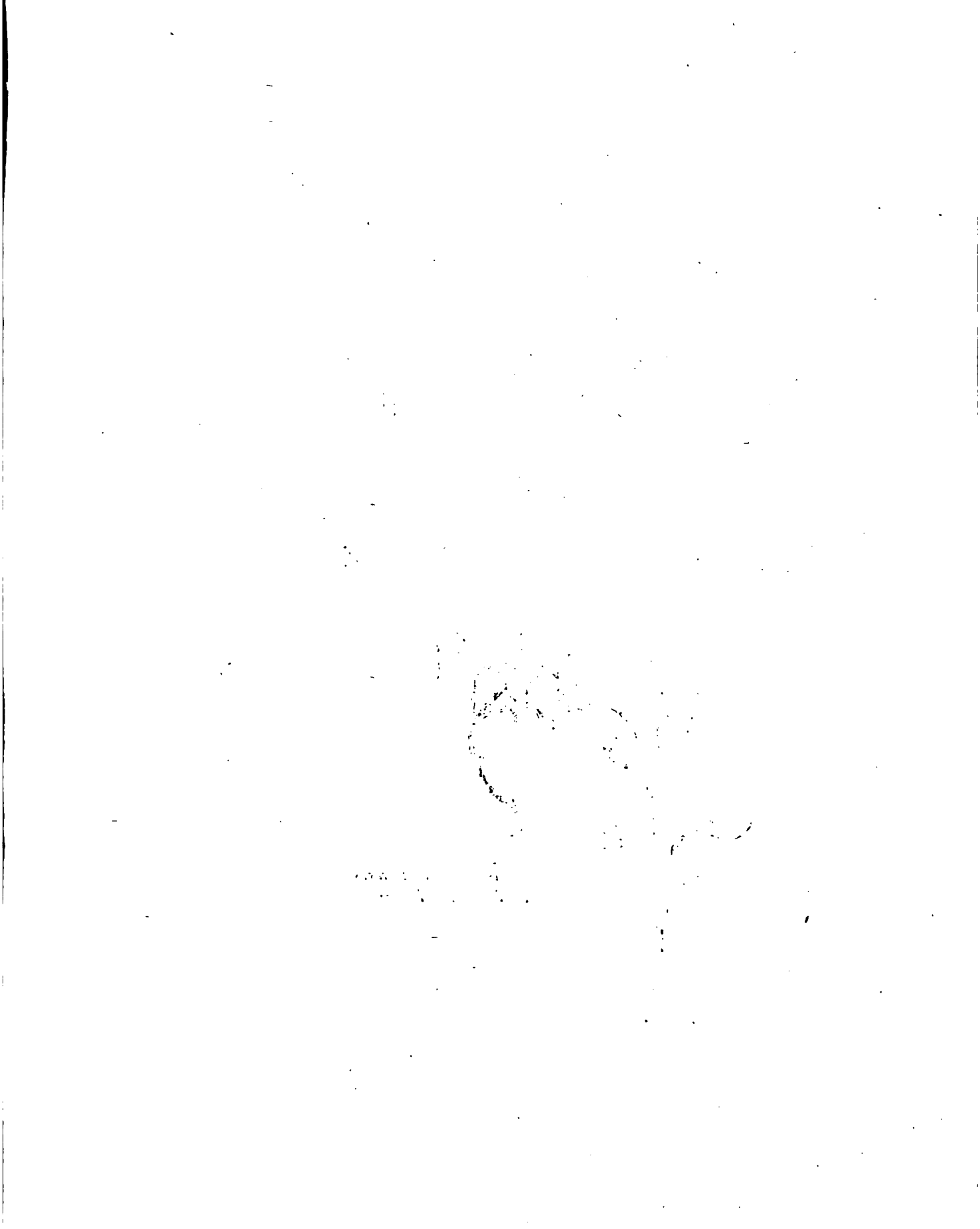
Ces bandits qui portent la terreur par tout l'Archipel, ſont des ſcelerats des Iſles, que la miſére oblige à ſe ſaiſir du premier bateau qu'ils peuvent enlever, & qui vont attendre les autres au paſſage de quelque cap ou dans quelque cale : ces malheureux ne ſe contentent pas de dépouiller les gens, ils les jettent dans la mer avec une pierre au col, de peur d'être arrêtez ſur les plaintes des perſonnes maltraitées. Nous apprîmes quelques jours après que Mr. de Cintrai avoit arrêté deux bateaux de bandits, qui conduiſoient, je ne ſçai où, une priſe chargée de bois de charpente, ſur laquelle il y avoit 28. Turcs de paſſage.

On n'oubliera jamais dans Nio les grandes actions des Chevaliers d'Hocquincour & de Temericourt ; le premier vint s'y radouber après avoir combatu dans le port de Scio avec ſon ſeul vaiſſeau 30. galeres commandées par le Capitan Pacha : le ſecond à la faveur d'un bon vent obligea dans le port de Nio 60. galeres Turques à le quitter, après en avoir maltraité pluſieurs : cette flote eut toutes les peines du monde à arriver en Candie où elle conduiſoit deux milles Janiſſaires.

Le

[a] *Geogr. Sacr. lib. 1. cap. 14.*
[b] ΙΗΤΩΝ.
[c] *Num. popul. & urb.*

[d] Le port aux machines. Μηχανάρι. Machinarius.
[e] Καλαφάτης. Sartor navis.
[f] Corſaires de Barbarie.



Tom. I. pag. 97.

Le ſéjour de Nio ſeroit aſſez agréable s'il y avoit des fruits & des rafraîchiſſemens; mais le terrain n'y eſt bon que pour les grains. L'habit des Dames de cette Iſle n'eſt gueres mieux imaginé que celui des femmes des autres Iſles, quoi qu'il paroiſſe un peu moins embarraſſant. A l'égard des plantes cette Iſle n'en produit pas d'extraordinaires: nous y obſervâmes pourtant une eſpéce de * Cakile qui n'eſt pas décrite, & que nous avions vûë à Milo & dans quelques autres Iſles.

Cette plante eſt branchuë & touffuë, dès ſa naiſſance, haute d'un pied & demi ou deux pieds, ſa tige eſt épaiſſe de trois lignes, vert-brun, legerement veluë, anguleuſe, remplie de moëlle blanche, ſubdiviſée en pluſieurs rameaux, accompagnée de temps en temps de feuilles aſſez ſemblables à celles qui naiſſent ſur les branches de la Roquette des jardins: celles de la plante dont nous parlons ont environ deux pouces & demi de long, vert-foncé, charnuës, acres, brûlantes, mucilagineuſes, découpées juſques vers la côte, & qui diminuent à meſure qu'elles approchent des fleurs: des aiſſelles de ces fueilles naiſſent de petits brins garnis de feuilles encore plus menuës; les extrémitez des branches ſont chargées dans leur longueur, de fleurs à quatre feuilles blanches, longues de cinq lignes, qui ne débordent pourtant hors du calice que d'environ deux lignes, ſur une ligne & demie de large: le calice eſt à quatre feuilles auſſi, & de ſon centre s'élevent ſix étamines blanches, chargées de ſommets jaunes: le piſtile qu'elles entourent n'a que trois lignes de long, ſurmonté par un filet & devient dans la ſuite un fruit long de cinq ou ſix lignes, épais de deux lignes, canelé, terminé en pointe, compoſé de deux piéces articulées bout à bout de telle ſorte que la partie inférieure qui eſt un peu creuſe, reçoit la tuberoſité de la partie ſuperieure; l'une & l'autre ſont d'une ſubſtance ſpongieuſe, & renferment chacune dans une loge particuliére une ſemence rouſſâtre, longue de demi ligne.

Comme nous prénions goût aux ſtations géographiques, nous allâmes ſur une des hauteurs qui ſont autour du port, & nous remarquâmes que

L'Argentiére reſte entre l'oueſt & l'oueſt-nord-oueſt de Nio.

Siphanto, entre le nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt.

Santorin, au ſud-ſud-eſt.

Chriſtiana décline du ſud au ſud-ſud-oueſt.

Sikino ſe trouve à l'oueſt-ſud-oueſt.





* Cakile Græca, arvenſis, ſiliquâ ſtrictâ, brevi. Corol. Inſt. Rei herb. 49.

Avelo décline du nord-nord-eſt au nord.

[a] Nous nous embarquâmes à la pointe du jour, & ſuivant le conſeil de Strabon nous prîmes la route du couchant pour nous rendre à l'Iſle de SIKINO. Pline, Apollonius Rhodius, Etienne le Géographe aſſûrent qu'elle ſe nommoit anciennement l'Iſle [b] au vin à cauſe de la fertilité de ſes vignes; ſurquoi le [c] Scholiaſte d'Apollonius remarque qu'elle prît le nom de Sikinus d'un fils de Thoas Roi de Lemnos ſeule perſonne de l'Iſle, qui ſe ſauva par l'adreſſe de ſa fille Hypſipyle dans cette cruelle expédition où toutes les femmes égorgerent non-ſeulement leurs maris pendant la nuit; mais tous les garçons du pays, enragées de ce qu'ils leur préferoient les eſclaves qu'ils venoient de faire en Thrace. Thoas donc aborda l'Iſle dont nous parlons, & fut très-bien reçû d'une Nymphe qui lui fit part de ſes faveurs; Sikinus en nâquit, beau garçon qui donna ſon nom au pays.

Il y a encore aſſez de vin dans Sikino [d] pour meriter ſon ancien nom, beaucoup de figues, peu de coton: les figues fraîches ſont excellentes; il n'en eſt pas de même des ſeches, parce qu'on les paſſe par le four, pour les garantir des vers: cette Iſle qui n'eſt qu'à huit milles de Nio, & qui n'a qu'environ vingt milles de tour, s'étend du ſud-oueſt au nord-eſt, aſſez étroite ailleurs, quoique élevée en montagnes, & nous parut bien cultivée: le froment qu'on y recueille paſſe pour le meilleur de l'Archipel; les Provençaux ne le laiſſent pas échaper: ils écumerent tous les grains du pays en 1700. & ſeront obligez de continuer ſi l'on ne rétablit le commerce du Cap Négre. Ce n'eſt pas ſans peine pourtant qu'on charge des grains en Levant, on ne trouve ſouvent qu'une partie de la cargaiſon dans une Iſle, il faut courir à une autre, & ſe contenter quelquefois de charger moitié froment & moitié orge. En 1700. les Turcs du côté du Volo & de Theſſalonique apprehendans la famine, ne permettoient pas qu'on y vendît les grains aux étrangers, non plus qu'en Candie: cependant comme les Muſulmans font tout pour de l'argent, ils en laiſſoient embarquer aux Provençaux pendant la nuit.

Sikino a été du domaine des [e] Ducs de Naxie; le bourg qui porte le même nom que l'Iſle, eſt ſur une hauteur à l'oueſt-ſud-oueſt, tout près d'une roche effroyable qui panche & ſemble tomber dans la mer: il n'y a guéres plus de deux cens habitans dans ce bourg, qui dans le temps que nous y étions payerent 850. écus de capitation & de taille réelle. Les Corſaires François qui s'y ſont mariez, ſont exempts de capitation; mais les Grecs leur font payer avec ſeverité la taille réelle des terres qu'ils poſſedent: il n'y a pas de plus rude penitence pour un vieux pecheur que de ſe marier en Gréce; ordinairement les femmes qu'ils épouſent n'ont ni beaucoup de vertu, ni beaucoup de bien: cependant on ne voit que trop de malheureux prendre ce parti, malgré les rigoureuſes deffenſes du Roi, qui pour l'honneur de la nation a très-ſagement ordonné, que nul de ſes ſujets ne ſe marieroit en Levant, ſans la permiſſion de ſon Ambaſſadeur, ou de quelqu'un de ſes Subdeleguez.

L'Iſle de Sikino n'a point de port; nous debarquâmes à *San Bourgnias*, méchante cale, dont l'entrée eſt au ſud-ſud-eſt, mais il faut tirer les caïques à terre: on loge dans une chapelle aſſez propre, ſuppoſé qu'on veuille s'épargner la peine de monter au bourg. Il n'y a point de Latins dans cette Iſle: le Cadi eſt ambulant: le Vaivode eſt le plus ſouvent un Grec, ou un Franc qui vient des Iſles voiſines: le [f] Conſul de France étoit un Maltois, bon homme, & qui nous reçût fort bien.

La recherche des plantes & le ſud-ſud-oueſt nous arrêterent dans cette Iſle juſques au 2. Octobre: nous y obſervâmes une eſpéce de [g] Moutarde fort jolie, qui ſe conſerve encore au Jardin Royal.

La racine de cette plante eſt longue de neuf ou dix pouces, blanche, épaiſſe de deux ou trois lignes, dure, tortuë, d'un goût brûlant, accompagnée de quelques fibres peu cheveluës; elle pouſſe une tige haute d'un pied, branchuë, étenduë ſur les côtez, de telle ſorte que toute la plante eſt beaucoup plus large que haute, excepté dans le temps qu'elle eſt en graine, car alors ſes tiges s'allongent conſiderablement: les feuilles du bas ont plus de trois pouces de long, & ſont recoupées juſques à la côte en pluſieurs piéces, charnuës, longues d'un pouce, ou d'un pouce & demi, larges d'environ deux lignes, fillonnées & comme pliées en gouttiére: toutes ces feuilles diminuent à meſure qu'elles approchent des fleurs; ces fleurs qui ſont d'abord en bouquet s'écartent les unes des autres à meſure qu'elles s'épanouiſſent: chaque fleur eſt à quatre feuilles purpurines ſur quelques pieds, blanchâtres ſur quelques autres, longues de ſept ou huit lignes, arrondies vers la pointe, larges de deux lignes, & debordent hors du calice environ de leur moitié: le calice eſt à quatre feuilles auſſi, vert-pâle, longues de quatre lignes, ſur une ligne de large; ſix étamines blanc-ſale en occupent le milieu, chargées de ſommets jaunâtres, diſpoſées autour d'un piſtile long d'environ trois lignes, délié comme un filet, & qui devient une gouſſe de demi pouce de long, rouſſâtre, preſque cilindrinque, d'environ une ligne de diametre: ſes deux volets, ſont en gouttiére attachez à une cloiſon fort mince qui

a SICINUS & SICENUS. ΣΙΚΗΝΟΣ. SIKINO.
b OINOIH. OENOE.
c Ἀπὸ Σικίνου υἱοῦ Θόαντος καὶ νύμφης. *Schol. Apoll. Rhod. ad verſ.* 625. *l.* 1.
d Τὸ πρότερον Οἰνοὶ καλούμενον διὰ τὸ εἶναι αὐτὴ ἀμπελόφυτον.

*Schol. Apoll. Rhod. ibid.*
e *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*
f Signor Franceſco.
g SINAPI Græcum maritimum, tenuiſſimè laciniatum, flore purpuraſcente. *Coroll. Inſt. Rei herb.* 17.

*Tom. I. pag. 98.*

Campanula Graeca, Jaccatulis, Jacobeæ foliis.

qui ſépare la gouſſe en deux loges, dans leſquelles ſe trouvent quelques ſemences preſque ſphériques, rouſſâtres, de demi ligne de diametre : la cloiſon finit par une eſpéce de corne ſpongieuſe, longue de deux ou trois lignes, dans laquelle il y a une graine ſemblable aux autres : toute la plante eſt d'un goût âcre & piquant.

La grande roche qui eſt à côté du bourg eſt le bel endroit de l'Iſle pour les plantes : nous y obſervâmes avec nôtre quadran univerſel que le Milo reſtoit à l'oueſt-nord-oueſt, & que Policandro déclinoit de l'oueſt à l'oueſt-ſud-oueſt.

[a] Il y a beaucoup d'apparence que POLICANDRO eſt l'Iſle nommée [b] Pholegandros par Strabon & par Pline : outre la reſſemblance des noms, le premier de ces Auteurs marque préciſément que navigeant d'Ios vers le couchant, on rencontre *Sicenos*, *Laguſa* & *Pholegandros*. Pour Laguſa, je crois que c'eſt Cardiotiſſa, méchant écueil au milieu de Sikino & de Policandro, ſur lequel il y a une fameuſe chapelle de la Vierge, où l'on vient en celebrer les Fêtes avec de grandes réjouïſſances. Ce que Aratus dit de Pholegandros dans Strabon, convient bien à Policandro ; ſçavoir qu'on l'appelloit une Iſle de fer ; car elle eſt toute hériſſée de rochers. [c] Etienne le Geographe, qui cite le même paſſage d'Aratus, aſſûre qu'elle a pris ſon nom de Pholegandros l'un des fils de Minos.

Cette Iſle [d] n'a point de port : nous debarquâmes le 2. Octobre à la Cale, dont l'entrée regarde l'eſt-ſud-eſt. Le bourg qui en eſt à trois milles du côté du nord-eſt, aſſez près d'un rocher effroyable, n'a d'autres murailles que celles qui forment le derriére des maiſons, & contient environ 120. familles du rite Grec, leſquelles en 1700. payerent pour la capitation & pour la taille réelle 1020. écus. Quoique cette Iſle ſoit pierreuſe, ſeche, pelée, on y recueille aſſez de bled & aſſez de vin pour l'uſage des habitans. Ils manquent d'huile, & l'on y ſale toutes les olives pour les jours maigres. Le pays eſt couvert du [e] Tithymale arbriſſeau, que l'on y brûle faute de meilleur bois. L'Iſle d'ailleurs eſt aſſez pauvre, & l'on n'y commerce qu'en toiles de coton ; la douzaine de ſerviettes n'y vaut qu'un écu, mais elles n'ont guéres plus d'un pied en quarré : pour le même prix on en donne huit qui ſont un peu plus grandes, & bordées de deux côtez d'un paſſement.

Cette Iſle ne manque pas de Papas & de chapelles ; celle de la Vierge eſt aſſez jolie, ſituée ſur la grande roche tout près des ruines de Caſtro, vieux château des Ducs de Naxie, bâti ſans doute ſur les ruines de l'ancienne ville, laquelle portoit le nom de Philocandros ſuivant Ptolemée : il reſte dans cette chapelle quelques morceaux de colonnes de marbre. Pour la ſtatuë ancienne dont parle Mr. Thevenot, on nous aſſûra qu'elle avoit été ſciée & employée à des montans de porte : on y découvrit il y a quelques années le pied d'une figure de bronze, que l'on fondit pour faire des chandeliers à l'uſage de la chapelle. L'ancien monaſtére des Caloyers ne ſubſiſte plus : celui des Filles, dont l'Egliſe eſt dediée à Saint Jean Baptiſte, ne renferme que trois ou quatre Religieuſes. Au reſte cette Iſle paroît aſſez gaye dans ſa ſechereſſe ; nous logeâmes chez le Conſul de France Georgachi Stai Candiot, homme d'eſprit, qui faiſoit auſſi les fonctions d'Adminiſtrateur & de Vaivode.

On nous aſſûra qu'il y avoit une fort belle grotte dans cette effroyable roche dont on vient de parler ; mais nous ne pûmes pas la voir, parce qu'on n'y entre que par batteau dans la bonace, & la mer étoit alors en furie. Cette roche eſt le plus bel endroit de l'Iſle pour la recherche des plantes : nous y amaſſâmes la graine de la plus belle eſpéce de [f] *Campanule* qui ſoit en Gréce ; heureuſement cette graine a levé dans le Jardin Royal, & produit la plante que je vais décrire.

Toute la plante, qui n'eſt haute que d'environ deux pieds, eſt arrondie en ſous-arbriſſeau, touffu & branchu dès le bas ; ſes premieres feuilles ont environ huit pouces de long, ſur deux pouces & demi de large, & commencent par une queuë de quatre pouces de long, creuſée en gouttiére fort déliée ſur les côtez ; au delà de cette queuë les feuilles vont en s'élargiſſant, & ſe découpent profondément de chaque côté à la maniere de celles de la Jacobée ordinaire, luiſantes, parſemées de veines blanches de même que la côte : les feuilles qui naiſſent le long des branches n'ont qu'environ deux ou trois pouces de long, & ne perdent que leur queuë en conſervant leur figure : les dernieres n'ont que quatre ou cinq lignes de large, ſur un pouce & demi de long, legerement crenelées & pointuës ; la tige de cette plante eſt ligneuſe, groſſe comme le pouce à ſa naiſſance, toute chargée de fleurs à ſes extrêmitez : chaque fleur eſt une cloche haute d'environ quinze lignes, évaſée juſques à près de deux pouces, bleu-lavé, découpée en cinq parties taillées en arcade gothique, dont la pointe eſt tournée en dehors : le calice a un pouce de long, découpé en cinq pointes fort aiguës, rabatuës en maniere d'aîles : le piſtile s'éleve du centre de la fleur, blanc & velu juſques vers le milieu, verdâtre enſuite, terminé en maniere d'étoile à cinq rayons, accompagné à ſa naiſſance de cinq étamines blanches, longues de deux lignes, ſur trois lignes de large, courbées vers le piſtile, chargées d'un ſommet long de quatre lignes : le calice devient un fruit arrondi en maniere de tête, du diametre



a POLICANDRO. ΦΟΛΕΓΑΝΔΡΟΣ.

b PHOLEGANDROS. ΦΙΛΟΚΑΝΔΙΟΣ. *Ptol.* Ἀπὸ δὲ τῆ Ἴῳ πρὸς ἑσπέραν ἰόντι Σίκινος καὶ Λάγουσα καὶ Φολέγανδρος ἢ Ἀράτῳ σιδηρᾶν ὀνομάζει διὰ τὴν τραχύτητα. *Strab. Rerum Geog. lib* 10.

c Φολέγανδρος νῆσος τῶν Σποράδων ἀπὸ Φολεγάνδρου τοῦ Μίνωος, *Steph.*

d Καράβουσαι. Statio carinarum.

e Tithymalus arboreus. P. Alp. Exot.

f CAMPANULA Græca, ſaxatilis, Jacobeæ folio. Coroll. Inſt. Reï herb. 3.

metre de neuf ou dix lignes, partagé en cinq loges par des cloiſons membraneuſes : chaque loge eſt garnie d'un placenta chargé de graines plates, luiſantes, aſſez brunes : toute la plante rend du lait & n'a aucune odeur ; les feuilles ſont un peu adſtringentes : elle eſt biſannuelle.

On fit ſur la même roche les obſervations ſuivantes :

Cardiotiſſa decline de l'eſt-nord-eſt à l'eſt.
Le Milo reſte entre l'oueſt-nord-oueſt & l'oueſt.
Polino, ou l'Iſle brûlée eſt entre l'oueſt-nord-oueſt & le nord-oueſt.
L'Argentiére eſt en ligne droite derriere Polino.
Siphno eſt entre le nord-oueſt & le nord-nord-oueſt.
Antiparos entre le nord-eſt & le nord-nord-eſt.
Paros entre le nord-nord-eſt & l'eſt.
Naxos entre le nord-eſt & l'eſt-nord-eſt.

Nôtre deſſein étoit de retourner à Naxie, mais le vent du nord nous fit rélâcher à Sikino, & comme il ne changea pas, nous prîmes la route de Santorin, où nous arrivâmes le 16. Octobre. Cette Iſle qui n'a que 36. milles de tour eſt à 30. milles de Sikino, & à 70. de Candie.

SANTORIN, ou SANT-ERINI fut nommée [a] Calliſte, ou l'Iſle très-belle. Cadmus la trouva ſi agréable qu'il voulut y laiſſer Membliares ſon parent avec des Pheniciens pour la peupler ; mais ils ne la reconnoîtroient pas aujourd'hui ; elle n'eſt couverte que de pierre ponce, ou pour mieux dire cette Iſle eſt une carriére de pierre ponce, où l'on peut l'y tailler par gros quartiers, comme on coupe les autres pierres dans leurs carriéres. Les côtes de l'Iſle ſont ſi affreuſes qu'on ne ſçait de quel côté les aborder : peut-être que ce ſont les tremblemens de terre qui les ont renduës inacceſſibles.

[a] ΚΑΛΛΙΣΤΗ. *Herod. lib. 4.* ΘΗΡΑ.
[b] *Ibid.*

[b] Herodote ; [c] Pauſanias, [d] Strabon aſſûrent que Theras deſcendant de la race de Cadmus, donna le nom de Thera à cette Iſle : que ne pouvant s'accommoder du ſejour de Lacedemone, où il menoit une vie privée, il paſſa dans l'Iſle Calliſte après avoir eu la regence du Royaume de Sparte ſous la minorité de ſes neveux Euryſtene & Procles fils de ſa ſœur Argia veuve d'Ariſtodeme. Calliſte dans ce temps-là étoit occupée par les deſcendans de Membliares dont on vient de parler. Theras prit poſſeſſion de l'Iſle, accompagné d'une partie de Myniens qui s'étoient ſauvez des priſons de Lacedemone par l'habileté de leurs femmes ; l'hiſtoire en

[c] *Lib. 3. & 7.*
[d] *Strab. Rerum Geogr. lib. 8.*

en eſt trop jolie, Monſeigneur, pour ne pas vous en rafraîchir la memoire.

Vous ſçavez, Monſeigneur, que les Myniens venoient de quelques-uns de ces fameux Heros qui avoient ſuivi Jaſon en Colchide. A leur retour ils s'arrêterent à Lemnos où leur poſterité retint le nom de Myniens, dont on ne ſçait pas trop bien la genealogie : quoi qu'il en ſoit ces Myniens n'y furent pas les plus forts ; les Pelaſgiens autres peuples de Gréce les en chaſſerent : dans cette triſte ſituation, ils ſe preſenterent à Lacedemone où ils furent ſi bien reçûs, que non ſeulement on leur diſtribua des terres ; mais on leur permit d'épouſer des Lacedemoniennes, & on maria leurs femmes à des Lacedemoniens : cependant comme les Myniens deſcendoient de Heros vagabonds & ambitieux, on s'apperçût bien-tôt qu'ils n'avoient pas tout à fait perdu les inclinations de leurs ancêtres, & qu'ils en vouloient à l'authorité ſouveraine : là-deſſus ils furent arrêtez & condamnez à mort ; mais heureuſement on attendoit la nuit à Lacedemone pour faire mourir les criminels : la tendreſſe inſpira ce ſtratagême à leurs femmes ; ayant obtenu des Magiſtrats la grace de voir leurs maris avant qu'on les executât, elles changérent dans les priſons d'habits avec eux ; les hommes ſortirent déguiſez en femmes, pendant que les femmes reſterent dans les priſons déguiſées en hommes.

a Herodote de qui ce conte eſt tiré, nous a conſervé les noms de deux deſcendans de Theras qui regnerent dans cette Iſle, Æſanius & ſon fils Grynus : ce dernier alla conſulter l'Oracle de Delphes, ſuivi des plus illuſtres perſonnes de Thera, parmi leſquelles étoit Battus fils de Polymneſte (ou de b Cyrnus) homme de qualité fort eſtimé parmi les Myniens : l'Oracle répondit, qu'il falloit aller bâtir une ville ſur les côtes de Lybie, & la Prêtreſſe leur montra Battus : cet ordre fut negligé ; les Myniens ne ſçavoient pas même où étoit la Lybie ; mais la ſechereſſe qui dura ſept ans dans Thera, & qui fit mourir tous les arbres à l'exception d'un ſeul, obligea le Roi de retourner à la Prêtreſſe, laquelle ordonna une ſeconde fois qu'on fit bâtir une ville en Lybie : on fut contraint d'obéir ; & ce fut l'origine de Cyrene patrie du Poëte Callimaque, qui l'appelle la mere des bons chevaux : en effet aujourd'hui les plus beaux barbes d'Afrique viennent du Royaume de Barca ou de Cyrene ; car ce Royaume a pris ſon nom de l'ancienne ville de Barce.

c Strabon qui place l'Iſle de Thera entre la Créte & l'Egypte, ne donne à Thera que 25. milles de tour, & aſſûre qu'elle eſt d'une figure aſſez longue. Il faut que les choſes ſoient bien changées depuis ce temps-là. Thera ſe trouve ſituée entre la Candie & les Cyclades ; elle a 36. milles de tour, & ſa figure repreſente aſſez bien un fer à cheval. A l'égard de ſa ſituation, il faut corriger le paſſage de Strabon par celui de ſon d Compilateur, qui place l'Iſle de Therafia entre la Créte & la Cynurie, quartier du Peloponneſe appartenant aux Lacedemoniens. Pour la figure de Thera il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſe ſoit formée en croiſſant ; car il eſt arrivé des changemens ſi conſiderables autour de cette Iſle, que celui-ci doit être compté pour peu de choſe. Outre la mutation de ſa figure, elle a acquis onze milles d'étenduë plus qu'elle n'avoit du temps de Strabon ; mais auſſi elle a perdu toutes ſes belles villes. e Herodote aſſûre qu'il n'y en avoit pas moins de ſept, & l'Iſle devoit être puiſſante ; puiſqu'il n'y eut que Thera & Melos, qui dans cette fameuſe guerre du Peloponneſe oſerent ſe déclarer pour les Lacedemoniens, contre les Atheniens dont toutes les autres Iſles de Gréce ſuivirent le parti.

La revolution de l'Empire des Grecs après la priſe de Conſtantinople par les François & par les Venitiens, fit joindre l'Iſle de Santorin au Duché de Naxie ; mais f Jean Criſpo qui en fut le douziéme Duc, la ceda au Prince Nicolas ſon frere, que l'on appella le Seigneur de Santorin. Elle fut réünie au Duché après la mort de Guillaume Criſpo quinziéme Duc, lequel par ſon teſtament nomma pour ſucceſſeur le Seigneur de Santorin ſon neveu : elle fut enſuite engagée au Seigneur de Nio par Jacques Criſpo dix-ſeptiéme Duc de l'Archipel, qui fut obligé d'emprunter des ſommes exceſſives pour ſoûtenir la guerre contre Mahomet II. dans cette fameuſe ligue où il étoit entré avec les Venitiens & le Roi de Perſe : enfin Santorin ſe rendit à Barberouſſe ſous Soliman II.

Il n'eſt guere poſſible de ſçavoir en quel temps l'Iſle de Thera prît le nom de g Sant-Erini ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce nom eſt dérivé de celui de Sainte Irene Patrone de l'Iſle, & de Sant-Erini on a fait Santorin. Cette Sainte étoit de Theſſalonique, & y fut martyriſée le premier jour d'Avril en 304. ſous le neuviéme Conſulat de Diocletien, & le huitiéme de Maximien Hercule : l'Egliſe Latine en celebre la fête le même jour à Santorin, c'eſt le 5. Mai, où il y a encore neuf ou dix chapelles dediées à Sainte Irene.

On nous fit débarquer au port de Sant-Nicolo au deſſous h d'Apanomeria, qui eſt ſur la corne gauche en entrant dans le port : nous fûmes bien fatiguez pour monter à cette ville ; car on ne ſçauroit s'imaginer combien la côte eſt eſcarpée : les autres villes de cette Iſle ſont i Scaro, ou Caſtro,



a *Ibid.*
b Cyrene autem condita fuit ab Atiſtæo, cui nomen *Battos* propter linguæ obligationem. Hujus pater Cyrnus Rex Theræ inſulæ &c. *Juſtin. lib.* 13. *cap* 7.
c *Ibid.*
d *Steph. Byzant. Il faut lire* Κυνουρίας *pour* Κυρουπόλεως.
e *Lib.* 4.
f *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*
g Τὸ Νυνὶ τῆς ἁγίας Εἰρήνης. Inſula Sanctæ Irenes.
h Ἀπανωμερία.
i Τὸ Κάστρον τῦ Σκάρου.

ſtro, a Pyrgos, b Emporio, ou Nebrio, c Acrotiri, ſituée ſur la corne droite du port, oppoſée à celle d'Apanomeria : ce port eſt en croiſſant; mais quelque beau qu'il paroiſſe, les vaiſſeaux ne ſçauroient s'y mettre à l'ancre, & l'on n'a jamais pû en trouver le fond par la ſonde : il a deux entrées l'une au ſud-oueſt, & l'autre à l'oueſt-nord-oueſt à l'abri de la petite Iſle de Thiraſia ſéparée de Santorin par le port de San-Nicolo, petit détroit où ſe tiennent les barques : vis-à-vis l'autre entrée du port, il y a trois écueils moindres que Thiraſia. d L'Iſle blanche eſt hors du port, e la petite Iſle eſt la plus avancé dans le port, & f l'Iſle brûlée eſt ſituée au milieu des deux autres : celle-ci reçût un accroiſſement conſiderable en 1427. le 25. Novembre, comme le marquent quelques g vers Latins gravez ſur un marbre à Scaro, auprès de l'Egliſe des Jeſuites.

On prétend que toutes ces Iſles ſont ſorties du fond de la mer. Quel ſpectacle affreux de voir la terre enfanter de ſi lourdes maſſes ? Quelle force mouvante ne fallut-il pas pour les ébranler, pour les déplacer, & pour les élever ſur les eaux ? Il n'eſt pas ſurprenant après cela que le port de Santorin n'ait pas de fond ; le creux d'où cette Iſle ſortit par une neceſſité mécanique, dût être en même temps occupé par un pareil volume d'eau. Quelles ſécouſſes ce gouffre qui ſe remplit tout d'un coup n'excita-t-il pas dans tous les environs? Apparemment que ce ne fut que long-temps après ſon apparition que la nouvelle Iſle fut nommée très-belle; car enfin en ſortant des eaux, ce ne pouvoit être qu'une maſſe de pierres couverte de limon : ne fallut-il pas pluſieurs années pour former de ces matiéres une terre propre à produire, & je ne ſçai d'où lui furent portées les graines des plantes dont elle fut ornée.

Theraſia, h dit Pline, en fut détachée dans la ſuite; la reſſemblance des noms fait que l'on prend ordinairement Thireſia, méchant écueil ſéparé de Santorin par le port de San-Nicolo, pour la nouvelle Iſle de Pline. Pour moi je ſoupçonne que les anciens ont appellé Theraſia l'Iſle blanche, & qu'ils ont donné le nom de Hiera à Thireſia : ſi ma conjecture eſt fauſſe, tous les Auteurs qui ont parlé de ce qui s'eſt paſſé entre Thera & Theraſia ſe ſont trompez, excepté i Strabon qui ſeul a appellé Theraſia l'Iſle Chriſtiana; autrement cet Auteur ſe ſeroit fort mal expliqué, lorſqu'il a dit que Thera eſt dans le voiſinage d'Anaphé & de Theraſia, puiſque Anaphé en eſt éloignée de 18. milles.

k Ptolemée a placé une ville ſur Theraſia; certainement ce n'eſt pas ſur la Thiraſia d'aujourd'hui où il n'y a pas aſſez d'étenduë pour y bâtir un château.

l Cette obſervation peut ſervir à juſtifier Seneque, qui rapporte à ſon temps l'apparition de l'Iſle Theraſia, lui qui n'a vécu qu'après Strabon : cela marque auſſi que Pline n'a pas été contemporain de Strabon, ni par conſequent de Dioſcoride, puiſque outre qu'il parle de Theraſia comme d'un morceau tout nouveau, détaché de l'Iſle de Thera par la violence des vagues, il avance auſſi que l'écueil Automaté ou Hiera ſe manifeſta quelque temps après entre Thera & Theraſia : m comment expliquer cet endroit de Pline ſi l'on prend l'écueil Thireſia pour la Theraſia de cet Auteur; car il eſt certain qu'entre Santorin & Thireſia, il n'y a que le port de San-Nicolo où il n'y auroit pas de place pour un rocher un peu conſiderable. De nos jours, continuë Pline, on a vû ſortir de la mer un autre écueil appellé Thia tout auprès de Hiera : eſt-ce trop hazarder que de propoſer que ces deux écueils ſont Thireſia & Cammeni, ſuppoſé qu'Aſproniſi ſoit la veritable Theraſia des anciens?

On ne ſçauroit comprendre autrement la ſituation de tous ces écueils : n Juſtin par exemple rapporte qu'il y eut un ſi grand tremblement de terre entre les Iſles de Thera & de Theraſia que l'on y vit naître avec admiration une Iſle nouvelle parmi les eaux chaudes. o Le P. Hardouin a parfaitement bien corrigé le texte de Pline ſur l'origine de Thera. p Dion Caſſius parle ſimplement de l'apparition d'une petite Iſle qui ſe montra auprès de Thera ſous l'Empire de Claude. q Aurelius Victor dit qu'elle étoit conſiderable, & Syncelle qui la rapporte à la 46. année après Jeſus-Chriſt, la place entre Thera & Theraſia : enfin Ptolemée place une ville ſur Theraſia.

r Cedren aſſûre qu'en la dixiéme année de Leon l'Iſaurien ce grand Iconoclaſte, il parut pendant quelques jours une obſcurité ſi conſiderable entre les Iſles de Thera & de Theraſia, qu'elle ſembloit s'élever d'une fournaiſe ardente : cette matiére obſcure s'épaiſſit, dit-il, & ſe durcit au milieu des flammes, après quoi elle s'attacha à l'Iſle Hiera & en augmenta le volume : cependant il ſortit une ſi grande quantité de pierres ponces de cet endroit, que les côtes de Macedoine & l'Aſie mineure en furent couvertes juſques aux Dardanelles. Cedren n'a fait que copier f Theophane & Nicephore; le premier rapporte

a Πυργὸς.
b Ἐμπόριον.
c Ακρωτήρι.
d Ασπρονησὶ.
e Μικρονησὶ καὶ μικρὰ Καμμένη.
f Καμμένη.
g *Rapportez dans la Relation de Saint Erini du P. Richard.*
h *Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
i *Rerum Geog. lib. 10.*

k *Geog. lib. 3. cap. 15.*
l *Quæſt. nat. lib. 6. cap. 21.*
m *Hiſt. nat. lib. 2. cap. 77.*
n *Lib. 30. cap. 4.*
o *In notis ad Emendat. ad lib. 2. Hiſt. nat. Plin.*
p *Lib. 60.*
q *In Claud.*
r *Compend. Hiſt. ann. Chriſt. 718.*
f *Theoph. Chronol.*

ce fait à l'année 712. & l'autre à l'année 726.

Les gens du pays, quoique fort ignorans, ne manquent pas d'avertir les étrangers que les tremblemens de terre ont mis au monde tous les petits écueils que l'on voit autour de leur Isle. [a] Nous apprenons du P. Richard l'année de l'apparition de la petite Isle brûlée. „ Voici ses termes : Il y a „ bon nombre de Vieillards en cette Isle qui disent „ avoir vû se former par le feu une Isle voisine de „ la nôtre au milieu de la mer en l'année 1573. & „ pour cela elle s'appelle Micri Cammeni; c'est-à-„ dire, la petite Isle brûlée. [b] A propos de ce feu, Strabon assûre que l'on vit bouillir la mer pendant quatre jours entre Thera & Therasia; que les flammes en sortoient & qu'une Isle de 1500. pas de circuit parut comme si elle eût été tirée hors de l'eau par des machines.

[c] Mr. Thevenot raconte quelque chose d'assez semblable à ce que rapportent Theophane, Nicephore & Cedren; sçavoir qu'on vit sortir il y a environ 53. ans une prodigieuse quantité de pierres ponces du port de Santorin, qu'elles monterent du fond de la mer avec tant de bruit & d'impetuosité, qu'on eût dit (pour me servir de ses termes,) que c'étoient autant de coups de canon. On crut à Scio, c'est-à-dire à plus de 200. milles de là que l'armée Venitienne combattoit contre celle des Turcs : ces pierres ponces se répandirent si fort sur les côtes de la mer du Levant, que les habitans des Isles ne doutent pas que celles qui sont sur leurs sables ne soient venuës de Santorin.

A l'égard de la formation des Isles dont on vient de parler, peut-on l'authoriser plus demonstrativement que par ce que nous venons d'apprendre de Constantinople par les nouvelles publiques. „ [d] Au „ mois de Novembre dernier 1707. les feux soûter-„ rains produisirent à Santorin une Isle qui avoit „ déja deux milles de circuit, qui s'augmentoit „ encore le premier Decembre par les rochers & „ les nouvelles matiéres qu'ils jettoient. Cette in-„ cendie a été précedée de violens tremblemens de „ terre, suivis d'une épaisse fumée qui sortoit de la „ mer durant le jour, & de flammes durant la nuit, „ & accompagnez d'un effroyable mugissement „ soûterrain : [e] on peut y ajoûter l'apparition de l'Isle nouvelle que l'on vit sortir de la mer dans un effroyable ouragan en 1638. proche l'Isle de Saint Michel, l'une des Isles Açores; au rapport de Mr. Gassendi, cette Isle nouvelle a trois lieuës de longueur, sur une lieuë & demie de large.

Il est temps que nous entrions dans un détail plus exact de l'Isle de Santorin. Rien n'est plus sec & plus sterile que son terroir, neanmoins quoi qu'il ne soit que pierre ponce pilée, ses habitans par leur travail & par leur industrie ont fait un verger de la plus ingrate terre du monde; & quelque désagréables que soient ses côtes, Santorin est un bijou en comparaison des Isles voisines; au lieu que l'on ne voit dans Nanfio qui n'en est qu'à 18. milles, que des chardons & des épines sur une terre excellente de sa nature. On recueille peu de froment à Santorin, beaucoup d'orge, beaucoup de coton, & du vin en grande abondance : ce vin a la couleur de celui du Rhin, mais il est violent & plein d'esprits : on le porte par tout l'Archipel & jusques à Constantinople; cette liqueur & les toiles de coton font le principal commerce de l'Isle : les femmes y cultivent la vigne, tandis que les hommes vont vendre leurs vins. Les plus belles vignes sont dans une plaine au delà de Pyrgos au pied de la montagne de Saint Etienne; on les y cultive à peu près comme en Provence; c'est-à-dire que les seps en sont relevez en maniére de réchaut : le coton y est taillé de même, & vient en arbrisseau comme nos Groiseliers, parce qu'on ne l'arrache pas tous les ans de même que l'on fait dans les autres Isles : c'est pourtant la même espéce que J. Bauhin a nommée Coton herbe, & qu'il a distinguée du Coton arbrisseau.

Les fruits sont rares en cette Isle, excepté les figues : on y apporte l'huile de Candie, & le bois de Raclia : ce ne sont que brossailles de Lentisque & de Kermes; aussi la rareté du bois est cause qu'on ne mange gueres de pain frais dans Santorin : ordinairement on n'y fait du pain d'orge que trois ou quatre fois l'année : c'est un méchant [f] biscuit fort noir; on n'y tuë des bœufs qu'une fois l'an; après les avoir depecez, coupez & désossez, on en trempe la chair dans du vinaigre, où l'on a fait fondre du sel : cette chair exposée au soleil pendant sept ou huit mois s'y durcit comme du bois; quelques-uns la mangent toute seche, de même que l'on mange le poisson sec en Hollande, les autres la font bouillir.

On compte dans Santorin jusques à dix mille ames : outre les villes marquées sur nôtre Plan, il y a cinq villages assez peuplez, Carterado, Masseria, Votona, Gonia & Megalo-Chorio. Tous les habitans de cette Isle sont Grecs; on n'y entend parler des Turcs que par rapport à la capitation & à la taille réelle. En 1700. on paya 4000. écus pour le premier de ces droits, & 6000. pour le second. Parmi les Grecs il n'y a qu'un tiers des habitans qui soient du rite Latin; la Noblesse est retirée à Scaro petite ville bâtie au fond du port sur un rocher presque isolé & tout hérissé de pointes : le Consul de France y reside de même que les P. Jesuites, qui sont assez bien logez : [g] Sophiano Evêque de Santorin les y établit en 1642. & leur donna la place de la Chapelle Ducale pour y bâtir leur Eglise : le Supe-

a *Relat. de Sant Erini.*
b *Rerum Geog. lib. 1.*
c *Relat. chap. 68.*
d *Gazette du 14. Avril 1708.*

e *Not. in Diogen. Laert. lib. 10.*
f Σκληρος du verbe σχιζω, scindo, *parce qu'on ne sçauroit les manger sans les casser.*
g *Relat. de Sant Erini.*

perieur de la maiſon nous reçût très-honnêtement ; il diſtribuë des remedes avec ſuccez & avec beaucoup de charité. Quelque ſaints & zélez que ſoient les Miſſionnaires, il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût qu'une ſorte de Religieux dans chaque Iſle : l'experience fait connoître que la Religion Chrêtienne ſe ſoûtient avec plus d'édification dans Syra où il n'y a que des Capucins, & dans Santorin où il n'y a que des Jeſuites ; que dans les Iſles où il y a des uns & des autres. Les deux Evêques de l'Iſle, dont l'un eſt Grec & l'autre Latin, faiſoient leur reſidence a Scaro lorſque nous y arrivâmes : il y a dans la même ville un Curé & cinq ou ſix Chanoines de nôtre rite. Les Religieuſes Gréques de l'ordre de Saint Baſile y ſont au nombre de 25. les Latines ne ſont que 15. & ſuivent la régle de Saint Dominique : ces Religieuſes font les plus belles toiles de coton du pays ; on eſtime ſur tout celles qui ſont croiſées : on les tranſporte en Candie, en Morée & par tout l'Archipel.

Le Cadi de Santorin eſt quelquefois ambulant ; lorſqu'il reſide dans l'Iſle, c'eſt ordinairement à Pyrgos la plus jolie ville du pays, bâtie ſur un terre, d'où l'on découvre les deux mers & les plus beaux vignobles : ce lieu ſeroit très-agréable s'il y avoit de l'eau ; mais il ne coule dans toute l'Iſle ſur la montagne de Saint Etienne qu'une méchante fontaine, qui pût à peine nous déſalterer : il eſt vrai qu'on y trouve des citernes par tout, creuſées dans la pierre ponce, & bien enduites de ciment. La plûpart des maiſons ſont des cavernes creuſées dans la même pierre, ſemblables aux [a] taniéres des teſſons, ou à ces ſortes de fourneaux de Chimie qu'on appelle des Athanors : on les voute avec des pierres fort legeres, rougeâtres, qui ne paroiſſent que demi pierre ponce. La côte du port eſt la plus affreuſe de toutes ; on n'y voit pas un ſeul brin d'herbes, & les roches en ſont de couleur de machefer.

Le 7. Octobre nous allâmes ſur la montagne de [b] Saint Etienne, ainſi nommée d'une Chapelle dediée à ce Saint. Il eſt bien extraordinaire de voir un bloc de marbre, enté, pour ainſi dire, ſur des pierres ponces. Eſt-il ſorti du fond des eaux, ou s'eſt-il formé depuis l'apparition de l'Iſle ? On voit encore ſur une de ſes collines au pied de la roche, les maſures d'une ancienne ville & les ruines d'un Temple à colonnes de marbre. Peut-être que c'étoit celui de Neptune que les Rhodiens y bâtirent ; mais le [c] Scholiaſte de Pindare remarque qu'il y en avoit un autre de Minerve, & que l'Iſle de Thera étoit conſacrée à Apollon ; c'eſt pour cela que Pindare l'appelle une Iſle ſacrée. [d] Triſtan fait mention d'une médaille de Venus, ſur le revers de laquelle eſt repreſentée une eſpéce de Dieu Terme, que cet Auteur ſoupçonne être la figure de Jupiter, Dieu des confins ou limites.

Voici les inſcriptions que l'on lit parmi les ruines de la plus belle [e] ville de l'Iſle, illuſtre encore ſous la belle Rome, puiſqu'on lui permit de conſacrer des monumens à ſes Empereurs.

ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΚΟΙΡΑΝΟΣ
ΑΡΝΟΣΘΕΝΟΥΣ ΚΑΙ ΟΥΙΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΑΓΝΟΣΘΕΝΗΣ
ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

*Coeranus fils d'Agnoſthene, & Agnoſthene ſon fils au nom du Peuple, marquent leur attachement pour Tibere, Claude, Ceſar, Auguſte, Germanique.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΜΑΡΚΟΝ
ΑΥΡΕΛΙΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ
ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ ΚΑΙ ΤΗΝ
ΑΝΑΣΤΑΣΙΝ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΩΝ
ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ Β
ΚΑΙ ΚΟΙΝΤΟΥ Β ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΕΥΦΡΟΣΥΝΟΥ ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΥ
ΠΟΛΥΟΥΚΟΥ Β

*Par les ſoins d'Aſclepiade & de Quietus Magiſtrats pour la ſeconde fois avec Alexandre fils d'Euphroſyne, le Senat & le Peuple de l'Iſle de Thera ont fait ériger la ſtatuë de l'Empereur Ceſar, Marc Aurele, Antonin, Auguſte, conſacrée par Polyuchus grand Prêtre pour la ſeconde fois.*

On prétend que les débris de la ſtatuë ne ſont pas loin de l'inſcription ; mais cette ſtatuë eſt ſans tête.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ
Λ. ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΣΕΒΗΡΟΝ
ΠΕΡΤΙΝΑΚΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ.

*Le Senat & le Peuple de Thera aſſûrent l'Empereur Ceſar L. Septime Severe, Pertinax, Auguſte de leur entier dévouement.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ Μ. ΑΥΡΗΛΙΟΝ
ΣΕΒΗΡΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ ΕΥΣΕΒΗ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΑΡΑΒΙΚΟΝ ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΝ
ΠΑΡΘΙΚΟΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΜΕΓΙΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΘΗΡΑΙΩΝ

ΑΡ-

[a] Πίτια.
[b] Ὄρος τοῦ ἁγίου Στεφάνου.
[c] *Sur l'Ode 4.*
[d] *Comment. hiſt. tom. 1. pag. 695.*

*Legende,*
ΘΗΡΕΩΝ ΖΕΤΣ ΟΜΟΡΙΟΣ. Jupiter conterminus.
[e] ἐν Ελωσὶ καὶ Οἴᾳ. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*

ΑΡΧΙΣ. Μ. ΑΥΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ
ΤΟ Β̄ ΚΑΙ ΑΥΡ.
ΚΛΕΟΤΕΛΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΥ ΚΑΙ ΑΥΡ.
ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ
ΑΒΑΣΚΑΝΤΟΥ ΤΗΝ ΠΡΟΝΟΙΑΝ ΤΗΣ
ΠΑΡΑΣΚΕΒΗΣ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΝΑΣΤΑΣΕΟΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΙΑΝΤΟΣ
ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΟΥ
ΤΟΥ ΠΡΩΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΥΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ
ΤΟ Β̄.

*Sous les Magiſtrats M. Aurele Iſoclée fils d'Aſclepiades, Aurele Cleoteles fils de Tyrannus, & Aurele Philoxene fils d'Abaſcantus, par ordre du Senat & du peuple de Thera, Aurele Iſoclée premier Magiſtrat pour la ſeconde fois a fait la dépenſe, & pris le ſoin de faire ériger la ſtatuë du très-grand Empereur Ceſar, Marc Aurele, Severe, Antonin Pie, Auguſte, Arabique, Adiabenique, Parthique, Germanique.*

ΑΥΡ. ΤΥΧΑCΙΟC ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΑ
ΚΑΙ ΕΛΠΙΖΟΥCΑ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ
ΣΥΜΒΙΟΝ ΤΥΧΑCΙΟΝ
ΑΦΗΡΩΙΞΑΝ.

*Aurelius Tychaſius pour ſon pere, & Elpizouſa pour ſon cher mari Tychaſius, conſacrent les témoignages de leur tendreſſe.*

ΚΑΡΠΟC ΤΑΝ
ΙΔΙΑΝ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΣΩΞΙΔΑ ΑΦΗΡΟΙΞΕΝ
ΤΗC ΜΟΝΑΝΔΡΟΝ.

*Carpus a conſacré par ce monument ſon amour pour ſa chere femme Soeide, qui n'avoit point eu d'autre mari.*

J'ai copié ces inſcriptions à Paris du recueil des Antiquitez curieuſes de Mr. Spon. Nos guides à Santorin n'eurent pas l'eſprit de nous conduire dans les belles ruines de l'Iſle; & après avoir vû la chapelle de Saint Etienne, ils nous perſuaderent que nous avions vû tout ce qui reſtoit de curieux dans le pays : cependant le temps nous parut ſi beau pour aller à Nanfio, que nos Matelots nous conſeillerent d'en profiter.

[a] NANFIO eſt encore une de ces Iſles qui faiſoient partie du Duché de Naxie, ſous les Princes des maiſons de Sanudo & de Criſpo. [b] Jacques Criſpo douziéme Duc, qu'on pourroit appeller le pacifique, donna cette Iſle à ſon frere Guillaume, qui y fit bâtir la forteresſe dont on voit les ruines ſur un rocher tout au haut du bourg : il fut Duc de Naxie après la mort de Jacques ſon frere ; ſa fille unique Florence Criſpo reſta Dame de Nanfio, & l'Iſle ne fut réunie au Duché qu'après ſa mort.

[c] Membliaros a été l'ancien nom de l'Iſle de Nanfio, nom tiré de Membliares parent de Cadmus, & qui vint s'établir à Thera au lieu de ſuivre les avantures de ce Heros. L'Iſle dont nous parlons ne fut nommée Anaphe qu'à l'occaſion des [d] Argonautes qui la découvrirent après une tempête horrible, qui les jetta au fond de l'Archipel; la découverte ne fut pas grande, car l'Iſle n'a que 16. milles de tour, point de port, & ſes montagnes ſont toutes pelées : elles fourniſſent pourtant de belles ſources, capables de porter la fecondité dans les campagnes pour peu qu'on ſçût les employer utilement.

Les habitans de Nanfio ſont tous du rite Grec, & ſoûmis à l'Evêque de Siphno ; on n'y voit ni Turcs ni Latins ; le Cadi & le Vaivode ſont ambulans : en 1700. ils payerent 500. écus pour toutes ſortes de droits, la capitation n'y étant qu'à un écu & demi par tête : leur faineantiſe eſt blâmable, & tout leur negoce conſiſte en oignons, en cire & en miel ; ils n'ont de vin & d'orge que pour leur entretien : pour du bois, je ne crois pas qu'il y en ait aſſez pour faire rôtir les perdrix que l'on y pourroit manger ; la quantité en eſt ſi prodigieuſe, que pour conſerver les bleds, on amaſſe par ordre des Conſuls tous les œufs que l'on peut trouver vers les fêtes de Pâques, & l'on convient qu'ils ſe montent ordinairement à plus de dix ou douze milles ; on les met à toutes ſortes de ſauces, & ſur tout en omelettes : cependant malgré cette précaution, nous faiſions lever des perdrix à chaque pas, la race en eſt ancienne : elles ſont venuës [e] d'Aſtypalia : s'il en faut croire Hegeſander, un bourgeois de cette Iſle n'en porta qu'une paire à Anaphe ; [f] mais elle multiplia ſi fort que les habitans faillirent à en être chaſſez : c'eſt apparemment depuis ce temps-là que l'on s'eſt aviſé d'en caſſer les œufs.

On élit tous les ans deux Conſuls dans cette Iſle, quelquefois un ſeul ; toute l'authorité de ces Magiſtrats ne fut pas capable de nous faire trouver du lard pour piquer nos perdrix ; les Grecs ne connoiſſent ni lard ni lardoire ; il fallut donc les manger moitié bouillies, moitié rôties : ce ne fut pas le plus grand de nos chagrins, nous apprîmes qu'il y avoit des bandits autour de l'Iſle, & ſur tout à Anaphi-poula, méchant écueil à la vûë du bourg. Heureuſement une Tartane du Martigues qui cherchoit de l'orge, y vint aborder & diſſipa nos frayeurs : le Patron nous fit preſent d'excellent vin de la Cadiere proche Toulon, & nous nous ſerions mis volontiers ſur ſon bord s'il avoit été deſtiné pour quelque Iſle de l'Archipel : nous prîmes donc le parti de parcourir l'Iſle en attendant que les bandits ſe fuſſent retirez.



a NANFIO. ΑΝΑΦΗ. ANAPHE.
b *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
c MEMBLIAROS. *Steph.*
d Τοὺς δὲ Ἀργοναύτας ὑπὸ κυμάτων τραχυμένοις καὶ χειμερινοῖς ἀναφανεῖσα Ἀνάφη ὀνομάσθαι. *Steph.*
e Stampalia.
f *Athen. Deipn. lib. 9.*

Du côté de la marine vers le ſud, en allant à la chapelle de [a] Nôtre-Dame du Roſeau, on voit ſur un petit tertre les ruines du Temple d'Apollon [b] Eglete ou brillant de lumiere. Strabon qui parle de ce Temple ne dit pas à quelle occaſion il fut bâti; [c] c'eſt Conon de qui nous l'apprenons : ſuivant cet Auteur la flote de Jaſon revenant de la Colchide fut battuë d'une ſi furieuſe tempête, qu'on eût recours aux priéres & aux vœux. Apollon vint de fort bonne grace au ſecours de tant de Heros : la foudre qui tomba du Ciel [d] fit ſortir du fond de la mer une Iſle pour les recevoir : on y dreſſa un autel à Apollon ſauveur des Argonautes; ce Dieu fut remercié parmi les verres & les pots; Medée & les Dames de ſa cour firent les honneurs de la fête : le vin & la joye leur inſpirerent de belles ſaillies, & ſur tout, dit Conon, on ne manqua pas de railler les Heros, ſans doute ſur la peur qu'ils n'avoient pû cacher dans la tempête : les Heros de leur côté n'étoient pas muets; toute la nuit ſe paſſa en railleries piquantes : je ne ſçai qui laiſſa par écrit cette hiſtoire dans Anaphe; mais Conon aſſûre qu'après que cette Iſle fut peuplée, les habitans en celebrerent tous les ans l'anniverſaire : on y ſacrifioit à Apollon; le vin n'y étoit pas épargné; & ſuivant l'eſprit de l'inſtitution, les plaiſanteries n'y étoient pas non plus oubliées : les Grecs ſont admirables pour s'eſcrimer à ces jeux d'eſprit.

Les ruines de ce Temple conſiſtent en quelques morceaux de colonnes de marbre qui en indiquent la ſituation : on y voit une belle architrave de même pierre, ſur laquelle il y a eu une inſcription fort longue; peut-être faiſoit-elle mention du conte de Conon, mais elle eſt ſi uſée qu'à peine connoît-on qu'il y ait eu des caracteres ſur ce marbre. On a bâti à quelques pas de là une chapelle des débris du Temple : la carriére de marbre en eſt tout proche du côté de la mer, au pied d'une des plus effroyables roches qui ſoit au monde, & ſur laquelle eſt bâtie la chapelle de la Vierge. On voit auſſi dans ce quartier les ruines d'un bel édifice de marbre qui ne paroît pas de la premiére antiquité, mais du temps des Ducs de Naxie.

Après avoir eſcaladé cette roche par un temps épouvantable, nous nous promenâmes dans les endroits de l'Iſle les plus favorables pour herboriſer : j'y remarquai la *Fagonia Cretica, ſpinoſa. Inſt. Rei herbar.* qui n'eſt gueres plus épineuſe que celle que j'ai trouvée en Eſpagne dans le Royaume de Grenade, & que j'ai nommée, *Fagonia Hiſpanica, non ſpinoſa. Inſt.* Je crois qu'il faut regarder ces deux eſpéces comme des varietez de la même plante.

a Παναγία. Καλλιμάρμαρα.
b Και πλησίον Κρίτης Ανάξ ιν ἡ τὸ τῦ Αἰγλητου Ἀπόλλωνος ἱερον. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Αἴγλη. Fulgor.
c *Narrat.* 49.
d Φάινο, in lucem edo, d'où vient Ανέφηνε.
e Αλογόμανδρα, Parc aux chevaux.
f Πρασονήσι, Iſle aux Poireaux.
g Τραγονήσι, Iſle aux Boucs.

Aſſûrez de la retraite des bandits, nous nous diſpoſâmes à paſſer à Stampalia, Iſle à 40. milles de Nanfio, entre l'eſt & l'eſt-nord-eſt; mais les vents contraires nous obligerent d'aller à Mycone, où nous n'arrivâmes que le 22. Octobre après avoir rélâché en pluſieurs endroits.

L'Iſle de MYCONE qui s'étend de l'eſt à l'oueſt, a 36. milles de tour, ſituée à 30. milles de Naxie, à 40. de Nicarie, & à 18. milles du port de Tine; quoique le canal qui eſt entre le cap Trullo de Mycone & le Tine, n'ait que 18. milles de largeur : celui de Mycone à Delos n'eſt que de trois milles depuis le cap [e] Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos : car Pline qui a peut-être compté d'un port à l'autre donne juſques à 15. milles à ce canal : on y voit les deux petits écueils de [f] Praſoniſi, que Mrs. Spon & Wheler ont pris pour [g] Tragoniſi ou Dragonera, autre écueil du côté de l'eſt-ſud-eſt, & par conſequent hors du canal dont nous parlons.

Le port de Mycone eſt fort découvert, & regarde entre l'oueſt & l'oueſt-nord-oueſt; mais le golphe qui eſt à côté de ce port & qui ſe termine en cul de ſac, eſt aſſez bon pour les plus gros bâtimens, qu'une jettée naturelle, formée par des rochers preſque à fleur d'eau, met à couvert du vent du nord. L'entrée de ce golphe eſt entre le nord & le nord-nord-oueſt : le port d'Ornos eſt oppoſé au fond du golphe, & regarde entre le ſud & le ſud-ſud-eſt. L'Iſle de [h] Saint George ſe trouve à la pointe du golphe à main droite, tout près de deux rochers iſolez avec la grande & la petite Iſle aux [i] Ecreviſſes : les autres ports de l'Iſle ſont le port [k] Palermo & le port Sainte-Anne; le port Palermo eſt fort grand, mais trop expoſé au vent du nord; le port Sainte Anne eſt fort découvert auſſi & regarde le ſud-eſt.

Les matelots de Mycone paſſent pour les plus habiles de tout le pays; il y a pour le moins 500. hommes de mer dans cette Iſle, & l'on y compte plus de 100. bateaux, outre 40. ou 50. gros caiques deſtinez pour le negoce de Turquie & de la Morée; celui de Turquie ſe fait en cuirs & en [l] marroquins que l'on va charger à [m] Siagi proche de Smyrne & à Scalanova; celui de la Morée roule preſentement ſur le vin, dont les Myconiotes fourniſſent l'armée Venitienne à Napoli de Romanie : il y a des caiques à Mycone qui portent juſques à ſept ou huit cens barils de vin; le barril peſe [n] 150. livres de France; ce n'eſt ſouvent que de l'eau rougie, mais les Venitiens le payent ſuivant ſa force & ſa qualité; car les Grecs ne peuvent pas s'empêcher de tromper : on recueille ordinairement à [o] Myco-

h Γυρονήσι. Iſle de Saint George.
i Καβαλλάρια, l'Iſle aux Ecreviſſes.
k Πάνορμος, Port à recevoir toutes ſortes de vaiſſeaux.
l Cordouans.
m Teos.
n 50. oques.
o Authoritas vino Myconio. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 14. *cap.* 1.

Tom: I. Pag: 106.
Stapodia
Tragonisi
MYCONE
Port Ornos
Prasonisi
Delos
La grande Delos
ou
l'Isle Rhenée
Port de Skinos
Port S. Jean
San Nicolo
LE TINE

cone 25. ou 30. milles barrils de vin par an, & l'on y cultive la vigne depuis fort long-temps. [a] Mr. Wheler y acheta une médaille d'argent à la tête de Jupiter, au revers c'est une grappe de raisin.

L'Isle de Mycone est fort aride, & ses montagnes sont peu élevées; les deux plus considerables portent le nom de Saint Helie : l'une est tout près du cap Trullo à l'entrée du canal de Mycone & de Tine : l'autre est à l'extremité de Mycone vis-à-vis Tragonisi : le nom *Dimastos* que [b] Pline donne à la plus haute montagne de l'Isle, convient également à toutes les deux, puisque chacune a le sommet fendu en deux parties. [c] Ovide qui dans son voyage du Pont avoit vû Mycone de plus près que [d] Virgile, a eu raison de dire que c'étoit une Isle peu élevée, au lieu que Virgile dit tout le contraire : ce n'est pas que *humilis insula*, signifie aussi une Isle méprisable & vile, comme [e] Stace a appellé l'Isle de Seriphe.

Strabon rapporte que les Poëtes ont fait de Mycone le tombeau des Centaures défaits par Hercules, d'où étoit venu le proverbe [f] *Tout est dans Mycone*, pour dire, qu'un homme vouloit parler de tout dans le même discours. Etienne le Geographe qui a copié Strabon dans cet endroit comme en plusieurs autres, assûre que cette Isle a pris son nom d'un certain Myconus fils d'Ænius ; mais on connoît aussi peu l'un que l'autre, & la plûpart des anciens Auteurs sont tombez dans le même défaut ; la remarque de [g] Strabon & [h] d'Eustathe est beaucoup mieux fondée ; sçavoir que les Myconiotes étoient sujets à devenir chauves, puisque aujourd'hui la plûpart des habitans y perdent leurs cheveux à l'âge de 20. ou 25. ans. [i] Pline a outré l'observation, en assûrant que les enfans y naissent sans cheveux ; cela n'empêche pas que les habitans de cette Isle ne soient bien faits : ils passoient autrefois pour grands parasites, & ne le seroient pas moins aujourd'hui s'ils trouvoient des dupes. [k] Athenée cite Archiloque qui reprochoit à Pericles de tondre les napes à la maniére des Myconiotes. On lit dans le même Auteur quelques vers de Cratin qui ne

a MTKO.
b *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
c Hinc humilem Myconum cretosaque rura Cimoli. *Metamorph. lib. 7.*
d Quam Deus arcitenens oras & littora circum errantem, Mycone celsa, Gyaroque revinxit. *Eneid. 3.*
e Hinc spretæ Myconos, humilisque Seriphos, *Achil. 1.*

f Πανθ' ἀπὸ μίαν Μυκῶνον. *Rer. Geogr. lib. 10.*
g Μυκώνιος φαλακρός. *Strab. ibid.*
h *Ad Dionys. vers. 526.*
i Quippe Myconii carentes pilo gignuntur. *Hist. nat. lib. 12. cap. 37.*
k *Deipn. lib. 1.*

ne leur faiſoient pas trop d'honneur, mais il excuſe ces peuples ſur la pauvreté de leur Iſle.

Nos Francs appellent cette Iſle Micouli; on y recueille aſſez d'orge pour les habitans, beaucoup de figues, peu d'olives; les eaux y ſont aſſez rares en Eté; un grand puits en fournit à tout le bourg qui eſt le ſeul de l'Iſle & qui ne renferme gueres plus de trois milles ames; mais pour un homme qu'on y voit, on y trouve quatre femmes, couchées le plus ſouvent dans les ruës parmi les cochons; il eſt vrai que les hommes frequentent la mer. On y nomme tous les ans deux Conſuls pour y prendre ſoin des affaires. En 1700. les Myconiotes payerent 5000. écus de capitation & de taille réelle : l'Iſle dépendoit alors de Mezomorto Capitan Pacha : dans la derniere guerre, elle obéiſſoit au Bey de Stanchio Mahemet Bey, dit [b] Caſſidi, qui commande quelques galiottes pour purger l'Archipel de petits corſaires.

Le ſejour de Mycone eſt aſſez agréable pour les étrangers; on y fait bonne chere quand on a un bon cuiſinier, car les Grecs n'y entendent rien : les perdrix ſont en abondance & à bon marché en cette Iſle, de même que les cailles, les becaſſes, les tourterelles, les lapins & les becfigues; on y mange d'excellens raiſins & de fort bonnes figues : ordinairement les ſalades s'y font avec une eſpéce de [c] Laitteron tout à fait ragoutante quand on a frotté le plat avec de l'ail. [d] L'*Adralida* & la [e] *Radice* y ſont aſſez recherchées; la premiére eſt une eſpéce de Scorzonere, dont on donne la figure & la déſcription dans une des précédentes Lettres; & la *Radice* eſt la Chicorée épineuſe, dont les jeunes pouſſes ſe blanchiſſent naturellement dans le ſable le long de la mer. On fait un bon ragoût en Carême avec les *Vroulas* bouillies : le [f] fromage mou qu'on prépare en cette Iſle eſt délicieux; il n'y a que les cailles confites au vinaigre qui choquent les étrangers; car ces oiſeaux ſont réduits en eſpéce de bouillies; les gens du pays les preferent ſans doute aux cailles fraîches, parcequ'il ne faut point de bois pour les aprêter : on ne brûle à Mycone que des broſſailles tirées des Iſles de Delos.

Mycone a été poſſedée quelques années par les Ducs de Naxie : le [g] P. Sauger dit que Jean Criſpo vingtiéme Duc de l'Archipel la donna en mariage avec l'Iſle de Zia, à ſa fille Thadée épouſe de François de Sommerive; ce Seigneur n'en jouït pas long-temps, & les Venitiens étant maîtres de Tine s'accommoderent par bienſéance de Mycone, d'où vient que le Proveditеur de Tine ſe dit encore aujourd'hui Proveditеur de Mycone : Barberouſſe Capitan Pacha la ſoûmit à Soliman II. avec preſque toutes les Iſles que la République poſſedoit dans l'Archipel.

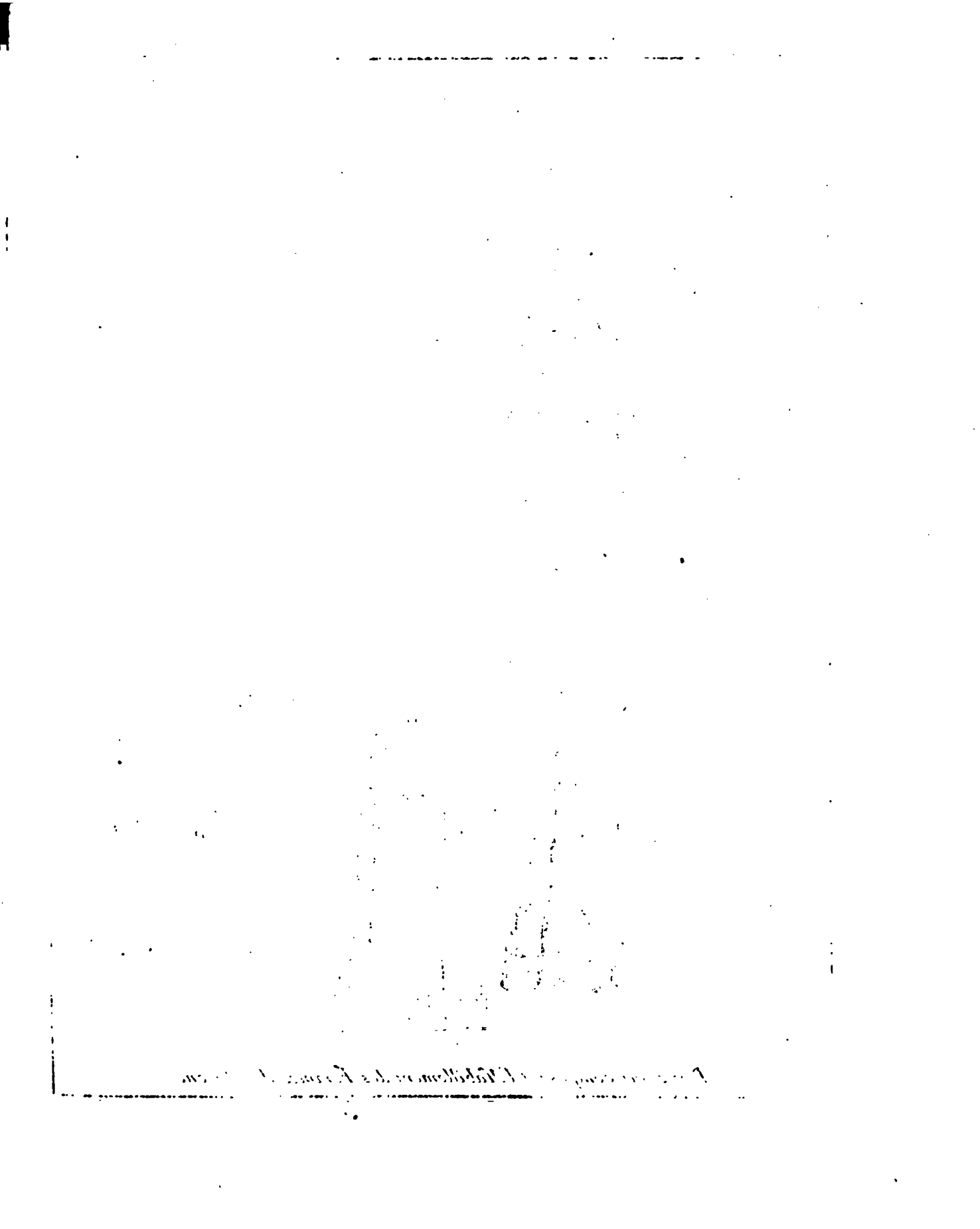
Il ne faut pas oublier ici que Mycone & Tine furent conquiſes ſous l'Empereur Henri, par André Gizi quelques années après la priſe de Conſtantinople par les François & par les Venitiens. Jerôme Gizi ſon frere eut pour partage Skyro & Scopoli. C'eſt de cet André Gizi, Monſeigneur, que deſcend le S[r]. Janachi Gizi, qui vous eſt connu par ſes ſervices, & que vous avez pourvû des patentes de Conſul de Mycone & de Tine; ſa famille s'eſt toûjours ſoûtenuë avec honneur depuis que les Latins conquirent l'Empire d'Orient. Nôtre Conſul plein de religion a fait ériger à Mycone une chapelle à Saint Louïs, & il entretient chez lui un Prêtre de nôtre rite pour y dire la Meſſe. L'Egliſe Latine du bourg dépend de l'Evêque de Tine, qui la fait déſervir par un Vicaire à 25. écus romains d'appointemens : l'Aumônier de M[r]. Gizi en a de plus conſiderables; mais on n'a rien à dire contre l'Evêque de Tine, puiſque la [h] Congregation n'en donne pas davantage aux Vicaires des autres Iſles : il y a même des Evêques qui ne leur donnent que 15. écus, & qui trouvent plus de Vicaires qu'ils ne veulent, parceque les Prêtres de l'Archipel ſont ravis d'occuper ces poſtes, pour reſter honorablement chez eux.

Pour des Egliſes Gréques, il y en a bien 50. dans Mycone; chacune a ſon Papas, & preſque tous les habitans ſont du rite Grec : il n'y a de Turc qu'un Cadi ambulant; ces ſortes de Cadis achettent une commiſſion du grand Cadi de Scio, & parcourent tout l'Archipel, faiſant afficher dans les bourgs par où ils paſſent, que tous ceux qui ont des procez, apportent leurs papiers, ou amenent les témoins neceſſaires, qu'on les dépêchera promptement & à bon marché : les Grecs naturellement chicaneurs ſont aſſez ſots pour venir à ce Tribunal, au lieu de s'accommoder à l'amiable devant les Adminiſtrateurs & les Papas.

Il y a pluſieurs chapelles & quelques monaſteres à Mycone; [i] *Paleocaſtriani* eſt un monaſtere de trois ou quatre religieuſes, ſitué preſque au milieu de l'Iſle autour de [k] Paleocaſtro ancienne forteresſe ruinée ſur une colline agreable : l'Egliſe de la [l] Trinité eſt dans l'enceinte de Paleocaſtro : celle de Sainte Marine n'eſt pas loin de là; on y celebre tous les ans le 17. Juillet une grande fête où l'on danſe & où l'on boit à la gréque, c'eſt à dire tout le jour & toute la nuit. A côté de Paleocaſtro dans une belle plaine à la veue du port Sainte Anne eſt le grand monaſtere de [m] *Trulliani*, occupé par dix ou douze Caloyers, & quelques vieilles Calo-

a Μυκόνου ἡ πόλις. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*
b en Teigneux.
c Sonchus lævis, auguſtifolius. C. B. *Conſeſo commilliere.*
d Scorzonera Græca ſaxatilis & maritima, foliis variè laciniatis. Coroll. Inſt. Rei herb. *Adralida.*
e Cichorium ſpinoſum C. B.
f Fouino.
g *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*
h *De propaganda fide.*
i Παλαιοκάστριανη, l'ancienne Egliſe du château.
k Ἡ παλαιὰ κάστρα. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 16.* Μόναχοι κάστρου Παλαιοῦ. *Scyl. Peripl.*
l Ἁγία Τριάδα, la Sainte Trinité.
m Τρουλλιανή. Le Dome, ou la Cathedrale.

lo-



Corcelet d'Hiver. Tom. I. Pag. 209.

Corcelet d'Eté.

Pieces qui composent l'Habillement des Femmes de Mycone.

loyeres ; ils ont de grands biens dans la plaine [a] d'Anomeria, quartier de l'Iſle le plus fertile. Le couvent de Saint Pantaleon eſt en deça de Paleocaſtro aſſez près du port Palermo ; mais il n'y a que trois ou quatre religieux. Les monaſteres abandonnez ſont celui de la [b] Vierge, de Saint George, & du Sauveur.

Outre le Conſul de France, il y en a un auſſi dans cette Iſle pour l'Angleterre, & un pour la Hollande, quoiqu'il n'y vienne aucun bâtiment de ces deux nations ; mais les Grecs ſe mettent à couvert des inſultes des Turcs avec une patente de Conſul. Les bâtimens François deſtinez pour Smyrne & pour Conſtantinople paſſent dans le canal de Tine & de Mycone, tirant entre le nord & le nord-eſt : dans les mauvais temps ils relâchent ordinairement à Mycone & y viennent prendre langue pendant la guerre. La route ordinaire des Anglois & des Hollandois eſt entre Négrepont & Macroniſi. Il vient ſouvent à Mycone des barques Françoiſes charger des grains, de la ſoye, du coton & d'autres marchandiſes des Iſles voiſines.

Les Dames de Mycone ne ſeroient point deſagreables ſi leurs habits étoient un peu moins ridicules ; cependant ces habits, & même les plus communs, leur reviennent à 200. écus ; il y en a qui coutent 150. ſequins : il eſt vrai que la plûpart de ces Dames ne s'habillent qu'une fois en leur vie ; es maris n'ont pas le chagrin de leur voir ſuivre les modes, & de mettre la main à la bourſe à chaque ſaiſon. Voici les piéces qui compoſent leur parure, elles ſont tout à fait groteſques.

La premiére eſt une eſpéce de [c] chemiſette *A*, laquelle à peine leur couvre la gorge ; elle a des manches à poignets ; ordinairement on la fait de [d] mouſſeline, de boucaſſin ou de toile de ſoye, relevée de paſſemens d'or ou de broderie : ainſi les plus riches chemiſettes ſont de veritables haires, car leurs ornemens s'impriment ſur la peau.

On met par deſſus la chemiſette une grande [e] chemiſe *B* de toile de coton ou de ſoye à manches auſſi larges que celles d'un ſurpris ; cette chemiſe deſcend juſques à mi-jambe & tient lieu de jupon ; elle eſt garnie de dentelles ou brodée de ſoye, de fil d'or ou d'argent.

La troiſiéme piéce eſt une eſpéce de [f] plaſtron *C*, couvert de broderie d'or ou d'argent que l'on applique ſur la gorge, & qui répond à un [g] juſte-au-corps ſans manches qui ne prend qu'au deſſous des bras, ſuſpendu ſur les épaules par deux gros cordons en maniére d'anſes ; comme toutes les femmes ne ſe ſervent pas de cette troiſiéme piéce, j'oubliai de la faire deſſiner : ordinairement elle eſt de toile de coton, pliſſée à petits plis & ſerrez ; mais garnie en bas de dix ou douze cercles de même étoffe, épais chacun de près d'un pouce, qui ſervent à relever le Colubi dont on va parler, & lui donnent une agréable rondeur.

Elles endoſſent enſuite un [h] corcelet *D*, qui a deux aîles ſur les côtez, & deux ouvertures pour paſſer les bras ; c'eſt une eſpéce de corps ſans manche, brodé d'or & d'argent, relevé de perles ; on le garnit de [i] manches en Hiver.

Ce corps débordé d'environ trois ou quatre pouces ſur le [k] colubi, eſpéce de jupon [l] fort épais & tout pliſſé, qui ne deſcend que ſur les genoux ; on le ferme par devant avec des rubans ; mais les Dames qui portent le juſte-au-corps, dont on a parlé ci-devant, en laiſſent paroître deux pouces, au deſſous du jupon. A Naxie pour relever le bas de ce jupon, on y met au deſſous trois ou quatre piéces de même ſtructure fort épaiſſes & fort lourdes. La choſe eſt encore plus ridicule à Andros ; car on y place un cerceau ſemblable à ceux qu'on met aux vertugadins.

La ſixiéme piéce de l'ajuſtement de ces femmes, eſt un [m] tablier *H* de mouſſeline ou de toile de ſoye toute brodée : comme la broderie a été inventée en Levant, on l'applique ſur tout ; & certainement on y brode bien plus proprement qu'en France ; mais leurs deſſeins ne ſont pas de ſi bon goût.

Elles portent en Eté des [n] bas de coton, & en Hiver des bas de drap rouge, ornez de dentelles d'or ou d'argent ; ces bas ſont tous répliſſez, car elles en chauſſent quatre ou cinq paires les unes ſur les autres : leurs jartiéres ſont de rubans garnis de [o] dentelles d'or ou d'argent, & nouez à deux ganſes.

Leurs [p] mules ſont de velours ; mais ſi courtes par deſſus qu'il n'y entre que les doigts des pieds, auſſi ces Dames marchent de très-mauvaiſe grace, trainant leurs pantoufles : on en voit quelques-unes qui ont des ſouliers à la Venitienne, qu'elles attachent avec de grands rubans à dentelles.

Enfin leur [q] couvre-chef eſt un voile de mouſſeline ou de toile de ſoye, long ordinairement de ſept ou huit pieds, ſur deux pieds de large ; elles le tortillent ſur la tête & autour du menton, d'une maniére agréable, & qui leur donne un air aſſez éveillé.

Cette Iſle ne produit pas des plantes extraordinaires ; nous y remarquâmes pourtant, l'*Iris tuberoſa, folio anguloſo. C. B. Pin.* que nous n'avions



a Ανωμέρια. La partie d'en haut.
b Παναγία Μούσινα. La Vierge de Mycone.
Αγίος Γεώργιος. Σωτήρας.
c Μεσοχιλίκιον.
d Πουκαμίσο.
e Υποκάμισον.
f Στηθαχιόν.
g Λιβίτσους.
h μπουσοβράσολα, μπ ſe prononce comme un β en grec vulgaire, βρουσοβράσολα Χρυσᾶ, μαργαριτάρια.
i μπουσομάνικα Επιμανίκια.
k Κολόβιον Colibi, ou Colobi.
l Ροῦχο καὶ φουστίνι. Drap & futaine.
m Προσοπόδια. Tablier.
n Κάρτζες.
o Καρτζόδετες.
p Κουτουροπάπουτζα.
q Βοῖλα καὶ χιντζοῦλα.

pas observée dans les autres Isles : j'en ai fait un genre particulier sous le nom d'*Hermodactylus*.

Nous observâmes sur la montagne de Saint Helie du cap Trullo que

Naxie reste entre le sud-sud-est & le sud.

La petite Delos entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Paros se trouve dans la même ligne.

Le milieu de la grande Delos & Cabronisi sont au sud-ouest.

Tragonisi à l'est-sud-est.

a Tragonisi est un méchant écueil de trois milles de tour, à un mille de Mycone de cap en cap au dessous de la montagne de Saint Helie de l'est; quoiqu'il faille faire près de 20. milles pour aller du port de Mycone à celui de Tragonisi : il n'y a presentement ni boucs ni chévres sauvages qui lui ont fait donner autrefois le nom de l'Isle aux boucs. Les bourgeois de Mycone, & sur tout les Moines de Trulliani y font nourrir leurs bestiaux; mais les bergers sont obligez de les ramener dans le mois d'Avril, parce que l'eau des pluyes commence à manquer : la bergerie est assez jolie, mais les deux chapelles que l'on y a bâti autrefois n'ont que les quatre murailles.

Stapodia est à 5. milles de Tragonisi, c'est une crête de rocher faite en selle à cheval, couverte de quatre ou cinq jolies plantes : on n'y voit ni bergers ni troupeaux, parce qu'il n'y a point d'eau douce, & que la mer en submerge une partie de temps en temps. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

# LETTRE VII.

## DESCRIPTION DES ISLES DE DELOS.

MONSEIGNEUR,

Les Grecs appellent aujourd'hui b *Dili* deux écueils de l'Archipel tout à fait abandonnez, & qui ne servent de retraite qu'à des Corsaires & à des bandits : c le plus grand s'appelloit anciennement l'Isle Rhenée, & d l'autre étoit connu sous le nom de Delos, le centre des fameuses Cyclades. Cette Isle qui n'a gueres plus de sept ou huit milles de tour, quoique e Pline lui en donne quinze, fut regardée comme un f lieu sacré dès que le bruit se fut répandu que Latone y avoit mis au monde Apollon & Diane. Les Grecs qui ont eu de l'esprit & de l'habileté avant les Romains, attacherent tant de grandeur à Delos & la rendirent si magnifique qu'elle fit l'admiration de toute l'antiquité: jamais Isle ne reçût tant de louanges ; & Pindare & Callimaque composerent des hymnes en son honneur. g Erysichton fils de Cecrops premier Roi d'Athenes y éleva un Temple à Apollon : ce Temple qui dans la suite devint un des plus superbes édifices de la terre, se trouvoit à l'entrée d'une grande ville bâtie de granit & de marbre, ornée d'un theâtre, de portiques, d'un bassin à representer des combats de mer, d'un h Gymnase & d'une prodigieuse quantité d'autels.

Jugez, Monseigneur, de l'empressement que nous avions de voir un pays si celebre dans les Auteurs. L'Isle de Delos qui est bien trois fois aussi longue que large, est au milieu de deux beaux canaux, l'un du côté de Mycone, & l'autre du côté de l'Isle Rhenée : dans celui de Mycone qui est à l'est-nord-est sont deux méchants i écueils accompagnez de quelques rochers. Le canal a trois milles de large du cap Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos; mais on compte six milles du port de Mycone au petit port de Delos, où l'on débarque ordinairement; il y a 15. milles de ce petit port à celui de San Nicolo de Tine. Pline n'a pas bien connu la distance de Mycone à Delos; car il l'a déterminée à 15. milles : il se trompe aussi touchant celle de Delos à Naxie qui est de 40. milles, quoi qu'il n'en compte que dix-huit: pour celle de Delos à Nicaria, il a raison d'assûrer qu'elle est de cinquante milles.

Le canal qui est entre les deux Delos n'a gueres plus d'un demi mille de largeur vers le grand k *Rematiari*; écueil dont le nom me parut si extraordinaire, que je m'attachai à rechercher son étymologie, & quoique cette découverte ne soit pas importante, je me sçai bon gré de l'avoir faite. *Rematiari* en Grec vulgaire signifie une personne sujette à des fluxions ; & comme cet écueil assez plat est souvent inondé par les eaux du canal, les Grecs qui ont l'esprit badin l'ont nommé *Rematiari*; c'est-à-dire une Isle sujette à Rhumatisme ou à être souvent submergée. Les anciens ont fait plus d'honneur à cet écueil, & l'avoient consacré à Diane sous le nom d'Hecate; car nous lisons dans Suidas qu'on

a Τραγονῆσι, Isle aux boucs. Dragonera.
b Δῆλος.
c Μεγάλος Δῆλος Ῥήνεια, antiquorum.
d Δῆλος, antiquor. Μικρὸς Δῆλος, *que les Francs appellent*, Sdiles.
e *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
f *Strab. Rerum Geog. lib. 10.*
g *Euseb. Chron. grac. & lat. pag. 76. Cedren. Compend. Hist. Syncell. Chronogr.*
h Πολύβωμος. *Callim. Hymne sur Delos, vers. 266.*
i Πρασονῆσοι. Les Isles aux poireaux.
k Ῥεματιάρης, Rheumatismo laborans, Ῥεματίζειν, aquis obruere pro Ῥευματίζειν.

llent un peu
e leur proüe
! le port du
eſt entre les
je aux galio-

: Mr. Gizi
ıs accompa-
lſle ; l'im-
nous permit
lebarquâmes
tout à l'ex-
ron 20. pas
les grandes
n Automne
le le recon-
bords, &
l'il nous fit
rir de ſoif,
ɔn & Whe-
ıer, du cô-
ɔ. pas de la
ıous debar-

it le marais
ɔte; car ce
la fontaine
ion ſéparé-
: pas croya-
in ovale où
rcequ'il n'y
e nom de
ıain d'hom-
rempliſſoit
de la mer,
es navales:
ıi apparem-
nps-là, eſt
lote.
petite émi-
plat, une
ıipel; c'eſt
de diame-
! partie par
en Hiver
y avoit en
en Jan-
eſt à 100.
los ; mais
ıui eſt op-

ıine *Inopus*
! que celle
le même
temps

*aq. Hym. ſup.*

pas obſervé
genre partic
Nous ob
lie du cap
Naxie re
La petite
oueſt.
Paros ſe
Le milieu
au ſud
Tragonif
a Tragon
les de tour,
au deſſous
quoiqu'il fai
du port de

# Mons

Les Gre
écueils de l'
ne ſervent
bandits : c
l'Iſle Rhené
de Delos, l
Iſle qui n'a
tour, quoiq
gardée com
fut répandu
Apollon &
prit & de l'h
tant de gran
que qu'elle
jamais Iſle r
& Callimaq
honneur.
Roi d'Athe
Temple qui
bes édifices
grande ville
d'un theâtre
ter des com
prodigieuſe
Jugez, M
avions de vo
L'Iſle de De

a Τραγονήσι,
b Δῆλος.
c Μεγάλος Δι
d Δῆλος, ani
Sdiles.
e *Hiſt. nat. li*
f *Strab. Rerum*

qu'on l'appelloit l'Iſle [a] d'Hecate ou Pſammite, du nom de certains gâteaux que l'on y offroit à cette Déeſſe.

Comme cet écueil eſt dans l'endroit le plus étroit du canal, il y a apparence qu'il fut choiſi par Polycrate, ce fameux Tyran de [b] Samos, pour y faire tendre cette chaîne dont parle Thucydide, laquelle attachoit l'Iſle Rhenée à Delos, & marquoit que l'on conſacroit la premiére à Apollon Delien. Il eſt probable auſſi que ce fut dans ce même endroit que [c] Nicias traverſa le canal pour entrer dans Delos; on ne peut rien imaginer de plus pompeux que cette entrée : Nicias informé que les Prêtres députez des villes de Gréce debarquoient ordinairement en deſordre, & qu'on leur ordonnoit ſouvent de chanter les Hymnes d'Apollon ſans leur donner le temps de s'habiller, fit mettre à terre dans l'Iſle Rhenée, les victimes, les preſens & toute ſa ſuite. On jetta durant la nuit un pont ſur le canal, & le lendemain on fut tout étonné de voir paſſer cette proceſſion ſur ce pont couvert de riches tapis, avec des parapets peints, dorez & garnis de fleurs; tous ces préparatifs avoient été apportez d'Athenes : la compagnie marcha en bon ordre, bien parée, chantant agréablement. On ſacrifia dans le Temple d'Apollon, les jeux ne furent pas oubliez, il y eut des répas magnifiques, & Nicias fit dreſſer un grand Palmier de bronze qu'il conſacra au Dieu de l'Iſle : ce Capitaine Athenien pouſſa la magnificence plus loin, il deſtina les revenus d'une ferme conſiderable pour un repas où il voulut que les Deliens fuſſent invitez tous les ans, afin de s'attirer par leurs ſacrifices les bienfaits des Dieux : on grava ſur une pyramide cette donation pour la rendre authentique & irrévocable.

Le canal dont nous parlons a trois milles de large du [d] cap du Chameau au port Pyrgos de la grande Delos: l'une des embouchures de ce canal eſt au ſud & l'autre au nord. Le grand Rematiari ſe trouve au ſud-oueſt, & le petit Rematiari à l'oueſt : la diſtance d'un écueil à l'autre eſt auſſi grande que celle de la côte de la petite Delos au grand écueil: mais la diſtance de ce grand écueil à la grande Delos eſt beaucoup plus conſiderable: les vaiſſeaux de guerre donnent fond vers la pointe meridionale du grand Rematiari, où il y a un très-bon mouillage, & l'on y a vû juſques à cent dix vaiſſeaux de guerre après la bataille de [e] Salamine, deſtinez, à la ſollicitation des Atheniens, pour délivrer l'Ionie de la tyrannie de Perſes : [f] Diodore de Sicile dit que cette flote étoit de deux cens cinquante galéres.

Les vaiſſeaux paſſent entre les deux écueils & la grande Delos, lorſqu'ils veulent ſortir par l'embouchure du nord, les galéres mouillent un peu plus bas vers le ſud, & viennent mettre leur proüe ſur la grande Iſle dans un port appellé le port du Général; l'autre partie de ce canal qui eſt entre les écueils & la petite Delos ſert de paſſage aux galiotes & aux caïques.

[g] Nous partîmes de Mycone avec Mr. Gizi Conſul de France, qui voulut bien nous accompagner pour examiner les ruines de cette Iſle; l'impatience où nous étions d'y arriver ne nous permit pas d'aller juſques au petit port, nous debarquâmes à une langue de terre [i] au nord-eſt; tout à l'extremité de l'Iſle : un petit lac [2] d'environ 20. pas de large qui ne ſe deſſeche que dans les grandes chaleurs & qui ſe remplit en Hiver & en Automne ſe preſenta d'abord à nous; il eſt aiſé de le reconnoître par les Tamaris qui ſont ſur ſes bords, & nous donna d'autant plus de joye, qu'il nous fit concevoir l'eſperance de n'y pas mourir de ſoif, comme en coururent le riſque Mrs. Spon & Wheler en 1675. ce lac eſt à 50. pas de la mer, du côté qui regarde la grande Delos, & à 280. pas de la pointe de la langue de terre où l'on nous debarqua.

[h] Il ſemble que cette piéce d'eau ſoit le marais rond dont parlent Callimaque & Herodote; car ce nom de marais ne ſçauroit convenir à la fontaine *Inopus*, puiſque Callimaque fait mention ſéparément du marais & de la fontaine: il n'eſt pas croyable non plus que ce [i] marais ſoit le baſſin ovale où l'on repreſentoit les combats de mer, parcequ'il n'y a aucune apparence qu'on eût donné le nom de marais ou de lac à un [k] baſſin fait de main d'homme, très-bien cimenté, & que l'on rempliſſoit comme nous le ferons voir, de l'eau de la mer, lorſqu'on vouloit repreſenter des batailles navales: il faut donc conclure que nôtre lac, qui apparemment s'eſt comblé en partie depuis ce temps-là, eſt le marais rond de Callimaque & d'Herodote.

A 255. pas de ce lac, au-delà d'une petite éminence, on trouve dans un terrain aſſez plat, une des plus belles ſources 3 de tout l'Archipel; c'eſt une eſpéce de puits, d'environ 12. pas de diametre, enfermé partie par des rochers, & partie par une muraille; l'enceinte eſt couverte en Hiver des eaux qui ſe répandent par deſſus; il y avoit en Octobre 24. pieds d'eau, & plus de 30. en Janvier & Février : cette admirable ſource eſt à 100. pas de la côte qui regarde la grande Delos; mais elle eſt beaucoup plus éloignée de celle qui eſt oppoſée à Mycone.

Certainement cette ſource eſt la fontaine *Inopus* de Pline; car j'ai ouï conter à Mycone que celle de Delos augmentoit & diminuoit dans le même temps

a Ἑκάτης Νῆσος πρὸ τῆς Δήλου κεῖται τι Νυκτίδιον, &c. *Suid.*
b *Thucyd. lib. 3.*
c *Plutarch. in Nicia.*
d Cabo Camila.
e *Herod. lib. 8.*
f *Biblioth. hiſt. lib. 11.*

g 24. Octobre 1700.
h Χρυσῷ δὲ προχόῃσιν πανέμορφος ἕστηκε λίμνη. *Callimaq. Hym. ſur Delos verſ. 261.*
i προχοειδὴς Λίμνη. *Herod. lib. 2.*
k Ναυμαχία.

temps que le fleuve Jourdain. a Strabon dit que c'eſt pouſſer les prodiges bien loin, que de faire paſſer le Nil juſques à Delos. Pline a pris la choſe plus ſerieuſement, & aſſûre que la fontaine *Inopus* augmentoit & diminuoit de même que le Nil: les habitans de Mycone ont retenu cette fable par tradition; mais ils confondent le Jourdain avec le Nil. Callimaque parle b d'*Inopus* comme d'une eau profonde, & Strabon comme d'une petite riviére. c Nôtre ſource a 24. pieds d'eau en Eté, comme l'on vient de dire; les armées Turques & Venitiennes y viennent faire aiguade, & je ſuis perſuadé qu'autrefois elle fourniſſoit d'eau aux deux Delos: car il n'y a point de ſource dans l'Iſle Rhenée. Strabon avoit été aſſûrément mal informé: il n'y a non plus aucun ruiſſeau dans Delos, ſi ce n'eſt quelques rigoles formées par les pluyes d'Hiver.

A 124. pas de cette belle ſource tout près de l'Iſthme qui ſépare du reſte de l'Iſle la langue de terre où nous débarquâmes, eſt un autre creux 4 aſſez profond, mais ſans eau; on nous aſſûra qu'il en étoit plein en Janvier & en Février.

Tout au haut de cet Iſthme tirant ſur la gauche, on entre dans les ruines 5 de l'ancienne ville de Delos. Nous y découvrîmes d'abord les futs de ſix colonnes de granit, d'un pied quatre pouces de diametre, poſez ſur la même ligne, trois débout, l'une panchée, & deux enterrées, dont on ne voyoit que les diametres.

A environ 16. pas de là, avançant toûjours à gauche & ſuivant les mêmes ruines 6, on voit à 30. ou 40. pas de la mer cinq belles colonnes de marbre de 16. pouces de diametre, diſpoſées auſſi ſur le même rang. A 25. pas plus loin il y a des morceaux d'autres colonnes de marbre canelées, de deux pieds trois pouces de diametre: on trouve aux environs quelques autres piéces de marbre; & un peu plus haut le long de la mer 7 s'élevent deux piliers de granit quarrez, aſſez minces: voilà tous les reſtes d'antiquité qui ſont ſur la côte de Delos vis-à-vis Mycone: ce n'étoit pas le plus bel endroit de la ville; les ports qui ſont entre les deux Delos avoient fait préferer avec raiſon la côte du couchant à celle de l'eſt-nord-eſt, où il n'y a que de méchantes cales.

La ville donc au lieu de s'étendre ſur la côte de Mycone faiſoit une eſpéce d'angle au travers de l'Iſle, du côté du couchant, & ſuivant la pente d'une petite colline 8, venoit joindre un des plus ſuperbes édifices 9 de l'Iſle, s'il en faut juger par les ruines; c'étoit peut-être un portique ſoûtenu par une colonnade, comme le marquent les cintres & les pilaſtres: les ruines de ce bâtiment ſont à 330. pas de Mycone, preſque vis-à-vis les deux piliers de granit 7 dont on a parlé. Du côte de la grande Delos, elles répondent à la calanque de Scardana 13, qui en eſt éloignée de 523. pas: on ne voit dans ces ruines que marbres caſſez, piédeſtaux, pilaſtres, architraves, cintres & bazes renverſées, la plûpart des colonnes en ont été enlevées; celles qui reſtent n'ont que 16. pouces de diametre, & les pilaſtres ont un pied cinq pouces de large: les cintres ſont d'une ſeule piéce quarrée de cinq pieds de diametre, taillée en demi cercle, large dans œuvre de trois pieds quatre pouces, avec des moulures d'un excellent goût dans leur ſimplicité: il y a des piédeſteaux de trois pieds deux pouces de diametre, ſur trois pieds & demi de haut, cilindriques; & ſur le corps d'un de ces piédeſtaux paroiſſent encore les traces d'une inſcription fort longue; mais ſi uſée que de plus habiles Antiquaires que nous ne pourroient peut-être y déchifrer un mot entier: nous y remarquâmes avec beaucoup de peine les caractéres ſuivans, ΑΝΙΙΟΧ qui peut-être formoient le commencement du nom d'Antiochus; il ſe peut faire que ce qui paroît un Λ ait été un Α, le premier Ι peut avoir ſervi de jambe à un Τ.

Antiochus Epiphane ou Epimane Roi de Syrie avoit embelli Delos d'un grand nombre d'autels & de ſtatuës, comme il paroît par un endroit de Polybe rapporté dans Athenée. d Il ſemble que le fragment du 41. livre de Tite-Live ne ſoit qu'une copie de ce que Polybe avoit publié de ce Prince magnifique juſques à la prodigalité: peut-être qu'il avoit fait bâtir ce portique où l'on avoit élevé ſa ſtatuë ſur le piédeſtal dont nous parlons: parmi ces piédeſtaux il y a deux chapiteaux corinthiens; les autres ont été emportez pour faire des mortiers, ſuivant la coûtume du Levant.

Après avoir examiné ces ruines, nous montâmes à droite ſur une colline 8 où nous ne remarquâmes aucuns reſtes de bâtimens. Avançant toûjours vers la mer du côté de la grande Delos, nous allâmes ſur une montagne 10 un peu plus eſcarpée, mais beaucoup plus baſſe que le mont Cynthe que nous avions toûjours devant les yeux: on voit entre ces deux collines deux ciſternes 11, 12. deſſechées, & les reſtes de quelques colonnes de marbre, leſquelles peuvent avoir ſervi à un Temple. On découvre ſur la montagne 10 des fondemens d'une partie de la ville, qui s'étendoit juſques à la mer: Mr. Wheler ſoupçonne avec raiſon que c'étoit la nouvelle Athenes d'Adrien, bâtie par les Atheniens aux dépens de cet Empereur, & appellée e *Olympieion* par Etienne le Geographe; ce nom vient du ſurnom d'Olympien, marqué ſur une médaille des Nicomediens, où Adrien eſt appellé Dieu

a *Rerum Geogr. lib. 6.* In Delo inſula Inopus fons eodem quo Nilus modo ac pariter cum eo decreſcit augeturque. *Plin. Hiſt. nat. lib. 2. cap.* 101.

b Βαθὺς Ἰνωπὸς. *Verſ.* 263.

c Ποταμὸς δὲ διαῤῥεῖ τὴν νῆσον Ἰνωπὸς οὐ μέγας καὶ γὰρ τοῦτος μικρός. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 10.

d *Deipn. lib.* 5.

e ΟΛΥΜΠΙΕΙΟΝ. *Steph.*

Dieu Olympien ; on lui a donné le même nom [a] sur une médaille des Ephesiens, où il est representé avec Lucius Verus : [b] Adrien, comme nous l'apprenons de Spartien étant à Athenes y fit bâtir un Temple & un autel, qu'il consacra lui-même sous le nom du Jupiter Olympien.

D'un côté la ville d'Adrien s'étendoit jusques au Gymnase 15, & de l'autre jusques au portique d'Antiochus sans qu'il y eût aucune interruption entre cette nouvelle ville, & la grande où étoit le Temple d'Apollon : [c] on ne trouve même ni fondemens ni mazures dans aucun autre quartier de l'Isle, d'où l'on peut conjecturer que l'on n'avoit fait qu'une seule & puissante ville de toutes les petites villes ou bourgades qui avoient donné lieu à Callimaque d'appeller Delos une Isle à plusieurs villes. Il paroît par une inscription, rapportée dans [d] Mr. Spon, & dont le marbre est dans le cabinet de Mr. Baudelot, qu'il y avoit plusieurs Temples dans la nouvelle Athenes de Delos ; sçavoir ceux d'Apollon, d'Hercule, de Neptune.

De cette montagne on découvre la [e] Calanque de Scardaca 13 où débarquerent Mrs. Spon & Wheler, & qu'ils prirent pour le petit port ; mais ce petit port est plus haut vers la pointe du petit Rematiari.

A côté de cette Calanque à 170. pas de la mer dans un lieu assez plat 15, sont encore débout six colonnes de granit, & un pilier quarré de même pierre : il y avoit 11. colonnes débout dans le temps que Mrs. Spon & Wheler y arrivérent, nous en comptâmes 25. de renversées ; les unes & les autres paroissent avoir été posées quarrement : quelques-unes ont un pied & demi de diametre : les autres ont deux pieds moins deux pouces ; la plûpart sont hautes de 9. pieds & demi : la tradition veut que cet endroit-là fût le Gymnase de l'Isle ; & c'est aussi pour cette raison que les corsaires appellent Delos les Ecoles, pour la distinguer de la grande Delos : ce prétendu Gymnase étoit tout de granit ou de pierre du pays : le granit se tiroit du mont Cynthe ; les inscriptions qui parlent des Gymnasiarques sont dans un bassin ovale que l'on va décrire.

A gauche & environ 45. pas du Gymnase dans un petit fond est la fontaine du Maltois 16, petit puits dont l'ouverture est à fleur de terre & comme en lozange ; l'eau n'y étoit qu'à sept ou huit pieds de profondeur en Octobre, Janvier & Février.

A 100. pas du Gymnase presque sur la même ligne & à 345. pas de la mer, se trouve un bassin 17 ovale de 289. pieds de longueur, sur 200. pieds de largeur, entouré d'une muraille haute d'environ 4. pieds, presque toute revêtue d'un ciment fort épais & propre à retenir l'eau ; elle s'y dégorgeoit par un canal d'un pied & demi de large, lequel venoit de la mer, & dont l'embouchure étoit opposée au Gymnase : ce bassin s'appelle presentement la [f] danseuse, ou le lieu propre à danser : en effet il ne peut servir qu'à donner le divertissement de la danse aux matelots & aux pêcheurs. Quoique les anciens Auteurs n'assurent pas qu'on representât des batailles navales à Delos, il semble pourtant que ce bassin étoit destiné pour ces sortes d'exercices ; mais il falloit pour cela que les bâtimens fussent bien petits ; au contraire le canal ouvert entre les deux Delos nous parut admirable pour ces sortes de spectacles dans un beau jour, puisque le peuple des deux Isles rangé sur les côtes & sur les hauteurs les pouvoit considerer fort commodément, & qu'on pouvoit se servir de galéres & de vaisseaux ordinaires pour les representer. Quoi qu'il en soit l'eau de la pluye qui s'étoit amassée pendant le mois de Février dans le bassin dont nous parlons, étoit fort salée & presque amére, au lieu que celle des autres mares d'eau de la pluye, étoit fade & douçatre, ce qui semble prouver que ce bassin se rempliſſoit autrefois de l'eau de la mer, dont il est resté beaucoup de sel & de vase.

Il n'est pas surprenant que Mrs. Spon & Wheler ayent pris ce bassin pour le marais de Callimaque ; ils furent mal conduits, & ne virent ni le lac rond que nous avons décrit, ni la fontaine *Inopus* : nous devons à nôtre impatience la découverte de cette fontaine ; car nous n'aurions pas vû la langue de terre où elle est, si nous avions été jusques au petit port, au lieu que ces Mrs. qui venoient de Tine enfilerent le grand canal & mirent pied à terre à Scardana. [g] La comparaison qu'Herodote fait du marais qui étoit en Egypte à Saïs auprès du Temple de Minerve avec celui de Delos, paroît d'abord favoriser leur pensée ; puisque celui de Saïs étoit enfermé par une muraille fort propre, de même que le bassin dont nous parlons ; mais il semble que la comparaison de cet Auteur tombe plûtôt sur la figure & sur la grandeur du marais de Delos que sur ses ornemens.

En descendant dans ce bassin moitié comblé aujourd'hui, nous découvrîmes d'abord un piédestal quarré, de deux pieds cinq pouces de haut sur deux pieds un pouce de large, à moitié cassé, & l'on n'y lit plus qu'une partie de l'inscription qui parle du Gymnasiarque Seleucus de Marathon : on la rapporte ici toute entiére, telle que Mrs. Spon & Wheler la lûrent en 1675. le côté effacé fait voir ce qui manque ; car on ne trouve à present que ce qui reste à main droite.





a Θεὸς Ολύμπιος, *legenda*, Νικομήδειον.
b Αὐτοκ. Καισαρ. Αδριανος Ολύμπιος, Λούκιος Οὐήρος Καισαρ. *Legenda*, Εφέσιων.
c Ω μεγάλα δ' πολίσσαις, πολύσπλοια, πολλὰ φέρουσα, *Callim. Hymn. sur Delos, vers.* 266.
d *Miscell. Erud. antiq. sect.* 10.
e Λιμένας καὶ Λιμίον.
f Χορεύτρα καὶ Χορεύτορες.
g *Lib.* 2. *cap.* 170.

ΤΟΥ
ΚΟΣ
ΣΙΑΡΧΩΝ

Pour l'inſcription de Mithridate Eupator, mentionnée par Mrs. Spon & Wheler, peut-être qu'elle a été enlevée depuis ce temps-là : il n'eſt pas ſurprenant qu'on eût dreſſé dans cette Iſle des ſtatuës à ces deux Princes ; à Mithridate Evergete, par rapport à ſes bienfaits ; à ſon fils Eupator, à cauſe de ſa puiſſance redoutable : ce Prince fit ſaccager Delos, ſous prétexte qu'elle avoit quitté le parti des [a] Atheniens ſes amis, & reçû un Gouverneur de la part des Romains. [b] Dans le déſordre donc que les troupes y cauſérent, on épargna les ſtatuës des Mithridates, & l'on n'eut point de reſpect pour celles des autres Princes.

Nous apperçûmes ſur la gauche & dans le même baſſin un morceau d'un autre piédeſtal cilindrique à demi enterré dans le ſable ; après l'avoir découvert & lavé, nous y lûmes une partie d'une inſcription aſſez maltraitée, laquelle fait mention du Roi Nicomede Epiphane, & d'un Gymnaſiarque qui lui avoit fait dreſſer une ſtatuë ; ce piédeſtal a dix-ſept pouces de diametre : voici l'inſcription.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔ..
ΤΟΥ ΕΥΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ.
ΝΙΚΟΜΕΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ
.... ΚΟΥΡΙΑΝΟΣ ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ..
ΡΑΜΝΟΥΣΙΟΣ. ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟ.

[c] C'eſt ce Nicomede Epiphane Roi de Bithinie qui fit mourir ſon pere Pruſias, & qui eut pour ſucceſſeur Nicomede Philopator ſon fils. J'achetai à Erzeron une médaille d'argent de Nicomede Epiphane : la tête en eſt admirable ; mais le revers n'eſt pas de la même main.

Tom. I. Pag. 214.

---

A droite de ce baſſin vers le bas environ 50. pas en montant ſur une petite éminence 18 ſubſiſtent encore les reſtes de quelque beau Temple, autant qu'on en peut juger par les débris de pluſieurs colonnes de marbre d'environ deux pieds moins deux pouces de diametre, moitié canelées & moitié à pans, ou peut-être canelées par les deux bouts & taillées à pans dans l'entre-deux ; les canelures & les pans ſont larges de trois pouces & demi : nous ne pûmes lire que le mot ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ſur le reſte d'un autel cilindrique, beaucoup plus gros que les piédeſtaux précedens, orné de têtes de bœufs, de feſtons & de grapes de raiſin ; le deſſus de cet autel eſt un peu creux, & propre pour y brûler de l'encens ; il faut par là diſtinguer les autels des piédeſtaux qui ſoûtenoient des ſtatuës, & qui par conſequent étoient tout plats : ces autels ſont frequens dans les deux Deloe, nous en découvrîmes un ſi beau que je l'ai fait graver.

On lit à quelques pas de là ſur un bout d'architrave de marbre en caractéres parfaitement beaux de trois pouces de haut ΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥ, reſtes de l'inſcription ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥΤΥΧΟΥ dont parlent Mrs. Spon & Wheler ; mais ce dernier la place trop près du portique de Philippe de Macedoine.

Mr. Spon doute ſi ce Denys Eutyches fut le fils de ce fameux Tyran de Syracuſe, avec qui les Carthagi-

[a] *Strab. Rerum Geog. lib. 12.*
[b] *Flor. lib. 3. cap. 5.*
[c] *Appian. de bello Mithrid.*

taginois eurent de ſi cruelles guerres : il eſt pourtant certain que le ſurnom d'heureux convient mieux à ſon pere, que [a] Diodore de Sicile appelle très-fortuné : le fils au contraire fut le plus malheureux de tous les hommes ; ſur la fin de ſes jours il fut obligé d'élever des enfans pour gagner ſa vie. Si l'inſcription parle du premier Tyran de Syracuſe, il y a apparence que ce deſtructeur des Temples avoit voulu reparer ſes impietez par les preſens qu'il fit à Apollon. Ne pourroit-on pas penſer que le Denys dont il s'agit, fut un des Tyrans d'Heraclée du Pont qui regna fort heureuſement pendant 30. ans ſuivant [b] Memnon : [c] Diodore de Sicile pouſſe ſon regne juſques à 32. ans, & [d] Athenée juſques à 33. Il merite plus le nom d'heureux que les Denys de Syracuſe, qui furent l'horreur de leur ſiécle.

De cette architrave tirant vers la mer, on marche dans les ruines d'une partie de la ville, tout le long de la côte. A deux pas de la même architrave on rencontre quelque reſtes 19 de lions de marbre tous en piéces ; quoique plus aiſez à connoître que ceux qui ſont à côté du Temple d'Apollon ; le Sr. Oſtovichi, l'un des meilleurs bourgeois de Mycone, qui chaſſe tous les jours à Delos, nous aſſûra qu'il y en avoit vû cinq entiers il y a quelques années.

On découvre enſuite les ruines 20 d'un bâtiment très-magnifique tout au bout du baſſin ovale qui regarde le Temple d'Apollon ; une infinité de colonnes de marbre, montrent encore qu'elles avoient été alignées ſur un quarré auſſi large que le petit diametre de ce baſſin : c'étoit peut-être un portique bâti par Denys Eutyches dont nous venons de voir l'inſcription ; car l'architrave & l'autel, où le nom de ce Prince eſt gravé, ſont tout près de ces ruines ; quelques-unes des colonnes ſont encore debout, la plûpart ſont renverſées & caſſées ; il y en a d'unies de 20. pouces de diametre, & d'autres taillées à pans de 18. pouces ſeulement ; entremêlées les unes & les autres de quelques gros piliers de granit.

De ce portique vers le petit port 14 tout eſt plein de colonnes du marbre & de piliers de granit : ces colonnes ont deux pieds de diametre, & leurs canelures ſont larges de 4. pouces : [e] ces débris 21 ſont ſi magnifiques, que nous les prîmes pour les reſtes du Temple de Latone.

On compte environ 240. pas du baſſin ovale au Temple d'Apollon 22. dont les ruines brillent encore plus que celles des autres édifices de l'Iſle : ce Temple ſi recommandable parmi les anciens, ſitué à près de cent pas du petit port, étoit l'ouvrage de toutes les Puiſſances de la Gréce qui avoient contribué à ſa conſtruction & à ſon entretien. [f] Plutarque nous apprend qu'il renfermoit une des ſept merveilles du monde : c'étoit un autel conſtruit avec des cornes diſpoſées d'une adreſſe merveilleuſe, ſans colle ni chevilles : il eſt à craindre que cet Auteur n'exagére la beauté de cette piéce autant que celle des nids des Alcyons.

Les reſtes de la ſtatuë d'Apollon 23 ſont preſque à l'entrée de ces ruines & conſiſtent en deux piéces ; le dos eſt d'un côté, le ventre & les cuiſſes de l'autre : on ne lui a laiſſé ni tête, ni bras, ni jambes : c'étoit une ſtatuë coloſſale d'un ſeul bloc de marbre, & dont les cheveux tomboient ſur ſon dos par groſſes boucles : ce dos a ſix pieds de large, mais l'on n'y voit plus de marques d'aucun ornement, & les plus vieux habitans de Mycone ne ſe ſouviennent pas d'avoir vû cette figure entiére ; le tronc en eſt tout nud, & il a dix pieds de la hanche au genou : les ſculpteurs de ce temps-là étoient trop habiles pour avoir placé une ſi grande figure à une hauteur ordinaire : il y a toute apparence qu'elle étoit deſtinée pour le frontiſpice du Temple d'où elle n'auroit paru que de grandeur naturelle, & l'on peut juger par là de l'élevation de cet édifice : on peut conjecturer auſſi par les ruines, qui ont plus de 300. pas de long, que le frontiſpice de ce Temple regardoit la grande Delos, & qu'il étoit couvert par un dôme d'un grand diametre.

Ces ruines ſont preſentement de gros morceaux de colonnes briſées, d'architraves, de bazes, de chapiteaux entaſſez confuſément ; parmi tant de piéces, vers le bas de ces débris eſt un quartier de marbre bien équarri, qui ſans doute a ſervi de plinthe à la ſtatuë d'Apollon : ce marbre qui a 15. pieds & demi de long, dix pieds neuf pouces de large, & deux pieds trois pouces d'épaiſſeur, eſt percé au milieu comme ſi l'on avoit voulu le vuider pour le rendre plus leger : on lit en parfaitement beaux caracteres ſur ſon épaiſſeur qui eſt tournée du côté de la mer :

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

[g] Plutarque rapporte dans la vie de Nicias, que cet illuſtre Athenien fit dreſſer auprès du Temple de Delos un grand Palmier de bronze qu'il conſacra à Apollon, & que les vents renverſerent enſuite cet arbre ſur une ſtatuë coloſſale élevée par les habitans de Naxos : il eſt hors de doute que c'étoit la ſtatuë d'Apollon dont on vient de parler : pour l'inſcription, il eſt certain qu'elle eſt de ce temps-là, & qu'elle marque que la pierre ſur laquelle on la lit, ſervoit de plinthe à la ſtatuë ; mais il faut

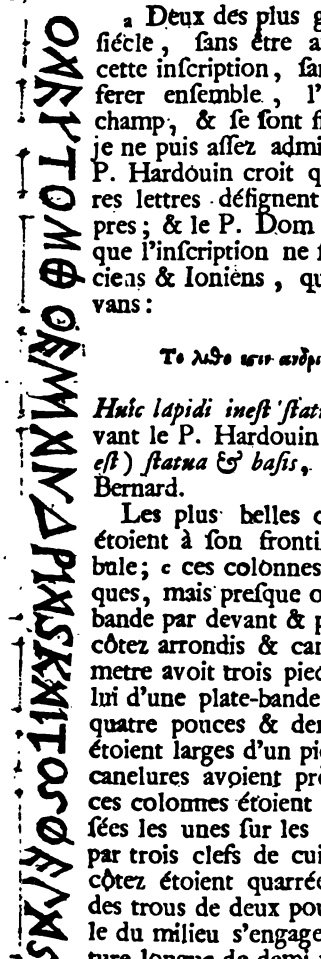


a Εὐτυχίστατος. *Biblioth. Hiſt. lib.* 14.
b *Apud Phot. Biblioth. cap.* 5.
c *Biblioth. Hiſt. lib.* 14. *&* 20.
d *Deipn. lib.* 12. *cap.* 26.
e Τὰ λατῶον, *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

f *De Solert. animal.*
g Ὁ δὲ Φοίνιξ ἐκεῖνος ὑπὲρ τῶν ἀνδριάντων ἀποκλαυσθεὶς ἐνίστατο τῷ Ναξίων ἀνδριάντι τῷ μεγάλῳ καὶ ἀνέτρεψεν. *Plut. in Nicia.*

conclurre auſſi que cette ſtatuë étoit encore poſée à terre, ou que le palmïer qui la renverſa étoit ſur le comble du Temple.

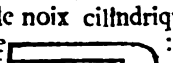
Sur l'épaiſſeur du plinthe vis-à-vis de l'inſcription des Naxiotes on en lit une autre en caracteres ſi extraordinaires que les plus habiles gens des Iſles voiſines n'y connoiſſent rien. Mr. Spon crut d'abord qu'ils approchoient des anciennes lettres Toſcanes ; mais Mr. Wheler & lui, après les avoir bien examinées, jugerent qu'elles étoient en Grec vulgaire, quoi qu'ils ne puſſent pas les expliquer; voici la forme de ces caractéres copiez très-fidélement.



[a] Deux des plus grands hommes de ce ſiécle, ſans être avertis d'où j'avois tiré cette inſcription, ſans ſe voir, ſans conferer enſemble, l'ont expliquée ſur le champ, & ſe ſont ſi bien rencontrez que je ne puis aſſez admirer leur ſagacité. Le P. Hardouin croit que les quatre premiéres lettres déſignent quelques noms propres; & le P. Dom Bernard ne doute pas que l'inſcription ne ſoit en caractéres anciens & Ioniens, qui répondent aux ſuivans:

Το λιθο ειμι ανδριας και το σφυλαξ.

*Huic lapidi ineſt ſtatua & ſcabellum*, ſuivant le P. Hardouin : *In lapide ſum* (vel *eſt*) *ſtatua & baſis*, ſuivant le [b] P. Dom Bernard.

Les plus belles colonnes du Temple étoient à ſon frontiſpice ou à ſon veſtibule; [c] ces colonnes n'étoient pas cilindriques, mais preſque ovales, taillées à plate-bande par devant & par derriére, avec les côtez arrondis & canelez; leur grand diametre avoit trois pieds cinq pouces, & celui d'une plate-bande à l'autre deux pieds quatre pouces & demi; les plate-bandes étoient larges d'un pied cinq pouces, & les canelures avoient près de quatre pouces: ces colonnes étoient à pluſieurs aſſiſes poſées les unes ſur les autres, & enclavées par trois clefs de cuivre, dont celles des côtez étoient quarrées & entroient dans des trous de deux pouces de diametre; celle du milieu s'engageoit dans une ouverture longue de demi pied, large d'un pouce, profonde d'environ ſept pouces avec une maniere de noix cilindrique, comme il paroît par cette figure  : parmi ces colonnes il y en avoit auſſi de rondes & canelées de deux pieds deux pouces de diametre.

Pluſieurs ſtatuës, & une infinité d'autels embelliſſoient ce Temple; la plûpart de ceux qui reſtent ont trois pieds moins deux pouces de diametre, ſur deux pieds deux pouces de haut; mais leurs ornemens ſont ſi uſez que la beauté en eſt preſque effacée : on n'y trouve plus qu'un chapiteau Corinthien, parmi pluſieurs bornes de marbre ſemblables aux bornes de nos ruës.

L'effroyable tas de piéces de marbre qui eſt vers le haut de ces ruines, ſemble indiquer la ſituation d'un dôme conſiderable, ſoûtenu par des colonnes d'un ordre ſingulier à pluſieurs aſſiſes arrêtées dans leurs centres par des clefs de cuivre quarrées, de trois pouces quelques lignes de diametre; les aſſiſes ont la plûpart trois pieds moins deux pouces de large, ſur deux pieds huit pouces de haut; parmi ces aſſiſes il y en a de taillées à pans, & d'autres canelées fort proprement : les unes & les autres faiſoient partie de pareilles colonnes; car outre que leur diametre eſt égal, les pans & les canelures le ſont auſſi, & ont chacune cinq pouces de large.

Les chapiteaux de ces colonnes étoient bien extraordinaires; leur tailloir a trois pieds cinq pouces de diametre, ſur trois pouces de haut : le timpan a neuf pouces de hauteur, c'eſt une eſpéce d'échine, ou de quart de rond, dont la boſſe diminuant en poire tombe ſur un cordon haut de deux pouces, à trois filets, au deſſous deſquels commencent les canelures; le plan des chapiteaux qui portoit ſur le fuſt des colonnes, a deux pieds de diametre.

A côté des maſures du Temple en prenant le chemin qui traverſe l'Iſle, on voit quatre groſſes piéces de marbre 24 ſi difformes, que perſonne ne les prendroit pour des lions ſi la tradition ne l'authoriſoit. On y voit auſſi deux termes caſſez, l'un terminé par une tête de cheval, & l'autre par celle d'un bœuf; ces têtes ſont aſſez maltraitées, & même les termes ne paroiſſent pas avoir été d'une grande beauté; néanmoins ils nous firent ſouvenir de l'Hippodrome où l'on faiſoit les courſes des chevaux. [d] Les Atheniens y établirent ces ſortes d'exercices; on n'y trouve qu'inſcriptions briſées ou effacées.

Nous repaſſâmes après cela par les ruines du Temple pour venir au portique de Philippe Roi de Macedoine 25, les débris de ce portique n'en ſont éloignez que d'environ 40. ou 50. pas, & ſe trouvent preſque ſur la même ligne : ce ne ſont que colonnes & architraves d'une grandeur qui marque encore la magnificence d'un grand Prince : nous y obſervâmes deux ſortes de colonnes de marbre; les morceaux des plus grandes ont 12. ou 13. pieds de longueur, & ſont moitié canelez & moitié à pans, larges de cinq pouces cinq lignes, & ces colonnes ſont de même profil que celles du frontiſpice du Tem-

a Le P. Dom Bernard de Montfaucon de la Congregation de S. Maur, & le P. Hardouin de la Compagnie de Jeſus.

b *Palaogr. Gr. lib. 2. cap. 1.*

c Πρόναος.

d Περὶ δὲ οἱ Ἀθηναῖοι τότε τὰς ἀγῶνας ἐποίησαν καὶ ἱπποδρομίας πρώτους ἐν τῷ. *Thucyd. lib. 3.*

Temple, mais elles n'ont que deux pieds de diametre d'une plate-bande à l'autre ; les plate-bandes ſont larges de ſept pouces deux ou trois lignes ; les canelures des côtez ont deux pouces & demi de largeur ; le grand diametre de ces colonnes eſt de deux pieds quatre pouces.

Parmi les architraves il y en a trois aſſez près les unes des autres qui portent l'inſcription de Philippe de Macedoine, longue chacune de dix pieds, épaiſſes de deux pieds & demi, hautes d'un pied huit pouces ; ſur l'une de ces piéces, caſſée en deux, on lit en caracteres de ſept pouces de haut :

ΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ſur l'autre.
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ſur la troiſiéme.

Ces architraves n'ont pas été caſſées ni emportées : peut-être parce qu'elles ſont creuſées chacune de deux grands trous carrez & profonds comme des auges, & qui ſans doute les tenoient enchaſſées ſur les colonnes : ces colonnes avoient été choiſies avec un grand ſoin & marquées dans la carriére avec un ο & un β ſur leurs diametres, qui ſignifient, à ce que je crois, ὁ βασιλεὺς, le Roi.

Du portique de Philippe de Macedoine on découvre à 300. pas à gauche 26 ſur le penchant d'une colline, les reſtes d'un beau theâtre de marbre : tout l'eſpace qui eſt entre ces deux bâtimens n'eſt rempli que de débris de maiſons bâties de pierres du pays, ou de brique. C'étoit-là ſuivant les apparences le quartier de la ville le mieux peuplé, non ſeulement à cauſe du Temple, mais à cauſe des ports qui ſont ſur le canal, & auſquels les Romains avoient accordé les franchiſes. Ces ruines entaſſées par monceaux, contiennent quelques colonnes de granit ; & tout près du theâtre il y en a quelques-unes de marbre canelées, qui ſans doute ont ſervi à quelque Temple.

L'ouverture du theâtre eſt au penchant de la colline & regarde le ſud-oueſt preſque vers la pointe du grand *Rematiari* ; ce theâtre étoit tout de marbre à gros quartiers, coupez en differentes manieres : il y a peu de piéces quarrées ; la plûpart ſont de biais & à differens angles, comme ſi on avoit voulu les ménager, pour ne pas trop les diminuer en les équarriſſant ; il y en a quelques-unes taillées à pointe de diamant. Le diametre du theâtre hors d'œuvre, c'eſt-à-dire en y comptant l'épaiſſeur des dégrez eſt de 250. pieds, & la circonference de 500. l'encoigneure gauche de cet édifice étoit ſoûtenuë par une eſpéce de tour 27. ou maſſif de 19. pieds d'épais ſur 30. pieds de long : la colline manque en cet endroit, au lieu qu'elle ſert d'apui au theâtre ſur la droite : à dix ou douze pas de la muraille, il y avoit un grand édifice 28 dans les mazures duquel eſt encore une cave ou citerne, avec l'ouverture longue & les bords pavez à la Moſaïque.

A quarante pas de l'ouverture du theâtre 29 on trouve au rez de chauſſée un quarré long de 100. pas, ſur 23. pieds de large, & d'une profondeur aſſez conſiderable, diviſé en 9. loges ſéparées par une arcade d'un beau cintre ; mais on n'y voit aucun reſte de ciment. Mr. Spon ſoupçonne que c'étoient des citernes à cauſe d'un canal qui ſemble avoir ſervi à une de ces loges : cependant comme elles communiquoient enſemble par des portes cintrées qu'on pouvoit ouvrir & fermer quand on vouloit, il y a plus d'apparence qu'elles étoient deſtinées pour enfermer des lions & d'autres animaux ſervant aux ſpectacles ; le canal y conduiſoit l'eau pour les faire boire. Ces loges n'étoient pas voutées, mais couvertes de gros quartiers de granit, taillez en maniere de poutres, au travers deſquels on laiſſoit des ouvertures pour éclairer ces lieux & pour l'entrée & la ſortie de ces animaux, comme cela ſe voit encore en quelques endroits : on compte 345. pas de ces loges à la mer, ainſi le theâtre n'en étoit éloigné que de 380. pas.

Du theâtre nous tirâmes droit à une ancienne porte 33 de la ville, au penchant du mont Cynthe 32. On trouve ſur le chemin à droite trois colonnes de granit 30 ſur la même ligne, outre pluſieurs autres qui ſont renverſées ; ſur la gauche avant que de deſcendre dans une petite vallée preſque au pied de la montagne, on voit les reſtes d'un Temple 31 marquez par neuf colonnes de marbre griſâtre fouetté de blanc, diſpoſées en rond, trois debout & fix par terre : en fouillant dans des trous de lapins, on a découvert depuis peu de très-belles caves ſous ces colonnes : le pavé du Temple étoit de Moſaïque.

[a] Le mont Cynthe 32, d'où Apollon fut nommé Cynthien, eſt une colline fort déſagréable, laquelle traverſe obliquement preſque toute l'Iſle, plus éloignée pourtant de ſa pointe meridionale que de la ſeptentrionale : cette montagne n'eſt proprement qu'un bloc de granit ordinaire & commun en Europe, c'eſt-à-dire d'une eſpéce de marbre blanc ou griſâtre pétri naturellement avec de petits morceaux de talc noirâtres & luiſans comme du verre ; j'en ai des piéces où il y a des morceaux de talc gros comme le pouce : preſque toutes les Iſles de l'Archipel ſont couvertes de ce [b] granit, & les Romains en tiroient beaucoup de l'Iſle d'Elbe ſur la côte de Toſcane. Mr. Felibien aſſûre que les colonnes du Pantheon en ſont ; mais le [c] P. Dom. Bernard de Montfaucon qui a fait de ſi belles obſervations en Italie, remarque que de ſeize colonnes du portique de cette Egliſe, une partie eſt de granit d'Egypte, qui ſe tiroit, dit Suetone, des carriéres de la Thebaïde, & ce granit eſt incomparablement plus beau que celui d'Europe ; j'en ai vû des

[a] Ὄρος ὁ Κύνθος, Aſſurgit Cynthò monte. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

[b] Granitus ex Æthalia.

[c] *Diar. Ital. cap. 12.*

des colonnes à Conſtantinople dont le fond eſt Iſabelle piqué de taches couleur d'acier. L'Empereur Heliogabale, comme nous l'apprend Lampridius, avoit deſſein de faire poſer ſa ſtatuë ſur une colonne de granit qu'il auroit fait ſculper comme celle de Trajan, mais on n'en pût trouver de piéce aſſez haute dans les carriéres de la haute Egypte.

La baſſe Normandie a des carriéres de granit ordinaire du côté de Granville; & Mr. Simon de l'Academie Royale des Sciences, qui m'en apporta quelques piéces en 1704. m'a aſſûré qu'on l'employoit communément dans ce pays-là ſous le nom de carreau de Saint Sever pour les chambranles des portes & des cheminées : ces carriéres s'étendent bien loin, puiſque Mr. Gaudron habile Apoticaire de Saint Malo m'a envoyé pluſieurs plantes marines, attachées naturellement ſur des morceaux de granit. Le R. P. Sebaſtien Truchet, Religieux Carme ſi diſtingué par ſon merite, faiſant travailler par ordre de Sa Majeſté pour rendre la Dordogne navigable, a découvert le plus beau granit du monde dans les ſources de cette riviére.

Les colonnes qui paſſent pour être de pierre fonduë ſont de ce granit ordinaire : celles du Baptiſtere de Saint Sauveur à Aix en Provence, à Orange dans la hale, à Lyon dans l'Abbaye d'Ainai, ſont de la même matiére, & l'on peut aſſûrer généralement parlant, que toutes les pierres, de quelque eſpéce qu'elles ſoient, ſe calcinent au feu, bien loin de ſe fondre.

Les habitans des Iſles voiſines de Delos appellent Caſtro le mont [a] Cynthe; & quoiqu'il ne ſoit gueres plus haut que le mont Valerien auprès de Paris, Strabon l'a regardé comme une montagne conſiderable. Des ruines de la ville à une ancienne porte, on monte par des dégrez taillez dans cette roche; cette porte 33 eſt une eſpéce de corps de garde qui ſe reſſent bien des premiers temps que l'Iſle fut habitée, il n'a qu'environ ſix pas de long, ſur cinq pas de large; un homme débout en levant la main ne ſçauroit atteindre juſques au haut qui eſt couvert de piéces de granit plates comme des planches, mais fort épaiſſes, longues de neuf pieds, poſées en dos d'âne bout à bout l'une contre l'autre; de ce corps de garde on monte juſques au ſommet de la colline par un eſcalier de marbre, dont la plûpart des marches ont été emportées à Mycone pour faire des appuis de fenêtres. Sur le haut de la montagne regne une petite [b] eſplanade où ſont encore les reſtes de quelque citadelle qui dominoit toute l'Iſle; les fondemens en ſont fort épais à angles droits & à gros quartiers de marbre: cette enceinte renfermoit quelque ſuperbe bâtiment, Temple, ou portique; on y découvre encore des pavez à la Moſaïque, des colonnes & de très-beaux marbres.

La ville ne paſſoit pas le ſommet du mont Cynthe : de là elle s'étendoit juſques au port de Fourni 35, & le theâtre étoit dans ſon enceinte comme on le démontre par une inſcription qui eſt aujourd'hui dans le veſtibule de la Bibliothéque de Saint Marc à Veniſe : le [c] P. Dom Bernard de Montfaucon l'a tranſcrite avec plus de ſoin & plus correctement qu'on ne la voit dans [d] Gruter : elle rapporte que parmi les reglemens dreſſez ſous l'Arconte Ariſtechme en faveur des Atheniens habitans dans l'Iſle de Delos, on les honoreroit dans les fêtes de [e] Minerve d'une couronne d'or, & que la proclamation s'en feroit ſur le theâtre ſitué dans la ville.

ΤΟ ΤΕ ΠΡΩΤΟΝ ΠΑΝΑΘΗΝΑΙΟΙΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΤΟΝ ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΔΗΛΩ ΤΙΜΗΘΗΝΑΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ ΑΝΑΓΟΡΕΥΜΕΝΩΙ ΕΝ ΤΩΙ ΕΝ ΑΣΤΕΙ ΘΕΑΤΡΩΙ, &c.

Cette ville étoit continuée du port Fourni au delà du petit port 14 juſques à la Calanque de Scardana 13, embraſſant le portique de Philippe de Macedoine 25, le Temple d'Apollon 22, le portique de Denys Eutyches 20, le baſſin ovale 17, & le Gymnaſe 15: la mer ſervoit de rempart à ce quartier de la ville, & tous ces beaux édifices paroiſſoient à decouvert : de Scardana elle ſe repandoit ſur la colline voiſine 10. & ſe joignoit à la nouvelle Athenes; enſuite elle traverſoit toute l'Iſle juſques à la côte oppoſée à Mycone, & venoit ſe terminer à l'iſthme de la langue de terre 1. au nord-eſt: elle ne s'étendoit pas beaucoup du côté du levant à cauſe d'un rocher heriſſé en maniere de crête, au delà duquel le terrain eſt fort raboteux; & il eſt ſurprenant que les Grecs qui entreprenoient de ſi grandes choſes, n'euſſent pas aplani toutes ces éminences : la ville occupoit donc la ſeule plaine qui fût dans l'Iſle : [f] c'eſt la ſituation que lui donne Strabon.

On nous fit voir au pied du mont Cynthe une petite loge où s'étoit retiré depuis quelques années un [g] Aſcetique ſuivant le langage des Grecs; Maxime étoit ſon nom : il étoit Caloyer de Monte Santo, & il y eſt retourné pour ſe confiner dans une ſolitude afreuſe, dont le repos ne fût troublé par aucun nouvel objet : car les Myconiotes qui vont tous les jours à Delos couper du bois, pêcher ou chaſſer, lui cauſoient trop de diſtractions : il avoit demeuré quelque temps à Stapodia méchant écueil au delà de Mycone; mais il fut obligé de le quitter par la difficulté d'y trouver de l'eau à boire : cet humble & zelé Solitaire avoit deſſein d'aller à Salonique prêcher publiquement contre la Loi des Turcs & meriter le martyre : ſon Directeur l'en detourna, & lui fit comprendre que la colere des

a Τρίχυτας δὲ τῆς πόλεως ὄρος ὑψηλὸν ὁ Κύνθος καὶ τραχύ. *Rerum Geog. lib.* 10.
b Ἀκρόπολις.
c *D. Ant. Ital. cap.* 8.
d *Pag. cccv.*
e Panathenæa. Παναθήναια. Minervalia.
f *Rerum Geog. lib.* 10.
g Ἀσκητὴς.

des Mahometans rejailliroit ſans doute ſur les autres Caloyers bien moins diſpoſez que lui à ſe faire empaller.

La loge que ce ſolitaire avoit occupée à Delos n'eſt pas loin de la citerne 34. qui fut d'un ſi grand ſecours à Mrs. Spon & Wheler, placée ſur la crête de la montagne vis-à-vis le grand Rematiari : cette citerne paroît avoir ſervi de cave à quelque maiſon conſiderable : les voutes en ſont d'une grande beauté.

Après avoir fait le tour du mont Cynthe, nous prîmes le chemin du port Fourni 35. & laiſſâmes à main gauche vers le midi quelques autres collines plus baſſes, entrecoupées de ces vallées [a] qu'Euripide a nommées fertiles : aujourd'hui elles ſont ſi maigres qu'on les laiſſe en friche, au lieu que l'on cultive avec ſoin celles de l'Iſle Rhenée. Nous decouvrîmes ſur le chemin du port quelques colonnes de marbre 36. leſquelles paroiſſent avoir ſervi à un Temple : on en voit de granit coupées ſur le lieu, mais dégroſſies & qu'on n'a jamais miſes en œuvre, non plus que d'effroyables blocs de la même pierre, deſtinez ſans doute à de grands ouvrages : ainſi le granit ne ſe tiroit pas ſeulement du mont Cynthe, mais encore des collines voiſines, qui ſont entre le couchant & le midi.

Le port Fourni, dont l'entrée eſt entre le ſud & le ſud-oueſt, répond vers la pointe meridionale du grand Rematiari : mais ce port n'eſt bon que pour de petits bâtimens : le long de la côte en venant au petit port, on ne trouve dans l'eau même que fondemens ; ainſi le port Fourni qu'on appelle auſſi le grand port, étoit à une des extrémitez de la ville : il y a plus de 60. piliers de granit 37. ſur cette côte, dont la plûpart ſont debout, reſtes peut-être de quelques magazins ou boutiques de Marchands ; comme les anciens n'employoient pas du bois dans leurs bâtimens, les piliers de pierre y tenoient lieu de poteaux, & l'architrave qu'on mettoit par deſſus formoit l'entrée d'une boutique : ſur la droite 38, un peu plus haut que ces piliers, on rencontre quelques colonnes de granit poſées ſur la même ligne, comme ſi c'étoient les ruines de quelque portique.

[b] Le petit port 14 étoit auſſi bordé de bâtimens ; quelque part que l'on creuſe, on n'y decouvre que des pavez à la Moïſaque, compoſez de petits dez de marbre blanc & noir, engagez dans une couche de mortier d'un pied d'épaiſſeur : les caiques ſont dans ce port à l'abri du vent du nord ; car ce port fait deux coudes l'un à droite & l'autre à gauche ; celui qui eſt à droite vers la pointe du petit Rematiari eſt accompagné d'une [c] ſeche à fleur d'eau où les vagues viennent ſe briſer.

Au commencement de l'année 1701. on ne voyoit aux environs du mont Cynthe que petites rigoles ; la plus conſiderable couloit du ſud-eſt, vers le ſud, & formoit une eſpece de lac dont le dégorgement paſſant au pied de la montagne, venoit ſe perdre vers les ruines du temple marqué 31. ſur la fin de Janvier toutes ces rigoles étoient à ſec, & il ne reſtoit que le lac reduit à une mare : il n'y a donc pas d'apparence que la riviere *Inopus*, que Strabon fait couler dans cette Iſle, fût de ce côté-là. Pline a eu plus de raiſon de donner ce nom à la fontaine 3. qui eſt dans la langue de terre 1. où nous debarquâmes : nous avons ſi bien parcouru cette Iſle dans les quatre voyages que nous y avons faits, que nous pouvons aſſurer qu'il n'y a point d'eau courante.

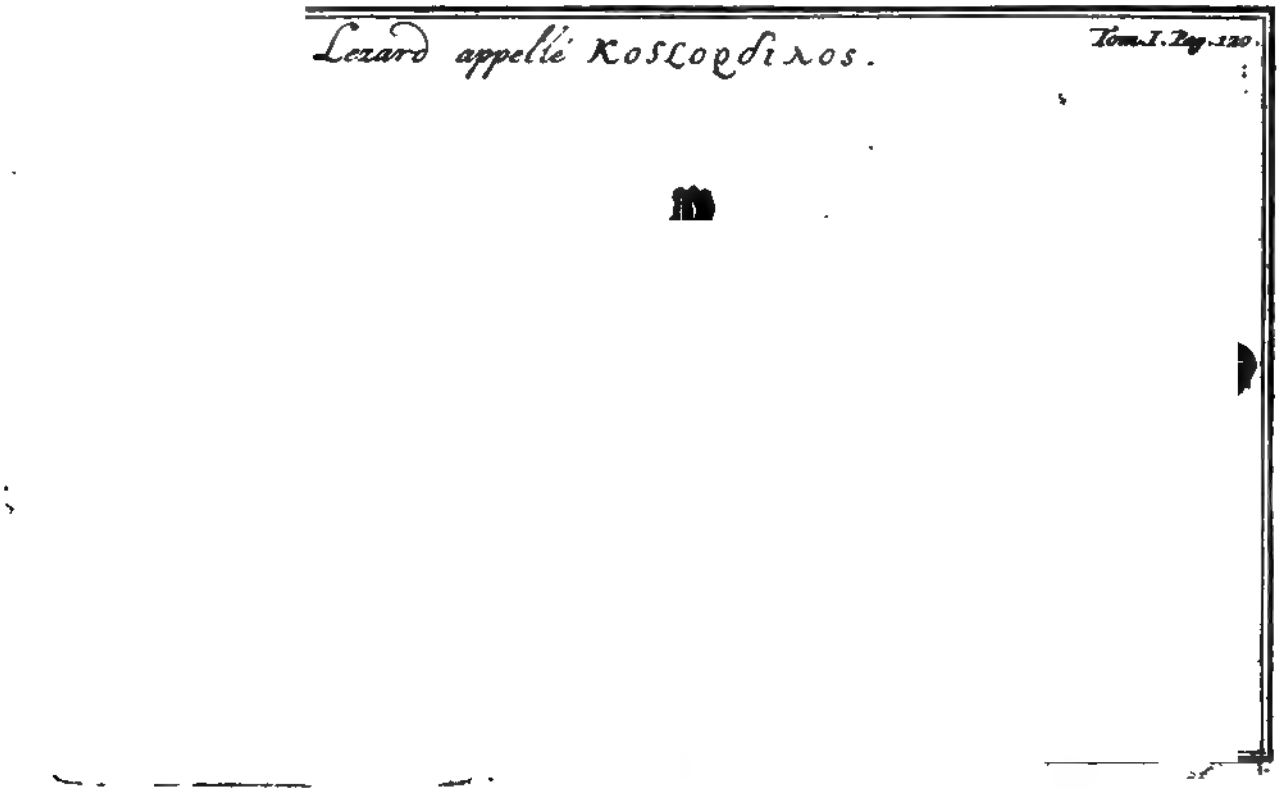
A l'égard de la pierre employée dans tous ces grands édifices de Delos, on n'y remarque que du marbre blanc, du granit, du moilon rouſſâtre & des briques ; nous n'avons vû qu'un ſeul quartier de jaſpe rouge & blanc, ſemblable à celui de Languedoc : on croit que la plus grande partie du marbre blanc étoit venue de Paros & de Tenos, où l'on voit de grandes carrieres du côté qui regarde l'Iſle d'Andros ; celle de Naxos eſt auſſi remplie de beau marbre : pour le granit, Delos & Mycone n'en manquent pas.

Il ſeroit inutile de rapporter ici les differens noms donnez autrefois à l'Iſle de Delos ; celui de [d] *Lagia* par exemple, ne lui convient pas ; il n'y a plus de liévres dans cette Iſle, mais beaucoup de lapins logez magnifiquement dans le marbre ; ordinairement ces deux ſortes d'animaux ſe détruiſent l'un l'autre & ne ſçauroient vivre enſemble : les cailles avoient fait donner le nom d'*Ortygia* aux deux Delos ; mais ce nom conviendroit mieux à toutes les Iſles de l'Archipel, puiſque ces oiſeaux en couvrent tous les écueils dans certaines ſaiſons de l'année. [e] Le Scholiaſte d'Apollonius prétend que Delos fut nommée *Ortygia* du nom d'une ſœur de Latone, & que Delos fût le premier nom de l'Iſle ; ſuivant les apparences ce nom lui fut donné par les habitans des Iſles voiſines ; dans le temps de l'inondation cauſée par le dégorgement du Pont-Euxin dans l'Archipel : cette Iſle qui avoit été couverte des eaux, reparut & ſe manifeſta comme ſon nom le marque.

Il n'y a pas de perdrix aujourd'hui dans Delos, mais beaucoup de becaſſes : nous y vîmes quelques viperes & des crocodiles de terre ; ce ſont de beaux lezards de neuf ou dix pouces de long, tout-à-fait ſemblables aux crocodiles ordinaires ; la peau de ceux de terre qui eſt griſâtre eſt relevée de petites éminences aſſez pointues en quelques endroits & comme écailleuſe : ces animaux ne ſont point malfaiſans, & les enfans qui les prenoient à Mycone dans les trous des murailles, nous en apportoient plus que nous n'en ſouhaitions : les mulots ſont auſſi frequens dans Delos, où ils ne vivent

[a] Ἀυλίας ἐν καρποφόρις τε γηπλοις. *Iphig.*
[b] Λιμενίσκοι καὶ Λιμέναι.
[c] *On appelle ainſi dans la Méditerranée un petit banc de ſable ou de rocher qui eſt à fleur d'eau.*
[d] Λαγία.
[e] *In verſ.* 1129. *lib.* 1. *Argonaut.*

Lezard appellé Koscopsixos. Tom. I. Pag. 120.



vent que de jeunes lapins ; les meilleurs endroits de l'Iſle étans couverts de ruines & de recoupes de marbre, ſont terres ingrates, & nullement propres à être enſemencées.

Tous les maçons des Iſles voiſines y viennent comme à une carriere choiſir les morceaux qui les accommodent ; on caſſe une belle colonne, pour faire des marches d'eſcalier, des appuis de fenêtres, ou des linteaux de portes : on briſe un piédeſtal pour en tirer un mortier ou une ſaliere. Les Turcs, les Grecs, les Latins y rompent, renverſent, enlevent tout ce qui leur plaît ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les habitans de Mycone ne payent que dix écus de taille au Grand Seigneur, pour poſſeder une Iſle, où l'on tenoit le threſor public de la Grece, le plus riche pays de l'Europe dans ce temps-là.

La ſituation du mont Cynthe nous invita à y faire une ſtation geographique.

La citadelle de Tine reſte au nord-nord-oueſt.
Mycone eſt au nord-eſt, & le cap Alogomandra à l'eſt-nord-eſt.
Praſonili entre l'eſt & l'eſt-ſud-eſt.
Stapodia à l'eſt.
La grande Delos à l'oueſt.
Syra à l'oueſt.
Joura à l'oueſt-nord-oueſt.
Siphanto au ſud-oueſt
Serpho entre le ſud-oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt.
Serpho-Poula à l'oueſt-ſud-oueſt.
Antiparos au ſud-ſud-oueſt.
Paros entre le ſud & le ſud-ſud-oueſt.
Sikino entre le ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt.
Naxie entre le ſud-ſud-eſt & le ſud-eſt.
Amorgos entre le ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt.

a De la petite Delos nous paſſâmes à la grande le 25. Octobre 1700. par le canal qui ſepare ces deux Iſles, & qui n'a de large qu'environ 500. pas, meſure determinée par Strabon. Cet Auteur, Herodote, & Etienne le Geographe ont appellé l'Iſle Rhenée la grande Delos, laquelle a 18. milles de tour, & ſe trouve comme diviſée en deux parties par une langue de terre fort étroite & aſſez longue.

b Polycrate Tyran de Samos, contemporain de Cambyſes ſe rendit maître de cette Iſle, & pour marquer qu'il la conſacroit à Apollon Delien, il la fit attacher par une chaîne à l'Iſle de Delos. c Datis General des Perſes n'ayant pas voulu par reſpect

2 IV. Stades.
PHNEIA. *Strab. lib.* 10.
PHNAIH. *Herod. lib.* 6.
PHNH, PHNIX,

PHNAIA. *Steph.* Rhene, Artemis, Celadoſſa. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 12. *cap.* 4.
b. *Thucyd. lib.* 1. *& lib.* 3.
c *Herod. lib.* 6.

Tom. 1 pag. 122.

*Ancien Tombeau, qui se voit dans la grande* **Delos.**

*Autel de* **Bacchus** *qui se voit dans la petite* **Delos**

respect debarquer à Delos vint aborder l'Isle Rhenée, où ayant appris que les habitans de Delos s'étoient refugiez à Tenos pour éviter la fureur de ses troupes, il les rassura en leur protestant que suivant les ordres de son Prince & ses propres intentions, il ne permettroit jamais qu'on maltraitât un pays si respectable par la naissance d'Apollon & de Diane; il confirma ses bonnes intentions par un present de 300. livres d'encens pour brûler sur leurs autels.

La grande Delos n'est plus habitée, ses montagnes sont peu élevées, couvertes d'excellens pâturages, & son terrein est bon pour la vigne : les habitans de Mycone qui la cultivent avec soin, y nourrissent des chevaux, des bœufs, des moutons & des chévres; mais comme les corsaires viennent souvent y prendre leurs quartiers de rafraîchissement, les Myconiotes allarmez avec raison, font repasser leurs troupeaux dans leur Isle : ils ne payent au Grand Seigneur que 20. écus de taille pour la grande Delos.

Vis-à-vis le grand Rematiari, au pied d'une colline 1, où les corsaires posent leurs sentinelles, pour observer les bâtimens qui entrent dans le canal ou qui en sortent, se voyent les ruines d'une grande ville qui regnoit le long de la mer jusques à la pointe de [a] *Glaropoda :* ce nom est peut-être fort ancien; car on lit dans Callimaque que Delos étoit feconde en ces sortes d'oiseaux, que l'on appelle des Cormorans ou Gabians.

[b] Les gros piliers de marbre gris cendré, & quelques pieces de colonnes canelées repandues vers le sommet de cette coline, marquent sans doute qu'il y avoit là quelque superbe Temple : nous courumes d'abord à la colonne la plus remarquable; quoique cassée, elle a 14. pieds de long, sur deux pieds de diametre : on ne voit aux environs que bazes de marbre, mais il n'y reste qu'un seul chapiteau corinthien. La ville faisoit face à celle de Delos, & commençoit à mi-côte au dessous du Temple, autant qu'on en peut juger par les ruines : une partie de cette ville étoit destinée pour les tombeaux des Deliens, & l'on y transporta toutes les urnes des morts dans cette purification de Delos qui se fit sous l'Arconte Euthydeme : on parlera de cette purification plus au long dans les éclaircissemens sur l'histoire de cette Isle fameuse.

Il suffit de remarquer ici qu'en descendant de la colline vers le grand Rematiari, on ne voit que tombeaux de marbre, parmi les débris des colonnes : il en reste un magnifique quoique sans inscription, terminé en dôme applati par dessus, orné de feuillages en écaille : la couverture de la plûpart des autres est en dos d'âne peu incliné, & sur lequel on a feint en relief des plaques de marbre arrêtées par des tringles, l'arête de ces couvercles porte une espece de petite auge creusée en long comme la figure le represente : nous nous imaginâmes d'abord qu'elle servoit à conserver l'eau de la pluye pour faire boire les oiseaux; mais cette précaution auroit été assez inutile dans un pays où il ne pleut que rarement; il y a beaucoup plus d'apparence que cette auge reçevoit les libations; [c] car Athenée remarque qu'on en faisoit sur les tombeaux : on lit l'épitaphe suivante sur un de ces tombeaux : le stile marque qu'elle est des plus anciennes.

ΠΑΩΤΙΑ ΑΥΛΟΥ
ΤΥΝΗΧΡΗΣΤΗ ΧΑΙΡΕ.

Nous comptâmes avec étonnement plus de six vingts autels en avançant vers Glaropoda, parmi les ruines des maisons qui marquent encore une grande magnificence : ce n'étoient pas là des infirmeries ni des maisons de campagne des Deliens, comme nous l'avions cru : tout y est couvert de marbres, & ces marbres montrent bien que la ville devoit être fort peuplée, aussi est-elle traitée de Metropole au revers d'une medaille [d] d'Alexandre Severe; ce revers represente une Pallas avec un bouclier à la main droite, & une pique à la gauche. On voit dans le cabinet du Roi une medaille [e] de cette Isle à la tête de Maxime; sur le revers c'est une Déesse vêtue d'une simple tunique, qui porte une victoire sur sa main droite, & de la gauche une pique renversée. [f] Il est étonant que Strabon d'ailleurs fort exact, & qui n'a pas oublié les tombeaux de l'Isle Rhenée, l'ait nommée une petite Isle déserte.

Pour la grandeur, l'Isle surpasse bien trois fois celle de Delos, & pour la magnificence elle ne lui cedoit guéres, s'il en faut juger par les restes : la plûpart des autels dont on vient de parler sont cilindriques, ornez de festons avec des têtes de bœufs ou de beliers; ces autels ont le plus souvent trois pieds & demi de haut, sur trois pieds moins deux pouces de diametre : celui que j'ai fait graver étoit peut-être dedié à Bachus, comme il paroît par une grappe de raisin qui pend du bas des festons : on ne trouve plus de statues parmi ces vieux marbres, elles étoient trop près de la côte; & par consequent trop à portée d'être embarquées : enfin il n'y a pas d'apparence que cette ville ait été bâtie après la mort de Strabon; car suivant cet Auteur, la petite Delos degenera plus depuis le regne d'Auguste qu'elle ne s'embellit, & l'Isle Rhenée ne se soutenoit que par le commerce de cette petite Isle.

La pointe de Glaropoda où finissoit la ville se terminoit par quelque superbe édifice bâti en rond

Q de

*Tom. I.*

a Pied de Gabian. Γλάρος, *en Grec vulgaire, signifie un oiseau appellé* Gabian *en Provence, & qui n'a presque que des plumes, quoiqu'il paroisse en volant aussi gros qu'un coq d'inde.*

b Αἰδυίας καὶ μᾶλλον ἐπιδρόμους. ἱέρεια Ἴπποις. *Callim. Hymn. in Delum. vers.* 12.

c *Deipn. lib.* 12.

d ΡΗΝΙΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΟ. *Goltz. Thes.*

e ΡΗΝΙΩΝ.

f Ῥήνεια δὲ ἐρήμου συνιδίου ἐστὶν, &c. *Rer. Geog. lib.* 10.

de gros quartiers de marbre, decoré de colonnes & d'architraves de même pierre: le port Colonne ſitué ſur une autre pointe oppoſée à Glaropoda, marque bien auſſi qu'il étoit bordé de magnifiques bâtimens, dont on enleve tous les jours les débris ; nous y remarquâmes une croix de Jeruſalem, & l'on nous aſſura qu'on avoit emporté des pierres à Mycone où il y avoit, entre autres, de ces ſortes de croix fort bien ſculpées.

Ces croix ne nous permirent pas de douter que ce ne fût le Fort des Chevaliers de Saint Jean. [a] Cantacuzene rapporte que l'Empereur ordonna de bâtir une fortereſſe dans l'Iſle de Scio, pour la mettre à couvert des inſultes des voiſins ; & ſur tout des [b] Hoſpitaliers de Delos : ſur quoi Pontanus remarque que dans ce temps-là les Chevaliers de Rhodes étoient les maîtres de Delos, attirez ſans doute par la bonté des ports de ces Iſles : les Mahometans commençoient d'infeſter tout l'Archipel, & Delos étoit neceſſaire aux Chevaliers pour courir ſur ces pirates : ces Chevaliers favoriſoient les deſſeins des Genois, & fournirent cinq galeres à Dominique Catanée pour ſe ſaiſir de Lesbos comme l'on verra dans la ſuite.

Au-de-là de Glaropoda l'Iſle eſt creuſée en maniere de croiſſant, au fond duquel eſt la langue de terre qui joint les deux parties, & cette langue n'a pas cinquante pas de large ; peut-être que les vagues l'emporteront un jour, & alors la grande Delos ſera diviſée en deux Iſles : le meilleur port de l'Iſle Rhenée porte le nom des [c] Lentiſques qui l'entourent. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

# LETTRE VIII.

## *DESCRIPTION DES ISLES DE SYRA, TERMIA, ZIA, MACRONISI, JOURA, ANDROS ET TINE.*

MONSEIGNEUR,

Nous voici dans [d] Syra l'Iſle la plus catholique de tout l'Archipel. Pour ſept ou huit familles du rite Grec, on y compte plus de ſix mille ames du rite Latin ; & lorſque les Latins s'allient avec les Grecs, tous les enfans ſont Catholique Romains, au lieu qu'à Naxie les garçons ſuivent le rite du pere, & les filles celui de la mere : on eſt redevable de tous ces biens aux Capucins François, Miſſionnaires Apoſtoliques fort aimez dans cette Iſle, & fort appliquez à inſtruire un peuple porté au bien honnête, ennemi déclaré des voleurs, plein de bons ſentimens, & ſi laborieux qu'on ne ſçauroit repoſer dans cette Iſle : la nuit à cauſe du bruit univerſel des moulins à bras que chacun exerce pour moudre ſon blé, le jour à cauſe des rouets ſervans à filer le coton.

La maiſon & l'Egliſe des Capucins ſont aſſez bien bâties, la banniere de France arborée au coin de leur terraſſe nous réjouït, & le P. Jacinthe d'Amiens, homme d'eſprit, ſubſtitut du Conſul de France de Tine nous reçût avec tous les agrémens poſſibles : ces Peres dirigent 25. Religieuſes du tiers ordre de Saint François, filles d'une vertu exemplaire quoique non cloîtrées. Les Grecs n'ont que deux Egliſes dans Syra déſervies par un Papas. Il n'y a de Turc qu'un ſeul Cadi, encore vient-il ſe refugier chez les Capucins, lorſqu'il paroît quelque Corſaire autour de l'Iſle : on y élit tous les ans deux Adminiſtrateurs : en 1700. la capitation & la taille réelle ſe montoient à 4000. écus.

Nous y débarquâmes le 26. d'Octobre. Syra n'eſt qu'à environ 30. milles de Mycone, ſi l'on compte d'un cap à l'autre ; mais il y en a bien 40. du port de Mycone à celui de Syra : ce port eſt bon pour les plus gros vaiſſeaux, & ſon entrée eſt à l'eſt. [e] L'Iſle qui n'a que 25. milles de tour eſt des mieux cultivées & produit d'excellent froment quoi qu'en petite quantité, beaucoup d'orge, beaucoup de vin & de figues, aſſez de coton & des olives que les habitans ſalent pour leur uſage. Quoique Syra ſoit une Iſle montagneuſe, elle manque de bois, & l'on n'y brûle que des broſſailles ; mais elle eſt plus fraîche & plus humide que la plûpart des Iſles de l'Archipel : [f] Homere en a fait une peinture avantageuſe.

Le bourg eſt à un mille du port tout autour d'une colline aſſez eſcarpée, ſur la pointe de laquelle ſont ſituées la maiſon de l'Evêque & l'Egliſe Epiſcopale dédiée à Saint George : ce Prélat ne jouït que de 400. écus de revenu ; mais il a la conſolation d'avoir le plus beau Clergé du Levant, compoſé de 40. Prêtres.

On

a Καὶ μάλιστα τοὺς ἐν Δήλῳ Σπιταλίστας. *Hiſt. lib.* 4.

b Delum tunc obtinebant genus religioſorum ſub Hyginio Pontifice natum, qui Rhodii & Melitenſes appellati ſunt. *Pontan. ad cap.* 11. *lib.* 2. *Hiſt. Cantacuz.*

c Port de Skinos.

d ΣΥΡΟΣ, *Strab.* ΣΥΡΑ *Stuid.* Νῆσος τις Συρίη, *Homer, Odyſſ.* ο. *verſ.* 402.

e Syros quam circuitu patere vigiati millia paſſuum prodidere veteres, Mutianus centum ſexaginta. *Plin. lib.* 4. *c.* 12.

f Εὔβοτος, σίμβλος, οἰτοπλόος, πολύπυρος, &c. *Odyſſ.* ο. *verſ.* 405.

Isle de SYRA

On voit ſur le port les ruïnes d'une ancienne & grande ville appellée autrefois [a] Syros, de même que l'Iſle : comme il paroît par une inſcription tranſportée de la marine au Bourg, encaſtrée au coin de l'Egliſe ; ainſi ceux-là ſe trompent qui s'imaginent que Syra vient d'un [b] mot Grec vulgaire qui ſignifie une maîtreſſe ou une Dame.

*Bas-relief de Marbre qui est dans l'Isle de Syra.*

A gauche de la porte de l'Evêché ſur un bas-relief de marbre, eſt repreſenté le cîſtre des anciens & quelques autres inſtrumens ; ce bas-relief a été tiré des mêmes ruïnes parmi leſquelles on voit encore un beau pan de muraille, bâti de gros quartiers de marbre batard, taillez à facettes : on en a tiré beaucoup de piéces de marbre blanc : & ſur tout beaucoup de morceaux de colonnes qui ſont devant l'Egliſe des Capucins.

La principale fontaine de l'Iſle eſt fort ancienne & coule tout au fond d'une vallée aſſez près de la ville : les gens du pays croyent, je ne ſçai par quelle tradition, qu'on venoit autrefois s'y purifier avant que d'aller à Delos : on nous avertit trop tard qu'il y avoit une inſcription à cette fontaine ; il fallut profiter du vent ſans pouvoir l'aller examiner.

Les Iſles que l'on voit autour de Syra ne ſont pas aſſurément ces Anticyres ſi fameuſes par leur Ellebore : celles-ci ſont dans le Golphe de Zeïton au de-là de Negrepont vis-à-vis le Mont Oeta, ſur lequel on prétend que mourut Hercule : au lieu d'Ellebore nous trouvâmes dans Syra le long de la marine aſſez près du port une plante qui nous fit beaucoup de plaiſir, c'eſt celle qui produit la Manne de Perſe. Rauvolf Medecin d'Ausbourg qui la découvrit dans ſon voyage du Levant en 1537. en a par-

[a] ΣΥΡΟΣ.

[b] Κυρά, καὶ Κυρία. Δεσποινα.

a parlé sous le nom d'*Alhagi Maurorum* ; mais il l'a décrite si succinctement suivant la coûtume de ce temps-là, que je crus en devoir faire une description exacte sur les lieux, de peur qu'elle ne nous échapât dans le reste de nôtre route : il me parût même fort extraordinaire qu'une plante qui fait une partie des beautez des plaines d'Armenie, de Georgie, & de Perse, se trouvât comme retranchée dans les Isles de Syra & de Tine. Mr. Wheler l'observa dans Tine & la prit pour une plante non décrite. a J'en ai fait un genre particulier sous le nom b d'*Alhagi*.

Ses racines sont ligneuses, épaisses de quatre ou cinq lignes, brunes, garnies de fibres ondoyantes, peu cheveluës; les tiges ont près de trois pieds de haut, épaisses d'environ deux lignes vert-pâle, lisses, dures, pliantes, branchuës dès le bas, accompagnées de feuilles assez semblables à celles de la Renouëe : c les plus grandes ont sept ou huit lignes de long, sur environ trois lignes de large, vert-pâle aussi & lisses, assez pointuës à leur naissance, attachées par un pedicule fort court, arrondies à l'autre bout où elles sont quelquefois legerement échancrées & terminées souvent par une pointe fort déliée ; cette pointe n'est autre chose que l'extremité de la côte, laquelle traverse les feuilles sans former de nerveure sensible ; à côté des feuilles se trouve toûjours un piquant dur & ferme, long depuis cinq lignes jusques à un pouce, épais quelquefois d'une ligne à sa naissance ; rayé dans sa longueur & roussâtre à son extremité : les piquants des branches sont plus petits & naissent des aisselles des feuilles ; ceux par où finissent les branches & les tiges ont un pouce & demi de long, plus déliez que les autres & chargez chacun de deux ou trois fleurs legumineuses, longues d'environ demi pouce, dont l'étendart est relevé, purpurin vers le milieu, rouge effacé sur les bords, arrondi, legerement échancré; les aîles sont plus courtes & plus étroites, rouge lavé, purpurines en dedans, de même que la feuille inferieure qui est obtuse & plus large ; cette feuille envelope une gaine blanche, frangée, chargée de sommets jaunâtres, & couvre un pistille long de quatre lignes, terminé par un filet; le calice est un godet long d'une ligne & demie, vert-pâle, lisse, legerement canelé : lorsque la fleur est passée, le pistile devient une gousse longue d'environ un pouce ; courbée le plus souvent en faucille, articulée, roussâtre, épaisse de deux lignes dans les endroits où les graines sont renfermées; car les articulations en sont fort étranglées & se cassent facilement : ces graines sont brunes, hautes d'une ligne, un peu plus larges & de la figure d'un petit rein : c'est la structure de la gousse qui distingue cette plante des espéces de Genêt & de *Genista spartium*.

Je ne sçai pas si l'Alhagi donne de la Manne dans les Isles de Syra & de Tine; mais je sçai bien que les gens du pays ignorent que cette plante fournisse une drogue qui purge si utilement : c'est principalement autour de Tauris ville de Perse que l'on en fait la recolte sous le nom de *Trungibin* ou *Terenjabin*, rapportez dans Avicenne & dans Serapion; ces Auteurs ont crû qu'elle tomboit sur des arbrisseaux épineux, quoiqu'il soit très-certain que c'est le suc nourricier de la plante que l'on vient de décrire.

Dans les grandes chaleurs on s'apperçoit de petites gouttes de miel répanduës sur les feuilles & sur les branches de ces arbrisseaux; ces gouttes s'épaississent & se durcissent par grains, dont les plus gros sont du volume des grains de Coriandre. On recueille ceux de l'Alhagi & on en forme des pains roussâtres tirant sur le brun, pleins de poussiére & de feuilles qui en alterent la couleur & en diminuent peut-être la vertu : il s'en faut bien que cette Manne ne soit si belle que celle d'Italie : on en vend de deux sortes en Perse ; la plus belle & la plus chere est par petits grains ; l'autre est comme en pâte & contient plus de feuilles que de Manne : la dose ordinaire de l'une & de l'autre est de 25. ou 30. dragmes, comme on parle en Levant, où on la fait fondre dans une infusion de Sené.

Pherecydes l'un des plus anciens Philosophes de Gréce, le maître de d Pythagore & le Disciple de Pittacus nâquit dans Syra où l'on gardoit son quadran solaire comme un monument de sa capacité : plusieurs l'en faisoient l'inventeur ; d'autres croyoient qu'il avoit appris la maniere de le fabriquer des Pheniciens dont il avoit lû & compilé les livres; mais Ciceron louë ce grand homme par un endroit bien plus remarquable, c'est pour avoir enseigné le premier l'immortalité de l'ame, quoique e Suidas l'accuse d'en avoir publié la transmigration d'un corps dans un autre.

Nous n'oubliâmes pas avant nôtre départ de Syra d'y faire des observations de Geographie :

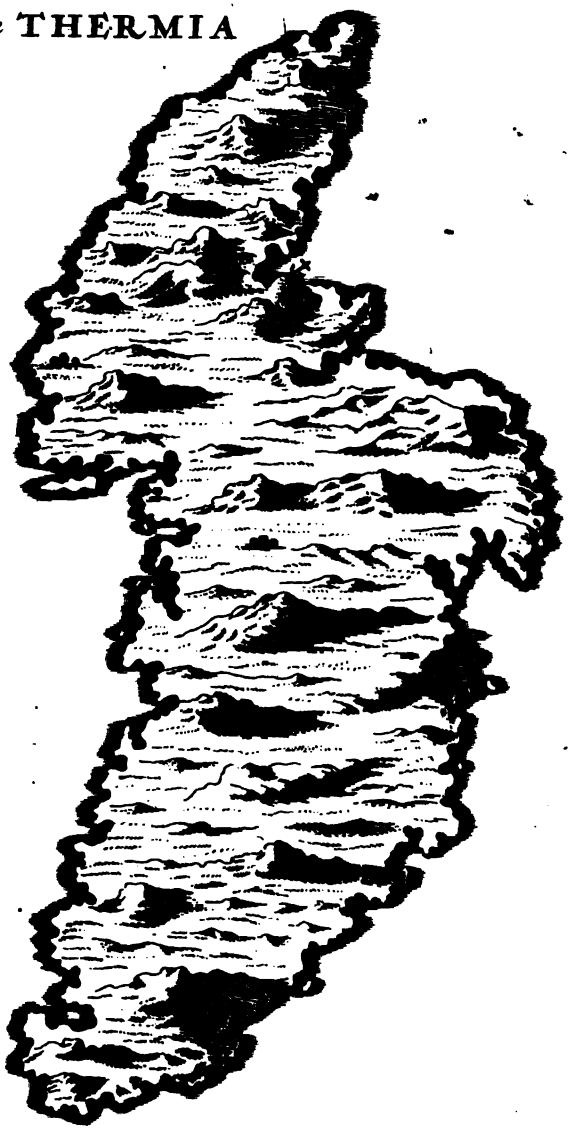
Andros est au nord de cette Isle.
Joura au nord-est.
Zia à l'ouest-nord-ouest.
Thermie entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest.
Mycone à l'est.
Tine au nord-est.
La grande Delos entre l'est & l'est-sud-est.
La montagne de Zia de Naxie entre le sud-est & l'est-sud-est.

f De Syra nous prîmes la route de THERMIE autre Isle à 25. milles de Syra de cap en cap; mais il

a Coroll. Inst. Rei herb. 54.
b ALHAGI Maurorum Rauvolf. 94. Genista spartium spinosum, foliis Polygoni C. B. Pin. Genista spinosa, flore rubro. Whel.
c Polygonum latifolium. C. B. Pin.

d *Strab. Rerum Geogr. lib. 10. Diog. Laert. in Pherec. Suid. in voce Pherec. Cic. Quæst. Tusc. lib. 1. cap. 156.*
e Σώζεται δὲ καὶ Ηλιοτρόπιον ἐν Σύρᾳ τῇ νήσῳ. *Diog.*
f THERMIA. ΚΥΘΝΟΣ.

Isle de THERMIA



Il y a plus de 40. milles d'un port à l'autre; car pour entrer dans le canal de Thermie, il faut faire preſque le tour de la moitié de Syra; on ne compte par la même raiſon que 12. milles de Thermie à Zia, quoiqu'il y en ait bien 36. d'un port à l'autre: le voiſinage de Thermie à Zia ne permet pas de douter que Thermie ne ſoit l'Iſle de Cythnos, puiſque [a] Dicæarque la place entre Ceos & Seriphus; il en ſortit un grand Peintre [b] qu'Euſtathe appelle Cydias, & les anciens ſuivant [c] Etienne le Géographe & Julius Pollux eſtimoient les fromages de Cythnos: c'eſt encore dans cette Iſle que fut rejetté par la tempête le faux Neron eſclave, grand joueur de Luth & grand Muſicien, accompagné d'une troupe de gens de ſa ſorte, armez & ſoulevez, comme [d] Tacite nous l'apprend.

Nous arrivâmes à Thermie la nuit du 30. au 31. Octobre, contraints de coucher ſur le port dans une chapelle où nous courûmes grand riſque d'être égorgez. Des Turcs de Négrepont qui étoient dans un gros caïque tout près du nôtre, voyant que nos matelots écorchoient deux moutons que nous avions achetez à Syra, allérent mettre l'allarme dans le village & publiérent qu'il venoit d'arriver des bandits, qui aſſurément en vouloient aux bâtimens du port: à cette nouvelle les payſans prirent les armes; heureuſement le Conſul de France Mr. Janachi de la Grammatica, qu'ils obligerent de ſortir de ſon lit pour ſe mettre à leur tête, s'étant informé plus particulierement de la figure de ces prétendus bandits, jugea bien ſur ce qu'on lui dit que quatre de leur compagnie avoient des chapeaux, que ce ne pouvoient être que d'honnêtes gens; car les bandits ſe croyent trop heureux d'avoir de méchants bonnets de laine: il pria donc les bourgeois de Thermie de ſe retirer, les aſſûrant que c'étoient des Marchands & peut-être des François qui venoient pour acheter des grains & de la ſoye: cette populace ne fût contente qu'après qu'il eût fait partir deux hommes de ſa maiſon pour en apprendre des nouvelles: nous fûmes bien ſurpris vers les trois heures du matin de voir entrer dans la chapelle deux perſonnes, qui ſans autre explication, la carabine à la main commencerent à nous faire décliner nos noms, & nous aſſûrérent que ſans les ſages remontrances du Conſul de France, les bourgeois ſeroient venus nous fuſiller: après être revenus de nôtre épouvante nous allâmes remercier le Seigneur de la Grammatica, & nous eûmes le chagrin de voir parmi nos dénonciateurs un Turc que nous avions connu Vaivode à Serpho, & qui étoit plus allarmé que les autres, parce qu'il emportoit le butin qu'il avoit fait en cette Iſle: il nous fit de grandes excuſes, & nous donnâmes à Mr. le Conſul toutes ſortes de marques de nôtre reconnoiſſance.

L'Iſle de Thermie n'eſt pas eſcarpée comme la plûpart des Iſles de l'Archipel, ſon terroir eſt bon & bien cultivé, on y recueille peu de froment, beaucoup d'orge, aſſez de vin & de figues pour les habitans; mais fort peu d'huile, pour ne pas dire point du tout: on prétend que la ſoye de cette Iſle eſt auſſi bonne que celle de Tine; il eſt vrai qu'elle s'y vend ſans coques, au lieu qu'à Tine on y en laiſſe beaucoup: celle de Thermie vaut ordinairement un écu la livre, quelquefois cent ſols, & même juſques à deux écus, ce qui apporte un profit conſiderable au pays; car on y fait plus de mille ou douze cens livres peſant de ſoye; le reſte du negoce y conſiſte en orge, en vin, en miel, en cire, en laine; le coton ſe travaille dans l'Iſle pour l'uſage des habitans: on y fait ces voiles jaunes dont les femmes des Iſles ſe couvrent la tête; c'eſt une eſpéce de gaze aſſez jolie: Thermie d'ailleurs eſt un lieu de bonne chere; il y a une ſi prodigieuſe quantité de perdrix, qu'on en porte des cages remplies dans les Iſles voiſines, où elle ne ſe vendent que deux parats, c'eſt à dire trois ſols la piéce; on voit peu de lapins dans cette Iſle, & point de liévres: pour du bois il n'en faut point parler, on n'y brûle que du chaume.

Le principal village de Thermie en porte le nom; l'autre qui n'eſt pas ſi grand ſe nomme *Silaca*; les deux enſemble contiennent environ 6000. ames: les habitans de toute l'Iſle payent ordinairement 5000. écus pour la capitation; & pour la taille réelle, on leur fit payer près de 6000. écus en 1700. A l'égard de la Religion, ils ſont tous du rite Grec, excepté dix ou douze familles Latines, dont la plûpart ſont des matelots François, qui n'ont qu'une pauvre chapelle dans la maiſon de campagne du Conſul; cette chapelle eſt déſervie par un Vicaire à qui l'Evêque de Tine donne 15. écus par an: l'Evêque Grec y eſt fort à ſon aiſe, & a plus de quinze ou ſeize Egliſes dans le ſeul village de Thermie. La principale eſt dédiée au [e] Sauveur, fort jolie & bâtie tout au haut du lieu: la plûpart des Monaſtéres ſont abandonnez, excepté deux ſous le nom de la Vierge, & autant ſous celui de Saint Michel Archange.

Le port de Sant-Erini à deux milles du village eſt commode pour les vaiſſeaux marchands, de même que celui de Saint Etienne qui eſt du côté de Silaca: celui-ci regarde le ſud-ſud-eſt; mais l'entrée du premier eſt entre le nord-nord-eſt & le nord-eſt.

Outre les puits qui ſont aux environs des villages, l'Iſle ne manque pas de ſources; les plus remarquables ſont les eaux chaudes dont l'Iſle a tiré ſon nom: [f] ces eaux ſont dans le fond d'un des culs-de-ſac du port, au nord-eſt à droite en entrant;

a *De ſtatu Græc.*
b *Comment. ad Dionyſ. Periog.*
c, Καὶ Κύθνος πυρὸς καὶ Κύθνιος ὁ ζυγρόφος. *Steph.*
d *Hiſt. lib. 2. cap. 8.*

e Σωτῆρος, Παναγία, ὁ Ταξιάρχης.
f ΘΕΡΜΟΣ, Chaud; *d'où vient le nom de* Thermia, *& par corruption,* Fermia *&* Fermina.

trant; la principale ſource bouillonne au pied de la colline dans une maiſon où l'on va laver le linge, & où les malades viennent ſuer; les autres ſources ſortent à quelques pas de là par petits bouillons, & forment un ruiſſeau qui va ſe rendre dans la mer, d'où toutes ces eaux étoient venuës; car elles ſont très-ſalées, & s'échauffent ſans doute en traverſant la colline parmi des mines de fer ou des matiéres ferrugineuſes : ces matiéres, comme je l'ai propoſé dans la deſcription de Milo, ſont la véritable cauſe de la plûpart des eaux chaudes : celles de Thermie blanchiſſent l'huile de tartre & ne cauſent aucun changement à la ſolution du ſublimé corroſif, non plus que les ſources chaudes de Protothalaſſa au Milo, leſquelles ſont incomparablement plus chaudes que celles dont nous parlons. Les anciens bains de Thermie étoient au milieu de la vallée; on y voit encore les reſtes d'un reſervoir bâti de briques & de pierres, avec une petite rigole par le moyen de laquelle l'eau du gros bouillon ſe diſtribuoit où l'on vouloit : ces eaux ont conſervé leur vertu; mais elles ont perdu leur réputation, parce qu'il n'y vient plus que de ces ſortes de malades que toutes les eaux minerales du monde ne ſçauroient guerir.

On trouve auſſi dans cette Iſle les ruines de deux anciennes villes Hebreocaſtro & Paleocaſtro : Hebreocaſtro, ou la ville aux Juifs, eſt au ſud-oueſt ſur le bord de la mer & ſur le penchant d'une montagne auprès d'un port où il y a un petit écueil : la magnificence & la grandeur de ces ruines frappent & font bien ſentir que c'étoit une puiſſante ville, & celle même dont [a] Dicearque a fait mention : parmi ces ruines on nous fit entrer dans trois belles cavernes creuſées à pointe de ciſeau dans le roc, enduites de ciment pour empêcher que les eaux de la pluye ne s'écoulaſſent par les fentes : les reſtes des murailles bâties de gros quartiers de pierres taillées en zigzac & comme en pointe de diamant nous firent conjecturer que c'étoient les ruines de quelque ancienne citadelle; mais nous n'y pûmes découvrir aucune inſcription qui nous apprît le nom de la ville : on nous fit remarquer un fort beau tombeau de marbre preſqu'à moitié enterré & orné de bas réliefs; il y a auſſi quelques autres tombeaux de pierre du pays, c'eſt un méchant granit qui ſe délite facilement; il y reſte un Terme de marbre aſſez maltraité, dont la draperie nous parut fort belle.

Paleocaſtro eſt dans un autre quartier de l'Iſle, & la ville qui eſt tout-à-fait abandonnée, n'eſt pas ſi ruinée que l'autre; mais on n'y trouve ni marbres ni aucuns reſtes de magnificence; en recompenſe nous y obſervâmes de très-belles plantes, & ſur tout un arbuſte dont le bois eſt recherché par les Turcs pour faire les poignées des ſabres. [b] On prétend que l'on compte encore dans cette ville 101. Egliſes; nous y vîmes pluſieurs chapelles abandonnées, mais nous n'eûmes pas la curioſité, ou pour mieux dire la patience de les compter.

Nôtre quadran univerſel nous donna occaſion de faire quelques remarques par rapport à la Geographie :

Serpho eſt au ſud de Thermie.

Serphopoula au ſud-eſt.

Siphanto entre le ſud-eſt & le ſud-ſud-eſt.

Le Milo reſte du ſud au ſud-ſud-oueſt.

[c] Voilà ce qui regarde l'Iſle de Thermie : il y a bien plus de choſes à dire de celle de Zia.

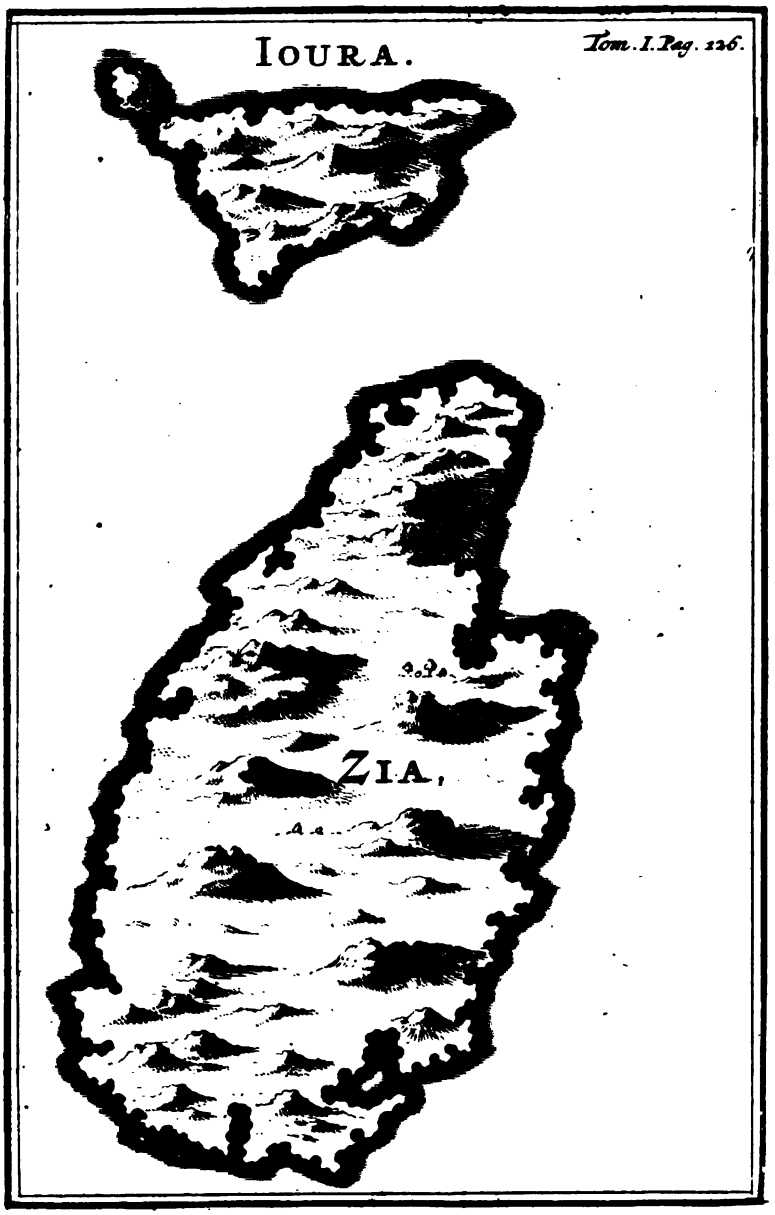
[d] Ariſtée fils d'Apollon & de Cyrene, affligé de la mort de ſon fils Acteon, quitta la ville de Thebes à la perſuaſion de ſa mere, & ſe retira dans l'Iſle de Ceos, connuë aujourd'hui ſous le nom de Zia, & pour lors inhabitée. [e] Diodore de Sicile dit que c'eſt dans celle de Cos; mais il y a apparence que ce nom étoit commun à la patrie d'Hippocrate & à l'Iſle de Keos ou Ceos & Cea; car Etienne le Geographe a employé le mot de Kos pour Keos, ſi ce n'eſt que l'on veuille que c'eſt une faute à corriger chez lui & chez Diodore. Quoiqu'il en ſoit l'Iſle de Ceos devint ſi peuplée que l'on y fit une loi bien cruelle dans ſa ſingularité, [f] il fut ordonné que ceux qui paſſeroient 60. ans, boiroient de la Ciguë pour ſe faire mourir, afin que les autres trouvaſſent de quoi ſubſiſter dans le pays : cependant ce pays étoit cultivé avec le dernier ſoin, comme il paroît par les murailles qu'on avoit bâties juſques à l'extremité des montagnes pour en ſoûtenir les terres : à la verité on ne faiſoit pas grand cas de la vie dans cette Iſle. Strabon rapporte auſſi que les Atheniens leverent le ſiége d'*Ioulis*, parcequ'ils apprirent qu'on y avoit reſolu de faire mourir les enfans d'un certain âge.

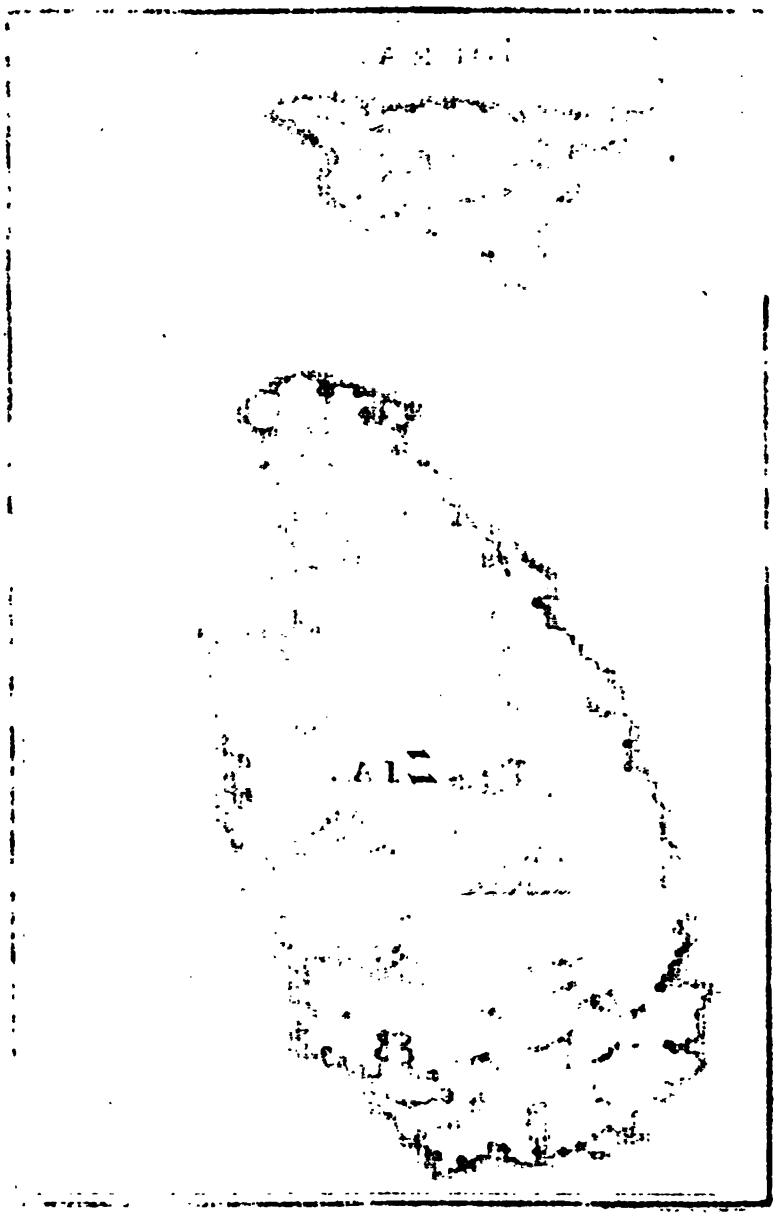
Nous arrivâmes à Zia le 15. Novembre par un temps aſſez fâcheux, & qui nous fit trouver encore le paſſage plus long; car on compte 36. milles de Thermie à Zia, quoiqu'il n'y en ait pas 12. de cap en cap : cette Iſle devoit être incomparablement plus grande, [g] ſi Pline a été bien informé des changemens qui lui ſont arrivez : autrefois ſuivant cet Auteur elle tenoit à l'Iſle [h] Eubée, la mer en fit deux Iſles, & emporta la plus grande partie des terres qui regardoient la Beotie : tout cela s'accommode aſſez à la figure de Zia, elle s'allonge du nord au ſud & ſe rétrecit de l'eſt à l'oueſt : peut-être que ce fut l'effet du débordement du Pont-Euxin dont a parlé Diodore de Sicile.

[i] De quatre fameuſes villes qu'il y avoit dans Ceos,

a *De ſtatu Gracia.*
b Medicago trifolia fruteſcens incana. Inſt. Rei herb.
c ZIA. KEOΣ. Kια. Cεος. Cea.
d *Servius in Virg. Georgic.* 1.
e *Biblioth. hiſt. lib.* 4.

f *Strab. Rerum Geograph. lib.* 10.
g *Hiſt. nat. lib.* 2. *cap.* 92. & *lib.* 4. *cap.* 12.
h Négrepont.
i Καρθαια, Πορθεσια. *Strab.* Porceſſa. *Plin.* Κορεσια. *Strab.* Coreſſus, *Plin.* Ιουλις. *Strab.*


IOURA.
Tom. I. Pag. 126.
ZIA.



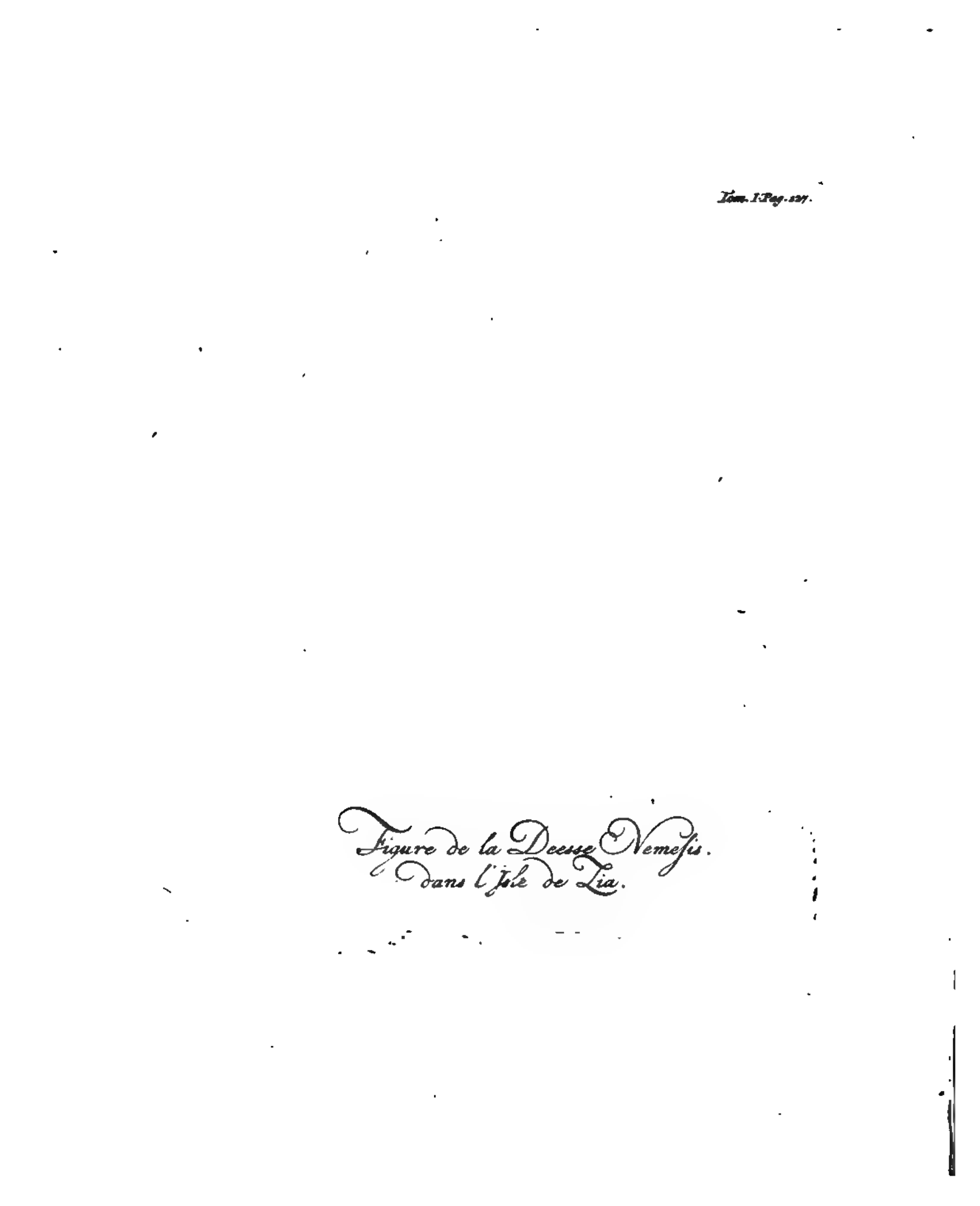


Figure de la Deesse Nemesis.
dans l'Isle de Zia.

Ceos, il ne reſte que [a] Carthée, ſur les ruines de laquelle eſt bâti le bourg de Zia : c'eſt de quoi l'on ne ſçauroit douter en liſant Strabon & Pline ; ce dernier aſſûre que Pœeeſſe & Coreſſus furent abîmées, & Strabon écrit que les habitans de Pœeeſſe paſſerent à Carthée, & ceux de Coreſſus à Ioulis : or la ſituation d'Ioulis eſt ſi bien connuë qu'on n'en peut pas douter : donc il ne reſte plus que Carthée, remplie encore d'une infinité de marbres caſſez, ou employez dans les maiſons du bourg.

Ce bourg ou l'ancienne Carthée, eſt ſur une hauteur à trois milles du port, au fond d'une vallée déſagréable ; c'eſt une eſpéce de theâtre, à 2500. maiſons, bâties par étages & en terraſſes ; c'eſt-à-dire que leur couvert eſt tout plat, comme par tout le Levant, mais aſſez fort pour ſervir de ruë : cela n'eſt pas ſurprenant dans un pays où il n'y a ni charrettes ni carroſſes, & où l'on ne marche qu'en eſcarpins. Sur la gauche eſt une citadelle abandonnée, où 60. Turcs ſe deffendirent glorieuſement contre l'armée Venitienne, avec deux fuſils ſeulement, reſtes des armes à feu échapées du naufrage qu'ils venoient de faire : ils ne ſe fuſſent pas rendus ſi l'eau ne leur avoit manqué. Parmi des marbres conſervez chez les bourgeois, le nom de Gymnaſiarque ſe trouve ſur deux inſcriptions fort maltraitées : nous y vîmes un bas-relief en demi boſſe où la figure d'une femme eſt repreſentée avec une belle draperie.

La ville de Carthée s'étendoit dans la vallée qui vient à la marine : on y voit encore pluſieurs marbres, ſur tout une inſcription de 41. lignes, tranſportée dans la chapelle de Saint Pierre ; le commencement de cette inſcription manque, & la plus grande partie des lettres eſt ſi effacée que nous n'y pûmes déchifrer que le nom de Gymnaſiarque.

Pour voir quelque choſe de plus ſuperbe, il faut prendre la route de ſud-ſud-eſt, où ſont les reſtes de l'ancienne ville d'IOULIS, connuë par les gens du pays ſous le nom de *Polis*, comme qui diroit la ville : ces ruines occupent une montagne au pied de laquelle les vagues ſe viennent briſer ; mais éloignée, du temps de Strabon, d'environ trois milles. Careſſus lui ſervoit de port, aujourd'hui il n'y a que deux méchantes cales, & les ruines de l'ancienne citadelle ſont ſur la pointe du cap. Dans un lieu plus enfoncé l'on diſtingue le Temple par la magnificence de ſes débris ; la plûpart des colonnes ont le fuſt moitié liſſe moitié canelé, du diametre de deux pieds moins deux pouces, à canelures de trois pouces de large : on nous fit deſcendre à la marine par un bel eſcalier taillé dans le marbre, pour aller voir ſur le bord de la cale une figure ſans bras & ſans tête ; la draperie en eſt bien entenduë, la cuiſſe & la jambe ſont bien articulées ; on croit que c'eſt la ſtatuë de la Déeſſe *Nemeſis*, car elle eſt dans l'attitude d'une perſonne qui pourſuit quelqu'un. Les reſtes de la ville ſont ſur la colline, & s'étendent juſques dans la vallée où coule la fontaine [b] Joulis, belle ſource d'où la place avoit pris ſon nom. Je n'ai jamais vû de ſi gros quartiers de marbre que ceux qu'on avoit employez à bâtir les murailles de cette ville : il y en a de longs de plus de douze pieds.

Dans les ruines de la ville parmi les champs ſemez d'orge, nous trouvâmes dans une chapelle Gréque le reſte d'une inſcription ſur un marbre caſſé, où on lit encore Ιουλίδα, accuſatif de Ιουλὶς, le mot de Στεφάνους s'y trouve deux fois.

On alloit de cette ville à Carthée par le plus beau chemin qu'il y eût peut-être dans la Gréce, & qui ſubſiſte encore pendant plus de trois milles, traverſant les collines à mi-côte, ſoûtenu par une forte muraille couverte de grands quartiers de pierre plate, griſâtre, qui ſe fend auſſi facilement que l'ardoiſe, & dont on couvre les maiſons & les chapelles dans la plûpart des Iſles.

[c] Ioulis comme dit Strabon, fut la patrie de Simonides Poëte Lyrique & de Bachylides ſon couſin. Eraſiſtrate fameux Medecin, & Ariſton le Peripatéticien nâquirent auſſi dans cette Iſle. [d] Les marbres d'Oxford nous apprennent que [e] Simonides fils de Leoprepis inventa une eſpéce de memoire artificielle dont il montroit les principes à Athenes, & qu'il deſcendoit d'un autre Simonides, grand Poëte auſſi fort eſtimé dans la même ville, & dont il eſt parlé dans l'Epoque 50. l'un de ces deux Simonides inventa ces [f] vers lugubres que l'on chantoit aux enterremens.

Après la défaite de Caſſius & de Brutus, [g] Marc Antoine donna aux Atheniens Cea, Egine, Tenos & quelques autres Iſles voiſines : il eſt hors de doute que Cea fut ſoûmiſe aux Empereurs Romains, & paſſa dans le domaine des Grecs ; je ne ſçai en quelle année elle fut annexée au Duché de Naxie, [h] mais Pierre Juſtiniani & Dominique Michiel s'en emparerent ſous l'Empire d'Henri II. Empereur Latin de Conſtantinople. Le P. Sauger a remarqué que pendant les guerres des Venitiens & des Genois, [i] Nicolas Carcerio neuviéme Duc de l'Archipel, s'étant déclaré pour les premiers, Zia qui étoit de ſa dépendance fut aſſiegée par Philippe Doria Gouverneur de Scio : la garniſon qui n'étoit que de 100. hommes ſe rendit à diſcretion dans la citadelle du bourg. [k] Mr. du Cange qui rapporte cette expedition à 1553. a cru que l'Iſle de Zia appartenoit aux Genois ; mais il vaut mieux s'en

[a] *Ptolemée fait encore mention de trois villes de cette Iſle.* Κλα. νῦσσα ἐν ἀ πόλεις τρεῖς Καρηστός, Ιουλὶς Καρθαία. *Geogr. lib. 3. cap. 15.*

[b] Ιουλὶς πόλις ἐν Κῷ τῇ νήσῳ. ἀπὸ Ιουλίδος Κρινίς. *Steph.*

[c] *Rerum Geograph. lib. 10.*

[d] *Epoch. 55.*

[e] ὁ Μνημονικὸν.

[f] Ἐπικήδειον. Νᾶενιαι. *Vide Horat. lib. 2. Od. 13.*

[g] *Appian, lib. 5.*

[h] *Du Cange, Hiſt. de Conſtant. liv. 2.*

[i] *Hiſt. des Ducs de l'Archip.*

[k] *Ibid. lib. 3.*

s'en tenir au [a] P. Sauger, qui a examiné sur les lieux les archives de Naxie. Zia fut ensuite renduë aux Ducs de l'Archipel, qui la conserverent jusques à la décadence de leur Etat. Jacques Crispo le dernier Duc, la donna en dot à sa sœur Thadée épouse de Jean François de [b] Sommerive huitiéme & dernier Seigneur d'Andros, dépouillé par Barberousse sous Solyman II.

[c] L'Isle de Zia est assez bien cultivée à present, ses champs sont fertiles : on y nourrit de bons troupeaux, mais on y récueille peu de froment, beaucoup d'orge, assez de vin, plus de soye qu'à Thermie, & beaucoup de *Velani*; c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'une des plus belles espéces de [d] Chêne qui soit au monde : cet arbre à les racines, le bois, le port & la hauteur du Chêne commun; ses branches sont fort touffuës, étenduës sur les côtez, tortuës, blanchâtres en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre & brune en plusieurs endroits; les feuilles y naissent par bouquets sur les nouveaux brins, longues de trois pouces sur deux pouces de large, arrondies à leur base, crenelées sur les bords à grosses dents, dont chacune finit par une pointe mollasse & roussâtre; ces feuilles sont épaisses, dures, vert-brun, un peu luisantes par dessus, quoique couvertes d'un duvet presque imperceptible, blanches par dessous & comme cotoneuses, soûtenuës par une queuë longue d'environ neuf ou dix lignes, laquelle s'allonge en maniere de côte : les chatons de cet arbre sont semblables à ceux de nôtre Chêne : les glands en sont bien differens & attachez immediatement aux jeunes branches à côté des feuilles : chaque gland commence par un bouton presque sphérique & grossit jusques à environ un pouce ou 15. lignes de diametre, applati sur le devant, & creusé en maniere de nombril assez ouvert pour laisser voir la pointe du fruit enchassé dans son envelope, au lieu que nos glands n'ont qu'une calote assez legere qui n'en couvre que la troisiéme partie; l'envelope du gland dont nous parlons est une espéce de boëtte relevée de plusieurs écailles vert-pâle, longues de trois ou quatre lignes, assez fermes, larges d'environ une ligne & demie, émoussées à la pointe : le fruit n'étoit pas meur dans le temps que nous étions à Zia; [e] les Grecs l'appellent Velani & l'arbre Velanida.

On voit dans cette Isle & à Thermie le long des chemins une belle espéce de Bouillon blanc à feuilles ondées, cotoneuses & blanches, bien different de celui qui vient en Provence & en Languedoc.

*Verbascum Græcum, fruticosum, folio sinuato candidissimo. Coroll. Inst. Rei. herb.* 8.

Sa racine est ligneuse, longue d'un pied, plus grosse quelquefois que le pouce sur tout au collet, gersée, un peu amere, accompagnée de fibres assez cheveluës; ses tiges sont aussi plus grosses que le pouce, dures, blanches en dedans, couvertes d'une écorce grisâtre, hautes d'un pied & demi, chargées de feuilles par bouquets, longues de sept ou huit pouces, blanches, cotoneuses, drapées, larges de trois ou quatre pouces, mais ondées & frisées beaucoup plus proprement que celles de nôtre [f] Bouillon blanc frisé : les feuilles du centre des bouquets sont encore plus drapées, plus épaisses, d'un blanc jaunâtre : d'autres tiges s'élevent du milieu de ces bouquets à la hauteur d'environ deux pieds, garnies de quelques feuilles plus courtes, plus épaisses & plus blanches : de leurs aisselles naissent tout le long des tiges & comme par pelotons des fleurs jaune-pâle, larges d'un pouce, coupées en cinq parties arrondies, dont les deux superieures sont un peu moindres que les autres : toutes ces fleurs sont percées au fond, & du bord de ce trou sortent cinq étamines purpurines, couvertes d'un gros duvet blanchâtre; crochuës, garnies de sommets rouge-orangé : le calice est un godet long de cinq lignes, cotoneux, divisé en cinq pointes, du fond duquel sort un pistile terminé par un filet rougeâtre : ce pistile devient une coque roussâtre, longue d'environ quatre lignes sur deux lignes de large, dure, pointuë, partagée en deux loges, & qui s'ouvre en deux piéces remplies de graines menuës & noirâtres. Cette plante cultivée dans le Jardin du Roi n'a pas dégeneré.

Le commerce du Velani est le plus considerable de l'Isle, on y en recueillit en 1700. plus de cinq milles quintaux : on appelle petit Velani les jeunes fruits cueillis sur l'arbre, beaucoup plus estimez que les gros qui tombent d'eux-mêmes dans leur maturité; les uns & les autres servent aux teintures & à tanner les cuirs; les petits se vendent ordinairement un écu le quintal, au lieu que les gros ne valent que trente sols; mais le plus souvent on les mêle : nous laissâmes dans le port de Zia un vaisseau Venitien qui chargeoit de cette marchandise.

Ce port dont l'entrée est entre l'oüest-nord-oüest & le nord-oüest, est bon pour les plus gros vaisseaux & pour les plus grandes flottes : le bon mouillage est à droite, & la fontaine pour faire aiguade n'en est pas loin 8. A gauche est la rade appellée le cul de bœuf, propre seulement pour les petits bâtimens : les chapelles où l'on couche ordinairement sont marquées 1. 2. 3. 4.

On trouve dans cette Isle du plomb semblable à celui de Siphanto, & principalement au delà du monastére de Sainte Marine : il y a aussi dans ce quartier-là de la craye assez semblable à celle de Brian-

a *Ibid.*
b Summaripa.
c Et cultor nemorum cui pinguia Cæa.
Terceatum nivei tondent dumeta juvenci. *Georg. lib.* 1. *vers.* 14.

d Quercus calyce echinato, glande majore. C. B. Pin.
e Ἡ Βάλανος, un Gland.
f Verbascum luteum, folio Papaveris corniculati. C. B. Pin.

*Verbascum Græcum, fruticosum, folio sinuato candidissimo*

mais il eſt aiſé de montrer que ce fut dans celle de Cos la patrie du fameux Hippocrate.[a] Le même Pline a remarqué que l'on cultivoit dans Zia les figuiers avec beaucoup de ſoin; on y continuë encore aujourd'hui la caprification. Pour bien comprendre cette manufacture de figues, il faut remarquer que l'on cultive dans la plûpart des Iſles de l'Archipel deux ſortes de figuiers; la premiere eſpéce s'appelle *Ornos*, du Grec litteral *Erinos* Figuier ſauvage, ou le[b] *Caprificus* des Latins; la ſeconde eſpéce eſt le Figuier domeſtique: le ſauvage porte trois ſortes de fruits: c *Fornites*, *Cratitires*, *Orni*, abſolument neceſſaires pour faire meurir ceux des figuiers domeſtiques.

Ceux qu'on appelle *Fornites* paroiſſent dans le mois d'Août & durent juſques en Novembre ſans meurir; il s'y engendre de petits vers, d'où ſortent certains moucherons que l'on ne voit voltiger qu'autour de ces arbres: dans les mois d'Octobre & de Novembre ces moucherons piquent d'eux-mêmes les ſeconds fruits des mêmes pieds de figuier; ces fruits que l'on nomme *Cratitires* ne ſe montrent qu'à la fin de Septembre; & les *Fornites* tombent peu à peu après la ſortie de leurs moucherons: les *Cratitires* au contraire reſtent ſur l'arbre juſques au mois de Mai, & renferment les œufs q ont dépoſé en l troiſiéme eſpé- c ſur les mêmes p nt produit les d p plus gros & ſi nu à une certaine groſſeur, & que ſon œil commence à s'entrouvrir, il eſt piqué dans cette partie par les moucherons des *Cratitires* qui ſe trouvent en état de paſſer d'un fruit à l'autre pour y décharger leurs œufs.

Il arrive quelquefois que les moucherons des *Cratitires* tardent à ſortir dans certains quartiers, tandis que les *Orni* de ces mêmes quartiers ſont diſpoſez à les renvoyer: on eſt obligé dans ce cas-là d'aller chercher les *Cratitires* dans un autre quartier & de les ficher à l'extremité des branches des figuiers dont les *Orni* ſont en bonne diſpoſition, afin que les moucherons les piquent: ſi l'on manque ce temps, les *Orni* tombent, & les moucherons des *Cratitires* s'envolent; il n'y a que les payſans appliquez à la culture des figuiers qui connoiſſent les momens, pour ainſi dire, auſquels il faut y pourvoir, & pour cela ils obſervent avec ſoin l'œil de la figue; non ſeulement cette partie marque le temps où les piqueurs doivent ſortir, mais auſſi celui où la figue doit être piquée avec ſuccés: ſi l'œil eſt trop dur & trop ſerré, le moucheron n'y ſçauroit dépoſer ſes œufs, & la figue tombe quand cet œil eſt trop ouvert.

Ces trois ſortes de fruits ne ſont pas bons à manger; ils ſont deſtinez à faire meurir les fruits des figuiers domeſtiques; voici l'uſage qu'on en fait. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les payſans prennent les *Orni* dans le temps que leurs moucherons ſont prêts à ſortir, & les vont porter tous enfilez dans des fêtus ſur les figuiers domeſtiques; ſi l'on manque ce temps favorable, les *Orni* tombent, & les fruits du figuier domeſtique ne meuriſſant pas, tombent auſſi dans peu de temps; les payſans connoiſſent ſi bien ces précieux momens que tous les matins en faiſant leur revûë, ils ne tranſportent ſur les figuiers domeſtiques que les *Orni* bien conditionez, autrement ils perdroient leur recolte: il eſt vrai qu'ils ont encore une reſſource quoique legere, c'eſt de répandre ſur les figuiers domeſtiques d l'*Aſcolimbros* plante très-commune dans les Iſles, & dans les fruits de laquelle il ſe trouve des moucherons propres à piquer; peut-être que ce ſont les moucherons des *Orni* qui vont picorer ſur les fleurs de cette plante: enfin les payſans ménagent ſi bien les Orni que leurs moucherons font meurir les fruits du figuier domeſtique dans l'eſpace de quarante jours.

Ces figues fraîches ſont fort bonnes: pour les ſecher on les expoſe au ſoleil pendant quelque temps, puis on les paſſe au four afin de les conſerver le reſte de l'année; le pain d'orge & les figues ſeches ſont la principale nourriture des payſans & des Moines de l'Archipel; mais il s'en faut bien que ces figues ſoient auſſi bonnes que celles que l'on ſéche en Provence, en Italie & en Eſpagne; la chaleur du four leur fait perdre toute leur délicateſſe & leur bon goût; d'un autre côté elle fait périr les œufs que les piqueurs de l'*Orni* y ont déchargez, & ces œufs ne manqueroient pas de produire de petits vers dont ces fruits ſeroient endommagez.

Voilà bien de la peine & du temps pour n'avoir que de mauvaiſes figues. Je ne pouvois aſſez admirer la patience des Grecs occupez pendant plus de deux mois à porter ces piqueurs d'un figuier à l'autre; j'en appris bien-tôt la raiſon: un de leurs arbres raporte ordinairement juſques à deux cens quatre-vingt livres de figues, au lieu que les nôtres n'en rendent pas vingt-cinq livres.

Les piqueurs contribuent peut-être à la maturité des fruits du figuier domeſtique, en faiſant extravaſer le ſuc nourricier dont ils déchirent les tuyaux en déchargeant leurs œufs: peut-être auſſi qu'outre leurs œufs ils laiſſent échaper quelque liqueur propre à fermenter doucement avec le lait de la figue & en attendrir la chair: nos figues en Provence & à

a In Cea inſula Caprifici triferi ſunt. Primo fœtu ſequens evocatur, ſequenti tertius: hoc Fici caprificantur. *Plin. Hiſt. nat. lib. 16. cap. 27.*

b *De Caprificatione, vide Theophraſtum lib. 2. de cauſis Plant. cap. 12.*

c Caprificus vocatur à ſylveſtri genere Ficus nunquam maturescens, ſed quod ipſa non habet alias tribuens. *Plin. Hiſt. nat. lib. 15. cap. 19.*

d Scolymus Chryſanthemos. C. B. Pin. Σκόλυμος καὶ Ἀκαν θολεπὲς.

à Paris même meuriſſent bien plûtôt ſi on pique leurs yeux avec une paille graiſſée d'huile d'olive : les prunes & les poires piquées par quelque inſecte meuriſſent plûtôt auſſi, & la chair d'autour de la piqueure eſt de meilleur goût que le reſte : il eſt hors de doute qu'il arrive un changement conſiderable à la tiſſure des fruits piqués, de même qu'il arrive aux parties des animaux percées avec quelque inſtrument aigu.

Il n'eſt guéres poſſible de bien entendre les anciens Auteurs qui ont parlé de la caprification, ſi l'on n'eſt convaincu des circonſtances qui ſervent à la faire réüſſir, & non-ſeulement ce détail nous a été confirmé à Zia, à Tine, à Mycone, à Scio ; mais dans la plûpart des autres Iſles. Avant nôtre départ de Zia, nous montâmes ſur la tour du Monaſtére de Saint Pantaleon, où nous fîmes la ſtation Géographique ſuivante :

Macroniſi & le cap Colonne reſtent à l'oueſt-nord-oueſt.
Gaidaroniſi & Porto-Leone d'Athenes à l'oueſt.
Saint George d'Albora & Hydra à l'oueſt-ſud-oueſt.
Engia ou Egina entre l'oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt.
Thermie entre le ſud & le ſud-ſud-eſt.
Serpho & Siphanto au ſud.
Milo entre le ſud & le ſud-ſud-oueſt.
Syra à l'eſt-ſud-eſt.
Andros au nord-eſt.
Cariſto au nord-nord-eſt.
Joura à l'eſt.
Tine entre l'eſt & l'eſt-ſud-eſt.
Le cap Skilli à l'oueſt.
Négrepont au nord.
Le port Raphti au nord-oueſt.

On compte de Zia au port Colonne 18. milles, au cap d'Oro 40. milles, & du cap d'Oro au cap Colonne 60. milles.

Nous commencions fort à nous ennuyer dans Zia où les vents contraires nous obligerent de reſter depuis le 5. Novembre juſqu'au 21. lorſqu'un jour de bonace ſe preſenta pour nous inviter de paſſer à [a] Macroniſi, Iſle [b] abandonnée, mais fameuſe à 12. milles de Zia ſi l'on compte d'un cap à l'autre, & ſéparée de la terre ferme de Gréce ou de la côte du cap Colonne par un détroit de ſept ou huit milles. [c] Pline aſſûre que l'Iſle Helene ou la Macroniſi des Grecs modernes eſt à égale diſtance de Cea & du cap Sunium ou cap Colonne où ſont les ruines du Temple de Minerve Suniade : il en détermine la diſtance à cinq milles pas : il eſt à croire que la mer qui a fait tant de changemens en l'Iſle de Zia, eſt la cauſe de la difference de nos meſures.

Cette Iſle qui s'appelloit [d] *Macris* au rapport d'Etienne le Géographe & que Pline prétend avoir été ſéparée de l'Iſle Eubée par les violentes ſécouſſes de la mer, n'a pas plus de trois milles de large ſur ſept, ou huit milles de long, ce qui ne s'éloigne pas trop de la [e] longueur que [f] Strabon lui a donnée, & qui lui avoit attiré le nom de l'Iſle longue : Ce Géographe aſſûre qu'elle s'appelloit autrefois *Cranae* âpre & rude ; mais qu'elle reçût le nom d'Helene [g] après que Paris y eut conduit cette belle Gréque qu'il venoit d'enlever. [h] Etienne le Géographe prétend avec Pauſanias, que ce ne fut qu'après la priſe de Troye, la datte n'eſt pas de trop grande importance ; mais il eſt certain que l'Iſle eſt dans le même état que Strabon l'a décrite, c'eſt à dire que c'eſt un rocher ſans habitans ; & ſuivant les apparences, la belle Helene n'y fut pas trop bien logée : je ne croirois pas même que cette Iſle eût été habitée, ſi Goltzius [i] ne faiſoit mention de deux médailles à la legende de ſes habitans ; elle eſt relevée en dos d'âne par une crête de rochers fort hériſſée & percée de grands trous par où nous paſſâmes pour aller voir la terre-ferme de Gréce : Macroniſi n'a qu'une méchante cale dont l'entrée regarde l'eſt ; à peine trouve-t-on de l'eau à boire dans cette Iſle ; il n'y que les bergers de Zia, qui ſçachent l'endroit où coule une petite ſource.

Nous couchâmes dans une caverne auprès de la cale ; mais nous eûmes belle peur dans la nuit : quelques [k] Veaux marins, qui s'étoient retirez dans une caverne voiſine, firent des cris ſi épouventables que nous ne ſçavions ſi c'étoient des animaux d'un autre monde ; nos matelots ne faiſoient qu'en rire, & cela nous raſſûra : je ne ſçai ſi ces Veaux crient en veillant ou en dormant, c'eſt une grande diſpute parmi les Commentateurs de [l] Pline : Hermolaus Barbarus croit que c'eſt pendant leur ſommeil, ſon ſentiment n'eſt pas favoriſé par les anciens manuſcrits de Pline ; d'ailleurs on lui oppoſe un texte [m] d'Ariſtote conforme à ces manuſcrits ; ſans entrer dans cette diſſertation, je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à ce que nous en dirent nos matelots, qui nous aſſûrerent que ces Veaux faiſoient l'amour à leur aiſe dans ce temps-là : à la pointe du jour on les vit ſortir de leur caverne, & ils ſe plongerent ſi vite dans la mer, qu'on n'eut pas le temps de tirer deſſûs.

Le ſeul plaiſir que nous eûmes dans cette Iſle fut celui d'herboriſer, c'eſt la plus agréable de tout l'Archipel pour les plantes ; elles y ſont même plus grandes, plus fraîches & plus belles que dans les autres Iſles : nous y en obſervâmes beaucoup que nous



a MACRONISI. ΜΑΚΡΟΝΗΣΙ.
b L'Iſle longue.
c *Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
d ΜΑΚΡΙΣ.
e 60. Stades.
f *Rerum Geogr. lib. 9.*
g ΕΛΕΝΗ.

h In Attic. In Attide Helene eſt nota ſtupro Helenæ. *Pomp. Mela de ſitu orb. lib. 2. cap. 7.* Τραχεῖα καὶ ὄρεσιν. *Strab. ibid.*
i ΕΛΕΝΙΤΩΝ.
k ΦΩΚΗ. Veau-Marin.
l *Hiſt. nat. lib. 9. cap. 18.*
m Ἀρίστ. δὲ ὁμοίως φωκὴν βοᾶ. *Ariſt. hiſt. anim. lib. 6. c. 12.*

n'avions pas encore vûës depuis nôtre départ de France.

a Celle que Cluſius appelle Ciſte à feuilles de Thym, répond aſſez bien à la déſcription que Pline a faite de ſon *Helenium*; cet Auteur avance qu'il ſe trouve dans l'Iſle Helene, & qu'il y eſt né des larmes d'Helene; il ſemble qu'à ſon ordinaire il ait copié une partie de la deſcription que Dioſcoride a donnée de l'*Helenium* d'Egypte, qui ſe trouvoit ſur la côte auprès de Canope dans une Iſle appellée auſſi Helene, du nom de la même Princeſſe. Si nous en croyons l'Auteur du grand Dictionnaire Grec, qui rapporte auſſi la fable des larmes d'Helene, cette plante croît autour d'Alexandrie; apparemment que les larmes lui coûtoient peu: par rapport à b l'Helenium ordinaire, il ne croît pas certainement dans Macroniſi: on pourroit ſoupçonner que c l'*Aſter* à feuilles de Bouillon blanc ſeroit la premiére eſpéce d'*Helenium* de Dioſcoride, ſi la ſtructure de ſa racine répondoit mieux à la deſcription que cet Auteur en a faite: cet *Aſter* eſt aſſez commun à Macroniſi.

Comme nous apprehendions d'être aſſaillis dans cette Iſle par les bandits & par la famine, nous n'y reſtâmes qu'environ 24. heures; trop heureux d'être revenus à Zia: car le temps fut ſi mauvais depuis le 8. Novembre juſques au 21. que nous euſſions infailliblement peri dans ce méchant écueil, où nous n'avions porté de l'eau & des proviſions que pour cinq ou ſix jours: nous repaſſâmes donc au plus vîte par Zia pour reprendre nôtre bagage; mais nous n'en pûmes partir que le 21. Novembre, & nous tirâmes vers l'Iſle de Joura.

d Les Romains avoient raiſon de releguer les criminels dans cette Iſle; c'eſt le lieu le plus ſtérile & le plus déſagréable e de l'Archipel; on n'y trouve même que des plantes fort communes: nous n'y vîmes que de gros mulots, peut-être de la race de ceux qui obligerent les habitans de l'Iſle de l'abandonner, comme f Pline le rapporte: g quelques autres Auteurs pour repreſenter la miſére du pays n'ont pas fait difficulté de dire que ces animaux étoient contraints d'y ronger le fer tel qu'on le tiroit des mines: cela nous apprend qu'il y en avoit dans Joura, & le terroir nous parut aſſez mauvais pour le croire.

Joura eſt tout à fait abandonnée aujourd'hui, & l'on n'y voit aucuns veſtiges d'antiquité; il eſt vrai qu'elle a toûjours été fort pauvre: h Strabon n'y trouva qu'un chetif village habité par des pêcheurs, dont l'un fut deputé à Auguſte pour obtenir une diminution de leur tribut reglé à 150. deniers: nous nous rappellâmes l'idée de cette miſére à l'aſpect de trois malheureux bergers qui mouroient de faim depuis dix ou douze jours; ils ſe preſentérent à nous haves & décharnez, & ſans autre ceremonie allerent chercher dans nôtre caïque le ſac au biſcuit qu'ils avallerent ſans mâcher quelque dur qu'il fût, avouants qu'ils étoient contraints de manger leur viande ſans pain & ſans ſel, depuis que le mauvais temps n'avoit pas permis aux bourgeois de Syra leurs maîtres de leur envoyer le ſecours ordinaire.

Joura n'a que 12. milles de tour, & Pline en a bien connu le circuit: elle eſt à 12. milles de Syra terre à terre, & à 18. milles de Zia d'un cap à l'autre; mais il en faut faire plus de 25. pour aller du port de Zia à la Cale de Joura, dont l'entrée eſt entre le ſud & le ſud-ſud-eſt auprès du méchant écueil de Glaroniſi ou de l'Iſle aux Cormorans.

Dans la Carte de Gréce dreſſée ſur les memoires de Mr. Baudrand, il eſt fait mention de l'Iſle de Joura, placée entre Syra & Andros, & beaucoup plus grande que la premiere de ces Iſles: ſuivant les apparences on a voulu marquer Joura dont nous parlons, néanmoins l'Auteur de la même carte marque une autre Iſle de Joura tout près de Delos où aſſûrément il n'y en a point: il met Tragoniſi & Stapodia tout près de Nicarie, quoique Tragoniſi ſoit celle qu'il appelle Rocho à un mille de Mycone, & Stapodia à ſix milles plus loin, & à plus de 30. milles de Nicaria: bien ſouvent les Géographes ajoûtent à l'ouvrage du Créateur & forment des pays imaginaires: l'Auteur de la même carte marque autour de Milo ſeparement les Iſles de Rencomilo & Antimilo, quoique ce ne ſoient que deux noms de la même Iſle appellée Rencomilo par les Grecs, & Antimilo par les Francs. Il n'y a point d'Iſle de *Caura* entre Zia & Andros, ſi ce n'eſt peut-être un méchant rocher tout près du port Gaurio de l'Iſle d'Andros, appellé *Gaurioniſi*: Je n'ai pû découvrir l'Iſle *Camera* que cet Auteur a mis entre Nio & Nanfio; il appelle Sikino celle qu'il faut nommer Policandro: l'Iſle de Sicandro n'étant pas connuë dans l'Archipel, il y a apparence qu'elle a été engloutie par la mer; je ne parle pas de la ſituation des Iſles ou de leurs villes, elles ſont pour la plûpart renverſées dans cette carte; c'eſt bien pis dans la carte de Sophianus: celle de la mer Mediterranée de Mr. Berthelot Profeſſeur d'Hydrographie à Marſeille eſt la meilleure de toutes les cartes marines qui ont paru juſques ici, ſur tout pour les hauteurs. Mr. Berthelot eſt ſçavant & rectifie tous les jours

a HELIANTHEMUM Thimi folio glabro. Inſt. Rei herb. Ciſtus folio Thymi Cluſ. Hiſt. 72. Helenium, à lacrymis Helenæ dicitur natum, & idco in Helena inſula laudatiſſimum. Eſt autem frutex humi ſe ſpargens dodrantalibus ramulis, folio ſimili ſerpyllo. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 21. *cap.* 10.

b Aunée.

c Aſter tomentoſus, Verbaſci folio. H. R. P.

d JOURA. ΓΥΑΡΟΣ GYARUS GYARA.

e Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum. *Juvenal. Satyr.*

f *Hiſt. nat. lib* 3. *cap.* 29.

g *Antigon. Cariſt. narrat. mirab. cap.* 21. *Ariſt. lib. de mirab. auſc. Ælian. Hiſt. anim. lib.* 5. *cap.* 14. *Steph. Byzant.*

h *Rerum Geog. lib.* 10.

jours la carte ſur les journaux des Pilotes; cependant comme l'on va ſouvent d'un lieu à un autre par differens vents, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait quelque choſe à changer pour la poſition de quelques Iſles, & ſur tout pour les contours des côtes de la terre ferme. L'Iſle de Scio & le cap Carabouron y ſont très-bien marquez; mais on pourroit trouver à redire à l'Iſle de Metelin & à la terre ferme d'Aſie. L'Archipel de Marc Boſchini eſt tout rempli de fautes, de même que les cartes de cette mer faites en Italie. Les plans des villes de Boſchini ne valent pas ceux de Porcachi. Pour faire une bonne carte de la Mediterranée, il faut ſuivre le deſſein des côtes du Flambeau de la mer imprimé en Hollande en 1705. & s'en tenir à la carte de Mr. Berthelot pour les hauteurs: ces deux ouvrages ſont eſtimables. Mr. de Liſle de l'Academie Royale des Sciences vient de donner une excellente carte de l'Archipel ſur les memoires de pluſieurs perſonnes qui ont été ſur les lieux; habile Coſmographe & Aſtronome comme il eſt, il a rectifié leurs obſervations avec exactitude, & corrigé pluſieurs choſes ſur la Geographie des anciens.

Voilà les reflexions que nous fîmes à Joura pendant la nuit, couchez dans une chapelle ruinée où nous n'oſions nous endormir de peur que les mulots ne vinſſent nous ronger les oreilles; ainſi nous n'attendîmes pas qu'il fût jour pour paſſer à l'Iſle d'Andros, & nous reſervâmes nôtre ſommeil pour le bateau.

[a] Andros [b] que Pline marque à dix milles de Caryſto & à trente-neuf milles de Zia, a eu pluſieurs noms anciennement. [c] Pauſanias dit que celui d'Andros lui fut donné par Andreus; & Andreus, ſuivant [d] Diodore de Sicile, fut un des Généraux que Rhadamante établit dans cette Iſle, qui s'étoit donnée à lui de même que la plûpart dss Iſles voiſines.

[e] Conon pouſſe la généalogie plus loin, & nous apprend que cet Andreus ou Andrus étoit fils d'Anius; & qu'Anius étoit fils d'Apollon & de Creuſe: l'Iſle dont nous parlons fut nommée Antandre; parce, dit-il, qu'Aſcanius [f] fils d'Enée qui en étoit le maître, la donna pour rançon aux Pelaſgiens chez qui il étoit priſonnier. Etienne le Géographe ne dit rien de plus particulier de l'Iſle d'Andros, ſi ce n'eſt qu'il doute ſi Andrus fut fils d'Eurymachus ou d'Anius ſon frere.

L'Iſle d'Andros s'étend du nord au ſud, & n'eſt éloignée de Joura que de 18. milles; mais il y en a bien plus de 30. d'un port à l'autre. Nous arrivâmes le 22. Novembre au port du château, principale ville de l'Iſle; les Grecs l'appellent le château [g] d'en bas pour le diſtinguer du château d'en haut, ſitué à dix milles de celui-ci: les vieux marbres de ce château d'en bas montrent bien qu'il a été bâti ſur les ruines de quelque ancienne & ſuperbe ville; peut-être que ce fut par les ſoins des Seigneurs d'Andros qui choiſirent ce lieu pour y faire leur reſidence, & qui y firent bâtir un Fort ſur la pointe de terre qui ſépare le port en deux; l'entrée du port eſt entre le nord & l'eſt-nord-eſt; mais il n'eſt propre que pour de petits bâtimens: la nobleſſe du pays ſe croit à l'abri des Corſaires dans ce château, & d'ailleurs c'eſt le quartier de l'Iſle le plus riant & le plus fertile.

[h] En ſortant de ce bourg on entre dans les plus belles campagnes du monde; à gauche c'eſt la plaine de *Livadia*; c'eſt-à-dire des lieux agréables; ce ſont des champs féconds, plantez d'Orangers, de Citroniers, de Meuriers, de Jujubiers, de Grenadiers & de Figuiers; on n'y voit que jardins & ruiſſeaux: [i] le Chou-rave y eſt très-commun, de même que dans les autres Iſles; c'eſt celui qu'on appelle à Paris Chou de Siam depuis que les Ambaſſadeurs de Siam ſont venus à la Cour de France, quoique cette plante fût connuë long-temps auparavant en Europe.

A main droite du château d'Andros on entre dans la vallée de Megnitez auſſi agréable que l'autre, & arroſée de ces belles ſources qui viennent des environs de la Madona de Cumulo, chapelle fameuſe tout au haut de la vallée; ces ſources font tourner huit ou neuf moulins; l'une des plus conſiderables ſort du rocher même qui fait partie de la chapelle.

Les autres villages de l'Iſle ſont:

| | |
|---|---|
| Meſſi, | Megnitez, |
| Strapurias, | Lamiro, |
| La Pichia, | Apſilia, |
| Livadia, | Steniez, |
| Merta Chorio, | Vurcorti, |
| Aladinia, | Arna, |
| Falica, | Amelocho, |
| Curelli, | Atinati, |
| Pitrofo, | Vouni, |
| Caſtanicz, | Gridia, |
| Cochilu, | Piſcopio, |
| Lardia, | Capraria, |
| Gianiſtes, | Aipatia. |

Le village d'Arna eſt bâti par gros pelotons ſéparez les uns des autres, à mi-côte d'une vallée ornée de Platanes & de fontaines; pour y aller on traverſe la montagne la plus haute de l'Iſle. Le village d'Arna, & celui d'Amelocho ne ſont peuplez que d'Albanois vêtus encore à la mode de leur pays, & qui vivent à leur maniere; c'eſt-à-



a ANDROS ΑΝΔΡΟΣ. ANDRUS.
b Andros, Cauros, Lafia, Nonagria, Hydruſſa, Epagris. *Plin. Hiſt. lib. 4. cap. 12.*
c. Phocic.
d *Biblioth. Hiſt. lib. 5.*

e Narrat.
f Ἀνεῖ ἰνὶ ἀνδρὶ, pro uno viro.
g Caro caſtro, Apano caſtro, *ou* Corti.
h Ἀνδῶδι, Ἀνδῶδες. Pratum, loca amœna.
i Brafica Gongyloides, C. B. Pin.

dire ſans foi ni Loi : les Turcs les ont engagez d'y venir pour repeupler l'Iſle où il n'y a gueres plus de 4000. ames, & où les terres nous parurent bien cultivées : Pline ne donne à cette Iſle que 93. milles de circuit ; les habitans prétendent qu'elle en a 120.

La principale richeſſe d'Andros conſiſte en ſoye; quoi qu'elle ne ſoit propre qu'à faire de la tapiſſerie, de même que celle de Thermie, de Caryſto & du Volo, elle ne laiſſe pas de ſe vendre ſur les lieux un écu & demi la livre, & l'on y en recueille plus de 10000. livres : peut-être que ſi elle étoit bien préparée, on la pourroit employer à des étoffes, à des rubans & à coudre. Cette Iſle produit aſſez de vin & d'huile pour les habitans, l'orge y eſt beaucoup plus commun que le froment qu'on eſt ſouvent obligé de faire venir du Volo. Les montagnes d'Andros ſont couvertes d'Arbouſiers en pluſieurs endroits, on en diſtille le fruit pour faire de l'eau de vie : les Meures noires donnent auſſi un eſprit ardent qui n'eſt pas déſagréable; & l'on nourrit les vers à ſoye des feuilles de ce Meurier. Les Grenades y ſont à gros grains & d'un excellent goût, on en donne 100. [a] pour trois ſols: les Limons n'y ſont pas plus chers, non plus que les [b] Cédres.

Le Cadi fait ſa reſidence dans le château avec la Nobleſſe du pays & les Adminiſtrateurs ; on crée un ou deux de ces derniers tous les ans : l'Iſle paya 15000. écus pour la capitation & pour la taille réelle en 1700.

Nous allâmes ſaluer l'Aga Commandant de cette Iſle, niché au haut d'une vieille tour quarrée où l'on monte par un eſcalier de pierre à 14. marches, ſur lequel s'appuye une échelle de bois de pareille longueur, qui porte contre le ſeuil de la porte : au moindre ſoupçon qu'il y ait des Corſaires ſur la côte, on tire l'échelle de bois, & l'on prépare les mouſquets pour les ſaluer : la tour de l'Aga eſt hors de la ville; ce Seigneur ne ſe portoit pas bien, & il reçût fort agréablement nôtre préſent, qui étoit un flâcon de criſtal rempli d'eſprit volatile, aromatique, huileux, propre pour le ſoulager dans le tems que l'aſthme le fatiguoit : toute l'Iſle eſt remplie de ſemblables tours où logent les plus [c] aiſez; elles ſont aſſez fortes & percées ſeulement par des lucarnes comme les cachots des priſons.

Les habitans de cette Iſle ſont tous du rite Grec, excepté Mrs. de la Grammatica deux freres fort riches & fort zélez pour l'Egliſe Latine; c'eſt dans leur chapelle que le Conſul de France entend la Meſſe. L'Evêque Latin n'a que trois cens écus de rente; [d] il arriva il y a quelques années à ce Prélat, qui eſt homme d'eſprit, appellé Mr. Roſe, une cruelle avanture: en paſſant d'Andros à Naxie ſa patrie, avec ſes ornemens & ſa vaiſſelle d'Egliſe, il fut pris par les Turcs, dépouillé, bâtonné, mis aux galeres, d'où il ne ſe tira que par 500 écus de rançon : on n'a pû découvrir de quel prétexte on s'étoit ſervi pour lui faire cet affront.

L'Evêque Grec a 500. écus de rente, & beaucoup plus d'agremens dans cette Iſle, bien fournie d'ailleurs de Papas & de Caloyers : les principaux monaſteres ſont celui de *Cruſo Pighi*, de *Panacrado*, & de *San Nicolo Soras* : cependant l'ignorance de ces Religieux eſt telle que les bourgeois ont été obligez pour l'éducation de leurs enfans de rappeller les Capucins. Signor Nicolo Condoſtalvo riche Marchand d'Andros établi à Venize, a donné 100. écus pour faire relever leur couvent, & a établi un fond de 60. ducats de rente pour leur entretien, après avoir donné à la ſacriſtie les habits ſacerdotaux & la vaiſſelle neceſſaire pour le ſervice divin : Mr. Nicolachi de la Grammatica & quelques autres Seigneurs du pays, quoique du rite Grec, ont auſſi contribué au rétabliſſement de l'Egliſe de ces bons Peres dédiée à Saint Bernardin, mais abandonnée depuis cinquante ans. Ce que Mr. Thevenot rapporte de la proceſſion du jour de la Fête-Dieu dans Andros, s'y pratique encore; ſçavoir que l'Evêque Latin qui porte le corps de Nôtre Seigneur, foule aux pieds les Chrétiens proſternez dans les rues, de quelque rite qu'ils ſoient. Les Jeſuites avoient un fort bon hoſpice dans cette Iſle; mais ils ont été forcez par les avanies des Turcs d'en ſortir il y a quelqnes années.

Le 27. Novembre nous allâmes voir les ruines de *Paleopolis* à deux milles d'Arna vers le ſud-ſud-oueſt au delà du port Gaurio : cette ville qui portoit le nom de l'Iſle, comme l'aſſurent Herodote & [e] Galien, étoit fort grande & ſituée avantageuſement ſur le penchant d'une montagne qui domine toute la plage; il reſte encore des quartiers de murailles très-ſolides, ſur tout dans un endroit remarquable, où ſuivant les apparences étoit la citadelle dont [f] Tite-Live fait mention. Outre les vieux marbres renverſez dans ces ruines, on y trouve de belles colonnes, des chapiteaux, des baſes & quelques inſcriptions, qui ne ſçauroient être preſque d'aucun uſage; nous tirâmes ce que nous pûmes de celle qui nous parut la moins effacée : il y eſt parlé du Senat, du peuple d'Andros & des Prêtres de Bacchus, ce qui me fit conjecturer qu'elle avoit été placée ſur les murailles ou dans le fameux Temple de ce Dieu, & que conſéquemment elle pouvoit marquer la ſituation de ce bâtiment.

En avançant dans ces ruines, le hazard nous fit découvrir une figure de marbre ſans tête & ſans bras; le tronc a trois pieds dix pouces de haut, & la draperie en eſt fort belle: le long d'un petit ruiſſeau

a *Deux parats.*
b Malus Medica fructu ingenti tuberoſo C. B. Pin. *Poncire ou Cédre.*
c Ἄρχος, Ἄρχοντας, Ἀρχοντάκια. Ἄρκτος pro Αὐθέντης, Nobilis Dominus, &c.
d Τριαντάφυλλα.
e *Lib. 8. de ſimp'. Medic. facul. lib. 9.*
f *Lib. 31. cap. 48.*

ſeau qui fourniſſoit de l'eau à la ville, nous remarquâmes deux autres troncs de marbre, où le grand goût du ſculpteur paroiſſoit encore : ce ruiſſeau me fit ſouvenir de la fontaine appellée [a] *le preſent de Jupiter* ; mais nous la cherchâmes inutilement : peut-être qu'elle s'eſt perduë dans ces ruines, ou que c'étoit le ruiſſeau même à qui on avoit donné ce nom : quoiqu'il en ſoit cette fontaine, au rapport de Mutianus, avoit le goût du vin dans le mois de [b] Janvier, & ne devoit pas être loin de l'endroit où nous nous trouvions, puiſque Pline la place proche le Temple de Bacchus, mentionné dans l'inſcription dont on vient de parler : le même Auteur dit que ce miracle duroit ſept jours de ſuite, [c] & que ce vin devenoit de l'eau ſi on l'emportoit hors de la vûë du Temple. Pauſanias ne parle pas de ce changement ; mais il avance que l'on croyoit que tous les ans pendant les fêtes de Bacchus, il couloit du vin, du Temple conſacré à ce Dieu, dans l'Iſle d'Andros : les Prêtres ſans doute ne manquoient pas d'entretenir cette croyance en vuidant quelques muids de vin par des canaux cachez.

Le port Gaurio n'eſt pas loin de ces ruines au ſud-eſt de l'Iſle, & peut contenir une grande armée. [d] Alcibiade y relâcha avec une flote de 100 vaiſſeaux : il prit & fortifia le château de *Gaurium*, d'où vient le nom de Gaurio ou Gabrio. Les Andriens s'oppoſérent au projet des Atheniens, avec toutes leurs forces jointes au ſecours qu'ils avoient reçû du Peloponneſe ; mais ils furent battus & contraints de ſe mettre à couvert dans l'enceinte de leur ville : Alcibiade n'ayant pû s'en rendre maître, alla ravager les Iſles de Rhode & de Cos, après avoir laiſſé une forte garniſon dans le château de *Gaurium* ſous le commandement de Thraſybule. Ce n'étoit pas la premiere fois que les Atheniens avoient viſité l'Iſle d'Andros ; Themiſtocle avoit mis les Andriens à la raiſon quelques années auparavant ; car les peuples de cette Iſle ayant été longtemps ſous la domination des Naxiotes, furent les premiers à embraſſer le parti des [e] Perſes dont la flote ſubjugua preſque tout l'Archipel. Les Grecs confederez reſolurent d'attaquer la ville d'Andros, & Themiſtocle n'ayant pû en exiger les contributions, en fit le ſiege : comme il étoit grand Capitaine & bel eſprit, il fit dire aux Commandans de la place, que les Atheniens avoient apporté de leur pays deux grandes divinitez, la *perſuaſion* & la *neceſſité* ; & qu'ainſi il falloit lui donner de l'argent ou de gré ou de force : les aſſiegez repondirent, que pour eux ils n'avoient d'autres divinitez, que la *pauvreté* & l'*impoſſibilité* : ſuivant les apparences la ville fut emportée d'aſſaut, & l'Iſle fut maltraitée, puiſque [f] Pericles y envoya quelque temps après une colonie de 250. hommes ; au lieu que les Andriens avoient accoutumé d'en envoyer dans la Thrace, du côté d'Amphipolis que Braſidas, [g] Capitaine Lacedemonien ſubjugua.

[h] Ptolemée premier du nom voulant donner la liberté aux villes de Grece, [i] traverſa tout l'Archipel avec une puiſſante armée navale, & obligea la garniſon d'Andros, engagée dans le parti d'Antigonus, de ſe retirer après avoir capitulé : par ce moyen il rétablit cette ville dans ſon ancienne liberté.

Attalus Roi de Pergame vint aſſieger Andros avec une armée Romaine, qui débarqua au port Gaurio, appellé *Gauroleon* par [k] Tite-Live ; la ville ne fit pas grande reſiſtance ; & la garniſon s'étant retirée dans la citadelle, capitula trois jours après. Les Romains profiterent de tout le butin. Attalus s'empara de l'Iſle : pour ne pas la dépeupler, il perſuada aux Macedoniens qui s'y trouverent & aux gens du pays d'y reſter. Les Romains après la mort de ce Prince, heritiers de tous ſes biens, poſſederent l'Iſle juſques à ce qu'elle paſſa aux Empereurs Grecs.

[l] Andros ſe rendit à Alexis Comnene revenant d'Italie d'implorer le ſecours des Croiſez, pour rétablir ſur le thrône [m] Jean Ange Comnene ſon pere, chaſſé, mis en priſon & privé de la vûë par ſon frere Alexis Comnene Andronic. Quelque temps après la priſe de Conſtantinople, Marin Dandolo ſe ſaiſit de l'Iſle d'Andros ; elle fut enſuite poſſedée par la maiſon de [n] Zeno, & donnée pour dot à Cantiana Zeno épouſe de Courſin de Sommerive, comme le remarque le [o] P. Sauger dans la vie de Jacques Criſpo XI. Duc de Naxie. Courſin troiſiéme du nom & ſeptiéme Seigneur d'Andros fut dépouillé par Barberouſſe ; mais à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur de France, Soliman II. le rétablit dans ſon domaine : Jean François de Sommerive fut le dernier Seigneur de cette Iſle ; & ſes ſujets du rite Grec, après avoir voulu l'aſſaſſiner, ſe donnerent au Turc pour ſe delivrer tout-à-fait de la domination des Latins.

Le port Gaurio eſt le meilleur port de l'Iſle, & les Venitiens y viennent donner fond lorſqu'ils ont la guerre avec les Turcs. A un mille de terre vis-à-vis de ce port, eſt *Gaurioniſi* écueil aſſez long entouré de quelques rochers ; c'eſt peut-être l'Iſle de Caura de Baudrand : la nuit qui nous ſurprit ne nous permit pas d'examiner s'il y reſte encore quelques veſtiges du château *Gaurium*.

Nous fumes contrains de venir coucher au Monaſ-

a Sive Ondoria. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 2. *cap.* 103.
b Non. Jan.
c *Hiſt. nat. lib.* 31.
d *Diod. Sic. Biblioth. hiſt. lib.* 13.
e *Lib.* 5. *&* 8.
f *Plutarch. in Pericl.*
g *Diod. Sic. Biblioth. Hiſt. lib.* 12.
h Lagus.
i *Diod. Sicul. ibid. lib.* 20.
k *Lib.* 31. *cap* 45.
l *En* 1203.
m *Du Cange Hiſt. des Emp. de Conſt. liv.* 5.
n *Idem. lib.* 2.
o *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*

naſtere de la [a] Vierge ; cette maiſon n'a rien de beau, quoique les Religieux ſoient fort riches : ils ont laiſſé perdre la bonne coutume, qu'ils avoient du temps de Mr. Thevenot, de régaler les paſſants ; nous y euſſions jeûné malgré nous, ſans Mr. Gaſparachi de la Grammatica qui nous y envoya la moitié d'un mouton, d'excellent vin & des rafraichiſſemens : le lendemain nous y vîmes à la Meſſe beaucoup d'Albanoiſes bien parées, & plus propres que les Gréques, dont les [b] juſte-au-corps ſont beaucoup plus ronds & plus deſagreables mêmes que ceux que l'on porte dans les autres Iſles ; ces juſte-au-corps des Dames d'Andros ont un gros bourlet qui reſſemble à un vertugadin.

Le froid qui commençoit à ſe faire ſentir dans cette Iſle, & la mer qui devenoit orageuſe d'un jour à l'autre, nous obligerent de paſſer à Tine dans le deſſein de nous retirer à Mycone pour y attendre le beau temps : l'Archipel eſt fort dangereux pendant l'hiver. [c] Denys le Geographe a raiſon de dire qu'il n'y a point de mer qui pouſſe ſes vagues plus haut, & la raiſon qu'il en apporte eſt excellente : [d] c'eſt que ces vagues ne pouvant s'étendre bien loin, ſe reflechiſſent avec impetuoſité entre les Iſles qui ſont fort proches les unes des autres ; & comme dit Heſychius, leurs flots reſſemblent à des chêvres [e] qui bondiſſent dans les campagnes.

Il n'y a qu'un mille de diſtance de l'Iſle d'Andros à celle de Tine, comme Pline l'a remarqué ; nous paſſâmes ce canal le premier Decembre dans un caique : car les ſix rochers qui en occupent le milieu, ne le permettent pas aux gros bâtimens. Il faut faire 40. milles pour aller du port du château d'Andros à celui de San Nicolo du Tine, où nous n'arrivâmes que ſur les ſept heures du ſoir ; & les Officiers du port ne voulant pas prendre la peine d'examiner nôtre patente de ſanté à cette heure-là, ni de faire avertir le Conſul de France, on nous obligea de coucher dans nôtre bateau ; il eſt vrai qu'on eut l'honnêteté de nous offrir le lazaret pour faire compagnie à quelques eſclaves que la vermine devoroit.

Le lendemain le Conſul de France dépêcha un exprez à la fortereſſe à Son Excellence Monſeigneur Louïs Cornaro Provediteur de l'Iſle, qui nous accorda la pratique, comme ils parlent, c'eſt-à-dire, la liberté de nous débarquer ; mais la fortereſſe étant à quatre milles du port, nous ne reçûmes cette permiſſion que ſur le midi.

[f] L'Iſle de Tine fut anciennement nommée Tenos ſuivent Etienne le Geographe, d'un certain Tenos qui la peupla le premier : Herodote nous apprend qu'elle fit partie de l'Empire des Cyclades que les Naxiotes poſſederent dans les premiers temps. Il eſt parlé des Teniens parmi les peuples de Gréce, qui avoient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mardonius General des Perſes fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravez ſur la droite d'une baſe de la ſtatuë de Jupiter regardant l'Orient : à voir même l'inſcription rapportée par [g] Pauſanias, il ſemble que les peuples de cette Iſle fuſſent alors plus puiſſans, ou auſſi puiſſans que ceux de Naxos. Neanmoins ceux de Tenos, [h] les Andriens, & la plûpart de autres inſulaires, dont les interêts étoient communs, effrayez de la puiſſance formidable des Orientaux, ſe tournerent de leur côté. Xerxés ſe ſervit d'eux & des peuples de l'Iſle Eubée pour reparer les pertes qu'il faiſoit dans ſes armées. Les forces maritimes des Teniens ſont marquées ſur une médaille fort ancienne, frapée à la tête de [i] Neptune reveré particulierement dans cette Iſle ; le revers repreſente le trident de ce Dieu, accompagné de deux Dauphins : Goltzius a fait auſſi mention de deux médailles de [k] Tenos au même type. Triſtan parle d'une médaille d'argent des Teniens à la tête de Neptune avec un trident au revers.

Le bourg de San Nicolo bâti ſur les ruines de l'ancienne ville de Tenos, au lieu de port n'a qu'une méchante plage qui regarde le ſud, & d'où l'on découvre l'Iſle de Syra au ſud-ſud-oueſt : quoiqu'il n'y ait dans ce bourg qu'environ 150. maiſons, on ne peut pas douter par le nom de *Polis* qu'il porte encore, & par les médailles & les marbres antiques qu'on y trouve en travaillant la terre, que ce ne ſoient les débris de la capitale de l'Iſle. [l] Strabon aſſure que cette ville n'étoit pas grande : mais qu'il y avoit un fort beau Temple de Neptune dans un bois voiſin, où l'on venoit celebrer les fêtes de cette divinité, & où l'on étoit regalé dans des appartemens magnifiques ; [m] ce Temple avoit un aſyle dont Tibere regla les droits de même que ceux des plus fameux Temples du Levant. A l'égard de Neptune, Philocore cité par [n] Clement d'Alexandrie, rapporte qu'il étoit honoré dans Tenos comme un grand Medecin, & cela ſe confirme par quelques médailles : il y en a une chez le Roi dont [o] Triſtan & Patin font mention : la tête eſt d'Alexandre Severe : au revers c'eſt un trident, autour duquel eſt tortillé un ſerpent, ſymbole de la Medecine chez les anciens : [p] d'ailleurs cette Iſle avoit été appellée l'Iſle aux ſerpens.

Elle a 60. milles de tour, & s'étend du nord-nord-oueſt au ſud-ſud-eſt, pleine de montagnes pelées, mais la mieux cultivée de l'Archipel. Tous les fruits y ſont excellens : melons, figues, raiſins ;

a Ἀγία.
b Corſibi.
c Ἴδια τὰ κῦμα Ῥιπτούμενον ὑψόσε, πλησιβρίμεται Σπερχειάδαο.
d Οὐ γάρ τις κεῖνο ἁλιηχέα κύματα ἔρχεται. *Verſ.* 131. 132. 133.
e Αἶγες τὰ κύματα δορκάδες. *Heſych.*
f Le Tine. Tenos. ΤΗΝΟΣ.
g *Eliac. prior.*
h *Herod. lib.* 8.
i ΤΗΝΙΩΝ.

*Spon, voyag. Tom.* 3.
k *Comment. hiſt. tom.* 2.
l *Rerum Geog. lib.* 10.
m *Tacit. Annal. lib.* 3. *cap.* 60. *&* 63.
n *Adhort. ad gentes.*
o *Comment. hiſt. tom.* 2.
ΤΗΝΙΩΝ.
p *Opuſcul. Plin.*

ANDROS.

ſins; la vigne y vient admirablement bien, & c'eſt ſans doute depuis long-temps; puiſque [a] Mr. Vaillant fait mention d'une médaille frapée à ſa legende, ſur le revers de laquelle eſt repreſenté Bacchus tenant un raiſin de la main droite & un thyrſe de la gauche : la tête eſt d'Antonin Pie. La médaille que Mr. Spon achetta dans la même Iſle eſt plus ancienne ; d'un côté, c'eſt la tête de [b] Jupiter Hammon, & de l'autre une grappe de raiſin : à l'égard du froment, on en ſeme peu dans cette Iſle, mais on y recueille beaucoup d'orge.

Les Figuiers de Tine ſont fort bas & fort touffus : les Oliviers y viennent fort bien; mais il y en a peu, & leur fruit n'eſt deſtiné que pour être ſalé : on y manqueroit de bois & de moutons, ſi on ne les tiroit d'Andros : d'ailleurs le pays eſt agreable & arroſé de beaucoup de fontaines, qui lui avoient attiré chez les anciens le nom [c] d'*Hydruſſa*, de même qu'à la plûpart des Iſles où il y a quelques ſources : on a dit plus haut qu'on l'avoit [d] nommée l'Iſle aux ſerpens ; mais Heſychius de Milet nous apprend que Neptune s'étoit ſervi de Cigognes pour les exterminer : il faut que cela ſoit vrai, ou que la race de ces reptiles en ſoit éteinte, puiſqu'on n'y en voit plus.

La ſoye fait aujourd'hui la richeſſe de Tine ; chaque année on y en recueille environ ſeize mille livres peſant : dans le temps que nous y étions, elle valoit un [e] ſequin la livre, elle va quelquefois juſques à trois écus ; nos François l'enleverent preſque toute : quoique ce ſoit la ſoye la mieux preparée de toute la Gréce, elle n'eſt pas pourtant aſſez fine pour faire des étoffes, mais fort propre à coudre & à faire des rubans : on fait de bons bas de ſoye dans cette Iſle; rien n'approche de la beauté des gans que l'on y tricotte pour les Dames. Ceux qui font embarquer de la ſoye pour Venize, ne payent aucun droit de ſortie à Tine; ils donnent caution, & la caution paye ſi l'on découvre que la ſoye ait été conduite autre part; la raiſon en eſt que cette marchandiſe payant l'entrée à Venize, elle payeroit deux fois ſur les terres de la Republique, ſi l'on en faiſoit payer la ſortie à Tine.

La forteresſe du Tine où nous arrivâmes à cheval, de San Nicolo dans une heure de temps, eſt ſur la roche dominante du pays, & où la nature a



a *Numiſm. Grec.*
b TH.
c *Steph.*

d *Triſt. Comment. hiſt. tom. 2.*
e *Le Sequin vaut deux écus & demi.*

plus travaillé que l'art, la garde en eſt confiée à quatorze ſoldats mal vêtus, du nombre deſquels étoient ſept deſerteurs François : nous y comptâmes environ quarante Canons de bronze & deux ou trois Canons de fer : c'eſt le ſejour des plus honnêtes gens de l'Iſle, quoiqu'il n'y ait pas plus de 500 maiſons, que le vent du nord & le froid, auſſi âpre qu'à Paris, rendent fort incommodes : le palais du Provediteur eſt mal bâti, on n'y ſçauroit conſerver aucun meuble, non plus que chez les bourgeois à cauſe de la grande humidité que les brouillards & les crevaſſes des terraſſes y entretiennent : les Jeſuites y ſont aſſez bien logez ; mais leur Egliſe ne ſauroit contenir la moitié de leurs devotes ; le P. Prati Superieur de la maiſon nous reçut fort honnêtement, & nous eumes le plaiſir d'y dîner avec les Peres Foreſti, Camuti & Federic : Son Excellence à qui nous allâmes faire la reverence nous invita auſſi à dîner, & nous offrit des gardes pour nous accompagner dans l'Iſle : Mr. Antonio Betti l'un des plus fameux Avocats du Tine, nous prêta ſa maiſon du fauxbourg hors la fortereſſe où il n'y a qu'environ 150. maiſons ; mais on a la liberté d'en ſortir & d'y entrer quand on veut, au lieu que les portes de la fortereſſe ſe ferment de bonne heure, & ne s'ouvrent que tard.

Outre la fortereſſe de San Nicolo, les principaux villages de cette Iſle ſont

| | |
|---|---|
| Il Campo, | Chilia, |
| Il Terebado, | Oxomeria, qui contient cinq |
| Lotra, | bourgades ; ſçavoir, Pyr- |
| Lazaro, | gos, Vacalado, Cozonari, |
| Peraſtra, | Bernardado & Platia. |
| Cumi, | Ciſternia, |
| Carcado, | Cardiani, |
| Cataclisma, | Diſado, |
| Aitofolia, | Mondado, |
| Maſtro-mercato, | Volacos, |
| Micrado, | Fallatado, |
| Carea, | Meſſi, |
| Filipado, | Muoſulu, |
| Comiado, | Stigni, |
| Arnado, | Potamia, |
| Pergado, | Cacro, |
| Cazerado, | Triandaro, |
| Cuticado, | Doui Caſtelli, |
| Smordea, | Diocarea, |
| Cozonara, | Cicalada, |
| Tripotamo, | Sclavo corio, |
| Cigalado, | Croio, |
| Agapi, | Monaſterio. |

Mr. le Provediteur ne retire qu'environ deux mille écus de ſon Gouvernement, auſſi le regarde-t-on à Venize comme un lieu de mortification : ce Gouverneur a la dixiéme partie des denrées ; de dix charges d'orge, par exemple, on lui en paye une : pour la ſoye ce n'eſt pas de même, ceux qui en font embarquer pour autre part que pour Venize, ne payent que trois écus, & trois quarts pour chaque centaine de livres ; le Provediteur n'a rien à voir ſur ces droits.

L'Evêque de Tine a 300. écus de revenu fixe, & près de 200. écus des émolumens de ſon Egliſe : ſon Clergé d'ailleurs eſt illuſtre, & compoſé de plus de 120. Prêtres : les Grecs y ont bien deux cens Papas, ſoumis à un Protopapas ; mais ils n'ont point dans l'Iſle d'Evêque de leur rite, & même ils dépendent de l'Evêque Latin en pluſieurs choſes : un Grec ne ſçauroit être Prêtre que cet Evêque ne l'ait fait examiner : après que l'aſpirant a juré qu'il reconnoît le Pape & l'Egliſe Apoſtolique & Romaine, l'Evêque Latin lui fait donner ſon dimiſſoire pourvû qu'il ait 25. ans ; enſuite il eſt ſacré par un Evêque Grec venu de quelque Iſle voiſine, auquel il ne donne que 10. ou 12. écus pour ſon voyage : le jour du ſacre le nouveau Prêtre donne trois livres de ſoye au Provediteur, autant à l'Evêque Latin, & un écu & demi au Protopapas qui lui a donné ſon atteſtation de vie & mœurs.

Dans les proceſſions & dans toutes les fonctions Eccleſiaſtiques, le Clergé Latin a toûjours le pas : quand les Prêtres Grecs entrent en corps dans les Egliſes Latines, ils ſe découvrent ſuivant la coutume des Latins, & ne ſe découvrent pas dans leurs propres Egliſes. Lorſque la Meſſe ſe dit en préſence des deux Clergez, après que le Soudiacre Latin a chanté l'Epître, le ſecond Dignitaire du Clergé Grec, la chante en Grec ; & lorſque le Diacre Latin a chanté l'Evangile, le premier Dignitaire Grec, ou le Chef des Prêtres chante auſſi l'Evangile en Grec : Dans toutes les Egliſes Gréques de l'Iſle, il y a un autel deſtiné pour les Prêtres Latins : on prêche dans les Egliſes Gréques avec pleine liberté ſur les matieres conteſtées entre les Latins & les Grecs.

Il n'y a dans les Egliſes Latines que de ſimples Chapelains amovibles au gré de l'Evêque. Nuncio Vaſtelli Chirurgien Maltois, ayant gagné du bien à Tine, & n'ayant point d'enfans a adopté les b PP. Recolets ; il leur a fait bâtir une Egliſe & un couvent à la campagne : ces Peres ſont fort aimez, mais ils ont peu de maiſons dans le Levant.

Les femmes des bourgeois & contadins, comme ils parlent, ſont vêtues à la Venitienne ; les autres ont un habit approchant de celui des Candiotes.

Pour ce qui regarde l'hiſtoire de cette Iſle, vous ſçavez, Monſeigneur, que c'eſt la ſeule conquête qui ſoit reſtée aux Venitiens, de toutes celles qu'ils firent ſous les Empereurs Latins de Conſtantinople. André Gizi, d'où deſcend le Sr. Janachi Gizi que vous avez établi Conſul de cette Iſle & de celle de Mycone, ſe rendit maître de Tine environ l'an 1207. & la Republique en a toûjours joui malgré tou-

a Il Borgo,

b Zoccolanti,

toutes les tentatives des Turcs. Peu s'en fallût que ce fameux [a] Barberouſſe Capitan Pacha, qui ſoumit en 1537. preſque tout l'Archipel à Soliman II. ne s'emparât auſſi de Tine. André Moroſini aſſûre que cette Iſle ſe rendit ſans reſiſtance, mais que peu de temps après, honteuſe d'une pareille lâcheté, elle députa vers le Provéditeur de Candie, dont elle reçût aſſez de ſecours pour ſe remettre ſous la puiſſance de ſes premiers maîtres. On ne conte pas la choſe tout à fait de même à Tine: on dit que Barberouſſe preſſant extraordinairement la fortereſſe, obligea la garniſon de battre la chamade; mais que la Nobleſſe voyant qu'il n'y avoit que les habitans des villages d'Armado, Triandaro & Doui Caſtelli diſpoſez à capituler, vint fondre ſi bruſquement ſur les Turcs, qu'elle les força de lever le ſiége; on ajoute même que les ſoldats de la garniſon, dans leur furie, firent ſauter du haut des remparts l'Officier que le Capitan Pacha avoit envoyé pour regler les articles de la capitulation.

Depuis ce temps-là pour reprocher aux habitans de ces trois villages le peu de cœur qu'ils montrerent en cette occaſion, le premier jour de Mai le Provéditeur accompagné des contadins & des feudataires de la Republique, ſuivi de la milice avec l'étendart de ſaint Marc va tous les ans à cheval à l'Egliſe de Sainte Venerande ſur la montagne de Cecro, & l'on y fait une grande décharge de mouſqueterie, après avoir crié trois fois, *Vive Saint Marc*, enſuite l'on danſe, & la fête finit par un repas: les feudataires qui manquent de ſe trouver à cette ceremonie payent un écu pour la premiere fois, & ils perdent leur fief s'ils y manquent juſques à trois fois.

[b] Leunclave aſſûre qu'en 1570. l'Empereur Selim fit demander au Senat de Venize la reſtitution de l'Iſle de Chypre, & que ſur ſon refus, Pialis Capitan Pacha fit une deſcente à Tine, où il mit tout à feu & à ſang. [c] Moroſini dit que dans la même année les Turcs aſſiegerent vigoureuſement la fortereſſe de Tine; qu'Eve Muſtapha mit à terre huit mille hommes des troupes de la flote qu'il conduiſoit à Chypre, & que cette deſcente ſe fit à la ſollicitation preſſante des Andriens; mais qu'elle échoua, parce que le Provéditeur Paruta avoit ſi bien pourvû à toutes choſes, que les Turcs, malgré toute leur diligence, furent contraints de lever le ſiege & de ſe retirer, après avoir brûlé les plus beaux villages de l'Iſle: deux ans après ils la ravagerent pour la troiſiéme fois ſous le commandement de Cangi Alis.



a Barberouſſe II. du nom, *dit*, Chereddin, *ou* Cheriadden. *Hiſt. Venet. lib. 5.*

b *Supplem. Annal. Turc.*

c *Hiſt. Venet. lib. 9. & 11.*

Quoique les Venitiens n'ayent pas de troupes reglées dans cette Iſle ; en cas d'allarme pourtant, on y pourroit ramaſſer au premier ſignal plus de 5000. hommes : chaque village entretient une Compagnie de milice, à laquelle le Prince fournit des armes, & que l'on fait exercer & paſſer en revûë fort ſouvent. Dans la derniere guerre Mezomorto Capitan Pacha écrivit au Provediteur, à la Nobleſſe, & au Clergé de l'Iſle, qu'il feroit mettre tout le pays à feu & à ſang s'ils ne lui payoient pas la capitation ; on répondit qu'il n'avoit qu'à venir la recevoir, & lorſqu'il parut avec ſes galeres, le Provediteur Moro, bon homme de guerre, fit ſortir mille ou douze cens hommes des retranchemens de la marine à San Nicolo : ces troupes empêcherent par leur grand feu que l'on n'abordât, & le Capitan Pacha voyant qu'on s'y prenoit de ſi bonne grace fit retirer ſes galeres : à la verité cette milice eſt bonne pour canarder dans des retranchemens, mais elle ne ſeroit pas propre à tenir la campagne & à ſe battre à découvert. Pour ſe rendre le maître de Tine, il ne faudroit qu'amuſer les troupes à San Nicolo pendant qu'on feroit une deſcente au port [a] Palermo, qui eſt le meilleur port de l'Iſle du côté du nord ; ces troupes qui ruineroient le pays & qui tireroient facilement leur ſubſiſtance de l'Iſle d'Andros, affameroient bien-tôt la fortereſſe, ſeul boulevart du pays ; car San Nicolo eſt ouvert de tous côtez.

Le mauvais temps ne nous permit gueres d'herboriſer dans le Tine ; nous y obſervâmes pourtant quelques belles plantes, entre autres celle d'où coule la Manne de Perſe ; mais nous ne pûmes pas aller voir les autres raretez de l'Iſle, comme la caverne d'Eole, la tour de la Donzele, les reſtes du Temple de Neptune, la Madona Cardiani ; trop heureux de pouvoir traverſer le canal de Mycone, où nous avions deſſein d'aller paſſer le reſte de l'hiver, & où nous n'arrivâmes pas ſans danger, à cauſe des furieux ſauts que faiſoit nôtre caique ; cela nous confirma dans la penſée de ceux qui ont crû que l'Archipel avoit été nommé par les anciens la mer [b] Egée, parce qu'au moindre vent ſes flots bondiſſent comme des chévres, de même qu'on l'a remarqué plus haut.

Nous finirons cette lettre par la ſtation Geographique que nous fimes tout au haut de la fortereſſe de Tine, d'où l'on découvre facilement les Iſles voiſines.

Joura reſte à l'oueſt.
Syra au ſud-oueſt.
Andros entre le nord-oueſt, & le nord-nord-oueſt.
Paros au ſud.
Delos entre le ſud-ſud-eſt & le ſud.
Scio entre le nord-eſt & le nord-nord-eſt.
Le cap Carabouron au nord-eſt.
Scala-nova à l'eſt-nord-eſt.
Samos entre l'eſt & l'eſt-nord-eſt.
Nicaria à l'eſt.
Fourni à l'eſt-ſud-eſt.
Mycone au ſud-eſt.
Amorgo entre le ſud-eſt & le ſud-ſud-eſt.
Naxie entre le ſud-ſud-eſt & le ſud.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE IX.

## *DESCRIPTION DES ISLES DE SCIO, METELIN, TENEDOS, NICARIA.*

MONSEIGNEUR,

L'Hiſtoire de Scio eſt d'une trop grande étenduë pour la pouvoir renfermer dans une lettre, j'aurai donc l'honneur de vous entretenir dans celle-ci ſeulement de ce qui s'y eſt paſſé de nos jours, & de vous envoyer une ſimple deſcription de cette Iſle.

Antonio Zeno Capitaine général de l'armée Venitienne parut devant la ville de Scio le 28. Avril 1694. avec une armée de 14. mille hommes, & commença d'attaquer le château de la marine, ſeule place de réſiſtance dans tout le pays : il ne tint pourtant que cinq jours, quoique deffendu par huit cens Turcs, & ſoûtenu par plus de mille hommes bien armez qui pouvoient s'y jetter ſans oppoſition du côté de terre. L'année ſuivante le 10. Février les Venitiens perdirent la place avec la même facilité qu'ils l'avoient priſe, & l'abandonnerent précipitamment après la défaite de leur armée navale aux Iſles de Spalmadori où le Capitan Pacha Mezomorto commandoit la flote des Turcs : l'épouvante fut ſi grande dans Scio qu'on y laiſſa le Canon & les Munitions ; les troupes ſe ſauvoient en deſordre, & l'on dit encore aujourd'hui dans l'Iſle que les ſoldats prenoient les mouches pour des turbans.

Les Turcs y rentrérent comme dans un pays de conquête : mais les Grecs eurent l'adreſſe de re-

[a] Palermo *vient de* Πάνορμος, Panhormus, *Port à recevoir toute ſorte de bâtimens.*

[b] Aig.

rejetter ſur les Latins la faute de tout ce qui s'étoit paſſé, quoique ceux-ci n'euſſent eu aucune part à l'irruption des Venitiens : on fit pendre quatre perſonnes des plus qualifiées du rite Latin & qui avoient paſſé avec honneur par les principales charges, Pierre Juſtiniani, Franceſco Drago Burgheſi, Dominico Stella Burgheſi, Giouanni Caſtelli Burgheſi : on deffendit aux Latins de porter des chapeaux ; on les obligea de ſe faire razer, de quitter l'habit Genois, de deſcendre de cheval à la porte de la ville, & de ſaluer avec reſpect le moindre des Muſulmans : les Egliſes furent abatues ou converties en Moſquées : l'Evêque Latin Leonardo Baharini, & plus de 60. familles des plus apparentes ſuivirent les Venitiens à la Morée ; cet Evêque y mourut quelque temps après qu'on l'eut pourvû d'un nouvel Evêché : le ſoupçon que les Turcs avoient conçû contre lui & les Latins, d'avoir favoriſé l'expedition des Venitiens, fut augmenté par les marques d'eſtime que ceux-ci donnerent à ce Prelat. Ces pauvres Latins que l'on fatigue tous les jours par de nouvelles chicanes, à l'inſtigation des Grecs, prennent leur mal en patience, & aſſiſtent avec beaucoup d'édification aux Offices divins chez le Vice-conſul de France dont la chapelle eſt grande & bien déſervie.

L'exercice public de la Religion Catholique étoit le plus beau privilege que les Rois de France euſſent fait conſerver aux Sciotes : ils en ont été privez ſous ombre de rebellion : on y faiſoit l'office divin avec les mêmes ceremonies que dans le centre de la Chrétienté. Les Prêtres portoient le Saint Sacrement aux malades en plein jour avec des faneaux : la proceſſion de la Fête-Dieu y étoit ſolemnelle, le Clergé marchoit en chape avec le dais & les encenſoirs : enfin les Turcs appelloient cette Iſle la petite Rome. Outre les Egliſes de la campagne, les Latins en avoient ſept dans la ville ; le Dome ou la Cathedrale eſt devenue Moſquée, de même que l'Egliſe des Dominicains ; de l'Egliſe des Jeſuites dediée à Saint Antoine, on a fait une hôtelerie ; celle des Capucins, & des Recolets, Nôtre Dame de Lorette, & celle de Sainte Anne ont été abbatues : les Capucins avoient encore à 500. pas de la ville l'Egliſe de Saint Roch où l'on enterroit les François & les protegez, mais elle a eu le même ſort que les autres : les Egliſes de la campagne étoient S. Joſeph à deux milles de la ville, Nôtre Dame de la Conception à deux milles & demi, Saint Jacques à un quart de mille, la Madona à un mille & demi, la Madona d'Eliſée à deux milles & demi, Saint Jean à demi mille.

Les Prêtres Latins avoient auſſi la liberté de dire la Meſſe dans dix ou douze Egliſes Gréques ; & quelques Gentilshommes avoient des chapelles dans leurs maiſons de campagne. Rome donnoit deux cens écus à l'Evêque, qui d'ailleurs profitoit d'un caſuel conſiderable. Il reſte encore à Scio 24. ou 25. Prêtres, ſans compter les Religieux François & Italiens, qui ont perdu leurs couvents. Après la priſe de Scio, les Turcs mirent les Prêtres à la capitation ; mais M^r. de Riants Vice-conſul de France les en fit exempter : les Religieuſes n'y ſont point cloîtrées non plus que dans le reſte du Levant ; les principales ſont de l'Ordre de Saint François ou de Saint Dominique, dirigées les unes & les autres par les Jeſuites.

L'Evêque Grec eſt fort riche, il a plus de 300. Egliſes dans la ville, & tout le reſte de l'Iſle eſt plein de Chapelles ; les Monaſteres Grecs y jouïſſent de gros revenus ; celui de Saint Minas eſt de 50 Caloyers, & celui de Saint George d'environ vingt-cinq : le plus conſiderable eſt [a] Neamoni, c'eſt-à-dire, *Nouvelle ſolitude*, ſitué à 5. milles de la ville : nous y allâmes le cinq Mars 1701. Ce couvent paye 500. écus de capitation ; il renferme 150. Caloyers, qui ne mangent en communauté que le Dimanche & les Fêtes, le reſte de la ſemaine chacun fait ſa cuiſine comme-il l'entend ; car la maiſon ne leur donne que du pain, du vin & du fromage ; ainſi ceux qui ont du bien font bonne chere, & même entretiennent des chevaux pour leur uſage. Ce couvent eſt fort grand & reſſemble plûtôt à un village qu'à une maiſon Religieuſe, on pretend qu'il poſſede la huitiéme partie des biens de l'Iſle, & qu'il a plus de cinquante mille écus de rente. Outre les acquiſitions continuelles que la maiſon fait par les legs pieux, il n'eſt point de Caloyer qui ne contribue à l'enrichir ; non ſeulement ils donnent 100. écus pour leur reception, mais en mourant ils ne ſçauroient diſpoſer de leurs biens qu'en faveur du couvent ou de quelqu'un de leurs parens, qui ne peut heriter que du tiers, à condition qu'il ſe fera Religieux dans la même maiſon : ils ont trouvé par là le ſecret de ne rien perdre : le couvent eſt ſur une colline bien cultivée dans une ſolitude deſagreable au milieu de grandes montagnes toutes pelées.

Quoique l'Egliſe ſoit mal percée, elle paſſe pourtant pour une des plus belles qui ſoient dans le Levant ; tout y eſt gothique, excepté les cintres des voutes ; les peintures en ſont horriblement groſſieres, malgré les dorures qu'on n'y a pas épargnées ; le nom de chaque Saint eſt écrit au bas de ſa figure, de peur qu'on ne le confonde avec ſon voiſin. L'Empereur Conſtantin Monomaque qui a fait bâtir cette Egliſe, comme l'aſſûrent les Moines, y eſt peint & nommé. Les colonnes & les chapiteaux ſont de jaſpe du pays, mais d'un mauvais profil ; ce jaſpe eſt une eſpece de bréche rouge-lavé, mêlé de quelques plages cendrées aſſez mal unies, & il n'a rien d'éclatant : il n'eſt pas rare autour du monaſtere ; mais celui qu'on employe dans cette Egliſe a été tiré des an-



[a] Νεαμονη, Nouvelle ſolitude.

ciennes carriéres de l'Iſle, aſſez près de la ville. [a] Strabon a parlé de ces carriéres, & Pline aſſure qu'on y découvrit le premier jaſpe : en bâtiſſant les murailles de la ville on fit remarquer la beauté de cette pierre à Ciceron : [b] je la trouverois encore plus belle, dit-il, ſi elle venoit de Tivoli, voulant par là leur faire comprendre qu'ils ſeroient maîtres de Rome s'ils poſſedoient Tivoli, ou que leur pierre ſeroit plus eſtimée ſi elle venoit de loin: c'eſt dans ce voyage, ſuivant les apparences, que cet Auteur apprit qu'on avoit trouvé dans ces carriéres la tête d'un Satyre, deſſinée naturellement ſur une pierre d'éclat.

Les habitans de Scio conviennent que leur Iſle a 120. milles de tour : Strabon lui donne 900. ſtades de circonference, c'eſt-à-dire 112. milles & demi : Pline va juſques à 125. mille pas. Tout cela peut être vrai; car outre que la diſtance de ces meſures eſt peu conſiderable, de toutes les manieres de déſigner la grandeur d'une Iſle, celle d'en meſurer la circonference eſt la moins exacte, à cauſe de l'inégalité des côtes, dont on ne juge le plus ſouvent que par eſtimation. L'Iſle de Scio s'étend du nord au ſud; mais eſt plus étroite vers le milieu, terminée au ſud par le [c] Cabo Maſtico ou de [d] Catomeria, & au nord par celui [e] d'Apanomeria. La ville de Scio & le Campo ſont vers le milieu à l'eſt ſur le bord de la mer : cette ville eſt grande, riante & mieux bâtie qu'aucune ville du Levant; les maiſons en ſont belles, commodes, terminées par des combles de charpente couverts de tuiles plates ou creuſes: les terraſſes ſont enduites d'un bon ciment, & l'on connoît bien que les Sciotes ont retenu la maniere de bâtir des Genois qui avoient embelli toutes les villes d'Orient où ils s'étoient établis : en un mot, après avoir paſſé une année dans l'Archipel à ne voir que des maiſons de bouë, la ville de Scio nous parut un bijou, quoique mal percée & pavée de cailloux comme nos villes de Provence : les Venitiens dans la derniere guerre embellirent Scio, en faiſant razer les maiſons des environs du château où l'on voit preſentement une belle eſplanade.

Ce château eſt une vieille citadelle conſtruite par les Genois ſur le bord de la mer, il bat la ville & le port; mais il paroit dominé par une partie de la ville : on prétend qu'il y a 1400. hommes de garniſon; il en faudroit plus de 2000. par rapport à ſon enceinte deffendue par des tours rondes & pas un méchant foſſé : le dedans de la place eſt preſque tout rempli de maiſons fort ſerrées, habitées ſeulement par des Muſulmans ; ou occupées par la Nobleſſe Latine il y a plus de 80. ans, comme le marquent encore en pluſieurs endroits les armes des Nobles Juſtiniani, Burgheſi, Caſtelli & autres : les Turcs en rétabliſſent tous les jours les maiſons détruites par les bombes des Venitiens, & l'on y a bâti une Moſquée aſſez propre.

Le port de Scio eſt le rendez-vous de tous les bâtimens qui montent ou qui deſcendent : c'eſt-à-dire qui vont à Conſtantinople, ou qui en reviennent pour aller en Syrie & en Egypte : cependant ce port n'eſt pas des meilleurs, quoique Strabon [f] aſſure qu'il peut contenir juſques à quatre-vingt vaiſſeaux ; il n'y a preſentement qu'un méchant mole, ouvrage des Genois, formé par une jettée à fleur d'eau, dont l'entrée eſt aſſez étroite & dangereuſe par les rochers des environs qui ſont à peine couverts d'eau & que l'on éviteroit difficilement ſans le fanal élevé ſur l'écueil de Saint Nicolas, nous laiſſâmes dans ce port ſept galeres Turques & trois vaiſſeaux de guerre de Tripoli : ordinairement il y reſte une eſcadre de galeres.

A l'égard de la campagne, Athenée [g] a bien raiſon de dire que Scio eſt une Iſle montagneuſe & rude : cependant les bois rendoient ces montagnes plus agréables dans ce temps-là : au lieu qu'elles ſont aujourd'hui aſſez ſtériles : cette campagne eſt portant admirable en certains endroits, & l'on n'y voit qu'Orangers, Citroniers, Oliviers, Meuriers, Myrtes, Grenadiers, ſans compter les Lentiſques & les Terebinthes : le pays ne manque que de grains, l'orge & le froment qu'on y recueille, ſuffiſent à peine à la nourriture de ſes habitans pendant trois mois ; on eſt obligé d'en tirer de terre ferme le reſte de l'année; c'eſt-pourquoi les Princes Chrétiens ne pourroient pas conſerver cette Iſle long-temps, s'ils étoient en guerre avec les Turcs. Cantacuzene rapporte que Bajazet affama toutes les Iſles en defendant qu'on y tranſportât des grains: il ſeroit malaiſé de ſe bien établir dans l'Archipel, ſans poſſeder la Morée ou la Candie, d'où l'on tireroit des vivres : le village de Geſmé, qui eſt l'ancienne ville d'Erythrée, ſuivant quelques-uns, fournit des grains à Scio : on ne ſçauroit croire combien la terre d'Aſie eſt fertile : Geſmé eſt vis-à-vis de Scio en deçà du cap de Carabouron.

Pour du vin, Scio en fournit aux Iſles voiſines, il eſt agréable & ſtomacal. [h] Theopompe dans Athenée dit que ce fut Oenepion fils de Bacchus qui apprit aux Sciotes à cultiver la vigne; que ce fut dans cette Iſle que ſe bût le premier vin roſé, & que ſes habitans montrerent à leurs voiſins la maniere de faire le vin. [i] Virgile & Horace s'accommodoient fort des vins de Scio : Strabon qui en

a Λατόμια. Ἔχει δ' ἡ Νῖος καὶ λατόμιον μαρμάρου λίθου. *Strab. Rer. Geog. lib.* 10.

b Multo, *inquit*, magis miraret, ſi Tiburtino lapide feciſſetis.

In Chiorum lapidicina ſaxo diſciſſo caput extitit Patriſci. *Cic. de Divin.*

c *al.* τὸ Ποσείδιον. *Strab. ibid.*

d Partie inferieure de l'Iſle.

e Partie ſuperieure.

f *Rerum Geog. lib.* 10.

g Ἡ γὰρ νῆσος ἐστὶ τραχεῖα καὶ κατάδενδρος. *Athen. Deipn. lib.* 6.

h *Deipn.* 1.

i Vina novum fundant calathis Ariſia Nectar. *Ecl.* 5. *verſ.* 71.

en parle comme des meilleurs vins de Gréce, vante ſur tout ceux d'un quartier de l'Iſle oppoſé à celle de [a] Pſyra ou Pſara comme l'on prononce aujourd'hui; & Pſara n'eſt connuë dans le Levant que par cette liqueur. Il n'y a pas long-temps que les troupes de Mezomorto ont détruit les vignes d'Antipſara qui rapportoient auſſi beaucoup de vin. [b] Pline parle très-ſouvent des vins de Scio, & cite Varron le plus ſçavant des Romains, pour prouver qu'on l'ordonnoit à Rome dans les maladies de l'eſtomac. Varron rapporte auſſi qu'Hortenſius en avoit laiſſé plus de dix milles pieces à ſon héritier. [c] Céſar, ajoûte Pline, en regaloit ſes amis dans ſes triomphes & dans les feſtins qu'il donnoit au grand Jupiter & aux autres divinitez; mais Athenée entre dans un plus grand détail [d] ſur la nature & ſur les qualitez des vins de Scio; ils aident, dit-il, à la digeſtion, ils engraiſſent, ils ſont bien faiſans, & l'on n'en trouve point de ſi agréables, ſur tout ceux du quartier d'Ariuſe où l'on en fait de trois ſortes, continuë cet Auteur; l'un a tant ſoit peu de cette verdeur qui ſe convertit en ſéve, moiſeux, nourriſſant & paſſant aiſément; l'autre qui n'eſt pas tout à fait ſans liqueur, engraiſſe & tient le ventre libre; le dernier participe de la délicateſſe & de la vertu des autres.

A Scio l'on cultive la vigne ſur les côteaux, & l'on y coupe les raiſins dans le mois d'Août pour les laiſſer ſécher pendant huit jours au ſoleil, après quoi on les foule, & on les laiſſe cuver dans des celliers bien fermez: pour faire le meilleur vin, on mêle parmi les raiſins noirs, une eſpece de raiſin blanc, qui ſent comme le noyau de Pêche; [e] mais pour faire le Nectar, qui porte encore aujourd'hui le même nom, on employe une autre ſorte de raiſin, dont le grain a quelque choſe de ſtiptique & qui le rend difficile à avaler: [f] les vignes les plus eſtimées ſont celles de Meſta, d'où les anciens tiroient ce Nectar; on en recherche les croſſettes, & Meſta eſt comme la capitale de ce fameux quartier, que les anciens appelloient Arioufia.

Il n'eſt pas malaiſé de comprendre par là pourquoi l'on voit dans [g] Goltzius des grappes de raiſin ſur quelques médailles de Scio: on y repreſentoit auſſi des [h] cruches pointues par le bas & à deux anſes vers le col; cette figure étoit propre pour en faire ſeparer la lie, qui ſe précipitoit toute à la pointe après qu'on les avoit enterrées; enſuite on en pompoit le vin; mais il n'eſt pas ſi aiſé de rendre raiſon pourquoi l'on repreſentoit des Sphinx ſur les revers de ces médailles, ſi ce n'eſt que le Sphinx eût ſervi de ſymbole aux Sciotes, de même que la Chouette aux Atheniens.

On ne recueille pas beaucoup d'huile dans Scio, les meilleures recoltes n'en donnent qu'environ 200. muids; chaque muid peſe 400. oques, & l'oque n'eſt à Scio que de trois livres deux onces. Les François tirent aſſez de miel & de cire de cette Iſle; mais la ſoye eſt la marchandiſe la plus conſiderable du pays: on y en fait tous les ans, ſuivant leur maniere de compter; plus de ſoixante mille maſſes ou 30000. livres, la maſſe ne peſant que demi livre de nôtre poids: preſque toute cette ſoye eſt employée dans l'Iſle aux manufactures de velours, damas, & autres étoffes deſtinées pour l'Aſie, l'Egypte & la Barbarie: on mêle quelquefois de l'or & de l'argent dans ces étoffes, ſuivant le goût des Ouvriers ou des Marchands: chaque livre de ſoye doit à la Douane quatre [i] timins, c'eſt-à-dire 20. ſols de nôtre monnoye; en 1700. elle ſe vendit juſques à 35. timins la livre; celui qui l'achete eſt obligé de payer la Douane. Les Turcs & les François payent trois pour cent de toutes les marchandiſes de l'Iſle: les Grecs, les Juifs & les Armeniens payent cinq pour cent. Cette Douane eſt affermée [k] 25. mille écus au profit du grand Threſorier de Conſtantinople.

Les autres denrées de l'Iſle ſont la laine, les fromages, les figues & le maſtic: le commerce de la laine & des fromages n'eſt pas ſi conſiderable que celui des figues: outre celles que l'on conſomme à faire de l'eau de vie, on en charge encore des bateaux pour les Iſles voiſines: ces figues y viennent par caprification; mais pour les conſerver on eſt obligé de les paſſer par le four, où elles perdent leur goût. Il n'y a point de ſalines dans Scio; on va chercher le ſel à Naxie ou à Fochia.

Avant que de parler du maſtic, il faut remarquer que l'on diſtingue les villages de l'Iſle en trois claſſes; ſçavoir ceux *del Campo* ceux d'*Apanomeria*, & ceux où l'on cultive les Lentiſques, arbres qui donnent le maſtic en larme: les villages *del Campo*, ou ceux qui ſont aux environs de la ville s'appellent Baſilionica, Thymiana, Charkios, Neocorio, Berberato, Ziphia, Batili, Daphnona, Caries & Petrana; ce dernier eſt preſque abandonné.

Les villages d'Apanomeria ſont Saint George, Lithilimiona, Argoui où l'on fait le charbon, Anobato, Sieroanta, Piranca, Purperia, Tripez, Sainte Helene, Caronia, Keramos, Aleutopoda, Amarca, Fita, Cambia, Viki, Amalthos, Cardamila, Pytios, Majatica, Voliſſo ſur la côte duquel on dit que l'on voit la mer bouillir; apparemment ce ſont des bouillons d'eau chaude ſemblables à ceux de Milo. [l] Spartonda eſt encore un village dans le même quartier au pied du mont Pelincé la plus haute

[a] Ἡ Ἀριουσία χώρα οἶνον ἄριστον φέρουσα τῶν ἑλληνικῶν. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 9. & 14.
[b] *Hiſt. nat. lib.* 14. *cap.* 7. 14. & 15.
[c] *Cæſar. Epulo apud Plin.*
[d] *Deipn. lib.* 1.
[e] Αἱ σταφυλαὶ, Τραδαικιὰ, Τραδαικὸν, Perſicum.
[f] Κυπριακὸς.
[g] *De Inſul. Grac. Tab.* 15. & 16.
[h] Diota.
[i] Timins, 5. ſ.
[k] 50. bourſes.
[l] Τὸ σπαρτὸν Ὄρος.

haute montagne du pays, & connue aujourd'hui ſous le nom de la montagne de [a] Spartonda : on a bâti ſur le ſommet de cette montagne la chapelle de Saint Helie auprès d'une excellente ſource; mais on ignore ce que c'eſt que les ruines d'un vieux [b] château ſitué ſur la même montagne : il y a des ſources d'eaux chaudes proche le village de Calantra.

Les villages aux Lentiſques s'appellent Calimatia, Tholopotami, Merminghi, Dhidhima, Oxodidhima, Paita, Cataracti, Kini, Nenita où eſt la fameuſe chapelle de Saint Michel, Vounos, Flacia, Patrica, Calamoti, Armoglia où l'on fait des pots de grez, Pirghi, Apolychni, Elimpi, Elata, Veſta, Meſta dans le fameux champ Arvitien.

Tous les Lentiſque cultivez ſont au Grand Seigneur, & l'on ne les peut vendre qu'à condition que l'acquereur s'oblige de payer la même quantité de maſtic à l'Empereur : ordinairement on vend la terre, & l'on ſe reſerve les arbres.

Ces arbres ſont arrondis & fort étendus ſur les côtez, hauts d'environ dix ou douze pieds, à pluſieurs tiges branchues dès leur naiſſance, tortues dans la ſuite; les plus gros troncs ont près d'un pied de diametre, couverts d'une écorce griſâtre raboteuſe, gerſée; les branches ſe ſubdiviſent en pluſieurs rameaux chargez de feuilles compoſées de pluſieurs paires rangées ſur une côte creuſée en goutiere, longue d'environ deux pouces & demi ſur une ligne de large, & comme dilatée en deux petites aîles vers l'inſertion des feuilles diſpoſées par trois ou quatre paires ſur chaque côte, longues d'environ un pouce, étroites à leur naiſſance, pointues à leur extremité, larges de demi pouce vers le milieu, relevées d'un filet conſiderable, répandu ſur les côtez en ſubdiviſions aſſez legeres; celui des côtez qui regarde la côte des feuilles eſt le plus large & comme boſſu ou anguleux. Les pieds de Lentiſque qui fleuriſſent ne portent pas de fruits, & ceux qui portent des fruits ne fleuriſſent pas : dans les aiſſelles des feuilles, pouſſent des fleurs entaſſées en grappes de neuf ou dix lignes de long; chaque fleur eſt à cinq étamines hautes de près d'une ligne, chargées d'un ſommet un peu plus long, verdâtre ou purpurin, étroit, ſillonné ſur le dos, canelé de l'autre côté & rempli de pouſſiere : les jeunes fruits naiſſent ſur d'autres pieds; & ces fruits ou embryons ſont entaſſez en grappes pareilles d'abord à celles des fleurs; mais un peu plus longues dans la ſuite : chaque embryon eſt preſque ovale, long d'environ deux tiers de ligne, orné de trois petites crêtres ſoyeuſes, crochues, couleur d'écarlate : il devient une coque de même forme, haute de trois lignes, couverte d'une écorce un peu charnue, rouge-brun, puis noirâtre, luiſante, aromatique, remplie d'un noyau blanc dont la pelure eſt rouſſâtre : ces arbres fleuriſſent au mois de Mai; les fruits ne meuriſſent qu'en automne & en hiver.

Les Lentiſques ne ſont pas rares en Provence & en Languedoc, mais leurs feuilles ne ſont pas ſi grandes que dans le Levant : [c] Mr. Gaſſendi remarque que du côté de Toulon ils rendent quelques grains de maſtic ſi on les taille; & tout bien conſideré, ce n'eſt pas la culture qui les rend propres à donner ce maſtic, comme on le croit : dans Scio même il s'en trouve beaucoup qui ne produiſent preſque rien; il faut donc conſerver & provigner les pieds, dont le ſuc nourricier s'épanche abondamment par les inciſions : c'eſt par cette raiſon que les Lentiſques ne ſont pas alignez dans les champs; mais qu'ils naiſſent par gros pelotons ou boſquets écartez les uns des autres : l'entretien de ces arbres ne demande aucun ſoin; il n'y a qu'à les bien choiſir & les faire multiplier en couchant dans terre les jeunes tiges : on émonde quelquefois les Lentiſques dans la lune d'Octobre, ou pour mieux dire, on décharge leurs troncs des nouveaux jets qui empêcheroient les inciſions: du reſte on ne laboure guere la terre où ſont ces arbres, parceque l'experience a fait connoître aux gens du pays que pour avoir beaucoup de maſtic, il ne falloit que provigner ceux qui naturellement en produiſent beaucoup. Peut-être que ſi on inciſoit les Lentiſques en Candie, dans les Iſles de l'Archipel, & même en Provence, en trouveroit-on quelques-uns qui répandroient autant de maſtic que ceux de Scio? Combien voit-on de Pins dans les mêmes forêts, qui ne donnent preſque pas de reſine, quoiqu'ils ſoient de la même eſpece que ceux qui en donnent beaucoup : la ſtructure des racines plus ou moins ſerrées peut être la cauſe de ces varietez.

On commence les inciſions des Lentiſques dans l'Iſle de Scio le 1er. jour du mois d'Août, coupant en travers & en pluſieurs endroits l'écorce des troncs avec de gros couteaux ſans toucher aux jeunes branches; dès le lendemain de ces inciſions, on voit diſtiller le ſuc nourricier par petites larmes dont ſe forment peu à peu les grains de maſtic; ils ſe durciſſent ſur la terre, & compoſent ſouvent des plaques aſſez groſſes : c'eſt pour cela que l'on balaye avec ſoin le deſſous de ces arbres : le fort de la recolte eſt vers la mi-Août, pourvû que le temps ſoit ſec & ſerein; ſi la pluye détrempe la terre, elle envelope toutes ces larmes, & c'eſt autant de perdu : telle eſt la premiere recolte du maſtic.

Vers la fin de Septembre les mêmes inciſions fourniſſent encore du maſtic, mais en moindre quantité : on paſſe le maſtic au ſas pour en ſéparer les ordures; mais la pouſſiere qui en ſort s'attache ſi fort au viſage de ceux qui y travaillent, qu'ils ſont obligez de ſe laver le viſage avec de l'huile. Il vient quelquefois un Aga de Conſtantinople pour recevoir le maſtic dû au Grand Seigneur, ou bien on

a Τὸ Ὄρος τῆς Σπαρτοῦντας.
b Χυρίας Κάστρον.
c *Vita Peireſc.*

on en donne la commiſſion au Douanier de Scio: alors le Douanier va dans trois ou quatre des principaux villages dont on a parlé, & fait avertir les habitans des autres de porter leur contingent : tous ces villages enſemble doivent deux cens quatre vingt-ſix caiſſes de maſtic, leſquelles peſent cent mille vingt-cinq oques : le Cadi de Scio reçoit trois caiſſes du poids de quatre-vingts oques chacune, il en revient une caiſſe à l'écrivain des villages qui tient les regîtres de ce que les particuliers doivent de maſtic : l'homme du Douanier qui peſe le maſtic, en prend une poignée ſur la part de chaque particulier : une autre perſonne qui eſt encore au Douanier en prend autant pour la peine qu'il a de reſſaſſer cette part : ſi quelqu'un eſt ſurpris portant du maſtic à la ville ou aux villages où l'on ne cultive pas des Lentiſques, il eſt condamné aux galeres & dépouillé de tous ſes biens : les payſans qui ne recueillent pas aſſez de maſtic pour payer leur portion, en achettent ou en empruntent de leurs voiſins, & ceux qui en ont de reſte le gardent pour l'année ſuivante, ou le vendent ſecretement: quelquefois ils s'en accommodent avec le Douanier qui le prend à une piaſtre l'oque, & le vend deux piaſtres ou deux piaſtres & demi : ceux qui cultivent les Lentiſques ne payent que la moitié de la capitation & portent la Seſſe blanche autour de leur turban de même que les Turcs.

Les Sultanes conſomment la plus grande partie du maſtic deſtiné pour le Serrail ; elles en mâchent pour s'amuſer, & pour rendre leur ſoufle plus agreable ſur tout le matin à jeun : on met auſſi des grains de maſtic dans des caſſolettes & dans le pain avant que de le mettre dans le four: le maſtic d'ailleurs eſt bon pour les maladies de l'eſtomac & des premieres voyes, pour arrêter les pertes de ſang, & pour fortifier les gencives.

[a] La recolte de la Terebentine ſe fait auſſi en inciſant en travers avec une hache les troncs des gros Terebinthes depuis la fin de Juillet juſques en Octobre; la Terebentine qui en coule tombe ſur des pierres plates placées ſous ces arbres par les payſans ; ils l'amaſſent avec de petits bâtons qu'ils laiſſent égouter dans des bouteilles ; on la vend ſur les lieux 30. ou 35. parats l'oque, c'eſt-à-dire les trois livres & demie & une once. Toute l'Iſle n'en fournit pas plus de trois cens oques: [b] cette liqueur eſt un excellent baume naturel, un grand ſtomachique & un bon remede à pouſſer par les urines; mais il faut ſe garder de la donner aux perſonnes qui ont la pierre, non plus que les autres diuretiques : l'experience fait voir que les malades en ſont plus incommodez.

Les Terebinthes naiſſent dans cette Iſle ſans culture ſur les bords des vignes & le long des grands chemins ; leur tronc eſt auſſi haut que celui du Lentiſque, auſſi branchu, touffu & couvert d'une écorce gerſée, griſâtre, mêlée de brun : ſes feuilles naiſſent ſur une côte longue d'environ quatre pouces, rougeâtre, arrondie ſur le dos, ſillonée de l'autre côté & terminée par une feuille, au lieu que les autres ſont diſpoſées par paires : toutes ces feuilles ont un pouce & demi ou deux pouces de long ſur un pouce de largeur vers le milieu, pointues par les deux bouts, relevées ſur le dos d'un filet conſiderable, ſubdiviſé en menus vaiſſeaux juſques ſur les bords; elles ſont fermes, vert-luiſant, un peu foncé, & d'un goût aromatique mêlé de ſtipticité : il eſt du Terebinthe comme du Lentiſque c'eſt-à-dire que les pieds qui fleuriſſent ne portent point de fruit, & que ceux qui portent des fruits ordinairement ne fleuriſſent pas; ſes fleurs naiſſent à l'extremité des branches ſur la fin d'Avril, avant que les feuilles paroiſſent; ces fleurs ſont entaſſées en grappes branchues & longues d'environ quatre pouces : chaque fleur eſt à cinq étamines qui n'ont pas une ligne de long, chargées de ſommets canelez, vert-jaunâtres, ou rougeatres, pleins d'une pouſſiere de même couleur; toutes ces fleurs ſont diſpoſées par bouquets ſur leurs grappes, & chaque bouquet eſt accompagné de quelque petite feuille velue, blanchâtre, pointue, longue de trois ou quatre lignes; les fruits naiſſent ſur des pieds differens, rarement ſur le même que les feuilles: ils commencent par des embryons entaſſez auſſi en grappes de trois ou quatre pouces de longueur & s'élevent du centre d'un calice à cinq feuilles verdâtres, pointues, qui à peine ont une ligne de long : chaque embryon eſt luiſant, liſſe, vert-gai, ovale pointu, terminé par trois crêtes couleur d'écarlate; il devient enſuite une coque aſſez ferme, longue de trois ou quatre lignes, ovale, couverte d'une peau orangée ou purpurine, un peu charnue, ſtiptique, aigrelette, reſineuſe, la coque renferme un noyau charnu, blanc, enveloppé d'une peau rouſſâtre : le bois du Terebinthe eſt blanc.

Le Cadi gouverne tout le pays en temps de paix: pendant la guerre on y envoye un Pacha pour commander les troupes. Le Mufti de Conſtantinople nomme le Cadi de Scio (c'eſt un Cadi à 500. aſpres par jour, c'eſt-à-dire du premier rang) car en Turquie, quoi qu'il n'y ait point d'appointemens pour ces ſortes d'Officiers, on les diſtingue par honneur en pluſieurs rangs, ſçavoir ceux de 500. aſpres par jour, de 400. de 300. de 25. tous ces Juges vivent d'un droit de huit ou dix pour cent, qu'ils retirent ordinairement ſur les procez qu'ils jugent. Il n'y a point de Vaivode dans cette Iſle, mais ſeulement un Janiſſaire Aga commandant environ 150. Janiſſaires en temps de paix, & 300. ou 400. pendant la guerre. Il n'y a pas dans Scio plus de dix mille ames parmi les Turcs, & trois mille parmi les Latins; mais on en compte bien cent mille chez les Grecs.



[a] Γενέται δὲ καὶ καλλίστη καὶ πλείστη ἐν Χίῳ τῇ νήσῳ. *Dioſc. lib. 1. cap. 10.*

[b] Πρόσεχε δὲ μεταξὺ τῶν Ρητινῶν ἡ Τερμινθίνη. *Dioſc. ibid. cap. 91.*

La capitation eſt diviſée en trois claſſes dans cette Iſle; la plus forte eſt de dix écus trois parats; la moyenne de cinq écus trois parats, la moindre de deux écus & demi trois parats; les trois parats ſont pour celui qui donne la quittance; les femmes & les filles ne payent point de capitation: pour diſtinguer ceux qui la doivent on prend avec un cordon la meſure de leur cou, après quoi on double cette meſure dont on met les deux bouts entre les dents de la perſonne en queſtion; ſi la tête paſſe franche dans cette meſure, la perſonne doit payer, aucontraire elle ne doit rien ſi la tête n'y paſſe pas: ſur cent billets de capitation on en met quatre-vingt de cinq écus; dix de dix écus, & les dix autre ſont de deux écus & demi: on ne paye point de taille réelle, mais ſeulement quelques impôts arbitraires pour acquiter les dettes de la ville, dont les affaires paſſent par les mains de quatre nouveaux députez élus tous les ans, & de huit des anciens; dans chaque village on élit deux adminiſtrateurs & quatre anciens.

Le 12. Mars nous allâmes au nord de l'Iſle voir les ruines d'un ancien Temple à cinq milles de [a] Cardamyla village à 18. milles de Scio, au delà du port Dauphin: Cardamyla & le port Dauphin ont conſervé leurs anciens noms; pour ce qui eſt du Temple, on ne ſçait pas à qui il étoit conſacré; mais on n'y voit aucuns reſtes de magnificence. Il étoit bâti de gros quartiers de pierre cendrée au fond d'une méchante cale dans une vallée étroite & deſagreable: [b] la ſituation du lieu & les amours de Neptune avec une Nymphe de cette Iſle, nous firent ſoupçonner qu'il avoit été dédié à ce Dieu; car pour le Temple d'Apollon, dont parle Strabon, il étoit au ſud de l'Iſle, & par conſequent fort éloigné de celui-ci: au deſſous de ce prétendu Temple de Neptune coule une belle ſource qui ſort d'un rocher, & qui peut-être avoit donné lieu d'y élever cet édifice: il n'y a pas d'apparence que cette ſource ait été la fontaine d'Helene dans laquelle, comme dit Etienne le Geographe, cette Princeſſe avoit accoutumé de ſe baigner: la caſcade en eſt aſſez belle, car elle ſort d'un rocher; mais on n'y voit plus ces marches de marbre dont parle Mr. Thevenot, il ne paroît pas même qu'il y en ait jamais eu de ſemblables; ce voyageur avoit été ſans doute mal informé, ou pour mieux dire, on avoit confondu dans le manuſcrit d'où il a tiré ſa principale deſcription de Scio, la ſource de Naxos avec la fontaine de Sclavia qui coule ſur le marbre dans le quartier le plus délicieux de l'Iſle, & que l'on fait voir aux étrangers avec raiſon comme une des merveilles de Scio. [c] S'il faut donner quelque choſe aux conjectures, il n'eſt perſonne qui ne juge que Sclavia ne ſoit la fontaine d'Helene, dont Etienne le Geographe a fait mention.

A propos de fontaines, nous n'oſâmes pas demander des nouvelles d'une autre fontaine de Scio, qui au rapport de [d] Vitruve faiſoit perdre l'eſprit à ceux qui en buvoient, & auprès de laquelle on avoit mis une épigramme pour avertir les paſſans des méchantes qualitez de ſes eaux: nous en parlâmes pourtant en paſſant à [e] Mr. Ammiralli qui a étudié à Paris & qui exerce la Medecine avec applaudiſſement dans Scio ſa patrie; il nous aſſura qu'on ne parloit plus de cette fontaine dans l'Iſle, non plus que de la terre de Scio dont Dioſcoride & Vitruve ont parlé: il eſt vrai que perſonne ne s'attache à l'hiſtoire naturelle dans ce pays-là: le grec litteral même y eſt très-negligé. Mr. Ammiralli qui a traduit l'Anatomie de Bourdon en cette langue; les Papas Gabriel & Clement, ſont les trois ſeules perſonnes de l'Iſle qui l'entendent; ils eſtiment les lettres Gréques de Budée, & les Poëſies que Mr. Menage a écrites en cette langue.

[f] Cette Iſle a produit autrefois de très-habiles gens: Ion le Poëte tragique, Theopompe l'Hiſtorien, Theocrite le Sophiſte: les Sciotes prétendent même qu'Homere, reconnu pour le Prince des Poëtes étoit de leur pays, & en montrent encore l'école au pied du mont Epos ſur le bord de la mer à près de quatre milles de la ville: c'eſt un rocher aſſez plat, ſur lequel autrefois on a taillé au marteau une eſpece de baſſin rond, de vingt pieds de diametre, & ſur le bord duquel on pouvoit s'aſſeoir; du milieu de ce baſſin s'éleve une piece de rocher taillée en cube, haut d'environ trois pieds, & large deux pieds huit pouces, ſur les côtez duquel on a ſculpé anciennement des animaux ſi défigurez qu'on n'y connoît plus rien, quoi qu'on s'imagine d'y trouver quelque rapport avec des figures de lions.

[g] Il eſt difficile de décider de quelle ville étoit Homere: il ſemble qu'il ait voulu cacher lui-même le lieu de ſa naiſſance: car il n'en dit mot en aucun endroit de ſes ouvrages. [h] Leo Allatius très-ſçavant homme, natif de Scio, n'a rien oublié pour prouver qu'il étoit de cette Iſle; & tout bien conſideré, quoique ſept grandes villes ſe ſoient à l'envi attribuées la naiſſance d'Homere, il y a beaucoup d'apparence que ce grand homme devoit être de Smyrne ou de Scio: peut-être que l'Ecole d'Homere que l'on y fait voir comme un illuſtre monument, ſervoit à exercer ceux qui en vouloient apprendre les vers; car les Homerides, du conſentement de tous les Auteurs, étoient habitans & citoyens de l'Iſle: on les fait deſcendre d'Homere; & dans cette ſuperſtition, ils pourroient avoir fait tail-

a Η Καρδαμύλη. *Thucyd. lib. 8.*
Τὸ Δελφίνιον καλοῦσι ἔχον. *ibid.*
b *Pauſan. in Achaic.*
c Ἐπὶ καὶ Κρανὴ Ελλὰς ἐφ' ἧς Ελένη ἐλούσατο. *Steph.*
d *Lib. 3. cap. 3.*
e Δημητρὸς Ἀμμιραλλᾶς.

f *Strab. Rerum Geograph. lib. 10.*
g Ἐπτὰ πόλεις διεμάχοντο περὶ τῆς Ὁμήρου.
Σμύρνα, Ῥόδος, Κολοφὼν, Σαλαμὶς, Χίος, Ἄργος, Ἀθῆναι. *Aul. Gell. Strab. Rerum Geogr. lib. 1.*
h *Leo Allat. de patria Hom.*

tailler ce rocher pour ſervir d'Ecole aux gens qui vouloient s'inſtruire des Poëſies d'Homere regardé comme le plus grand de tous les Poëtes, comme un excellent Hiſtorien, & comme le plus habile des Geographes : cette Ecole donc étoit peut-être l'endroit où ſe faiſoient les leçons & les repetitions ; le maître étoit ſur le cube, & les écoliers ſur les bords du baſſin.

Jamais ouvrage n'a paſſé par tant de mains que les vers d'Homere. [a] Joſephe aſſure que la tradition les a conſervez dès les premiers temps qu'ils parurent, & qu'on les apprenoit par cœur ſans les écrire. [b] Lycurgue, fameux legiſlateur de Lacedemone trouva toutes ces pieces en Ionie chez les deſcendans de Cleophyle, d'où il les apporta dans le Peloponneſe. On recitoit ces morceaux d'Homere ſous differens noms, comme l'on chante aujourd'hui des pieces détachées des plus beaux Opera : [c] mais Solon, Piſiſtrate & Hipparque ſon fils trouverent l'arrangement de toutes ces pieces, & en firent deux corps bien ſuivis, l'un ſous le nom de l'Iliade, & l'autre ſous celui de l'Odyſſée. Ariſtote retoucha ces Poëmes par ordre d'Alexandre, & ce Conquerant même ſe fit un plaiſir d'y travailler avec Calliſthéne & Anaxarque. Cette édition des ouvrages d'Homere s'appella, [d] *l'édition de la caſſette*, parce qu'on la ſerroit dans une caſſette qu'Alexandre tenoit ſous ſon oreiller avec ſon poignard [e]. Il fit mettre enſuite ce livre dans un petit coffre à parfums, garni d'or, de perles & de pierreries, qui ſe trouva parmi les bijoux de Darius. [f] Zenodote d'Epheſe, précepteur des Ptolemées, Aratus, Ariſtophane de Byzance, Ariſtarque de Samothrace, & pluſieurs autres beaux eſprits ont prétendu rendre à Homere ſes premieres beautez : mais on y a fait tant de changemens, qu'on dit qu'il ne s'y reconnoîtroit peut-être pas lui-même. Cependant il faut avouër qu'on n'a rien vû chez les Grecs de ſi accompli dans ce genre. Paterculus en fait l'éloge en peu de paroles à ſon ordinaire. (*c'eſt le ſeul Poëte*, dit-il, *qui merite ce nom ; & ce qu'il y a d'admirable en cet homme, c'eſt qu'il ne s'eſt trouvé perſonne avant lui qu'il ait pû imiter, & qu'après ſa mort il n'a pû trouver d'imitateurs.*

Outre l'Ecole d'Homere, on montre la maiſon où il eſt né, & où il a fait la plûpart de ſes ouvrages. On juge aiſément que cette maſure doit être en mauvais état ; car Homere, ſuivant les marbres [g] d'Oxford, vivoit 961. ans avant Jeſus-Chriſt. Cette maiſon eſt dans un lieu qui porte le nom du Poëte, au nord de l'Iſle, auprès de Voliſſo dont l'Auteur de la vie d'Homere, & [h] Thucydide ont parlé ſous le nom de Boliſſus. [i] Voliſſo eſt au milieu des champs Arviſiens qui fourniſſoient le nectar, & peut-être que cette liqueur n'avoit pas peu contribué à élever le génie d'Homere. [k] Il eſt repréſenté ſur une des médailles du Cabinet du Cardinal Barberin, aſſis ſur une chaiſe, tenant un rouleau où il y a quelques lignes d'écriture : le revers repréſente le [l] Sphinx, qui étoit le ſymbole de Scio. Le P. Hardouin parlé d'une ſemblable médaille ; M. Baudelot en a de [m] Smyrne, qui ſont du même type, mais dont la légende eſt differente.

[n] Au reſte de ſejour de Scio eſt fort agréable, & les femmes y ont plus de politeſſe que dans les autres villes du Levant. Quoique leur habit paroiſſe fort extraordinaire aux étrangers, leur propreté les diſtingue des Gréques des autres Iſles. On fait bonne chére à Scio : les huîtres qu'on y apporte de Metelin ſont excellentes, & toute ſorte de gibier y abonde, ſurtout les perdrix ; elles y ſont auſſi privées que les poules. Il y a des gens du côté de Veſſa & d'Elata qui les élevent avec ſoin : on les méne le matin à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons ; chaque famille confie les ſiennes au gardien commun, ce gardien les ramene le ſoir, & on les appelle chez ſoi avec un coup de ſifflet : s'il plaît au maître de faire venir pendant la journée celles qui lui appartiennent, on les avertit avec le même ſignal, & on les voit revenir ſans confuſion. J'ai vû un homme en Provence, du côté de Graſſe, qui conduiſoit des compagnies de perdrix à la campagne, & qui les faiſoit venir à lui, quand il vouloit : il les prenoit avec la main, les mettoit dans ſon ſein, & les renvoyoit enſuite chercher leur vie avec les autres.

A l'égard des plantes, l'Iſle de Scio en produit de parfaitement belles. Les deux eſpeces de *Leontopetalon*, dont j'ai parlé dans le Corollaire des Inſtitutions de Botanique, y ſont fort communes en certains quartiers. Nous obſervâmes auprès de la ville une eſpece d'Ariſtoloche, dont la fleur me parut ſi extraordinaire, que j'en ai fait graver la figure.

[o] La racine de cette plate a un pied & demi, ou deux pieds de long, épaiſſe de deux pouces, piquante en fond, dure, ligneuſe, traverſée par un nerf fort ſolide, jaunâtre, marbrée par rayons de blanc & de rouſſâtre, couverte d'une



a *Lib. 1. contra Appian.*
b *Plutarc. in Lycurg. Heraclid. de Polit. Ælian. verſ. Hiſt. lib. 13. c. 14.*
c *Laert. in Solon. Cic. de Orat. lib. 3. Plato in Hipparch. Pauſan. in Achaic. Plutarc. in Alex. Strab. lib. 13.*
d Ἐν ἐν τῇ Νάρθηκος καλουμένῃ. *Plutarc. in Alex. & Strab. ibid.*
e *Plin. Hiſt. nat. lib. 7. cap. 9.*
f *Suid.*
g *Marm. Oxon. Epoch. 30.*

h Βόλισσος. *Thucidid. lib.*
i *Author. vita Homer.*
k *Leo Allat. de patria Hom.*
l ΟΜΗΡΟΣΙΧΙΩΝ.
m ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ.
n Χίοι Ὁμήρου γὰρ νομίσματι ἐνεχάραξαν. *Jul. Poll. lib. 9. cap. 6.*
o Ariſtolochia Chia, longa, ſubhirſuta, folio oblongo, flore minimo. Coroll. Inſtit. Reiſherb. 8.

d'une écorce charnuë, legerement purpurine. Cette racine eſt accompagnée de peu de fibres, mais elle eſt d'une amertume inſupportable, & pouſſe pluſieurs têtes qui produiſent beaucoup de jets blanchâtres, qui ſe terminent par des tiges hautes d'un pied dans le Printemps; elles s'étendent enſuite juſqu'à 2. pieds, fermes, ſolides épaiſſes de deux lignes, vert-pâle, rudes, canelées, purpurines à leur naiſſance, & couchées à terre. Ces tiges ſont garnies d'une feuille à chaque nœud, longue d'environ trois pouces ſur deux pouces & demi de largeur à la baſe, qui eſt arrondie en deux oreilles, au delà deſquelles elle ſe retreſſit inſenſiblement, & ſe termine par une pointe obtuſe, qui finit par un petit bec fort court. Le deſſus de la feuille eſt vert-brun, luiſant, véné à quarreaux irréguliers: le deſſous eſt vert-mat, relevé d'une nervure aſſez ſenſible. De leurs aiſſeles naît une fleur ſoûtenuë par un pedicule long d'un pouce ou deux, terminé par un calice anguleux à ſix groſſes canelûres rudes, & long d'environ demi pouce; chaque fleur eſt courbée en maniere d'une S, longue de trois pouces & demi. Elle commence par une veſſie groſſe de huit ou neuf lignes, vert-pâle, mêlée de purpurin, anguleuſe, laquelle ſe prolonge en tuyau recourbé, épais de demi pouce, terminé par une grande gueule preſqu'ovale, de 18. ou 20. lignes de diametre, dont les bords ſont également arrondis. Le creux de cette gueule eſt tout parſemé de poils blancs, longs d'une ligne & demie. Le fond eſt purpurin, noir & livide marqueté de quelques taches plus claires qui tirent, ſur le jaunâtre, & relevé d'une groſſe éminence dans l'endroit où la gueule commence à ſe retreſſir en tuyau. L'interieur de ce tuyau eſt auſſi purpurin; noirâtre, revêtu de poils, de même que le dedans de la veſſie qui eſt plus pâle. On trouve au fond de cette veſſie un bouton exagone de deux lignes & demie de diametre, relevé de groſſes côtes, entre leſquelles il y a des ſommets qui répandent une pouſſiere jaune. Cette fleur n'a point d'odeur, toute la plante eſt amere.

La paſſion que nous avions de voir Conſtantinople, nous fit partir de Scio le 27. Mars ſur une ſaique Turque, & nous arrivâmes le 28. à Caſtro capitale de l'Iſle de [a] Metelin, qu'on appelloit autrefois Lesbos. Il eſt bien-aiſé de connoître par la deſcription que Strabon a faite des deux ports de Mytiléne, que c'eſt ſur ſes ruines que Caſtro a été bâtie Ce Geographe & Etienne de Byzance qui l'a ſouvent copié, appellent Mytiléne une très-grande ville. [b] Ciceron & Vitruve ne

a Μυτιλήνη ἡ μεγίστη πόλις. Strab. Rerum Geogr. lib. 13.

b Cicer. de Leg. Agr. Vitruv. lib. 1. c. 6.

ne parlent que de sa magnificence ; aussi n'y voit-on que bouts de colonnes, la plûpart de marbre blanc, quelques-unes gris-cendré ; ou de granit : il y en a de canelées en ligne droite, d'autres en spirale ; quelques-unes sont ovales, relevées de plates bandes, comme celles du Temple de Delos ; mais celles de Metelin ne sont pas canelées sur les côtez. Il n'est pas croyable combien dans les ruines dont nous parlons, il y reste de chapiteaux, de frises, de piedestaux, de bouts d'Inscriptions fort maltraitées, en quelques-unes desquelles nous lûmes le mot de *Gymnasiarque*.

Cela nous fit souvenir du fameux Epicure qui enseignoit publiquement à Mytiléne à l'âge de 32. ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laerce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même Auteur. Marcellus, après la bataille de Pharsale, n'osant se rencontrer devant Cesar, s'y retira pour y passer le reste de ses jours à l'étude des belles Lettres, sans que Ciceron pût le persuader de venir à Rome éprouver la clemence du vainqueur.

Mytiléne a produit de grands hommes dès les premiers temps. Pittacus un des sept Sages de Grece, dont on avoit écrit les sentences sur les murailles du Temple d'Apollon à Delphes, pour délivrer Mytiléne sa Patrie de la servitude des Tyrans, en usurpa lui-même l'autorité ; mais il s'en dépouilla volontairement en faveur de ses citoyens. Le Poëte Alcée & Sapho que Strabon appelle un prodige, étoient de Mytiléne, & vivoient dans le même temps. On frappa des médailles à Mytiléne en l'honneur de ces trois illustres Personnes. C'est par ces médailles que nous apprenons qu'il faut écrire le nom de cette ville par un *y*, quoiqu'il soit écrit avec un *i* dans Strabon. [a] Une de ces médailles, d'un côté represente la tête de Pittacus, & de l'autre, celle d'Alcée. Mr. Spon en a fait graver une où Sapho est assise tenant une lyre ; de l'autre côté est la tête de Nausicaa fille d'Alcinous, dont les jardins sont si celebres dans Homere. [b] On ne perdra jamais la mémoire de cette ville parmi les Antiquaires ; les cabinets sont remplis des médailles de Mytiléne, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Livie, de Tibere, de Caius Cesar, de Germanicus, d'Agrippine, de Julie, d'Adrien, de Marc Aurele, de Venus, de Commode, de Crispine, de Julia Domna, de Caracalla, d'Alexandre Severe, de Valerien, de Gellien, de Salouine. Long-temps après Pittacus, Mytiléne, dit Stra-



a ΜΥΤΙΛ ΑΛΚΑΙΟΣ. ΠΙΤΤΑΚΟΣ.
Οἱ Μιτυλναῖοι μὲν Σαπφοὶ τῷ νομίσματι ἐνεχάραττον. *Jul. Poll. lib. 9. cap. 6.*

b ΕΠΙ CTRA. ΙΕΡΟΚΑ. ΜΥΤΙΛ. sub Praetore Hierocle.

Strabon, produiſit le Rheteur Diophane; & dans le ſiecle d'Auguſte, Potamon, Lesbode, Crinagoras, & Theophane l'Hiſtorien qui ſe rendit illuſtre par l'amitié de Pompée, aux grandes actions duquel il eût beaucoup de part.

Caſtro, ou l'ancienne Mytiléne, n'eſt pas aujourd'hui comparable à la ville de Scio; mais l'Iſle de Metelin eſt beaucoup plus grande que l'Iſle de Scio, & s'étend fort du côté du Nord-Eſt. Strabon donne à Lesbos 137. milles & demi de tour, & Pline, ſelon la penſée d'Iſidore, 168. milles, & même juſques à 195. On nous aſſura qu'il y avoit encore dans cette Iſle 120. villages ou bourgs, parmi leſquels eſt Eriſſo. C'eſt ſans doute l'ancienne Ville [a] d'*Ereſſus*, où Theophraſte & Phanias les deux plus fameux diſciples d'Ariſtote avoient pris naiſſance; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller à Eriſſo, parce que nous n'étions que paſſagers ſur un Bâtiment Turc. Strabon marque ſi bien la ſituation des anciennes villes de Lesbos, qu'on les découvriroit facilement en parcourant le pays. Rien ne fait plus de plaiſir en voyageant, que de voir la patrie des grands Hommes. Cette Iſle en a produit un nombre. [b] Plutarque a écrit que les Lesbiens étoient les plus grands Muſiciens de la Grece: le fameux Arion étoit de Mythymne, dont on voit encore les ruines dans cette Iſle. Terpandre qui mit le premier ſept cordes ſur la lyre, étoit Lesbien: c'eſt ce qui donna lieu à la Fable, de publier que l'on avoit entendu parler dans cette Iſle la tête [c] d'Orphée, après qu'on l'eût tranchée en Thrace, comme l'explique ingenieuſement Euſtathe dans ſes notes ſur Denys d'Alexandrie. Euſtathe remarque auſſi que l'Iſle fut nommée Mytiléne du nom de la ville. Il eſt aiſé de voir que de Mytiléne on a fait Metelin. [d] Strabon ajoûte encore aux hommes illuſtres de Lesbos, deux perſonnes fort habiles, Hellanicus celebre Hiſtorien, & Callias qui fit des notes ſur les Poëſies d'Alcée & de Sapho.

[e] Voila les beaux endroits des citoyens de cette Iſle: d'un autre côté leurs mœurs étoient ſi corrompuës, que l'on faiſoit une groſſe injure à une perſonne de lui reprocher de vivre à la maniere des Lesbiens. Dans Goltzius il y a une médaille qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Dames de cette Iſle. Il faut rendre juſtice à celles d'aujourd'hui, elles ſont moins coquettes que celles de Milo & de l'Argentiere. Leur habit & leur coëffure ſont plus modeſtes, mais elles découvrent trop leur gorge: il y en a qui donnent dans un autre excés, car elles n'en laiſſent voir que la rondeur au travers d'un linge.

[f] Le terroir de Metelin nous parut fort bon: les montagnes y ſont fraîches & couvertes de bois en pluſieurs endroits. Cette Iſle produit de bon froment, d'excellente huile, & les meilleures figues de l'Archipel: ſes vins n'ont rien perdu de leur premiere réputation. [g] Strabon, Horace, Athenée, Elien les trouveroient auſſi bons aujourd'hui que de leur temps. Ariſtote à l'agonie, prononça en faveur du vin de Lesbos. Il s'agiſſoit de laiſſer un ſucceſſeur du Lycée, qui ſoûtînt la réputation de l'Ecole Peripateticienne. Menedéme de Rhodes & Theophraſte de Lesbos étoient les concurrens. Ariſtote ſe fit apporter du vin de ces deux Iſles; & après les avoir goûtez avec attention, il s'écria devant tous ſes diſciples: [h] *Je trouve ces deux vins excellens, mais celui de Lesbos eſt bien plus agreable*, voulant donner à connoître par-là, que Theophraſte l'emportoit autant ſur ſon competiteur, que le vin de Lesbos ſur celui de Rhodes. [i] Triſtan donne le type d'une médaille de Geta, qui ſuivant Spartien, aimoit fort le bon vin: le revers repreſente une Fortune tenant de la main droite le gouvernail d'un vaiſſeau, & de l'autre, une corne d'abondance, d'où parmi pluſieurs fruits ſort une grape de raiſin. Pline releve le vin de cette Iſle par l'autorité d'Eraſiſtrate, l'un des plus grands Medecins de l'antiquité.

Le même Auteur & Iſidore parlent du jaſpe de Lesbos: nous n'eûmes pas le temps de le voir, non plus que les Pins qui donnent aſſez de poix noire, & dont on employe les planches à la conſtruction des petits vaiſſeaux. Nôtre Capitaine nous fit payer au port de Petra, d'où nous n'oſions nous écarter, de peur qu'il ne partît ſans nous avertir; les Capitaines Turcs font payer d'avance les paſſagers, & ne s'en embarraſſent plus. Petra eſt un méchant village où nous n'eûmes d'autre plaiſir, que celui de boire du caffé chez un Turc qui avoit été long-temps eſclave à Marſeille, & qui nous informa des ports de l'Iſle, qui ſont celui de *Caſtro*, ou de l'ancienne Mytiléne, le port Olivier, Caloni, & le port Sigre. Il nous aſſûra qu'il y avoit dans l'Iſle pluſieurs Turcs mêlez avec les Chrétiens du rite Grec. Le Cadi & le Janiſſaire Aga réſident à Caſtro, auſſi bien que le Vice-Conſul de France qui eſt envoyé par le Conſul de Smyrne. Caſtro n'eſt pas le ſeul port de l'Iſle. Iero connu par les Francs ſous le nom du port Olivier, dont l'entrée eſt entre l'eſt & [k] le ſud-eſt, paſſe pour un des plus grands & des plus beaux ports de la Méditerranée. Les autres ports de Metelin ſont Caloni & Sigre. [l] Caloni eſt le meilleur des deux, & regarde le midi, mais

*Et de l'autre côté,*
ΗΡΩΙΔΑ ΝΑΤΣΙΚΛΑΑΝ.

a Ερεσὸς.
b *Plutarch. de Muſica.*
c *Ad verſ.* 537.
d *Rerum Geogr. lib.*
e Λεσβίας, *dans Suid.*
f Hic innocentis pocula Lesbii duces ſub umbra. *Horat. Ode* 17. *lib.* 1.
g Non eadem arboribus pendent vindemia noſtris. Quem Methymnæo carpit de palmite Lesbos. *Virgil. lib.* 2. *Georgic.*
h Utrumque, *inquit*, oppido bonum, ſed ἄμεινον ὁ Λέσβιος. *Aul. Gell. lib.* 13. *cap.* 5.
i ΜΗΘΥΜΝΑΙΩΝ.
k Siron.
l Καλλίνη, *apud Cantacuz. lib.* 2. *cap.* 30.

Tom. I P. 151.

mais il faut laiſſer à gauche l'écueil qui eſt à ſon couchant; l'entrée du port [a] Sigre eſt entre le midi & le [b] ſud-oueſt.

Le canal de Lesbos à la terre ferme eſt, ſelon Strabon & Pline, de ſept milles & demi : il eſt plus large à ſon entrée où ſont les Iſles de [c] *Mioſconiſi*, qui ſe répandent ſur la côte de l'ancienne ville de Phocée. Une partie des habitans de cette ville ne pouvant s'accommoder de la domination des Perſes, vint ſur la côte de Provence bâtir Marſeille.

Nous mîmes à la voile du port de Petra le 25. Mars à une heure après minuit, & au point du jour nous nous trouvâmes à la vûë de Tenedos. Strabon détermine la diſtance de ces deux Iſles à 62. milles, & Pline à 56. on en compte ordinairement 60. terme moyen entre les deux premiers.

TENEDOS n'a pas changé de nom depuis la guerre de Troye : tous les anciens Auteurs conviennent que cette Iſle, qui ſe nommoit *Leucophris*, fut appellée Tenedos, du nom de Tenés ou Tennés qui y mena une colonie. Diodore de Sicile en parle en veritable Hiſtorien. [d] Tennés, dit-il, fut un homme illuſtre par ſa vertu; il étoit fils de Cycne Roi de Colone dans la Troade; & après avoir bâti une ville dans l'Iſle Leucophris, il lui donna le nom de Tenedos. Ce Prince fut cheri de ſes ſujets pendant ſa vie, & adoré après ſa mort; car on lui dreſſa un Temple où on lui immoloit des victimes. Diodore traite de fable ce que les habitans de Tenedos publioient de ſon temps : cependant Pauſanias & Suidas en parlent fort ſérieuſement. [e] On prétend donc que Tennés fut fils de Cycne & de Proclée ſœur de Caletor, qui fut tué par Ajax dans le temps qu'il voulut brûler les vaiſſeaux de Proteſilaüs. Après la mort de Proclée, Cycne épouſa Philonome, qui par-là devint belle-mere de Tennés & d'Hemithée ſa ſœur. L'Hiſtoire ajoûte que cette belle-mere trouva tant de charmes dans Tennés, & ſi peu de diſpoſition à s'en faire aimer, qu'elle ſe plaignit à ſon époux que ſon fils avoit voulu la violer. Etienne de Byzance ajoûte qu'elle produiſit pour témoin un joueur de flûte de ſa Cour. Cycne autant penetré de la vertu de ſa femme, qu'outré de l'inſolence de ſon fils, le fit enfermer dans un coffre, où Hemithée ſa ſœur voulut lui faire compagnie. On les expoſa ſur la mer qui les jetta ſur les bords de l'Iſle dont nous parlons; ces deux charmantes perſonnes y furent reçûës avec tant d'applaudiſſement, que Tennés en fut declaré Roi. Quelque temps après, Cycne convaincu de l'innocence de ſon fils, voulut deſcendre à Tenedos pour lui en témoigner ſon chagrin; mais Tennés bien loin de le recevoir, s'en alla au port, où avec une hache il coupa le cable qui y tenoit attaché le vaiſſeau de ſon pere. La hache ne fut pas perduë, Periclyte citoyen de Tenedos prit ſoin de la faire porter à [f] Delphes dans le Temple d'Apollon, & les Tenediens en conſacrérent deux dans le Temple de leur ville.

Ces avantures firent du bruit, & donnerent lieu à deux proverbes. Quand on vouloit parler d'un faux témoin, on diſoit que c'étoit [g] *un flûteur de Tenedos*; & l'on citoit la hache de [h] Tenedos, lorſqu'il étoit queſtion d'une affaire qu'il falloit décider ſur le champ. Ariſtote cité par Etienne de Byzance, explique autrement le fait. Il dit qu'un Roi de Tenedos ayant par une loi expreſſe condamné les adulteres d'avoir la tête tranchée à coups de hache, le premier exemple s'en fit en la perſonne de ſon fils : ce Geographe aſſûre qu'on repreſenta ſur des médailles de l'Iſle les têtes de deux amans adoſſées, au revers c'étoit la hache avec laquelle on les avoit coupées. Goltzius a donné le type d'une ſemblable médaille. On pourroit l'expliquer ſuivant la remarque d'Etienne; mais la conjecture de [i] Mr. de Boze Secretaire perpetuel de l'Academie Royale des Inſcriptions & des Médailles, eſt beaucoup plus heureuſe & tout-à-fait naturelle. Cet Academicien, en qui l'érudition a devancé les années, croit que ces deux têtes ſont celles de Tennés & d'Hemithée ſa ſœur : ſa penſée eſt confirmée par une autre médaille du cabinet de Mr. Baudelot, ſur laquelle ces deux têtes adoſſées ont une eſpece de diadême.

Mr. Baudelot, qui eſt fertile en conjectures ingenieuſes, croit que l'une de ces têtes eſt celle de Jupiter, & l'autre celle d'une Amazone, qui dans le temps des courſes de ces Héroïnes, avoit fondé quelque ville dans Tenedos. Cela n'eſt pas hors de la vraiſemblance, & les habitans de cette Iſle en voulurent peut-être conſerver la mémoire ſur leurs monnoyes, comme firent ceux de Smyrne, d'Epheſe, & de pluſieurs autres villes d'Aſie. La hache qui eſt ſur le revers de ces medailles favoriſe tout-à-fait le ſentiment de Mr. Baudelot; car tout le monde regarde cet inſtrument à double trenchant, comme le ſymbole des Amazones. Cependant d'un autre côté l'on a cru que c'étoit celui dont on ſe ſervoit pour aſſommer les criminels dans Tenedos. Pour exprimer un Juge impitoyable, on diſoit, ſelon Suidas, [k] *C'eſt un Avocat de Tenedos*. Les haches étoient en ſi grand uſage dans cette Iſle, qu'il y avoit toûjours derriere le Juge un Officier armé d'une hache, & prêt à en donner ſur la

[a] Σιγειὸν. *Strab.*
[b] Labech.
[c] Ἐναντὶον νῆσοι καὶ Ἀσπάλαθοι νῆσοι. Ἐναντὶος γὰρ ὁ Ἀσπάλαθος. *Strab. lib.* 13.
[d] *Biblioth. Hiſt. lib.* 5.
[e] *Phocic.*
[f] *Suid:*
[g] Τενέδιος αὐλέτης. *Stephan.*
[h] Τενέδιος Πέλεκυς. *Suid.*
[i] *Differt. ſur le Janus des Ancien.*
[k] Τενέδιος ξυνήγορος. Τενέδιος δικαστής. *Suid.*

la tête des menteurs & des faux-témoins : le Roi même ſe méloit quelquefois de faire cette rigoureuſe juſtice.

Rien n'a rendu cette Iſle plus fameuſe dans l'antiquité, que le Siege de Troye. [a] Virgile a bien raiſon de dire que Tenedos étoit à la vûë de cette puiſſante ville, & il ſuppoſe que les Grecs qui feignirent d'en lever le ſiege, ſe cacherent dans un port de l'Iſle ; elle devint miſerable après la deſtruction de Troye, & fut obligée, comme remarque Pauſanias, de ſe donner à ſes voiſins, qui avoient bâti la ville d'Alexandrie ſur les ruines de Troye.

Cette Iſle fut une des premieres conquêtes des Perſes, qui après la défaite des Ioniens à l'Iſle de Lada, vis-à-vis de la ville de Milet, ſe rendirent maîtres de Scio, de Lesbos, & de Tenedos. [b] Elle tomba ſous la puiſſance des Atheniens, ou du moins elle ſe rangea de leur parti contre les Lacedemoniens, puiſque Nicoloque qui ſervoit ſous Antalcidas Amiral de Lacedemone, ravagea cette Iſle, & en tira des contributions, malgré toute la vigilance des Géneraux Atheniens qui étoient à Samothrace & à Thaſſe. C'eſt peut-être pour cette raiſon que les Tenediens faiſoient graver une chouette ſur leurs médailles, comme on le voit ſur celle de Mr. Baudelot, car la chouette étoit le ſymbole d'Athénes.

Les Romains jouïrent de Tenedos dans leurs temps, & le Temple de cette ville fut pillé par Verrés : cet impie ne lui fit pas plus de grace qu'à ceux de Scio, d'Erythrée, d'Halicarnaſſe, & de Délos : il emporta la ſtatuë de Tennés fondateur de la Ville : & [c] Ciceron remarque que toute cette ville en fut dans une grande conſternation. Le même Auteur parle en pluſieurs endroits de cette grande bataille que Lucullus remporta à Tenedos ſur Mithridate & ſur les Capitaines que Sertorius avoit fait paſſer dans ſon armée.

Tenedos eut le même ſort que les autres Iſles ſous les Empereurs Romains & ſous les Empereurs Grecs. Les Turcs s'en ſaiſirent de bonne heure, & la poſſédent encore aujourd'hui : [d] elle fut priſe par les Venitiens en 1656. après la bataille des Dardanelles, mais les Turcs la reprirent preſque auſſitôt.

Strabon donne à cette Iſle 80. ſtades de tour, c'eſt-à-dire, 10. milles : elle en a bien 18. & ſeroit aſſez arrondie, n'étoit qu'elle s'allonge vers le ſud-eſt. Cet Auteur détermine la diſtance de la terre ferme à onze ſtades, qui valent 1375. pas, quoiqu'on compte environ ſix milles. Pline en a mieux jugé, car il l'éloigne de 12. milles & demi de l'ancienne Sigée, qui étoit ſur le cap Janiſſaire : il marque pour l'éloignement de Lesbos à Tenedos 50. milles. Strabon n'a dit autre choſe de cette Iſle, ſinon qu'il y avoit une ville, deux ports, & un Temple dédié à Apollon Sminthien. Qui croiroit qu'Apollon eût reçû ce ſurnom à l'occaſion des mulots ! On les a pourtant repreſentez ſur les médailles de l'Iſle, & les Crétois, les Troyens, les Eoliens les appellent Σμινθοι. Elian raconte qu'ils faiſoient de ſi grands dégâts dans les champs des Troyens & des Eoliens, que l'on eut recours à l'Oracle de Delphes. La réponſe porta qu'ils en ſeroient délivrez s'ils ſacrifioient à Apollon Sminthien. Nous avons deux medailles de [e] Tenedos, ſur leſquelles les mulots ſont repreſentez ; l'une a la tête radiée d'Apollon avec un mulot, le revers repreſente la hache à double trenchant ; l'autre médaille eſt à deux têtes adoſſées, le revers montre la même hache élevée, & deux mulots placez tout au bas du manche. Strabon aſſûre qu'on avoit ſculpé un mulot au pied de la ſtatue [f] d'Apollon qui étoit dans le Temple de *Chryſa*, pour expliquer la raiſon du ſurnom de Sminthien qu'on lui avoit donné, & que cet ouvrage étoit de la main de Scopas fameux Sculpteur de Paros.

Un Marchand de Conſtantinople qui étoit ſur nôtre bord, nous aſſûra qu'il ne reſtoit plus aucunes marques d'antiquité dans Tenedos. En effet elle perdit toute ſa magnificence avec la ville de Troye. Pour nous nous n'avions pas grande envie d'aller chercher les ruines des greniers que Juſtinien y fit bâtir pour ſervir d'entrepôt aux bleds d'Alexandrie deſtinez pour Conſtantinople, qui ſe pourriſſoient ſouvent dans les vaiſſeaux arrêtez par les vents contraires à l'entrée des Dardanelles. Ces magaſins cependant, à ce que dit [g] Procope, avoient 280. pieds de long ſur 90. pieds de large. Leur hauteur étoit fort conſiderable, & par conſequent ils devoient être très-ſolides. Nous admirions la prévoyance de ce ſage Empereur ; mais tout cela ne piquoit pas nôtre curioſité ; non plus que la fontaine, qui du temps de [h] Pline ſe répandoit hors de ſon baſſin dans le ſolſtice d'été, depuis trois heures après minuit juſques à ſix. Le vin muſcat de cette Iſle, qui eſt le plus délicieux du Levant, nous attiroit bien davantage. Je ne pardonnerai jamais aux anciens, de n'avoir pas fait le Panegyrique de cette liqueur, eux qui ont affecté de celebrer les vins de Scio & de Lesbos. On ne ſçauroit les excuſer, en diſant qu'on ne cultivoit pas la vigne à Tenedos dans ce temps-là : il eſt aiſé de prouver le contraire par la médaille de Tenedos qui eſt dans le cabinet de Mr. Baudelot. On y voit à côté de la hache à deux trenchans (qui ſont faits comme les aîles d'un moulin à vent ; au lieu que dans les autres médailles de cette Iſle, ils ſont arrondis de même que ceux des haches Amazones) on voit, diſje,

a Eſt in conſpectu Tenedos, notiſſima famâ, Inſula dives opum, Priami dum regna manebant. *Virgil.*
b *Herod. lib. 6. Xenophon Heller. 5.*
c *Cic. pro Lege Man. pro Mur. pro Arch. Poeta.*
d *Thevenot voyag. Tom. I.*

e ΤΕΝΕΔΟΣ ΤΕΝΕΔΙΩΝ.
f Σμινθευς Απολλων. *Strab. Rerum Georg. lib. 13.*
g *Procop. de edific. Juſtin lib. 5. cap. 1.*
h *Hiſt. nat. lib. 2. cap. 103.*

je, à côté de cette celebre hache une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin, qui marque l'abondance de ce fruit dans l'Isle de Tenedos. Nous eûmes tout sujet de nous consoler de nos chagrins à Constantinople chez Mr. le Marquis de Ferriol Ambassadeur du Roi. On y boit le meilleur vin de Tenedos, & sa table est la mieux servie qui soit dans tout l'Orient, quand même on iroit de Constantinople jusques à la Chine & au Japon.

[a] Nous passâmes le 26. Mars tout près des Isles aux lapins, ou Isles aux Maures, que les anciens ont connuës sous le nom de Calydnes; ces Isles sont abandonnées. Comme la mer étoit fort tranquille, & que nôtre vaisseau ne branloit pas, Mr. Aubrier dessina fort à son aise la vûë de la ville de Tenedos. Je joindrai à ce dessein un plan fort exact de toute

l'Isle, que l'on m'a communiqué depuis mon retour.

Vous trouverez bon, Monseigneur, qu'avant de sortir de l'Archipel, je vous rende compte de ce que nous apprîmes à Mycone de l'Isle de Nicaria, par un Papas du pays qui se disoit de la maison des Paleologues, quoiqu'il n'eût pas de souliers, & qu'il fût réduit à vendre des planches. Nous tentâmes deux fois de passer à Nicaria; mais il falut ceder au temps.

Cette Isle a 60. milles de tour, & s'étend depuis la pointe appellée [b] Papa qui regarde Mycone jusques à la pointe du [c] Fanar, qui est vis-à-vis du cap [d] Catabate de l'Isle de Samos. Strabon ne donne à Nicaria que 300. stades de circonference, qui ont seulement 37. milles & demi. Il détermine la distance de ces deux caps à 80. stades, qui ne font que dix milles. Cependant le grand Bougas, ou le canal qui est entre Samos & Nicaria, est de 18. milles de large.

[e] Nicaria est fort étroite & traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes en dos d'âne, qui lui avoit fait donner autrefois le nom de l'Isle longue & étroite. Ces montagnes sont couvertes de bois, & fournissent des sources à tout le pays. Les habitans ne vivent que du commerce des planches de pin, des chênes, & des bois à bâtir ou à brûler, qu'ils portent à Scio ou à Scalanova; aussi ces pauvres Nicariens sont si miserables, qu'ils demandent l'aumône dès qu'ils sont hors de leur Isle: neantmoins il y a de leur fau-



a Isle aux Maures.
b Ἱκαρία καὶ Ἴκαρος ἐν Ἰκαρίᾳ, *d'où vient Nicaria.*
c Ἀκρωτήριον Δρακανὸν. *Strab.*
d Ἀκρωτήριον Κατάβαρον. *Strab.*
e Antea vocata Dolichè & Macris. *Plin. ibid.*

faute, ils ſeroient heureux s'ils vouloient la cultiver. Ils recueillent peu de froment, aſſez d'orge, de figues, de miel, de cire : mais après tout ce ſont de ſottes gens, groſſiers, & à demi ſauvages. Ils font leur pain à meſure qu'ils veulent dîner ou ſouper. Ce pain n'eſt autre choſe que des fouaces ſans levain, que l'on fait cuire à demi ſur une pierre plate bien chaude : ſi la maîtreſſe de la maiſon eſt groſſe, elle tire deux portions de fouaces, une pour elle & l'autre pour ſon enfant : on fait la même honnêteté aux étrangers.

Cette Iſle n'a jamais été bien peuplée. Strabon en parle comme d'un pays inculte dont les pâturages étoient d'une grande utilité aux Samiens. On ne croit pas qu'il y ait préſentement plus de 1000. ames : les deux principales villes ſont d'environ 100. maiſons chacune ; l'une s'appelle [a] Maſſeria, & l'autre [b] Peramaré ; les villages ſont [c] Aratuſa, où il y a ſeulement quatre maiſons ; cela n'eſt pas extraordinaire ; car à [d] Ploumara il n'y en a que trois, deux à [e] Nea, quatre à [f] Perdikis proche Fanar, cinq à [g] Oxo, ſept à [h] Langada. On appelle villages dans cette Iſle, les endroits où il y a plus d'une maiſon.

Nicaria n'a pas changé de nom, elle s'appelle *Icaria*, tout comme autrefois ; mais les Francs qui ne ſçavent pas le Grec, corrompent la plûpart des noms. Tout le monde ſçait que l'on attribuë ce nom à [i] Icare fils de Dedale, qui ſe noya aux environs dans la mer qui pour la même raiſon fut nommée Icarienne. Strabon enferme dans cette mer les Iſles de *Leros* & de *Cos*. Pline ne lui donne de l'étenduë que depuis Samos juſques à Mycone. Mr. Bochart eſt le ſeul qui derive le nom d'Icarie d'un mot Phénicien *Icaure*, qui ſignifie poiſſonneux, ce qui pourtant convient aſſez à un nom [k] Grec que les anciens ont donné à la même Iſle. Quoiqu'il en ſoit la fable d'Icare me paroît fort joliment expliquée par [l] Pline, qui attribuë l'invention des voiles des navires à Icare. Panſanias veut que ce ſoit Dedale ; mais de quelque maniere qu'on le prenne, il y a beaucoup d'apparence que les aîles que la Fable a données à Icare pour ſe ſauver de Crete, n'étoient que les voiles du bâtiment ſur lequel il paſſa juſques à l'Iſle dont nous parlons, & où il fit naufrage faute de ſavoir les gouverner avec prudence.

Tous les habitans de Nicarie ſont du rite Grec, & leur langue tient plus du Grec littéral, à ce qu'on dit, que celle des autres Iſles, où le commerce a fait établir pluſieurs étrangers qui ont introduit une infinité de mots & de terminaiſons de leur pays. On ne s'eſt jamais embarraſſé de conquerir cette Iſle : il y a beaucoup d'apparence qu'elle a ſuivi le deſtin de celle de Samos ſa voiſine & ſa maîtreſſe. Il n'eſt parlé de l'Iſle de Nicarie dans la relation d'aucune guerre, ſi ce n'eſt dans celles qui ſe paſſerent entre [m] Baudouin II. du nom Empereur de Conſtantinople, & Vatace gendre de Theodore Laſcaris : car la flote de Vatace prit en 1247. [n] les Iſles de Metelin, Scio, Samos, Icarie & Cos, comme nous l'apprend Gregoras.

Les Nicariens reconnoiſſent l'Evêque de Samos pour le ſpirituel. Il y tient ſon Protopapas, ſous lequel il y a 24. Papas qui ont ſoin de pluſieurs chapelles. Il n'y a qu'un monaſtere appellé [o] Sainte Lesbie dont ils ont le corps, à ce qu'ils croyent ; mais ce monaſtere eſt auſſi bien en Religieux que les villages dont on vient de parler, le ſont en habitans : car il n'y a qu'un ſeul caloyer.

L'Iſle manque de ports, comme Strabon l'a remarqué. L'une des principales calanques eſt à Fanar où étoit l'ancienne ville [p] *Dracanon*. L'autre regarde Scio, & s'appelle [q] *Carabouſtas*, c'eſt-à-dire, la calanque ou le port. Les ruines de la ville [r] d'Ænoe ſont tout auprès, dans un quartier appellé *le champ* ſimplement, ou *le champ des roſeaux*. [ſ] C'eſt apparemment dans ce lieu que les Miletiens menerent une colonie ; & comme Carabouſtas eſt le meilleur port du pays, il y a lieu de croire que c'eſt celui que l'on nommoit [t] *Iſti* dans ce temps-là. Les bons ports de ces quartiers ſont aux Iſles de Fourni qui ont pris leurs noms de leur figure ; car ils ſont creuſez naturellement dans les rochers comme des voûtes de fours. Ces Iſles ſont à égale diſtance de Nicaria & de Samos au deſſous du vent, & par conſequent plus meridionales. On n'y voit que des chévres ſauvages.

[v] Strabon aſſûre qu'il y avoit dans Nicaria un Temple de Diane appellé *Tauropolium*, & Callimaque n'a pas fait difficulté de dire que de toutes les Iſles il n'y en avoit pas de plus agreable à Diane que celle-ci. Goltzius a donné le type d'une médaille repreſentant d'un côté une [x] Diane chaſſereſſe, & de l'autre une perſonne ſur un taureau, que l'on pourroit prendre pour Europe ; mais ſelon la conjecture de Nonius, c'eſt plûtôt la même Dia-

a Μασσέρια.
b Περαμάρε.
c Αρατόσα.
d Πλουμάρα.
e Νέα.
f Περδίκις.
g Οξό.
h Λαγγάδα.
i Icaros, qui nomen mari dedit. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*
Ichthyoeſſa. *Plin. ibid.*
k Ιχθυόεσσα. *Steph.*

l *Hiſt. nat. lib. 7. cap. 56. Bavic.*
m *Du Cange Hiſt. des Empер. de Conſt. liv. 4.*
n *Nicephor. Gregoras lib. 2. cap. 5.*
o Αγία Λέσβια.
p Δρακανον.
q Καραβουσας.
r Enoe. *Strab. & Athen.*
ſ Τὸ Καίμενα καὶ τὸ Καλάμια. *Strab. Rerum Geo. lib.*
t Ιστοι. *Strab.*
v Ἐν δὲ καὶ Ἀρτέμιδος ἱερὸν καλούμενον Ταυροπόλιον ἐν τῇ Νάξῳ *cap. Strab.*
x ΙΕΡΑΠΩΝ.

Diane, le taureau marquant l'abondance des pâturages de l'Isle & la protection de cette Déesse. Cette médaille a été frappée dans l'Isle dont nous parlons, & non pas dans une autre Isle de même nom, dans le sein Persique. [a] Denys d'Alexandrie avance qu'on sacrifioit dans celle du sein Persique à Apollon Tauropole. Eusthate son Commentateur dit seulement que c'étoit une Isle très-celebre, mais il ajoûte qu'on veneroit aussi fort respectueusement Apollon & Diane Tauropoles dans l'Isle d'Icarie de la mer Egée: d'où il faut conclurre que ces Divinitez faisoient l'objet du culte des habitans de ces deux Isles. Tauropole dans cet endroit signifie protecteur des taureaux, & non pas marchand, ainsi que le nom semble le faire entendre. Il seroit ennuyeux de rapporter ce que les anciens Auteurs ont pensé sur ce nom, il faut s'en tenir à Suidas: il suffit de remarquer que Diane Tauropole n'étoit pas seulement honorée dans les Isles d'Icarie, mais encore dans celle d'Andros & à Amphipolis en Thrace, comme nous l'apprenons de [b] Tite-Live. Il ne faut pas confondre le nom de Tauropole avec celui de Taurobole qu'on avoit aussi donné à Diane. Le Taurobole proprement étoit un sacrifice tout particulier que Prudence a fort bien décrit, & qui a été depuis peu très-savamment expliqué par Mr. de Boze.

[c] Le Fanar ou Fanari de Nicarie est une vieille tour, qui servoit de fanal pour éclairer le passage des vaisseaux entre cette Isle & celle de Samos; car ce canal est dangereux quand la mer est grosse, quoiqu'il ait 18. milles de large. Celui de Nicarie à Mycone a près de 40. milles, & il en faut faire plus de 60. pour aller d'un port à l'autre. Mrs. Fermanel & Thevenot se sont trompez en parlant de Nicarie: ils l'ont prise pour Nissaro, où sont les plus fameux plongeurs de l'Archipel. Les habitans de Nicarie sont de pauvres gens, qui ne se mêlent que de couper leur bois: ils n'ont ni Cadi ni Turc chez eux: deux administrateurs qui sont annuels, font toutes les affaires du pays. En 1700. ils payerent 525. écus pour la capitation, & 130. écus au douanier de Scio pour la taille, & sur-tout pour avoir la liberté d'aller vendre leur bois hors de l'Isle. On ne se sert à Nicaria que de moulins à bras, que l'on fait venir de Milo ou de l'Argentiere; mais les pierres de Milo sont les meilleures. Ce moulins consistent en deux pierres plates & rondes d'environ deux pieds de diametre, que l'on fait rouler l'une sur l'autre par le moyen d'un bâton qui tient lieu de manivelle. Le blé tombe sur la pierre inferieure par un trou qui est au milieu de la meule superieure, laquelle par son mouvement circulaire le répand sur la meule inferieure, ou il est écrasé & réduit en farine. Cette farine s'échapant par les bords des meules, tombe sur une planche, où on la ramasse: le pain qu'on en fait est de meilleur goût que le pain de farine mouluë aux moulins à vent ou à eau: ces moulins à bras ne se vendent qu'un écu ou un écu & demi piece.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

# LETTRE X.

## *DESCRIPTION DES ISLES DE SAMOS, DE PATMOS, DE FOURNI, ET DE SKYROS.*

MONSEIGNEUR,

Pour continuer la description de l'Archipel, j'aurai l'honneur de vous parler ici de Samos, de Patmos, & de Skyros, que nous ne vîmes cependant qu'à nôtre retour d'Anatolie.

Nous partimes [d] de Scalanova pour Samos, le 25. Janvier 1702. sur la tartane du Capitaine Dubois, qui rassembloit sur les côtes d'Asie des pelerins Turcs pour les conduire à Alexandrie. Ces pelerins s'appellent Agis, & vont d'Alexandrie à la Meque. L'occasion nous parut favorable, pour nous mettre à couvert des bandits qui occupoient les [e] Boghas de Samos. On appelle de ce nom les détroits qui sont aux deux pointes de l'Isle. Le petit Boghas est à l'est-sud-est, & son embouchcure regarde le midi. Strabon ne lui donne que [f] 875. pas de large, quoiqu'il en ait plus de mille sur environ trois milles de long. Il sépare l'Isle de Samos de la terre ferme d'Asie; [g] ce detroit est enfermé, comme dit le même Auteur, entre le [h] cap de Neptune & la montagne [i] de Mycale, qui est tout vis-à-vis en Asie. Cette montagne la plus élevée de la côte, & partagée en deux sommets, se trouve aujourd'hui dans le même état que Strabon l'a décrite, c'est-à-dire, que c'est un très-beau pays de chasse, couvert de bois & plein de bêtes fauves; on la nomme la montagne de Samson à cause d'un village de même nom, qui n'en



a *Vers.* 608. *&c.*
b *Lib.* 44.
c Φανάρι. *Lanterne, fanal.*
d Ναύκληρος ὁ πρότερον μὲν ὢν Ἐφεσίων τῶν ἀπὸ Σάμου. *Strab. Rer. Geogr. lib.* 14.
e Embouchûres, canaux, détroits. Bogazi, *en Turc.*
f Sept stades.
g Σάμος Πορθμὸς. Fretum Samium. *Strab. ibid.*
h Τὸ Ποσειδῶν. *Strab.*
i Ἡ Μυκάλη τὸ ὄρος ὑπέρκειται καὶ ἀντίκειται. *Strab. ibid.*

eſt pas éloigné & qui, ſuivant les apparences, a été bati ſur les ruines de l'ancienne ville de [a] Priene, où Bias l'un des ſept Sages de Grece avoit pris naiſſance. Les voleurs qui courent ſur ces côtes par bandes, ne nous permirent pas de nous en éclaircir de plus près, non plus que d'aller vérifier ſi le village de Tchangli eſt ſitué dans le méme endroit où étoit le fameux [b] *Panionium*, lieu ſacré où s'aſſembloient les députez des 12. villes d'Ionie, parmi leſquelles Samos tenoit un rang conſiderable : on y regloit les affaires les plus importantes après avoir ſacrifié à Neptune. [c] Tchangli eſt entre Samos & Scalanova, au nord de Mycale, juſtement dans la poſition que Strabon donne au Panionium. Il ne manque qu'une inſcription pour autoriſer ce fait.

Au milieu de ce détroit vers ſon embouchûre meridionale ſur un écueil, eſt élevée une ancienne chapelle; & la petite Iſle que les anciens appellent [d] *Nartecis* eſt placée entre cet écueil & l'Iſle de Samos. [e] Nartecis ſert à déterminer la ſituation du cap de Neptune, qui avoit pris ſon nom d'un Temple dedié à ce Dieu. [f] Le Roi a une médaille de Commode, dont le revers repreſente Neptune & Jupiter, à la legende des Samiens.

Le grand Boghas eſt au [g] ſud-oueſt de l'Iſle entre la pointe occidentale, appellée le [h] Cap de Samos & la grande Iſle de Fourni. Ce détroit a huit milles de large, & n'eſt éloigné de Nicarie que de dix milles; ainſi l'on compte 18. milles de Samos à Nicaria de cap en cap. Tous les bâtimens qui deſcendent de Conſtantinople en Syrie & en Egypte, s'étant repoſez à Scio, ſont obligez de paſſer par un de ces détroits. Il en eſt de méme de ceux qui montent d'Egypte à Conſtantinople. Ils y trouvent de bons ports, & leur route ſeroit trop longue s'ils alloient paſſer vers Mycone & vers Naxie: ainſi ces Boghas ſont les veritables croiſieres des Corſaires, comme l'on parle dans le Levant, c'eſt-à-dire que ce ſont des lieux propres pour reconnoître les bâtimens qui paſſent.

Quoi-

a Πριανέ. *Strab.*
b Τὸ δὲ Πανιώνιον ἱερὸν τῆς Μυκάλης χώρας ἴδρυε. *Herod. lib. 1. Strab. lib. 8.*
c Ποσειδίου Ἐκκαιδεκ.
d Νάρθηκις ἡ Ναρθακὶς. *Strab. Rerum Geogr. lib. 14.*
e Ἔχει δὲ πρὸς τὸ Ποσειδίον. ἀφέστηκε δὲ αὐτοῦ πρόσω ἡ Ναρ-

*Strab. Ibid.*
f *Legende*, CAMIΩN.
g Aſſ. Labech.
h Καλούμενον. *Strab. lib. 14.*

Quoique le trajet de Scalanova à Samos ne ſoit que de 25. milles, la bonace nous obligea de relâcher derriere un petit écueil appellé [a] *Praſoniſi*, lequel eſt aſſez près du petit Boghas. Nous débarquâmes le lendemain 30. Janvier, & nous arrivâmes en deux heures & demie au Vati, village au nord de l'Iſle ſur la pente d'une montagne, à près d'un mille du port. Il n'y a guéres plus de 300. maiſons dans ce village, avec cinq ou ſix chapelles; mais les unes & les autres ſont très-mal bâties, quoique ce ſoit un des endroits des plus conſiderables de l'Iſle.

Les villages de la côte du midi, ſont [b] Cora, qui en Grec vulgaire ſignifie *la ville*, & neanmoins il n'y a qu'environ 600. maiſons, la plûpart même abandonnées depuis que le pays fut ravagé par Moroſini Général de l'armée Venitienne: celles qui ſont habitées ſe terminent en terraſſes, où les cochons & les chévres vont chercher leur nourriture Cora eſt à l'entrée d'une gorge de montagnes à deux milles de la mer tout près des ruines de l'ancienne ville de Samos, comme l'on verra plus bas. L'air n'en eſt pas ſain aujourd'hui à cauſe des eaux qui croupiſſent dans la plaine, & qui ſe vuidoient autrefois dans la mer; cependant la campagne eſt belle, fertile, riche: on arroſe de ces eaux les champs, les villes, les oliviers & les orangers. A une lieuë de Cora on trouve un petit village appellé [c] Miles, ou les Moulins, enſuite [d] Bavonda à quatre milles de la mer; les autres villages vers le midi, ſont [e] Neocorio à deux milles de la côte, [f] Gueitani à trois milles, [g] Maratrocampo à pareille diſtance, [h] Eſoreo à cinq milles, [i] Spatarei ſur le cap Colonne, [k] Sureca n'en eſt pas loin. [l] Paleocaſtro eſt à deux milles de la mer du côté du nord.

[m] Vourlotes à pareille diſtance, Fourni à trois milles, [n] Carlovaſſi à un mille, & [o] Caſtania reſte au pied de la montagne de Catabate, de même que [p] Albaniticorio. Il faut ajoûter à ces villages [q] Platano, qui eſt le plus beau de tous, [r] Pyrgos & [s] Commarea, qui ſont vers le milieu de l'Iſle. Cette Iſle eſt toute eſcarpée, c'eſt ce qui lui avoit fait donner le nom de Samos, car ſelon Conſtantin Porphyrogenete, les anciens Grecs appelloient Samos, les lieux fort élevez. Il n'y a d'agreable dans cette Iſle que la plaine de Cora. La grande chaîne de montagnes qui traverſent Samos dans ſa longueur, s'appelloit [t] *Ampelos*. Sa partie occidentale qui fond dans la mer du côté de Nicaria, retenoit le même nom; elle s'appelloit auſſi [v] *Cantharium* & [x] *Cerceteus*. C'eſt cette roche effroyable qui fait le cap de Samos. Les Grecs lui ont conſervé le nom de *Kerki*, qui retient quelque choſe de *Cerceteus*. Ils la nomment auſſi [y] *Catabate* qui ſignifie un precipice.

Du temps que la Grece étoit floriſſante, cette Iſle étoit fort peuplée & très-bien cultivée. On voit encore au plus haut des montagnes, de longues murailles faites pour arrêter les terres. Je ne crois pas qu'il y ait preſentement dans Samos plus de 12. mille hommes, tous du rite Grec. Il n'y a que trois maiſons de Turcs: celle du Cadi, celle de l'Aga qui demeurent tous deux à Cora, & celle d'un Subdelegué de l'Aga qui fait ſa réſidence à Carlovaſſi ou au Vati ſéjour du Viceconſul de France. L'Aga proprement n'eſt qu'un Vaivode, envoyé pour exiger la taille réelle.

Tous les ans on établit un adminiſtrateur ou deux dans chaque village, excepté à Cora, au Vati, & à Carlovaſſi, où l'on élit deux Papas & quatre bourgeois, ſuppoſé qu'il s'en trouve: à leur défaut on prend des Patrons de caiques, ou des laboureurs. Les Papas mêmes ne ſont que des payſans promûs aux Ordres, ſans autre merite que d'avoir appris la Meſſe pas cœur. Il y en a plus de 200. & le nombre des Caloyers eſt encore bien plus grand: ainſi les gens d'Egliſe ſont les maîtres de l'Iſle; ils y poſſedent ſept monaſteres: ſavoir, [z] Nôtre-Dame de la Ceinture, [aa] Nôtre-Dame du Tonnerre, [bb] la grande Nôtre-Dame, [cc] Saint Helie, le couvent de la [dd] Croix, [ee] Saint George, & [ff] Saint Jean.

Il y a quatre couvens de religieuſes dans Samos; l'un à Saint Helie, l'autre proche la grande Nôtre-Dame, le troiſiéme à Bavonda, & le dernier au monaſtere de la Croix, de plus on nous aſſûra qu'on y comptoit plus de 300. chapelles particulieres.

L'Evêque de cette Iſle, qui l'eſt auſſi de Nicaria, réſide à Cora, & jouït d'environ deux mille



a Πράσονησι.
b Χώρα.
c Μιλιες.
d Βαυονδα.
e Νεοχωριο.
f Γυιτανι.
g Μαραθροκαμπο.
h Εσορεο.
i Σπαταρει.
k Συρικα.
l Παλαιοκαστρο.
m Τουλοτες.
n Καρλοβασσι.
o Καστανια.
p Αλβανιτοχωριο.
q Πλατανο.
r Πυργος.
s Κομαρια.
t Ἄμπελος.
v Κανθάριον. *Strab. lib.* 14.
x Τὸ ὄρος ὁ Κερκετεὺς. *Strab. lib.* 10.
y Κατάβατη, montagne des précipices. Καταβαίνω, deſcendo. *On bien on peut faire venir ce nom de ce que la foudre y tombe ſouvent.* Καταβάτης Ζεὺς, παρὰ τὸ καταβιβάζειν τὸν κεραυνὸν. *Suid. Jul. Pollux. lib.* 1. *cap.* 1. *Libanius legat. ad Julian. Pauſan. Eliac. prior. Pharnutus in Jovis cognominibus*, parlent de Jupiter Καταβάτης, *qui lance la foudre.*
z Παναγια Ικζονα.
aa Παναγια Βροντα.
bb Παναγια μεγαλη.
cc Αγιος Ηλιας.
dd Σταυρος.
ee Αγιος Γεωργιος.
ff Αγιος Ιωαννης Θεολογος.

écus de rente. Outre les biens de l'Egliſe, il tire un revenu conſiderable de la benediction des eaux, & de celle des troupeaux, qui ſe fait au commencement de Mai. Tous les laitages & tous les fromages qui ſe font le jour de la Benediction appartiennent à l'Evêque: on lui donne auſſi deux bêtes de chaque troupeau.

Les Samiens vivent aſſez heureuſement, & ne ſont pas maltraitez des Turcs. L'Iſle doit payer 1290. billets de capitation à 5. écus le billet; ce qui fait la ſomme de 6450. écus. L'Aga qui met ſon cachet ſur chaque billet, exige encore un écu, & les Papas qui ſe mêlent de tout, & qui font la répartition des billets, retirent dix ſols par billet, de ſorte que les particuliers payent [a] 6. écus dix ſols. La douane de l'Iſle ne s'afferme que dix mille écus: on croit que l'Aga qui en exige les droits y gagne bien autant: Quand un Grec meurt ſans enfans mâles, l'Aga herite de tous les champs labourables: les vignes, les champs plantez d'oliviers, & les jardins appartiennent aux filles, & les parens ont le droit de retention lorſque les terres ſe vendent. L'Aga profite auſſi de quatre ou cinq cens livres de ſoye; cette marchandiſe paye encore d'ailleurs quatre pour cent à la douane.

Les femmes de cette Iſle ſont mal-propres, maltournées, & ne prennent de linge blanc qu'une fois le mois. Leur habit conſiſte en un doliman à la Turque, avec une coëffe rouge, bordée d'une ſeſſe jaune ou blanche, qui leur tombe ſur le dos, de même que leurs cheveux qui le plus ſouvent ſont partagez en deux treſſes, au bout deſquelles pend quelquefois un trouſſeau de petites plaques de cuivre blanchi ou d'argent bas, car on n'en trouve guéres de bon aloi dans ce pays-là.

La taille réelle de Samos eſt d'environ douze mille écus. On prend le dixiéme de toute ſorte de grains & de fruits, juſques aux oignons & aux calebaſſes; on y recueille beaucoup de melons, de paſteques, de féves, de lentilles, de haricots. Les muſcats ſont les plus beaux & les meilleurs fruits de l'Iſle: dans le temps qu'ils ſont meurs, les vignes ſont remplies de monde, chacun en mange autant qu'il veut, & choiſit où il juge à propos: le vin en ſeroit bon, ſi l'on ſavoit le faire, & le mettre dans des futailles; mais les Grecs ſont mal propres, & d'ailleurs ils ne ſauroient s'empêcher d'y mettre de l'eau: neanmoins j'ai bû de fort bon vin muſcat à Samos, qu'on avoit fait avec ſoin pour nos Marchands de Smyrne; mais il ſentoit moins le grain que le muſcat de Frontignan. On recueille environ 3000. barrils de muſcat à Samos. Chaque barril peſe [b] 158. livres 4. onces, & la charge de ce vin qui eſt d'un barril & demi ſe vend ſur les lieux depuis quatre francs juſques à ſept livres dix ſols, celle de vin rouge ne vaut que quatre francs ou cent ſols: ce vin eſt foncé, & ſeroit bon s'il n'étoit pas mêlé d'eau; on le porte à Scio, à Rhodes, & à Napoli de Romanie. Les Grecs qui achettent le vin dans l'Iſle payent 4. ou 5. pour cent de droit de ſortie, ſuivant le caprice du douanier; les François n'en payent que la moitié: le vin ne doit aucun droit au Grand Seigneur, mais chaque [c] piéce de vigne de cinquante pas de long ſur vingt pas de large lui doit [d] 40. ſols par an.

On leve ſur l'huile une taille réelle ſur le pied du dixiéme. Les Grecs payent pour le droit de ſortie de cette marchandiſe 4. pour cent, & les François 2. pour cent; mais la récolte ne paſſe guéres huit ou neuf cens barrils, qui peſent autant que les barrils de vin, c'eſt-à-dire 158. livres. On en donne 1139. livres pour un écu.

On charge ordinairement tous les ans dans cette Iſle 3. barques de froment pour France. Chaque barque contient huit ou neuf cens meſures faiſant 60000 ou 67500 livres peſant, car chaque meſure eſt de 75. livres. La meſure s'appelle un quilot. Le quilot eſt de 3. panaches, chaque panache de 8. oques &. les oques de 25. livres. Outre les grains ordinaires on ſéme dans Samos beaucoup de gros [e] Millet blanc qu'ils appellent *Chicri*. Les pauvres gens pour faire du pain, mêlent une moitié de froment avec l'autre moitié d'orge & de millent blanc; quelques-uns ne mêlent que le millet & l'orge, qui viennent aſſez abondamment dans l'Iſle.

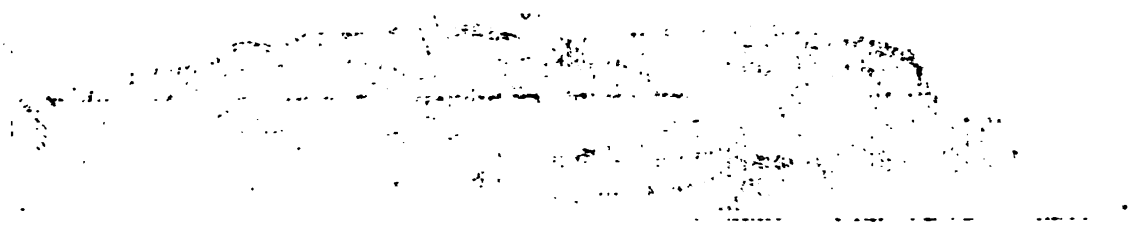
On ne ſéche des figues dans Samos que pour l'uſage du pays: elles ſont fort blanches; & trois ou quatre fois plus groſſes que celles de Marſeille, mais moins délicates; on ne pratique pas la caprification dans cette Iſle, auſſi les figuiers y fructifient moins que dans les autres. Le fromage de Samos ne nous parut pas des meilleurs: on le met tout frais dans des outres avec de l'eau ſalée, & on le laiſſe égouter & ſécher à loiſir; la coûtume eſt d'en charger tous les ans une barque pour France; cent livres ne coûtent que deux écus ou un ſequin.

Les Pins qui ſont au nord de l'Iſle donnent environ 300. ou 400. quintaux de poix: elle vaut un écu le quintal, & paye quatre pour cent à la douane. On charge dans cette Iſle des [f] Velanides pour Veniſe & pour Ancone; c'eſt cette eſpece de gland que l'on réduit en poudre pour tanner les cuirs, & dont j'ai déja donné la deſcription. La grande quantité de chênes dont Samos étoit autrefois couverte, lui avoit fait donner le nom de [g] *l'Iſle aux chênes.*

La ſoye de cette Iſle eſt fort belle; elle vaut [h] quatre livres dix ſols ou cent ſols la livre, & on en fait tous les ans un commerce d'environ 20. ou 25. mille

a Deux timins.
b 50. oques.
c Ἔρμους.
d Une iſolote.

e Milium arundinaceum plano alboque ſemine C. B.
f Βελάνι καὶ Βελανίδι. Gland.
g Δρύουσα. Steph.
h 18 ou 20 timins la livre.



mille écus. Le miel & la cire y ſont admirables : on y donne 50. livres de miel pour un écu, mais la cire y vaut 9. ou 10. ſols la livre. A l'égard du miel, on en recueille plus de 200. quintaux : mais la cire ne paſſe guéres 100. quintaux : le quintal peſe 140. livres, de même que dans tout le reſte de la Turquie.

[a] La Scamonée de Samos n'eſt guéres bonne : elle eſt rouſſe, dure, coriace, & par conſequent très-difficile à mettre en poudre. Non ſeulement elle purge avec violence ; mais ſouvent elle donne des tranchées & des ſuperpurgations fâcheuſes : nous ne vîmes pas la plante d'où elle ſe tire, parce qu'elle ne pouſſe que ſur la fin de Mars & dans le mois d'Avril. On nous montra pour la plante de la Scamonée, les jeunes tiges d'une eſpece de [b] Lizeron, dont les feuilles reſſemblent aſſez à celles de nôtre petit Lizeron, mais elles ſont plus grandes, velues, & découpées moins proprement à leur baſe que celles de la Scamonée de Syrie. La Scamonée de Samos répond parfaitement bien à la deſcription qu'en a faite Dioſcoride : elle naît dans les plaines de Myſie, entre le mont Olympe, & le mont Sipyli : mais il eſt ſurprenant que du temps de Dioſcoride on préferât le ſuc de cette eſpece au ſuc de la Scamonée de Judée, qui eſt la même que celle de Syrie ; car l'experience nous oblige de réjetter celle de Myſie ou de Smyrne, & de nous en tenir à l'uſage de celle d'Alep ou de Syrie. Celle de Samos & de Scalanova ſe conſomme dans l'Anatolie. Elle ne paye point de douane, & l'on n'en charge guéres pour le Ponant.

Les anciens ont admiré la fertilité de l'Iſle de Samos [c] Strabon y trouvoit tout excellent, excepté le vin : mais apparemment il n'avoit pas goûté du muſcat de cette Iſle, ou peut-être on ne s'étoit pas encore aviſé d'en faire. [d] Athenée après Æthlius, rapporte que les Figuiers, les Pommiers, les Roſiers, & la Vigne même de Samos portoient des fruits deux fois l'année. [e] Pline parle des Grenades de cette Iſle, dont les unes ayoient les grains rouges & les autres blancs outre les fruits, l'Iſle eſt pleine aujourd'hui de gibier, de perdrix, de becaſſes, de becaſſines, de grives, de pigeons ſauvages, de tourterelles, de becfigues. La volaille y eſt excellente : les francolins n'y ſont pas communs, & ne quittent pas la marine entre [f] le petit Boghas & Cora auprès d'un étang marécageux, que nous n'avons pas oublié ſur nôtre Carte ; on les appelle Perdrix de prairies. Il n'y a point de lapins dans Samos ; mais beaucoup de liévres, de ſangliers, de chévres ſauvages, & quelques biches. On y nourrit de grands troupeaux, mais plus de chévres que de moutons. Les François y chargent une barque de laine par an ; on en donne trois livres deux onces pour quatre ou cinq ſols.

Les perdrix y ſont en ſi prodigieuſe quantité, qu'on les a pour trois ſols la paire. Comme les chaſſeurs ne ſçavent pas tirer en volant, ils les attendent le long des ruiſſeaux, où elles vont boire par compagnie comme les alouetes, & ils en tuent ſept ou huit à la fois, & même juſques à quinze ou vingt. Les mulets & les chevaux de l'Iſle ne ſont pas beaux, mais ils marchent aſſez bien ; & quoiqu'on les laiſſe paître à l'avanture ſans les enfermer dans des enclos, ils ne s'écartent point des maiſons de leurs maîtres, qui les vont prendre aiſément lorſqu'ils en ont beſoin. On nourrit aſſez de bœufs dans cette Iſle ; mais on n'y connoît pas les bufles. Les loups & les chacals y ſont quelquefois de grands deſordres. Il y paſſe quelques Tigres qui viennent de terre ferme par le petit Boghas.

Les mines de fer ne manquent pas dans Samos ; la plûpart des terres ſont de couleur de rouille. Tous les environs de Bavonda ſont pleins de bol rouge-foncé, fort fin, fort ſec, & qui s'attache à la langue. Le bol eſt un ſafran de Mars naturel, dont on retire le fer par le moyen de l'huile de lin. [g] On faiſoit autrefois d'excellente poterie à Samos, & c'étoit peut-être avec la terre de Bavonda. [h] Selon Aulugelle, les Samiens furent les inventeurs de la poterie ; mais perſonne ne s'en mêle aujourd'hui, & on s'y ſert de la fayence d'Ancone : [i] les cruches où l'on tient l'eau de vie & le vin viennent de Scio. Pour peu qu'on voulût ſe donner de peine on trouveroit à Samos [k] ces deux ſortes de terre blanche, que les anciens employoient en Medecine ; mais perſonne ne s'intereſſe pour de pareilles recherches, non plus que pour la pierre Samiene, [l] qui non ſeulement ſervoit à polir l'or, mais qui étoit d'un grand uſage pour les remedes.

L'émeril n'eſt pas rare dans cette Iſle. L'ochre y eſt commune du côté de Vati : elle prend un aſſez beau jaune quand on la met dans le feu, & devient rouge-brun ſi on l'y laiſſe plus long-temps ; cette terre n'a point de goût, & teint naturellement en feuille morte. On trouve autour de Carlovaſſi une terre très-noire & très-fine ; mais tout-à-fait inſipide, qui ne paroît participer du vitriol, qu'en ce qu'elle ſert à teindre en noir le fil à coudre.

Toutes les montagnes de l'Iſle ſont de marbre blanc. On remarque ſur le chemin de Vati au petit Boghas une colonne aſſez belle, attachée encore à ſa carriere. On m'aſſûra qu'il y avoit de beau jaſpe

a Μαχμουτὰ καὶ Μαχμουτία.
b Convolvulus minor, arvenſis C. B.
c Ὅτι φέρει καὶ ἄριστον γάλα κατάτιτρωσκόμενος καὶ Μίνθεως ἱμὼν. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 14.
d *Athen. Deipn. lib.* 14.
e *Hiſt. nat. lib.* 13. *cap.* 19.
f Ταγμάτα. *Attagen.* Λαδάκι τρόπος.

g Samia vaſa etiamnum in eſculentis laudantur. *Plin. Hiſt nat. lib.*
h Nos Samio delectamur. *Cic. in Verrem. Aulug. lib.* 5.
i Στάμνα.
k Καλλίμυον καὶ Ασὰρ. *Dioſc. lib.* 5. *cap.* 172. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 32. *cap.* 16.
l *Dioſc. ibid. cap.* 173. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 36. *cap.* 22.

jaſpe du côté de Platano. Ces montagnes ſont aſſez fraîches, pleines de ſources couvertes de bois, & fort riantes. Les ruiſſeaux les plus conſiderables ſont celui de Metelinous, & celui qui coule au delà des ruines du Temple de Junon.

Le port du Vati qui regarde le nord-oueſt, eſt le meilleur de l'Iſle. On y donne fond à droite dans une eſpece d'anſe formée par une colline avancée en maniere de crochet. Ce port qui peut contenir une grande armée avoit donné lieu d'y bâtir une ville, dont les ruines paroiſſent d'une grande étendue, quoique ſans magnificence; on l'a abandonnée depuis long-temps, pour ſe mettre à couvert des inſultes des Corſaires, & l'on s'eſt retiré au large du Vati ſur la montagne. Pour faire le tour de l'Iſle, tirant de ce port vers l'oueſt, on rencontre la plage de Carlovaſſi, qui n'eſt bonne que pour des caiques ou de gros bateaux, encore faut-il les tirer à terre. Le port [a] Seitan eſt à neuf milles de Carlovaſſi: mais c'eſt le plus méchant port de l'Iſle, & la tramontane y fait échouer la plûpart des bâtimens. Au delà de Seitan, l'Iſle ſe termine par la montagne de [b] Catabate, qui fait le cap de Samos, & le cap forme un des côtez du grand Boghas: quand on eſt menacé de la tempête, il faut ſe retirer dans quelqu'un des ports des Iſles de Fourni à la droite. Après avoir doublé le cap de Samos, on trouve la plage de Maratrocampo. On paſſe enſuite entre l'Iſle de [c] Samapoula & le cap Colonne, nommé Cap de Junon, [d] à cauſe du Temple de cette Déeſſe dont il étoit proche. De ce cap on entre dans un port aſſez commode pour les voyageurs, mais trop expoſé au ſiroc; c'eſt pour cela que les anciens, pour mettre à couvert leurs galeres, avoient bâti ſur la plage de Cora, vis-à-vis la même ville de Samos, un beau mole, que l'on nomme aujourd'hui le port de Tigani, à cauſe de ſa rondeur; car en Grec vulgaire, *Tigani* ſignifie un gâteau rond.

Dans le petit Boghas, vis-à-vis la montagne de Samſon, eſt une retraite pour les vaiſſeaux, appellée *le port des galeres*, autour duquel nous découvrîmes les ruines d'une ancienne ville, & les reſtes de deux Temples marquez chacun par cinq ou ſix colonnes renverſées. L'un étoit bâti ſur une éminence, & l'autre dans un fond: les ruines de la ville ſont pleines de briques entremêlées de quelques pieces de marbre blanc, & de morceaux de colonnes de jaſpe rouge & blanc à groſſes taches. A la pointe du port, dans l'endroit le plus étroit du Boghas, on trouve les fondemens d'une ancienne tour de marbre: les gens du pays prétendent que l'on y tendoit des chaînes pour fermer le détroit, & ils aſſûrent que l'on voit de l'autre côté qui eſt en terre ferme, de gros anneaux de bronze deſtinez pour cet uſage. Le dernier port de l'Iſle, eſt celui de Praſoniſi, qui eſt derriere un écueil du même nom, entre le Boghas & le port du Vati. Avant que de découvrir ce port, on paſſe auprès de trois ou quatre écueils, dont le principal s'appelle *Didaſcalo* ou *Daſcalio*, à une portée de fuſil de l'Iſle: on aſſûre que c'étoit autrefois le college de tout le pays.

Voila ce qui regarde les ports de l'Iſle. L'ancienne ville de Samos s'étendoit depuis le port de Tigani, qui eſt à trois milles de Cora juſques à la grande [e] riviere qui coule à cinq cens pas des ruines du Temple de Junon: car [f] Strabon avance, qu'un des fauxbours de cette ville étoit au cap de Junon: le même Auteur aſſure que Tembrio, & Proclés après lui, firent bâtir Samos. On a traduit Patroclés, mais il y a bien plus d'apparence que ce ſoit le Roi Proclés. [g] Vitruve prétend que la ville de Samos & les treize villes d'Ionie étoient l'ouvrage d'Ion Athenien, qui donna le nom à l'Ionie.

Quoique Samos ſoit entierement détruite, on la peut diviſer en haute & baſſe pour en bien entendre le plan. La ville haute occupoit la montagne au nord, & la baſſe regnoit le long de la marine depuis le port Tigani juſques au cap de Junon. Tigani, qui eſt le port des galeres des anciens, comme je l'ai déja dit, eſt en croiſſant, & regarde le ſud-eſt: ſa corne gauche eſt cette fameuſe jettée [h] qu'Herodote comptoit parmi les trois merveilles de Samos: cette jettée étoit haute de 20. toiſes, & avançoit plus de 250. pas dans la mer: un ouvrage ſi rare dans ce temps-là prouve l'application des Samiens à la marine: auſſi receurent-ils à bras ouverts [i] Aminocles Corinthien, le plus habile conſtructeur de vaiſſeaux, qui leur en fit quatre, environ 300. ans avant la fin de la guerre du Peloponnéſe. Ce furent les Samiens qui conduiſirent Batus à Cyrene, plus de 600. ans avant Jeſus-Chriſt; enfin, ſi nous croyons [k] Pline ils inventérent des vaiſſeaux propres à tranſporter la cavalerie.

Nous montâmes du port de Tigani ſur une éminence chargée de tombeaux de marbre ſans ſculpture & ſans inſcriptions. De là en tirant au nord, commencent les reſtes des murailles de la ville haute, ſur le penchant d'une montagne aſſez rude. Cette enceinte ſe continuant juſques au ſommet, formoit un grand angle vers le couchant, après avoir regné tout le long de la côte de la montagne. Les reſtes de ces murailles ſont fort beaux, ſur-tout ceux qui ſont à la vûë de Cora: ces murailles qui avoient dix pieds d'épaiſſeur, & même douze en quelques endroits, étoient bâties de gros quartiers de marbre, taillez la plûpart à tablettes ou fa-

a Seitan, *en langue Turque, ſignifie*, le diable.
b Κατάβασις καταβασις, *deſcenſus.*
c *Ripara. Plin. Hiſt. nat. lib.*
d Τὸ Ἡραῖον. *Strab.* Τὸν τῆς *Georg.*
*On l'appelle auſſi*, cap de Cora, *&* cap blanc. Αστροκαλο.
e Ὁ Μιγδονος ποταμὸς, *Strab. lib.* 14. Μεγάλος ποταμὸς, *Grec vulg.*
f Τὸ προέχον τὸ πρὸς τῷ Ἡραίῳ. *Strab. ibid.*
g *Archit. lib.* 4. *c.* 1.
h *Lib.* 3.
i *Thucid. lib.* 1.
k *Hiſt. nat. lib.*

facettes, comme l'on taille les diamans. Nous n'avons rien vû de plus ſuperbe dans le Levant : l'entre-deux étoit de maçonnerie ; mais les tours qui les défendoient étoient toutes de marbre, & avoient leurs fauſſes portes pour y jetter des ſoldats dans le beſoin.

La croupe de la montagne du côté du midi étoit couverte de maiſons en amphitheatre, & regardoit ſur la mer. Vers le bas de la même croupe ſe voit encore la place d'un theatre, dont on a emporté les marbres pour bâtir Cora. Il étoit ſitué au deſſous & à droite d'une chapelle appellée [a] Nôtre-Dame de mille voiles, ou Nôtre-Dame de la Grote, à cauſe d'une fameuſe grote remplie de congelations. Les environs de la chapelle ſont couverts de colonnes de marbre, les unes rondes & les autres à pans.

En deſcendant du theatre vers la mer, on ne voit dans les champs que colonnes caſſées & quartiers de marbre : la plûpart des colonnes ſont ou canelées ou à pans ; quelques-unes rondes, d'autres canelées ſur les côtez avec une plate bande ſur le devant & ſur le derriere, comme celles du frontiſpice du Temple d'Apollon à Delos. Il y a auſſi pluſieurs autres colonnes à differens profils ſur quelques terres voiſines : elles ſont encore diſpoſées en rond ou en quarré, ce qui fait conjecturer qu'elles ont ſervi à des Temples ou à des portiques. On en voit de même en pluſieurs endroits de l'Iſle.

Les ruines des maiſons parmi leſquelles on laboure preſentement, ſont de maçonnerie ordinaire mêlée de briques, & de quelques pieces de marbre ornées de moulûres ou ſimplement équarries. Nous n'y trouvâmes aucunes inſcriptions. Il eſt vrai que celle des premiers temps de la belle Grece ſont ou briſées ou ſi effacées, qu'on ne peut les déchifrer.

A l'égard de la largeur de la ville, elle ocupoit une partie de cette belle plaine, qui vient depuis Cora juſques à la mer du côté du midi, & du côté du couchant juſques à la riviere qui coule au delà des ruines du Temple de Junon. Les eaux de la riviere venoient à la ville baſſe & au quartier du Temple par un aqueduc, dont on voit encore quelques arcades ſur le chemin de Miles à Pyrgos, & dont la ſuite ſe trouve au port de la [b] ferme du grand couvent de Nôtre Dame : mais dans cet endroit-là ce n'eſt plus qu'une muraille fort longue & aſſez baſſe qui peut-être ne ſupportoit qu'une partie des canaux. Ces canaux étoient d'une excellente brique de la terre de Bavonda, & s'emboitoient fort proprement les uns dans les autres ; on en voit encore pluſieurs pieces à Cora, ſervant à vuider les eaux des terraſſes.

Outre cet aqueduc, les eaux qui viennent de Metelinous, ſe déchargent auſſi à l'entrée de la ville baſſe, après avoir paſſé ſous les arches d'un aqueduc à travers le vallon qui méne de Cora au Vati, quand on ne veut pas paſſer par Metelinous. A droite de ce vallon eſt la montagne ſur laquelle la ville haute eſt bâtie : à gauche c'eſt une montagne que j'appellerai dans la ſuite la montagne percée pour des raiſons que je propoſerai. On paſſe ce petit ruiſſeau le long de la marine en allant de Tigani aux ruines du Temple, & l'on voit encore dans ces quartiers-là les ruines d'une Egliſe des Chrétiens, qui paroît avoir été conſiderable. Au delà de ce ruiſſeau on en traverſe un autre qui vient droit de Cora, & qui ſuivant les apparences étoit deſtiné pour la ville haute. La direction de quelques arches couvertes de terre, dont la file tire vers Cora, montre bien que ces eaux étoient conduites à la ville : car elles prennent le tour de la montagne par un canal encore aſſez ſenſible.

Sur la gauche du vallon dont je viens de parler, aſſez prés de l'aqueduc qui le traverſe, ſe voyent des cavernes ; l'entrée de quelques-unes a été taillée au marteau avec beaucoup de ſoin ; & ſi l'on en veut croire les gens du pays, elles ſervent depuis plus de 2000. ans de retraite aux moutons, aux chévres & aux vaches : c'eſt pour cette raiſon que la terre y eſt remplie d'une prodigieuſe quantité de nitre. On nous aſſura qu'on avoit bouché une de ces cavernes où ce ſel eſt tout criſtalliſé ; les Turcs n'ont pas l'eſprit de s'en ſervir, & mettroient à la chaîne les Grecs qui oſeroient y toucher.

Il y a beaucoup d'apparence que quelqu'une de ces cavernes taillées au marteau, eſt le reſte d'une de ces merveilles qu'Herodote dit que l'on regardoit comme les plus grands ouvrages de toute la Grece. Eupaline Architecte de Megare, avoit eu la conduite de celui-ci. *Les Samiens*, pour me ſervir des termes d'Herodote, *percérent une montagne de 150. toiſes de haut, & pratiquérent dans cette ouverture, qui avoit 875. pas de longueur, un canal de 20. coudées de profondeur ſur trois pieds de large, pour conduire à leur ville les eaux d'une belle ſource.* On voit encore l'entrée de cette ouverture, le reſte s'eſt comblé depuis ce temps-là. La belle ſource qui avoit fait entreprendre un ſi grand ouvrage, eſt ſans doute celle de Metelinous dont je parlerai en ſon lieu ; car ce village eſt ſitué de l'autre côté de la montagne percée. Au ſortir de ce merveilleux canal, l'eau paſſoit ſur l'aqueduc qui traverſe le valon, & ſe rendoit à la ville par un conduit qui prenoit le même tour que le canal de Cora. La profondeur du canal qui traverſoit la montagne eſt ſurprenante ; mais on avoit peut-être été contraint de lui donner cette profondeur pour conſerver le niveau de la ſource. Laurent Valla n'a pas eu raiſon de croire que la largeur de ce canal fût le triple de ſa profondeur ; car certainement l'ouverture, autant qu'on en peut juger par ſes reſtes, n'avoit pas 60. coudées de large ; & d'ailleurs un canal de ce diametre ſur 20. coudées de profondeur



a Παναγία Χιλιαρμιανὴ καὶ Σπηλιὰ.

b Μετόχι τῆς μεγάλης μονῆς, Μετόχι, *qui ſignifie en Grec vulgaire, une ferme, une maiſon de campagne, vient de* μετοικεῖν, habitare.

ſeroit capable de conduire une grande riviere, au lieu qu'il ne s'agiſſoit que d'une fontaine. Il ſemble que [a] Mr. du Ryer n'ait pas entendu cet endroit d'Herodote, car, ſuivant ſa traduction, la fontaine devoit paſſer ſur la montagne percée : au lieu que la montagne n'avoit été percée que pour la conduite de la fontaine.

Environ à 500. pas de la mer, & preſque à pareille diſtance de la riviere *Imbraſus* vers le cap de Cora, ſont les ruines du fameux Temple de Junon la Samiene, ou la protectrice de Samos. Les plus habiles Papas de l'Iſle connoiſſent encore ce lieu ſous le nom de Temple de Junon. [b] Menodote Samien cité dans Athenée comme l'Auteur d'un livre qui traitoit de toutes les curioſitez de Samos, aſſure que ce Temple étoit l'ouvrage de Caricus & des Nymphes, car les Cariens ont été les premiers poſſeſſeurs de cette Iſle. Pauſanias dit qu'on attribuoit cet ouvrage aux Argonautes, qui avoient apporté d'Argos à Samos une ſtatue de la Déeſſe, & que les Samiens ſoutenoient que Junon étoit venue au monde ſur les bords du fleuve Imbraſus ſous un de ces arbres que nous appellons [c] *Agnus caſtus*. Il eſt vrai que ces arbres ſont fort frequens le long de cette riviere, & même par toute l'Iſle, & dans l'Archipel. On montra par veneration ce pied d'*Agnus caſtus* pendant long-temps dans le Temple de Junon. Pauſanias prouve auſſi l'antiquité de ce Temple par celle de la ſtatuë de la Déeſſe, qui étoit de la main de Smilis Sculpteur d'Egine, contemporain de Dedale. Clement d'Alexandrie, ſur le témoignage d'Æthlius Auteur fort ancien, remarque que la ſtatuë de Junon à Samos, n'étoit qu'un bout de planche groſſiére, qui fut depuis façonné en ſtatuë. Athenée, ſur la foi du même Menodote dont nous venons de parler, n'oublie pas un fameux miracle arrivé lorſque les Tyrrheniens voulurent enlever la ſtatuë de Junon; ces pirates ne purent jamais faire voile, qu'après l'avoir remiſe à terre. Ce prodige rendit l'Iſle plus celebre & plus frequentée; le Temple fut brûlé par les [d] Perſes, & on en regardoit encore les ruines avec admiration; mais on ne tarda pas à le relever, & il fut rempli de tant de richeſſes, que dans peu de temps il ne s'y trouva plus de place pour les tableaux & pour les ſtatuës. Verrés revenant d'Aſie, ne craignit pas le ſort des Tyrrheniens, il ne fit pas ſcrupule de piller ce Temple, & d'en emporter les plus beaux morceaux : Ciceron lui reproche avec raiſon cette impieté. Les Pirates n'épargnerent pas non plus cet édifice du temps de Pompée. Strabon l'appelle un grand Temple, non ſeulement rempli de tableaux, mais dont toutes les galeries étoient ornées de piéces fort anciennes : c'eſt ſans doute parmi ces piéces qu'on avoit expoſé le tableau des premieres amours de Jupiter & de Junon d'une maniere ſi naturelle, [e] qu'Origéne le reproche aux Gentils. Il y avoit outre cela dans le Temple de Samos une cour deſtinée pour les ſtatuës, parmi leſquelles on en voyoit trois coloſſales de la main de Myron, portées ſur la même baſe. Marc Antoine les avoit fait enlever, mais Auguſte y fit remettre celles de Minerve & d'Hercule, & ſe contenta d'envoyer celle de Jupiter au Capitole, pour être placée dans un petit Temple qu'il y fit bâtir.

De tant de belles choſes, nous ne trouvâmes plus que deux morceaux de colonnes, & quelques baſes du plus beau marbre du monde. De ces colonnes l'une n'a qu'un tambour ſur ſa baſe, & l'autre en a encore une douzaine : chaque tambour eſt de 3. pieds 7. pouces huit lignes de haut ſur 6. pieds de diametre. Il y a quelques années que les Turcs s'imaginant que la plus haute étoit pleine d'or & d'argent, tentérent de la mettre à bas à coups de canon qu'ils tiroient de leurs galeres. Les boulets firent éclater quelques tambours, & dérangérent les autres; il y en a plus de la moitié hors de leur ſituation.

On voit encore quelques baſes de colonnes qui paroiſſent comme alignées en quarré long; mais comme elles ſont entremêlées de pluſieurs tambours de colonnes abbatuës, on n'en ſauroit bien comprendre la diſpoſition, ni par conſequent le plan de tout l'édifice, qui étoit ſuivant [f] Herodote, la troiſiéme merveille de Samos : cet Auteur convient que c'étoit le Temple le plus ſpacieux qu'il eût vû, & nous ignorerions ſans lui le nom de l'Architecte qui l'avoit fait bâtir; c'étoit un homme de Samos appellé Rhæcus.

Ce Rhæcus y avoit employé un ordre de colonnes aſſez particulier, comme l'on peut voir par le deſſein qu'on en a fait graver. C'eſt, pour ainſi dire, l'ordre Ionien dans ſa naiſſance, & qui n'a pas toute la beauté de celui que l'on pratiqua dans la ſuite. La baſe de la plus grande colonne dont on vient de parler, a deux pieds huit pouces de haut, relevée en bas d'un gros cordon arrondi, haut d'un pouce, & ornée de cinq canelures annulaires & creuſes : le reſte de cette baſe eſt du diametre du fuſt de la colonne; mais il eſt terminé par un petit cordon: cette baſe eſt poſée ſur un piédeſtal d'un pied huit pouces de haut, bandé de cinq anneaux, en forme de petits cerceaux. Il ne reſte plus qu'un ſeul chapiteau que nous fimes découvrir; car il étoit enterré dans l'enceinte du Temple : ce chapiteau qui eſt preſentement le ſeul au monde de ſon eſpéce, a un pied ſept pouces de haut, & répond au profil de la baſe : ſon tympan eſt relevé d'un gros rouleau d'un pied de haut, ſur lequel ſont entaillez en rond des oves en rélief, enfermez chacun dans ſa bordure; & des entre-deux des bordures pendent des pointes en maniere de flammes. Il y a un petit

a Ἀπὸ μεγάλης πηγῆς. *Herod. lib.* 3.
b Ἱστορεῖ τὰ Ἥραια. *Athen. lib.* 15.
c Ἄγνος en Grec *literal & vulg.*
d *Pauſan.* 533.
e *Lib.* 4. *contra Celſ.*
f *Lib.* 3.

tit cordon ou aſtragale au deſſous du rouleau : le plan qui portoit ſur le fuſt de la colonne eſt de 4. pieds trois pouces de diametre, & finit auſſi par un petit aſtragale.

Le frontiſpice du Temple regardoit l'Orient & la ville de Samos; il en faut juger par l'alignement des deux colonnes dont on a parlé plus haut : car cet alignement va du nord au ſud. Nous fimes creuſer plus de deux pieds pour découvrir le piédeſtal qui ſoûtient la baſe de la plus grande colonne, & ce piédeſtal porte ſur une piéce de marbre bien équarrie, laquelle peut-être faiſoit partie des degrez du Temple. Comme il étoit ſitué dans un bas fond, il n'eſt pas ſurprenant que depuis un ſi long-temps les eaux y ayent porté aſſez de terre pour les couvrir. Si ces conjectures ſont vrayes, la façade du Temple ne devoit avoir que 24. toiſes de longueur, car il n'y a que cette diſtance de la grande colonne à celle qui n'a plus qu'un tambour : neanmoins, comme Herodote & Strabon aſſûrent que c'étoit un grand Temple, il y a beaucoup d'apparence que ce n'eſt-là qu'une partie de cette façade. Il ne faut pas s'en tenir au deſſein de ce Temple qui ſe trouve ſur les médailles antiques; car on y repreſentoit ſouvent differens Temples ſous la même forme : j'en ai vû quelques-unes dans le Levant, où les Temples d'Epheſe & de Samos étoient de même deſſein.

Pour ce qui eſt de la Déeſſe, elle avoit differens habits ſuivant les rolles qu'elle jouoit : on la faiſoit preſider aux [a] mariages, aux [b] accouchemens, & même aux [c] autres accidens naturels des femmes : mais pour la maniere dont elle étoit vêtuë dans chacune de ces ceremonies, c'eſt à de plus habiles antiquaires que moi à la déterminer. Il eſt certain que le croiſſant qu'on lui mettoit ſur la tête & aux pieds, marquoit l'empire qu'elle avoit tous les mois ſur le ſexe : d'où vient qu'on l'appelloit la Déeſſe des mois. C'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on la repreſentoit ſur les médailles de cette Iſle avec des bracelets qui pendoient des bras juſques aux pieds, & qui ſoûtenoient un croiſſant. [d] Le croiſſant ſignifioit les mois, & les bracelets marquoient qu'elle avoit appris aux femmes à compter certains jours : comme nous voyons encore aujourd'hui que les Orientaux ſe ſervent des grains de leurs chapelets ou bracelets pour faire leurs comptes.

Après tout, je ne vois rien de plus obſcur que ces prétendus bracelets de Junon ; car je ne vois pas de fondement à croire avec [e] Triſtan, que ce que je prens pour des bracelets fuſſent des tiges d'une ancre de vaiſſeau, ou que ce fuſſent des broches, comme l'a conjecturé [f] Mr. Spanheim. En tout cas, il n'y a pas grand mal de s'avanturer quelquefois dans le pays des découvertes quelque fertile qu'il ſoit en viſions. Je ne hazarde donc pas beaucoup de propoſer aux curieux d'examiner ſi ces bracelets chargez d'un croiſſant ne ſeroient pas un attribut de Junon, pour marquer ce que j'ai dit plus haut des femmes, ou bien ſi c'étoient de ſimples ornemens que Junon leur eût conſeillé de porter ; car cette Déeſſe avoit inventé la maniere de s'habiller, comme nous l'apprenons de ſaint Athanaſe.

[g] Triſtan a donné le type d'une médaille des Samiens, répreſentant Junon avec la gorge aſſez découverte. [h] Elle eſt vêtuë d'une tunique qui deſcend ſur ſes pieds, avec une ceinture aſſez ſerrée ; & le repli que la tunique fait ſur elle-même, forme une eſpece de tablier; le voile prend du haut de la tête, & tombe juſques au bas de la tunique, comme font les écharpes de nos Dames. Le revers d'une médaille qui eſt dans le cabinet du Roi, repreſente ce voile tout déployé, qui fait deux angles ſur les mains, un angle ſur la tête, & un autre angle ſur les talons. J'ai des medailles de Samos, où Junon a la gorge couverte d'une eſpece de camail, ſous lequel pend une tunique dont la ceinture eſt poſée en ſautoir, comme ſi l'on vouloit marquer qu'elle eût été déliée. La tête de ces dernieres médailles eſt couronnée d'un cerceau qui s'appuye ſur les deux épaules, & qui ſoûtient au haut de ſon arc une maniere d'ornement pointu par le bas, évaſé par le haut, comme une pyramide renverſée. Sur une des médailles du cabinet du Roi, cette Déeſſe eſt coeffée avec un [i] bonnet aſſez pointu, terminé par un croiſſant : on voit ſur d'autres [k] médailles du même cabinet une eſpece de panier qui ſert de coeffure à la Déeſſe, vêtuë du reſte à peu près comme nos Religieux Benedictins. La coeffure des femmes Turques approche fort de celle de Junon, & les fait paroître de belle taille : cette Déeſſe avoit ſans doute inventé ces ornemens de tête ſi avantageux, & que les fontanges ont depuis imitez. Junon qui préſidoit aux nôces, portoit une [l] couronne de Souchet, & de ces fleurs que nous appellons *Immortelles* : on en couvroit une petite corbeille fort legere, que l'on arrêtoit ſur le haut de la tête ; c'eſt peut-être de là que ſont venuës les couronnes que l'on met encore dans le Levant ſur la tête des nouveaux mariez, & la



a Juno prosuba. Itaque nobiliſſimum & antiquiſſimum Templum ejus eſt Sami, & ſimulachrum in habitu nubentis figuratum : & ſacra ejus anniverſaria nuptiarum ritu celebrantur. *Lactan. lib. 1. de falſa relig. cap. 17.*

b Juno Lucina, *apud Terent. in Andr. act. 3. ſcen. 1.* Juno à juvando dicta, *inquit Donatus.*

Lucina, *ab eo quòd in lucem producat :* ſic apud noſtros Junonem Lucinam in pariendo invocant, *ait Cic. lib. 2. de nat. Deor.*

c Dea Mena menſtruis fluoribus præeſt. *Aug. de Civit. Dei. l. 7. c. 11.*

d ΜΤΝΗ CAMIΩΝ. *Eſt la légende d'une medaille d'Auguſte & de Livie dans Patin. Numiſm. Imp. Rom.*

e *Comment. hiſt. tom. 1.*

f *Obſ. in Callimac. in hymn. in Dian.*

g *Ibid.*

h *Gravé dans Spanheim. ibid.*

i Πῶλος ἐνδυμα τῆς Ηρας, *Heſich.*

k *Gravées dans Spanh. Ibid.*

l Πυλίων *dans Athen. Deipn. liv. 14. Julius Pollux, lib. 5 cap. 16.*

mode n'en eſt pas entierement paſſée parmi nous, quand on marie les filles. [a] Mr. l'Abbé de Camps a un beau médaillon de Maximin, au revers duquel eſt le Temple de Samos, avec Junon en habit de nôces & deux paons à ſes pieds : cet habit n'eſt pas different de ceux dont on vient de parler, & les [b] paons y ſont repreſentez, parce qu'on les élevoit autour du Temple de cette Déeſſe, comme des oiſeaux qui lui étoient conſacrez.

Outre les médailles dont on vient de parler, j'achetai dans cette Iſle une belle médaille de Tranquilline, ſur le revers de laquelle eſt repreſenté Meleagre, ou plûtôt Gordien mari de cettte Imperatrice qui tuë un ſanglier à la chaſſe : on en voit chez le Roi une de même type, & une autre à la tête de Decius.

Le 3. Janvier nous couchâmes à un mille & demi de Cora, dans la ferme du grand couvent de la Vierge : cette ferme n'eſt diſtante que d'un quart de lieuë des ruines du Temple, dans une plaine où l'on ne voit que Vignes, Oliviers, Meuriers, & Orangers, ſur tout aux environs de Miles qui n'eſt qu'à deux milles de la ferme : nous en partîmes le premier Février pour aller au grand couvent, éloigné de dix milles de la ferme, & nous y dînâmes : il eſt ſitué à micôte de montagnes agreables, couvertes de Chênes verds, de Pins à pignons, de Pins ſauvages, de Philaria, d'Adrachne; nous trouvâmes quelques pieds de cet arbre à gros fruit terminé en pointe comme une toupie, on le décrira dans la ſuite de même qu'une belle eſpece de Germandrée à feuilles de Betoine, qui vient dans le même quartier. Après avoir mangé quelques olives & bû de méchant vin dans ce couvent, nous allâmes à Pirgos qui eſt un village à ſept lieuës de là, & dont tous les environs ſont pleins d'une belle eſpece de [c] *Cachrys*, qui étoit en fleur dans ce temps-là. Le 2. Février nous paſſâmes par Platano à 8. milles de Pirgos, de là par le couvent de Saint Hélie qui en eſt à quatre milles : le ſoir nous couchâmes à Neocorio, qui eſt un des trois villages qui forment la ville de Carlovaſſi à deux milles de la mer.

Le 3. Février nous prîmes des chevaux & des guides pour aller à la grande montagne de Catabate qui eſt à l'extremité de l'Iſle; on nous mena droit à Marathrocampo à 8. milles de Carlovaſſi, & nous paſſâmes la nuit dans la ferme de Saint Georges appartenante au couvent de Saint Jean de Patmos; il n'y a plus que trois ou quatre cellules inhabitées autour de la chapelle de cette ferme.

[d] Le 4. Février nous allâmes voir la chapelle, ou pour mieux dire l'hermitage de *Nôtre-Dame de belle apparence*, qui eſt à quatre milles de là dans un fond commandé par des rochers effroyables; la ſolitude eſt belle, & la chapelle eſt à l'entrée d'une caverne affreuſe : on y monte par un eſcalier tout droit, formé par environ trente marches étroites, & ſans appui du côté du précipice, on a taillé dans le bas de la caverne un beau reſervoir que l'on a ſoutenu par une forte muraille; pour aller puiſer de l'eau on paſſe par un corridor qui regne le long d'un abîme très-profond : cette chapelle n'eſt pas mieux ornée que les autres chapelles Gréques.

Nos guides ne voulurent jamais aller plus avant dans la montagne, quelques avantages qu'on leur propoſât; le froid étoit fort âpre, & leurs mulets ſeroient morts de faim dans ces deſerts : il falut donc revenir à Marathrocampo pour prendre le chemin d'une autre ſolitude plus affreuſe encore que la premiere, & que l'on a nommée fort à propos, [e] *Nôtre-Dame du mauvais chemin*; nous n'y arrivâmes que le lendemain, après avoir traverſé bien des montagnes couvertes de Pins, de Bruyeres & d'Arbouſiers : cette ſolitude promettoit à nôtre curioſité des plantes dignes d'être recherchées.

La chapelle de Cacoperata eſt auſſi dans une caverne où l'on ne peut entrer que par une eſpece de trappe taillée dans le roc. Les Grecs ſe plaiſent à bâtir des chapelles dans les lieux les moins acceſſibles, & s'imaginent que ces lieux inſpirent plus de dévotion que ceux qui ſont dans le beau pays. Cacoperata eſt aſſeurément un des plus affreux hermitages que j'aye vûs de ma vie; on y va par un ſentier d'environ 300. pas de long, fait de main d'homme dans des rochers eſcarpez, & ce ſentier n'a que demi-pied de large en quelques endroits; à gauche on a de la peine à s'appuyer ſur les roches, à droite ce ne ſont que précipices coupez naturellement à plomb, où un homme ſeroit mis en pieces ſi le pied venoit à lui manquer.

Nous nous retirâmes ce jour-là à Carlovaſſi : & nous nous embarquâmes pour Nicaria le lendemain 6. Février; mais le [f] ſud-oueſt nous fit relâcher au port Seitan, qui n'eſt qu'à neuf milles de Carlovaſſi : on a eu raiſon de donner à ce port le nom de Seitan, qui en langue Turque ſignifie *le diable*. Il falut tirer nôtre caïque à terre; & pendant la nuit il s'en perdit un autre qui étoit chargé de vin pour les Simies. Le vent du nord nous retint à Seitan juſques au 12. Février : nous y étions logez dans une caverne où nous ne brûlions jour & nuit que des Lauriers, des Adrachnes, des Storax, & nous n'y paſſions pas le temps fort agréablement; nôtre ſac de biſcuit diminuoit beaucoup, & le temps ne permettoit pas qu'on pût ni chaſſer ni pêcher; à peine pouvoit-on attraper quelques Ourſins & quelques Yeux de bouc : & ce qu'il y avoit de pis, nous avions bû

a CAMIΩN.
b *Athen. ibid.*
c Cachrys Cretica, Angelicæ folio, Aſphodeli radice Corolla Inſt. R. herb. 23.

d Παναγία Φανερωμένη.
e Παναγία Καλοπέρατα.
f Labech.

bû toute l'eau que pouvoient fournir les roches voiſines, où nous l'amaſſions avec des feuilles de Squille pliées en goutiere, pour la vuider enſuite dans des bouteilles de [a] cuir faites en pyramide, qui ſont en uſage dans le pays : nous vuidâmes un ancien puits creuſé ſur le bord de la mer ; mais l'eau s'en trouva à demi ſalée : enfin le temps devint aſſez beau la nuit du 12. au 13, & nous en profitâmes pour aller à Patino, qui eſt la fameuſe Iſle de Patmos, d'où nous revînmes à Carlovaſſi le 18. Février; nous débarquâmes le même jour à un mille en deçà de Carlovaſſi, pour voir une chapelle Gréque, qu'on appelle [b] *Nôtre-Dame de la riviere*. Cette chapelle eſt au pied d'une montagne; mais elle eſt comme abandonnée; cependant on y voit quatre belles colonnes de marbre griſâtre, dont les chapiteaux ſont à double rang de feuilles d'Acanthe : il faut que ce ſoient les reſtes de quelque ancien Temple; on peut le conjecturer par les vieux marbres des environs, & entre autres pieces, par une architrave de jaſpe rouge & blanc ; peut-être étoit-ce là le Temple de [c] Mercure que les Samiens honoroient particuliérement, & dont ils avoient fait frapper une médaille, qui d'un côté repréſente le génie de leur ville, & de l'autre ce Dieu des filoux, tenant une bourſe de la main droite, & le caducée de la gauche.

Malgré la pluye continuelle du 19. & 20. Février, nous ne laiſſâmes pas d'aller de Carlovaſſi à Vourlotes, qui eſt un village à dix milles de là, & à deux milles ſeulement de la mer, au pied des montagnes les plus froides de l'Iſle. En ſuivant la côte du nord, nous y obſervâmes d'aſſez belles plantes : Vourlotes porte le nom des Iſles de Vourla qui ſont vis-à-vis l'ancienne Clazomene; ſituées à l'entrée de la baye de Smyrne ; car Samos ayant été ſaccagée & dépeuplée après la paix de Conſtantinople, fut donnée par [d] l'Empereur Selim l'an 1550. au Capitan Pacha Ochiali, lequel y fit paſſer differens peuples de Grece pour en cultiver les terres : ceux de Vourla s'établirent à Vourlotes; des Albanois bâtirent Albaniticori, & ceux de Metelin s'établirent à Metelinous.

La pluye qui ne ceſſa pas encore le 21. Février, fut cauſe que nous eûmes de la peine à avancer juſques au couvent de [e] *Nôtre-Dame du tonnerre*, qui n'eſt qu'à un mille de Vourlotes : outre la pluye qui continua jour & nuit, pendant le reſte du mois, [f] les vents du ſud firent un étrange ravage; ils n'enlevoient pas à la verité les toits des maiſons, car elles ſont en terraſſe, mais ils renverſoient les maiſons mêmes, & ſur-tout celles de la campagne, qui leur donnoient plus de priſe ; la mer étoit comme en feu, il tonnoit d'une maniere effroyable : on nous raſſûra un peu lorſqu'on nous dit qu'il ne pleuvoit dans le Levant qu'en hiver : & que cette ſaiſon étoit la ſeule où le tonnerre ſe fît entendre.

Toutes ces raiſons nous obligérent de nous tenir dans le couvent, d'où à peine pûmes-nous nous écarter de deux cens pas : comme il eſt ſolidement bâti, nous y étions raſſûrez contre l'orage qui avoit renverſé tant de maiſons : ce couvent eſt bien renté, mais on y eſt mal-proprement. En nous informant des raretez de la maiſon, on nous fit voir le Doyen du genre humain : je ne hazarde rien en me ſervant de ce terme; c'étoit un bon Caloyer âgé de 120. ans, qui s'amuſe encore à couper du bois, & qui prend ſoin du moulin, on nous aſſûra qu'il n'avoit bû de ſa vie que du vin pur & de l'eau de vie. Un pareil exemple pourroit autoriſer peut-être ceux qui boivent du vin avec excès, mais en voici un autre tout contraire : Mr. Luppazuolo, Grec de Nation & Conſul de Veniſe à Smyrne, venoit de mourir à l'âge de 118. ans, & n'avoit jamais bû que de l'eau : on ne ſçauroit donc rien conclurre de certain par rapport à l'uſage des boiſſons; car Mr. Luppazuolo ne pouvoit pas même ſouffrir le caffé ni le ſorbet : mais ce qui fait le plus d'honneur à ſa mémoire, c'eſt qu'il avoit une fille de 18. ans, & une autre d'environ 85. ſans compter qu'il avoit perdu un de ſes garçons qui étoit mort âgé de près de 100. ans.

Les bourraſques ne nous empêchérent pas d'obſerver autour du couvent quelques belles eſpeces de Renoncule à fleur bleuë ; il n'y avoit que peu de neige ſur les montagnes le 23. Février, mais beaucoup de grêle groſſe comme des pois verts. Ces montagnes ſont couvertes de deux ſortes de Pins, & il n'y a point aſſurément de Sapins, quoiqu'en diſent les gens du pays, qui appellent de ce nom une belle eſpece de [g] Pin, qui eſt à Paris dans le parterre du Jardin Royal, & qui a les feuilles longues d'environ cinq pouces ſur une ligne de large, roides, plates d'un côté, arrondies de l'autre : ſon fruit a quatre pouces de long, épais d'un pouce & demi, aſſez pointu, à groſſes écailles fort dures. Dans l'Iſle de Samos, ces ſortes de Pins s'élevent fort haut, & ſont propres à faire des mâts de navires : ils donnent beaucoup de Therebentine qu'on ne recueille pas quoiqu'elle ſoit fort claire & fort belle : les autres [h] Pins qui croiſſent ſur ces montagnes, ſont de l'eſpece commune qui vient ſur toutes les côtes des pays chauds.

De ces montagnes nous traverſâmes l'Iſle pour venir à Cora, où l'on nous avoit fait eſperer que nous trouverions des Inſcriptions anciennes; neanmoins il n'y a dans les maiſons des particuliers



a Ματαρα.
b Παναγια τῆ ποταμιοῦ.
c Ἑρμῆς, Καρδόπης Mercurius munificus. *Plutarc. de Quæſt. Græc.*
ΔΗΜΟΣ ΣΑΜΕΙΩΝ ΕΠΙ ΑΤΣΑΝΔΡΟΥ ΙΕΡΕ. Sub Lyſandro Sacerdote.
d *Relat. des Voyages de M. de Breves.*
e Παναγια Βροντα.
f Siroc.
g Ελάτη.
h Pinus ſylveſtris, maritima, conis firmiter ramis adhærentibus J. B.

que des épitaphes du temps des Chrétiens : & comme les Dames de Cora nous voyoient examiner les plantes qui naiſſent ſur les terraſſes & le long des chemins à l'entrée de leur ville, elles nous en preſentérent une, & nous firent demander ſi nous en connoiſſions les vertus. Cette plante reſſembloit fort à celle que l'on appelle [a] *Tartonraire* à Marſeille. Après les avoir fait remercier de leur bouquet, je leur fis dire qu'elles ſe portoient trop bien pour en avoir beſoin, & que même en France, on ne s'en ſervoit que pour purger les perſonnes les plus robuſtes : elles firent quelques éclats de rire, & portérent leurs mains à la tête, pour nous montrer leur coeffure : nôtre Interprete nous aſſûra qu'elles vouloient nous faire connoître qu'on uſoit de cette plante pour teindre leur voile en jaune. Un moment après il nous fit remarquer deux ou trois de ces Dames, qui balayoient leur terraſſe, & qui nous montroient leurs balays, pour nous faire entendre qu'on l'appelloit [b] l'*Herbe aux balais*. Pour teindre en jaune, on jette dans l'eau bouillante les ſommitez de cette herbe : après quelques bouillons, on y ajoûte un peu [c] d'alun en poudre ; enſuite on y plonge le linge, le drap, ou les cuirs, pour les y laiſſer tremper toute la nuit hors du feu : le jaune en eſt aſſez beau, & je crois bien que de plus habiles gens en pourroient faire une couleur plus parfaite. Cette plante ne differe de celle qui vient ſur les côtes de Provence, que par ſes feuilles qui ſont plus étroites & plus longues. [d] Mr. Wheler en a remarqué la difference.

Le 24. Février malgré le mauvais temps, nous nous retirâmes au Vati, dans le deſſein de nous embarquer pour Scalanova & de paſſer à Smyrne ; mais les pluyes continuelles & les vents contraires nous arrêterent au Vati juſques à la mi-Mars. C'étoit un petit déluge, & l'on ne voyoit couler que ruiſſeaux des montagnes, qui dans toute autre ſaiſon paroiſſent comme calcinées ; c'eſt ce qui avoit fait donner à cette Iſle le nom de [e] *Samos*, comme qui diroit une terre ſeche & ſablonneuſe.

Nous allâmes pendant ce temps-là, voir un aſſez beau village appellé Metelinous à deux milles de Cora. Metelinous a pris ſon nom de l'Iſle de Metelin, parcequ'il fut bâti, ou rétabli, pour mieux dire, par une colonie des habitans de cette Iſle, que l'on y fit paſſer après que Sultan Selim eut donné Samos au Capitan Pacha Ochiali. [f] Depuis la mort de cet Amiral, le revenu de Samos eſt affecté à une Moſquée qu'il avoit fait bâtir à Topana l'un des fauxbourgs de Conſtantinople : cette Moſquée porte encore le nom de ſon fondateur, & le fauxbourg, celui de l'artillerie que l'on y jette en fonte ; car *top* en Turc, ſignifie un canon, & *hana*, une maiſon ; ainſi *Topana* c'eſt l'Arcenal ou la maiſon où l'on fait les canons.

La fontaine de Metelinous eſt la plus belle ſource de l'Iſle ; & c'eſt aſſûrément l'une des deux fontaines que [g] Pline y marque. Je ne doute pas qu'elle ne fût conduite à la ville de Samos, au travers de la montagne dont Herodote a fait mention : cet Auteur l'appelle *la grande fontaine*, & la montagne eſt entre Metelinous & les ruines de Samos. La diſpoſition des lieux ſe trouva tout à fait favorable dès le moment qu'on eut ſurmonté la difficulté de la percer, mais il y a beaucoup d'apparence qu'on n'avoit pas nivelé le terrain avec aſſez de juſteſſe ; car on fût obligé de creuſer un canal de 20. coudées de profondeur pour conduire la ſource où l'on ſouhaitoit ; il pourroit y avoir quelque erreur dans ce paſſage d'Herodote. Joſeph Georgirene Evêque de Samos doit avoir recherché toutes ces choſes avec beaucoup de ſoin ; mais la deſcription qu'il a donnée de Samos, de Nicarie, & de Patmos, eſt ſi rare, quoiqu'elle ait été traduite de Grec vulgaire en Anglois, que je n'ai pû en découvrir aucun exemplaire.

Au coin de l'Egliſe de Metelinous, devant cette fontaine, on a enchaſſé à hauteur d'appui un ancien bas-relief de marbre parfaitement beau, qu'un Papas découvrit il y a quelques années en labourant un champ : ce marbre a deux pieds quatre pouces de longueur, ſur quinze ou ſeize pouces de hauteur, l'épaiſſeur en eſt de trois pouces ; mais comme il n'eſt pas fort élevé de terre, les têtes en ſont maltraitées. Le bas-relief contient ſept figures, & repreſente une ceremonie faite pour implorer le ſecours d'Eſculape dans la maladie de quelque perſonne de conſideration. Le malade eſt dans ſon lit, la tête & la poitrine élevées, tenant un vaſe par les deux anſes ; le Dieu de la Medecine paroît à ſa droite vers le pied du lit ſous la figure d'un ſerpent : la table qui eſt vis-à-vis le malade, ſoutenuë par trois pieds terminez en pied de chevre, eſt chargée d'une pomme de pin, de deux flacons & de deux corps qui finiſſent en pyramide, placez à chacun des bouts. Sur la droite du malade eſt aſſiſe une femme dans un fauteuil dont le doſſier eſt fort élevé ; cette figure eſt bien drapée & les manches ſont aſſez ſerrées ; ſon viſage eſt de front, & il ſemble qu'elle ordonne quelque choſe à un jeune eſclave qui eſt tout auprès, & qui a une eſpece de caſaque ſur ſa veſte. Au pied du lit eſt une autre femme aſſiſe ſur un tabouret couvert & drapé : elle eſt vêtuë de même que celle qui eſt dans le fauteuil, mais on ne la voit que de côté, & ſon viſage eſt preſque de profil ; c'eſt peut-être la

a Thymelæa ſeu *Tartonraire*, Lini foliis argenteis Coroll. Inſt. Rei herb. 41.
b Σαμαμάταχι, herbe aux balais. Σάμαμα, un balai.
c Στύψη.
d *Voyage de Dalmatie & de Grece, Tom.* 1.

e Σάμος quaſi Ἄμμος arena.
Et Samia genitrix quæ delectatur arena. *Juven. Sat.* 16. *verſ.* 6.
f *Relat. des voyages de Mr. de Brevet.*
g Gigano & Leucothea. *Hiſt. nat. lib.* 5. *cap.* 31.

la femme du malade, car on voit à ſes genoux un jeune enfant debout & tout nud, qu'un petit chien ſemble careſſer : une jeune eſclave eſt encore placée derriere cette femme, & eſt vêtuë d'un caſaquin ſans manches, ſous lequel tombe une eſpece de jupon pliſſé : elle appuye ſa main gauche ſur ſa poitrine, & de la droite qui eſt élevée, elle tient un cœur dont la pointe eſt en haut. On voit plus loin tout à l'extremité du bas-relief un autre eſclave tout nud, qui d'une main prend des drogues dans un mortier, pour les mettre dans une taſſe qu'il tient de l'autre main, & à qui il ſemble qu'Eſculape ait donné ordre de les aller verſer dans le vaſe que le malade tient par les anſes. Sur le haut du bas-relief regne une eſpece de bordure caſſée, partagée en quatre carrez longs : dans le premier eſt repreſentée une très-belle tête de cheval ; le ſecond renferme deux flammes ; le troiſiéme eſt orné d'un caſque & d'une cuiraſſe ; le quatriéme eſt caſſé, & ne laiſſe voir que le bord d'un bouclier. On a voulu ſans doute par ces attributs, faire connoître les inclinations & les emplois que le malade avoit eus.

Pendant que nous conſiderions la beauté de ce bas-relief, on nous preſenta des médailles, dont la meilleure fut celle du fameux Pythagore, qui fera toûjours beaucoup d'honneur à cette Iſle, par le rang qu'il a tenu parmi les anciens Philoſophes : mais certainement il n'y a plus de ſes diſciples dans Samos ; car les Samiens n'aiment, ni le jeûne, ni le ſilence. La medaille dont nous parlons eſt un moyen bronze à la tête de [a] Trajan Dece : [b] Pythagore eſt au revers aſſis devant une colonne qui ſoûtient un globe ſur lequel ce Philoſophe ſemble vouloir indiquer quelque choſe de la main droite : le même type eſt dans Fulvius Urſinus, mais Pythagore appuye ſa main gauche ſur le globe. [c] On voit auſſi de ſemblables medailles aux têtes de Caracalla & d'Etruſcilla ; la plus belle que j'aye vûë eſt dans le cabinet du Roi, frappée au coin de Commode, & repreſentant au revers Pythagore qui montre avec une baguette une étoile ſur le globe celeſte ; c'eſt ſans doute l'étoile de Venus qu'il avoit découverte le premier, comme [d] Pline nous l'aſſûre.

A main gauche de la fontaine de Metelinous, ſe trouve une inſcription dont les caracteres paroiſſent avoir été beaux : mais ils ne ſont plus liſibles : peut-être que de plus habiles gens que nous, y trouveroient le nom de la fontaine : peut-être auſſi que cette inſcription fait mention de ceux qui entreprirent de conduire cette belle ſource à la ville de Samos, au travers de la montagne percée. Cette ſource tombe aujourd'hui dans un petit ruiſſeau qui va ſe jetter dans le port de Tigani.

En-

[a] ΤΡΑΙΑΝΟϹ ΔΕΚΙΟϹ.
[b] *Legende*,
ΠΥΘΑΓΟΡΗϹ ϹΑΜΙΩΝ.
[c] ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙϹΑΡ ΜΑΡΚΟϹ ΑΥΡΗΛΙΟϹ ΚΟΜΜΟΔΟϹ ΣΕΒΑΣΤΟϹ.
[d] *Hiſt. nat. lib. 2. cap. 8.*

Enfin ne ſachant plus que faire dans cette Iſle, nous nous informâmes des perſonnes les plus apparentes, de ce qu'on penſoit ſur cette prétenduë lumiere que les matelots s'imaginent voir dans le cap de Samos quand ils ſont en pleine mer, & que l'on ne découvre point quand on eſt en terre ferme. Tous ces Docteurs nous aſſûrérent qu'elle paroiſſoit dans un endroit ſi eſcarpé, qu'on ne pouvoit pas ſoupçonner que perſonne y habitât, & qu'il falloit que ce fût un feu tout à fait miraculeux: pour moi je ſuis perſuadé du contraire; & ſuppoſé que ceux qui ſont en pleine mer ſe ſoient jamais apperçûs d'un tel feu dans le cap de Samos, je ne doute pas que les caloyers ou les bergers de cette montagne ne l'euſſent allumé, & qu'ils ne l'allument de temps en temps pour ſe divertir, & pour ne pas laiſſer perdre la memoire d'une merveille que les Papas de l'Iſle appellent [a] *le grand miracle*.

Nous profitâmes d'un rayon de Soleil pour faire nos remarques ſur la ſituation des lieux.

Scalanova reſte entre le nord-eſt & l'eſt.

Le cap Coraca entre le nord & le nord-nord-oueſt.

Le cap blanc entre le nord-oueſt & le nord-nord-oueſt.

Scio au nord-oueſt.

Patmos entre le ſud & le ſud-ſud-oueſt.

Siagi au nord.

Epheſe au nord-eſt.

Le plus haut ſommet de Mycale ou Samſon, entre l'eſt & l'eſt-ſud-eſt.

L'Iſle d'Arco entre le ſud-ſud-oueſt & le ſud-oueſt.

Gatoniſi au ſud.

Cos ou Stanchio entre le ſud & le ſud-ſud-eſt.

Palatia ou Milet au ſud-ſud-eſt.

Voila, Monſeigneur, tout ce que j'ai à dire de l'Iſle de Samos. Il faut que nous retournions au port Seitan, pour vous rendre compte de nôtre voyage de Patmos. Malgré nôtre empreſſement d'aller à Nicarie, les vents contraires nous retinrent dans ce port; & comme il n'y avoit pas d'apparence que le vent changeât, nous prîmes le parti la nuit du 12. au 13. Février 1702. de ranger la côte & le cap de Samos, qui eſt à dix milles de Seitan, pour entrer dans le grand Boghas qui ſe trouve entre cette Iſle & celle qu'on appelle le grand Fourni.

[b] On compte 40. milles du cap de Samos à l'Iſle de Patmos, appellée aujourd'hui Patino: nous donnâmes fond au port de la Scala, qui eſt un des plus beaux ports de l'Archipel, & qui regarde le grec & le levant; celui de Gricou eſt admirable auſſi, il ſe trouve au ſud-eſt de l'Iſle, ouvert par deux embouchures formées par un écueil qui eſt tout à l'entrée: l'une de ces deux entrées eſt tournée au ſiroc, & l'autre au grec. Sapſila eſt encore un bon port ſitué entre celui de la Scala & Gricou, mais expoſé à la tramontane: le port de Diacorti, qui eſt au ſud-eſt de l'Iſle, & qui a pour traverſier le ſud & le labeche, n'eſt bon que pour des barques, non plus que celui de Merica, qui eſt tourné au miſtral & qui eſt à l'oueſt de celui de la Scala.

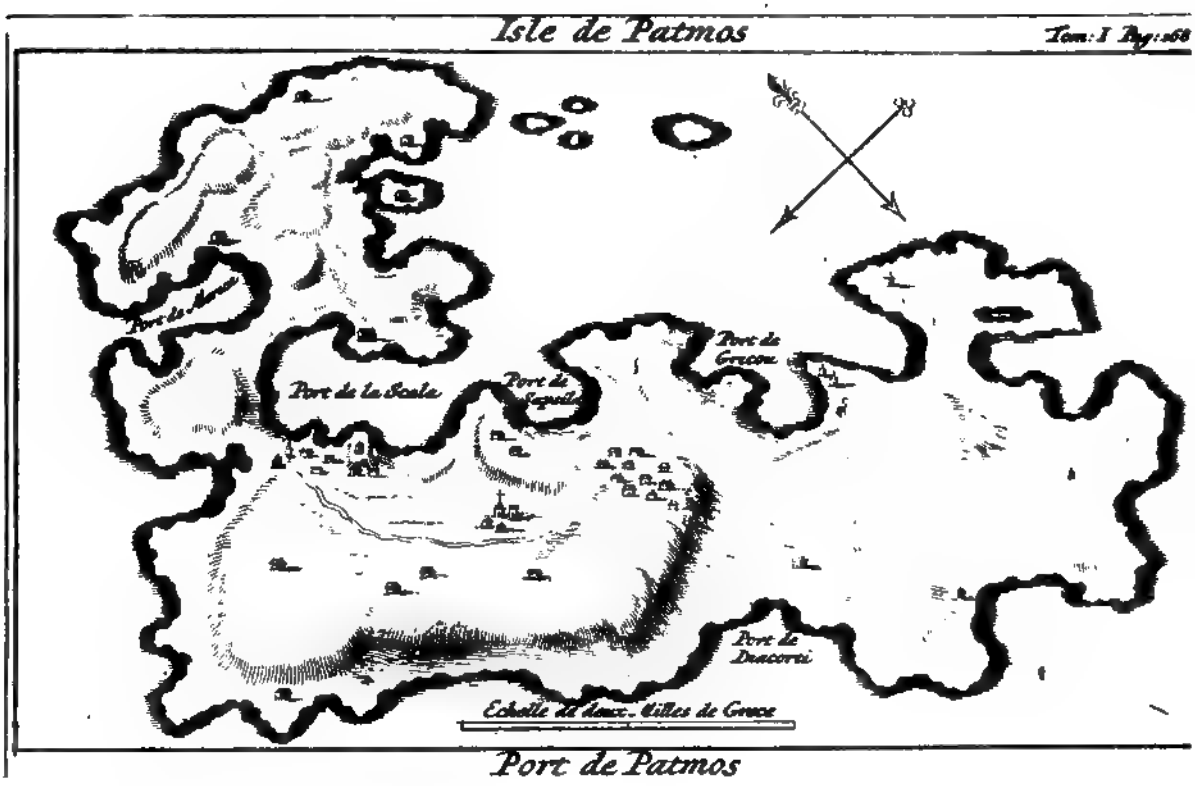
Patmos eſt conſiderable par ſes ports; mais ſes habitans n'en ſont pas plus heureux. Les corſaires les ont contraints d'abandonner la ville qui étoit au port de la Scala, & de ſe retirer à deux milles & démi, ſur la montagne autour du couvent de Saint Jean.

Ce couvent eſt comme une citadelle à pluſieurs tours irregulieres: il eſt très-ſolidement bâti ſur la crête d'une roche fort élevée: on nous dit que l'Empereur Alexis Comnene étoit le fondateur de ce monaſtere: la chapelle en eſt petite & peinte à la Gréque, c'eſt-à-dire d'un mauvais goût: le ſacriſtain nous fit payer un écu pour nous montrer le corps de ſaint Chriſtodule, c'eſt à-dire [c] *Serviteur de Chriſt*; on croit que ce fut à la perſuaſion de ce ſaint que l'Empereur fit bâtir la maiſon. Ce bon Pere pour avoir encore un ſequin vouloit tirer la chaſſe de Saint Chriſtodule de ſa place, & nous faire voir qu'ils en avoient le corps tout entier: mais nous nous contentâmes de voir la tête & le viſage du Saint; le reſte eſt couvert de ſes habits qui ſont ornez de quelques petites perles aſſez mal rangées. Le couvent a 6. milles écus de revenu: la vaiſſelle de l'Egliſe eſt aſſez belle, mais il n'y a rien de plus rare que deux groſſes cloches qui ſont au deſſus de la porte de la maiſon, car c'eſt une choſe bien particuliere dans le Levant que de groſſes cloches. Comme les Turcs ont de la veneration pour ſaint Jean, ils laiſſent jouïr les caloyers de Patmos de cet avantage, il y a plus de 100. caloyers dans ce monaſtere, mais il n'y en reſte ordinairement que 60. les autres vont faire valoir les fermes qu'ils ont dans les Iſles voiſines.

L'Iſle de Patmos eſt un des plus méchans écueils de l'Archipel, elle eſt découverte, ſans bois, & fort ſeiche, quoiqu'elle ne manque pas de roches ni de montagnes, dont la plus élevée s'appelle Saint Helie. Jean Cameniate qui étoit du nombre des eſclaves que les Sarraſins firent à [d] la priſe de [e] Theſſalonique ſa patrie, & qu'ils conduiſirent en Candie, aſſure que tous ces malheureux reſterent ſix jours à Patmos, & qu'ils n'y trouverent pas d'eau à boire: ils auroient fait bonne chere ſi on leur avoit permis de chaſſer; car l'Iſle eſt pleine de perdrix, de lapins, de cailles, de tourterelles, de pigeons, de becfigues: elle ne produit que peu de froment & d'orge; le vin y vient de Santorin; car on n'en recueille pas plus de 1000. barils dans Patmos.

a Μέγας Θαῦμα.
b Patmos, Patino.
c Ἅγιος Χριστόδουλος.

d Ann. 904.
e Ἀνέβησαν γὰρ ἅπαντες τὴν πόλιν ἁλίσκεται τοὺς αἰχμαλώτους ἀγόμενοι. Cameniat. de Excid. Theſſal. cap. 68.




Port de Patmos

mos. On y pratique la caprification ſur les figuiers, mais il y en a peu : ainſi tout le negoce de l'Iſle conſiſte dens l'induſtrie des habitans, qui avec une douzaine de caïques ou pluſieurs autres petits bateaux, s'en vont chercher du blé en terre ferme, & même juſques ſur les côtes de la Mer Noire pour en venir charger de bâtimens François.

L'Iſle de Patmos n'a que 18. milles de tour : on en pourroit bien compter le double, ſi l'on parcouroit tous les recoins de cap en cap ; c'eſt pourquoi on doit excuſer [a] Pline qui lui donne 30. milles de circonference. Patmos eſt éloignée de 60. milles des Iſles de Cos, de Stampalie & de Mycone ; elle n'eſt qu'à 18. milles de Lero, & à 45. milles de Nicarie.

Il n'y a gueres plus de 300. hommes dans Patmos, & l'on peut bien y compter 20. femmes pour un homme : elles ſont naturellement aſſez jolies, mais le fard les défigure d'une maniere à faire horreur ; neanmoins ce n'eſt pas-là leur intention, car depuis qu'un Marchand de Marſeille en a épouſé une pour ſa beauté, elles s'imaginent qu'il n'y a point d'étranger qui deſcende dans l'Iſle, qui n'y vienne faire la même emplette. Elles nous regarderent comme des hommes fort ſinguliers, & nous témoignerent une grande ſurpriſe, quand on leur dit que nous n'y étions venus que pour chercher des plantes : car elles s'étoient imaginées à nôtre arrivée, que nous devions au moins emmener une douzaine de femmes en France : Il eſt ſurprenant que dans un ſi pauvre païs, les maiſons ſoient mieux bâties & plus ſolides que dans les Iſles où il y a plus de commerce ; les chapelles ſur tout ſont voutées & couvertes fort proprement, & l'on ne voit dans l'Iſle que de ces ſortes de bâtimens : on en compte plus de 250. cependant il n'y avoit que neuf ou dix Papas dans le temps que nous y étions, la peſte avoit emporté les autres à ce qu'on nous dit. Quoique l'Evêque de Samos ſe diſe Evêque de Patmos, on ne laiſſe pas d'y faire venir tel Evêque que l'on juge à propos, quand on y veut faire ſacrer des Papas.

Pour les affaires civiles elles y ſont reglées par un ou deux adminiſtrateurs, que l'on élit tous les ans ; ils ſont chargez de faire payer la capitation, qui eſt de 800. écus, & la taille réelle qui monte à 200. ſans compter les preſens qu'il faut faire au Capitan Pacha & à ſes Officiers, qui viennent exiger les droits du Grand Seigneur. Il n'y a ni Turcs ni Latins dans cette Iſle : un Grec y fait la fonction de Conſul de France, quoi qu'il n'ait ni pouvoir ni patentes. Il nous aſſura que c'étoit pour rendre ſervice à la nation que depuis trois generations de pere en fils ils avoient pris cette qualité, ſur un ancien parchemin qui leur fut expedié du temps d'un Roi de France dont il ne ſavoit pas le nom, & que nous jugeâmes être Henri IV. Je ne ſçai par quelle avanture ce parchemin ſe trouva égaré quand nous le priâmes de nous le faire voir. Ce Conſul eſt bon homme, à qui tous les étrangers s'adreſſent, & qui en cas de beſoin ſe diroit Conſul de toutes les nations qui abordent en cette Iſle ; il n'y perd rien, car ſi nous fûmes bien reçûs dans ſa maiſon, nous lui donnâmes auſſi plus que nous n'aurions fait dans un autre endroit : on ne parle pas François chez lui, on y begaye le Provençal ; & comme tous les habitans de l'Iſle ſont du rite Grec, nous euſſions fort mal paſſé nôtre temps avec eux ſans le ſecours du Conſul, chez qui les belles du quartier ſe rendoient, ſous pretexte de venir éplucher les plantes que nous apportions de la campagne. Voilà ce qui nous occupoit le plus agréablement ; car d'ailleurs on ne trouve dans cette Iſle aucuns reſtes de magnificence ; on ne voit que trois ou quatre bouts de colonnes de marbre ſur le port de la Scala : elles paroiſſent d'un bon goût, & ſont aſſurément des plus anciennes de l'Archipel, où l'on ne ſe mêle plus depuis longtemps de ces ſortes d'ouvrages : peut-être que ce ſont les reſtes de quelque Temple de la principale ville qui portoit le nom de l'Iſle, ſuivant la remarque de Galien. Dans le veſtibule de l'Egliſe de ſaint Jean, l'on voit une inſcription que ſon ancienneté ne rend plus recommandable, parce qu'elle n'eſt pas liſible, non plus qu'une autre qui eſt dans la nef.

La maiſon qu'on appelle [b] *l'Apocalypſe*, eſt un pauvre hermitage, qui dépend du grand couvent de Saint Jean. Le Superieur l'a donnée à vie pour 200. écus à un ancien Evêque de Samos, qui nous reçût fort civilement ; on croit que ce fut dans ce lieu que Saint Jean écrivit l'Apocalypſe, cela peut être vrai ; car ce ſaint Evangeliſte aſſure qu'il a été dans l'Iſle de Patmos : il y fut exilé pendant la perſecution de Domitien, qui commença l'an 95. [c] après la mort de Jeſus-Chriſt. La même année Saint Jean fut plongé dans l'huile bouillante à Rome, puis relegué à Patmos. L'année ſuivante Domitien fut tué le 18. Septembre, un an après le banniſſement de S. Jean : mais le Senat ayant caſſé tout ce qu'il avoit fait, Nerva rappella tous les bannis ; ainſi cet Evangeliſte retourna à Ephéſe en Février ou en Mars de l'an 97. & ſon exil ne fut que de 18. mois. L'Auteur de la Chronique Paſchale aſſure que ſaint Jean reſta 15. ans dans Patmos, & ſaint Irenée fixe ce terme à 5. ans. [d] Saint Victorin Evêque de Pettau, & Primatius Evêque en Affrique, aſſurent que ſaint Jean fut envoyé à Patmos pour y travailler aux mines que l'on ne connoît plus preſentement.

L'hermitage de l'Apocalypſe eſt à mi-côte d'une mon-

[a] Patmos circuitu triginta mille paſſuum. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

[b] ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ.

[c] *Glyca Ann. par. 3. Zonara An. l. 11. Cedren. Compend. hiſt.*

[d] *Biblioth. Patrum. Tom. 1. in Apocalyp. pag. 579. & 1357. Comment.*

montagne ſituée entre le couvent & le port de la Scala. On y entre par une allée fort étroite, taillée à moitié dans le roc & qui conduit dans la chapelle : cette chapelle n'a que huit ou neuf pas de long, ſur cinq pas de large, la voute en eſt belle, quoique d'un cintre un peu Gotique : à droite eſt la grote de Saint Jean, dont l'entrée haute d'environ 7. pieds, eſt partagée en deux par un pillier quarré. On fait remarquer aux étrangers tout au haut de cette entrée une fente dans la roche vive, & ces bonnes gens croyent que ce fut par-là que la voix du Saint Eſprit ſe fit entendre à Saint Jean : la grote eſt baſſe & n'a rien de particulier. Le Superieur, qui nous fit preſent de quelques morceaux de ce rocher, nous dit qu'ils avoient la vertu de chaſſer les eſprits malins, & qu'ils gueriſſoient pluſieurs maladies ; en revanche je lui donnai des pilules febrifuges, dont il avoit grand beſoin pour chaſſer une fiévre intermittente qui le fatiguoit depuis quelques mois. La cîterne de la maiſon eſt à gauche de la chapelle, au bas de la fenêtre.

Nous montâmes une ſeconde fois au grand couvent de Saint Jean pour y faire une ſtation Geographique.

Lero reſte entre le ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt
Lipſo à l'eſt.
Calimno au ſud-eſt.
Nicaria au nord-oueſt.
Arco entre le nord-eſt & l'eſt-nord-eſt.

Nous partîmes de Patmos le 15. Février par le plus beau temps du monde, dont il faut ſe défier dans cette ſaiſon, car c'eſt ordinairement le préſage de la tempête : nôtre deſſein étoit de paſſer à Nicaria ; le [a] ſud-eſt fut ſi violent qu'il nous fit relâcher à [b] Saint Minas, qui eſt une des Iſles de Fourni, où nous fûmes trop heureux d'arriver ſur le ſoir. Le lendemain le vent fut encore plus frais : nous en fûmes conſolez par l'eſperance de viſiter tous les recoins de cette Iſle malgré la pluye, la grêle, les éclairs & le tonnerre, qui étoient effroyables. Nous herboriſâmes donc en capot tête baiſſée, & ne revinmes que le ſoir chargez de belles plantes : cependant comme il n'y a point de cavernes dans cette Iſle, ou pour mieux dire, comme nous ne ſçavions pas où elles étoient, nos matelots pour nous mettre à couvert, s'occuperent tout le jour à déchirer une vieille barque Françoiſe qui y avoit échoué depuis quelques mois. Des débris de ce bâtiment, nous dreſſâmes ſur le ſoir une méchante hutte, où il pleuvoit de tous côtez ; car la charpente étoit vermouluë ; & malheureuſement un ouragan renverſa nôtre édifice dans le temps que nous croyons être à nôtre aiſe. Il fallut le redreſſer & le charger de pierres ; on boucha la porte avec la voile du caïque : nous craignions à tous momens qu'un coup de vent n'enlevât les planches du couvert, & ne fît tomber les pierres ſur nos têtes.

Le troiſiéme jour qui étoit le 17. Février n'ayant à manger que du biſcuit, & à boire que de l'eau de pluye qui couloit des rochers toute bourbeuſe, nous tentâmes le paſſage, & courûmes grand riſque d'être engloutis dans la mer : car les vagues donnant en flanc contre nôtre caïque l'auroient renverſée, ſans la voile qui le redreſſoit, & la voile étoit ſouvent forcée par le vent, ſi bien que nôtre bord étoit quelquefois à fleur d'eau, ou n'avoit tout au plus que deux ou trois pouces de bande : quand le caïque ſuivoit les vagues, il ſembloit qu'il s'alloit abîmer. Nous n'étions pas fort tranquilles dans un bateau de 15. pieds de long avec trois matelots fort mal-adroits & fort épouvantez, l'un ramoit, l'autre étoit au timon, le troiſiéme tenoit l'eſcoute de la voile : étourdis & effrayez, nous n'oſions ouvrir les yeux crainte de voir la mer qui nous faiſoit horreur ; mais il fallut bien nous remuer : je ne ſçai comment on gouvernoit le timon, une ſeule vague remplit tout d'un coup nôtre caïque, & nous n'avions pour la vuider que nos chapeaux & des morceaux de calbaſſe, qui nous ſervoient d'uſtenciles pour nôtre ménage.

Nôtre peur redoubla à la vûë de quelques citrons qui vinrent en flottant ſur l'eau nous annoncer qu'un gros caïque refugié à Saint Minas avoit échoué : nous avions bû le jour precedent avec cinq matelots qui le conduiſoient, & qui avoient été à Stanchio charger de ces fruits. Ces matelots comptoient ſur la bonté de leur bâtiment qui étoit tout neuf ; mais comme ils n'avoient point de bouſſole, non plus que nous, & que l'on ne voyoit qu'obſcurément le cap de Samos, ils ſe briſerent contre les roches. Nous tinmes alors conſeil de marine, & tout bien conſideré, au lieu d'aller à Nicaria, on ne ſongea qu'à doubler le cap de Samos : heureuſement nous gagnâmes le nord de l'Iſle, où nous trouvâmes une bonace ſi grande, que la mer reſſembloit à de l'huile, comme diſent les matelots : on fut donner fond à Carlovaſſi, & nous envoyâmes chercher des Papas pour faire dire des Meſſes en action de graces.

L'Iſle de Saint Minas eſt dans le grand Boghas entre Samos & Nicaria, au deſſous du grand Fourni : toutes les Iſles qui ſont au deſſous du vent, portent le nom de Fourni, parce que les Grecs, comme nous avons dit plus haut, ſe ſont imaginez que leurs ports qui ſont fort bons, étoient creuſez en maniere de four. Les Geographes appellent ces Iſles *Cruſia*, *Tragia*, *Dipſo*, *Ponelli* ; mais ces noms ne ſont pas connus des Grecs : au moins nos matelots, quoi qu'ils fuſſent du pays, n'en avoient jamais ouï parler. Il eſt vrai qu'il y a une

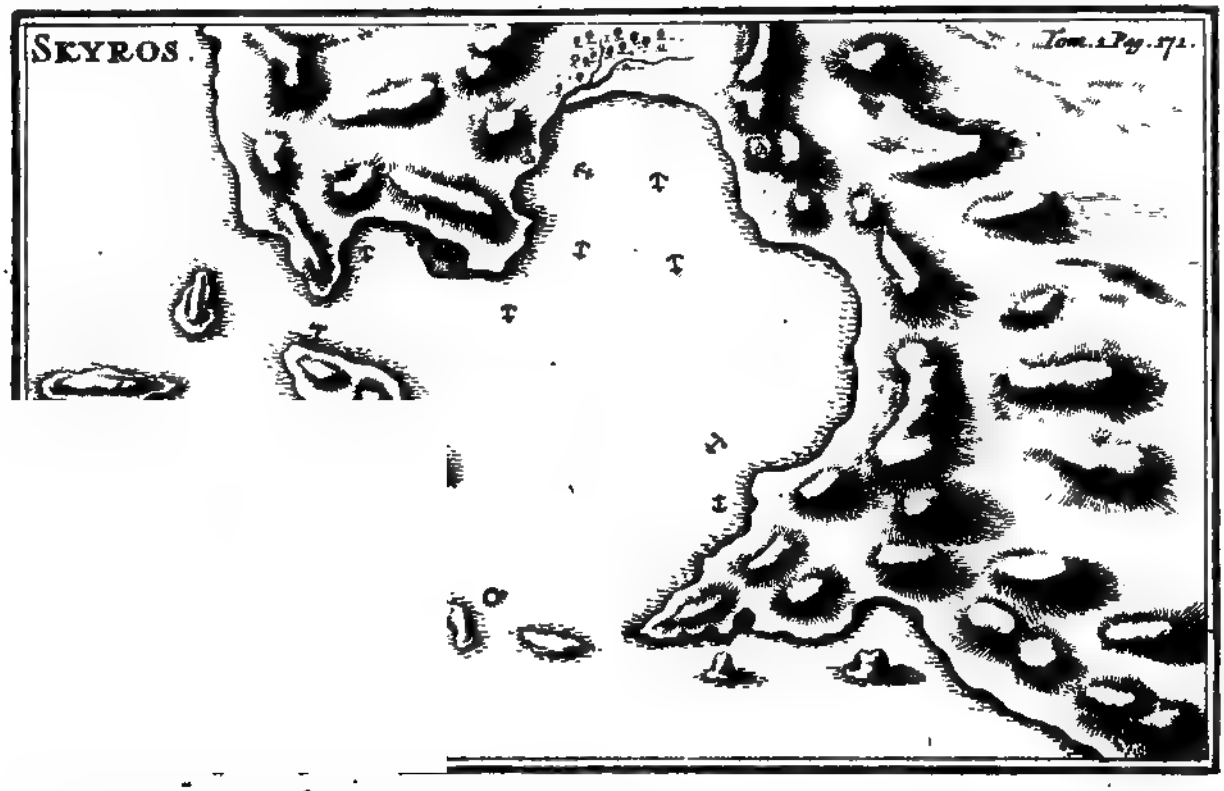
a Sirroc.
b Ἅγιος Μῖνας. *C'eſt un Martyr dont les Grecs font la fête le* 10. *Decembre.*

une Iſle appellée Lipſo à huit milles de Patmos & par conſequent bien loin des Iſles de Fourni. Les plus proches du grand Boghas, ſont le grand Fourni, Saint Minas ou le petit Fourni, Fimena : les autres ſont Alachopetra, Praſonniſi, Coucounes, Atropofages, Agnidro, Strongylo, Daxalo & pluſieurs autres qui n'ont pas de nom, & qui toutes enſemble avec celles que l'on vient de nommer, ſont au nombre de 18. ou 20. mais il n'y en a aucune qui ſoit habitée.

Celle de Saint Minas n'a que cinq ou ſix milles de tour elle eſt faite en dos d'âne compoſée, pour ainſi dire, de deux pieces, dont celle qui regarde Patmos eſt de pierre ordinaire, couverte de terrein & de brouſſailles : l'autre moitié qui ſemble lui avoir été colée, eſt du marbre le plus rare qu'on puiſſe voir, & c'eſt dans les fentes de ce marbre que naiſſent les plus belles plantes de l'Iſle, entre autres le [a] Liſeron arbriſſeau à feuilles argentées, aſſez ſemblables à celles de l'Olivier.

La plûpart des autres Iſles ſont longues, étroites & traverſées d'une chaîne de montagnes : Candie, Samos, Nicaria, Patmos, Macroniſi ſont de cette forme. Il ſemble que la mer ait emporté peu à peu le pays plat dont le fond étoit mobile, & qu'il n'y ait eu que les ruines des montagnes qui ayent reſiſté à ſes vagues.

[b] Je n'aurois plus rien à vous dire de l'Archipel, Monſeigneur, ſi je n'eſperois encore quelques momens de vôtre attention, en faveur de Theſée & d'Achille, pour vous entretenir de l'Iſle de SKYROS. Theſée y fut enterré & Achille y fit




l'amour, quoiqueſle ſoit fort éloignée de Samos, & que nous ne l'ayons vûë qu'en revenant de Smyrne à Marſeille, je crois qu'il eſt mieux d'en parler ici, que de la ſeparer des autres Iſles de l'Archipel. [c] Les Pelaſgiens & les Cariens furent les premiers habitans de Skyros ; mais cette Iſle n'eſt connuë dans l'Hiſtoire, que depuis le regne de Lycomede qui en étoit le maître, lorſque [d] Theſée Roi d'Athenes s'y retira pour y jouïr des biens de ſon pere. Theſée non ſeulement en demanda la reſtitution ; mais il ſollicita du ſecours auprès du Roi, contre les Atheniens : cependant Lycomede, ſoit qu'il apprehendât le genie de ce grand homme, ou qu'il ne voulût pas ſe brouiller avec Mneſthée qui l'avoit obligé de quitter Athénes, conduiſit Theſée ſur un rocher, ſous pretexte de lui faire voir la ſucceſſion de ſon pere, & l'Hiſtoire dit qu'il l'en fit precipiter ; quelques-uns aſſurent que Theſée tom-

[a] Convolvulus argenteus umbellatus frutescens Inst. Rei herb. Doryenium Plateau Clus. app. CCLVI.



[b] ΣΚΥΡΟΣ. Skyrus.
[c] *Steph.*
[d] *Plutar. in Thes.*

ba de ce rocher en ſe promenant après avoir ſoupé: quoiqu'il en ſoit, ſes enfans qu'il avoit fait paſſer en l'Iſle Eubée, allerent à la guerre de Troye, & regnerent à Athenes après la mort de Mneſthée.

L'Iſle de Skyros devint celebre, dit [a] Strabon, par l'alliance [b] qu'Achille y fit avec le Roi Lycoméde, en épouſant Deidamie ſa fille, dont il eut un fils nommé Neoptoleme, que l'on appella [c] *Pyrrhus*, à cauſe de la couleur de ſes cheveux. Il fut élevé dans l'Iſle, & en tira les meilleurs ſoldats qu'il mena à la guerre de Troye, pour venger la mort de ſon pere: les peuples de cette Iſle étoient fort aguerris; [d] Pallas étoit la protectrice du païs: ſon Temple étoit ſur le bord de la mer dans la ville qui portoit le même nom que l'Iſle. [e] On voit encore les reſtes de ce Temple qui conſiſtent en quelques bouts de colonnes & de corniches de marbre blanc, qu'on trouve auprès d'une chapelle abandonnée, à gauche en entrant dans le port Saint George: nous n'y découvrîmes aucune inſcription; mais pluſieurs vieux fondemens, leſquels joints à la beauté du port ne permettent pas de douter que la ville ne fût dans cet endroit-là. On ne prétend pas que ces colonnes ſoient là depuis la guerre de Troye; mais comme les anciens Temples n'ont été démolis que par ordre de Conſtantin, il eſt certain qu'on les avoit rétablis pluſieurs fois ſous le nom des mêmes Divinitez, juſques à l'établiſſement du Chriſtianiſme. Si ces vieux marbres ne ſont pas des reſtes du Temple de Pallas, ils doivent être au moins des débris de celui de Neptune qui étoit adoré dans cette Iſle. [f] Goltzius a donné le type d'une médaille, qui d'un côté repreſente Neptune avec ſon trident, & de l'autre la proüe d'un vaiſſeau.

Après la guerre de Troye, les Atheniens rendirent de grands honneurs à la mémoire de Theſée, & le reconnurent pour un Heros, il leur fut même ordonné par [g] l'Oracle d'en raſſembler les os & de les conſerver avec reſpect. Marcian d'Heraclée aſſûre que les habitans de Chalcis ville capitale d'Eubée, s'établirent à Skyros, attirez apparemment par la bonté & par la commodité du port. En paſſant par cette Iſle, j'y achetai une médaille d'argent, trouvée il y a quelques années en labourant un champ dans les ruines de la ville: elle eſt frappée au coin des Chalcidiens qui bien qu'habitans de Skyros, ne laiſſent pas de retenir le nom de leur païs, pour ſe diſtinguer des Pelaſgiens, des Dolopes, & des autres peuples qui étoient venus s'établir à Skyros: cette médaille eſt chargée d'une belle tête, que je ne connois pas, & dont le nom qui eſt à l'exergue paroît tout à fait effacé: au revers c'eſt une lyre. Comme cette piece porte le nom des [h] Calcidiens, on ne croiroit pas qu'elle eût été frappée à Skyros, ſi on ne l'y avoit déterrée.

A propos des Dolopes dont on vient de parler, [i] Plutarque remarque que c'étoient de méchans laboureurs, mais d'inſignes pirates, accoûtumez à dépouiller & empriſonner ceux qui alloient négocier chez eux. Quelques-uns de ces brigands ayant été condamnez à reſtituer ce qu'ils avoient pris à des marchands de [k] Theſſalie, pour s'en diſpenſer ils firent ſçavoir à Cimon fils de Miltiade, qu'ils lui livreroient la ville de Skyros s'ils ſe preſentoit avec ſa flote: c'eſt ainſi qu'il s'en rendit le maître; car il s'étoit contenté quelque temps auparavant de ravager cette Iſle. [l] Diodore de Sicile ajoûte que dans cette expedition l'Iſle fut partagée au ſort, & que les Pelaſgiens l'occupoient auparavant conjointement avec les Dolopes.

Cimon n'oublia rien pour decouvrir le cercueil où l'on avoit enfermé les os de Theſée: la choſe étoit difficile, dit [m] Plutarque, à cauſe que les gens du païs ne ſe payoient pas trop de raiſon. Enfin on s'apperçut d'une aigle, à ce qu'on dit, qui avec ſon bec & ſes ongles, grattoit la terre ſur une petite colline: on y fit creuſer & l'on découvrit le cercueil d'un homme de belle taille avec un épée & une pique; c'en fut aſſez: Plutarque ne rapporte pas ſi c'étoient les armes d'un Athenien, d'un Carien, d'un Pelaſgien, ou d'un Dolope. On ne fit pas d'autre perquiſition: on cherchoit le corps de Theſée, & Cimon fit tranſporter ce cercueil à Athénes 400. ans après la mort de ce Heros. Les reſtes d'un ſi grand homme furent reçus avec de grandes démonſtrations de joye: on n'oublia pas les ſacrifices, le cercueil fut mis au milieu de la ville, & ſervit d'aſile aux criminels.

Skyros fut enlevée aux Athéniens pendant les guerres qu'ils eurent avec leurs voiſins; mais elle leur fut renduë par cette fameuſe paix qu'Artaxerxe Roi de Perſe donna à toute la Grece, à la ſollicitation des Lacedemoniens, qui lui deputerent Antalcidas pour l'obtenir. Après la mort d'Alexandre le Grand, [n] Demetrius I. du nom ſurnommé le *Preneur de villes*, reſolut de donner la liberté aux villes de Grece, prit la ville de Skyros, & en chaſſa la garniſon.

Il n'eſt pas neceſſaire de dire que cette Iſle a été ſoumiſe à l'Empire Romain, & enſuite à celui des

a *Rerum Georg. lib.*
b *Servius in 3. Æneid.*
c Πυῤῥὸς, rufus.
d Palladi littoreæ celebrabat Skyros honorum Forte diem. *Stat. Achilleid. lib. 1.*
e Σκύρος νῆσος καὶ πόλις. *Ptolem. lib. 3. cap. 13.*
f ΣΚΥΡΙΩΝ.
g *Plutarch. in Thes.*
h ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ.
i Ἐργάται καλοὶ γῆς. *Plutarch. in Cimon.*
k *Thucid. lib. 1.*
l *Biblioth. Hist. lib. 11.*
m *Plutarch. in Thes.*
n Πολιορκητὴς. *Diod. Sic. Biblioth. Historic. lib. 20. pag. 828.*

des Grecs. [a] André & Jerôme Gizi ſe rendirent les maîtres de Skyros après la priſe de Conſtantinople par les François & par les Vénitiens : elle paſſa ſous la domination des Ducs de Naxie. Guillaume Carcerio en fit la conquête, & la laiſſa à ſes deſcendans : ſon petit-fils Nicolas Carcerio, neuviéme Duc de l'Archipel en fit fortifier le château avec beaucoup de ſoin ſur l'avis qu'il eut que les Turcs qui commençoient à paſſer des côtes d'Aſie en Grece, avoient deſſein de s'en emparer pour avoir une retraite commode dans l'Archipel. En effet, quelque temps après les Mahometans firent une deſcente dans cette Iſle, mais ils furent ſi bien repouſſez pendant la nuit, qu'il n'en reſta pas un ſeul : on voit encore autour du village les ruines de ces fortifications que les Turcs, qui en ſont aujourd'hui les maîtres, ont laiſſé perir.

On découvre facilement pourquoi l'Iſle de Skyros reçut anciennement ce nom, qui ſignifie en Grec quelque choſe de rude : tout le païs eſt heriſſé de montagnes, & il n'eſt pas ſurprenant que du temps de Strabon on en eſtimât plus les chévres, que celles des autres Iſles ; car ces animaux ſe plaiſent dans les païs les plus eſcarpez, & vont brouter juſques ſur les plus hautes pointes des rochers. Le même Auteur en louë auſſi les metaux & les marbres ; mais on ne ſçait pas à preſent s'il y a des mines dans cette Iſle ; pour les chévres, elles ne nous parurent pas plus belles que celles que nous avions vûës dans les autres Iſles ; nous mangeâmes dans Skyros d'excellent fromage fait du lait de ces animaux mêlé avec celui des brebis. Cette Iſle, quoique eſcarpée, eſt fort agréable & bien cultivée pour le peu de monde qu'elle renferme ; car on nous aſſura qu'il n'y avoit pas plus de 300. familles, quoiqu'elle ait 60. milles de tour. Les habitans payent tous les ans 5000. écus au Grand Seigneur pour toutes ſortes de droits : ils ont aſſez de froment & d'orge pour leur ſubſiſtance : les François mêmes y viennent quelquefois charger de ces grains ; les vignes font la beauté de l'Iſle, le vin en eſt excellent & ne vaut qu'un écu le baril : On en tranſporte beaucoup à l'armée Venitienne en Morée. Pour de la cire on n'y en recueille guere plus de 100. quintaux. Le bois n'y manque pas comme dans les autres Iſles : outre les taillis de Chénevert, de Lentiſque, de Myrthe, le Laurier-roſe, on nous aſſura qu'il avoit de beaux Pins ; mais nous n'eûmes pas le temps d'aller reconnoître de quelle eſpece ils étoient ; c'eſt la ſeule Iſle de ma connoiſſance, où l'on trouve des *Eleagnus* ; ils ſont dans la plaine qui va du port Saint George au village.

Le 18. Avril 1702. le ſud-eſt, la pluye & la grêle nous firent relâcher à ce port : nous étions partis de Smyrne pour Livourne, ſur le vaiſſeau du Capitaine Guerin de la Ciotat : outre ce port qui eſt capable de contenir une grande armée, & où l'on peut mouiller preſque par tout, il y en a encore un fort bon que l'on nomme *le port des trois bouches* : il y a deux écueils à ſon entrée, l'un ſe nomme *la Roche taillée*, & l'autre *l'Iſle plate*, l'une de ces bouches a pour traverſier le nord-oueſt, & le ſud-eſt, l'autre a le nord-eſt, & le ſud-oueſt, & la troiſiéme l'oueſt.

Il n'y a qu'un ſeul village dans l'Iſle de Skyros, encore eſt-il bâti ſur un rocher bien eſcarpé en forme de pain de ſucre à dix milles du port Saint George. Le monaſtere qui porte le nom de ce Saint, fait la plus belle partie de ce village, quoiqu'il n'y ait que 5. ou 6. Caloyers, qui conſervent avec grand ſoin une image d'argent en feuille très-mince, ſur laquelle on a cizelé groſſierement Saint George & repreſenté ſes miracles : cette feuille qui a près de 4. pieds de hauteur ſur environ 2. pieds de largeur, eſt clouée ſur une piece de bois qui a un manche comme une croix, & que l'on porte en maniere de banniere ; c'eſt cette image échapée, à ce que l'on prétend, à la fureur des Iconoclaſtes, qui opere tant de miracles, & qui châtie ſur tout ceux qui n'accompliſſent pas les vœux qu'ils ont faits à Saint George. Les Grecs ſont les plus grands impoſteurs du monde : voici ce qu'ils ont fait accroire ſur cette matiere au P. Sauger : [b] „ Cette „ image, dit-il, peinte aſſez groſſierement ſur une „ eſpece de billot de bois plus long que large & „ aſſez peſant, eſt placée ſur le grand Autel de la „ Cathedrale dediée à Saint George & deſſervie par „ les Schiſmatiques : là quand tout le monde eſt „ aſſemblé dans l'Egliſe, on voit l'image ſe remuer „ d'elle-même, & toute peſante qu'elle eſt, ſe „ tranſporter en l'air au milieu de l'Aſſemblée, où „ s'il ſe trouve quelqu'un qui ait fait quelque vœu „ à l'Egliſe ſans l'accomplir, elle va le démêler „ dans la troupe, ſe place ſur ſes épaules, s'y attache opiniâtrement, & lui donne de furieux „ coups par le dos & par la tête, juſqu'à ce qu'il „ ait payé ce qu'il doit. Ce qu'il y a de plaiſant, „ c'eſt que l'image n'a pas ſeulement cette vertu „ dans l'enceinte de l'Egliſe, elle s'étend generalement dans tout le territoire de Skyros, où elle „ ira déterrer un homme juſques dans les lieux les „ plus cachez ; la maniere dont elle fait ſa ronde, „ eſt extraordinaire : un Moine aveugle la porte „ ſur ſes épaules ſans ſçavoir où il va ; l'image le „ conduit par une impreſſion ſecrette dans tous les „ lieux où il faut aller, ſans qu'on lui voye jamais „ faire un faux pas ; le debiteur qui le voit venir „ de loin a beau vouloir ſe dérober à ſes pourſuites, en ſe cachant aux endroits les plus retirez „ & les plus obſcurs de la maiſon, le Moine l'y „ va trouver d'un pas ferme, monte, deſcend, paſſe „ & repaſſe, entre par tout ; auſſi-tôt qu'il a trouvé „ ſon homme, l'image lui ſaute ſur le cou, le bat, „ le

[a] *Du Cange Hiſt. des Emp. de Conſt. Hiſt. des Ducs de l'Archip.*

[b] *Hiſt. des Ducs de l'Archipel.*

„ le frape. & s'appeſantit ſi fort ſur lui, que quel-
„ ques-uns m'ont dit qu'il leur ſembloit devoir en
„ être accablez.

Sans recourir à la magie, comme fait le P. Sauger, il n'y a qu'à nier toutes ces impertinences, comme nous fîmes à Skyros, lorſqu'on nous raconta les proueſſes de l'image. Un fort honnête homme de nôtre compagnie voulut s'en convaincre, & promit dix écus à Saint George, dans le deſſein de ne les lui jamais payer : au retour de la promenade, nous allâmes à l'Egliſe pour voir ſi l'aveugle ſe mettroit en devoir de le venir ſommer de ſa parole ou l'aſſommer de coups; mais graces à Dieu, ni l'image, ni l'aveugle ne ſe trouverent pas de mauvaiſe humeur ce jour-là.

Le P. Sauger avoit été auſſi mal informé de ces pretendus miracles, que de la nature de l'image: ce n'eſt point une image peinte, mais ſeulement cizelée ſur une plaque d'argent, ce qui nous ſurprit avec d'autant plus de raiſon, que les Grecs ne peuvent ſouffrir d'images en ſculpture : la chapelle où l'on conſerve celle-ci eſt fort petite, ornée de dorures à la Gréque : le couvent eſt mal propre; mais nous y bûmes d'excellent vin rouge: il eſt vrai que nous n'avions pas mal payé la curioſité, & les Moines qui voyoient bien à nôtre air que nous n'étions pas trop crédules, ne firent que rire de nos demandes; ils revenoient pourtant toûjours à leur compte, qui eſt qu'il ne faut rien promettre à l'image, à moins que l'on n'ait la volonté & les moyens d'y ſatisfaire; nous convinmes de cette propoſition, & louâmes leur dévotion pour Saint George, indépendemment de leurs friponneries.

Les habitans de cette Iſle ſont tous du rite Grec : ils ont un autre monaſtere ſous le nom de Saint Dimitre; mais il eſt petit & pauvre : celui de Saint George eſt aux Caloyers de Sainte Laure qui vivent à Monte-Santo & qui ne députent pas les moins adroits de la maiſon, pour entretenir les peuples dans la dévotion envers Saint George; ſur tout ils prennent ſoin de bien inſtruire l'aveugle ou celui qui le contrefait.

Le Cadi eſt le ſeul Turc qui ſoit dans l'Iſle : les Adminiſtrateurs ſont obligez de faire payer ſa rançon en cas qu'il ſoit enlevé par les corſaires; les habitans en répondent & ſe mettroient en devoir de le ſauver ſi on vouloit le faire priſonnier; cependant le Cadi en paſſe par où veulent les Adminiſtrateurs, qui l'on nomme tous les ans au nombre de trois, ils y exercent bien la juſtice, & ſur tout envers les femmes galantes. Quand une Dame eſt ſurpriſe en flagrant délit, belle ou laide, on la fait marcher par tout le village ſur une aneſſe, & chacun lui jette de la bouë ou de la bouſe de vache & des œufs ſur le viſage; c'eſt ainſi qu'on en avoit traité une, peu de jours avant nôtre arrivée.

L'Evêque de Skyros eſt fort pauvre, il ne ſubſiſte preſque que de charitez, & loge dans une maiſon bâtie comme un cachot; il eſt vrai que la vûë n'en eſt pas déſagréable, on découvre la mer & quelques beaux vallons, qui ſont autour du village. On vit à bon marché dans cette Iſle, les moutons n'y valent que 40. ſols, & les agneaux 20. ſols, toute ſorte de gibier y abonde, & ſur tout les perdrix : les eaux en ſont admirables, & toutes les roches donnent des fontaines : le ruiſſeau qui va ſe décharger dans le port Saint George, eſt fort joli : pour y faire aiguade on met les canots à terre, & l'on y conduit l'eau dans des barils, par un boyau de cuir.

J'ai l'honneur d'être avec un prpfond reſpect, &c.

## LETTRE XI.

## *DESCRIPTION, DU DETROIT DES DARDANELLES, DE LA VILLE DE GALLIPOLI, ET DE CONSTANTINOPLE.*

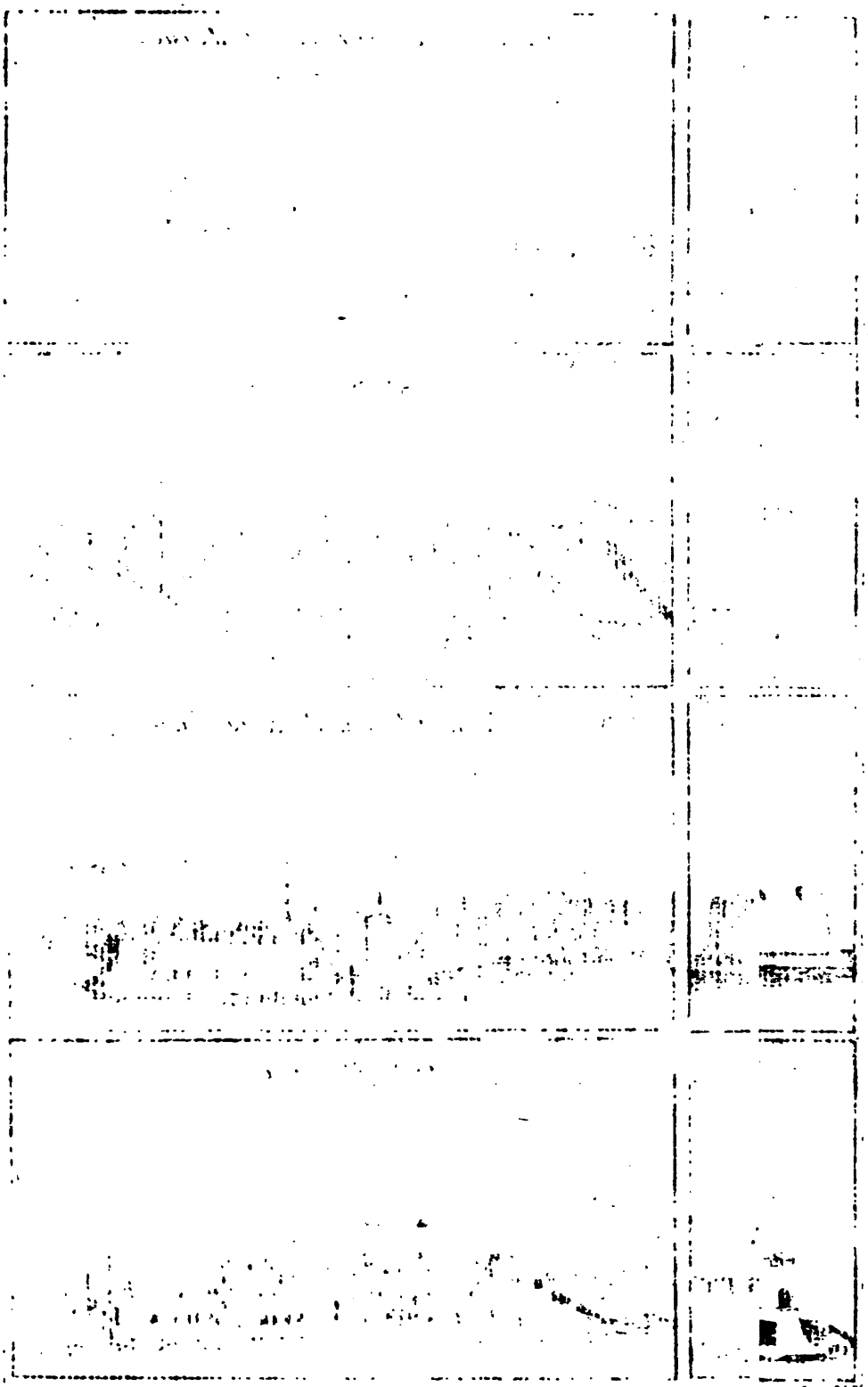
MONSEIGNEUR,

Nous mîmes à la voile dans la nuit au port de Petra le 15. Mars 1701. dans le deſſein d'aller à Conſtantinople : ce port eſt vers la partie Septentrionale de l'Iſle de Metelin, & comme le vent étoit bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'Iſle de Tenedos, & nous paſſâmes entre cette Iſle & la Troade : ſur le midi nous entrâmes dans ce fameux canal, qui ſépare les deux plus belles parties de la Terre, l'Europe & l'Aſie : on l'appelle l'Helleſpont, le Détroit de Gallipoli, le Canal des Dardanelles, le Bras de Saint George, les Bouches de Conſtantinople : les Turcs le connoiſſent ſous le nom de Boghas, ou détroit de la Mer Blanche.

L'Helleſpont, comme tout le monde ſait, ſignifie la mer [a] d'*Helle*; car les anciens ont crû qu'une fille d'Athamas Roi de Thebes, qui s'appelloit Helle, s'y noya lorſqu'elle voulut paſſer en Colchide avec ſon frere Phryxus, pour y porter la toiſon d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancien-

ne

[a] Et ſatis amiſſa, locus hic infamis ab Helle. *Ovid. Epiſt. Leand. ad Heron.*



ne ville qui n'en étoit pas éloignée, & dont le nom ſeroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli, ſans la paix qui y fut concluë entre [a] Mithridate & Sylla, General de l'armée Romaine : ce détroit de mer a été nommé *bras de Saint George*, à cauſe d'un village ſitué au delà de Gallipoli, & qui s'appelle [b] *Periſtaſis*, où il y a une fameuſe l'Egliſe de Saint George, fort reſpectée des Grecs.

La canal eſt dans un beau païs, borné à droite & à gauche de collines aſſez bien cultivées, ſur leſquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes, & beaucoup de terres labourables : en y entrant, on laiſſe la Thrace & le [c] Cap Grec à main gauche : la Phrygie & le [d] Cap Janiſſari à droite : la Propontide ou mer de Marmara ſe preſente au ſeptentrion ; l'Archipel ou la Mer Blanche reſte au midi. L'embouchure du canal, a près de 4. milles & demi de large ; elle eſt défenduë par les nouveaux châteaux que Mahomet IV. y fit bâtir en 1659. pour y mettre les flotes Othomanes à couvert des inſultes des Venitiens qui les venoient attaquer à la vûë des vieux chateaux des Dardanelles. Les Géneraux Moroſini, Bembo, Mocenigo, s'y ſignalérent plus d'une fois pendant la guerre de Candie.

Les eaux de la Propontide qui paſſent par ce canal, y deviennent plus rapides, de meme qu'une riviere qui coule ſous un pont : lorſque le vent du nord ſouffle, il n'eſt point de vaiſſeau qui ſe puiſſe preſenter pour y entrer ; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent du ſud, & il n'y a que les châteaux à mênager.

Cependant une armée qui voudroit forcer le paſſage, ne riſqueroit pas beaucoup, ces châteaux étant éloignez l'un de l'autre de plus de 4. milles : l'artillerie Turque, quelque monſtrueuſe qu'elle paroiſſe, n'incommoderoit pas trop les vaiſſeaux qui défileroient avec un bon vent ; les embraſures des canons de ces châteaux, ſont comme des portes cocheres ; mais les canons qui ſont les plus gros que j'aye vû de ma vie, n'ayant ni affuſt ni reculée, ne ſçauroient tirer plus d'un coup chacun. Qui ſeroit l'homme aſſez hardi pour oſer les charger en preſence des vaiſſeaux de guerre, dont les bordées renverſeroient en un inſtant les murailles des châteaux qui ne ſont pas terraſſées, qui enſeveliroient les canons & les canonniers ſous leurs ruines ? ſix bombes ſeroient capables de démolir ces fortereſſes.

Les vaiſſeaux marchands en venant de Conſtantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Aſie pour y être viſitez, car les Turcs ne pretendent pas qu'on enleve leurs eſclaves : cependant malgré leur viſite, ces malheureux ſçavent ſi bien ſe cacher, qu'il s'en ſauve tous les jours quelques-uns : les vaiſſeaux de guerre, de quelque nation qu'ils ſoient, ne ſont diſpenſez de cette viſite que par un ordre de la Porte ; il eſt vrai que cette viſite eſt plûtôt une ceremonie qu'une recherche.

Les Geographes croyent ordinairement que les châteaux des Dardanelles ſont bâtis ſur les ruines de Seſtos & [e] d'Abydos, deux villes anciennes & fameuſes par les amours d'Hero & de Leandre ; mais ils ſe trompent manifeſtement ; car les châteaux ſont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes étoient ſituées bien différemment : Seſtos étoit ſi avancée vers la Propontide, que Strabon qui compte avec Herodote 875. pas d'Abydos à la côte voiſine, en compte 3750. du port de cette ville à celui de Seſtos : [f] Leandre devoit être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage, quand il vouloit voir [g] Hero ſa maîtreſſe, auſſi l'a-t-on repreſenté ſur des médailles de Caracalla & d'Alexandre Severe, precedé par un Cupidon qui voloit le flambeau à la main pour le guider, qui ne lui étoit pas d'un moindre ſecours que le fanal que ſa maîtreſſe prenoit ſoin d'allumer ſur le haut de la tour où elle l'attendoit : il falloit être un Heros, & tout des plus robuſtes, pour faire l'amour de cette maniere. Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit Strabon, pour la ſituation de Seſtos & d'Abydos : d'ailleurs on ne trouve aucuns reſtes d'antiquité autour des châteaux, & l'endroit le plus étroit du canal eſt à 3. milles plus loin, ſur la côte de *Maita* en Europe : on voit encore des fondemens & des maſures conſiderables ſur la côte d'Aſie, où Abydos étoit placée.

Xerxés dont le pere avoit fait brûler cette ville, de peur que les Scythes n'en profitaſſent pour entrer dans l'Aſie mineure, choiſit avec raiſon ce détroit pour faire paſſer ſon armée en Grece ; car [h] Strabon aſſure que le trajet ſur lequel il fit jetter un pont, n'avoit que 7. ſtades, c'eſt-à-dire qu'environ un mille de largeur ; mais par une vanité tout à fait ridicule, comme s'il eût voulû commander aux élemens, il fit donner 300. coups de fouet à la mer, & y fit jetter une paire de menotte, ſur ce qu'elle avoit oſé emporter le premier pont qu'on y avoit dreſſé : les entrepreneurs eſſuyerent un châtiment plus rigoureux, on leur trancha la tête : quelques jours après le Prince voulant ſe reconcilier avec la mer, y fit des libations avec une phiole d'or, & pria le Soleil de détourner les obſtacles qui pourroient l'empêcher de ſubjuguer toute l'Europe : la phiole fut jettée dans le canal avec une coupe d'or & un cimeterre. Je ne ſaurois aſſurer, dit

a *Plutarch. in Syll.*

b Περίστασις.

c Promontorium Maſtuſia. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 11. Solin. cap. 10. Capell. lib. 6.* Μακρωνία ἄκρα. *Ptol. lib. 3. cap. 12.* Τὸ Πρωτοσίλεων. *Strab. lib. 13.*

d Promontorium Sigæum. *Plin. ibid.* Σιγιὰς ἄκρα. *Strab. ibid.* Imperum deinde ſumit Helleſpontus & mare incumbit, vorticibus limitem fodiens, donec Aſiam abrumpat Europæ. *Plin. Hiſt. nat. lib. 5. cap. 32.*

e Abydos magni quondam amoris commercio inſignis eſt. *Amm. Marcel. lib. 1. cap. 19.*

f *Rerum Geog. lib. 13.*

g *Herod. lib. 7.*

h *Herod. ibid.*

dit Herodote de qui nous avons appris cette ceremonie, ſi Xerxés voulut faire un ſacrifice au Soleil en jettant toutes ces choſes dans la mer, ou ſi touché de repentir de l'avoir fait fuſtiger, il cherchoit à reparer par ſes offrandes l'injure qu'il croyoit lui avoir faite.

a Mr. Gilles croit que les Poëtes Grecs ont prêté ce ridicule à Xerxés, & qu'Herodote a pris la choſe trop ſerieuſement : les coups de fouet, ſuivant Mr. Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avoit jettées dans la mer pour arrêter les navires qui ſervoient à la conſtruction du ſecond pont; & la paire de menottes déſigne deux chaînes de fer, qui ſervoient à les lier par les deux bouts & de chaque côté.

b On vit défiler ſur ce ſecond pont pendant 7. jours & 7. nuits 1700. mille hommes de pied, ſuivant c Herodote, & 80. mille hommes de cavalerie, ſans compter les chameaux & les chariots. d Diodore de Sicile ne lui donne que 800. mille fantaſſins; e Iſocrate en a retranché 100. mille hommes; f Ælien s'en tient à ce nombre pour toutes les troupes d'infanterie & de cavalerie; Juſtin & Oroſe y ajoûtent 300. mille hommes de troupes auxiliaires; enfin g Cornelius Nepos fixe l'infanterie à 700. milles hommes : mais il augmente la cavalerie juſques à 400. mille.

Il s'en faut bien que les Turcs n'ayent fait paſſer tant de troupes ſur ce canal dans leurs premieres conquêtes; mais avant que de parler de leur entrée en Europe, il eſt bon de remarquer que Parmenion eût ordre d'Alexandre le Grand de faire paſſer ſa cavalerie & la plus grande partie de ſon infanterie de Seſtos à Abydos, ſur 160. galeres ſans compter les bâtimens de charge. Chalcocondyle aſſure que ſous l'Empire d'Othoman, 8000. Turcs avoient déja franchi l'Helleſpont, & penetré juſques au delà du Danube, d'où ils furent chaſſez par les Scythes, & obligez de revenir en Aſie, tandis que les Empereurs de Conſtantinople Andronic le vieux & le jeune de la maiſon des Paleologues, ruinoient l'Empire par leur diviſion : les Muſulmans ne furent pourtant pas ſi bien chaſſez de Thrace, qu'il n'y en reſtât encore une partie, & ceux-ci enfin y en attirerent un plus grand nombre ſous Solyman fils d'Orcan.

h Suivant Leunclave ce paſſage ſe fit à 5. mille des Dardanelles; car il ſuppoſe que i Maita n'en eſt éloigné que de 3. milles ſur la côte d'Europe, & il place à 2. milles de Maita le château de k Zemenic où les Turcs abordérent. Solyman ſe promenant un jour ſur les côtes de la Phrygie qu'il venoit de ſoumettre, fut ſi frappé des ruines de Troye, qu'il tomba tout d'un coup dans une profonde réverie : Juſuph Ezés Bey qui étoit un de ſes principaux Officiers, ne pût s'empêcher de lui en demander le ſujet : je voudrois bien, dit Solyman, paſſer la mer pour entrer en Gréce, ſans que les Chrétiens en fuſſent avertis; Ezés pour le ſatisfaire ſe mit dans un bateau avec un ſeul de ſes amis, il alla à la découverte & emmena un priſonnier Grec : ce captif qui ſe croyoit perdu, fut bien traité & s'engagea de montrer aux troupes du Prince le chemin le plus court pour entrer en Grece à l'inſçû des Chrétiens. On fit paſſer pendant la nuit 7. ou 8. cens ſoldats d'élite, le priſonnier les mena droit au château de Zemenic, ou l'on ne trouva aucune reſiſtance, car les habitans étoient occupez à la moiſſon, & le château étoit preſque tout couvert de grands tas de fumier, qui étoient tout à l'entrée du bourg. Les Turcs bien loin de maltraiter les gens du païs, leur firent des careſſes & des preſens : on ſe contenta d'envoyer des priſonniers à Solyman pour l'aſſurer de la priſe de la place : quelque temps après la cavalerie s'y rendit. Enfin on attaqua Gallipoli qui fut priſe en 1357. Solyman mourut la même année d'une chute à la chaſſe. Orcan ne lui ſervécut que deux mois. Mourat ſon ſecond fils lui ſucceda; celui-ci prit Andrinople en 1360. & en fit la capitale de ſon Empire en Europe, comme Pruſſe l'étoit en Aſie.

J'ai ouï dire ſouvent à Conſtantinople, que les Annales Turques étoient remplies des contes & des ſtratagêmes dont les Turcs ſe vantent de s'être ſervis dans leurs conquêtes ſur les Chrétiens. En voici un qui eſt rapporté par Leunclave, & qui a été traduit des originaux Turcs, c'eſt à propos de ce Solyman dont on vient de parler. l Ce Prince, à ce que dit la Chronique Turque, fit paſſer ſur l'Helleſpont 80. hommes, qui s'étant cachez dans les vignes auprès du bourg, firent priſonniers au point du jour ſix vignerons qui alloient à leur ouvrage; la nuit ſuivante 70. de ces Muſulmans ſe mirent en embuſcade auprès du bourg, tandis que les 10. autres reſterent ſur le grand chemin avec les vignerons. Cependant quatre de ces malheureux furent égorgez & pendus à des arbres qui étoient ſur une éminence : on les éventra la tête en bas comme des moutons que l'on étale à la boucherie; il y en eut un qui fut embroché comme un cochon, & l'on obligea ceux qui reſtoient en vie de le tourner auprès d'un bon feu pour le rotir. Le lendemain comme les payſans retournoient à la campagne, les Turcs firent encore des priſonniers; c'étoient de bons vieillards qui avoient de la peine à ſe

a *De Boſph. Thrac. lib. 2. cap. 12.*
b *Arria. lib. 1. de Exped. Alex.*
c *Herod. ibid.*
d *Biblioth. lib. 3. part. 2.*
e *In Panathenaic.*
f *Var. Hiſt. lib. 13. cap. 3.*
g *In Themiſtocl.*
h *Annal. Sultan. Oſmen. & Hiſt. Muſulm.*
i Μαΐτος. *Herod*
k Χιτδουαςγι. Cimenlic Iſſar *méchant village à 20. milles de Gallipoli.*
l *Hiſt. Muſul. lib. 4.*

à ſe traîner, & qui furent très-ſurpris quand les Turcs leur dirent qu'ils étoient Turcs, & qu'ils ne vivoient que de chair humaine : après quelques dialogues fort triſtes on les renvoya, en diſant que les Turcs étoient accoûtumez à manger de meilleures viandes, & ce fut à condition qu'on leur ameneroit de jeunes gens pour en faire bonne chere. En attendant, la broche tournoit toûjours. Ces vieillards qui n'avoient vû que 10. Turcs s'en retournérent au bourg plus vîte qu'ils n'étoient venus, & commencérent à jurer comme des enragez : à quoi vous amuſez-vous canailles, dirent-ils à leurs compatriotes ? ne voyez-vous pas ce ſpectacle ? il n'y a que dix Turcs qui rôtiſſent un de nos freres & l'on ne nous a renvoyez que parce que nous avons la peau trop dure, ils en veulent aux jeunes gens. Le Commandant du lieu qui étoit à la fleur de ſon âge ordonna ſur le champ à toute la jeuneſſe de courir à ce feu, & de tuer les Turcs : tout le monde ſort de la place. Dans ce temps-là les 70. Muſulmans qui étoient ventre à terre dans les broſſailles, ne manquérent pas d'entrer & de ſe ſaiſir des portes, dès qu'ils virent la foule à une certaine diſtance : la populace avançoit toûjours ſans ſe douter du ſtratagême. Enfin les Turcs qui faiſoient rôtir le Chrétien, au lieu de s'enfuir bien loin, ſe mirent à courir à toutes jambes hors la ville : quelle folie, diſoient les Grecs, ce ſont des enragez qui ont perdu l'eſprit, ils vont ſe refugier dans nos maiſons, laiſſons les paſſer, nous les maſſacrerons tous enſemble ; néanmoins dès que ces enragez furent dans le bourg, ils fermérent les portes & montérent ſur les murailles avec leurs camarades, & la plûpart des enfans qui étoient reſtez dans les maiſons. Les pauvres Grecs furent bien ſots à ce ſpectacle : on leur fit dire qu'on égorgeroit tous les enfans, s'ils ne revenoient chez eux ; & on les aſſura qu'ils n'avoient rien à craindre. La populace conſternée rentra ; mais les perſonnes de diſtinction ne voulurent le faire, qu'aprés que les Turcs eurent juré ſur l'Alcoran, qu'ils ne les dépouilleroient pas de leurs biens. Quoique les faux ſermens ne coûtent rien aux ſcelerats, ils eurent recours à une eſpece de reſtriction mentale, à laquelle les Grecs ne s'attendoient point : on mit à mort les gens de diſtinction, & l'on répondit ſur les plaintes qui en furent faites, qu'on ne s'étoit préciſément obligé, qu'à ne pas toucher à leurs biens, ce qu'on avoit obſervé, & que l'on promettoit encore d'obſerver fort religieuſement. Voila comme les Turcs traittent les Chrétiens dans leurs hiſtoires : les Muſulmans ne manquent pas de ces ſortes de diſtinctions : Mahomet II. après la priſe de Negrepont, fit ſcier le corps d'Erizo Gouverneur de la place, diſant qu'il avoit promis d'épargner ſa tête, mais non pas ſes flancs.

Les Hiſtoriens Grecs varient ſur toutes ces avantures ; car Ducas prétend que les Turcs ne paſſérent l'Helleſpont pour la premiere fois qu'en 1356. & 1357. que ce furent Homur fils d'Atin & Orcan qui ravagerent toute la Thrace : l'un étoit le maître de Smyrne & d'Epheſe, & l'autre de Pruſſe. Ce qu'il y a de certain eſt que les Muſulmans n'ont infecté l'Europe qu'environ 700. ans après l'établiſſement du Mahometiſme en Aſie : car l'Egire ou l'Ere Mahometane, qui ſe prend depuis le jour que Mahomet s'enfuit de la Meque, commença l'an 622. de l'Ere Chrétienne, & Othoman premier Empereur des Turcs ne mourut qu'en l'année 1328.

GALLIPOLI [a] fut la premiere ville où ils ſe cantonnerent en Europe : la ſituation de cette place eſt ſi favorable pour paſſer en Thrace, que les Princes qui ont eu des vûës ſur cette Province, ont toûjours commencé par ſe rendre les maîtres de cette ville. Elle fut du partage des Venitiens, après la priſe de Conſtantinople par les Latins : mais [b] Vatace Empereur des Grecs, qui faiſoit ſa reſidence à Magneſie du mont Sipylus, étant en guerre avec Robert de Courtenai quatriéme Empereur François, l'aſſiegea, la prit, & la mit à feu & à ſang en 1235. Les Catalans qui ſe ſignalérent en tant de rencontres dans la Grece, ſe fortifierent à Gallipoli en 1306. ſous Roger de Flor Vice-Amiral de Sicile. [c] Après la mort de ce General, aſſaſſiné à Conſtantinople contre la foi donnée & le ſerment que l'Empereur Andronic avoit fait ſur l'image de la Vierge peinte par Saint Luc, les Eſpagnols aſſommérent la plûpart des Bourgeois de la ville, & s'y retrancherent ſi bien, que Michel Paleologue fils de l'Empereur, fut obligé d'en lever le ſiege : [d] Remond Montaner, & les femmes des Catalans dont les maris étoient à l'armée qui tenoit la campagne, s'y défendirent ſi genereuſement contre Antoine Spinola qui forma un ſecond ſiege par ordre de l'Empereur, que les Genois furent contraints de ſe retirer : enfin les Catalans perſuadez qu'ils ne pourroient pas ſe ſoûtenir long-temps dans Gallipoli, en raſerent les fortifications en [e] 1307. Ainſi Solyman fils d'Orcan en eut apparemment bon marché en [f] 1357. car la ville étoit encore démantelée, & l'Empereur [g] Jean Paleologue pour ſe conſoler de ſa priſe, dit qu'il n'avoit perdu qu'une cruche de vin & une étable à cochons, faiſant ſans doute alluſion aux magaſins de vivres & aux caves que [h] Juſtinien y avoit fait bâtir non ſeulement pour l'entretien d'une forte garniſon, mais pour celui des troupes qui devoient garder le païs.



a Callipolis. *Plin. lib. 4. c. 11.* Καλλίπολις.
b *Gregor. IX. Epiſt. 313. lib. 9. Du Cange. Hiſt. des Emp. de Conſt. liv. 3.* Joannes Ducas qui & Batatza generque Theodori Laſcaris, imperii ſedem habuit Magneſia ad Sipylum annis 33. *Ducas, Hiſt. Byſant.*
c *Du Cange ibid. lib. 6.*
d *Pachim. lib. 13. cap. 24.*
e *Du Cange ibid.*
f *Calviſ.*
g *Annal. Turc.*
h *Procop. de edific. Juſt. lib. 4. cap. 11.*

païs. Dans la même vûë cet Empereur, ſelon Procope fit revêtir Gallipoli de très-bonnes murailles. Bajazet I. connoiſſant l'importance de ce poſte pour paſſer de Pruſſe à Andrinople, qui étoient dans ce temps-là les deux capitales de l'Empire Othoman, fit réparer Gallipoli en [a] 1391. il la munit d'une groſſe tour, & y fit faire un bon port pour l'entretien de ſes galeres. [b] Muſtapha qui étoit un de ſes fils, ne manqua pas de s'en ſaiſir après la mort de Mahomet I. afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat I. ſon neveu & legitime ſucceſſeur de l'Empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Muſtapha.

Les Genois facilitérent à Amurat le paſſage du canal, [c] Ducas rapporte que ce fut ſur les vaiſſeaux de Jean Adorne Podeſtat de Phocée la neuve; mais ce Podeſtat malgré ſa jeuneſſe profita de l'occaſion en habile homme: au milieu du paſſage il demanda au Sultan l'exemption du tribut que les Genois payent tous les ans pour l'alun de Phocée, & il l'obtint, [d] Chalcocondyle ne parle pas de l'alun, mais il aſſure que ce tranſport ne ſe fit qu'à force d'argent, & [e] Leunclave ajoûte qu'Amurat ne donna pas moins d'un ducat ou deux pour chaque ſoldat.

Gallipoli eſt encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara dans un détroit d'environ 5. milles de large, à 25. milles des Dardanelles, à 40. milles des Iſles de Marmara, & à 12. milles de Conſtantinople. Gallipoli eſt dans une preſque Iſle, qui a deux ports, l'un au ſud & l'autre au nord. On y compte environ dix mille Turcs, 3500. Grecs, un peu moins de Juifs: le Bazar ou le Bezeſtein, lieu où l'on vend les marchandiſes, eſt une belle maiſon à pluſieurs domes couverts de plomb, & paſſe pour le plus bel édifice de la ville, laquelle d'ailleurs eſt ſans murailles, & défenduë ſeulement par un méchant château quarré, avec une vieille tour, qui ſans doute eſt celle de Bajazet. On nous aſſura que les portes des Grecs & des Juifs n'avoient qu'environ deux pieds & demi de haut, de même qu'en pluſieurs villes de Turquie, où l'on ſe ſert de cette précaution, pour empêcher que les Turcs dans leurs débauches, n'entrent à cheval chez les Chrétiens & chez les Juifs, où ils commettent ſouvent mille inſolences.

Voïa

a *Ducas, Hiſt. Byſant. cap.* 4.
b *Idem, cap.* 24.
c *cap.* 25. & 27.
d *Lib.* 5.
e *Pand. hiſt. Turc. cap.* 89.

a Voila tout ce qu'on peut dire de Gallipoli ſans y avoir été ; nous mouillâmes dans un port à 6. milles en deçà, le vent du nord nous y retint juſques au Samedi-Saint, & nous eûmes le chagrin de n'avoir pas relâché à Gallipoli, où nous aurions peut-être trouvé quelque choſe de plus ſingulier : tout ce qu'il nous fut poſſible de faire en paſſant devant la ville, fut d'en deſſiner une vûë figurée, & ce fut à la faveur de la bonace qui nous donna tout le temps de la conſiderer.

On nous aſſura que ſur la côte d'Aſie, vis-à-vis celle de Gallipoli, il y avoit un village appellé Chardac ou Camanar, où l'on venoit de Smyrne pour paſſer le canal, & prendre la route de terre à Gallipoli, & que les vents n'étoient pas favorables pour aller par mer à Conſtantinople : nous euſſions bien voulu faire cette route. On voit ſur le chemin Rodoſto, Heraclée, Selivrée & autres places touchant leſquelles on pouvoit faire pluſieurs obſervations ; mais nôtre Capitaine ne voulut pas relâcher ſur les côtes d'Europe, & le ſud-oueſt qui ſe leva, nous fit bien-tôt découvrir les Iſles de Marmara : à côté deſquelles eſt un méchant village nommé *Lartachi*, que l'on prend pour l'ancienne ville de Priape : le vent nous fit traverſer la Propontide, & nous preſenta le plus beau païſage du monde, je veux dire les ſept tours & la côte de Conſtantinople, qui occupe l'entrée du Boſphore de Thrace, appellé auſſi le canal de la Mer Noire.

CONSTANTINOPLE avec ſes faux-bourgs, eſt ſans contredit la plus grande ville de l'Europe ; ſa ſituation, du conſentement de tous les voyageurs & même des anciens b Hiſtoriens, eſt la plus agréable & la plus avantageuſe de l'univers : il ſemble que le canal des Dardanelles & celui de la Mer Noire, ayent été faits pour lui amener les richeſſes des quatre parties du monde : celles du Mogol, des Indes, du Nord le plus reculé, de la Chine, & du Japon y viennent par la Mer Noire : on y fait paſſer par le canal de la Mer Blanche, les marchandiſes de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes Occidentales, & tout ce que l'Europe fournit de meilleur. Ces deux canaux ſont comme les portes de Conſtantinople : les vents du nord & du ſud qui y regnent ordinairement, en ſont comme les battans : quand le vent du nord ſouffle, la porte du midi eſt fermée, c'eſt-à-dire que rien ne peut entrer du côté du midi : c elle s'ouvre lorſque le vent du ſud prend le deſſus, ainſi ſi l'on ne veut pas appeller ces vents les battans des portes de cette puiſſante ville, il faut au moins convenir qu'ils en ſont les clefs.

Mr. Thevenot veut que Conſtantinople ſoit plus petit que Paris, & qu'il n'ait que 10. ou 12. milles de tour, Mr. Spon lui donne quinze milles : pour moi je crois que ſon circuit eſt d'environ 23. milles ; & ſi on en ajoûte encore 12. pour les faux-bourgs de Galata, Caſſun-Pacha, Pera, Topana, Fundukli, il ſe trouvera que la circonférence de cette ſuperbe ville, ſera de 34. ou 35. milles. Je ne ſçaurois être du ſentiment de ceux qui comptent Scutari au nombre des faux-bourgs de Conſtantinople, parce qu'il n'en eſt ſéparé que par la largeur du canal ; mais auſſi je n'approuve pas la penſée de ceux qui retranchent de Conſtantinople tous les faux-bourgs au de-là du port ; puiſque même ſous les premiers Empereurs Chrétiens, Galata faiſoit la treiziéme region de la ville : d le quartier des figuiers, qui eſt le même que Galata, fait partie de la ville ſelon l'Empereur Anaſtaſe ; e & Juſtinien l'a placé dans la nouvelle enceinte : peu à peu l'on a joint à Galata les villages voiſins, comme on a joint à Paris le faux-bourg Saint Germain, le faux-bourg Saint Antoine & les autres.

Il faut donc diſtinguer deux parties dans Conſtantinople, celle qui eſt en deça du port, & celle qui eſt de l'autre côté : la partie en deça du port, eſt l'ancienne Byzance : & Conſtantinople dont le plan approche aſſez de la figure d'un triangle : deux de ſes côtez ſont battus de la mer, ſçavoir celui du port qui eſt le plus courbe de tous, & celui qui va de la pointe du Serrail aux ſept tours ; le troiſiéme eſt plus long que les autres, & ſe trouve ſur la terre ferme. On donne d'ordinaire près de 7. milles à chacun des deux premiers, & 9. milles à celui-ci : le premier angle de cette ville eſt aux ſept tours, le deuxiéme à la pointe du Serrail, & le troiſiéme à la Moſquée d'Ejoub vers les eaux douces.

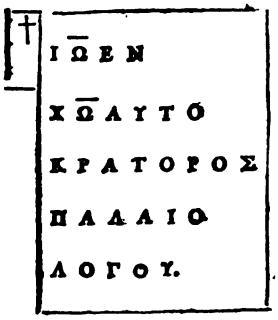
Les murailles de Conſtantinople ſont aſſez bonnes, celles du côté de terre ſont une double enceinte d'environ 20. pieds de diſtance l'une de l'autre, & ſont munies d'un foſſé à fond de cuve d'environ 25. pieds de large : la muraille exterieure haute d'environ 2. toiſes, eſt défenduë par 250. tours aſſez baſſes, la muraille interieure a plus de 20. pieds de hauteur, & ſes tours qui répondent à celles de l'exterieure, ſont d'une aſſez belle proportion ; les crenaux, les courtines, & les embraſures ſont bien entenduës, mais nous n'y vîmes point d'artillerie : on y a employé preſque par tout de la pierre de taille, en certains endroits ce n'eſt que de la maçonnerie entremêlée de briques : nous comptâmes cinq portes, ce me ſemble, de ce côté-là : on pourroit le fortifier aiſément, car le terrain eſt en talus bien loin de dominer la ville.

Les murailles depuis les ſept tours juſques au Serrail, & celles qui ſont le long du port paroiſſent plus négligées, & l'on n'en ſçauroit faire le tour à cauſe que pluſieurs avançent juſques ſur l'eau : il n'y a point de quay, on y voit même



a An Portus Cœlos, ou Κοῖλος. *Amm. Marc. lib. 2. c. 2.*
b *Polyb. Hiſt. lib. 4. Tacit. Ann. lib. 12.*
c Εἰσάγει μὲν ἐκ τοῦ πόντου τότε, ἐξάγει δὲ Βορέας καὶ τούτοις ἀνάγκη ἔσθ' ὡς ἐκάτερον τὸν δρόμον τοῖς πλοίοις. *Polyb. Hiſt. lib. 4.*
d *Novell.* LIX.
e *In lib.* XVIII. *cod. de Sacr. Eccleſ.*

des maiſons adoſſées aux murs de la ville, ſur tout du côté du port; les tours de ces deux côtez ſont eſpacées aſſez également; mais elles ont été ſouvent maltraitées par les tempêtes & relevées en differens temps par les Empereurs Grecs Theophile, Michel, Baſile, Conſtantin Porphyrogenete, Manuel Comnéne, Jean Paleologue : comme on en peut juger par les inſcriptions qui ſont ſur les ſept tours & ſur quelques morceaux des murailles.




*De Jean Paleologue Empereur en Jeſus-Chriſt.*

Les ſuivantes ſe trouvent en venant des ſept tours au Serrail.

ΠΑΣΙ ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΜΕΓΑΣ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ΕΓΕΙΡΕ ΡΩΜΑΝΟΣ ΝΕΟΝ ΠΑΝΜΕΓΙΣΤΟΝ ΤΟΝΔΕ ΠΥΡΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ.

*Romanus l'Illuſtre Empereur de tous les Grecs, a relevé dès les fondemens cette nouvelle & grande Tour.*

ΠΥΡΓΟΣ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ̄ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΕΥΣΕΒΕΙΣ ΒΑΣΙΛΕΙΣ ΡΩΜΕΩΝ.

*Tour de Baſile & de Conſtantin, fidelles Empereurs en Jeſus-Chriſt, pieux Rois des Romains.*

ΠΥΡΓΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΕΝ ΧΡΙΣΤΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ.

*Tour de Theophile Empereur en Jeſus-Chriſt.*

ΠΥΡΓΟΣ ΘΕΩΦΙΛΟΥ ΚΑΙ ΜΙΧΑΗΛ ΠΙΣΤΩΝ ΕΝ ΧΩ̄ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ.

*Tour de Theophile & de Michel, fidelles Empereurs en Jeſus-Chriſt.*

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΥ ΚΑΙ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΤΩΝ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΩΝ ΦΙΛΟΧΡΙΣΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΔΕΣΠΟΤΩΝ ΕΝ ΕΤΕΙ Κ. Φ. Κ. Α.

*Tour renouvellée ſous Baſile & Conſtantin Porphyrogenete Serviteurs de Jeſus-Chriſt, Auguſtes Empereurs en l'année .....*

ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΠΙ ΜΑΝΟΥΗΛ ΤΟΥ ΦΙΛΟΧΡΙ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΡΩΜΕΙΟΥ ΥΙΟΥ ΕΝ.... ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΡΩΜΑΙΩΝ ΤΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ ΕΝ ΕΤΕΙ ΦΧΟΒΜΒ.

*Tour renouvellée ſous Manuel ſerviteur de Jeſus-Chriſt, Empereur Romain fils ..... & de l'Empereur Romain Comnéne en l'année .....*

ΟΝ ΤΗΣ ΘΑΛΑΣΣΗΣ ΘΡΑΥΣΜΟΣ ΜΑΚΡΩ ΚΡΟΝΩ ΚΑΥΔΟΝΙ ΠΟΛΛΩ ΚΑΙ ΣΦΟΔΡΩ ΡΗΓΝΥΜΕΝΟΝ ΠΕΣΕΙΝ ΚΑΤΕΝΑΓΚΑΣΕ ΠΥΡΓΟΝ ΕΚ ΒΑΘΡΩΝ ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ ΕΓΕΙΡΕ ΕΥΣΕΒΗΣ ΑΝΑΞ.

*Cette Tour que les ſecouſſes de la mer avoient miſe à bas par ſes flots violens & reïterez pendant long-temps, a été relevée depuis les fondemens par le pieux Roi Baſile.*

Il y a ſept portes depuis la pointe du Serrail juſques aux ſept tours, cinq du côté de terre, & onze ſur le port, mais par quelque porte que l'on entre, il faut preſque toûjours monter; & Conſtantin qui avoit deſſein de rendre Conſtantinople ſemblable à Rome, ne pouvoit pas trouver de terrain plus élevé en collines : cette ville eſt bien fatigante pour les gens de pied, & les perſonnes de diſtinction n'y ſçauroient aller qu'à cheval. Avant que d'entrer dans cette ville, il faut encore une fois en admirer les dehors, c'eſt la choſe du monde la plus agréable à voir, que de découvrir d'un coup d'œil toutes les maiſons de la plus grande ville de l'Europe; dont les couverts, les terraſſes, les balcons, & les jardins forment pluſieurs amphithéatres relevez par des Bezeſteins, des Caravan-Seraï, de Serrails, & ſur tout par des Moſquées ou Egliſes pour m'expliquer en François, auxquelles nous n'avons rien en France que l'on puiſſe comparer. Ces Moſquées qui ſont des bâtimens effroyables par leurs maſſes, ne laiſſent rien voir que de beau, car on ne peut pas découvrir de ſi loin les défauts & la bizarrerie de l'architecture des Turcs : au contraire leurs principaux dômes, qui ſont accompagnez d'autres petits dômes, les uns & les autres couverts de plomb ou dorez; leurs clochers, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, pour exprimer des tours menuës, mais très-élevées, où le Croiſſant eſt arboré : tout cela forme un ſpectacle qui enchante ceux qui ſe trouvent à l'entrée du canal de la Mer Noire : ce canal même frappe avec admiration, car Fanari-kioſc, Chalcedoine, Scutari, & les campagnes qui ſont aux environs, amuſent agréablement la vûë qu'on détourne ſur la droite quand on ne peut plus ſoûtenir l'éclat de Conſtantinople.

Ja-

J'avouë cependant, que les objets que nous avions vûs de nôtre vaiſſeau, nous parurent tout à fait differens, quand nous les comparâmes avec ceux qui ſe preſentérent à nous lorſque nous eûmes mis pied à terre. Je ne ſçai ſi ce furent les oignons que l'on vend aux coins des ruës, qui réveillérent en nous l'idée de ces fameux Temples des Egyptiens, dont les dehors éblouïſſoient, mais je ne pus m'empêcher de comparer Conſtantinople avec ces ſuperbes édifices, dans leſquels on ne trouvoit que des crocodiles, des rats, des poireaux, des oignons, que ces idolâtres regardoient comme leurs divinitez. Les maiſons de Galata où nous débarquâmes ſont baſſes, bâties la plûpart de bois & de bouë, ainſi le feu en conſomme des miliers en un jour : les ſoldats dans le deſſein de piller, ou les Turcs en fumant dans leurs lits, y mettent quelquefois le feu : on ſe conſoleroit ſi l'on n'y perdoit que la maiſon, car on y bâtit à fort bon marché, & les côtes de la Mer Noire ſont capables de fournir du bois pour rebâtir tous les ans Conſtantinople s'il étoit neceſſaire : mais la plûpart des familles ſont entierement ruinées dans ces incendies, par la perte de leurs marchandiſes. C'eſt peu de choſe quand on ne parle que de 2. ou 3. mille maiſons brûlées : on a ſouvent le chagrin de voir abbatre & piller la ſienne, quoique le feu n'en ſoit qu'à 200. pas, ſur tout quand le nord-eſt que les Turcs appellent [a] *le vent noir* eſt en furie : on n'a pas trouvé d'autre remede pour l'empêcher de dévorer toute la ville, que de faire de grands abbatis, autrement l'incendie deviendroit generale. Les marchands étrangers ſe ſont aviſez fort ſagement depuis quelques années, de faire bâtir à Galata des magaſins très-ſolides de pierre de taille, iſolez, & qui ne reçoivent le jour que par des fenêtres abſolument neceſſaires, dont les volets auſſi bien que les portes ſont garnies de tole.

La peſte & les *Leventis* ſont après le feu, les deux fleaux de Conſtantinople : il eſt vrai que les Turcs ſont indignes de vivre, ils voyent mourir tranquillement juſques à cinq ou ſix cens perſonnes par jour de cette cruelle maladie, ſans prendre aucunes meſures pour l'éviter ou pour la combattre, & ne commencent leurs proceſſions que lorſque le mal en emporte environ douze cens par jour ; les hardes des peſtiferez ſe vendent avec autant de facilité que celles des perſonnes mortes de vieilleſſe ou de mort violente. Nous nous étions bien précautionnez : nous avions fait en partant de Marſeille proviſion de pierres à cautére, & certainement ſi le moindre bubon eût paru ſur nôtre corps, nous n'euſſions pas manqué de le cerner avec une lancette, de le ſcarifier & de le couvrir de cette pierre pelée, afin de conſumer au plûtôt une partie où il ſemble que ſe décharge la plus grande force du poiſon ; tandis que d'ailleurs nous euſſions mis en uſage la theriaque, l'orvietan, les gouttes d'Angleterre & les autres remedes cordiaux & ſpiritueux, dont nous avions des boëtes pleines. Il faut que le tartre emetique précéde l'uſage de ces remedes, & qu'on le réïtere ſuivant le beſoin, ſans differer de le donner dès le moment que la tête eſt menacée, ou qu'on ſent la moindre nauſée.

Pour les Leventis qui ſont des ſoldats de galeres qui courent ſur les gens le coutelas à la main, en faiſant des grimaces à faire peur à ceux qui ne les connoiſſent pas : il y a quelques années que le Caïmacan ou Gouverneur de la ville, à la ſollicitation des Ambaſſadeurs, a permis aux étrangers de ſe défendre contre eux, & l'on a mis ces canailles à la raiſon, à coups d'épée & de piſtolets. Quoique les plus braves Muſulmans nous traittent de mal-adroits, qui ne ſçavons pas manier les armes noblement ni de bonne grace, ils ne laiſſent pas de fuir devant la pointe de nos épées. *Ces chiens de Chrétiens*, diſent-ils, *perçent le ventre tout bruſquement ſans donner le temps de ſe défendre :* nos épées portent leur coup ſur le champ, au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour ſabrer. Dès que l'on apperçoit dans les ruës de Conſtantinople des gens qui viennent à vous en camiſole & en calçon, les jambes nuës, l'eſcarpin aux pieds, & le poignard à la main, il faut tirer ſon épée du fourreau ; quelques-uns même ont la précaution de la porter nuë ſous le juſte-au-corps ; ſi l'on eſt en veſte, il ne faut pas marcher ſans piſtolets de poche bien chargez & bien amorcez, ou au moins il faut faire ſemblant d'en tirer de la poche. Un Marchand François arrêta un jour deux Leventis avec une groſſe & longue écritoire de chagrin, qu'ils prirent pour quelque arme à feu : ils s'imaginent qu'il y a des lames cachées dans toutes nos canes, & prennent leurs meſures ſuivant la contenance que l'on fait : pour éviter leurs inſultes, on ſe fait eſcorter par des Janiſſaires.

Mr. le Marquis de Ferriol nous en donna quelques-uns de ſa garde pour nous accompagner ; il nous fit loger dans le Château Gaillard, qui eſt un quartier du Palais de France qu'il nous avoit deſtiné : ce Palais nous parut un lieu enchanté, car la miſere de l'Archipel, d'où nous venions, nous avoit donné une idée fort déſavantageuſe du reſte de la Turquie. Le Palais de France eſt la maiſon de Conſtantinople la plus logeable & la mieux entenduë pour des perſonnes élevées en Europe : il fut bâti par ordre d'Henri IV. dans le temps que Mr. de Bréves étoit Ambaſſadeur, mais on y a fait de beaux appartemens ſous Mr. de Nointel : les honnêtes gens y ſont reçûs avec toute ſorte d'agrémens. Hors de ce palais, quand on iroit juſques au fond du Japon, on ne ſçait ce que c'eſt que de faire bonne chere : on eſt ſervi chez Mr. l'Ambaſſadeur, comme dans les meilleures tables de Paris : au lieu de vaiſſelle de cuivre étamé dont on ſe ſert même dans

[a] Cara-ſel.

dans le Serrail du Grand Seigneur, on ne voit chez Son Excellence que des piles d'aſſiettes d'argent, & des buffets chargez de baſſins, d'aiguieres, de ſoucoupes, de vaſes, de flacons de la même matiere; la magnificence & les manieres polies & engageantes du maître, y attirent toutes les nations du monde. On ne peut trop admirer avec quelle fermeté Mr. le Marquis de Ferriol ſoûtient la grandeur du nom François, dans une Cour où l'on eſt expoſé tous les jours aux caprices des nouveaux Miniſtres.

Tandis qu'on travailloit à nos habits à la Turque, nous courions par tout pour voir les beautez de la ville, vêtus à la Françoiſe, l'épée au côté, la perruque poudrée, & le chapeau retrouſſé, quoique rien ne choque plus les Muſulmans, ſur tout ceux qui ſont un peu avant dans la terre ferme. On a mis ſur un autre pied ceux de Conſtantinople & de Smyrne, ils ſe ſont faits à nos manieres à force de nous voir dans nôtre équipage ordinaire : nous n'euſſions fait aucune difficulté d'aller dans les ruës ſans Janiſſaires, ſi Mr. l'Ambaſſadeur, par une diſtinction qu'il accorda à nôtre qualité d'employez par Sa Majeſté, n'eût ordonné qu'ils nous accompagnaſſent par tout.

Les ruës de Conſtantinople ſont très-mal pavées, quelques-unes même ne le ſont point du tout, la ſeule ruë qui va du Serrail à la porte d'Andrinople eſt pratiquable, les autres ſont ſerrées, obſcures, profondes, & reſſemblent preſque à des coupe-gorges : on ne laiſſe pas d'y trouver de temps en temps de bons édifices, des bains, des bazars & quelques maiſons de grands Seigneurs, bâties à chaux & à ſable avec des encoigneures de pierre de taille, & dont les appartemens ont des enfilades aſſez bien entenduës.

La ville nous parut mieux peuplée qu'on ne dit, quoique les maiſons n'ayent que deux étages, elles ſont toutes occupées & bien remplies. Après y avoir fait attention, je ne doute pas qu'il n'y ait autant de monde à Conſtantinople qu'à Paris; on voit peu de Turques dans les ruës, elles ſe tiennent dans leurs appartemens, ſans ſe trop embarraſſer de ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde, excepté certaines femmes de Pachas abſens, leſquelles ne haïſſent pas les étrangers; mais leurs intrigues ne ſont pas ſans danger, & la cruauté ſuccede quelquefois à la tendreſſe. Les maris pour leur ôter tout pretexte de ſortir, leur ont perſuadé qu'il n'y avoit point de paradis pour les femmes, ou du moins que pour y aller, ſuppoſé qu'il y en eût un, il n'étoit pas neceſſaire de prier hors de chez ſoi. Pour les retenir agréablement dans leurs maiſons, ils y font bâtir des bains, & les amuſent avec du caffé : mais cette précaution eſt ſouvent inutile; on y introduit de beaux garçons traveſtis en femmes eſclaves, qui portent des nippes & des bijoux à vendre. Les Juives ne manquent pas d'adreſſe pour favoriſer les belles paſſions, néanmoins les intrigues y ſont plus rares que parmi nous, & la plûpart des Dames Turques ſont obligées de reſter chez elles, & de s'y occuper à broder, faute de pouvoir faire mieux. Les Gréques, les Juives, les Arméniennes ont plus de liberté, mais elles ne ſortent pas auſſi ſouvent que nos femmes, parce que les eſclaves font toutes les affaires du dehors, comme d'aller au marché & en commiſſion. Paris paroîtroit beaucoup moins peuplé, ſi l'on ne rencontroit pas toute la journée dans les ruës des femmes de toute ſorte d'âge & de condition.

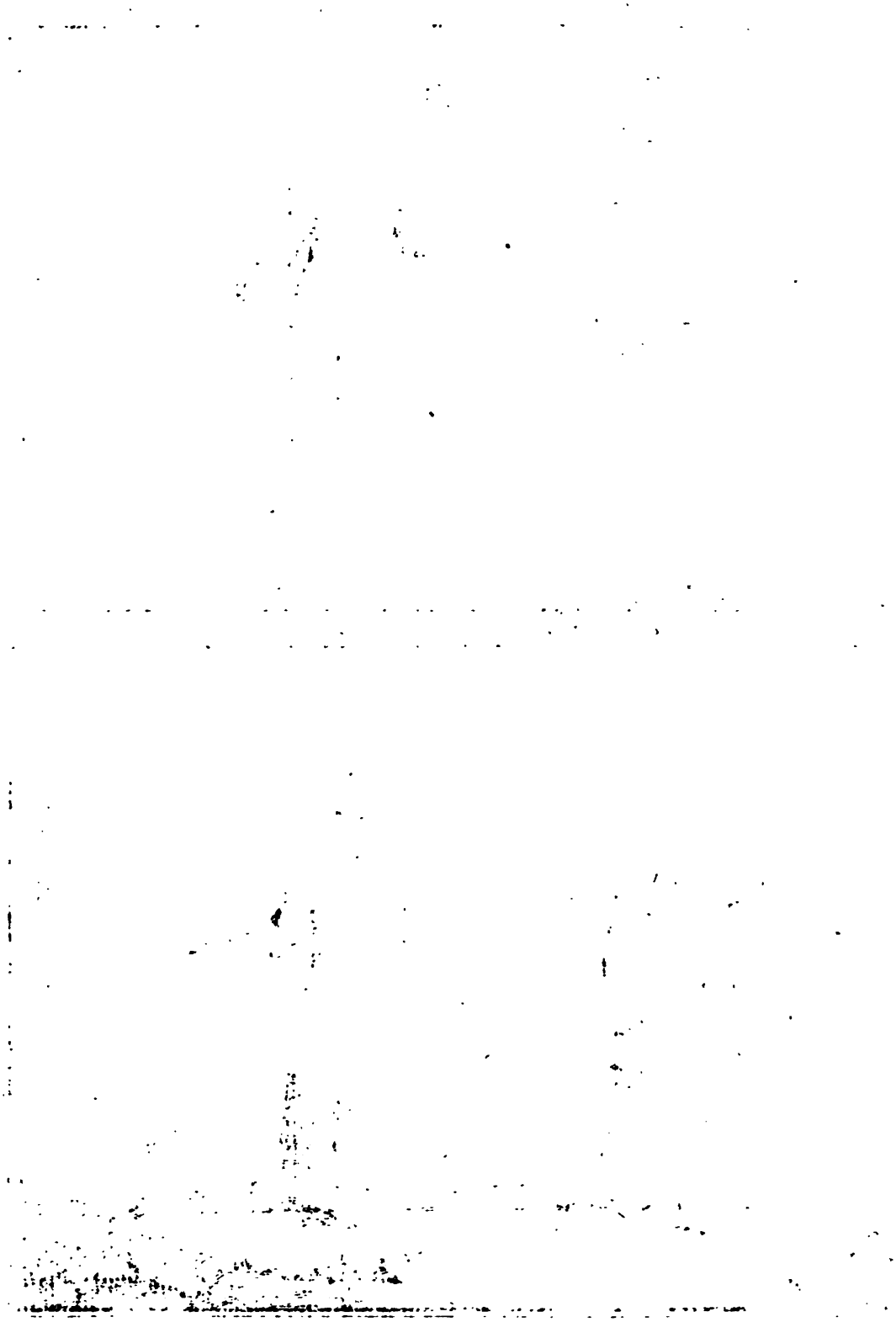
Pluſieurs choſes ont contribué à mieux peupler Conſtantinople que les autres villes de Turquie; le negoce & les profits qu'il eſt aiſé d'y faire; l'eſperance de s'avancer dans une Cour, où il n'y a point de gens de qualité, & où par conſequent il eſt aſſez naturel de ſe flatter qu'on s'y élevera par ſon merite & par ſon argent; la miſere que l'on ſouffre dans les Provinces, où les Pachas ont toûjours exercé de grandes cruautez; enfin ce prodigieux trafic d'eſclaves qui s'y fait inceſſamment: ces derniers s'y multiplient par le mariage, & fourniſſent un grand nombre d'habitans à la ville. Il ſemble qu'on ait affecté de tout temps d'amener à Conſtantinople de puiſſantes colonies, je ne parle pas des familles Romaines que Conſtantin engagea de s'y établir; Glycas aſſure que cet Empereur ayant donné aux Senateurs qui l'avoient ſuivi, le commandement de ſes armées de Perſe, il retint leurs anneaux qu'il envoya à leurs femmes pour les obliger de quitter Rome, de venir joindre leurs maris, & de s'attacher à ſa Cour. Mahomet II. ayant pris Amaſtris appartenant aux Genois ſur les côtes de la Mer Noire, en fit paſſer preſque tous les habitans à Conſtantinople l'an 1460. En 1514. Selim s'étant rendu le maître de Tauris en Perſe, en amena tous les ouvriers : Barberouſſe y faiſoit ſouvent conduire les peuples de l'Archipel dont il avoit ſoûmis les Iſles: en 1537. il y fit paſſer 16000. priſonniers de Corfou : dans les dernieres guerres d'Hongrie combien n'y a-t-on pas amené de gens de tout ſexe?

Les premieres promenades qne les Etrangers font dans Conſtantinople, ſont ordinairement deſtinées à la viſite des Moſquées Royales : il y en a ſept qui portent ce nom. Ces bâtimens très-beaux dans leur genre, ſont tout à fait finis, & parfaitement bien entretenus, au lieu qu'en France nous n'avons preſque point d'Egliſe achevée : ſi la nef eſt eſtimée par ſa grandeur & par la beauté de ſon cintre, le chœur eſt imparfait; ſi ces deux parties ſont finies, le frontiſpice n'eſt pas commencé : la plûpart de nos Egliſes ſur tout dans Paris, ſont entourées de bâtimens profanes, on loge des familles entieres entre les arc-boutans, on profite du moindre anvent pour y dreſſer des boutiques; ces Egliſes n'ont ſouvent ni place ni avenuë. Les Moſquées de Conſtantinople au contraire ſont iſolées & renfermées dans des cours ſpacieuſes, plantées de

beaux

*Greques de Constantinople.*

*Femmes Gréques en Robbe fourrée.*



beaux arbres, ornées de belles fontaines : on ne ſouffre point de chiens dans les Moſquées, perſonne n'y cauſe & n'y commet d'irréverence, elles ſont bien rentées & beaucoup plus riches que nos Egliſes : quoique l'architecture n'en ſoit pas comparable à la nôtre, elles ne laiſſent pas de frapper par leur grandeur & par leur ſolidité. On execute bien les domes dans tout le Levant, ceux des Moſquées ſont d'une juſte proportion, & accompagnez d'autres petits dômes qui les font paroître bien nourris & point du tout élancez ; il n'en eſt pas de même de leurs minarets, qui ſont des aiguilles auſſi hautes que nos clochers & auſſi menuës, pour ainſi dire, que des quilles ; ces minarets ſervent d'un grand ornement aux Moſquées & aux villes : cependant quoique nous n'ayons pas d'ouvrage ſi hardi parmi nous, nos yeux ſont faits à nos clochers, & nos oreilles au ſon de nos cloches, qui ſont plus harmonieuſes que les chanſons des *Muefins*, c'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui annoncent en chantant du haut des minarets, les heures des prieres.

Sainte Sophie eſt la plus parfaite de ces Moſquées : ſa ſituation eſt avantageuſe, car elle ſe trouve dans un des plus beaux endroits de Conſtantinople ſur le haut de l'ancienne ville de Byzance & de la colline qui vient fondre dans la mer par la pointe du Serrail : cette Egliſe qui eſt ſans doute le plus bel édifice du monde, après Saint Pierre de Rome, paroît furieuſement lourde en dehors, & ne montre rien de fort magnifique, le plan en eſt preſque quarré, & le dôme qui eſt la ſeule piece de remarque, s'appuye en dehors ſur quatre arc-boutans qui ſont effroyables par leur maſſe : ce ſont des eſpeces de tours très-maſſives, qu'on a été obligé de faire après coup pour ſoûtenir ce grand corps de bâtiment & le rendre inébranlable, dans un pays où les tremblemens de terre renverſent ſouvent des villes entieres.

Le frontiſpice n'a rien de ſuperbe, ni qui réponde à l'idée qu'on a de ſainte Sophie : on entre d'abord dans un portique d'environ ſix toiſes de large, qui a ſervi de veſtibule dans le temps des Empereurs Grecs : ce portique communique à l'Egliſe par neuf portes de marbre, dont les batans de Bronze relevez de bas-reliefs, ſont d'une grande magnificence ; on voit encore ſur celles du milieu quelques figures à la Moſaïque, & même quelques peintures ; le veſtibule eſt joint à un autre qui lui eſt parallele, mais qui n'a que cinq portes de bronze ſans bas-reliefs ; les batans étoient ſeulement chargez de croix, dont les Turcs n'ont laiſſé que les poteaux : on n'entre pas de front dans ces deux veſtibules, mais ſeulement par des portes ouvertes ſur les côtez, & ſuivant les regles de l'Egliſe Greque, ils étoient neceſſaires pour faire placer ceux que l'on diſtinguoit, ou par les ſacremens qu'ils devoient recevoir, ou par des penitences publiques qu'ils devoient ſubir. Les Turcs ont bâti un grand cloître parallele à ces veſtibules, pour loger les Officiers de la Moſquée.

[a] Un dôme d'une ſtructure admirable tient lieu de nef ; au pied de ce dôme regne une colonnade qui porte une galerie de cinq toiſes de largeur, dont la voute eſt très-belle. Dans l'eſpace qui eſt entre les colonnes, le parapet eſt orné de croix en bas-relief, que les Turcs ont fort maltraitées, quelques-uns l'appellent la galerie de Conſtantin ; elle étoit deſtinée autrefois pour les femmes. A la naiſſance & ſur la corniche du dôme regne une autre petite galerie, ou plûtôt une baluſtrade qui n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour laiſſer paſſer une perſonne, & l'on en a pratiqué une autre par deſſus celle-ci : ces baluſtrades ſont un effet merveilleux dans le temps du Ramezan, car elles ſont toutes garnies de lampes. A peine les colonnes de ce dôme ont-elles du renflement, & leurs chapiteaux nous parurent d'un ordre ſingulier, moins beau pourtant que ceux qu'on obſerve pour les nôtres : le dôme a 18. toiſes dans œuvre, & s'appuye ſur quatre gros piliers d'environ huit toiſes d'épaiſſeur, la voute paroît une demi ſphére parfaite, éclairée par 24. fenêtres diſpoſées dans la circonférence.

De la partie orientale de ce dôme, on paſſe tout de plein pied dans le demi-dôme qui termine l'édifice. [b] Ce dôme ou coquille étoit le ſanctuaire des Chrétiens, & le maître autel y étoit placé : Mahomet II. s'étant rendu le maître de la ville, s'y aſſit les pieds croiſez à la maniere des Turcs, il y fit ſa priere, le fit razer, & fit attacher à un des piliers où étoit le thrône du Patriarche, une belle piéce d'étoffe relevée en broderie de chiffres, & de caracteres Arabes, qui avoit ſervi de portiere à la Moſquée de la Méque. Voila quelle fut la dédicace de Sainte Sophie. On ne trouve à preſent dans ce ſanctuaire, que la [c] niche où l'on met l'Alcoran : elle regarde la Méque, & les Muſulmans ſe tournent toûjours de ce côté-là, quand ils font leurs prieres ; la chaiſe du Moufti n'eſt pas loin de là, elle eſt élevée de pluſieurs marches, & à côté il y a une eſpece de tribune, où ſe mettent les Officiers deſtinez pour reciter certaines prieres.

Cette Moſquée bâtie en croix Gréque, c'eſt-à-dire racourcie & preſque quarrée, a dans œuvre 42. toiſes de long, ſur 38. toiſes de large : le dôme occupe preſque tout ce quarré. On m'a aſſuré qu'on y comptoit juſques à 107. colonnes de differens marbres, de porphyre ou de granit d'Egypte, car nous n'eûmes pas le temps de les compter. Tout le dôme eſt revêtu ou pavé de pluſieurs ſortes de marbre : les incruſtations de la galerie ſont des

[a] Τοῦλος καὶ θόλος trullus, tholla, hemiſpherium, teſtudo. Ἡμισφαιρικὸς εἶκος. *Heſych.* un dôme.

[b] *L'eſpace qui eſt entre le dôme & le demi dôme, s'appelle* Κόγχη, *ſolæ, ſemicirculus.*

[c] Maharab. Mirabé. Marabé. Guchlé.

des Moſaïques faites la plûpart avec des dez de verre qui ſe détachent tous les jours de leur ciment, mais leur couleur eſt inalterable : ces dez de verre ſont de veritables doublets, [a] car la feuille colorée de differente maniere, eſt couverte d'une piece de verre fort mince collée par deſſus, il n'y a que l'eau bouillante qui la puiſſe détacher : c'eſt un ſecret connu & que l'on pourroit mettre en pratique ſi les Moſaïques revenoient à la mode parmi nous. Quoique l'application de ces deux pieces de verre qui renferment la lame colorée ſoit vetilleuſe, elle prouve que l'invention des doublets n'eſt pas nouvelle. Les Turcs ont détruit le nez & les yeux des figures que l'on y avoit repreſentées, auſſi-bien que le viſage des quatre Cherubins placez aux angles du dôme.

[b] Sainte Sophie n'eſt pas la premiere Egliſe qu'on ait bâtie ſous ce nom à Conſtantinople ; [c] le grand Conſtantin fut le premier qui y conſacra une chapelle *à la ſageſſe du Verbe incrée* ; mais ſoit que ce bâtiment fût trop petit, ou qu'il eût été renverſé quelque temps après par un tremblement de terre, [d] Conſtantius ſous fils fit bâtir une plus grande Egliſe à la place de la premiere : le ſanctuaire & la plus grande partie de cette Egliſe furent détruits ſous l'Empire [e] d'Arcadius dans la ſedition excitée contre Saint Jean Chryſoſtome Patriarche de Conſtantinople ; l'on aſſure même que ce furent ceux [f] de ſon parti qui y mirent le feu : elle fut encore brûlée ſous Honorius, & rétablie par le jeune Theodoſe ; mais la cinquiéme année de l'Empire de Juſtinien, l'incendie qui déſola une grande partie de la ville, n'épargna pas ſainte Sophie dans cette [g] ſedition où Hypatius fut fait Empereur malgré lui. Juſtinien ayant appaiſé la ſedition & puni les coupables, fit la même année conſtruire le ſuperbe [h] édifice qui ſubſiſte encore à preſent. [i] Mr. du Cange prouve qu'il fut fini en cinq ans, & non pas en dix-ſept comme quelques Auteurs Grecs l'ont écrit : l'Empereur en fut ſi ſatisfait, qu'il ne put pas s'empêcher de crier, [k] *je t'ai ſurpaſſé Salomon* : cependant la 32. année du regne de Juſtinien, un tremblement de terre renverſa le demi-dôme, dont la chûte écraſa l'autel ; il fut relevé & l'Egliſe conſacrée de nouveau. Zonare remarque que Juſtinien fit grand tort aux belles Lettres, pour trouver des fonds pour ce bâtiment, car il y employa les appointemens que l'on donnoit aux Profeſſeurs de toutes les villes de l'Empire. Pour ſatisfaire ſa paſſion de bâtir, il n'épargna pas même la Statuë d'argent de Theodoſe qu'Arcadius avoit fait dreſſer, & qui peſoit 7400. livres. Pour couvrir le dôme de Sainte Sophie, Juſtinien employa les canaux de plomb qui ſervoient à conduire la plûpart des eaux de la ville. Les principaux Architectes qui travaillerent à cette celebre Egliſe furent, [l] Anthemius de Tralles, & Iſidore de Milet : le premier paſſoit pour le plus grand Mechanicien de ſon temps, peut-être avoit-il le ſecret de la poudre à canon, car [m] Agathias aſſure qu'il imitoit parfaitement bien le tonnerre, la foudre & les tremblemens de terre ; l'Empereur Baſile le Macedonien fit aſſurer le demi-dôme occidental qui s'étoit entr'ouvert en pluſieurs endroits ; enfin un autre tremblement de terre endommagea tellement cette Egliſe ſous l'Imperatrice Anne & Jean Paleologue ſon fils, qu'elle ne put être rétablie qu'avec beaucoup de temps & de dépenſe : c'eſt pour cela que le mariage de l'Empereur & [n] d'Helene fille de Cantacuzene, fut celebré dans l'Egliſe des Blaquernes dediée à la ſainte Vierge. Mahomet II. trouva Sainte Sophie ſi belle, qu'il la fit reparer, & depuis ce temps-là, les Turcs la conſervent avec beaucoup de ſoin.

En ſortant de Sainte Sophie, on nous conduiſit à 30. ou 40. pas de l'Egliſe, pour nous montrer les [o] mauſolées de quelques Princes Othomans, ce ſont quatre petits bâtimens aſſez bas, terminez en dômes couverts de plomb, ſoutenus par des colonnes poſées ſur un plan exagone : les baluſtrades ſont de bois, & les cercueils ſont couverts de drap ſans broderie, les Empereurs ne ſont diſtinguez de leurs femmes que par leur Turban qui eſt ſur un pilier à la tête du cercueil, & ce cercueil eſt un peu plus gros, de même que les flambeaux qui brûlent à chaque bout. Il n'y a point de flambeaux au cercueil du frere de Sultan Mourat, quoiqu'il y en ait à ceux de toutes les femmes du Grand Seigneur. On nous fit remarquer des mouchoirs en maniere de cravate autour du col des repreſentations de 120. enfans de cet Empereur, qui furent tous étranglez en un jour par l'ordre de ſon Succeſſeur. Le marbre n'a pas été épargné dans ces mauſolées qui ſont éclairez jour & nuit, non ſeulement par les flambeaux des cercueils, mais encore par pluſieurs lampes : on a pris ſoin auſſi d'y attacher avec des chaînes pluſieurs Alcorans, pour en faciliter la lecture à ceux qui viennent faire leurs prieres. Outre les perſonnes qui prient par dévotion, il y a comme dans les autres mauſolées, des pauvres de fondation entretenus dans un Hôpital qui eſt tout auprès ; ces pauvres ont des chapelets de

a Κατεχρύσωσε τὰ ὑφα ἐξ ὑαλίου χρυσοῦ λαμπρότατα. *Anonym. deſcript. Conſtant.*
b Ἁγία Σοφία.
c *Theophan. Cedren. Glycas. Paul. Diac. lib. 2. Nicephor. Calliſt. lib. 7. cap. 49.*
d *Socrat. l. 2. c. 16. Philoſtorg. lib. 3. cap. 3. Nicephor. Calliſt. lib. 9. c. 9.*
e *Socrat. lib. 6. cap. 16.*
f Λοιπόται

g *Appellée* Nika.
h *Manuel. Chryſol. de adif. elegant.*
i *In notis in Bandelm.*
k Νενίκηκά σε Σολομών. Vide te Salomon. *Codin. de Orig. Conſtant.*
l *Procop. de adif. Juſt. lib. 2. cap. 3.*
m *Lib. 5.*
n *Cantacuz. lib. 4. cap. 5. Leunel. Hiſt. Muſulm. 582.*
o Turbé.

de bois, dont les grains ſont gros comme des balles de mouſquet. J'ai oublié les noms des autres Sultans qui ſont dans ces Mauſolées, il me ſemble qu'on nous parla de Sultan Selim, & de Sultan Muſtapha.

A quelques pas de-là ſe voit une vieille tour, que l'on prétend avoir ſervi d'Egliſe aux Chrétiens; on y nourrit pluſieurs bêtes, & c'eſt comme une petite ménagerie du Grand Seigneur, où l'on enferme des Lions, des Leopards, des Tigres, des Loups-cerviers, des Chacals : ces derniers participent du Renard & du Loup, & crient la nuit comme des enfans tourmentez de tranchées. On conſerve dans ce lieu la peau d'une Geraſe qui ſe promenoit dans les ruës de Conſtantinople en quêtant avec ſa tête aux fenêtres des maiſons où il y avoit du monde qui l'appelloit: on dit que cette peau eſt blanche, griſâtre en quelques endroits, avec de groſſes tâches fauves; on dit auſſi que cet animal eſt de la taille d'un cheval, mais qu'il a la croupe baſſe & comme avalée.

On doit regarder les autres Moſquées Royales de Conſtantinople, comme des copies de Sainte Sophie, & qui approchent plus ou moins de cet original : ce ſont des dômes d'une fort belle apparence, accompagnez de pluſieurs autres dômes plus petits : le bâtiment eſt toûjours iſolé & enfermé dans une grande cour plantée, dans laquelle ſe trouvent des fontaines, des cabinets, & toutes les commoditez neceſſaires pour l'exercice de la Religion Mahometane. Quant aux minarets, c'eſt-à-dire ces aiguiles menuës où un Chantre monte pour annoncer la priere, il n'eſt point de Moſquée Royale qui n'en ait au moins deux, quelques-unes en ont quatre & même juſques à ſix.

On en voit autant à la Moſquée neuve, bâtie par Sultan Achmet : à l'Atmeidan ou *place aux chevaux*, qui eſt l'ancien hyppodrome, chacun des minarets de cette Moſquée a trois galeries de pierre travaillées à jour dans le goût du païs : la cour en eſt fort belle, c'eſt un quarré long, embelli de quelques arbres : avant que d'entrer dans la Moſquée, on paſſe par un periſtyle qui eſt une eſpece de cloître avec pluſieurs arcades couvertes de leurs petits dômes revêtus de plomb & ſoutenus par des colonnes : le pavé eſt d'un fort beau marbre, de même qu'une fontaine heragone qui en occupe le milieu, & qui eſt couverte d'un dôme formé par des grilles de fer doré : le grand dôme qui fait la principale partie de la Moſquée, eſt entouré de quatre petits dômes en cul de four, & ſoûtenu par quatre piliers de marbre blanc de dix toiſes de circonference, ſur onze ou douze de hauteur, avec des canelures en demi boſſe, au lieu d'être creuſes. En dehors cet édifice eſt

ſupporté par quatre tours ſolides qui tiennent lieu d'arc-boutans. Cette Moſquée & les autres Moſquées Royales que les Muſulmans ont fait bâtir, ſont éclairées par beaucoup plus de lampes que Sainte Sophie, & l'on a placé parmi les lampes de la Moſquée neuve, des boules de criſtal, des luſtres, des œufs d'Autruche, & quelques autres pieces pour égayer la vûë. On y remarque deux globes de verre, dans l'un deſquels on a conſtruit une galere, en conduiſant avec des pincettes les pieces neceſſaires & les appliquant les unes contre les autres : dans l'autre globe on a repreſenté en bas-relief avec une patience admirable, le plan de la Moſquée. Le Turbé ou le Mauſolée de Sultan Achmet, eſt ſur le derriere de la Moſquée du côté du nord.

De toutes les Moſquées de Conſtantinople, il n'y en a aucune qui approche plus de Sainte Sophie par la beauté de ſon dôme, que la Solymanie, fondée par Solyman II. le plus magnifique de tous les Sultans : on peut dire même qu'elle ſurpaſſe Sainte Sophie par les dehors, car ſes arc-boutans lui ſervent d'ornement; ſes fenêtres ſont plus grandes & mieux diſpoſées ; les galeries qui regnent d'un arc-boutant à l'autre, plus régulieres & plus ſuperbes : tout l'édifice eſt bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcedoine. L'indiſpenſable neceſſité où ſont les Muſulmans de faire leurs ablutions, les oblige à conſtruire de grands cloîtres auprès des Moſquées Royales : la fontaine eſt toûjours placée au milieu, & les endroits pour ſe laver ſont aux environs : celle qui eſt dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines. La cour qui la renferme eſt très-belle & plantée d'arbres; le principal dôme eſt un peu moindre que celui de Sainte Sophie, mais il eſt dans les mêmes proportions, auſſi bien que les douze petits dômes qui ſont autour. A l'égard des minarets, il y en a quatre : les deux qui ſont à l'entrée du periſtyle ſont plus petits que les autres, & n'ont que deux galeries ; ceux qui ſont attachez à la Moſquée en ont trois & ſont plus élevez.

Le Mauſolée du Sultan Fondateur & celui de la Sultane ſon épouſe ſont derriere la Moſquée ſous des dômes fort propres & fort riches ; le cercueil de Solyman eſt couvert d'une belle portiere en broderie, repreſentant la ville de la Méque d'où elle a été apportée. On a mis à la tête du cercueil le turban de ce Prince avec deux aigrettes garnies de pierreries : pluſieurs gros cierges & quantité de lampes brûlent en ce lieu, on y voit des Alcorans attachez avec des chaînes, & des perſonnes gagées pour les lire : les Turcs croyent que les prieres ſoulagent les morts, quoiqu'ils n'en faſſent pas un article de foi. Cette Moſquée eſt ſur un colline dans le quartier du vieux Serrail, bâti par Mahomet II.

La Validée qui porte le nom de la Validé ſa Fondatrice, femme d'Ibrahim & mere de Mahomet IV. eſt encore un bel édifice placé ſur le port auprès du Serrail. Cette Moſquée eſt enfermée par les murs de la ville au ſeptentrion & au couchant ; au midi par le Mauſolée & par le bazar de la même Sultane. Elle eſt compoſée d'un grand dôme & de quatre demi-dômes diſpoſez en croix ſur les côtez, & les intervalles des demi-dômes ſont remplis par quatre autres dômes plus petits : en dedans elle eſt revêtuë de belle fayence, mais ſa colonnade eſt de marbre avec des Chapiteaux à la Turque ; la plûpart des colonnes ont été apportées des ruines de Troye : les lampes, les luſtres, les boules d'yvoire, les globes de cryſtal ſont d'un grand ornement dans le temps des illuminations qui s'y font pendant la priere : le periſtyle qui eſt ſur le devant de la Moſquée, eſt couvert de ſes dômes, embelli de colonnes de marbre blanc, entremêlées de quelques-unes de marbre gris. Tout l'ouvrage paroît plus délié que celui des autres Moſquées, & n'a rien de gothique, quoiqu'il ſoit beaucoup dans le goût Turc; les cintres des portes & des fenêtres ſont d'une aſſez bonne architecture ; ſes deux minarets ont chacun trois galeries bien ouvragées : il eſt même ſurprenant que les Turcs qui font ſi rarement de ces ſortes d'édifices, ayent des Architectes aſſez habiles pour les executer.

La ſituation de cette Moſquée qui eſt tout-à-fait ſur la vûë du Serrail, & dans l'endroit de la ville le plus fréquenté, fait qu'on la préfere aux autres les jours de réjoüiſſances publiques : on ne ſe contente pas de couvrir de lampes les galeries de ſes minarets, on tend à differentes hauteurs pluſieurs cordes d'une de ces aiguilles à l'autre ; non ſeulement ces cordes ſoûtiennent le nom & le chiffre du Grand Seigneur, repreſentez en feu par de petites lampes, mais on y voit auſſi la repreſentation des villes & des principales victoires qui donnent lieu à la fête.

Tout brille dans ces illuminations juſques aux croiſſants. Si les anciens Byzantins revenoient au monde, ils admireroient ſans doute la prodigieuſe grandeur de leur ville qui s'étend aujourd'hui juſques au fond du port, au lieu que de leur temps elle n'en occupoit que l'entrée du côté du midi; mais ils ne ſeroient pas ſurpris d'y voir le croiſſant, car c'étoit le ſymbole de Byzance. Nous en apprenons la raiſon par Etienne le Geographe natif de cette ville. Philippe de Macedoine pere d'Alexandre, trouvant de grandes difficultez à continuer le ſiege de a Byzance, fit travailler pendant une nuit fort obſcure à des mines pour faire une breche propre à faire entrer des troupes dans la place, ſans que les ennemis s'en aperçûſſent ; mais heureuſement pour les aſſiegez, la lune étant venuë à paroître, découvrit les travailleurs, & fit avor-

a *Stephan. Byzant.*

vorter ce deſſein. Les habitans par reconnoiſſance dreſſérent une ſtatuë à Hecate ſur le port; & ce lieu qu'on appelloit *Boſphore*, parce qu'un jour de marché un bœuf avoit paſſé à la nâge du côté d'Aſie, fut depuis appellé *Phoſphore*; à cauſe de Diane [a] *Porte-lumiere*: il y a même beaucoup d'apparence que l'Egliſe de Sainte Photine de Topana, a été bâtie ſur les débris de quelque Temple de la même Diane. [b] Triſtan a donné le type d'une belle médaille de Trajan, au revers de laquelle on voit le croiſſant ſurmonté par une étoile, & la légende exprime que la ville fut ſauvée à la faveur de ce croiſſant, ou par le ſecours de Diane dont il étoit le ſymbole. Il y a pluſieurs médailles du même type dans le cabinet du Roi à la légende des [d] Byzantins, aux têtes de Diane, de Trajan, de Julia Domna femme de Severe: ainſi les Turcs n'ont fait qu'adopter le croiſſant, & ils l'ont trouvé en pluſieurs endroits des plus anciens bâtimens de la ville.

Parmi les Sultanes qui ont manié les affaires de la Porte, la Validé Fondatrice de la Moſquée que l'on vient de décrire, étoit d'une habileté extraordinaire, & elle s'étoit fait un credit incroyable: elle choiſit l'endroit de Conſtantinople le plus avantageux pour y faire éclater ſa magnificence; mais avant elle on n'a point d'exemple dans l'Empire qu'aucune Sultane ait eu le privilege de faire élever une Moſquée Royale; car pour celle de Saint François, outre qu'elle n'eſt pas Royale, la mere du Sultan Achmet III. à preſent regnant, n'a fait que convertir en Moſquée ordinaire, l'Egliſe des Religieux Italiens de l'Ordre de Saint François du fauxbourg de Galata.

Peu de choſe ſuffit pour l'entretien d'une Moſquée ordinaire; mais pour les Moſquées Royales, les Sultans même ſuivant leur Loi, ne ſçauroient en faire bâtir une, qu'après de grandes conquêtes ſur les ennemis de l'Empire, & il faut que ces conquêtes ſoient capables de fournir aux frais exceſſifs de la conſtruction de ces bâtimens & de leur dotation: c'eſt pour cette raiſon que Sultan Achmet ayant fait bâtir la Moſquée neuve contre le ſentiment des Docteurs de la Loi, qui lui avoient repreſenté inutilement que n'ayant pris ni villes ni châteaux il ne devoit pas entreprendre un bâtiment de telle dépenſe; ces Docteurs nommérent la Moſquée *le Temple de l'Incredule.*

Il faut pour l'entretien de ces Moſquées, des ſommes ſi conſiderables, qu'elles conſomment le tiers de ce que raportent les terres de l'Empire. Le Kiſlar Aga, ou Chef des Eunuques noirs, en a la Surintendance; c'eſt lui qui diſpoſe de toutes les Charges Eccleſiaſtiques des Moſquées Royales: les principales ſont à Conſtantinople, à Andrinople, à Pruſa. On aſſûre que le revenu de Sainte Sophie, eſt de 800. mille livres. Le Grand Seigneur paye pour le fond ſur lequel le Serrail eſt bâti, mille & un aſpre par jour. Ces revenus ſont deſtinez pour l'entretien des bâtimens, pour les gages des Officiers de la Moſquée, pour la nourriture des pauvres qui ſe preſentent à la porte à certaines heures du jour, pour les hôpitaux des environs, pour les Ecoliers que l'on éleve & que l'on inſtruit dans la Loi de Mahomet, pour ſoulager les artiſans qui ſont en neceſſité & pour les beſoins des pauvres honteux: le reſte eſt mis dans le threſor de la Moſquée, pour ſubvenir aux accidens imprévûs, tels que ſont la chûte des bâtimens, & le dommage des incendies. Ce threſor de même que celui des autres Moſquées eſt conſervé dans le château des ſept Tours, & le Grand Seigneur n'y peut toucher en conſcience, que dans des occaſions preſſantes pour la conſervation de la Religion. Les villages dont les revenus appartiennent aux Moſquées Royales, ont de grandes franchiſes, les habitans ſont exempts de gens de guerre, & à couvert des oppreſſions des Pachas, qui dans leurs routes s'en détournent ordinairement.

Dans les autres villes de l'Empire, toutes les maiſons payent [e] un cens annuel que doit la place de chaque maiſon pour l'entretien des Moſquées. Sainte Sophie tire le cens ou vacouf de Smyrne, la Validée celui de Rodoſto, Sultan Bajazet celui d'Andrinople, les Moſquées d'Andrinople jouïſſent du cens de Galata. Lorſque les Grecs, les Juifs, & les Armeniens meurent ſans enfans mâles, la Moſquée acquiert la maiſon, outre le cens qu'elle en retiroit auparavant; mais parmi les Turcs, les freres & les parens heritent de la maiſon, & ne payent que le cens à la Moſquée. Pour amortir ce cens il eſt permis d'achetter au profit de la Moſquée des boutiques ou d'autres effets qui rendent l'équivalent du vacouf.

Les autres Moſquées Royales ne ſont pas ſi conſiderables que celles dont on vient de parler: elles portent le nom de leurs Fondateurs, *Sultan Bajazet*, *Sultan Selim*, *Sultan Mahomet*. La Moſquée d'Ejoup n'eſt pas regardée comme un bâtiment Royal, quoiqu'elle ait été bâtie par Mahomet II. qui fit reparer toute la ville, & fonda pluſieurs colleges. Cette Moſquée conſiſte en un ſeul dôme qui n'eſt celebre que par la céremonie que l'on y fait du couronnement du nouveau Sultan; la céremonie n'eſt pas longue, il ne s'agit ni de couronnes, ni d'autres ornemens Royaux. L'Empereur monte dans une tribune de marbre, où le Moufti lui met le ſabre au côté, car on prétend que ce ſabre le rend maître de la terre, & que les autres Rois ſont au deſſous de lui dès le moment qu'il le tient à ſon



a Ἑκάτη Λαμπαδηφόρος.
b *Comment. Hiſt. Tom.* 1.
c BYZANTINH ΣΩT. Byzantina ſervatrix.

d BYZANTIΩN.
e Wacfi ou Vacouf.

côté : en effet à la cour du Grand Seigneur tous les autres Rois ſont appellez *Sultanons*, excepté le Roi de France à qui ils donnent le nom de *Padiſcha* qui ſignifie Empereur. La Moſquée d'Ejoup eſt à l'embouchûre des eaux douces, & les Turcs conſidérent Ejoup comme un grand Prophete & un grand Capitaine. Ils conviennent pourtant qu'il échoua devant Conſtantinople, & qu'il y fut tué à la tête d'une armée de Sarraſins qu'il commandoit. Son ſepulchre n'eſt pas moins frequenté que ceux des Sultans : on y prie continuellement & ces ſortes de priéres font vivre bien de gens en Turquie.

De la Moſquée d'Ejoup, nous allâmes du côté de terre le long des murailles de la ville, voir un vieux édifice ruiné qu'on appelle le Palais de Conſtantin, mais qui n'a rien de conſiderable : c'eſt une maſure éloignée des murailles, d'environ 400. pas ; il y reſte deux colonnes qui ſoûtenoient un balcon au deſſus de la porte qui conduiſoit d'une cour au corps du Palais ; cet édifice a plûtôt l'apparence de quelque tribunal où l'on montoit par un eſcalier de marbre dont on voit encore quelques marches ; & c'eſt, peut-être, le reſte de quelque maiſon que Conſtantin Porphyrogenete avoit fait bâtir, car le Palais du grand Conſtantin étoit dans la premiere region de la ville où eſt preſentement le Serrail. [a] Zozime aſſûre qu'il n'y en avoit pas de plus beau dans Rome. Codin l'appelle *le Palais de l'Hippodrome.*

Nous traverſâmes enſuite le quartier de Balat pour deſcendre au port qui eſt une des merveilles de la ville. Les Empereurs Grecs ſe divertiſſoient autrefois à chaſſer à Balat. C'eſt pour cela qu'on l'appelle encore en Grec vulgaire *le Parc* ou [b] *le Chaſſeur.* Il n'y a que l'Egliſe Patriarcale qui puiſſe y arrêter les étrangers par ſon nom plûtôt que par ſa beauté ; elle n'eſt diſtante que de 200. pas du port. Les Grecs n'oſeroient faire aucune dépenſe à cette Egliſe, quand même ils ſeroient aſſez riches, car les Turcs ne manqueroient pas de s'approprier l'argent que l'on deſtineroit pour un pareil ouvrage.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

a Βασιλεια και το παλλαδιον του Ιπποδρομου. *Hiſt. lib.* 2.
b Κυνηγε.
c Πατριαρχειον.

# RELATION
## D'UN
# VOYAGE
# DU LEVANT,
## *FAIT PAR ORDRE DU ROI,*
## CONTENANT

L'Hiſtoire Ancienne & Moderne de pluſieurs Iſles de l'Archipel, de Conſtantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perſe & de l'Aſie Mineure.

*AVEC*

*Les Plans des Villes & des Lieux conſiderables; le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.*

Enrichie de Deſcriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux; Et de pluſieurs Obſervations touchant l'Hiſtoire Naturelle.

*Par M.* PITTON DE TOURNEFORT,

*Conſeiller du Roi, Academicien Penſionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Botanique au Jardin du Roi, Lecteur & Profeſſeur en Medecine au College Royal.*

*TOME SECOND.*

A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE,

M. DCCXVIII.

# VOYAGE DU LEVANT, FAIT PAR ORDRE DU ROI.

## LETTRE XII.

*A Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majeſté, &c.*

### *CONTINUATION DE LA DESCRIPTION DE CONSTANTINOPLE.*

MONSEIGNEUR,

ON ne ſçauroit trop admirer le port de Conſtantinople. Nous en fîmes le tour en bateau par le plus beau temps du monde: ces bateaux ſont de petites gondoles d'une grande legereté & d'une propreté merveilleuſe: le nombre en eſt ſi grand qu'elles couvrent tout le port, ſurtout dans le trajet de Galata. Les anciens n'ont jamais mieux fait parler l'oracle d'Apollon, que lorſqu'ils lui firent répondre à ceux qui le conſultoient pour bâtir une ville dans ce quartier: *Arrêtez-vous*, dit la Pythoniſſe, *vis-à-vis le pais des Aveugles.* En effet le port de Calcedoine qui ſe trouve ſur la côte oppoſée, eſt ſi peu de choſe que ceux qui le choiſirent les premiers, meritent bien d'être traitez d'aveugles. Celui de Conſtantinople eſt un baſſin de ſept ou huit milles de circuit du côté de la ville, & il en a bien autant du côté des fauxbourgs; ſon entrée large d'environ 600. pas, commence à la pointe du Serrail, ou cap de Saint Dimitre ſitué au midi; c'eſt le [a] cap du Boſphore où étoit l'ancienne ville de Byzance: delà en tirant au couchant, le port s'étend en maniere d'une [b] corne courbée, que l'on peut comparer avec plus de raiſon à celle d'un bœuf, qu'à celle d'un cerf comme a fait [c] Strabon, car la côte n'a pas des recoins qui en puiſſent repreſenter les diviſions, il eſt vrai que Mr. Gilles remarque qu'il s'y eſt fait bien des changemens qui en ont détruit le contour. L'ouverture de ce port eſt au levant & regarde Scutari[d]; Galata & Caſſun-Pacha ſont au ſeptentrion; enfin ce port ſe termine au nord-nord-oueſt par le cul de ſac des eaux douces où ſe jette la riviere *Lycus*, compoſée de deux ruiſſeaux, dont le plus grand, ſur lequel eſt la [d] papeterie, vient de Belgrade, & [e] l'autre coule du nord-oueſt. Cette riviere après la jonction des ruiſſeaux, n'a qu'environ 50. pas de large plus ou moins en certains endroits: elle n'eſt pas navigable par tout, c'eſt pour cela qu'il y a des pieux qui marquent les endroits les plus ſûrs. Le ruiſſeau



a Promontorium Chryſoceras. *Plin. hiſt. nat. lib. 4. cap. 11.* Boſphorum χρυσοκέρω. *Solin. cap 16.*

b Κόλπος τῦ κέρατος. *Codin.*

c Κέρας τῶν Βυζαντίων. *Strab. Rerum Geogr. lib. 7. De Boſph. Thrac lib. 1. cap. 3.*

d Kiat-ana, Maiſon du papier: *le ruiſſeau s'appelle* Barbylès.

e Cydarus Machleva.

ruiſſeau qui vient du nord-oueſt n'eſt pratiquable aux bateaux, que juſques au village d'*Hali-beicui*. L'autre qui vient de Belgrade, l'eſt juſques au de-là de quatre milles: on paſſe ces deux ruiſſeaux ſur des ponts pour aller de Pera à Andrinople. [a] Apollonius de Thiane fit bien des cerémonies magiques ſur ces eaux: elles ſont d'un uſage merveilleux pour nétoyer le port, car deſcendant du nord-oueſt, elles lavent toute la côte de Caſſun-Pacha & de Galata, tandis qu'une partie des eaux du canal de la mer Noire, qui deſcendent du nord comme un torrent, ſelon la remarque de [b] Dion Caſſius, heurtent avec impetuoſité contre le cap du Boſphore, & ſe réfléchiſſent à droite vers le couchant: par ce mouvement elles entraînent la vaſe qui pourroit s'amaſſer ſur la côte de Conſtantinople, & par une méchanique naturelle, la pouſſent peu à peu juſques aux eaux douces: elles en ſuivent le courant, qui eſt ſenſible non ſeulement ſur les côtes de Caſſun-Pacha & de Topana; mais aſſez avant dans le canal de la mer Noire, à Topana, Fondukli, & Ortacui. La raiſon en eſt évidente, puiſque l'autre courant qui entre par la pointe du Serrail, les repouſſe & les oblige de remonter: ces eaux douces conſervent auſſi les bâtimens de mer: on a connu par expérience que les vaiſſeaux ſont moins ſujets à être vermoulus dans les ports où il y a de l'eau douce, que dans ceux où il n'y a que de l'eau ſalée; les poiſſons s'y plaiſent, davantage & y ſont d'un meilleur gout. [c] On s'eſt récrié de tout temps ſur la bonté des jeunes Thons que l'on appelle *Pelamides*, leſquels paiſſent, pour ainſi dire, par troupeaux dans le port de Conſtantinople: on les voit repreſentez ſur beaucoup de médailles à la legende des Byzantins, & aux têtes des Empereurs Caligula, Claude, Caracalla, Geta, Gordien Pie, Gallien, & des Imperatrices Sabine, Lucille, Criſpine, Julia Mœſa, & Julia Mamœa. Pline a remarqué que ſous l'eau, du côté de Calcedoine, il y avoit des rochers blancs qui effrayoient les Thons & les obligeoient de paſſer dans le port de Byzance; les Dauphins s'y jettent auſſi quelquefois en ſi grande quantité, qu'il en eſt tout couvert, on y pêche ſouvent ce [d] poiſſon, dont la défenſe eſt faite en maniere de ſcie, mais Pline a été trompé par ceux qui l'avoient aſſûré que ces rochers blancs détournoient les Pelamides d'aller juſques à Calcedoine, on y en pêche d'admirables & en grande quantité.

[e] Procope pour marquer la bonté du port de Conſtantinople, dit qu'il eſt *port par tout*: c'eſt-à-dire qu'on y mouille par tout: & c'eſt avec raiſon que cet Auteur remarque que les vaiſſeaux viennent mettre leur proüe à terre, tandis que la poupe eſt dans l'eau; comme ſi ces deux élemens ſe piquoient de rendre à l'envi leurs ſervices à la ville. Dans les endroits où il y a un peu moins d'eau, on paſſe ſur une planche pour entrer dans les plus gros bâtimens, ainſi l'on n'a pas beſoin de chaloupe pour les charger, ni pour les décharger. Goltzius rapporte une médaille de Byzas fondateur de Byzance, au revers de laquelle ſe voit une proüe de vaiſſeau. Il y a dans le cabinet du Roy deux médailles à la legende des Byzantins, ſur l'une deſquelles eſt repreſenté un vaiſſeau qui met à la voile; on voit ſur l'autre une figure la pique à la main, & qui paroît en ſentinelle ſur la proüe d'un navire. Tout cela montre que les Byzantins avoient le pied marin & qu'ils avoient ſçû profiter de la bonté de leur port: je m'étonne qu'ils n'ayent pas fait graver ſur leurs médailles ces galeres à deux gouvernails, l'un à la proüe & l'autre à la pouppe; il y avoit un timonnier ſur chacune de ces parties, comme [f] Xiphilin les décrit. Les galeres des Byzantins, dans le temps que cet Empereur aſſiegeoit leur ville, avançoient & reculoient en ligne droite par le moyen de ces deux piéces, ainſi l'invention de mettre deux timons à une galere n'eſt pas nouvelle. La deſcription de Byzance & de ce fameux ſiége, eſt un des beaux morceaux de l'antiquité. [g] Les Byzantins ſe ſignalerent par terre & par mer: leurs plongeurs ne ſe contentoient pas d'aller couper les ancres des vaiſſeaux & des galeres des aſſiégeans, mais ils les attachoient dans l'eau avec des cordes, par le moyen deſquelles ils les tiroient où ils vouloient: de telle ſorte qu'il ſembloit que ces bâtimens ſe venoient rendre d'eux-mêmes. Ils employoient les poutres de leurs maiſons pour conſtruire des vaiſſeaux, & les cheveux de leurs femmes pour faire des cordes: on les voyoit lancer dans les tranchées des ennemis les Statuës qui ſervoient d'ornement à leurs villes, & après avoir conſumé tout le cuir qui s'y trouva, ils s'entredévoroient eux-mêmes.

Si les les Turcs s'attachoient à la navigation, ils pourroient s'y rendre formidables: car ils ont les plus beaux & les meilleurs ports de la Mediterannée; ils ſeroient les maîtres de tout le commerce d'O-

a *Scriptor. poſt Theophan.*
b *Apud Xiphil.*
c Cordyla appellantur parvi, qui fœtas redeuntes in mare autumnò conſectantur. Limoſæ verò à fœto Pelamides incipiunt vocari, & cùm annum exceſſere tempus, Thynni. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. cap. 15.* BYZANTION. *Hiſt. nat. lib. 9. cap. 15.*
d Priſtis.
e Δύσιν δὲ λέγει τὴν ἑσπέραν ἐνταῦθα. *De ædif. Juſt. lib. 1. cap. 3.*
f *Abregé de la vie de l'Empereur Severe.*
g *Xiphilin. Zonar. Hiſt. lib. 12.*

d'Orient à la faveur des ports de la mer Rouge, qui leur ouvriroient la porte des Indes Orientales, de la Chine, & du Japon, où les vaiſſeaux des Chrêtiens ne ſçauroient atteindre qu'après avoir paſſé & répaſſé le cap de Bonne-eſperance; mais les Turcs ſe croyent trop heureux de reſter chez eux, & d'y voir venir toutes les Nations du monde pour faire commerce.

Il n'y a que le vent d'eſt qui ſoit capable de troubler le port de Conſtantinople, ſon ouverture étant tout à fait expoſée au levant: ce vent en agite quelquefois les eaux & les repouſſe avec violence vers le couchant; on l'apprehende ſur tout pendant la nuit, parce qu'il faut ranger les bâtimens à la côte de Galata & de Caſſun-Pacha. Les matelots dans ce temps-là ne ceſſent de crier, ſuivant leur coûtume; car ils ne ſçauroient faire aucune manœuvre ſans bruit, & leurs cris joints aux abboyemens des chiens dont les ruës ſont pleines, font un tintamarre ſi effroyable, qu'on croiroit la ville prête à s'abîmer, ſi l'on n'étoit prévenu de ce qui le cauſe.

[a] On n'eſt pas même exempt de cette allarme dans le Serrail: car ce Palais eſt à gauche tout à l'entrée du port, & occupe la place de l'ancienne ville de Byzance ſur la pointe de la preſqu'Iſle de Thrace, où eſt préciſément le Boſphore. Le Serrail qui eſt l'ouvrage de Mahomet II. a près de 3. milles de circuit: c'eſt une eſpéce de triangle, dont le côté tenant à la ville eſt le plus grand; celui qui eſt mouillé par les eaux du Boſphore eſt à l'eſt, & l'autre qui forme l'entrée du port eſt au nord: les appartemens ſont ſur la hauteur de la colline & les jardins ſur le bas juſques à la mer: les murailles de la ville flanquées de leurs tours, ſe joignant à [b] la pointe de Saint Dimitre, font l'enceinte de ce Palais du côté de la mer. Quelque grande que ſoit cette enceinte, les dehors du Palais n'ont rien de rare, & s'il faut juger de la beauté des jardins par les Cyprés que l'on y découvre, on conviendra qu'ils ne ſont pas mieux entendus que ceux des particuliers. On affecte de planter dans le Serrail des arbres toûjours verds pour dérober aux habitans de Galata & des autres lieux voiſins, la vûë des Sultanes qui s'y promènent.

Quoique je n'aye vû que les dehors du Serrail, je ſuis perſuadé que l'interieur de ce Palais, n'a rien de ce que nous appellons ſuperbe & magnifique; parce que les Turcs ne ſçavent gueres ce que c'eſt que magnificence en bâtimens, & ne ſuivent aucune regle de bonne architecture: s'ils ont fait de belles Moſquées, c'eſt qu'ils avoient un beau modelle devant leurs yeux, qui étoit l'Egliſe de Sainte Sophie: encore ne faudroit-il pas ſuivre un pareil modelle pour bâtir des Palais ſuivant les regles de la bonne architecture. On s'apperçoit aiſément en voyant les grands combles des Kioſc ou Pavillons Turcs, que l'on commence à s'éloigner d'Italie, & s'approcher de la Perſe, & même de la Chine.

Les appartemens du Serrail ont été faits en differens temps, & ſuivant le caprice des Princes & des Sultanes: ainſi ce fameux Palais eſt un aſſemblage de pluſieurs corps de logis entaſſez ſouvent les uns ſur les autres, & ſéparez en quelques endroits. On ne doute pas que les appartemens ne ſoient ſpacieux, commodes, richement meublez. Leurs plus beaux ornemens ne conſiſtent ni en tableaux, ni en ſtatuës; ce ſont des peintures à la Turque, parquetées d'or & d'azur, entremêlées de fleurs, de païſages, de culs de lampes, & de cartouches chargez de ſentences Arabes, comme dans les maiſons des particuliers de Conſtantinople: les baſſins de marbre, les bains, les fontaines jailliſſantes, font les délices des Orientaux, qui les placent aux premiers étages ſans craindre de trop charger le plancher: c'étoit auſſi le goût des Sarraſins & des Maures, comme il paroît par leurs anciens Palais, & ſur tout par celui de l'Alhambra qui eſt à Grenade en Eſpagne, où l'on montre encore aujourd'hui comme un prodige d'Architecture, [c] le pavé de la ſale des Lions, qui eſt fait de plaques de marbre plus grandes que celles des tombes de nos Egliſes.

S'il y a quelques beaux morceaux dans le Serrail, ce ſont des piéces que les Ambaſſadeurs des Princes y ont fait apporter, comme des glaces de France & de Veniſe, des tapis de Perſe, des vaſes d'Orient. On dit que la plûpart des pavillons y ſont ſoûtenus par des arcades, au deſſous deſquelles ſont les logemens des Officiers qui ſervent les Sultanes. Ces Dames occupent les deſſus, qui ſont ordinairement terminez en dômes couverts de plomb, ou en pointes chargées de croiſſants dorez: les balcons, les galeries, les cabinets, les belveders, ſont les endroits les plus agréables de ces appartemens; enfin à tout prendre, de la maniere qu'on dépeint ce Palais, il ne laiſſe pas de répondre à la grandeur de ſon maître; mais pour en faire un bel édifice, il faudroit le mettre à bas, & ſe ſervir des materiaux pour en bâtir un autre ſur un nouveau modelle.

L'entrée principale du Serrail eſt un gros pavillon à huit croiſées ouvertes au deſſus de la porte, une grande qui eſt ſur la porte même, quatre plus petites à gauche ſur la même ligne, & autant de même grandeur à droite. Cette *Porte* dont l'Empire Othoman a pris le nom eſt fort haute, ſimple, cintrée en demi-cercle, avec une



[a] Padiſchá-Serai, Palais de l'Empereur. Serai *ſignifie* un Palais, & Padiſcha, un Empereur. *Leunc. hiſt. Muſulm. pag.* 191.

[b] Serai-bournu, pointe du Serail. Ἄκρα χερονήσου.

[c] El quarto de los Leones.

une inſcription Arabe ſous le cintre & deux niches, une de chaque côté, creuſées dans l'épaiſſeur du mur. Elle reſſemble plûtôt à un corps de garde, qu'à l'entrée du Palais d'un des plus grands Princes du monde : c'eſt pourtant Mahomet II. qui la fit bâtir ; & pour marquer que c'eſt une maiſon royale, le comble du pavillon de l'entrée eſt relevé de deux tourrillons : 50. *Capigis* ou portiers ſont commandez pour la garde de cette porte ; mais ils n'ont ordinairement pour armes qu'une baguette à la main. On entre d'abord dans une grande cour beaucoup plus longue que large ; à droite ſont les infirmeries ; à gauche les logemens des Azancoglans, c'eſt-à-dire des perſonnes deſtinées aux charges les plus viles du Serrail : la cour des Azancoglans renferme les chantiers pour le bois qui ſe brûle dans le Palais ; on y en met tous les ans quarante mille voyes, & chaque voye eſt une charretée que deux buſles ont peine à tirer.

Tout le monde peut entrer dans la premiere cour du Serrail, les domeſtiques & les eſclaves des Pachas & des Agas qui ont affaire à la Cour, y reſtent pour attendre leurs maîtres, & prennent ſoin de leurs chevaux ; mais on y entendroit, pour ainſi dire, voler une mouche ; & ſi quelqu'un y rompoit le ſilence par un ton de voix un peu trop élevé ; ou qu'il parût manquer de reſpect pour la maiſon du Prince, il ſeroit baſtonné ſur le champ par les officiers qui font la ronde : il ſemble même que les chevaux connoiſſent où ils ſont, & ſans doute ils ſont dreſſez à y marcher plus doucement que dans les ruës.

Les infirmeries ſont deſtinées pour les malades de la maiſon ; on les y conduit dans de petits chariots fermez & tirez par deux hommes. Quand la Cour eſt à Conſtantinople, le premier Medecin & le premier Chirurgien y font leurs viſites tous les jours, & l'on aſſure que l'on y prend grand ſoin des malades : on dit même qu'il y en a pluſieurs qui ne ſont pas trop incommodez, & qui n'y vont que pour s'y repoſer & pour y boire du vin ; l'uſage de cette liqueur défenduë ſevérement par tout ailleurs, eſt toleré dans les infirmeries, pourvû que l'Eunuque qui eſt à la porte ne ſurprenne pas ceux qui le portent : car en ce cas le vin eſt répandu par terre, & les porteurs ſont condamnez à deux ou trois cens coups de bâton.

De la premiere cour, on paſſe à la ſeconde ; ſon entrée eſt auſſi gardée par 50. Capigis. Cette cour eſt quarrée d'environ 300. pas de diametre, mais plus belle & plus agréable que la premiere ; les chemins en ſont pavez & les allées bien entretenuës : tout le reſte eſt en gazon fort propre, dont la verdure n'eſt interrompuë que par des fontaines qui en entretiennent la fraîcheur. Le threſor du Grand Seigneur & la petite écurie ſont à gauche, & l'on y montre une fontaine où l'on faiſoit autrefois couper la tête aux Pachas condamnez à mort : les offices & les cuiſines ſont à droite, embellies de leurs dômes, mais ſans cheminées : on y allume le feu dans le milieu, & la fumée paſſe par des trous dont les dômes ſont percez : la premiere de ces cuiſines eſt deſtinée pour le Grand Seigneur, la ſeconde pour la premiere Sultane, la troiſiéme pour les autres Sultanes, la quatriéme pour le Capi-Aga ou Commandant des portes : dans la cinquiéme on prépare à manger pour les miniſtres qui ſe trouvent au Divan ; la ſixiéme eſt pour les pages du Grand Seigneur, que l'on appelle les Ichoglans, la ſeptiéme eſt pour les officiers du Serrail, la huitiéme pour les femmes & les filles qui ſervent dans ce palais, la neuviéme pour tous ceux qui ſont obligez de ſe trouver dans la cour du Divan les jours de Juſtice. On n'y apprête guéres de gibier, mais outre les quarante mille bœufs que l'on y conſomme tous les ans, frais ou ſalez, les pourvoyeurs doivent fournir tous les jours 200. moutons, 100. agneaux ou chevreaux, ſuivant les ſaiſons, 10. veaux, 200. poules, 200 paires de poulets, 100. paires de pigeons, 50. oiſons. Voila pour nourrir bien du monde.

Tout à l'entour de la cour, regne une galerie aſſez baſſe, couverte de plomb, & ſoûtenuë par des colonnes de marbre : il n'y a que le Grand Seigneur qui entre à cheval dans cette cour, c'eſt pour cela que la petite écurie s'y trouve ; mais il n'y a de place que pour environ 30. chevaux ; on ſerre les harnois dans des ſales qui ſont au deſſus, & ce ſont les plus riches harnois du monde, par la broderie & les pierres prétieuſes dont ils ſont relevez. La grande écurie dans laquelle on entretient environ mille chevaux pour les officiers du Grand Seigneur, eſt du côté de la mer ſur le Boſphore. Les jours que les Ambaſſadeurs ſont reçûs à l'audience, les Janiſſaires proprement vêtus ſe rangent à droite ſous la galerie. La ſale où ſe tient le Divan, c'eſt-à-dire où l'on rend la juſtice, eſt à gauche tout au fond de cette cour : à droite eſt une porte par où l'on entre dans l'interieur du Serrail ; le paſſage n'en eſt permis qu'aux perſonnes mandées : pour la ſale du Conſeil ou Divan, elle eſt grande, mais baſſe, couverte de plomb, lambriſſée & dorée aſſez ſimplement à la Moreſque. On n'y voit qu'un grand tapis étendu ſur l'eſtrade où ſe mettent les officiers qui compoſent le Conſeil ; c'eſt-là que le Grand Viſir aſſiſté de ſes Conſeillers, juge ſans appel de toutes les cauſes civiles & criminelles : le Caimacan tient ſa place en ſon abſence, & l'on y donne à manger aux Ambaſſadeurs le jour de leur audience. Voilà tout ce qu'il eſt li-

bre

bre aux Etrangers de voir dans le Serrail : pour pénétrer plus avant, la curioſité coûteroit trop cher.

Les dehors de ce Palais du côté du port, n'ont rien de remarquable que le Kioſc ou pavillon qui eſt vis à vis de Galata : ce pavillon eſt ſoûtenu par douze colonnes de marbre, il eſt lambriſſé, peint à la Perſienne, & richement meublé. Le Grand Seigneur y vient quelquefois pour avoir le plaiſir de remarquer ce qui ſe paſſe dans le port, ou pour s'embarquer lorſqu'il veut ſe promener ſur le canal. Le pavillon qui eſt du côté du Boſphore, eſt plus élevé que celui du port, & il eſt bâti ſur des arcades qui ſoûtiennent trois ſalons terminez par des dômes dorez. Le Prince s'y vient divertir avec ſes femmes & ſes muets; tous ces quais ſont couverts d'artillerie, mais ſans affuts: la plûpart des canons ſont braquez à fleur d'eau; le plus gros qui eſt celui qui obligea, dit-on, Babylonne à ſe rendre à Sultan Mourat, eſt par diſtinction dans une loge particuliere. Cette artillerie fait grand plaiſir aux Mahometans, car on la tire pour les avertir que le carême eſt fini, & qu'il ne faut plus jeûner : on la décharge auſſi les jours de réjoüiſſance, & pour les conquêtes des Sultans ou de leurs Generaux.

Quand le Grand Seigneur eſt à Conſtantinople, il s'amuſe quelquefois à obſerver de ce Kioſc les [a] ceremonies ridicules que font les Grecs le jour de la transfiguration, à une [b] fontaine qui eſt auprés. Non ſeulement ils croyent que cette eau guerit la fiévre, mais encore les maladies les plus fâcheuſes tant preſentes que futures. C'eſt pour cela qu'ils ne ſe contentent pas d'y amener les malades pour les faire boire, ils les enterrent dans le ſable juſques au col & les déterrent un moment après : ceux qui ſe portent bien s'y lavent, & boivent juſques à ce qu'ils rendent l'eau toute claire par le fondement. Toute la Grece eſt remplie de pareilles fontaines ; mais ces ſortes de ſources ne ſont pas minerales, elles doivent leur réputation à la crédulité des peuples. Il y a une grande fenêtre proche de cette ſource, par où l'on fait paſſer la nuit ceux que l'on a étranglez dans le Serrail, & l'on tire autant de coups de canon que l'on jette de perſonnes dans l'eau. Les remiſes des caiques, des chalouppes, & des petites galeres deſtinées pour les promenades du Grand Seigneur, ſont proche ces Kioſcs, & ſont commiſes aux ſoins du Boſtangi-Bachi ; on s'en ſert pour aller ſe promener au Serrail de Scutari ou à Fanari Kioſc ; ces bâtimens dont le Boſtangi-Bachi tient le timon, quand le Grand Seigneur les monte, ſont très-legers & très-propres ; il n'y a pas juſques aux rames qui ne ſoient peintes & dorées. Fanari-Kioſc eſt un pavillon que Solyman II. fit bâtir au pied du fanal qui eſt ſur le cap de Calcedoine ; on dit que ce pavillon eſt tout à fait charmant, & que ſes jardins ſont plus beaux & mieux entendus que ceux du Serrail.

Nous entrâmes dans le port, après avoir veu la fontaine des Grecs, & nous allâmes nous promener du côté d'Ayva-Serai, qui ſignifie *le Serrail des Miroirs* : ſon enceinte n'eſt pas grande, & la [c] place où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc, ſe trouve derriere ſes murailles. Il y a près de là une eſpece de tribune où les Turcs viennent comme en proceſſion la veille des grandes batailles prier pour le ſalut de l'armée. On y vient auſſi quelquefois pour ſupplier le Seigneur de faire ceſſer la peſte, mais c'eſt lorſqu'elle fait des ravages extraordinaires: c'eſt à dire lorſqu'il meurt dans la ville mille ou douze cens perſonnes par jour.

En continuant nôtre promenade dans le port, on nous fit remarquer des pieux enfoncez dans l'eau pour faire connoître juſques où les plus grands vaiſſeaux peuvent donner fond. De là nous fîmes le tour du cul de ſac des eaux douces, & paſſant à la veuë de Validé Seraï, nous nous rangeâmes ſur la côte de Caſſun-Pacha, où l'on trouve d'abord Ayna-Seraï, ou le *Serrail des Coignaſſiers*, qui eſt tout près de l'Arcenal de la marine appellé *Ters-hana*, des mots Perſiens *Ters* vaiſſeaux, & *Hana* lieu de fabrique. Mahomet II. fit creuſer le port dans cet endroit-là, & il y bâtit l'Arcenal & les remiſes des galeres : on y conſtruit aujourd'hui les bâtimens du Grand Seigneur: nous y comptâmes 28. beaux vaiſſeaux, depuis 60. juſques à 100. pieces de canon. Il y a 120. remiſes voutées où les galeres ſont à couvert ; les magaſins & les atteliers du Grand Seigneur ſont bien fournis & bien entretenus : tout eſt ſoûmis au Capitan-Pacha dans ce quartier-là. Les principaux officiers de marine y logent, & l'on y voit peu de Chrétiens, ſi ce n'eſt les forçats & les eſclaves qui ſont dans le *Bagne*, c'eſt à dire dans une des plus affreuſes priſons du monde, ſituée entre Ayna-Seraï & l'Arſenal. Il y a trois chapelles dans cette priſon, une pour les Chrétiens du rite Grec, & deux pour ceux du rite Latin ; l'une de celles-ci appartient au Roi de France, l'autre eſt à l'uſage des Venitiens, des Italiens, des Allemans, & des Polonois : les Miſſionaires y confeſſent, diſent la meſſe, adminiſtrent les ſacremens, font les exhortations avec pleine liberté, en donnant quelque petite gratification au Commandant du Bagno. C'eſt le Capitan-Pacha qui le nomme, car il eſt comme ſouverain dans ſon département ; & ne rend compte de ſa conduite



[a] Ramezan, ou Ramazan.

[b] Ἁγιασμα, la Fontaine Sainte. [c] Ocmeidan.

qu'au Grand Seigneur, ce qui rend ſa charge une des plus belles de l'Empire.

Du faux-bourg appellé Caſſun-Pacha, on paſſe au travers de quelques cimetieres pour venir à Galata, qui eſt le plus beau faux-bourg de la ville, dont il faiſoit autrefois la treiziéme region. a Ce faux-bourg eſt bâti au de-là du port vis-à-vis du Serrail, dans un quartier qui portoit le nom *des figuiers*, que l'on y cultivoit en abondance. b Juſtinien répara ce faux-bourg, & lui donna le nom de Juſtiniane : on ne ſçait pas d'où lui vient le nom de Galata qu'il prit quelque temps après la mort de cet Empereur, ſi ce n'eſt qu'on le faſſe dériver, avec Tzetzés, des Galates ou Gaulois qui traverſérent le port vers ce lieu-là ; mais ce paſſage eſt beaucoup plus ancien que le nom de Galata, & la penſée de Codin eſt plus vraiſemblable. c Il tire ce nom d'un Gaulois ou Galate, comme parlent les Grecs, qui s'établit dans ce faux-bourg, que les Grecs appellérent Galatou, & puis Galata. Les Grecs de Conſtantinople croyent par une eſpece de tradition que Galata vient de *Gala*, qui dans leur langue ſignifie *du lait* ; ainſi cet endroit de la ville fut nommé le *Faux-bourg du lait* ; parce que les laitiéres qui l'apportoient à Conſtantinople y logeoient ; de même que ſelon quelques-uns la pointe du Serrail fut appellée Boſphore, à cauſe du marché aux bœufs.

Galata forme l'entrée du port du côté du nord, & c'eſt là que l'on tendoit la chaine qui le fermoit : cette chaîne prenoit de la pointe du Serrail au château de Galata, qui ſans doute étoit bâti ſur le cap oppoſé. Xiphylin n'a pas oublié cette chaîne dans la deſcription qu'il a donnée après Dion Caſſius du ſiege de Byzance fait par l'Empereur Severe. Leon l'Iſaurien, à ce que dit Theophane, fit détendre cette chaîne, lorſque les Sarraſins ſe preſentérent pour aſſieger Conſtantinople, & c'eſt ce qui les obligea d'abandonner leur deſſein ; car ils apprehendérent qu'on ne la tendît après qu'ils ſeroient entrez dans le port, & qu'on ne les y enfermât. d Michel le Begue au contraire s'en ſervit pour empêcher Thomas d'y paſſer. e Conſtantin Paleologue le dernier des Empereurs Grecs, oppoſa cette chaîne à la flotte de f Mahomet II. & ce grand Conquerant, tout fier qu'il étoit, n'oſa pas entreprendre de la faire couper, ou de la forcer : il fit executer quelque choſe de plus extraordinaire, car on traîna par ſes ordres à force de bras 70. vaiſſeaux, & quelques galeres ſur la colline du côté de Pera, dont un corps d'armée occupoit les hauteurs. On équipa tous ces bâtimens, & on les lança dans le port tous chargez d'artillerie.

Galata eſt défendu par des murailles aſſez bonnes, flanquées de vieilles tours : mais ces murailles ont été abbatuës & rétablies en differens temps. Michel Paleologue s'étant rendu maître de Conſtantinople par la valeur du Strategopule, ou petit General qui obligea Baudouïn II. le dernier Empereur François de ſe retirer, donna cette place aux Genois, avec leſquels il avoit fait alliance : ce fut après en avoir razé les murailles, comme le rapportent g Pachymere & h Gregoras. L'Empereur aima mieux ſe debaraſſer de gens auſſi habiles que les Genois, & les rencoigner dans ce quartier, que de les laiſſer dans 1261.
Conſtantinople, d'où ils l'auroient peut-être chaſſé lui-même. i La donation ſe fit aux conditions ſuivantes. 1°. Que lorſque leur Podeſtat y arriveroit, il viendroit par hommage fléchir le genou devant l'Empereur à l'entrée & au milieu de la Sale d'audience avant que de lui baiſer les pieds & les mains. 2°. Que les Seigneurs Genois lui rendroient les mêmes devoirs, lorſqu'ils viendroient le ſaluer. 3°. Que les vaiſſeaux Genois en arrivant dans le port de Conſtantinople, feroient les mêmes acclamations à l'Empereur, que les Grecs avoient coûtume de faire. k Les Genois malgré ces conditions avantageuſes, ne furent pas long-temps à ſe brouiller avec le nouvel Empereur, l les Venitiens même les attaquérent vivement ſous Andronic le vieux, qui fut le ſucceſſeur de Michel : tout cela les obligea de ſe fortifier par de bons foſſez & de bâtir des maiſons de campagne où ils puſſent ſe défendre contre leurs ennemis, comme dans autant de petits forts ; ils eurent le chagrin de les voir abbatre par l'ordre du jeune m Andronic à qui ils avoient enlevé l'Iſle de Metelin, ce qui leur fit prendre le parti de ſe mettre en état de faire tête aux Empereurs. En effet pendant les troubles de l'Empire, ils fortifiérent ſi bien Galata, par de nouvelles murailles, & par une garniſon nombreuſe ſous n Jean Paleologue & Cantacuzene, qu'on regardoit

a Συναὶ δὲ ὀνομάζονται, διὰ ὅτι τοῖς τῆς Μικατὸν τῆς Κωνσταντινουπόλεως αλίμα. *Socrat. l. IV. c. 30. Συναὶ Hoſych. Miles.*

b *Procop. lib. I. de ædif. Juſtin.*

c Φρουρίου τῶν Γαλάτου. Καστέλλιον τοῦ Γαλάτου, & non pas Γαλάτων. *Theophan.* Τοῦ Γαλάτου φρούριον *Gregoras.* Πάλιν Γαλατίνῃ τῷ τοῦ Γαλατᾶ φρουρίῳ. *Pachym. Ducas. Phranz.*

d *Zonar.*

e *Chalcocond. lib. 8*

f Hinc juxta Galatam ultra collem quemdam monti ſimilem tranſportari 2. vel 12. naves in Liceo conſpexit, explicatis velis, ut ſic in mari progrederentur. *Leunel. Hiſt. Muſulm. pag. 574. & 576.*

g *Pachym. lib. 11. cap 35.*

h *Gregoras lib. 4.*

i *Pachym. l 5. c. 3, Cantacuz. lib. 1. c. 12. Codin.*

k *Gregor. lib. 5.*

l *Idem lib. 6. & 11. Pachym. lib. 9. c. 5.*

m *Gregor. lib. 11.*

n *Cantacuz. lib. 4. cap. 18.*

doit cette place comme une citadelle qui menaçoit Conſtantinople, [a] & même Chalcocondyle avance que les Genois oſérent bien l'aſſieger. Les Turcs ayant attaqué Galata, obligérent les Grecs & même les Tartares à ſe retirer ; [b] mais enfin les Genois cedérent à la force, & leur Podeſtat remit les clefs de la place à Mahomet II. le même jour de la priſe de Conſtantinople.

Il reſte encore ſur la tour de Galata quelques armes & quelques inſcriptions des Seigneurs de cette nation : les Turcs laiſſent perir ces ſortes de monumens, mais ils ne les abbatent pas, à moins qu'ils n'ayent beſoin de materiaux pour bâtir des Moſquées, des bazars, ou des bains, car alors ils n'épargnent rien. Galata eſt partagé en trois quartiers depuis Caſſun-Pacha juſques à Topana : les murailles & les tours qui ſéparent ces quartiers ſubſiſtent encore, mais comme l'on a bâti des maiſons contre la muraille qui deſcend depuis la tour de Galata à la marine juſques à la Douane où il y a une tour ronde ; & que d'ailleurs les portes de Galata ſont toûjours ouvertes, l'on y paſſe ſans remarquer la différence des quartiers. Le quartier de Haſap-Capi, commence du côté de Caſſim-Pacha, & finit à la Moſquée des Arabes, où ſe termine la muraille de ſéparation qui tire de la tour de Galata vers le ſud-oueſt : de-là juſques à la Douane c'eſt le quariter qu'on appelle Galata de la Douane, & la muraille de ſéparation monte vers la grande tour de Galata du midi, tirant au nord. Cara-cui eſt le troiſiéme quartier qui aboutit à Topana.

La Moſquée des Arabes étoit une Egliſe de Dominicains, bâtie du temps & par les ſoins de Saint Hyacinthe, qui avoit auſſi contribué à l'établiſſement d'une Egliſe de ſon Ordre à Conſtantinople : mais on n'y voit plus que deux colonnes de marbre d'environ 15. pieds de haut, qui forment la porte de la maiſon d'un Turc : la Moſquée des Arabes fut confiſquée ſur les Dominicains, il y a environ 100. ans, pour ſervir aux Mahometans Granadins : on n'y a fait aucun changement ; les vitres & les inſcriptions gothiques ſont encore ſur les portes ; le clocher qui eſt une tour quarrée, leur ſert de minaret. Les Dominicains ont encore une Egliſe à Galata dediée à Saint Pierre, ils en ſont en poſſeſſion depuis plus de 300. ans. Les Capucins François y ont depuis environ 100. ans une Egliſe ſous le titre de Saint George, elle appartient aux Genois. Les Grecs ont trois Egliſes dans la quartier de Caracui, & les Armeniens y en ont une qui s'appelle Saint Gregoire. Les Latins y poſſédent celle de Saint Benoiſt, qui étoit aux Benedictins du temps des Genois ; mais elle fut donnée aux Jeſuites par la communauté de Pera. Les Recolets ou *Zocolanti* avoient depuis prés de 203. ans une Egliſe dediée à Sainte Marie, avec droit de Parroiſſe, ils ſe tiennent à preſent à Pera tout contre l'hoſpice des Peres de la Terre-Sainte : ceux-cy ne reçoivent perſonne dans leur chapelle, n'étant à Conſtantinople que pour les affaires des ſaints lieux. Les Cordeliers étoient Curez à Galata depuis 400. ans, mais leur Egliſe, depuis que le feu s'y prit, a été convertie en Moſquée, que les Francs appellent la Moſquée de Saint François, & les Turcs la Moſquée de la Validé qui regne à preſent, & qui a contribué à la faire rebâtir. Cette Egliſe n'a été perduë que par la faute des Religieux Italiens, dont la vie n'étoit pas réguliere, on vendoit chez eux du vin & de l'eau de vie : c'eſt le negoce que les Turcs abhorrent le plus. Ils ont affecté de mettre dans les lettres patentes de fondation, *qu'ils avoient converti un lieu de ſcandale & d'abomination, en une maiſon du Seigneur.* Les Cordeliers ſe ſont retirez à Pera dans une maiſon proche du palais de France, ils n'ont encore pû obtenir aucune place en compenſation de celle qu'ils ont perduë à Galata ; & en attendant, comme ils n'ont pas perdu le titre de Curez, ils reçoivent leurs paroiſſiens dans une chambre de leur maiſon dont ils ont fait une chapelle : leur Superieur eſt Vicaire du Patriarche de Conſtantinople, qui eſt ordinairement un Cardinal. L'Archevêque de Spiga, Cordelier faiſant fonction de Vicaire Patriarcal, mourut à Pera dans le mois d'Août 1705. j'ai appris cette circonſtance par Mr. l'Abbé Michaëlis, homme d'eſprit & d'érudition, qui a bien voulu m'éclaircir ſur pluſieurs choſes concernant Conſtantinople.

On goûte dans Galata une eſpece de liberté, qui ne ſe trouve guere ailleurs dans l'Empire Othoman. Galata eſt comme une ville Chrétienne au milieu de la Turquie, où les cabarets ſont permis, & où les Turcs même viennent boire du vin : il y a des auberges à Galata pour les Francs, on y fait bonne chere. La halle aux poiſſons merite d'être veuë & nous parut plus belle que celle qui eſt de l'autre côté du port en allant à ſainte Sophie : celle de Galata eſt une longue ruë, où l'on étale de chaque côté les plus beaux & les meilleurs poiſſons du monde.

On monte de Galata à [c] Pera qui en eſt comme le faux-bourg, & que l'on a confondu autrefois ſous le même nom. *Pera* eſt un mot Grec qui ſignifie *au delà* ; & les Grecs de Conſtantiople qui veulent paſſer au de-là du port, ſe ſervent encore de ce mot, que les étrangers ont pris pour tout le quartier. Ce quartier comprenant Galata & Pe-

ra.

a *Lib. 6. & lib. 1. Froiſſard 3. vol. cap. 11.*

b 1453. 28. Juin. *Chalcocond. l. 8. Ducas, c. 39. 42. Phrane. l. 3. c. 12.*

c Πέρα, trans, ultrà.

ra, a été nommé [a] Perée par Nicetas, par Gregoras, par Pachymere, & ſimplement Pera par les autres Auteurs; mais on diſtingue aujourd'hui Pera de Galata, & Pera n'eſt préciſément que le faux-bourg ſitué au de-là de la porte de cette ville. [b] Les Grecs appellent auſſi les bateaux de trajet, *Peramidia*, & par corruption les Francs les nomment *Permes*. La ſituation de Pera eſt tout à fait charmante, on découvre de là toute la côte d'Aſie & le Serrail du Grand Seigneur. Les Ambaſſadeurs de France, d'Angleterre, de Veniſe, & de Hollande, ont leurs Palais dans Pera: celui du Roi d'Hongrie, car l'Empereur ne l'envoye proprement que ſous ce titre; ceux de Pologne & de Raguſe logent dans Conſtantinople. Nous avons parlé ci-devant du Palais de France, c'eſt une belle maiſon, dont la chapelle eſt déſervie par les Capucins François, qui ſont les Curez de la nation: ils ſont auſſi les maîtres des *enfans de langue*: c'eſt ainſi qu'on appelle quelques jeunes gens que le Roi fait élever à Conſtantinople, pour y être inſtruits par ces Peres dans les langues Turque, Arabe & Gréque; afin que dans la ſuite ils puiſſent ſervir d'interpretes aux Conſuls François dans les échelles du Levant. Les Marchands étrangers ont leurs maiſons & leurs magaſins dans Pera auſſi-bien que dans Galata, peſle-meſle avec les Juifs, les Grecs, les Armeniens, & les Turcs. Il y a un Serrail au haut de Pera à la veuë du palais de France; ce Serrail eſt un grand corps de logis quarré & bien bâti, où l'on élevoit les *enfans de tribut*; c'eſt-à-dire ceux que les officiers du Grand Seigneur choiſiſſoient dans les familles des Grecs qui ſont en Europe, pour ſervir auprès de ſa Hauteſſe après les avoir faits Muſulmans, & qu'ils étoient inſtruits aux exercices convenables. Comme on ne léve plus cette eſpece de tribut, ce Serrail n'eſt pas habité; on y met ſeulement quelques gardes, mais on le laiſſe déperir.

On deſcend de Pera à Top-hana ou Topana, qui eſt encore un autre faux-bourg ſur le bord de la mer au deſſus de Pera & de Galata, tout à l'entrée du canal de la mer Noire, où la plûpart des gens ſe rendent pour s'embarquer quand ils veulent aller ſe promener ſur l'eau. On l'appelle *Topana*, comme qui diroit *Arcenal*, ou maiſon du canon: car *top* en Turc ſignifie *canon*, & *hana* ſignifie *maiſon* ou *lieu de fabrique*. Rien n'eſt ſi agréable que l'amphitheatre que forment les maiſons de Galata, de Pera, & de Topana, il s'étend du haut des collines juſques à la mer. Topana eſt un peu plus élevé que les autres; mais il eſt plus petit. Mezomorto qui étoit Capitan-Pacha en 1701. y avoit fait bâtir un beau Serrail. On voit à cent pas de la mer l'Arſenal où l'on fond l'artillerie; c'eſt une maiſon couverte de deux dômes, laquelle a donné le nom à tout le quartier: les Turcs foudent de fort bons canons, ils employent de bonne matiere, & gardent d'aſſez juſtes proportions, mais leur artillerie eſt toute ſimple & ſans ornemens.

Les Turcs n'ont pas de goût pour le deſſein, & n'en auront jamais, parce que ſuivant leur religion il leur eſt défendu de deſſiner des figures: c'eſt cependant ſur les figures que l'on ſe forme le goût, ſoit pour la ſculpture, ſoit pour la peinture; ainſi les Turcs ne profitent pas des morceaux d'antiques qui reſtent chez eux. Ceux de Conſtantinople ſe reduiſent à deux obeliſques & à quelques colonnes, il y a auſſi quelques bas-reliefs aux Sept-tours. Les obeliſques ſont dans la place de l'Atmeidan, qu'on appelloit l'Hyppodrome ſous les Empereurs Grecs: [c] c'étoit un cirque que l'Empereur Severe commença, & qui ne fut achevé que par Conſtantin; il ſervoit pour les courſes de chevaux, & pour les principaux ſpectacles; & les Turcs n'ont preſque fait que traduire le nom de cette place en leur langue, car *at* chez eux ſignifie un *cheval*, & *meidan* une *place*, comme qui diroit *la place aux chevaux*, elle a plus de 400. pas de longueur ſur 100. pas de largeur.

Ordinairement le vendredi au ſortir de la Moſquée, les jeunes Turcs qui ſe piquent d'adreſſe, s'aſſemblent à l'Atmeidan, bien propres & bien montez, & ſe partagent en deux bandes qui occupent chacune un des bouts de la place. A chaque ſignal qui ſe fait, il part un chevalier de chaque côté, qui court à toute bride un bâton à la main en forme de zagaye; l'habileté conſiſte à lancer ce bâton & à frapper ſon adverſaire, ou à éviter le coup: ces cavaliers courent ſi vîte, qu'on a de la peine à les ſuivre des yeux. Il y en a d'autres qui dans ces courſes précipitées paſſent par deſſous le ventre de leurs chevaux, & ſe remettent ſur la ſelle; quelques uns deſcendent & remontent après avoir amaſſé ce qu'ils ont laiſſé tomber à deſſein, tandis que leurs chevaux ne ceſſent de courir; mais ce qu'il y a de plus ſurprenant c'eſt d'en voir qui renverſez ſur la croupe de leurs chevaux, courans tant que le cheval peut aller, tirent une fleche, & donnent dans l'un des fers de derriere de leur même cheval: il faut avouer auſſi qu'il n'y a pas de chevaux plus vites & qui partent mieux de la main, mais ils n'ont pas de bouche naturellement, ou peut-être eſt-ce faute de bons mors, qu'il leur faut un grand terrein pour tourner.

L'Obeliſque de granit ou pierre thébaïque eſt encore

a Περέα.

b Πέραια, trajet, paſſage: περαμίδια, bateau de paſſage.

c *Codin. & Glycas.*

encore élevé dans l'Atmeidan : [a] c'eſt une pyramide à quatre coins, d'une ſeule piece, haute d'environ 50. pieds, terminée en pointe, chargée de ces caracteres & figures que l'on appelle hieroglyphes, & que l'on ne connoît plus ; cependant l'on juge bien par là qu'elle eſt fort ancienne, & qu'elle a été travaillée en Egypte. Les inſcriptions gréque & latine qui ſont à ſa baſe, marquent que l'Empereur Theodoſe la fit relever après qu'elle eut reſté long-temps à terre ; les machines mêmes que l'on y employa pour la mettre ſur pied, ſont repréſentées dans un bas-relief, & l'on voit dans un autre la place de Hyppodrome telle qu'elle étoit, lorſque l'on y faiſoit les courſes chez les anciens. [b] Nicetas dans la vie de Saint Ignace Patriarche de Conſtantinople, remarque que cet obeliſque étoit ſurmonté par une pomme de [c] Pin de bronze, qui fut abbatuë par un tremblement de terre.

A quelques pas de là ſe voyent les reſtes d'un autre [d] obeliſque à quatre faces, bâti de differentes pieces de marbre, la pointe en eſt tombée, & le reſte menace ruine : cet obeliſque étoit couvert de plaques de bronze, comme il paroit par les trous faits pour recevoir les pointes qui les attachoient au marbre. Sans doute que ces plaques étoient relevées de bas reliefs & d'autres ornemens : car l'inſcription, qui ſe lit dans la baſe, en parle comme d'un ouvrage tout à fait merveilleux. Bondelmont dans ſa deſcription de Conſtantinople, donne 24. coudées de haut à l'obeliſque de granit, & 58. coudées à celui-ci : peut-être même qu'il ſoûtenoit la colonne de bronze aux trois ſerpens. J'ai traduit l'inſcription, qui fait mention de cet admirable obeliſque. *L'Empereur Conſtantin à preſent regnant, pere de Romanus la gloire de l'Empire, a rendu bien plus merveilleuſe qu'elle n'étoit cette admirable pyramide quarrée, que le temps avoit détruite, & qui eſt chargée de choſes ſublimes, car l'incomparable Coloſſe étoit à Rhodes, & ce bronze ſuprenant ſe trouve ici.*

On ne ſçait ce que c'étoient que ces choſes ſublimes, ni quel rapport avoit cet ouvrage avec le Coloſſe de Rhodes, ſi ce n'eſt peut-être que c'étoient deux merveilles, chacune dans leur genre. Voilà une grande énigme.

La colonne de bronze aux trois ſerpens n'eſt pas mieux connuë : elle eſt d'environ 15. pieds de haut, formée par trois ſerpens tournez en ſpirale comme un rouleau de tabac ; leurs contours diminuent inſenſiblement depuis la baſe juſques vers les cols des ſerpens ; & leurs têtes écartées ſur les côtez en maniere de trepié, compoſoient une eſpece de chapiteau. On dit que Sultan Mourat avoit caſſé la tête à un de ces ſerpens : la colonne fut renverſée & les têtes des deux autres furent caſſées en 1700. après la paix de Carlovits. On ne ſçait ce qu'elles ſont devenuës, mais le reſte a été relevé, & ſe trouve entre les obeliſques, à pareille diſtance de l'un & de l'autre : cette colonne de bronze eſt une piece des plus anciennes, ſuppoſé qu'elle ait été apportée de Delphes, où elle ſervoit à ſoûtenir ce fameux trepié d'or que les Grecs, après la bataille de Platée, firent faire d'une partie des threſors qu'ils trouvérent dans le camp de Mardonius, à qui Xerxés en s'enfuyant de Grece, avoit laiſſé des richeſſes immenſes. Ce trepié d'or, [e] dit Herodote, étoit porté ſur un ſerpent de bronze à trois têtes : il fut conſacré à Apollon, & placé auprès de l'Autel dans ſon Temple de Delphes. Pauſanias General des Lacedemoniens à la bataille de Platée, fut d'avis qu'on donnât cette marque de reconnoiſſance au Dieu des oracles. [f] Pauſanias le Grammairien, qui étoit de Ceſarée en Cappadoce, & qui dans le ſecond ſiecle nous a donné une belle deſcription de la Grece, fait mention de ce même trepié : après la bataille de Platée, dit-il, les Grecs firent preſent à Apollon d'un trepié d'or ſoûtenu par un ſerpent de bronze. Il ne ſeroit pas ſurprenant que la colonne de bronze dont nous parlons fût ce ſerpent ; car outre Zozime & Sozomene qui aſſûrent que l'Empereur Conſtantin fit tranſporter dans l'Hyppodrome les trepiez du Temple de Delphes, Euſebe rapporte que ce trepié tranſporté par l'ordre de l'Empereur, étoit ſoûtenu par un ſerpent roulé en ſpire.

Ceux qui prétendent que les ſerpens de bronze de l'Hippodrome ont ſervi de Taliſman, pourroient appuyer leur penſée ſur la priére que les habitans de Byzance firent à Apollonius de Thiane, d'en chaſſer les ſerpens & les ſcorpions, comme Glycas l'a écrit. C'étoit aſſez la pratique d'Apollonius de faire repreſenter en bronze les figures des animaux qu'il pretendoit chaſſer ; car [g] Glycas aſſûre auſſi qu'il fit élever un ſcorpion d'airain dans Antioche pour la délivrer des ſcorpions.

Avant que de ſortir de l'Hippodrome nous donnâmes encore un coup d'œil ſur la Moſquée neuve qui eſt à gauche & ſur le Serrail d'Ibrahim Pacha qui eſt ſur la droite, & qui dans ſon temps a été un des plus beaux bâtimens de Conſtantinople. De-là nous allâmes dans la ruë d'Andrinople & dans le quartier de la Solymanie, où



a Τετραπλεύρος μονόλιθος.
b Nicetas Paphlag.
c Χαλκοῦν τροβίλιον.
d Coloſſus breviſilis.

e *Lib.* 9.
f *Pauſan. Phocaic.*
g *Annal. Glyc. part.* 3.

l'on nous montra la colonne brulée : on a raiſon de lui donner ce nom, car elle eſt devenuë ſi noire & ſi enfumée par les incendies des maiſons voiſines, qu'on a de la peine à diſtinguer de quelle matiere elle eſt. Cependant à l'examiner de près, on s'aperçoit que les pierres qui la compoſent, ſont de prophyre, & que les jointures en ſont cachées par des cercles de cuivre. [a] On croit qu'elle ſoutenoit la figure de Conſtantin, & l'inſcription qui eſt tout au haut & que nous n'eumes pas le temps de copier, marque [b] *que cet ouvrage admirable, fut reſtauré par le très-pieux Empereur Manuel Comnene.* Glycas rapporte que ſur la fin de l'Empire de Nicephore Botoniate, qui fut razé & mis dans un cloître, le tonnerre abbattit la colonne de Conſtantin, qui ſoutenoit la figure d'Apollon, à laquelle on avoit donné le nom de cet Empereur.

La colonne qu'on appelle *Hiſtorique* n'eſt pas d'une matiere ſi précieuſe, puiſque ce n'eſt que du marbre blanc; mais elle eſt eſtimable par ſa hauteur qui eſt de 147. pieds & par ſes bas-reliefs qui ſont d'un aſſez bon goût pour ce temps-là; c'eſt dommage que le feu les ait maltraité : ils repreſentent les victoires de l'Empereur Arcadius: les villes conquiſes y paroiſſent ſous la forme de femmes, dont les têtes ſont couronnées de tours: les chevaux en ſont aſſez beaux & ne ſont pas tort à la main du ſculpteur; mais l'Empereur eſt dans une eſpece de fauteuil avec une robe & une fourrure, qui approchent fort de celles d'un Profeſſeur en Droit. Le *Labarum* eſt au deſſus de ſa tête ſoutenu par deux Anges, avec la deviſe des Empereurs Chrétiens, [c] *J. Chriſt eſt vainqueur.* Pour la colonne de Marcian, quoiqu'elle ſoit de granit, ce n'eſt pas un ouvrage fort recherché; elle fait plus d'honneur à Mrs. Spon & Wheler qui l'ont découverte les premiers, qu'à Tatianus qui l'avoit dreſſée pour ſoûtenir la ſtatue, & peut-être l'urne où l'on avoit mis le cœur de l'Empereur Marcian. Il eſt ſurprenant que cette colonne ait échapé à la curioſité de Mr. Gilles dans ſon exacte deſcription de Conſtantinople : cette colonne eſt dans la cour d'un particulier, proche la ruë d'Andrinopole, auprès des bains d'Ibrahim Pacha.

Après avoir bien conſideré cette ruë la plus longue & la plus large de la ville, ordinairement on va ſe promener aux Baſars ou Bezeſtins qui ſont les lieux où ſe vendent les plus belles marchandiſes. Le vieux & le nouveau Baſar ne ſont pas éloignez l'un de l'autre : ce ſont de grands bâtimens quarrez, couverts de dômes revêtus de plomb, ſoutenus par des arcades & des pilaſtres. Il y a peu de marchandiſes fines dans le vieux [d] Baſar, bâti par ordre de Mahomet II. en 1461. mais on y vend des armes & ſûr tout des ſabres & des harnois de chevaux : on y en trouve d'enrichis d'or, d'argent & de pierreries. Le Baſar neuf eſt deſtiné pour toute ſortes de marchandiſes; quoiqu'il n'y ait que des boutiques d'orfévres, on y vend auſſi des fourrures, des veſtes, des tapis, des étoffes d'or, d'argent, de ſoye, de poil de chévre : les pierres précieuſes & la porcelaine n'y manquent pas. On travaille à le rebâtir depuis quatre ans : non ſeulement les voutes ſeront toutes de briques, mais il ſera beaucoup mieux éclairé qu'il n'étoit : on y fait même des appartemens en divers endroits pour les officiers qui font la garde & la ronde jour & nuit. Les marchandiſes ſont en grande ſûreté dans ces lieux; les portes en ſont fermées de bonne heure. Les Turcs vont coucher chez eux dans la ville; mais les marchands Chrétiens & les Juifs ſe retirent au-de là de l'eau, & reviennent le lendemain au matin.

Le marché aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe n'eſt pas loin de là : ces malheureux y ſont aſſis dans une poſture aſſez triſte; avant que de les marchander, on les conſidere de tous côtez, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris; & bien ſouvent tout cela ſe fait pluſieurs fois dans la journée, ſans que l'on conclue le marché : les hommes & même les femmes auſquelles la nature a refuſé des charmes, ſont deſtinées pour les ſervices les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeuneſſe ne ſont malheureuſes qu'en ce qu'on les oblige ordinairement à ſuivre la religion du pays. On va les choiſir chez leurs maîtres, & ces maîtres qui ſont des Juifs, prennent grand ſoin de leur éducation, afin de les mieux vendre : car il eſt du marché aux eſclaves, comme du marché aux chevaux où l'on n'amene pas ſouvent les plus beaux : Il faut aller chez les Juifs pour voir de belles perſonnes: ils leur font apprendre à danſer, à chanter, à jouer des inſtrumens, & ne leur laiſſent rien négliger de ce qui peut inſpirer de la tendreſſe. On y voit des filles fort aimables, qui ſe marient avantageuſement & qui ne ſe reſſentent plus de l'eſclavage; elles ont la même liberté dans leurs maiſons que les Turques de naiſſance.

Rien n'eſt ſi plaiſant que de voir venir inceſſamment de Hongrie, de Gréce, de Candie, de Ruſſie, de Mengrelie & de Georgie une prodigieuſe quantité de filles deſtinées pour le ſervice des Turcs. Les Sultans, les Pachas & les plus grands Seigneurs choiſiſſent ſouvent leurs épouſes parmi elles.

Les

[a] Τὸ θεῖον ἄγγος, &c.
[b] *Annal. part. 4.*
[c] I. X. NIKA.
[d] *Ducas. Hiſt. Byz. cap. 45.*

Les filles que leur ſort conduit dans le Serrail, ne ſont pas toûjours les mieux partagées; il eſt vrai que celle d'un berger peut devenir Sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le Sultan. Après la mort du Sultan, on les enferme pour le reſte de leurs jours dans le vieux Serrail où elles ſéchent de langueur, ſuppoſé qu'elles ne ſoient pas recherchées par quelque Pacha. Ce vieux Serrail qui eſt proche de la Moſquée de Sultan Bajazet, fut bâti par Mahomet II. On y confine ces pauvres femmes ou filles pour y pleurer tout à loiſir la mort du Prince, ou celle de leurs enfans, que le nouveau Sultan fait quelquefois étrangler: ce ſeroit un crime de pleurer dans le Serrail où loge l'Empereur; au contraire chacun s'empreſſe d'y témoigner de la joye pour ſon avenement à l'Empire.

Les bâteleurs & les joueurs de gobelets s'aſſemblent dans une grande place qui eſt auprès de la Moſquée de Sultan Bajazet, & y font les tours, à ce que l'on dit, très-ſubtils; nous n'eûmes pas le temps de les voir, il faudroit reſter des années entiéres dans Conſtantinople pour s'informer de tout ce qui ſe paſſe dans cette grande ville, & nous n'y demeurâmes que peu de jours, pendant leſquels nous ne ceſſâmes de courir. Malgré toute nôtre diligence, il ne nous fut pas poſſible d'aller au [a] *Chateau des ſept tours*, ſitué tout au bout de la ville du côté de la terre-ferme & de la mer de Marmara. Tout le monde ſçait que ce château a pris ſon nom de ces mêmes tours qui ſont couvertes de plomb: c'eſt une eſpece de Baſtille où l'on met en priſon les perſonnes de diſtinction; mais on aſſûre qu'on en refuſe l'entrée aux étrangers depuis que le Chevalier de Beaujeu qui y étoit priſonnier, trouva le ſecret d'en ſortir. Il avoit fait des priſes ſi conſiderables ſur les Turcs, que le Grand Seigneur, pour ſe vanger de ſon évaſion, fit couper la tête au Gouverneur du château. La porte dorée qui étoit la plus conſiderable de Conſtantinople ſous les Empereurs Grecs, ſe trouve dans l'enceinte de cette priſon. Procope aſſûre que Juſtinien en fit paver le chemin pour le paſſage des armées. Du temps des Empereurs Grecs, il y avoit à cette porte une eſpece de château qu'on appelloitle [b] *Chateau rond*. [c] Cantacuzene qui fut Empereur pendant quelque temps, nous apprend qu'il le rendit comme imprenable par les fortifications qu'il y fit faire, elles furent démolies par ſon gendre Jean Paleologue, qui l'obligea de ſe retirer dans un monaſtere; cependant comme Bajazet menaçoit d'aſſieger la ville, Paleologue fortifia par de nouveaux ouvrages la porte dorée; à peine furent-ils achevez que [d] Bajazet par ſes menaces le contraignit de les faire abbatre. Sans la guerre que ce Sultan eut à ſoûtenir contre Tamerlan, il auroit ſans doute aſſiégé & pris Conſtantinople: car Paleologue étoit trop foible pour l'en empêcher. [e] La conquête de cette ville étoit reſervée à Mahomet II.: c'eſt lui qui fit mettre le château en l'état qu'il eſt aujourd'hui. Pour y garder ſes threſors il fit ajoûter trois tours à celles qui étoient à la porte dorée & la fit murer: ces trois tours ſont dans l'enceinte de la ville, car le côté de la porte dorée regarde la campagne: la place eſt pentagone, mais petite & ſans foſſé du côté de Conſtantinople.

Nous avions grande envie d'aller voir les basreliefs qui ſont à cette porte. Mr. Spon aſſûre qu'il y en a trois principaux; l'un deſquels repreſente la chûte de Phaëton: le ſecond, Hercule qui mene le Cerbere, & le troiſiéme, Venus à qui Cupidon prête ſon flambeau pour mieux découvrir les beautez d'un Adonis qui eſt endormi: mais nous préferâmes la marche du Grand-Vizir à toutes ces curioſitez. Les étrangers qui ne doivent pas faire un long ſéjour dans Conſtantinople, ſeroient blâmables s'ils négligeoient de voir ce ſpectacle; nous en fûmes ébloüis, & cette céremonie dura une demi-journée: nous la vîmes bien à nôtre aiſe dans la ruë d'Andrinople chez un particulier, où deux Janiſſaires de Mr. l'Ambaſſadeur nous avoient conduits. Tous les Pachas de l'Empire qui ſe trouvérent à Conſtantinople accompagnoient à cheval le premier Viſir, dont toute la maiſon étoit montée & équipée ſuperbement; les autres Viſirs furent de la fête avec les Beglierbeys & les Sangiacs qui en pareille occaſion ſont obligez de marcher avec tous leurs officiers & tous leurs domeſtiques: les Agas ne manquent pas de s'y trouver, & l'on y voit encore paſſer en reveuë tous les gens de loi qui ont affaire à ce Lieutenant general de l'Empire: c'eſt un vrai triomphe pour lui. On y voit les plus beaux chevaux du Levant, couverts de houſſes trainantes juſques à terre, relevées en broderie [f] d'or & d'argent traits, qui durent des ſiecles entiers, & qui ſont partie de l'heritage des familles; le reſte du harnois brille de pierreries. La difference des turbans & des bonnets, fait une des plus agreables varietez que l'on puiſſe s'imaginer. Les ſabres, les carquois, les fleches, les zagayes, les veſtes, les fourrures, les riches dolimans; tout cela ſurpaſſe la deſcription qu'on en pourroit faire. La ſeule choſe qui me choqua, c'eſt

[a] Ἑπταπυργίου Yedicoulé, ſeptem turres, ὁ Ἀκροπόλις τῆς χρυσῆς πύλης, Ἐντὸς Γαλάδας.

[b] Κυκλόδιον καὶ Καστέλλιον τρουλλωτόν. *Theophan. Cedren.*

[c] *Cantacuz. lib. 4. cap 40. & 41.*

[d] *Ducas, cap. 4.*

[e] *Ducas. 48. Chalcocondyl. l. 10. Leunel. Pand. Turc. num. 339.*

[f] Σύρμα, aurum ductile.

c'eſt que les officiers des plus grands Seigneurs, au lieu de piſtolets, portent à [a] l'arçon de la ſelle de groſſes bouteilles de cuir faites en pyramide; qu'ils rempliſſent d'eau à toutes les fontaines que l'on rencontre ſur la route.

On peut s'imaginer de combien ces marches ſont augmentées quand le Sultan s'y trouve avec ſa maiſon. C'eſt en cela que les Empereurs d'Orient ſe diſtinguent des autres Potentats de l'Europe: cependant quelque éblouïſſantes que ſoient ces ſortes de fêtes, la marche de nos Rois auroit quelque choſe de plus grand, ſi lorſqu'ils vont à l'armée ou en voyage, ils ſe faiſoient accompagner par toute la famille Royale, & par tous les Seigneurs de la Cour; s'ils faiſoient marcher toute leur maiſon en ordre, les Princes, les Ducs & Pairs, les Maréchaux de France, les Gouverneurs de Province, les Lieutenans de Roi &c. mais chaque nation a ſes manieres, & parmi les Princes d'Europe, ce n'eſt pas la coûtume de marcher avec tant de pompe.

Quelques jours après Mr. l'Ambaſſadeur me fit l'honneur de me ſouffrir auprès de lui, quand il alla à l'audiance du Grand Viſir, qui étoit ſous ſes tentes, à une heure & demie de chemin de la ville ſur la route d'Andrinople. Rien ne me ſurprit tant que ces maiſons portatives; elles ſont d'une beauté, d'une grandeur, d'une richeſſe, d'une magnificence prodigieuſes; les proportions, le deſſein, les ornemens, tout y eſt d'un goût admirable. S. E. étant dans celle du Viſir, s'aſſit ſur un tabouret, le Viſir étoit ſur un Sopha, ſes officiers à droite & à gauche, les Janiſſaires en haye contre les murailles; & nous qui avions l'honneur d'être de la ſuite de S. E. nous formions une groſſe colonne derriere le tabouret où il étoit aſſis. Un ſilence reſpectueux regnoit par tout; les Drogmans firent leur devoir de part & d'autre, lorſqu'ils eurent expliqué les intentions de leurs maîtres, on ſe retira ſans nulle cérémonie.

J'eus encore l'honneur d'accompagner Mr. l'Ambaſſadeur dans quelques viſites; la nation très-proprement vêtuë & bien montée, le ſuivoit. En paſſant devant la tente de Maurocordato, S. E. après les civilitez ordinaires, eût la bonté de me preſenter à lui. Maurocordato eſt un très-habile homme, qui par ſon merite, quoique Grec de nation & de religion, a été élevé à la charge de Conſeiller d'Etat: il eſt natif de Scîo, & Docteur en Medecine de Padouë, où il a fait autrefois ſes études, & compoſé un Traité *De la reſpiration & du mouvement du cœur*. Comme il a beaucoup de genie, & qu'il ſçait mieux la Medecine que ceux qui s'en mêlent ordinairement dans le Serrail, il n'eut pas beaucoup de peine à y s'y faire connoître; mais outre que l'on y reçoit ſouvent de grands chagrins, & qu'on n'y laiſſe pas mourir impunement les perſonnes d'une certaine authorité, Maurocordato quitta la Medecine & prit le parti de ſe faire valoir par l'intelligence qu'il a de pluſieurs langues. Comme il eſt bien informé des affaires étrangéres, & qu'il connoît les interêts des Princes de l'Europe, il trouva mille occaſions de montrer ſa capacité, & devint en peu d'années premier Interprête du Grand Seigneur. Il ſe rendit ſi neceſſaire dans la derniere guerre d'Allemagne, qu'il fut nommé Plénipotentiaire à la paix de Carlovits: on le fit Conſeiller d'Etat pour lui donner un relief, qui répondît à l'emploi dont on l'honnoroit.

Maurocordato a beaucoup d'eſprit, & ſa phyſionomie le promet aſſez: auſſi s'eſt-il toûjours attiré la confiance des premiers Seigneurs de la Cour, & du Sultan même par rapport à la politique & à la connoiſſance qu'il a de la Medecice; il me parut d'un caractére à temporiſer dans la pratique de cette ſcience, & m'avoua qu'il admiroit la hardieſſe des Medecins d'Europe, mais qu'il étoit trop vieux pour les imiter & pour changer ſa methode. Je lui dis qu'en Europe on étoit entré dans le veritable eſprit d'Hippocrate, & qu'on tâchoit de profiter des precieux momens qui ſe preſentoient dans les maladies les plus aiguës: que l'illuſtre Mr. Fagon, premier Medecin de l'Empereur de France, nous avoit heureuſement appris à faire toutes les diligences que ce fameux Grec recommande avec tant de ſoin en pareilles rencontres: que pour cela nous employions des remedes inconnus à lui, & à tous les Grecs qui s'étoient mêlez de Medecine, & qu'au lieu de ce formidable Ellebore, de la Thymelée, & d'autres purgatifs qui excitent de fâcheux accidens, nous nous ſervions de l'heureux mélange de la caſſe & de la manne, & des préparations d'Antimoine; qui chaſſent la cauſe des maladies les plus dangereuſes, ſans attirer de nouveaux ſymptômes. Que faites-vous de la ſaignée, me dit-il? Nous l'employons ſouvent, lui répondis-je, avant & après les évacuations dont je viens de parler, ſuivant que le beſoin le demande, & c'eſt encore un grand ſecret que nous devons à Mr. le premier Medecin, pour éviter les inflammations qui ſuccedent quelquefois aux grandes évacuations. Il parut ſatisfait de cette pratique.

De la Medecine nous paſſâmes à la Botanique cet homme qui n'avoit ſa tête remplie que de politique, me parut fort ſurpris que je ne fuſſe venu de ſi loin, que pour découvrir de nouvelles plantes; & ſa ſurpriſe augmenta quand je l'aſſûrai que le jardin Royal de Paris étoit le lieu de l'Europe où il s'en trouvoit un plus grand nombre;

[a] Matras.

B
n

bre ; car il n'avoit veu que celui de Padouë, où l'on ne fait par les dépenſes neceſſaires pour ces recherches. Je l'aſſûrai encore que je demontrois tous les ans dans mes leçons ordinaires du jardin Royal plus de trois mille plantes en ſix ſemaines de temps ſans pouvoir démontrer celles qui ne paroiſſent pas dans la ſaiſon. Theophraſte & Dioſcoride, lui dis-je, ſeroient bien ſurpris s'ils revenoient au monde, de jetter les yeux ſur le prodigieux recueil de plantes qui ſe voyent dans nos jardins : car il s'en falloit beaucoup qu'ils n'en connuſſent autant. Je ne ſçai comment cela nous engagea à parler de la langue Greque, il dit en riant que nous n'avions pas raiſon de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il étoit bien aiſe d'en ſçavoir mon ſentiment : je m'en rapporte entierement à vous, lui dis-je, qui parlez ſi bien latin, & qui avez lû Ciceron avec ſoin. Ce grand homme, comme vous ſçavez, avoit été à Athenes, & à Rhodes, il y a beaucoup d'apparence qu'il prononçoit la langue Gréque comme on la prononçoit en Grece : quelle raiſon auroit-il eu d'écrire *Delos* & *Demoſthenes*, ſi les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Demoſthenis:* il ne déſaprouva pas tout à fait cette réflexion, & me demanda ſi j'avois trouvé beaucoup de medailles dans mon voyage de l'Archipel, je lui répondis que non, mais que j'étois aſſez content de quelques inſcriptions que nous avions veuës : nous nous quittâmes après les civilitez ordinaires, il me fit promettre que je le reverrois après mon retour d'Aſie, & m'offrit ſes ſervices avec beaucoup de politeſſe. J'eus l'honneur de remercier S. E. de m'avoir procuré l'entretien d'une perſonne eſtimable par ſon merite & par ſa dignité : j'ai ſçû depuis qu'il avoit couru grand riſque de perdre la vie dans les changemens arrivez à la mort de Feſouilla-Moufti qui fut aſſommé, traîné dans les ruës d'Andrinople & jetté dans la riviere : Maurocordato qui étoit dans ſa confiance eut l'adreſſe de ſe cacher & de mettre à couvert la plus grande partie de ſes effets. Il n'y a rien d'aſſuré à la Porte Othomane, c'eſt une roue qui tourne inceſſamment & qui précipite ſouvent ceux qu'elle a élevez. Mr. l'Abbé Michaëlis m'a écrit de Conſtantinople, que Maurocordato étoit revenu à la Cour, toûjours habile, toûjours eſtimé, & rétabli dans ſa dignité de Conſeiller d'Etat.

Si nous n'avons pas fait des découvertes dans Conſtantinople par rapport aux antiquitez, nous avons au moins trouvé à la campagne, des plantes rares pour embellir le jardin Royal, & inconnuës aux voyageurs qui avoient été avant nous dans le Levant : les anciens mêmes n'ont pas parlé des plantes qui naiſſent aux environs de cette grande ville, eux qui ont fait frapper des 4 médailles aux têtes de Bacchus & de Geta avec de groſſes grappes de raiſin ; on voit quelques-unes de ces médailles dans le cabinet du Roi : cependant le vin des environs de Conſtantinople n'eſt pas trop bon, & n'a jamais paſſé pour tel. Cette campagne eſt fertile en belles plantes, mais Mr. le Marquis de Ferriol nous ayant propoſé de faire le voyage de Trebiſonde, & de profiter du départ de Numan Cuperli Pacha d'Erzeron, qui devoit y aller par la mer Noire, nous ne ſongeâmes plus qu'à nous diſpoſer à partir. S. E. nous procura la protection du Pacha, qui de ſon côté ne fut pas fâché d'avoir des Medecins à ſa ſuite : il fallut donc renoncer à nos promenades pour en faire une plus longue ; & qui ſuivant les apparences, nous devoit faire voir des plantes bien plus conſiderables que celles qui naiſſent ſur le Boſphore. Comme il y a long-temps, Monſeigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous parler de Botanique, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que je vous envoye les deſcriptions de quelques plantes rares, que nous trouvâmes preſques aux portes de la ville.

*Borrago Conſtantinopolitana, flore reflexo, cæruleo, calyce veſicario. Coroll. Inſt. Rei Herbar. 6.*

La racine de cette plante eſt groſſe comme le petit doigt, longue de 4. ou 5. pouces, noirâtre en dehors, charnuë, accompagnée de fibres de même couleur, longues de près de demi-pied, blanchâtres en dedans, remplies d'une humeur glaireuſe & fade. Elle pouſſe des feuilles longues de demi pied ſur 4. ou 5. pouces de large, terminées en pointe ; mais diviſées à leur baſe en deux oreilles arrondies ; ces feuilles ſont ſoûtenuës pas un pedicule long de 7. ou 8. pouces, arrondi ſur le dos, creuſé en gouttiére de l'autre côté, blanchâtre & qui ſe diſtribuë en pluſieurs nerfs aſſez gros, leſquels ſe répandent juſques ſur les bords ; ces feuilles d'ailleurs ſont vert-brun, rndes & parſemées de petites bubes couvertes de poil ras : elles ſont d'un goût fade & mucilagineux comme les racines. La tige eſt haute d'un pied ou de 15. lignes, ſolide, rude, veluë, épaiſſe de 2. ou 3. lignes, branchuë dès le bas, garnie de petites feuilles ſemblables aux autres, mais longues ſeulement d'environ 2. pouces, ſur un pouce & demi de largeur. Les fleurs naiſſent vers le haut le long des branches, elles ſont aſſez déliées & rouge-brun : chaque fleur eſt de 8. ou 9. lignes de diametre, ſoûtenuë d'une queuë de près de demi-pouce de long, gonflée par derriére en maniere de veſſie blanchâtre, qui n'a gueres plus d'une ligne de large en tout ſens ; le devant de cette fleur qui eſt d'un bleu-celeſte, eſt diviſé en cinq parties diſpoſées en roue, larges d'une ligne, re-

fléchies par derriére, obtuſes à leur pointe : du milieu de la fleur qui eſt blanchâtre, quoique le reſte ſoit bleu, ſortent cinq étamines longues de trois lignes, veluës à leur baſe, blanches auſſi, chargées chacune d'un ſommet bleu; le calice eſt un godet long & large d'une ligne & demie, découpé en cinq pointes, velu, & pouſſe de ſon centre un piſtile quarré, ſurmonté d'un filet purpurin, long de demi pouce: ce calice ſe dilate en veſſie de 4. ou 5. lignes de diametre, ſur demi-pouce de long, anguleuſe, hériſſée de poils longs d'une ligne & demie; le piſtile devient un fruit à quatre graines, qui ont chacune la figure de la tête d'une vipere, mais qui n'ont qu'une ligne de long, luiſantes, vert-gai d'abord, puis noirâtres.

*Symphytum Conſtantinopolitanum, Borraginis folio & facie, flore albo. Coroll. Inſt. Rei Herbar.*

Sa racine eſt longue de demi pied, épaiſſe de 5. ou 6. lignes, diviſée en groſſes fibres chevelues, blanchâtres en dedans, couvertes d'une peau noire, mince & comme gercée; les tiges ont plus d'un pied de haut, & ſont épaiſſes d'environ 4. lignes, vert-pâle, legerement veluës, aſſez pleines de ſuc, de même que le reſte de la plante, creuſes, inégalement canelées, accompagnées de feuilles ſans ordre, aſſez éloignées les unes des autres, ſemblables à celles de la Bourrache: les inferieures ont 4. ou 5. pouces de longueur, ſur 2. pouces, ou 2. pouces & demi de largeur, terminées en ovale pointu, vert-brun, d'un goût fade & mucilagineux comme la racine, ſoûtenuës par un pedicule large à ſa naiſſance d'environ 3. lignes, creuſé en gouttiére d'un côté, arrondi de l'autre: ces feuilles ſont petites à meſure qu'elles approchent de la plante. De leurs aiſſelles ſortent de petits bouquets d'autres feuilles, & les branches ſe ſubdiviſent en brins, chargez ordinairement de deux petites feuilles, au milieu deſquelles ſe trouvent quelques fleurs blanches, rangées en queuë de Scorpion, & qui ne s'épanouïſſent que les unes après les autres: chaque fleur eſt un tuyau penché en bas, long d'environ 7. lignes, la moitié de cette fleur qui eſt hors du calice, s'évaſe en maniere de cloche d'environ 3. lignes d'ouverture, découpée legerement ſur les bords en 5. pointes, qui ont à peine demi ligne de long, terminées en arcade gothique: l'autre moitié de la fleur qui eſt enfermée dans le calice, n'a qu'une ligne de diametre. De l'interieur du tuyau où il commence à s'évaſer, s'élevent 5. feuilles blanches, longues d'une ligne & demie, ſur un quart de ligne de large à leur baſe, & c'eſt de leurs aiſſelles que naiſſent cinq étamines de même couleur hautes d'une ligne, chargées de ſommets: le fond du tuyau eſt percé par le piſtile qui eſt ſurmonté d'un filet très-délié, long d'environ 8. lignes; le calice eſt un autre tuyau long de près de 4. lignes, velu, découpé en 5. parties; les quatre embryons du piſtile deviennent autant de ſemences, qui ont la forme de la tête d'une vipere; mais nous ne les avons veuës que vertes.

Tous les prez des environs de Conſtantinople ſont remplis d'une belle eſpece de *Bec de Gruë*, que j'ai nommée *Geranium Orientale columbinum flore maximo, Aſphodeli radice. Coroll. Inſt. Rei Herbar.* 20. car il ſe trouve en pluſieurs autres endroits du Levant, mais la plante mérite d'être décrite.

Sa racine eſt à pluſieurs navets longs d'environ 2. pouces & demi, charnus, caſſants, ſtyptiques, rougeâtres en dedans, bruns en dehors, épais d'environ 3. lignes, quelquefois davantage, terminez par une queuë déliée & cheveluë. Le corps de cette racine qui eſt ordinairement couché en travers & ligneux, lorſque la plante eſt vieille, produit des tiges hautes de 8. ou 9. pouces, épaiſſes d'une ligne, vert-pâle, veluës, couchées ſur terre vers leur naiſſance, relevées dans le reſte, garnies de feuilles oppoſées deux à deux à chaque nœud, ſemblables par leur grandeur, par leur couleur, & par leur tiſſure, à celles du *Bec de Gruë* que l'on appelle *Pied de Pigeon*. Celles de l'eſpece dont on parle, ont des pedicules longs de 3. pouces, déliez, velus. Les fleurs naiſſent le long des branches, & ſortent des aiſſelles des feuilles, qui vont en diminuant à meſure qu'elles approchent de la ſommité, ces fleurs s'épanouïſſent les unes après les autres, ſoûtenuës par des queues fourchuës ordinairement, & longues de 3. ou 4. pouces: chaque fleur eſt à 5. feuilles diſpoſées en roſe, longues d'environ demi-pouce, ſur 3. lignes & demie de largeur, arrondies à la circonference, pointuës à leur naiſſance, purpurin-lavé, rayées dans leur longueur de quelques lignes plus foncées. De leur centre s'éleve un piſtile haut de 2. lignes, ſurmonté par une houpe purpurine: les étamines ſont blanches, très-déliées, & les ſommets jaunâtres; le calice eſt à 5. feuilles longues de 4. lignes, pointuës, vert-pâle, rayées, diſpoſées en étoile; le fruit n'étoit pas aſſez avancé pour pouvoir être décrit.

En paſſant par le marché aux herbes, nous achetâmes deux ou trois bouquets de graines de *Lierre à fruit jaune*; il s'y trouve auſſi communément que le Lierre ordinaire à Paris, & les Turcs s'en ſervent pour leurs cauteres: on en faiſoit autrefois un plus noble uſage; car [a] Pline aſſûre que l'eſpece de Lierre à fruit doré, étoit conſacrée à Bacchus, & deſtinée à couronner les Poëtes. Ses feuilles, comme le remarque cet Auteur, ſont d'un vert plus gai que celles du Lierre

[a] *Plin. Hiſt. nat. lib. 16. cap. 34. Dioſc. lib. 2. cap. 210. & not. 166. Hedera. Dionyſios C. B.*

Ge
flor

re commun, & ſes bouquets couleur d'or lui donnent un éclat particulier. Dalechamp l'a mal decrit, & en a donné une mauvaiſe figure; ſes feuilles d'ailleurs ſont ſi ſemblables à celles du Lierre commun, qu'on auroit ſouvent de la peine à les diſtinguer, ſi on ne voyoit le fruit, & peut-être que ces eſpeces ne diffèrent que par la couleur de cette partie. La ſemence du *Houx à fruit rouge*, ne produit-elle pas des pieds de Houx qui ont le fruit jaune? ne remarque-t-on pas la même choſe parmi les eſpeces de *Sureau*; le temps nous éclaircira ſi le Lierre dont nous parlons, eſt une varieté du Lierre commun: celui-ci n'eſt pas rare autour de Conſtantinople, & les pieds qui ont levé de la graine du jaune ſemée dans le jardin Royal, ſont juſques ici tous ſemblables aux pieds qui lévent de la graine du noir: leurs feuilles ſont anguleuſes, & l'on n'y ſauroit trouver de différence. Il ſemble que Dioſcoride ait traité de varieté ces deux eſpeces.

Voici la deſcription que je fis ſur les lieux du fruit du Lierre jaune. Ce ſont de gros bouquets arrondis de 2. ou 3. pouces de diametre, compoſez de pluſieurs grains ſphériques, quoique un peu anguleux, épais d'environ 4. lignes, un peu applatis en devant où ils ſont marquez d'un cercle, duquel s'éleve une pointe haute de demi-ligne. La peau qui eſt feuille-morte, ou couleur d'ocre & charnuë, renferme trois ou quatre graines ſéparées par des cloiſons fort minces; chaque graine eſt longue d'environ deux lignes & demie, blanche en dedans, griſâtre, vénée de noirâtre & rélevée de petites boſſes en dehors: elles n'ont point de goût, & leur figure approche aſſez de celles d'un petit rein; la chair qui couvre ces graines eſt douçâtre d'abord, enſuite elle paroît mucilagineuſe.

Pline qui a nommé cette plante *Lierre à fruit doré*, a pris tout ce qu'il en a dit de Theophraſte & de Dioſcoride, qui n'ont donné qu'une hiſtoire confuſe du Lierre: on n'a jamais vû celui qu'ils décrivent à feuilles blanches & à fruits blancs; cependant il devoit ſe trouver dans la Grece. Pour celui qu'ils appelloient *Lierre à feuilles panachées*, ou *Lierre de Thrace*, nous en avons vû quelques pieds ſur les côtes de la mer Noire. Il n'eſt pas ſurprenant que les Bacchantes ayent autrefois employé le Lierre pour garnir leurs Thyrſes & leurs coëffures: toute la Thrace eſt couverte de ces ſortes de plantes.

Je ne ſçaurois m'empêcher d'ajoûter à ces plantes une fort jolie a fleur que l'on ſervoit ſur le bord des plats à la table de nôtre Ambaſſadeur, je l'avois déja vûë en Portugal autour de Lisbonne & ſur la montagne de la Rabida, proche Setuval. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules charnus, preſque ronds, tirant ſur l'ovale, blanc-ſale, pleins d'une humeur glaireuſe & fade: le plus gros a un pouce de diametre, l'autre eſt plus petit & comme flétri, & tous les deux n'ont que des filets chevelus. La tige s'éleve juſques à environ demi-pied, épaiſſe de 2. ou 3. lignes, envelopée de quelques feuilles alternes, dont les gaines ſont couchées les unes ſur les autres, & ſe dilatent enſuite en feuilles ſemblables à celles du Lys, luiſantes, liſſes, vénées, pointuës, longues de deux ou trois pouces, ſur un pouce de large: celles qui approchent des fleurs ſont beaucoup plus petites & plus pointuës. Ces fleurs forment un bouquet à l'extrémité de la tige: chaque fleur eſt à ſix feuilles, dont cinq qui ſont élevées, font une eſpece de coëffe purpurine & rayée; les trois exterieures ont près de demi-pouce de long; les deux inferieures ſont plus étroites & plus courtes, mais très-aiguës: la feuille inferieure eſt la plus grande de toutes, & fait l'ornement de la fleur; car elle lui donne en quelque maniere la forme d'un papillon qui vole: cette feuille ſe termine en haut par une petite gorge ſurmontée d'une tête purpurin foncé, ſur le derriére elle finit par une queuë ou éperon blanchâtre long de quatre lignes: le reſte eſt éparpillé en maniere de rabat large d'environ un pouce, frizé ſur les bords, haut de plus de demi-pouce, blanc, rayé très-proprement de veines couleur de pourpre: le pédicule de la fleur eſt long de quatre lignes, ſur une ligne & demi d'épaiſſeur; il eſt tors en ſpire, vert-pâle & devient dans la ſuite une capſule ſemblable à un petit fanal long de demi pouce, ſur trois lignes de large, compoſé de trois côtes aſſez fortes, leſquelles reçoivent autant de panneaux membraneux & rouſſâtres, dont la ſurface interieure eſt chargée d'une bande veloutée: cette bande n'eſt autre choſe qu'un duvet de ſemences très-menuës, ſemblables à la ſcieure de bois: la fleur eſt ſans odeur & paroît ſur la fin d'Avril; toute la plante a un goût fade & glaireux.

Il y a pluſieurs autres belles eſpeces d'*Orchis* à Conſtantinople, mais on ne ſçauroit les élever dans les jardins: ces plantes n'aiment que l'air de la campagne. Il n'en eſt pas de même des Renoncules, qui ne font que multiplier & s'embellir entre les mains des curieux. Depuis quelques années les Turcs ſe ſont attachez avec ſoin à cultiver ces ſortes de fleurs; auſſi font-elles beaucoup d'honneur à leur pays. On dit que ce fut Cara Muſtapha, celui-là même qui échoua devant Vienne avec une formidable armée, qui mît les Renoncules à la mode, & qui donna lieu à toutes les recherches qu'on en a faites. Ce Vizir pour amuſer agréablement ſon maître Mahomet IV. qui aimoit extrêmement la chaſſe, la retraite

a Orchis Orientalis, & Luſitanica, flore maximo, Papilionem referente, *Corell. Inſt. Rei Herb.* 30.

traite & la ſolitude, lui donna inſenſiblement du goût pour les fleurs ; & comme il reconnut que les Renoncules étoient celles qui lui faiſoient le plus de plaiſir, il écrivit à tous les Pachas de l'Empire de lui envoyer les racines & les graines des plus belles eſpeces que l'on pourroit trouver dans leurs départemens. Ceux de Candie, de Chypre, de Rhodes, d'Alep, de Damas firent mieux leur cour que les autres. C'eſt de-là que ſont venuës ces eſpeces admirables de Renoncules que nous voyons dans les plus beaux jardins de Conſtantinople & de Paris. Les graines que l'on envoya au Vizir & celles que les particuliers éleverent, produiſirent beaucoup de varietez. Les Ambaſſadeurs ſe firent un plaiſir d'en envoyer à leurs Princes : on les rectifia en Europe par la culture. Mr. Malaval n'y contribua pas peu à Marſeille. Il en a fourni à toute la France, & la France en a pourvû tous les pays étrangers. Il ne faut plus aller à Conſtantinople pour admirer ces belles fleurs. Mr. des Côteaux, & les curieux du fauxbourg Saint Antoine, en élevent des eſpeces d'une beauté ſurprenante. Excepté les Oeillets, nous n'avons point de belles fleurs qui originairement ne ſoient venuës du Levant. Un curieux de Paris nommé Mr. Bachelier apporta de ce pays-là en 1615. le premier Marronier d'Inde & les Anemones doubles. Les Tubereuſes, pluſieurs belles eſpeces de Hyacinthes, de Narciſſes, de Lys en ſont venuës auſſi ; mais on les a rectifiées dans nos jardins. Il y a des cantons en France très-propres pour la multiplication de certaines fleurs. On éleve en Normandie des Jonquilles doubles & de très-belles Anemones : le climat de Toulouze plaît extrémement à ces ſortes de fleurs. A propos d'Anemones, on raconte qu'un homme de robe à qui Mr. Bachelier n'avoit pas voulu communiquer la graine de ces belles Anemones ni par amitié, ni pour de l'argent, ni en troc, s'aviſa d'aller le voir avec trois ou quatre de ſes amis qui étoient du complot ; & qu'il donna ordre au laquais qui portoit la queuë de ſa robe de la laiſſer tomber ſur des pots qui étoient dans une certaine allée, qu'il lui déſigna : les belles Anemones en queſtion étoient dans ces pots & leur graine prête à tomber. On ſe promena beaucoup, on s'entretint des affaires du temps : quand on fut au lieu marqué, un plaiſant de la compagnie ſe mit à faire des contes qui rendirent le bon-homme Bachelier fort attentif, & dans le même temps le laquais qui n'étoit pas mal adroit, laiſſa tomber la queuë de la robe de ſon maître, à laquelle s'attachérent par leur duvet les graines des Anemones : on trouſſa la robe auſſi-tôt à l'ordinaire ; la compagnie avança ; le curieux prît congé de Mr. Bachelier & ſe retira chez lui, où il épluca avec ſoin les graines qui tenoient à ſa robe : elles furent ſemées dès le même jour & produiſirent de très-belles eſpeces.

Le jardin du Palais de France à Conſtantinople eſt preſentement bien entretenu, il eſt en terraſſe d'où l'on découvre juſques aux plaines d'Aſie ; mais il n'eſt pas neceſſaire d'étendre la veuë ſi loin, Mr. l'Ambaſſadeur fait élever chez lui avec grand ſoin de beaux Orangers, des Renoncules, des Anemones & toutes les fleurs qui font la beauté & l'agrément des ſaiſons.

Je ne ſçaurois mieux finir cette lettre que par la Relation de ce qui ſe paſſa à l'audiance qu'eut Mr. de Ferriol du Grand Viſir, & à celle qu'on lui avoit préparée pour le Grand Seigneur : c'eſt une perſonne de qualité qui eut l'honneur de s'y trouver qui m'a communiqué le memoire ſuivant.

a Les vaiſſeaux du Roy *le Bizarre* & *l'Aſſeuré* mouillérent dans le port de Conſtantinople le 11. Decembre 1699. le même jour Mr l'Ambaſſadeur fut complimenté ſur ſon heureuſe arrivée, par les Secretaires des Ambaſſadeurs & par celui du Prince Tekeli. Le lendemain Son Excellence débarqua & envoya ſon premier Drogman chez le Grand Viſir, pour lui faire part de ſon arrivée. Quelques jours après, ce Miniſtre l'envoya complimenter par Maurocordato le pere Conſeiller d'Etat, & premier Interprête de la Porte ; l'audiance fut fixée au 25. du mois de Decembre. Ce jour-là Mr de Châteauneuf Caſtagnieres ancien Ambaſſadeur & Mr de Ferriol ſortirent du Palais de France à midi & demi. Mr de Châteauneuf à la droite & le nouvel Ambaſſadeur à la gauche, précedez de leurs maiſons, & ſuivis de douze Gentilshommes qui avoient accompagné Mr. de Ferriol à Conſtantinople ; toute la nation ſuivit auſſi : la marche ſe fit en ordre juſques à la marine, où les deux Ambaſſadeurs, qui étoient ſeuls à cheval, mirent pied à terre, & trouvérent ſur le port ſoixante Officiers ou Gardes-marine, qui s'embarquérent avec le reſte du cortége pour paſſer à Conſtantinople ſur des Caïques qui avoient été préparez. Lorſque le Canot de Mrs. les Ambaſſadeurs paſſa près des vaiſſeaux du Roi, ils furent ſaluez de 21. coups de canon par chacun des deux vaiſſeaux, qui étoient pavoiſez, & dont tous les ſoldats étoient ſous les armes.

Le Grand Viſir avoit envoyé deux chevaux richement harnachez pour Mrs les Ambaſſadeurs, & ſoixante pour les Gentilshommes, Officiers, Gardes-marine, & pour la ſuite de Mr de Ferriol : ce

a Relation de ce qui ſe paſſa à l'audiance qu'eut Mr. de Ferriol, du Grand Viſir ; & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur.

ce nombre n'auroit pas été ſuffiſant pour un ſi grand cortége ; mais S. E. en avoit fait mener plus de cinquante ſur le port ; les Marchands de la nation y avoient auſſi envoyé les leurs. La marche commença par quatre-vingt Janiſſaires, auſquels le Grand Viſir avoit ordonné de ſe rendre à la marine : enſuite les deux maiſons de Mrs. les Ambaſſadeurs ſuivirent, celle de Mr. de Châteauneuf à droite, & celle de Mr. de Ferriol à gauche. Vingt-cinq Valets de pied de Mr. de Ferriol étoient vêtus d'une livrée chargée de trois galons ; celui du milieu étoit d'or & les autres de ſoye. Six Janiſſaires de la maiſon de Mr. de Châteauneuf, & autant de celle de Mr. de Ferriol marchoient avec leur bonnet de ceremonie devant les Drogmans. Douze Gentilshommes & le Chancelier de Mr. de Ferriol précedoient Mrs. les Ambaſſadeurs : ces Gentilshommes étoient vêtus ſi magnifiquement, que les Turcs ont avoué qu'ils n'avoient rien veû de ſi riche. Le Chiaoux Bachi, qui vint prendre S.E. marcha immédiatement devant Mrs. les Ambaſſadeurs ; & Mrs. de Cour & de Broglio Capitaines en ſecond des vaiſſeaux du Roi, les ſuivoient à la tête des Officiers & des Gardes-marine qui marchoient deux à deux, chacun dans leur rang. Les Marchands François finiſſoient cette marche dans le même ordre ; & le cortége étoit ſi nombreux, que les deux cours du Palais du Viſir ſe trouvérent à peine aſſez grandes : neanmoins l'ordre y fut ſi bien obſervé, que lorſque Mrs les Ambaſſadeurs entrérent, les Janiſſaires & les Chiaoux commandez, ſe trouvérent en haye ſur leur paſſage. Les douze Gentilshommes avec le Chancelier de Mr de Ferriol étoient deſcendus de cheval pour attendre Mrs les Ambaſſadeurs au bas de l'eſcalier du Palais ; ils les ſuivirent dans la chambre d'audiance avec les Officiers de la marine. Mrs les Ambaſſadeurs prirent place ſur des tabourets qui étoient ſur le Sopha, Mr de Châteauneuf à la droite, & Mr de Ferriol à la gauche : le reſte du cortége demeura debout.

Le Grand Viſir, avec ſon bonnet de ceremonie, entra d'abord que les Ambaſſadeurs furent placez : & paſſant auprès d'eux ſe mit dans le coin du Sopha qui eſt la place d'honneur ; Mr de Châteauneuf prit la parole, & dit au Viſir que le Roi avoit choiſi Mr de Ferriol pour ſon ſucceſſeur : alors Mr de Ferriol lui preſenta la lettre de Sa Majeſté, & la mit entre les mains du grand Chancelier, qui étoit debout avec les principaux Officiers de l'Empire à côté du Viſir. Mr de Ferriol fit dire à ce Miniſtre, que le Roy ſon maître avoit appris avec plaiſir que Sa Hauteſſe avoit confié les principales affaires de l'Empire à un homme auſſi éclairé que lui, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne contribuât de tout ſon pouvoir à entretenir l'union & la correſpondance qui étoient établies depuis ſi long-temps entre les deux Empires. Après ce compliment on apporta des confitures & après quelque intervalle on donna le ſorbet & le parfum. Le Viſir fit demander à Mr de Ferriol s'il y avoit long-temps qu'il étoit parti de France : Maurocordato le pere, qui étoit Plenipotentiaire de la Porte à Carlowits, ſervoit d'Interprête, & rapportoit en latin à Mr de Ferriol ce que le Viſir lui demandoit ſur ſon voyage. Mr de Ferriol lui répondoit auſſi dans la même langue. On diſtribua des veſtes fort riches à Mr de Ferriol & à Mr de Châteauneuf : celles que l'on donna aux Officiers de la ſuite valoient 5. ou 6. ſequins chacune. Après cette diſtribution Mrs les Ambaſſadeurs ſe leverent & ſortirent de la Chambre d'audiance : on les ſuivit avec ordre, & lorſqu'ils furent montez à cheval, Mr de Ferriol prit la droite avec ſa maiſon ; Mr de Châteauneuf ſe mit à la gauche avec la ſienne : le reſte du cortége garda le même ordre qui avoit été obſervé en allant. Il y avoit une infinité de peuple dans les ruës par où Mrs les Ambaſſadeurs paſſérent : ils mirent pied à terre au même endroit de la marine où ils étoient montez à cheval, & ſe rembarquerent dans le canot, après que Mr de Ferriol eut remercié le Lieutenant du [a] Chiaoux Bachi de l'avoir accompagné avec ſes Chiaoux. Le canot de Mrs les Ambaſſadeurs paſſant devant les vaiſſeaux du Roi, fut encore ſalué de 21. coups de canon par chaque vaiſſeau. On débarqua à Topana du côté de Pera, d'où les Officiers de la marine retournérent à leurs bords ; les Ambaſſadeurs ſe remirent en marche dans le même ordre juſques au Palais de France, & ſe ſéparérent dans la premiere cour. Le lendemain Mr de Ferriol fit diſpoſer ſes preſens pour les envoyer au Grand Viſir le jour ſuivant : il y avoit une glace de 60. pouces, dont la bordure étoit de glaces peintes par deſſous, avec des ornemens en ſculpture fort recherchez ; une grande pendule avec le quadran marqué à la Turque, dont la boëte & le pied étoient magnifiques ; le reſte du preſent conſiſtoit en veſtes, dont douze étoient des plus fines étoffes d'or & d'argent qui ſe fabriquent à Lyon, les autres étoient du plus beau drap d'Angleterre.

Le 31. du mois de Decembre le Grand Seigneur fit dire à Mr l'Ambaſſadeur, qu'il lui donneroit audiance le 5. de Janvier. Mr de Ferriol s'y diſpoſa & envoya la veille au Serrail les preſens qui étoient deſtinez pour le Grand Seigneur : on les porte ordinairement devant l'Ambaſſadeur lorſqu'il entre chez Sa Hauteſſe.

Le 5. Janvier 1700. Mr de Ferriol ſortit du



[a] Le Chiaoux Bachi vient prendre lui-même les Ambaſſadeurs, & il les fait ſeulement reconduire par ſon Lieutenant.

Palais de France à la pointe du jour, précedé de ſa maiſon, accompagné de douze Gentilshommes de ſa ſuite, & de toute la nation. Il trouva à la marine les deux Commandans des vaiſſeaux du Roi, & 30. Officiers ou Gardes-marine nommez par Mr. Bidaud pour lui faire cortege. Mr. l'Ambaſſadeur s'embarqua dans ſon canot; & tout ce corrége le ſuivit dans pluſieurs caïques. Le Chiaoux Bachi attendoit Son Excellence ſur le port du côté de Conſtantinople avec les Janiſſaires de la Porte, & 60. chevaux des Ecuries du Grand Seigneur; celui qui étoit deſtiné pour Mr. l'Ambaſſadeur étoit richement harnaché. La marche commença par ſix Janiſſaires de la maiſon de Son Excellence, ſix valets de chambre, vingt-cinq valets de pied de ſa livrée, & ſix eſtafiers vêtus à la Turque qui marchoient à la tête & autour de ſon cheval: les Drogmans marchoient après ſa maiſon, & enſuite les douze Gentilshommes. Le Chiaoux Bachi précedé de ſes Chiaoux alloit immédiatement devant Mr. de Ferriol, parce qu'ayant voulu prendre la droite, Son Excellence lui dit de ſe mettre à ſa gauche, s'il n'aimoit mieux paſſer devant; & ce fut le parti qu'il accepta. Mr. l'Ambaſſadeur étoit ſuivi des Officiers de la marine qui marchoient deux à deux chacun dans ſon rang; toute la nation ſuivoit dans le même ordre. On traverſa à cheval la premiere cour du Serrail; mais on fut averti qu'il falloit mettre pied à terre à la porte de la ſeconde cour. Son Excellence deſcendit de cheval & fut reçeu par huit Capigis qui le précedérent juſqu'à la ſale du Divan.

A l'entré de la ſeconde cour, quatre mille Janiſſaires qui étoient ſerrez près de la muraille à droite, partirent comme un trait pour aller prendre des jattes de Ris qui bordoient le chemin par où l'on paſſoit. S. E. entra dans la ſale du Divan, dans le même temps que le Grand Vizir y entroit par une autre porte. Après s'être ſaluez, Mr. l'Ambaſſadeur ſe mit à la place qui lui avoit été préparée, & le Grand Vizir ſur un banc avec trois Vizirs à ſa droite, & les deux Cadileſquers à ſa gauche. On rendit la juſtice, & l'on remit pluſieurs Requêtes répondues, à ceux qui les avoient preſentées: enſuite on donna à laver à Mr. l'Ambaſſadeur & au Grand Vizir en même temps, mais en deux baſſins differens; celui que l'on preſenta à S. E. étoit d'argent, & celui du Grand Viſir, étoit de cuivre. On donna auſſi à laver aux Viſirs, aux Capitaines des vaiſſeaux du Roi, & à ceux qui devoient manger aux cinq tables qui furent ſervies dans la même Sale. Mr. l'Ambaſſadeur mangea ſeul, les Capitaines des vaiſſeaux avec les Viſirs, les deux Cadileſquers mangérent ſeuls, & ſix perſonnes nommées par S. E. aux deux autres tables avec les principaux Officiers de l'Empire. Ces cinq tables furent ſervies également de plus de trente plats chacune, que l'on mettoit ſur la table l'un après l'autre, & que l'on retiroit preſque dans l'inſtant.

Quoique les ragouts des Turcs ſoient bien differens des nôtres, S. E. ne laiſſa pas, pour faire honneur à ce repas, de goûter preſque de tout ce qu'on lui ſervit: au ſortir de table on donna encore à laver.

Maurocordato le pere, & le S. Fonton premier Drogman du Roi, ſervirent d'Interprêtes pendant le dîné. Il y avoit une fenêtre grillée au-deſſus de la table de Mr. l'Ambaſſadeur, où Son Excellence aperceut le Grand Seigneur à pluſieurs repriſes. Le dîné fini, & la réponſe du Grand Seigneur étant venuë pour admettre Mr. l'Ambaſſadeur, on fit apporter dans la Sale du Divan, un Miroir que Son Excellence devoit donner à Sa Hauteſſe, la glace étoit de 89. pouces de haut, ſur 62. de large; tout le monde en parut ſurpris, & le Grand Seigneur le conſidera à travers la jalouſie où il ſe met ordinairement pendant le Divan. Le Miroir fut mis à la porte de la Sale d'audiance, avec une Pendule beaucoup plus belle que celle qui avoit été preſentée au Grand Viſir, & une piece d'Horlogerie admirable, laquelle outre les heures & les minutes, marquoit le mouvement de la Lune, les degrez du froid & du chaud, & les variations des ſaiſons. Il y avoit outre cela vingt Veſtes d'étoffes d'or très-riches, & quantité d'autres veſtes du plus beau drap d'Angleterre. Le preſent fut trouvé ſi magnifique, que le Grand Viſir fit demander à Mr. l'Ambaſſadeur s'il étoit de la part du Roi, ou de la ſienne; il répondit que c'étoit de ſa part.

Le Grand Vizir écrivit à Sa Hauteſſe pour ſçavoir ſi l'on introduiroit Mr. l'Ambaſſadeur; le [a] *Telkidgi* qui porta la lettre, apporta la réponſe du Grand Seigneur que le Grand Viſir baiſa & porta ſur ſon front avant que de la lire. Après qu'il en eût fait la lecture, les Officiers deſtinez pour conduire Son Excellence le menérent dans un endroit de la Cour où l'on diſtribua ſoixante & dix veſtes à ceux de ſa ſuite; & Mr. l'Ambaſſadeur s'aſſit ſur un banc couvert de drap rouge, où il reçeut la ſienne. Juſqu'alors tout s'étoit paſſé dans les regles, & Son Excellence ne pouvoit que ſe louer des honneurs qu'il avoit reçeus: mais quand il fallut entrer dans l'appartement du Grand Seigneur, le Chiaoux Bachi piqué de ce que Mr. l'Ambaſſadeur lui avoit refuſé la droite pendant la marche, vint dire à Maurocordato qui étoit à côté de Son Excellence, qu'il s'étoit apperceu qu'il avoit

[a] *Telkidgi*, c'eſt l'Officier qui porte les lettres du Grand Viſir à ſa Hauteſſe, quand il s'agit d'affaires importantes, & qui en rapporte les réponſes.

avoit ſon épée, & qu'il n'étoit permis à perſonne d'entrer dans la chambre du Grand Seigneur avec des armes. Maurocordato vouloit diſſimuler la choſe, d'autant mieux que l'épée de Mr. l'Ambaſſadeur étoit couverte de ſon a Caftan ; mais le Chiaoux Bachi l'ayant menacé de s'en plaindre au Grand Viſir, il crut ne pouvoir pas ſe diſpenſer d'en parler à Son Excellence, & il lui dit, avec une douleur peinte ſur le viſage, qu'on ne pouvoit voir le Grand Seigneur avec des armes, & qu'il le prioit de quitter ſon épée que le Chiaoux Bachi venoit d'appercevoir. Mr. l'Ambaſſadeur lui répondit, *qu'en portant l'épée il ne faiſoit rien qui n'eût été pratiqué par Mr. de Châteauneuf; & que l'épée faiſant partie de l'habillement François, & même la principale, il ne quitteroit point la ſienne.* Cette conteſtation fut portée au Grand Viſir qui n'étoit pas encore ſorti de la Sale du Divan, & qui fit dire à Mr. l'Ambaſſadeur qu'il ne verroit point le Grand Seigneur avec des armes. Son Excellence cita encore l'exemple de Mr. de Châteauneuf, & dit *qu'il ne lui convenoit pas de voir un auſſi grand Prince que Sa Hauteſſe, ſans avoir tous les ornemens qui compoſent l'habit François.* La diſpute dura une heure entiere, Maurocordato portant les paroles de part & d'autre: enfin le Grand Viſir fit propoſer à Mr. l'Ambaſſadeur, que s'il entroit ſans épée, le Grand Seigneur écriroit une Lettre au Roi pour le diſculper de l'avoir fait. Son Excellence répondit, *qu'il n'avoit pas beſoin d'excuſe pour une faute qu'il ne vouloit pas commettre.* Le Grand Viſir repartit, qu'il donneroit une atteſtation ſignée de lui & de tous le Grands de l'Empire, pour ſûreté que jamais aucun Ambaſſadeur ne verroit à l'avenir le Grand Seigneur avec des armes. Mr. l'Ambaſſadeur repliqua, que *la Porte pouvoit changer ſon Cérémonial pour l'avenir, que ce ſeroit alors l'affaire de ſes ſucceſſeurs & de toutes les autres nations; mais qu'il ne ſouffriroit pas qu'on commençât par lui à ôter aux Ambaſſadeurs les honneurs dont ils étoient en poſſeſſion; & qu'ayant celui d'être le premier des Ambaſſadeurs Chrétiens, s'il avoit à donner des regles, ce ſeroit pour augmenter leurs privileges au lieu de conſentir qu'on les diminuât.* Le Grand Viſir fit dire à Son Excellence que s'il s'obſtinoit à garder ſon épée, il ne verroit point le Grand Seigneur qui étoit pourtant venu de quinze lieuës, à Conſtantinople pour lui donner audiance. Mr. l'Ambaſſadeur fit réponſe, que *ce ſeroit un grand malheur pour lui; mais que quelque félicité, qu'il y eût à voir Sa Hauteſſe, il ne l'achepteroit point aux dépens de la gloire du Roi ſon maître, ni en proſtituant le caractere dont il étoit honoré.* Le Grand Viſir ajoûta, que jamais aucun Ambaſſadeur n'avoit veû le Grand Seigneur avec des armes, Son Excellence repartit, que *Mr de Châteauneuf étoit homme d'honneur, & qu'il n'auroit pas oſé impoſer au Roi ſon maître; qu'il étoit encore à Conſtantinople & qu'on pouvoit le faire appeller pour rendre témoignage à la verité : qu'il étoit ſurpris qu'on cherchât à lui faire un ſemblable procés, mais qu'il proteſtoit qu'on lui ôteroit plutôt la vie que ſon épée.* Maurocordato ne ſçachant plus que dire, propoſa à Mr. de Ferriol de prendre conſeil des Officiers François. Son Excellence répondit, *que dans les choſes qui regardoient la gloire du Roi ſon Maître, il étoit le ſeul Interprête de ſes volontez.* Maurocordato alla de nouveau parler au Grand Viſir, & au retour il ſe ſervit de menaces, diſant à Mr. l'Ambaſſadeur, qu'il allumeroit un feu difficile à éteindre, & qu'il ſeroit cauſe d'un grand malheur : *Tant pis pour le plus foible*, repliqua Mr. de Ferriol, *mais je ne quitterai mon épée qu'avec la vie, l'honneur de mon caractere y étant attaché.* Alors le Grand Viſir envoya les plus anciens Capigis-Bachis pour dire à Mr. l'Ambaſſadeur que c'étoit vouloir introduire une nouveauté dans le Cérémonial, & qu'ils pouvoient l'aſſûrer qu'ils n'avoient jamais veû aucun Ambaſſadeur prendre audiance du Grand Seigneur avec ſon épée. Mr. de Ferriol perſiſta à dire, que *Mr. de Châteauneuf étoit pour le moins auſſi croyable qu'eux.* Le Janiſſaire-Aga vint enſuite avec les principaux Officiers de ſon Corps pour aſſûrer Mr. l'Ambaſſadeur que, tout Officier Général qu'il étoit de la premiere milice de l'Empire, il n'étoit jamais entré avec des armes dans la chambre du Grand Seigneur; que le Grand Viſir même, quoique Lieutenant de Sa Hauteſſe, n'avoit pas ce privilege. Mr. de Ferriol lui répondit, *que le Grand Viſir & lui étoient Sujets, qu'ainſi la Loi étoit pour eux; mais qu'ayant l'honneur de repreſenter la Perſonne d'un grand Prince, il n'étoit pas dans la même dépendance.* Les deux Cadileſquers vinrent à leur tour; & après eux les Viſirs à trois queuës, & tous les Officiers de la Porte pour eſſayer de faire changer d'avis à Mr. l'Ambaſſadeur, mais ils le trouverent inébranlable. Le Grand Viſir à qui on avoit fait rapport de tout ce qui s'étoit paſſé, s'imagina pouvoir obtenir par ſurpriſe, ce qu'il n'avoit pû gagner par ſes foibles raiſons, ſur la fermeté de Mr. de Ferriol : Il lui fit dire qu'il étoit temps d'aller à l'Audiance où il étoit attendu. Mr. l'Ambaſſadeur demanda *ſi ce ſeroit avec ſon épée*, on lui répondit que ouï. Il marcha donc, & quand il fut arrivé à la porte de l'appartement du Grand Seigneur, il tourna la tête pour voir ſi les quinze perſonnes qu'il avoit nommées pour entrer avec lui dans la chambre de Sa Hauteſſe & pour lui faire la reverence, le ſuivoient. Il vit avec

a *Caftan* ou veſte.

ſurpriſe qu'il n'y en avoit que ſix ; le Chiaoux & les Capigis-Bachis ayant arrêté les autres à la porte de la grande voute qui conduit à la Sale d'audiance. Mr. l'Ambaſſadeur jugea deſlors qu'on avoit quelque deſſein contre lui ; & réſolu de perdre la vie, ou de ſoutenir ce qu'il avoit avancé, il mit la main gauche ſur ſon épée, tenant avec la droite la Lettre du Roi pour le Grand Seigneur : deux Capigis-Bachis le prirent par deſſous les bras, ſuivant la coûtume ordinaire, & il en vint un troiſiéme, d'une taille de Geant, qui ſe baiſſant devant Mr. de Ferriol, porta la main avec violence ſur ſon épée pour la lui arracher, ce que n'ayant pû faire, Mr. l'Ambaſſadeur enflamé de colére lui donna un ſi rudè coup de la main droite & du genouil, qu'il le jetta à quatre pas de lui, & dit à Maurocordato d'un ton de voix fort élevé, *ſi c'étoit ainſi qu'on violoit le Droit des Gens !* Après quoi voyant revenir ſur lui le Capigi-Bachi qu'il avoit repouſſé, il fit un ſi grand effort qu'il ſe débarraſſa des deux autres Capigis-Bachis qui le tenoient toujours ſous les bras ; & portant la main ſur ſon épée qu'il tira à demi, il demanda à Maurocordato avec le même ton de voix élevé, *ſi nous étions ennemis !* Maurocordato tout conſterné demeuroit dans le ſilence. Mr. de Ferriol ne douta plus pour lors que les choſes ne fuſſent portées à la derniere extremité ; mais dans le moment on vit paroître ſur la porte de l'appartement du Grand Seigneur, le Capi-Aga, ou Chef des Eunuques blancs qui fit ſigne de la main de ne faire aucune violence à Mr. l'Ambaſſadeur ; & s'étant approché de lui, il lui dit, que s'il vouloit entrer ſans épée, il ſeroit le bien venu, mais que s'il perſiſtoit à la vouloir porter, il pouvoit retourner dans ſon Palais. Mr. de Ferriol répondit, *qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit quitter ſon épée*, & retournant ſur ſes pas il laiſſa ſon Caftan à la porte & le remit à un Officier du Grand Seigneur, il ordonna enſuite à tous les Officiers & aux autres perſonnes de ſa ſuite de faire de même : cela ſe paſſa ſans donner aucun ſujet de plaintes.

Quand Mr. l'Ambaſſadeur fut près de la grande porte, le Grand Viſir envoya dire au Sr. Fonton premier Drogman du Roi, de venir reprendre les préſens que Son Excellence avoit fait apporter ; ce qui fut executé. Mr. de Ferriol crut qu'il n'y auroit aucune cérémonie pour le retour, cependant il trouva les chevaux du Grand Seigneur, les Chiaoux & les Janiſſaires qui l'accompagnérent juſqu'à la marine, dans le même ordre qui avoit été obſervé en allant au Serrail. Il y avoit dans les ruës & aux fenêtres une infinité de peuple, tout le monde étant perſuadé que Mr. l'Ambaſſadeur avoit pris ſon audiance ; & quand il arriva à la marine, il ſe mit dans ſon canot qui fut ſalué en paſſant de 42. coups de canon par les vaiſſeaux du Roi. Mr. de Ferriol étant de retour dans ſon Palais fit ſervir pluſieurs tables pour les Officiers du Roi, & pour toute la nation, avec beaucoup de magnificence.

Il eſt à remarquer que Maurocordato avoit affecté de rendre ſecrette toute la négociation au ſujet de l'épée, parlant toûjours à l'oreille de Mr. de Ferriol ; mais comme c'étoit une affaire d'uſage & de juſtice, Mr. l'Ambaſſadeur répondit toûjours tout haut, afin que les nations qui étoient venuës à l'audiance par un eſprit de curioſité, puſſent entendre tout ce qui ſe paſſoit.

On ſçût peu de jours après, que le Grand Seigneur avoit reproché au Grand Viſir de l'avoir expoſé à une ſcéne deſagréable, diſant qu'il devoit l'avoir préveuë. La derniere action du Grand Viſir fut generalement condamnée, d'avoir voulu ſurprendre Mr. l'Ambaſſadeur, & tâché de lui faire ôter ſon épée par violence ; les Turcs même ne purent s'en taire. La preſence d'eſprit de Mr. de Ferriol dans toutes les réponſes qu'il fit, & ſa fermeté furent admirées de tous ceux qui en furent témoins.

Je crois, MONSEIGNEUR, qu'il ne ſera pas inutile de faire remarquer ici à nos Marchands l'avantage qu'ils ont d'avoir à Conſtantinople en la perſonne de Mr. l'Ambaſſadeur un Juge naturel & en dernier reſſort, pour connoître de toutes les affaires civiles & criminelles, qui peuvent ſurvenir entre eux.

Suivant les articles XXIV. & XLIII. du Traité fait le 26. May 1604. entre Henri le Grand & Sultan Achmet I. Empereur des Turcs, il fut arrêté que les Ambaſſadeurs & les Conſuls de nôtre nation, rendroient juſtice aux marchands & negocians ſujets de Sa Majeſté ſelon leurs loix & coutumes, ſans qu'aucun Officier Turc en pût connoître. Surquoi j'ai apris qu'en 1673. y ayant eu procès entre le Sr. Fabre & les Srs. Gleyſe de Marſeille, il fut terminé par jugement definitif de Mr. de Nointel alors Ambaſſadeur à la Porte ; mais le Sr. Gleyſe ayant prétendu ſe pourvoir contre cet Arrêt dans les Juriſdictions de Provence, le jugement fut confirmé par Arreſt du Conſeil d'enhaut du premier Septembre 1673. en ces termes.

## *EXTRAIT DES REGISTRES du Conſeil d'Etat du Roi.*

*Le Roi étant en ſon Conſeil a confirmé les jugements rendus par le Sr. de Nointel, les 4. Decembre 1671. & 18. Juillet 1672. Ordonne qu'ils ſeront exécutez ſelon leur forme & teneur ; & en conſéquence Sa Majeſté a caſſé & annullé le jugement*

*gement rendu par le Lieutenant de l'Amirauté de Marſeille le 12. Novembre dernier, & tout ce qui s'en eſt enſuivi. Lui fait Sa Majeſté deffenſes de prendre aucune connoiſſance du different entre leſdits Gleyſe & Fabre, & audit Gleyſe d'y faire aucunes pourſuites, ni ailleurs pour raiſon de ce, à peine de nullité; caſſation des procedures, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts.* FAIT *au Conſeil d'Eſtat du Roi, tenu à Briſac le premier jour de Septembre* 1673. *Collationné. Signé,* COLBERT. *Et pour copie,* LAUTHIER.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

# LETTRE XIII.

## *DU GOUVERNEMENT ET DE LA POLITIQUE DES TURCS.*

MONSEIGNEUR,

Si vous n'aviez pas deſtiné mes relations à paroître au jour, je me garderois bien de vous entretenir d'une infinité de choſes que vous ſçavez beaucoup mieux que moi; mais comme vous m'avez ordonné de faire part au public de ce qui ſe paſſe dans le Levant, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'inſére dans les lettres que j'ai l'honneur de vous adreſſer, pluſieurs choſes que tout le monde ne ſçait pas, ou qui ont reçu divers changemens depuis qu'on les a publiées: je tâcherai même de faire ſentir les veritables cauſes de ces changemens. Il faut auparavant découvrir, pour ainſi dire, les fondemens de l'Empire des Turcs, & démontrer les principes ſur leſquels leur domination s'eſt établie.

Ceux qui ne remontent pas juſques à l'origine de cet Empire, trouvent d'abord le gouvernement des Turcs fort dur, & preſque tyranique: mais ſi l'on conſidere qu'il a pris naiſſance dans la guerre, & que les premiers Othomans ont été de pere en fils les plus redoutables conquerans de leurs ſiécles; on ne ſera pas ſurpris qu'ils n'ayent mis d'autres bornes à leur pouvoir, que leurs ſeules volontez.

Pouvoit-on eſperer que des Princes qui ne devoient leur grandeur qu'à leurs armes, ſe dépouillaſſent du droit du plus fort en faveur de leurs eſclaves! Un Empire dont on jetteroit les fondemens pendant la paix, & dont les peuples ſe choiſiroient un Chef pour les gouverner, devroit jouïr naturellement d'un grand repos, & l'authorité pourroit s'y trouver comme partagée. Mais les premiers Sultans ne devant leur élevation qu'à leur propre valeur: tout remplis des maximes de la guerre, affectérent de ſe faire obéïr aveuglément, de punir avec ſévérité, de tenir leurs ſujets dans l'impuiſſance de ſe revolter: en un mot de ne ſe faire ſervir que par des perſonnes qui leur fuſſent redevables de leur fortune, qu'ils puſſent avançer ſans faire naître de jalouſie, & dépouiller ſans commettre d'injuſtice.

Ces maximes qui ſubſiſtent chez eux depuis quatre ſiecles, rendent le Sultan maître abſolu de ſon Empire; s'il en poſſede tous les fiefs, il ne fait que jouïr de l'héritage de ſes peres; s'il a droit de vie & de mort ſur ſes peuples, il les regarde comme les deſcendans des eſclaves de ſes ancêtres. Ses ſujets en ſont ſi perſuadez, qu'ils ne trouvent point à redire qu'à ſes premiers ordres on leur ôte la vie ou les biens: on leur inſpire même dès la berçeau, par une politique très-rafinée, que cet excès d'obéïſſance eſt plûtôt un devoir de Religion, qu'une maxime d'Etat. Sur ce préjugé les premiers Officiers de l'Empire conviennent que le comble du bonheur & de la gloire, eſt de finir ſa vie par la main ou par l'ordre de leur maître. Les Sauvages de Canada ſont encore plus tranquilles ſur cet article que les Turcs. Sans avoir lû Epictete ni les Stoïciens, ils regardent naturellement la mort comme un très-grand bien, & ſe moquent de nous qui plaignons le ſort de ceux que l'on fait mourir: ces Sauvages chantent au milieu des flammes; & la douleur la plus vive les frappe moins, qu'ils ne ſont flattés de l'eſperance d'une vie plus fortunée.

Le Grand Seigneur eſt adoré de ſes ſujets; il ſe les attache par le moindre bienfait, car ils ne poſſédent aucuns biens que ceux qu'ils tiennent de lui. Son Empire s'étend depuis la mer Noire juſques à la mer Rouge: il poſſéde ce qu'il y a de meilleur en Afrique; maître de toute la Gréce, il eſt reconnu juſques ſur les frontieres de Hongrie & de Pologne: enfin il peut ſe vanter que ſes predéceſſeurs ou leurs Grands Viſirs ſont venus aſſieger la capitale de l'Empire d'Occident, & qu'ils n'ont laiſſé que le Golphe de Veniſe entre leurs terres & l'Italie. Après cela croira-t-on qu'il y ait eu des Sultans qui n'ont vêcu que des revenus des jardins Royaux dépen-

dans de l'Empire, quoique ces revenus ne montent, même aujourd'hui, qu'à des ſommes médiocres ? On a veu auſſi quelques Sultans qui ne vivoient que du travail de leurs mains, & l'on montre encore à Andrinople les outils dont Sultan Mourat ſe ſervoit pour faire des fléches que l'on vendoit à ſon profit dans le Serrail : il y a apparence que les Courtiſans payoient bien cher l'ouvrage de l'Empereur. Il s'en faut beaucoup qu'on ne vive aujourd'hui dans la maiſon du Prince avec la même frugalité.

Les Sultans, de crainte qu'on ne les trouvât deſarmez, ſe ſont fait des chaînes à eux-mêmes & à leur poſterité, en inſtituant une milice formidable, qui ſubſiſte également en temps de paix & en temps de guerre. Les Janiſſaires & les Spahis balancent tellement la puiſſance du Prince, quelque abſolu qu'il ſoit, qu'ils ont quelquefois l'inſolence de lui demander ſa tête. Ils dépoſent les Empereurs & en créent de nouveaux avec plus de facilité que les troupes Romaines ne le faiſoient dans leurs temps : c'eſt un frein pour les Sultans qui empêche la Tyrannie.

Les revenus de l'Empereur ſont en partie fixes & en partie caſuels ; les fixes ſont les douanes ; la capitation que l'on impoſe ſur les Juifs & ſur les Chrétiens ; la taille réelle qui ſe prend ſur les denrées que l'on retire des terres ; & les tributs annuels que le Kan des petits Tartares, les Princes de Moldavie & de Valachie, la Republique de Raguſe, une partie de la Mengrelie & la Ruſſie payent en or. Il faut ajoûter à cela cinq millions de livres que l'Egypte produit ; car de douze millions que ce grand Royaume fournit en ſequins frappez dans le païs, la ſolde des milices & les appointemens des Officiers en conſomment quatre : le Grand Seigneur fait porter les trois autres à la Méque pour les preſens accoûtumez ; pour l'entretien du culte ; & pour faire remplir d'eaux les citernes d'Arabie, qui ſont ſur le paſſage des Pelerins.

Les Thréſoriers des Provinces reçoivent les droits de leurs départemens & payent les charges ſur les aſſignations de la Porte. Ils envoyent tous les trois mois aux Thréſoriers de l'Empire les deniers qui ſont en leurs mains ; & ceux-ci ſont comptables au Grand Viſir des recettes des Provinces.

Les revenus caſuels du Grand Seigneur, conſiſtent en ſucceſſions ; car ſuivant les loix de l'Empire, le Prince eſt l'heritier des grands & des petits à qui il a donné des penſions pendant leur vie, il herite même des gens de guerre s'ils meurent ſans enfans. S'ils ne laiſſent que des filles, il retire les deux tiers de l'heritage, & ce tiers ne ſe prend pas ſur les fiefs, car ils ſont naturellement au Prince ; mais ſur les terres indépendantes des fiefs, comme ſur les jardins & ſur les fermes, ſur l'argent comptant, ſur les meubles, ſur les eſclaves, ſur les nippes, les chevaux &c. Les parens n'oſeroient détourner quoique ce ſoit de la ſucceſſion ; il y a des Officiers établis pour y veiller, & s'ils le faiſoient tout ſeroit confiſqué au profit du Sultan.

Les dépouilles des Grands de la Porte & des Pachas montent à des ſommes immenſes ; & c'eſt ce qui fait qu'on ignore juſques où vont les revenus du Grand Seigneur. Bien ſouvent on n'attend pas que les Grands meurent de mort naturelle, ni qu'ils ayent le temps de cacher leurs threſors : on porte au Serrail leur or, leur argent, leurs joyaux & leurs têtes. La dépoſition des Pachas n'eſt pas le ſeul avantage qui en revient au Grand Seigneur : celui qui ſuccéde au gouvernement d'un Pacha dépoſé, paye pour ſa bienvenuë une ſomme conſiderable. Tous ceux que le Sultan gratifie d'une Viceroyauté, ou d'un charge de conſequence, ſont indiſpenſablement obligez de lui faire des preſens, non pas ſelon leurs facultez ; car ſouvent ce ſont des gens élevez dans le Serrail, où ils n'ont pû preſque rien amaſſer : mais il faut que ces preſens répondent à la grandeur des bienfaits qu'ils reçoivent. On a mis le preſent du Pacha du Caire à quinze cens mille livres, ſans compter ſept ou huit cens mille livres qu'il faut diſtribuer à ceux qui lui ont procuré cette Viceroyauté, & qui ont aſſez de credit pour l'y maintenir : ce ſont les principales Sultanes, le Moufti, le Grand Viſir, le Boſtangi-Bachi &c.

Les ſommes dont on vient de parler ne reſtent pas entre les mains des Thréſoriers, qui pourroient les diſſiper ou les faire valoir à leur profit : on les porte au Serrail dans le thréſor Royal qui n'eſt pas loin de la Sale du Divan. Ce thréſor eſt diviſé en quatre chambres, dont les deux premieres ſont occupées par differentes armes & par de grands coffres pleins de veſtes, de fourrures, de carreaux brodez & relevez de perles, de pieces du plus beau drap d'Angleterre, de Hollande, & de France, de velours, de brocards d'or & d'argent, de brides & de ſelles couvertes de pierreries.

On garde dans la troiſiéme chambre les bijoux de la Couronne, qui ſont d'un prix ineſtimable : les porte-aigrettes ſont garnis de pierres les plus précieuſes : ce ſont des tuyaux en façon de Tulipe, que l'on attache au turban du Grand Seigneur, & qui ſoûtiennent ſon panache. S'il ſouhaite de voir quelques-uns de ſes bijoux, le Chef du thréſor accompagné d'environ 60. pages deſtinez pour cette chambre, fait avertir le garde-clefs de ſe rendre à la porte du thréſor : le Threſorier reconnoît d'abord ſi le cachet qu'on a appliqué la derniere fois ſur le cadenat eſt entier ;

tier : enſuite il commande au garde-clefs de le caſſer & d'ouvrir, après quoi il lui fait ſçavoir quelle eſt la piece que le Grand Seigneur demande : il la reçoit & va la lui preſenter. On tient auſſi dans la même chambre les plus beaux harnois, & les plus riches armes qu'il y ait au monde ; les diamans, les rubis, les émeraudes, les turquoiſes, les perles brillent ſur les ſabres, ſur les épées, ſur les poignards. Toutes ces pieces ne font ordinairement que circuler : car à meſure que l'Empereur en donne quelques-unes à des Pachas, il en reçoit d'autres quand ils meurent, ou quand ils ſont dépoſez.

La quatriéme chambre eſt proprement le thréſor public : elle eſt pleine de coffres forts, armez de bandes de fer, & fermant chacun à deux cadenats, on y met toutes les eſpeces d'or & d'argent. La porte de cette chambre eſt ſcellée du cachet du Grand Seigneur, qui en garde une clef, & l'autre reſte entre les mains du Grand Viſir. Avant que de détacher le ſceau on vérifie exactement s'il n'a point reçû d'alteration, & cela ſe fait ordinairement les jours de Conſeil : pour lors on enferme dans ces coffres les nouvelles recettes, ou l'on en tire les ſommes deſtinées au payement des troupes & à d'autres uſages : le Grand Viſir y fait appliquer enſuite de nouveau le cachet de l'Empereur.

A l'égard de l'or il paſſe dans le thréſor de l'épargne du Grand Seigneur qui eſt une entre-ſale ou ſouterrain vouté, dans lequel perſonne n'entre que ce Prince accompagné de quelques pages du threſor ; l'or y eſt mis dans des ſacs de cuir de quinze mille ſequins chacun, & tous ces ſacs ſont dans des coffres forts. Quand il ſe trouve aſſez d'or dans la quatriéme chambre pour en remplir deux cens ſacs, le Grand Viſir en avertit Sa Hauteſſe, laquelle ſe rend au threſor pour les faire tranſporter dans ſon épargne, & pour les chacheter elle même. Il fait ordinairement ſes largeſſes ce jour-là, tant aux pages qui l'accompagnent dans le threſor ſecret, qu'aux Grands qui le ſuivent juſques à la porte, & qui reſtent dans la quatriéme chambre avec le Grand Viſir.

Si les guerres épuiſent toutes ces ſommes, ou que l'Etat ſoit dans une preſſante neceſſité, les threſors des Moſquées qui ſont dans le château des ſept tours, ſont encore d'une grande reſſource pour l'Empereur.

Les Moſquées ſont riches, & ſur tout celles qu'on appelle *Royales* : après qu'on a payé les Officiers, le reſte des deniers eſt mis dans le threſor dont le Grand Seigneur eſt le principal gardien. Il eſt vrai qu'il ne peut s'en ſervir que pour défendre la Religion ; mais l'occaſion ne s'en preſente-t-elle pas toutes les fois qu'il eſt en guerre avec ſes voiſins, qui ſont ou Chrétiens ou Mahometans ſchiſmatiques ? Ainſi le Mouſti ne ſçauroit déſaprouver l'uſage qui ſe fait de ces deniers en temps de guerre.

Il n'eſt point de Prince qui ſoit ſervi plus reſpectueuſement que le Sultan. On inſpire tant de vénération pour lui aux perſonnes qu'on éleve dans le Serrail ; leur ſort même exige tant de fidelité & tant d'attachement pour ſa perſonne, que non ſeulement il y eſt regardé comme le maître du monde, mais encore comme l'arbitre ſouverain du bonheur & du malheur de chaque particulier : ce Palais n'eſt donc rempli que de gens qui lui ſont entierement conſacrez. On peut les diviſer en cinq Claſſes, les Eunuques, les Ichoglans, les Azamoglans, les Dames & les Muets, auſquels on peut joindre les Nains & les Bouffons, qui ne meritent pas de faire une claſſe particuliere.

Les Eunuques ont l'Intendance de tout le Palais, & ſont les perſonnes de confiance : incapables de plaire au beau ſexe, & degagez des interêts de l'amour, ils ſe donnent tout entiers à l'ambition & au ſoin de leur fortune. On les diſtingue aiſément par la couleur de leur viſage, il y en a de blancs & de noirs ; les blancs ſont attachez au ſervice du Prince, & prennent ſoin de l'éducation des enfans du Serrail ; les noirs ſont plus malheureux, car ils rongent tout le jour leur frein dans les appartemens des Dames de ce Palais. Tous ces Eunuques ſont reduits à ſe ſervir d'une canule pour faire de l'eau, étant privez dès leur plus tendre enfance du conduit naturel. Les Sultans ne laiſſoient pas d'en être jaloux, quand on épargnoit autrefois cette partie ; & ce n'eſt que pour guerir cette folle imagination, qu'on les taille, comme on dit, *à fleur de ventre*. L'operation, n'eſt pas ſans danger, & elle coûte la vie à pluſieurs ; mais les Orientaux & les Africains ſacrifient tout à leur jalouſie : après cette eſpece de meurtre, à peine ſouffrent-ils que ces pauvres malheureux jettent les yeux ſur leurs femmes, ils ne leur permettent même le plus ſouvent, que d'être en ſentinelle derriere la porte de leurs chambres.

Le Chef des Eunuques blancs, qui n'a pas été épargné en ſa jeuneſſe non plus que les autres, eſt le Grand Maître du Serrail : il a l'inſpection ſur tous les pages ou enfans d'honneur du Palais, on lui donne tous les placets qu'on a deſſein de preſenter au Prince, il a le ſecret du cabinet & commande à tous les Eunuques de ſa couleur. Les principaux de ces Eunuques ſont 1. Le grand Chambellan qui eſt à la tête des Gentilshommes de la chambre. 2. Le Sur-Intendant des chambres des pages & des autres bâtimens du Palais ; celui-ci ne ſort jamais de Conſtantinople, & fait la charge des autres pendant qu'ils

qu'ils ſont à la ſuite du Grand Seigneur. 3. Le Théſorier de l'épargne qui garde les bijoux de la Couronne & l'une des clefs du threſor ſecret : tous les pages du threſor ſont ſous l'obéiſſance de cet Officier. 4 Le grand Dépenſier du Serrail, qui eſt auſſi grand Maître de la Garderobe ; ſa charge s'étend juſques ſur les confitures, ſur les boiſſons du Sultan, ſyrops, ſorbets, & même ſur les contrepoiſons, comme la Thériaque, le Bezoard & autres drogues ; il prend ſoin encore de la porcelaine & de la vaiſſelle du Grand Seigneur. Les autres Eunuques blancs ſont les Precepteurs des pages, le premier Prêtre de la Moſquée du Palais, l'Intendant des infirmeries.

Le Chef des Eunuques noirs, que l'on peut appeller l'Eunuque par excellence, commande abſolument dans l'apartement des Dames, & tous les Eunuques noirs, qui ſont prépoſez pour leur garde, lui obéiſſent aveuglement ; il a la Surintendance des Moſquées royales de l'Empire, & il diſpoſe de toutes les charges des Officiers qui les ſervent. Les principaux Eunuques noirs ſont, l'Eunuque de la Reine mere ; l'Intendant ou Gouverneur des Princes du ſang ; l'Intendant du threſor de la Reine mere ; l'Intendant des parfums, des confitures & des boiſſons de la même Princeſſe : les deux Chefs de la grande & de la petite chambre des femmes ; le premier Portier de l'appartement des femmes ; les deux Prêtres de la Moſquée Royale où elles vont faire leurs priéres.

Les Ichoglans ſont de jeunes gens qu'on éleve dans le Serrail, non ſeulement pour ſervir auprès du Prince ; mais auſſi pour remplir dans la ſuite les principales charges de l'Empire. Les Azamoglans ſont ceux que l'on nourrit dans le même Palais pour les offices les plus bas.

Pour ne pas rendre les dignitez héréditaires ou ſucceſſives, & n'élever aucune famille qui puiſſe former un grand parti : bien loin de donner des ſurvivances aux enfans des Viſirs & des Pachas, il eſt ordonné qu'ils ne ſçauroient tout au plus devenir que Capitaines de galére : s'il y a des exemples contraires, ils ſont bien rares. Il n'y a même pas long-temps que les Empereurs ne ſe ſervoient que de gens qui n'avoient ni parents ni amis dans le Serrail : on y amenoit continuellement des Provinces les plus éloignées, de jeunes enfans Chrétiens, pris à la guerre, ou levez par tribut en Europe ; car ceux d'Aſie en étoient exempts : on choiſiſſoit parmi eux les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui paroiſſoient avoir le plus d'eſprit & les meilleurs ſentimens. Leurs noms, leur âge, leur pays étoient enregiſtrez ; ces pauvres enfans qui oublioient bien-tôt pere, mere, freres & ſœurs, & même leur patrie, s'attachoient uniquement à la perſonne du Sultan. Aujourd'hui on ne leve plus d'enfans de tribut ; ce n'eſt pas pour faire plaiſir aux Grecs : c'eſt parceque les Turcs donnent de l'argent aux Officiers du Serrail pour y faire recevoir les leurs, dans la veuë de les avancer dans les plus grandes charges de l'Empire. Pour peu que ces enfans ayent de génie, ils ne penſent qu'à plaire à ceux qui prennent ſoin de leur éducation, afin de mériter les bienfaits de la Cour. L'Empereur les choiſit ſouvent lui-même à meſure qu'on les preſente, ou il ordonne qu'ils paſſent en reveuë devant les principaux Eunuques blancs, qui ſont bons phiſionomiſtes : on retient la plûpart de ces enfans à Conſtantinople. On m'aſſûra même qu'on en faiſoit paſſer quelques-uns à Andrinople, & à Pruſa en Aſie. Ceux qui ſont les mieux faits reſtent parmi les Ichoglans, & les autres ſont confondus parmi les Azamoglans.

On commence par exiger d'eux une profeſſion de foi, & on les fait circoncire. Ils perdent le prépuce en prononçant, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu.* Ces enfans ſont élevez dans une modeſtie exemplaire : ils ne ſont pas moins ſouples, ni moins obéïſſants que les novices chez nos Religieux ; ils ſont châtiez ſévérement pour les moindres fautes par les Eunuques qui veillent ſur leur conduite : ils gémiſſent pendant quatorze ans ſous les yeux de ces Précepteurs. Au lieu de la diſcipline, on leur donne la baſtonade ſous la plante des pieds, & il eſt certains péchez pour l'expiation deſquels ils meurent ſous le bâton. Les Eunuques ſont gens cruels qui fâchez de leur triſte état, déchargent leur rage ſur ceux qui n'ont pas ſouffert la même opération. Il faut donc que ces pauvres enfans eſſuyent tous leurs caprices, & malheureuſement ils ne ſortent jamais du Serrail que leur terme ne ſoit fini, à moins qu'ils ne veuillent quitter la partie ; mais alors ils perdent leur fortune, & n'ont qu'une récompenſe fort médiocre. Ce Serrail eſt une République, dont les particuliers ont leurs loix & leurs maniéres. Ceux qui y commandent, & ceux qui obéïſſent ne ſçavent ce que c'eſt que liberté, & n'ont aucun commerce avec les habitans de la ville : les Eunuques n'y vont que pour faire des commiſſions. Le Sultan lui-même ſe rend en quelque maniere eſclave de ſes plaiſirs dans ſon Palais : il n'y a que ce Prince & quelques maîtreſſes qui rient de bon cœur ; tout le reſte y languit.

Les Ichoglans ſont partagez en quatre chambres, qui ſont au-dela de la Sale du Divan, à gauche dans la troiſiéme cour : la premiere qu'on appelle la petite chambre, eſt ordinairement de 400. pages entretenus de tout aux dépens du Grand Seigneur, & qui reçoivent chacun quatre

où

ou cinq aſpres de paye par jour ; c'eſt à dire la valeur de quatre ou cinq ſols : mais l'éducation qu'on leur donne eſt ſans prix. On ne leur prêche que civilité, modeſtie, politeſſe, exactitude, honnêteté : on leur enſeigne ſur tout à garder le ſilence, à tenir les yeux baiſſez & les mains croiſées ſur l'eſtomach. Outre les Maîtres à lire & à écrire, ils en ont qui prennent ſoin de les inſtruire de leur Religion, & principalement de leur faire faire les priéres aux heures ordonnées.

Après ſix ans de pratique, ils paſſent à la ſeconde chambre avec la même paye & les mêmes habits qui ſont d'un drap aſſez commun : ils y continuent auſſi les mêmes exercices ; mais ils s'attachent plus particuliérement aux langues & à tout ce qui peut former l'eſprit. Ces langues ſont la Turque, l'Arabe & la Perſienne. A meſure qu'ils deviennent plus forts, on les fait exercer à bander un arc, à le tirer, à lancer la zagaye, à ſe ſervir de la pique ou de la lance, à monter à cheval & à tout ce qui regarde le manége ; comme à darder à cheval, à tirer des fléches en avant, en arriére ou ſur la croupe, à droite & à gauche. Le Grand Seigneur prend plaiſir à les voir combattre à cheval, & recompenſe ceux qui paroiſſent les plus adroits : les pages reſtent quatre ans dans cette chambre avant que d'entrer dans la troiſiéme.

On leur aprend dans celle-ci à coudre, à broder, à faire des fléches, & les pages y ſont encore condamnez pour quatre ans ; c'eſt pour devenir plus propres à ſervir auprès de Sa Hauteſſe. Pour cet effet outre la Muſique, ils s'appliquent avec ſoin à razer, à faire les ongles, à plier des veſtes & des turbans, à ſervir dans le bain, à laver le linge du Grand Seigneur, & à dreſſer des chiens & des oiſeaux.

Pendant ces quatorze ans de noviciat, ils ne parlent entre eux qu'à certaines heures, & leurs entretiens ſont modeſtes & ſérieux : s'ils ſe viſitent quelquefois c'eſt toûjours ſous les yeux des Eunuques, qui les ſuivent par tout. Pendant la nuit, non ſeulement leurs chambres ſont éclairées, mais les yeux de ces Argus, qui ne ceſſent de faire la ronde, découvrent tout ce qui ſe paſſe. De ſix en ſix lits il y a un Eunuque qui prête l'oreille au moindre bruit.

On tire de cette chambre les pages du thréſor & ceux qui doivent ſervir dans le laboratoire, où l'on prépare la thériaque, les cordiaux & les breuvages délicieux pour le Grand Seigneur : ce n'eſt qu'après avoir examiné le caractere de leur eſprit, qu'on les met auprès du Prince. Ceux qui ne paroiſſent pas aſſez diſcrets ſont renvoyez avec une recompenſe fort légére : on les fait entrer ordinairement dans la cavalerie, qui eſt auſſi la retraite de ceux qui n'ont pas le don de perſéverance ; car la grande contrainte & les coups de bâton leur font bien ſouvent paſſer la vocation ; auſſi la troiſiéme chambre eſt réduite à environ deux cens pages, au lieu que la premiére eſt de quatre cens.

La quatriéme chambre n'eſt que de quarante perſonnes, bien faites, polies, modeſtes, éprouvées dans les trois premiéres claſſes : leur paye eſt double & va juſques à neuf ou dix aſpres par jour. On les habille de ſatin, de brocard ou de toile d'or, & ce ſont proprement les Gentilshommes de la chambre. Ils font leur cour avec beaucoup d'application, & peuvent fréquenter tous les Officiers du Palais ; mais le Prince eſt leur Idole : car ils ſont dans l'âge propre à ſoupirer après les charges & les honneurs : il y en a quelques-uns, qui ne quittent le Prince que lorſqu'il entre dans l'appartement des Dames, comme ceux qui portent ſon ſabre, ſon manteau, le pot à l'eau pour boire & pour faire les ablutions, celui qui porte le ſorbet, & celui qui tient l'étrier quand Sa Hauteſſe monte à cheval ou qu'elle en deſcend. Les autres Officiers de la chambre, qui ſont moins attachez à la perſonne du Prince, ſont le Maître de la Garderobe, le premier Maître d'Hôtel, le premier Barbier, celui qui coupe les ongles, celui qui prend ſoin du turban du Prince, le Secretaire de ſes commandemens, le Contrôlleur général de ſa maiſon, le premier Intendant des chiens. Tous ces Officiers aſpirent aux premiéres charges avec raiſon, car il eſt naturel de recompenſer ceux que l'on voit à tous momens.

Rien ne paroît plus propre à former d'habiles gens que l'éducation que l'on donne aux pages du Serrail : on les fait paſſer, pour ainſi dire, par toutes les vertus ; neanmoins malgré ces ſoins, lorſqu'on les avance dans les grands emplois, ils ne ſont encore que de vrais écoliers : il faudroit leur aprendre à commander, après leur avoir appris à obéïr, & quoique les Turcs s'imaginent que Dieu donne la prudence & les autres talents neceſſaires à ceux à qui le Sultan donne de grands emplois ; l'expérience fait voir ſouvent le contraire. Quelle capacité peuvent avoir des pages nourris parmi des Eunuques qui les ont traitez à coups de bâton pendant ſi long-temps ? Ne ſeroit-il pas mieux d'avancer de jeunes gens par dégrez, dans un Empire où l'on n'a aucun égard à la naiſſance ? D'ailleurs ces Officiers paſſent tout d'un coup de l'état le plus gênant à une liberté ſi grande, qu'il n'eſt guéres poſſible qu'ils ne ſe livrent aux paſſions : cependant on leur donne les meilleurs Gouvernemens des Provinces. Comme ils n'ont ni capacité ni expérience pour remplir les devoirs de leurs charges, ils s'en repoſent ſur leurs Lieutenants, qui ſont ordinairement ou de grands voleurs, ou des eſpions que le Grand Viſir leur donne pour lui rendre compte de leur conduite.

Ces nouveaux Gouverneurs paſſent encore malgré qu'ils en ayent par les mains des Juifs ; comme ils n'ont aucuns biens lorſqu'ils ſortent du Serrail, ils ont recours à ces uſuriers qui ne leur inſpirent que rapines & concuſſions. Outre les préſens, qu'un nouveau Pacha eſt obligé de faire au Grand Seigneur, aux Sultanes, & aux Premiers de la Porte, il faut qu'il mette ſa maiſon ſur pied. Il n'y a que les Juifs qui en puiſſent faire les avances, & ces honnêtes fripons ne prêtent qu'à cent pour cent. Le mal ne ſeroit pas ſi grand, s'ils s'en faiſoient payer peu à peu; mais comme ils craignent à tout moment que le Pacha ne ſoit étranglé ou deſtitué, ils ne laiſſent pas vieillir la dette, & c'eſt ſur le peuple qu'ils l'obligent à en faire le recouvrement.

Les Provinces ne gagnent guére ſi on y laiſſe un Pacha pendant quelques années: alors s'il eſt homme entendu, non-ſeulement il travaille à s'acquiter ; mais encore à faire des fonds pour ſoûtenir ſa dépenſe, & ſur tout pour entretenir ſes protecteurs à la Cour, ſans leſquels, au lieu de s'avancer, il ſeroit immanquablement revoqué de quelque maniere qu'il s'y prît: ainſi le Juif ou le *Chifon*, comme diſent les Turcs, continuë toûjours ſon manége, & tout l'argent de la maiſon, pour ne pas dire de toute la Province, paſſe par ſes mains. L'avarice du Sultan Mourat eſt la ſource de tous ces deſordres : il introduiſit l'uſage de recevoir des preſents des Grands à qui il donnoit les charges de l'Empire: les Grands pour ſe dédommager en uſoient de même à l'égard de leurs inferieurs, depuis ce temps-là tout fut livré au plus offrant. Sultan Solyman qui aimoit tendrement ſes ſœurs & ſes filles, les maria aux premiers Officiers de la Porte, contre l'uſage de ſes Prédeceſſeurs qui les donnoient à des Vicerois des Provinces fort éloignées. Les maris, à l'abri de ces Sultanes, ſe mirent ſur le pied de recevoir de toutes mains pour ſubvenir aux dépenſes qu'elles faiſoient. On connoît bien aujourd'hui que ces déſordres ſont capables de ruiner l'Empire; mais le mal eſt preſque ſans remede: car l'Empereur lui-même, les Sultanes, les Favoris, les Grands de la Porte ne s'enrichiſſent que par ces ſortes de voyes ; & les inferieurs ne ſe tirent d'intrigue que par leurs concuſſions : il n'eſt donc pas ſurprenant que ce grand Empire ſoit preſentement dans une eſpéce de décadence.

Des Ichoglans il faut paſſer aux Azamoglans, puiſque ce dernier corps n'eſt compoſé que du rebut du premier. On recherche plus les qualitez du corps que de l'eſprit dans les Azamoglans, & ſi l'on manque de ſujets, on en achette des petits Tartares, qui ſont toûjours en courſe chez leurs voiſins pour enlever des enfans. Ces enfans ſont nourris ſous la diſcipline des Eunuques blancs, de même que les Ichoglans. Après la circonciſion & la profeſſion de foi, on les inſtruit des choſes de la Religion, & ſur tout de la priére qui eſt la ſeule langue, comme ils diſent, avec laquelle les hommes parlent au Seigneur : on montre à lire & à écrire à ceux qui y ont de l'inclination ; leurs habits ſont de drap de Salonique bleu & fort groſſier, & leurs bonnets ſont de feutre jaune, faits en pain de ſucre. Leurs premiéres occupations ſont la courſe ou la lutte, le ſaut ou le jet de la barre ; enſuite on les deſtine dans le Serrail à être portiers, jardiniers, cuiſiniers, bouchers, palefreniers, garçons d'infirmerie, porteurs de hache ou fendeurs de bois, ſentinelles, valets de pied, archers de la garde & matelots du caïque du Grand Seigneur. On en occupe pluſieurs à nettoyer les armes du Prince : quelques autres ſous la conduite des Arabes, prennent ſoin de ſes tentes: il y en a qui ſont employez aux bagages & aux chariots ; mais quelles que ſoient leurs occupations, leur paye n'eſt que depuis deux aſpres par jour juſques à ſept & demi, ſur quoi il faut qu'ils ſe nouriſſent & s'entretiennent ; car le Sultan ne leur fournit que le drap & le linge : ils vivent par chambrées avec une grande œconomie. Le Janiſſaire Aga en fait la reveuë de temps en temps, & fait entrer dans les Janiſſaires de la Porte ceux qu'il lui plaît. Il y en a quelques-uns qui deviennent Spahis ; mais ni les uns ni les autres n'entrent dans ces troupes, qu'après que leur corps eſt bien endurci au travail, & qu'on les a rendus capables de ſupporter toutes les fatigues de la guerre, en les accoutumant à ſouffrir le froid & le chaud, à fendre du bois, à porter des fardeaux, à cultiver la terre; en un mot aux travaux les plus & rudes & les plus pénibles. On en envoye pluſieurs en Aſie chez les païſans pour y aprendre l'Agriculture.

Ceux qui reſtent dans le Serrail ſont logez à la marine ſous des appentis : les principaux ſont les Boſtangis ou Jardiniers, dont le Commandant eſt tiré de ce corps, & s'appelle *Boſtangi-Bachi*; c'eſt un des plus puiſſans Officiers de la Porte, quoique d'abord ſa charge ne paroiſſe pas des plus honorables ; mais comme il a l'oreille du Prince & qu'il l'accompagne ſouvent dans ſes jardins, il peut rendre de bons ou de mauvais offices : c'eſt par cet endroit-là que les Puiſſances lui font la cour. Le Boſtangi-Bachi outre ſon appartement qui eſt à la marine, a un beau Kioſc ſur le Boſphore; il eſt Surintendant des jardins & des fontaines du Grand Seigneur, & Gouverneur de tous les villages qui ſont ſur le canal de la Mer Noire ; il commande plus de dix mille Boſtangis ou jardiniers qui ſont dans le Serrail ou dans les maiſons royales des environs de Conſtantinople: c'eſt lui qui eſt chargé de la police ſur le Boſpho-

re

re de Thrace; il punit ſéverement les Muſulmans & les Chrêtiens qui s'enyvrent, ou qui ſont ſurpris avec des femmes : ſa fonction la plus honorable eſt de tenir le timon du caïque du Sultan lorſqu'il va ſe divertir ſur l'eau, & de lui ſervir de marchepied en lui prêtant le dos pour monter à cheval, ou pour en deſcendre quand il va à la chaſſe, ou à la promenade.

Tous les Vendredis les Chefs des jardiniers rendent compte au Boſtangi-Bachi de l'argent qu'ont produit les denrées des potagers du Grand Seigneur : cet argent eſt proprement le patrimoine du Prince, car il eſt deſtiné pour ſa bouche ; auſſi prend-il ſouvent plaiſir à voir travailler ſes jardiniers, mais il faut qu'il ſoit ſeul, car s'il eſt accompagné de quelques Sultanes, ces pauvres gens ſe retirent bien vîte, ou du moins ils ſe cachent dans la terre autant qu'ils peuvent : ce ſeroit pour eux un crime ſans remiſſion de ſe laiſſer voir, & le pauvre Boſtangi ſeroit mis à mort ſur le champ. L'honneur de paroître en preſence des Dames n'eſt accordé qu'aux Eunuques noirs, qui ne ſçauroient donner ni tentation, ni jalouſie.

On aſſûre à Conſtantinople que les Renoncules ſont le plus grand ornement des parterres du Serrail ; mais ces parterres ſont en petit nombre, en comparaiſon des potagers & des vergers qui occupent preſque toute la pente & le bas de ce Palais. Les Cyprez, les Pins & les broſſailles deshonorent fort ces vergers ; mais les Turcs ſont en poſſeſſion de négliger leurs jardins, ou du moins de ne prendre ſoin que de leurs Melons & de leurs Concombres. Il y a des familles entiéres qui ne vivent que de Concombres pendant plus de la moitié de l'année ; on les mange tout crus ſans les peler, comme ſi c'étoient des pommes ; ou bien on les coupe par groſſes tranches, mais ce n'eſt pas pour les mettre en ſalade ; on les jette dans un baſſin plein de lait fort aigre, & après en avoir beaucoup mangé l'on boit une grande potée d'eau fraîche : ces fruits ſont excellens & ne donnent point de tranchées. Les Pages du Palais n'oſeroient entrer dans les lieux où on les cultive, depuis que Mahomet II. en fit éventrer juſques à ſept pour découvrir celui qui avoit mangé un de ſes Concombres.

Outre les Officiers dont on vient de parler, les Sultans ont encore dans leur Palais deux ſortes de gens qui ſervent à les divertir ; ſçavoir les Muets & les Nains : c'eſt une eſpéce ſinguliére d'animaux raiſonnables que les Muets du Serrail. Pour ne pas troubler le répos du Prince, ils ont inventé entre eux une langue dont les caracteres ne s'expriment que par des ſignes ; & ces ſignes ſont auſſi intelligibles la nuit que le jour par l'attouchement de certaines parties de leur corps. Cette langue eſt ſi bien reçûë dans le Serrail que ceux qui veulent faire leur cour, & qui ſont auprès du Prince l'apprennent avec grand ſoin, car ce ſeroit manquer au reſpect qui lui eſt dû, que de ſe parler à l'oreille en ſa preſence.

Les Nains ſont de vrais ſinges qui font mille grimaces entre eux, ou avec les Muets pour faire rire le Sultan, & ce Prince les honore ſouvent de quelques coups de pied. Lorſqu'il ſe trouve un Nain qui eſt né ſourd, & par conſequent muet, il eſt regardé comme le Phœnix du Palais : on l'admire plus qu'on ne feroit le plus bel homme du monde, ſur tout ſi ce magot eſt Eunuque : cependant ces trois défauts qui devroient rendre un homme très-mépriſable, forme la plus parfaite de toutes les creatures, aux yeux & au jugement des Turcs.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des Dames du Serrail ; mais on eſt diſpenſé de le faire, puis qu'elles ne tombent pas ſous les ſens, non plus que les eſprits purs. Ces beautez ne ſont faites que pour divertir le Sultan, & pour faire enrager les Eunuques. Les Gouverneurs des Provinces ſont preſent au Grand Seigneur des plus belles perſonnes de l'Empire, non ſeulement pour lui faire leur cour, mais pour tâcher de ſe faire des creatures dans le Palais, qui puiſſent les avancer. Après la mort du Sultan, les femmes qu'il a daigné honorer de ſes careſſes, & les filles majeures paſſent dans le vieux Serrail de Conſtantinople ; les plus jeunes ſont quelquefois reſervées pour le nouvel Empereur, ou mariées à des Pachas. Quoi qu'il en ſoit, comme c'eſt un crime de voir celles qui reſtent dans le Palais, il faut peu compter ſur tout ce qu'on en a écrit : quand même on pourroit trouver le moyen d'y entrer, qui eſt-ce qui voudroit mourir pour un coup d'œil ſi mal employé ? Ainſi que ces belles entrent par les pieds du lit du Sultan, comme quelques-uns ont voulu le faire croire, ou par les côtez, je n'en déciderai pas, je me contente de les regarder comme les moins malheureuſes eſclaves qui ſoient au monde ; la liberté eſt toûjours préférable à un ſi foible bonheur.

Que dire d'un lieu où l'on admet à peine le premier Medecin du Prince, pour voir des femmes à l'agonie ? & encore ce Docteur ne peut-il les voir ni en être veu : il ne lui eſt permis de tâter le poux qu'au travers d'une gaze ou d'un crêpe, & bien ſouvent il ne ſçauroit diſtinguer ſi c'eſt l'artere ou les tendons qui ſe remuent : les femmes mêmes qui prennent ſoin de ces malades, ne ſçauroient lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé ; car elles s'enfuyent avec grand ſoin, & il ne reſte autour du lit que les Eunuques pour empêcher le Medecin de voir la malade, & pour lever ſeulement les coins du pavillon de ſon lit, autant qu'ils le jugent neceſſaire pour laiſſer paſ-

ſer le bras de cette moribonde. Si le Medecin demandoit à voir le bout de la langue ou à tâter quelque partie, il ſeroit poignardé ſur le champ. Hippocrate avec toute ſa ſcience eût été bien embarraſſé s'il y eût eu des Muſulmanes de ſon temps. Pour moi qui ai été nourri dans ſon école & ſuivant ſes maximes, je ne ſçavois quel parti prendre chez les Grands Seigneurs, quand j'y étois appellé, & que je traverſois les appartemens de leurs femmes: ces appartemens ſont faits comme les dortoirs de nos Religieuſes, & je trouvois à chaque porte un bras couvert de gaze qui avançoit par un trou fait exprès. Dans les premieres viſites je croyois que c'étoient des bras de bois ou de cuivre deſtinez pour éclairer la nuit; mais je fus bien ſurpris quand on m'avertit qu'il falloit guérir les perſonnes à qui ces bras appartenoient.

C'eſt à tort que l'on prétend que les Juives peuvent entrer dans tous les appartemens des Dames du Serrail pour leur vendre des bijoux: elles ne ſçauroient avancer au delà d'une certaine ſale où ſe fait ce commerce, & la porte ne leur en eſt ouverte qu'après que les Eunuques les ont bien & dûëment viſitées; un homme qui ſeroit ſurpris traveſti en femme ſeroit égorgé dans le moment, & une Chrétienne y ſeroit très-mal reçûë. Les Eunuques ſeuls ſont les meſſages & les marchez: ils portent les bijoux, & rapportent l'argent; mais ils ſçavent bien ſe faire payer de leurs peines. Après tout quel uſage peuvent faire des ſequins, ces Eunuques qui n'ont ni parens ni amis, & qui ne ſçauroient gouter d'autre plaiſir que celui de toucher leur or & de le dévorer avec les yeux? on dit pourtant que leur principale vûë eſt de le garder pour ſauver leur vie, lors des révolutions qui arrivent à la mort des Sultans; mais rarement s'en prend-on à ceux qui gardent les femmes.

Les autres Officiers qui gardent le Serrail dont il nous reſte à parler, ſont l'Intendant des bains, le Grand Fauconier, dont les Officiers portent l'oiſeau ſur le poing de la main droite; le Grand Veneur qui a ſous lui plus de douze cens piqueurs ou valets de chiens; le Gouverneur des chiens courans & des braques; celui des levriers, des dogues & des épagneuls; le Grand Ecuyer qui a deux premiers Ecuyers ſous lui, leſquels commandent à pluſieurs Officiers, & ceux-ci à un nombre infini de palefreniers; car il n'y a point de pays où les chevaux ſoient mieux penſez qu'en Turquie. On les nourrit d'un peu d'orge & de paille hachée qu'on leur diſtribuë ſoir & matin en petite quantité, ils paſſent le reſte de la journée au filet & deviennent par-là capables des plus grandes courſes; on aſſure même que les chevaux qui viennent d'Arabie & des environs de Babylone font des traittes de trente lieues ſans débrider: ils ont les jambes admirables; mais ils n'ont ni croupe ni encolûre.

Il ne faut pas oublier deux autres ſortes d'Officiers qui ſont d'un grand uſage au Grand Seigneur tant dedans que dehors le Serrail; ce ſont les Capigis & les Chiaoux. Le corps des Capigis ou Portiers eſt d'environ quatre cens perſonnes, commandées par quatre Capitaines de la Porte qui ſont de garde chacun à leur tour les jours de Conſeil: la ſolde des portiers eſt de quinze aſpres par jour, qui reviennent à dix ſols de nôtre monnoye: leur habit eſt ſemblable à celui des Janiſſaires, mais ils n'ont point de cornes devant leur bonnet. Cinquante de ces Capigis ſont de garde tous les jours à la porte de la premiere cour du Serrail, & il y en a autant à celle de la cour du Divan. Quand le Grand Seigneur eſt mal ſatisfait de la conduite d'un Viceroi ou d'un Gouverneur, il lui envoye un de ces Capigis avec ordre de demander ſa tête. Le Capigi la coupe après l'avoir étranglé; la met dans du ſel pour la conſerver ſi le chemin eſt long, & la porte dans un ſac au Sultan; ainſi ces Capigis ſont autant de bourreaux.

Les Chiaoux ſont employez à des commiſſions plus honnêtes, ils portent les ordres de l'Empereur dans tous ſes Etats, & ſont chargez des lettres qu'il écrit aux Princes ſouverains: ce ſont comme les Exempts des Gardes du Grand Seigneur. Leur corps eſt d'environ ſix cens hommes, commandez par un Chef qui s'appelle le *Chiaoux-Bachi*: cet Officier fait la fonction de Grand Maître des cérémonies & d'Introducteur des Ambaſſadeurs. Les jours de Divan il ſe trouve à la porte de l'appartement du Grand Seigneur avec le Capitaine des Gardes qui eſt de ſervice. La paye des Chiaoux eſt depuis douze aſpres par jour juſques à quarante: ils ſont à la diſpoſition du Grand Viſir, des Viſirs, des Beglierbeis, & mêmes des ſimples Pachas; mais on diſtingue par la pomme de leurs bâtons, ceux qu'ils ſervent: car cette pomme eſt d'argent pour les premiers Officiers, au lieu qu'elle n'eſt que de bois pour les autres. La plûpart des Chiaoux font l'office de Sergens pour aſſigner les parties à comparoître au Divan, ou à s'accommoder entre elles; mais ils ne quittent jamais leur bâton ni leur bonnet: ce bonnet eſt fort grand, ſemblable au bonnet de cérémonie des premiers Officiers de l'Empire.

Il eſt temps, Monſeigneur, que je vous entretienne des Officiers qui logent hors du Palais du Prince, & qui n'y viennent que lorſqu'ils ſont mandés, ou que le devoir de leur charge les y appelle. Le Sultan met à la tête de ſes Miniſtres le Grand Viſir, qui eſt comme ſon Lieutenant général avec lequel il partage, ou à qui

il

*Estendart Turc.*
*ou*
*Queüe de Cheval*
*appellée en Turc*
THOU ou THOUY.

il laiſſe tous les ſoins de l'Empire. Non ſeulement le Grand Viſir eſt chargé des finances, des affaires étrangéres, & du ſoin de rendre la juſtice pour les affaires civiles & criminelles; mais il a le département de la guerre & le commandement des armées. Un homme capable de ſoûtenir dignement un ſi grand fardeau eſt bien rare & bien extraordinaire: cependant il s'en eſt trouvé qui ont rempli cette charge avec tant d'éclat, qu'ils ont fait l'admiration de leur ſiécle. Les Cuperlis pere & fils ont triomphé dans la paix & dans la guerre, & par une politique preſque inconnuë juſques alors, ils ſont morts tranquillement dans leurs lits. Cuperli leur parent, qui fut tué à la bataille de Salankemen, étoit un grand homme auſſi: il auroit peut-être mis à couvert l'Etat des grandes révolutions dont il eſt encore menacé. Cet Empire qui ſemble décliner aujourd'hui auroit beſoin de pareils Miniſtres.

Quand le Sultan nomme un Grand Viſir, il lui met entre les mains le ſceau de l'Empire, ſur lequel eſt gravé ſon nom: c'eſt la marque qui caractériſe le premier Miniſtre; auſſi le porte-t-il toûjours dans ſon ſein. Il expédie avec ce ſceau tous ſes ordres, ſans conſulter & ſans rendre compte à perſonne. Son pouvoir eſt ſans limites, ſi ce n'eſt à l'égard des troupes, qu'il ne ſçauroit faire punir ſans la participation de leurs Chefs. A cela près il faut s'adreſſer à lui pour toutes ſortes d'affaires, & en paſſer par ſon jugement. Il diſpoſe de tous les honneurs & de toutes les charges de l'Empire, excepté de celles de judicature. L'entrée de ſon Palais eſt libre à tout le monde, & il donne audience juſques au dernier des pauvres. Si quelqu'un pourtant croit qu'on lui ait fait quelque grande injuſtice, il peut ſe preſenter devant le Grand Seigneur avec du feu ſur ſa tête; ou mettre ſa requête au haut d'un roſeau & portes ſes plaintes à Sa Hauteſſe.

Le Grand Viſir ſoûtient l'éclat de ſa charge avec beaucoup de magnificence, il a plus de deux mille Officiers ou domeſtiques dans ſon Palais, & ne ſe montre en public qu'avec un Turban garni de deux aigrettes chargées de diamans & de pierreries, le harnois de ſon cheval eſt ſemé de rubis & de turquoiſes, la houſſe brodée d'or & de perles. Sa garde eſt compoſée d'environ quatre cens Boſniens ou Albanois, qui touchent de paye depuis douze juſques à quinze aſprès par jour: quelques-uns de ces ſoldats l'accompagnent à pied quand il va au Divan, mais quand il marche en campagne, ils ſont bien montez & portent une lance, une épée, une hache, & des piſtolets. On les appelle *Delis*, c'eſt-à-dire foux, à cauſe de leurs fanfaronades & de leur habit qui eſt ridicule; car ils ont un capot comme les matelots.

La marche du Grand Viſir eſt précedée par trois queues de cheval terminées chacune par une pomme dorée, c'eſt le ſigne militaire des Othomans qu'ils appellent *Thou* ou *Thouy*. On dit qu'un Général de cette nation, ne ſçachant comment rallier ſes troupes, qui avoient perdu tous leurs étendarts, s'aviſa de couper la queue d'un cheval & de l'attacher au bout d'une lance; les ſoldats coururent à ce nouveau ſignal & remportérent la victoire.

Quand le Sultan honore le Grand Viſir du commandement d'une de ſes armées, il détache à la tête des troupes, une des aigrettes de ſon Turban, & la lui donne pour la placer ſur le ſien: ce n'eſt qu'après cette marque de diſtinction que l'armée le reconnoît pour Général, & il a le pouvoir de conferer toutes les charges vacantes, même les Viceroyautés & les Gouvernemens aux Officiers qui ſervent ſous lui. Pendant la paix, quoique le Sultan diſpoſe des premiers emplois, le Grand Viſir ne laiſſe pas de contribuer beaucoup à les faire donner à qui il veut, car il écrit au Grand Seigneur & reçoit ſa reponſe ſur le champ: c'eſt de cette maniere qu'il avance ſes creatures, ou qu'il ſe vange de ſes ennemis; il peut faire étrangler ceux-ci, ſur la ſimple relation qu'il fait à l'Empereur de leur mauvaiſe conduite. Il va ſouvent la nuit viſiter les priſons, & mene toûjours avec lui un bourreau pour faire mourir ceux qu'il juge coupables.

Quoique les appointemens de la charge de Grand Viſir ne ſoient que de vingt mille écus, il ne laiſſe pas de joüir d'un revenu immenſe. Il n'y a point d'Officier dans ce vaſte Empire qui ne lui faſſe des preſens conſiderables pour obtenir ou pour ſe conſerver dans ſa charge: c'eſt une eſpece de tribut indiſpenſable. Les plus grands ennemis du Grand Viſir, ſont ceux qui commandent dans le Serrail après le Sultan, comme la Sultane mere, le Chef des Eunuques noirs, & la Sultane favorite, car ces perſonnes ayant toûjours en vûë de vendre les grandes charges, & celle du Grand Viſir étant la premiere de toutes, elles ſont obſerver juſques à ſes moindres actions: avec tout ſon credit, il eſt donc environné d'eſpions; & les puiſſances qui lui ſont oppoſées, font quelquesfois ſoulever les gens de guerre, qui ſous prétexte de quelque mécontentement, demandent la tête ou la dépoſition du Miniſtre: le Sultan pour lors retire ſon cachet, & l'envoye à celui qu'il honore de cette charge.

Ce premier Miniſtre eſt donc à ſon tour obligé de faire de riches preſens pour ſe conſerver dans ſon poſte. Le Grand Seigneur le ſuce continuellement, ſoit en l'honorant de quelques-unes de ſes viſites qu'il lui fait payer cher, ſoit en lui envoyant demander de temps en temps des ſommes conſiderables; ainſi le Viſir met tout à

l'enchére pour pouvoir fournir à tant de depences: ſon Palais eſt le marché où toutes les graces ſe vendent; mais il y a de grandes meſures à garder dans ce commerce, car la Turquie eſt le pays du monde où la juſtice eſt ſouvent la mieux obſervée parmi les plus grandes injuſtices.

Si le Grand Viſir a le genie de la guerre, il y trouve mieux ſon compte que dans la paix. Quoique le commandement des armées l'éloigne de la Cour, il a ſes penſionnaires qui agiſſent pour lui en ſon abſence; & la guerre avec les Etrangers, pourveu qu'elle ne ſoit pas trop allumée, lui eſt plus favorable qu'une paix qui cauſeroit des guerres civiles. La milice s'occupe pour lors ſur les frontiéres de l'Empire, & la guerre ne lui permet pas de penſer à des ſoulevemens; car les eſprits les plus remuans & les plus ambitieux, cherchant à ſe diſtinguer par de grandes actions, meurent ſouvent dans le champ de Mars; d'ailleurs le Miniſtre ne ſçauroit mieux s'attirer l'eſtime des peuples, qu'en combattant contre les infidelles.

Après le premier Viſir, il y en a ſix autres qu'on nomme ſimplement Viſirs, Viſirs du Banc ou du Conſeil, & Pachas à trois queuës, parce qu'on porte trois queuës de cheval quand ils marchent, au lieu qu'on n'en porte qu'une devant les Pachas ordinaires. Ces Viſirs ſont des perſonnes ſages, éclairées, ſçavantes dans la Loi, qui aſſiſtent au Divan, mais ils ne diſent leur ſentiment ſur les affaires qu'on y traitte, que lors qu'ils en ſont requis par le Grand Viſir, qui appelle ſouvent auſſi dans le Conſeil ſecret, le Moufti & les Cadileſquers ou Intendans de Juſtice. Les appointemens de ces Viſirs ſont de deux mille écus par an: le Grand Viſir leur renvoye ordinairement les affaires de peu de conſequence, de même qu'aux Juges ordinaires; car comme il eſt l'Interprête de la Loi dans les choſes qui ne regardent pas la Religion, il ne ſuit le plus ſouvent que ſon ſentiment, ſoit par vanité, ſoit pour faire ſentir ſon credit.

* Le Grand Viſir tient tous les jours Divan chez lui, excepté le Vendredi qui eſt le jour de repos chez les Turcs. Pendant le reſte de la ſemaine, il va quatre fois au Divan du Serrail, ſçavoir, le Samedi, le Dimanche, le Lundi, & le Mardi; il eſt précedé du Chiaoux-Bachi, de quelques Chiaoux & de pluſieurs Sergens à verge, accompagné des plus grands Seigneurs de l'Empire, ſuivi de ſa Garde Albanoiſe, & de plus de quatre cens perſonnes à cheval, qui marchent parmi une populace infinie, laquelle fait mille acclamations pour ſa proſperité. Les jours du Divan, une heure avant le lever du Soleil, trois Officiers à cheval ſe rendent devant le Serrail, pour y faire quelques priéres en attendant l'arrivée des Miniſtres, & les trois Officiers les ſaluent à haute voix, & par leurs propres noms, à meſure qu'ils paſſent. Les Pachas perdent leur gravité à la vûë du Palais, ils commencent à galoper à trente ou quarante pas de ſa porte, & ils ſe rangent à droite dans la premiere cour pour attendre le Grand Viſir. Les Janiſſaires & les Spahis vont ſe placer dans la ſeconde cour ſous les galeries; les Spahis à gauche & les Janiſſaires à droite. Tout le monde deſcend de cheval dans cette premiére cour; on paſſe enſuite dans la ſeconde, mais l'on n'ouvre la porte du Divan, que quand le Grand Viſir arrive, & après qu'un Prêtre a fait la priére pour l'ame des Empereurs morts & pour la ſanté de celui qui regne.

Ceux qui ont à faire au Divan, entrent en foule dans cette ſale: les Viſirs & les Intendans de Juſtice, par reſpect, n'entrent qu'avec le Grand Viſir, & alors tout le monde ſe proſterne juſques à terre. Quand ce premier Miniſtre eſt aſſis, les deux Intendans de Juſtice ſe mettent à ſa gauche, qui eſt la place la plus honorable parmi eux, celui d'Europe eſt le premier tout près du Grand Viſir, & celui d'Aſie le ſecond: enſuite ſe placent les Threſoriers Generaux de l'Empire, parmi leſquels il y a un Surintendant & deux Artiſans. Les Viſirs ſe mettent à ſa droite ſelon leur rang avec le Garde des Sceaux: s'il y a quelque Beglierbey ou Viceroi de retour de ſon gouvernement, le Grand Viſir lui fait l'honneur de lui donner ſéance après les Viſirs.

On commence par les affaires de Finance. Le Chiaoux-Bachi va le premier à la porte du threſor pour en lever le ſceau & le porte au Grand Viſir qui examine s'il eſt entier. On ouvre enſuite le threſor, pour y mettre ou pour en tirer l'argent neceſſaire pour payer les troupes, ou pour les autres deſtinations; après quoi le Grand Viſir redonne le ſceau pour être appliqué à la porte du threſor. Après les affaires de Finance, on traitte de celles de la guerre: on examine les demandes & les réponſes des Ambaſſadeurs, on expédie les commandemens de la Porte, les Patentes, les Proviſions, les Paſſeports, les Privileges. Le Reys-Effendi ou Secretaire d'Etat, reçoit des mains du Grand Viſir toutes les dépêches & les expedie: ſi ce ſont des commandemens de la Porte, le Chancelier les ſcelle, mais pour les lettres de cachet le Grand Viſir y met ſeulement au bas le cachet de l'Empereur, qu'il imprime lui-même après l'avoir trempé dans l'ancre. On paſſe enſuite aux cauſes criminelles; l'accuſateur ſe preſente avec les témoins, & le coupable eſt abſous ou condamné ſans délai: on finit par les affaires civiles qui ſe préſentent.

C'eſt à ce Tribunal où le dernier homme de l'Empire a la conſolation de tirer raiſon des plus grands

* Chambre de Juſtice & du Conſeil.

grands Seigneurs du pays ; le pauvre a la liberté de demander justice ; les Musulmans, les Chrêtiens, les Juifs y sont également écoûtez : on n'y entend point mugir la chicane en furie ; on n'y voit ni Avocats ni Procureurs, les Commis des Secretaires d'Etat lisent les Requêtes des particuliers. Si c'est pour dettes, le Visir envoye chercher le débiteur par un Chiaoux, le créancier ameine les témoins & l'argent est compté sur le champ, ou le débiteur est condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Si c'est une question de fait, deux ou trois témoins en font la décision à l'heure même ; de quelque nature que soit une affaire, elle ne traîne jamais plus de sept ou huit jours. On a recours à l'Alcoran, & le Visir interprête la Loi si c'est une question de Droit. Pour une affaire de conscience, il consulte le Moufti par un petit billet où il expose l'état de la question sans nommer personne. A l'égard des affaires de l'Empire, il envoye l'abregé des Requêtes au Grand Seigneur, & en attend la réponse. Les Commis du Secretaire d'Etat, écrivent toutes les resolutions prises par le Grand Visir : le Secretaire est environné de Greffiers qui font les écritures en aussi peu de mots qu'il est possible, & il délivre toutes les Sentences : après quoi il n'y a point d'appel, on n'y revient ni par cassation d'Arrêt, ni par Requête civile.

Il faut convenir d'un autre côté que les procez sont bien plus rares en Turquie que chez nous ; car les sujets du Grand Seigneur n'ayant que l'usufruit des biens qu'ils possédent sous son bon plaisir, ne laissent pas grande matiére de contestation en mourant ; au lieu que nos donations, nos testamens, nos contracts de mariage, sont des sources de procez. Un Italien me disoit un jour à Constantinople, qu'on seroit bien heureux en Europe, si l'on pouvoit appeller de nos Tribunaux au Divan : sa réflexion me fit rire, car ajoûtoit-il on feroit aisément le voyage de Constantinople, & même de toute la Turquie s'il étoit nécessaire, avant qu'un procez soit jugé definitivement en Europe. Un Turc d'Affrique plaidant au Parlement de Provence contre un Marchand de Marseille, qui l'avoit fait promener pendant longues années de Tribunal en Tribunal, fit une plaisante réponse à un de ses amis qui voulut s'informer de l'état de ses affaires. *Elles sont bien changées*, dit l'Afriquain : *lorsque j'arrivai dans ce pays-ci, j'avois un rouleau de pistoles d'une brasse de long, & tout mon procez étoit énoncé sur une demi feuille de papier : presentement j'ai plus de quatre brasses d'écriture, & mon rouleau n'a que demi pouce de long.*

Avec toutes ces précautions, on ne laisse pas de faire de grandes injustices en Turquie, car on y reçoit toutes sortes de personnes en témoignage, & les plus honnêtes gens sont quelquefois exposez à perdre leurs biens & leur vie, sur la simple dépositon de deux ou trois faux-témoins. Si la justice est bien exercée dans le Divan de Constantinople, c'est que l'on apprehende que le Sultan ne soit aux écoutes à la fenêtre qui repond sur la tête du Grand Visir, & qui n'est fermée que d'une jalousie & d'un crêpe : combien ne commet-on pas d'injustices criantes dans les Divans des autres villes, où les Cadis se laissent le plus souvent corrompre par argent, & emporter par leurs passions. Il est vrai que l'on peut appeller de leurs jugemens à Constantinople, mais tout le monde n'est pas en état de faire le voyage. Voici encore un grand abus.

Les Religieux Turcs par un privilége particulier ne sont point soûmis à la justice ordinaire ; ainsi plusieurs personnes qui se sont enrichies dans le maniement des affaires, & qui apprehendent les recherches, se font *Dervis* ou *Santons*. Il n'y auroit pas d'Ordre Religieux si puissant parmi les Chrêtiens, que le deviendroit celui où pourroient être reçûs ceux à qui il seroit permis, après avoir ruiné les Provinces par leurs concussions, d'imiter en cela la conduite des Turcs.

La milice a le privilege de n'être jugée que par ceux qui la commandent, ou par leurs Officiers subdéleguez. Pendant les quatre heures que dure le Divan de Constantinople, les Spahis & les Janissaires sont dans la seconde cour sous les galeries, où ils gardent un silence profond, & tiennent chacun à la main un bâton d'argent doré. Le Colonel de la cavalerie, & celui de l'Infanterie y rendent justice chacun à leurs soldats, auxquels il est défendu, pour éviter le desordre, de sortir de leurs places sans être appellez : s'ils ont quelques Requêtes à presenter, ils les remettent à deux de leurs compagnons, qui sont destinez pour aller & pour venir. Ce privilége authorise de grands maux dans les Provinces : car la plûpart des scelerats se mettent parmi les Janissaires pour éviter le châtiment de leurs crimes.

J'ai oublié de vous dire, Monseigneur, qu'il y a un cabinet à côté de la sale du Divan occupé pendant le Conseil par plusieurs Officiers, tels que sont les Garde-rolles des revenus du Grand Seigneur ; celui qui enregître tout ce qui entre dans le threfor public, ou qui en sort ; celui qui est proposé pour faire peser, & pour éprouver les especes. Le Chiaoux-Bachi & le Capigi-Bachi vont & viennent dans la cour pour executer les commandemens du Grand Visir.

Les Ambassadeurs ont toûjours leurs audiences du Grand Seigneur un jour de Divan, & ils y sont introduits par le Capitaine des Gardes qui est de service : l'Ambassadeur se met sur un placet vis-à-vis le Grand Visir, & l'entretient en attendant

dant que l'on ſerve à dîner : après cela l'on fait porter dans la ſale les preſens que l'Ambaſſadeur doit faire. Lorſque le Grand Viſir & les autres Officiers du Divan les ont conſiderez, les Capigis les emportent piéce à piéce & les expoſent dans la cour afin que chacun juge de la magnificence du Prince qui les envoye : pendant ce temps l'on donne une veſte à l'Ambaſſadeur, & l'on en diſtribuë auſſi à ceux de ſa ſuite. Le Sultan ſe rend dans la ſale d'Audience, qui eſt auprès du Divan, & ſe place ſur ſon Thrône ; ce Thrône eſt à piliers qui ſoûtiennent un dais de bois, tout couvert de lames d'or, garnies de châtons dont les diamans & les pierreries ſont d'un très-grand prix. Il eſt au coin de la ſale ſur une eſtrade élevée d'un pied & demi, couverte de tapis & de quarreaux de la derniére magnificence. Le Sultan eſt aſſis les genoux croiſez, & l'on ne voit autour de lui que le Chef des Eunuques blancs, le Garde du threſor ſecret, & quelques Muets. On ne ſauroit voir le viſage de ce Prince que de profil, parce que la porte de la ſale ne répond pas au coin où le Thrône eſt placé. Les perſonnes de la ſuite de l'Ambaſſadeur, à qui on a donné des veſtes, ſaluent le Sultan les premiers, & ſont conduits chacun par deux Capigis qui les portent ſous les bras. L'Ambaſſadeur même qui ſelon la coûtume du pays le ſaluë le dernier, eſt porté en cette poſture par deux Capitaines de la Porte ; & la marche ſe fait de telle maniere qu'ils ne tournent jamais le dos au Sultan. On lui baiſoit autrefois la main, mais on a jugé à propos de rétrancher cette cérémonie depuis que Amurat I. du nom, fils d'Orcan, fut poignardé par un malheureux qui crût par là venger la mort du Deſpote de Servie ſon maître. On a baiſé pendant certain temps une longue manche qui étoit attachée tout exprès à la veſte de l'Empereur ; Mr. de Ceſi & Mr. de Marcheville Ambaſſadeurs de France ont eu cet honneur. Mais cet uſage a été aboli depuis peu, & à preſent les Ambaſſadeurs font un ſimple ſalut, quoique les Capitaines des Gardes affectent, autant qu'ils peuvent, de les faire incliner, ce qui ne leur réüſſit pas, car les Ambaſſadeurs avertis de ce qui ſe doit paſſer, ſe tiennent ferme & ſe roidiſſent de toutes leurs forces. Après avoir fait leur reverence ils reſtent ſeuls dans la ſale avec le Secretaire de l'Ambaſſade & * l'Interprête, à qui ils remettent les Lettres de leur Prince après les avoir décachetées ; cet Interprête les explique, enſuite ils ſe retirent. Le Sultan ſaluë l'Ambaſſadeur avec une légére inclination de tête, il s'entretient un moment avec les Viſirs ſur le ſujet de l'Ambaſſade, & il délibere ſur les affaires dont il eſt queſtion, ſuppoſé qu'elles ſoient de conſéquence. Le Grand Viſir s'en retourne au Divan, où il reſte juſques à midi qui eſt l'heure que le Conſeil doit finir : après quoi il ſe retire chez lui précédé de deux compagnies, l'une de Janiſſaires, l'autre de ſes Chiaoux à cheval, de ſa Garde à pied, & ſuivi d'une infinité de gens qui forment une Cour très-nombreuſe.

L'Empereur ſe fait rendre compte ordinairement le jour du Divan par les principaux Officiers, de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'aſſemblée, & principalement du devoir de leurs Charges. Ils ſont mandez pour cela l'un après l'autre. Le Janiſſaire Aga voyant venir à lui le Capigi Bachi & le Chiaoux-Bachi, s'avance avec quatre Capitaines de ſes troupes, qui l'accompagnent juſques à l'appartement du Prince ; il les conjure à cette porte de prier Dieu qu'il inſpire au Sultan le pardon de ſes fautes. Il entre ſeul pour ſubir ſon interrogatoire & s'en retourne en paix, ſi le Prince eſt ſatisfait de ſa conduite : ſi le Sultan le trouve coupable, il frappe du pied à terre, & à ce ſignal les Muets étranglent l'Aga ſans autre formalité.

Le Spahis-Aga eſt mandé chez le Grand Seigneur pour le même ſujet ; mais il en ſort ordinairement plus content, je ne ſçai pas quelle en eſt la raiſon. Les autres Grands de l'Empire craignent auſſi de tomber ſous la coupe, ou pour mieux dire, ſous le cordon des Muets. Il n'y a que les Intendans de Juſtice qui ne ſont pas ſujets à cette triſte avanture, parce qu'ils ſont gens de Loi. Quelquefois le Sultan conſulte le Moufti avant que de faire mourir ſes Officiers. Il lui demande par écrit quelle punition meriteroit un eſclave qui auroit fait telle faute. Le Moufti qui ſçait bien que ce n'eſt qu'une formalité, & qu'on pourroit ſe paſſer de lui faire cet honneur s'il n'entroit pas dans le ſentiment de ſon Maître, ne manque pas de conclure ordinairement à la mort ; & bien ſouvent c'eſt contre ſon meilleur ami.

Les préſens dont le Grand Seigneur honore le premier Viſir, ſont toûjours ſuſpects. Il faut au moins les reconnoître par une ſomme qui répond à la grandeur du Maître. Quelquefois par une grande diſtinction, ce Prince donne le matin à ſon premier Miniſtre la veſte qu'il a portée le jour précédent, & l'après midi il envoye demander ſa tête : cette tête ſe livre avec une réſignation entiére ; tant il eſt vrai que la nature céde quelquefois aux préjugez. C'eſt la prévention qui fait les martyrs dans toutes les Religions, excepté chez les Chrétiens, où le martyre eſt un effet de la Grace. Si Mr. Deſcartes & Mr. Gaſſendi avoient fait le voyage de Conſtantinople, comme ils en avoient eu la penſée, combien d'excellentes réflexions n'auroient-ils pas faites ſur la Morale & ſur la Politique des Turcs ? Les Grands de la Porte meurent tranquillement de mort violente, & croyent mourir ſaintement & glorieuſement ſi c'eſt

* Drogman.

c'eſt par l'ordre du Sultan, au moins en font-ils le ſemblant, & par politique, ſans leur donner le temps de réfléchir, on leur accorde ſeulement celui de faire une courte priére.

Quand le Grand Viſir n'eſt pas à Conſtantinople, le Caimacan en fait la fonction ſous ſes ordres. En effet le mot de *Caimacan* ſignifie en Turquie *Lieutenant* ou *Vicaire*. Ce Lieutenant tient le Divan & donne audiance aux Ambaſſadeurs; mais le plus grand agrément de cette Charge, c'eſt qu'il ne répond pas des événemens pour les affaires d'Etat; & s'il ſe paſſe quelque choſe où le Grand Seigneur trouve à redire, le Caimacan s'en excuſe ſur les ordres qu'il a reçûs du premier Viſir. Le Caimacan outre cela eſt Gouverneur de Conſtantinople, où il fait exercer une Police admirable. Si un Boulanger vend du pain à faux poids, on le tient pendant 24. heures cloué par une oreille à la porte de ſa boutique. Ceux qui vendent les premiers fruits, tirent l'argent les premiers; mais ils ne vendent pas plus cher que les autres: la nouveauté ne ſe paye pas en Turquie comme en France, & un Marchand qui la voudroit faire payer s'expoſeroit à la baſtonnade. On peut en toute ſûreté envoyer des enfans au marché, pourveu qu'ils ſachent demander ce qu'ils veulent. Les Officiers de Police les arrêtent dans les ruës, ils examinent ce qu'ils portent, le peſent, & laiſſent paſſer l'enfant, s'il n'a pas été trompé; mais s'ils reconnoiſſent qu'on lui ait vendu à faux poids, à fauſſe meſure, ou trop cher., ils le rameinent chez le Marchand qui eſt condamné à la baſtonnade ou à l'amande. Il eſt de l'interêt des fruitiers que les enfans ſoient ſobres: car s'ils s'aviſoient de manger en chemin quelque figue ou quelque ceriſe, le pauvre Marchand en ſeroit la dupe. Ordinairement on donne trente coups de bâton pour un oignon qui ſe trouveroit de moins, & vingt-cinq pour un poireau. Si l'on fait grace des coups de bâton, punition ordinaire en cas de récidive, ce n'eſt que pour mettre autour du col du vendeur deux groſſes planches échancrées & chargées à chaque bout de pierres fort peſantes. On promene en cet équipage ces pauvres fruitiers par toute la ville, & s'ils veulent ſe repoſer, en chemin faiſant, ce n'eſt qu'à condition qu'ils payeront certain nombre d'aſpres. On y châtie quelquefois les Chirurgiens de la même maniére; mais au lieu de pierres, on met au bout de ces planches pluſieurs ſonettes qui font un carrillon épouventable pendant la promenade qu'on leur fait faire dans les ruës. Cela ſignifie qu'ils ſont açcuſez d'avoir laiſſé mourir pluſieurs perſonnes par leur faute; & cette cérémonie ne ſe fait, à ce que diſent les Muſulmans, que pour avertir de ne ſe pas mettre légerement entre les mains de pareils aſſaſſins.

Si l'on trouve un corps mort dans les ruës, les plus proches voiſins ſont condamnés à payer le ſang, ſuppoſé que l'auteur du meurtre ne ſoit pas connu: la crainte que tout le monde a d'un tel malheur, fait que chacun s'empreſſe à appaiſer les querelles, & à prévenir les deſordres qui pourroient arriver dans ſon voiſinage. On ferme les boutiques au coucher du ſoleil, & on ne les ouvre qu'au ſoleil levant. Chacun ſe retire de bonne heure chez ſoi; en un mot il ſe fait plus de bruit en un jour dans un marché de Paris, qu'il ne s'en fait pendant un an dans toute la ville de Conſtantinople. Le Grand Seigneur va quelquefois déguiſé & ſuivi d'un bourreau pour voir ce qui ſe paſſe dans cette grande ville. Mahomet IV. qui haïſſoit fort le tabac en fumée, & qui étoit bien informé qu'on mettoit ſouvent le feu aux maiſons en fumant, ne ſe contenta pas de faire publier de cruelles Ordonnances contre les fumeurs; il faiſoit quelquefois ſa ronde pour les ſurprendre, & l'on aſſûre qu'il en faiſoit pendre autant qu'il en trouvoit: mais c'étoit après leur avoir fait paſſer une pipe au travers du nez, & leur avoir fait attacher autour du col un rouleau de tabac. Le Guet par toute la Turquie conduit en priſon ceux qui ſe trouvent dans les ruës pendant la nuit, de quelque nation & de quelque religion qu'ils ſoient; mais on n'y fait gueres de capture, la peur d'avoir la baſtonnade, ou d'être mis à l'amande retient tout le monde chez ſoi. On dit communément en Turquie, que les ruës ne ſont que pour les chiens pendant la nuit; il eſt vrai qu'elles en ſont toutes remplies: chacun leur jette à manger, & il ſeroit fort dangereux de s'y promener à pied pendant ce temps-là. Ces animaux qui ſont hideux & carnaſſiers, comme nos chiens de boucherie, font une terrible patrouille & des hurlemens épouvantables au moindre bruit qu'ils entendent. Souvent l'agitation de la mer les met en furie.

Les ſoldats y ſont fort tranquilles, à la réſerve des Leventis qui ſervent ſur les galeres: mais outre qu'ils ne font de deſordre que dans les fauxbourgs de Conſtantinople qui ſont près de la marine, on les a mis à la raiſon depuis que le Caimacan a permis aux Chrêtiens de ſe défendre, comme je l'ai déja dit ci-devant; & cela ſur les plaintes que les Ambaſſadeurs faiſoient tous les jours des inſultes que les ſujets de leur nation en recevoient. Pour les Janiſſaires, ils vivent fort honnêtement dans Conſtantinople, mais ils ſont bien déchûs de cette haute eſtime où étoient les anciens Janiſſaires qui ont tant contribué à l'établiſſement de cet Empire. Quelques précautions qu'aient priſes autrefois les Empereurs pour rendre ces troupes incorruptibles, elles ont beaucoup dégeneré; il ſemble même qu'on ſoit bien

aiſe, depuis près d'un ſiécle, de les voir moins reſpectez, de crainte qu'ils ne ſe rendent plus redoutables.

Quoique la plûpart de l'infanterie Turque prenne le nom de Janiſſaires, il eſt pourtant ſûr que dans tout ce grand Empire, il n'y en a pas plus de vingt-cinq mille qui ſoient vrais Janiſſaires, ou Janiſſaires de la Porte. Autrefois cette milice n'étoit compoſée que des enfans de Tribut que l'on inſtruiſoit dans la Religion des Turcs; preſentement cela ne ſe pratique plus, & on laiſſe les gens en repos ſur cet article, depuis que les Officiers prennent de l'argent des Turcs pour les faire entrer dans ce corps.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janiſſaires de ſe marier, les Turcs étant perſuadez que les ſoins du ménage rendent les ſoldats moins propres à la profeſſion des armes. Aujourd'hui ſe marie qui veut avec le conſentement des Chefs qui ne le donnent pourtant pas ſans argent. La principale raiſon qui détourne les Janiſſaires du mariage, c'eſt qu'il n'y a que les garçons qui parviennent aux Charges, dont les plus recherchées ſont d'être Chefs de leurs chambres: car toute cette milice loge dans de grandes cazernes diſtribuées en 162. chambres. Chaque chambre a ſon Chef qui y commande; mais hors de la cazerne, il ne fait fonction que de Lieutenant de compagnie & reçoit les ordres du Capitaine.

Chaque chambre d'ailleurs a ſon Porte-enſeigne, ſon Dépenſier, ſon Cuiſinier, ſon Porteur d'eau. Au-deſſus des Capitaines il n'y a que le Lieutenant Général des Janiſſaires, qui obéït à l'Aga. Outre la paye ordinaire, l'Empereur donne tous les ans aux Janiſſaires un Juſte-au-corps de drap de Salonique, & tous les jours il leur fait diſtribuer du ris, de la viande, & du pain. La Chambre les loge moyennant un demi pour cent ſur la paye qu'ils tirent en temps de paix, & de ſept pour cent en temps de guerre. Cette paye n'eſt que depuis deux aſpres par jour juſques à douze, & n'augmente même que peu à peu à meſure qu'ils ſervent; lorſqu'ils ſont eſtropiez ils deviennent morte-payes. Le Bonnet de cérémonie des Janiſſaires eſt fait comme la manche d'une caſaque; l'un des bouts ſert à couvrir leur tête, & l'autre pend ſur leurs épaules; on attache à ce bonnet ſur le front une eſpéce de tuyau d'argent doré, long de demi pied, garni de fauſſes pierreries. Quand les Janiſſaires marchent pour aller à l'armée, le Sultan leur fournit des chevaux pour porter leur bagage, & des chameaux pour porter leurs tentes: ſçavoir un cheval pour dix ſoldats, & un chameau pour vingt. A l'avenement de chaque Sultan ſur le Thrône, on augmente leur paye d'un aſpre par jour.

Les Chambres héritent de la dépouille de ceux qui meurent ſans enfans, & les autres, quoi qu'ils ayent des enfans, ne laiſſent pas de leguer quelque choſe à leur Chambre. Parmi les Janiſſaires il n'y a que les *Solacs* & les *Peyes* qui ſoient de la garde de l'Empereur: les autres ne vont au Serrail que pour accompagner leurs Commandans les jours de Divan, & pour empêcher les deſordres qui pourroient arriver dans la cour; ordinairement on les met en ſentinelle aux portes & aux carrefours de la ville pour y faire le guet. Tout le monde les craint & les reſpecte, quoi qu'ils n'aient qu'une canne à la main; car on ne leur donne leurs armes que lors qu'ils vont en campagne. La plûpart des Janiſſaires ne manquent pas d'éducation, étant tirez du corps des Azancoglans, parmi leſquels leur impatience ou quelqu'autre défaut ne leur a pas permis de reſter. Ceux qui doivent être reçûs paſſent en revûë devant le Commiſſaire, & chacun tient le bas de la veſte de ſon compagnon. On écrit leurs noms ſur le regître du Grand Seigneur, après quoi ils courent tous vers leur Maître-de-chambre, qui pour leur faire connoître qu'ils ſont ſous ſa juriſdiction, leur donne à chacun en paſſant un coup de main derriere l'oreille. On leur fait faire deux ſermens lors de leur enrollement; le premier eſt de ſervir fidellement le Grand Seigneur; le ſecond de ſuivre la volonté de leurs camarades touchant les affaires du corps. Il n'y a point de corps dans la Turquie qui ſoit ſi uni que celui des Janiſſaires, c'eſt cette grande union qui ſoûtient leur authorité, & qui leur donne quelquefois la hardieſſe de dépoſer les Sultans. Quoiqu'ils ne ſoient que douze ou treize mille dans Conſtantinople, ils ſont aſſûrez que leurs camarades, quelque part de l'Empire qu'ils ſoient, ne manqueront pas d'approuver leur conduite.

S'ils croient avoir ſujet de ſe plaindre, leur mécontentement commence à éclater dans la cour du Divan, dans le temps qu'on leur diſtribuë les * Jattes de Ris préparé dans une des cuiſines du Grand Seigneur; car ils mangent fort tranquillement s'ils ſont contens; & au contraire ils pouſſent la Jatte du bout du pied & la renverſent, s'ils ne ſont pas ſatisfaits du Miniſtere. Il n'y a point d'inſolences qu'ils ne ſoient capables de dire dans ce temps-là contre les premiers Miniſtres, étant bien perſuadez qu'on ne manquera pas de leur donner ſatisfaction: c'eſt à quoi l'on tâche auſſi de pourvoir de bonne heure pour prévenir leur ſoulevement, ſur tout quand on leur doit pluſieurs payes. Les mutineries des Janiſſaires ſont fort à craindre: combien de fois n'ont-ils pas fait changer en un inſtant la face de l'Empire? Les plus fiers Sultans & les plus habiles Miniſtres ont ſouvent éprouvé combien il étoit dangereux d'entretenir en temps de paix une milice,

qui

* Gamelles.

qui connoît ſi bien ſes interêts. Elle dépoſa Bajazet II. en 1512. Elle avança la mort d'Amurath III. en 1595. Elle menaça Mahomet III. de le deshonorer. Oſman II. qui avoit juré leur perte, ayant imprudemment fait éclater ſon deſſein, en fut indignement traitté, car on le fit marcher à coups de pieds depuis le Serrail juſques au Château des ſept tours, où il fut étranglé l'an 1622. Muſtapha I. que cette inſolente milice mit à la place d'Oſman, fut détrôné deux mois après, par ceux-là mêmes qui l'avoient élevé. Ils firent auſſi mourir Sultan Ibrahim en 1649. après l'avoir traîné ignominieuſement aux ſept tours. Son fils Mahomet IV. ne fut pas ſi malheureux; mais on le dépoſſeda après le dernier ſiége de Vienne, lequel pourtant n'échoua que par la faute de Cara-Muſtapha premier Viſir. On préfera à ce Sultan ſon frere Solyman III. Prince ſans merite, qui fut dépoſé à ſon tour quelque temps après.

A l'égard de la Sultane mere, des Viſirs, du Caimacan, des premiers Eunuques du Serrail, du Grand Treſorier, & de leur Aga même, les Janiſſaires ſe jouent de leurs perſonnes; & demandent leurs têtes au moindre mécontentement. Tout le monde ſait comment ils traitérent, au commencement de ce ſiécle le Mouſti Eſſullach-Effendi qui avoit été Précepteur de Sultan Muſtapha. Ce Prince qui l'aimoit aveuglément ne pût empêcher qu'il ne fût traîné ſur la claye à Andrinople, & jetté dans la riviére. Le ſeul temperament qu'on ait pû apporter juſques à preſent pour reprimer l'inſolence de ces ſoldats, a été de leur oppoſer les Spahis, & de les rendre jaloux les uns des autres; mais ils ne s'accordent que trop en certaines occaſions. On a beau les faire changer de quartier; comme les abſents approuvent toûjours ce que leurs camarades ont fait, il n'eſt gueres poſſible d'éviter leur furie, quand ils ſe mettent en tête qu'on leur a fait quelque grande injuſtice. L'Hiſtoire des Turcs ne fournit pas beaucoup d'exemples, qu'on ſoit venu à bout de les appaiſer ſans leur faire de grandes largeſſes, ou ſans qu'il en ait coûté la vie aux plus grands Officiers de l'Empire.

On n'a jamais oſé confiſquer le Threſor des Janiſſaires, ni s'emparer des biens que leurs Officiers poſſedent en propre en pluſieurs endroits de l'Aſie, comme à Cataye, à Angora, à Caraiſſar & dans d'autres places. Quand le Général vient à mourir, le Threſor hérite de ſes biens: c'eſt le ſeul Officier dont les dépouilles ne ſont point confiſquées au profit de l'Empereur. Ce Général a l'avantage de ſe preſenter devant le Sultan, les bras libres; au lieu que le premier Viſir & les autres Grands de la Porte, ne paroiſſent jamais en ſa préſence, que les bras croiſez ſur l'eſtomac, ce qui eſt plûtôt une poſture ſervile que reſpectueuſe.

Après l'Aga des Janiſſaires, les principaux Officiers de ce corps ſont; le Lieutenant de l'Aga; le Grand Prévôt, le Capitaine des Baillifs, qui marchent aux côtez de l'Empereur les jours de cérémonie; les Capitaines de ſes Archers à pied; le Commandant de ſes Valets de pied: ces derniers marchent, de même que les Archers à pied, auprès de la perſonne du Grand Seigneur lorſqu'il va par la ville. Ils ne ſont que ſoixante, & ils portent des bonnets d'or battu, garnis ſur le devant d'une plume toute droite. Pour les Archers à pied, ou les Archers de la garde du corps, ils ſont au nombre de trois ou quatre cens; & les jours de bataille, ils ſont autour de Sa Hauteſſe avec des arcs & des fléches ſeulement, pour ne pas effrayer ſon cheval. Leur habit eſt un doliman ou ſoutane de drap, rétrouſſée par les coins juſques à la ceinture, & qui laiſſe voir leur chemiſe; leur bonnet eſt de drap terminé en pointe, garni de plumes en maniere d'aigrette. Ces Archers tirent des fléches de la main gauche auſſi-bien que de la droite: on leur apprend cet exercice, afin qu'ils ne tournent jamais le dos au Grand Seigneur. Quand ce Prince paſſe des riviéres, ils nagent autour de ſon cheval, & vont ſonder le gué avec toute l'application poſſible, auſſi par récompenſe, à la premiere riviére que le Sultan paſſe, il leur fait diſtribuer à chacun un écu s'ils ont de l'eau juſqu'au genou; s'ils en ont juſques à la ceinture, ils ont deux écus, & trois quand l'eau paſſe la ceinture.

On tire encore du corps des Janiſſaires, les Canoniers, & ceux qui ont ſoin des armes. Les Canoniers ſont environ douze cens, qui reçoivent les ordres du Grand Maître de l'Artillerie: ils logent à Topana dans des cazernes diſtribuées en 52. chambres; mais il s'en faut bien qu'ils ne ſoient auſſi habiles que les Chrêtiens, pour la fonte & pour le ſervice de l'Artillerie. Ceux qui prennent ſoin des armes, ſont au nombre de ſix cens, diviſez en 60. chambres, & ils logent dans des cazernes auprès de Sainte Sophie; non ſeulement ils prennent ſoin de la conſervation des anciennes armes qui ſont dans les arſenaux, mais encore de celles des Janiſſaires & des Spahis à qui ils les diſtribuent en bon état quand il faut aller à l'armée.

Outre les Janiſſaires dont je viens de parler, toutes les Provinces de ce vaſte Empire ſon remplies préſentement de Fantaſſins qui portent le nom de Janiſſaires: mais ces Janiſſaires du ſecond ordre ne ſont pas enrôlez dans le corps de Janiſſaires de la Porte, & n'ont rien de l'ancienne diſcipline des Turcs. Tous les ſcelerats qui veulent ſe ſouſtraire à la juſtice ordinaire, & même

les honnêtes gens qui veulent ſe mettre à couvert des inſultes des ſcelerats ; ceux qui veulent éviter les taxes & ſe décharger des devoirs publics : achettent des Colonels des Janiſſaires qui ſont dans les villes de Province, le titre de Janiſſaires. Il y en a qui bien loin de recevoir la paye, donnent quelques aſpres par jour à ces Officiers pour pouvoir jouïr des mêmes privileges : pluſieurs paſſent pour eſtropiez ou pour morte-payes, & vivent tranquillement chez eux ſans être obligez d'aller à l'armée. Eſt-il ſurprenant après cela que les forces des Turcs ſoient ſi diminuées ? Jamais ils n'ont eu tant de ſoldats, ni de ſi petites armées : les Officiers qui ſont obligez de marcher, font paſſer leurs domeſtiques pour ſoldats, & prennent de l'argent de ceux qui dévroient porter les armes pour le ſervice du Prince. Il ſemble que la corruption qui s'eſt introduite dans ce grand Empire, le menace de quelque étrange révolution.

Il ne faut pas confondre non plus avec les Janiſſaires, d'autres Fantaſſins que l'on appelle *Azapes* & *Arcangis*. Les Azapes ſont de vieilles bandes Muſulmanes, plus anciennes même que les Janiſſaires, mais fort mépriſées ; ils ſervent de pioniers, quelquefois même de pont à la cavalerie dans les marais, & de faſcines pour combler les foſſez des places que l'on aſſiége. Les Arcangis ſont, comme les enfans perdus, qui n'ont point de paye non-plus que les Azapes, & qui ne ſont deſtinez que pour ravager les frontiéres des ennemis : cependant en pleine paix, car la guerre n'eſt cenſée être déclarée que lorſque l'artillerie marche, les Arcangis ne laiſſent pas de faire toûjours des courſes & de piller leurs voiſins. S'il s'en trouve quelques-uns parmi ces troupes qui deviennent bons ſoldats, après quelque action vigoureuſe on les fait entrer dans le corps des Janiſſaires.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui regarde l'infanterie des Turcs, leur cavalerie n'eſt pas en meilleur état aujourd'hui : elle eſt compoſée de deux ſortes de gens que l'on connoît ſous le nom de *Spahis*, mais il faut les diſtinguer avec ſoin. Les uns ſont à la ſolde de l'Empereur, & les autres non. Les Spahis à la ſolde, ſont diviſez en pluſieurs Cornettes, dont les principales ſont, la jaune & la rouge : ceux qui ne tirent point de paye ſont de deux ſortes, les *Zaims* & les *Timariots*.

Les Spahis à la ſolde ſont tirez du corps des Ichoglans & de celui des Azancoglans, qui ont été nourris dans les Serrails du Grand Seigneur. La moindre de leur paye eſt de 12. aſpres par jour, & la plus forte de 100. Ceux qui ſortent des Ichoglans commencent ordinairement avec 20. ou 30. aſpres de paye, laquelle augmente ſuivant leur merite, ou le credit de leurs amis. En temps de guerre tous les Spahis à la ſolde qui rapportent des têtes des ennemis, gagnent deux aſpres d'augmentation par jour. Ceux qui apprennent les premiers au Grand Seigneur la mort de quelqu'un de leurs camarades, en attrapent autant.

La paye des Spahis ſe fait dans la ſale & en préſence du Grand Viſir, ou de ſon Chiaïa, afin d'éviter tout ſujet de plainte. Quoiqu'on ignore la naiſſance des Spahis, on peut les regarder comme la nobleſſe du païs : leur éducation les a mieux formez que les autres Turcs, & par tout païs les bonnes mœurs devroient faire la veritable nobleſſe. Ceux de la Cornette rouge n'étoient autrefois que les ſerviteurs de ceux de la Cornette jaune ; ils ſont tous égaux aujourd'hui, & même les rouges avoient pris le deſſus ſur leurs maîtres ſous Mahomet III. qui dans une bataille où les Spahis jaunes avoient lâché le pied, rétablit ſes affaires par la valeur des rouges.

Les armes des uns & des autres ſont la lance & le cimeterre, quelques-uns ſe ſervent du dard qu'ils manient avec une adreſſe admirable : ce dard eſt un bâton ferré par un bout, & qui n'a qu'environ deux pieds & demi de long. Ils portent auſſi l'épée, mais elle eſt attachée à côté de la ſelle de leur cheval & paſſe ſous la cuiſſe du cavalier, de telle ſorte qu'elle n'empêche pas qu'on ne faſſe le coup de piſtolet & de carabine. Il y en a auſſi qui ſe ſervent d'arcs & de fléches, ſurtout les Spahis d'Anatolie, car ceux d'Europe ou de Romelie comptent plus ſur nos armes. Cependant ces troupes combattent ſans ordre & par pelotons, au lieu d'eſcadroner & de ſe rallier à propos. Mahomet Cuperli Grand Viſir, qui ſavoit bien la guerre, bien loin de les diſcipliner, affecta de les humilier & de les entretenir dans leur ignorance, de peur que leur inſolence n'augmentât. Depuis ce temps-là ce corps a beaucoup perdu de ſon ancienne reputation : on leur donne aujourd'hui la baſtonnade ſous la plante des pieds, de crainte que ſi on les fouettoit ils ne puſſent pas monter à cheval ; & par une raiſon oppoſée on fouette les Janiſſaires, parce qu'ils ont beſoin de leurs pieds dans les marches.

Quand le Grand Seigneur va commander ſes armées, il fait diſtribuer de groſſes ſommes aux Spahis. On met un Spahis & un Janiſſaire en ſentinelle à chaque corde de ſa tente, & autant à celle du premier Viſir. Les autres Cornettes de ce Corps ſont, la blanche, la blanche & rouge, la Cornette blanche & jaune, & la Cornette verte : mais les Spahis les plus illuſtres ſont ceux qu'on appelle *Mutafaraca*, qui tirent quarante aſpres de paye par jour. L'Empereur eſt leur Colonel, ils ſont deſtinez pour l'accompagner, & ſont environ cinq cens.

A l'égard des autres Cavaliers, qu'on appelle *Zaims* & *Timariots*, ce ſont des Chevaliers à qui le Grand Seigneur donne à vie des Commanderies appellées *Timars*, à condition qu'ils entretiendront un certain nombre de Cavaliers pour ſon ſervice. Les premiers Sultans étant les maîtres des Fiefs de l'Empire, les erigérent en Baronies ou Commanderies pour récompenſer les ſervices des plus braves, & ſur tout pour lever & pour entretenir des troupes ſans débourſer de l'argent : mais Soliman II. établit l'ordre & la diſcipline parmi ces Chevaliers ou Barons de l'Empire, & l'on regla par ſes ordres le nombre des Cavaliers que chacun d'eux ſeroit obligé d'entretenir. Ce Corps a été non ſeulement très-puiſſant, mais très-illuſtre par tout l'Empire. L'avarice qui eſt le vice ordinaire des Orientaux, l'a fait tomber depuis quelques années. Les Vicerois & les Gouverneurs de Provinces font ſi bien par leurs intrigues à la Cour, que les Commanderies mêmes qui ſont hors de leurs Gouvernemens, ſont données à leurs domeſtiques, ou à ceux qui en offrent le plus d'argent.

Les Zaims & les Timariots ne different quaſi entre eux que par le revenu. Les Zaims ont les plus fortes Commanderies, & leurs revenus ſont depuis vingt mille, juſques à quatre-vingt dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aſpres. S'il y avoit un aſpre de plus, ce ſeroit le revenu d'un Pacha : ainſi lorſqu'un Commandeur vient à mourir, l'on partage la Commanderie, ſuppoſé qu'elle ait augmenté de revenu ſous le deffunt, comme cela arrive ordinairement ; car on les augmente plûtôt que de les laiſſer déperir. Les Zaims doivent entretenir pour le moins quatre Cavaliers, à raiſon de cinq mille aſpres de rente pour la dépenſe de chacun.

Il y a deux ſortes de Timariots, les uns reçoivent leurs proviſions de la Porte, & les autres du Viceroi du païs ; mais leurs équipages ſont moindres que ceux des Zaims, & leurs tentes plus petites & proportionnées à leur revenu. Ceux qui reçoivent leurs patentes de la Cour, ont depuis cinq ou ſix mille, juſques à dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf aſpres ; s'ils avoient un aſpre de plus, ils paſſeroient au rang des Zaims. Ceux qui prennent des Lettres patentes des Vicerois, ont de revenu depuis trois mille aſpres juſqu'à ſix mille. Chaque Timariot eſt obligé d'entretenir un Cavalier par chaque trois mille aſpres du revenu qu'il tire de ſa Commanderie.

Les Zaims & les Timariots doivent marcher en perſonne à l'armée, aux premiers ordres qu'ils reçoivent, ſans que rien les puiſſe diſpenſer de ce devoir ; les malades vont en litiére, & les enfans dans des paniers ou dans des berceaux. Les Timariots ſont obligez de fournir des paniers à leurs Cavaliers, qui s'en ſervent à porter la terre neceſſaire pour combler les foſſez & les tranchées. Cette cavalerie eſt mieux diſciplinée que celle qu'on appelle proprement Spahis, quoique les Spahis ſoient plus leſtes & plus vigoureux : ceux-ci ne combattent que par pelotons à la tête des plus anciens Cavaliers, au lieu que les Zaims & les Timariots ſont diviſez par regimens, & commandez par des Colonels ſous les ordres des Pachas. Le Pacha d'Alep eſt le Colonel général de cette cavalerie lorſqu'il ſe trouve à l'armée, parce qu'étant naturellement le Seraskier de l'armée, c'eſt à lui à la commander en chef quand le Grand Viſir n'y eſt pas.

Je devrois parler ici, MONSEIGNEUR, de la milice d'Egypte, mais comme je n'en ai pas fait le voyage, je ne la connois pas aſſez pour avoir l'honneur de vous en rendre compte. Je paſſe donc à la Marine dont je me ſuis informé avec ſoin à Conſtantinople & dans les Iſles de l'Archipel. Il n'eſt pas ſurprenant que les Turcs ſoient ſi foibles ſur mer, car ils manquent de bons Matelots, d'habiles Pilotes & d'Officiers expérimentez. A peine les Pilotes du Grand Seigneur ſavent-ils ſe ſervir de la Bouſſole, & il n'en eſt pas queſtion ſur les Saïques qui ſont leurs vaiſſeaux marchands. Ils ne comptent que par la connoiſſance des côtes, qui eſt fort trompeuſe, & ils s'en rapportent ordinairement, dans les longs voyages comme ceux de Syrie & d'Egypte, à des Grecs qui ont fait la courſe ſous des armateurs Chrétiens, & qui ont appris par routine à connoître les terres d'Aſie & d'Afrique. Cependant ſi les Turcs vouloient s'appliquer à la navigation, ils ſe rendroient aiſément les maîtres de la Mediterranée, & ils diſſiperoient les Corſaires qui font tant de tort à leur trafic. Sans compter le ſecours qu'ils pourroient tirer de la Grece, des Iſles de l'Archipel, de l'Egypte, & de la côte d'Afrique ; la mer Noire ſeule leur fourniroit plus de bois & plus d'agrets qu'il n'en faudroit pour entretenir des armées formidables. Aujourd'hui les forces maritimes de ce grand Empire ſe trouvent réduites à 28. ou 30. vaiſſeaux de guerre, & l'on n'arme guere plus de 50. galeres. Les Turcs ont eu des flotes beaucoup plus puiſſantes du temps de Mahomet II. de Selim, de Soliman II. mais elles n'ont jamais fait de grandes expéditions. Depuis la guerre de Candie on a fort négligé la marine, & peut-être qu'elle le ſeroit encore davantage, ſi Mezomorto Capitan-Pacha ne l'eût relevée de nos jours. L'avantage qu'il remporta aux Iſles de Spalmadori ſur les Venitiens, lui valut la priſe de Scio, & ranima le courage des Mahometans. Il avoit les talents d'un grand homme de mer, & il n'oublioit rien

pour engager les Officiers Chrêtiens au ſervice du Grand Seigneur. Le Sultan peut avoir aujourd'hui cinq ou ſix Capitaines renegats qui ſont fort expérimentez ; mais les Matelots ignorent la manœuvre, & les Canoniers ſont très-mal-adroits. Le ſucceſſeur de Mezomorto n'étoit pas fort eſtimé. Adraman Pacha qui fut nommé Général de la mer après la mort de ce dernier, étoit capable de perfectionner la maniere des Turcs, ſi ſes envieux ne l'avoient pas fait étrangler quelque temps après ſon élevation. * Il étoit connu parmi les Turcs ſous le nom du Pacha de Rhodes, & chez les Chrêtiens, ſous celui du fils de la bouchere de Marſeille. On le prit tout jeune ſur un vaiſſeau de cette ville armé en courſe, & il eut le malheur de ſe faire Mahometan: il paſſoit chez les Turcs pour un homme fort équitable & fort deſintereſſé. On aſſûre qu'un jour faiſant la police à Scio, il demanda à qui appartenoient trois ou quatre bourriques chargées de pierres & attachées à la porte d'une maiſon; & ayant appris que leurs maîtres dejeunoient tout près de là, il pourſuivit ſa tournée; mais à ſon retour, indigné de trouver encore ces pauvres animaux à l'attache, ſans qu'il parût qu'on eût pris ſoin de les faire repaître, il fit appeller leurs maîtres & leur dit, qu'il étoit juſte que les ânes mangeaſſent à leur tour; les païſans en tomberent d'accord: mais ils furent fort ſurpris, quand il leur commanda de prendre chacun ſur leurs dos la charge de pierres, tandis que les ânes mangeroient. On fait un ſemblable conte de Sultan Mourat.

La charge de Capitan Pacha eſt une des plus belles de l'Empire. Il eſt grand Amiral & Général des Galeres: ſon pouvoir eſt ſi abſolu, lorſqu'il eſt hors des Dardanelles, qu'il peut faire étrangler les Vicerois & les Gouverneurs qui ſont ſur les côtes, ſans attendre l'ordre du Sultan ; le Grand Viſir eſt le ſeul Miniſtre qui ſoit au-deſſus de lui : ſa charge eſt la ſeconde de l'Empire, & il ne rend compte qu'au Grand Seigneur. Non ſeulement les Officiers de marine, mais tous les Gouverneurs des Provinces maritimes reçoivent ſes ordres. J'ai eu l'honneur de vous dire, MONSEIGNEUR, qu'il n'y avoit à Conſtantinople que 28. ou 30. vaiſſeaux de guerre.

Pour ce qui eſt des Galeres, on les diſtingue en deux claſſes, celles de Conſtantinople, & celles de l'Archipel. Celles de Conſtantinople ne tiennent la mer que pendant l'Eté. On les déſarme au retour de la campagne pour les enfermer dans l'Arſenal de Caſſum Pacha: la plûpart des Beys ou Capitaines ſont des Renegats. Outre le corps de la galere, l'artillerie & le biſcuit, l'Empereur donne encore les ſoldats, le reſte de l'équipage qui conſiſte en 200 rameurs, & le ſuif pour eſpalmer. Si les Capitaines ſont aſſez riches pour ſubſtituer leurs eſclaves à ces rameurs, ils font des profits conſidérables, ils tirent douze mille livres pour la paye des rameurs, & profitent encore des journées de leurs eſclaves qu'ils font travailler ſur terre autant qu'ils peuvent pendant le reſte de l'année. Quand il n'y a pas aſſez de rameurs, on loue à Conſtantinople des eſclaves des particuliers pour faire la campagne; mais on ne tire pas grand ſervice de tous ces malheureux qui n'ont nulle experience, & la plûpart periſſent ſur mer. Vous ſavez mieux que perſonne, MONSEIGNEUR, que le ſervice de mer demande beaucoup plus de pratique que celui de terre. Pour renforcer les ſoldats des Galeres, les Turcs y mêlent quelques Janiſſaires.

Les Galeres de l'Archipel doivent être prêtes à ſe mettre en mer en tout temps. Les Capitaines ſont payez ſur les aſſignations des Iſles, & ils ſont obligez de fournir les forçats & les ſoldats ; car le Grand Seigneur ne leur donne que le corps de la galere, l'Artillerie & les agrets. Pour conſerver leurs eſclaves, ils évitent le combat autant qu'ils peuvent ; & la plûpart même n'ont ni le nombre de galeres qu'ils doivent entretenir, ni leurs équipages complets, parce que le Capitan Pacha, pour quelque ſomme d'argent qu'on ſçait lui donner à propos, fait ſouvent ſemblant de n'y pas prendre garde ; par conſéquent la diſcipline militaire n'eſt obſervée que très-légérement.

Les Beys de Rhodes & de Scio doivent entretenir ſept galeres dans chacune de ces Iſles. Celui de Cypre ſix. Ceux de Metelin, de Negrepont, de Salonique, de la Cavale, chacun une. Andros & Syra enſemble n'en fourniſſent qu'une; de même que Naxie & Paros. Le Capitan Pacha vient pendant l'Eté faire ſa ronde dans l'Archipel pour exiger la capitation, & pour prendre connoiſſance des affaires qui s'y ſont paſſées: Il tient ordinairement ſes grands jours dans un Port de l'Iſle de Paros appellé Drio ; il eſt là comme dans le centre de l'Archipel. Les Adminiſtrateurs des Iſles y viennent faire leurs preſents & porter les ſommes auſquelles chaque Iſle eſt taxée: c'eſt dans ce même endroit que le Capitan Pacha juge en dernier reſſort toutes les affaires tant civiles que criminelles.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LET-

* En Janvier 1706. Le pretexte fut qu'il n'avoit pas fait éteindre aſſez promptement l'incendie qui avoit endommagé quelques maiſons du côté de l'Arſenal.

# LETTRE XIV.

## *DE LA RELIGION, DES MOEURS ET DES MANIÉRES DES TURCS.*

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma derniere Lettre, du Gouvernement & de la Politique des Turcs ; leur Religion, leurs Mœurs, & leurs maniéres feront la matiére de celle-ci.

De toutes les fauſſes Religions, la Mahometane eſt la plus dangereuſe, parce qu'outre qu'elle flatte beaucoup les ſens, elle eſt d'ailleurs conforme en pluſieurs points au Chriſtianiſme. Le Mahometiſme eſt fondé ſur la connoiſſance du vrai Dieu Créateur de toutes choſes, ſur l'amour du prochain, ſur la propreté du corps, ſur la vie tranquille. On y abhorre les Idoles, & leur culte y eſt ſcrupuleuſement deffendu.

* Mahomet nâquit idolâtre parmi les Arabes en 570. il étoit naturellement plein de bon ſens : à Dieu ne plaiſe que je veuille ici faire ſon éloge, mais je ne ſçaurois m'empêcher de le regarder comme un génie ſuperieur, & d'admirer que ſans le ſecours de la Grace, cet homme ait pu revenir de l'idolatrie. On dit que Sergius, Moine Neſtorien échappé de Conſtantinople, avoit contribué à le déſabuſer des erreurs du Paganiſme, mais Mahomet n'avoit pas laiſſé de ſecouer un ſi grand préjugé, & d'ouvrir les yeux pour tâcher de découvrir la verité.

Il paroît par l'Alcoran, que ces deux hommes ont tiré de l'Ecriture ſainte ce qu'ils ont propoſé de meilleur : mais comme dans leur temps il y avoit en Arabie beaucoup plus de Juifs que de Chrêtiens, ils s'attacherent moins au Nouveau Teſtament qu'à l'Ancien, afin d'engager les Juifs dans leur ſecte, ſans en trop éloigner les Chrêtiens. Si Mahomet n'avoit pas eu la folie de vouloir paſſer pour l'Envoyé de Dieu, ſa Religion n'eût gueres differé du Socinianiſme ; mais il voulut jouer un rôle extraordinaire en faiſant croire qu'il avoit commerce avec les Etres ſuperieurs. Comme il n'avoit ni miſſion, ni le don des miracles, il fut obligé pour établir ſon ſyſtême, de joindre aux lumieres de la raiſon, la politique & la fourberie. Ses enthouſiaſmes, ou feints, ou cauſez par l'épilepſie, perſuadérent à la multitude qu'il étoit infiniment au-deſſus des autres hommes, & qu'il étoit inſpiré du Ciel. Sa femme & ſes amis diſoient tout haut qu'il étoit l'interprête du Seigneur, & qu'il n'étoit venu au monde que pour annoncer ſes ordres : le pigeon que l'on avoit dreſſé à voltiger au-deſſus de ſa tête ne ſervoit pas peu à appuyer le myſtere ; & cet oiſeau paſſoit pour l'Ange Gabriel qui venoit parler à l'oreille de l'Envoyé.

Pour ne pas trop effaroucher les Idolâtres, il ne voulut paroître ni Juif, ni Chrêtien ; & pour ménager les Juifs & les Chrêtiens, il adopta une partie de la croyance des uns & des autres. Il enſeigna qu'il y avoit trois ſortes de Loi écrite, communiquées aux hommes par le Seigneur, & dans leſquelles on pouvoit ſe ſauver ; parce qu'elles ordonnent de croire en un ſeul Dieu Createur & Juge de tous les hommes. La premiere Loi, diſoit-il, fut donnée à Moyſe ; mais comme elle étoit trop gênante, peu de gens pouvoient l'accomplir exactement. La ſeconde eſt celle de Jeſus-Chriſt, laquelle, quoi que remplie de grace, eſt encore bien plus difficile à obſerver, par rapport à ſon oppoſition à la nature corrompuë. C'eſt pourquoi, continuoit-il, le Seigneur qui eſt plein de miſericorde, vous envoye par mon miniſtere une Loi facile & proportionnée à vos foibleſſes, afin qu'en la ſuivant exactement, chacun de vous puiſſe ſe rendre heureux en ce monde & en l'autre.

Comme je ne connois pas le génie de la langue Arabe, ni ſes délicateſſes, l'Alcoran me ſemble un livre mal compoſé, qui parmi de bonnes choſes contient une infinité de contes puériles & frivoles ; quoique cependant l'exercice de la Religion Mahometane, à quelques bagatelles près qui regardent le ſoin que chacun doit prendre de ſon corps, paroiſſe beaucoup mieux entendu. Peut-être que pour ſe rendre maître de l'imagination des Idolâtres, frappée des figures de bois & de pierre, Mahomet crût qu'il étoit néceſſaire de les flatter par des images agréables de l'autre monde, & que pour les approcher de la raiſon, il falloit entrer dans leur goût, en faiſant eſperer des plaiſirs ſenſuels après la mort, à des gens qui pendant leur vie n'en avoient pas connu d'autres. Ce livre, tel qu'il eſt, renferme toutes les Lois Eccleſiaſtiques & Civiles des Mahometans, & il leur apprend tout ce qu'ils doivent croire & pratiquer. Ils n'oſeroient l'ouvrir ſans l'avoir porté ſur la tête, ce qui eſt parmi eux la plus grande marque de vénération qu'ils puiſſent donner ; & leur principale occupation eſt de le lire, ſuivant le précepte qui dit : *Attachez-vous ſouvent à la lecture du livre qui vous a été envoyé, & priez inceſſamment, parce que l'oraiſon détourne du peché.* Ils ſont

* Naiſſance de Mahomet.

ſont perſuadez que ceux qui le liront un certain nombre de fois, gagneront le Paradis. Enfin ils l'appellent le Livre par excellence, car *Alcoran* ne ſignifie autre choſe que l'*Ecriture*.

Il ſeroit aſſez inutile de rapporter ici comment ce livre a été compoſé, & comment il a été reformé après la mort de Mahomet; il ſuffit de remarquer qu'il y a quatre ſectes parmi les Mahometans. La plus ſuperſtitieuſe eſt celle des Arabes qui s'en tiennent aux traditions d'Abubeker. Celle des Perſans, que l'on doit aux ſoins de Hali, eſt la plus épurée; mais les Turcs qui ſont attachez à celle d'Omer, les traitent d'heretiques & prononcent des anathêmes contre eux. La plus ſimple de toutes eſt celle des Tartares qui s'en rapportent à Odeman ou Oſman grand compilateur des memoires de Mahomet.

Le ſeul Article de Foi qu'ayent les Mahometans, eſt qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & que Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu. A l'égard des commandemens de la Loi, les Turcs les réduiſent à cinq, 1. Faire la priere cinq fois le jour, 2. Jeûner le carême, 3. Donner l'aumône & pratiquer les œuvres de charité, 4. Aller en pelerinage à la Méque, s'il eſt poſſible, 5. Ne ſouffrir aucune ordure ſur ſon corps. On y ajoûte quatre autres points, mais ils ne ſont pas abſolument néceſſaires pour le ſalut, 1. Obſerver religieuſement le Vendredi, 2. Se faire circoncire, 3. Ne boire point de vin, 4. Ne manger point de chair de pourceau, ni d'animaux ſuffoquez.

Les Mahometans ont plus de reſpect pour le Vendredi que pour les autres jours de la ſemaine, parce qu'ils croyent que ce fut un Vendredi que Mahomet, perſecuté par les Idolâtres, fut obligé de ſe ſauver de la Méque à Medine dans l'Arabie. C'eſt par ce jour-là que commence l'Ere Mahometane qu'ils appellent *Egire*; & ce celebre Vendredi fut le 22. Juillet de l'an 622. après la mort de Jeſus-Chriſt. Les Mahometans ſont obligez d'aller tous les Vendredis faire la priere de midi à la Moſquée; on en diſpenſe les femmes de crainte de donner des diſtractions aux hommes. Les Marchands tiennent leurs boutiques fermées ce jour-là juſques à midi, & même ceux qui ſont un peu aiſez ne les ouvrent que le lendemain.

La Circonciſion & l'abſtinence du pourceau, & des viandes ſuffoquées, n'ont peut-être été inſerées dans la Loi que par complaiſance pour les Juifs qui étoient alors autant ménagez par les Mahometans, qu'ils en ont été mépriſez par la ſuite. Le bien public porta le Legiſlateur à deffendre l'uſage du vin à ſes diſciples. *Abſtenez-vous*, dit-il, *du vin, de jouer aux jeux de hazard; & aux échets; ce ſont des inventions du démon pour répandre la haine & la diviſion parmi les hommes, pour les éloigner de la priere, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Cependant ils avouent que le vin eſt une choſe excellente, & que la tentation en eſt ſi chatouilleuſe, qu'elle rend ce peché fort pardonnable. Ils ſe moquent de nous qui le beuvons avec de l'eau, & diſent que lorſqu'on ſe mêle d'en boire, il faut ſatisfaire ſon appetit & non pas l'irriter. A l'égard de la chair de pourceau, les Turcs l'ont en horreur; mais les Perſans en regardent l'abſtinence, plûtôt comme un conſeil, que comme un précepte; ils en mangent, ou s'en abſtiennent de même que du vin, ſuivant l'uſage, qu'en fait le Prince, ſur le goût duquel tout l'Empire ſe conforme aveuglément. Quand on entre ſur les terres du Roi de Perſe, il eſt agréable pour les voyageurs d'y pouvoir boire du vin ſans en faire miſtere, & d'y voir dans la campagne des troupeaux de pourceaux; les Perſanes qui habitent les frontiéres connoiſſent ſi bien les Chrêtiens, qu'elles courent à eux à toutes jambes avec des bouteilles de vin & des jambons, dès qu'elles apperçoivent une caravane.

Pour la Circonciſion, les Turcs la regardent plûtôt comme une marque d'obéiſſance à la Religion, que comme une Loi eſſentielle; il n'eſt point parlé de cette cérémonie dans l'Alcoran, & c'eſt plûtôt une tradition qu'ils ont priſe des Juifs. Les Mahometans ſont perſuadez que les enfans qui meurent ſans circonciſion ne ſont pas moins ſauvez, & ils leur caſſent le petit doigt avant que de les enterrer, pour marquer qu'ils n'ont pas été circoncis. Les plus ſcrupuleux (comme il y en a dans toutes les Religions) croyent que la circonciſion de leur pere influë ſur eux; mais ceux qui preſument de ſavoir mieux les points fondamentaux de leur Religion, conviennent que la circonciſion n'a été établie, que pour faire ſouvenir les Muſulmans, le reſte de leur vie, de ce qu'ils ont promis à Dieu par leur profeſſion de Foi, ſçavoir qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu; & que c'eſt pour cela qu'on ne doit circoncire les enfans qu'à l'âge de 12. ou 14. ans, afin qu'ils y faſſent attention. Quelques-uns de leurs Docteurs croyent qu'on n'a adopté parmi eux la circonciſion des Juifs, que pour mieux obſerver le précepte de la propreté, par lequel il eſt deffendu de laiſſer tomber de l'urine ſur ſes chairs. Or il eſt certain que le prépuce en retient toûjours quelque goutte, & ſur-tout chez les Arabes, qui naturellement l'ont beaucoup plus long que les autres hommes. Aujourd'hui la plûpart des renegats ne ſont pas circoncis; on ſe contente de leur faire lever le doit & prononcer les paroles qui expriment la profeſſion de Foi. Peut-être que c'eſt par mépris pour eux qu'on ne les fait pas circoncire; car

car les Turcs disent ordinairement, qu'un mauvais Chrétien ne sera jamais bon Turc.

* On ne coupe rien aux filles Turques dans la circoncision, mais en Perse on leur coupe les nymphes. En Turquie le jour de la circoncision on prépare un répas chez les parens de celui que l'on doit tailler: on l'habille le plus proprement que l'on peut, & on le promene à cheval ou sur un chameau, au son des instrumens, par toute la ville si elle est de mediocre grandeur; ou dans son quartier seulement si elle est fort vaste. Cet enfant tient à la main droite une fléche dont il tourne le fer du côté du cœur, pour marquer qu'il se laisseroit plûtôt percer cette partie que de renoncer à sa foi. Ses camarades, ses amis & ses voisins le suivent à pied, en chantant ses louanges avec des marques de joye, jusques à la Mosquée, où l'Iman, après une petite exhortation, lui fait faire sa profession de foi & lever le doigt: ensuite il ordonne au Barbier prépose, de le placer sur le Sopha & de faire l'opération. Deux valets tiennent une nape étenduë devant l'enfant, & le Barbier lui ayant tiré le prépuce autant qu'il peut, sans pourtant lui faire mal, il le serre au bout du gland avec une pincette, le coupe avec un rasoir, & le montre aux assistans, en disant à haute voix, *Dieu est grand.* Le circoncis ne laisse pas de crier, car la douleur est assez vive: on le pense, & chacun vient le féliciter de ce qu'il est mis au rang des Musulmans, c'est à dire des fidéles.

Si les parens sont riches, ils font circoncire à leurs dépens les enfans des pauvres gens de leur voisinage. Après la cérémonie, on se retire dans le même ordre qu'on étoit venu, & l'on marche comme en triomphe pour se rendre chez les parens, qui donnent à manger pendant trois jours à tous ceux qui se presentent. On en est quitte pour une grande chaudiere de ris par jour, quelques piéces de bœuf, de mouton, & quelques poules: la dépense n'est pas considerable en liqueurs, car on satisfait tout le monde avec une grande cruche d'eau. Les gens plus aisez presentent le sorbet, le caffé & le tabac, & les parens font quelques presens aux pauvres garçons que l'on a circoncis avec leur fils; ils donnent aussi l'aumône aux pauvres de leur quartier. Après qu'on a bien dansé & bien chanté, les conviez font à leur tour des presens au nouveau Musulman. Chez les personnes de distinction, on donne des vestes, des armes, des chevaux. Quand on circoncit un des enfans du Grand Seigneur, les réjouïssances sont publiques, & l'on tire toute l'artillerie du Serrail. On fait des courses dans l'Atmeidan & dans les autres places; on tend les escarpolettes dans les ruës, & on renouvelle tous les divertissemens du Bairam.

* Cérémonie de la Circoncision.

Il est bon de remarquer que l'Iman n'impose point de nom au nouveau circoncis; c'est le pere qui donne le nom qu'il veut à ses enfans lorsqu'ils viennent au monde. Il tient entre ses bras le nouveau né, & l'élevant vers le Ciel pour l'offrir à Dieu, il lui met un grain de sel dans la bouche en disant: *Plaise à Dieu que son saint nom, mon fils Solyman*, par exemple, *te soit toûjours aussi savoureux que ce sel, & qu'il t'empêche de goûter les choses de la terre.* Ces noms sont pour l'ordinaire *Ibrahim* ou Abraham: *Solymán* qui signifie Salomon: *Isouph* Joseph: *Ismael* Oyant Dieu: *Mahomet* Louable: *Mahmoud* Desirable: *Scander* Alexandre: *Sophy* Saint: *Haly* Haut: *Selim* Paisible: *Mustapha* Sanctifié: *Achmet* Bon: *Amurat* ou *Mourat* Vif: *Seremeth* Diligent.

Des Conseils je passe aux Commandemens. Les Musulmans sont si convaincus que les priéres sont les clefs du Paradis & les colonnes de la Religion, comme ils disent, qu'ils s'y appliquent avec une attention tout-à-fait édifiante. Rien ne peut les dispenser de prier; il est ordonné que lorsqu'ils seront à l'armée, ils se releveront les uns les autres pour prier tandis que leurs camarades seront sous les armes. *Que ceux*, dit l'Alcoran, *qui vont faire la priére, ne soient point yvres, mais sobres & qu'ils ayent l'esprit libre, afin qu'ils sachent ce qu'ils doivent faire; ce qu'ils doivent dire.* On lit dans le même livre, que ceux qui prient avec un esprit malade & sans penser à ce qu'ils font, quoiqu'ils paroissent bien faire, n'ont gueres d'amour de Dieu.

Comme les Turcs croyent que ce qui souille le corps est capable de souiller l'ame; ils sont persuadez aussi que ce qui purifie l'un, ne manque pas de purifier l'autre. Sur ce principe, qui est bien contraire à celui de plusieurs Chrétiens, ils se préparent à la priére par les ablutions. *Hommes de bien*, dit l'Alcoran, *quand vous voudrez faire vos priéres, il faut laver vôtre visage, vos mains, vos bras, & vos pieds. Les gens mariez qui auront couché ensemble se baigneront. Si les malades & les voyageurs ne trouvent point d'eau, qu'ils se frottent le visage & les mains avec de la poussiere bien nette; car Dieu aime la netteté. Il veut que les priéres qu'on lui fait, soient parfaites, qu'on le remercie des graces qu'il nous donne, & que l'on invoque souvent son saint nom.*

†Les Mahometans ont réduit ce commandement à deux ablutions, la grande & la petite. La premiere est de tout le corps, mais elle n'est ordonnée qu'aux personnes mariées qui ont couché ensemble; qu'à ceux qui ont eû quelque pollution en dormant; ou qui en urinant ont laissé tomber de l'eau sur leur chair. Voilà les trois plus grandes souilleures des bons Musulmans. Afin que rien

† La grande ablution des Turcs.

ne ſoit à couvert de l'eau qui doit purifier leur corps & leur ame, & pour qu'elle penetre mieux, ils ſe coupent les ongles avec beaucoup de ſoin, & font tomber le poil de toutes les parties de leur corps, excepté du menton. La grande ablution conſiſte à ſe plonger trois fois dans l'eau, quelque rigoureuſe que ſoit la ſaiſon. J'ai vû dans le fort de l'Hiver des Turcs ſe détacher de la caravane pour ſe jetter tout nuds dans des ruiſſeaux qui étoient à côté du chemin, ſans apprehender ni colique ni pleureſie; ils viennent enſuite joindre la troupe avec cet air de tranquilité, qui paroît ſur le viſage des perſonnes dont la conſcience eſt juſte; quand ils trouvent des ſources chaudes ils s'y plongent avec plaiſir. Dans la plûpart des maiſons des gens aiſez il y a des cuves que l'on remplit d'eau tous les matins pour y faire la grande ablution. Quand nous paſſâmes de Scio à Conſtantinople, un bon Muſulman de nôtre compagnie donnoit trente ſols de temps en temps à deux Matelots qui le prenoient chacun par une oreille & le plongeoient par trois fois dans la mer, quelque froid qu'il fît.

* Pour faire la petite ablution, on tourne la tête du côté de la Méque, on ſe lave les mains & les bras juſques au coude, on rince trois fois ſa bouche, & on ſe nettoye les dents avec une broſſe. Après cela il faut ſe laver le nez trois fois, & tirer par les narines de l'eau que l'on prend avec le creux de la main; on ſe jette enſuite avec les mains trois fois de l'eau ſur le viſage; il eſt ordonné de ſe frotter avec la main droite depuis le front juſques au-deſſus de la tête; de là il faut venir aux oreilles & les bien nettoyer en dedans & en dehors: enfin la cérémonie ſe termine par les pieds.

Mahomet avoit beau dire que ſa Loi étoit aiſée à pratiquer; pour moi je la trouve fort gênante, & je ne doute pas que la plûpart des renegats ne paſſent par deſſus toutes ces vetilles. On eſt obligé pour lâcher de l'eau de s'acroupir comme les femmes, de peur qu'il ne tombe quelque goutte d'urine dans les chauſſes. Pour éviter ce peché, ils expriment avec grand ſoin, le canal par où elle a paſſé, & en eſſuyent le bout contre la muraille; on voit en pluſieurs endroits des pierres toutes uſées par ces frottemens. Quelquefois les Chrêtiens pour ſe divertir frottent ces pierres avec le fruit du *Poivre-d'Inde*, avec de la racine du *Pied-de-Veau*, ou de quelques autres plantes brûlantes, en ſorte qu'il ſurvient ſouvent une inflammation à ceux qui viennent s'y eſſuyer. Comme la douleur eſt fort cuiſante, ces pauvres Turcs courent ſouvent, pour chercher le remede, chez les mêmes Chirurgiens Chrêtiens, qui ſont la cauſe du mal qu'ils ſouffrent: neanmoins on ne manque pas de leur dire que la maladie eſt dangereuſe, & qu'on ſera peut-être obligé de faire quelque amputation. Les Turcs jurent de leur côté qu'ils n'ont eû aucun commerce avec femme ni fille qui puiſſent être ſuſpectes: enfin on envelope la partie malade avec des linges trempez dans l'oxicrat que l'on a coloré avec un peu de bol, & on leur vend ce remede comme un grand ſpécifique pour ces ſortes de maux.

Quand ils vont à la garderobe chez eux ou à la campagne, ils font proviſion de deux grands mouchoirs qu'ils portent à leur ceinture, ou qu'ils mettent ſur les épaules comme les Maîtres-d'hôtel font la ſerviette: dans cet équipage ils portent à la main un pot plein d'eau qui leur ſert pour faire le *Taharat*; c'eſt-à-dire pour ſe laver & relaver le fondement avec le doigt. Le Grand Seigneur lui-même ne ſauroit s'en diſpenſer, & c'eſt la premiere inſtruction que ſon Gouverneur lui donne; il eſt à préſumer qu'après cette operation les Turcs ſe lavent & s'eſſuyent ſouvent le bout des doigts. Ce n'eſt pas là le ſeul inconvenient, il peut ſurvenir bien des choſes qui rendent cette ablution inutile, & qui obligent à la recommencer de nouveau, par exemple ſi on laiſſe échaper quelque vent: mais le malheur eſt bien plus grand ſi on a le cours de ventre, auquel cas cette ablution qui doit être ſouvent réiterée, devient une cérémonie très-fatigante. J'ai ouï dire à des Turcs, qu'une des principales raiſons qui les empêchoit de voyager en païs de Chrêtienté, c'étoit de ne pouvoir pas faire de pareilles fonctions aſſez à leur aiſe.

A l'égard de l'ablution particuliére, il faut y revenir pour la moindre faute, comme pour s'être mouché avec la main droite; pour s'être lavé les parties du corps plus de trois fois, pour avoir employé à cet uſage de l'eau échaufée au ſoleil. On tombe dans le même inconvenient, ſi l'on ſe jette de l'eau ſur le viſage avec trop de violence, ſi l'on reçoit du ſang ou quelqu'autre ordure ſur ſon corps, ſi l'on vomit, ſi l'on s'évanouït, ſi l'on boit du vin, ſi l'on dort pendant la priére; enfin ſi l'on ſe laiſſe toucher par un chien, ou par quelqu'autre animal impur. Toutes ces raiſons leur font bâtir des reſervoirs, des fontaines, des robinets autour des Moſquées, ou chez eux. Au défaut d'eau, ils peuvent ſe ſervir de ſable, de pouſſiére, ou de quelques plantes propres pour ſe nettoyer. † Le Chapitre que Rabelais a fait & qui porte un aſſez plaiſant titre, leur ſeroit d'un grand ſecours ſi on le traduiſoit en leur langue.

Après que les Turcs ſe ſont purifiez, ils baiſſent les yeux & ſe recueillent en eux-mêmes pour ſe diſpoſer à la priére qui ſe fait cinq fois par jour,

* La petite ablution des Turcs.

† Rabelais, Livre I. Chapit. XLII.

jour, 1. Le matin entre la pointe du jour & le lever du Soleil, 2. A midi, 3. Entre midi & le Soleil couchant, 4. Au coucher du Soleil, 5. Environ une heure & demie après que le Soleil eſt couché. Toutes ces priéres ſont accompagnées de pluſieurs inclinations & de quelques proſternations. Ils peuvent prier ou chez eux ou dans les Moſquées, & ils ſont avertis des heures deſtinées à cet excercice par des hommes gagez qui ſe reglent ſur le cours du Soleil, & ſur des horloges de ſable : ce ſont des cloches parlantes, car ils montent, aux heures reglées, dans les galeries des Minarets, & ſe bouchant les oreilles avec les doigts, ils chantent de toute leur force les paroles ſuivantes : *Dieu eſt grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; venez à la priere, je vous l'annonce clairement.* Ces Chantres repetent quatre fois ces mêmes paroles, en ſe tournant premierement vers le Midi, puis vers le Septentrion, en ſuite vers le Levant, & ils finiſſent du côté du Couchant.

A ce ſignal tout le monde ſe purifie & s'en va à la Moſquée, à la porte de laquelle on quitte ſes pantoufles, ſi mieux on n'aime les porter à la main, de crainte qu'elles ne ſe mêlent avec celles des autres. Tout cela ſe paſſe en grand ſilence. On ſaluë d'une profonde reverence la niche où eſt l'Alcoran, & cet endroit déſigne la ſituation de la Méque. Après cela chacun leve les yeux & ſe met les pouces dans les oreilles avant que de s'aſſeoir : la maniére même de s'aſſeoir eſt la poſture la plus humiliée qu'on puiſſe prendre parmi eux, car on eſt aſſis ſur les gras des jambes ; ils s'y tiennent quelque temps, puis ils baiſſent les yeux & baiſent trois fois la terre : ils ſe remettent enſuite ſur leur ſéant en attendant que le Prêtre commence, afin de le ſuivre tout bas & de faire les mêmes inclinations que lui. C'eſt dans ce temps-là que leur modeſtie eſt la plus admirable ; ils ne ſaluent perſonne, & ils n'oſeroient cauſer ni s'entretenir avec qui que ce ſoit, pas même regarder à droit ni à gauche. Tout le monde eſt immobile, on ne crache ni l'on ne touſſe : enfin on ne donne des marques de vie que par quelques ſoupirs profonds, qui ſont des épanouïſſemens mécaniques. Parmi ces ſoupirs de l'ame envers Dieu, plûtôt que des mouvemens le Prêtre ſe leve ; il porte ſes mains ouvertes à la tête, il bouche ſes oreilles avec les pouces, leve les yeux vers le Ciel & chante fort haut diſtinctement : *Dieu eſt grand, gloire à toi, Seigneur. Que ton nom ſoit beni & loué. Que ta grandeur ſoit reconnuë ; car il n'y a point d'autre Dieu que toi.*

Voici la priére qu'ils récitent ordinairement les yeux baiſſez & les mains croiſées ſur l'eſtomac. C'eſt leur Oraiſon Dominicale.

*Au nom de Dieu plein de bonté & de miſericorde. Loué ſoit Dieu le Seigneur du monde, qui eſt un Dieu plein de bonté & de miſericorde. Seigneur qui jugeras tous les hommes, nous t'adorons, nous mettons toute nôtre confiance en toi. Conſerve-nous, puiſque nous t'invoquons dans la veritable voye, qui eſt celle que tu as choiſie & que tu favoriſes de tes graces. Ce n'eſt pas la voye des infidéles ni de ceux contre qui tu es juſtement irrité. Ainſi ſoit-il.*

Ils font après cela des inclinations, & appuyant les mains ſur leurs genoux, à demi courbez ils repetent l'Oraiſon, *Dieu eſt grand, gloire à toi, Seigneur, &c.* ou bien ils diſent par trois fois, *Soit glorifié le nom du Seigneur.* Ils ſe proſternent de nouveau, baiſent la terre deux fois, & crient autant de fois, *O grand Dieu que ton nom ſoit glorifié.* Enſuite ils recitent encore la grande Oraiſon : *au nom de Dieu plein de bonté & de miſericorde &c.* A quoi ils ajoûtent l'article ſuivant tiré de l'Alcoran : *Je confeſſe que Dieu eſt Dieu, que Dieu eſt éternel, qu'il n'a ni engendré, ni été engendré, & qu'il n'y a aucun qui lui ſoit ſemblable ni égal.* Après avoir fait les inclinations que l'heure de la priére demande, ils ſe relevent à demi, quoiqu' aſſis ſur leurs talons, & jettant les yeux ſur leurs mains ouvertes comme ſur un livre, ils prononcent ces paroles.

*L'adoration & les priéres ne ſont dûës qu'à Dieu. Salut & paix ſoient ſur toi, ô Prophéte. La miſericorde, les benedictions & la paix du Seigneur ſoient ſur nous & ſur les ſerviteurs de Dieu. Je proteſte qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, qu'il n'a point de compagnon, & que Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu.*

Les priéres finiſſent par la ſalutation des deux Anges qu'ils croyent être à leurs côtez. Pour s'acquitter de ce devoir, ils empoignent leur barbe & ſe tournent à droite & à gauche. Ils s'imaginent que l'un de ces Anges eſt blanc, & que l'autre eſt noir ; le blanc, à ce qu'ils croyent, les excite à bien faire ; & tient un regître de leurs bonnes actions ; le noir contrôle les mauvaiſes pour les en accuſer après leur mort. En ſaluant chaque Ange, ils prononcent, *Le ſalut & la miſericorde de Dieu ſoient ſur toi.* Ils croyent d'ailleurs que les priéres ne ſauroient être exaucées, s'ils n'ont auparavant fait une ferme réſolution de pardonner à leurs ennemis ; c'eſt pour cela qu'ils ne laiſſent point paſſer le Vendredi ſans ſe reconcilier de bon cœur avec eux ; de là vient auſſi qu'on n'entend jamais ni médiſance ni injure parmi les Turcs.

Les priéres du *Vendredi* ſe font dans l'intention d'attirer la grace du Seigneur ſur tous les Muſulmans. On prie le *Samedi* pour la converſion des Juifs : le *Dimanche* pour celle des Chrêtiens : le *Lundi* pour les Prophétes : le *Mardi* pour les Prêtres, & pour ceux qu'ils eſtiment ſaints dans ce monde : le *Mercredi* pour les Morts, pour les malades, & pour les Muſulmans qui ſont eſclaves parmi

mi les infidéles : le *Jeudi* pour tout le monde, de quelque nation & de quelque religion qu'il puiſſe être. Le Vendredi les Moſquées ſont plus frequentées, mieux éclairées, & les priéres s'y font plus ſolemnellement.

Nous n'avons pas vû prier dans les Moſquées, car il n'eſt permis aux Chrétiens d'y entrer que lors qu'il n'y a perſonne ; mais nous avons vû faire la priére aux Muſulmans dans les caravanes. Le Chef de la caravane connoiſſant par la hauteur du Soleil l'heure qu'il eſt, s'arrête & leur annonce la priére tout comme feroit le Chantre ordinaire : les Chrétiens & les Juifs attendent à cheval, s'ils veulent, ou ſe promenent pendant ce temps-là. Les Muſulmans étendent chacun leur tapis à terre, font leurs inclinations & récitent leurs Oraiſons. Bien ſouvent le Chef de la caravane leur tient lieu de Prêtre ; s'il s'y trouve quelque Dervich, comme cela ſe rencontre fort ſouvent dans les caravanes d'Aſie, il fait cette fonction. Tout cela ſe paſſe au milieu des champs avec la même attention & la même modeſtie que s'ils étoient dans une Moſquée. Quand il n'y a qu'un, deux, ou trois Turcs dans une caravane, on les voit s'écarter du chemin pour prier, & courir enſuite à toute bride pour réjoindre la troupe. Rien de plus exemplaire que ces exercices, & cela m'a donné beaucoup d'indignation contre les Grecs, qui la plûpart vivent comme des chiens.

Outre les priéres journaliéres dont on vient de parler, les Turcs ſe rendent à la Moſquée à minuit pendant le Carême pour y faire la priére ſuivante.

*Seigneur Dieu qui excuſes nos fautes : Toi qui ſeul dois être aimé & honoré : Qui es grand & victorieux : Qui tournes les cœurs & les penſées des hommes : Qui diſpoſes de la nuit & du jour : Qui pardonnes nos offenſes & purifies nos cœurs : Qui fais miſericorde & diſtribuës tes bienfaits à tes ſerviteurs. Adorable Seigneur, nous ne t'avons pas honoré comme tu devois l'être. Grand Dieu qui merites qu'on ne parle que de toi, nous n'en avons pas parlé auſſi dignement que nous le devions. Grand Dieu que l'on doit remercier inceſſamment, nous ne t'avons pas aſſez rendu d'actions de graces. Dieu miſericordieux, toute ſageſſe, toute bonté, toute vertu vient de toi ; c'eſt à toi qu'il faut demander pardon & miſericorde. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. Il eſt unique. Il n'a point de compagnon. Mahomet eſt l'Envoyé de Dieu. Mon Dieu vôtre benediction ſur Mahomet & ſur la race des Muſulmans.*

Le Carême des Turcs a pris le nom du mois où il ſe trouve, qui eſt la Lune de *Ramazan* ou *Ramadan*, car ils comptent toûjours par les Lunes. Leur année eſt de 354. jours partagés en 12. Lunes, ou Mois, leſquels ne commencent qu'à la nouvelle Lune ; ces mois ſont alternativement l'un de 30. jours & l'autre de 31. Le premier qui eſt de 30. jours s'appelle *Mubarrem*. Le 2. *Sefer*, & n'eſt que de 29. jours. Le 3. *Rebiul-euvel*. Le 4. *Rebiul-abhir*. Le 5. *Giamazil-euvel*. Le 6. *Giamazil-abhir*. Le 7. *Regeb*. Le 8. *Chaban*. Le 9. *Ramazan* ou *Ramadan*. Le 10. *Chuval*. Le 11. *Zoulcudé*. Le 12. *Zoulhigé*. Ces mois ne ſuivent pas les ſaiſons, parce qu'ils ne s'accordent pas avec le cours du Soleil, & leurs années ſont plus courtes de onze jours que les nôtres ; ainſi le Ramazan remonte tous les ans de pareil nombre de jours ; de là vient que d'une année à l'autre, il parcourt toutes les ſaiſons.

Le Carême a été établi pendant la Lune de Ramazan, parce que Mahomet publia que l'Alcoran lui avoit été envoyé du Ciel dans ce temps-là. Le jeûne qu'il ordonna eſt different du nôtre, en ce qu'il eſt abſolument deffendu durant tout le cours de cette Lune, de manger, de boire, ni de mettre aucune choſe dans la bouche, pas même de fumer depuis que le Soleil ſe leve, juſques à ce qu'il ſoit couché. En recompenſe tant que la nuit dure, ils peuvent manger & boire ſans diſtinction de viande ni de boiſſon, ſi l'on en excepte le vin ; car ce ſeroit un grand crime d'en goûter, & ce crime ne s'expioit autrefois qu'en jettant du plomb fondu dans la bouche des coupables ; on n'eſt pas ſi ſévere aujourd'hui, mais on ne laiſſeroit pas d'être puni corporellement. L'eau de vie n'eſt pas épargnée la nuit pendant ce temps de penitence ; encore moins le ſorbet & le caffé. Il y en a même qui ſous pretexte de penitence ſe nourriſſent plus délicieuſement que tout le reſte de l'année. L'amour propre qui eſt ingénieux par tout, leur inſpire en ce temps-là, de faire meilleure chere dans les temps deſtinez à la mortification : les confitures conſolent l'eſtomac des devots, quoiqu'elles ne ſoient ordinairement qu'au miel & au refiné. Les riches obſervent le Carême auſſi ſéverement que les pauvres ; les ſoldats de même que les Religieux ; le Sultan comme un ſimple particulier. Chacun ſe repoſe pendant le jour, & l'on ne penſe qu'à dormir, ou au moins à éviter les exercices qui altérent, car c'eſt un grand ſupplice que de ne pouvoir pas boire de l'eau pendant les grandes chaleurs. Les gens de travail, les voyageurs, les campagnards ſoufrent beaucoup ; il eſt vrai qu'on leur pardonne de rompre le jeûne, pourveu qu'ils tiennent compte des jours, & à condition d'en jeûner par la ſuite un pareil nombre quand leurs affaires le leur permettront : tout bien conſideré, le Carême chez les Muſulmans n'eſt qu'un dérangement de leur vie ordinaire. Quand la Lune de Chaban, qui précede immédiatement celle de Ramazan eſt

paſſ-

paſſée, on obſerve avec grand ſoin la nouvelle Lune. Une infinité de gens de toutes ſortes d'états ſe tiennent ſur les lieux élevez & courent avertir qu'ils l'ont apperçûë; les uns agiſſent par devotion, les autres pour obtenir quelque récompenſe. Dès le moment qu'on eſt aſſûré du fait, on le publie par toute la ville, & on commence à jeûner. Dans les endroits où il y a du canon, on en tire un coup au coucher du Soleil. On allume une ſi grande quantité de lampes dans les Moſquées, qu'elles reſſemblent à des chapelles ardentes, & l'on prend ſoin de faire de grandes illuminations ſur les minarets pendant la nuit.

Les Muezins au retour de la Lune, c'eſt à dire à la fin du jour du premier jeûne, annoncent à haute voix qu'il eſt temps de prier & de manger. Les pauvres Mahometans qui ont alors le gozier fort ſec, commencent à avaler de grandes potées d'eau, & donnent avidement ſur les jattes de ris. Chacun ſe régale avec ſes meilleures proviſions; & comme s'ils apprehendoient de mourir de faim, ils vont chercher à manger dans les ruës, après s'être bien raſſaſiez chez eux; les uns courent au caffé; les autres au ſorbet; les plus charitables donnent à manger à tous ceux qui ſe préſentent. On entend les pauvres crier dans les ruës *Je prie Dieu qu'il rempliſſe la bourſe de ceux qui me donneront pour remplir mon ventre.* Ceux qui croyent raffiner ſur les plaiſirs, ſe fatiguent la nuit autant qu'ils peuvent, pour mieux repoſer le jour, & pour laiſſer paſſer le temps du jeûne ſans en être incommodez. On fume donc pendant les tenebres après avoir bien mangé; on joüe des inſtrumens; on voit joüer les marionettes à la faveur des lampes. Tous ces divertiſſemens durent juſques à ce que l'aurore éclaire aſſez pour diſtinguer, comme ils diſent, un fil blanc, d'avec un fil noir; alors on ſe repoſe & l'on donne le nom de jeûne à un ſommeil tranquille qui dure juſques à la nuit. Il n'y a que ceux que la neceſſité oblige de travailler, qui vont à leur ouvrage ordinaire. Où eſt donc, ſelon eux, l'eſprit de mortification qui doit purifier l'ame des Muſulmans? Ceux qui aiment la vie déreglée ſouhaiteroient que ce temps de pénitence durât la moitié de l'année, d'autant mieux qu'il eſt ſuivi du grand Bairam, pendant lequel par une alternative agréable on dort toute la nuit, & l'on ne fait que ſe réjoüir tant que le jour dure.

† Sur la fin de la Lune de Ramazan, on obſerve avec ſoin celle de Chuval, & on annonce le Bairam dès qu'on l'a découverte. On n'entend alors que tambours & trompettes dans les Palais & dans les Places publiques. Si le temps eſt aſſez couvert pour cacher la nouvelle Lune, on retarde la fête d'un jour; mais ſi les nuages continuent, on ſuppoſe que la Lune doit être nouvelle, & l'on allume des feux de joye dans les ruës. Les femmes qui ſont renfermées pendant toute l'année, ont la liberté de ſortir pendant les trois jours que dure cette fête. On ne voit dans les places que muſiciens, eſcarpolettes, roues de fortune. On voltige dans ces eſcarpolettes, ou pour mieux dire, on ſe promene en l'air ſur des ſieges de bois, par le moyen des cordes que des hommes conduiſent avec plus ou moins de violence au gré de celui qui eſt aſſis. Les roues de fortune ſont ſemblables à celles des moulins d'eau; on les fait tourner ſans que ceux qui ſont aſſis en dedans touchent les uns aux autres, quoique chacun ſe trouve à ſon tour au haut & au bas de la roue.

Le premier jour du Bairam, les Muſulmans ſont entre eux une réconciliation générale, & ſe donnent réciproquement les mains dans les ruës; après avoir baiſé celles de leurs ennemis, ils les portent à leur tête. On ſe ſouhaite mille proſperitez, & l'on s'envoye des preſents comme nous faiſons ici au commencement de l'année. Les Predicateurs expliquent dans les Moſquées quelques points de l'Alcoran, & après le ſermon, on y chante l'Oraiſon ſuivante: *Salut & benediction ſur toi Mahomet ami de Dieu. Salut & benediction ſur toi Jeſus-Chriſt ſouffle de Dieu. Salut & benediction ſur toi Moyſe familier de Dieu. Salut & benediction ſur toi David Monarque établi de Dieu. Salut & benediction ſur toi Salomon le fidele du Seigneur. Salut & benediction ſur toi Noé, qui as été ſauvé par la grace de Dieu. Salut & benediction ſur toi Adam la pureté de Dieu.*

Le Grand Seigneur paroit plus magnifique ce jour-là qu'à l'ordinaire; il reçoit les complimens des Grands de la Porte, & leur fait donner un repas ſomptueux dans la Sale du Divan. On aſſeure qu'au retour de Sainte Sophie il monte ſur ſon Thrône, ayant le Chef des Eunuques blancs à ſa gauche. Si les fils du Kam des Tartares ſe trouvent à la Cour, ils viennent les premiers ſe proſterner devant lui, & ne ſe retirent qu'après avoir baiſé ſes mains & lui avoir ſouhaité une heureuſe fête. Le Grand Viſir ſe preſente enſuite à la tête des Vicerois & des Pachas qui ſont dans la ville, & après avoir fait ſon compliment au Sultan un genou en terre, il lui baiſe la main & prend la place du Chef des Eunuques blancs. Le Moufti accompagné des Intendans de Juſtice, des grands Cadis, des plus fameux Prédicateurs, en un mot de tous ceux qu'on appelle principaux Officiers de la Foi, & de celui même qui ſe dit le Chef de la race de Mahomet: le Moufti, dis-je, la tête baiſſée juſques à terre & les mains dans ſa ceinture, vient baiſer l'épaule du Sultan; on dit que ce Prince avance un pas pour le recevoir. Le Janiſſaire Aga fait ſon compliment le dernier de tous, après que les Officiers qui ont accompagné le Moufti ont fait leur

† Le Bairam.

reverence. Quand le repas eſt fait on diſtribuë de la part du Grand Seigneur des veſtes de Marte Zibeline aux premiers Officiers de la Porte. Voilà ce qui ſe paſſe à l'entrée du Serrail. Dans l'interieur de ce Palais, le Sultan reçoit des complimens des Chefs des Eunuques & de ſes premiers Gentilhommes. Les Sultanes même ſortent de leurs appartemens & paſſent en caroſſe chez le Grand Seigneur; mais ces caroſſes ſont fermez avec le même ſoin que ſi l'on conduiſoit des priſonniers. On aſſeure que pendant les trois jours, qu'il eſt permis à ces Dames de venir chez le Sultan, ce Prince n'eſt ſervi que par des Eunuques noirs; les Pages, les Eunuques blancs, les Gentilhommes, enfin tous ceux qui n'ont pas le viſage noir en ſont exclus pour tout ce temps-là. Les Dames ſe viſitent auſſi entre elles après avoir offert leurs vœux à l'Empereur.

Les Mahometans célebrent encore quelques autres fêtes pendant le reſte de l'année. J'ai eû l'honneur, Monſeigneur, de vous parler du petit Bairam dans ma troiſiéme Lettre: cette fête ſe ſolemniſe le 70. jour après le grand, c'eſt à dire le 10. jour de la Lune de *Zoulhigé*, & les pelerins qui vont à la Méque prennent ſi bien leurs meſures, qu'ils y arrivent la veille de ce même jour. Les Turcs célebrent auſſi avec réjouïſſance la nuit de la naiſſance de Mahomet, qui eſt la nuit du 11 au 12 du 3e mois. On fait les illuminations ordinaires dans les Moſquées & aux minarets de Conſtantinople. L'Empereur va à la Moſquée neuve où il fait colation après la priere, & l'on y diſtribuë par ſes ordres des confitures & des boiſſons. Mahomet, ſuivant la croyance des Muſulmans, monta au ciel ſur l'Alborac la nuit du 26. au 27. du 4e. mois, c'eſt un jour de grande fête chez eux. Deux mois avant le Ramazan, on celebre la nuit du 4 au 5 du 7e. mois, pour ſe ſouvenir que le Carême approche. On ne jeûne point à l'occaſion de ces fêtes; au contraire, après avoir prié la nuit dans les Moſquées, on va faire bonne chere chez ſoi, ou chez ſes amis pendant la journée.

Les Turcs n'attendent pas les jours de fêtes pour faire des œuvres de charité, l'aumône chez eux eſt un commandement indiſpenſable, ils la regardent même comme le moyen le plus aſſeuré pour augmenter leur bien & pour attirer la benediction du Ciel ſur leurs heritages. *Ceux qui liſent l'Alcoran*, dit Mahomet, *qui prient, qui diſtribuent les biens que Dieu leur a donnez, ſoit en public, ſoit en particulier, doivent être aſſurez de n'être point trompez dans ce commerce. Ils ſeront rembourſez bien amplement de tout ce qu'ils auront donné. Dieu que nous devons toûjours glorifier, pardonne les pechez à ceux qui font des charitez, & rend avec uſure tout ce qu'on a donné en ſon nom.* Il eſt ordonné aux Muſulmans de faire l'aumône dans l'unique vûë de plaire à Dieu, & non par un principe de vanité: *Gens de bien ne perdez pas le profit de vos aumônes en voulant qu'on les voye; car celui qui les fait pour être vû, & non pas dans l'intention de ſe rendre le Seigneur favorable au jour du Jugement, eſt à l'égard des choſes du Ciel comme une terre remplie de cailloux couverts d'un peu de pouſſiere, laquelle ſe diſſipe à la moindre pluye, de telle ſorte qu'il n'y reſte que les cailloux.*

Les Caſuiſtes Mahometans ne conviennent pas ſur quel pied chacun doit regler ſes aumônes. Les uns croyent qu'il ſuffit de donner un pour cent de tous ſes biens; les autres prétendent qu'il faut en retrancher la quatriéme partie en faveur des pauvres; les plus ſéveres obligent à la dixiéme partie. Outre les aumônes particulieres, il n'y a point de nation qui faſſe plus de dépenſe en fondations que les Turcs. Ceux mêmes qui ne jouïſſent que d'une médiocre fortune, laiſſent après leur mort de quoi entretenir un homme qui, dans les grandes chaleurs de l'Eté, donne de l'eau à boire à ceux qui paſſent devant leur ſepulture. Je ne doute pas qu'on n'y trouvât des muids de vin, ſi Mahomet ne leur en eût deffendu l'uſage. La maniére de faire l'aumône eſt bien expliquée dans le précepte ſuivant. *Aſſiſtez vos peres & meres, vos proches parens, les orphelins, vos voiſins, ceux qui voyagent avec vous, les pelerins, ceux qui ſont ſous vôtre puiſſance; mais ne le faites pas pour en tirer de la vanité, car Dieu l'a en horreur. Je punirai ſéverement,* (dit le Seigneur) *& je couvrirai de confuſion ces ſortes d'avares, qui non contens de ne point faire part aux autres, des biens dont je ne les ai rendus que dépoſitaires, perſuadent au contraire qu'il ne faut rien donner. Que ceux qui ont la foi faſſent des aumônes & des prieres avant que le jour du Jugement vienne, car il ne ſera plus temps d'acheter le Paradis après ce terrible jour.*

On ne trouve en Turquie ni gueux ni mandians, parce que l'on y prévient les beſoins des malheureux. Les riches vont dans les priſons délivrer ceux qui y ſont arrêtez pour dettes. On aſſiſte avec ſoin les pauvres honteux. Combien voit-on de familles ruinées par les incendies qui ſe rétabliſſent par les charitez? Elles n'ont qu'à ſe preſenter à la porte des Moſquées. On va dans les maiſons conſoler les affligez. Les malades, fuſſent-ils peſtiferez, trouvent du ſecours dans la bourſe de leurs voiſins, & dans les fonds des parroiſſes. Les Turcs ne bornent pas là leurs charitez, comme le remarque Leunclaw. Ils employent leur argent à faire réparer les grands chemins, à y faire conduire des fontaines pour le ſoulagement des paſſans; ils font bâtir des Hôpitaux, des Hôtelleries, des Bains, des Ponts, des Moſquées.

Quoique les plus belles Moſquées ſoient à Conſtantinople, à Andrinople, à *Burſa* ou Pruſe, on trouve la même diſtribution de bâtimens dans celles des principales villes, & une cour où il y a des eaux pour faire les ablutions. Le corps de la Moſquée eſt ordinairement un dôme aſſez propre, l'interieur

terieur en eſt tout ſimple, & l'on ne voit ſur les murailles que le nom de Dieu écrit en Arabe. La niche où eſt l'Alcoran eſt toûjours tournée du côté de la Méque ; & la dedicace des plus célebres Moſquées ſe fait en y attachant une piece de quelque étoffe qui a ſervi de portiere à la Moſquée de la Méque. La moindre Moſquée a un minaret; celles d'une mediocre beauté en ont deux : s'il n'y en a point, le Muezin ſe place devant la porte, il met ſes pouces dans les oreilles, & ſe tournant vers les quatre parties du monde, il annonce les heures de la priere. Ce chantre ſert de cloche, de quadran & d'horloge : car dans toute la Turquie il n'y a que des montres de poche. Le ſervice de ces Egliſes eſt uniforme ; tous les Officiers dépendent du Curé, qui en qualité de premier miniſtre préche & fait faire les prieres. Quelque beau que ſoit le pavé d'une Egliſe, il eſt toûjours couvert d'un tapis ou d'une natte. Pour ce qui eſt des revenus des Moſquées, il eſt certain qu'il n'y en a point de pauvres ; la plûpart ſont très-riches, & l'on prétend que l'Egliſe poſſede un tiers des terres de l'Empire. Orcan II. Empereur Othoman changea les Egliſes Grecques en Moſquées : ſes Succeſſeurs ont fait de même, mais ils en ont augmenté les revenus, bien-loin de les diminuer. Cet Empereur fut le premier auſſi qui fit bâtir des Hôpitaux pour les pauvres, & pour les pelerins ; il établit & renta des Colleges pour y faire étudier la jeuneſſe. Il eſt peu de Moſquées conſiderables, qui n'ayent leurs Hôpitaux & leurs Colleges. Les pauvres, de quelque Religion qu'il ſoient, ſont aſſiſtez dans ces Hôpitaux ; mais on ne reçoit dans les Colleges que des Mahometans, à qui l'on apprend à lire, à écrire, à interpreter l'Alcoran. Quelques-uns s'y appliquent à l'Arithmetique, à l'Aſtrologie, à la Poëſie ; quoique les Colleges ſoient principalement deſtinez pour y former les gens de Loi.

Les Hôtelleries de fondation qu'on trouve ſur les chemins, ſont de grands édifices longs ou quarrez qui ont l'apparence d'une grange. On ne voit en dedans qu'une banquette attachée aux murailles, & relevée d'environ trois pieds, ſur ſix pieds de largeur ; le reſte de la place eſt deſtiné pour les chevaux, pour les mulets, & pour les chameaux. La banquette ſert de lit, de table, & de cuiſine aux hommes. On y a pratiqué de petites cheminées à ſept ou huit pieds les unes des autres, où chacun fait boüillir ſa marmite. Quand la ſoupe eſt prête, on étend la nappe & l'on ſe range autour, les pieds croiſez comme les Tailleurs. Le lit eſt bien-tôt dreſſé après le ſouper, il n'y a qu'à étendre ſon tapis, ou placer ſon ſtrapontin à côté de la cheminée, & ranger ſes hardes & ſes habits autour ; la ſelle du cheval tient lieu d'oreiller ; le capot ſuplée aux draps & à la couverture : ce qu'il y a de plus commode, c'eſt que le matin on monte à cheval ſans deſcendre de la banquette, car les étriers ſe trouvent tout de niveau. Les voituriers tiennent l'étrier oppoſé à celui du montoir ; ces gens-là ne dorment gueres, ils paſſent plus de la moitié de la nuit à faire manger leurs chevaux, à les panſer, & à les charger.

On trouve à achetter à la porte de ces Hôtelleries, du pain, des poules, des œufs, des fruits, quelquefois du vin ; on va ſe pourvoir au village prochain ſi l'on manque de quelque choſe. S'il y a des Chrêtiens, l'on y trouve du vin, ſinon il faut s'en paſſer. On ne paye rien pour le gîte. Ces retraites publiques ont conſervé en quelque maniére le droit d'hoſpitalité, ſi recommandable chez les anciens.

Les Hôtelleries des villes ſont plus propres & mieux bâties ; elles reſſemblent à des monaſtéres, car il y en a beaucoup où l'on a bâti une petite Moſquée ; la fontaine eſt ordinairement au milieu de la cour ; les cabinets pour les néceſſitez ſont autour ; les chambres ſont rangées le long d'une grande galerie, ou dans des dortoirs bien éclairez. Dans les Hôtelleries de fondation on ne donne pour tout paye ment qu'une étrêne au Concierge, & l'on eſt à bon marché dans les autres ; pour y être à ſon aiſe, il faut avoir une chambre pour la cuiſine. Le marché n'eſt pas loin, car l'on achette à la porte de la maiſon, viande, poiſſon, pain, fruit, huile, beurre, pipes, tabac, caffé, chandelles, & juſques à du bois. Il faut s'adreſſer à des Juifs ou à des Chrêtiens pour avoir du vin, & pour peu de choſe ils l'apportent en cachette : le meilleur eſt chez les Juifs, & le moindre chez les Grecs : nous en avions ordinairement d'excellent, parce que nos gens qui s'y trouvoient intereſſez ne manquoient pas de publier dans le quartier que nous étions Medecins. On venoit nous demander des remedes, ou nous prier de voir des malades, & l'honoraire ſe réduiſoit ordinairement à quelques bouteilles de bon vin. Il y a de ces Hôtelleries où l'on fournit aux dépens du Fondateur, la paille, l'orge, le pain, & le ris. Celles d'Europe ſont mieux bâties, mieux rentées & plus propres que celles qui ſont en Aſie ; car dans les grandes villes elles ſont couvertes de plomb & embellies de pluſieurs domes : mais comme les pluyes ſont moins frequentes en Aſie, on aime mieux pendant la belle ſaiſon, camper dans des campagnes agréables le long des ruiſſeaux où l'on pêche d'excellentes Truites. On trouve des perdrix preſque par tout.

Comme la charité & l'amour du prochain ſont les points les plus eſſentiels de la Religion Mahometane, les grands chemins ſont ordinairement bien entretenus, & l'on y trouve aſſez frequem-

ment.

ment des ſources, parce qu'ils en ont beſoin pour leurs ablutions. Les pauvres gens prennent ſoin de la conduite des eaux, & ceux qui ſont dans une fortune médiocre rétabliſſent les chauſſées. Ils s'aſſocient avec leurs voiſins pour bâtir des ponts ſur les grandes routes, & contribuent au bien public ſuivant leurs facultez. Les ouvriers payent de leur perſonne, & ſervent gratuitement de maçons & de manœuvres pour ces ſortes d'ouvrages. On voit dans les villages aux portes des maiſons, des cruches d'eau pour l'uſage des paſſans. Quelques bons Muſulmans ſe logent ſous des eſpéces de barriéres qu'ils font conſtruire ſur les grands chemins, & là ils ne ſont occupez pendant les grandes chaleurs qu'à faire repoſer & rafraichir ceux qui ſont fatiguez. L'eſprit de charité eſt ſi généralement répandu parmi les Turcs, que les mendians mêmes, quoiqu'on en voye très-peu chez eux, ſe croyent obligez de donner leur ſuperflu à d'autres pauvres; ils outrent la charité, ou plûtôt la vanité, car ils donnent leurs reſtes à des perſonnes aiſées, qui ne font aucune difficulté de recevoir leur pain & de le manger, pour leur témoigner combien ils font cas de leur vertu.

La charité des Mahometans s'étend même ſur les animaux, ſur les plantes, ſur les morts. Ils croyent qu'elle eſt agréable à Dieu, parceque les hommes qui veulent ſe ſervir de leur raiſon, ne manquent jamais de rien; au lieu que les animaux, n'ayant aucune raiſon, leur inſtinct les expoſe ſouvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Dans les bonnes villes on vend de la viande au coin des ruës, pour la diſtribuer aux chiens: quelques Turcs par charité les panſent de leurs bleſſures, & ſur tout de la galle dont ces animaux ſont très-maltraitez ſur la fin de leurs jours. On voit des perſonnes de bon ſens, qui par devotion portent de la paille pour les mettre coucher à leur aiſe, ou pour ſoulager les chiennes qui viennent de mettre bas: il y en a qui leur bâtiſſent de petites huttes pour les mettre à couvert avec leurs petits. On aura de la peine à croire qu'il y ait des fondations établies par des teſtamens en bonne forme, pour nourrir un certain nombre de chiens & de chats pendant certains jours de la ſemaine; cependant c'eſt un fait conſtant, & l'on paye dans Conſtantinople des gens pour executer l'intention des teſtateurs, en diſtribuant dans les carrefours la nourriture à ces animaux; les bouchers & les boulangers ont ſouvent de petits fonds deſtinez à cet uſage. Les Turcs avec toute leur charité haïſſent les chiens & ne les ſouffrent pas dans leurs maiſons; en temps de peſte ils en tuent autant qu'ils en trouvent, perſuadez que ce ſont des animaux immondes qui infectent l'air.

Au contraire ils aiment beaucoup les chats, ſoit à cauſe de leur propreté naturelle, ſoit parceque ces animaux ſymphatiſent avec eux par leur gravité, au lieu que les chiens ſont folâtres, étourdis, remuans. D'ailleurs les Turcs croyent, par je ne ſçai quelle tradition, que Mahomet aimoit ſi fort ſon chat, qu'étant un jour conſulté ſur quelque point de Religion, il aima mieux couper le parement de ſa manche ſur lequel cet animal repoſoit, que de l'éveiller en ſe levant, pour aller parler à la perſonne qui l'attendoit. Cependant les chats du Levant ne ſont pas plus beaux que les nôtres, & ces beaux chats gris couleur d'ardoiſe y ſont fort rares; on les y porte de l'Iſle de Malte où la race en eſt commune. Parmi les oiſeaux, on regarde chez les Turcs les Tourterelles & les Cigognes comme des créatures ſacrées, on n'oſeroit les tuer; les Grecs de l'Archipel au contraire ſont très-friands des Tourterelles, & ils en font leur mets le plus délicat, c'eſt en effet le gibier le plus délicieux du Levant, & il ne céde au Francolin qu'en groſſeur, mais il faut les manger roties, car celles que l'on ſale dans des barils comme les anchoyes, y perdent tout leur goût. Les Turcs croyent faire une œuvre de charité en achettant un oiſeau en cage dans le deſſein de lui donner la liberté, pendant qu'ils ne font aucun ſcrupule de tenir leurs femmes en priſon, & nos eſclaves à la chaîne. Ceux qui prennent ces oiſeaux à la glu ou à quelqu'autre ſorte de chaſſe, ne croyent pas pecher, parce que leur intention eſt de fournir, à ceux qui ont le moyen de les rachetter pour leur redonner la liberté, des occaſions de faire de bonnes œuvres: ainſi chacun eſpere d'y trouver ſon compte devant Dieu, tant il eſt vrai que la direction d'intention eſt naturelle à tous les hommes.

A l'égard des plantes, les plus devots chez les Turcs les arroſent par charité & cultivent la terre qui les a produites, afin qu'elles ſoient nourries plus graſſement. On dit que Sultan Oſman voyant de loin un arbre qui avoit la figure d'un Dervich, fonda une rente d'un aſpre par jour pour payer un homme qui en prît ſoin. Quoi qu'il y ait de la ſimplicité, pour ne pas dire de la folie, à ſuivre l'exemple de cet Empereur, neanmoins ces bons Muſulmans croyent en cela faire une choſe agréable à Dieu, qui eſt le créateur & le conſervateur de toutes choſes. Ils ſont aſſez ſimples pour s'imaginer qu'ils font plaiſir aux morts en verſant de l'eau ſur leurs tombeaux; cela peut, diſent-ils, leur donner du rafraichiſſement; on voit même pluſieurs femmes qui font manger & boire dans les cimetiéres le Vendredi, croyant appaiſer par ce moyen la faim & la ſoif de leurs maris.

Avant que de vous entretenir, Monſeigneur, de tou-

les pratiques des Turcs, au ſujet des morts, il eſt bon d'expliquer les deux Commandemens qui reſtent ; ſçavoir celui du voyage de la Méque, & celui de la Propreté. Non ſeulement le pelerinage de la Méque eſt difficile par la longueur du chemin, mais encore par rapport aux dangers que l'on court en Barbarie, où les vols ſont frequens, les eaux rares, & les chaleurs exceſſives ; il eſt vrai que les Mahometans peuvent s'en diſpenſer, & ſubſtituer à leur place un homme qui coure le riſque du voyage. Ils regardent le Temple de *Haram*, qui eſt celui de la Méque, comme l'ouvrage d'Abraham. *Fais ſavoir à tout le monde*, dit l'Alcoran, *que Dieu a commandé de ſuivre la Religion d'Abraham, lequel n'étoit ni idolâtre ni incredule : Que c'eſt Abraham qui a bâti le Temple de la Méque, lequel eſt le premier que l'on ait conſtruit pour prier le Seigneur. L'honneur que l'on porte à ce lieu eſt fort agréable à Dieu. Il veut que tous ceux qui peuvent y aller, y aillent.* Les Muſulmans ne s'embarraſſent pas de l'Anacroniſme, & ils condamneroient au feu quiconque oſeroit nier qu'il n'y avoit point de ville de la Méque dans le temps d'Abraham.

Les quatre rendez-vous des pelerins ſont, Damas, le Caire, Babylone, & Zebir. Ils ſe prépar-rent à ce penible voyage par un jeûne qui ſuit celui du Ramazan, & s'aſſemblent par troupes dans des lieux convenus. Les Sujets du Grand Seigneur qui ſont en Europe, ſe rendent ordinairement à Alexandrie ſur des bâtimens de Provence, dont les Patrons s'obligent à voiturer les pelerins. Aux approches du moindre vaiſſeau, ces bons Muſulmans qui n'aprehendent rien tant que de tomber entre les mains des armateurs de Malte, vont baiſer la banniere de France, ils s'enveloppent dedans & la regardent comme leur azile ; d'Alexandrie ils paſſent au Caire pour joindre la caravane des Afriquains. Les Turcs d'Aſie s'aſſemblent ordinairement à Damas ; les Perſans & les Indiens à Babylone ; les Arabes & ceux des Iſles des environs à Zebir. Les Pachas qui s'aquittent de ce devoir s'embarquent à Suez port de la mer Rouge, à trois journées & demi du Caire. Toutes ces caravanes prennent ſi bien leurs meſures, qu'elles arrivent la veille du petit Bairam ſur la colline d'*Arafagd* à une journée de la Méque. C'eſt ſur cette fameuſe colline qu'ils croyent que l'Ange apparut à Mahomet pour la premiere fois, & c'eſt là un de leurs principaux ſanctuaires. Après y avoir égorgé des moutons pour donner aux pauvres, ils vont faire leurs priéres à la Méque, & de là à Medine où eſt le tombeau du Prophete, ſur lequel on étend tous les ans un Poile très-riche & très-magnifique que le Grand Seigneur y envoye par devotion : l'ancien Poile eſt mis par morceaux, car les pelerins tâchent d'en attraper quelque piéce, pour petite qu'elle ſoit, & la conſervent comme une relique très-précieuſe.

Le Grand Seigneur envoye auſſi par l'Intendant des caravanes cinq cens ſequins, un Alcoran couvert d'or, pluſieurs riches tapis, & beaucoup de piéces de drap noir pour les tentures des Moſquées de la Méque. On choiſit le Chameau le mieux fait du pays pour être porteur de l'Alcoran ; à ſon retour ce Chameau tout chargé de guirlandes de fleurs, & comblé de benedictions, eſt nourri graſſement, & diſpenſé de travailler le reſte de ſes jours. On le tuë avec ſolemnité quand il eſt bien vieux, & l'on mange ſa chair comme une chair ſainte ; car s'il mouroit de vieilleſſe ou de maladie, cette chair ſeroit perduë & ſujette à pourriture. Les pelerins qui ont fait le voyage de la Méque ſont en grande vénération le reſte de leur vie ; abſous de toutes ſortes de crimes, ils peuvent en commettre de nouveaux impunément, puiſqu'on ne ſauroit les faire mourir ſuivant la Loi ; ils ſont réputez incorruptibles, irréprochables & ſanctifiez dès ce monde. On aſſûre qu'il y a des Indiens aſſez ſots pour ſe crever les yeux après avoir vû ce qu'ils appellent les Saints lieux de la Méque, prétendans que les yeux ne doivent point après cela être profanez par la vûë des choſes mondaines.

Les enfans qui ſont conçûs pendant ce pelerinage, ſont regardez comme de petits ſaints, ſoit que les pelerins les ayent eûs de leurs femmes légitimes, ou des avanturiéres ; ces derniéres s'offrent humblement ſur les grands chemins pour travailler à une œuvre auſſi pieuſe. Ces enfans ſont tenus plus proprement que les autres, quoiqu'il ſoit mal-aiſé d'ajoûter quelque choſe à la propreté avec laquelle on prend ſoin des enfans généralement par tout le Levant.

Mahomet ſeroit louable s'il n'avoit conſeillé la propreté que comme une choſe honnête & utile pour la ſanté ; mais il eſt ridicule d'en avoir fait un point de Religion. Cependant les Muſulmans y ſont ſi fort attachez qu'ils paſſent la plus grande partie de leur vie à ſe laver Il n'y a point de village chez eux qui n'ait un bain public. Ceux des villes en ſont le principal ornement, & ſont deſtinez pour toute ſorte de gens, de quelque qualité & de quelque religion qu'ils ſoient ; mais les hommes ne s'y baignent jamais avec les femmes, & on y obſerve tant de modeſtie, qu'une perſonne ſeroit admonêtée ſi elle avoit laiſſé voir quelque choſe par mégarde, & bâtonnée ſi elle l'avoit fait à deſſein. Il y a des bains qui ſervent le matin pour l'uſage des hommes, & l'après midi pour celui des femmes : quelques autres ſont fréquentez un jour de la ſemaine par des perſonnes d'un ſexe, & l'autre jout par celles de l'au-

tre. On eſt bien ſervi dans tous ces bains moyennant trois ou quatre aſpres ; les étrangers ordinairement payent plus honorablement, & tout le monde y eſt bien venu depuis quatre heures du matin, juſques à huit heures du ſoir.

On entre d'abord dans une belle ſale, au milieu de laquelle eſt la principale fontaine, dont le baſſin ſert à laver le linge de la maiſon ; tout autour de la ſale regne une banquette élevée d'environ trois pieds, couverte de nattes ; on s'aſſit ſur cette banquette pour fumer & pour quitter ſes habits que l'on enveloppe dans une ſerviette. L'air de cette premiere ſale eſt ſi temperé, que l'on ne s'aperçoit pas de n'avoir ſur le corps qu'un tablier attaché à la ceinture pour ſe couvrir par devant & par derriére. On paſſe avec cet équipage dans une petite ſale un peu plus chaude, & de là dans une plus grande où la chaleur eſt plus ſenſible : toutes ces ſales ſont ordinairement terminées en petits dômes éclairez par des ouvertures garnies chacune d'une cloche de verre, ſemblable à celles dont nos Jardiniers couvrent les mélons. On trouve dans cette derniére ſale des baſſins de marbre avec deux robinets, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide, que chacun mêle à ſa fantaſie pour s'en jetter ſur le corps avec de petits ſeaux de cuivre qui ſont ſur les lieux Le pavé de cette chambre eſt échauffé par des fourneaux ſouterrains, & l'on s'y promene tant qu'on le juge à propos.

Quand on veut ſe faire décraſſer, un valet du bain vous fait étendre tout à fait ſur le dos, puis mettant ſes genoux ſur vôtre ventre, ſans autre cérémonie il vous ſerre étroitement & vous fait craquer tous les os. La premiere fois que je tombai entre les mains d'un de ces baigneurs, je m'imaginai qu'il m'avoit diſloqué tous les membres ; ils manient avec la même adreſſe les vertebres du dos & les os des épaules : enfin ils vous razent ſi vous le voulez, & vous donnent un razoir pour vous razer vous-même où il vous plaît ; mais il faut pour cela paſſer ſeul dans un cabinet, à la porte duquel on laiſſe le tablier pour ſignal afin que perſonne n'y entre ; quand on en ſort on reprend ce tablier & l'on revient dans la grande ſale, où un autre valet vous preſſe avec ſes mains toutes les chairs avec tant d'habileté qu'après les avoir bien pétries, pour ainſi dire, ſans pourtant vous incommoder, il en exprime une quantité ſurprenante de ſueur : les petits ſacs de camelot dont ces valets ſe ſervent, tiennent lieu des étrilles des anciens, & ſont beaucoup plus commodes. Pour mieux nettoyer la peau, ils jettent beaucoup d'eau chaude ſur le corps, & quand on le veut on ſe fait donner la derniere façon avec une piéce de ſavon parfumé : enfin on s'eſſuye avec des linges bien propres, bien ſecs & bien chauds, & la cérémonie finit par les pieds que le même valet lave avec ſoin, quand on eſt revenu dans la grande ſale où l'on a laiſſé ſes habits : c'eſt là qu'on vous preſente un petit miroir & que l'on reçoit vôtre argent, après que vous vous êtes habillé, & que vous avez rendu les linges. On fume dans cette ſale, on y boit du caffé & même l'on y fait colation ; car après cet exercice on ſe ſent un appetit merveilleux. Il eſt certain que par le dégorgement des glandes de la peau, le bain dont on vient de parler facilite la tranſpiration, & par conſequent la circulation des liqueurs qui arroſent le corps ; on ſe ſent beaucoup plus de legereté quand on a été bien décraſſé, mais il faut être accoûtumé au bain dès ſa jeuneſſe, car autrement la poitrine ne laiſſe pas de ſouffrir dans ces ſales échauffées.

Les Dames ſe trouvent fort heureuſes quand on leur permet d'aller aux bains publics ; la plûpart pourtant, & ſurtout celles dont les maris ſont aſſez riches pour faire bâtir des bains chez eux, n'ont pas cette liberté. Dans les bains publics elles s'entretiennent enſemble ſans aucune contrainte, & elles y paſſent des heures plus agréables que dans leurs appartemens. Les maris qui ont de la complaiſance pour leurs femmes ne leur refuſent pas ces divertiſſemens innocens. Trop de contrainte fait quelquefois chercher des raiſons de divorce.

Le Mariage chez les Turcs n'eſt autre choſe qu'un Contract civil que les parties peuvent rompre ; rien ne paroit plus commode : neanmoins comme on s'ennuyeroit bientôt parmi eux du mariage, auſſi-bien qu'ailleurs ; & que les fréquentes ſéparations ne laiſſeroient pas d'être à charge aux familles, on y a pourvû ſagement. Une femme peut demander à être ſéparée d'avec ſon mari, s'il eſt impuiſſant, addonné aux plaiſirs contre nature, ou s'il ne lui paye pas le tribut la nuit du Jeudi au Vendredi, laquelle eſt conſacrée aux devoirs du mariage. Si le mari s'en aquitte honnêtement, & qu'il lui fourniſſe du pain, du beurre, du ris, du bois, du caffé, du cotton & de la ſoye pour filer des habits, elle ne peut ſe dégager d'avec lui. Un mari qui refuſe de l'argent à ſa femme pour aller au bain deux fois la ſemaine, eſt expoſé à la ſéparation ; car ſi la femme renverſe ſa pantoufle en préſence du Juge, c'eſt une marque que le mari a voulu la contraindre à lui accorder des choſes deffenduës. Le Juge envoye chercher pour lors le mari, le fait bâtonner & caſſe le mariage, à moins qu'il n'apporte de bonne raiſons pour ſa deffenſe.

Un mari qui veut ſe ſéparer de ſa femme, ne manque pas non plus de pretextes à ſon tour ; neanmoins la choſe n'eſt pas ſi aiſée parmi les Turcs que l'on s'imagine. Non ſeulement le mari eſt obligé

gé d'aſſurer le douaire à ſa femme pour le reſte de ſes jours ; mais ſuppoſé que par un retour de tendreſſe il veuille la reprendre, il eſt condamné à la laiſſer coucher pendant 24. heures avec tel homme qu'il juge à propos ; il choiſit ordinairement celui de ſes amis qu'il connoît le plus diſcret ; quelquefois auſſi il prend le premier venu ; mais on aſſeure qu'il arrive ſouvent que certaines femmes, qui ſe trouvent bien de ce changement, ne veulent plus revenir avec leurs premiers maris. Cela ne ſe pratique qu'à l'égard des femmes qu'on a épouſées. Il eſt permis aux Turcs d'en entrenir de deux autres ſortes ; ſavoir celles que l'on prend à penſion, & des eſclaves. On épouſe les premieres, on loue les ſecondes, & on achette les dernieres.

Quand on veut épouſer une fille dans les formes, on s'adreſſe aux parens & l'on ſigne les articles, après être convenu de tout en preſence du Cadi & de deux témoins. Ce ne ſont pas les pere & mere qui dottent la fille, c'eſt le mari : ainſi quand on a reglé le douaire, le Cadi délivre aux parties la copie de leur contract de mariage : la fille de ſon côté n'apporte que ſon trouſſeau. En attendant le jour des noces, l'époux fait benir ſon mariage par le Curé ; & pour s'attirer les graces du Ciel, il diſtribue des aumônes & donne la liberté à quelques eſclaves. Le jour des noces la fille monte à cheval couverte d'un grand voile & ſe promene par les ruës ſous un dais, accompagnée de pluſieurs femmes & de quelques eſclaves, ſuivant la qualité du mari, les joueurs & les joueuſes d'inſtrumens ſont de la cérémonie : on fait porter enſuite les nippes qui ne ſont pas le moindre ornement de la marche. Comme c'eſt tout le profit qui en revient au mari, on affecte de charger des Chevaux & des Chameaux de pluſieurs coffres de belle apparence, mais ſouvent vuides, ou dans leſquels les habits & les bijoux ſont fort au large. L'épouſée eſt ainſi conduite en triomphe par le chemin le plus long chez l'époux qui la reçoit à la porte. Là ces deux perſonnes qui ne ſe ſont jamais vûës, & qui n'ont entendu parler l'un de l'autre que depuis quelques jours, par l'entremiſe de quelques amis ; ſe touchent la main & ſe font les plus tendres proteſtations qu'une veritable paſſion puiſſe inſpirer. On ne manque pas de faire la leçon aux moins éloquens, car il n'eſt guere poſſible que le cœur y ait beaucoup de part.

La cérémonie étant faite en preſence des parens & des amis, on paſſe la journée en feſtins, en dances, & à voir les marionettes ; les hommes ſe réjouiſſent d'un côté, & les femmes d'un autre. Enfin la nuit vient & le ſilence ſuccede à cette joye tumultueuſe. Parmi les gens aiſez ; la mariée eſt conduite par un Eunuque dans la chambre qui lui eſt deſtinée : s'il n'y a point d'Eunuque, c'eſt une parente qui donne la main & qui la met entre les bras de ſon mari. Dans quelques villes de Turquie, il y a des femmes dont la profeſſion eſt d'inſtruire l'épouſée de ce qu'elle doit faire à l'aproche de l'époux, qui eſt obligé de la deshabiller piece à piece & de la placer dans le lit. On dit qu'elle récite pendant ce temps-là de longues priéres, & qu'elle a grand ſoin de faire pluſieurs nœuds à ſa ceinture, en ſorte que le pauvre époux ſe morfond pendant des heures entieres avant que ce dénouëment ſoit fini. Ce n'eſt que ſur le rapport d'autrui, qu'un homme eſt informé ſi celle qu'il doit épouſer eſt belle ou laide. Il y a pluſieurs villes en Turquie, où le lendemain des noces, les parens & les amis vont dans la maiſon des nouveaux mariez prendre le mouchoir enſanglanté qu'ils montrent dans les ruës en ſe promenant avec des joueurs d'inſtrumens. La mere, ou les parentes ne manquent pas de préparer ce mouchoir à telle fin que de raiſon & pour montrer, en cas de beſoin, que les mariez ſont contens l'un de l'autre. Si les femmes vivent ſagement, l'Alcoran veut qu'on les traitte bien & condamne les maris qui en uſent autrement, à réparer ce peché par des aumônes, ou par d'autres œuvres pies qu'ils ſont obligez de faire avant que de coucher avec elles.

Lorſque le mari meurt le premier, la femme prend ſon douaire & rien de plus. Les enfans dont la mere vient de mourir, peuvent obliger le pere de leur donner ce douaire. En cas de répudiation le douaire ſe perd ſi les raiſons du mari ſont pertinentes ; ſinon le mari eſt condamné à le continuer, & à nourrir les enfans.

Voila ce qui regarde les femmes legitimes. Pour celles que l'on prend à penſion, on n'y fait pas tant de façon. Après le conſentement du pere & de la mere, qui veulent bien livrer leur fille à un tel, on s'adreſſe au Juge qui met par écrit que ce tel veut prendre un telle pour lui ſervir de femme, qu'il ſe charge de ſon entretien & de celui des enfans qu'ils auront enſemble, à condition qu'il la pourra renvoyer lorſqu'il le jugera à propos, en lui payant la ſomme convenuë à proportion du nombre d'années qu'ils auront été enſemble. Pour colorer ce mauvais commerce, les Turcs en rejettent le ſcandale ſur les marchands Chrétiens, qui ayant laiſſé leurs femmes dans leurs pays, en entretiennent à penſion dans le Levant. A l'égard des eſclaves, les Mahometans ſuivant la Loi en peuvent faire tel uſage qu'il leur plaît ; ils leur donnent la liberté quand ils veulent, ou ils les retiennent à leur ſervice pendant toute leur vie. Ce qu'il y a de louable dans cette vie libertine, c'eſt que les enfans que les Turcs ont de toutes leurs femmes, heritent également des biens de leur pere, avec cette difference ſeulement, qu'il faut que ceux des eſclaves ſoient déclarez libres par Teſtament. Si le pere ne leur fait pas cette grace, ils ſuivent la condition de leur mere, & ſont à la diſcretion de l'aîné de la famille.

Quoique les femmes en Turquie ne ſe montrent pas en public, elles ne laiſſent pas d'être magnifiques en habits, leurs chauſſes ſont ſemblables à celles des hommes, & deſcendent juſqu'aux talons en maniére de pantalon, au bas duquel eſt couſu un chauſſon de marroquin fort propre. Ces chauſſes ſont de drap, de velours, de ſatin, de brocard, de boucaſſin, ou de toile claire, ſuivant la ſaiſon & la qualité des perſonnes. Il y a dans Conſtantinople des femmes débauchées & perduës à tel point, que faiſant ſemblant de racommoder leur veſte, elles montrent en pleine rue tout ce que la modeſtie ordonne de cacher, & gagnent leur vie à ce déteſtable métier. Les femmes Turques portent ſur la chemiſe une camiſole piquée, & pardeſſus la camiſole une eſpece de ſoutane d'une riche étoffe : cette ſoutane eſt boutonnée juſques au deſſous du ſein, & ſerrée par une ceinture de ſoye ou de cuir, avec des plaques d'argent enrichies de pierreries. La veſte qu'elles mettent ſur cette ſoutane eſt d'une étoffe plus ou moins épaiſſe ſuivant les ſaiſons, & la fourrure en eſt plus ou moins chére ſuivant leur état ; elles croiſent ſouvent une partie de la veſte ſur l'autre, & les manches tombent juſques aux bouts des doigts qu'elles cachent quelquefois dans les ouvertures qui ſont à côté de la veſte ; leurs ſouliers ſont tout à fait ſemblables à ceux des hommes, c'eſt à dire garnis d'un demi cercle de fer en place de talon. Pour faire paroître leur taille plus avantageuſe, au lieu de turban elles portent un bonnet de carton couvert de toile d'or ou de quelque belle étoffe : ce bonnet qui eſt fort haut reſſemble, en quelque maniere, à cette eſpece de panier renverſé que l'on voit dans les Medailles antiques ſur les têtes de Diane, de Junon & d'Iſis ; la mode s'en eſt conſervée dans le Levant : mais comme il faut tout cacher parmi les Turcs, le bonnet eſt envelopé d'un voile qui deſcend juſques aux ſourcils ; le reſte du viſage eſt auſſi couvert d'un mouchoir très-fin, ſi étroitement noué par derriere, que ces femmes paroiſſent comme bridées. Leurs cheveux pendent par treſſes ſur le dos, ce qui leur donne aſſez bonne grace ; celles qui n'ont pas de beaux cheveux, en portent de poſtiches.

Les femmes Turques, ſur le rapport de nos Françoiſes de Conſtantinople & de Smyrne qui les voyent au bain avec beaucoup de liberté, ſont en général belles & bien faites ; elles ont la peau fine, les traits réguliers, la gorge admirable, & preſque toutes les yeux noirs : il s'en trouve pluſieurs qui ſont d'une beauté parfaite. Leur habit à la verité n'eſt pas avantageux à la taille ; mais chez les Turcs les plus groſſes femmes paſſent pour les mieux faites, les tailles fines n'y ſont pas eſtimées. La poitrine de ces femmes eſt en pleine liberté ſous leur veſte, ſans corps ni corſet qui les gêne : enfin elles ſont comme la nature les a faites, au lieu que chez nous, pour vouloir corriger avec des machines de fer ou de baleine cette nature qui dans un certain âge laiſſe voir quelquefois des defauts ſur l'épine du dos & aux épaules, on rend très-ſouvent les belles perſonnes contrefaites. D'ailleurs leur nourriture eſt beaucoup plus douce & plus uniforme que celle de nos femmes qui mangent des ragouts, qui boivent du vin, des liqueurs, & qui paſſent la plus grande partie des nuits à jouer : eſt-il ſurprenant après cela qu'elles ayent des enfans noüez ou contrefaits ? le ſang des femmes du Levant eſt beaucoup plus pur. Leur propreté eſt extraordinaire ; elles ſe baignent deux fois la ſemaine & ne ſoufrent pas le moindre poil ni la moindre craſſe ſur leur corps ; tout cela contribuë fort à leur ſanté. Elles pourroient s'épargner le ſoin qu'elles prennent de leurs ongles & de leurs ſourcils, car elles ſe colorent les ongles en rouge brun avec une poudre qui vient d'Egypte, & elles mettent une autre drogue ſur leurs ſourcils pour les rendre noirs.

A l'égard des qualitez de l'ame, les femmes Turques ne manquent ni d'eſprit, ni de vivacité, ni de tendreſſe ; il ne tiendroit qu'aux hommes de ce païs-là qu'elles ne fuſſent capables des plus belles paſſions : mais l'extrême contrainte avec laquelle elles ſont gardées leur fait faire trop de chemin en peu de temps. Les plus vives ſont quelquefois arrêter par leurs eſclaves les gens les mieux faits qui paſſent dans les ruës. Ordinairement on s'adreſſe à des Chrêtiens, & l'on n'aura pas peine à croire qu'on ne choiſit pas les moins vigoureux en apparence. On nous contoit à Conſtantinople, qu'un Papas Grec de belle taille, au retour d'une expedition galante tomba malheureuſement dans une trappe par la faute de l'eſclave qui le conduiſoit ; cette trappe aboutiſſoit à un égout, & l'égout ſe vuidoit dans le port : on peut juger combien ce pauvre Papas maudiſſoit l'avanture, & avec quelle viteſſe il courut au bain pour ſe faire parfumer. Les eſclaves Juives, qui ſont les confidentes des Turques, entrent à toute heure dans leurs appartements ſous pretexte de leur porter des bijoux, & menent ſouvent avec elles de beaux jeunes garçons déguiſez en filles ; on prend ſoin de mettre un vertugadin ſous le doliman pour groſſir leur taille. L'heure de la priere du matin & du ſoir, eſt pour l'ordinaire l'heure du berger en Turquie, de même qu'en pluſieurs endroits d'Eſpagne ; mais cela ne ſe peut pratiquer que dans les grandes villes, où les femmes dereglées & celles dont les maris ſont commodes, prennent un turban tandis qu'ils ſont à la Moſquée ; les rendez-vous ſe donnent chez les Juives, où les Turques trouvent bonne compagnie, & c'eſt là que les étrangers ſont avec elles en pleine liberté. L'amour eſt ingénieux par

tout

tout pays, mais quelques précautions que l'on prenne pour cacher ſon jeu, il arrive ſouvent que l'on eſt ſurpris dans les endroits où l'on croit être le plus en ſûreté. L'adultere eſt puni rigoureuſement en Turquie; c'eſt dans ce cas-là que les maris ſont les maîtres de la vie de leurs femmes, car s'ils ont l'ame vindicative, ces malheureuſes qui ſont priſes en flagrant délit, ou convaincuës dans les formes, ſont enfermées dans un ſac plein de pierres & noyées : mais la plûpart ſavent ſi bien ménager leurs intrigues, qu'elles meurent rarement dans l'eau. Quand les maris leur accordent la vie, elles deviennent quelquefois plus heureuſes qu'elles n'étoient, car on les oblige à épouſer leur galand, qui eſt condamné à mourir, ou à ſe faire Turc ſuppoſé qu'il ſoit Chrêtien. Souvent le galand eſt auſſi condamné à ſe promener dans les ruës ſur un âne, la tête tournée vers la queue, qu'on lui fait tenir en maniere de bride, avec une couronne de tripailles & une cravate de pareille étoffe. Après ce triomphe on le régale d'un certain nombre de coups de bâton ſur les reins & ſous la plante des pieds; pour derniere punition il paye une amande proportionnée à ſon bien. Les Sauvages de Canada ne ſont pas ſi rigoureux; car quoi qu'ils condamnent l'adultere, ils conviennent cependant que la fragilité étant ſi naturelle aux deux ſexes, il faut ſe pardonner réciproquement, ſi l'on fauſſe la foi que l'on s'eſt donnée ſur une matiére auſſi délicate.

L'Alcoran déteſte l'adultere, & ordonne que celui qui en accuſera ſa femme, ſans le pouvoir prouver, ſera condamné à quatre-vingts coups de bâton. Comme la choſe eſt difficile à prouver en Turquie où il faut avoir des témoins, le mari eſt obligé de jurer quatre fois devant le Juge, qu'il dit la verité; il proteſte à la cinquiéme fois qu'il veut être maudit de Dieu & des hommes s'il ment. La femme ne fait qu'en rire dans ſon ame, car elle eſt cruë ſur ſes ſermens, pourveu qu'au cinquiéme elle prie Dieu qu'il la faſſe perir ſi ſon mari a dit vrai. Toute femme en pareil cas ne ſemble-t-elle pas devoir être diſpenſée de la verité?

La jalouſie à part, les Turcs ſont de bonnes gens, & ils prennent toutes les meſures poſſibles pour en éviter les occaſions, car ils ne laiſſeroient pas voir le viſage de leurs femmes à leur meilleur ami pour tout le bien du monde. D'ailleurs ils ſont aſſez bien faits & de belle taille; le ſang varie moins chez eux que parmi nous, peut-être parce qu'ils ſont plus ſobres & que leur nourriture eſt plus douce & plus uniforme. On y voit moins de boſſus, de boiteux, & de nains. Il eſt vrai que leurs habits cachent bien des deffauts que les nôtres laiſſent à découvert. La premiere piéce de cet habit eſt un grand haut de chauſſe en maniére de pantalon ou de calçon, lequel deſcend juſques aux talons, où il eſt terminé par un chauſſon de marroquin jaune qui entre dans des pantoufles de même cuir: au lieu de talon, ces pantoufles ſont garnies d'un petit fer épais ſeulement d'une ligne & demi, large d'environ quatre lignes, courbé en fer à cheval, lequel empêche qu'elles ne s'uſent en cet endroit; la pointe eſt terminée en arcade gothique, & elles ſont couſuës avec plus de propreté que nos ſouliers. Quoiqu'elles ſoient à ſimple ſemelle, elles durent long-temps, ſur tout celles de Conſtantinople où l'on employe le cuir du Levant le meilleur & le plus leger. Le Sultan n'eſt pas mieux chauſſé que les autres. On ne permet qu'aux Chrêtiens étrangers de porter des pantoufles jaunes, car les ſujets du Grand Seigneur, Chrêtiens ou Juifs, en ont de rouges, de violettes, ou de noires: Cet ordre eſt ſi bien établi & ſuivi avec tant d'exactitude, que l'on diſtingue les gens par les pieds & par la tête, de quelque religion qu'ils ſoient. La grande commodité de ces pantoufles, c'eſt qu'on les quitte & qu'on les reprend ſans peine, mais il faut y être fait; je les perdois quelquefois au milieu des ruës les premiers jours que je commençai à m'en ſervir, & je ne m'en apercevois qu'un moment après par la douleur que je ſentois aux pieds.

Nos ſouliers ſont d'un meilleur uſage, quoique les Turcs les trouvent bien lourds. Leurs pantoufles ne ſont bonnes que pour la belle ſaiſon, car la moindre goutte d'eau les ſalit; elles ne conviennent pas aux perſonnes qui aiment à herboriſer; on ne ſauroit entrer avec cette chauſſure dans une prairie ſans être bleſſé du moindre caillou: il eſt vrai qu'on prend alors des bottines de marroquin auſſi legeres que des bas drapez, ferrées au talon de même que les pantoufles; les ſeuls Muſulmans & les Chrêtiens privilegiez les portent de couleur jaune.

Le haut de chauſſe des Turcs ſe ferme par devant au moyen d'une ceinture large de trois ou quatre pouces, qui entre dans une gaine de toile couſuë contre le drap. L'ouverture qui eſt par devant n'eſt pas plus fenduë que celle qui eſt par derriere, parce que les Mahometans n'urinent qu'en s'accroupiſſant. Leurs chemiſes ſont de toile de cotton fort claire & fort douce, avec des manches plus larges que celles de nos femmes; auſſi dans leurs ablutions trouſſent-ils leurs manches au deſſus du coude, & ils les arrêtent avec beaucoup de facilité, parce qu'elles n'ont point de poignet. Ils mettent le doliman par deſſus la chemiſe; c'eſt une eſpéce de ſoutane de boucaſſin, de bourre, de ſatin, ou d'une étoffe d'or, laquelle deſcend juſques aux talons. En Hiver

cette fontane eſt piquée de cotton, quelques Turcs en ont de drap d'Angleterre du plus fin. Le doliman eſt aſſez juſte ſur la poitrine, & ſe boutonne avec des boutons d'argent doré ou de ſoye, gros comme des grains de poivre. Les manches ſont auſſi fort juſtes & ſerrées ſur les poignets avec des boutons de même groſſeur, qui s'attachent avec des ganſes de ſoye au lieu de bouronnieres, de même que ceux du doliman. Pour s'habiller plus promptement on n'en boutonne que deux ou trois d'eſpace en eſpace : ces manches ſe terminent quelquefois par un petit rond qui couvre le deſſus de la main. Le doliman eſt ſerré par une ceinture de ſoye de dix ou douze pieds de long, ſur un pied & un quart de large ; les plus propres ſe travaillent à Scio. On fait deux ou trois tours de cette ceinture, en ſorte que les deux bouts qui ſont tortillez d'une maniere aſſez agréable, pendent par devant.

Ils portent un poignard, & quelquefois deux dans cette ceinture ; ce ſont des couteaux à gaine, dont le manche eſt garni d'or ou d'argent, & de pierreries. Comme ils n'ont point de poches, la même ceinture leur ſert à porter leurs mouchoirs. Ils mettent tout dans leur ſein, bourſe à tabac, porte-lettres, &c. ce qui les fait paroître fort gros. La grande veſte couvre ce doliman, & pendant les chaleurs ils la portent en maniere de caſaque ſans paſſer les bras dans les manches ; mais ce ſeroit une choſe fort indécente de ſe préſenter en cette poſture chez les gens de diſtinction. Les manches de ces veſtes ſont aſſez étroites & l'on ne les double pas de fourrures, car outre que cette groſſeur ſeroit déſagréable, c'eſt qu'ils pourroient à peine s'aider de leurs bras ; elles deſcendent juſques ſur le poignet & elles ſont rétrouſſées avec un parement aſſez large, qui eſt d'une fourrure pareille à celle dont la veſte eſt doublée. Les fourrures ordinaires ſont de peau de Renard, de Martre, de petit gris : les plus belles ſont, ou de queues de Martre Zibeline bien foncées & preſque noires, ou de gorges de Renard de Moſcovie, blanches à éblouïr : ces dernieres ſont très-cheres, parce qu'il faut un grand nombre de queues de Martres ou de gorges de Renard pour fourrer une veſte : elles coûtent depuis cinq cens écus juſqu'à mille ; les plus cheres reviennent à quatre ou cinq mille livres. Les veſtes ſont de drap d'Angleterre, de France, ou de Hollande, écarlatte, couleur de muſc, couleur de caffé, ou vert d'olive, & deſcendent juſques aux talons comme les robes des anciens.

Le Turban ou *Saric* eſt compoſé de deux piéces, c'eſt à dire du bonnet & de la feſſe ou linge qui eſt autour. Les Turcs nomment le linge *Tulbend*, d'où nous avons fait Turban. Le bonnet eſt une maniere de toque rouge ou verte, ſans bords, aſſez plate, quoique arrondie par deſſus, matelaſſée, pour ainſi dire, avec du cotton, mais elle ne couvre pas les oreilles : on roule autour de cette toque un linge de cotton fort clair, lequel fait differens tours en divers ſens. Il y a de la ſcience à ſavoir donner le bon air aux Turbans, & c'eſt un métier en Turquie, comme chez nous de vendre des chapeaux. Les Emirs qui ſe vantent de deſcendre de la race de Mahomet, portent le Turban tout verd, celui des autres Turcs eſt ordinairement rouge avec la feſſe blanche. Il faut changer ſouvent de Turban pour être propre : à tout prendre cet habit ne laiſſe pas d'être aſſez commode, & je m'en accommodois mieux que de mon habit à la Françoiſe.

Les Turcs prennent beaucoup de ſoin & font grand cas des belles barbes. Chez eux une des plus grandes marques d'amitié, c'eſt de ſe baiſer en ſe prenant la barbe ; comme auſſi c'eſt une injure atroce d'arracher le poil de la barbe à quelqu'un, ou de la lui couper. Quand ils jurent, c'eſt par leur barbe. Les gens de Loi ſeroient mépriſez s'ils n'avoient pas de la barbe. Ceux qui s'attachent aux armes ſe contentent de porter une belle mouſtache, & ſe piquent d'avoir de beaux crochets. La maniere de ſaluer chez les Turcs, c'eſt de faire une legere inclination de tête, & de porter en même temps la main ſur le cœur en ſouhaitant mille benedictions, & appellant freres ceux que l'on ſalue. Quand c'eſt un homme de diſtinction, on s'avance juſques à lui ſans ſe courber ; & quand on eſt à portée on ſe baiſſe pour prendre l'un des bouts du devant de ſa veſte, que l'on leve à la hauteur d'environ un pied & demi ; on baiſe par reſpect, ou bien on laiſſe tomber ce bout de veſte, ſuivant la qualité des perſonnes : lors qu'on a fait ſon compliment, ou qu'on a parlé d'affaires on ſe retire après avoir obſervé la même cérémonie.

Dans les ſimples viſites on ne fait que porter la main ſur le cœur ; on ſe place les pieds croiſez ſur le ſopha, qui eſt une eſtrade un peu élevée ; on preſente ordinairement des pipes toutes allumées très-propres, & dont les tuyaux ont deux ou trois pieds de long, leſquels par conſequent ne laiſſent monter à la bouche que la fumée la moins acre, déchargée de cette huile fœtide qui brûle la langue & enflâme le palais lors qu'on fume avec des pipes courtes ; d'ailleurs on fume dans le Levant le plus agréable tabac du monde ; ordinairement c'eſt du tabac de Salonique, mais celui des côtes d'Aſie eſt encore meilleur, & ſur tout celui de Syrie, qu'on appelle tabac de l'*Ataxi* ou l'*Ataquie*, parce qu'on

le cultive autour de l'ancienne ville de Laodicée. Les Turcs mêlent du bois d'aloës ou d'autres parfums parmi ce tabac, mais cela le gâte. Les noix de leurs pipes sont plus grosses & plus commodes que les nôtres. Celles de Négrepont & de Thebes sont d'une terre naturelle que l'on taille avec un couteau en sortant de la carriére, & qui se durcit dans la suite. Après le tabac on presente aussi le caffé & le sorbet; le caffé est excellent, mais ils n'y mettent jamais de sucre, soit par avarice, ou parce qu'ils le trouvent meilleur tout naturel. Outre le tabac, chez les gens de qualité on donne aussi le parfum. Un esclave fait brûler des drogues sous vôtre nez, tandis que d'autres tiennent un linge sur vôtre tête pour empêcher que la fumée ne se dissipe trop vite; il faut être fait à ces odeurs, autrement elles ne laissent pas d'être nuisibles.

La plûpart des visites se passent en pareilles cérémonies. Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit pour se tirer d'affaire; la bonne mine & la gravité tiennent lieu de merite parmi les Orientaux, & trop de brillant gâteroit tout: ce n'est pas que les Turcs ne soient gens d'esprit, mais ils parlent peu, & se piquent plus de sincerité & de modestie que d'éloquence. Il n'en est pas de même parmi les Grecs qui sont des parleurs impitoyables. Quoique ces deux nations naissent sous le même climat, leur humeur est plus differente que si elles étoient bien éloignées les unes des autres; & l'on n'en sauroit rapporter la cause qu'à la differente éducation qu'on leur donne. Les Turcs ne disent point de paroles inutiles: les Grecs au contraire ne cessent de parler. En Hiver ils passent des journées entiéres dans les *Tendours*; c'est là où se tiennent les grands caquets & le prochain n'y est pas épargné. Ces Tendours sont des tables garnies de bois par les côtez, dans lesquelles ils s'enferment jusques à la ceinture, hommes & femmes, filles & garçons, après y avoir fait mettre un petit poile pour échauffer le lieu. Nos Missionaires ont beau déclamer contre les Tendours, l'usage en est trop commode pour être supprimé. Les Turcs pratiquent ce que leur Religion leur ordonne; les Grecs au contraire n'en ont gueres, & la misere les oblige à faire bien des sottises que le mauvais exemple autorise. & perpetuë de pere en fils dans les familles. Enfin les Turcs font profession de candeur & de bonne foi, au lieu que la foi des Grecs est suspecte depuis long-temps; on n'a qu'à lire leurs Historiens.

L'uniformité regne dans toutes les actions des Turcs; ils ne changent jamais de genre de vie. Il ne faut pas s'attendre à de grands festins chez eux; peu de chose les satisfait, & l'on n'entend pas dire qu'un Turc se soit ruiné par trop de bonne chere. Le ris est le fondement de leurs cuisines; ils l'aprêtent de trois differentes maniéres. Ce qu'ils appellent *Pilau* est un ris sec, moileux qui se fond dans la bouche, & qui est plus agréable que les poules & les queues de mouton avec quoi il a bouilli. On le laisse cuire à petit feu avec peu de bouillon sans le remuer ni le découvrir, car en le remuant & en l'exposant à l'air il se mettroit en bouillie. La seconde maniére d'apprêter le ris s'appelle *Lappa*, il est cuit & nourri dans le bouillon, à la même consistance que parmi nous, & on le mange avec une cueillier, au lieu que les Turcs font sauter dans leur bouche avec le pouce le pilau par petits pelotons, & que le creux de la main leur tient lieu d'assiette. La troisiéme est le *Teborba*: * c'est une espéce de crême de ris qu'ils avalent comme un bouillon: il semble que ce soit la préparation du ris dont les anciens nourrissoient les malades.

Les poules sont merveilleuses dans le Levant, mais la viande de boucherie n'y est pas bonne en bien des endroits. On y vend souvent du buffle pour du bœuf, & la chair du buffle est fort coriace. Le mouton y est trop gras & sent le suif, surtout la queue qui n'est qu'un peloton de graisse d'une grosseur prodigieuse; les Turcs ne tuent les moutons que lors qu'on veut mettre le pot au feu. Comme ils n'aiment que le potage, ils coupent la viande par morceaux fort menus avant que de la mettre dans la marmite, & la font bouillir avec toute sorte de gibier. Quand ils la veulent faire rotir, ils la coupent encore plus menu, & enfilent tous les morceaux dans des broches fort longues, mettant alternativement un morceau de viande & un oignon. A Constantinople on mange de bon bœuf & d'excellens liévres. Sur les côtes d'Asie les francolins sont merveilleux, & les perdrix exquises. Le meilleur poisson du monde se pêche dans le Levant. Outre les espéces que nous connoissons, la mer Noire leur en fournit quantité d'autres qui nous sont inconnuës. Les Turcs se régalent quelquefois d'un ragoût de viande hachée avec un peu de graisse, & parsemée de ris tout crud; on en forme des pelotons que l'on envelope dans des feuilles de vigne, ou de choux suivant la saison; après cela on les fait cuire dans une terrine couverte. Par tout le Levant on fait de mauvais pain avec pourtant d'excellent grain; leur pâte n'est ni battuë ni levée, mais cela n'empêche pas qu'on n'y trouve souvent d'assez bonne patisserie & de la pâte feuilletée très-délicate. Leur vaisselle est de porcelaine, de fayence ou d'étain. La plus commune est de cuivre étamé, car

* *Sume hoc ptisanarium Oryza.* Horat.

car l'Aſie mineure eſt riche en mines de cuivre. Ils l'étament fort proprement & très-promptement, en faiſant rougir au feu les pieces de vaiſſelle ; ils les ſaupoudrent pour lors avec du ſel ammoniac, & ils y appliquent enſuite des boutons d'étain qu'ils étendent avec un bruniſſoir; cet étain s'attache ſi bien au cuivre, que leur vaiſſelle ne rougit pas auſſi facilement que la nôtre.

Quand l'heure du repas eſt venuë, on étend à terre ou ſur le ſopha, une nape ronde de marroquin noir, plus ou moins grande ſuivant le monde qui doit manger. Ceux qui aiment la propreté mettent cette nape ſur une table de bois; haute ſeulement de demi pied, ſur laquelle on ſert un grand baſſin de bois qui eſt chargé de plats de ris & de viande. Le maître de la maiſon fait la priere ordinaire, *Au nom de Dieu tout-puiſſant & miſericordieux*, &c. On fait paſſer tout autour de la table une ſerviette de toile bleue qui ſert à tous ceux qui ſont du repas ; une cueillier de bois à long manche ſert pour tout le monde, & l'on donne ſur le ris de fort bon appetit. On mange de la viande & des fruits, & l'eau fraiche n'eſt pas épargnée ſur la fin du repas. Nous nous levions quelquefois de table avec le ventre à la glace : en récompenſe on nous donnoit le caffé tout bouillant, & nous fumions comme les autres ; mais plûtôt par complaiſance que par goût. Le tabac en fumée, pris comme un remede, convient à l'aſthme, aux maux de dents, & à pluſieurs maladies cauſées par des ſérositez, leſquelles trouvent trop de facilité à s'imbiber dans certaines parties : en ce ſens-là le tabac eſt aſſez propre pour les Turcs, que le Turban rend fluxionaires, par ſon épaiſſeur qui empêche la tranſpiration, & parce qu'il ne couvre pas les oreilles. Le tabac d'ailleurs flatte leur fainéantiſe ; on ne conçoit pas comment ils crachent ſi peu en fumant, ils avalent leur ſalive par habitude & par propreté ſans en être incommodez. Quand je voulois me contraindre chez d'honnêtes gens pour ne pas cracher, mon eſtomac en étoit tout bouleverſé; cependant la bienſéance demande que l'on crache dans un mouchoir pour épargner les tapis qui ſont à terre, ou bien il faut ſe placer dans un coin & retirer le bout du tapis pour cracher ſur le plancher.

La premiere fois que nous fûmes obligez de loger chez des Turcs, nous étions aſſez embaraſſez de ſçavoir où nous coucherions. Nôtre hôte n'avoit que la ſale où nous mangions, une petite cuiſine à côté, & une autre chambre qui étoit occupée par ſa femme ; cette chambre apparemment n'étoit pas deſtinée pour nous. On ne voyoit ailleurs ni lit, ni couchette, ni bancs, ni chaiſes ; car les Turcs ſont les gens du monde qui embarraſſent le moins une chambre de meubles. Tout d'un coup un eſclave tira d'une armoire pratiquée dans le mur tout ce qu'il fallut pour faire nos lits. Pour en dreſſer trois, on étendit trois matelats fort minces & fort durs ſur l'eſtrade où nous avions mangé; on les couvrit d'autant de draps, & l'on mit un ſecond drap ſur chacun, mais ſuivant la mode du pays ; il étoit couſu contre la courte-pointe de peur qu'il ne ſe dérangeât pendant la nuit. Chaque lit avoit ſon oreiller, & quand nous fûmes levez, le même eſclave plia dans un moment tout ce bagage & le remit dans l'armoire, tout auſſi vîte qu'on change de décoration à l'Opera.

L'oiſiveté dans laquelle vivent la plûpart des Turcs, les oblige à chercher des amuſemens: On ne ſauroit employer de terme plus convenable en cette rencontre; quand ils jouent même, ce n'eſt que pour paſſer le temps, comme ils diſent, & non pas pour gagner de l'argent. Mahomet qui n'avoit en veuë que la paix des familles & la tranquillité publique, leur a donné de bons principes là-deſſus. *Abſtenez-vous*, dit-il, *de jouer aux jeux de hazard & aux échets, ce ſont des inventions du diable pour jetter la diviſion parmi les hommes, pour les divertir de leurs prieres, & pour les empêcher d'invoquer le nom de Dieu.* Par rapport aux échets, ils n'ont pas tenu parole à Mahomet ; mais ils ne connoiſſent ni les cartes ni les dez ; ils jouent quelquefois aux dames. Le *Mancala* eſt leur jeu favori, c'eſt une table à deux battans comme un damier, laquelle a ſix foſſettes de chaque côté. On n'y joue que deux, & chacun prend 36. coquilles dont il garnit les ſix creux qui ſont de ſon côté.

Les plus habiles Muſulmans s'occupent à la lecture de l'Alcoran & de ſes Commentateurs. Les autres s'attachent à la Poëſie, où l'on dit qu'ils réüſſiſſent bien. Je n'en ſuis pas ſurpris; le ſang des plus beaux genies que l'Aſie & la Grece ont autrefois produit, coule encore dans leurs veines, ou au moins reçoit-il les mêmes influences du ciel. La Muſique fait les délices de quelques Turcs ; quelques-uns paſſent toute la journée à jouer d'un inſtrument ſans s'ennuyer, quoiqu'ils ne faſſent que repeter les mêmes airs. Les Dervis ſont grand muſiciens & grands danſeurs : mais il faut faire quelque mention des gens de Loi avant que de parler des Religieux.

Le *Mouſti* qui eſt à la tête des gens de Loi, eſt le Chef de la Religion & l'Interprête de l'Alcoran. Le Sultan le nomme & ne le dépoſe gueres : il choiſit un homme de probité, ſçavant dans

dans la connoiſſance de la Loi, & dont la réputation ſoit bien établie. Par ce choix il devient l'Officier le plus reſpecté de l'Empire; c'eſt l'Oracle du pays, & l'on s'en tient à toutes ſes déciſions, leſquelles ne ſe font que par un *ouy* ou par un *non*, qu'il met au bas de la queſtion propoſée. Il a pour cela trois Officiers; l'un qui établit bien l'état de la queſtion, après l'avoir débarraſſée de toutes les difficultez qui pourroient la rendre obſcure; l'autre en fait la copie, & le dernier y applique le cachet de ſon maître, lorſqu'il a mis ſa réponſe: cette réponſe leve toutes les difficultez, il n'y a plus d'appel, & l'affaire eſt terminée pour toûjours. Quand il s'agit de la paix ou de la guerre, de la mort des grands Officiers, ou de quelque affaire qui regarde le bien de l'Empire, le Sultan lui propoſe le cas par écrit en forme de doute, & ſans nommer perſonne: *Que doit-on faire dans cette rencontre?* C'eſt au Mouſti à être circonſpect; car ſouvent il n'eſt conſulté que pour la forme, & il eſt quelquefois dépoſé s'il ne parle ſuivant la volonté du Prince. Sultan Mourat ayant à faire à un Mouſti qui étoit rétif, lui demanda fierement: *Qui eſt-ce qui t'a fait Mouſti?* *C'eſt ta Hauteſſe*, répondit-il. *Hé bien*, dit le Sultan: *puiſque j'ai eû le pouvoir de te revétir de cette dignité, n'ai-je pas celui de t'en dépouiller?* On ne dit pas ce que le Mouſti repliqua, mais il fut dégradé. Il y a eû pluſieurs Mouſtis qui ont ſigné la dépoſition & l'arrêt de mort des Empereurs qui les avoient mis en place.

Quoiqu'ils perſuadent aux peuples que l'Alcoran eſt un livre parfait, ils ne laiſſent pas de donner differentes interpretations à la Loi, ſuivant le temps & les beſoins. Le Grand Seigneur fait preſent au nouveau Mouſti d'une veſte de grand prix, fourrée de Zibeline, & de ſa propre main lui met dans le ſein un mouchoir plein de ſequins. On eſtime deux mille écus la veſte & le preſent en or. D'ailleurs le Prince lui aſſigne un fond d'environ 25. écus par jour, qui ſe prend ordinairement ſur une Moſquée. Les Pachas qui ſe trouvent à la Cour, les Ambaſſadeurs, & les Reſidens lui font un préſent conſidérable en venant le feliciter ſur ſon élevation: Enfin le Mouſti eſt le ſeul Officier que le Grand Seigneur ſaluë reſpectueuſement. Le Prince ne lui refuſe aucune audiance, & s'avance même quelques pas en le recevant: le Grand Viſir ne ſe leve & ne vient au devant de perſonne que du Mouſti. Le Viſir ſe met à ſa gauche qui eſt le côté de l'épée & la place la plus honorable parmi les gens qui font profeſſion des armes; parceque, diſent-ils, ceux qui ſont à leur droite ſont au deſſous de leur épée; mais le Mouſti & les Cadileſquers ſont fort contens de prendre la droite qui eſt la place d'honneur parmi les gens de Loi; ainſi il n'y a jamais de conteſtation entre eux: voilà comme l'on ſatisfait l'imagination des hommes. Si le Mouſti eſt dépoſé par l'intrigue de ſes ennemis, pour placer une perſonne de leur faction dans un poſte auſſi avantageux, on aſſigne au dépoſé la diſpoſition de quelques charges de judicature, leſquelles produiſent un revenu fort honorable. Mais ſi le Mouſti étoit coupable de haute trahiſon ou de quelque crime énorme, il auroit beau dire que la Loi deffend de le faire mourir, on ne laiſſeroit pas de le dégrader & de le conduire aux ſept tours où il ſeroit pilé vif dans un mortier.

Après le Mouſti, les *Cadileſquers* ſont les Officiers de Juſtice les plus accreditez dans l'Empire. Enſuite viennent les *Moula* ou *Moula-Cadis*, appellez *grand Cadis*, & les *Cadis* ou Juges ordinaires. Parmi les Cadileſquers ou Intendans de Juſtice, celui d'Europe, ou de Romanie eſt le premier; celui d'Aſie, ou d'Anatolie le ſecond; & celui d'Egypte le troiſiéme. Ces Cadileſquers ſont la fonction du Cadi en ſon abſence; ils deviennent très-ſouvent Mouſtis & s'appliquent à fond à l'étude de l'Alcoran, qui eſt leur Code civil & canonique; on les appelle auſſi Juges de l'armée, parceque la milice n'eſt jugée que par eux: leur place au Divan eſt à côté du Grand Viſir, & l'on appelle quelquefois à eux de la Sentence d'un Cadi pour les affaires civiles: enfin leur emploi les oblige à veiller ſur tous les gens de Juſtice qui ſont dans l'Empire. Ils donnent les commiſſions de Cadis & même celles de Moula-Cadis; mais pour ces dernieres, c'eſt avec le conſentement du Grand Seigneur. Sur des plaintes conſiderables & bien fondées, ils dépoſent les Cadis & les condamnent à des amendes après les avoir fait bâtonner.

Les Juges des grandes villes s'appellent *Moula*, ou *Moula-Cadis*; ceux des petites villes, des bourgs & des villages ſe nomment *Cadis*. Toute la Juſtice eſt entre les mains de ces ſortes de gens en Turquie; & comme tout y eſt corrompu à preſent, le Mouſti eſt penſionnaire des Cadileſquers, les Cadileſquers le ſont des Moula, les Moula des Cadis, & les Cadis du peuple. Chaque Cadis a ſes Sergens prépoſez pour avertir de vive voix ceux qui ſont recherchez en Juſtice. Si celui qui eſt aſſigné manque à l'heure marquée, on accorde par proviſion à ſa partie ce qu'elle ſouhaite. Il eſt ſouvent inutile d'appeller des Sentences des Cadis, car on n'inſtruit jamais de nouveau les procès; ainſi la Sentence ſeroit toûjours confirmée, parceque le Cadis a inſtruit le procès comme il l'a entendu, c'eſt en quoi il ſe commet d'horribles abus; neanmoins on

caſſe ſouvent les Cadis, on les châtie ſi leurs injuſtices ſont criantes; mais la Loi deffend de les faire mourir. Conſtantinople reconnoît des Cadis depuis environ 1390. car Bajazet I. du nom, obligea Jean Paleologue Empereur des Grecs, d'en recevoir dans cette ville pour juger les affaires qui arriveroient entre les Grecs & les Turcs qui s'y étoient établis.

Les Prêtres & les Religieux Turcs ont le bonheur de mourir dans leur lit, de même que les Cadis. Ordinairement les Prêtres commencent par annoncer les heures de la priere dans les galeries des minarets. S'ils ſont gens de bien & d'une réputation ſans reproche, le peuple des paroiſſes les preſente au Grand Viſir lorſque les Cures viennent à vaquer. Ce Miniſtre fait expedier leurs Proviſions, après leur avoir fait lire quelques paſſages de l'Alcoran, ou leur avoir mis ce Livre ſur la tête. L'emploi des Prêtres eſt de faire la priere, de lire dans les Moſquées, de benir les mariages, d'aſſiſter les agonizans, & d'accompagner les morts. Pour conſoler les agonizans qui ont des dettes leſquelles ils ne ſauroient acquiter, le Curé fait venir leurs créanciers, & les exhorte à remettre leurs obligations ſous le chevet des moribonds, ou à déclarer devant témoins qu'ils ne leur demandent rien. Les créanciers qui ſont aſſez durs pour refuſer cette grace, ſont réputez malhonnêtes gens.

On lave les morts avec beaucoup de ſoin en Turquie, on les raze par tout le corps, on brûle de l'encens autour d'eux pour en éloigner les mauvais eſprits, on les enſevelit enſuite dans un drap dont le haut & le bas ne ſont point couſus. Ils ont leur raiſon pour cela; car ils s'imaginent que lorſque le mort eſt dans la foſſe, deux Anges viennent le faire mettre à genoux pour lui faire rendre compte de ſes actions; c'eſt pour cela que la plûpart des Turcs laiſſent une houppe de cheveux ſur leur tête pour donner priſe à l'Ange qui leur fait changer de poſture. Afin que le mort ſoit plus à ſon aiſe, on couvre la foſſe d'une eſpece de voûte formée par quelques planches légeres ſous leſquelles on l'étend tout de ſon long. Si le mort a vécu en homme de bien, deux Anges, blancs comme neige, ſuccedent à ceux qui viennent de l'examiner, & ne l'entretiennent que des plaiſirs qu'il goutera en l'autre monde; mais s'il a été grand pecheur, deux nouveaux Anges, noirs comme du jais, le tourmentent horriblement; l'un, diſent-ils, l'enfonce à coups de maſſuë dans la terre, l'autre le releve avec un crochet de fer, & ils ſe divertiſſent à ce cruel exercice juſques au jour du grand Jugement, ſans diſcontinuer d'un ſeul moment.

Mahomet qui avoit à ménager les Arabes, les a ſervis ſuivant leur goût. Comme leur terre eſt un deſert aride & ſec, pour les conſoler il leur a fait un paradis rempli de fontaines & de jardins, les fuſtayes y ſont impénétrables au ſoleil, les parterres tous couverts de fleurs, & les vergers chargez de toute ſorte d'excellens fruits. Dans ce lieu charmant coulent en abondance le lait, le miel & le vin; mais c'eſt un vin qui ne porte point à la tête & qui ne trouble pas la raiſon. Les plus parfaites beautez s'y promenent, & ne ſont ni trop faciles ni trop cruelles; on y épouſera celles que l'on voudra, car il y en a de toutes les façons; leurs yeux, qui ſont gros comme des œufs, ſont toûjours attachez ſur leurs maris qu'elles aiment à la folie. Les filles, ſuivant ce Prophete, y ſont toutes pures, & l'on n'y entend point parler des maladies du ſexe: on n'y connoît ni ſabine, ni mercure, ni gayac, ni ſalſepareille. La meilleure choſe que Mahomet ait dite touchant l'autre monde, eſt qu'il ne faut pas mettre au nombre des morts ceux qui meurent dans la voye de Dieu, parce qu'ils vivent en Dieu, & qu'ils joüiſſent de ſes biens & de ſon amour. Les damnez au contraire ſeront précipitez dans un feu devorant, au milieu duquel leur peau ſe renouvellera à tous momens pour augmenter leur ſuplice. Il ſouffriront une ſoif incroyable ſans pouvoir ſe flatter d'avoir une goutte d'eau; & ſi par hazard on leur verſe à boire, ce ſera d'une liqueur empoiſonnée qui les ſuffoquera ſans les faire mourir. Pour comble de maux, ils n'y trouveront point de femmes.

J'ai oublié de dire, qu'avant que d'enterrer les morts on les expoſe dans les maiſons, enfermez dans une biere ſous un poile de differente couleur, ſuivant la qualité des perſonnes: ce poile eſt rouge pour les gens de guerre, noir pour un bourgeois, vert pour un Emir ou pour un Cherif, les turbans que l'on met ſur la biere ſont de la même couleur que le poile. Les Prêtres précedent le convoi & prient pour le deffunt; les pauvres ſuivent avec les eſclaves & les chevaux de la maiſon, ſi c'eſt une perſonne de diſtinction. Les pleureuſes n'y manquent pas, non plus qu'aux enterremens des Grecs; elles font une muſique enragée tout le long des ruës, tandis qu'on enterre le mort, & après qu'on l'a enterré. Quand on eſt arrivé au cimetiére on tire le corps de la biere pour le mettre dans la foſſe, enveloppé d'un ſimple drap; mais on ſe garde bien de jetter de la terre par deſſus: on couvre la foſſe de quelques planches ſur leſquelles on ramaſſe les materiaux qui ſe trouvent aux environs. Après cela les hommes ſe retirent, & les femmes y reſtent encore quelque temps: enſuite les Prêtres s'avancent

cent pour être aux écoutes, & pour informer les parens ſi le mort s'eſt bien deffendu quand les Anges l'ont interrogé: ces Prêtres n'ont garde de dire qu'il a été confondu, car ils ne ſont bien payez que lorſqu'ils annoncent de bonnes nouvelles. Les femmes viennent prier ſouvent ſur la foſſe de leurs maris, mais c'eſt toûjours en plein jour & jamais la nuit, de peur qu'il ne leur arrivât quelqu'avanture pareille à celle de la Matrone d'Epheſe. On apporte quelquefois à manger dans les cimetiéres, ſur tout le Vendredi; les uns croyent que cela ſoulage les morts; les plus raiſonnables diſent que cela ſe fait pour attirer les paſſans, qui en s'arrêtant prient Dieu pour le deffunt.

Une des principales raiſons qui oblige les Turcs à enterrer les morts ſur les grands chemins, c'eſt pour exciter les paſſans à leur ſouhaiter du bien; & le ſouhait ordinaire eſt *que Dieu les délivre des tourmens que les Anges noirs leur font ſouffrir.* On éleve deux groſſes pierres à chaque bout de la foſſe: parmi les gens qui ſont de quelque diſtinction, celle qui eſt à la tête marque la difference du ſexe par un turban ou par un bonnet, & c'eſt à ces ſortes d'ouvrages que s'occupent les ſculpteurs de Conſtantinople & des meilleures villes de l'Empire; on grave l'Epitaphe du défunt ſur la pierre qui eſt aux pieds de la foſſe. Le Chef-œuvre des plus habiles maîtres c'eſt de faire un tombeau pour les plus grands Seigneurs, en quoi cependant ils réüſſiſſent mal, car ils travaillent ſans ſcience & ſans aucun goût. Ordinairement on va fouiller dans les ruines des anciennes villes pour chercher des bouts de colomnes ou quelques vieux marbres propres à marquer les foſſes. Ceux qui aiment les inſcriptions ne doivent pas negliger les cimetiéres, parceque les Turcs, les Grecs & les Armeniens y portent les plus beaux marbres; ces cimetiéres ſont d'une étenduë prodigieuſe, car on n'enterre jamais deux perſonnes dans la même foſſe, & le terrain qu'occupent ceux qui ſont aux environs de Conſtantinople, produiroit, ſi l'on prenoit ſoin de le cultiver, aſſez de grains pour nourrir cette grande ville pendant la moitié de l'année; on y trouveroit auſſi des pierres en aſſez grande quantité pour faire une ſeconde enceinte à la ville.

Je ne connois pas aſſez les Religieux Turcs pour entrer dans le détail des differens Ordres qui ſont parmi eux, car nous n'avons preſque vû que ceux qu'on appelle *Dervis.* Ce ſont de Maîtres Moines qui vivent en communauté dans des monaſteres ſous la conduite d'un Superieur, lequel s'applique particulierement à la predication. Ces Dervis font vœu de pauvreté, de chaſteté, d'obéïſſance; mais ils ſe diſpenſent aiſément des deux premiers, & même ils ſortent de leur Ordre ſans ſcandale, pour ſe marier quand l'envie leur en prend. Les Turcs tiennent pour maxime, que la tête de l'homme eſt trop legere pour être longtemps dans la même diſpoſition. Le General de l'Ordre des Dervis réſide à *Cogna* qui eſt l'ancienne ville d'*Iconium* capitale de la Lycaonie dans l'Aſie mineure. Othoman premier Empereur des Turcs érigea le Superieur du couvent de cette ville en Chef-d'Ordre, & accorda de grands privileges à cette maiſon. On aſſûre qu'elle leur entretient plus de cinq cens Religieux, & que leur fondateur fut un Sultan de la même ville apellé *Melalava*, d'où vient qu'on les appelle les *Melelevis*: Ils ont le tombeau de ce Sultan dans leur couvent.

Les Dervis qui portent des chemiſes, les font faire, par penitence, de la plus groſſe toile qui ſe puiſſe trouver; ceux qui n'en portent point, mettent ſur la chair une veſte de bure de couleur brune que l'on travaille à Cogna & qui deſcend un peu plus bas que le gras de jambe; ils la boutonnent quand ils veulent, mais ils ont la plûpart du temps la poitrine découverte juſqu'à leur ceinture qui eſt ordinairement d'un cuir noir. Les manches de cette veſte ſont larges comme celles des chemiſes de femmes en France, & ils portent par deſſus une eſpece de caſaque ou de mantelet dont les manches ne deſcendent que juſques au coude. Ces Moines ont les jambes nues & ſe ſervent ſouvent de pantoufles à l'ordinaire; leur tête eſt couverte d'un bonnet de poil de chameau d'un blanc ſale, ſans aucun bord, fait en pain de ſucre, arrondi neanmoins en maniere de dôme; quelques-uns y roulent un linge ou une feſſe pour en faire un turban.

Ces Religieux en préſence de leurs Superieurs & des étrangers ſont d'une modeſtie affectée, les yeux baiſſez & dans un profond ſilence. On dit qu'ailleurs ils ne ſont pas ſi modeſtes, ils paſſent pour grands buveurs d'eau de vie, & même de vin. L'uſage de l'Opium leur eſt plus familier qu'aux autres Turcs. Cette drogue qui eſt un poiſon pour ceux qui n'y ſont pas accoutumez, & dont une petite doſe fait mourir les autres gens, met d'abord les Dervis, qui en mangent des onces tout à la fois, dans une gayeté pareille à celle des hommes qui ſont entre deux vins. Une douce fureur, que l'on pourroit appeller enthouſiaſme, ſuccéde à cette gayeté, & les feroit paſſer pour des gens extraordinaires, ſi l'on n'en connoiſſoit pas la cauſe; mais comme leur ſang, trop diſſous par cette drogue, excite une décharge conſiderable de ſéroſitez dans le cerveau, ils tombent enſuite dans l'aſſoupiſſement & paſſent une journée entiere ſans remuer ni bras ni jambes. Cette eſpece de léthargie les occupe tout le Jeudi, qui eſt un jour de jeûne pour eux, pen-

dant lequel ils ne ſauroient manger, ſuivant leur regle, quoique ce ſoit, qu'après le coucher du ſoleil.

Les Dervis ſe piquent de beaucoup de politeſſe; leur barbe eſt propre, bien peignée, leurs poëſies ne roulent jamais ſur les femmes; ſi ce n'eſt ſur celles qu'ils eſperent voir un jour en paradis. Ils ne ſont plus aſſez ſots pour ſe découper & taillader le corps, comme ils faiſoient autrefois; à peine aujourd'hui effleurent-ils leur peau, ils ne laiſſent pas cependant de ſe brûler quelquefois du côté du cœur, avec de petites bougies, pour donner des marques de tendreſſe aux objets de leur amour. Ils s'attirent l'admiration du peuple en maniant le feu ſans ſe brûler, & le tenant dans la bouche pendant quelque temps, comme font nos charlatans. Ils font mille tours de ſoupleſſe & jouent à merveille des gobelets. Ils pretendent charmer les viperes par une vertu ſpécifique attachée à leur robe. De tous les Turcs ce ſont les ſeuls qui voyagent dans les pays Orientaux; ils vont dans le Mogol & au delà, & profitans des groſſes aumônes qu'on leur fait, ils ne laiſſent pas d'aller manger chez tous les Religieux qui ſont ſur leur route. La muſique fait une partie de leur application: leur chant nous parut triſte mais harmonieux; & quoiqu'il ſoit deffendu par l'Alcoran de louer Dieu avec des inſtrumens, ils ſe ſont pourtant mis ſur le pied de le faire malgré les Edits du Sultan & la perſécution des devots.

Les principaux exercices des Dervis, ſont de danſer le Mardi & le Vendredi; cette eſpece de comédie eſt precedée par une predication qui ſe fait par le Superieur du couvent, ou par ſon Subdélegué. On aſſûre que leur morale eſt bonne, & qu'on en peut faire un excellent uſage, de quelque religion que l'on ſoit. Les femmes qui ſont bannies de tous les endroits publics où il y a des hommes, ont la permiſſion de ſe trouver à ces prédications, & elles n'y manquent pas. Pendant ce temps-là les Religieux ſont renfermez dans une baluſtrade, aſſis ſur leurs talons, les bras croiſez & la tête baiſſée. Après le ſermon, les chantres placez dans une galerie qui tient lieu d'orcheſtre, accordant leurs voix avec les flutes & les tambours de baſque, chantent un hymne fort long. Le Superieur en étole & en veſte à manches pendantes, frappe des mains à la ſéconde ſtrophe; à ce ſignal les Moines ſe levent, & après l'avoir ſalué d'une profonde reverence, ils commencent à tourner l'un après l'autre, en pirouettant avec tant de viteſſe, que

la

la juppe qu'ils ont sur leur veste s'élargit & s'arrondit en pavillon, d'une maniere surprenante : tous ces danseurs forment un grand cercle tout-à-fait réjouïssant, mais ils cessent tout d'un coup au premier signal que fait le Supérieur, & ils se remettent dans leur premiere posture, aussi frais que s'ils n'avoient pas remué. On revient à la danse au même signal par quatre ou cinq reprises, dont les dernieres sont bien plus longues à cause que les Moines sont en haleine ; & par une longue habitude ils finissent cet exercice sans en être étourdis. Quelque veneration qu'ayent les Turcs pour ces Religieux, ils ne leur permettent pas d'avoir beaucoup de couvens, parce qu'ils n'estiment pas les personnes qui ne font point d'enfans. Sultan Mourat vouloit exterminer les Dervis comme gens inutiles à la Republique & pour qui le peuple avoit trop de consideration ; neanmoins il se contenta de les releguer dans leur couvent de *Cogna*. Ils ont encore une maison à Pera; une autre sur le Bosphore de Thrace. Nous entendîmes la predication dans leur couvent de Prusе en Bithynie, & nous les vîmes danser avec plaisir au travers des barreaux de la Mosquée.

Des Marchands Armeniens de nôtre caravane, qui parloient Italien, nous expliquérent une partie de la predication. Le principal sujet rouloit sur Jesus-Christ; le Predicateur déclama contre les Juifs, mais de sang-froid ; car ils ne s'emportent jamais, & il trouva fort mauvais que les Chrétiens crussent que les Juifs avoient fait mourir un si grand Prophete ; il assûra au contraire qu'il passa dans le Ciel, & que les Juifs avoient crucifié une autre personne à sa place.

Je ne sçaurois finir cette lettre par un plus bel endroit, qu'en parlant de l'estime que les Turcs font de Jesus-Christ. Il n'est pas vrai qu'ils vomissent des blasphémes contre lui, comme quelques voyageurs l'ont assûré. Si les Turcs ont le malheur de ne pas croire la Divinité de Jesus-Christ, ils le révérent au moins comme un grand ami de Dieu, & sur tout comme un grand intercesseur auprès du Seigneur. Ils conviennent qu'il a été envoyé de Dieu pour apporter une Loi pleine de grace ; & s'ils nous traitent d'infidelles, ce n'est pas parce que nous croyons en Jesus-Christ, c'est parce que nous ne croyons pas que Mahomet soit venu après lui pour annoncer une autre Loi moins opposée à la nature corrompuë.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

## LETTRE XV.

### *DESCRIPTION DU CANAL DE LA MER NOIRE.*

MONSEIGNEUR,

Je vous prie de trouver bon qu'avant que de m'engager sur la mer Noire, j'aye l'honneur de vous rendre compte de ce que nous avons observé sur le canal par où elle se décharge dans la mer de *Marmara*, qui fait une partie de la *mer Blanche*, selon le langage des Turcs.

Le Canal de la mer Noire, ou le Bosphore de Thrace, commence proprement à la pointe du Serrail de Constantinople, & finit vers la colomne de Pompée. [a] Herodote, Polybe, Strabon & Menippe cité par Etienne de Byzance, lui donnent 120. stades de longueur, lesquelles reviennent à 15. milles : mais ils fixent le commencement de ce canal entre [b] Byzance & Chalcedoine, & le font terminer au Temple de Jupiter, où est presentement le nouveau Château d'Asie. Quoique cette différence soit arbitraire, on se détermine pourtant plus aisément, après l'inspection des lieux, pour les mesures que j'ai proposées. Il s'en faut beaucoup que ce canal ne soit en ligne droite ; son embouchûre, qui du côté de la mer Noire a la forme d'un entonnoir, regarde le Nord-est, & doit se prendre à la colomne de Pompée, d'où l'on compte près de trois milles jusques aux nouveaux Châteaux. Celui d'Asie est bâti sur un [e] Cap où l'on croit qu'étoit le Temple de [d] Jupiter *distributeur des bons vents*, d'où vient que cet endroit s'appelle encore *Joro*, du mot corrompu *Ieron*, qui signifie un *Temple*. Le Château d'Europe est sur un [e] Cap opposé, auprès duquel on voyoit autrefois le Temple de [f] Seraphis dont parle Polybe. De ces Châteaux le canal fait un grand coude, où sont les Golphes de *Saraïa* & de *Tarabié* ; & de ce coude il tire au Sud-est vers le Serrail appellé *Sultan Solyman Kiosc*, à la distance de cinq milles



[a] Βόσπορος Θρᾴκιος. Polyb. & Strab. Βόσπορος τῆς Χαλκηδονίας. Herod. lib. 4.

[b] Sur le mot Χαλκηδών.

[c] Ἀγχοτάτω Ἄκρα.

[d] Jupiter Urius Οὔριος.

[e] Μίλητος Ἄκρα, Dionys. Bizant.

[f] Σαραπιεῖον τῆς Θρᾴκης. Polyb. Hist. lib. 4.

des Châteaux. Après cela par un autre coude en *zig-zag*, le même canal s'approche peu à peu du Sud jusques à la pointe du Serrail, où il finit selon ma pensée. De ce dernier coude aux vieux Châteaux on compte deux milles & demi; & de là au Serrail ou à la pointe de Byzance, six milles. Ainsi suivant ces mesures, tout le canal a seize milles & demi de long, ce qui n'est pas éloigné de la supputation des anciens, lesquels gagnoient du côté de Chalcedoine, où commençoit le canal selon eux, ce qu'ils perdoient entre les Temples de Jupiter & de Serapis, & la colomne de Pompée.

La largeur du canal aux nouveaux Châteaux où étoient ces Temples, est d'un mille & d'un mille & demi, ou deux milles en quelques autres endroits. Le lieu le plus étroit est aux vieux Châteaux; dont celui d'Europe se trouve sur la hauteur où les anciens, au rapport de Polybe, avoient bâti un Temple à Mercure; c'est pour cela qu'il s'appelloit le Cap *Hermée*. Ce Cap se trouvoit à moitié chemin du canal, suivant les anciens, parce que d'un côté ils le faisoient terminer, comme nous venons de dire, entre Chalcedoine & Byzance; & de l'autre au Temple de Jupiter. Cet endroit n'a pas plus de 800. pas de large, & le canal est presque aussi resserré un peu plus bas à *Courichismé* village bâti au pied du Cap, que les anciens ont nommé [a] *Esties*, d'où il s'élargit jusqu'au Serrail d'environ de la longueur d'un mille, ou d'un mille & demi. Ainsi les eaux de la mer Noire entrent avec assez de viteſſe dans le canal des nouveaux Châteaux, & s'étendent en liberté dans les Golphes de *Seraia* & de *Tharabié*. De là sans augmenter de viteſſe, ces eaux tirent vers le Kiosc du Sultan Solyman, d'où elles sont obligées de se réfléchir vers le midi, sans que leur mouvement paroisse augmenté, si ce n'est entre les vieux Châteaux où le lit est le plus étroit.

Dans cet endroit-là, comme le remarque Polybe, outre que le rétrécissement du canal augmente la viteſſe des eaux; elles se réflechissent obliquement du Cap de *Mercure*, sur lequel est le vieux Château d'Europe, contre le Cap de *Candil-bachesi* en Asie, & reviennent en Europe vers *Courichismé* au Cap *des Esties*, d'où elles enfilent la pointe du Serrail. Voilà ce que Polybe en a observé de son temps, c'est à dire du temps de Scipion & de Lœlius avec lesquels il étoit lié d'amitié. Pour moi j'avoue que je n'ai pû remarquer ce mouvement en *zig-zag*, en deçà des Châteaux, quoique j'aye passé quatre ou cinq fois sur ce canal; mais il est certain qu'avec un vent de Nord, la rapidité est si grande entre les deux Châteaux, qu'il n'y a point de bâtiment qui s'y puisse arrêter, & qu'il faut un vent oppoſé au courant pour les faire remonter: cependant la viteſſe des eaux diminuë si sensiblement, que l'on monte & que l'on descend sans peine, lorsque les vents ne sont pas violens.

Indépendamment des vents, il y a des courans fort singuliers dans le canal de la mer Noire; le plus sensible est celui qui en parcourt la longueur depuis l'embouchûre de la mer Noire, jusques à la mer de *Marmara* qui est *la Propontide* des anciens. Avant que ce courant y entre, il heurte en partie contre la pointe du Serrail, comme Polybe, Xiphilin, & après eux Mr. Gilles, l'ont remarqué; car une partie de ces eaux, quoique la moins considérable, passe dans le port de Constantinople ou de l'ancienne Byzance, & suivant le tour du couchant elle vient se rendre vers le fond qu'on appelle les *Eaux douces*. Polybe même & Xiphilin ont crû que ces eaux réfléchies formoient ce fameux Port que les anciens ont admiré sous le nom de la *Corne d'Or* à cause des richesses qu'il apportoit à cette puissante ville. Ce qui passe donc des eaux du canal dans le port de Constantinople, fait un courant qui suit le tour des murailles de la ville; tout le reste se dégorge dans la mer de Marmara entre le Serrail & Chalcedoine.

Mr. le Comte Marsilly a observé, que les deux petites rivières des Eaux douces faisoient un courant dans le port de Constantinople, du Nord-oueſt à l'Est, lequel balayant, pour ainsi dire, les côtes de Galata & de Topana, se continuoit par celle de *Fondoxli* jusques vers *Arnautcui* en remontant le canal du côté des Châteaux, c'est à dire par un cours oppoſé au grand courant: il n'est pas surprenant après cela que les bateaux montent à la faveur de ce petit courant, tandis que les autres descendent en suivant le cours du grand. Il y a apparence que les eaux qui sortent du port heurtant de biais contre le grand courant, se gliſſent vers le Nord: au lieu que ce grand courant les entraîneroit ou les repousseroit si elles se presentoient d'un autre sens. Mr. le Comte Marsilly a aussi remarqué qu'il y avoit un petit courant dans l'enfoncement de la côte de *Scutari*; de sorte que les eaux du grand courant qui frappent contre le Cap de Scutari, se réfléchissent vers le Nord. Suivant les observations de ce sçavant homme, les eaux du grand courant étant parvenuës au Cap *Modabouron*, remontent le long de la côte de Chalcedoine vers le Cap de Scutari, & font une autre espéce de courant.

Tous ces courans n'ont rien de bien extraordinaire. On conçoit aisement qu'un Cap trop avancé doit faire reculer les eaux qui se presentent dans une certaine direction; mais il est difficile

[a] *Lisez.* Polyb. hist. lib. 4.

ſicile de rendre raiſon d'un autre courant caché, que nous appellerons dans la ſuite, *le courant inférieur*, parce qu'il ne s'obſerve que dans le grand canal au deſſous du grand courant, que l'on doit nommer *le courant ſupérieur*, lequel roule ſes eaux depuis les Châteaux juſques dans la mer de Marmara. Il faut donc remarquer que les eaux qui occupent la ſurface de ce canal juſques à une certaine profondeur, coulent des Châteaux au Serrail. Cela eſt inconteſtable, mais il eſt certain auſſi qu'au deſſous de ces eaux il y a une partie de l'eau du même canal, laquelle ſe meut dans un ſens contraire, c'eſt à dire qu'elle remonte vers les Châteaux.

Procope de Ceſarée, qui vivoit dans le VI. ſiécle, aſſûre que les pêcheurs remarquoient que leurs filets au lieu de tomber à plomb dans le fond du canal, étoient entraînez du Nord vers le Sud depuis la ſurface de l'eau juſques à une certaine profondeur, tandis que l'autre partie de ces mêmes filets, qui deſcendoit depuis cette profondeur juſques au fond du canal, ſe courboit dans un ſens oppoſé. Il y a même beaucoup d'apparence que cette obſervation eſt encore plus ancienne, car de tout temps le Boſphore a été fort celebre pour la pêche. Ce canal eſt nommé *Poiſſonneux* dans l'inſcription que Mandrocles fit mettre au bas du tableau où il avoit fait repréſenter le Pont ſur lequel Darius paſſa avec ſon armée lorſqu'il alloit combattre les Scythes. Procope aſſûre que, ſuivant l'obſervation des pêcheurs, les deux courans oppoſez, l'un ſupérieur & l'autre inferieur, ſont très-ſenſibles dans cet endroit du Boſphore qu'on appelle l'*Abime*. Peut-être y a-t-il dans ce lieu-là un gouffre profond formé par un rocher creux comme un cuilleron, dont la partie cave regarde les Châteaux; car ſuivant cette ſuppoſition, les eaux qui ſont vers le fond du canal, heurtant avec violence contre ce rocher, doivent en ſe réfléchiſſant prendre une détermination contraire à celle qu'elles avoient auparavant, c'eſt à dire qu'elles ſont obligées de rebrouſſer vers les Châteaux, & par conſequent de couler dans un ſens oppoſé à celui du courant ſupérieur. Le peu de ſéjour que nous fîmes à Conſtantinople ne nous permit pas d'examiner cette merveille. Mr. Gilles en a parlé comme d'une choſe extraordinaire, & Mr. le Comte Marſilly l'a obſervée avec beaucoup de ſoin; en effet je ne trouve rien de plus digne de remarque. Cet habile Philoſophe n'a pas voulu hazarder ſa penſée ſur l'explication d'un fait auſſi ſingulier; & moi je ne propoſe la mienne que pour exciter les Savans à rechercher la veritable cauſe de ce Phénomene.

Il n'eſt pas facile non-plus de rendre raiſon pourquoi le Boſphore vuide ſi peu d'eau, ſans que la mer Noire qui en reçoit une ſi prodigieuſe quantité, en devienne plus grande. Cette mer qui eſt d'une étenduë ſi conſiderable, outre les *Palus Meotides*, c'eſt à dire une autre mer digne de remarque, reçoit plus de rivieres que la Mediterranée. Tout le monde ſait que les plus grandes eaux de l'Europe tombent dans la mer Noire par le moyen du Danube dans lequel ſe dégorgent les riviéres de Suabe, de Franconie, de Baviére, d'Autriche, de Hongrie, de Moravie, de Carinthie, de Croatie, de Boſnie, de Servie, de Tranſſylvanie, de Valaquie. Celles de la Ruſſie Noire & de la Podolie ſe rendent dans la même mer par le moyen du Nieſter. Celles des parties Meridionales & Orientales de la Pologne, de la Moſcovie Septentrionale & du païs des Coſaques, y entrent par le Nieper ou Boryſthene. Le Tanaïs & le Copa ne paſſent-ils pas dans la mer Noire par le Boſphore Cimmerien? Les riviéres de la Mengrelie, dont le Phaſe eſt la principale, ſe vuident auſſi dans la mer Noire, de même que le Caſalmac, le Sangaris, & les autres fleuves de l'Aſie mineure qui ont leur cours vers le Nord. Neanmoins le Boſphore de Thrace n'eſt comparable à aucune des grandes rivieres dont on vient de parler. Il eſt certain d'ailleurs que la mer Noire ne groſſit pas, quoiqu'en bonne Phyſique un réſervoir augmente quand ſa décharge ne répond pas à la quantité d'eau qu'il reçoit. Il faut donc que la mer Noire ſe vuide & par des canaux ſouterrains, qui traverſent peut-être l'Aſie & l'Europe, & par la dépenſe continuelle de ſes eaux, leſquelles s'abreuvent dans la terre & s'écoulent bien loin des côtes. Cette eſpéce de tranſpiration répond à celle du corps des animaux, laquelle, ſuivant la ſupputation de Sanctorius, eſt beaucoup plus conſidérable que celle qui ſe fait par les évacuations les plus ſenſibles.

Suppoſé que la mer Noire ait été un véritable Lac ſans décharge, formé par le concours de tant de riviéres, il ne pouvoit ſe vuider, ſuivant la conformation des lieux, que par le Boſphore de Thrace; les montagnes qui ſont entre la mer Noire & la mer Caſpienne, s'oppoſoient à ſon ouverture du côté d'Orient. Les eaux des Palus Meotides tombent dans la mer Noire du côté du Nord, bien loin de permettre que celles de la mer Noire s'y dégorgent. Les riviéres d'Aſie repouſſent auſſi la mer Noire, du Sud au Nord. Le Danube les éloigne de ſes embouchures du côté du Couchant. Il n'y avoit donc que ce recoin, qui eſt au Nord-Eſt au deſſus de Conſtantinople, où elles pûſſent creuſer la terre ſans oppoſition, entre le fanal d'Europe & celui d'Aſie. La décharge même ne ſe pouvoit pas faire du côté d'aucun de ces fanaux, à cauſe que les côtes en ſont horriblement eſcarpées: ainſi les eaux de la mer Noire furent

Obli-

obligées de passer dans l'endroit où il n'y avoit que du terrein : c'est dans ce terrein qu'elles commencerent à se creuser un canal en se presentant de front par une colomne qui amollit les terres & les emporta par differentes secousses. Les eaux, suivant cette hypothese, se firent d'abord une ouverture en ligne droite entre les deux rochers où sont les nouveaux Châteaux, & détremperent les terres qui occupoient le premier coude où sont les Golphes de Saraïa & de Tharabié, contraintes de se tenir dans un bassin bordé de rochers fort élevez : mais leur pente naturelle les fit descendre ensuite jusques au Kiosc de Solyman II. & de là changeant de détermination par la rencontre d'autres nouveaux rochers, elles formérent le second coude du canal dont les terres obéirent du côté du Midi.

Cette route avoit été sans doute tracée par l'Auteur de la nature, qui se servit des eaux pour creuser les terres dont elle étoit remplie; car suivant les loix du mouvement qu'il a établies, elles se jettent toûjours du côté qui s'oppose le moins à leur cours. Celles de la mer Noire continuerent donc à charrier les terres qui se trouvoient entre les deux rochers où sont les vieux Châteaux, & par-là elles pousserent leur canal jusques à la pointe du Serrail, dont le fond est une roche vive & inébranlable. Ce bras de mer emporta peut-être tout d'un coup la digue de terre qui restoit entre Constantinople & le Cap de Scutari, d'où il se dégorgea dans la mer de Marmara.

C'est dans ce temps-là, suivant les apparences, qu'arriva cette grande inondation dont parle [a] Diodore de Sicile l'un des plus fidéles Historiens de l'antiquité. Cet Auteur assure que les peuples de [b] Samothrace, Isle considérable située à gauche de l'entrée des Dardanelles, s'aperçurent bien de l'irruption que le Pont-Euxin fit dans la Propontide par l'embouchûre des Isles Cyanées; car le Pont-Euxin que l'on regardoit dans ce temps-là comme un grand Lac, augmenta de telle sorte par la décharge des riviéres qui s'y dégorgeoient, qu'il déborda dans la Propontide & inonda une partie des villes de la côte d'Asie, lesquelles sans doute se trouvoient plus basses que celles d'Europe. Malgré cette situation les eaux monterent jusques sur les plus hautes montagnes de Samothrace, & firent changer de face à tout le pays. Les Insulaires en avoient encore la tradition du temps de nôtre Historien, qui par là nous a conservé une des plus belles observations de l'antiquité; car il est certain que ce changement est arrivé long-temps avant le voyage des Argonautes, & ces Heros n'entreprirent ce voyage que 1263. ans avant Jesus-Christ. Cela étant, ce que nous venons de proposer comme une conjecture de physique, devient une verité historique, & doit nous persuader que le grand écoulement de la Propontide dans la Mediterranée, s'étoit fait long-temps auparavant par la même mécanique.

Il est fort vraisemblable que les eaux de la Propontide, qui n'étoit peut-être anciennement qu'un Lac formé par les eaux du Granique & du Rhyndacus, ayant trouvé plus de facilité à se creuser un canal aux Dardanelles, que de se faire un autre passage, se répandirent dans la Mediterranée, & décharnérent, pour ainsi dire, les rochers à force de laver les terres. Les Isles de la Propontide ne sont autre chose que les restes des rochers que les eaux ne purent dissoudre, de même que celles qui ont tant fait de bruit dans l'antiquité sous le nom des Isles Cyanées d'Europe & d'Asie à l'embouchure de la mer Noire. Il semble que les Isles sont comme autant de cloux attachez au globe de la terre, & dont les montagnes sont, pour ainsi dire, les têtes.

Mais quels changemens les Isles de la mer [c] Egée ne reçûrent-elles pas par le débordement du Pont-Euxin, & sur tout celles qui se trouvent exposées comme en ligne droite ? puisque Samothrace, qui est à côté du canal, en fut tellement inondée que ses habitans ne savoient à quels Dieux se vouer : [d] les pêcheurs quand les eaux furent abaissées tiroient avec leurs filets des chapiteaux de colomnes & d'autres morceaux d'architecture. S'il en faut juger par la violence du coup que les eaux porterent dans la mer de Grece, est-il surprenant que les plus anciens Auteurs Historiens & Poëtes, ayent publié que plusieurs Isles s'étoient abîmées dans l'Archipel, & qu'il s'en étoit formé de nouvelles ? Peut-être que la fameuse *Delos* ne parut que dans ce temps-là, & que les peuples des Isles voisines lui donnerent ce nom qui signifie *Manifeste*. On traite neanmoins la plûpart des anciens Auteurs de réveurs & de conteurs de fables. Combien de colonies ne fallut-il pas établir après ce ravage ? Et que ne saurions-nous pas si les ouvrages de ceux qui avoient décrit tous ces changemens étoient passez jusques à nous, comme ceux de Diodore ? Ce qui nous paroît de plus incroyable dans Pline, ne sont peut-être que les meilleurs morceaux de plusieurs Auteurs qui avoient écrit sur ces matiéres, & dont le reste est perdu.

Je vous demande pardon, MONSEIGNEUR, si je pousse la Philosophie un peu loin. L'exemple d'un savant Ministre à qui nous devons la connoissance de tant de belles choses, m'a dépaysé; mais

a *Biblioth. Hist. lib. 5. pag. 322.*
b Sanmandraki.
c Archipel.
d *Diod. Sic. Biblioth. ibid.*

mais ce n'eſt pas pour le ſuivre en toutes choſes; car tout grand homme de mer qu'il étoit, puiſqu'il commandoit des armées navales, il me ſemble qu'il a pris la formation des mers dans un ſens tout oppoſé au ſens naturel. Il a crû que l'Ocean par ſes ſecouſſes ayant ſeparé des terres d'Afrique la montagne de Calpe, s'étoit répandu dans ce vaſte eſpace où eſt preſentement la Mediterrannée: que cette mer avoit enſuite percé les terres vers le Nord & produit la Propontide ou mer de Marmara, la mer Noire, & les Palus Meotides. Cependant indépendemment de l'obſervation de Diodore de Sicile, s'il eſt permis de conſiderer la formation des choſes peu à peu, n'eſt-il pas plus raiſonnable de regarder les Palus Meotides, la mer Noire, la Propontide, & la mer Mediterranée, comme de grands Lacs formez par tant de riviéres qui s'y déchargent, que de croire que ce ſoient des épanchemens de l'Ocean? Que pouvoient devenir les eaux qui ſe ramaſſoient enſemble jour & nuit dans les mêmes baſſins avant qu'ils euſſent leurs décharges? elles formoient ſans doute des Lacs d'une prodigieuſe étenduë, qui auroient enfin couvert toutes les terres voiſines, s'lls n'avoient forcé leurs digues de la maniere qu'on a dit plus haut.

Il eſt donc certain que les eaux du Nord tombent dans la Mediterranée par le Boſphore Cimmerien, par le Boſphore de Thrace, & par le canal des Dardanelles qui, ſuivant l'idée des anciens, eſt une autre eſpéce de Boſphore, c'eſt à dire un bras de mer qu'un bœuf peut traverſer à la nage. La décharge de la Mediterranée dans l'Ocean eſt au détroit de Gibraltar où heureuſement les eaux trouverent plus de facilité à ſe creuſer un canal, que de ſe répandre ſur les terres d'Afrique. Le Seigneur avoit laiſſé cette ouverture entre le mont-Atlas & celui de Calpe, il ne falloit qu'en déboucher la digue. Peut-être que l'irruption épouvantable qui ſe fit alors dans l'Ocean ſubmergea ou emporta cette fameuſe Iſle Atlantide que [a] Platon décrit au delà des côtes d'Eſpagne, & [b] Diodore de Sicile au delà de celles d'Afrique: Les Iſles Canaries, les Açores, & l'Amerique en ſont peut-être encore des reſtes; & on ne ſera pas ſurpris qu'elles ayent été peuplées par les deſcendans d'Adam & de Noé; ni que leurs peuples ayent eû l'uſage des mêmes armes que les anciens peuples d'Aſie & d'Europe, c'eſt à dire de l'arc & des fléches.

Pline auroit donc mieux fait de s'en tenir au ſentiment de quelques Auteurs qui ne lui étoient pas inconnus, & qui de ſon aveu faiſoient venir les eaux dans l'Ocean du Nord au Midi. Comment juger du cours d'une eau dormante? de la Saone par exemple, ou de la Marche, ſi ce n'eſt par les courans qui paſſent ſous les arches de leurs ponts? or ces courans ſont manifeſtes dans les Boſphores dont il s'agit. Il n'y a qu'une circonſtance qui puiſſe favoriſer le ſentiment de Pline, c'eſt la ſalûre de l'eau de toutes ces mers; il n'eſt pas poſſible de rendre raiſon comment ces grands Lacs dont nous avons parlé, & qui ne ſe ſont formez que par la décharge des riviéres d'eau douce, ſont devenus ſalez. Mais outre la communication de l'Ocean avec la Mediterranée, il eſt certain que les eaux de la mer Noire ſont beaucoup moins ſalées que celles de nos mers; & d'ailleurs les terres qui ſont autour de la mer Noire ſont toutes remplies de ſel foſſile qui ſe diſſout continuellement dans ſes eaux: ce ſel mêlé avec une portion de ſoufre que fournit l'huile des poiſſons qui s'y pourriſſent continuellement, augmente ce degré de ſalûre, & communique ce filet d'amertume ſi ſenſible dans l'eau marine. La mer Caſpienne par la même raiſon eſt auſſi ſalée que les autres mers, quoiqu'elle ne paroiſſe qu'un étang où il ne ſe décharge que des eaux douces.

Avant que de revenir au canal de la mer Noire, il eſt bon de remarquer que la prophetie de Polybe ne s'eſt pas accomplie. Ce bon homme s'étoit imaginé que le Pont-Euxin devoit ſe changer en marais; & même il ne croyoit pas que le temps en fût trop éloigné, parce que, diſoit-il, le limon que les riviéres y charrient devoit former une barre de vaſe capable d'en embarraſſer l'embouchûre, de même que de ſon temps on voyoit une barre conſiderable de vaſe aux bouches du Danube. Heureuſement pour les Turcs, à qui le commerce de la mer Noire procure tant de ſortes de biens, le Boſphore s'eſt conſervé, & peut-être eſt-il devenu plus grand. Quoiqu'il en ſoit, il n'y a pas lieu de craindre qu'il s'y forme de barre; cela n'arrive qu'à l'embouchûre des riviéres, dont les eaux ſont répouſſées vers les terres par les vagues de la mer, & par les marées. Rien ne fait rebrouſſer les eaux de la mer Noire; le Boſphore au contraire eſt un canal de décharge, où les eaux coulant d'elles-mêmes par des endroits étranglez, pour ainſi dire, d'eſpace en eſpace, augmentent la viteſſe & entraînent tout ce qui pourroit s'oppoſer à leur cours. Par rapport aux marées, Strabon a remarqué qu'il n'y en avoit point dans le Boſphore, & Mr. le Comte de Marſilly a obſervé qu'elles n'y étoient pas ſenſibles. Quelque rapide que ſoit ce Boſphore, ſes eaux ne laiſſent pas de ſe géler dans les plus grands Hivers. Zonare aſſûre qu'il y en eut un ſi rude ſous Conſtantin Copronyme, que l'on paſſoit à pied ſur la glace de Conſtantinople à Scutari; la glace ſoûtenoit même



[a] *In Tim. Tom. 3. pag. 24. Edit. Henric. Steph.*

[b] *Biblioth. Hiſt. lib. 5.*

me les charrettes. Ce fut bien autre choſe en 401. ſous l'Empire d'Arcadius, la mer Noire fut glacée durant 20. jours, & quand la glace fut rompuë, on en voyoit paſſer devant Conſtantinople des monceaux effroyables.

Dans la belle ſaiſon, les côtes du Boſphore ſont charmantes, de quelque côté qu'on les conſidere. Les villages & les maiſons de campagne diſperſées parmi les forêts, font des payſages fort agréables, entrecoupez de collines couvertes de taillis. Celles qui viennent fondre dans l'eau, quelque eſcarpées qu'elles ſoient en quelques endroits, font par leur varieté un contraſte qui n'a rien d'affreux. Dans la Lettre où j'ai parlé de Conſtantinople, j'ai fini par la deſcription du Pavillon qu'on appelle *Fanari-Kioſc*. Je vais preſentement décrire toute la côte d'Aſie, depuis le canal de la mer Noire juſques au Fanal qui eſt au delà de ſon embouchûre: enſuite je paſſerai au Fanal d'Europe [a] à la colomne Pompée, pour ſuivre la côte d'Europe de ce même canal, & revenir à Conſtantinople, où nous nous embarquâmes tout de bon pour le voyage de Trebiſonde.

Je ne ſçaurois ſuivre de meilleurs guides ſur ce canal, que deux excellens hommes, dont l'un étoit du pays, & l'autre François. Le Grec s'appelloit Denys, & pour le diſtinguer de tant d'Auteurs qui ont porté le même nom, on l'appelle *Denys de Byzance*. La deſcription qu'il a faite du Boſphore de Thrace eſt exacte juſques au ſcrupule. Holſtenius & Mr. du Cange en avoient promis une édition ſur les Manuſcrits du Vatican, & de la Bibliotheque du Roi; mais ils n'ont pas eû le temps de la donner. Mr. Gilles, qui eſt le François dont je veux parler, a verifié ſur les lieux avec une exactitude admirable la deſcription de Denys, & n'a pas oublié le nom du moindre rocher. J'eſpere, MONSEIGNEUR, que vous ſerez ſatisfait du plan du Boſphore que j'ai eû l'honneur de vous preſenter; il eſt bien orienté, les diſtances y ſont bien marquées, & je ne crois pas qu'il y ait de fautes conſiderables pour la poſition des villages. J'ai crû qu'il étoit néceſſaire d'ajoûter aux anciens noms Grecs, ceux que les Turcs y ont donnez, afin d'illuſtrer ce que Denys & Gilles y ont remarqué dans leur temps. On croit que le premier vivoit ſous Domitien. A l'égard de Mr. Gilles, il étoit du Dioceſe d'Alby, & mourut à Rome en 1555. dans le Palais du Cardinal d'Armagnac, après avoir voyagé en Aſie & en Afrique par ordre de François I. pour amaſſer des manuſcrits & des monumens antiques.

Pour commencer la deſcription du Canal de la mer Noire, il faut reprendre celle de Conſtantinople qui finit à *Fanari-Kioſc* bâti ſur le Cap de Chalcedoine. A l'Eſt de ce Cap eſt un des ports de cette ville, connu par les anciens ſous le nom du Port d'*Europe*, où les enfans de l'Empereur Maurice furent mis à mort par l'ordre de Phocas, qui le dépouilla de l'Empire dans le commencement du VII. ſiécle. Cinq ans après l'Imperatrice Conſtantine veuve de Maurice, & ſes trois filles y eurent la tête tranchée. Il ſemble que ce Port étoit deſtiné pour y faire perir cette malheureuſe famille. L'Empereur Juſtinien l'avoit fait réparer par des ouvrages dignes de ſa magnificence.

Après le Port [a] d'Eutrope, il faut doubler [b] le Cap de *Modabourou*, lequel termine la Preſqu'iſle, ſur l'Iſthme de laquelle la fameuſe ville de Chalcedoine étoit bâtie. Je crois que ce Cap s'appelloit autrefois *Herea*, car Etienne de Byzance le place vis à vis de cette ville, & cite des vers de Demoſthene de Bithynie, qui l'a marqué dans le même endroit. La côte de Calamoti s'étend au delà du Cap, & a pris ſon nom d'une Egliſe de Saint Jean Chryſoſtome bâtie dans un lieu marécageux & plein de [c] roſeaux. L'autre Port de Chalcedoine eſt ſur la même côte à l'échancrure de l'Iſthme qui regarde le couchant, & par conſéquent la ville de Conſtantinople. On y avoit pratiqué avec des dépenſes immenſes des jettées admirables par ordre de l'Empereur Juſtinien, au moyen deſquelles il ne pouvoit entrer qu'un vaiſſeau à la fois; mais il n'en reſte plus que les fondemens. Tout cela marque le mauvais goût de ceux qui avoient choiſi cet endroit pour y bâtir Chalcedoine; puiſqu'on avoit été obligé d'y faire deux Ports artificiels; au lieu que le Port de Byzance eſt naturellement le plus beau Port du monde. Ce mauvais choix fit que l'Oracle d'Apollon, & Megabize Général des troupes de Darius traiterent d'aveugles les Megariens fondateurs de Chalcedoine, que Pline nomme auſſi la ville *des aveugles*.

Le Grand Conſtantin auroit fait le même choix que les Megariens, ſans un prodige bien étonnant, s'il en faut croire Cedren. Quand on commença par ordre de cet Empereur à rebatir Chalcedoine ruinée par les Perſes, on vit des aigles enlever avec leurs ſerres les pierres entre les mains des ouvriers & les tranſporter à Byzance. Ce miracle fut repeté pluſieurs fois, & toute la Cour en fut frapée. Euphratas l'un des principaux Miniſtres de l'Empereur aſſûra ce Prince que le Seigneur vouloit qu'il fît bâtir une Egliſe en l'honneur de la Vierge à Byzance. Il ſemble que Chalcedoine n'avoit été bâtie que pour ſervir

[a] Port d'Irene.
[b] Port de Chalcedoine ou *Calamoti*.
[c] Καλαμῶν, Roſeau.

vir d'embelliſſement à cette ville ; car après que l'Empereur Valens, irrité contre les Chalcedoniens de ce qu'ils avoient ſuivi le parti de Procope, en eut fait raſer les murailles, il en fit porter les materiaux à Conſtantinople, pour être employez à ce bel aqueduc que l'on nomma *l'Aqueduc Valentinien*. Ammian Marcellin aſſûre que les bourgeois de Chalcedoine, parmi les autres outrages qu'ils prétendoient faire à Valens, l'appelloient pendant le ſiége de leur ville, *Beuveur de* a *biere* ; les Empereurs Turcs en ont uſé de même par rapport à Chalcedoine. Solyman II. n'a fait rétablir l'Aqueduc Valentinien & bâtir la Solymanie, que des ruines de cette ville. L'établiſſement des Poſtes paroît plus ancien qu'on ne croit ; voici ce que Procope en dit au ſujet de Chalcedoine. Les Empereurs, dit-il, avoient établi des Poſtes ſur les grands chemins, afin d'être ſervis plus promptement & d'être avertis à temps de tout ce qui ſe paſſoit dans l'Empire. Il n'y avoit pas moins de cinq poſtes par journée, & quelquefois huit ; on entretenoit quarante chevaux dans chaque poſte, & autant de poſtillons, & de palefreniers qu'il étoit néceſſaire. Juſtinien caſſa les poſtes en pluſieurs endroits, & ſur tout celles par où l'on alloit de Chalcedoine à Diacibiza, qui eſt l'ancienne ville de *Lybiſſa* fameuſe par le tombeau d'Annibal, & ſituée dans le golphe de Nicomedie. Le même Auteur, pour donner plus de ridicule à Juſtinien, avance qu'il établit la poſte aux ânes en pluſieurs endroits du Levant.

Chalcedoine n'eſt plus aujourd'hui qu'un méchant village de ſept ou huit cens feux, appellé *Cadiaci*, ou *le Village du Juge* ; mais les Grecs lui ont conſervé ſon ancien nom, lequel n'eſt connu des Chrêtiens que par le Concile œcumenique aſſemblé en 451. dans l'Egliſe de Sainte Euphemie, où les Peres condamnérent Eutyches, qui nioit qu'il y eût deux Natures en Jeſus-Chriſt. Il n'y a pas d'apparence que cette Egliſe fût celle qui ſert aujourd'hui de parroiſſe aux Grecs, car Evagrius nous apprend qu'elle étoit dans les fauxbourgs de cette ville ; & Mr. de Nointel Ambaſſadeur de France à la Porte au rapport de Mr. Spon, aſſûroit que les reſtes de l'Egliſe de Sainte Euphemie étoient à un mille du village, & qu'il y avoit lû une inſcription qui faiſoit mention du Concile. La côte de Chalcedoine eſt fort poiſſonneuſe, & certainement Strabon & Pline avoient été trompez par ceux qui leur avoient fait accroire que les *Pelamides* ou jeunes Tons s'en détournoient, épouvantez par des roches blanches cachées ſous l'eau, leſquelles les obligeoient de gagner la côte de Byzance. Au contraire les Pelamides de Chalcedoine étoient ſi recherchées par les anciens, que Varron, cité par Aulugelle, les mettoit parmi les morceaux les plus délicats ; & l'on ne voit aujourd'hui que filets autour cette ville pour la pêche des jeunes Tons.

De Chalcedoine on monte au Cap de Scutari, appellé anciennement le *Bœuf*, ou *le paſſage du Bœuf* : ce qui prouve qu'il faut prendre cet endroit-là pour le commencement du Boſphore, puiſque ce bœuf ou cette vache prétenduë y traverſa le canal à la nage. Quand Polybe parle de la route qu'il faut tenir pour aller de Chalcedoine à Byzance, il remarque avec raiſon qu'on ne ſçauroit traverſer directement la mer à cauſe du grand courant qui eſt entre ces deux villes ; mais qu'il faut ranger la côte & venir au Promontoire appellé le Bœuf. De même pour déſigner le cours du courant du Boſphore, il avertit que ce courant vient du Cap des Eſties, où eſt aujourd'hui Courouchiſmé, & qu'il paſſe au lieu appellé le Bœuf ou la Vache ; car les Poëtes ont auſſi publié que Io maîtreſſe de Jupiter avoit paſſé ce détroit déguiſée en Vache. Chares Général Athenien battit, auprès de ce Cap, la flote de Philippe de Macedoine qui aſſiégeoit Byzance.

On y enterra Damalis femme de ce Général, laquelle mourut de maladie pendant ce ſiége ; & les Byzantins, pour reconnoître plus autentiquement les ſervices que Chares leur avoit rendus, y dreſſérent encore un autel en l'honneur de ſa femme, & une colomne qui ſoutenoit ſa ſtatuë. Or ce lieu retint le nom de *Damalis*, qui ſignifie *une Vache*. Codin qui rapporte cette hiſtoire, l'a priſe dans Denys de Byzance, où l'on trouve une ancienne inſcription qui en fait mention. Le Serrail de Scutari occupe aujourd'hui le Cap de la Vache ; je crois que ce fut Solyman II. qui le fit bâtir. La fontaine d'Hermagora, dont parle Denys de Byzance, doit ſe trouver dans ſon enceinte.

Il ne faut pas confondre ce Cap avec le marché aux bœufs de Conſtantinople, que les Hiſtoriens ont quelquefois appellé ſimplement le Bœuf, & qui étoit dans la XI. region de la ville. Ce marché avoit pris ſon nom d'un fourneau de bronze, lequel avoit la figure d'un bœuf, comme dit Zonare, & qu'on y avoit apporté des ruines de Troye. Ce fut en ce lieu-là que Phocas, par ordre d'Heraclius, fut brûlé après avoir été décolé & privé des parties qui avoient ſervi à violer les plus illuſtres Dames de Conſtantinople. Zonare remarque auſſi que lors de la grande révolution qui ſe fit dans cette puiſſante ville, quand les Comnenes ſe mirent ſur le Trône & firent renfermer Nicephore Botaniate dans

un

a Sabaïn. *Biere.*

un cloître, leur faction qui n'épargna pas même les choſes les plus ſacrées, continua ſes deſordres juſques à l'endroit appellé le Bœuf. Ce Bœuf, ou ce marché aux Bœufs, a ſervi de theatre à d'illuſtres martyrs. Julien l'Apoſtat, dit Codin, fit brûler pluſieurs Chrêtiens dans ce fourneau de bronze qui avoit la tête d'un Bœuf, & qui étoit dans l'endroit appellé le Bœuf. Le ſaint martyr Antipas y fut conſumé, dit Cedren. On y brûloit auſſi les criminels.

La Tour de *Leander* eſt tout près du Cap de Scutari. L'Empereur Manuel la fit bâtir ſur un écueil d'environ deux cens pas de tour, & en fit conſtruire une autre du côté d'Europe au couvent de ſaint George, pour y tendre une chaîne qui fermât le canal. Mr. Gilles a remarqué qu'il y avoit autrefois un mur dans la mer, lequel occupoit le paſſage qui ſe trouve entre l'écueil où eſt la Tour, & la terre ferme d'Aſie. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'ouvrage du même Empereur; car par ce moyen la chaîne étant tenduë d'une Tour à l'autre, il n'étoit pas poſſible aux vaiſſeaux de remontrer le canal de la mer Noire. Mr. Gilles aſſûre que les Turcs ont démoli ce mur pour en employer les pierres à d'autres bâtimens. Ils nomment cette Tour, *la Tour de la Pucelle*; mais les Francs ne la connoiſſent que ſous le nom de *la Tour de Leandre*, quoique les amours de Hero & de Leandre ſe ſoient paſſées bien loin de là ſur les bords du canal des Dardanelles. Cette Tour eſt quarrée, terminée par un comble pointu, garnie de quelques pieces d'artillerie, enfermée dans une enceinte qui eſt auſſi quarrée: elle eſt preſque ſans défenſe, & n'a pour toute garniſon qu'un concierge qui reçoit les appointemens de ſon gouvernement ſur ce que lui donnent les Janiſſaires ou les marchands de Conſtantinople qui vont s'y divertir en ſecret. On pretend que l'eau douce du puits qui eſt creuſé dans cet écueil ſoit une ſource vive; d'autres aſſûrent que ce n'eſt qu'une citerne dans laquelle ſe vuident les égouts du comble par un tuyau caché dans la muraille.

Quoique ce ne ſoit pas la coûtume des Turcs de rebâtir les villes ruinées, ils ont pourtant relevé Scutari que les Perſans avoient mis en cendre. Il eſt vrai que les Turcs regardent cette place comme un des fauxbourgs de Conſtantinople, ou comme leur premier repoſoir en Aſie; c'eſt d'ailleurs un des principaux rendé-vous des marchands & des caravanes d'Armenie & de Perſe qui viennent trafiquer en Europe. Le Port de Scutari ſervoit autrefois de retraite aux galeres de Chalcedoine; & ce fut à cauſe de ſa ſituation, que les Perſes qui méditoient la conquête de Grece, le choiſirent non ſeulement pour en faire une place d'armes, mais pour y dépoſer l'or & l'argent qu'ils tiroient par tribut des villes d'Aſie. Tant de richeſſes lui firent donner le nom de *Chryſopolis*, ou *Ville d'Or*, ſelon Denys de Byzance, au rapport d'Etienne le Geographe, qui ajoûte pourtant que l'opinion la plus commune étoit, que le nom de *Chryſopolis* vient de Chryſes fils de Chryſeis & d'Agamemnon. Conſtantin Manaſſes marque ſi bien la ſituation de Chryſopolis, qu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit Scutari, quoiqu'il aſſûre auſſi que ceux qui ont pris cette ville pour *Uranopolis*, ne ſe ſont pas trop éloignez de la verité. C'étoit peut-être le nom de la ville avant que les Perſes s'en fuſſent rendus les maîtres; & ce nom qui ſignifie *la ville du Ciel*, ne lui étoit pas moins glorieux que celui de *la ville d'Or*. Quoiqu'il en ſoit, elle étoit deſtinée à ſervir de retraite à des maltotiers; car les Atheniens, par le conſeil d'Alcibiade, y établirent les premiers une eſpece de douane pour faire payer les droits à ceux qui navigeoient ſur la mer Noire. Xenophon aſſûre qu'ils firent murer Chryſopolis; cependant c'étoit bien peu de choſe du temps d'Auguſte, puiſque Strabon ne la traite que de village. Aujourd'hui c'eſt une grande & belle ville, & même la ſeule qui ſoit ſur le Boſphore du côté d'Aſie. Cedren nous apprend qu'en la 19. année de l'Empire du grand Conſtantin, Licinius ſon beaufrere, après avoir été battu pluſieurs fois ſur mer & ſur terre, fut pris priſonnier dans la ville de Chryſopolis, & de là conduit à Theſſalonique, où il eut la tête tranchée.

Le premier village du Boſphore au delà de Scutari, eſt *Coſſourgé*, enſuite *Stavros*, lequel reçeut ce nom d'une croix dorée poſée ſur le haut d'une Egliſe que Conſtantin y fit bâtir. Après Stavros, on découvre le village de *Telengelcui*, qui pourroit bien être le lieu qu'on nommoit autrefois *Chryſoceramos*, ou *Brique dorée*, à cauſe d'une Egliſe couverte de briques de couleur d'or; car ſuivant le dénombrement de Mr. Gilles, qui ſuit Denys de Byzance comme pas à pas, & qui l'a redreſſé dans les endroits les plus obſcurs, *Chryſoceramus* eſt ſitué après Stavros, en montant aux vieux Châteaux d'Aſie. Leunclaw fait mention de Chryſoceramus, & place entre ce village & Stavros le monaſtere *Akimiti*, ou des Religieux qui *veillent la nuit*.

Avant que d'arriver au vieux Château d'Anatolie, on rencontre deux autres villages & l'on paſſe deux ruiſſeaux. Le premier de ces villages ſe nomme *Coulé* ou *Coulé bacheſi*, & l'autre *Caradil-Bacheſi*. Coulébacheſi eſt ſur la pointe que les anciens nommoient le Cap *Cecrium*, & qui s'appelle encore *Cecri*, oppoſé au Cap des Eſties, au bas duquel eſt bâti Courouchiſmé. Candilbacheſi eſt à l'embouchûre du premier ruiſſeau qui

qui se jette dans le golphe de *Napli*; & peut-être que Napli vient de *Nicopolis*, que Pline décrit dans ces quartiers-là. Mr. Gilles appelle ce ruisseau *le ruisseau de Napli*, mais les Turcs lui ont donné le nom de *Ghioc-sou* ou *l'Eau verte*, aussi-bien qu'à l'autre qui est près du Château; ainsi l'on ne hasarde pas trop de dire que Candil-Bachesi est l'ancienne Nicopolis du Bosphore. Etienne de Byzance se contente de dire, que c'est une ville de Bithynie: il seroit à souhaiter que l'on pût découvrir à l'occasion de quelle victoire elle fut ainsi nommée. Le second ruisseau que l'on passe avant que d'arriver au vieux Château d'Asie, ou premier Château d'Anatolie, s'appelle aussi *l'Eau verte*, comme l'on vient de dire; & c'est le plus grand ruisseau qui se jette dans le Bosphore du côté d'Asie. Les anciens le nommoient *Arete*, & quelques Grecs l'appellent encore *Enarete*, mais il est bon de remarquer que tous ces quartiers sont occupez par les Jardins du Grand Seigneur, lesquels non seulement s'étendent depuis les premieres Eaux vertes jusques à celle-ci, mais même jusques à Sultan Solyman Kiosc; & de là suivant la côte ils vont finir à l'embouchûre de la mer Noire. Tout le reste du pays est destiné pour les grandes chasses de l'Empereur, aussi y en a-t-il peu dans le monde qui soit plus propre pour un pareil divertissement.

Il est certain, comme le remarque Leunclaw, que du temps des Empereurs Grecs il y avoit deux Châteaux sur le Bosphore, l'un sur la côte d'Asie, & l'autre sur celle d'Europe, lesquels défendoient le passage du canal dans sa partie la plus étroite. On les laissa tomber en ruine dans la décadence de l'Empire, & même avant ce temps-là on les regardoit plutôt comme des prisons, que comme des citadelles à y mettre des garnisons. En effet Gregoras assûre qu'on les appelloit les Châteaux de *Lethé*, ou *les prisons de l'oubli*, parce qu'on y oublioit entierement les malheureux qu'on y avoit enfermez. Les Turcs ont rétabli ces Châteaux en differens temps, avant même qu'ils fussent les maîtres de Constantinople. Nous ne parlerons présentement que de celui qui est sur la côte d'Asie. On lit dans Leunclauw que l'Empereur Mourat II. qui passa les Dardanelles pour venir combattre son oncle Mustapha dans la Thrace, repassa en Europe par le canal de la mer Noire pour faire la guerre à Uladislas Roi de Hongrie. Ce Sultan qui vouloit se conserver un passage si necessaire, fit bâtir dans l'endroit le plus étroit du canal * le Château neuf sur les ruines du Château des Grecs; & Mahomet II. qui succeda à Mourat, le fit fortifier à sa maniere, dans le dessein de couper à l'Empereur de Constantinople la communication avec le Nord, comme il l'avoit fait du côté du Midi par les Châteaux des Dardanelles. Cependant tous ces Châteaux que les Grecs nommerent *Nouveaux* dans ce temps-là, ont été nommez dans la suite *Vieux Châteaux*, après qu'on en a eû bâti d'autres à l'embouchûre de ces canaux.

Comme le vieux Château d'Asie est situé sur l'endroit le plus étroit du canal, il est hors de doute que ce fut là que Darius, pere de Xerxes, fit dresser un pont pour aller chez les Scythes ou Tartares à qui il avoit déclaré la guerre. La conduite de cet ouvrage fut donnée à Mandrocles habile Ingenieur de Samos. Denys de Byzance nomme cet Ingenieur Androcles, & assûre qu'on avoit taillé un siége dans le rocher pour y faire asseoir Darius lorsque les troupes défiloient sur le pont: il n'est pas dit si ce siége étoit en Europe ou en Asie, & l'on ne sauroit le vérifier, supposé même qu'il fût encore en état, parce que les Turcs ne permettent à personne l'entrée ni les approches de leurs Châteaux. Ils ne savent, ni ne s'embarrassent pas de savoir s'il y a eû des Darius & des Xerxes dans le monde: que sait-on même s'ils ne vont point faire aujourd'hui leurs ordures dans l'endroit qui servoit de thrône au Maître du monde de ce temps-là?

Après que ce Prince eut veû la marche de ses troupes, il fit élever deux grandes pierres carrées, sur l'une desquelles on grava en caracteres Assyriens les noms des nations qui étoient à sa solde; on en fit autant sur l'autre en caracteres Grecs, & c'est beaucoup dire, car Herodote convient que ces troupes étoient composées de tous les peuples de son obéissance. L'armée de terre étoit de sept cens mille hommes, & la flote de six cens vaisseaux: mais cette armée étoit restée dans la Propontide, avec ordre de venir dans le Bosphore pour se rendre à l'embouchûre du Danube, où l'on dressa un autre pont. Mandrocles fut si satisfait des generositez de Darius, qu'il fit répresenter dans un tableau le passage des Perses sur le pont du Bosphore, en presence de leur Prince, qui étoit, dit Herodote, sur un thrône à la maniére des Perses. Ce tableau fut mis dans un Temple de Junon avec une inscription en quatre vers Grecs qu'Herodote nous a conservez. On ne sçait pas si ce fut dans un Temple de Junon bâti sur le Bosphore, ou si Mandrocles envoya le tableau dans celui de Junon de Samos sa patrie. Herodote veut que le Pont de Darius ait été dressé à peu près au milieu de Byzance, & du Temple qui étoit à l'embouchûre du Bosphore. Pline donne 500. pas de largeur à cet endroit là; mais Polybe qui se piquoit d'une grande exactitude, a mieux désigné ce

a. Neocastron.

ce lieu que perſonne, en l'oppoſant au Cap où étoit le Temple de Mercure, dans l'endroit où le canal n'a que cinq ſtades de large. On fera voir dans la ſuite que ce Cap eſt occupé préſentement par le vieux Château d'Europe, vis à vis de celui dont nous parlons, & par conſéquent que le paſſage de Darius ſe fit entre les deux Châteaux, ou un peu au deſſus, pour éviter la violence du courant.

La place de l'ancienne ville de *Ciconium* mentionnée par Denys de Byzance, eſt au delà du Château d'Aſie, & le lieu s'appelle encore *Cormion*, tout près du golphe *Manoli* où l'on pêche d'excellent poiſſon. La côte conduit au village d'*Inghircui*, qui veut dire le *village aux Figues*. On paſſe un ruiſſeau à Inghircui pour entrer dans le golphe *Cartacion* ou *Catangium* de Denys de Byzance. Ce golphe eſt terminé au Nord par le cap *Stridia*, ou le cap *aux Huîtres*, car on y en pêche d'admirables, & les Grecs appellent *Oſtridia* ces ſortes de coquillages. Mr. Gilles nomme ce cap, *le Cap Turc*, parce qu'il eſt vis à vis du Kioſc de Sultan Solyman, dont il n'eſt ſeparé que par un beau ruiſſeau. Ce Kioſc n'a rien d'extraordinaire, ce ſont des pavillons à grands combles écraſez & fort avancez, à la maniére du Levant, où l'on préfere à la magnificence le plaiſir d'être au frais. Les pavillons des Orientaux ſont ouverts de tous côtez, & le milieu en eſt occupé par des jets d'eau. Celui du Sultan eſt à l'entrée d'un beau golphe qui fait le tour du coude du canal, où le Boſphore prend la forme d'un Equerre, quoique dans les Cartes il ſoit repréſenté preſque en ligne droite. C'eſt là le golphe *rond* de Denys de Byzance, ou le golphe du *Sultan* de Mr. Gilles qui y a remarqué du côté du Sud les fondemens du fameux Monaſtere de ces Moines qui paſſoient toutes les nuits en prieres, au lieu que Leunclaw le place entre *Stavros* & *Telengelcui*. Il ne faut pas oublier que le Cap par lequel le golphe *Caſtacium* eſt tourné au Midi, fait deux pointes conſiderables, l'une ferme le golphe du côté du *grand Glari*, l'autre qui eſt au *petit Glari*, forme le golphe de *Place*, dont la figure approche de celle d'une table. Les deux *Glari* ſont peut-être les rochers que Denys de Byzance a nommez *Oxyrrhoon & Poryrhoon*; car les ondes font un bruit conſidérable autour de ces pointes.

En montant du pavillon de Sultan Solyman vers les nouveaux Châteaux, on rencontre *Beicos* ou *Becouſſi* le *village aux Noyers*, c'eſt-pourquoi Leunclaw l'appelle *Megalo Carya*. Le beau ruiſſeau qui vient s'y rendre, & ſon Port avantageux, font ſoupçonner avec raiſon que c'étoit là où Amycus Roi des Bithyniens tenoit ſa Cour. Il n'eſt point d'autre endroit ſur cette côte où l'on puiſſe fixer la demeure d'un Prince ſi redouté, que Valerius Flaccus l'appelle *le Geant*, & Apollonius de Rhode, *l'homme le plus temeraire de ſon temps*: non ſeulement c'étoit un grand lutteur, mais il étoit encore fort adroit à faire le coup de poing, & à s'eſcrimer à ce genre d'exercice qu'on appelloit *le Pugilat*, ce qui faiſoit une grande partie du merite des premiers Heros. Avant l'invention du fer & des armes, dit Donatus, les hommes s'exerçoient à coups de poing, à coups de pied, & ſe mordoient à belles dens. Combien de crocheteurs paſſeroient aujourd'hui pour des Heros, ſi ces ſortes de jeux revenoient à la mode? Amycus étoit d'une taille au deſſus de la riche, *ſemblable*, dit le Poëte, *à celle de ces grands hommes que la terre en colere enfanta pour oppoſer à la puiſſance de Jupiter*. Cependant ce terrible champion trouva ſon maître. Il fit, ſelon ſa coûtume, un inſigne deffi au plus brave des Argonautes qui ſe préſenterent ſur les côtes de ſon Royaume. Pollux frere de Caſtor, & fils de Jupiter & de Leda, Pollux, dis-je, le plus grand lutteur des Grecs, vigoureux comme un jeune Lion, terraſſa ce Coloſſe, quoi qu'à peine ſes joues euſſent déja du poil follet. Ils commencerent d'abord à ſe pouſſer rudement, comme des beliers qui veulent ſe culbuter; après les premieres ſecouſſes, on prit le Ceſte à la main, & l'on entendit des coups *ſemblables à ceux des marteaux dont on ſe ſert pour enfoncer les planches d'un navire*, c'eſt la comparaiſon d'Apollonius; & c'eſt ainſi que dans ces temps-là on entendoit reſonner les machoires & les joues des Athletes; chacun frappoit impitoyablement ſur ſon compagnon, les dens en tremouſſoient & s'en alloient enfin en petits chicots. Quoique bien ſouvent le Ceſte ne fût qu'une courroye de cuir fort ſec & fort endurci, il portoit cependant des coups meurtriers quand on ſavoit les appliquer à propos. Nos Heros fatiguez de ce premier début, après s'eſtre eſſuyez le viſage, en vinrent aux gourmades & aux coups de poing; ils ſe colletérent apparemment, car le fils de Jupiter donna un croc-en-jambe à celui de Neptune, lequel tomba par terre ſi rudement, que les os de l'oreille, quoique les plus durs de la tête, en furent caſſez: ainſi mourut Amycus qui avoit vaincu tant d'étrangers & tant de ſes ſujets. Apollodore & Valerius Flaccus, qui décrivent ſa mort d'une autre maniere, conviennent pourtant qu'il perit par les mains de Pollux.

On accuſoit Amycus de ſurprendre les étrangers, & de les faire tomber dans des embuſcades inévitables; mais les Argonautes avertis de ſes ruſes y mirent bon ordre: non ſeulement ils accompagnerent Pollux dans la forêt qui ſervoit de champ de bataille, mais ils ſe rangerent auprès de

de lui pendant le combat. Il étoit bien honteux à des cousins germains, fils de Dieux & de Deesses, de se traiter si indignement. Pollux étoit fils de Jupiter & de Leda, & Amycus fils de Neptune & de la Nymphe Melie, fille de l'Ocean, c'étoit une Hamadryade qui présidoit parmi les Frênes. Pour le Ceste ce n'étoit pas toûjours une simple courroye de peau de bœuf; il y en avoit aussi à plusieurs courroyes attachées à une massuë au bout desquelles pendoient des balles de plomb.

*Beicos* donc, pour reprendre nôtre sujet, étoit suivant les apparences la Capitale des Etats d'Amycus, & ce qu'on appelloit le Port d'Amycus, & la ville qu'Arrien nomme *Laurus insana*, ou *le Laurier qui renversoit la cervelle des gens*. Cet arbre qui avoit donné le nom à la Place, & qui rendoit fols les Matelots qui en avoient sur leurs bords, étoit peut-être une de ces especes de *Chamærhododendros* qui croissent sur les côtes de la mer Noire, & dont je parlerai dans la suite. La partie de Beicos qui est tout-à-fait sur la côte, s'appelle encore *Amya*, comme si c'étoit un nom corrompu d'*Amycus*; c'est peut-être le lieu de la sepulture de ce Prince, car il est fait mention de son tombeau dans les anciens Auteurs. Quoiqu'il en soit, toute cette côte est si fertile, que chaque village y porte le nom d'un fruit. Le village qui est au dessus de Beicos avant que d'arriver au premier coude du canal, s'appelle *Toca*, c'est-à-dire village *aux Cerises*, situé entre les sinus *Monocolos & Moucapouris*, séparez entre eux par un petit ruisseau & par le Cap Turc, qu'on appelloit *Ætorheeum*.

Un peu en deçà du nouveau Château d'Anatolie, sont les ruines d'un ancien château sur une des éminences qui du côté d'Asie fait le premier coude de l'entrée du Bosphore; le château ruiné subsistoit du temps de Denys de Byzance. Au dessus du Temple de Phryxus, dit cet Auteur, est bâtie une Citadelle bien forte enfermée par une enceinte circulaire que les Gaulois détruisirent, de même que plusieurs autres places d'Asie. Les Empereurs Grecs ont entretenu cette Citadelle jusques à la décadence de leur Empire. Il y a apparence que ce Château avoit été bâti par les Byzantins après la retraite des Gaulois; car Polybe assûre, que ceux de Byzance avoient fait beaucoup de dépense pour fortifier cet endroit là, quelques années avant qu'ils eussent la guerre avec les Rhodiens & le Roi Prusias. Cette Forteresse leur étoit absolument nécessaire, dans le dessein qu'ils avoient de se rendre les maîtres de la navigation du Pont, & de faire payer les droits sur les marchandises qui en venoient. Le Cap fut nommé *Argyronium*, soit à cause des grandes dépenses qu'on avoit faites pour le fortifier, soit qu'on l'eût racheté à beaux deniers comptans du Roi de Bithynie; car il fut porté par les articles de Paix, que Prusias rendroit aux Byzantins les terres, les forteresses, les esclaves, les materiaux & les tuiles du Temple qu'il avoit fait démolir pendant la guerre; en conséquence de quoi on rétablit entierement, à la grande gloire des Rhodiens, la liberté de la navigation du Pont-Euxin. Pour ce qui est des nouveaux Châteaux qui sont au delà de ces ruines, tant en Asie qu'en Europe, il n'y a pas long-temps qu'on les a bâtis par ordre de Mahomet IV. pour arrêter les courses des Cosaques, des Polonois & des Moscovites, qui venoient bien avant dans le Bosphore.

Toutes ces côtes sont couvertes de vieux materiaux, car les anciens avoient une idée si affreuse de la mer Noire, qu'ils n'osoient y entrer sans faire dresser des autels & des temples à tous les Dieux, & à toutes les Déesses de leur connoissance. Tout le détroit de l'embouchûre étoit nommé [a] *Hiera*, c'est à dire *Lieux sacrez*. Outre le Temple que fit bâtir sur la côte d'Asie Phryxus fils d'Athamante & de Nephele qui porta la Toison d'Or en Colchide; les Argonautes qui entreprirent le même voyage pour rapporter ce thresor en Grece, ne manquerent pas d'implorer le secours des Dieux avant que de se hazarder sur une mer si dangereuse. Apollonius le Rhodien, & son Commentateur, qui ont assez bien expliqué les démarches de ces fameux voyageurs, assûrent qu'étans retenus par des vents contraires à l'embouchûre du Pont, ils passerent de la Cour du Roi Phinée, qui étoit en Europe, sur la côte d'Asie, pour y faire élever des autels & des temples aux douze plus fameuses Divinitez de ce temps-là. Suivant Timosthene, cité dans le Commentaire d'Apollonius, c'étoient les compagnons de Phryxus qui avoient dressé les autels des douze Dieux, & les Argonautes n'en avoient élevé qu'un à Neptune. Aristide & Pline font mention du temple de ce Dieu. Herodote, suivant le même Commentaire, prétendoit que les Argonautes avoient sacrifié sur l'autel de Phryxus. Polybe a crû que Jason à son retour de la Colchide, avoit fait bâtir sur la côte d'Asie un Temple consacré aux douze Divinitez, & opposé au Temple de Serapis qui étoit sur la côte d'Europe. Quoique ces sortes de recherches soient assez inutiles aujourd'hui, il n'y a rien pourtant de si agréable, quand on est sur les lieux, que de les faire passer en revue dans son esprit. On pourroit, en cas de besoin, nommer les Divinitez reverées. Suivant le Commentateur d'Apollonius le Rhodien, c'étoient *Jupiter*, *Junon*, *Neptune*, *Ceres*, *Mercure*, *Vulcain*, *Apollon*, *Dia-*

[a] *Iegd.*

*Diane*, *Veſta*, *Mars*, *Venus* & *Minerve*. Jupiter étant le plus puiſſant de la troupe, Jaſon lui fit la cour préferablement aux autres, & tâcha de ſe le rendre favorable : de là vient qu'Arrien, Menippe, Denys de Byzance, & Mela ne font mention que du Temple de Jupiter *diſtributeur des vents favorables* : quoique ceux des autres Divinitez ne fuſſent pas loin, puiſqu'il y avoit autant de temples que d'autels. C'étoit apparemment dans ce Temple de Jupiter qu'on avoit poſé une ſtatuë de Jupiter ſi parfaite, que Ciceron a dit qu'il n'y en avoit que trois ſemblables ſur la terre. Ce fut de la porte de ce Temple, que Darius eut le plaiſir de conſiderer le Pont-Euxin, ou ſuivant l'expreſſion d'Herodote, *la mer la plus digne d'admiration*. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns, que ce Temple fût ſur une des Iſles Cyanées, car la plus grande de toutes à peine peut-elle ſoutenir la colomne de Pompée : Herote dit ſeulement, que du pont que Darius avoit fait jetter ſur le Boſphore, dans le lieu que nous venons de dire plus haut, ce Roi alla vers les Iſles Cyanées pour y contempler la mer dont la veuë étoit merveilleuſe à l'entrée du Temple. Ce Temple devoit donc être au village de *Ioro*, comme ſi l'on vouloit dire *Hieron*, & *Ioro* eſt tout auprès du nouveau Château d'Aſie.

En parcourant la côte au delà de ce Château vers l'embouchûre de la mer Noire, on paſſe par cet endroit que Denys de Byzance appelle *Pantichium*, & d'autres *Mancipium*. Enſuite on découvre le Cap *Coraca*, ou le Cap *des Corbeaux*, lequel forme le commencement du détroit ; c'eſt peut-être le Cap de Bithynie de Ptolomée, auprès duquel il y avoit un Temple de Diane. On ne trouve plus rien ſur la côte d'Aſie, au delà de ce Cap, qui ſoit marqué dans les Auteurs, que le golphe *aux Vignes* ; mais après cela ſe preſente le fameux Cap *de l'Ancre*, ainſi nommé, parce que les Argonautes, ſelon Denys de Byzance, furent obligez de s'y munir d'une ancre de pierre. Minerve apparemment avoit oublié une piece ſi neceſſaire, elle qui avoit pris ſoin de tous les agrets d'*Argos*, c'eſt à dire du plus grand & du meilleur vaiſſeau qu'on eût veu ſur la mer avant ce temps-là. Ce vaiſſeau alloit à la voile & à la rame comme les galiotes, & tous les gens de l'équipage étoient des Heros. Le fanal d'Aſie eſt ſur ce Cap, auprès duquel ſe voyent auſſi ces [a] rochers ſi dangereux chez les anciens, que Phinée exhorta Jaſon de n'y paſſer que par un beau temps, autrement, dit-il, *vôtre Argos ſe briſera, fût-il de fer*. Ces rochers ne ſont que les pointes d'une Iſle ou d'un écueil ſeparé de la terre ferme par un petit détroit, lequel reſte à ſec quand la mer eſt calme, & ſe remplit d'eau à la moindre bourraſque ; alors on ne voit que la pointe la plus élevée de l'écueil, les autres étant cachées ſous l'eau ; c'eſt ce qui rend ce lieu ſi dangereux, ſur tout ſi l'on veut s'obſtiner de paſſer par le détroit, comme il ſemble que Phinée le conſeilloit aux Argonautes. On n'oſoit aller que terre à terre dans ces premiers temps, où la navigation étoit à peine en ſon enfance. Pour nous qui n'étions pas certainement dans un *Argos*, mais dans une felouque à quatre rames, nous affectâmes d'en paſſer bien loin. Les Argonautes riſquerent le coup ; car l'Hiſtoire, ou plutôt la Poëſie, dit que leur vaiſſeau s'accrocha ſi fort ſur ces tochers, qu'il fallut que Minerve deſcendît du ciel pour le pouſſer de la main droite dans l'eau, tandis qu'elle s'appuyoit de la gauche contre les pointes du rocher. Les Argonautes n'étoient-ils pas d'habiles matelots ? Auſſi Apollonius remarque fort judicieuſement, qu'ils ne commencerent à reſpirer à leur aiſe, qu'après que leur épouvante fut diſſipée.

Des Iſles Cyanées d'Aſie, il faut paſſer à celles d'Europe, afin de parcourir avec ordre l'autre côté du Boſphore juſques à Conſtantinople. Ces Iſles donc, de même que celles d'Aſie, ne ſont proprement qu'une Iſle heriſſée, dont les pointes paroiſſent autant de petits écueils ſéparez lorſque la mer eſt fort agitée. Strabon a remarqué, que vers l'embouchûre du Pont-Euxin, il y avoit une petite Iſle de chaque côté, au lieu que les anciens Geographes s'étoient imaginez qu'il y avoit pluſieurs écueils tant du côté d'Europe que de celui d'Aſie, leſquels non ſeulement flottoient ſur l'eau, mais ſe promenoient le long des côtes & ſe heurtoient les uns contre les autres. Tout cela étoit fondé ſur ce qu'on voyoit paroître ou diſparoitre leurs pointes ſuivant que la mer les couvroit dans la tempête, ou les laiſſoit voir dans le calme. On ne publia qu'ils s'étoient fixez, qu'après le voyage de Jaſon, parce qu'apparemment on les reconnut de ſi près, qu'on avoua qu'ils n'étoient pas mobiles : neanmoins comme la plûpart des gens ſont plus agréablement frappez par les fables que par la verité, on eut de la peine à revenir de ce préjugé. On découvre entierement l'écueil qui eſt du côté d'Europe, lorſque la mer eſt retirée, il eſt relevé de cinq pointes, leſquelles paroiſſent autant de rochers ſeparez pendant l'agitation de la mer. Cet écueil n'eſt ſeparé du cap du fanal d'Europe, que par un petit bras de mer qui reſte à ſec dans le beau temps ; & c'eſt ſur la plus haute de ces pointes qu'on voit une colomne à qui on a donné, ſans raiſon, le nom de colomne de Pompée. Il ne paroit par aucun endroit de l'Hiſtoi-

[a] Les pierres Cyanées d'Aſie.

l'Hiſtoire, que Pompée après la défaite de Mithridate, ait fait dreſſer des monumens ſur ces lieux ; d'ailleurs l'inſcription qui ſe lit ſur la baſe de cette colomne, fait mention d'Auguſte. Quand on examine avec ſoin cette baſe & le fuſt, on convient que ces deux pieces n'ont jamais été faites l'une pour l'autre ; il ſemble plûtôt qu'on ait mis la colomne ſur la baſe pour ſervir de guide aux bâtimens qui paſſent ſur ces côtes. La colomne qui eſt d'environ 12. pieds, eſt ornée d'un chapiteau Corinthien, mais elle eſt dans un lieu ſi eſcarpé, qu'on n'y ſçauroit monter qu'en s'appuïant ſur les mains, & la plûpart du temps la baſe eſt couverte de l'eau de la mer. Denys de Byzance aſſûre que les Romains avoient dreſſé un autel à Apollon ſur cet écueil ; & cette baſe en eſt peut-être un reſte, car les feſtons ſont à feuilles de laurier, qui étoit un arbre conſacré à cette divinité. Il ſe peut faire que dans la ſuite on y la mis, par flaterie, une inſcription à la louange d'Auguſte. Je ne ſçai ſi la colomne eſt de marbre ou de pierre du pays, la mer ne nous permit pas de l'aller examiner d'aſſez près, la pierre du pays a dans ſa couleur griſâtre quelque choſe qui tire ſur le bleu plus ou moins foncé, & c'eſt ce qui avoit fait donner le nom d'Iſles ou de pierres Cyanées aux écueils dont on vient de parler.

S'il en faut juger par la route des Argonautes, la Cour de Phinée ce Roi ſi fameux par ſes malheurs & par ſes predictions, étoit à l'entrée du Boſphore ſur la côte d'Europe. Nous liſons dans Apollonius le Rhodien, que les Argonautes après avoir eſſuyé une rude tempête en quittant les terres du Roi Amycus, relâcherent chez Phinée pour le conſulter. La Cour de ce Prince étoit peut-être à *Mauromolo*, où il y a un port commode & un ruiſſeau fort agréable. *Belgrade* petite ville au-deſſus de Mauromolo ne ſeroit-elle point l'ancienne *Salmydeſſe* où Phinée faiſoit ſa réſidence ſuivant Apollodore? On ſçait bien que les anciens placent cette ville au-delà des Iſles Cyanées ; mais comme il n'y a point de port ſur ces côtes, & qu'Apollonius dit préciſement que le débarquement ſe fit au Palais de Phinée, qui étoit ſur le bord de la mer, eſt-ce trop hazarder que de propoſer que Belgrade, qui naturellement eſt un lieu tout-à-fait charmant & veritablement digne du ſéjour d'un grand Prince, ſoit bâti ſur les ruines de Salmydeſſe, dont Mauromolo étoit le port.

Le portrait qu'Apollonius fait de Phinée, & les moyens que ce Prince donna aux Argonautes de paſſer les pierres Cyanées, ſont tout-à-fait ſinguliers. Phinée averti que cette troupe de Heros venoit d'arriver chez lui, ſe leva de ſon lit (car il ſe ſouvenoit que Jupiter avoit ordonné que ces demi-Dieux lui rendiſſent ſervice) & marcha moitié endormi s'appuyant d'une main ſur un bâton, & ſe cramponant de l'autre contre les murailles. Ce bon homme tremboit de langueur & de vieilleſſe ; à peine ſa peau qui étoit collée ſur ſes os pouvoit les empêcher de ſe ſéparer. Dans cet état il parut comme un ſpectre à l'entrée d'un ſalon, où il ne fut pas plûtôt aſſis, qu'il s'endormit ſans pouvoir dire un ſeul mot. Les Argonautes qui ſans doute s'attendoient à toute autre figure, furent ſurpris à la veue de ce ſpectacle ; cependant Phinée qui étoit plus occupé de ſes propres affaires que de celles de ces Heros, reprenant un peu ſes eſprits, *Heros*, dit-il, *qui faites l'honneur de la Grece, car je connois bien qui vous êtes par la ſcience que j'ai de deviner, ne vous retirez pas, je vous en conjure, ſans m'avoir délivré du malheureux état où je ſuis. Y a-t-il rien de plus cruel que de mourir de faim dans l'abondance des vivres? Ces maudites Harpies viennent m'ôter les morceaux de la bouche ; & ſi elles laiſſent quelque choſe ſur mes plats, elles l'infectent d'une puanteur ſi horrible, qu'il n'y a perſonne qui en puiſſe goûter, eût-on le cœur auſſi intalterable que le diamant, mais il eſt porté par l'Oracle, que ces vilains oiſeaux ſeront diſſipez par les fils d'Aquilon.*

*Zetes* & *Calais* qui étoient de la troupe furent touchez du ſort de ce malheureux Prince, & lui promirent tout ſecours. On ne tarda pas de ſervir le ſoupé ; mais dès que Phinée voulut toucher à la viande, les Harpies ſortant de certains nuages, parmi des éclairs affreux, fondirent ſur la table avec un bruit ſurprenant, & devorérent tout ce qu'il y avoit ; après quoi elles s'enfuirent laiſſant une puanteur inſupportable qui fit fremir toute l'Aſſemblée. Les fils d'Aquilon qui ne manquérent pas de les pourſuivre, les auroient bientôt atteintes ; mais Iris deſcendant du ciel, les avertit qu'il falloit bien ſe garder de les tuer ; que c'étoient les chiens du grand Jupiter, & qu'elle juroit par le Fleuve Styx qu'on les enverroit ſi loin, qu'elles n'approcheroient plus de la maiſon de Phinée. Cette bonne nouvelle fut portée au Prince, qui pour s'aſſûrer du fait, ordonna qu'on apportât ce qu'il y avoit de prêt à manger ; & n'entendant plus le bruit de ces vilaines bêtes, il ſe raſſaſia tout à ſon aiſe. Par reconnoiſſance le bon vieillard commença à dogmatiſer, & donna à nos Heros les avis qu'il jugea neceſſaires pour continuer leur route ſans danger. Apollodore raconte ces fables avec d'autres circonſtances, dont un plus ample recit ſeroit trop ennuyeux. Je laiſſe à de plus habiles gens à expliquer l'hiſtoire des Harpies. Que nous importe de



a Phinopolis.

ſçavoir ſi c'étoient des ſauterelles qui infectoient les terres de Phinée, & qui dévoroient ſes moiſſons, comme l'ont penſé Mr. Bochart, & l'Auteur de la Bibliotheque Univerſelle ? ſi les fils d'Aquilon doivent être pris pour les vents du Nord qui chaſſérent ces inſectes ? ſi Phinée fut dépouillé par ſes maîtreſſes qui le réduiſirent à la derniere extremité ? ſi les Argonautes, que toute l'antiquité traite de Heros, n'étoient que des Marchands plus hardis que les autres, qui allérent juſques dans la Colchide acheter des moutons pour en peupler la Grece ? tout cela me paroît fort obſcur. Mais j'admire l'invention du bon homme Phinée qui, n'ayant point de bouſſole non plus que les Argonautes, leur conſeilla, avant que de riſquer le paſſage des Iſles Cyanées, de laiſſer voler une colombe ; *ſi elle paſſe ſaine & ſauve au-deſſus de ces rochers*, leur dit-il, *faites force de rames & de voiles*, & *comptez plus ſur vos bras que ſur les vœux que vous pourriez faire aux Dieux : mais ſi la colombe revient, faites volte-face, & revenez ſur vos pas.* Je ne vois rien de mieux imaginé que cet expedient.

Revenons à la Cour de Phinée, ou plutôt à Mauromolo. C'eſt un beau Monaſtere de Caloyers, qui ne payent pour tout tribut qu'une charge de Ceriſes. On dit qu'un Sultan s'étant égaré à la chaſſe autour de cette maiſon, & ne croyant pas être connu des Religieux, leur demanda la colation. Les Moines qui ſçavoient bien qui il étoit, lui préſenterent du pain & un plat de Ceriſes ; elles furent trouvées ſi bonnes, que le Sultan déchargea les Religieux de la capitation ; & leur ordonna ſeulement de porter tous les ans une charge de Ceriſes au Serrail.

Il n'y a point aujourd'hui d'endroit conſidérable entre Mauromolo & le nouveau Château d'Europe, quoique les anciens n'ayent pas manqué ſans doute de donner des noms fameux à toute cette côte, quelque eſcarpée qu'elle ſoit : mais on ne ſçauroit faire un pas dans le pays où les Grecs ont habité, qu'on n'y découvre encore quelques noms de leur façon.

*Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile*
*Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.*

Quoi de plus conſolant, parmi ceux qu'on appelle *gens d'érudition*, que de ſavoir que le premier recoin qui eſt à droite, en entrant dans le détroit, s'apelloit autrefois *Dios ſacra*, comme qui diroit *les ſacrifices de Jupiter* ? Que le port qui vient enſuite, étoit le Port des *Lyciens* dans les premiers temps, & qu'il fût celui des *Myrléens* dans la ſuite ? Les Lyciens étoient des peuples d'Aſie qui venoient négocier dans le Pont, & qui relâchoient ordinairement dans ce Port. Pour les Myrléens, Denys de Byzance nous apprend que quelques ſeditieux de Myrlée ſe retirérent en cet endroit du Boſphore ; & *Myrlée* étoit cette ville de Bithynie que Nicomede Epiphane fit nommer *Apamée* du nom de ſa mere *Apama*. Le Port des Lyciens eſt ſuivi de deux autres petits ports qui ont autrefois pris leurs noms de quelque autel de Venus ; car *Aphoſiati* paroit un reſte d'*Aphrodiſium* que Denys de Byzance marque dans ce quartier-là ; & comme l'un de ces Ports étoit frequenté par les Marchands d'Epheſe, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le Port des Epheſiens dont le même Auteur a parlé. Mais la plus grande merveille de cet endroit, eſt un filet d'eau dont le ſable paroiſſoit doré dans le temps que l'on travailloit aux mines de cuivre qui ſont ſur cette côte ; cette eau coule tout auprès de la chapelle de Nôtre-Dame *aux Chataigniers* au pied d'une montagne, ſi élevée au deſſus des autres, que l'on découvre de là Conſtantinople, la mer Noire & la Propontide. Le feu qu'on y allumoit autrefois dans un Phare bâti ſur ſa pointe, étoit d'un auſſi grand ſecours aux Pilotes, que ceux des Iſles Cyanées d'Europe, & d'Aſie, mais on en a laiſſé perir la tour. On avoit eû grande raiſon de mettre des fanaux ſur la côte d'Europe, car les anciens Thraces étoient des gens impitoyables. On lit dans Xenophon que ceux qui habitoient le long de la côte de la mer, avoient marqué leurs terres fort exactement par de grandes bornes. Avant cette précaution ils ſe coupoient la gorge tous les jours à l'occaſion des débris des navires qui y échouoient, & dont chacun vouloit s'emparer. Les anciens Thraces vivoient dans ces cavernes affreuſes qui ſont ſur le détroit à gauche, en allant du Château d'Europe vers la colomne de Pompée. Peut-être étoit-ce dans ces roches que les Myrléens avoient établi leur domicile ? On y entend en paſſant des échos ſi furieux, qu'ils imitent quelquefois les coups de canon, ſur tout du côté de Mauromolo.

Pour ce qui eſt du nouveau Château d'Europe, il a été bâti par ordre de Mahomet IV. vis à vis celui d'Aſie ; on voit au delà de ce Château les ruines d'une ancienne Citadelle que les Empereurs Grecs, ou peut-être les Byzantins, avoient fait bâtir pour garder ce paſſage important où ils faiſoient payer les droits aux vaiſſeaux qui paſſoient. Au rapport de Polybe, il y avoit dans cet endroit-là un Temple dedié à Serapis vis-à-vis celui de Jupiter, qui étoit ſur les terres d'Aſie. Le premier de ces Temples a été nommé par Strabon *le Temple des Byzantins*, pour le diſtinguer de celui de Jupiter, qu'il a nommé *le Temple des Chalcedoniens*. Denys de Byzance a donné le nom d'*Amilon* au cap qui eſt à la fin du détroit avant que d'en-

d'entrer dans le golphe de *Saraïa* ; c'eſt le Cap *Tripition* des Grecs. Saraïa eſt un village qui répond au golphe de *Scletrine*, d'où l'on paſſe la riviere de *Boujounderé* ; laquelle arroſe ces belles campagnes que Denys appelle *les beaux champs*. On l'appelle auſſi la riviere *du golphe profond*, parce qu'au delà de Boujounderé, le Boſphore ſe courbe & fait ce grand coude par lequel il ſe tourne vers le Sud-Eſt, formant une eſpece d'équerre avec l'embouchûre de la mer Noire. Ce golphe profond s'appelloit auſſi *Saronique*, à cauſe qu'on avoit poſé ſur ſes bords l'autel de *Saron* Heros de Megare, ou Dieu marin. Selon quelques autres le golphe finit à ce fameux rocher appellé *la pierre de juſtice*, dont on raconte une fable aſſez ridicule, rapportée par Denys de Byzance.

Deux Marchands, dit-il, faiſant voile vers le Pont, mirent en dépôt dans un trou de cette pierre une ſomme d'argent, & convinrent entre eux qu'ils n'y toucheroient point qu'ils n'y fuſſent tous les deux enſemble ; mais l'un d'eux vint quelque temps après tout ſeul pour enlever cet argent. La pierre ne voulut jamais rendre le dépôt, & acquit par là le nom de *pierre équitable*. De loin cette pierre paroît comme une pomme de pin dont la pointe eſt relevée & percée. C'eſt peut-être ce trou qui a donné lieu à la fable du prétendu threſor caché par les Marchands. Les matelots ſont les gens du monde les plus propres à inventer de pareils contes : ſur tout dans le calme où ils ne ſçavent que faire.

La ville de *Tarabié* ou *Tharapia* eſt au deſſous de ce rocher ſur une petite riviere ; à l'embouchûre de laquelle eſt l'écueil *Catargo*, lequel de loin reſſemble à une petite galere. L'embouchûre de cette riviere fait un aſſez bon Port appellé *Pharmacias*, parce qu'on croyoit par tradition que Medée y aiant relâché, avoit fait débarquer la quaiſſe de drogues par le moyen deſquelles elle faiſoit tant de miracles. Vis à vis Tarabié, de l'autre côté de la riviere, eſt la vallée appellée *Linon* où eſt le golphe *Eudios calos* de Denys de Byzance ; mais plus bas deſcendant vers *Tenicui*, eſt le Port du Roi *Pithecus*, dont le même Auteur a fait mention. La côte eſt ſi eſcarpée depuis cet endroit-là juſques au coude qui eſt tourné vers le vieux Château d'Europe, que les anciens avoient pris ces roches pour des Bacchantes, à cauſe du bruit que les vagues y font. Le coude avant que d'arriver à *Tenicui*, étoit autrefois couvert d'une forêt d'Arbours, & s'appelloit *Commarodes*, de *Commaros* qui ſignifie un *Arbouſier*.

Pour *Tenicui*, c'eſt un village placé ſur le coude que le canal fait fait pour aller à Conſtantinople. *Tenicui* eſt un mot Turc, qui par conſéquent n'a point de rapport à aucun ancien nom, non-plus que *Neocorion* qui eſt le nom du même lieu & qui ſignifie en Grec vulgaire *nouveau village*. On trouve *Iſtegna* au delà de *Tenicui* dans le fond d'un petit port : ce pourroit bien être le *Leoſtenion* de Denys & d'Etienne de Byzance, puiſque *le Port aux femmes*, dont nous allons parler, doit être entre le vieux Château d'Europe & le *Leoſtenion*. Or il eſt certain que *le Port aux femmes*, de Denys de Byzance, eſt à l'entrée de la riviere d'*Ornonſderé* ou du *ruiſſeau des Cochons*, qui coule juſtement entre le Château & Iſtegna. L'embouchûre de cette riviere fait le plus beau Port du Boſphore, & ce Port a eû pluſieurs ſortes de noms. Les Grecs le nomment *Sarantacopa* à cauſe de ſon Pont de bois lequel eſt ſoutenu par quarante poutres qui ſervent de piles. Denys de Byzance le nomme le *golphe de Laſthenes*, d'où il paroît qu'il faut lire dans Pline *Laſthenes* non pas *Caſtanes* ; & peut-être même *Leoſthenes* dans Denys, pour s'accommoder à Etienne de Byzance. Quoiqu'il en ſoit, le même Port, eſt le *Port aux femmes* de Denys, & le *Port des vieillards* de Pline : car pour celui que cet Auteur a nommé du même nom, il y a apparence que c'eſt le Port d'*Iſtegna*, puiſqu'il en a fait mention après le Port *des vieillards*. Le Port de *Sarantacopa* s'appelloit auſſi le Port *de Phidalie* femme *de Byzas*, laquelle, ſuivant Etienne de Byzance, s'étant miſe à la tête d'une petite armée de femmes, vainquit dans cet endroit, *Strele* qui vouloit déthroner ſon frere Byzas.

*Balthalimano*, ou le Port *de la hache*, avec un village de même nom, ſont ſituez entre *d'Ornonſderé* & le vieux Château ; mais c'eſt un port ſi peu conſiderable, qu'il n'en eſt pas fait mention dans les Auteurs. Toute la côte juſques au Château, eſt comme taillée à plomb en pluſieurs endroits ; & les flots y font un bruit ſi épouventable, que les Grecs la nomment encore *Phonea*, comme qui diroit *Phonema*, *voix repetée*. La voix agitée par de continuels tourbillons, pour me ſervir de l'expreſſion d'Etienne de Byzance, *y bout de même que l'eau dans un chauderon qui eſt ſur le feu*. C'eſt là que les matelots en remontant le canal, ſont obligez de ſe ſervir de fortes perches pour appuyer de toutes leurs forces contre les rochers, ſans quoi ils échoueroient inévitablement, les rames ne ſuffiſant pas pour empêcher d'être pouſſez par le vent du Sud. Il y a donc beaucoup d'apparence que le Pont de Darius fut jetté plus bas vers le vieux Château d'Europe.

Le vieux Château eſt ſitué à l'endroit le plus étroit du canal ſur un cap oppoſé à celui où eſt le Château d'Aſie. C'eſt ſur ces caps que les Empereurs Grecs avoient fait bâtir autrefois des fortereſſes, comme nous l'avons dit plus haut : mais les Turcs ont encore mieux fortifié ces lieux, dont la ſituation eſt très-avantageuſe.

*Amurat* ou Mourat II. aiant déclaré la guerre à Uladiſlas Roi de Pologne, voulut s'aſſûrer le paſſage du Boſphore; & comme les Châteaux des Grecs tomboient en ruine, il fit démolir le monaſtere de *Soſthenion* dedié à S. Michel, & fondé par le grand Conſtantin. Les matériaux furent employez pour bâtir ce Château; ils étoient excellens, car Juſtinien & Baſile le Macedonien avoient parfaitement bien fait rétablir ce couvent. * Neanmoins Mahomet II. ne trouva pas les fortifications de Murat aſſez bien entenduës, & pour bloquer Conſtantinople de tous côtez, il les fit mettre en l'état où elles ſont à preſent. Ce Château, comme dit Calchondyle, a trois grandes tours, deux ſur le bord du canal, & la troiſiéme ſur la coupe de la colline. Ces tours ſont couvertes de plomb, épaiſſes de trente pieds, & les murailles de leur enceinte qui eſt triangulaire, en ont environ vingt-deux d'épaiſſeur; mais elles ne ſont pas terraſſées. Les embraſures des canons ſont horribles, de même que celles des autres Châteaux du Boſphore & des Dardanelles. Les canons ſont ſans affûts, & il faut beaucoup de temps pour les charger. Mahomet II. fit achever ces fortifications en trois mois; il aſſiegea Conſtantinople au printemps ſuivant, & nomma ce Château *Chaſſeſen*, c'eſt-à-dire, *Coupeur de têtes*. Les Grecs l'appellent *Neocaſtron*, le *Château neuf*, & *Lemocopie* ou *Château du détroit*. Il porte le nom de *Château vieux* depuis que Mahomet IV. a fait bâtir ceux qui ſont à l'entrée de la mer Noire. Mahomet II. qui mit 400. hommes de garniſon dans ſon Château de *Baſceſen*, en donna le gouvernement à Pherus Aga, avec ordre de faire payer les droits à tous les bâtimens, tant Genois & Venitiens, qu'à ceux de Conſtantinople, de Caffa, de Sinope, de Trebiſonde, &c. qui paſſeroient par là. Le Gouverneur interpreta cruellement les ordres de ſon Maître, car Erizzo Capitaine Venitien n'ayant pas voulu baiſſer les voiles, eut le malheur de voir ſon navire couler à fond par l'effet d'un boulet de pierre d'une groſſeur prodigieuſe; & tout ce qu'il pût faire dans ce deſordre fut de ſe jetter à terre avec environ 30. hommes de ſon équipage: mais il fut empalé par ordre du Gouverneur, & l'on coupa la tête aux autres qui furent laiſſez ſur le rivage ſans ſepulture.

Le Château de Mahomet II. eſt bâti ſur le cap *de Mercure* de Polybe; & ce temple du Dieu des voleurs & des marchands étoit bâti, ſuivant cet Auteur, dans l'endroit le plus étroit du Boſphore, à peu près entre Byzance & le Temple de Jupiter *Diſtributeur des vents*; Denys de Byzance appelle ce même Cap *le chien rouge*. C'eſt là que venoit aboutir l'autre tête du Pont ſur lequel Darius fit paſſer ſon armée pour aller combatre les Scythes: la premiere tête de ce grand ouvrage étoit en Aſie dans l'endroit le plus étroit du Boſphore vis à vis l'autre Château. A l'égard de la chaire que l'on creuſa pour y faire aſſeoir le Prince, qui voulut voir défiler ſon armée, elle étoit, ſuivant les apparences, du côté d'Europe, & Denys de Byzance convient que c'étoit le plus beau monument qui reſtât de cette ancienne Hiſtoire; mais ce monument ne s'y voit plus. Les Mahometans ont renverſé entierement les deux côtez du canal pour y bâtir non ſeulement les vieux Châteaux, mais encore ce beau Village qui eſt autour de celui d'Europe, & qui proprement fut nommé *Lemocopie*, quand Mahomet II. ordonna à des gens ramaſſez de tous côtez de s'y retirer.

Le canal s'élargit depuis le Château juſques à *Courouchiſmé*, & fait un grand golphe en maniére d'arcade, ſur le bord de laquelle eſt bâti un Serrail du Grand Seigneur, puis le village de *Bubec. Bacheſi*, & enſuite *Arnautcui*, ou le village *des Albanois* ou *Arnautes*. Ce golphe d'*Arnautcui* eſt déſigné par Denys de Byzance ſous le nom de golphe *de l'Echelle*, parce que dans ce temps-là il y avoit une fameuſe échelle ou machine compoſée de poutres, laquelle étoit d'un grand uſage pour charger & pour décharger les vaiſſeaux, parce que l'on y montoit comme par degrez. Ces ſortes de machines s'appelloient *Chelæ*, par je ne ſçai quelle reſſemblance qu'on y trouvoit avec les pattes des écreviſſes: de *Chelæ* on fit *Scalæ*, de là vient que les Ports les plus frequentez du Levant s'appellent *des Echelles*. Peut-être que le Temple de Diane bâti à Arnautcui, & fort connu par les pêcheurs ſous le nom de *Dictynne*, avoit donné lieu de dreſſer là des Echelles pour s'y débarquer & pour ſe rembarquer plus facilement. Ces machines, qui avoient peu d'élevation, étoient preſque couchées ſur le bord de la mer, & ſervoient à faire paſſer & repaſſer les gens à pied ſec.

Après Arnautcui ſe preſente le fameux Cap *des Eſties*, au pied duquel eſt bâti Courouchiſmé. *Eſties* pourroit bien être un reſte d'*Eſtie*, nom ſous lequel les Grecs ont connu la Deeſſe *Veſta*, à laquelle peut-être on avoit dreſſé quelque Temple dans ce quartier-là. Courouchiſmé s'appelloit autrefois *Aſomaton*, à cauſe d'une Egliſe que Conſtantin y avoit fait bâtir en l'honneur de l'Archange S. Michel. Procope décrit la magnificence de ce Temple, qui fut relevé par Juſtinien; mais il n'en reſte plus aucune trace. Il n'en eſt pas de même de la marche des écreviſſes, leſquels pour n'être pas entraînez par le courant, qui eſt très-violent au deſſus du Cap, ſont obligez de grimper ſur les rochers, & ne viennent reprendre le canal qu'après avoir bien éguiſé

* En 1451. ou 1452.

ſe leurs pattes & gravé, pour ainſi dire, leurs pas ſur les roches.

Du Cap de *Couronchiſmé* à la pointe de *Beſichtachi*, le canal prend le tour d'un demi cercle, ſur le bord duquel ſont ſituez *Ortacui* & *S. Phocas*. *Ortacui* eſt un village ſur le Port que les anciens appelloient *Clidium* & *le vieillard marin*, que quelques-uns prenoient pour Nerée, pour Protée, ou pour quelque Dieu des eaux. Le petit Port de St. Phocas eſt à l'entrée d'une vallée très-fertile, connue par les anciens à l'occaſion d'*Archias* de *Taſſos* qui l'avoit choiſie pour y bâtir une ville; mais, ſuivant Etienne de Byzance, les Chalcedoniens s'y oppoſerent par jalouſie. Au deſſous de S. Phocas eſt un autre Port où les Rhodiens relâchoient quand ils venoient naviger dans le Pont; ce qui lui a conſervé le nom de *Rhodacinon*. Ces Rhodiens étoient ſi puiſſans ſur mer dans ce temps-là, qu'ils obligerent les Byzantins à entretenir la liberté du commerce du Pont-Euxin, c'eſt-à-dire à laiſſer paſſer librement toutes les nations qui voudroient commercer dans la mer Noire, ſans qu'il fût permis d'exiger d'elles aucuns droits.

Il ne reſte plus que *Beſichtachi* ou *Beſichtas* pour aller à *Fondocli*, c'eſt-à-dire au premier des fauxbourgs de Conſtantinople, ſuivant la route que nous avons tenuë. *Beſichtachi* portoit autrefois le nom de *Jaſon* chef des Argonautes. Ce Heros, au rapport d'Etienne de Byzance, relâcha dans ce lieu où il n'y avoit qu'une forêt de Cyprés, & un Temple d'Apollon. Dans la ſuite, ou pour mieux dire pluſieurs ſiecles après, le même endroit prit le nom de *Diplocionion*, de deux colomnes de pierre Thebaïque, leſquelles on voit encore auprès du tombeau de Barberouſſe, qui ſans doute étoit plus grand homme de mer que Jaſon, quoiqu'il fût né de pauvres parens dans l'Iſle de Metelin. Barberouſſe eſt mort Roi d'Alger & Capitan-Pacha en 1547. Solyman II. le nomma *Chairadin*, c'eſt-à-dire, *grand Capitaine*: de *Chairadin* Calcondyle a fait *Charatin*, & Paul Jove *Hariadene*.

Si l'on vouloit ſuivre entierement la deſcription que Denys de Byzance a faite du Boſphore, il faudroit chercher les places de *Pentecontarion*, de *Thermaſtis*, de *Delphinus* & *Charandas*, du *Temple de Ptolemée Philadelphe*, du *Palinormicon*, & de l'*Aiantium*; mais où les trouver? les Grecs & les Turcs ont tout renverſé depuis ce temps-là pour habiter *Fondocli* & *Topana*, où ſe trouve le Cap *Metopon* qui fait front à la pointe de Sérrail.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE XVI.

### *DESCRIPTION DES COTES MERIDIONALES DE LA MER NOIRE, DEPUIS SON EMBOUCHURE JUSQUES A SINOPE.*

MONSEIGNEUR,

Quoiqu'en aient dit les anciens, la mer Noire n'a rien de noir, pour ainſi dire, que le nom; les vents n'y ſouffient pas avec plus de furie, & les orages n'y ſont gueres plus frequens que ſur les autres mers. Il faut pardonner ces exagérations aux Poëtes anciens, & ſur tout au chagrin d'Ovide; en effet le ſable de la mer Noire eſt de même couleur que celui de la mer Blanche, & ſes eaux en ſont auſſi claires; en un mot, ſi les côtes de cette mer, qui paſſe pour ſi dangereuſe, paroiſſent ſombres de loin, ce ſont les bois qui les couvrent, ou le grand éloignement qui les font paroître comme noirâtres. Le ciel y fut ſi beau & ſi ſerein pendant tout nôtre voyage, que nous ne pûmes nous empêcher de donner une eſpece de dementi à Valerius Flaccus fameux Poëte Latin, qui a décrit la route des Argonautes, leſquels paſſoient pour les plus celebres voyageurs de l'antiquité, mais qui ne ſont cependant que de forts petits garçons en comparaiſon des Vincent le Blanc, Tavernier, & une infinité d'autres qui ont veû la plus grande partie de la terre habitée.

Ce Poëte aſſûre que le ciel de la mer Noire eſt toûjours embrouillé, & qu'on n'y voit jamais de temps bien formé. Pour moi je ne diſconviens pas que cette mer ne ſoit ſujette à de grandes tempêtes, & je n'aurois pas de bonnes raiſons pour le nier, car je ne l'ai veue que dans la plus belle ſaiſon de l'année; mais je ſuis perſuadé qu'aujourd'hui dans l'état de perfection où l'on a porté la navigation, on y voyageroit auſſi ſeûrement que dans les autres mers, ſi les vaiſſeaux étoient conduits par de bons Pilotes. Les Grecs & les Turcs ne ſont gueres plus habiles que Tiphys & Nauplius qui conduiſirent Jaſon, Hercule, Theſée, & les autres Heros de Grece, juſques ſur les côtes de la Colchide ou de la Mengrelie. On voit par la route qu'Apollonius de Rhodes leur fait tenir, que toute leur ſcience abou-

aboutiſſoit, ſuivant le conſeil de Phinée cet aveugle Roi de Thrace, à éviter les écueils qui ſe trouvent ſur la côte meridionale de la mer Noire, ſans oſer pourtant ſe mettre au large; c'eſt-à-dire qu'il falloit n'y paſſer que dans le calme. Les Grecs & les Turcs ont preſque les mêmes maximes; ils n'ont pas l'uſage des Cartes maritimes, & ſçachant à peine qu'une des pointes de la bouſſole ſe tourne vers le Nord, ils perdent la tramontane, comme l'on dit, dès qu'ils perdent les terres de veûe. Enfin ceux qui ont le plus d'expérience parmi eux, au lieu de compter par les rumbs des vents, paſſent pour fort habiles lorſqu'ils ſçavent que pour aller à Caffa il faut prendre à main gauche en ſortant du canal de la mer Noire; & que pour aller à Trébiſonde il faut ſe détourner à droite.

A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout-à-fait, leur grand merite eſt de ramer. Caſtor & Pollux, Hercule, Theſée, & les autres demi-Dieux ſe diſtinguerent par cet exercice dans le voyage des Argonautes; peut-être qu'ils étoient plus forts & plus hardis que les Turcs, qui ſouvent aiment mieux s'en retourner d'où ils ſont venus & ſuivre le vent qui ſouffle, que de lutter contre lui. On a beau dire que les vagues de la mer Noire ſont courtes, & par conſequent violentes, il eſt certain qu'elles ſont plus étenduës & moins coupées que celles de la mer Blanche, laquelle eſt partagée par une infinité de canaux qui ſont entre les Iſles. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour ceux qui navigent ſur la mer Noire, c'eſt qu'elle a peu de bons Ports, & que la plûpart de ſes Rades ſont découvertes: mais ces Ports ſeroient inutiles à des Pilotes, qui dans une tempête n'auroient pas l'adreſſe de s'y retirer. Pour aſſûrer la navigation de cette mer, toute autre nation que les Turcs formeroit de bons Pilotes, répareroit les Ports, y bâtiroit des Moles, y établiroit des magazins; mais leur génie n'eſt pas tourné de ce côté-là. Les Genois n'avoient pas manqué de prendre toutes ces précautions lors de la décadence de l'Empire des Grecs, & ſur tout dans le XIII. ſiécle, où ils faiſoient tout le commerce de la mer Noire, après en avoir occupé les meilleures Places. On y reconnoît encore le débris de leurs ouvrages, & ſur tout de ceux qui regardent la marine. Mahomet II. les en chaſſa entierement; & depuis ce temps-là les Turcs, qui ont tout laiſſé ruiner par leur négligence, n'ont jamais voulu permettre aux Francs d'y naviger, quelques avantages qu'on leur ait propoſez pour en obtenir la permiſſion.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homere juſqu'à preſent, & tout ce que les Turcs en penſent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue; tout cela, dis-je, ne nous fit pas balancer un moment à entreprendre ce voyage: mais il faut avouer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions ſur un Caïque, & non pas ſur une Saïque. Les Caïques qui vont ſur cette mer, ſont des felouques à quatre rames qui ſe retirent tous les ſoirs à terre, & qui ne ſe remettent en mer que dans le calme, ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploye une voile quarrée animée par les zephirs, & que l'on baiſſe bien ſagement lorſqu'ils ceſſent de ſouffler. Pour éviter les allarmes que la nuit donne quelquefois ſur l'eau, les Matelots de ce pays-là qui aiment à dormir à leur aiſe, tirent le bâtiment ſur le ſable & dreſſent une eſpece de tente avec la voile; c'eſt la ſeule manœuvre qu'ils entendent bien.

Le départ de *Numan Cuperli* Vizir, ou Pacha à trois queües, qui venoit d'être nommé Viceroi d'Erzeron, nous parut une de ces occaſions favorables que nous ne devions pas laiſſer échaper. C'eſt un Seigneur d'un grand merite, ſçavant dans la langue Arabe, profond dans la connoiſſance de ſa religion, & qui à l'âge de 36. ans a leû toutes les Chroniques de l'Empire. Il eſt fils du Grand Viſir Cuperli qui fut tué ſi glorieuſement à la bataille de Salankemen, dans le temps que la fortune ſembloit ſe déclarer pour les armes Othomanes; ce Numan Cuperli eſt deſtiné pour les plus grands emplois de l'Etat. Sultan Muſtapha, frere de Sultan Achmet à preſent regnant, l'honora de ſon alliance & lui fit épouſer une de ſes filles, mais elle ſe noya à Andrinople dans un des canaux du Serrail, avant que le mariage fût conſommé. De Viceroi d'Erzeron il fut fait Pacha de Cutaye, enſuite on l'a fait Viceroi de Candie, & on ne doute pas qu'il ne ſoit un jour premier Viſir. Il ſemble que l'Empire Othoman ne ſe peut ſoutenir que par la vertu des Cuperlis; celui-ci eſt aimé des peuples, & univerſellement reconnu pour le Seigneur le plus integre & le plus équitable de la Cour.

Nous ne penſâmes donc qu'à ſuivre un auſſi honnête homme. Mr. l'Ambaſſadeur eut la bonté de nous faire preſenter à lui par Mr. le Duc, ſon Medecin ordinaire, qui étoit auſſi celui du Pacha. Il nous fit aſſûrer de ſa protection, en conſidération de l'Empereur de France, dont il ne ceſſoit d'admirer la prévoyance, juſques à envoyer, diſoit-il, des perſonnes capables de découvrir ce que la nature produit dans chaque pays, & pour apprendre ſur les lieux les uſages qu'on en fait par rapport à la ſanté. Au ſurplus le Pacha n'étoit pas fâché d'avoir des Medecins à ſa ſuite, & il m'apprit que ſon pere avoit été fort ſatisfait de l'habileté de Mr. d'Hermange, qu'il avoit eû long-temps auprès de lui, & entre les mains de qui il étoit mort à Salankemen.

Nos

Nos principales converſations pendant le voyage rouloient ſur les interêts des Princes de l'Europe, qu'il connoît parfaitement, & elles ſe terminoient ordinairement par une petite relation de ce que nous avions obſervé de plus curieux. De crainte de ſcandaliſer ſa maiſon, il nous faiſoit demander en ſecret les deſſeins des plantes que nous obſervions ſur la route; je les remettois par ſes ordres à un de ſes freres Cuperli Bey, qui nous les rendoit après que le Pacha les avoit conſiderez ſeul & à loiſir. Cette politique eſt néceſſaire parmi les Turcs, où l'on trouve mauvais que les bons Muſulmans prennent connoiſſance des ſciences cultivées par les Chrétiens, & qu'ils donnent des marques de l'eſtime qu'ils en font. J'eus occaſion de lui donner un morceau de Phoſphore, & de lui expliquer la maniére dont il faut s'en ſervir; mais il ne voulut pas que j'en fiſſe l'experience en ſa preſence. Quelques jours après il convint que les Chrétiens étoient d'habiles gens, & que leur ſagacité étoit auſſi louable, que la fainéantiſe des Orientaux meritoit d'être blâmée. Nous fûmes aſſez heureux pour ne voir mourir perſonne de ſa maiſon entre nos mains. Quoiqu'il eût auprés de lui Mr. de S. Lambert habile Medecin François, il lui ordonna pourtant qu'on nous fît voir tous les malades, ce que je n'acceptai qu'à condition que nous les verrions enſemble. Toute ſa maiſon fut malade ſur la route; nous traitâmes le Maître le premier, ſa femme, ſa mere, ſa fille, & ſes autres Officiers: tout ſe paſſa à nôtre honneur, & les malades s'en trouverent bien.

Nôtre équipage fut bientôt dreſſé, quoique la route dût être fort longue, car dans les plus grands voyages je crois qu'il ne faut abſolument ſe charger que des choſes neceſſaires. Nous achetâmes donc une tente, quatre grands ſacs de cuir pour enfermer nôtre bagage, & des coffres d'ozier couverts de peau, pour conſerver nos plantes, & les papiers qui ſervoient à les ſecher. Les tentes du Levant ſont moins embarraſſantes que celles de ce pays-ci. Elles n'ont qu'un arbre au milieu qui ſe démonte en deux pieces quand on veut plier bagage, mais qui ſoutient, lorſque la tente eſt placée, un pavillon de groſſe toile bien ſerrée ſur laquelle l'eau coule aiſément; le pavillon eſt arrêté dans ſa circonference avec des cordons que l'on accroche à des chevilles de fer fichées en terre; aux deux tiers de la hauteur de ce pavillon ſont attachées des cordes que l'on bande fortement par le moyen d'autres chevilles plus écartées de l'arbre que les premieres; ces cordes tirent le haut du pavillon en dehors, & lui font faire un angle ſaillant en maniére de Manſarde. Nous placions nos trois ſtrapontins de telle maniere, que le chevet ſe trouvoit contre l'arbre, & les pieds à la circonference du pavillon, laquelle d'ailleurs étoit occupée par nos ſacs & par nos coffres. Un quart d'heure ſuffit pour dreſſer un pareil appartement, & l'on y trouve toutes ſes commoditez. A l'égard de la batterie de cuiſine, elle conſiſtoit en ſix aſſiettes, deux grandes jattes, deux marmites, deux taſſes, le tout de cuivre blanchi; deux bouteilles de cuir pour porter de l'eau, un fanal & quelques cuilliers de bois à long manche; car on n'en trouve pas d'autres en Turquie, où ordinairement les gens les plus aiſez ne ſont pas mieux en vaiſſelle que nous l'étions.

Nos capots de Marſeille nous furent d'un ſecours merveilleux; ils étoient d'un gros drap de Capucin, doublez d'une étoffe d'égale réſiſtance pour la fatigue. Un capot eſt un meuble incomparable pour un voyageur, & ſert en cas de beſoin de lit & de tente. Nous nous étions fournis dans l'Archipel de linge pour la table, & pour nôtre uſage, ſur tout de calçons de toile de coton, qui tiennent lieu de draps de lit dans ces ſortes de routes; nous pouvons nous vanter d'en avoir fait venir la mode parmi les Armeniens de nos caravanes. Il fallut quitter l'habit François à Conſtantinople, pour prendre le Dolyman & la veſte; mais comme cet habit nous parut fort embarraſſant pour travailler à nos recherches, nous fimes faire auſſi un habit à l'Armenienne pour aller à cheval, & des botines de marroquin pour courir dans la campagne; l'habit à la Turque étoit deſtiné pour les viſites de céremonie & de bienſéance, & l'autre étoit pour la fatigue.

Nos amis de Conſtantinople nous indiquérent un homme admirable qui ſavoit toute ſorte de métiers, & qui nous ſervoit d'Intendant, de valet de chambre, de cuiſinier, d'interprête, & de maître ſi je l'oſe dire; car le plus ſouvent il en falloit paſſer par tout ce qu'il vouloit. Cet habile homme étoit un Grec, fort comme un Turc, & qui avoit couru par tout le pays; il faiſoit la cuiſine à la Turque & à la Françoiſe. Outre le Grec vulgaire, il parloit Turc, Arabe, Italien, Ruſſiote & Provençal qui eſt ma langue naturelle. Nous nous trouvâmes ſi bien de *Janachi*, c'étoit ainſi qu'il s'appelloit, que nous n'en primes pas d'autre juſques en Armenie; Pourquoi dépenſer l'argent du Roi mal à propos? D'ailleurs il faut faire le moins de fracas qu'il eſt poſſible dans les pays étrangers lorſqu'on n'y eſt envoyé que pour faire des obſervations. *Janachi* avoit encore une excellente qualité pour un voyageur; il étoit poltron en homme de bon ſens, car qui eſt-ce qui s'aviſe de courir le monde pour ſe battre, à moins

que

que d'être du caractere de Don Guichot? Tout conſideré, on va bien loin avec un peu de poltronerie & beaucoup de ſobrieté. Notre officier poſſedoit la premiere de ces qualitez au ſublime degré; mais comme il ne connoiſſoit gueres la ſeconde, quelque robuſte qu'il fût, il ne pouvoit pas reſiſter à la violence du vin, & s'aſſoupiſſoit de temps en temps: nous devons cependant lui rendre juſtice, il ſavoit ſi bien prendre ſon temps, que cette liqueur ne faiſoit ſon effet que lorſqu'il étoit à cheval; il dormoit alors tranquillement, & nos affaires n'en étoient point dérangées.

Mr. l'Ambaſſadeur eut la bonté de nous faire expedier gratuitement un Commandement de la Porte, c'eſt-à-dire, qu'il en voulut payer tous les droits à votre conſidération, MONSEIGNEUR, & nous ſçavons bien que nous vous ſommes redevables de toutes les honnêtetez dont il nous combla. Voici la teneur de ce Paſſeport que j'ai traduit à la Lettre, pour faire voir la formule dont ſe ſervent les Turcs en pareille occaſion.

## COMMANDEMENT

*Addreſſé aux Pachas, Beglier-Beys, Sangiac-Beys, Cadis & autres Commandans qui ſe trouvent ſur le chemin de Conſtantinople à Trebiſonde, Erzeron, Alep, Damas, &c. tant par Mer que par Terre.*

*VOUS ſçaurez à l'arrivée de ce ſublime Commandement, que l'exemplaire des grands de la Religion du Meſſie,* Mr. de Ferriol *Ambaſſadeur de l'Empereur de France réſidant à ma ſuprême Porte (que ſa fin ſoit heureuſe) a envoié une requête à mon Camp Imperial, par laquelle m'ayant fait ſçavoir qu'un des Docteurs de France nommé* Tournefort, *particuliérement experimenté dans la connoiſſance des Plantes, eſt parti de France avec quatre perſonnes pour chercher des plantes qui ne ſe trouvent point dans leur Royaume; & ayant demandé mon Commandement, pour que dans les endroits de ſon paſſage, ſoit par Mer ou par Terre, on n'y mette aucun empêchement, & qu'il n'y ſoit fait aucun dommage à ſes hardes & à ſon équipage, ne s'employant qu'aux choſes de ſon Art, ne ſe mêlant point des affaires de nos ſujets tributaires, ne ſortant point des bornes de ſon état, & ſe comportant comme il le doit; ce mien Commandement a été donné, pour cette fois ſeulement, pour qu'il ne ſoit miſe aucune oppoſition à ſon paſſage; & j'ordonne qu'arrivant avec ce noble Commandement, vous vous comportiez conformément aux ordres qu'il contient à ce ſujet, & que ledit Docteur avec les quatre peaſonnes de ſa ſuite ſeulement, ne ſe mêlant point des affaires de nos ſujets tributaires, & reſtant dans les bornes de ſon devoir, dans quelque endroit de nôtre juriſdiction qu'il arrive, pour cette fois ſeulement, vous ne mettiez aucune oppoſition à ſon paſſage, & qu'il ne ſoit fait aucune peine aux perſonnes de ſa ſuite, ni à ſon équipage, & ne faiſant rien de vôtre part qui ſoit oppoſé aux Conſtitutions Imperiales, vous lui faſſiez donner pour ſon argent, au prix courant, les choſes dont il aura beſoin, par ceux qui les vendent, & que vous executiez tout ce que contient mon noble Commandement, lorſqu'il vous ſera preſenté. Sachez-le ainſi, & après en avoir fait la lecture, remettez-le entre les mains de celui qui en eſt le porteur, & ajoûtez foi au noble ſigne dont il eſt marqué. Ecrit au commencement de la Lune Zilcadeh de l'Egire mil cent-douze. Ordonné dans la plaine de Daout Pacha.*

Nous prîmes congé de Mr. l'Ambaſſadeur le 13. Avril, & couchâmes le même jour à *Ortacui* ſur le canal de la mer Noire dans le Serrail de Mahemet-Bey, Page du Grand Seigneur. Mahemet en avoit laiſſé l'uſage à Mr. Chabert Apoticaire de Provence établi depuis long-temps à Conſtantinople, où il étoit fort employé dans ſa profeſſion: ce pauvre homme quelque temps après nôtre départ eut le ſort de la plûpart des gens qui vont chercher fortune dans cette puiſſante Ville, c'eſt-à-dire, qu'il y mourut de la peſte dont il fut frappé & emporté dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Son fils qui étoit Apoticaire du Pacha, & qui nous fut d'un grand ſecours pendant la route, à cauſe de l'intelligence qu'il a des langues du pays, vint avec nous attendre ce Seigneur dans la maiſon du Bey, laquelle paſſe pour une des plus belles du canal.

Le lendemain nous en reconnûmes les environs; ce ſont de petites collines fort agréables par leur verdure, mais elles ne produiſent que des plantes communes. A l'égard du Serrail, il n'a pas beaucoup d'apparence, non plus que les autres maiſons du Levant, quoique les appartemens en ſoient beaux, & qu'on y ait fait beaucoup de dépenſe. Tous les plafonds ſont peints, hiſtoriez & dorez dans le goût de Turquie, c'eſt-à-dire, avec des ornemens ſi petits & ſi meſquins, quoique riches, qu'ils ſeroient plus propres pour des ouvrages de broderie que pour des ſales. Ces ſales ſont boiſées aſſez proprement, & l'on y voit par tout, au lieu de tableaux, des ſentences Arabes tirées de l'Alcoran. Mais quelque ſoin qu'on ait apporté pour la décoration de ces lieux, les planchers en ſont trop bas, & c'eſt là le défaut ordinaire des bâtimens

ments du Levant, où l'on ne garde point de proportion. Ce défaut paroit en dehors, car les combles ſont ſi bas, qu'on diroit qu'ils écraſent les maiſons; en effet ils leur dérobent la moitié du jour. Quoique les chambres ayent double rang de fenêtres, elles n'en ſont pas mieux éclairées: ces fenêtres ſont ordinairement quarrées, ſurmontées chacune par une autre fenêtre plus petite qui eſt cintrée. C'eſt principalement par les bains qu'on diſtingue les maiſons des grands Seigneurs, de celles du commun. Quoique les Turcs ne bâtiſſent les bains que pour la commodité, ils ne laiſſent pas de les accompagner de quelques ornemens; ceux de la maiſon du Bey ſont pavez & incruſtez de marbre, on y tempere l'eau par le moyen d'un tuyau de plomb qui en verſe de la chaude autant qu'on veut, les galeries & les coridors qui ſont de bois peint, regnent autour de la maiſon: il n'y a que l'eſcalier qui la deshonnore, mais on n'en ſçait pas faire de plus beaux en Turquie, où les Architectes placent, pour tout eſcalier, une eſpece d'échelle de bois couverte d'un appentis; c'eſt encore pis chez les Grecs; où cette échelle eſt expoſée à la pluye & au ſoleil. La cour de la maiſon dont je parle ſeroit aſſez belle, ſi elle n'étoit pas rétreſſie par un baſſin qui ſert (pour ainſi dire) de remiſes aux caïques, car ces caïques ſur le canal de la Mer Noire tiennent lieu de carroſſes, de charrettes & de fourgons: on s'en ſert à toute ſorte d'uſages, dont la pêche n'eſt pas un des moins utiles. De la cour on paſſe dans les jardins, qui ſeroient fort beaux, s'ils n'étoient trop reſſerrez par les collines qui les environnent; mais le parc eſt bien planté & d'une étenduë conſidérable. Voilà le modele d'une maiſon de campagne de Turquie; quoiqu'elles ne ſoient pas comparables à celles des environs de Paris, elles ne laiſſent pas d'avoir des beautez & une certaine magnificence. Nous ne nous ennuyâmes pas dans celle de Mahemet Bey.

Le Pacha parut enfin ſur le canal le 26. Avril avec huit gros caïques ou felouques, ſur leſquelles on avoit mis une partie de ſa maiſon, le reſte avoit pris les devants ſur les ſaïques, & l'alloit attendre à Trebiſonde. La felouque où étoient les Dames étoit ſi couverte & ſi garnie de jalouſies de bois, faites en maniére de raiſeaux, qu'elles avoient de la peine à y reſpirer. Le Pacha n'avoit que ſa mere, ſa femme, une de ſes filles, ſix eſclaves de même ſexe pour les ſervir, & quelques eunuques. Nôtre felouque étoit le neuviéme bâtiment de cette petite flote, & en formoit l'arriere-garde. Soit que les Turcs n'aiment pas trop à ſe mêler avec les Chrétiens, ou que l'on crût que ce ſeroit manquer de reſpect pour le Pacha ſi nous nous rangions ſur la même ligne que les caïques de ſa maiſon, ſon Intendant avoit ordonné qu'on laiſſeroit une certaine diſtance entre nôtre felouque & les autres. J'eûs beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'avoient garde de s'approcher, ni de débarquer avant les autres. Quoique nous euſſions fretté notre bâtiment au même prix que ceux du Pacha, c'eſt-à-dire, à 400. livres pour le voyage de Conſtantinople à Trebiſonde, nous n'avions pourtant que quatre matelots & un timonier, au lieu qu'il y avoit des matelots de relais ſur les autres: mais il n'eſt pas ſurprenant que les gens du pays, & ſur tout les grands Seigneurs, ſoient mieux ſervis que les étrangers. Je voulus un jour trouver à redire de ce qu'on avoit renvoié ſur nôtre felouque quelques moutons qui embarraſſoient la cuiſine du Pacha; mais je pris le parti de me taire quand j'entendis qu'on commençoit à nous traitter de chiens & d'infideles: ainſi pour faire nôtre voyage en paix, il fallut nous accoûtumer aux maniéres Turques.

Nous nous rangeâmes donc à la queuë de la flotte, après avoir embraſſé nos amis qui étoient venus nous dire adieu à Ortacui, & nous paſſâmes les premiers Châteaux à force de rames, car il ne faiſoit point de vent. Nous arrivâmes aux derniers Châteaux avec le même calme, & nous eûmes le plaiſir d'entrer dans la Mer Noire avec la plus grande tranquillité du monde. Quoique cette mer nous parût ce jour-là auſſi pacifique que celle d'Amerique, le cœur ne laiſſa pas de nous palpiter un peu à la vuë de cette immenſe quantité d'eau. Nous relachâmes vers *le Quindi*, c'eſt-à-dire ſur les quatre heures, à l'entrée de la riviere de Riva, à 18. milles d'Ortacui. On campa le long de l'eau dans des prairies aſſez marécageuſes; & comme nous étions un peu inſtruits des maniéres du pays, nous fîmes dreſſer nôtre tente aſſez loin de celles des Muſulmans, pour leur marquer nôtre reſpect, & pour leur laiſſer toute la liberté qu'ils pouvoient ſouhaiter, par rapport à leurs ablutions. On planta pour cela de petits cabinets de toile, où une perſonne avoit autant de place qu'il lui en falloit pour ſe laver à ſon aiſe. La tente du Pacha étoit ſur la pelouſe & ſur la croupe d'une petite colline dans des bois éclaircis; l'appartement des Dames n'en étoit pas loin, il étoit compoſé de deux pavillons entourez de foſſez, autour deſquels elles ſe promenoient ſans être veûes, à la faveur d'une grande enceinte de chaſſis de toile peinte en vert & en gris. Le Pacha & ſon frere le Bey y paſſoient la nuit & une partie du jour. La garde des Dames étoit confiée à des eunuques noirs comme j'ai dit, dont les viſages me déplaiſoient extrémement, car ils faiſoient des grimaces

horribles, & roulloient les yeux d'une maniére affreuſe quand j'entrois, & quand je ſortois de l'enceinte où l'on portoit la fille du Pacha qui étoit tourmentée d'une cruelle toux.

*Riva* que je viens d'appeller une riviere, n'eſt pourtant qu'un ruiſſeau large à peu près comme celui des Gobelins, tout bourbeux, & dont l'embouchûre peut à peine ſervir de retraite à des bateaux; cependant les anciens en ont fait ſonner le nom bien haut, ſous celui de *Rhebas*. Denys le Geographe, qui a fait trois vers en ſa faveur, l'appelle une aimable riviere; Apollonius le Rhodien au contraire en parle comme d'un torrent rapide. Il n'eſt pourtant ni aimable ni rapide aujourd'hui, & ſuivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Ses ſources ſont vers le Boſphore, du côte de Sultan Solyman Kioſc, dans un pays aſſez plat d'où il coule dans des prairies marécageuſes parmi des roſeaux. Il n'eſt pas ſurprenant que Phinée eût donné une idée ſi affreuſe de ce ruiſſeau aux Argonautes, lui qui regardoit les Iſles Cyanées comme les écueils les plus dangereux de la mer: Arrien compta 11. milles & 250. pas depuis le Temple de Jupiter juſqu'à la riviere Rhebas; c'eſt-à-dire depuis le nouveau Château d'Aſie juſqu'à Riva: cet Auteur eſt d'une exactitude admirable, & perſonne n'a ſi bien que lui connu la Mer Noire, dont il a décrit toutes les côtes après les avoir reconnuës en qualité de Général de l'Empereur Adrien, à qui il en dédia la deſcription ſous le nom du *Periple du Pont-Euxin*.

Je ne ſçai pas comment on faiſoit du tems de cet Empereur pour faire débarquer les femmes: mais je ſçai bien qu'à preſent chez les Turcs on fait retirer tout le monde fort bruſquement lors qu'elles veulent mettre pied à terre; les matelots mêmes ſe cachent après avoir ajuſté des planches qui leur ſervent de paſſage; & s'il ſe trouve des endroits où les caïques ne puiſſent pas avancer juſques au ſable, on enveloppe les Dames, ou pour mieux dire on les emballe dans cinq ou ſix couvertures, & les matelots les chargent ſur leur col comme des ballots de marchandiſes. Quand on les a miſes à terre, les eſclaves les debalent, & les eunuques ne ceſſent de crier & de menacer, à quelque diſtance que l'on ſoit d'eux, fuſt-ce à plus d'un mille. Les valets de pied du Pacha fuyoient pour lors dans les bois, & bien loin de ſervir ces Dames, ils les auroient laiſſé noyer plûtôt que de tourner la tête de leur côté.

De peur que nous n'ignoraſſions cette louable coûtume, le Lieutenant du Pacha nous en inſtruiſit dès la premiere viſite. *Comme vous venez de bien loin, j'ai à vous avertir*, me dit-il, *de certaines choſes qu'il faut abſolument ſçavoir parmi nous. De vous éloigner toûjours du quartier des femmes autant que vous le pourrez; de n'aller pas vous promener ſur des hauteurs d'où l'on puiſſe découvrir leurs tentes; de ne faire aucun dégât dans les terres ſemées, en cherchant des plantes; & ſur tout de ne point donner de vin aux gens du Pacha.* Nous le remerciâmes très-humblement de ſes bontez. Pour les Dames nous n'y penſions pas certainement, l'amour des plantes nous occupoit entiérement. A l'égard du vin, les valets de pied du Pacha venoient la nuit avec tant d'empreſſement que nous ne pouvions pas quelquefois leur en refuſer, ce qui fit que je priai l'Intendant de leur deffendre abſolument d'avoir commerce avec nous.

Cet Intendant nous parut fort honnête & aimé dans la maiſon de ſon Maître, quoiqu'il ne fût pas de ſon choix, car le Grand Viſir pour voir juſques dans le fond de l'ame des Pachas, & pour être informé de tout ce qui ſe paſſe chez eux, leur donne ordinairement ces ſortes d'Officiers. Celui dont nous parlons nous aſſûra qu'on ſe retireroit tous les ſoirs vers le Quindi, quelque temps qu'il fît: Que le Pacha prendroit quelques jours de repos ſur ſa route: Qu'on nous donneroit des gens de ſa maiſon, quand nous le ſouhaiterions, pour nous accompagner dans nos promenades. En un mot qu'il favoriſeroit nos recherches autant qu'il le pourroit. Il nous preſenta le bras pour lui toucher le pouls, & fit apporter enſuite le caffé & le tabac. Nous lui offrimes réciproquement ce qui dépendoit de nôtre miniſtere; il en fût quitte pour deux ſaignées & pour une purgation pendant toute la route.

Nous ſentimes bien-tôt la difference qu'il y avoit entre la Mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fuſſions au 17. Avril, il ne ceſſoit pas de pleuvoir, au lieu que dans l'Archipel il ne pleut gueres paſſé le mois de Mars. Il fallut donc nous iſoler par un foſſé qui vuidoit les eaux dont nôtre tente étoit environnée; d'ailleurs le vent du Nord qui commençoit à ſouffler n'échauffoit pas nôtre logement, & la pluye continuoit par groſſes ondées: néanmoins nous ne laiſſions pas de courir avec plaiſir, tantôt ſur les côtes, tantôt dans les terres, & ſur tout le long du ruiſſeau, qui devenoit ſi marécageux, qu'il falloit à tous momens revenir ſur nos pas, de crainte de nous engager dans des lieux impénetrables: nous fumes enfin contraints de nous tenir ſur les hauteurs; mais nous les épuiſâmes en cinq ou ſix jours. C'eſt alors que le vent du Nord & la pluye commencerent à nous chagriner. On jugea à propos d'entrer plus avant dans la riviere, bien loin de ſe mettre en mer, & nous fumes épouvantez de voir qu'on ne penſoit qu'à faire des proviſions. Les gens du Pacha nous offrirent fort honnêtement de la viande; mais nous en en-

Tom. 2. pag. 83.

*mtica Citrei foliis.*

*Blattaria Orientalis, Bugulæ folio, flore maximo, virescente, lituris luteis in semicirculum Striato.*

envoiâmes chercher, comme les autres, à deux journées du camp. Rien n'adoucit plus nos peines, que deux Plantes admirables, dont voici la description.

*Thymelæa Pontica, Citrei foliis.* Coroll Inſt. rei Herb. 41. Sa racine qui a demi pied de long, eſt groſſe au collet comme le petit doigt, ligneuſe, dure, diviſée en quelques fibres, couverte d'une écorce couleur de citron. Cette racine produit une tige d'environ deux pieds de haut, branchuë quelquefois dès ſa naiſſance, épaiſſe d'environ trois lignes, ferme, mais ſi pliante qu'on ne ſçauroit la caſſer, revetûë d'une écorce griſe, accompagnée vers le haut de feuilles diſpoſées ſans ordre, ſemblables par leur figure & par leur conſiſtance, à celles du citronier; les plus grandes ont environ quatre pouces de long ſur deux pouces de large, pointuës par les deux bouts, liſſes, vert-gai & luiſant, relevées, au-deſſous, d'une côte aſſez groſſe, laquelle diſtribuë des vaiſſeaux juſques vers le bords. De l'extremité des tiges & des branches, pouſſent ſur la fin d'Avril de jeunes jets terminez par de nouvelles feuilles, parmi leſquelles naiſſent les fleurs attachées ordinairement deux à deux ſur une queue longue de neuf ou dix lignes. Chaque fleur eſt un tuyau jaune verdâtre, tirant ſur le citron, gros d'une ligne ſur plus de demi pouce de long, diviſé en quatre parties oppoſées en croix, longues de près de cinq lignes ſur une ligne de large, un peu pliées en goutiere, & qui vont en diminuant juſques à la pointe. Quatre étamines fort courtes ſe trouvent à l'entrée du tuyau, chargées de ſommets blanchâtres & déliez, ſurmontées de quatre autres étamines de pareille forme. Le piſtile qui eſt au fond du tuyau eſt un bouton ovale, long d'une ligne, vert-gai, liſſe, terminé par une petite tête blanche. Le fruit n'étoit encore qu'une baye verte & naiſſante dans laquelle on diſtinguoit la jeune graine. Toute la plante eſt aſſez touffuë. Les feuilles écraſées ont l'odeur de celles du ſureau, & ſont d'un goût mucilagineux, lequel laiſſe une impreſſion de feu aſſez conſidérable, de même que tout le reſte de la plante. L'odeur de la fleur eſt douce; mais elle ſe paſſe facilement. Cette plante vient ſur les collines & dans les bois éclaircis. De toutes les eſpeces connuës de ce genre, c'eſt celle qui a les feuilles les plus grandes.

La Plante qui ſuit n'eſt pas moins conſidérable par la ſingularité de ſa fleur. Je l'ai nommée

*Blattaria Orientalis, Bugulæ folio; flore maximo virescente, Lituris luteis in ſemicirculum ſtriato.* Coroll. Inſt. rei Herb. 8.

La racine eſt à trois ou quatre navets charnus, longs depuis un pouce juſques à trois, épais d'environ deux lignes juſques à demi pouce, blancs, caſſants, couverts d'une peau brune gercée, garnis de quelques fibres aſſez delicées, attachez à un collet gros comme le petit doigt. Les premieres feuilles que cette racine pouſſe, ſont preſque ovales, ſemblables à celles de la Bugle, boſſelées, ondées ſur les bords, longues d'un pouce & demi ou deux, ſur quinze lignes de large, ſoutenues par un pedicule de deux lignes de long, plat en deſſus, arrondi en deſſous, putputin & répandu juſques à l'extremité des feuilles en pluſieurs vaiſſeaux de même couleur. La tige n'a le plus ſouvent qu'environ neuf à dix pouces de haut ſur une ligne d'épais, legérement velue, accompagnée de feuilles de ſept ou huit lignes de long, ſur quatre ou cinq lignes de large. Celles d'en bas ſont liſſes, les autres parſemées de quelques poils de même que la tige. De leurs aiſſelles naiſſent vers le haut, des fleurs aſſez ſerrées & diſpoſées en maniére d'un gros épi. Chaque fleur eſt un baſſin de près de quinze lignes de diametre, découpé en cinq parties arrondies, dont les deux ſuperieures ſont un peu moindres que les autres. Le fond de cette fleur eſt un vert-celadon de même que les bords, leſquels tirent un peu ſur le jaune; mais les parties arrondies, dont on vient de parler, ſont rayées en demi-cercle d'un jaune vif qui perce de part en part. Du trou qui occupe le centre de cette fleur, partent deux bandes purpurines, mêlées de blanc, leſquelles vont aboutir au demi cercle jaunâtre des deux parties ſuperieures; & du même bord de ce trou naiſſent deux étamines blanchâtres, terminées par des ſommets courbes remplis de pouſſiere jaune. Outre ces étamines on voit ſur les bords du même trou des floccons purpurins, velus, cotoneux & ſoyeux. Le calice eſt un baſſin vert-pâle, long de quatre lignes, découpé en cinq parties juſques vers le centre, dont il y en a trois beaucoup plus étroites que les autres. Le piſtile, qui eſt tout au milieu, eſt arrondi, velu, long d'une ligne, terminé par un filet beaucoup plus long. Nous fûmes convaincus par les coques qui reſtoient des fruits de l'année précedente, que cette plante eſt une veritable eſpece d'*Herbe aux Mites*, qui varie non ſeulement par la hauteur de ſa tige, mais encore par la couleur & par la grandeur de ſes fleurs.

Tandis que nous nous amuſions agréablément à obſerver des plantes, on nous menaçoit de paſſer le reſte du mois d'Avril dans ce marais; mais heureuſement le vent du Nord ceſſa le 26. La mer en fut encore agitée pendant deux jours; mais à force de rames & de cordes, nous ſortîmes enfin de l'embouchûre de Riva le 28. d'Avril. Nôtre flote rangea la côte, & nous

relachâmes à *Kilia* village à 30. milles de Riva. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prieres ; mais enſuite nous profitâmes du Sud-oueſt pour aller juſqu'à la riviere d'*Ava* ou d'*Ayala* à 24. milles de Kilia. Tout ce pays, ou pour mieux dire, toutes les côtes de la Mer Noire juſques à Trebiſonde ſont admirables par leur verdure ; & la plûpart de futayes s'étendent ſi avant dans les terres, qu'on les perd de veuë. Il eſt ſurprenant que les Turcs ayent retenu l'ancien nom de la riviere d'Ava, car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari*, & ce nom vient ſans doute de *Sangarios* fleuve aſſez celebre dans les anciens Auteurs, lequel ſervoit de limite à la Bithynie : Strabon aſſûre qu'on l'avoit rendu navigable, & que ſes ſources venoient d'un village appellé, *Sangias*, auprès de *Peſtinunte* ville de Phrygie, connue par le Temple de la mere des Dieux. Lucullus étoit campé ſur ſes bords lorſqu'il apprit la perte de la bataille de Chalcedoine, où Mithridate deffit Cotta qui commandoit une partie de l'armée Romaine. Lucullus s'avança juſques à Cizique que Mithridate vouloit aſſieger ; il tomba ſur ſon armée & la mit en pieces. Pour ce qui eſt des autres ruiſſeaux que Strabon & Arrien font couler entre Chalcedoine & Heraclée du Pont, il faut qu'ils ſoient taris, ou réduits à peu de choſe ; car nos matelots nous aſſûrérent qu'ils n'en connoiſſoient point d'autres entre Riva & Ava.

Le 29. Avril, quoique la bonace fût grande, nous ne laiſſâmes pas de faire 40. milles à force de rames, & nous campâmes vers le midi ſur la plage de *Dichilites*. Comme nos matelots étoient en haleine, nous entrâmes le lendemain dans l'embouchûre de la petite riviere d'*Anaplia*, après avoir fait 60. milles terre à terre. Le 1. Mai nous arrivâmes à *Penderachi*. La riviere d'Anaplia, ſuivant la deſcription d'Arrien, doit être celle qu'il a nommée *Hypius*, puiſqu'il ne s'en trouve aucune autre juſques à * Heraclée, qu'on appelle aujourd'hui *Eregri* ou *Penderachi*. Quelque petite que ſoit la riviere d'Anapalia, elle fut d'un grand ſecours à Mithridate ; il ſe retira dans ſon embouchûre avec ſa flote, après avoir perdu pendant la tempête quelques galeres Comme le mauvais temps l'obligeoit d'y reſter, il corrompit Lamachus le plus puiſſant Seigneur d'Heraclée, qui par ſes brigues y fit recevoir le Roi du Pont & ſes troupes.

* Eregri.

*Pen-*

*Penderachi* eſt une petite ville bâtie ſur les ruines de l'ancienne ville d'Heraclée; cette derniére devoit être une des plus belles villes d'Orient, s'il en faut juger par les ruines, & ſur tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui ſont encore ſur le bord de la mer. Pour l'enceinte de la ville qui eſt fortifiée d'eſpace en eſpace par des tours quarrées, elle ne paroit être que du temps des Empereurs Grecs. On découvre de tous côtez des colomnes, des architraves & des inſcriptions fort maltraitées. On voit, auprès d'une moſquée, la porte de la maiſon d'un Turc, dont les montans ſont des pieces de marbre ſur leſquelles on lit d'un côté P. B. A. TPAIAN & de l'autre TOKPATΩPI qui ſont les reſtes d'une inſcription de l'Empereur Trajan. Cette ville étoit bâtie ſur une côte élevée qui domine ſur la mer, & qui ſemble être faite pour commander tout le pays. Du côté de terre il reſte encore une ancienne porte toute ſimple, conſtruite de groſſes pieces de marbre. On nous aſſûra qu'il y avoit encore plus loin, d'autres reſtes d'antiquité; mais la nuit qui s'approchoit, & les tentes des femmes, qu'on avoit dreſſées proche de ces maſures, ne nous permirent pas d'aller les reconoître. Par un malheur même auquel nous ne nous attendions point, nous ne trouvâmes aucun guide: les Grecs celebroient leur Pâque, & vouloient profiter de l'argent qu'ils avoient donné au Cadi pour avoir la liberté de bien boire & de bien danſer ce jour-là. Nous allâmes donc nous promener à l'avanture du côté du Levant, juſques aux marais qui ſont au deſſous de la ville, où apparemment croupiſſent les eaux du Lycus.

Il ne nous fut pas poſſible de traverſer ces marais, & en revenant vers le ruines de la ville, nous y découvrîmes une eſpece admirable de *Sphondylium* que nous primes d'abord pour la *Panacée d'Heraclée* de Dioſcoride: mais les fleurs en ſont blanches, au lieu que celles de la plante de Dioſcoride doivent être jaunes. C'eſt le nom d'*Heraclée* qui nous en impoſa, car ſuivant cet Auteur on l'appelloit *Panacée d'Heraclée* à cauſe de ſes grandes vertus que l'on comparoit aux forces d'Hercule. La plante de Dioſcoride venoit naturellement dans la Bœotie, dans la Phocide, dans la Macedoine, ſur les côtes d'Afrique, & donnoit le ſuc qu'on appelloit *Opopanax*, lequel eſt peut-être different de celui qui porte le même nom aujourd'hui, quoiqu'il en ſoit la plante qui croît dans les ruines d'Heraclée me parut très-belle, & la plus grande de toutes les eſpeces de plantes à fleur en paraſol qui ſoit connuë; c'eſt pour cette raiſon que je l'ai appellée

*Sphondylium Orientale, maximum.* Cor. Inſt. Rei herb. 22. La tige eſt haute d'environ cinq pieds, épaiſſe d'un pouce & demi, creuſe d'un nœud à l'autre, canelée, vert pâle, veſuë, accompagnée de feuilles de deux pieds & demi de long ſur deux pieds de large, découpées juſques à leur côte en trois grandes parties, dont celle du milieu eſt recoupée en trois pieces, & la moyenne de celles-ci eſt encore taillée de même. Toutes ces feuilles ſont liſſes par deſſus, blanches & veluës par deſſous, ſoutenuës par une côte plus groſſe que le pouce, ſolide, charnuë, embraſſant la tige par deux grandes aîles, qui forment une eſpece de gaine de neuf ou dix pouces de long. Des aiſſelles de ces feuilles ſortent de grandes branches auſſi hautes que la tige, & quelquefois davantage, chargées de fleurs blanches tout-à-fait ſemblables à celles du *Sphondylium* commun; mais les ombelles qui les ſoutiennent ont un pied & demi de diametre; les graines, quoique vertes & peu avancées, étoient beaucoup plus grandes que celles des autres eſpeces de ce genre. Cette plante naît dans les débris de ces belles murailles qui ſont ſur le Port, & qui nous parurent de la premiere antiquité.

On doute ſi Strabon a voulu dire que cette ville eût un bon Port, ou s'il faut laiſſer dans cet Auteur le mot qui exprime qu'elle n'en avoit point. Pour moi je crois que le vieux Môle qui eſt entiérement ruiné, & que l'on croit être l'ouvrage des Genois, avoit été bâti ſur les fondemens de quelqu'autre Mole plus ancien qui mettoit à couvert du vent de Nord, les vaiſſeaux des Heracliens: car la Rade qui forme la langue de terre ou la preſque-iſle d'*Acheruſias*, eſt trop découverte, & n'eſt pas même d'un grand ſecours pour lés ſaïques, bien loin de pouvoir ſervir de Port à des vaiſſeaux de guerre. Cependant Arrien dit poſitivement que le Port d'Heraclée étoit bon pour ces ſortes de bâtimens. Xenophon aſſûre que les Heracliens en avoient beaucoup, & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriſer la retraite des Dix mille qui regardoient cette place comme une ville Gréque, ſoit qu'elle eût été fondée par les Megariens, par les Bœotiens, par ceux de Milet, ou par Hercule même. La belle Médaille de *Julia Domna*, qui eſt chez le Roi, & dont le revers repréſente un Neptune, qui de la main droite tient un Dauphin, & de la gauche un Trident, marque bien la puiſſance que cette ville avoit ſur mer; mais rien ne fait plus d'honneur à ſon ancienne marine, que la flote qu'elle envoya au ſecours de Ptolemée après la mort de Lyſimachus l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Ce fut par ce ſecours que Ptolemée battit Antigonus; & Memnon remarque qu'il s'y trouvoit un vaiſſeau nommé *le Lyon*, d'une beauté ſurprenante, & d'une grandeur ſi prodigieuſe qu'il avoit plus de trois

mille hommes d'équipage. Les Heracliens fournirent 13. galeres à Antigonus fils de Demetrius, pour s'opposer à Antiochus, & 40. aux Byzantins que le même Prince avoit attaquez. On sçait aussi que la ville d'Heraclée entretint pendant 11. ans, au service des Romains, deux galeres couvertes, lesquelles leur furent d'un grand secours contre leurs voisins, & même contre ces peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*, d'où peut-être est venu le nom de *Marroquin*. L'Histoire est remplie de traits qui marquent bien la puissance des Heracliens sur mer, & par conséquent la bonté de leur Port. Après que Mithridate eut fait piller Scio par Dorylaüs, sous prétexte que cette Isle avoit favorisé les Rhodiens, on mit, par l'ordre de ce Prince, les plus illustres Sciotes sur quelques vaisseaux pour les disperser dans le Royaume du Pont; mais les Heracliens eurent la générosité de les arrêter, de les mener dans leur Port, & de renvoyer ces malheureux chargez de présens. Enfin les Heracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques années après, d'être battus par Triarius General de la flote Romaine composée de 43. vaisseaux, laquelle surprit celle d'Heraclée forte seulement de 30. vaisseaux équipez à la hâte. Où mettre à couvert tant de navires, si ce n'est dans le Mole dont on vient de parler, puisqu'il n'y a point de Port aux environs de cette place? Si Lamachus General Athenien, qui avoit été envoyé pour exiger les contributions des Heracliens, avoit eu l'entrée de ce Mole, il n'auroit pas perdu sa flote par la tempête, dans le temps qu'il ravageoit la campagne avec les troupes qu'il avoit débarquées. Ne pouvant retourner à Athenes, ni par mer, ni par terre, il y fut renvoyé, comme dit Justin, par les peuples d'Heraclée qui se crurent dédommagez du dégat que les Atheniens avoient fait sur leurs terres, en les obligeant à force d'honnêtetez à leur accorder leur amitié.

La caverne par laquelle on prétend qu'Hercule descendit aux Enfers pour enlever le Cerbere, & que l'on montroit encore du temps de Xenophon dans la peninsule *Acherusias*, est plus difficile à découvrir que l'ancien Port d'Heraclée, quoiqu'elle eût deux stades de profondeur. Elle doit s'être abimée depuis ce temps-là, car il est certain qu'il y a eû une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbere. On n'a pas frappé sans fondement une Médaille à la tête du 3. Gordien, dont le revers est un Hercule qui assomme le Cerbere après l'avoir mis hors de l'antre. Mr. Foucaut Conseiller d'Etat en a une de Macrin, où ce chien est au pied d'Hercule debout, qui tient une massue de sa main droite. Si Hercule n'a pas été le fondateur d'Heraclée, il y a certainement été en grande vénération. Pausanias nous apprend qu'on y celébroit tous les travaux de ce Heros. On voit une Médaille de Severe, où Hercule tient sa massuë d'une main, & de l'autre trois Pommes d'or du jardin des Hesperides. On a representé sur une Médaille de Caracalla, Hercule domptant Acheloüs sous la forme d'un taureau. Le combat de ce demi-Dieu avec l'Amasone Hyppolite, est exprimé sur une Médaille de Macrin. Le combat du sanglier d'Erymanthe, sur une d'Heliogabale & les legendes de toutes ces Médailles sont au nom des Heracliens. Quand Cotta eut pris la ville d'Heraclée, il y trouva dans le Marché une statuë d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les Heracliens avoient fait frapper des Médailles avec des épis & des cornes d'abondance; & pour exprimer la bonté des plantes medicinales que produisoient les environs de leur ville, on avoit representé sur une Médaille de Diadumene, un Esculape appuyé sur un bâton, autour duquel un serpent étoit tortillé.

Il ne nous reste aucune Médaille, que je sçache, des Rois, ou plûtôt des Tyrans de cette ville. L'extrait que Photius nous a conservé de Memnon, nous doit consoler de la perte de l'Histoire que Nymphis d'Heraclée avoit faite de sa patrie. Non seulement cet Auteur se rendit illustre par ses écrits, mais encore par cette Ambassade fameuse où il obligea les Galates à se retirer, dans le temps qu'ils mettoient tout à feu & à sang dans la campagne d'Heraclée.

Cette ville ne fut pas seulement libre dans les premiers temps, mais recommandable par ses Colonies. Clearque un de ses citoyens, qui pendant son exil avoit étudié à Athenes la Philosophie de Platon, y fut rappellé pour appaiser le peuple qui demandoit de nouvelles Loix & une nouvelle repartition des terres; le Senat s'y opposoit puissamment, mais Clearque qui n'avoit pas l'esprit Platonicien se rendit maître des affaires, à la faveur du peuple; il commit mille cruautez dans la ville, & Diodore de Sicile assûre qu'il avoit pris pour modele dans l'art de regner, Denys de Syracuse. Theopompe, fameux Historien de Scio, rapporte que les citoyens d'Heraclée n'osoient aller faire leur cour à Clearque, qu'ils n'eussent auparavant déjeuné avec de l'herbe de la Rhuë, bien informez qu'il leur feroit présenter un verre de Ciguë pour les envoyer moins cruellement en l'autre monde.

Clearque fut tué la douziéme année de son regne, pendant les Bachanales que l'on celébroit dans la ville. Diodore assûre que son fils Timothée fut élû en sa place & qu'il regna 15. ans; mais Justin fait succeder à Clearque son frere

Saty-

Satyrus. Suidas même assûre que Clearque ne fut pas le premier Tyran d'Heraclée; puisqu'il vit en songe Evopius autre Tyran de sa patrie; & Memnon, à qui il faut s'en rapporter, puisqu'il avoit employé douze livres de son Histoire pour y traiter celle d'Heraclée, est du sentiment de Justinien. Memnon, pour marquer le caractere de Satyrus, dit qu'il ne surpassoit pas seulement son frere en cruauté; mais encore tous les autres Tyrans qui étoient au monde. Attaqué d'un cancer qui lui devora tout le bas-ventre jusqu'aux entrailles, après avoir souffert autant qu'il le meritoit, il se déchargea du soin des affaires sur Timothée son neveu la 65. année de son âge, & la septiéme de son regne.

Timothée répondit parfaitement à son nom, & fut un Prince accompli dans la paix & dans la guerre, aussi merita-t-il le nom de *Bienfaiteur*, & de *Sauveur de sa patrie*. Avant sa mort il associa au Gouvernement son frere Denys, lequel profitant de la retraite des Perses qu'Alexandre venoit de battre à la bataille du Granique, étendit assez loin les limites du Royaume d'Heraclée. Après la mort d'Alexandre & de Perdiccas, Denys épousa Amastris fille d'Oxathre frere de Darius, & cousine de cette belle Statira qui avoit merité d'avoir Alexandre pour mari. Alexandre même avoit pris soin, avant que de mourir, de marier Amastris à Craterus l'un de ses Favoris, lequel ensuite devenu amoureux de Philas fille d'Antipater, ne trouva pas mauvais qu'Amastris, ou *Amestris* selon Diodore de Sicile, épousât Denys. Ce Prince étoit un honnête homme qui quitta le nom de Tyran pour prendre celui de Roi, qu'il soutint avec beaucoup de grandeur; & c'est sans doute de ce Roi dont parle Strabon, lorsqu'il assûre qu'il y eut des Tyrans & des Rois d'Heraclée. Le Roi Denys devint si gros & si gras parmi tant de félicitez, qu'il tomba dans une espece de léthargie, dont on avoit même de la peine à le faire revenir, en lui enfonçant des aiguilles bien avant dans les chairs. Nymphis attribuoit cette maladie à Clearque, fils du premier Tyran d'Heraclée, il assûroit que ce Prince s'étoit fait enfermer dans une boëte, d'où il ne montroit que la tête pour donner ses audiances. On en croira ce qu'on voudra; le bon Roi Denys, avec tout cet embonpoint, ne laissa pas d'avoir d'Amastris trois enfans, Clearque, Oxathre, & une fille de même nom. Il laissa la tutele de ses enfans, & l'administration du Royaume à sa femme, & mourut âgé de 55. ans, après en avoir regné 30. & merité le nom de Prince *très-benin*. Antigonus un des successeurs d'Alexandre, prit soin de la tutele des enfans de Denys & des affaires d'Heraclée. Mais Lysimachus ayant épousé Amastris, fut le maître de la ville, longtemps même après avoir abandonné cette Princesse; car s'étant retiré à Sardes il épousa Arsinoë fille de Ptolemée Philadelphe.

Cependant Clearque II. du nom monta sur le Trône d'Heraclée avec son frere Oxathre: mais ces Princes se rendirent odieux par l'horrible assassinât de leur mere qu'ils firent étouffer dans un vaisseau où elle s'étoit embarquée pour aller apparemment d'Heraclée à Amastris, ville qu'elle venoit de fonder, & de nommer de son nom. Lysimachus qui regnoit alors en Macedoine, outré d'une action si noire, par un juste retour de tendresse pour Amastris sa premiere femme, vint à Heraclée & fit mourir les deux Princes parricides, ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent regné pendant 17. ans, comme le veut Diodore de Sicile, qui appelle *Zathras* le plus jeune, au lieu d'*Oxathre*. Lysimachus, suivant Memnon, remit la ville dans sa pleine liberté, mais elle n'en jouït pas long-temps, car Arsinoë qui avoit beaucoup de credit sur l'esprit de ce Prince, en ayant obtenu la possession, en donna le gouvernement à Heraclite qui en fut le septiéme Tyran.

Les Heracliens après la mort de Lysimachus, voulans secouer le joug de la tyrannie, sous lequel ils avoient gémi pendant 75. ans, proposérent à Heraclite de se retirer avec ses richesses; mais le Tyran en fut si irrité, qu'il se mit en devoir de faire punir les principaux de la ville; il ne fut pas neanmoins le plus fort, on le mit aux fers, on démolit les murailles de la citadelle jusques aux fondemens; & après avoir envoyé une Ambassade à Seleucus, autre successeur d'Alexandre, on proclama Phocrite administrateur de la ville; Seleucus ayant reçû fort mal leurs Ambassadeurs ils firent une ligue avec Mithridate Roi du Pont, avec les Bizantins, & avec ceux de Chalcedoine; & ils reçûrent même tous les exilez de leur ville.

La Republique d'Heraclée se soûtint avec honneur jusqu'au temps que les Romains se rendirent formidables en Asie. Pour s'assûrer du Senat, cette Republique députa à Paul Emile & aux deux Scipions; il ne tint pas même aux Heracliens qu'Antiochus ne fît sa paix avec les Romains. Enfin l'intelligence fut si bien établie entre Rome & Heraclée, que ces deux villes firent entre elles une ligue offensive & defensive, dont on écrivit les conditions sur des tables de cuivre à Rome dans le Temple de Jupiter Capitolin, & à Heraclée dans celui de ce même Dieu. Cependant Heraclée fut affiegée vigoureusement par Prusias Roi de Bithynie, qui l'auroit emportée sans un coup de pierre qui lui cassa la cuisse, ce qui l'obligea de se retirer dans le temps qu'il alloit monter à l'escalade. Après cela les Galates in-

inquiétérent fort cette ville, mais ils furent obligez de se retirer. Malgré son alliance avec les Romains, elle crut qu'il étoit de son interêt de garder la neutralité pendant la guerre que les Romains firent à Mithridate sous le commandement de Murena. Epouvantée d'un côté de leur formidable puissance, & allarmée du voisinage, du Roi du Pont, Heraclée refusa d'abord l'entrée de son Port à l'armée de ce Prince, & ne lui fournit que des munitions de bouche. Ensuite à la persuasion d'Archelaus Général de la flote, les Heracliens lui donnerent cinq galeres, & coupérent la gorge si secrettement aux Romains qui se trouvérent dans leur ville pour exiger le tribut, qu'on ne pût jamais avoir aucun indice de leur mort. Enfin Mithridate lui-même fut reçû dans la place par le moyen de Lamachus son ancien ami qu'il gagna à force d'argent.

Ce Prince y laissa Cannacorix avec quatre mille hommes de garnison; mais Lucullus après avoir battu Mithridate fit assiéger la ville par Cotta, qui l'ayant prise par trahison & entiérement pillée, la réduisit en cendres : Il reçût le surnom de *Pontique* à Rome; mais les richesses immenses qu'il avoit emportées d'Heraclée, lui attirérent de cruelles affaires. Il fut accusé en plein Senat par un des plus illustres Citoyens, qui dépeignit avec des couleurs si vives l'incendie d'une puissante ville, laquelle n'avoit manqué à l'alliance des Romains que par la fraude de ses Magistrats, & par la fourberie de ses ennemis, qu'un Senateur ne pût s'empêcher de dire à Cotta, *nous t'avions ordonné de prendre Heraclée, mais non pas de la détruire.* On renvoya par ordre du Senat tous les captifs, & les habitans furent rétablis dans la possession de leurs biens. On leur permit l'usage de leur Port & la faculte de commercer. Britagoras n'oublia rien pour la repeupler & fit long-temps, quoi inutilement, sa cour à Jules César pour obtenir la premiere liberté de ses Citoyens. Ce fut apparemment dans ce temps-là que les Romains y envoyerent la Colonie dont parle Strabon, & dont une partie fut reçûë dans la ville & l'autre dans la campagne. Avant la bataille d'Actium M. Antoine donna ce quartier d'Heraclée à Adiatorix fils de Demenecelius Roi des Galates, & celui-ci par la permission, à ce qu'il dit, d'Antoine, fit couper la gorge aux Romains qui s'y trouvérent; mais après la défaite de ce Général il servit de triomphe, & fut mis à mort avec son fils. Après cette expedition, Heraclée fut du département de la Province du Pont, laquelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette ville fut incorporée dans l'Empire Romain sous lequel elle fleurissoit encore, comme il paroît par le reste de l'inscription de Trajan, dont on a parlé plus haut.

Heraclée passa ensuite dans l'Empire des Grecs, & c'est dans la décadence de cet Empire qu'on lui donna le nom de *Penderachi*, lequel, suivant la prononciation des Grecs, semble un nom corrompu d'*Heraclée du Pont*. Elle fut possedée per les Empereurs de Trebisonde après que les François eurent occupé l'Empire de Constantinople; mais Theodore Lascaris l'enleva à David Comnene Empereur de Trebisonde. Les Genois se saisirent de Penderachi dans leurs conquêtes d'Orient, & la gardérent jusques à ce que Mahomet II. le plus grand Capitaine de son temps, les en chassa. Depuis ce temp-là elle est restée aux Turcs; ils l'appellent *Eregri* qui paroit tenir encore quelque chose d'Heraclée. Presentement on n'y connoit ni Tyrans, ni Romains, ni Genois. Un seul Cadi y exerce la Justice, un Vaivode y exige la taille & la capitation des Grecs, les Turcs y payent seulement les droits du Prince; trop heureux de fumer tranquillement parmi ces belles mazures, sans savoir ni s'embarrasser de ce qui s'y est passé autrefois.

Nous ne fûmes pas aussi long-temps dans Penderachi qu'il m'en auroit fallu pour pouvoir en débrouiller l'histoire, car nous ne fîmes qu'y coucher; & nous en partîmes le 2. Mai par un beau temps qui nous laissa faire 80. milles tout à nôtre aise. Nous entrâmes sur les quatre heures après midi dans la riviere de *Partheni*, dont les Grecs ont encore conservé le nom; mais les Turcs l'appellent *Dolap*. La riviere n'est pas bien grande, quoique ce fût une de celles que les Dix mille apprehendoient de passer. Strabon & Arrien assûrent qu'elle séparoit la Paphlagonie de la Bithynie. Si ce premier Auteur revenoit au monde, il la trouveroit aussi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ces prairies fleuries qui lui avoient attiré le nom de *Vierge*. Denys de Byzance auroit mieux fait de les faire passer au travers de la campagne d'Amastris, que par le milieu de la ville; aussi croit-il que le nom de *Vierge* lui fut donné à l'occasion de Diane que l'on adoroit sur ses bords. Les Citoyens d'Amastris l'avoient representée sur une Médaille de M. Aurele; le fleuve a le visage d'un jeune homme couché, tenant un roseau de la main droite, avec le coude appuyé sur des roches d'où sortent ses eaux. Pline n'a pas bien connu la disposition de ces côtes, car il a placé la riviere de Partheni bien loin au delà d'Amastris, & même plus loin que *Stephane* dont nous parlerons dans la suite. Cependant nous découvrîmes Amastris le lendemain 3. Mai sur les 3. heures du matin, & nous nous retirâmes ce jourlà dans la riviere de *Sita*, après avoir fait 70. milles, moitié à la voile & moitié à la rame.

Amastris, qu'on *appelle* aujourd'hui *Amastro*, &

& non pas *Famaſtro*, comme l'on voit dans nos Cartes, eſt un méchant village bâti ſur les ruines de l'ancienne ville d'Amaſtris, par la Reine dont on vient de parler, laquelle y réünit quatre villages, *Seſame*, *Cytore*, *Cromna* & *Tios*; mais les habitans de Tios quittérent peu de temps après cette ſocieté; & Seſame qui étoit comme la citadelle de la ville, prit proprement le nom d'Amaſtris. Il faut lire Arrien pour bien entendre Strabon; car Arrien comptant 90. ſtades, de la riviere Parthenius à Amaſtris; 60. ſtades d'Amaſtris à Erythine; autant de là à Cromna, & de Cromna à Cytore, où il y avoit un Port, 90. ſtades; on ne peut conclure autre choſe, ſi ce n'eſt que la Reine Amaſtris pour peupler ſa nouvelle ville y fit venir des habitans de tous ces villages. Memnon d'ailleurs le déclare en termes exprès, & aſſûre que ce changement arriva après la retraite d'Amaſtris, indignée de ce que Lyſimachus ſon mari venoit d'épouſer Arſinoë à Sardes. Or puiſque, ſelon Strabon, la citadelle qui s'appelloit auparavant Seſame, prit le nom d'Amaſtris, il eſt hors de doute que l'ancienne ville de Seſame, dont a fait mention Etienne de Byzance, où il dit que Phinée fixa ſa premiere demeure, étoit ſituée où eſt preſentement Amaſtro. Pline convient qu'autrefois Amaſtris s'appelloit *Seſame*, & que le mont Cytore ſi fameux par ſes bouïs, dont toutes les côtes de la Mer Noire ſont couvertes, étoit éloignée de Tios de 63. milles. Cytore fut un Port dépendant de Sinope, mais Amaſtris ſuivit la fortune d'Heraclée. La ſituation d'Amaſtris eſt avantageuſe, car elle ſe trouve ſur l'*Iſthme* d'une preſqu'Iſle, dont les deux échancrures forment autant de Ports; du temps d'Arrien il y en avoit un fort bon pour les vaiſſeaux de guerre, tous les deux ſont remplis de ſable aujourd'hui. Cet Auteur traite Amaſtris de ville Grecque, à cauſe que ſa fondatrice, quoique Perſienne, étoit Reine d'Heraclée, & qu'elle avoit commencé par une colonie de Grecs. La bonté des Ports d'Amaſtris avoit donné lieu au Senat & au peuple de cette ville de faire frapper quelques Médailles: on en trouve aux têtes de Nerva, de M. Aurele, de la jeune Fauſtine, de Lucius Verus, dont les revers répreſentent une fortune débout, laquelle tient de la main droite un timon, & de la gauche une corne d'abondance. On n'avoit pas manqué d'en frapper en l'honneur de Neptune, comme celle d'Antonin Pie qui eſt chez le Roi, où ce Dieu marin tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche un Trident. Il eſt aſſez ſurprenant qu'il ſe voye tant de Médailles d'une ville qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans l'Hiſtoire: on y en avoit frappé, pour ainſi dire, pour toutes les Divinitez. La Diane d'Epheſe n'y avoit pas été oubliée. Il y a chez le Roi une Médaille de Domitia femme de Domitien, ſur le revers de laquelle cette Diane eſt répreſentée. On voit des Médailles d'Amaſtris à la tête d'Antonin Pie, avec des revers de Jupiter, de Junon, de la Mere des Dieux, de Mercure, de Caſtor & de Pollux. On en voit même une à la tête de M. Aurele, & au revers d'Homere; comme ſi la ville d'Amaſtris avoit voulu ſe glorifier de la naiſſance de ce grand homme. Il n'y a pas de plus belle Médaille de cette ville que celle qui eſt chez le Roi, à la tête de Julia Mæſa, le revers répreſente Bacchus tout debout vêtu en femme, tenant une pinte de la main droite; Jupiter eſt à gauche debout auſſi, mais avec des attributs bien differens, car il a une pique à la droite, & la foudre à la gauche. La Médaille de M. Aurele marque bien que cette ville devoit avoir eû des avantages conſidérables ſur ſes voiſins, puiſqu'elle a pour revers une femme avec des trophées à ſa gauche. Celles de Fauſtine la jeune & de Gordien Pie ſont remarquables par leurs revers, ſur leſquels il y a une Victoire qui de la main droite tient une couronne & une palme de la gauche. Celle de Lucius Verus n'eſt pas moins eſtimable: c'eſt une Victoire aîlée avec les mêmes attributs. Le Roi en a une belle à la tête du même Empereur; Mars tout nud eſt ſur le revers le caſque en tête, dans l'attitude d'un homme qui marche la pique à la main droite, & un bouclier à la gauche. Par rapport à la Medecine, je ſçai bon gré aux citoyens d'Amaſtris d'avoir frappé pluſieurs Médailles en ſon honneur: on voit beaucoup d'Eſculapes d'Amaſtris avec des bâtons, autour deſquels un ſerpent eſt tortillé. La Déeſſe *Salus* eſt répreſentée ſur quelques autres où les ſerpens ne ſont pas oubliez; la plûpart des têtes ſont d'Adrien, d'Antonin Pie, de M. Aurele, de Fauſtine la jeune.

On ne voit aucune Médaille de la fondatrice Amaſtris qui fut ſuffoquée ſur mer par ordre de ſes freres. Après ſa mort Lyſimachus donna les villes d'Amaſtris, d'Heraclée & de Tios à ſa femme Arſinoë, qui les remit à Hercule 7e. Tyran ou Roi d'Heraclée. Son regne ne fut pas long, car Lyſimachus étant mort quelque temps après, Heraclée & Amaſtris ſecouérent le joug. Amaſtris même fut démembrée du Royaume des Heracliens; & lorſque Antiochus fils de Seleucus déclara la guerre à Nicomede Roi de Bithynie, ce même Nicomede qui avoit beſoin du ſecours des Heracliens, ne pût jamais les faire rentrer dans la poſſeſſion d'Amaſtris, parce qu'elle étoit occupée par Eumene qui aima mieux en faire préſent à Ariobarzane fils de Mithridate, que de la rendre à ceux d'Heraclée.

Après la priſe d'Heraclée par Cotta, Triarius par l'ordre de ce General ſe ſaiſit d'Amaſtris où Cannacorix s'étoit retiré; & depuis ce temps-là cette ville reſta ſous la domination des Romains

& de leurs Empereurs, jusques à l'établissement des Empereurs Grecs. Elle fut de l'Empire de Trebisonde fondé par les Comnenes, après que les François se furent établis à Constantinople: mais Theodore Lascaris ayant défait Iathine Sultan d'Iconium, prit Amastris en 1210. avec Heraclée, & quelques autres places. Amastris étoit en la puissance des Genois lorsque Mahomet II. prit Constantinople & Pera. Ils jugerent à propos de lui déclarer la guerre sur le refus qu'il fit de leur rendre Pera. Mahomet alla en personne à Amastris avec une nombreuse artillerie, laquelle fit une si forte impression, non sur les murailles de la ville, mais sur l'esprit des habitans, qu'ils lui en ouvrirent les portes. Il n'y laissa que la troisiéme partie des habitans, & fit transporter le reste à Constantinople.

Nous laisserons la ville d'Amastro entre les mains des Turcs, & poursuivrons nôtre route. Le 4. Mai nous quittâmes la riviere de *Sita* que je ne trouve ni dans les Cartes ni dans les Auteurs: nous n'allâmes qu'à 30. milles au delà, & la tramontane nous obligea de camper sur une méchante plage où nous eûmes de la peine à nous mettre à l'abri du vent. Le 5. Mai nous doublâmes le Cap *Pisello* que les anciens ont connu sous le nom de *Carambis*, & qu'ils ont opposé au front de Belier de la Chersonese Taurique, que l'on appelle aujourd'hui *la petite Tartarie* ou *Crimée*. Les anciens, comme remarque Strabon, ont comparé la Mer Noire à un arc bandé, dont la corde est representée par la côte meridionale, laquelle seroit presque en ligne droite sans le Cap Pisello.

Ce jour-là 5. Mai nous ne fîmes que 50. milles, & campâmes sur le bord de la mer à *Abono* où il n'y a que de méchantes casernes destinées pour un grand nombre d'ouvriers qui travaillent à des cordes pour les vaisseaux & pour les galeres du Grand Seigneur. J'ai oublié de dire que les côtes de la Mer Noire fournissent abondamment tout ce qu'il faut pour remplir les arsenaux, les magazins & les ports de cet Empereur. Comme elles sont couvertes de forêts & de villages, les habitans sont obligez de couper des bois pour la marine, & de les scier. Quelques-uns travaillent aux cloux, les autres aux voiles, aux cordes & agrets necessaires. On met des Janissaires qui ont inspection sur ces ouvriers, & il y a des Commissaires pour lever les équipages. C'est de là que les Sultans ont tiré leurs plus puissantes flotes dans le temps de leurs conquêtes, & rien ne seroit plus aisé que de rétablir leur marine. Le païs est excellent, il abonde en vivres, comme bled, ris, viande, beurre, fromages; & les gens y vivent très-sobrement.

Il semble qu'*Abono* soit le reste du nom d'une ancienne ville appellée *Les murs d'Abono*. Si j'écrivois à quelque homme de lettres condamné depuis long temps à feuilleter de vieux livres, je me ferois beaucoup valoir sur cette prétenduë découverte; mais comme j'ai l'honneur d'écrire à un Ministre qui connoît la juste valeur des choses, à peine osai-je proposer cette conjecture. Quoiqu'il en soit, ces murs d'Abono n'ont jamais été qu'un mechant village dont Strabon, Arrien, Ptolomée & Etienne de Byzance nous ont conservé le nom.

Je fais bien plus de cas d'une espece admirable de *Chamærhododendros* à fleur jaune que nous y découvrîmes; non seulement elle peut servir, de même qu'une autre belle espece de ce genre à fleur purpurine que nous avions veue au delà de Penderachi, à éclaircir un endroit de Pline; mais encore à rendre raison de cette cruelle avanture arrivée aux Dix mille, qui après la défaite du jeune Cyrus se retirerent dans leur pays par les côtes de la Mer Noire. J'aurai l'honneur, Mgr. de vous envoyer les descriptions de ces deux plantes, lorsque nous en aurons veû les fruits bien formez.

Nous partîmes d'Abono le 16. Mai dans le dessein d'aller à *Sinope*; mais la pluye nous obligea de rester à moitié chemin & de camper le long de la plage à 40. milles de cette ville. On voit d'assez beaux villages sur la côte, à l'entrée des bois qui sont d'une beauté surprenante. *Stephanie* n'est pas un des moindres; ce nom a tant de rapport avec celui de *Stephane* qui se trouve dans Pline, dans Arrien, dans Marcien d'Heraclée & dans Etienne de Byzance, qu'on ne peut guere douter qu'il n'en soit dérivé, & que par conséquent l'ancienne ville ne fût proche de ce village.

La mer fut si grosse le lendemain 17. Mai, que nous fûmes obligez de débarquer à une anse à huit milles de Sinope où nous allâmes le même jour à pied en herborisant; nous y séjournâmes pendant deux jours.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

LET-

## LETTRE XVII.

### *DESCRIPTION DES CÔTES DE LA MER NOIRE, DEPUIS SINOPE JUSQUES A TREBISONDE.*

MONSEIGNEUR,

IL ſeroit à ſouhaiter que parmi tant de Reglemens qui ont été faits en France pour l'avancement des Sciences & des beaux Arts, il y en eût quelqu'un qui regardât preciſement la perfection de la Geographie : car les fautes que font les Geographes ſont très-eſſentielles, & elles ſont cauſe que très-ſouvent les voyageurs, les Pilotes, & même quelquefois les Officiers Généraux prennent de fauſſes meſures. Je voudrois qu'on exigeât des Geographes quelques marques de leur capacité, avant que de leur permettre de publier des Cartes ; & qu'ils fuſſent obligez de voyager eux-mêmes pendant un certain temps, puiſqu'ils

ans leurs voyages.
difficile que de faire une
it exacte. Il faudroit
x dont on veut donner
eſures avec de bons in-
rvations neceſſaires par
fameux Geographes tra-

vaillent le plus ſouvent à veue de pais, ſans connoître les endroits qu'ils veulent repreſenter ; ils copient les Cartes qui ont déja paru, ils s'en rapportent à des Relations imparfaites, & ils ſe croyent fort habiles quand ils ont fait graver ſur les marges de leurs ouvrages quelques ornemens particuliers, qui le plus ſouvent n'ont aucun rapport avec les pays dont ils font la deſcription. Les Cartes marines ſont plus exactes que les autres, parce que les frequens naufrages ont enfin fait ſentir la neceſſité qu'il y a de connoître les côtes ; neanmoins les contours de ces côtes ſont ordinairement mal deſſinez. Enfin ſi l'on a des connoiſſances certaines par rapport à la Geographie, comme il n'en faut pas douter, on en a l'obligation aux Aſtronomes qui, par des obſervations reïterées, ont déterminé la poſition d'une infinité de lieux. Que ne doit-on pas aux découvertes de Gaſſendi & de ceux qui ont ſuivi ſes veues ? Non ſeulement Mr. Caſſini merite le nom du plus grand Aſtronome de ce ſiécle, mais encore celui du plus grand Geographe qui ait paru. Si nous avons d'excellentes Cartes de Mrs. de l'Iſle, c'eſt parce qu'ils ſont habiles Coſmographes, & qu'ils ſont en commerce avec les plus ſçavans Aſtronomes, & avec les plus habiles voyageurs. Combien voit-on de Geographes en France, en Hollande, & en Italie qui ſe font la plûpart des Cartes pour

velles, ſoit de terre, ſoit de mer ; combien, dis-je, voit-on de Geographes s'appliquer à l'Aſtronomie ? La plûpart bâtiſſent des Royaumes, des Provinces, des Mappemondes auprés de leur feu, la regle & le compas à la main, ſans être jamais ſortis de leur ville, ou ſans avoir conſulté ceux qui ont été ſur les lieux.

C'eſt la poſition de Sinope qui m'a mis de mauvaiſe humeur contre nos Geographes. Elle eſt ſi bien marquée dans Polybe & dans Strabon, qu'il n'eſt pas permis d'ignorer que cette ville occupe l'Iſthme d'une preſqu'Iſle d'environ ſix milles de circuit, terminée par un

pendant Sinope eſt repoſé
ſur une plage toute déco
remarque aucun port,
fort bons & bien décrits
tuation ſi avantageuſe inv
ſiens à y bâtir une place,
une colonie ; car Antoli
tes, paſſoit pour en être,
& le Scholiaſte d'Apoll
montent plus loin pour trouver l'origine de cette ville, mais on ne s'intereſſe plus pour ces ſortes de recherches. Les habitans de Sinope entreprirent de fortifier toutes les avenuës de leur Cap pour s'oppoſer aux entrepriſes de ce Mithridate qui, ſuivant Polybe, deſcendoit d'un des ſept Perſes qui firent mourir les Mages, & qui gouvernoit le pais que Darius avoit donné pour récompenſe à ſes ancêtres ſur la côte du Pont Euxin : c'étoit peut-être le même Mithridate fondateur du Royaume du Pont.

Il ne faut pas confondre ce fondateur avec le grand Mithridate Eupator fils de Mithridate Evergete. Eupator naquit à Sinope, il y fut élevé ; il l'honnora de ſes bienfaits, la fortifia & la mit en état de réſiſter à Murena Général de l'armée Romaine, après que Sylla ſe fut retiré d'Aſie : Enfin Mithridate fit de Sinope la capitale de ſes Etats ; & Pompée le voulut, qu'il y fût enterré. Pharnace fut le premier qui priva cette ville de ſa liberté. Ce Pharnace n'eſt pas le fils du grand Mithridate, mais bien ſon ayeul ; car ſuivant la généalogie des Rois du Pont, dreſſée par Tollius, il y eût un Pharnace qui fut pere de Mithridate Evergete. Lucullus joignit Sinope aux conquêtes des Romains, en délivrant cette place du joug des Cilicien

ciens, qui s'en étoient emparez, sous pretexte de la conserver à Mithridate. Les Ciliciens, aux approches des troupes Romaines, mirent le feu à la ville & se sauvérent pendant la nuit: mais Lucullus, que les veritables citoyens regardoient comme leur liberateur, entra dans Sinope & fit mourir huit mille Ciliciens qui n'avoient pas fait la même diligence que les autres. Il rétablit les habitans dans la possession de leurs biens, & leur rendit toutes sortes de bons offices; frappé de ce qu'il avoit veû en songe le fondateur de leur ville le jour qu'il y fit son entrée. Les Romains y envoyérent une Colonie, laquelle occupa une partie de la ville & de la campagne. Cette campagne est encore aujourd'hui telle que Strabon l'a dépeinte, c'est-à-dire, que le terrein qui est entre la ville & le Cap est rempli de jardins & de champs. Appien rapporte la prise de Sinope d'une autre maniére, neanmoins il convient du songe & de la clemence de Lucullus. Ce General, selon Plutarque, en poursuivant les fuyards, trouva sur le bord de la mer la statuë de ce même Autolycus, laquelle ils n'avoient pas eû le temps d'embarquer, & la fit enlever. C'étoit un bel ouvrage auquel on rendoit des honneurs divins & qui, suivant la croyance des peuples, rendoit des Oracles.

Il y a apparence que l'on frappa dans ce temps-là à Sinope la Médaille que j'en ai apporté, ou du moins que c'est à l'occasion de Lucullus qu'elle y fut frappée. D'un côté c'est une tête nuë à la Romaine, laquelle me paroit celle de ce General; au revers c'est une corne d'abondance qui marque les richesses que les Ports de Sinope y attiroient. Elle est placée entre les deux bonnets de Castor & de Pollux; & ces bonnets qui sont surmontez d'autant d'étoiles, nous apprennent que ces enfans de Jupiter & de Leda favorisoient la navigation des Sinopiens. Les Colonies qu'ils avoient fondées marquent que leur puissance sur mer s'étendoit bien loin; mais il n'y a rien de plus glorieux pour cette ville, que le secours qu'elle donna au reste de l'armée des Dix mille Lacedemoniens, dont la retraite fait un des plus beaux morceaux de l'Histoire Grecque.

Les Sinopiens affectérent même, sous les Empereurs Romains, de conserver à leur ville le nom de Colonie Romaine. Patin nous a donné le type de deux Médailles dont les legendes en font mention, l'une est à la tête de Caracalla, & l'autre à celle

eelle de Geta: celle-ci a pour revers un poiſſon, & me fait ſouvenir du grand commerce de poiſſon qu'on fait encore aujourd'hui en cette ville. Hormis les cables & les cordes que l'on y charge pour Conſtantinople, on n'y trafique qu'en ſalines & en huile de poiſſon. Les principales ſalines ſont les Maquereaux & les Pelamides ou jeunes Thons. Les huiles ſe tirent des Dauphins & des Veaux de mer. A l'égard de la Médaille de Caracalla, elle répreſente Pluton à demi couché ſur un lit; ſa tête eſt chargée d'un boiſſeau, une aigle s'appuie ſur le poing de ſa main gauche, & il tient de la droite une haſte pure, c'eſt-à-dire, une lance ſans fer. Tacite après avoir parlé des prétendus miracles de Veſpaſien qui avoit rendu la veuë à un aveugle & fait marcher un eſtropié dans la ville d'Alexandrie, raconte de quelle maniére la ſtatuë de Pluton, ou du Jupiter de Sinope, fut tranſportée à Alexandrie par ordre de Ptolemée premier Roi d'Egypte. Ce Prince envoya une celebre Ambaſſade au Roi de Sinope, appellé Scydrothemis, lequel gagné par des préſens d'un grand prix, après avoir amuſé les députez pendant trois ans, ſous divers prétextes, permit enfin que le Dieu partît; mais ce ne fut pas ſans miracle. Pour ſatisfaire apparemment le peuple qui envioit un ſi grand bonheur à l'Egypte, & qui apprehendoit les ſuites fâcheuſes du départ de cette Divinité; on fit courir le bruit que le Temple étoit tombé, & que la ſtatuë étoit venuë s'embarquer d'elle-même & de ſon bon gré. Que ne dit-on pas quand on veut parler miracle? Le bruit ſe répandit qu'elle avoit paſſé dans trois jours de Sinope à Alexandrie. On lui dreſſa dans cette ville un Temple magnifique, dans le même endroit où il y en avoit eû autrefois un conſacré à Serapis & à Iſis; le nom même de Serapis lui en reſta peut-être pour cette raiſon; car Euſtathe remarque que le Dieu Serapis des Egyptiens eſt le même que le Jupiter de Sinope.

Pharnace par ſa révolte ayant obligé le grand Mithridate ſon pere à ſe tuer, feignit d'être ami des Romains, & ſe contenta du Boſphore Cimmerien que Pompée lui accorda: mais quelque temps après ſe flattant de pouvoir recouvrer les autres Royaumes de ſon pere, pendant que ce même Pompée & Jules Ceſar avoient mis en combuſtion tout l'Empire Romain, il leva le maſque & prit pluſieurs villes des côtes du Pont-Euxin; Sinope ne fut pas des dernieres. Il fut battu enſuite par Ceſar & obligé de rendre Sinope à Domitius Calvinus qui eut ordre du General de continuer la guerre contre Pharnace. On ne ſçait pas ſi la ville fut maltraitée alors, mais il eſt certain que les murailles en étoient encore belles du temps de Strabon qui vivoit ſous Auguſte; celles d'aujourd'hui ont été bâties ſous les derniers Empereurs Grecs. Les murailles ſont à double rempart, deffenduës par des tours la plûpart triangulaires & pentagones, qui ne préſentent qu'un angle. La ville eſt commandée du côté de terre, & il faudroit deux armées navales pour l'aſſiéger par mer. Le Château eſt fort négligé aujourd'hui. Il y a peu de Janiſſaires dans la ville, & l'on n'y ſouffre aucuns Juifs. Les Turcs qui ſe méfient des Grecs, les obligent de loger dans un grand fauxbourg ſans deffence. Nous ne trouvâmes aucune inſcription ni dans la ville ni aux environs, mais en récompenſe, outre les morceaux de colomnes de marbre qui ſont enclavez dans les murailles, on en voit une prodigieuſe quantité dans le cimetiere des Turcs; parmi pluſieurs chapiteaux, baſes & piédeſtaux, de même eſpece: ce ſont les reſtes des débris de ce magnifique Gymnaſe, du Marché & des Portiques dont Strabon fait mention, ſans parler des anciens Temples de la ville. Le Pacha campa avec toute ſa Maiſon au pied des murailles, entre la ville & le fauxbourg. Pour nous qui étions regardez comme des profanes, quoiqu'on nous traitât chez le Pacha le plus honnêtement du monde, nous logeâmes dans le fauxbourg chez un Grec qui vendoit de fort bon vin de treille, car on n'y voit point de vignes baſſes. Les eaux ſont excellentes, & l'on y cultive des Oliviers d'une grandeur aſſez raiſonnable: mais quelque belle que ſoit cette campagne, elle ne produit que des plantes aſſez communes, ſi l'on en excepte une eſpece d'Abſinthe qui naît dans le ſable le long de la marine, & qui ſuivant les apparences doit être *l'Abſinthe Pontique* des anciens, laquelle je crois n'avoir été connuë d'aucun Auteur moderne. Peut-être qu'elle eſt plus commune vers les embouchûres du Danube, car Ovide aſſûre que les champs n'y produiſent rien de plus ordinaire que l'abſinthe. Peut-être auſſi qu'il parle en Poëte, & qu'il ne ſe ſert du mot d'*Abſinthe*, que pour mieux faire ſentir les amertumes de ſon exil.

La plante dont nous parlons eſt un ſous-arbriſſeau de la hauteur de deux pieds, dur, touffu, & branchu dès le bas où il eſt gros comme le petit doigt & rouſſâtre. Le reſte, de même que les branches, en eſt cotoneux & blanc. Toute la plante eſt garnie de feuilles de même couleur, aſſez molles, preſque rondes, larges de deux pouces; mais découpées plus menu que cette eſpece que l'on cultive dans les jardins ſous le nom de *la petite Abſinthe*, ou de l'*Abſinthe de Galien*. Des aiſſelles des feuilles de nôtre *Abſinthe du Pont*, naiſſent des branches & des brins chargez de feuilles moins arrondies & découpées encore plus menu; les derniéres qui ſe trouvent vers l'extrémité des branches, leſquelles ſont aſſez

ſerrées les unes contre les autres, n'ont qu'environ demi pouce de long ſur demi ligne de large, & ſont ordinairement toutes ſimples ou n'ont au plus qu'une ou deux diviſions. Les fleurs naiſſent en abondance tout le long des branches & des brins qui ſont plus cotoneux & plus blancs que le reſte de la plante. Chaque fleur eſt un bouton de deux lignes de long compoſé de feuilles très-menuës poſées en écailles & couvertes d'un duvet aſſez épais, leſquelles enveloppent ſept ou huit fleurons d'un jaune pâle, très-menus, diviſez en cinq pointes dans l'endroit où ils s'évaſent; ils laiſſent échaper une petite gaine plus foncée, au travers de laquelle déborde un filet verdâtre. Chaque fleuron porte ſur un embryon de graine, qui ne meurit que dans l'arriere-ſaiſon; elle eſt très-petite & brune. On cultive cette eſpece d'Abſinthe dans le Jardin du Roi depuis plus de 20. ans; & je ne ſçai d'où elle y eſt venuë. Peut-être que quelque Miſſionnaire en a apporté la graine des côtes de la Mer Noire. La racine de cette eſpece d'Abſinthe eſt dure, ligneuſe, rouſſâtre, diviſée en fibres ondoyantes & chevelues. Les feuilles & les fleurs ſont d'une très-grande amertume. Leur odeur eſt moins forte que celle de l'Abſinthe commune qui ſe trouve naturellement dans les Alpes, & que l'on cultive dans tous les jardins de l'Europe.

Charatice Capitaine Mahometan ſurprit Sinope & la pilla, dans le deſſein d'enlever les threſors que les Empereurs y avoient mis en dépôt; mais il fut obligé d'abandonner la place ſans toucher aux richeſſes, ſur l'ordre du Sultan ſon maître qui recherchoit l'amitié d'Alexis Comnene, & qui lui avoit envoyé un Ambaſſadeur. Le gouvernement de la ville fut donné à Conſtantin Dalaſtene parent de l'Empereur, & le plus grand Capitaine de ce temps-là. Lorſque les François & les Venitiens ſe rendirent maîtres de Conſtantinople, Sinope tomba ſous la puiſſance des Comnenes; & fut une des principales villes de l'Empire de Trebiſonde. Sinope devint dans la ſuite une Principauté indépendante de Trebiſonde; & ce fut apparemment quelque Sultan qui en fit la conquête dans le temps qu'ils ſe répandirent dans l'Aſie mineure, car Ducas rapporte que Mahomet II. étant à Angora en 1461. y fut ſalué, & reçut les preſens d'Iſmael Prince de Sinope, par les mains de ſon fils. Mahomet lui ordonna de faire ſavoir à ſon pere qu'il eût à lui remettre ſes Etats; le compliment étoit un peu dur, mais la flote Turque paroiſſant devant la ville, fit prendre à Iſmael le parti d'obéir. Calcondyle aſſûre qu'il fit un échange de ſa Principauté avec la ville de *Philippopolis* en Thrace, quoiqu'il y eût 400. pieces d'artillerie ſur les remparts de Sinope. Par le même Traité Mahomet acquit *Caſtamene* ville très-forte, laquelle dépendoit de la même Principauté. Les Turcs qui reprochent aux Chrétiens de ſe faire entre eux de cruelles guerres, ne ſont pas bien inſtruits de l'Hiſtoire de leur Empire; car les premiers Sultans n'ont pas fait difficulté de dépouiller les premiers Mahometans dont les terres étoient, comme l'on dit, de leur bienſéance. Tout le monde ſçait qu'ils n'ont conquis l'Aſie mineure que ſur des Princes de leur religion qui s'étoient érigez en petits Souverains aux dépens des Grecs.

On ne ſçauroit paſſer par Sinope ſans ſe ſouvenir du fameux Philoſophe Diogene le Cinique: ce Diogene dont Alexandre admiroit les bons mots en étoit natif. Vous ſçavez, Monſeigneur, qu'Alexandre dit un jour à ſes Courtiſans, qu'il ſouhaiteroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexandre, & que ce fût à l'occaſion d'une réponſe de ce Philoſophe; car le Prince l'ayant honoré d'une de ſes viſites à Corinthe, lui demanda s'*il avoit beſoin de quelque choſe*: Diogene lui répondit, *qu'il n'avoit beſoin que de la chaleur du Soleil, & qu'il le ſuppliroit de ſe ranger pour ne pas l'en priver.* On voit ſon Epitaphe ſur un ancien marbre à Veniſe dans la cour de la maiſon d'Erizzo; elle eſt au deſſous de la figure d'un Chien qui eſt aſſis ſur ſon derriere, & on peut la traduire ainſi.

Dem. *Parle donc Chien, de qui gardes-tu le tombeau avec tant de ſoin?* Rép. *Du Chien.* Dem. *Qui eſtoit donc cet homme que tu appelles Chien?* Rép. *C'étoit Diogene.* Dem. *D'où eſt-ce qu'il étoit?* Rép. *De Sinope; c'eſt lui qui vivoit autrefois dans un tonneau, & qui a préſentement les Aſtres pour domicile.*

Au reſte la terre de Sinope de laquelle Strabon, Dioſcoride, Pline & Vitruve ont parlé, n'eſt pas verte, comme pluſieurs perſonnes le croyent, s'imaginans que la couleur verte que l'on appelle *Sinople* en terme de Blazon, en a tiré ſon nom. La terre de Sinope eſt une eſpece de Bol plus ou moins foncé, que l'on trouvoit autrefois autour de cette ville, & que l'on y apportoit pour le diſtribuer. Ce qui marque que ce n'étoit autre choſe que du Bol, c'eſt que les Auteurs, que l'on vient de citer, aſſûrent qu'il étoit auſſi beau que celui d'Eſpagne: tout le monde ſçait qu'on trouve de très-beau Bol en pluſieurs endroits de ce Royaume, où on l'appelle *Almagra*; & ce Bol, ſuivant les apparences, eſt un *Safran de Mars* naturel. Il ſe peut faire neanmoins qu'il y ait quelque eſpece de terre verte dans la campagne de Sinope, car Calcondyle aſſûre qu'il y a d'excellent cuivre aux environs, & je crois que la terre verte que les anciens nommoient *Theodotion* n'étoit proprement que

que du *vert de gris* naturel, tel qu'on le trouve dans les mines de cuivre. Les anciens eſtimoient la terre verte de Scio ; mais on ne l'y connoît plus, ou du moins perſonne ne pût nous en apprendre des nouvelles.

Nous partîmes de Sinope le 10. Mai, & nous ne fîmes que 18. milles, parce que le mauvais temps nous conduiſit à *Carſa*, comme prononcent les gens du païs. Ce village eſt nommé *Çaroſa* dans nos Cartes, & ce nom approche encore plus de celui que lui avoient donné les anciens ; car Arrien le nomme *Carouſa* & aſſûre, avec raiſon, que c'eſt un méchant port à cent cinquante ſtades de Sinope, qui font juſtement 18. milles & demi. Il eſt ſurprenant que les meſures des anciens répondent quelquefois ſi correctement à celles d'aujourd'hui.

Le 11. Mai nous campâmes ſur la plage de l'Iſle que forment les branches du fleuve *Halys* à 30. milles de Carſa. Voici encore une beveue de nos Geographes qui font venir ce fleuve du côté du Midi, au lieu qu'il coule du Levant. Ils ne ſont excuſables que ſur ce qu'Herodote fait la même faute ; cependant il y a long-temps qu'Arrien l'a relevée, lui qui avoit été ſur les lieux par ordre de l'Empereur Adrien. Strabon qui étoit de ce pays-là, décrit parfaitement le cours de l'Halys. Ses ſources, dit-il, ſont dans la grande Cappadoce, d'où il coule vers le Couchant, & tire enſuite au Septentrion par la Galilée & par la Paphlagonie. Il a pris ſon nom des terres ſalées au travers deſquelles il paſſe. En effet, tous ces quartiers-là ſont pleins de ſel foſſile ; on en trouve même ſur les grands chemins & dans les champs labourables ; ſa ſalûre tire ſur l'amertume. Strabon qui ne négligeoit rien dans ſes deſcriptions, remarque avec raiſon que les côtes depuis Sinope juſques en Bithynie, ſont couvertes d'arbres dont le bois eſt propre à faire des navires ; que les campagnes ſont pleines d'Oliviers, & que les Menuiſiers de Sinope faiſoient de belles tables de bois d'Erable & de Noyer. Tout cela ſe pratique encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu de tables qui ne conviennent pas aux Turcs, ils employent l'Erable & le Noyer à faire des Sophas, & à boiſſer ou lambriſſer des appartemens : ainſi ce n'eſt pas contre ce quartier de la Mer Noire qu'Ovide a déclamé avec tant de vehemence dans ſa troiſiéme Lettre écrite du Pont, à Rufin.

Le lendemain nous fîmes ſeulement 20. milles, & le vent du Nord nous fit rélâcher, malgré nous, à l'embouchûre du *Caſalmac*, au Port que les anciens ont nommé *Ancon*. Le Caſalmac qui eſt la plus grande riviere de toute cette côte, a été connu autrefois ſous le nom d'*Iris*. Strabon n'a pas oublié de marquer qu'il paſſoit par Amaſia ſa patrie, & qu'il recevoit la riviere de Themiſcyre avant que de tomber dans le Pont-Euxin.

Nous laiſſâmes derriere nous ſur le bord de la mer un village bâti ſur les ruines d'*Amiſus* ancienne Colonie des Atheniens, ſuivant Arrien. Theopompe qui dans Strabon en attribuë la fondation aux Mileſiens, en convient auſſi ; & par là il nous apprend la raiſon pourquoi la ville fut appellée *Pirée*, qui étoit le nom d'un des Ports d'Athenes. La ville d'Amiſus fut libre pendant long-temps, & paroiſſoit même ſi jalouſe de ſa liberté, qu'il en étoit preſque toûjours fait mention ſur les Médailles. On en voit, à cette legende, aux têtes d'Ælius, d'Antonin Pie, de Caracalla, de Diadumene, de Maximin, de Tranquilline. Alexandre le Grand étant en Aſie rétablit la liberté d'Amiſus ; le ſiege & la priſe de cette ville par Lucullus ſont décrits fort au long dans Plutarque. Ce Capitaine Romain ne jugeant pas à propos de la preſſer, y laiſſa Murena ; mais il y revint après la déroute de Mithridate, & l'auroit emportée aiſément ſans l'Ingenieur Callimachus, qui après avoir bien fatigué les troupes Romaines, & ne pouvant plus ſe défendre, mit le feu à la Place. Lucullus avec toute ſon authorité, ne pût le faire éteindre, & témoigna d'abord le chagrin qu'il avoit d'être moins heureux en cette rencontre, que Sylla qui avoit garanti des flammes la ville d'Athenes. Le Ciel néanmoins ſeconda ſes deſirs, & la pluye tomba aſſez à propos pour ſauver une partie d'Amiſus ; Lucullus fit rétablir le reſte, & affecta de n'avoir pas moins de clemence pour les Citoyens, qu'Alexandre en avoit montré à l'égard des Atheniens ; enfin Amiſus fut remiſe en ſa premiere liberté. A l'égard de la ville d'*Eupatoria* que Mithridate avoit fait bâtir ſous ſon nom tout auprès d'Amiſus, elle fut emportée par eſcalade & raſée pendant le ſiege d'Amiſus. On la releva dans la ſuite, & de ces deux villes on n'en fit qu'une ſeule, laquelle fut nommée *Pompeiopolis* ou *ville de Pompée* ; mais elle ne jouït pas long-temps de ſa liberté, Pharnace fils de Mithridate l'aſſiégea pendant les guerres de Ceſar & de Pompée, & l'emporta après de ſi grandes difficultez, que pour s'en venger ſur les habitans, il les fit tous égorger avec la derniere cruauté. Ceſar étant devenu le maître du monde, battit Pharnace, & l'obligea de ſe ſoûmettre. Il crut dédommager, comme dit Dion Caſſius, les Citoyens d'Amiſus de tous les maux qu'ils avoient ſoufferts, en leur accordant cette liberté qui leur étoit ſi chere. M. Antoine, à ce qu'aſſûre Strabon, remit la ville à ſes Rois ; & par un retour aſſez bizarre, le Tyran Straton l'ayant fort mal traitée, Auguſte après la bataille

taille d'Actium lui accorda ſon ancienne liberté.

Ce fut peut-être à cette occaſion que fut frappée cette belle Médaille qui eſt chez le Roi, à la tête d'Ælius Ceſar. Le revers eſt une Juſtice debout tenant des balances à la main, car l'Epoque ΓΖΘ revient à celle d'Auguſte. Des payſans qui travailloient à des cordes nous apporterent quelques Médailles aſſez communes, parmi leſquelles il s'en rencontra une de la ville d'Amiſus qui me parut aſſez rare ; d'un côté c'eſt la tête de Minerve, de l'autre c'eſt Perſée qui vient de couper la tête à Meduſe. Nous avons remarqué plus haut qu'Amiſus étoit une Colonie d'Athenes ; ſans doute qu'on y révéroit encore cette Minerve, & comme elle avoit eû beaucoup de part à l'expedition de Perſée, on avoit repreſenté ſur le revers une des plus grandes actions de ce Heros.

On ne ſçauroit paſſer ſur ces côtes, ſans ſe ſouvenir que le Caſalmac arroſoit une partie de cette belle plaine de *Themiſcyre* où les fameuſes Amazones ont eû leur petit Empire, s'il eſt permis de parler ainſi de ces femmes que l'on traite d'imaginaires ; cependant Strabon qui les place dans ces quartiers-là, aſſûre que le Thermodon arroſoit le reſte de leur pays. Cette riviere rappelle agréablement l'idée de ces Heroïnes dont peut-être on a avancé bien des fables, quoiqu'il en ſoit la vûë de cette côte ne laiſſa pas que de nous réjoüir. C'eſt un pays plat couvert de Bois & de Landes qui commencent depuis Sinope ; au lieu que de Sinope à Conſtantinople le pays eſt élevé en collines qui ſont d'une verdure admirable.

Le 13. Mai nous campâmes encore ſur les côtes des Amazones, fort mal-contens de nos recherches, car nous n'y trouvâmes aucune plante rare ; & c'eſt à quoi nous faiſions plus d'attention, qu'à tout ce qu'on a dit de ces femmes illuſtres. Nôtre journée ne fut pas plus heureuſe le lendemain, car la pluye nous fit perdre tout nôtre temps. On voulut nous perſuader le 15. que nous avions fait 50. milles, mais nous les trouvâmes bien courts, & nous entrâmes de fort bonne heure dans la riviere de *Tetradi* que les Turcs appellent *Cherſanbadereſi*. Le lendemain nous nous retirâmes dans celle d'*Argyropotami*, en Turc *Chairgueln*, qui n'eſt qu'à 4. milles de Tetradi.

Nous eûmes une très-grande joye ce jour-là, & plus grande même que ſi nous euſſions rencontré des Amazones ; cependant ce n'étoit qu'une eſpece d'*Elephant* d'un pied & demi de haut dont toutes les hayes étoient remplies. C'eſt une plante qu'il faut placer ſous le genre d'*Elephant* avec Fabius Columna le plus exact de tous les Botaniſtes du ſiecle paſſé. La fleur de ce genre de plante reſſemble ſi fort, par ſa trompe, à la tête d'un Elephant, qu'on ne ſauroit s'empêcher d'entrer dans la penſée de ce ſavant homme. Souffrez, Monſeigneur, que je vous en envoye la deſcription ; car l'eſpece d'Elephant qui vient ſur les côtes de la Mer Noire, n'eſt pas préciſément celle que Columna a trouvée dans le Royaume de Naples.

D'une racine chevelue, rouſſâtre & qui trace, s'élevent pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi ou deux, épaiſſes d'environ une ligne & demie, quarrées, vert-pâle, parſemées de petits poils, creuſes d'un nœud à l'autre, relevées à leur naiſſance de quelques tubercules blanchâtres aſſez plats, ridez, charnus, longs de deux ou trois lignes & poſez preſque en maniére d'écailles. Les feuilles naiſſent deux à deux oppoſées en croix avec celles de deſſus & celles de deſſous, longues depuis un pouce juſques à deux, ſur 9. ou 10. lignes de largeur, traverſées par une côte accompagnée de nerfs aſſez gros, preſque parelleles entre eux, leſquels ſe courbent & ſe ſubdiviſent à meſure qu'ils avancent vers les bords. Ces feuilles d'ailleurs ſont de même tiſſure que celles de *la Pediculaire à fleur jaune*, vert-brun, chagrinées au deſſous, relevées de petits poils de chaque côté, légerement crenelées, & ſoûtenuës par un pedicule mince, long de deux lignes. Des aiſſelles de ces feuilles qui diminuent juſques vers le haut, naiſſent des branches oppoſées en croix comme les feuilles, & le long de ces branches ſortent des fleurs, quelquefois ſeules, quelquefois oppoſées deux à deux, jaunes, & longues de 6. ou 7. lignes. Chaque fleur commence par un tuyau d'environ deux lignes de long, lequel s'évaſant ſe diviſe en deux lévres, dont l'inferieure a près d'un pouce de long ſur un peu plus de largeur, découpée en trois pieces aſſez arrondies, rabatuë en maniére de fraize, & marquée au commencement de ſes diviſions d'une tache feuille-morte foncé. La lévre ſupérieure eſt un peu plus longue que l'inférieure, & commence par une eſpece de caſque applati en deſſus comme le crane d'un chien, large d'environ trois lignes ſur quatre lignes de long juſques aux orbites, leſquelles ſont marquées par deux gros points rouge-brun, d'un tiers de ligne de diametre. De ces orbites le caſque ſe rétraiſſit peu à peu & s'alonge en maniére de Trompe d'Elephant. Elle eſt creuſe, longue de quatre ou cinq lignes, obtuſe, ou émouſſée par le bout, & laiſſe échapper le filet du piſtile. A la naiſſance de cette Trompe avant qu'elle ſe plie en goutiére, ſe voyent deux petits crochets longs de demi ligne, courbez en dedans ; les étamines ſont cachées dans le caſque & garnies de ſommets jaunâ-

Hypericum Orientale, Ptarmicæ foliis. V

nâtres : le piſtile eſt un bouton ovale, long d'une ligne, terminé par un filet : le calyce a quatre ou cinq lignes de long, vert-pâle, découpé profondément en 3. parties veluës rayées, dont celle du milieu, qui eſt la plus grande, eſt pliée en goutiere. Le piſtile devient un fruit plat, membraneux, noirâtre, preſque quarré, mais arrondi dans ſes coins, partagé en deux loges dans ſa longueur & rempli de ſemences un peu courbes, longues d'une ligne & demi, noirâtres, canelées dans leur longueur. Toute la plante eſt d'un goût d'herbe ſans odeur, ſes fleurs ſentent comme celles du *Muguet*; elle aime les lieux gras & qui ſont à l'ombre.

Le 14. Mai après avoir fait 28. milles, nous relachâmes à l'embouchûre de la petite riviere de *Vatiza*, tout près d'un village du même nom où l'on alla prendre des rafraîchiſſemens ; le vent étoit au Nord & la mer un peu groſſe, ainſi l'on tint conſeil de Marine ; & comme les avis étoient partagez, le Pacha balançoit s'il avanceroit ou non. J'eus l'honneur de le déterminer à reſter, non ſeulement ce jour-là mais encore le lendemain, l'aſſeûrant, foi de Medecin, que les malades de ſa maiſon avoient beſoin de repos & ſur tout ſon Predicateur qu'il honoroit de ſon eſtime. Après tout, ce repos fit du bien & du plaiſir aux malades ; les ſeuls Matelots grondoient, parce qu'étans payez pour tout le voyage, ils auroient bien voulu profiter du temps. Pour moi j'étois ravi d'aller courir dans un ſi beau pays, & je m'embarraſſois peu de leurs diſcours. Les collines de Vatiza ſont couvertes de *Laurier-Cerize* & d'un *Guaiac de Padouë* plus haut que nos plus grands Chênes ; nous ne pouvions nous laſſer de les admirer. On y voit une eſpece de *Micocoulier* à larges feuilles, dont les fruits ont demi pouce de diametre. Nous y obſervâmes encore une infinité de belles plantes ; mais il fallut en décamper le jour ſuivant. La mer parut encore agitée aux gens de la ſuite du Pacha ; & quoique les Matelots aſſûraſſent qu'elle étoit auſſi tranquille que de l'huile, car c'eſt une comparaiſon dont on ſe ſert par tout ſur mer, nous ne fîmes que 20. milles avant dîner. On rélâcha au pied d'un vieux Château démoli, dont on ne ſçût nous apprendre le nom ; nous nous en conſolâmes, les maſures ne marquant rien qui ſentiſſe l'antiquité. Il ne faut pas, Monſeigneur, ſur cette relation vous faire une idée deſavantageuſe de la Mer Noire ; nous n'avancions que dans le calme parfait, le vent du Nord que l'on apprehendoit tant, & la mer qui paroiſſoit toûjours groſſe à ces bons Muſulmans, ne ſecouoit pourtant pas nos bateaux bien fortement, & n'empêchoit point les ſaïques d'aller & de venir. Nôtre marche me faiſoit ſouvenir de ces temps de molleſſe que Mr. Deſpreaux décrit ſi bien dans ſon Lutrin,

*On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.*

C'étoit là juſtement la vie de nôtre Cour. On ne s'éveilloit que pour fumer, pour prendre du caffé, pour manger du ris & boire de l'eau ; on n'y parloit ni de chaſſe ni de peſche. Nous ne fîmes ce jour-là que 12. milles à la rame, & nous abordâmes ſur une plage dans un lieu charmant & rempli de belles plantes.

Le 26. Mai quelqu'un s'aviſa, pour faire peſter les Matelots, de dire que c'étoit un jour malheureux, c'en fut aſſez pour ne nous faire partir qu'après le dîné ; ainſi l'heure de la priere étant venuë, il fallut rélâcher à deux milles de *Cerciſonte*, que les Grecs appellent *Kiriſontho*. L'envie que nous avions de voir cette ville, me fit aviſer de dire que le miel manquoit pour nos malades & qu'il falloit y en aller acheter. On dit que c'étoit un jour malheureux & que Dieu prendroit ſoin des malades. Nous nous en conſolâmes par la découverte que nous fîmes d'une eſpece admirable de *Millepertuis*, & certainement il n'y avoit qu'une auſſi belle plante qui fût capable d'adoucir nos chagrins ; car à qui les compter dans un pays où l'on ne voyoit ni gens ni bêtes ? Quand nous ne trouvions pas de belles plantes, la lecture nous tenoit lieu de toute autre conſolation.

Les vieux pieds de cette eſpece de *Millepertuis* ont la racine épaiſſe de deux ou trois lignes, dure, ligneuſe, couchée en travers, & longue de plus d'un demi pied. Celle des jeunes plantes eſt une touffe de fibres jaunâtres, friſées, longues de trois ou quatre pouces. Les tiges ſont hautes depuis demi juſques à un pied, quelques-unes droites, les autres couchées puis relevées, vert-pâle, épaiſſes d'une ligne, garnies d'une petite arête ou filet, lequel deſcend d'une feuille à l'autre. Ces feuilles qui naiſſent deux à deux, ſont longues d'un pouce ou quinze lignes ſur deux lignes de largeur, vert-pâle auſſi, de la tiſſure de celles de nôtre *Millepertuis*, ſerrées, ſans qu'on y découvre des points tranſparans, dentées ſur les bords à peu près comme celles de l'*Herbe à éternuer* qui vient dans nos prez, attachées à la tige ſans pedicule, & terminées en bas par deux oreilles très-pointuës, longues de deux lignes, mais découpées plus profondément que le reſte de la feuille. De leurs aiſſelles naiſſent des branches garnies de ſemblables feuilles, quoique plus courtes & plus larges. Ces branches forment un bouquet pareil à celui du *Millepertuis* commun. Les fleurs de l'eſpece dont nous parlons, ſont à cinq feuilles jaunes, lon-

gues de huit ou neuf lignes ſur trois lignes de largeur, arrondies à la pointe mais plus étroites à la baſe. Du milieu de ces feuilles s'éleve une touffe d'étamines jaunes plus courtes que les feuilles, garnies de petits ſommets. Elles environnent un piſtile long de deux lignes & demi, verdâtre, terminé par trois cornes. Le calice eſt long de trois lignes, découpé en cinq parties dentées auſſi proprement que les feuilles. Le piſtile devient un fruit rouſſâtre-brun, haut de trois lignes, diviſé en cinq loges, remplies de ſemences brunes & très-menues, leſquelles tombent par la pointe du fruit lorſqu'il eſt bien meur. Toute la plante a une odeur réſineuſe. Elle varie conſidérablement par rapport à ſa grandeur; on en trouve avec des pieds fort bas, & dont les feuilles ſont très-menuës. La fleur varie auſſi, car il y en a dont les feuilles ont juſques à dix lignes de long. Les feuilles ſont ameres, un peu gluantes & ſentent la réſine.

Le 21. Mai nous paſſâmes devant *Ceraſonte* ville aſſez grande bâtie au pied d'une colline ſur le bord de la mer, entre deux rochers fort eſcarpez. Le Château ruiné qui étoit l'ouvrage des Empereurs de Trebiſonde, eſt ſur le ſommet d'un rocher à droite en entrant dans le port, & ce port eſt aſſez bon pour des ſaïques. Il y en avoit pluſieurs qui n'attendoient que le vent favorable pour aller à Conſtantinople. La campagne de Ceraſonte nous parut fort belle pour herboriſer. Ce ſont des collines couvertes de bois où les *Cerifiers* naiſſent d'eux-mêmes. Saint Jerôme a crû que ces ſortes d'arbres avoient tiré leur nom de cette ville, & Ammian Marcellin aſſûre que Lucullus fut le premier qui fit tranſporter de-là les Cerifiers à Rome. On ne connoiſſoit pas, dit Pline, les Cerifiers avant la bataille que Lucullus remporta ſur Mithridate, & ces arbres ne paſſerent que cent vingt ans après en Angleterre. *Ceraſonte*, ſelon Arrien, fut nommée dans la ſuite *Pharnacia*, c'étoit une Colonie de Sinope à qui elle payoit tribut, comme le remarque Xenophon : cependant Strabon & Ptolemée diſtinguent Pharnacia de Ceraſonte. Ce fut à Ceraſonte que les Dix mille Grecs qui s'étoient trouvez lors de la bataille de Babylone dans l'armée du jeune Cyrus, paſſerent en revûë devant leurs Généraux. Ils y ſéjournérent dix jours, & leur armée après tant de fatigues ne s'y trouva diminuée que de 14. cens hommes. On diſtinguoit dans ce temps-là les villes Grecques, c'eſt à dire les Colonies des Grecs ſur les côtes du Pont-Euxin, des autres villes bâties par les gens du pays, que les Grecs regardoient comme des barbares & comme leurs ennemis déclarez. Les reſtes des dix mille évitoient avec ſoin ces ſortes de villes pour ſe rendre aux Colonies des Grecs; mais ce n'étoit ordinairement qu'en combattant. Quoique Ceraſonte n'ait jamais été une ville fort conſiderable, on ne laiſſe pas d'en trouver des Medailles. On en voit à la tête de M. Aurele, ſur le revers deſquelles eſt un Satyre debout, qui de la main droite tient un flambeau & une houlette de la gauche. On voit bien par-là que ce n'étoit pas une ville de commerce maritime; elle ſe faiſoit valoir plûtôt par ſes bois & par ſes troupeaux.

Nous rélachâmes ce jour-là à 36. milles de Ceraſonte pour aller acheter des proviſions à *Tripoli* village dont Arrien & Pline ont fait mention, & dont on trouvera ici le deſſein. Enſuite nôtre petite flotte vint donner fond à trois milles au deſſous, à l'entrée d'une riviere qui portoit apparemment le même nom que la ville du temps de Pline. On a travaillé autrefois des mines de cuivre le long de cette riviere, car on y trouve encore beaucoup de récremens de ce métail, couverts de vitrifications émaillées de blanc & de vert. Toutes ces côtes ſont agréables, & la nature s'y eſt conſervée dans ſa beauté, parce que depuis long-temps il n'y a pas eû aſſez d'habitans pour les détruire. Nous y obſervâmes un arbriſſeau qui, ſelon les apparences, eſt le *Raiſin d'Ours* de Galien.

Cet arbriſſeau vient de la hauteur d'un homme. La tige en eſt épaiſſe comme le bras, le bois blanchâtre, l'écorce grêle, mêlée de brun, gercée & dont la premiere peau ſe détache facilement. Cette tige pouſſe pluſieurs branches dès le bas, groſſes comme le pouce, quelquefois davantage, ſubdiviſées en rameaux revêtus d'une écorce vert-pâle. Tous ces rameaux ſont chargez de nouveaux jets couverts d'une écorce nette & luiſante, garnis de feuilles ſemblables à celles du Cerifier, longues de deux pouces & demi ſur un pouce & demi de large, dentées légerement ſur les bords, pointues par les deux bouts, vert-gai, quelquefois rougeâtres, liſſes, relevées d'une côte en deſſous & parſemées de poils très-courts. Les fleurs naiſſent parmi ces feuilles ſur ces brins longs d'un pouce & demi, panchées en bas, diſpoſées ſur la même ligne dans les aiſſelles des feuilles qui n'ont encore qu'un demi pouce de longueur, & leur pedicule n'a que trois ou quatre lignes de long. Chaque fleur eſt une cloche d'environ quatre lignes de diametre, & d'environ cinq lignes de haut, blanc-ſale, panachée de grandes bandes purpurines du côté qu'elle eſt expoſée au ſoleil, découpée en cinq pointes, quelquefois davantage, & ces pointes ſont un peu refléchies en dehors. Cette fleur varie. Il y a des pieds ſur leſquels elle eſt toute blanche, & quelques autres où elle tire

ſur

ſur le purpurin ſans être panachée. De quelque couleur qu'elle ſoit, elle eſt toûjours percée dans le fond & articulée avec le calice. Des environs du trou de la fleur, naiſſent dix étamines longues d'une ligne & demi, blanchâtres, un peu courbes, chargées chacune d'un ſommet auſſi long, jaune foncé tirant ſur le feuille-morte. Le calice eſt un bouton verdâtre, plat en devant & comme piramidal en derriere, long d'une ligne & demi, découpé en cinq parties qui forment un petit baſſin relevée d'une eſpece de bourlet creux dans le milieu, comme dans les autres eſpeces de ce genre. Du centre de ce baſſin ſort un filet menu, long de 4. ou 5. lignes. Les feuilles de cette plante ont un goût d'herbe qui tire ſur l'aigre. Les fleurs ſont ſans odeur. Je n'ai vû que des fruits verts d'environ trois lignes de long, aigrelets & creuſez en devant en maniere de nombril. C'eſt la plus grande eſpece de *Vitis Idæa* qui ſoit connuë. Il y a apparence que c'eſt celle que Galien a nommée Ἀρκτοσταφύλος ou *Raiſin d'Ours*: cet Auteur aſſûre qu'elle naît dans le Royaume du Pont, & qu'elle a les feuilles ſemblables à l'*Arbouſier*, ce qui eſt vrai, ſi l'on compare les feuilles de cette plante à celles de l'*Arbouſier Adrachne*, laquelle eſt auſſi commune en Grece, & plus commune en Aſie, d'où étoit Galien, que nôtre *Arbouſier ordinaire*.

Nous ne fîmes que 35. milles le 22. Mai, & l'on dreſſa nos tentes proche d'un moulin d'eau à la vûë de Trebiſonde, que les Turcs appellent *Taraboſan*, où nous arrivâmes le lendemain en quatre heures de temps à la voile & à la rame. Cette ville n'eſt devenuë celebre dans l'Hiſtoire que par la retraite des Comnenes, qui après la priſe de Conſtantinople par les François & par les Venitiens, en firent le ſiége de leur Empire. Anciennement Trebiſonde étoit regardée comme une Colonie de Sinope à qui même elle payoit tribut, comme nous l'apprenons de Xenophon qui paſſa par Trebiſonde en reconduiſant la reſte des Dix mille. Xenophon raconte la triſte avanture qui leur arriva pour avoir mangé trop de miel. Voici, Monſeigneur, la deſcription des plantes ſur leſquelles les abeilles le ſucent.

*Chamærhododendros Pontica maxima, Meſpili folio, flore luteo.* Coroll. Inſt. Rei herb. 42.

Cet arbriſſeau s'éleve à ſept ou huit pieds de haut & produit un tronc preſque auſſi gros que la jambe, accompagné de pluſieurs tiges plus menuës diviſées en branches inégales, foibles, caſſantes, blanches, mais couvertes d'une écorce griſâtre & liſſe, ſi ce n'eſt aux extrémitez où elles ſont veluës & garnies de bouquets de feuilles aſſez ſemblables à celles du *Néflier* des bois, longues de 4. pouces ſur un pied & demi de largeur, pointuës par les deux bouts, vert-gai, legerement veluës, excepté ſur les bords où les poils forment comme une eſpece de ſourcil. La côte de ces feuilles eſt aſſez forte & ſe diſtribuë en nervûre ſur toute la ſurface. Cette côte n'eſt que la ſuite de la queuë des feuilles, laquelle le plus ſouvent eſt de trois ou quatre lignes de long ſur une ligne d'épais. Les fleurs naiſſent 18. ou 20. enſemble par bouquets à l'extremité des branches, ſoûtenuës par des pedicules d'un pouce de long, velus, & qui naiſſent des aiſſelles de petites feuilles membraneuſes, blanchâtres, longues de ſept ou huit lignes ſur trois lignes de largeur. Chaque fleur eſt un tuyau de deux lignes & demi de diametre, légerement canelé, velu, jaune tirant ſur le verdâtre. Il s'évaſe au delà d'un pouce d'étenduë & ſe diviſe en cinq parties, dont celle du milieu a plus d'un pouce de long ſur preſque autant de largeur, réflechie en arriere de même que les autres, & terminée en arcade gothique, jaune-pâle quoique doré vers le milieu. Les autres parties ſont un peu plus étroites & plus courtes, jaune-pâle auſſi. Cette fleur qui eſt percée en derriere s'articule avec le piſtile, lequel eſt piramidal, canelé, long de deux lignes, vert-blanchâtre, légerement velu, terminé par un filet courbe, long de deux pouces, arrondi à ſon extremité en maniere de bouton vert-pâle. Des environs du trou de la fleur ſortent cinq étamines plus courtes que le piſtile, inégales, courbes, chargées de ſommets longs d'une ligne & demi, remplis de pouſſiére jaunâtre. Les étamines ſont de même couleur, veluës depuis leur naiſſance juſques vers le milieu, & toutes les fleurs ſont penchées ſur les côtez, de même que celles de la *Fraxinelle*. Le piſtile devient dans la ſuite un fruit d'environ quinze lignes de long ſur ſix ou ſept lignes de diametre, dur, brun, pointu, relevé de cinq côtes. Il s'ouvre de la pointe à la baze en ſept ou huit parties, creuſées en maniére de goûtiere, leſquelles aſſemblées avec le pivot qui en occupe le milieu, forment autant de loges remplies de graines. Les feuilles de cette plante ſont ſtiptiques. L'odeur des fleurs approche de celle du *Chevrefeuille*, mais elle eſt plus forte & porte à la tête.

*Chamærhododendros Pontica, maxima, folio Lauroceraſi, flore cæruleo purpuraſcente.* Coroll. Inſtit. Rei herb. 42.

Cette eſpece s'éleve ordinairement à la hauteur d'un homme. Son principal tronc eſt preſque auſſi gros que la jambe. Sa racine trace juſques à cinq ou ſix pieds de long, partagée d'abord en quelques autres racines groſſes comme le bras, diſtribuées en ſubdiviſions d'un pouce d'épaiſſeur. Celles-ci diminuent inſenſiblement, accompagnées de beaucoup de chevelu.

Elles ſont dures, ligneuſes, couvertes d'une écorce brune, & produiſent pluſieurs tiges de differentes grandeurs, leſquelles environnent le tronc. Le bois en eſt blanc, caſſant, revêtu d'une écorce griſâtre, plus foncée en quelques endroits. Les branches ſont aſſez touffuës & naiſſent dès le bas, mal formées, inégales, garnies ſeulement de feuilles vers les extrémitez. Ces feuilles, quoique rangées ſans ordre, ſont d'une grande beauté & reſſemblent tout-à-fait à celles du *Laurier-Ceriſe*. Les plus grandes ont ſept ou huit pouces de long ſur environ deux ou trois pouces de large; & ſont terminées en pointe par les deux bouts, vert-gai, liſſes, preſque luiſantes, fermes & ſolides. Le dos qui n'eſt que l'allongement de la queue, laquelle a près de deux pouces de long, eſt relevé d'une groſſe côte ſillonée en devant, dont les ſubdiviſions principales ſont comme alternes. Les feuilles diminuent à meſure qu'elles approchent des ſommitez, quoiqu'on y en apperçoive aſſez ſouvent qui ſont encore plus grandes que les inferieures. Depuis la fin du mois d'Avril juſques à la fin de Juin, ces ſommitez ſont chargées de bouquets de 4. ou 5. pouces de diametre, compoſez chacun de vingt ou trente fleurs, à la naiſſance deſquelles ſe trouve une feuille longue ſeulement d'un pouce & demi, membraneuſe, blanchâtre, large de 4. ou 5. lignes, creuſe & pointuë. Le pedicule des fleurs a depuis un pouce juſques à 15. lignes de longueur, mais il n'eſt épais que d'environ demi ligne. Chaque fleur eſt d'une ſeule piece, longue d'un pouce & demi ou deux, rétrecie dans le fond, évaſée & découpée en cinq ou ſix parties. Celle d'en haut qui eſt quelquefois la plus grande, eſt large d'environ ſept à huit lignes, arrondie par le bout de même que les autres, légerement friſée, ornée vers le milieu de quelques points jaunes ramaſſez en maniére d'une groſſe tache. Les parties d'en bas ſont un peu moindres & recoupées plus profondément que les autres. A l'égard de la couleur de cette fleur, le plus ſouvent elle eſt violette tirant ſur le griſdelin. On trouve des pieds de cette plante à fleurs blanches, & d'autres à fleurs purpurines plus ou moins foncées, mais toutes ces fleurs ſont marquées des mêmes points jaunes dont on vient de parler, & leurs étamines qui naiſſent en touffe, ſont plus ou moins colorées de purpurin, quoique blanches & cotonneuſes à leur naiſſance, ces étamines ſont inégales, crochuës & environnent le piſtile. Leurs ſommets ſont poſez en travers, longs de deux lignes ſur une ligne de large, diviſez en deux bourſes pleines d'une pouſſiere jaunâtre. Le calice n'a qu'environ une ligne & demi de longueur, légerement cannelé en cinq, ſix, ou ſept côtes purpurines. Le piſtile eſt une eſpece de cone de deux lignes de haut, relevé à ſa baze d'un ourlet verdâtre & comme friſé. Un filet purpurin, courbe & long de 15. ou 18. lignes, termine ce jeune fruit & finit par un bouton verd-pâle. Les bouquets de fleurs ſont très-gluants avant qu'elles s'épanouïſſent. Lorſqu'elles ſont paſſées, le piſtile devient un fruit cilindrique, long d'un pouce à 15 lignes, épais d'environ quatre lignes, cannelé, arrondi par les deux bouts. Il s'ouvre par le haut en cinq ou ſix parties, & laiſſe voir autant de loges qui le partagent en ſa longueur, ſéparées les unes des autres par les aîles d'un pivot qui en occupe le milieu. C'eſt ce pivot qui eſt terminé par le filet du piſtile; & bien loin de ſe deſſecher, il devient plus long tandis que le fruit eſt vert, & ne tombe point lorſqu'il eſt mur. Les graines ſont très-menuës, brun-clair, longues de près d'une ligne. Les feuilles de cette plante ſont ſtiptiques. Les fleurs ont une odeur agréable, mais qui ſe paſſe facilement.

Cette plante aime la terre graſſe, humide, & vient ſur les côtes de la Mer Noire le long des ruiſſeaux, depuis la riviere d'Ava [a] juſques à Trebiſonde. Cette eſpece paſſe pour malfaiſante. Les beſtiaux n'en mangent que lorſqu'ils ne trouvent pas de meilleure nourriture, Quelque belle que ſoit ſa fleur, je ne m'aviſai pas de la preſenter au Pacha Numan Cuperli, Beglierbei d'Erzeron, dans le temps que j'eus l'honneur de l'accompagner ſur la Mer Noire; mais pour la fleur de l'eſpece précedente, elle me parut ſi belle, que j'en fis de gros bouquets pour mettre dans ſa Tente; cependant je fus averti par ſon Chiaia, que cette fleur excitoit des vapeurs & cauſoit des vertiges. La raillerie me parut aſſez plaiſante, car le Pacha ſe plaignoit de ces ſortes d'incommoditez. Le Chiaia me fit connoître qu'il ne raillioit point, & m'aſſûra qu'il venoit d'apprendre des gens du pays, que cette fleur étoit nuiſible au cerveau. Ces bonnes gens par une tradition fort ancienne, fondée apparemment ſur pluſieurs obſervations, aſſûrent auſſi que le miel que les abeilles font après avoir ſuccé cette fleur, étourdit ceux qui en mangent, & leur cauſe des nauſées.

Dioſcoride a parlé de ce miel à peu près dans les mêmes termes. *Autour d'Heraclée du Pont*, dit-il, *en certains tems de l'année, le miel rend inſenſez ceux qui en mangent, & c'eſt ſans doute par la vertu des fleurs d'où il eſt tiré. Ils ſuent abondamment, mais on les ſoulage en leur donnant de la Rhuë, des Salines, & de l'Hydromel à meſure qu'ils vomiſſent. Ce miel*, ajoûte le même Auteur, *eſt acre & fait éternuer. Il efface les rouſſeurs du viſage ſi on le broye avec du Coſtus. Mêlé avec du ſel ou de l'Aloës, il diſſipe les noirceurs que laiſſent les meurtriſſures. Si les Chiens ou les Cochons avalent*

a Sangaris.

*lent les excrémens des personnes qui ont mangé de ce miel, ils tombent dans les mêmes accidens.*

Pline a mieux débrouillé l'histoire des deux arbrisseaux dont on vient de parler, que Dioscoride ni qu'Aristote ; ce dernier a crû *que les abeilles amassoient ce miel sur les Bouis ; qu'il rendoit insensez ceux qui en mangeoient & qui se portoient bien auparavant ; qu'au contraire il guerissoit les insensez.* Pline en parle ainsi. *Il est des années*, dit-il, *où le miel est très-dangereux autour d'Heraclée du Pont. Les Auteurs n'ont pas connu de quelles fleurs les abeilles le tiroient. Voici ce que nous en sçavons. Il y a une plante dans ces quartiers appellée* Ægolethron, *dont les fleurs, dans les printemps humides, acquierent une qualité très-dangereuse lorsqu'elles se flétrissent. Le miel que les abeilles en font, est plus liquide que l'ordinaire, plus pesant & plus rouge. Son odeur fait éternuer. Ceux qui en ont mangé suent horriblement, se couchent à terre, & ne demandent que des rafraichissemens.* Il ajoûte ensuite les mêmes choses que Dioscoride, dont il semble qu'il ait traduit les paroles ; mais outre le nom d'*Ægolethron* qui ne se trouve pas dans cet Auteur, voici une excellente remarque qui appartient uniquement à Pline.

*On trouve*, continue-t-il, *sur les mêmes côtes du Pont, une autre sorte de miel qui est nommé* Mœnomenon, *parce qu'il rend insensez ceux qui en mangent. On croit que les abeilles l'amassent sur la fleur du* Rhododendros *qui s'y trouve communément parmi les forêts. Les peuples de ce quartier-là, quoiqu'ils payent aux Romains une partie de leur tribut en cire, se gardent bien de leur donner de leur miel.*

Il semble que sur ces paroles de Pline l'on peut déterminer les noms de nos deux especes de *Chamærhododendros*. La premiere, suivant les apparences, est l'*Ægolethron* de cet Auteur, car la seconde qui fait les fleurs purpurines, approche beaucoup plus du *Rhododendros*, & l'on peut la nommer *Rhododendros Pontica Plinii*, pour la distinguer du *Rhododendros ordinaire*, qui est nôtre *Laurier-Rose* connû par Pline sous le nom de *Rhodadaphne* & *Nerium*. Il est certain que le Laurier-Rose ne croît pas sur les côtes du Pont-Euxin. Cette plante aime les pays chauds. On n'en voit gueres après avoir passé les Dardanelles, mais elle est fort commune le long des ruisseaux dans les Isles de l'Archipel ; ainsi le *Rhododendros* du Pont ne sçauroit être nôtre *Laurier-Rose*. Il est donc très-vraisemblable que le *Chamærhododendros* à fleur purpurine, est le *Rhododendros* de Pline.

Quand l'armée des Dix mille approcha de Trebisonde, il lui arriva un accident fort étrange & qui causa une grande consternation parmi les troupes, suivant le rapport de Xenophon qui en étoit un des principaux Chefs. *Comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles*, dit cet Auteur, *les soldats n'en épargnerent pas le miel : il leur prit un dévoyement par haut & par bas suivi de réveries, en sorte que les moins malades ressembloient à des yvrognes, & les autres à des personnes furieuses, ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une bataille ; personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ à la même heure qu'il avoit commencé, de sorte que les soldats se leverent le troisiéme & le quatréme jour, mais en l'état qu'on est après avoir pris une forte medecine.*

Diodore de Sicile rapporte le même fait dans les même circonstances. Il y a toute apparence que ce miel avoit été succé sur les fleurs de quelqu'une de nos especes de *Chamærhododendros*. Tous les environs de Trebisonde en sont pleines, & le Pere Lambert Missionnaire Theatin, convient que le miel que les abeilles succent sur un certain arbrisseau de la Colchide ou Mengrelie, est dangereux & fait vomir. Il appelle cet arbrisseau *Oleandro Giallo*, c'est-à-dire *Laurier-Rose jaune*, lequel sans contredit est nôtre *Chamærhododendros Pontica maxima, Mespilli folio, flore luteo. La fleur*, dit ce Pere, *tient le milieu entre l'odeur du musc & celle de la cire jaune.* Cette odeur nous parut approcher de celle du *Chevrefeuille*, mais incomparablement plus forte.

Les Dix mille furent receûs à Trebisonde avec toutes les marques d'amitié que l'on donne à des gens de son pays lorsqu'ils reviennent de bien loin ; car Diodore de Sicile remarque que Trebisonde étoit une ville Grecque fondée par ceux de Sinope qui descendoient des Milesiens. Le même Auteur assûre que les Dix mille séjournérent un mois dans Trebisonde, qu'ils y sacrifierent à Jupiter & à Hercule, & qu'ils y celebrérent des jeux.

Trebisonde apparemment tomba sous la puissance des Romains, lorsque Mithridate se trouva dans l'impuissance de leur résister. Il seroit inutile de rapporter de quelle maniére elle fut prise sous Valerien par les Scythes, que nous connoissons sous le nom de Tartares, si l'Historien qui en parle n'avoit décrit l'état de la place. Zozime donc remarque que c'étoit une grande ville bien peuplée, fortifiée d'une double muraille. Les peuples voisins s'y étoient réfugiez avec leurs richesses, comme dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre. Outre la garnison ordinaire, on y avoit fait entrer dix mille hommes de troupes ; mais ces soldats dormant sur leur bonne foy & se croyant à couvert de tout, se laisserent surprendre la nuit par les Barbares, qui ayant entassé des fascines tout contre les murailles, entrérent par ce moyen dans la Place,

tuérent une partie des troupes, renverſerent les Temples & tous les plus beaux Edifices, après quoi chargez de richeſſes immenſes, ils emmenerent un grand nombre de captifs.

Les Empereurs Grecs ont poſſedé Trebiſonde à leur tour. Du temps de Jean Comnene Empereur de Conſtantinople, Conſtantin Gabras s'y étoit érigé en petit Tyran. L'Empereur vouloit l'en chaſſer, mais l'envie qu'il avoit d'ôter Antioche aux Chrêtiens, l'en détourna. Enfin Trebiſonde fût la capitale d'un Duché ou d'une Principauté dont les Empereurs de Conſtantinople diſpoſoient; car Alexis Comnene, ſurnommé *le Grand*, en prit poſſeſſion en 1204. avec le titre de *Duc* lorſque les François & les Venitiens ſe rendirent les maîtres de Conſtantinople ſous Baudouïn Comte de Flandres.

L'éloignement de Conſtantinople à Trebiſonde, & les nouvelles affaires qui ſurvinrent aux Latins, favoriſérent l'établiſſement de Comnene; nene qui ſouffrit que les Grecs l'appellaſſent *Empereur* de Trebiſonde, comme s'ils euſſent voulu faire connoître que c'étoit Comnene qui étoit leur veritable Empereur, puiſque Michel Paleologue, qui faiſoit ſa reſidence à Conſtantinople, avoit quitté le Rit Grec pour ſuivre celui de Rome. Il eſt bien certain que Vincent de Beauvais appelle ſimplement Alexis Comnene, *Seigneur* de Trebiſonde. Quoiqu'il en ſoit, la *Souveraineté* de cette ville, ſi l'on ne veut pas ſe ſervir du mot d'*Empire*, commença l'an 1204. ſous Alexis Comnene, & finit en 1461. lorſque Mahomet II. dépoüilla David Comnene. Ce malheureux Prince avoit épouſé Irene fille de l'Empereur Jean Cantacuzene, mais il implora fort inutilément le ſecours des Chrêtiens, pour ſauver les débris de ſon Empire. Il fallut ceder au Conquerant, qui le fit paſſer à Conſtantinople avec toute ſa famille, qui fut maſſacrée quelque temps après. Phranzez même aſſûre que

ſonde, après avoir duré plus de deux ſiecles & demi.

La ville de Trebiſonde eſt bâtie ſur le bord de la mer au pied d'une colline aſſez eſcarpée; ſes murailles ſont preſque quarrées, hautes, crenelées, & quoi qu'elles ne ſoient pas des premiers temps, il y a beaucoup d'apparence qu'elles ſont ſur les fondemens de l'ancienne enceinte, laquelle avoit fait donner le nom de *Trapeze* à cette ville.

Tout

Tout le monde ſçait que *Trapeze* en Grec ſignifie *une Table*, & le plan de cette ville eſt un quarré-long aſſez ſemblable à une table. Les murailles ne ſont pas les mêmes que celles qui ſont décrites par Zoſime; celles d'aujourd'hui ont été bâties des débris des anciens édifices, comme il paroît par les vieux marbres qu'on y a enclavez en pluſieurs endroits, & dont les Inſcriptions ne ſont pas liſibles, parce qu'elles ſont trop hautes. La ville eſt grande & mal peuplée. On y voit plus de bois & de jardins que de maiſons; & ces maiſons, quoique bien bâties, n'ont qu'un ſimple étage. Le Château qui eſt aſſez grand & fort négligé, eſt ſitué ſur un rocher plat & dominé, mais les foſſez en ſont très-beaux, taillez la plûpart dans le roc. L'Inſcription que l'on lit ſur la porte de ce Château, dont le centre eſt en demi cercle, marque que l'*Empereur Juſtinien renouvella les édifices de la ville.* Il eſt ſurprenant que Procope n'en ait pas fait mention, lui qui a employé trois livres entiers à décrire juſques aux moindres bâtimens que ce Prince avoit fait élever dans tous les coins de ſon Empire. Cet Hiſtorien nous apprend ſeulement que Juſtinien fit bâtir un Aqueduc à Trebiſonde ſous le nom de l'*Aqueduc de Saint Eugene le Martyr.* Pour revenir à nôtre Inſcription, les caracteres en ſont beaux & bien conſervez; mais comme la pierre eſt encaſtrée dans la muraille, & enfoncée de près d'un pied & demi, on n'en ſauroit lire la derniere ligne, à cauſe de l'ombre. Voici ce que nous lûmes après en avoir ôté, autant que nous pûmes, les toiles d'araignées avec une perche autour de laquelle nous avions attaché un mouchoir.

ΕΝ ΟΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕCΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗCΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ ΚΑΙ C ΑΡ ΦΛ ΙΟΥ CΤΙΝΙΑΝΟC ΑΛΑΜΑΝΙΚΟC ΓΟΘΙΚΟC ΦΡΑΝΓΙ- ΚΟC ΓΕΡΜΑΝΙΚΟC ΠΑΡΤΙΚΟC ΑΛΑΝΙΚΟC ΟΥΑΝ- ΔΑΛΙΚΟC ΑΦΡΙΚΟC ΕΥCΕΒΗC ΕΥΤΥΧΗC ΕΝΔΟΞΟC ΝΙΚΗΤΗC ΠΡΟΠΕΟΥΧΟC ΑΕΙ CΕΒΑCΤΟC ΑΥΤΟΥC ΑΝΕΝΕΩCΕΝ ΦΙΛΟΤΙΜΙΑ ΤΑΔΗΜΟC ΚΤΙCΜΑΤΑ ΤΗC ΠΟΛΕΟC ΕΠΟΥΔΗΚΑ. ΕΠΙΜΕΛΙΑ ΟΥΡΑΝΙΟΥ ΤΟΝ ΘΕΟΦΙΛΕΟ.....

ΧC ΥΠ Γ

Dans le veſtibule d'un Couvent de Religieuſes Grecques, il y a un Chriſt très-mal peint, avec deux figures à ſes côtez, l'on y lit les paroles ſuivantes en très-mauvais caracteres peints, & en Grec corrompu.

ΑΛΕΞΙΟC ΕΝ ΧΩ ΤΟ ΘΩΠΙΦΟC ΒΑCΙΛΕΥC ΚΕ ΑΥΤΟ- ΚΡΑΤΟΡΩC ΠΑCΙC ΑΝΑΤΟΛΗC Ο ΜΕΓΑC ΚΟΜΝΗΝΟC

ΘΕΟΔΩΡΑ ΧΥ ΧΑΡΙΤΙ ΕΥCΕΒΕCΤΑΤΗ ΔΕCΠΟΙΝΑ ΚΕ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙCCΑ ΠΑCΙC ΑΝΑΤΟΛΗC

ΗΡΗΝΗ ΧΥ ΜΗΤΗΡ ΑΕΤΟΥ ΕΥCΕΒΕCΤΑΤΟΥ ΒΑCΙΛΕΟC ΚΥΡΙΟΥ ΑΛΕΞΙΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΚΟΜΝΗΝΟΥ.

Suivant les obſervations de Mrs. de l'Académie Royale des Sciences, la hauteur du Pole de Trebiſonde eſt de 40. à 45. & la longitude de 63.

Le Port de Tribiſonde appellé *Platana* eſt à l'Eſt de la ville. L'Empereur Adrien le fit réparer, comme nous l'apprenons par Arrien. Il paroit par les Médailles de cette ville, que le Port y avoit attiré un grand commerce. Goltzius en rapporte deux à la tête d'Apollon. On ſçait que ce Dieu étoit adoré en Cappadoce, dont Trebiſonde n'étoit pas la moindre ville. Sur le revers d'une de ces Médailles eſt une ancre, & ſur le revers de l'autre, la proue d'un navire. Ce Port n'eſt bon preſentement que pour des ſaïques. Le Mole que les Genois, à ce qu'on prétend, y avoient fait bâtir, eſt preſque détruit, & les Turcs ne s'embarraſſent gueres de réparer ces ſortes d'ouvrages. Peut-être que ce qui en reſte eſt le débris du Port d'Adrien; car de la maniére qu'Arrien s'explique, cet Empereur y avoit fait faire une jettée conſidérable pour y mettre à couvert les navires qui auparavant n'y pouvoient mouiller que dans certains temps de l'année, & encore étoit-ce ſur le ſable.

Nous herboriſâmes le 24. & le 25. Mai autour de la ville. On y voit de très-belles plantes. Le 26. nous allâmes nous promener à *Sainte Sophie* ancienne Egliſe Grecque, à deux milles de la ville près du bord de la mer. On a converti une partie de ce bâtiment en Moſquée, le reſte eſt ruiné. Nous n'y trouvâmes que quatre colomnes d'un marbre cendré. Je ne ſçai ſi cette Egliſe a été bâtie par Juſtinien, comme celle de Sainte Sophie de Conſtanotinple; c'eſt aſſez la tradition du pays, mais on ne ſçauroit le prouver par aucune Inſcription. Procope même n'en a pas fait mention. Les débris de cette Egliſe me font ſouvenir de deux grands hommes qui ſont ſortis de cette ville, *George de Trebiſonde*, & le *Cardinal Beſſarion*. On con-

convient pourtant que George n'étoit qu'Originaire de Trebiſonde, & qu'il étoit né en Candie. Quoiqu'il en ſoit, il fleuriſſoit dans le quinziéme ſiecle ſous le Pontificat de Nicolas V. de qui il fut Secretaire. Georges avoit auparavant enſeigné la Rhetorique & la Philoſophie dans Rome; mais ſon entêtement pour Ariſtote lui attira de groſſes querelles avec Beſſarion qui ne juroit que par Platon. Beſſarion fut un ſavant homme auſſi, mais ſes Ambaſſades le diſſipérent trop. Cela ne l'empêcha pas d'écrire pluſieurs traitez, & ſur tout de faire une très-belle Bibliotheque qu'il laiſſa par ſon Teſtament au Senat de Veniſe. On la conſerve encore avec tant de ſoin, qu'on n'en veut communiquer les manuſcrits à perſonne, & il faut regarder ce beau recueil comme un threſor enfoüi.

Quoique la campagne de Trebiſonde ſoit fertile en belles plantes, elle n'eſt pourtant pas comparable, pour ces ſortes de recherches, à ces belles montagnes où eſt bâti le grand Couvent de *Saint Jean* à 25. milles de la ville du côté du Sud-Eſt. Il n'y a pas de plus belles forêts dans les Alpes. Les montagnes qui ſont autour de ce Couvent produiſent des Hêtres, des Chênes, des Charmes, des Guaïacs, des Frênes, & des Sapins d'une hauteur prodigieuſe. La maiſon des Religieux n'eſt bâtie que de bois, tout contre une roche fort eſcarpée, au fond de la plus belle ſolitude du monde. La veuë de ce Couvent n'eſt bornée que par des païſages merveilleux, & j'aurois ſouhaité d'y pouvoir paſſer le reſte de ma vie. On n'y trouve que des ſolitaires occupez de leurs affaires temporelles & ſpirituelles, qui n'ont ni cuiſine, ni ſcience, ni politeſſe, ni livres; mais comment vivre ſans tout cela? On monte à la maiſon par un eſcalier très-rude & d'une ſtructure fort ſinguliere. Ce ſont deux troncs de ſapin, gros comme des mats de navire, inclinez contre le mur & alignez de même que les montans d'une échelle; au lieu des planches ou des échellons que l'on met ordinairement au travers des échelles, on y a taillé des marches d'eſpace en eſpace à grands coups de hache, & l'on a mis fort à propos des perches ſur les côtez pour ſervir de gardefoux; car je deffie les plus habiles danſeurs de corde d'y pouvoir grimper ſans ce ſecours. La tête nous tournoit quelquefois en deſcendant, & nous nous ſerions caſſez le col ſans cet appui. Il n'eſt pas poſſible que les premiers hommes ayent jamais fait un eſcalier plus ſimple; il n'y a qu'à le voir pour ſe former une idée de la naiſſance du monde. Tous les environs de ce Couvent ſont une image parfaite de la pure nature; une infinité de ſources y forment un beau ruiſſeau plein d'excellentes Truites, & qui coule entre de tapis verts & des boſquets propres à inſpirer de grands ſentimens; mais il n'y a aucun de ces Moines qui en ſoit touché, quoi qu'ils y ſoient au nombre d'environ quarante. Nous regardions leur maiſon comme une tanniere où ces bonnes gens s'étoient retirez pour éviter les inſultes des Turcs & pour y prier Dieu tout à leur aiſe. Cependant ces Anachorêtes poſſedent tout le pays à plus de ſix milles à la ronde. Ils ont pluſieurs Fermes dans ces montagnes, & même pluſieurs maiſons dans Trebiſonde; nous y logions dans un grand Couvent qui leur appartenoit & qui étoit partagé en pluſieurs galetas: A quoi ſert tant de bien quand on n'en peut pas joüir? Ils n'oſeroient faire bâtir une belle Egliſe ni un beau Couvent; de crainte que les Turcs n'exigeaſſent d'eux les ſommes deſtinées pour ces bâtimens, quand l'ouvrage ſeroit commencé.

Après avoir viſité les environs du Couvent, où il y a des plantes qui amuſent le plus agréablement du monde, nous montâmes juſques aux lieux les plus élevez, que la neige n'avoit abandonnez que depuis quelques jours, & d'où nous en découvrions d'autres qui en étoient encore chargez. Les gens du pays appellent Πεύκος les *Sapins* ordinaires, qui ne different en rien de ceux qui naiſſent ſur les Alpes & ſur les Pyrenées; mais ils ont conſervé le nom d'Ελάτη pour une autre belle eſpece de Sapin que je n'avois veu encore qu'autour de ce Monaſtere. Son fruit qui eſt tout écailleux & comme cilindrique, quoiqu'un peu renflé, n'a que deux pouces & demi de long ſur huit ou neuf lignes d'épaiſſeur, terminé en pointe, panché en bas & pendant, compoſé d'écailles molles, brunes, minces, arrondies, leſquelles couvrent des ſemences fort menuës & huileuſes. Le tronc & les branches de cet arbre ſont de la grandeur de celles du *Picea* ordinaire. Ses feuilles n'ont que quatre ou cinq lignes de long, elles ſont luiſantes, vert-brun, fermes, roides, larges ſeulement de demi ligne, relevées de 4. petits coins, & rangées comme celles de nos Sapins, c'eſt-à-dire, en branche aplatie.

Il fallut quitter ce beau pays pour venir à Trebiſonde chercher nôtre bagage. On nous avertit fort à propos que le Pacha venoit de partir, & ce n'étoit pas une fauſſe allarme; car nous le rencontrâmes en chemin. Dieu ſçait ſi nous fîmes grande diligence: que ſerions-nous devenus ſi nous avions perdu une ſi belle occaſion? Il fallut donc travailler toute la nuit à faire nos balots, à chercher du biſcuit & du ris qui ſont les choſes les plus néceſſaires pour une marche, car on trouve de l'eau par tout. Heureuſement le Pacha ne campa ce jour-là, qui étoit le 2. Juin, qu'à environ quatre heures de la ville. Le lendemain nous le joignîmes avec beaucoup de peine, & nous le trouvâmes à quatorze milles de ſon premier camp.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LET-

# LETTRE XVIII.

## *VOYAGE D'ARMENIE ET DE GEORGIE.*

MONSEIGNEUR,

LES villes de ce pays-ci ſont aſſez bien policées & l'on n'y entend point parler de voleurs; ils ſe tiennent tous à la campagne & n'en veulent qu'aux voyageurs ; on prétend même qu'ils ſont moins cruels que nos voleurs de grands chemins. Pour moi je ſuis perſuadé du contraire, & que l'on n'iroit pas bien loin ſi l'on s'expoſoit ſeul ici ſur une grande route. Si ces malheureux n'aſſaſſinent pas les gens, c'eſt faute d'en trouver l'occaſion, car on ne marche qu'en bonne compagnie. Ces compagnies, qu'on appelle *Caravanes*, ſont des convois ou aſſemblées de voyageurs, plus ou moins nombreuſes ſuivant le danger. Chacun y eſt armé à ſa maniere, & ſe défend comme il peut dans l'occaſion. Quand les Caravanes ſont conſiderables elles ont un Chef qui en ordonne la marche. On y eſt moins expoſé au centre qu'à la queue, & la meilleure précaution que l'on puiſſe prendre, n'eſt pas toûjours d'attendre les Caravanes les plus nombreuſes, comme la plûpart des voyageurs ſe l'imaginent : c'eſt de profiter de celles où il y a beaucoup de Turcs & de Francs, c'eſt à dire gens propres à ſe bien défendre. Les Grecs & les Armeniens n'aiment point à ſe battre : on les condamne ſouvent à payer le ſang, comme l'on parle dans le pays, d'un voleur qu'ils n'ont pas tué. On n'eſt pas expoſé à ces malheurs en Amerique ; ces Americains que nous traitons de ſauvages ; ces Iroquois dont le nom fait peur aux enfans, ne tuent que les gens d'une nation avec laquelle ils ſont en guerre. S'ils mangent des Chrêtiens, ce n'eſt pas en temps de paix. Je ne ſçai s'il y a moins de cruauté à poignarder un homme pour avoir ſa bourſe, que de le tuer pour le manger. Qu'importe à un malheureux d'être mangé ou dépouillé après ſa mort.

On eſt donc contraint de marcher en Caravane dans le Levant ; les voleurs en font de même afin de pouvoir ſe rendre les maîtres des autres par la loi du plus fort. Nous joignîmes la Caravane du Pacha d'Erzeron le 3. Juin à une journée de Trebiſonde ; & nous trouvâmes en chemin je ne ſçai combien de Marchands qui venoient des provinces voiſines pour profiter d'une ſi belle occaſion. Les voleurs nous fuyoient avec la même diligence qu'ils ſuivent les autres Caravanes, par la raiſon que lors qu'un Pacha marche, autant de voleurs pris, autant de têtes coupées ſur le champ. On leur fait cet honneur après les avoir appellez *Jaours*, c'eſt-à-dire *Infidelles*. Outre que nous étions fort en repos de ce côte-là, nous étions encore ravis de ce que le Pacha ne faiſoit qu'environ douze ou quinze milles par jour ; ce qui nous donnoit tout le temps de conſiderer le pays à nôtre aiſe.

Nôtre Caravane étoit de plus de ſix cens perſonnes, mais il n'y en avoit qu'environ trois cens de la Maiſon du Pacha, les autres étoient des marchands & des paſſagers ; tout cela faiſoit un aſſez beau ſpectacle. C'étoit une nouveauté pour nous de voir des chevaux & des mulets parmi je ne ſçai combien de châmeaux. Les femmes étoient dans des littieres terminées en berceau, dont le deſſus étoit couvert de toile cirée, le reſte étoit grillé de tous côtez avec plus de ſoin que ne le ſont les parloirs des Religieuſes les plus auſteres. Quelques-unes de ces littieres reſſembloient à des cages poſées ſur les dos d'un cheval, & elles étoient couvertes d'une toile peinte ſoutenuë par des cerceaux ; on ne ſçavoit ſi elles renfermoient des ſinges, ou des animaux raiſonnables.

Le *Chaia* étoit le premier Officier de la maiſon. Nous n'avons pas de Charge parmi nous qui réponde à celle-là, car il eſt plus qu'Intendant, & comme le ſubdelegué du Maître. Souvent même il eſt le maître du Maître. Le *Divan Effendi*, ou *Chef du Conſeil*, étoit le ſecond Officier. Le Pacha avoit ſon *Cotja* ou *Aumônier* qu'ils appellent auſſi *Mouphti*, pluſieurs Secretaires, ſoixante & dix Boſſinois pour ſa garde, une infinité de Chaoux, de muſiciens ou joueurs d'inſtrumens, une effroyable quantité de valets de pied ou *Chiodars*, ſans compter les Pages. Son Medecin étoit de Bourgogne, & ſon Apoticaire de Provence : Où eſt-ce qu'il n'y a pas de François.

Le *Chaoux Bathi* ou Chef des Chaoux, marchoit une journée par avance, portant une queue de cheval pour marquer le *Conac*, c'eſt à dire le lieu où le Pacha devoit camper. Le maître Chaoux en recevoit l'ordre tous les ſoirs ; comme font nos Maréchaux de Logis. Il avoit à ſa ſuite pluſieurs Officiers pour diſpoſer le camp, & beaucoup d'Arabes pour dreſſer les tentes. Tous ces gens marchoient à cheval avec des lances & des bâtons ferrez. La muſique du Pacha n'étoit

déſagréable qu'en ce qu'on répetoit toûjours le même air : comme ſi les muſiciens n'euſſent ſçû qu'une ſeule chanſon. Quoique leurs inſtrumens ſoient differens des nôtres, nos oreilles s'en accommodoient aſſez. Un jour le Pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvois ſa muſique*, je lui répondis *qu'elle étoit excellente, mais un peu trop uniforme.* Il me repliqua, *que c'étoit dans l'uniformité que conſiſtoit la beauté des choſes.* Il eſt vrai que l'uniformité eſt une des principales vertus de ce Seigneur, car il paroît d'une humeur inalterable. La premiere chamade commençoit ordinairement une heure avant la marche, c'étoit pour éveiller tout le monde. On entendoit la ſeconde environ demi heure après, elle ſervoit de ſignal pour défiler. La troiſiéme commençoit au départ du Pacha qui étoit toûjours à la queuë de la Caravane, à la diſtance de 4. ou 5. cens pas La muſique ceſſoit & recommençoit pluſieurs fois pendant la route, ſuivant le caprice des muſiciens qui redoubloient leur ſimphonie en arrivant au Conac, où l'on plantoit devant la Tente du Pacha les deux autres queuës de cheval qui avoient ſervi à la marche. Le Chaoux Bachi ayant reçû l'ordre, prenoit la troiſiéme queuë, & s'en alloit marquer le gîte du lendemain.

Nous fûmes bien-tôt faits à ce manege. Nous nous levions à la premiere chamade, & nous montions à cheval à la ſeconde ; les Officiers du Pacha chaſſoient tout le monde comme des moutons en criant *Aideder*, *Aideder*, c'eſt à dire *marchez*, *marchez*. Ils ne permettent à qui que ce ſoit de ſe mêler parmi les gens de la Maiſon, & l'on s'expoſeroit à quelques coups de bâton ſi l'on y étoit ſurpris. Les Turcs ſont gens d'ordre en tout ce qu'ils font, & ſur tout dans leurs marches. Les *Catergis* ou *Voituriers* ſe levoient une heure avant le ſignal, & tout étoit chargé avant que la chamade de la marche ſonnât. J'admirois ſouvent leur exactitude ; tout cela ſe paſſoit ſans bruit, & bien ſouvent nous n'étions avertis que l'on chargeoit, que par la lueur des fanaux.

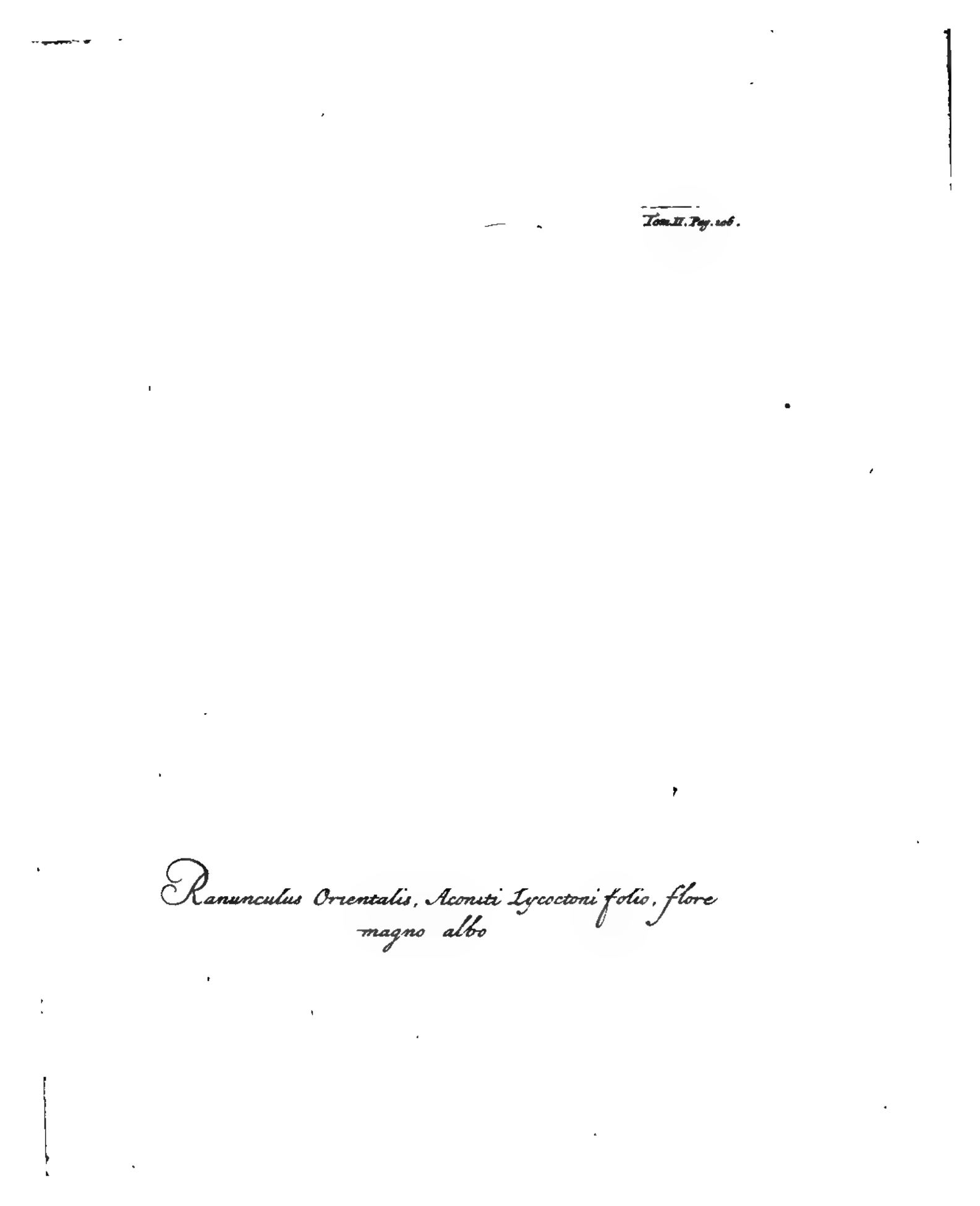
On paſſa ce jour-là 4. Juin par des montagnes fort élevées, & l'on avança toûjours vers le Sud-Eſt. Nous ne prîmes pas la route la plus courte pour aller à Erzeron ; le Pacha voulut ſuivre la plus commode & la moins rude ; la plûpart des marchands en étoient chagrins, & nous en étions ravis, dans l'eſperance de voir beaucoup de pays, perſuadez d'ailleurs que nous ne trouverions jamais de Caravane plus ſeure. On obſerva ce jour-là les mêmes plantes que l'on avoit veuës autour de Trebiſonde ; mais ce qui nous fit plus de plaiſir, c'eſt que nous connûmes par la marche de la Caravane que nous aurions dans la ſuite aſſez de temps pour découvrir des plantes, tant ſur les grands chemins, que ſur les collines voiſines. En effet, nous mettant le matin à la tête de la Caravane, nous prenions chacun un ſac & nous nous détachions à quelques pas, tantôt à droit, tantôt à gauche, pour amaſſer ce qui ſe preſentoit. Les marchands rioient de nous voir deſcendre de cheval & remonter, pour ne faire que cueillir des plantes qu'ils mépriſoient fort, parce qu'ils ne les connoiſſoient pas. Nous menions quelquefois nos chevaux par la bride, ou nous les faiſions mener par nos voituriers, afin de faire nôtre récolte plus à nôtre aiſe. Au premier gîte nous décrivions nos plantes tout en mangeant, & M. Aubriet en deſſinoit le plus qu'il pouvoit.

J'apprehende, Monſeigneur, que le détail de nôtre marche par journées ne ſoit languiſſant ; mais il ne ſera pas inutile pour la Geographie & pour la connoiſſance du pays. Je ſuis perſuadé même que ce grand détail vous ennuyera moins que les autres, vous qui ſçavez faire un ſi bon uſage des moindres circonſtances dont on a l'honneur de vous rendre compte. De plus habiles gens que moi profiteront peut-être auſſi de ce Journal ; une montagne, une grande plaine, des gorges, une riviere, ſervent ſouvent à déterminer des endroits où ſe ſont paſſées de grandes actions.

Le 5. Juin nous marchâmes depuis 4. heures du matin juſques à midi à travers de grandes montagnes couvertes de Chênes, de Hêtres, de Sapins ordinaires, & d'autres qui ont le fruit fort petit, dont nous avions veû de pareils dans les montagnes du Monaſtere de Saint Jean de Trebiſonde. Nous obſervâmes dans nôtre route, outre le *Charme commun*, une autre eſpece beaucoup plus petite dans toutes ſes parties. Ses feuilles n'ont qu'un pouce de long, & ſes fruits ſont très-courts. Ce Charme a levé de graine dans le Jardin du Roi, & n'a pas changé. Les eſpeces de *Chamærhododendros* à fleur purpurine & à fleur jaune, ſe faiſoient voir aſſez frequemment le long des ruiſſeaux. Nous campâmes ce jour-là dans une plaine couverte de neige, dont la terre n'avoit encore rien produit. Quoique ces montagnes ſoient moins hautes que les Alpes & que les Pyrenées, elles ſont auſſi tardives, car la neige n'y fond qu'à la fin du mois d'Août. Parmi pluſieurs Plantes rares, nous obſervâmes une belle eſpece de *Renoncule* à gros bouquets de fleurs blanches.

Ses feuilles ſont larges de trois ou quatre pouces, ſemblables par leurs découpures à celles de l'*Aconit Tueloup*, vert-gai, liſſes, veinées proprement, parſemées de poils ſur les bords & en deſſous, ſoutenuës par un pedicule long de 4. ou 5. pouces, vert-pâle, velu, épais de deux lignes, aſſez rond, fiſtuleux, large de 4. lignes à ſa baſe, où il eſt plié en maniére de goutiere. La tige

eſt



Ranunculus Orientalis, Aconiti Lycoctoni folio, flore magno albo

*Echium Orientale verbas ei folio flore maximo Campanulato.*

eſt d'environ un pied de haut, creuſe auſſi, vert-pâle & veluë, épaiſſe d'environ deux lignes, toute nuë, ſi ce n'eſt vers le haut où elle ſoutient un bouquet de ſept ou huit fleurs, entouré de 4. ou 5. feuilles, longues ſeulement de deux pouces ou deux pouces & demi ſur un pouce de large, découpées en trois principales parties, & recoupées encore à peu près comme les autres feuilles. Quoique le bouquet ſoit aſſez ſerré, chaque fleur eſt pourtant ſoutenuë par un pedicule long d'environ 15. lignes. Les fleurs ont deux pouces de diametre, compoſées de 5. ou 6. feuilles blanches d'un pouce de long ſur 8. ou 9. lignes de largeur, arrondies à leur pointe, mais pointuës à leur naiſſance. Le milieu de ces feuilles eſt occupé par un piſtile ou bouton à pluſieurs graines, terminées par un filet crochu & couvertes d'une touffe d'étamines blanches de demi pouce de long, chargées de ſommets jaune-verdâtre, longs d'une ligne. Ces fleurs ſont ſans calice, ſans odeur, ſans acreté, de même que le reſte de la plante. Il y a des pieds dont les fleurs tirent ſur le purpurin. Nous n'eûmes pas le temps d'en arracher la racine.

Le 6. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & nous traverſâmes juſques à midi de grandes montagnes toutes pelées, & dont la vûë eſt fort deſagréable, car on n'y découvre ni arbres ni arbriſſeaux, mais ſeulement une méchante pelouſe brulée par la neige qui étoit nouvellement fonduë. Il y en avoit encore beaucoup dans les fonds, & nous campâmes tout auprez. Cette pelouſe étoit couverte en quelques endroits de cette belle eſpece de *Violette à grandes fleurs*, jaunes ſur certains pieds, violet foncé ſur d'autres, panachées de jaune & de violet ſur quelques-uns, jaune rayé de brun avec l'étendart violet & d'une odeur très-agréable.

On ſe leva ſur les deux heures du matin le 7. Juin, pour partir à trois heures; l'on continua la route par des montagnes pelées & parmi la neige. Le froid étoit âpre, & les brouillards ſi épais, qu'on ne ſe voyoit pas à quatre pas les uns des autres. Nous campâmes ſur les 9. heures & demi dans une vallée aſſez agréable par ſa verdure, mais fort incommode pour les voyageurs. On n'y trouve pas une branche de bois, pas même une bouze de vache; & comme nous ne manquions pas d'appetit, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir, faute de broſſailles, faire cuire des agneaux dont nous avions fait proviſion. On ne vécut ce jour-là que de confitures chez le Pacha. Nous ne découvrîmes rien de nouveau. Toute la pelouſe étoit couverte des mêmes Violettes, ainſi nous paſſâmes la journée fort triſtement; les Turcs ne s'accommodant pas de ce jeûne, non plus que nous. Le 8. Juin nous commençâmes à la pointe du jour à nous appercevoir que nous étions veritablement en Levant. De Trebiſonde juſques ici le pays nous avoit paru aſſez ſemblable aux Alpes & aux Pyrenées; pour ce jour-là il nous ſembla que la terre avoit tout d'un coup changé de face, comme, ſi l'on eût tiré un rideau qui nous eût découvert un nouveau païſage. Nous deſcendîmes dans de petites vallées couvertes de verdure, coupées par des ruiſſeaux agréables, & remplies de tant de belles Plantes, ſi differentes de celles auxquelles nôtre vûë étoit accoûtumée, que nous ne ſçavions ſur leſquelles nous jetter. On arriva ſur les dix heures du matin à *Grezi* village qui n'eſt, à ce qu'on nous aſſûra, qu'à une journée de la Mer Noire; mais le chemin n'eſt pratiquable que pour les gens de pied. Je fus ſi ébloui d'une eſpece *d'Echium* qui ſe trouve ſur les chemins, que je ne ſçaurois m'empêcher d'en faire ici la deſcription.

Sa racine a plus d'un pied de long, elle eſt épaiſſe de deux pouces, accompagnée de groſſes fibres blanchâtres en dedans, mucilagineuſe, douçâtre, couverte d'une écorce brune & gerſée. La tige qui eſt haute d'environ trois pieds, eſt groſſe comme le pouce, vert-pâle, dure, ſolide, & remplie d'une chair gluante & comme glaireuſe. Les feuilles inferieures ont 15. ou 16. pouces de longueur, ſur 4. à 5. pouces de largeur, pointuës, vert blanchâtre, douces, molles, veluës, comme ſatinées en deſſus, cotoneuſes par deſſous, relevées d'une groſſe côte, laquelle fournit une nerveure aſſez ſemblable à celle des feuilles du *Bouillon blanc*; ces feuilles diminuent conſidérablement le long de la tige, où elles n'ont guere plus de demi pied de long, moins cotoneuſes que les premieres, mais beaucoup plus pointuës. De leurs aiſſelles naiſſent des branches longues d'environ demi pied, heriſſées de poils aſſez fermes de même que le haut de la tige, accompagnées de feuilles d'environ un pouce & demi de longueur. Toutes ces branches ſe diviſent en petits brins recourbez en queuë de Scorpion, chargez des plus grandes fleurs qu'on ait obſervées juſques ici ſur les eſpeces de ce genre. Chaque fleur a un pouce & demi de haut, vers le bas c'eſt un tuyau de 4. ou 5. lignes de diametre & tant ſoit peu courbé, lequel ſe dilate enſuite en maniére de cloche, dont l'ouverture eſt diviſée en cinq parties égales, taillées en arcade gothique. Cette fleur eſt bleu-pâle tirant ſur le gris-de-perle, mais trois de ſes découpures ſont traverſées dans leur longueur par deux bandes rouges ſang-de-bœuf, ſur un fond purpurin fort clair. Des bords interieurs du tuyau, naiſſent cinq étamines blanches, recourbées en crochet, chargées chacune d'un ſommet jaunâtre. Le calice eſt preſque auſſi long que la fleur, & découpé en cinq parties juſques vers le bas,

lesquelles n'ont qu'environ deux lignes de large, pointuës, vert-pâle, heriſſées de poils fort gros. Le piſtile pouſſe du fond de ce calice, formé par 4. embrions arrondis & verdâtres, du milieu desquels ſort un filet preſque auſſi long que la fleur, légerement velu, purpurin & fourchu. Les graines, quoique peu avancées, étoient aſſez ſemblables à celles d'une Vipere. La fleur n'a point d'odeur. Les feuilles ont un goût d'herbe aſſez agréable.

Le 9. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & paſſâmes par des vallées fort ſeches & toutes découvertes. On campa ſur les neuf heures au deſſous de *Baibout* dans la plaine, le long d'une petite riviere. Baibout eſt une petite ville très-forte par ſa ſituation ſur une roche fort eſcarpée. On fit courir le bruit que le Pacha y ſéjourneroit cinq ou ſix jours pour tenir les Grands-jours, & l'on y amena des priſonniers de pluſieurs endroits; ainſi nous paſſâmes le reſte de la journée à courir pour chercher des Plantes : mais nous fûmes trompez, car il fallut partir un jour après ſans pouvoir monter à la ville. Peut-être que nous y aurions trouvé quelques reſtes d'antiquité, ou quelques inſcriptions qui nous euſſent fait connoître ſon ancien nom. Suivant ſa ſituation, elle paroît marquée dans nos Cartes ſous le nom de *Leontopolis* & *Juſtinianopolis*, qui avoit été nommée *Byzane* ou *Bazane*. Nous fûmes auſſi ſurpris que chagrins d'entendre la chamade qui nous avertiſſoit qu'il falloit monter à cheval. Voici une des plus belles Plantes qui naiſſe autour de Baibout, & qui ne contribua pas peu à nous conſoler de nôtre départ précipité.

C'eſt un buiſſon d'un pied de hauteur ſeulement, mais étendu à la ronde juſques à deux ou trois pieds, touffu & tout-à-fait ſemblable à la *Tragacantha*. Ses tiges vers le bas ſont groſſes comme le pouce, blanches en dedans, couvertes d'une écorce noirâtre, gercées, tortuës dans la ſuite, diviſées en pluſieurs branches nuës & partagées en vieux brins épineux & ſecs. Les ſommitez de ces brins ſoûtiennent de jeunes jets tortus & branchus, terminez en piquants vert-pâle, garnis de feuilles rangées ſur une côte longue de 9. ou 10. lignes, ſur laquelle on compte ordinairement deux ou trois paires de feuilles oppoſées vis-à-vis, longues de 4. ou 5. lignes ſur moins d'une ligne de large, pointuës par les deux bouts, un peu pliées en goutiére. La côte ſe termine par une ſemblable feuille. Le haut des piquants ſoûtient une ou deux fleurs légumineuſes, purpurines, rayées, avec un étendart velu, relevé, long d'environ 9. lignes ſur trois lignes de largeur, échancré & même denté. Les aîles & la feuille inferieure ſont plus pâles & plus petites. Le piſtile devient un fruit ſemblable à celui de nôtre *Sainfoin*, mais il eſt liſſe, & nous ne l'avons pas vû dans ſa maturité. Le calice eſt rougeâtre, long de deux lignes, découpé en cinq pointes. Les feuilles ſont d'un goût d'herbe un peu aigrelet.

Nous fûmes donc obligez de quitter Baibout le 11. Juin. On nous aſſûra que le Pacha avoit fait grace à tous les priſonniers. Pluſieurs de nos Caravaniers louoient ſa clemence; quelques-autres le blâmoient de n'avoir pas fait d'exemple. On fit paſſer en revûë ces ſcelerats, dont la plûpart avoient au moins merité la rouë, à en juger par leur mauvaiſe mine. Nous impoſâmes ce jour-là le nom à une des plus belles plantes que le Levant produiſe; & parce que Mr. *Gundelſcheimer* la découvrit le premier, on convint que par reconnoiſſance elle devoit porter ſon nom. Malheureuſement nous n'avions que de l'eau pour celebrer la fête, mais cela convenoit mieux à la ceremonie, puiſque la plante ne vient que dans des lieux ſecs & pierreux. La muſique du Pacha ne s'éveilla que dans ce temps-là, ce que nous prîmes pour un bon augure; cependant nous eûmes beaucoup de peine à trouver un nom latin qui répondît à celui de ce galant homme. Il fut enfin conclu que la Plante s'appelleroit *Gundelia*.

La tige de cette plante eſt haute d'un pied, épaiſſe de cinq ou ſix lignes, liſſe, vert-gai, rougeâtre en quelques endroits, dure, ferme, branchuë, accompagnée de feuilles aſſez ſemblables à celles de l'*Achante épineuſe*, découpées juſques vers la côte, & recoupées en pluſieurs pointes, garnies de piquants très-fermes. Les plus grands de ces piquants ont demi pied ou huit pouces de largeur, ſur environ un pied de long. La côte eſt purpurine, la nerveure veluë, blanchâtre, relevée, cotoneuſe, le fond des feuilles vert-gai, leur conſiſtance dure & ferme; elles diminuent juſques au bout des branches leſquelles quelquefois ſont couvertes d'un petit duvet. Toutes ces parties ſoûtiennent des chapiteaux ſemblables à ceux du *Chardon à Bonnetier*, longs de deux pouces & demi, ſur un pouce & demi de diametre, environnez à leur baſe d'un rang de feuilles de même figure & tiſſure que le bas, mais de la longueur ſeulement de deux pouces. Chaque chapiteau eſt à pluſieurs écailles longues de ſept ou huit lignes, creuſes & piquantes, parmi leſquelles ſont enchaſſez les embrions des fruits; ils ſont d'environ cinq lignes de long, vert-pâle, pointus en bas, épais d'environ 4. lignes, relevez de quatre coins, creuſez à leur ſommité de cinq foſſes ou chatons à bords dentez, de chacun deſquels ſort une fleur d'une ſeule piece longue de demi pouce. C'eſt un tuyau blanchâtre ou pur-

folio. Capite glabro

Onobrv.

Vesicaria Orientalis foliis dentatis

ma:
aule
ido

purpurin-clair, évasé jusques à une ligne & demi de diametre, fendu en cinq pointes purpurin-sale, lesquelles bien loin de s'écarter en pavillon d'entonnoir, se rapprochent plûtôt; le dedans de la fleur est d'un purpurin plus agreable. De ses parois se détachent cinq filets ou piliers qui soutiennent une gaine jaunâtre, rayée de purpurin, surmontée par un filet jaune & poudreux. Ce qui fait voir que ces fleurs sont de vrais fleurons qui portent chacun sur une jeune graine enfermée dans les embrions des fruits: & ces embrions sont divisez en autant de capsules ou loges qu'il y a de fleurons. La plûpart de ces embrions avortent, excepté celui du milieu, qui pressant les autres les fait perir. Toute la plante rend du lait fort doux, lequel se grumele en grains de mastic comme celui de la *Carline* de Columna. La *Gundelia* varie, il y en a des pieds à têtes veluës & à fleur rouge-brun.

On partit ce jour-là sur les huit heures du matin, nous passames par des vallées étroites, incultes, sans bois, & qui n'inspiroient que de la tristesse. On campa sur le midi, & nous n'eûmes d'autre plaisir que celui de déterminer encore un nouveau genre de plante lequel fut nommé *Vesicaria*, à cause de son fruit. C'est une vessie longue d'un pouce & presque aussi large, membraneuse, vert-pâle, traversée dans sa longueur par quatre cordons tirans sur le purpurin, qui par leur réunion viennent former une petite pointe au bout de la vessie, & qui distribuent en passant des vaisseaux entrelassez en maniére de raizeau. Ce fruit renferme quelques graines ovales, longues d'environ une ligne & demi, attachées chacune par un cordon très-mince qui part du gros cordon purpurin. La plûpart de ces graines étoient encore vertes ou avortées. Ce fruit n'est autre chose que le pistile de la fleur gonflée en vessie. Les fleurs sont à quatre feuilles jaunes disposées en bouquet, soûtenu par une tige sans branches. Toute la plante n'a qu'environ 4. pouces de haut, sans compter la racine qui a deux pouces de long, roussâtre, épaisse de trois ou quatre lignes au collet, divisée en quelques fibres peu cheveluës. Elle pousse plusieurs têtes garnies de feuilles disposées en rond; souvent rabatuës en bas, longues de 9. ou 10. lignes, larges ordinairement d'une ligne, vert-gai, dentées proprement sur les bords à peu près comme celles de la *Corne de Cerf*. Celles qui sont le long des tiges n'ont qu'environ 3. ou 4. lignes de long sur deux lignes de large, & sont presque sans denture. Elles diminuent jusques au haut de la tige, laquelle est toute simple & sans branches. Si la racine de cette plante étoit charnuë, elle seroit de même genre que le *Leontopetalon*.

Le 12. Juin nous partîmes à trois heures du matin, & l'on arriva au Conac à six heures avant midi: Quel plaisir pour des gens comme nous qui ne soupirions qu'après des plantes, & à qui on donnoit tout un jour pour en chercher? Nous ne fîmes gueres plus de trois mille dans cette marche de trois heures, & suivîmes toûjours la même vallée, dans laquelle serpente une riviere qu'il faut passer sept ou huit fois. Le lendemain nous ne fatigâmes pas davantage, car on ne marcha que depuis deux heures & demi du matin jusques à sept; ce fut sur une montagne très-haute où l'on voit beaucoup de ces sortes de *Pins* qui sont à Tarare auprès de Lyon. On voit aussi, sur celle dont nous parlons, une belle espece de *Cedre* qui sent aussi mauvais que nôtre *Sabine*, & dont les feuilles lui ressemblent tout-à-fait; mais c'est un grand arbre du port & de la hauteur de nos plus grands *Cyprés*. On nous fit partir ce jour-là, je ne sçai par quel caprice, à onze heures du soir, & nous arrivâmes le 14. Juin, sur les sept heures du matin, à un village appellé *Iekmansour*. La Lune étoit si belle cette nuit-là, qu'elle invita les Turcs qui n'avoient fait que ronfler tout le jour, à se mettre en chemin: Mais comment herboriser au clair de la Lune? Nous ne laissâmes pas pourtant de remplir nos sacs; nos marchands ne cessoient de rire en nous voyant tous trois marcher à quatre pattes & fourrager dans un pays sec brûlé en apparence, mais enrichi pourtant de très-belles plantes. Quand le jour fut venu, nous fîmes la revûë de nôtre moisson, & nous nous trouvâmes assez riches. Peut-on rien voir de plus beau, en fait de plantes, qu'un *Astragale* de deux pieds de haut, chargé de fleurs depuis le bas jusques à l'extrémité de ses tiges?

Ces fleurs sont grosses comme le petit doigt, canelées, fermes, solides, vert-pale, couvertes d'un duvet blanc, garnies de feuilles attachées sur une côte d'un empan de long, vert-pâle aussi, & veluë, accompagnée de deux aîles à sa base, longues d'un pouce sur deux ou trois lignes de largeur, terminées en pointe. Les feuilles sont la plûpart rangées par paires sur cette côte, & l'on y en compte jusques à 13. ou 14. paires. Les plus grandes, qui sont vers les aîles, ont un pouce de long sur sept ou huit lignes de largeur, presque ovales, mais un peu plus étroites vers le haut, vert-brun, lisses, couvertes en dessus de poils blancs, & pliées ordinairement en goutiére. Elles diminuent jusques au bout de la côte où elles n'ont que cinq ou six pieds de long. La tige est branchuë dès le bas, mais ensuite elle ne pousse des aisselles des côtes, que des pedicules longs d'environ deux ou trois pouces, chargez chacun de cinq ou six fleurs, disperſées en long

& soûtenuës par une queue longue de deux lignes, laquelle sort de l'aisselle d'une feuille assez petite, très-déliée & fort velue. Toutes ces fleurs sont jaunes, longues de 15. lignes, avec un étendart relevé, échancré, presque ovale, large de 7. ou 8. lignes. Les aîles & la feuille inferieure sont beaucoup plus petites. Le calice a 8. lignes de long, vert-pâle, membraneux, large d'environ 5. lignes, parsemé de poils blancs & découpé en cinq pointes très-menuës. Le pistile est un bouton piramidal épais de deux lignes, blanc & velu, terminé par un filet blanc-sale; enveloppé dans une gaine membraneuse blanche, frangée en étamines à sommets purpurins. Le pistile devient un fruit long d'un pouce, épais de 8. ou 9. lignes, terminé par une pointe longue de 4. ou 5. lignes. Ce fruit est arrondi sur le dos, plat & silloné de l'autre côté, cotoneux, divisé en deux loges, dont les parois sont charnus, épais de trois lignes lorsque le fruit est encore vert. On trouve dans chaque loge un rang de 5. ou 6. semences de la forme d'un petit rein, attachées chacune par un cordon. Dans leur maturité ces graines sont brunes de même que le fruit. Toute la plante sent mauvais. Elle a levé de graine dans le Jardin Royal où elle se porte bien, malgré l'éloignement & la difference des climats.

Nous découvrîmes ce jour-là pour la premiere fois, une très-belle espece de *Toute-Bonne*, dont je n'avois vû que des avortons il y avoit quelques années, dans le Jardin de Leyde. Mr. *Hermans* Professeur de Botanique en l'Université de ladite ville, très-habile homme, & qui avoit observé de si belles plantes dans les Indes Orientales, a donné la figure de celle dont nous parlons. Il semble que *Rauvolf*, Medecin d'Ausbourg, en ait fait mention dans la *Relation de son Voyage du Levant*, sous le nom de *Belle espece d'Ormin à feuilles étroites, velues & découpées profondément.*

La racine de cette plante pique en fond, longue d'un pied, grosse au collet deux fois comme le pouce, blanche en dedans, couverte d'une écorce rouge-orangé ou couleur de Safran. Le nerf de cette racine est dur & blanc, les fibres sont assez grosses & s'étendent sur les côtez. Elle pousse une ou deux tiges hautes d'un pied & demi, grosses vers le bas comme le petit doigt, purpurines, couvertes d'un gros duvet blanc, accompagnées de feuilles d'une propreté qui fait plaisir, longues de huit ou neuf pouces, découpées jusques vers la côte en parties longues de deux ou trois pouces sur demi pouce de largeur, relevées de grosses bosses toutes chagrinées, vert-blanchâtre. La côte & la nerveure sont comme transparentes; cette côte a deux pouces de large à sa naissance, purpurine en quelques endroits, chargée d'un duvet très-blanc, de même que le dessous des feuilles. Celles qui viennent ensuite sont aussi longues & embrassent une partie de la tige par deux aîles arrondies, mais elles diminuent de leur longueur vers le milieu de la tige où elles sont larges de deux pouces. Ensuite les tiges deviennent toutes branchues, arrondies, & touffuës, accompagnées de feuilles longues d'environ un pouce, coupées, pour ainsi dire, en arcade gothique, dont la pointe est fort aiguë; ces feuilles ne sont pas bosselées, mais veinées seulement & veluës. Les fleurs naissent par anneaux & par étages le long des branches, disposées à simple rang. Quelquefois même il n'y a qu'une ou deux fleurs à chaque verticille. La fleur est longue d'environ un pouce, épaisse d'une ligne & demi à sa naissance, blanche, évasée en deux levres dont la supérieure est courbée en faucille, large de deux lignes, parsemée de poils fort courts, colorée d'un petit œil citron, presque imperceptible, échancrée & arrondie; la levre inferieure est beaucoup plus courte, divisée en trois parties dont la moyenne, qui est la plus grande, est jaune-citron; les deux autres parties sont blanches & relevées en maniére d'oreilles. Les étamines sont de même couleur, & entrelassées comme les divisions de l'*Os Hyoide*. Le pistile est à 4. embrions surmonté par un filet violet, & fourchu à sa pointe, lequel se courbant dans la faucille déborde de trois ou quatre lignes. Le calice est long de demi pouce, rayé, vert-pâle, velu, partagé en deux lévres, dont l'une a trois pointes assez courtes, & l'autre en a deux seulement, mais beaucoup plus longues. Le haut des tiges est un peu gluant & sent mauvais. La racine de cette plante est amere. Les feuilles ont un goût d'herbe & sentent le bouquin, comme la *Toute Bonne ordinaire.*

Il faut avouer, Monseigneur, que l'érudition est d'un grand secours pour allonger des Lettres. Le pays où nous sommes fourniroit beaucoup de matiére à un plus habile homme que moi. Combien de grandes armées ont dû passer par ici? Peut-être que Lucullus, Pompée & Mithridate y reconnoîtroient encore les restes de leurs camps. Enfin nous sommes dans la grande Armenie ou Turcomanie. Les Romains & les Perses en ont protegé les Rois en differens temps. Les Sarrasins l'ont possedée à leur tour. Quelques-uns croyent que Selim l'ajoûta à ses conquêtes après son retour de Perse, où il venoit de gagner cette fameuse bataille contre le grand Sophi Ismael. Sanfovin convient que du temps de Selim qui mourut en 1520. il y avoit un Roi de la grande, & un autre Roi de la petite Armenie appellé *Aladoli.* Selim fit trancher la tête au Roi d'Aladoli, & l'envoya

l'envoya à Veniſe pour marque de la victoire qu'il venoit de remporter en Levant. Il y a beaucoup d'apparence que les Turcs ſe ſaiſirent en même temps de la grande Armenie, afin de pouvoir paſſer en Perſe ſur leurs propres terres, ſans ſe fier aux Princes voiſins. Quoiqu'il en ſoit, l'Armenie ne tarda pas de tomber ſous la domination des Turcs, car les *Annales Turques*, citées par Calviſius, marquent que Selim fils de Selim, conquit l'Armenie en 1522.

On nous fit partir le 14. Juin à deux heures après minuit, & nous marchâmes juſques à ſept heures dans des prairies fertiles, ſemées de toutes ſortes de grains. On campa tout proche du pont d'Elija ſur une des branches de l'Euphrate, à ſix milles de la ville d'*Arzeron* ou d'*Arzerum*, que d'autres appellent *Erzeron*, quoique *Arzerum* ſoit le vrai nom de cette ville, comme je le dirai plus bas. *Elija* n'eſt qu'un méchant village dont les maiſons ſont tout-à-fait écraſées, moitié enterrées, bâties de boue; mais le Bain qui eſt auprès du village rend ce lieu recommandable. Les Turcs l'appellent *le Bain d'Arzerum*. Le bâtiment eſt aſſez propre, octogone, couté & percé en deſſus. Le baſſin qui eſt de la même figure, c'eſt à dire à huit pans, pouſſe deux bouillons d'eau preſque auſſi gros que le corps d'un homme; cette eau eſt douce & d'une chaleur ſupportable. Dieu ſçait comme les Turcs y courent; ils viennent d'Erzeron s'y baigner, & la moitié de nôtre Caravane ne laiſſa pas échapper une ſi belle occaſion.

Le lendemain nous arrivâmes à Erzeron. C'eſt une aſſez grande ville à cinq journées de la Mer Noire, & à dix de la frontiere de Perſe. Erzeron eſt bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de ſe rendre dans la Mer Noire, & l'obligent de ſe tourner du côté du Midi. Les collines qui bordent cette plaine étoient encore couvertes de neige en pluſieurs endroits. On nous aſſûra même qu'il y en étoit tombé le premier jour de Juin, & nous étions fort ſurpris d'avoir les mains engourdies juſqu'à ne pouvoir écrire ſur le point du jour: cet engourdiſſement duroit encore une heure après le ſoleil levé, quoique les nuits y fuſſent aſſez douces & les chaleurs incommodes depuis les dix heures du matin juſques à quatre

quatre heures après midi. La plaine d'Erzeron eſt fertile en toutes ſortes de grains. Le bled y étoit moins avancé qu'à Paris, & n'avoit pas deux pieds de haut, auſſi n'y fait-on la recolte qu'en Septembre. Je ne ſuis pas ſurpris de ce que Lucullus trouva étrange que les champs fuſſent encore tous nuds au milieu de l'Eté, lui qui venoit d'Italie où la moiſſon eſt faite dans ce temps-là. Il fut encore bien plus étonné de voir de la glace dans l'Equinoxe d'Automne ; d'apprendre que les eaux par leur froideur faiſoient mourir les chevaux de ſon armée, qu'il falloit caſſer la glace pour paſſer les rivieres, & que ſes ſoldats étoient forcez de camper parmi la neige qui ne ceſſoit de tomber. Alexandre Severe ne fut pas plus ſatisfait de ce pays-ci. Zonare remarque que ſon armée répaſſant par l'Armenie fut ſi maltraitée du froid exceſſif qui s'y faiſoit ſentir, qu'on fut obligé de couper les mains & les pieds à pluſieurs ſoldats que l'on trouvoit à demi gelez ſur les chemins.

Outre la rigueur des Hivers, ce qu'il y a de plus facheux à Erzeron, c'eſt que le bois y eſt rare & fort cher. On n'y connoît que le bois de Pin que l'on va chercher à deux ou trois journées de la ville, tout le reſte du pays eſt découvert. On n'y voit ni arbres ni buiſſons, & l'on n'y brûle communément que de la bouze de vache dont on fait des mottes, mais elles ne valent pas celles des tanneurs dont on ſe ſert à Paris, encore moins celles du marc des olives que l'on prépare en Provence. Je ne doute pas que l'on ne trouvât de la houille ſi l'on vouloit ſe donner la peine de fouiller les terres. C'eſt un pays où les mineraux ne manquent pas, mais ils ſont accoûtumez à leur bouze. On ne ſçauroit s'imaginer quel horrible parfum fait cette bouze dans des maiſons qu'on ne peut comparer qu'à des renardieres, & ſur tout les maiſons de la compagne. Tout ce qu'on y mange ſent la fumée ; leur crême ſeroit admirable ſans cette caſſolette, & l'on feroit fort bonne chere ſi l'on pouvoit y faire cuire, avec du bois, la viande de boucherie qui y eſt fort bonne.

Les fruits qu'on y apporte de Georgie ſont excellens. C'eſt un pays plus chaud & moins tardif qui produit en abondance des Poires, des Prunes, des Ceriſes, des Melons. Les collines voiſines fourniſſent à Erzeron de très-belles ſources, leſquelles non ſeulement arroſent la campagne, mais encore les ruës de la ville. C'eſt un grand avantage pour les étrangers que les eaux ſoient bonnes, car on y boit le plus déteſtable vin du monde. On ſe conſoleroit de toutes les glaces & de tous les frimats & on compteroit la fumée pour rien, ſi l'on trouvoit du vin paſſable ; mais il eſt puant, moiſi, aigre, pourri ; le vin de Brie y paſſeroit pour du nectar ; l'eau de vie ne vaut pas mieux, elle eſt chancie & amere, encore en coûte-t-il bien des ſoins & de l'argent pour avoir ces boiſſons déteſtables. Les Turcs y affectent plus de ſevérité qu'autre part, & ſe font un plaiſir de ſurprendre & de bâtonner ceux qui font ce commerce : franchement ils n'ont pas trop de tort, car c'eſt rendre un grand ſervice au public que d'empêcher le débit d'auſſi mauvaiſes drogues.

La ville d'Erzeron vaut mieux que celle de Trebiſonde ; l'enceinte de cette premiere place eſt à doubles murailles défenduës par des tours quarrées ou pentagones, mais les foſſez ne ſont ni profonds ni bien entretenus. Le Beglierbey ou le Pacha de la Province, eſt logé dans un vieux Serrail fort mal entendu. Le Janiſſaire Aga ſe tient dans une eſpece de Fort au haut de la ville. Quand le Pacha ou les perſonnes les plus conſidérables du pays vont dans ce Fort, c'eſt pour y laiſſer leurs têtes. Le Janiſſaire les fait avertir de s'y rendre par ordre du Grand Seigneur : le Capigi arrivé de la Cour leur montre ſes ordres & les execute ſans autre cérémonie. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans Erzeron, ſix mille Armeniens, & quatre cens Grecs. On eſtime qu'il y a ſoixante mille Armeniens dans la Province, & dix mille Grecs. Les Turcs qui ſont dans Erzeron ſont preſque tous Janiſſaires ; on y en compte environ douze mille, & plus de cinquante mille dans le reſte de la Province. Ce ſont preſque tous gens de métier, qui la plûpart donnent de l'argent au Janiſſaire Aga bien loin d'en retirer ; cela s'appelle achetter le privilege de ne rien valoir & de commettre toutes ſortes d'inſolences. Les plus honnêtes gens ſont obligez de s'engager dans ce corps, parce qu'outre qu'ils ne ſeroient pas bien venus du Commandant qui eſt preſque abſolu dans la ville, ils ſe trouveroient tous les jours expoſez aux violences de leurs voiſins & n'auroient aucune juſtice des Officiers. Le Grand Seigneur ne donne par jour aux veritables Janiſſaires du pays, que depuis cinq aſpres juſqu'à vingt ; l'Aga profite de cet argent.

Les Armeniens ont un Evêque & deux Egliſes dans Erzeron. Ils ont quelques Monaſteres à la campagne, comme le *grand Couvent* & le *Couvent rouge*. Ils reconnoiſſent tous le Patriarche d'Erivan. Pour les Grecs, ils ont auſſi leur Evêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une Egliſe qui eſt fort pauvre. Ils ſont preſque tous Chauderonniers & occupent le Fauxbourg où ils travaillent à mettre en vaiſſelle le cuivre qu'on y apporte des montagnes voiſines. Ces pauvres gens font un tintamarre horrible jour & nuit, car ils ne ceſſent de forger, & les Turcs aiment trop la tranquilité pour ſouffrir qu'on batte l'enclume

dans

dans la ville. Outre cette vaiſſelle que l'on tranſporte en Turquie, en Perſe & même chez le Mogol, on fait un grand commerce à Erzeron de fourrures, & ſur tout de celles de *Jardava* ou *Zerdava*, ce ſont des peaux d'une eſpece de Martre aſſez commune dans le pays. Les peaux les plus foncées ſont les plus eſtimées; on compoſe les plus prétieuſes fourrures avec les ſeules queues, à cauſe qu'elles tirent ſur le noir, c'eſt ce qui les rend ſi cheres, car il faut bien aſſembler des queues de ces animaux pour en doubler une veſte. On apporte auſſi à Erzeron beaucoup de Gales de cinq ou ſix journées de la ville, & l'on y conſerve les Chênes avec ſoin par ordre du Pacha; le bois ſeroit d'ailleurs trop cher ſi on l'y apportoit pour brûler.

Cette ville eſt le paſſage & le repoſoir de toutes les marchandiſes des Indes, ſur tout lorſque les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdat. Ces marchandiſes dont les principales ſont la Soye de Perſe, le Coton, les Drogues, les Toiles peintes, ne font que paſſer en Armenie. On y en vend très-peu en détail, & l'on laiſſeroit mourir un malade faute d'un gros de Rhubarbe, quoiqu'il y en eût pluſieurs balles toutes entiéres. On n'y debite que le *Caviar*, qui eſt un ragoût déteſtable. C'eſt un proverbe dans le pays, que ſi l'on vouloit donner à déjeûner au Diable, il faudroit le régaler avec du Caffé ſans ſucre, du Caviar & du Tabac; je voudrois ajoûter du vin d'Erzeron. Le Caviar n'eſt autre choſe que les œufs ſalez des Eſturgeons que l'on prépare autour de la Mer Caſpienne. Ce ragoût brûle la bouche par ſon ſel, & empoiſonne le nez par ſon odeur. Les autres marchandiſes dont on vient de parler, ſont portées à Trebiſonde où on les embarque pour Conſtantinople. Nous fûmes ſurpris de voir arriver à Erzeron une ſi grande quantité de *Garance*, qu'ils appellent *Boia*: elle vient de Perſe, & ſert pour les teintures des cuirs & des toiles. La Rhubarbe y eſt apportée du pays d'Usbeq en Tartarie. La *Semencine* ou la *Graine aux vers* vient du Mogol. Il y a des Caravaniers qui de pere en fils ne ſe mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiroient dégenerer s'ils ſe chargeoient d'autres marchandiſes.

Le Gouvernement d'Erzeron rend trois cens bourſes par an au Pacha, que nous appellerons dans la ſuite le *Beglierbey* ou le *Viceroi* de la Province, pour le diſtinguer des autres Pachas du pays qui ſont ſous ſes ordres. Chaque bourſe eſt de 500. écus, de même que dans tout le reſte de la Turquie; ainſi ces trois cens bourſes font cent cinquante mille écus. Elles ſe prennent 1°. ſur les marchandiſes qui entrent dans la Province, ou qui en ſortent; la plûpart payent trois pour cent, quelquefois le double. On exige de gros droits pour les eſpeces d'or & d'argent. La Soye de Perſe *Chorbaſi* qui eſt la plus fine, & l'*Ardachi* qui eſt la plus groſſiére payent 80. écus par charge de Chameau, qui eſt du poids de 800. juſques à 1000. livres. 2°. Le Beglierbey diſpoſe de toutes les Charges des villes de la Province; ces Charges s'afferment ſuivant l'uſage du pays, & ſe donnent au plus offrant & dernier encheriſſeur, comme par tout ailleurs. 3°. Excepté les Turcs, tous ceux qui doivent ſortir de la Province pour aller en Perſe, ſont obligez de payer dans Erzeron au moins cinq écus, quoiqu'ils n'ayent point de marchandiſes; c'eſt comme une eſpece de capitation qu'on leur impoſe. Ceux qui ne portent de l'or & de l'argent que pour les frais de leur voyage, doivent cinq pour cent ſur la ſomme dont ils ſont porteurs.

Nôtre Beglierbey à ſon arrivée abolit la plûpart de ces droits, parce qu'il les jugea tyranniques; peut-être que ſon Succeſſeur les a rétablis ou augmentez depuis ſon départ. Outre ces taxes, avant l'arrivée de Cuperli on exigeoit de tous les étrangers la Capitation ordinaire, de quelque nation qu'ils fuſſent, lorſqu'ils entroient dans Erzeron, & cette Capitation étoit réglée ſur l'eſtimation que les Turcs faiſoient de chaque perſonne. Celui-ci, diſoient-ils, doit payer dix écus ſur ſa bonne mine; l'autre qui n'a pas beaucoup de hardes n'en payera que cinq. On rançonnoit impunément les pauvres étrangers, & les Miſſionnaires étoient les plus maltraitez: pour ne pas s'y tromper, on commençoit par découvrir la tête des paſſans pour voir s'ils étoient tonſurez, en ſorte que ces hommes Apoſtoliques deſtinez pour les pays étrangers, étoient ſouvent obligez de laiſſer partir leur Caravane pour tâcher d'obtenir quelque modération, ou pour attendre quelque gros Marchand Armenien ou Franc qui eût la charité de payer pour eux. On ne ſçauroit avoir de juſtice ſur les frontieres d'un ſi grand Empire, lorſque les Commandans authoriſent les vexations, & ces gens-là ne les authoriſent que parce qu'ils en profitent. Quand on part de Conſtantinople pour la Perſe, la meilleure précaution qu'on puiſſe prendre, n'eſt pas ſeulement d'obtenir un Commandement de la Porte, mais encore des Lettres de recommandation de nôtre Ambaſſadeur pour les Beglierbeys des frontieres par où l'on doit paſſer. Les Religieux Italiens ſont trop circonſpects pour manquer à ſe mettre ſous la protection de nôtre Ambaſſadeur. Le Roi de France eſt bien plus connu & plus eſtimé des Muſulmans, que le Saint Pere qu'ils appellent ſimplement le *Moufti de Rome*.

Les Miſſionnaires ont beaucoup gagné à la mort de Faſullah-Effendi, Moufti de Conſtantinople,

nople, qui fut traîné dans les ruës à Andrinople ſous le Regne précedent. Il avoit part, diſoit-on, à toutes les extorſions qui ſe faiſoient dans la Province d'Erzeron d'où il étoit natif, & où il poſſedoit des biens immenſes. Cet homme inſatiable qui étoit le maître abſolu de l'Empereur Muſtapha, s'étoit déclaré ouvertement contre tous les Religieux, & ſur tout contre les Jeſuites. On ne manqua pas de s'informer ſi nous étions *Papas*, c'eſt à dire *Prêtres*, mais ce ne fut que pour la forme: car outre que le Beglierbey nous honoroit de ſa protection, nous n'étions pas certainement tonſurez.

La Province d'Erzeron rend en argent plus de 600. bourſes au Grand Seigneur. Outre les 300. bourſes du Carach que l'on exige des Armeniens & des Grecs, il retire encore ſix pour cent des marchandiſes de la Douanne. Ainſi tout compte fait, ces marchandiſes payent neuf pour cent, ſçavoir ſix au Grand Seigneur & trois au Beglierbey. Le Grand Seigneur jouït auſſi du droit de *Beldargi* ou *Taille réelle* que payent les biens poſſedez par les Spahis.

La ville d'Erzeron n'eſt pas ſur l'Euphrate, comme les Geographes la placent; mais plûtôt dans une preſqu'Iſle formée par les ſources de cette fameuſe riviere. La premiere de ces ſources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demi ou deux. Les ſources de l'Euphrate ſont du côté du Levant dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant preſque toute l'année. La plaine d'Erzeron eſt donc renfermée dans deux beaux ruiſſeaux qui forment l'Euphrate. Le premier coule du Levant au Midi, & paſſant par derriere les montagnes, au pied deſquelles la ville eſt ſituée, va ſe rendre vers le Midi à une bourgade appellée *Mommacotum*. L'autre ruiſſeau après avoir coulé quelque temps vers le Nord, pareil à peu près à celui des Gobelins, vient paſſer ſous le Pont d'Elija, d'où coulant vers le Couchant, le long du chemin de Tocat, il eſt obligé par la diſpoſition des lieux de ſe tourner vers le Midi à Mommacotum, où il ſe joint à l'autre branche qui eſt bien plus conſiderable. Ces deux branches s'appellent *Frat* du même nom que la riviere qu'elles forment. Après leur jonction, qui eſt à trois journées d'Erzeron, le Frat commence à porter de petites ſaïques, mais ſon lit eſt plein de rochers & l'on ne ſauroit établir de route par eau, pour deſcendre d'Erzeron à Alep, ſans rendre cette riviere navigable. Les Turcs laiſſent le monde comme il eſt, & les Marchands font comme ils l'entendent. Cependant la voye de la riviere ſeroit la plus courte & la plus ſûre, car les Caravanes ſont 35. jours en chemin d'Erzeron à Alep, & la route eſt fort dangereuſe à cauſe des voleurs qui dépouillent les Marchands juſques aux portes des villes.

Les voleurs de nuit ſont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour. Si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & ſans bruit pendant que l'on repoſe & tirent des bâlots de marchandiſes avec des crochets, ſans qu'on s'en apperçoive: ſi les balots ſont attachez ou comme enchainez avec des cordes, il ne manquent pas de bons raſoirs pour les couper. Quelquefois ils les vendent à quelques pas des tentes, mais quand ils découvrent qu'il y a du Muſc, alors ils les emportent & ne laiſſent que la coque du balot. Quand on part avant le jour, comme c'eſt l'ordinaire, les voleurs ſe mêlent avec les voituriers & détournent ſouvent des mulets chargez de marchandiſes, qu'ils dépaïſent à la faveur des tenebres. Ils ne s'attaquent pas à la pire, car ils connoiſſent les balots de ſoye auſſi-bien que les Marchands. Il part, toutes les ſemaines, des Caravanes d'Erzeron pour *Gangel*; *Teſlis*, *Tauris*, *Trebiſonde*, *Tocat*, & pour *Alep*. Les Curdes ou Peuples du Curdiſtan, qui deſcendent, à ce qu'on prétend, des anciens Chaldéens, tiennent la campagne autour d'Erzeron, juſques à ce que les grandes neiges les obligent à ſe retirer, & ſont à l'affût pour piller ces pauvres Caravaniers. Ce ſont de ces *Jaſides* errans qui n'ont point de religion, mais qui par tradition croyent en *Jaſid* ou *Jeſus*, & ils craignent ſi fort le Diable, qu'ils le reſpectent de peur qu'il ne leur faſſe du mal. Ces malheureux s'étendent tous les ans depuis *Mouſoul* ou la *Nouvelle Ninive* juſques aux ſources de l'Euphrate. Ils ne reconnoiſſent aucun maître, & les Turcs ne les puniſſent pas, même lorſqu'ils ſont arrêtez pour meurtre ou pour vol, ils ſe contentent de leur faire rachetter leur vie pour de l'argent, & tout s'accomode aux dépens de ceux qui ont été volez. Il arrive même ſouvent que l'on traite avec les voleurs qui attaquent une Caravane, ſur tout lorſqu'ils ſont les plus forts, ou qu'ils ſont bien les méchans; on en eſt quitte alors pour une ſomme d'argent, & c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre. Il faut que chacun vive de ſon métier: pourveû qu'il n'y ait perſonne de tué ou de bleſſé, ne vaut-il pas mieux vuider ſa bourſe que de verſer ſon ſang? il n'en coûte quelquefois que deux ou trois écus par tête. D'ailleurs rien ne convient mieux aux voleurs que de rançonner les plus foibles, parce que ne trouvant pas aiſément à qui vendre les marchandiſes, ils en ſont très-ſouvent embarraſſez. Preſentement toutes les Caravanes du Levant paſſent par Erzeron; même celles qui ſont deſtinées pour les Indes Orientales, parce que les chemins d'Alep & de Bagdat, quoique plus courts, ſont occupez par les Arabes qui ſe ſont révol-

tez

tez contre les Turcs & rendus maîtres de la campagne.

Le 19. Juin nous partîmes à midi pour aller viſiter les montagnes qui ſont à l'Eſt de la ville. A peine la neige y étoit fonduë, & nous campâmes ſur les ſix heures à 15. milles dans un pays ſi tardif que les plantes ne commençoient qu'à pouſſer & les collines n'étoient encore couvertes que de gazon ; il eſt mal-aiſé de rendre raiſon de la pareſſe, s'il faut ainſi dire, de cette terre. Nous couchâmes ſous nos tentes dans une vallée au milieu d'un hameau, dont les chaumieres ſont plus écartées les unes des autres que les Baſtides de Marſeille. L'eau dans laquelle nous avions mis nos plantes pour les conſerver & pour les décrire le lendemain, ſe gela la nuit de l'épaiſſeur de deux lignes, quoiqu'elle fût à couvert dans un baſſin de bois. Le lendemain 20. Juin après avoir herboriſé, quoique avec peu de profit à cauſe du froid qui ne permettoit pas à la terre de pouſſer, nous prîmes le parti de nous rapprocher d'Erzeron par une route differente de celle que nous avions tenuë. Nous allâmes donc voir un ancien Monaſtere d'Armeniens, lequel n'eſt qu'à une journée de cette ville, & qui porte le nom de *Saint Gregoire*. Toute la campagne eſt découverte, & l'on ne voit pas la moindre broſſaille dans tout le terrein que la vûë peut découvrir. Ce Monaſtere eſt aſſez riche, mais j'aimerois autant habiter au pied du Mont Caucaſe, car il ne ſçauroit être plus froid. Je crois qu'outre le ſel foſſile qui n'eſt pas rare dans ces quartiers, la terre eſt pleine de ſel Ammoniac qui entretient les neiges, pendant dix mois de l'année, ſur des collines à peu près ſemblables au *Mont Valerien*. Pluſieurs experiences font voir que le ſel Ammoniac rend très-froides les liqueurs où il eſt diſſous, & cela par ſa partie ſaline fixe, plûtôt que par ſa partie volatile, comme il paroît par la ſolution de la tête morte d'où l'on a tiré l'eſprit & le ſel volatile aromatique huileux ; car on ſent un froid très-conſiderable, au milieu de l'Eté, en appliquant les mains autour de la cornuë de verre dans laquelle on a fait la ſolution de cette tête morte.

Nous allâmes coucher ce même jour à un autre Monaſtere d'Armeniens, appellé le *Monaſtere Rouge*, parce que le dôme, qui eſt fait en lanterne ſourde, eſt barbouillé de rouge ; je ne ſçaurois trouver de comparaiſon plus juſte, car le comble de ce dôme aboutit en pointe, ou en cone gauderonné comme un parapluye à moitié ouvert. Ce couvent n'eſt qu'à trois heures de chemin d'Erzeron, & l'Evêque, qui paſſe pour le plus ſçavant homme qui ſoit parmi les Armeniens, y fait ſa réſidence ; ce n'eſt pas beaucoup dire, car on ne ſe pique guere de ſcience en Armenie ; mais comme on nous aſſûra qu'il étoit fort bien venu parmi les Curdes qui étoient campez ſelon leur coûtume aux ſources de l'Euphrate, nous n'oubliâmes rien pour l'engager à venir s'y promener avec nous. On ne ſçauroit faire ce voyage avec trop de précautions, car les Curdes ſont des animaux peu raiſonnables ; ils ne reconnoiſſent pas même les Turcs, & ils les dépouillent tout comme les autres lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. Enfin ces brigands n'obéïſſent ni à Beglierbey ni à Pacha, & il faut avoir recours à leurs amis lorſqu'on veut avoir l'honneur de les voir, ou pour mieux dire le pays où ils ſe trouvent. Quand ils ont conſommé les pâturages d'un quartier, ils vont camper dans un autre. Au lieu de s'appliquer à la ſcience des Aſtres comme les Caldéens, de qui on les fait deſcendre, ils ne cherchent qu'à piller, & ſuivent les Caravanes à la piſte, pendant que leurs femmes s'occupent à faire du beurre, du fromage, à élever leurs enfans, & à prendre ſoin de leurs troupeaux.

Nous partîmes le 22. Juin à trois heures du matin du Monaſtere Rouge. La Caravane ne fut pas nombreuſe, il falloit ſe livrer à l'Evêque, ou renoncer à voir les ſources de l'Euphrate ; mais dans le fond, que riſquions-nous ? Les Curdes ne mangent pas les hommes, ils ne font que les dépouiller, & nous y avions ſagement pourvû en prenant nos plus méchants habits : nous n'avions donc à craindre que le froid & la faim. Par rapport à l'Evêque, c'étoit un homme de bien qui n'auroit pas voulu nous expoſer à montrer nos nuditez. Nous le priâmes de ſerrer dans ſa caſſette quelques ſequins que nous avions pris pour nôtre dépenſe. Nanti de nôtre bourſe, il fit faire les proviſions dont nous avions beſoin, & paroiſſoit agir de bonne foi, bien informé d'ailleurs que nous étions ſous la protection du Beglierbey, & que nous étions connus dans la ville pour ſes Medecins. Nous avions donné des remedes gratuitement à tous les cliens du Monaſtere qui s'étoient addreſſez à nous. Après ces précautions nous nous abandonnâmes avec confiance à ſa conduite. Il ſe mit à la tête de la compagnie, parfaitement bien monté de même que trois de ſes domeſtiques, & il nous fit donner de fort bons chevaux à nous & à nôtre ſuite. A demi heure de là nous primes un venerable vieillard de ſes amis dans un aſſez joli village ſitué ſur cette branche de l'Euphrate, laquelle paſſe à Elija. On nous régala de quelques Truites que l'on peſcha ſur le champ, & rien n'eſt comparable à la bonté de ces poiſſons lorſqu'on les mange ſortant du ruiſſeau, cuites dans de l'eau où l'on a jetté une poignée de ſel. Ce vieillard nous fit beaucoup d'honnêtetez, & après nous avoir fait promettre de guerir à nôtre retour un de ſes

amis, (car c'étoit là le compliment ordinaire) il nous fit aſſûrer qu'il parloit bien la langue des Curdes; qu'il trouveroit de ſes amis dans les montagnes où nous allions, & que nous n'avions rien à craindre étant accompagnez de l'Evêque & de lui. Nous entrâmes dans de belles vallées, où l'Euphrate ſerpente parmi des Plantes merveilleuſes, & nous fûmes charmez d'y trouver cette belle eſpece de *Pimprenelle à fleur rouge*, qui fait un des principaux ornemens des jardins de Paris, & que l'on a apportée depuis long-temps de Canada en France. Ce qui nous fit plus de plaiſir, c'eſt que les plantes y étoient avancées, & nous nous flations de les trouver en bon état dans les montagnes; mais à meſure que nous montions, nous ne découvrions que pelouſe & neige. Les forêts en ſont bannies pour le reſte des ſiécles, cependant le payſage eſt agréable, & les ruiſſeaux qui tombent de tous côtez font un ſpectacle divertiſſant. On voit je ne ſçai combien de fontaines ſur le haut de ces montagnes; les unes coulent tout ſimplement, les autres bouillonnent dans de petits baſſins bordez de gazon. Nous choiſîmes un des plus jolis gazons pour étendre nôtre nappe, & pour nous délaſſer avec du vin du Monaſtere qui valoit mieux que tout le vin d'Erzeron. Là revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avoit pas laiſſé d'exciter en nous, nous puiſions à pleines taſſes dans les ſources de l'Euphrate, dont nôtre nectar temperoit la fraîcheur exceſſive.

Il n'y avoit qu'une choſe qui troubloit nos innocens plaiſirs, c'eſt que de temps en temps nous voyions venir à nous certains députez des Curdes, qui s'avançoient à cheval la lance en arrêt pour s'informer quelles gens nous étions. Je ne ſçai même ſi la peur ou le vin n'en faiſoit pas paroître deux pour un, car à meſure que la peur s'emparoit de nôtre ame, il falloit bien avoir recours au cordial. S'il eſt permis de boire un peu plus qu'à l'ordinaire c'eſt en pareille rencontre, car ſans cette précaution l'eau de l'Euphrate auroit achevé de glacer nos ſens. Enfin comme il nous ſembla que la députation augmentoit à vûë d'œil, l'Evêque & le vieillard s'avancérent à quelques pas, nous faiſans ſigne de la main de reſter où nous étions. Nous fûmes ravis d'être diſpenſez d'aller faire la reverence à ces députez. Après les premiers complimens, qui ne furent pas bien longs, ils s'avancérent tous enſemble vers nous, & commencérent à raiſonner fort gravement ſur je ne ſçai quelle matiere. Comme les gens qui craignent s'imaginent toûjours qu'on parle d'eux, & que d'ailleurs les Curdes nous honoroient de temps en temps de leurs regards, nous affections auſſi beaucoup de gravité, & ne doutant pas que l'Evêque ne leur dît que nous cherchions des Plantes, nous amaſſions celles qui étoient ſous nos yeux & faiſions ſemblant de diſcourir à leur ſujet. Dans le fond nous parlions de la triſte ſituation où nous nous trouvions, & nous nous expliquions en mauvais latin, de peur que nos Interpretes qui étoient faits à nôtre jargon n'y compriſſent quelque choſe.

La conference de l'Evêque & des Curdes ne laiſſoit pas de nous inquietter par ſa longueur. Il y avoit bien loin de là au Monaſtere pour ſe retirer en chemiſe; & que ſçait-on ſi ces gens qui ſont accoûtumez à faire des Eunuques, n'auroient point eû envie de nous metamorphoſer ainſi, dans l'eſperance de nous vendre mieux? Nous fûmes un peu raſſurez quand nôtre Drogman Armenien vint nous dire que les Curdes avoient donné un fromage à l'Evêque. En même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau de vie qu'il leur preſenta. Nous fîmes demander à ce bon homme de quoi il s'agiſſoit, il répondit en ſouriant que les Curdes étoient de méchantes gens, mais que nous n'avions rien à craindre; que l'ancienne amitié qui étoit entre eux, & la venération qu'ils avoient pour l'Evêque, nous mettroient à couvert de tout. En effet après qu'ils eurent bû l'eau de vie, ils ſe retirérent & l'Evêque revint à nous avec un viſage fort gay. Nous ne manquâmes pas de le faire remercier de tous les ſoins qu'il s'étoit donné pour nous garentir des inſultes de ces loups raviſſans, & nous continuâmes à faire nos obſervations ſur les plantes. Il y en a de fort belles autour de ces ſources. Leur concours fait la branche de l'Euphrate, que nous avions preſque toûjours ſuivie depuis le Monaſtere, & qui va paſſer à Elija. On y prend des Truites avec la main, dont nous fîmes grande chere tout le jour, mais nous les trouvâmes ſi molles le lendemain, que nous n'en voulumes pas gouter. Juſques-là nous fûmes bien contens de nôtre journée. Nous fîmes demander à l'Evêque s'il ne ſeroit pas poſſible d'aller voir l'autre branche de l'Euphrate laquelle va ſe joindre à la premiere, à *Mommacotum*. Il nous dit en riant qu'il ne connoiſſoit pas les Curdes de ce quartier-là, & que nous n'y verrions que des ſources ſemblables à celles que nous venions de quitter. Nous le remerciâmes très-humblement, mais il auroit bien pû ſe diſpenſer de nous jetter dans de nouveaux embarras.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la ſuite, s'aviſa d'aller faire ſes adieux aux Curdes, & de leur diſtribuer les reſtes de nôtre eau de vie, nous aurions fort approuvé ſon procedé ſi nous n'avions pas été de la partie, & qu'il n'eût pas fallu s'approcher de leurs pavillons. Ce ſont de grandes tentes d'une eſpece de drap brun foncé, fort épais & fort groſſier qui

ſert,

ſert de couvert à ces ſortes de maiſons portatives, dont l'enceinte, qui fait le corps du logis, eſt un quarré long fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapiſſez en dedans de bonnes nattes. Lorſqu'il faut démenager ils plient leur maiſon comme un paravent, & la chargent avec leurs uſtencilles & leur enfans ſur des bœufs & ſur des vaches. Ces enfans ſont preſque nuds dans le froid, ils ne boivent que de l'eau de glace, ou du lait bouilli à la fumée des bouzes de vache que l'on amaſſe avec beaucoup de ſoin, car autrement leur cuiſine ſeroit très-froide. Voila comment les Curdes vivent en chaſſant leurs troupeaux de montagne en montagne. Ils s'arrêtent aux bons pâturages, mais il faut en décamper au commencement d'Octobre & paſſer dans le Curdiſtan ou dans la Meſopotamie. Les hommes ſont bien montez & prennent grand ſoin de leurs chevaux; ils n'ont que des lances pour armes. Les femmes vont, partie ſur des chevaux, partie ſur des bœufs. Nous vîmes ſortir une troupe de ces Proſerpines qui venoient pour voir l'Evêque, & ſur tout nous qui paſſions pour des Ours que l'on menoit promener. Quelques-unes avoient une bague qui leur perçoit une des narines; on nous aſſûra que c'étoient des Fiancées. Elles paroiſſent fortes & vigoureuſes, mais elles ſont fort laides, & ont dans la phiſionomie un certain air de ferocité. Elles ont les yeux peu ouverts, la bouche extremement fenduë, les cheveux noirs comme jay, & le teint farineux & couperoſé.

Nous voici pourtant, ſans y penſer, en pays d'érudition. Qui le croiroit, Monſeigneur, parmi des Proſerpines & des Curdes? La montagne où ſont les ſources de l'Euphrate doit être une des diviſions ſeptentrionales du *Mont Taurus* ſuivant Strabon; & ce Mont Taurus avec ſes branches & ſes Chênes occupe preſque toute l'Aſie mineure. Denys le Geographe nomme le *Mont Armenien*, celui d'où ſort l'Euphrate. Les Anciens l'ont appellé *Paryardes*. Strabon s'explique plus clairement dans un autre endroit, où il dit poſitivement que l'Euphrate & l'Araxes ſortent tous deux *du Mont Abos*, qui eſt une portion du Mont Taurus. Pline aſſûre que l'Euphrate vient d'une Province appellée la *Caranitide* dans la grande Armenie que Domitius Corbulo, qui avoit été ſur les lieux, appelle le *Mont Aba*, & que Nùtianus, qui avoit auſſi vû ce pays-là, nomme *Capotes*. Euſtathe, ſur Denys Periegete, la nomme *Achos*.

Mitridate paſſa par les ſources de l'Euphrate en s'enfuyant dans la Colchide, après avoir été battu par Pompée. Il y a beaucoup d'apparence que l'action ſe paſſa dans la plaine d'Erzeron; car les deux branches de l'Euphrate dont on a parlé, peuvent être appellées ſes ſources par les Hiſtoriens. Procope n'a pas connû ces ſources, il les fait ſortir de la même montagne que celles du Tigre. Il y a, dit-il, une montagne en Armenie à cinq milles & démi de *Theodoſiopolis*, d'où ſortent deux grands fleuves; celui qui paſſe à droite s'appelle l'Euphrate, & l'autre le Tigre. Strabon a eû raiſon de dire que les ſources de ces rivieres étoient éloignées de deux cens cinquante milles, ou de deux mille cinq cens ſtades. Pompée, comme dit Florus, fut le premier qui fit dreſſer un pont de batteaux ſur l'Euphrate, dans le tems qu'il pourſuivoit Mitridate. Ce fut apparemment vers le coude que cette riviere fait après que ſes deux branches ſe ſont jointes à Mommacotum. Quelques années auparavant Lucullus avoit ſacrifié un Taureau à cette fameuſe Riviere pour en obtenir un paſſage favorable.

On croit ordinairement qu'Erzeron eſt l'ancienne ville de *Theodoſiopolis*, neantmoins la choſe ne paroit pas trop aſſûrée, ſi ce n'eſt que l'on ſuppoſe, comme cela ſe peut, que les habitans d'*Artze* ſe fuſſent retirez à Theodoſiopolis après qu'on eut détruit leurs maiſons. Cedren rapporte que ſous l'Empereur Conſtantin Monomaque qui mourut vers le milieu du onziéme ſiecle, Artze étoit un grand Bourg plein de richeſſes, habité non ſeulement par les Marchand du pays, mais auſſi par pluſieurs autres Marchands ou Facteurs Syriens, Armeniens, & autres de differentes nations, qui comptant beaucoup ſur leur grand nombre & ſur leurs forces, ne voulurent pas ſe retirer avec leurs effets à Theodoſiopolis pendant les guerres que l'Empereur eût avec les Mahometans. Theodoſiopolis étoit une grande & puiſſante ville qui paſſoit pour imprenable dans ce temps-là, & qui étoit ſituée tout proche d'Artze. Les Infidéles ne manquérent pas d'aſſiéger ce Bourg; les habitans ſe défendirent vigoureuſement pendant ſix jours, rétranchez ſur les toits de leurs maiſons, d'où ils ne ceſſoient de jetter des pierres & des fleches. Abraham Général des aſſiégeans, voyant leur opiniâtre réſiſtance & apprehendant que la Place ne fût ſecouruë, y fit mettre le feu de tous côtez, ſacrifiant un ſi riche butin à ſa réputation. Cedren aſſûre qu'il y périt cent quarante mille ames, ou par le fer ou par le feu. Les maris, dit-il, ſe précipitoient dans les flâmes avec leurs femmes & leurs enfans. Abraham y trouva beaucoup d'or & des ferrements que le feu n'avoit pû devorer. Il en fit ſortir pluſieurs chevaux & autres bêtes de ſomme. Zonare raconte à peu près la même choſe de la deſtruction d'Artze, mais il ne parle pas de Theodoſiopolis. Cet Auteur aſſûre ſeulement qu'Artze étoit ſans muraille, & que ſes habitans en avoient fortifié les avenuës avec du bois, je crois qu'ils conſumérent tout celui qui étoit aux environs, car depuis ce temps-là l'eſpece s'en eſt

perduë. Comme la Place fut réduite en cendres, & que ce paſſage eſt abſolument neceſſaire pour le commerce, il y a beaucoup d'apparence que les reſtes de ces pauvres habitans, & les Marchands étrangers qui s'y vinrent établir dans la ſuite, pour ne pas tomber dans un pareil malheur, ſe retirérent à Theodoſiopolis qui en étoit près, ſuivant Cedren.

Les Turcs à qui peut-être le nom de *Theodoſiopolis* parut trop long & trop embarraſſant, donnérent le nom d'*Arts-zerum* à cette Place, c'eſt à dire *Artze des* * *Grecs* ou *des Chrêtiens*, car *Rum* ou *Rumili* ſignifie en langue Turque *la Romanie* ou *la terre des Grecs*. Ils diſtinguent *la Romelie* ou *Rumili* en celle d'Europe & en celle d'Aſie, ainſi d'*Artzé-rum* on a fait *Arzerum*, & *Erzeron*, comme prononcent la plûpart des Francs. Il ne faut pas confondre cette ville de *Theodoſiopolis* avec une autre ville de même nom, qui étoit ſur le fleuve *Abborras* en Meſopotamie, & que l'Empereur Anaſtaſe avoit fait revêtir de fortes murailles, comme l'aſſûre Procope. Ce même Auteur fait mention de la *Theodoſiopolis* dont nous parlons. On croit que c'eſt Orthogul pere du fameux Othoman premier Empereur des Turcs, qui prit Erzéron, mais cela n'eſt pas certain, car l'Armenie avoit encore ſes Rois ſous Selim premier. La reſſemblance des noms a perſuadé à pluſieurs qu'Erzeron étoit la ville d'*Aziris*, que Ptolomée place dans la petite Armenie.

Vous me permettrez, Monſeigneur, de paſſer de l'érudition à l'Hiſtoire naturelle. Nous obſervâmes aux environs de cette ville une très-belle eſpece de *Pavot* que les Turcs & les Armeniens appellent *Aphion*, de même que *l'Opium commun*; cependant ils ne tirent pas d'Opium de l'eſpece dont nous parlons, mais par ragoût ils en mangent les têtes encore vertes, quoiqu'elles ſoient fort acres & d'un goût brulant.

La racine de cette plante eſt groſſe comme le petit doigt & longue d'un pied, blanche en dedans, brune en dehors, fibreuſe, pleine d'un laict blanc-ſale très-amer & très-acre. Ordinairement les tiges ſont de la hauteur d'un pied & demi ou deux, épaiſſes de trois ou quatre lignes, droites, fermes, vert-pâle, heriſſées de poils blanchâtres, roides, longs de trois lignes, ſi ce n'eſt vers le haut où elles ſont couvertes de poils ras. Les feuilles ont un pied de haut & ſont découpées à peu près comme celles du *Coquelicoc* en pluſieurs parties juſques vers la côte. Ces pieces ont environ deux pouces & demi de long ſur neuf ou dix lignes de large, vert-brun & comme luiſantes ſur certains pieds, récoupées ſur les bords à groſſes dents pointuës & terminées par un poil blanc, ſemblables à ceux qui couvrent les feuilles, & tous ces poils ſont auſſi roides & auſſi longs que ceux des tiges. Chaque tige ne ſoûtient le plus ſouvent qu'une fleur, dont le bouton qui a dix-huit ou vingt lignes de long, eſt couvert d'un calice à deux ou trois feuilles membraneuſes, creuſes, blanchâtres ſur le bord, heriſſées de poils. Elles tombent quand la fleur s'épanouït, & l'on s'apperçoit alors qu'elle eſt compoſée depuis quatre juſques à ſix feuilles, longues de deux pouces & demi ſur trois pouces & demi de large, arrondies comme celles des autres Pavots & de la couleur du Coquelicoc, plus ou moins foncé, avec une groſſe tâche à l'onglet laquelle eſt auſſi plus ou moins obſcure. Les feuilles intérieures ſont un peu plus étroites que les extérieures, & tiennent fortement contre le pedicule; ſouvent même elles ne tombent que deux jours après que la tige eſt coupée. Le milieu de la fleur eſt rempli par un piſtile long d'un pouce, oblong, ſphérique ſur quelques pieds, vert-pâle, liſſe, arrondi vers le haut en maniére de calote purpurine découpée en pointe ſur les bords, & relevée d'environ une douzaine de bandes violet foncé, poudreuſes, leſquelles, partant du même centre, viennent ſe diſtribuer en rayon & ſe terminer à une des pointes qui ſont ſur les bords. Ce piſtile eſt ſurmonté par une groſſe touffe d'étamines à pluſieurs rangs, griſdelin luiſant, chargées chacune d'un ſommet violet foncé, poudreux, long d'une ligne & demi ſur demi ligne de large. La Plante rend un ſuc limpide, mais le piſtile eſt rempli d'un laict blanc-ſale très-amer & très-acre, de même que la racine. Ce piſtile devient un fruit ou coque. Cette belle eſpece de Pavot ſe plaît fort au Jardin du Roi, & même en Hollande où nous l'avons communiquée à nos amis. Mr. *Commelin* très-habile Profeſſeur de Botanique à Amſterdam, en a donné la figure.

Nous retournâmes le 24. Juin à Erzeron, où nous apprîmes par Mr. Preſcot qui eſt Conſul de la nation Angloiſe depuis 10. ou 12. ans, qu'il y avoit deux Caravanes prêtes à partir, l'une dans trois jours pour Tocat, & l'autre dans 10. ou 12. jours pour Teflis. Nous prîmes le parti d'aller à Teflis non ſeulement pour voir la Georgie, qui eſt le plus beau pays du monde, mais auſſi pour cueillir à nôtre retour les graines de tant de belles Plantes que nous avions obſervées autour d'Erzeron. On aſſûroit de plus qu'il y avoit beaucoup de voleurs ſur le chemin de Tocat, qui ſe retireroient ſuivant leur coûtume ordinaire ſur la fin de l'Eté, à cauſe qu'alors les campagnes brûlées par les grandes chaleurs ne fourniſſent plus de fourages. Il eſt certain que les

* Ῥώμαιοι.

Tom. II. pag. 118.

les mois de Juin, Juillet & Août ſont les mois les plus favorables pour les voleurs; ils trouvent par tout à nourrir graſſement leurs chevaux, & c'eſt de quoi ils ſe ſoucient le plus; car ces gens-là ne marchent pas comme des gueux. Du côté de Tocat & dans la Georgie Turque on moiſſonne à la fin de Juillet, au lieu qu'aux environs d'Erzeron on ne coupe les bleds qu'en Septembre. De toutes les Caravanes celle de Teflis paſſe pour la moins dangereuſe.

En attendant qu'elle fût aſſemblée nous ne perdîmes pas nôtre temps. Quand nous n'étions pas en campagne nous allions faire la converſation chez le Conſul Anglois où il y a toûjours bonne compagnie. Non ſeulement c'eſt le rendévous des plus gros Marchands Armeniens, mais encore de tous les étrangers: Mr. *Preſcot* eſt un des plus honnêtes hommes du monde, bien faiſant, & qui nous prévenoit ſur tout ce qui nous pouvoit faire plaiſir; j'apprehende même que les gens du pays n'abuſent de ſes bontez, car ils l'obſedent continuellement. Quoiqu'il ne ſoit pas de la Communion Romaine, il rend toutes ſortes de bons offices aux Miſſionaires; il les loge ſouvent chez lui & leur facilite l'entrée & la ſortie du pays avec beaucoup de charité. Nous apprîmes qu'à trois ou quatre journées de la ville il y avoit de bonne mines de cuivre, d'où l'on tiroit la plus grande partie de celui qui ſe travaille dans le fauxbourg des Grecs, & que l'on répand en Turquie & en Perſe. On nous aſſûra auſſi qu'il y avoit des mines d'argent autour d'Erzeron, auſſi-bien que ſur le chemin ordinaire de cette ville à Trebiſonde. Nous ne pûmes pas voir ces dernieres mines, parce que le Beglierbey voulut prendre le plus beau chemin qui en eſt aſſez éloigné. Pour celles qui ſont autour d'Erzeron, nous ne trouvâmes perſonne qui oſât nous y conduire: le Beglierbey même ne nous conſeilla pas d'en approcher, à cauſe de la jalouſie des gens du pays, qui s'imaginent que les étrangers n'y vont que pour enlever leurs tréſors. On nous aſſûra qu'on y trouvoit du Lazuli parmi celles de cuivre, mais en petite quantité, & qu'il étoit trop mêlé de marbre. Celui que l'on trouve du côté de Toulon en Provence dans la montagne de *Carqueirane* a le même défaut, mais certainement ce n'eſt pas la pierre d'Armenie, comme bien des gens le croyent. La pierre d'Armenie, comme il paroît par la deſcription de *Boot*, eſt d'un bleu-celeſte, unie mais friable. Celles d'auprès d'Erzeron & de Toulon ſont très-dures & plus dures même que le Lazuli, car ce n'eſt proprement qu'un marbre pétri naturellement avec du Lazuli. Peut-être que le Lazuli le plus fin n'eſt autre choſe qu'une eſpece de vert-de-gris ou de rouille naturelle. Peut-être auſſi que c'eſt de l'or déguiſé par quelque liqueur coroſive, comme le vert-de-gris n'eſt qu'un cuivre déguiſé par le vin & le marc de raiſin; Outre que le Lazuli ſe trouve dans les mines d'or, il ſemble qu'il y ait parmi cette pierre quelques filets d'or qui ne ſont pas corrompus, s'il faut ainſi dire.

Nous demandâmes un jour à Mr. Preſcot, où étoit mort Mr. *Vernon* ſçavant Mathematicien Anglois qui avoit fait de belles obſervations aſtronomiques en Levant, & dont Mrs. *Wheler* & *Spon* parlent avec éloge. Le Conſul nous aſſûra qu'il lui avoit prédit ſouvent qu'il ſeroit malheureux avec toute ſa ſcience, s'il ne ſe moderoit. Mr. Vernon étoit d'une vivacité admirable mais il s'emportoit trop facilement. En effet Mr. Preſcot fut prophete, & nôtre Mathematicien mourut à Hiſpaham des bleſſures qu'il avoit reçûës à la tête dans une querelle qu'il eut avec un Perſan en ſortant de table. Mr. Vernon accuſa le Mahometan de lui avoir volé un fort bon couteau à l'Angloiſe; le Perſan ne fit qu'en rire, ſoit qu'il eût pris le couteau ou non; l'Anglois en fut encore plus offenſé. On s'échauffa là-deſſus, on en vint aux mains, & le Perſan frappa ſi rudement Mr. Vernon ſur la tête, qu'on fut obligé de l'attacher ſur ſon cheval pour le conduire à Hiſpaham où il mourut quelques jours après ſans ſecours, car il n'y avoit pas encore des Anglois établis en cette ville. Ils y ſont fort puiſſans aujourd'hui, & y vivent en grands Seigneurs. Leur magnificence va quelquefois juſqu'à la profuſion ſurtout quand la Cour vient les viſiter.

Pendant qu'on travailloit à faire nos balots, nous herboriſions ſouvent avec plaiſir, ſur-tout dans la vallée des *Quarante Moulins* qui eſt à une promenade de la ville, à l'entrée de deux montagnes fort eſcarpées, d'où coulent pluſieurs belles ſources qui forment un ruiſſeau conſiderable. Non ſeulement ce ruiſſeau fait moudre pluſieurs moulins, mais il arroſe encore une partie de la campagne juſqu'à la ville. Nous eûmes le plaiſir de proceder dans un de ces moulins à la nomination d'un des plus beaux genres de Plantes qu'il y ait dans tout le Levant; auſſi lui donnâmes-nous le nom d'une perſonne fort eſtimable par ſa ſcience & par ſa vertu. C'eſt Mr. *Morin* de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui par un bonheur ſingulier a élevé cette Plante, de graine, dans ſon Jardin de l'Abbaye de S. Victor, je dis par un bonheur ſingulier, car elle n'a pas levé au Jardin du Roi, ni dans quelques autres jardins où je l'avois fait ſemer. Il ſemble qu'elle ſoit glorieuſe de porter le nom de Mr. Morin, qui a toûjours aimé & cultivé la Botanique avec paſſion.

Le

La *Morine* a la racine plus groſſe que le pouce, longue d'un pied, partagée en groſſes fibres brunes, gerſées, peu cheveluës. Sa tige qui a juſques à deux pieds & demi de haut, eſt ferme, droite, liſſe, purpurine à ſa naiſſance, épaiſſe de deux ou trois lignes, rougeâtre auſſi, mais veluë vers le haut, accompagnée ordinairement à chaque nœud de trois feuilles aſſez ſemblables à celles de la *Carline*, vert-gai, laiſſantes, longues de 4. ou 5. pouces ſur environ un pouce de large, découpées, ondées & garnies de piquants jaunâtres, fermes, durs, longs de 4. ou 5. lignes. Ces feuilles diminuent un peu vers le haut & ſont un peu veluës en deſſous. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs par étage & à double rang, longues d'un pouce & demi. Chaque fleur eſt un tuyau courbe fort menu vers le bas où il eſt blanc & légerement velu; mais il s'évaſe en haut & ſe diviſe en deux lévres. La ſupérieure eſt relevée & longue d'environ 5. pouces ſur 4. lignes de large, arrondie & profondément échancrée. L'inferieure eſt un peu plus longue & découpée en trois parties arrondies auſſi. L'ouverture du tuyau qui eſt entre ces deux lévres eſt toute découverte. Deux étamines courbes qui débordent de près de trois lignes, blanchâtres & chargées de ſommets jaunâtres, ſont collées contre la lévre ſuperieure. Le filet du piſtile qui eſt tant ſoit peu plus long, finit par un bouton verdâtre. Le calice eſt un tuyau long de trois lignes, fendu profondément en deux languettes arrondies, légerement canelées. C'eſt du fond de ce dernier tuyau que ſort la fleur. On en trouve ſouvent de deux ſortes ſur le même pied, les unes ſont toutes blanches, les autres ſont couleur de roſe tirant ſur le purpurin, avec les bords blanchâtres. Toutes ces fleurs ont l'odeur de celles du *Chevrefeuille*, & portent ſur un embryon de graine. Les feuilles cette Plante ont d'abord un goût d'herbe aſſez fade, mais on y trouve enſuite de l'acrimonie.

Nous allâmes chez le Beglierbey lui baiſer la veſte, & demander la continuation de ſa protection. Il eut la bonté de nous faire remercier des ſoins que nous avions pris de ſa ſanté, & de toute ſa maiſon. Il nous prévint ſur les Lettres de recommandation que nous ſouhaitions pour le Pacha de Cars; & nous fit encore expedier une patente fort avantageuſe où il ſe louoit de nôtre capacité en fait de Medecine, & dans laquelle il rendoit de bons témoignages de nôtre conduite.

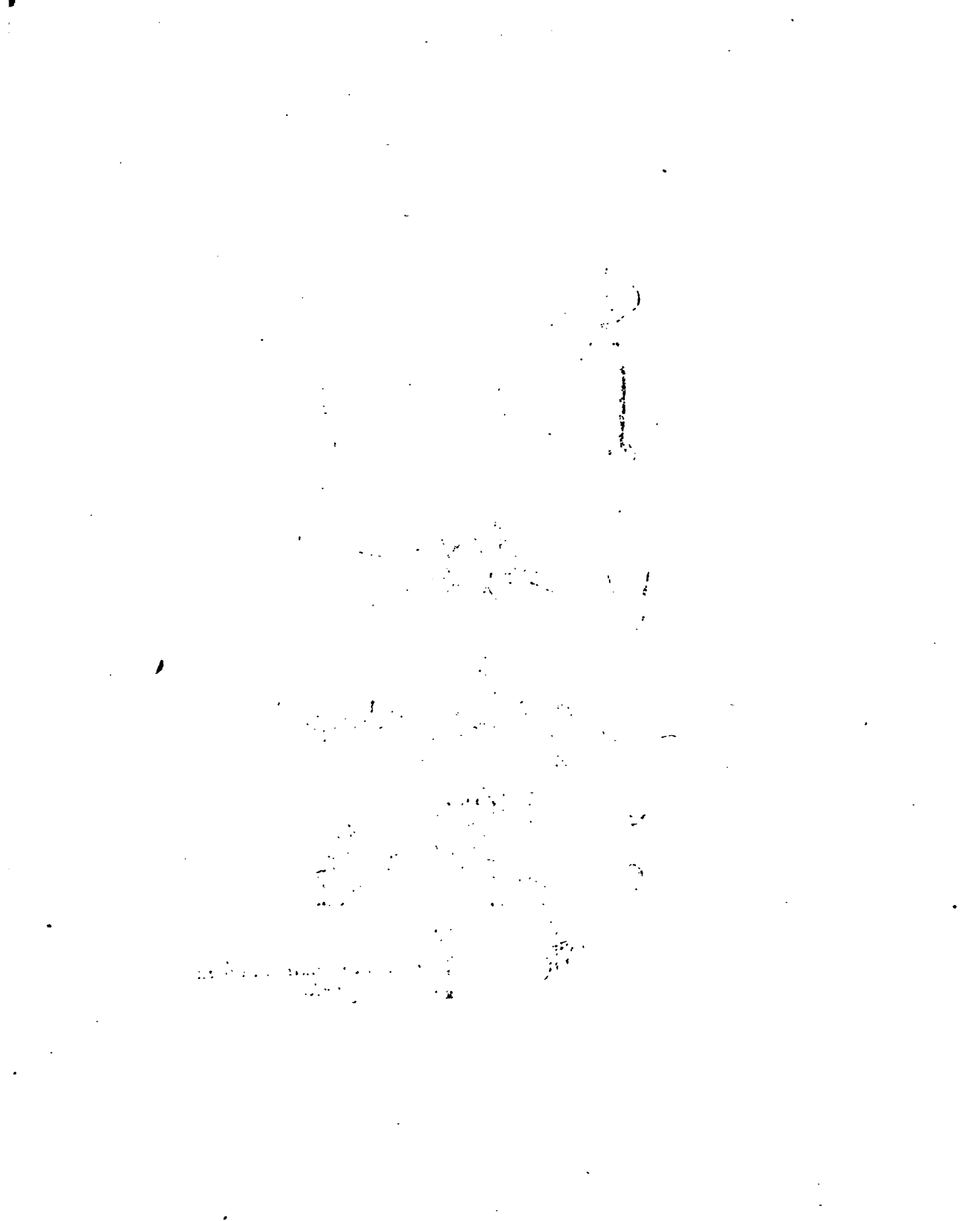
* Nous partimes d'Erzeron le 6. Juillet pour Teflis, & nous nous rendîmes à *Elzelmic* village au Nord-Eſt à trois heures de la ville. Nôtre Caravane compoſée de Marchands, dont les uns alloient à Cars & à Teflis, les autres à Erivan, quelques-uns à Gangel, n'étoit qu'environ de deux cens hommes armez de lances & de ſabres; quelques-uns avoient des fuſils & des piſtolets. La campagne d'Erzeron juſques à moitié chemin d'Elzelmic eſt fort ſeche; ſes collines ſont pelées. On entre enſuite dans une plaine fermée à droit & à gauche par des éminences où il y avoit encore aſſez de neiges. Il en tomba beaucoup aux environs d'Erzeron la nuit du ſecond au troiſiéme Juillet.

Le 7. Juillet nous partîmes à trois heures & demi après minuit, & nous campâmes ſur les dix heures auprès d'un village appellé *Badijoüan*, après en avoir laiſſé un autre en arriére, dont j'ai oublié le nom. On ne voit aucun arbre dans tout ce quartier lequel d'ailleurs eſt plat, bien cultivé, & arroſé avec autant de ſoin que la campagne d'Erzeron. Sans cette précaution la moitié des bleds ſeroient rotis: neanmoins cela paroît aſſez étrange, car de ces mêmes champs qu'on eſt obligé d'arroſer, on découvre la neige ſur les collines voiſines. Au contraire dans les Iles de l'Archipel, où il fait des chaleurs à calciner la terre & où il ne pleut que pendant l'Hiver, les bleds ſont les plus beaux du monde. Cela montre bien que toutes les terres n'ont pas le même ſuc nourricier. Celles de l'Archipel ſont comme les Chameaux, elles boivent pour longtemps. Peut-être que l'eau eſt plus neceſſaire à celles d'Armenie, pour diſſoudre le ſel foſſile dont elles ſont imprégnées, lequel détruiroit la tiſſûre des racines ſi les petits grumeaux n'étoient bien fondus par un liquide proportionné; auſſi y laboure-t-on profondément. Quoique ces terres ne ſoient pas fortes on attele trois ou quatre paires de bœufs ou de bufles à une charruë, & c'eſt ſans doute afin de bien mêler la terre avec le ſel foſſile qui reſteroit en trop grande quantité ſur la ſurface & brûleroit les plantes. Au contraire dans la *Camargue d'Arles*, qui eſt cette Ile ſi fertile que le Rhône enferme audeſſous de la ville, on ne fait qu'effleurer la terre en labourant pour ne pas la mêler avec le ſel marin qui eſt audeſſous. Avec cette précaution la Camargue où il n'y a qu'un demi pied de bonne terre, eſt le pays le plus fertile de la Provence, & les Eſpagnols le nommérent *Comarca* par excellence, dans le temps que les Comtes de Barcelone en étoient les maîtres. *Comarca* ſignifie chez eux un champ qui produit abondamment. Ainſi le mot de *Camargue* ne vient pas du *Camp de Marius*, comme l'on prétend, car ce Général Romain n'y a jamais campé. Le grand foſſé qu'il fit faire pour fortifier ſon camp & pour y faire voiturer les munitions qu'il tiroit de la Mediterranée, ſe trou-

* Voiage de Georgie.

Tom. II. pag. 220.

lis Carlinæ



*Tom. II. pag. 122.*

*Cac* *no.*

trouvoit, ſuivant Plutarque, entre le Rhône & Marſeille. On découvre encore les traces de cet ouvrage du côté de *Fos* village auprès du *Martigues* qui a retenu le nom de *la Foſſe de Marius*, & non pas celui des *Phociens* peuples d'Aſie au-deſſus de Smyrne, qui s'établirent à Marſeille pendant les guerres des Perſes & des Grecs. Mille pardons, Monſeigneur, de cette digreſſion; nous ſommes ſi accoûtumez à nous écarter en herboriſant, qu'il n'eſt pas ſurprenant que je m'égare quelquefois dans les lettres que vous m'avez permis de vous écrire.

Je reviens à nôtre Caravane. Elle partit le 8. Juillet ſur les neuf heures du matin, & marcha juſques à une heure après midi à travers de grandes campagnes peu cultivées, mais excellentes à ce qu'on nous dit. Nous y obſervâmes de fort belles Plantes, comme nous avions fait le jour précedent; mais voila tout, car on n'y voit ni ville ni villages, pas même la moindre broſſaille. On dreſſa nos tentes auprès d'un ruiſſeau qui fait moudre un moulin, je ne ſçai à quel uſage; car nous ne recontrâmes pas une ame pendant toute la journée.

La route du 9. Juillet fut bien plus agréable. Quoiqu'on nous eût fait partir à trois heures du matin, nous nous retirâmes ſur les dix heures après avoir paſſé par des montagnes peu élevées, ſur leſquelles on voit des Pins de la même eſpece que ceux de nôtre montagne de *Tarare*. Ce changement de décoration ne laiſſe pas de réjoüir en voyageant: Il n'y a rien de plus ennuyeux que de marcher dans ces grandes plaines où l'on ne voit que la terre & le ciel, & ſans les Plantes qu'on y trouve j'aimerois mieux être ſur mer, je veux dire pendant le calme; car j'avouë tout naturellement que dans la bourraſque on donneroit tout ce qu'on a au monde pour ſe pouvoir tranſporter dans la plaine la plus ennuyeuſe. On campa ce jour-là à *Coroloucaleſi* village que l'on peut appeller en François *la Tour de Corolou*. Nôtre moiſſon fut aſſez belle; & comme l'érudition me manque ici, car je ne ſçai ce que c'eſt que *Corolou* ni ſa *Tour*, vous me permettrez de vous envoyer la deſcription d'une Plante qui fait encore aujourd'hui les délices de Mr. le Premier Medecin. Elle a fort bien levé, bien fleuri & bien grainé dans le Jardin du Roi. Il y a même apparence qu'elle y durera long-temps.

C'eſt une *Ombellifer*, pour parler Botanique, dont la racine pique en fond juſques à un pied & demi, groſſe au collet comme le bras, partagée en quelques autres racines de la groſſeur du pouce, peu cheveluës, couvertes d'une écorce brune, pleine de lait acre & fort amer. Les feuilles d'enbas qui ont environ trois pieds de large ſur autant de long, ſont découpées ſi menu, qu'on ne ſçauroit mieux les comparer qu'à celles d'une autre eſpece de ce genre que *Moriſon* a nommée *Cachrys ſemine fungoſo, levi, foliis Ferulaceis.* Il ſemble même que la comparaiſon cloche un peu, car il n'y a point d'eſpece de *Ferule* qui ait les feuilles ſi menues, & j'aurois mieux fait, ſans ſuivre l'exemple de Moriſon, de comparer les feuilles de celle dont je parle, à celles du *Fenouil.* Les tiges de nôtre plante s'élevent à 4. pieds, groſſes comme le pouce, fermes, dures, droites, ſolides, couvertes d'une fleur ſemblable à celle des *Prunes fraiches*, liſſes, canelées, noueuſes, garnies aux nœuds de deux ou trois feuilles beaucoup plus petites que les autres; & des aiſſelles de celles-ci naiſſent vers le haut trois ou quatre branches, leſquelles forment une plante aſſez arrondie. Les extremitez de ces branches ſont chargées d'ombelles ou bouquets de demi pied de diametre, compoſez de rayons inégaux qui ſoûtiennent d'autres bouquets plus petits & comme ſpheriques, terminez par des fleurs jaunes à 5. 6. ou 7. feuilles, longues d'une ligne & demi, avec la pointe tournée en dedans, ce qui les fait paroître comme échancrées. Les étamines & les ſommets ſont de même couleur. Le calice qui d'abord n'a que deux lignes de long, groſſit à vûë d'œil à meſure que les fleurs ſe paſſent, & devient enſuite un fruit long d'environ 10. lignes ſur 6. lignes de large, compoſé de deux parties arrondies ſur le dos, garnies dans leur longueur de petites aîles ou feuillets membraneux & blancs comme le fruit du *Laſerpitium.* Il faut pourtant rapporter nôtre Plante au genre de *Cachrys*, parce que les parties de ſon fruit ſont ſpongieuſes, épaiſſes de trois lignes & remplies d'une graine plus groſſe qu'un grain d'orge. Les feuilles de cette Plante ſont un peu aromatiques, mais très acres & très-ameres.

Le 10. Juillet nous partîmes à 3. heures après minuit, & marchâme juſqu'après midi par des montagnes agreables & bien fournies de Pins. A la verité nous n'étions pas trop attentifs à les conſidérer; car nous découvrions de temps en temps quelques pelotons de voleurs armez de lances & de ſabres. Ils n'oſerent pourtant nous attaquer, parce qu'ils nous crurent les plus forts; cependant ils ſe trompoient très-fort, & ils auroient eû bon marché de nous s'ils s'étoient approchez. Nous avions aſſez de Turcs dans nôtre Caravane, mais les Armeniens, à ce que nous apprîmes par nos Drogmans, commençoient à parler entre eux d'accommodement, & ſi les voleurs ne s'étoient pas écartez, on n'auroit pas manqué de leur envoyer un Deputé pour traiter de la rançon. Nous n'en fûmes pas quittes pour cette allarme. Nos marchands crurent que ces

voleurs étant à nos trouſſes, nous leurs avions dérobé une marche : ſi la choſe étoit ainſi elle s'étoit paſſée fort innocemment de nôtre part, car aucun de nous n'avoit penſé à les tromper; heureuſement nous n'entendîmes plus parler d'eux. Nous deſcendîmes le lendemain, des montagnes ſur les dix heures pour entrer dans une aſſez belle plaine où nous campâmes à *Chatac* méchant village ſur un ruiſſeau qui tombe de quelques collines où l'herbe ne faiſoit que de naître. A peine trouvoit-on à faire paître les chevaux dans les meilleurs fonds. Les chemins y ſont bordez de cette belle eſpece d'*Echium* à fleur rouge, que *Cluſius*, le plus grand obſervateur de Plantes de ſon temps, avoit découverte en Hongrie. Les tiges naiſſent trois ou quatre enſemble, hautes d'un pied & demi ou deux, épaiſſes de trois lignes, vert-pâle, piquées de rouge brun, caſſantes, heriſſées de poils blancs, garnies de feuilles longues de demi pied & larges ſeulement de demi pouce, de la même couleur & tiſſûre que celles de l'*Echium commun*, mais beaucoup plus heriſſées des deux côtez. Elles diminuent juſques en haut; & de leurs aiſſelles, preſque depuis la moitié de la tige juſques à l'extrémité, naiſſent des brins longs d'un pouce & demi courbez en queue de Scorpion, ſur leſquelles s'appuyent deux rangs de fleurs hautes de 8. ou 9. lignes, rétrecies en maniére de tuyau recourbé, évaſé & découpé en cinq parties arrondies, dont les inferieures ſont plus courtes que la ſuperieure. Ces fleurs ſont rouges couleur de Garence & ſans feu. Les étamines, qui débordent de trois côtez, ſont un peu plus éclatantes, mais leurs ſommets ſont foncez. Le calice eſt d'environ demi pouce, découpé en cinq parties fort étroites & fort veluës. Le piſtile eſt à 4. embryons, leſquels dans la ſuite deviennent autant de graines longues d'une ligne & demi, brunes, de la figure de la tête d'une vipere.

Le 12. Juillet on partit ſur les quatre heures du matin, & nous marchâmes juſques à midi dans une des plus belles plaines qu'on puiſſe voir. La terre, quoique noire & graſſe, n'y produit pas beaucoup, parce qu'il y gêle la nuit, & nous trouvions ſouvent de la glace autour des fontaines avant le lever du ſoleil. Quelque chaud qu'il y faſſe le jour, le froid de la nuit retarde furieuſement les plantes : les bleds n'avoient pas plus d'un pied de haut, & les autres Plantes n'étoient pas plus avancées qu'elles le ſont à la fin d'Avril aux environs de Paris. La maniére de labourer ces terres eſt encore plus ſurprenante, car on attache juſques à dix ou douze paires de Bœufs à une charruë. Chaque paire de Bœufs a ſon poſtillon, & le laboureur pouſſe encore le ſoc avec le pied; tous leurs efforts aboutiſſent à faire des ſillons plus profonds qu'à l'ordinaire. L'expérience ſans doute leur a appris qu'il falloit creuſer bien avant, ſoit pour mêler la terre ſuperficielle qui eſt trop ſeche, avec celle de deſſous qui l'eſt moins, ſoit pour garentir les graines des grandes gelées, car ſans cela ils ne prendroient pas tant de peine & ne feroient pas tant de dépenſe inutilement. Nous en demandâmes pluſieurs fois la raiſon à nos conducteurs, qui ſe contentérent de nous dire que c'étoit la mode du pays. On ne voit aucun arbre parmi ces champs, mais ſeulement quelques Pins que l'on traîne ſur les grands chemins pour les conduire dans les villes & les villages, en y attelant autant de Bœufs qu'il en faut pour les tranſporter. Cela ne nous ſurprenoit pas. On ne rencontre autre choſe en Armenie que des Bœufs ou des Bufles attelez ou chargez à dos comme des mulets. Les Pins cependant, de l'aveu des gens du pays, commencent à devenir fort clair ſemez, & l'on en découvre peu qui levent de graine. Je ne ſçai comment ils feront quand on aura coupé tous les grands arbres, car ils ne ſçauroient bâtir ſans ce ſecours; je ne dis pas les meilleures maiſons où l'on n'employe les poutres que pour ſoûtenir les couverts; je parle des chaumiéres qui ſont les maiſons les plus communes, dont les quatre murailles ſont fabriquées avec des Pins rangez par la pointe, à angles droits, les uns ſur les autres juſques au couvert, & arrêtez dans les coins avec des chevilles de bois. Nous ne trouvâmes aucune Plante nouvelle ce jour-là, & nous fûmes un peu allarmez de voir parmi quelques Plantes rares que nous avions obſervées plus d'une fois, des *Mauves* ordinaires, du *Plantain*, de la *Parietaire*, & ſur-tout du *Bouillon-blanc*, du *Velar* & de cette Plante que l'on vend à Paris pour le cours de ventre, ſous le nom de *Thalitron*. Nous croyions être revenus en Europe, cependant nous arrivâmes inſenſiblement à Cars après une marche de ſept heures.

*Cars* eſt la derniere place de la Turquie ſur la frontiere de Perſe, que les Turcs ne connoiſſent que ſous le nom d'*Agem*. Je me trouvai embarraſſé un jour chez le Beglierbey, qui me fit demander ce que l'on diſoit en France de l'Empereur d'Agem ? Heureuſement il me ſouvint d'avoir lû dans Cornuti que le *Lilac de Perſe* s'appelloit *Agem Lilac*, & cela me fit comprendre qu'*Agem* devoit ſignifier la Perſe. Pour revenir à Cars, la ville eſt bâtie ſur une côte expoſée au Sud-Sud-Eſt. L'enceinte en eſt preſque quarrée & un peu plus grande que la moitié de celle d'Erzeron. Le Château de Cars eſt fort eſcarpé ſur un rocher tout au haut de la ville. Il paroît aſſez bien entretenu, mais il n'eſt défendu que par de vieilles tours. Le reſte de la place eſt comme

une

une eſpece de theatre, au derriere duquel il y a une vallée profonde, & eſcarpée de tous côtez & par où paſſe la riviere. Cette riviere ne va pas à Erzeron, comme l'a crû Sanſon, au contraire elle vient de cette grande plaine par où l'on arrive d'Erzeron à Cars, & tombe de ces montagnes où nous rencontrâmes des voleurs pour la premiere fois. Après avoir ſerpenté dans cette Plaine elle vient ſe rendre à Cars, où elle forme une Ile en paſſant ſous un pont de pierre, & ſuit la vallée qui eſt derriere le Château. Non ſeulement elle y fait moudre pluſieurs moulins, mais elle en arroſe les jardins & les champs. Enfin elle ſe joint à la riviere d'*Arpagi*, laquelle ne coule pas loin de là; & ces deux rivieres jointes enſemble ſous le nom d'Arpagi, ſervent de frontiere aux deux Empires avant de tomber dans l'*Araxe*, que les Turcs & les Perſans appellent *Aras*. Ce qui peut avoir trompé Sanſon, c'eſt que l'Araxe, comme l'on verra dans la ſuite, a ſa ſource dans la même montagne que l'Euphrate. Cet Auteur a ſitué Cars au confluant des deux branches imaginaires de l'Euphrate, leſquelles, ſelon lui, forment une riviere conſidérable qui paſſe à Erzeron. Il faut attribuer ces fautes aux mauvais memoires qu'on lui a fournis, car Sanſon étoit un excellent homme, qui le premier a fait les meilleures Cartes qui ayent paru en France.

Non ſeulement Cars eſt une ville dangereuſe pour les voleurs, mais les Officiers Turcs y font ordinairement de grandes avanies aux étrangers, & en tirent tout ce qu'ils peuvent. Nous demandâmes à ſaluer le Pacha, à l'occaſion des extorſions dont on nous menaçoit. Son Chiaïa chez qui l'on nous conduiſit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos Patentes ne ſervoient de rien, & qu'aſſurément il ne nous ſeroit pas permis de paſſer dans le pays d'Agem. Cependant nous lui avions fait voir un Commandement de la Porte & un Paſſeport du Beglierbey-d'Erzeron, ſous le département duquel eſt le Pacha de Cars. Voici l'analyſe que le Chiaïa fit de nos Pieces. Pour le Commandement de la Porte, dit-il, c'eſt la Patente la plus vénérable qui ſoit au monde, & il ne ceſſoit de la porter à ſon front, mais la ville de Cars n'y eſt pas mentionnée. Je répondis qu'il n'étoit pas

poſſible de mettre ſur une feuille de papier les noms des principales villes de leur Empire. Le Paſſeport du Beglierbey d'Erzeron porte, dit-il, que vous viendrez ici, mais il ne marque pas que vous paſſerez plus avant. Comme j'en avois fait faire une traduction à Erzeron, je ſuppliay le Chiaïa de le relire, proteſtant que le Beglierbey nous avoit fait aſſûrer, que ſur ſon Paſſeport on ne feroit aucune difficulté de nous laiſſer paſſer de Cars dans le Gurgiſtan qui appartient à l'Empereur d'Agem, & que c'étoit-là nôtre veritable deſſein. Après quelques conteſtations ſur ce Paſſeport, nous lui fîmes dire que nous ſerions bien aiſes de baiſer la veſte du Pacha, & de lui preſenter la lettre du Beglierbey. Il répondit qu'il ſe chargeoit de cette lettre, mais qu'aſſurément le Pacha ne nous laiſſeroit pas ſortir des terres du Grand Seigneur; qu'il alloit s'en éclaircir ſur l'heure. En effet il nous quitta bruſquement pour paſſer, à ce qu'on nous dit, dans l'appartement du Pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, on nous avertit que nous courions riſque de coucher dans la ruë ſi nous ne gagnions vîte le fauxbourg où étoit nôtre Caravanſerai. Quoique les Turcs & les Perſans vivent dans une paix auſſi tranquille qu'on la puiſſe ſouhaitter, ils ne laiſſent pas de fermer les portes de leur ville lorſque le ſoleil ſe couche. Avant que de ſortir de chez le Chiaïa, je fis prier par nôtre Interprete, un de ſes valets de lui dire, que nous étions obligez de nous retirer à cauſe de la nuit, mais que nous ſerions ravis d'apprendre nôtre deſtinée avant que de ſortir. Il nous fit ſçavoir que le Pacha ſon Maître, après avoir lû & examiné la lettre du Beglierbey, ne pouvoit ſe diſpenſer de nous laiſſer paſſer; mais qu'on feroit aſſembler le lendemain le [illegible]afti, le Janiſſaire Aga, le Cadi, & les plus apparens de la ville pour en faire la lecture; que ſans cette précaution le Pacha pouroit bien perdre ſa tête, ſi on venoit à ſçavoir à Conſtantinople qu'il n'eût pas fait arrêter trois Francs, qui peut-être étoient des eſpions du Grand Duc de Moſcovie. Toutes ces cerémonies nous chagrinoient fort: nous apprehendions qu'elles ne trainaſſent en longueur, & que de difficulté en difficulté on ne laiſſât partir nôtre Caravane ſans nous; ainſi nous ſoupâmes aſſez triſtement. Deux Emiſſaires du Chiaïa eurent la bonté le lendemain au matin de nous eveiller à la pointe du jour, & de nous dire ſans façon que l'on venoit de découvrir que nous étions des eſpions; que le Pacha n'en étoit pas encore informé, & qu'ainſi la choſe n'étoit pas ſans remede, mais que nous pouvions compter que les avis venoient de bonne part. Comme nous ne paroiſſions gueres allarmez de leurs diſcours, ils nous aſſeurérent que les eſpions en Turquie étoient condamnez au feu, & que les plus honnêtes gens de la Caravane étoient prêts à déclarer que ſous prétexte de chercher des Plantes, nous obſervions la ſituation & les murailles des villes, que nous en prenions le Plan, que nous nous informions avec ſoin des troupes qui s'y trouvoient, que nous voulions ſçavoir d'où venoient les moindres rivieres, que tout cela meritoit punition. Ainſi parloit celui qui paroiſſoit être le plus méchant des deux; l'autre qui ſembloit plus doux, diſoit qu'il n'y avoit pas d'apparence que nous fuſſions venus de ſi loin pour n'amaſſer que du foin. Nous nous retranchions toujours ſur les bons témoignages que le Beglierbey d'Erzeron portoit de nous dans ſa lettre. Ils répondoient qu'on n'en pouvoit pas faire la lecture, que le Cadi ne fût venu de la campagne où il devoit reſter encore un jour ou deux. Nous nous ſéparâmes aſſez froidement là-deſſus.

Heureuſement en nous promenant par la ville, nous rencontrâmes un Aga du Beglierbey d'Erzeron, qui ne faiſoit que d'arriver & qui nous reconnut d'abord, parce qu'il nous avoit veû traiter des malades dans le Palais. Après les premieres civilitez, nous lui contâmes l'embarras où nous étions. Surpris de nôtre avanture, il alla chez le Chiaïa du Pacha, & lui témoigna en nôtre preſence qu'on n'avoit pas raiſon de nous refuſer le paſſage; que le Beglierbey Coprogli, à qui nous avions été recommandez à Conſtantinople par l'Ambaſſadeur de l'Empereur de France, nous honnoroit de ſa protection; que nous avions eû l'honneur de l'accompagner de Conſtantinople à Erzeron, qu'il s'étoit bien trouvé de nos conſeils & de nos remedes, qu'enfin on ne devoit pas recevoir de cette maniére des gens qui étoient ſi bien recommandez de ſa part. Il nous fit ſigne de nous retirer, & nous fit aſſûrer par ſon valet que nous ſerions ſatisfaits dans peu de temps. Nous entrâmes dans un caffé pour attendre la déciſion de cette grande affaire. Un moment après, les mêmes Chiodars du Chiaïa, qui nous avoient traitez d'eſpions du Grand Duc de Moſcovie, & qui étoient, à ce que je crois, nos eſpions, car ils nous gardoient à veue, vinrent nous annoncer avec une joye feinte & dans le deſſein de tirer quelqu'argent de nous, que tous les paſſages de l'Empire étoient ouverts pour nous; mais qu'aſſurément on nous auroit arrêtez ſans la lettre du Beglierbey d'Erzeron, ou qu'au moins on nous auroit fait payer une groſſe avanie, comme il arrive à tous ceux qui paſſent de Turquie en Perſe. Dans ce temps-là nôtre Aga liberateur ſortit, & nous vint prendre pour nous préſenter au Chiaïa, qui nous fit donner à fumer & à boire du caffé. Il nous aſſûra que nous pouvions partir quand il nous plairoit; qu'en conſidération du Beglierbey d'Er-

*Tom. II. pag. 225.*

*Betonica* *imo folio*

d'Erzeron, il nous faiſoit grace de deux écus que lui doivent toutes les bêtes de ſomme qui paſſent par là: & comme on lui fit faire réflexion que nous n'étions pas Marchands, mais Medecins, il mit ſur ſon marché que nous gueririons avant partir, un Aga de ſes amis qui avoit une fiſtule au fondement. Comme il parloit ſi gravement & que nous ne voulions plus tomber dans ſes filets, après l'avoir fait remercier de ſes honnêtetez, je lui fis dire que nous prendrions ſoin de ſon ami, & que nous lui donnerions tous les ſecours poſſibles pendant que nous ſerions à Cars; mais qu'une fiſtule au fondement ne pouvoit être guerie que par l'operation, & que malheureuſement nous n'avions pas les inſtruments néceſſaires pour la faire.

Nous nous retirâmes à nôtre Camp beaucoup plus ſatisfaits que le jour precedent. Pendant que nous étions à table, un des valets de l'Aga d'Erzeron vint nous répreſenter que ſon maître nous avoit rendu un ſervice fort conſidérable; qu'il n'éxigeoit aucune reconnoiſſance de nous, mais que nous ſçavions trop bien le monde pour ne pas lui faire quelque preſent. Nous en fûmes quittes pour trente ſols pour le valet, & pour deux oques de caffé que nous envoyâmes à ſon maître, trop heureux d'en ſortir à ſi bon marché. De peur qu'on ne vint encore nous faire quelque nouveau compliment, nous prîmes le parti de nous tenir à la campagne à chercher des Plantes juſques au départ de la Caravane; ainſi les Turcs pillent toûjours & principalement ſur leurs frontieres; mais il faut dire à leur louange qu'ordinairement ils ſe contentent de ce qu'on leur donne.

On peut douter avec raiſon, ſi Cars n'eſt pas l'ancienne ville que Ptolomée marque parmi celles qui ſont dans les montagnes de la petite Armenie. La reſſemblance des noms eſt aſſez favorable, & il ne faut pas s'embarraſſer ſi cet Auteur la place dans la petite Armenie. Outre que ce pourroit être une faute d'inadvertance, les diviſions de l'Armenie ont changé ſi ſouvent, qu'il y a beaucoup de confuſion parmi les Auteurs qui parlent de ce pays. On pourroit auſſi ſoupçonner que Cars ſoit la Place que Ptolomée appelle *Chorſa* & qu'il place dans la grande Armenie, ſi ce Geographe ne la marquoit le long de l'Euphrate. Tout cela pourroit avoir trompé Sanſon; mais il eſt certain que Cars eſt bien loin de cette riviere, & je pardonnerois plûtôt à ceux qui ont propoſé comme un doute, ſi Cars ne ſeroit pas la ville de *Nicopolis* que Pompée fit bâtir dans le lieu où il avoit battu Mithridate, puiſque cette ville ſe trouvoit entre l'Euphrate & l'Araxe. Cedren & Curopalate nomment Cars, *Carſe*, Leunclaw *Carſeum*. Ce dernier aſſûre qu'en 1579. Muſtapha-Pacha commandant l'armée de Sultan Mourat contre les Perſes & les Georgiens, fortifia Cars & la pourveut des munitions néceſſaires. On en pourroit faire une des plus fortes Places du Levant.

Le 12. & le 13. Juillet la Caravane y ſéjourna pour payer les droits de la Douanne. Nous en partîmes le lendemain à une heure après minuit, parce que nos plus gros Marchands qui n'avoient déclaré qu'une partie de l'argent qu'ils faiſoient voiturer en Perſe, voulurent éviter, par leur diligence, les nouvelles recherches que les Officiers en auroient pû faire. Ils monterent donc à cheval dès qu'ils furent expediez, & nous traverſâmes une grande plaine pendant toute la nuit, quelque obſcure qu'elle fût. On campa ſur les neuf heures du matin auprès de *Barguet* gros village, dont le Château à moitié démoli paroit avoir été bien bâti dans ſon temps. On ne découvrit preſque que des Plantes ordinaires, & ſurtout beaucoup de *Gallium* jaune, & du *Gramem ſparteum*, *pennatum* CB. On deſcendit ſur le midi dans une aſſez belle vallée à demi lieuë de Barguet. Parmi quelques Plantes rares nous y obſervâmes une eſpece de *Betoine* aſſez ſinguliere, dont la graine a levé & multiplié dans le Jardin du Roi. Elle ſe diſtingue principalement par la longueur des feuilles longues de demi pied ſur un pouce de largeur, que la culture n'a point changées. Il y a long-temps que cette Plante eſt connuë en France, puiſque Mr. le Premier Medecin en a trouvé la figure parmi les Planches que Mr. *de la Broſſe* ſon grand oncle & Intendant du Jardin du Roi, avoit fait graver. C'eſt dommage que ces Planches n'ayent pas paru dans leur temps; elles ſont auſſi grandes que celles du Jardin d'*Aiſted* & beaucoup mieux gravées. Mr. le Premier Medecin qui les a recouvrées depuis peu, nous fait eſperer de les donner au public.

Je ne ſçai par quelle deſtinée la plûpart des grands ouvrages de Botanique qui ont été faits en France dans le ſiécle paſſé & qui auroient fait beaucoup d'honneur au Royaume, n'ont point encore paru. Mr. *Richer de Belleval* Chancelier de l'Univerſité de Montpellier avoit décrit & fait graver une infinité de Plantes rares qui naiſſent dans les Alpes & dans les Pyrenées, & que l'on donne tous les jours comme des Plantes inconnuës. Il paroît par les Planches qui ſont entre les mains de ſes héritiers, que les *Bauhins* n'avoient rien découvert de ſi beau dans ce temps-là. L'ouvrage du P. *Barrillier* eſt enſeveli dans le fond de la Bibliotheque des Dominicains de la ruë S. Honoré Cet homme infatigable après avoir parcouru toute l'Eſpagne & toute l'Italie, & dépenſé beaucoup à faire graver ce qu'il avoit découvert de plus rare, mourut à Paris ſans avoir rien mis au jour. Il n'y a pas d'apparence que ce beau Recueil ſoit jamais publié. Il en ſera de même, Monſeigneur, de celui du P. *Plumier*, Minime,

ſi vous n'en favoriſez l'édition ; cependant il faut dire à la louange de ce Pere, qu'il a lui ſeul décrit & deſſiné plus de Plantes d'Amerique, que n'ont fait tous enſemble ceux qui ſe ſont mêlez d'en parler. Il eſt bien aiſé de faire des livres de Plantes en décrivant & donnant les figures de celles que l'on cultive dans un jardin, & dont on a reçû les graines ou les racines par differens correſpondans ; mais le P. Plumier avoit fait quatre voyages en Amerique, & il mourut à Cadis dans le temps qu'il devoit en partir, par vos ordres, pour aller au Perou. Pour moi je me flatte, Monſeigneur, que vous me continuerez l'honneur de vôtre protection, & que vous voudrez bien faire graver tant de belles Plantes que j'ai obſervées dans mes voyages.

Voilà une de ces ſortes de digreſſions qu'il n'eſt permis de faire que dans des lettres ; le genre épiſtolaire ſouffre tout & il convient parfaitement aux voyageurs qui ne ſauroient s'empêcher de s'égarer quelquefois dans une longue route. Me voici de retour à la Caravane. Le 15. Juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & paſſâmes par des plaines aſſez bien cultivées, entrecoupées de quelques collines agréables où les bleds étoient bien plus avancez que du côté d'Erzeron. On y cultive beaucoup de Lin, ſur-tout auprès des villages qui ſont aſſez frequens. Sur les ſept heures du matin nous paſſâmes à guai une petite riviere conſidérable qui va ſe décharger, à ce qu'on nous dit, dans l'Arpagi. La grande Caravane nous quitta à une lieue de là pour aller à Gangel, & nous fûmes fort conſternez de nous voir réduits à la ſeule compagnie de trois Marchands qui venoient à Teflis. Un Aga Turc campé ſur le chemin envoya deux gardes pour nous reconnoître ; mais comme ils ne ſçavoient pas lire, ils ne firent que jetter les yeux ſur nos Paſſeports, & nous demandérent pour leur peine quelques Truites que nos Drogmans avoient pêchées. Ils firent payer dix âpres par charge à nos Marchands, & ſe firent donner chacun une piece de ſavon pour ſe razer.

Nous découvrîmes ce jour-là, à mon gré, la plus belle Plante que le Levant produiſe. C'eſt une eſpece d'*Elephant* à grande fleur, dont la trompe eſt courbée en bas.

Sa racine qui eſt longue d'environ deux ou trois pouces, n'a qu'une ligne & demi d'épais, dure, rouſſâtre, cheveluë, & jette une tige haute de neuf ou dix pouces, quarrée, purpurine vers le bas, légerement veluë, accompagnée de feuilles oppoſées en croix deux à deux les unes avec les autres, longues d'un pouce à 15. lignes ſur 9. ou 10. lignes de large, ſemblables à celles de la *Pediculaire*, jaunes, veluës ſur les bords crenelées, vénées. De leurs aiſſelles ſort une fleur de chaque côté, rétrecie en tuyau par derriere, verdâtre, long ſeulement d'une ligne & demi ou deux. Ce tuyau s'évaſe enſuite en deux lévres, dont la ſuperieure eſt dilatée d'abord en deux eſpeces d'oreilles aſſez arrondies, d'entre leſquelles ſort une trompe ou tuyau courbe long de neuf lignes, épais d'une ligne, terminé par une lévre ovale d'une ligne & demi de diametre, friſée, bordée de petits poils, au delà de laquelle déborde le filet du piſtile. La lévre inferieure eſt longue & large d'un pouce, chantournée & découpée en trois parties, dont celles des côtez ſont comme deux grandes oreilles. La partie inferieure eſt recoupée en trois pieces. Celles des côtez ſont arrondies auſſi, mais celle du milieu n'eſt qu'un petit bec fort pointu. Toute cette fleur eſt jaune couleur de ſafran, hormis le bas de la lévre ſuperieure qui eſt blanchâtre. Les étamines ſont fort courtes & cachées ſous les aîles de la lévre ſuperieure. Leurs ſommets ont deux lignes de long ſur une ligne de large, applatis, jaune-pâle. La lévre ſuperieure répreſente la trompe d'un Elephant qui la courbe pour porter quelque choſe dans ſa bouche, au lieu que dans les autres eſpeces de ce genre qui ſont préſentement connuës, cette lévre eſt relevée. Le calice eſt d'une ſeule piece, long de trois lignes, légerement velu, la lévre ſupérieure en eſt obtuſe, échancrée. L'inferieure eſt fenduë plus profondément en deux pieces. Chaque fleur eſt attachée à un pedicule long de demi pouce & fort délié. Le piſtile qui eſt un bouton un peu ovale, n'a qu'une ligne de long & devient un fruit de demi pouce de long, preſque quarré à coins arrondis, vert-pâle, membraneux, épais d'environ deux lignes & demi, partagé dans ſa longueur en deux loges leſquelles s'ouvrent par les côtez & renferment des graines longues d'une ligne & demi ou deux, épaiſſes d'une ligne, canelées dans leur longueur, & de la forme d'un petit rein.

Le 16. Juillet nous partîmes à quatre heures du matin & campâmes ſur les huit heures dans une belle & grande prairie où nos tentes furent dreſſées pour la premiere fois ſur les terres du Roi de Perſe. Nous n'avions couché qu'à une heure ſeulement de la frontiére, laquelle ſe prend au haut d'une colline à la deſcente de laquelle commence la Georgie Perſienne, ou le pays que les Perſans appellent le *Gurgiſtan*, c'eſt à dire, *la Terre des Georgiens*, car *Tan* eſt un ancien mot Celte qui ſignifie un *pays*, & ce mot s'eſt conſervé par tout l'Orient, où l'on dit *le Curdiſtan*, *l'Indoſtan*, &c. pour exprimer la *Terre des Curdes*, celle *des Indiens*, &c. Nous découvrîmes d'abord pluſieurs villages aſſez conſidérables ; mais toute cette belle campagne ne produit pas un ſeul arbre, & l'on eſt obligé de brû-

*Tom. II. pag. 126.*

*Elephas o*
*magno pro*

brûler de la bouze de vache. Les bœufs y ſont très-frequens, & on les y éleve autant pour cet uſage, que pour en manger la chair. On en attele juſques à 14. ou 15. paires à une charruë pour labourer la terre. Chaque paire a ſon homme qui la conduit, monté comme un poſtillon; tous ces poſtillons qui crient à chaque pas comme les matelots qui font une manœuvre, forment enſemble un charivari épouvantable. Nous étions faits à ce manegé depuis Erzeron. Ce n'eſt pas apparemment de ces terres de Georgie dont parle Strabon, que l'on effleuroit ſeulement avec une charruë de bois, bien loin d'y employer le fer.

C'eſt un excellent pays que la Georgie. Dès qu'on eſt ſur les terres du Roi de Perſe, on vient vous preſenter toutes ſortes de proviſions, pain, vin, poules, cochons, agneaux, moutons. On s'adreſſe ſur tout aux Francs avec un viſage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens ſerieux qui vous meſurent gravement depuis les pieds juſques à la tête. Ce qui nous ſurprit le plus, c'eſt que les Georgiens mépriſent l'argent & ne veulent pas vendre leurs denrées. Ils ne les donnent pas non plus, mais ils les troquent pour des braſſelets, des bagues, des coliers de verre, de petits couteaux, des aiguilles ou des epingles. Les filles ſe croyent plus belles quand elles ont cinq ou ſix coliers pendus au col, qui leur tombent ſur la gorge; elles en ont auſſi les oreilles garnies, cependant tout cela fait un aſſez vilain étalage. Nous dépliâmes donc nôtre mercerie ſur le gazon; & comme nous étions avertis de leurs maniéres, nous avions employé dix écus à Erzeron en rocailles, comme ils diſent, c'eſt-à-dire en émaux de Veniſe qui ſont tous ſemblables à ceux de Nevers. Ces rocailles nous produiſirent le centuple, mais il ne faut pas trop s'en charger, car on ne s'en deffait que par troc, & ces trocs ne ſe font que pour des choſes néceſſaires à la vie, & pendant deux journées ſeulement; comme ſi les anciennes maniéres des Georgiens ne s'étoient conſervées que dans cette contrée. Ces gens-là, comme dit Strabon, ſont plus grands & plus beaux que les autres hommes, mais leurs mœurs ſont très-ſimples. Ils ne ſe ſervent d'aucune monnoye, d'aucun poids, d'aucune meſure, à peine ſçavent-ils compter au-delà de cent. Tout ſe fait chez eux par échange. Nous confiâmes donc nôtre petit tréſor à ces bonnes gens; ils prirent ce qui leur plût, mais aſſurément ils n'abuſérent pas de la confiance que nous avions en eux. Ils nous donnoient une poule groſſe comme un dindon, pour un colier de ſix blancs, & une grande meſure de vin pour des braſſelets de dix-huit deniers. Les cochons s'y promenoient en toute liberté, au lieu qu'en Turquie on les chaſſe comme des animaux immondes; on dit qu'ils ſont beaucoup meilleurs dans la Georgie qu'ailleurs, mais je crois que c'eſt parce que la plûpart des voyageurs, qui ont ordinairement beaucoup d'appetit, trouvent tout excellent; en effet les jambons nous parurent un mets nouveau, car nous n'en avions point mangé depuis que nous avions quitté l'Archipel. Les Georgiens traitent les Turcs d'ignorans & de ridicules ſur l'uſage des cochons; les Turcs au contraire appellent les Perſans *ſchiſmatiques*, & les Georgiens *infideles*, parce qu'ils mangent ſans ſcrupule la chair de ces animaux.

A l'égard des Georgiennes, elles ne nous ſurprirent pas, parce que nous nous attendions à voir des beautez parfaites, ſuivant ce qu'on en dit dans le monde. Les femmes avec qui nous troquâmes nos émaux, n'avoient rien de deſagréable, & elles auroient pû paſſer tout au plus pour de belles perſonnes, en comparaiſon des Curdes que nous avions veues vers les ſources de l'Euphrate. Nos Georgiennes avoient pourtant un air de ſanté qui faiſoit plaiſir, mais après tout elles n'étoient ni ſi belles ni ſi bien faites qu'on le dit. Leur teint eſt ſouvent parfumé à la vapeur des bouzes de vache, celles qui ſont dans les villes n'ont rien d'extraordinaire non plus, ainſi je crois qu'il m'eſt permis de m'inſcrire en faux contre les deſcriptions que la pluſpart des voyageurs en ont faites. Nous en fîmes convenir les Capucins de Teflis, qui connoiſſent mieux le pays que les étrangers, & qui n'ont jamais pû perſuader à ces femmes de ſe deſabuſer du vilain fard dont elles couvrent leur viſage pour conſerver les anciennes coûtumes du pays. On nous aſſûra qu'on enlevoit les plus belles filles dès l'âge de ſix ou ſept ans pour les tranſporter à Hiſpaham, ou en Turquie; les parens & les meilleurs amis de la maiſon ſe mélent ſouvent de ce commerce. Pour éviter cet inconvenient, on les marie à 7. ou 8. ans, ou bien on les enferme dans des couvents; ainſi les lorgnettes que nous avions apportées de Paris nous furent tout-à-fait inutiles, & l'on avoit apparemment enlevé depuis peu ce qu'il y avoit de plus joli dans le pays. Voici le portrait d'une Georgienne qui nous parut aſſez gracieuſe. De tout temps, pour ainſi dire, on a enlevé ce qu'il y avoit de belles perſonnes dans le pays. Zonare remarque qu'on y prenoit par ordre du Roi les beaux garçons pour les faire Eunuques & les vendre enſuite aux Grecs; mais pour appaiſer les ſéditions il en coutoit ſouvent la vie aux peres.

Ce qu'il y a de plus édifiant ſur la frontiere de Georgie, c'eſt qu'on ne demande rien aux étrangers. On peut entrer & ſortir quand on veut des terres du Roi de Perſe, ſans demander permiſſion à qui que ce ſoit. Les Marchands de nôtre

Cara-

Caravane, qui avoit un peu groſſi en chemin, nous aſſûroient que non ſeulement on traitoit reſpectueuſement les Francs, mais qu'on les regardoit avec crainte & vénération quand ils avoient des chapeaux & des juſte-au-corps; au lieu qu'on les lapideroit en Turquie s'ils marchoient en pareil équipage. On n'exige que des droits fort modiques ſur les marchandiſes qui entrent en Perſe. Nous paſſâmes, ſur cette frontiere, la riviere d'Arpagi, laquelle vient de Cars, ou pour mieux dire dans laquelle ſe jette la riviere de Cars, comme on l'a dit ci-devant. L'Arpagi va ſe rendre dans l'Araxe, l'Araxe ſe joint au Kur, & la Mer Caſpienne reçoit toutes ces differentes eaux. L'Arpagi paſſe pour une des rivieres des plus poiſſonneuſes du pays; quelques-uns prétendent qu'elle ſert de frontiere aux deux Empires: mais ce n'eſt pas à nous à en décider, en tout cas il ne s'agit que d'un quart de lieuë de terrein.

On monta à cheval le 17. Juillet à trois heures & demi du matin, & l'on campa ſur les dix heures dans une grande plaine, après avoir paſſé ſur des montagnes aſſez hautes, où le froid ſe faiſoit ſentir rigoureuſement. Tout le pays eſt herbu, mais les arbres en ſont bannis depuis long-temps. Parmi les Plantes que nous y obſervâmes, on découvrit une eſpece d'*Aconit* ſemblable à celui que l'on appelle *Tueloup*. Les tiges de celle dont nous parlons forment une pyramide de fleurs, haute d'environ un pied & demi. Chaque fleur eſt blanche. Le caſque qui a 15 lignes de haut, eſt arrondi par le bout & large de trois lignes. Les croſſes ſont purpurines. On voit, ſur quelques pieds, des fleurs qui tirent ſur le blanc-ſale.

Le 18. Juillet nous partîmes à quatre heures & demi, & nous marchâmes juſques à midi. Le changement des payſages nous ſurprit ſi agreablement, que nous crûmes être arrivez dans un nouveau monde. Ce n'étoit que Bois de haute futaye entremêlez de taillis, parmi leſquels s'élevoient des Chênes, des Hêtes, des Ormeaux, des Tilleuls, des Erables, des Frênes, des Charmes à grande & petite feuille. On y diſtinguoit des Epines blanches, des Sureaux & des Iëbles. Les Noiſetiers, les Poiriers, les Pruniers, les Pommiers, les Framboiſiers & les Fraiſiers n'y étoient pas rares. Qui ſe ſeroit attendu à voir de ſi

Cassida Orientalis Chamædryos folio flore luteo

ſi belles choſes ? On moiſſonnoit le bled dans le fond de la vallée où nous campâmes. Nous commençames à voir des vignes ce jour-là, mais quoique le vin ne fût pas bon, on pouvoit le regarder comme du Nectar en comparaiſon de celui que l'on boit à Erzeron. Le payſage du lendemain ne fût pas moins agréable, car depuis trois heures du matin juſques à dix, nous marchâmes dans une vallée qui, quoiqu'étroite & eſcarpée, étoit néanmoins charmante par ſa verdure & par ſes differens points de veue. Les habitations ſont dans le fond ou à mi-côte, les bois en occupent les hauteurs, tout le reſte eſt rempli de vignobles & de vergers naturels, où les Noyers, les Abricotiers, les Pêchers, les Pruniers, les Poiriers & les Pommiers viennent d'eux-mêmes. Si cette vallée n'eſt pas celle que Procope décrit, entre le pays des Tzans & la Perſe-armenie, on ne peut pas douter que ce ne ſoit un de ces quartiers de la Georgie où, ſuivant Strabon, abondent toutes ſortes de fruits que la terre y produit ſans culture. On n'y donne aucune façon, dit cet Auteur, à la vigne, ſi ce n'eſt qu'on la taille tous les cinq ans. Après avoir paſſé le pays des Tzans, ſuivant Procope, on entre dans une vallée profonde, eſcarpée, qui eſt des appartenances du Mont-Caucaſe, bien peuplée, où l'on mange de toutes les ſortes de fruits que l'on peut ſouhaiter en automne. Elle eſt pleine de vignes & ſe termine, après trois journées de chemin, par la Perſe-armenie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous n'étions pas éloignez du Mont-Caucaſe. Les montagnes qui s'étendent depuis Cars juſques à Teflis & vers la Mer Caſpienne ſont proprement les Monts Moſchiques des Anciens, leſquels, ſuivant Strabon, occupent l'Armenie juſques chez les Iberiens & les Albanois. Quoiqu'il en ſoit, cette belle vallée dont on vient de parler, finit par une grande plaine aſſez bien cultivée où paſſe une riviere conſidérable qui deſcend des montagnes, & qui ſuivant ce qu'on nous dit, va du côté de Teflis ſe jetter dans le Kur. On peut propoſer comme un doute, ſi ce n'eſt pas la riviere que Strabon appelle *Araxes*. Tous le pays eſt fertile en belles Plantes. Voici une eſpece de *Caſſida* que ſa fleur jaune & ſes feuilles découpées, comme *la Germandrée*, diſtinguent de toutes les eſpeces de ce genre.

Sa racine qui eſt rouſſâtre, dure, ligneuſe, relevée quelquefois en maniére de tubercule & garnie de fibres chevelues, pouſſe des tiges courbées ſur terre, puis redreſſées, leſquelles ſe multiplient facilement par des bouquets de fibres dans les endroits où elles s'appuyent ſur terre. Ces tiges ſont hautes d'environ huit pouces, branchuës dès le bas, épaiſſes d'une ligne, dures, touffuës, accompagnées de feuilles deux à deux, longues de huit ou neuf lignes ſur quatre ou cinq pouces de large, vert-brun, mais blanches en dedans, découpées comme celles de *la Germandrée*, ſoûtenuës par une queue de trois ou quatre lignes de long. Elles diminuent juſques vers la ſommité; & ces ſommitez ſe terminent en épi long d'un pouce & demi, garni de feuilles vert-pâle, longues de ſept ou huit lignes, pointuës, ſerrées, mais point ou peu crenées. Des aiſſelles de ces feuilles naiſſent des fleurs jaunes hautes d'environ 15. lignes, rétrecies en tuyau coudé tout au bas, lequel n'a qu'une ligne de diametre, mais evaſées enſuite & découpées en deux levres. La ſuperieure eſt un caſque haut de 4. lignes, garni de deux petites aîles jaune-verdâtre; la levre inferieure eſt jaune auſſi, longue de trois lignes, échancrée, & qui approche en quelque maniére de la figure d'un cœur. Le calice n'a que deux lignes de haut, partagé en deux levres, dont la plus élevée repreſente une toque, au fond de laquelle eſt un piſtile à 4. embryons ſurmonté par un filet courbe, allongé & partagé dans le caſque de la fleur. Toute la plante eſt amere. Elle aime la terre graſſe & le chaud. On l'éleve facilement au Jardin du Roi & dans les Jardins de Hollande où je l'ai communiquée à nos amis.

Nous marchâmes toute la nuit du 20. Juillet & n'arrivâmes à Teflis que ſur le midi, après nous être repoſez pendant une heure, à trois milles de la ville ſur une montagne aſſez agréable. Les voituriers partent ordinairement pendant la nuit pour éviter les courriers des Princes Perſans, leſquels pour achever leurs courſes ſont en poſſeſſion de prendre les chevaux qu'ils trouvent ſur les grands chemins, n'épargnant que ceux des Francs; car ils croiroient violer le droit d'hoſpitalité s'ils les traitoient de même que les gens du pays. Comme il n'y a point de poſtes établies, & que ces courriers ſont cenſez courir pour affaires de conſequence, on ne trouve pas mauvais qu'ils ſe ſervent des chevaux des particuliers; de maniére que les courriers demontez ſont obligez de s'en aller à pied juſques à ce qu'ils ayent ratrappé leur monture. Cette mode eſt un peu incivile, mais c'eſt l'uſage, & il ſeroit dangereux de s'y oppoſer.

Après avoir paſſé par des pays aſſez plats, on s'engage dans des défilez eſcarpez en approchant de Teflis. Cette ville eſt ſur la pente d'une montagne toute pelée, dans une vallée aſſez étroite à cinq journées de la Mer Caſpienne, & à ſix de la Mer Noire, quoique les Caravanes en comptent le double. *Teflis* ou *Tiflis* eſt aujourd'hui la capitale de la Georgie, connuë par les Anciens ſous les noms d'*Iberie* & d'*Albanie*. Pline & Pomponius Mela font mention des peuples appellez *Georgi*. Peut-être que la Georgie en a retenu le nom, peut-être auſſi que les Grecs les appelloient *Geor-*

*gi*, comme qui diroit de *bons Laboureurs*. Les Iberiens, comme nous l'apprend Dion Caſſius, habitoient les terres qui ſont en-deça & en delà du fleuve Kur, voiſins par conſéquent des Armeniens du côté du Couchant, & des Albanois du côté du Levant ; car ceux-ci occupoient les terres qui ſont audelà du Kur juſques à la Mer Caſpienne. Ces Iberiens, peuples fort aguerris, ſe declarérent contre Lucullus pour ſoûtenir Mithridate & Tigrane ſon gendre. Plutarque remarque qu'ils n'avoient jamais été ſoûmis, ni aux Medes, ni aux Perſes, ni même au grand Alexandre; néanmoins ils furent battus par Pompée qui s'avança juſques à trois journées de la Mer Caſpienne, mais il ne pût la voir, quelque envie qu'il en eût, à cauſe que tout le pays étoit couvert de Serpens dont les morſures étoient mortelles. Artoces qui regnoit alors chez les Iberiens, tâcha d'amuſer Pompée ſous prétexte de rechercher ſon amitié ; mais Pompée entra dans ſes terres, & s'en vint à Acropolis où le Roi tenoit ſa Cour. Artoces ſurpris & épouvanté s'enfuit au delà du Kur & brûla le Pont. Tout ſe ſoûmit aux Romains, qui par là ſe rendirent les maîtres d'une des principales gorges du Mont Caucaſe. Pompée y laiſſa des guarniſons & acheva de ſoûmettre le pays qui eſt le long du Kur. Ne peut-on pas conjecturer que *Teflis* eſt l'ancienne ville d'*Acropolis* capitale de l'Iberie ſur le fleuve Kur? Le nom & la ſituation de cette ville favoriſent tout-à-fait cette penſée.

Pompée ſans vouloir écoûter aucunes propoſitions de paix, pourſuivit & vanquit Artoces. C'eſt apparemment de ce combat dont parle Plutarque dans la vie de cet illuſtre Romain, où il aſſûre qu'il reſta neuf mille Iberiens ſur la place, & que l'on fit plus de dix mille priſonniers. C'eſt auſſi ce même Artoces qui, pour obtenir la paix, envoya à Pompée ſon lit, ſa table & la ſelle de ſon cheval. Quoique toutes ces pieces fuſſent d'or, Pompée qui ne voulut écoûter aucun accommodement qu'il n'eût reçû le fils du Roi pour ôtage, ordonna aux Queſteurs de l'armée de les mettre dans le Tréſor public. Appien appelle *Artocus* le Roi d'Iberie ; Eutrope *Arthace*, & Sextus Ruffus le nomme *Arſace*. Canidius Craſſus Lieutenant de M. Antoine rendit recommandable le nom de ce Général dans le Mont Caucaſe, pour me ſervir des termes de Plutarque. Canidius entra dans l'Iberie par le même endroit que Pompée. Suivant Dion il ſubjugua Pharnabaze Roi d'Iberie, & Zobere Roi d'Albanie; le même Hiſtorien rapporte que l'Empereur Claude rendit l'Iberie à un de ſes Roys appellé Mithridate. Ce nom a été commun à pluſieurs Roys du Pont, du Boſphore Cimmerien, & d'Iberie. Mithridate dont nous parlons fut dépoſſedé & tué par ſon frere Pharaſmane; mais tous ces changemens nous intereſſent peu. Celui qu'on y fit ſous le grand Conſtantin merite qu'on y faſſe plus d'attention.

Dieu permit que les Iberiens, que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Georgiens, fuſſent éclairez de la vraye Foi par le miniſtere d'une eſclave Chrêtienne. Elle les convertit par ſes miracles, & guerit leur Roi d'une ſuffuſion qui lui ſurvint aux yeux dans le temps qu'il chaſſoit. Socrate ajoûte que les nouveaux Convertis demandérent des Evêques à Conſtantin pour ſe faire inſtruire ; & Procope aſſûre que c'étoient les meilleurs Chrêtiens de leur temps. Gyrgene, un de leurs Rois, preſſé par Cavade, Roi de Perſe, de ſe conformer à ſa Religion, implora le ſecours de l'Empereur Juſtin qui avoit ſuccedé à Anaſtaſe, & cette affaire alluma la guerre entre les deux Empires. Un autre de leurs Rois, nommé Zanabarze, vint à Conſtantinople du temps de Juſtinien pour s'y faire baptiſer avec ſa femme, ſes enfans, & pluſieurs Seigneurs de ſa Cour. L'Empereur lui donna de grandes marques d'eſtime & d'amitié.

A preſent tout eſt bien changé. Le Prince de Georgie, qui proprement n'eſt que le Gouverneur du pays, doit être Mahometan, car le Roi de Perſe ne donne point ce Gouvernement à un Seigneur d'une Religion differente de la ſienne. Le Prince de Teflis s'appelloit Heraclée, dans le temps que nous y étions, il étoit du Rite Grec, mais on l'obligea de ſe faire circoncire. On dit que ce malheureux profeſſoit les deux Religions, car il alloit à la Moſquée, & venoit à la Meſſe chez les Capucins où il beuvoit à la ſanté de Sa Sainteté. C'étoit le Prince du monde le plus inconſtant & le plus indéterminé ; on lui faiſoit changer de ſentiment pluſieurs fois tout de ſuite ſur les affaires les plus claires: en voici un exemple à l'égard d'un ſcelerat, qui ſuivant le jugement de tout le monde méritoit plus que la mort, s'il eſt poſſible d'ôter aux hommes quelque choſe de plus précieux que la vie. Un Seigneur vint lui répreſenter l'énormité des crimes de cet homme ; le Prince ordonna ſur le champ qu'on lui coupât la main dont il s'étoit ſervi pour tuer les autres; mais une Dame ayant imploré ſa clemence, l'aſſûra que les enfans de ce malheureux mouroient de faim ſi le pere perdoit la main qui gagnoit leur vie; l'ordre fut révoqué d'abord. Un Courtiſan fit connoître après cela au Prince, que pour le bien public cet homme meritoit la mort. Qu'on l'éxecute donc, dit Heraclée. La femme du criminel vint enſuite ſe jetter à ſes pieds; qu'on ſuſpende l'éxecution, dit-il. Après que cette femme ſe fut retirée, un Favori du Prince lui répreſenta qu'on perdroit le reſpect qu'on lui devoit,

voit, s'il pardonnoit de ſemblables crimes ; qu'on le puniſſe, s'écria-t-il. Pour lors le bourreau le prit au mot & coupa la main au criminel ; mais le Prince, à la ſollicitation d'un autre Favori à qui les parens du ſcelerat avoient fait quelque preſent, priva le bourreau de deux villes qu'il poſſedoit, parce qu'il n'avoit pas attendu ſa derniere volonté. Les bourreaux en Georgie ſont fort riches, & les gens de qualité y exercent cette charge ; bien loin qu'elle ſoit réputée infâme, comme dans tout le reſte du monde, c'eſt un titre glorieux en ce pays-là pour les familles. On s'y vante d'avoir eû pluſieurs bourreaux parmi ſes ancêtres, & ils ſe fondent ſur le principe qu'il n'y a rien de ſi beau que d'executer la Juſtice, ſans laquelle on ne ſçauroit vivre en ſûreté. Voilà une maxime bien digne des Georgiens.

La Georgie eſt un pays fort tranquille aujourd'hui, mais elle a ſervi pluſieurs fois de theatre à la guerre entre les Turcs & les Perſes. Muſtapha Pacha qui commandoit l'armée de Sultan Mourat, prit Teflis en 1578. Il mit tout le pays à feu & à ſang, & fit paſſer à Conſtantinople les deux fils de la Reine de Georgie, dont l'un ſe fit Mahometan, & l'autre mourut Chrêtien. Les Perſes cependant vinrent au ſecours des Georgiens, & il reſta dans une bataille ſoixante & dix mille Turcs ſur la place. La guerre s'y ralluma encore en 1583. mais les Turcs y furent toûjours battus. Mr. Chardin décrit fort au long par quels évenemens la Georgie eſt paſſée ſous la domination des Perſes, on peut le conſulter là-deſſus, car cet Auteur paroît fort exact ; mais je le trouve trop prévenu en faveur des Georgiennes.

Le Prince de Georgie a plus de ſix cens *Tomans* de rente, ſuivant la maniére de compter du pays ; un Toman vaut 12. écus & demi Romains qui font 18. *Aſlanis* ou *Abouquels*, ce ſont des écus que l'on frappe en Hollande pour le Levant. Les Orientaux les nomment *Aſlanis*, à cauſe de la figure du Lion qu'ils appellent *Aſlan*. Cette monnoye eſt connuë en Egypte ſous le nom d'*Abouquel*. Les revenus du Prince conſiſtent en une penſion de 300. Tomans que le Roi lui fait, & en ce qu'il retire ou de la Douanne de Teflis ou des entrées de l'Eau de vie & des Melons ; le tout va à près de 500. Tomans, ſans compter ce qu'il exige ſous prétexte de régaler les Grands qui paſſent par Teflis. Le pays lui fournit des moutons, de la cire, du beurre & du vin. Pour les moutons il en retire un par an de chaque feu, ce qui fait le nombre de 40. mille moutons ; car quoiqu'il y ait ſoixante mille feux en Georgie, on ne nourrit des troupeaux que dans quarante mille maiſons. A l'égard du vin, on en donne quatre mille ſommes au Prince ; une ſomme peſe quarante *Batmans*, le Batman eſt de ſix oques.

Les *Sequins* de Veniſe, qui ont cours par tout l'Orient, valent dans Teflis ſix *Abagis* chacun & trois *Chaouris* ou *Sains*. Le Sequin vaut ſept livres dix ſols monnoye de France, ainſi l'Abagi vaut environ vingt & deux ſols ; quatre Chaouris font un Abagi. Cette monnoye ſemble avoir retenu le nom de ces anciens peuples d'Iberie qu'on appelloit *Abaſgiens*. Il eſt vrai qu'on écrit *Abaſſi*, quoiqu'on prononce *Abagi*, c'eſt-à-dire, monnoye frappée au nom du Roi Abas. Ainſi le Chaouri revient à 5. ſols 6. deniers ; Ub *Uſalton* vaut demi Abagi ou deux Chaouris, c'eſt-à-dire, 11. ſols. Un Chaouri ou Sain vaut 10. *Aſpres* de cuivre ou *Carbequis*, dont 40. font un Abagi. Enfin une Piaſtre vaut dix Chaouris & demi.

Les Georgiens & les Armeniens payent la Capitation au Roi de Perſe ſur le pied de ſix Abagis par tête. Cette Capitation eſt affermée 300. Tomans. On preſente au Roi en hommage quatre Faucons tous les ans, ſept eſclaves tous les trois ans, & vingt-quatre charges de vin ; mais on ne laiſſe pas de lui en envoyer beaucoup plus ; outre cela la plûpart des belles filles du pays ſont deſtinées pour ſon Serrail. Les Georgiens ſont grands yvrognes & boivent plus d'eau de vie que de vin ; les femmes pouſſent cette débauche plus loin que les hommes, on peut juger par là ſi elles ſont cruelles. C'eſt peut-être cet excès d'yvrognerie qui a gâté le beau ſang de Georgie, car rien ne contribuë plus à faire de beaux enfans, que la vie reglée, & c'eſt pour cette raiſon que le ſang eſt fort beau en Turquie. On y voit peu de boiteux & peu d'eſtropiez, ſur-tout dans les pays qui ſont un peu avant dans les terres où les Francs ne ſéjournent pas ; car on accuſe ces derniers d'incontinence par tout où ils en trouvent l'occaſion.

La débauche eſt grande dans Teflis parmi les Chrêtiens ; il eſt vrai qu'ils ne ſont Chrêtiens que de nom : d'ailleurs les Mahometans & les Juifs n'y vivent pas plus reguliérement. Le vin eſt la ſource de tous ces deſordres ; il faudroit par politique en défendre l'uſage à ceux qui ſe portent bien, & ne le permettre qu'aux malades. Chardin a remarqué avec raiſon, qu'il y a peu de pays où l'on boive tant de vin qu'en Georgie ; pauvres & riches tout le monde en prend avec excès ; ces débauches leur font ſupporter plus doucement le joug des Seigneurs qui les traitent avec tyrannie. Non ſeulement ils les font travailler à coups de bâton & enlevent leurs enfans pour les vendre à leurs voiſins, quand ils ont beſoin d'argent ; mais ils prétendent avoir droit de vie & de mort ſur leurs ſujets. Le vin gris de Georgie eſt aſſez bon ; celui que l'on fournit à la Cour de Perſe eſt un

vin rouge qui approche de celui de Côte-rôtie, mais il eſt encore plus fumeux & plus violent. Les vignes naiſſent en ce pays-là autour des arbres, & grimpent audeſſus comme en Piémont & en pluſieurs endroits de Catalogne. Les Mahometans boivent du vin, ou s'en paſſent ſuivant le goût du Roi. Si le Prince ne l'aime point il leur eſt défendu d'en boire; mais ils ſouffrent impatiemment, en ce dernier cas, d'être obligez de s'accommoder au goût de la Cour.

Teflis eſt une ville aſſez grande & bien peuplée, les maiſons ſont baſſes, mal éclairées, & bâties ordinairement de boue & de briques; c'eſt encore bien pis dans le reſte de la Province où elles ne répondent plus à la peinture que Strabon en a faite. *La plus grande partie de l'Iberie*, dit-il, *eſt bien habitée: on y voit de gros bourgs & des maiſons couvertes de briques; l'architecture en eſt bien entenduë, de même que celle des Edifices publics & des Places.* Aujourd'hui les murailles de Teflis ne ſont gueres plus hautes que celles de nos Jardins, & les ruës ſont mal pavées. La Citadelle eſt au haut de la ville dans une belle ſituation, mais l'enceinte qui en eſt preſque ruinée, n'eſt défenduë que par de mauvaiſes Tours. Toute la garniſon conſiſte en quelques malheureux artiſans Mahometans qui ſont payez pour en faire la garde. Ils y logent avec leurs familles, & ils ne ſçavent gueres manier les armes. Ce lieu ſert d'aſile à des malheureux chargez de dettes, ou pourſuivis pour crimes. La Place d'armes qui eſt au devant, eſt belle, ſpacieuſe, & ſert de marché, on y vend les meilleures denrées du pays. Quand on vient d'Hiſpaham à Teflis, il faut entrer par la Citadelle; ainſi le Prince de Georgie, qui, ſuivant la coûtume de Perſe, doit aller recevoir les preſens & les ordres du Roi hors de la ville, ſe trouve obligé de paſſer au havre de cette Citadelle où le Gouverneur pourroit l'arrêter aiſément s'il en avoit reçû l'ordre.

La ville s'étend du Midi au Nord. La Citadelle eſt au milieu. On en pourroit faire une Place conſidérable, car la côte de la montagne ſur laquelle elle eſt ſituée, eſt fort eſcarpée, & le fleuve Kur qui paſſe tout au long n'eſt pas guéable. L'enceinte de la ville regne ſur cette côte & fait une eſpece de quarré, dont les côtez deſcendent juſques au fond de la vallée; mais la moitié des murailles ſont ruinées & ne valent pas celles du Bois de Vincennes, quoiqu'en diſe Mr. Chardin.

Le

Le Palais du Prince, qui eſt au deſſous de la Citadelle, eſt fort ancien & aſſez bien ordonné pour le pays. Les Jardins, les Volieres, le Chenil, la Fauconnerie, la Place & le Bazar qui ſont au devant, meritent qu'on y jette les yeux. On nous fit entrer dans un nouveau ſalon aſſez agréable, quoiqu'il ne ſoit que de bois. Il eſt percé de tous côtez & fermé par de grands carreaux de verre bleu, jaune, griſdelin, &c. On y a mis quelques glaces de Veniſe, mais petites, & qui n'approchent pas de la beauté de celles de Paris. Le plafond eſt à compartimens de cuir doré. On nous aſſûra que l'appartement des femmes étoit encore plus beau; je ne ſçai par quelle avanture la clef s'en trouva égarée, cependant on paroiſſoit avoir bonne envie de nous le faire voir. La Cour étoit à la campagne dans ce temps-là. Le Prince ne ſe portoit pas trop bien, à ce qu'on diſoit, & ce fut une des principales raiſons qui nous obligea à partir de Teflis, de peur qu'il ne lui prît envie de nous retenir auprès de lui pour prendre ſoin de ſa ſanté, comme cela arrive quelquefois dans le Levant.

Du Palais nous allâmes voir les Bains qui n'en ſont pas éloignez. Ce ſont de belles ſources dont la chaleur eſt ſupportable à peu près comme celle des eaux d'Elija auprès d'Erzeron. Dans les Bains de Teflis il y a de l'eau tiéde & de la froide, outre la chaude. Ces Bains ſont bien entretenus & ſont preſque tout le divertiſſement des Bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce eſt en fourrures que l'on envoye en Perſe ou à Erzeron pour Conſtantinople. La Soye du pays, de même que celles de Schamaki & de Gangel, ne paſſent point par Teflis, pour éviter les droits exceſſifs qu'on y feroit payer. Les Armeniens vont l'acheter ſur les lieux & la font porter à Smyrne ou aux autres Echelles de la Mediterranée, pour la vendre aux Francs. On envoye tous les ans plus de deux mille charges de Chameaux, des environs de Teflis & du reſte de la Georgie, à Erzeron de la racine appellée *Boia*. D'Erzeron elle paſſe dans le Diurbequis où l'on l'employe à teindre des toiles que l'on y fabrique pour la Pologne. La Georgie fournit auſſi beaucoup de la même racine pour l'Indoſtan où l'on fait les plus belles toiles peintes. Nous ne manquâmes pas de nous aller promener au Bazar de Teflis dans lequel on voit toutes ſortes de fruits, & ſur-tout des Prunes, & d'excellentes Poires *de Bon Chrétien d'Eté*. Nous allâmes auſſi nous promener à la maiſon de campagne du Prince, qui eſt dans le fauxbourg par où on arrive de Turquie. Cette maiſon eſt diſtinguée par une eſtrapade qui eſt au devant de la porte; les Jardins y ſont beaucoup mieux plantez & mieux ordonnez que ceux de Turquie. C'eſt dans ces Jardins que nous vîmes avec admiration cette belle eſpece de *Perſicaire* à feuilles de Tabac, dont j'ai donné la figure & la deſcription dans un volume de l'*Hiſtoire de l'Academie Royale des Sciences*. Mr. Commelin en a fait mention dans ſon *Traité des Plantes Rares*. Comme la graine n'étoit pas meure pour lors, nous priâmes un Capucin Italien qui avoit fini ſa Miſſion à Teflis, & qui devoit s'en revenir par Smyrne, d'en amaſſer dans le temps; ce Pere l'a communiquée, comme nous, aux curieux de Hollande & d'Angleterre. Nous en trouvâmes auſſi dans les Jardins des Moines des *Trois Egliſes*.

La maiſon du Grand Viſir eſt la plus belle de la ville. A peine étoit-elle achevée quand nous arrivâmes à Teflis. Les appartemens ſont en enfilade, mais bas, à la mode du pays, avec des frizes de fleurs qui ſont d'un aſſez mauvais goût, de même que les tableaux d'Hiſtoire, dont les figures ſont mal deſſinées, mal colorées, & encore plus mal groupées. Les Perſans, quoique Mahometans, ſe ſervent de tableaux, & l'on peint à freſque dans Teflis ſur le plâtre gaché, d'une maniere qui n'eſt pas déſagréable. Le plâtre y eſt fort commun, auſſi-bien que le bois, quoiqu'on y brûle ordinairement de la bouze de vache. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville, ſçavoir quatorze mille Armeniens, trois mille Mahometans, deux mille Georgiens & cinq cens Catholiques Romains. Ces derniers ſont des Armeniens convertis, ennemis déclarez des autres Armeniens; les Capucins Italiens n'ont jamais pû les réconcilier enſemble.

Nous logeâmes chez ces bons Peres qui ſont fort aimez en Georgie où ils ſont les Medecins des corps & des ames. Ils n'y manquent pas d'occupation, car ils ne ſont que trois, c'eſt-à-dire, deux Peres & un Frere. La Congrégation de la *Propaganda* ne leur donne preſentement que 45. écus Romains par tête, qui valent cent livres de France; mais on leur permet d'exercer la Medecine, laquelle on ſuppoſe qu'ils ſavent, quoique pourtant ils n'en ayent que de très-legers principes. Si le malade meurt, ou s'il ne guerit pas, les Medecins ne ſont point payez; s'il guerit, ce qui arrive par hazard, on envoye du vin au Couvent, des vaches, des eſclaves, des moutons, &c. Leur Couvent eſt joli; ils y reçoivent preſque tous les Francs qui paſſent par Teflis, & leur hoſpice appartient aux P. Capucins de la Romagne. Le Superieur de la Maiſon prend la qualité de *Prefet des Miſſions de Georgie*. Les Theatins qui étoient dans la Colchide ou Mengrelie recevoient de la même Congrégation cent écus par tête, & ils étoient devenus Seigneurs d'une ville. Il n'y a plus à preſent qu'un ſeul de leurs Peres qui y faſſe ſa réſidence, les autres ſe

ſont retirez. Le Patriarche ou Metropolitain des Georgiens reconnoît le Patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le Pape eſt le premier Patriarche du monde. Quand celui des Georgiens vient chez les Capucins, il boit à la ſanté du Pape; mais il ne veut pas le reconnoître autrement. Le Roi de Perſe nomme le Patriarche de Georgie ſans éxiger aucun preſent ni argent. Celui des Armeniens au contraire qui ſe tient à Erivan, dépenſe plus de vingt mille écus en preſens pour obtenir ſa nomination, & fournit chaque année toute la cire qui ſe brûle dans le Palais du Roi. Ce Patriarche eſt fort mépriſé à la Cour, de même que les Armeniens; on les regarde comme un troupeau d'eſclaves qui ne ſçauroient s'aguerrir ni ſe révolter.

Le Roi de Perſe eſt obligé de faire en Georgie beaucoup plus de dépenſe, qu'il n'en retire de profit. Pour maintenir dans ſes interêts les Seigneurs Georgiens, qui ſont les maîtres du pays, & qui pourroient ſe donner aux Turcs, il les gratifie de groſſes penſions. Les Turcs les recevroient à bras ouverts, & les Georgiens qui ſont gens bien-faits & propres pour les armes, ont d'ailleurs aſſez de penchant à changer de maître. Avant que la Cour de Perſe fût informée de leur ſoulevement, ils pourroient non ſeulement s'unir avec les Turcs, mais encore avec les Tartares & les Curdes. Il y a dans la Georgie une douzaine de familles conſidérables qui vivent en bonne intelligence, par rapport à leurs interêts communs. Elles ſont diviſées en pluſieurs branches, les unes ont deux cens feux, les autres depuis cinq cens, juſques à mille, deux mille, & même il s'en trouve qui poſſedent juſques à ſept ou huit mille feux. Ces feux ſont autant de maiſons qui compoſent les villages, & chaque feu paye la dixme à ſon Seigneur. Chaque feu fournit un homme pendant la guerre; mais les ſoldats ne ſont obligez de marcher que pendant dix jours, parce qu'ils ne peuvent porter des proviſions que pour ce temps-là, & ils ſe retirent quand elles viennent à manquer, ſuppoſé qu'on n'a pas pourvû à leur entretien.

Chacun peut faire de la poudre dans Teflis pour ſon uſage; on y apporte le ſouffre du Gangel, & le nitre ſe tire des montagnes voiſines de Teflis. Le ſel foſſile eſt très-commun ſur le chemin d'Erivan. L'huile d'Olive y eſt fort chere; on n'y mange & on n'y brûle que de l'huile de Lin; toutes les campagnes ſont couvertes de cette Plante, mais on ne la cultive que pour la graine, car on jette la tige ſans la battre pour la filer: quelle perte? on en feroit les plus belles toiles du monde; peut-être auſſi que ces toiles feroient grand tort à leur commerce de toiles de coton. Le Kur porte la fertilité par toutes ces campagnes, il paſſe au milieu de la Georgie, & ſa ſource vient du Mont Caucaſe. Strabon en a bien connu le cours. Ce fut-là que les Rois d'Iberie & d'Albanie, comme dit Appien, ſe mirent en embuſcade avec ſoixante & dix mille hommes pour arrêter les progrés de Pompée; mais ce Général reſta un Hiver entier ſur ſes bords, & tailla en pieces les Albanois qui oſérent le paſſer en ſa preſence. Ce fleuve en reçoit pluſieurs autres, outre l'Araxe qui eſt le plus grand de tous; enſuite il ſe jette dans la Mer Caſpienne par douze embouchûres toutes navigables. Plutarque doute ſi le Kur ſe mêle avec l'Araxe, mais ſans rapporter ici le ſentiment des anciens Geographes, Olearius qui avoit été ſur les lieux, nous en aſſûre dans ſon *Voyage de Moſcovie, de Tartarie & de Perſe.*

Pour finir ma lettre, Monſeigneur, je n'ai plus qu'à vous entretenir de ce que j'ai appris, ſur les lieux, touchant la Religion des Georgiens, ſuppoſé qu'on doive leur faire l'honneur de dire qu'ils en ont une. L'ignorance & la ſuperſtition regnent ſi fort parmi eux, que les Armeniens n'en ſçavent pas plus que les Grecs, & les Grecs ſont auſſi ignorans que les Mahometans. Ceux qu'on y appelle Chrêtiens, font conſiſter toute leur Religion à bien jeûner, & ſur-tout à obſerver le grand Carême ſi rigoureuſement, que les Religieux de la Trappe auroient peine à y réſiſter. Cependant non ſeulement pour l'exemple, mais encore pour éviter le ſcandale, il faut que les pauvres Capucins Italiens jeûnent ſans neceſſité auſſi ſouvent & auſſi ſéverement que les gens du pays. Les Georgiens ſont ſi ſuperſtitieux, qu'ils ſe feroient baptiſer une ſeconde fois s'ils avoient rompu leurs jeûnes. Outre l'Evangile de Jeſus-Chriſt, ils ont leur petit Evangile qui court en manuſcrit chez eux, & qui ne contient que des extravagances; par exemple, que *Jeſus-Chriſt étant enfant apprit le métier de Teinturier, & qu'étant commandé par un Seigneur pour aller en commiſſion, il tarda trop à venir; ſurquoi ce Seigneur s'impatientant alla chez ſon maître pour en apprendre des nouvelles. Jeſus-Chriſt étant arrivé quelque temps après, fut frappé par cet homme, mais le bâton dont il s'étoit ſervi, fleurit ſur le champ & ce miracle fut la cauſe de la converſion de ce Seigneur*, &c.

Quand un Georgien vient à mourir, s'il ne laiſſe pas beaucoup d'argent, comme c'eſt l'ordinaire, les heritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vaſſaux, & les vendent aux Mahometans, pour payer l'Evêque Grec à qui on donne juſques à cent écus pour une Meſſe de mort. Le *Catholicos* ou l'Evêque Armenien met ſur la poitrine des morts de ſon Rite, une lettre, par laquelle il prie S. Pierre de leur ouvrir la porte du

du Paradis: enſuite on les met dans le ſuaire. Les Mahometans en font autant pour Mahomet. Quand une perſonne de conſidération eſt malade, on conſulte les devins Georgiens, Armeniens, Mahometans: ces malheureux aſſûrent ordinairement qu'un tel Saint ou qu'un tel Prophete eſt en colere; que pour l'appaiſer & pour guerir le malade, il faut égorger un mouton & faire pluſieurs croix avec le ſang de cet animal: après la ceremonie on en mange la viande, ſoit que le malade gueriſſe ou non. Les Mahometans ont recours aux Saints Georgiens, les Georgiens aux Saints Armeniens, & quelquefois les Armeniens aux Prophetes Mahometans; mais ils ſont tous d'intelligence pour faire des frais aux malades, & ſuivant l'inclination ou la devotion des parens, ils choiſiſſent leurs Saints.

Les femmes & les filles ſont mieux inſtruites de leurs ſuperſtitions, que les hommes. On éleve la plûpart des Georgiennes dans des Monaſteres où elles apprennent à lire & à écrire. Elles y ſont reçûës Novices, enſuite Profeſſes, après-quoi elles font les fonctions Auriales, comme de baptiſer & d'appliquer les ſaintes huiles. Leur Religion eſt proprement un mêlange de la Greque & de l'Armenienne. Il y a quelques femmes Mahometanes dans Teflis qui ſont Catholiques en ſecret, & celles-la ſont meilleures Catholiques que les Georgiennes, parce qu'elles ſont bien inſtruites. La fille du Viſir, dans le temps que nous y étions; la femme du Medecin du Prince & quelques autres, à ce que nous aſſûrerent les Capucins, avoient été baptiſées en ſecret. Ces Religieux les confeſſent & leur donnent la communion en les viſitant chez elles, ſous prétexte de leur donner des remedes pour des maladies ſuppoſées, & elles viennent quelquefois dans leur Egliſe où elles ſe tiennent debout ſans oſer donner aucune marque de leur foi. Dans la derniere révolte du Prince George, qui fit ſoulever tout le pays contre le Roi de Perſe, il y a environ vingt ans, les ſoldats étoient logez chez les bourgeois de Teflis, & même dans les Egliſes Greques & Armeniennes; mais on porta toûjours beaucoup de reſpect à l'Egliſe Latine, où les Mahometans même demandoient par grace de pouvoir entrer.

Il y a cinq Egliſes Greques dans Teflis, quatre dans la ville, & une dans le fauxbourg, ſept Egliſes Armeniennes, deux Moſquées dans la Citadelle, & une troiſième qui eſt abandonnée. La Metropole des Armeniens s'appelle *Sion*, elle eſt au delà du Kur ſur un rocher eſcarpé, le bâtiment en eſt très-ſolide, tout de pierre de taille, terminé par un dôme qui fait honneur à la Ville. Le *Tibilelé*, c'eſt ainſi qu'on appelle l'Evêque de Teflis, a ſon logement tout auprès. Non ſeulement les Egliſes des Chrétiens ont des cloches, mais même des clochers ſur la pointe deſquels la croix triomphe. C'eſt une grande merveille dans le Levant. Au contraire les *Muezins* ou Chantres Mahometans, n'oſeroient annoncer les heures de leurs prieres dans les minarets des Moſquées de la Citadelle, car le peuple les lapideroit. L'Egliſe des Capucins eſt petite, mais elle ne laiſſera pas d'être aſſez jolie quand elle ſera finie.

J'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE XIX.

### *VOYAGE DES TROIS EGLISES. DESCRIPTION DU MONT ARARAT, ET NÔTRE RETOUR A ERSERON.*

MONSEIGNEUR,

Il y a trop long-temps que nous nous promenons dans le Paradis Terreſtre, pour ne pas vous rendre compte de nos découvertes. C'eſt un avantage que nous vous devons, & qui merite plus que des remercimens ordinaires; mais il faudroit vous rendre de nouvelles actions de graces dans toutes les Lettres que j'ai l'honneur de vous écrire, ſi vous ne me l'aviez expreſſement défendu. Pardonnez-moi donc, je vous ſupplie, pour cette fois en faveur du Paradis Terreſtre. J'eſpere que ceux qui liront avec attention ce que je vais en dire, conviendront que s'il eſt poſſible de marquer aujourd'hui l'endroit où Adam & Eve ont pris naiſſance, c'eſt certainement le pays où nous ſommes, ou du moins celui d'où nous venons.

A la verité s'il faut expliquer à la lettre * l'endroit où Moyſe parle de la ſituation du Paradis Terreſte, on n'a rien propoſé qui paroiſſe d'abord plus naturel que le ſyſteme de Mr. Huet ancien Evêque d'Avranche, l'un des plus ſavans hommes de ce ſiécle. Moyſe aſſûre que de ce

* *Geneſ. II. verſ. 10. juſques à 15.*

ce lieu de délices ſortoit un Fleuve qui ſe partageoit en quatre canaux, l'Euſrate, le Tigre, le Phiſon & le Gehon. Où trouvera-t-on en Aſie un pareil fleuve, ſi ce n'eſt celui des Arabes, c'eſt à dire l'Euſrate joint au Tigre, & partagé en quatre grands canaux qui ſe dégorgent dans le Sein Perſique ? Il ſemble donc que Mr. Huet a ſatisfait entierement à la lettre, en plaçant le Paradis Terreſtre dans ce lieu-là ; neanmoins ſon ſyſteme ne ſçauroit ſe ſoûtenir, puiſqu'il paroît par les * Geographes & les Hiſtoriens Grecs & Latins, que non ſeulement l'Euſrate & le Tigre couloient anciennement dans des lits ſeparez ; mais qu'on s'aviſa de faire un canal de communication entre ces deux rivieres, & qu'enſuite, par ordre des Rois de Babylone, d'Alexandre le Grand, & même de Trajan & de Severe, on en tira pluſieurs canaux pour faciliter le commerce, & rendre les campagnes plus fertiles. En ſorte que l'on ne ſçauroit douter que les branches du fleuve des Arabes ne ſoient l'ouvrage des hommes ; & par conſéquent il faut convenir qu'elles n'étoient pas dans le Paradis Terreſtre.

Les Commentateurs de la Geneſe, ceux mêmes qui ſont les plus attachez à la lettre, prétendent que pour déſigner le Paradis Terreſtre, il n'eſt pas néceſſaire de trouver un fleuve qui ſe partage en quatre canaux ; parce que cela peut être changé depuis le Déluge ; ils croyent qu'il ſuffit de montrer les ſources des rivieres nommées par Moyſe, ſçavoir l'Euſrate, le Tigre, le Phiſon & le Gehon. Dans ce ſens-là on ne ſauroit diſconvenir que ce Paradis ne ſoit ſur le chemin d'Erzeron à Teflis, ſuppoſé qu'on puiſſe prendre le Phaſe pour le Phiſon, & l'Araxe pour le Gehon, comme ils n'en doutent pas. Ainſi pour ne pas éloigner le Paradis Terreſtre des ſources de ces quatre rivieres, il faut néceſſairement le placer dans ces belles vallées de Georgie, d'où l'on apporte toutes ſortes de fruits à Erzeron, & deſquelles nous avons parlé dans nôtre derniere Lettre ; ou s'il eſt permis de regarder le Paradis Terreſtre comme un pays d'une grande étenduë, lequel a conſervé une partie de ſes beautez, malgré le Déluge & les changemens qui ſont arrivez ſur la terre depuis ce temps-là ; je ne vois pas de plus bel endroit, pour déſigner ce lieu merveilleux, que la campagne des *Trois Egliſes*, éloignée d'environ vingt lieuës de France des ſources de l'Euſrate & de l'Araxe, & de preſque autant de celles du Phaſe. Pour en déterminer la circonférence, il faut au moins l'étendre juſques aux ſources de ces rivieres. Voilà pourquoi le Paradis Terreſtre comprenoit l'ancienne Medie & une partie de l'Armenie & de l'Iberie. Si l'on trouve cet eſpace trop étendu, on peut le réduire à une partie de l'Iberie & de l'Armenie, c'eſt-à-dire, depuis Erzeron juſques à Teflis, car il eſt hors de doute que la plaine d'Erzeron, qui eſt aux ſources de l'Euſrate & de l'Araxe, devoit y être compriſe. Par rapport à la Paleſtine, où quelques-uns ont placé le Paradis Terreſtre, il me ſemble que c'eſt en vain qu'on voudroit faire quatre grandes rivieres du fleuve Jourdain, qui, pour ainſi dire, n'eſt qu'un ruiſſeau : cette contrée d'ailleurs eſt ſeche & pierreuſe. Nos Sçavans en jugeront comme il leur plaira ; pour moi qui n'ai pas vû de plus beau pays que les environs des Trois Egliſes, je me ſens fort diſpoſé à croire qu'Adam & Eve y ont été créez.

Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26. Juillet, mais nous ne campâmes qu'à quatre heures de Teflis, afin de joindre une Caravane deſtinée pour les Trois Egliſes. Elle s'aſſembla dans une grande plaine où finit la vallée de Teflis. Cette plaine eſt agréable par ſes vergers & par ſes jardins. Le fleuve de Kur la traverſe, & coule du Nord-Nord-Eſt, au Sud-Sud-Eſt ; le chemin que nous tenions avoit à peu près la même direction. La plûpart des Marchands de la Caravane firent proviſion, autour de nôtre camp, de certains roſeaux fort déliez & fort propres pour écrire à leur maniére. C'eſt une eſpece de *Canne* qui ne croît que de la hauteur d'un homme, & dont les tiges n'ont que trois ou quatre lignes d'épaiſſeur, ſolides d'un nœud à l'autre, c'eſt-à-dire remplies d'un bois mouëlleux & blanchâtre. Les feuilles qui ont un pied & demi de long, ſur huit ou neuf lignes de large, enveloppent les nœuds de ces tiges par une gaine veluë, car le reſte eſt liſſe, vert-gai, plié en goutiére à fond blanc. La pannicule ou le bouquet des fleurs n'étoit pas encore bien épanoüi, mais blanchâtre, ſoyeux, ſemblable à celui des autres roſeaux. Les gens du pays taillent les tiges de ces roſeaux pour écrire, mais les traits qu'ils en forment ſont très-groſſiers, & n'approchent pas de la beauté des caracteres que nous faiſons avec nos plumes.

Le 27. Juillet on partit ſur les onze heures du ſoir, & nous marchâmes juſques à ſix heures du matin dans des plaines marécageuſes ; mais nous perdîmes dans la nuit nôtre riviere, & nous fûmes ſi fort déſorientez, que le jour parut, que nous ne ſçûmes de quel côté elle s'étoit jettée. Cependant elle doit ſe tourner inſenſiblement vers l'Orient pour aller ſe rendre à la Mer Caſpienne ; & l'Araxe qui va joindre le Kur en doit faire de même ; mais il faut que ce ſoit loin d'E-

* Plin. Hiſt. Nat. *lib.* 6. *c.* 26. Polyb. Hiſt. Nat. *lib.* 5. Strab. Rerum Georg. *lib.* 16. Appian. de Civil. Bell. *lib.* 2. Arrian. de Exped. Alex *lib.* 7. Ptolom. Geogr. *lib.* 5. *cap.* 17. Ammian. Marc. *lib.* 24. *cap.* 21. Zoſim. *lib.* 3. *cap.* 24.

d'Erivan, puiſque dans toute nôtre route, nous n'avons plus vû ni entendu parler du Kur. On ſe repoſa ce jour-là juſques à huit heures, & l'on ne marcha que juſques à environ midi & demi, pour s'arrêter à *Sinichopri* village où il y a un aſſez beau pont de pierre, & une eſpece de Fort abandonné. Nous en partîmes ſur les deux heures pour aller camper dans des montagnes aſſez herbuës, où nous fûmes ſurpris de trouver des Plantes les plus communes, parmi quelques autres aſſez ſinguliéres. Qui eſt-ce qui ſe ſeroit attendu de voir des *Orties*, de l'*Eclaire*, & du *Melilot* ſur le chemin du Paradis Terreſtre. Il y en a pourtant, auſſi-bien que de l'*Origan commun*, & des *Mauves ordinaires*. Le *Dictame blanc* eſt parfaitement beau à l'entrée de ces montagnes, où l'on ſentoit une fraîcheur qui faiſoit grand plaiſir.

Nous ne fûmes gueres plus heureux en Plantes, le lendemain 28. Juillet, & je commençai à douter ſi nous allions vers le Paradis Terreſtre, ou ſi nous lui tournions le dos; car enfin après avoir marché, depuis deux heures après minuit juſques à ſept heures du matin, dans des montagnes couvertes de bois & de pâturages, nous ne trouvâmes ſur les grands chemins que du *Millet*, du *Marrube noir & blanc*, de la *Bardane*, de la *petite Centaurée*, du *Plantain*, ſans répeter les *Orties* & les *Mauves* du jour précedent. Comme l'ennui ne donne pas beaucoup d'appetit; que d'ailleurs toute matiere d'érudition nous manquoit, & que nous avions lieu d'apprehender, de ne voir dans nôtre prétendu Paradis Terreſtre, que les ronces & les chardons que le Seigneur y avoit fait naître après la chûte du premier Homme, nous aurions fort mal paſſé nôtre temps ſans une eſpece admirable de *Ciboulette* dont la fleur ſent le *Storax en larme*. Ses feuilles & ſes racines qui ont l'odeur de la *Ciboule d'Eſpagne*, nous firent trouver plus de goût aux proviſions qui nous reſtoient.

La racine de cette Plante eſt preſque ronde, aſſez douce, & d'une odeur qui participe de celle de l'ail & de l'oignon. Les cayeux qui l'accompagnent forment une tête d'un pouce de diametre. La tige s'éleve à deux pieds & demi, épaiſſe de deux ou trois lignes, ſolide, liſſe, couverte d'une fleur ou pouſſiére ſemblable à celle des Prunes fraîches, & garnie de quelques feuilles d'un pied & demi de long, creuſes & larges de trois lignes. Cette tige eſt terminée par une tête arrondie, d'un pouce & demi de diametre, dont les fleurs qui ſont ſoûtenuës par des pedicules de quatre lignes de longueur, ſont à ſix feuilles de deux lignes de long, relevées ſur le dos, luiſantes, rouge-brun, plus clair ſur les bords. Du milieu de ces feuilles ſortent autant d'étamines purpurines qui les ſurpaſſent d'une ligne, & qui ſont chargées de ſommets de même couleur. Le piſtile eſt à trois coins, verdâtre, & devient un fruit ſemblable à ceux des autres eſpeces d'*Oignon*, c'eſt-à-dire, à trois loges; mais il n'étoit pas aſſez avancé ſur la plante dont nous parlons, pour pouvoir être décrit.

On partit à minuit le 29. Juillet, & nous paſſâmes par des montagnes aſſez rudes, où il y a des forêts, comme nous le reconnûmes à la pointe du jour, remplies de *Sabines* auſſi hautes que des *Peupliers*. Elles different de l'eſpece que l'on a décrite dans la dixiéme Lettre, en ce que ſes feuilles qui ſont de la tiſſure des feuilles de Cyprès; ne ſont pas ſerrées les unes contre les autres, mais écartées ſur les côtez, & diſpoſées trois à trois comme par étages. Les écailles de ces feuilles ſont longues d'une ligne & demi, terminées par un piquant, vert-gai en deſſus, farineuſes & jaunâtres en deſſous. Ces arbres étoient tous chargez de fruits verts, d'un demi pouce de diametre.

Nous campâmes ce même matin depuis ſept heures du matin juſques à onze heures. Enſuite l'on marcha l'après midi juſques à une heure & demi, pour s'arrêter à *Dilijant* village d'aſſez belle apparence. Des gardes poſtez ſur le grand chemin, prétendoient que paſſant de Georgie dans le pays de *Coſac*, qui eſt une petite contrée entre la Georgie & l'Armenie, nous devions payer un Sequin par tête; mais comme nous ſçavions que les Perſans étoient de bonnes gens, nous commençâmes à faire les méchans, & à porter nos mains ſur nos ſabres. En effet à force de crier & de parler une langue qu'ils n'entendoient pas, comme nous n'entendions pas non plus la leur, ils non laiſſérent en repos. Tant il eſt vrai que par tout pays ceux qui font le plus de bruit, & qui ſont en plus grand nombre, ont toûjours raiſon. Cependant comme les plus diſtinguez du lieu, qui s'étoient aſſemblez au bruit, eurent aſſûré nos voituriers que les gens à cheval qui paſſent par là payent ordinairement un Abagi par tête, nous le donnâmes volontiers; après-quoi les gardes nous firent plus d'excuſes & plus de remercimens que nous n'en meritions. On nous apprit que ces ſortes de droits étoient deſtinez pour la garde des chemins, & que cela ſe pratiquoit dans pluſieurs Provinces de Perſe où les Gouverneurs payent des gens pour la ſûreté publique: le Roi ne leur permettant de faire exiger ces droits, qu'à condition qu'ils ſeront reſponſables des marchandiſes volées. Les habitans du Coſac paſſent pour fiers & ſe font deſcendre de ces Coſaques qui habitent dans les montagnes, au Nord de la Mer Caſpienne. Les bourgeois de Dilijant, qui s'étoient attroupez autour

de nous, nous firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque, & des chapeaux. Nous leur répondîmes que nous venions de Turquie où l'on eſt fort mal reçu avec un pareil équipage. Cela les fit rire. On nous preſenta d'aſſez bon vin, & nous continuâmes nôtre route encore pendant une heure au-delà du village, pour aller camper juſques au haut d'une montagne couverte de *Chênes*, d'*Ormeaux*, de *Frênes*, de *Sorbiers*, & de *Charmes* à *grandes* & à *petites feuilles*.

Nous nous flattions de paſſer la nuit dans un gîte auſſi agréable, mais nos voituriers nous en firent partir à onze heures du ſoir, & nous firent traverſer, pendant une nuit très-ſombre, des montagnes affreuſes. Dans la ſaiſon des neiges peu de gens riſquent cette route. Pour moi je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que ſi j'avois voulu le conduire. Un automate qui ſuit naturellement les loix de la Mecanique, ſe tire bien mieux d'affaire, dans ces occaſions, que le plus habile Mecanicien qui voudroit mettre en uſage les regles qu'il a appriſes dans ſon cabinet, fût-il de l'Academie Royale des Sciences. Enfin nous nous trouvâmes ſur les cinq heures du matin, le 30. Juillet, dans une plaine auprès de *Carakeſis*, chetif village ſur un petit ruiſſeau. Là nous fûmes les maîtres à nôtre tour, comme la raiſon le demandoit, & nous obligeâmes nos voituriers à s'arrêter pour avoir le plaiſir de dormir: mais bon Dieu que ce plaiſir fut court! le démon de la Botanique qui nous agitoit nous éveilla bien-tôt; nous nous repentîmes pourtant d'être reſtez, car nous ne fîmes pas grand butin dans cette plaine. Le fleuve *Zengui* qui vient du lac d'Erivan & qui va paſſer par cette ville, y ſerpente; mais il n'eſt pas conſidérable.

Nous partîmes le 31. Juillet à cinq heures du matin, pour traverſer des montagnes aſſez agréables, quoique ſans arbres: auſſi commençâmes-nous à ſentir la fumée des bouzes de vaches en approchant de *Biſni*, & cette odeur nous incommoda fort dans un Couvent de Moines Armeniens où nous dinâmes. Leur cour eſt toute pleine de cette belle eſpece de *Creſſon* que Zanoni a pris, ſans raiſon, pour la premiere eſpece de *Thlaſpi* de Dioſcoride. Ces bons Religieux nous reçurent fort honnêtement, mais nous ne trouvâmes pas chez eux les mêmes agrémens que chez les Moines Grecs. Les Armeniens ſont plus graves, & d'ailleurs nous n'avions pas le mot à dire chez eux, au lieu que nous barragouïnions quelque peu le Grec vulgaire chez les Caloyers, dont la vivacité eſt tout-à-fait réjouïſſante. Le Couvent de Biſni eſt le mieux bâti que nous ayons vû dans tous ces quartiers, il eſt ſolide, & de bonnes pierres de taille. Les ruines qui ſont aux environs, marquent qu'il y avoit autrefois une ville conſiderable, & quoique le village ſoit petit, nous l'aurions pris pour *Artaxate*, n'étoit qu'il eſt ſur le fleuve *Zengui*. Pour le Monaſtere on le croit de ſept ou huit cens ans de fondation. Nous en partîmes à midi, & paſſâmes ſur une autre montagne pour nous retirer encore dans un Monaſtere d'Armeniens à *Yagovat* village plus petit que Biſni, à l'entrée de la grande plaine des Trois Egliſes, où nous prétendions trouver le Paradis Terreſtre.

On partit à trois heures le lendemain au matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Armeniens viſitent avec plus de devotion que les *Romipetes* ne viſitoient Rome dans le temps de Rabelais. Les Trois Egliſes ne ſont qu'à ſix heures de chemin d'Yagovat. Les Armeniens appellent ce bourg *Itchmiadzin*, c'eſt à dire *la deſcente du Fils unique*, à ce qu'on nous dit, parce qu'ils croyent que le Seigneur apparut à Saint Gregoire en ce lieu-là. Nous n'en doutâmes pas; car nous n'entendions pas un ſeul mot d'Armenien vulgaire ni litteral. Quoique nous ne fuſſions pas fort avancez dans la connoiſſance de la langue Turque, comme pourtant nous ſçavions compter juſques à dix, nous comprîmes facilement que *nich* que ſignifie *trois* joint à *kliſſé*, mot corrompu d'*Eccleſia*, devoit ſignifier *Trois Egliſes*, & c'eſt le nom que les Turcs y ont donné; mais ils devoient plûtôt avoir appellé ce bourg les Quatre Egliſes, puiſqu'il y en a quatre qui paroiſſent bâties depuis long-temps. Les Caravanes y ſéjournent pour faire leurs dévotions, c'eſt à dire pour s'y confeſſer, communier, & pour recevoir la benediction du Patriarche. Ce Couvent eſt compoſé de quatre corps de logis bâtis en maniere de cloîtres, diſpoſez ſur un quarré fort long, comme il eſt ici gravé. Les cellules des Religieux & les chambres que l'on donne aux étrangers, ſont toutes de même figure, terminées par un petit dôme en forme de calotte, dans la longueur de ces quatre cloîtres. Ainſi cette maiſon doit être régardée comme un grand Caravanſerai où les Moines ont leur logement. L'appartement du Patriarche, qui eſt à droite en entrant dans la cour, eſt un corps de logis plus élevé & de plus belle apparence que les autres. Les Jardins en ſont agréables, bien entretenus; & généralement parlant les Perſans ſont bien plus habiles Jardiniers que les Turcs. En Perſe on plante les arbres en allignement; on ordonne aſſez-bien les Parterres; les compartimens ſont d'un bon goût, & les plantes y ſont diſpoſées & eſpacées avec propreté; au lieu que tout eſt en confuſion chez les Turcs. L'enceinte des Jardins du Patriarche, de même que la plûpart

part des maiſons du bourg, n'eſt que de boüe ſechée au ſoleil, & coupée en grands & gros quartiers que l'on poſe les uns ſur les autres, & que l'on joint enſemble avec de la terre détrempée, au lieu de mortier. Les murailles des Parcs autour de Madrid ſont de même matiére; les Eſpagnols appellent *Tapius* ces pieces de terre cuites, ou pour mieux dire, ſechées au ſoleil.

L'Egliſe Patriarchale eſt bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à *Saint Gregoire l'Illuminateur*, qui en fut le premier Patriarche, du temps de Tiridate Roi d'Armenie, ſous le grand Conſtantin. Les Armeniens croyent que le Palais de ce Roi étoit à la place du Couvent, & que Jeſus-Chriſt ſe manifeſta à Saint Gregoire dans l'endroit où eſt l'Egliſe. Ils y conſervent un bras de ce Saint, un doigt de Saint Pierre, deux doigts de Saint Jean Baptiſte, une côte de Saint Jacques. C'eſt un bâtiment très-ſolide & de belles pierres de taille; les piliers en ſont fort épais, de même que les voûtes; mais tout l'édifice eſt obſcur & mal percé, terminé en dedans par trois Chapelles, dont la ſeule du milieu eſt ornée d'un autel; les autres ſervent de Sacriſtie & de Tréſor. Ces deux piéces ſont remplies de riches ornemens d'Egliſes & de belle vaiſſelle. Les Armeniens qui ne ſe piquent de magnificence que dans les Egliſes, n'ont rien épargné pour enrichir celle-ci. On y voit les plus riches étoffes qui ſe faſſent en Europe. Les vaſes ſacrez, les lampes, les chandeliers ſont d'argent, d'or ou de vermeil. Le pavé de la nef & celui du presbitere ſont couverts de beaux tapis. Le presbytere, ou le tour de l'autel, eſt tapiſſé communément de Damas, de velours ou de brocard. Cela n'eſt pas ſurprenant, car les Marchands Armeniens qui commercent en Europe & qui font de gros gains, font des preſens magnifiques dans cette Egliſe; mais il eſt ſurprenant que les Perſans y ſouffrent tant de richeſſes. Les Turcs au contraire ne permettroient pas aux Grecs d'avoir un chandelier d'argent dans leurs Egliſes: rien n'eſt plus pauvre que celle du Patriarche de Conſtantinople. Les Moines des Trois Egliſes ſe font honneur de montrer les richeſſes qu'ils ont reçûës de Rome, & font des ſouris moqueurs quand on leur parle de la réünion. Pluſieurs Papes leur ont envoyé des Chapelles entiéres d'argent, ſans qu'elles ayent encore rien operé. Les Patriarches juſques ici ont amuſé les Miſſionnaires; il n'eſt pas mal aiſé de tromper les gens qui ſont de bonne foi. La réünion des Religions eſt un miracle que le Seigneur operera lorſqu'il le jugera à propos. C'eſt du Ciel qu'il faut attendre la veritable converſion des Schiſmatiques, dont le nombre eſt infiniment plus grand que celui des Armeniens Romains. Ces malheureux Schiſmatiques, par leur credit & par leur argent, feroient dépoſer un Patriarche qui donneroit les mains à la réünion. La haine qu'ils ont pour les Latins paroît irréconciliable: enfin ſoit par envie, ſoit par interêt, les Prêtres Schiſmatiques Armeniens ou Grecs veulent commander abſolument chez eux, & les Patriarches ſont obligez de leur céder, de peur que la populace ne ſe ſouleve.

L'Architecte qui a donné le deſſein de l'Egliſe Patriarchale étoit un fort habile Maître, ſuivant je ne ſçai quelle tradition des Armeniens, qui prétendent que ce fut Jeſus-Chriſt lui-même qui en traça le Plan en preſence de Saint Gregoire; & qui lui ordonna de l'executer. Au lieu de crayon, à ce qu'ils diſent, Jeſus-Chriſt ſe ſervit d'un rayon de lumiere, au centre duquel Saint Gregoire faiſoit ſa priere ſur une grande pierre quarrée, d'environ trois pieds de diametre, que l'on montre encore aujourd'hui au milieu de l'Egliſe. Si cela eſt, le Seigneur y employa un ordre d'architecture aſſez ſingulier, car les dômes & les clochers ſont en pavillon d'entonnoir renverſé, & terminez par une croix.

Les deux autres Egliſes ſont hors du Monaſtere, mais elles tombent en ruine, & l'on n'y fait plus le ſervice depuis long-temps. Celle de *Sainte Caiane* eſt à droite du Couvent, ſuppoſé qu'on y entre par la grande porte, & non par celle des Refectoires. L'autre Egliſe qui eſt à gauche & bien plus éloignée de la maiſon, porte le nom de *Sainte Repſime*. On prétend chez les Armeniens que *Caiane* & *Repſime* étoient deux Vierges Romaines qui furent martyriſées ſur les lieux où ſont bâties leurs Egliſes. On fait même deſcendre *Sainte Caiane*, de je ne ſçai quelle famille de *Caius*. Ils ſont plus embarraſſez à trouver la généalogie de *Repſime* dont le nom n'eſt pas Romain: cependant on lit dans leur Chronique, que c'étoient deux Princeſſes Romaines, qui vinrent en Levant pour voir Saint Gregoire, mais Tiridate Roi d'Armenie ayant trouvé cela fort mauvais, fit deſcendre Caiane dans un puis plein de ſerpens, ne doutant pas qu'elle n'y mourût dans peu de temps; neanmoins la Sainte n'en fut pas bleſſée; les ſerpens y perirent, & Caiane y vécut en bonne ſanté pendant quarante ans. Comment accorder tout cela avec la ſuite de l'Hiſtoire? car ils ajoûtent que le Roi Tiridate en étant devenu amoureux, & ne pouvant pas la fléchir, non plus qu'aucune de ſes compagnes qui étoient de belles perſonnes, & que la Chronique met juſques au nombre de quarante, leur fit ſouffrir à toutes le martyre.

A l'égard de la campagne qui eſt autour des Trois Egliſes, elle eſt tout-à-fait admirable, & je n'en connois point qui donne une plus belle idée du Paradis Terreſtre. On n'y voit que ruiſ-

ſeaux qui la rendent extrêmement fertile, & je doute qu'il y ait un païs ſur la terre où l'on recueille autant de denrées tout à la fois. Outre la grande quantité de toutes ſortes de grains qu'on en retire, on y trouve des champs d'une étenduë prodigieuſe, tout couverts de tabac. Ce ſeroit une plaiſante queſtion à propoſer en Botanique; ſavoir ſi cette plante étoit dans le Paradis Terreſtre, car elle fait en ce monde les délices de bien des gens qui ne ſauroient ſe paſſer d'en faire un continuel uſage: cependant originairement elle vient d'Amerique; mais elle ſe porte auſſi bien en Aſie que dans ſon propre pays. Le reſte de la campagne des Trois Egliſes eſt plein de Ris, de Coton, de Lin, de Melon, de Paſtéques, & de beaux vignobles. Il n'y manque que des Oliviers, & je ne ſçai où la Colombe qui ſortit de l'Arche fut chercher un rameau d'Olivier, ſuppoſé que l'Arche ſe ſoit arrêtée ſur le Mont Ararat, ou ſur quelque autre montagne d'Armenie; car on ne voit pas de ces ſortes d'arbres aux environs, ou il faut que l'eſpece s'en ſoit perduë; cependant les Oliviers ſont des arbres immortels. On cultive auſſi beaucoup de *Ricinus* autour du Monaſtere, pour en tirer de l'huile à brûler; celle de Lin eſt employée pour la cuiſine. C'eſt peut-être pour cette raiſon que le Pleureſie eſt aſſez rare en Armenie, quoique le climat y ſoit inégal, & par conſéquent propre à produire cette maladie. Geſner remarque que l'huile de Lin, beuë à la place de celle d'amandes douces, eſt un excellent remede pour la Pleureſie.

A l'égard des Melons, il n'y en a pas de meilleurs dans tout le Levant que ceux des Trois Egliſes & des environs. Pour trente ſols nous en faiſions charger un de nos chevaux, & parmi ce grand nombre il s'en trouvoit quelques-uns fort ſuperieurs à ceux que l'on mange à Paris: mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'ils engraiſſent, & qu'ils ne font jamais aucun mal, plus nous en mangions, & mieux nous nous portions. Ceux qu'on appelle *Melons d'eau* ou *Paſtéques*, dans la plus forte chaleur du jour, ſont comme à la glace, quoique couchez ſur terre au milieu des champs où la terre eſt très-chaude. On ne les cultive pas dans des lieux aquatiques, comme on le croit en ce pays-ci; mais on les appelle Melons d'eau, parce que leur chair ne ſe fond pas ſeulement à la bouche, mais qu'elle repand une ſi grande quantité d'eau qu'on en perd la moitié, ſur-tout quand on mord dans le fruit, comme font les gens du pays, qui les pelent & les mangent ordinairement comme des pommes. Nos Poires de *Beurré* & la *Moxille-bouche* ſont ſeches en comparaiſon de ces Melons. Ce ſeroient les fruits les plus délicieux du monde s'ils avoient autant d'odeur & de goût que les autres Melons. La chair des Melons d'eau devient plus ferme dans leur parfaite maturité, & à proprement parler ne ſe fond pas, mais cette eau délicieuſe qui eſt renfermée dans les cellules de la chair, ſe vuide ſi abondamment, comme par autant de petites ſources, que bien ſouvent les Orientaux préferent ce fruit aux meilleurs Melons. Les Armeniens appellent *Carpous* les Melons d'eau, mais ils ont pris ce nom des Grecs qui le donnent à tous les fruits, & *Carpous* dans ce ſens-là veut dire *un fruit par excellence*. On éleve les meilleurs Melons d'eau dans ces terres ſalées qui ſont entre les Trois Egliſes & l'Aras. Aprés les pluyes on voit le ſel marin tout criſtalliſé dans les champs, & qui craque même ſous les pieds. A trois ou quatre lieuës des Trois Egliſes ſur le chemin de Teflis, il y des carriéres de ſel foſſile, leſquelles, ſans être épuiſées, en fourniroient ſuffiſamment à toute la Perſe. On y coupe le ſel en gros quartiers comme on taille les pierres dans nos carriéres, & l'on charge deux de ces quartiers ſur chaque Buſle. On trouve quelquefois des troupes de ces animaux qui ſe ſuivent ſur les grands chemins, & qui ne portent point d'autre marchandiſe, car en Levant on compte les Buſles parmi les bêtes de ſomme. Les Orientaux s'imaginent que le ſel croît dans les carriéres, & que les endroits où l'on en a coupé depuis long-temps ſe rempliſſent peu à peu: mais qui eſt-ce qui a fait ces obſervations avec exactitude? on m'en dit de même à *Cardone* en Eſpagne, où ſe trouvent les plus belles carriéres ou mines de ſel qui ſoient dans le reſte du monde. Cette montagne n'eſt qu'un bloc de ſel qui paroît comme une roche d'argent dans le temps que le ſoleil éclaire les endroits qui ne ſont pas couverts de terre. Ceux qui travaillent dans les carriéres de marbre ſont dans la même prévention, & croyent, plûtôt par tradition que par bonnes raiſons, que les pierres croiſſent véritablement par un principe interieur, comme les Truffes & les Champignons: ainſi le préjugé touchant la végétation des foſſiles eſt bien plus étendu qu'on ne s'imagine, mais ce n'eſt pas ſur ce préjugé qu'il en faut juger, c'eſt ſur des obſervations bien vérifiées.

Nous faiſions aſſez bonne chere dans le Monaſtere des Trois Egliſes où nous étions logez à nôtre aiſe: comme il n'y avoit pas beaucoup d'étrangers, nous avions autant de chambres que nous en voulions. Les Religieux, qui ſont la plûpart *Vertabiets*, c'eſt à dire *Docteurs*, boivent à la glace, & nous en faiſoient donner ſuffiſamment, mais ils n'ont pas de ſecret pour chaſſer les couſins de leur Couvent. Nous étions obligez la nuit de quitter nos chambres & de faire porter nos matelats dans le Cloître ou autour de l'Egliſe, ſur un pavé de grands carreaux bien entretenus. Les couſins

fins y étoient moins incommodes que dans les lieux couverts, mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne ſuçaſſent beaucoup de nôtre ſang; nous avions tous les matins le viſage couvert de boutons, malgré toutes nos précautions. Les parterres qui ſont ſur la gauche de l'Egliſe ſont fort agréables. Les *Amaranthes* & les *Oeillets* en ſont les principaux ornemens; mais ces fleurs n'ont rien de ſingulier ni qui merite qu'on en porte les graines en ce pays-ci, au contraire les curieux de Perſe s'accommoderoient beaucoup mieux des eſpeces qu'on éleve en Europe. Nous ne cueillîmes dans les parterres du Couvent que la graine de cette belle eſpece de *Perſicaire* dont les feuilles ſont auſſi grandes que celles du Tabac, & que nous avions obſervées à Teflis dans le Jardin du Prince. Voici la deſcription d'une belle eſpece de *Lepidium* à feuilles de Creſſon friſé, qui croît dans les champs entre le Monaſtere & la riviere d'Aras.

La racine pique en fond, longue d'un pied, groſſe comme le petit doigt, dure, ligneuſe, blanche, peu cheveluë, & produit une tige haute de deux ou trois pieds, aſſez branchuë, vert-gai, accompagnée en bas de feuilles longues de quatre pouces, ſur deux pouces de large, tout-à-fait ſemblables à celles du *Creſſon friſé*, un peu plus charnuës, liſſes des deux côtez, vert-gai, découpés en groſſes pieces juſques à la côte, laquelle commence par une queue aſſez longue. La derniere piece eſt plus grande que les autres, arrondie & friſée de même que celles qui ſont ſur le reſte de la queuë, leſquelles ſont quelquefois inciſées plus profondément. Les feuilles qui naiſſent le long des tiges ſont encore découpées plus menu. De leurs aiſſelles naiſſent des branches aſſez étenduës ſur les côtez, garnies de bouquets de feuilles, dont la plûpart ne ſont pas découpées, aſſez ſemblables à celles de l'*Iberis commun*. Les branches ſont ſubdiviſées en pluſieurs brins, tous chargez de fleurs blanches. Chaque fleur eſt à quatre feuilles longues d'une ligne & demie, arrondies à la pointe & fort pointuës à leur naiſſance. Le calice eſt à quatre feuilles auſſi, le piſtile qui eſt long de demi ligne, coupé en fer de pique, devient un fruit de même forme, plat, & partagé en deux loges dans ſa longueur. Chaque loge renferme une graine rouſſe, tirant ſur le brun, longue de demi ligne, applatie. Toute la plante a le goût & l'acreté du *Creſſon Alenois*.

Pendant nôtre ſéjour aux Trois Egliſes, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voituriers pour nous conduire au Mont *Ararat*. Perſonne ne voulut être de la partie; les voituriers étrangers ne veulent pas, à ce qu'ils diſent, s'aller perdre dans les neiges: ceux du pays étoient employez pour les Caravanes, & ne vouloient pas aller fatiguer leurs chevaux dans un endroit ſi affreux. Cependant cette montagne ſi fameuſe n'eſt qu'à deux petites journées du Monaſtere, & nous connûmes bien dans la ſuite qu'il n'eſt pas poſſible de s'y engager, par la raiſon qu'elle eſt toute découverte, & que l'on ne ſauroit monter que juſques à la neige. Ce n'eſt pas une grande merveille, quoiqu'en diſent les Religieux, de ne pouvoir pas en atteindre le ſommet, puiſqu'il eſt preſque à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croyent, comme un article de foi, que l'Arche s'y arrêta. S'il eſt vrai que ce ſoit la plus haute montage d'Armenie, ſuivant le jugement des gens du pays, il eſt très-certain auſſi que c'eſt la plus chargée de neige. Ce qui fait paroître l'Ararat plus élevé, c'eſt qu'il eſt planté ſeul en forme de pain de ſucre au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puiſſe voir. Il ne faut pas même juger de ſa hauteur par la quantité des neiges qui le couvrent, puiſque la neige ſe conſerve dans le plus fort de l'Eté ſur les moindres collines d'Armenie. Quand on demande aux Moines Armeniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'Arche, ils répondent ſagement qu'elle eſt encore enſevelie dans les fondrieres des neiges du Mont Ararat.

Nous allâmes le 8. Août à *Erivan* ville conſidérable & Capitale de l'Armenie Perſienne, à trois heures de chemin des Trois Egliſes. Ce n'étoit pas ſeulement dans le deſſein de voir la Place, mais auſſi pour prier le Patriarche de nous faire donner des voituriers pour le Mont Ararat, ſuivant le conſeil des Religieux des Trois Egliſes, & certainement nous n'en aurions pas trouvé ſans un ordre de ſa part. La ville d'Erivan eſt remplie de vignes & de jardins, bâtie ſur une colline qui eſt au bout de la plaine; les maiſons mêmes s'étendent dans une des plus belles vallées de Perſe, & dont les prairies ſont entremêlées d'arbres fruitiers & de vignobles. Les bourgeois d'Erivan ſont aſſez ſimples pour croire que leurs vignes ſont encore de l'eſpece de celle que Noé y planta. Quoiqu'il en ſoit, elles produiſent de fort bon vin, & cela fait mieux leur éloge, que ſi on les faiſoit deſcendre de celles du bon Patriarche. La vallée eſt arroſée par de belles ſources, & les maiſons de campagne y ſont preſque auſſi nombreuſes qu'aux environs de Marſeille. Il n'y a que le haut des collines qui deshonore le pays par ſa ſechereſſe, mais la vigne y feroit des merveilles s'il y avoit aſſez de monde pour la cultiver. Les meilleures terres ſont couvertes de grains, de Coton & de Ris, ce dernier eſt principalement deſtiné pour Erzeron. Les maiſons d'Erivan ne ſont qu'à un étage en terraſſe, bâties de bouë & de torchis à la maniére des autres villes de Perſe. Chaque maiſon eſt enfermée dans une enceinte iſolée, quarrée, anguleuſe ou arrondie, haute d'environ une toiſe.

ſe. Les murailles de la ville, quoiqu'à double rempart en pluſieurs endroits, n'ont gueres plus de deux toiſes d'élévation, & ne ſont deffenduës que par de méchants ravelins arrondis, épais de de quatre ou cinq pieds. Toutes ces pieces, de même que les murailles, ſont de bouë ſechée au ſoleil, ſans être terraſſées. Les murailles du Château qui eſt au haut de la ville, ne valent guere mieux, quoiqu'elles ſoient à triple rang. Le Château qui eſt preſque ovale, renferme plus de huit cens maiſons occupées par des Mahometans; car les Armeniens qui y travaillent pendant le jour, viennent coucher à la ville. On nous aſſûra que la garniſon de ce Château étoit de 2500. hommes, la plûpart gens de métier. La Place eſt imprenable du côté du Nord, mais c'eſt l'ouvrage de la nature, qui au lieu de remparts de bouë, l'a munie d'un precipice effroyable, au fond duquel paſſe la riviere. Les portes du Château ſont garnies de tole. Les ſarraſines & les corps de garde paroiſſent aſſez bien entendus. L'ancienne ville étoit peut-être plus forte, mais elle fut détruite pendant les guerres des Turcs & des Perſans. Mr. Tavernier aſſûre qu'elle fut livrée à Sultan Mourat par trahiſon, & que les Turcs y laiſſerent vingt-deux mille hommes de garniſon. Cependant Cha-Sefi Roi de Perſe l'emporta de vive force: Il fut le premier à l'aſſaut, & les vingt-deux mille Turcs qui n'avoient pas voulu ſe rendre, furent taillez en pieces. Mourat ſe vengea en Prince barbare dans Babylone; il fit paſſer au fil de l'épée tous les Perſans qui s'y trouvérent, quoiqu'il leur eût promis la vie par la capitulation.

Du côté du Midi ſur une butte, à mille pas environ de la Citadelle, eſt le petit Fort de *Quetchycala* revêtu d'une double muraille; mais ces ſortes d'ouvrages craignent plus la pluye que le canon. Quetchycala reſſemble à ces forts de terre graſſe que l'on conſtruit quelquefois à Paris pour faire exercer les Académiſtes. Les canonieres de toutes les fortifications d'Erivan ſont d'une ſtructure aſſez ſinguliere; elles avancent hors de la muraille en maniére de maſque; d'un pied & demi de ſaillie, & ſont terminées en capuchon ou en groin de cochon, ce qui met tout-à-fait à couvert la tête du ſoldat qui eſt commandé pour tirer. Cela n'eſt pas trop mal imaginé pour les poltrons; mais auſſi ils ne ſauroient découvrir les ennemis que quand ils ſont à portée, & qu'ils viennent ſe placer juſtement où il faut pour ſe faire tuer, car ſi les aſſiégez attendent qu'ils ſoient arrivez au pied des murailles, ils ne peuvent plus tirer ſur eux.

Mr. Chardin qui a mieux connu Erivan & ſes environs, qu'aucun de nos voyageurs, en décrit exactement les rivieres. Le *Zengui* coule au Nord-Oueſt, & le *Queurboulac* au Sud-Oueſt, formé par 40. fontaines, comme l'exprime ſon nom. Le Zengui vient du Lac d'Erivan à deux journées & demi de la ville; mais je ne ſçai pas ſi c'eſt le même Zengui dont j'ai parlé ci-devant. Le Lac qui eſt profond & de 25. lieuës de tour, eſt rempli de Carpes & de Truites excellentes, dont les Religieux, qui ſont dans un Monaſtere bâti ſur l'Ile qui eſt au milieu du Lac, ne profitent gueres, car il ne leur eſt permis d'en manger que quatre fois l'année, & ils ne peuvent parler entre eux que ces jours-là. Pendant le reſte de l'année ils gardent un ſilence perpetuel, & ne mangent que les herbes de leur Jardin, telles que la nature les leur prepare, c'eſt-à-dire, ſans huile ni ſel. Ces pauvres Moines ſont comme autant de Tantales qui voyent à quatre doigts de leur bouche d'excellens fruits ſans y pouvoir toucher. Cependant l'ambition n'eſt pas tout-à-fait bannie de ce lieu; le Superieur ne ſe contente pas de prendre le titre d'Archevêque, il prend auſſi celui de Patriarche, & il le diſpute même au Patriarche des Trois Egliſes.

On paſſe le Zengui à Erivan ſur un pont de trois arches, ſous leſquelles on a pratiqué des chambres où le Kan, qui eſt le Gouverneur du pays, vient quelquefois ſe rafraîchir pendant les grandes chaleurs. Ce Kan tire tous les ans plus de vingt mille Tomans de la Province, c'eſt-à-dire, plus de neuf cens mille livres monnoye de France, ſans compter ce qu'il gagne ſur la paye des troupes deſtinées pour garder la frontiere. Il eſt obligé de donner avis à la Cour, de toutes les Caravanes & de tous les Ambaſſadeurs qui paſſent. A l'égard des Ambaſſadeurs, la Perſe eſt le ſeul pays que je connoiſſe, où ils ſoient entretenus aux dépens du Prince: rien, ce me ſemble, ne fait tant d'honneur à un grand Roi. Dès qu'un Ambaſſadeur ou un ſimple Envoyé a fait voir aux Gouverneurs des Provinces les Lettres dont il eſt chargé pour le Roi de Perſe, on lui donne le *Tain*, c'eſt-à-dire, ſa ſubſiſtance journaliere. Tant de livres de viande, de pain, de beurre, de ris, & un certain nombre de chevaux & de chameaux.

On fait bonne chere à Erivan. Les perdrix y ſont communes, & les fruits y viennent en abondance. Le vin y eſt merveilleux; mais les vignes donnent beaucoup de peine à cultiver, car le froid & les gelées obligent les vignerons, non ſeulement à chauſſer les ſeps, mais à les enterrer au commencement de l'hiver, pour ne les découvrir qu'au printemps. Quoique la ville ſoit mal bâtie, elle ne laiſſe pas d'avoir certains beaux endroits. Le Palais du Gouverneur, qui eſt dans la Forteresſe, eſt conſidérable par ſa grandeur & par la diſtribution de ſes appartemens. Le *Meidan* ou la grande Place eſt quarrée, & n'a gue-

res moins de 400. pas de diametre. Les arbres y ſont auſſi beaux qu'à Lyon dans la Place de *Bellecour*. Le Bazar, qui eſt le lieu où ſe vendent les marchandiſes, n'eſt pas deſagréable. Les Bains & les Caravanſerais ont auſſi leurs beautez, ſur tout le Caravanſerai neuf qui eſt du côté de la Fortereſſe. Il ſemble qu'on entre d'abord dans une Foire, car on paſſe par une galerie où l'on vend toutes ſortes d'étoffes

Les Egliſes des Chrêtiens ſont petites & à demi enterrées. Celles de l'Evêché, & l'autre que l'on appelle *Catoviqué*, ont été bâties, dit-on, du temps des derniers Rois d'Armenie. On voit du côté de l'Evêché une vieille Tour d'une ſtructure aſſez ſinguliere, elle auroit quelque rapport * à la Lanterne de Diogenes, ſi ſon architecture n'étoit dans le goût Oriental. Elle eſt à pans, & le dôme qui la termine a quelque choſe de plus agréable, mais les gens du pays ne ſavent à quel uſage elle a ſervi, ni dans quel temps elle a été bâtie. Les Moſquées de la ville n'ont rien de particulier. Mr. Chardin aſſûre que les Turcs prirent Erivan en 1582. & qu'ils y bâtirent la Fortereſſe; que les Perſans l'ayant repriſe en 1604. la mirent en état de réſiſter au canon, qu'elle ſoutint un ſiege de quatre mois en 1615. que les Turcs furent obligez de le lever, qu'ils n'emporterent la place qu'après la mort d'Abas le Grand, qu'enfin les Perſans l'ayant repriſe en 1635. ils en ſont demeurez les maîtres depuis ce temps-là.

Après nous être promenez dans la ville, nous allâmes voir le Patriarche des Armeniens, qui loge dans un ancien Monaſtere hors de la ville, mais il s'en faut bien qu'il ne ſoit auſſi-bien logé qu'aux Trois Egliſes. Ce Patriarche qui s'appelle *Nahabied*, étoit un bon vieillard aſſez rougeau, qui par humilité, ou pour être plus à ſon aiſe, n'avoit ſur ſon corps qu'une mauvaiſe ſoutane de toile bleuë. Nous lui baiſâmes les mains à la mode du pays, & cette céremonie lui fit grand plaiſir, à ce que nous dirent nos Interprêtes, car il y a bien des Francs qui ne lui font pas le même honneur, mais nous lui aurions baiſé les pieds pour peu qu'il eût témoigné le ſouhaiter, attendu le beſoin que nous avions de ſon credit. Par reconnoiſſance il nous fit ſervir une colation, à la verité très-frugale. On vit paroître, ſur un cabaret de bois, un plat de noix au milieu de deux aſſiettes, ſur l'une deſquelles il y avoit des prunes & ſur l'autre des raiſins. On ne nous preſenta ni pain, ni fouaſſe, ni biſcuit. Nous mangeâmes une prune & bûmes chacun un coup à la ſanté du Prelat, c'étoit d'excellent vin roſé; mais comment reboire ſans pain? nos Interprêtes qui étoient dans le Veſtibule eurent l'eſprit de s'en faire donner, ſans oſer pourtant nous en preſenter, nous aurions excuſé volontiers pour le coup leur incivilité, ils entrérent après la colation, & nous fîmes prier pour lors le Maître de la maiſon de nous faire donner pour nôtre argent de bons chevaux & des guides qui pûſſent nous conduire au Mont Ararat. *Quelle devotion avez-vous*, dit-il, *pour le Mont Macis*? c'eſt le nom que les Armeniens donnent à cette Montagne; les Turcs l'appellent *Agrida*. Nous repondîmes, *que nous trouvans ſi près d'un lieu celebre, ſur lequel on croyoit que l'Arche de Noé s'étoit arrêtée, nous ſerions mal reçûs dans nôtre pays ſi nous nous retirions ſans le voir. Vous aurez de la peine*, dit le Patriarche, *d'aller juſques aux neiges; & pour ce qui eſt de l'Arche, Dieu n'a jamais fait la grace de la faire voir à perſonne qu'à un ſaint Religieux de nôtre Ordre, qui après cinquante ans de jeûnes & de prières y fut miraculeuſement tranſporté; mais le froid le penétra ſi fort, qu'il en mourut à ſon retour.* Nôtre Interprête le fit rire en lui repliquant de nôtre part, *qu'après avoir jeûné & prié la moitié de nôtre vie, nous demanderions à Dieu la grace de voir le Paradis plûtôt que les débris de la maiſon de Noé.* On nous raconta aux Trois Egliſes, qu'un de leurs Religieux nommé *Jaques*, qui fut enſuite Evêque de *Niſibe*, réſolut de monter au ſommet de la Montagne ou de perir en chemin, trop heureux d'avoir tenté de découvrir les reliques de l'Arche; qu'il exécuta ſon deſſein avec beaucoup de peine, car quelques efforts qu'il fît pour y monter, il ſe trouvoit toûjours, après ſon réveil, dans un certain endroit à peu près vers le milieu de la hauteur: que ce bon homme connut bien, après quelques jours, qu'il tenteroit inutilement d'aller plus loin, & que dans ſon affliction un Ange lui apparut & lui apporta le bout d'une planche de l'Arche. *Jaques* revint au Couvent chargé d'un ſi precieux fardeau; mais avant que de partir l'Ange lui déclara que Dieu ne vouloit pas que les hommes allaſſent mettre en pieces un vaiſſeau qui avoit ſervi d'aſile à tant de creatures. C'eſt ainſi que, par de ſemblables contes, les Armeniens amuſent les étrangers.

Le Patriarche nous fit demander ſi nous avions vû le Pape, & trouva fort mauvais quand nous repondîmes, que ce ne ſeroit que pour nôtre retour. *Comment*, dit-il, *vous venez de ſi loin pour me voir, & vous n'avez pas vû vôtre Patriarche*? Nous n'oſâmes pas lui dire que nous n'étions venus en Armenie que pour chercher des Plantes. *Que vous ſemble*, continua-t-il, *de mon Egliſe d'Itchmiadzin? en avez-vous d'auſſi belles en France*? Nous lui repondîmes *que chaque pays avoit ſes manières de bâtir: que nos Egliſes étoient dans un goût fort different, & que nous n'avions reconnu l'habileté des ouvriers que dans les chandeliers, les*

* Monument d'Athènes.

*les lampes & le reſte de ſa vaiſſelle.* Ces pieces n'étoient certainement pas de fabrique d'Armenie. Pendant que ce venerable Prélat, que l'on auroit pris en ce pays-ci pour un bon Maître d'Ecole de campagne, donnoit ſes ordres, nous demandâmes à voir ſa Chappelle, & nous mîmes trois écus dans le baſſin pour payer la colation ; on fait ces ſortes de charitez, plûtôt par bienſéance que par devotion. On nous offrit encore à boire à nôtre retour, ce que nous refuſâmes d'abord, ne voyant point venir de pain ; mais il fallut boire pour remercier le Patriarche qui bût auſſi à nôtre ſanté ; tout cela ſe paſſa fort agréablement. Après les complimens ordinaires, il nous donna un homme de ſa maiſon, avec une Lettre de recommandation pour les Religieux qui ſont ſur la route du Mont Ararat ; ainſi nous allâmes coucher ce jour-là à deux heures d'Erivan, dans un Couvent d'Armeniens au village de *Nocquevit.* Nous y bûmes d'excellent vin clair et tirant ſur l'orangé & auſſi bon que celui de Candie : mais de peur que le pain ne manquât, nous fîmes dire par nos Interprêtes, que nous ferions les choſes honnêtement. Cette promeſſe eut tout le ſuccès que nous pouvions attendre ; nous fûmes bien traitez, auſſi leur tinmes-nous parole le lendemain avant que de partir.

La Campagne de Nocquevit eſt admirable, toutes ſortes de biens y abondent, & l'on y mépriſe des Melons que l'on eſtimeroit fort à Paris. On ne bâtit dans tous ces quartiers-là qu'avec des quarreaux de bouë cuite au ſoleil, faute de bois.

Nous partîmes à quatre heures du matin le 9. Août, avec des viſages défigurez par les piqueures des couſins qui nous faiſoient une cruelle guerre pendant la nuit depuis quelques jours. Nous continuâmes nôtre route par une grande & belle plaine qui conduit au Mont Ararat. On ſe retira ſur les huit heures du matin à *Corvirap* ou *Couervirab* qui en langue Armenienne ſignifie, à ce qu'on dit, *l'Egliſe du Puis.* Corvirap eſt un autre Monaſtere d'Armeniens dont l'Egliſe eſt bâtie ſur un Puits, où ils aſſûrent que Saint Gregoire fut jetté & nourri miraculeuſement, comme Daniel dans la Foſſe aux Lions. Le Monaſtere paroît comme un petit Fort ſur le haut d'une colline qui domine ſur toute la Plaine, & c'eſt de cette hauteur que nous commençames à voir la riviere d'*Aras* ſi connuë autrefois ſous le nom d'*Araxes* ; elle paſſe à quatre lieuës du Mont Ararat. Nous fûmes obligez de nous repoſer & de nous rafraîchir dans ce Monaſtere, car nous paſſions de crueiles nuits à cauſe des couſins, & le jour les chaleurs étoient inſupportables. Ce genre de vie duroit cependant depuis Teflis ; mais nous fûmes tout conſolez de nos fatigues à la veue de l'Araxe & du Mont Ararat. De Corvirap on découvre diſtinctement les deux ſommets de cette fameuſe Montagne. Le petit, qui eſt le plus pointu, n'étoit point couvert de neige, mais le grand en étoit furieuſement chargé. Voici les Plantes que nous décrivîmes dans ce Monaſtere, pendant que nos voituriers ſe repoſoient.

*Carduus Orientalis Coſti hortenſis fidio, Coroll. Inſtit. Rei herb. pag.* 31.

La racine de cette plante eſt longue d'environ un pied, dure, ligneuſe, blanche, groſſe au colet comme le petit doigt, garnie de pluſieurs fibres, & couverte d'une écorce rouſſâtre ; elle pouſſe une tige haute de deux ou trois pieds, branchuë dès ſa naiſſance, dure, ferme, blanchâtre, épaiſſe de deux pouces, accompagnée de feuilles longues d'environ trois pouces ſur un pouce & demi de large, dentées legérement ſur les bords, ſemblables à celles de cette eſpece de *Tanaiſie* qu'on appelle *le Coq*, ce qui me paroît un mot corrompu de *Coſtus hortenſis.* Les feuilles du *Chardon* que l'on décrit, diminuent juſques au haut de la plante & perdent leur denture, mais elles finiſſent par une eſpece de piquant molaſſe. De leurs aiſſelles naiſſent des branches tout le long des tiges, & chacune de ces branches ſe termine par une fleur jaune. Les feuilles qui ſont le long des branches ſont menuës, & quelquefois deliées comme des filets. Le calice des fleurs eſt haut de 8. ou 9. lignes, ſur preſque autant d'épaiſſeur. C'eſt une poire compoſée de pluſieurs écailles blanchâtres, pointuës, fermes, piquantes, & quelquefois purpurines à leur extremité. Les piquants qui ſont ſur le bord ſont plus molaſſes & diſpoſez en maniére de cil. Chaque fleur eſt à fleurons jaunes qui ne débordent que de cinq ou ſix lignes, découpez en autant de pointes menuës, du milieu deſquelles s'éleve une gaine ſurmontée par un filet très-delié. Les fleurons portent ſur des embrions de graines, longs d'environ deux ligues ſur une ligne de large, chargez d'une aigrette blanche. Ceux qui n'avortent pas, deviennent des ſemences longues de trois lignes. Les fleurs n'ont point d'odeur ſenſible, mais les feuilles ſont très-ameres.

Nous eûmes le plaiſir ce jour-là de faire un nouveau genre de plante, & nous lui impoſâmes le nom d'un des plus ſavans hommes de ce ſiecle, également eſtimé par ſa modeſtie, & par la pûreté de ſes mœurs. C'eſt celui de Mr. *Dodart* de l'Academie Royale des Sciences, Medecin de S. A. S. Madame la Princeſſe de Conti la Douairiere.

Cette plante pouſſe des tiges d'un pied & demi de haut, droites, fermes, liſſes, ligneuſes, vert-gai, épaiſſes de deux lignes, branchuës dès le bas, arrondies en buiſſon & garnies de feuilles longues d'une pouce ou quinze

Tom. 2. pag. 144

Carduus Orientalis Costæ hortensis folio.

auroient peut-être fourni quelques obſervations utiles pour l'Anatomie, ſi nous euſſions eû un fuſil pour les tuer. On y voit des eſpeces de *Heron* qui n'ont pas le corps plus gros qu'un pigeon, & qui ont les jambes d'un pied & demi de haut. Les *Aigrettes* n'y ſont pas rares, mais rien n'approche de la beauté d'un Oiſeau merveilleux dont je garde la dépouille dans mon Cabinet, & dont j'ai vû la figure dans les livres des Oiſeaux que l'on peint pour le Roi. Il eſt gros comme un Corbeau, ſes ailes ſont noires, les plumes du dos violettes vers le croupion, celles qui s'étendent depuis cette partie juſques au col, ſont très-pointuës à leur extremité, & d'un vert admirable doré & luiſant; celles du col juſques vers le milieu ſont d'un couleur-de-feu éclatant; les autres qui couvrent le reſte du col & toute la tête, ſont d'un vert éblouïſſant. Enfin la tête eſt relevée d'une houppe du même vert, haute d'environ quatre pouces, dont les plus longues plumes ſont comme des palettes à long manche. Le bec de cet oiſeau eſt brun, ſemblable à celui d'un corbeau. On pourroit avec plus de raiſon lui donner le nom de *Roi des Corbeaux*, qu'à celui qu'on a apporté du Mexique à Verſailles, puiſque l'Oiſeau d'Amerique, quelqu'admirable qu'il ſoit, n'a rien de commun avec nos Corbeaux ordinaires.

Je ne ſçaurois me conſoler d'avoir paſſé par Corvirap ſans avoir été à *Ardachat*. Ce n'eſt qu'à Paris que j'ai appris par la lecture du *Voyage de* Mr. *Chardin*, qu'Ardachat, ſuivant la tradition des Armeniens, étoit le reſte de l'ancienne ville d'*Artaxate*. *Les gens du pays*, dit ce Auteur, *appellent cette ville* Ardachat, *du nom d'Artaxerxes, que les Orientaux nomment* Ardechier. *Ils aſſûrent qu'on voit parmi ſes ruines, celles du Palais de Tiridate, qui fut bâti il y a* 1300. *ans.* Ils diſent de plus, *qu'il y a une face du Palais qui n'eſt qu'à demi ruinée; qu'il y reſte quatre rangs de Colomnes de marbre noir; que ces Colomnes entourent une grande piece de marbre ouvragé, & qu'elles ſont ſi groſſes que trois hommes ne les peuvent pas embraſſer. Ces amas de ruines s'appelle* Tact-tardat, *c'eſt-à-dire*, le Thrône de Tiridate.

Tavernier marque auſſi les ruines d'Artaxate entre Erivan & le Mont Ararat; mais il n'en dit rien davantage. La ſituation d'Artaxate eſt ſi bien décrite dans Strabon, qu'on ne ſçauroit s'y tromper en examinant le cours de l'Araxe. *Artaxate*, dit ce Prince des Geographes anciens, *fut bâtie ſur le deſſein qu'Annibal en donna au Roi Artaxes qui en fit la Capitale de l'Armenie. La ville eſt ſituée*, continuë-t-il, *dans un contour que la riviere d'Araxe fait en forme de peninſule, ſi bien que l'enceinte de cette riviere lui tient lieu de muraille, hormis dans l'endroit où eſt l'Iſthme; mais cet Iſthme eſt fermé par un rempart & par un bon foſſé. La campagne des environs s'appelle* le Champ Artaxene.

Cette deſcription de Strabon augmente mon chagrin, car nous aurions verifié ſi Ardachat eſt dans une peninſule, où nous l'aurions peut-être trouvé plus haut ou plus bas; mais nos guides nous voyoient ſi attachez à la recherche des plantes, qu'ils ne croyoient pas que nous penſaſſions à autre choſe. Qui eſt-ce qui ſe pourroit imaginer auſſi qu'Annibal fût venu des côtes d'Afrique juſques à l'Araxe pour ſervir d'Ingenieur à un Roi d'Armenie? Plutarque le certifie pourtant; & dit que ce fameux Affriquain, après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Aſiatique, s'enfuit en Armenie, où il donna mille bons avis à Artaxes, entre autres celui de bâtir Artaxate dans la ſituation la plus avantageuſe de ſon Royaume. Lucullus feignit de vouloir aſſiéger cette Place, afin d'attirer au combat Tigrane ſon ſucceſſeur; mais le Roi d'Armenie vint ſe camper ſur le fleuve *Arſamias* pour en diſputer le paſſage aux Romains: ſuivant cette remarque, Arſamias ne ſçauroit être que la riviere d'*Erivan*. Les Armeniens furent battus à ce paſſage & dans une ſeconde rencontre après le paſſage. Nôtre Hiſtorien aſſûre que Lucullus jugea à propos de monter vers l'Iberie; ainſi Artaxate ne fut pas priſe. Pompée qui eut le commandement de l'armée, après lui, preſſa ſi fort Tigrane qu'il l'obligea de lui remettre ſa Capitale ſans coup ferir. Corbulon General des Romains, ſous l'Empereur Neron, contraignit le Roi Tiridate de lui ceder Artaxate; mais bien loin de l'épargner, comme avoit fait Pompée, il la fit entierement détruire. Cependant Tiridate vint à Rome & fit ſa paix avec l'Empereur, qui non ſeulement lui remit le Diadême ſur la tête, mais lui permit encore d'emmener de Rome des ouvriers pour rétablir Artaxate, que le Roi d'Armenie, par reconnoiſſance, appella *Neronia* du nom de ſon bienfaicteur. Il eſt ſurprenant qu'aucun des Auteurs qui parlent de cette Place, ne nous ait dit le nom que portoit alors le Mont Ararat, ſur lequel nous allons monter.

Le 10. d'Août nous partîmes de Corvirap, & marchâmes juſques à 7. heures pour trouver le gué de l'Aras qui ne paſſe qu'à une lieuë du Monaſtere. Quelque rapide que ſoit cette riviere, le gué en eſt ſi large & ſi étendu qu'un de nos guides riſqua de le paſſer ſur un âne; à la verité il eut aſſez de peine à s'en tirer. On arriva ſur les onze heures au pied de la montagne, & nous dinâmes, ſuivant la coutume du pays, dans l'Egliſe d'un Couvent au village d'*Acourlon*; ce Couvent, qui eſt ruiné, s'appelloit autrefois *Araxil-vanc*, c'eſt à-dire, *le Monaſtere des Apôtres*. Toute la plaine au delà de l'Aras eſt remplie de belles Plantes. Nous y en obſervâmes une d'un genre

Tom. II. pag. 147

*Polygonoides Orientale Ephedræ facie*

genre bien ſingulier, à laquelle je donnai le nom de *Polygonoides*, parce qu'elle a beaucoup de rapport à l'*Ephedra*, qu'on a nommée autrefois *Polygonum Maritimum*.

C'eſt un arbuſte de trois ou quatre pieds de long, fort touffu & fort étendu ſur les côtez, ſon tronc eſt tortu, dur, caſſant, épais comme le bras, couvert d'une écorce rouſſâtre, diviſé en branches tortuës auſſi, ſubdiviſées en rameaux d'où naiſſent, au lieu de feuilles, des brins cilindriques épais de demi ligne vert-de-mer, longs d'un pouce ou 15. lignes, compoſez de pluſieurs pieces articulées bout à bout, ſi ſemblables aux feuilles de l'*Ephedra*, qu'il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer ſans voir les fleurs. Des articulations de ces brins il en ſort d'autres qui ſont articulez de même, & ces derniers pouſſent dans leur longueur quelques fleurs de trois lignes de diametre. Ce ſont des baſſins découpez en cinq parties juſques vers le centre, vert-pâle dans le milieu, & blancs dans le reſte. Du fond de chaque baſſin ſort un piſtile long d'une ligne & demi, anguleux, relevé de petites arêtes & entouré d'étamines blanches dont les ſommets ſont purpurins. Chaque fleur eſt ſoutenuë par un pedicule très-délié & fort court. Le piſtile devient un fruit long d'environ demi pouce, épais de quatre lignes, de figure conique, canelé profondément dans ſa longueur. Les canelûres ſont quelquefois droites, quelquefois ſpirales. Leurs arêtes ſont terminées par des ailes découpées en franges, très-menuës. Quand on coupe le fruit en travers on en découvre la partie moelleuſe, laquelle eſt blanche & angulaire. Les fleurs ont l'odeur de celles du *Tilleul*, ne ſe flétriſſent que tard, & reſtent à la baſe du fruit comme une eſpece de roſette. Les feuilles ont un goût d'herbe mais ſtiptique.

Nous commençâmes à monter ce jour-là le Mont Ararat ſur les deux heures après midi; mais ce ne fut pas ſans peine. Il faut grimper dans des ſables mouvans où l'on ne voit que quelques pieds de *Genievre* & d'*Epine de bouc*. Cette Montagne qui reſte entre le Sud & le Sud-Sud-Eſt des Trois Egliſes, eſt un des plus triſtes & des plus deſagreables aſpects qu'il y ait ſur la terre. On n'y trouve ni arbres ni arbriſſeaux, encore moins des Couvents des Religieux Armeniens ou Francs. Mr. Struys nous auroit fait plaiſir de nous apprendre où logent les Anachorettes dont il parle, car les gens du pays ne ſe ſouviennent pas d'avoir ouï dire qu'il y ait jamais eû dans cette Montagne, ni Moines Armeniens, ni Carmes; tous les Monaſteres ſont dans la Plaine. Je ne croi pas que la place fût tenable autre part, puiſque tout le terrein de l'Ararat eſt mouvant ou couvert de neige. Il ſemble même que cette Montagne ſe conſomme tous les jours.

Du haut du grand abîme, qui eſt une ravine épouventable, s'il y en eut jamais, & qui répond au village d'où nous étions partis, ſe détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable & ces rochers ſont de pierres noirâtres & fort dures. Il n'y a d'animaux vivans, qu'au bas de la Montagne & vers le milieu; ceux qui occupent la premiere region, ſont de pauvres bergers & des troupeaux galeux, parmi leſquels on voit quelques perdrix; ceux de la ſeconde region ſont des Tigres & des Corneilles. Tout le reſte de la Montagne, ou pour mieux dire la moitié de la Montagne, eſt couverte de neige depuis que l'Arche s'y arrêta, & ces neiges ſont cachées la moitié de l'année ſous des nuages fort épais. Les Tigres que nous apperceûmes ne laiſſerent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fuſſent à plus de 200. pas de nous, & qu'on nous aſſûrât qu'ils ne venoient pas ordinairement inſulter les paſſans, ils cherchoient à boire, & n'avoient ſans doute pas faim ce jour-là. Nous nous proſternâmes pourtant dans le ſable & les laiſſâmes paſſer fort reſpectueuſement. On en tuë quelquefois à coups de fuſil, mais la principale chaſſe ſe fait avec des traquenards ou piéges, par le moyen deſquels on prend les jeunes Tigres que l'on apprivoiſe, & que l'on mene promener enſuite dans les principales villes de Perſe.

Ce qu'il y a de plus incommode dans cette Montagne, c'eſt que toutes les neiges fonduës ne ſe dégorgent dans l'abîme que par une infinité de ſources où l'on ne ſauroit atteindre, & qui ſont auſſi ſales que l'eau des torrens dans les plus grands orages. Toutes ces ſources forment le ruiſſeau qui vient paſſer à Acourlou, & qui ne s'éclaircit jamais. On y boit de la boüe pendant toute l'année, mais nous trouvions cette boüe plus délicieuſe que le meilleur vin, elle eſt perpetuellement à la glace, & n'a point de goût limoneux. Malgré l'étonnement où cette effroyable ſolitude nous avoit jettez, nous ne laiſſions pas de chercher ces Monaſteres prétendus, & de demander s'il n'y avoit pas des Religieux reclus dans quelques cavernes? L'idée qu'on a dans le pays que l'Arche s'y arrêta, & la vénération que tous les Armeniens ont pour cette Montagne, ont fait préſumer à bien des gens qu'elle devoit être remplie de Solitaires, & Struys n'eſt pas le ſeul qui l'ait publié; cependant on nous aſſûra qu'il n'y avoit qu'un petit Couvent abandonné, au pied de l'abîme, où l'on envoyoit d'Acourlou tous les ans un Moine pour recueillir quelques ſacs de Blé que produiſent les terres des environs. Nous fûmes obligez d'y aller le lendemain pour boire, car nous conſommâmes bien-tôt l'eau dont nos Guides avoient fait proviſion, ſur les bons avis des Bergers. Ces Bergers y ſont plus devots qu'ail-

qu'ailleurs, & même tous les Armeniens baiſent la terre dès qu'ils découvrent l'Ararat ; & récitent quelques priéres après avoir fait le ſigne de la croix.

Nous campâmes ce jour-là tout près des cabanes des Bergers, ce ſont de méchantes huttes qu'ils tranſportent en differens endroits, ſuivant le beſoin, car ils n'y ſçauroient reſter que pendant le beau temps. Ces pauvres Bergers qui n'avoient jamais vû de Francs, & ſur tout de Francs *Herboriſtes*, avoient preſque autant de peur de nous, que nous en avions eu des Tigres, neanmoins il fallut que ces bonnes gens ſe familiariſaſſent avec nous, & nous commençâmes à leur donner, pour marque de nôtre amitié, quelques taſſes de bon vin. Dans toutes les montagnes du monde on gagne les Bergers par cette liqueur qu'ils eſtiment infiniment plus que le lait dont ils ſe nourriſſent. Ils ſe trouva deux malades parmi eux qui faiſoient des efforts inutiles pour vomir ; nous les ſecourûmes ſur le champ, & cela nous attira la confiance de leurs camarades.

Comme nous allions toûjours à nôtre but, qui étoit de prendre langue & de nous inſtruire des particularitez de cette Montagne, nous leur fîmes propoſer pluſieurs queſtions ; mais tout bien conſideré, ils nous conſeillerent de nous en retourner, plûtôt que d'oſer entreprendre de monter juſques à la neige. Ils nous avertirent qu'il n'y avoit aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruiſſeau & l'abîme, où l'on ne pouvoit aller boire qu'auprès du Couvent abandonné dont on vient de parler, & qu'ainſi, un jour ne ſuffiroit pas pour aller juſques à la neige, & pour deſcendre au fond de l'abîme. Qu'il faudroit pouvoir faire comme les Chameaux, c'eſt à dire boire le matin pour toute la journée, n'étant pas poſſible de porter de l'eau en grimpant ſur une montagne auſſi affreuſe, où ils s'égaroient eux-mêmes aſſez ſouvent. Que nous pouvions juger de la miſere du pays, par la neceſſité où ils étoient de creuſer la terre de temps en temps pour trouver une ſource qui leur fournît de l'eau pour eux & pour leurs troupeaux. Que pour des Plantes il étoit très-inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouvions au deſſus de nos têtes que des rochers entaſſez les uns ſur les autres. Enfin qu'il y avoit de la folie à vouloir faire cette courſe ; que les jambes nous manqueroient, & que pour eux ils ne nous y accompagneroient pas pour tout l'or du Roi de Perſe.

Nous obſervâmes ce jour-là d'aſſez belles Plantes : mais nous nous attendions à bien d'autres choſes pour le lendemain, quoiqu'en diſſent les Bergers. Qui eſt-ce qui au ſeul nom du Mont Ararat ne s'y ſeroit pas attendu ? Qui eſt-ce qui ne ſe ſeroit pas imaginé de trouver des Plantes les plus extraordinaires ſur une Montagne qui ſervît, pour ainſi dire, d'eſcalier à Noé pour deſcendre du ciel en terre avec le reſte de toutes les creatures ? Cependant nous eûmes le chagrin de voir ſur cette route le *Cotonaſter folio rotundo I B.* La *Conyza acris, cœrulea C B.* L'*Hieracium fruticoſum, anguſtifolium, majus C B.* La *Jacobæa, Senecionis folio.* Le *Fraiſier*, l'*Orpin*, l'*Eufbraiſe*, & je ne ſçai combien de plantes les plus communes, mêlées parmi d'autres beaucoup plus rares que nous avions déja veuës en pluſieurs endroits. En voici deux qui nous parurent toutes nouvelles.

*Lychnis Orientalis, maxima, Bugloſſi folio undulato* Coroll. Inſt. Rei Herbar. 23.

La racine de cette Plante eſt longue d'un pied & demi, blanchâtre, partagée en groſſes fibres aſſez cheveluës, groſſe au collet comme le pouce, diviſée en pluſieurs têtes d'où naiſſent des tiges hautes de trois pieds, droites, fermes, épaiſſes de quatre lignes, creuſes, vert-pâle, veluës, gluantes, garnies de feuilles deux à deux, longues d'environ cinq pouces ſur un pouce de large, ſemblables à celles de la *Bugloſſe*, ondées, friſées ſur les bords, relevées en deſſous d'une côte aſſez groſſe, laquelle fournit pluſieurs vaiſſeaux repandus dans la longueur des feuilles. Elles diminuent conſidérablement vers le milieu de la tige, & de leurs aiſſelles naiſſent de chaque côté des branches ou brins partagez ordinairement en trois pedicules, dont chacun ſoutient une fleur, ainſi toutes ces fleurs paroiſſent diſpoſées comme par étage. Chaque fleur eſt à cinq feuilles blanches, longues d'environ deux pouces, larges vers le haut de demi pouce. échancrées profondement & terminées en bas par une queue verdâtre. Du milieu de ces feuilles ſort une touffe d'étamines de même couleur, menuës, mais beaucoup plus longues que les feuilles, & chargées de ſommets celadon. Le calice eſt un tuyau d'un pouce de long ſur trois lignes de large, blanchâtre, rayé de vert, découpé en pointes, du fond duquel ſort un piſtile de quatre lignes de long ſur une ligne d'épaiſſeur, vert-pâle, ſurmonté de trois filets blancs auſſi longs que les étamines.

*Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli & glabro, flore magno albo.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 18.

Cette belle eſpece de *Geum* ſort des fentes des rochers les plus eſcarpez. Sa racine eſt fibreuſe, blanchâtre, longue de 4. ou 5. pouces, cheveluë. Ses feuilles naiſſent en foule, ſi ſemblables à celles de la *Cymbalaria ordinaire* qu'elles impoſent : Cependant elles ſont plus fermes. La plûpart ont 9. ou 10. lignes de largeur, ſur 7. ou 8. lignes de long, découpées à groſſes crenelures en arcade gotique, luiſantes & ſoûtenuës par une queue d'un pouce ou deux pouces & demi de long. Les tiges.

Geum Orientale, Cymbalariæ folio molli et glabro, flore magno albo.

*Tom. 2. pag. 198*

*Lyc*
*Nim*

tiges ſont hautes d'un empan, & n'ont gueres plus d'un tiers de ligne d'épais, foibles, couchées preſque ſur les rochers, puis relevées, accompagnées de peu de feuilles dont les crenelures ſont plus pointuës que celles des feuilles d'en bas. Le haut de la tige & des branches, eſt velu & chargé de fleurs à cinq feuilles longues de demi pouce, larges à leur extremité d'environ 3. lignes, blanches, veinées de vert à leur baſe. Les étamines qui s'élevent du milieu de ces feuilles ſont blanches, & n'ont gueres plus de deux lignes de long, chargées de ſommets verdâtres & menus. Le calice eſt découpé juſques au centre en cinq parties étroites & veluës. Le piſtile eſt vert-pâle, aſſez arrondi par le bas & de la figure d'une aiguiere à deux becs, comme celui des eſpeces du même genre. Il devient une capſule de même forme, membraneuſe, brune, diviſée en deux loges, hautes de trois lignes, dans chacune deſquelles il y a un placenta ſpongieux, chargé de ſemences menuës & noirâtres. Les feuilles de cette Plante ont un goût d'herbe tant ſoit peu ſalé. Les fleurs ſont ſans odeur. Les racines ſont douceâtres & puis ſtiptiques.

Après avoir mis nôtre Journal au net, nous tinmes conſeil à table nous trois, pour déliberer ſur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun riſque d'être entendus, car nous parlions François, & qui eſt-ce qui peut ſe vanter dans le Mont Ararat d'entendre cette Langue, pas même Noé s'il y revenoit avec ſon Arche? D'un autre côté nous examinions les raiſons des Bergers, leſquelles nous paroiſſoient très-pertinentes, & ſur tout l'inſurmontable difficulté de ne pouvoir boire que le ſoir; car nous comptions pour rien celle d'eſcalader une Montagne auſſi affreuſe. Quel chagrin, diſions-nous, d'être venus de ſi loin, d'être montez au quart de la Montagne, de n'avoir trouvé que trois ou quatre Plantes rares, & de s'en retourner ſans aller plus avant? Nous fîmes entrer nos Guides dans le conſeil: ces bonnes gens qui ne vouloient pas s'expoſer à mourir de ſoif, & qui n'avoient pas la curioſité de meſurer, aux dépens de leurs jambes, la hauteur de la Montagne, furent d'abord du ſentiment des Bergers, & enſuite ils conclurent qu'on pouvoit aller juſques à de certains rochers qui avoient plus de ſaillie que les autres, & que l'on reviendroit coucher au même gîte où nous étions. Cet expedient nous parut fort raiſonnable: on ſe coucha là-deſſus, mais comment dormir dans l'inquietude où nous étions? Pendant la nuit l'amour des Plantes l'emporta ſur toutes les autres difficultez, nous conclûmes tous trois ſéparément, qu'il étoit de nôtre honneur d'aller viſiter la Montagne juſques aux neiges, au hazard d'être mangez des Tigres. Dès qu'il fut jour, de peur de mourir de ſoif pendant le reſte de la journée, nous commençâmes par boire beaucoup, & nous nous donnâmes une eſpece de queſtion volontaire. Les Bergers, qui n'étoient plus ſi farouches rioient de tout leur cœur, & nous prenoient pour des gens qui cherchions à nous perdre. Neantmoins après cette précaution il fallut dîner, & ce fut un pareil ſupplice pour nous de manger ſans faim, que d'avoir bû ſans ſoif; mais c'étoit une neceſſité abſoluë, car outre qu'il n'y avoit point de gîte en chemin, bien loin de ſe charger de proviſions, on a de la peine à porter même ſes habits dans des lieux auſſi ſcabreux. Nous ordonnâmes donc à deux de nos Guides d'aller nous attendre avec nos chevaux, au Couvent abandonné qui eſt au bas de l'abîme, il faut le déſigner ainſi, pour le diſtinguer de celui d'Acourlou qui eſt auſſi abandonné, & qui ne ſert plus que de retraite aux voyageurs.

Nous commençâmes après cela à marcher vers la premiere barre de rochers avec une bouteille d'eau que nous portions tour à tour pour nous ſoulager, mais quoique nos ventres fuſſent devenus des cruches, elles furent à ſec deux heures après, d'ailleurs l'eau battuë dans une bouteille eſt une fort déſagréable boiſſon: toute nôtre eſperance fut donc d'aller manger de la neige pour nous deſalterer. Le plaiſir qu'il y a en herboriſant, c'eſt que ſous prétexte de chercher des Plantes, on fait autant de détours que l'on veut, ainſi on ſe laſſe moins que ſi par honneur il falloit monter en ligne droite; d'ailleurs on s'amuſe agréablement, ſur-tout quand on découvre des Plantes nouvelles. Nous ne trouvions pourtant pas trop de nouveautez, mais l'eſperance d'une belle moiſſon nous faiſoit avancer vigoureuſement. Il faut avouer que la vûë eſt bien trompée quand on meſure une montagne de bas en haut, ſurtout quand il faut paſſer des ſables auſſi fâcheux que les Syrtes d'Afrique. On ne ſçauroit placer le pied ferme dans ceux du Mont Ararat, & l'on perd, en bonne Philique, bien plus de mouvement que lorſqu'on marche ſur un terrein ſolide. Quel cadeau pour des gens qui n'avoient que de l'eau dans le ventre, d'enfoncer juſques à la cheville dans le ſable? En pluſieurs endroits nous étions obligez de deſcendre au lieu de monter, & pour continuer nôtre route il fallut ſouvent ſe détourner à droit ou à gauche; ſi nous trouvions de la pelouſe, elle limoit ſi fort nos bottines, qu'elles gliſſoient comme du verre, & malgré nous il falloit nous arrêter. Ce temps-là n'étoit pourtant pas tout-à-fait perdu, car nous l'employions à rendre l'eau que nous avions beue: mais à la verité nous fûmes deux ou trois fois ſur le point d'abandon-

ner la partie, je crois que nous aurions mieux fait : pourquoi lutter contre un sable si terrible & contre une pelouse si courte que les moutons les plus affamez n'y sçauroient brouter ? cependant le chagrin de n'avoir pas tout vû nous auroit trop inquietez dans la suite, & nous aurions toûjours crû d'avoir manqué les plus beaux endroits. Il est naturel de se flatter, dans ces sortes de recherches, & de croire qu'il ne faut qu'un bon moment pour découvrir quelque chose d'extraordinaire & qui dédommage de tout le temps perdu. D'ailleurs cette neige qui se presentoit toûjours devant nos yeux, & qui sembloit s'approcher, quoiqu'elle en fût très-éloignée, avoit de grands attraits pour nous, & nous fascinoit continuellement les yeux, plus nous en approchions, moins cependant nous découvrions de Plantes.

Pour éviter les sables qui nous fatiguoient horriblement, nous tirâmes droit vers de grands rochers entassez les uns sur les autres, comme si l'on avoit mis *Ossa* sur *Pelion*, pour parler le langage d'Ovide. On passe au dessous comme au travers des cavernes, & l'on y est à l'abri des injures du tems, excepté du froid ; nous nous en apperçûmes bien, mais ce froid adoucit un peu l'alteration où nous étions. Il fallut en déloger bien-tôt, de peur d'y gagner la pleurese; nous tombâmes ensuite dans un chemin très-fatiguant, c'étoient des pierres semblables aux moilons que l'on employe à Paris pour la maçonnerie, & nous étions contraints de sauter d'un pavé sur l'autre. Cet exercice nous paroissoit très-incommode, & nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligez à faire un si mauvais manége; mais franchement on ne rioit que du bout des dents. N'en pouvant plus je commençai le premier à me reposer, cela servit de prétexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la conversation se renoue quand on est assis, l'un parloit des Tigres qui se promenoient fort tranquillement, ou qui se jouoient à une distance assez raisonnable de nous. Un autre se plaignoit que ses eaux ne passoient pas, & qu'il ne pouvoit plus respirer. Pour moi je n'ai jamais tant apprehendé que quelque vaisseau limphatique ne se cassât dans mon corps. Enfin parmi tous ces petits contes avec lesquels nous tâchions de nous amuser, & qui sembloient nous donner de nouvelles forces, nous arrivâmes sur le midi dans un endroit plus réjouïssant, car il nous sembloit que nous allions prendre la neige avec les dents. Nôtre joye ne fut pas longue, c'étoit une crête de rocher qui nous déroboit la veuë d'un terrein éloigné de la neige, de plus de deux heures de chemin, & ce terrein nous parut d'un nouveau genre de pavé. Ce n'étoient pas de petits cailloux, mais de ces petits éclats de pierres que la gelée fait briser & dont la vive-arête coupe comme celle de la pierre à fusil. Nos Guides disoient qu'ils étoient nuds pieds, & que nous serions bien-tôt de même, qu'il se faisoit tard, & que nous nous perdrions indubitablement pendant la nuit, ou qu'au moins nous nous casserions le col dans les tenebres, si mieux n'aimions nous reposer pour servir de pâture aux Tigres qui font ordinairement leurs grands coups pendant la nuit. Tout cela nous paroissoit assez vrai-semblable, cependant nos bottines n'étoient pas encore trop mal-traitées. Après avoir jétté les yeux sur nos montres, qui étoient fort bien reglées, nous assûrâmes nos Guides que nous ne passerions pas au delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, & qui ne paroissoit gueres plus grand qu'un gâteau ; mais quand nous y fûmes arrivez nous y en trouvâmes plus qu'il n'en falloit pour nous rafraîchir, car le tas avoit plus de 30. pas de diametre. Chacun en mangea tant & si peu qu'il voulut, & d'un commun consentement il fut résolu qu'on n'iroit pas plus loin. Cette neige avoit plus de quatre pieds d'épaisseur; & comme elle étoit toute cristalisée, nous en pilâmes un gros morceau dont nous remplimes nôtre bouteille. On ne sçauroit croire combien la neige fortifie quand on la mange. Quelque temps après on sent dans l'estomac une chaleur pareille à celle que l'on sent dans les mains, quand on l'y a tenuë un demi quart d'heure, & bien loin d'avoir des tranchées, comme la pluspart des gens se l'imaginent, on en a le ventre tout consolé. Nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir accompli nôtre vœu, & de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au Monastere.

Comme un bonheur est ordinairement suivi de quelqu'autre, je ne sçai comment j'apperçeûs une petite verdure qui brilloit parmi ces débris de pierres. Nous y courûmes tous comme à un trésor, & certainement la découverte nous fit plaisir. C'étoit une espece admirable de *Veronique à feuille de Telephium*, à laquelle nous ne nous attendions pas, car nous ne pensions plus qu'à nôtre retraite, & nôtre vigueur prétenduë ne fut pas de longue durée. Nous retombâmes dans des sables qui couvroient le dos de l'abîme & qui étoient pour le moins aussi fâcheux que les premiers. Quand nous voulions glisser, nous nous y enterrions jusqu'à la moitié du corps, outre que nous n'allions pas le bon chemin, parce qu'il falloit tourner sur la gauche pour venir sur les bords de l'abîme que nous souhaitions de voir de plus près. C'est une effroyable veuë que celle de cet abîme, & David avoit bien raison de dire que ces sortes de lieux montroient la grandeur du Seigneur. On ne pouvoit s'empêcher de frémir quand on le découvroit, & la

tête

tête tournoit pour peu qu'on voulût en examiner les horribles précipices. Les cris d'une infinité de Corneilles qui volent inceſſamment de l'un à l'autre côté, ont quelque choſe d'effrayant. On n'a qu'à s'imaginer une des plus hautes Montagnes du monde, qui n'ouvre ſon ſein que pour faire voir le ſpectacle le plus affreux qu'on puiſſe ſe répreſenter. Tous ces précipices ſont taillez à plomb, & les extrémitez en ſont hériſſées & noirâtres comme s'il en ſortoit quelque fumée qui les ſalît, il n'en ſort pourtant que des torrens de bouë. Sur les ſix heures après midi nous nous trouvâmes très-épuiſez, & nous ne pouvions pas mettre un pied devant l'autre, mais il fallut faire de néceſſité vertu, & mériter les noms de *Martyrs de la Botanique.*

Nous nous aperceûmes d'un endroit couvert de pelouſe, dont la pente paroiſſoit propre à favoriſer nôtre deſcente, c'eſt-à-dire, le chemin qu'avoit tenu Noé pour aller au bas de la Montagne. Nous y courûmes avec empreſſement, on s'y repoſa; on y trouva même plus de Plantes qu'on n'avoit fait pendant toute la journée; & ce qui nous fit plaiſir, c'eſt que nos Guides nous firent voir de là, quoique de fort loin, le Monaſtere où nous devions aller nous déſalterer. Je laiſſe à deviner de quelle voiture Noé ſe ſervit pour deſcendre, lui qui pouvoit monter ſur tant de ſortes d'animaux, puiſqu'il les avoit tous à ſa ſuite. Nous nous laiſſâmes gliſſer ſur le dos pendant plus d'une heure ſur ce tapis vert; nous avancions chemin fort agréablement, & nous allions plus vîte de cette façon-là que ſi nous avions voulu nous ſervir de nos jambes. La nuit & la ſoif nous ſervoient comme d'éperons pour nous faire hâter. On continua donc à gliſſer autant que le terrein le permit; & quand nous rencontrions des cailloux qui meurtriſſoient nos épaules, nous gliſſions ſur le ventre, ou nous marchions à reculons à quatre pattes. Peu à peu nous nous rendîmes au Monaſtere, mais ſi étourdis de coups & ſi fatiguez de ces alleûres, que nous ne pouvions remuer ni bras ni jambes. Nous trouvâmes aſſez bonne compagnie dans ce Monaſtere, dont les portes ſont ouvertes à tout le monde, faute de battans pour les fermer. C'étoient des gens du village qui s'y étoient venus promener; ils étoient ſur leur départ & malheureuſement pour nous ils n'avoient ni eau ni vin. Il fallut donc envoyer au ruiſſeau, mais nous n'avions pour tout uſtencile que nôtre bouteille de cuir qui ne tenoit qu'environ deux pintes. Quel ſupplice pour celui de nos Guides ſur qui le ſort tomba pour l'aller remplir? Il eut à la verité le plaiſir de boire le premier, mais perſonne ne le lui envia, car il le paya bien cher, la deſcente du Monaſtere au ruiſſeau étant de près d'un quart de lieuë perpendiculaire & le chemin fort heriſſé. On peut juger de là ſi le retour devoit être agréable. Il faut demi heure de temps pour ce voyage, & la premiere bouteille fut preſque beûë d'un trait; cette eau nous parut du nectar; il fallut donc attendre encore demi heure pour en avoir autant: Quelle miſere! Nous montâmes à cheval pendant la nuit pour aller au village chercher du pain & du vin, car après ce manége nous avions le ventre aſſez vuide; nous n'y arrivâmes que ſur le minuit, & celui qui gardoit la clef de l'Egliſe où nous devions ſouper & coucher, dormoit tout à ſon aiſe à l'autre bout du village. On fut trop heureux, à cette heure-là, de pouvoir trouver du pain & du vin. Après ce leger repas nous ne laiſſâmes pas de dormir d'un profond ſommeil, ſans réve, ſans inquiétude, ſans indigeſtion, & même ſans ſentir les piqueures des couſins.

Le lendemain 12. Août nous partîmes d'Acourlou à ſix heures du matin, pour retourner aux Trois Egliſes, où nous n'arrivâmes que le 13. après avoir paſſé l'Araxe à gué; ce qui nous fit perdre bien du temps, car cette riviere eſt connuë pour indocile depuis le ſiécle d'Auguſte; elle eſt trop rapide pour ſouffrir des Ponts, & autrefois elle a renverſé ceux que les Maîtres du monde y avoient fait conſtruire. Cet Araxe, ſur les bords duquel on a vû les plus fameux Conquerans de l'antiquité, Xerxés, Alexandre, Lucullus, Pompée, Mithridate, Antoine; cet Araxe, dis-je, ſéparoit l'Arménie du pays des Medes, ainſi les Trois Egliſes & Erivan ſe trouvent dans la Medie. Les anciens Auteurs font venir, avec raiſon, cette riviere de ces fameuſes Montagnes où l'Euphrate a ſes ſources, car nous la trouvâmes à Aſſancalé proche d'Erzeron d'où l'Euphrate n'eſt pas éloigné, comme nous l'avons remarqué plus haut. Les Geographes qui diſent que l'Araxe coule du Mont-Ararat, ſe trompent fort; ils ont pris le ruiſſeau d'Acourlou pour l'Aras, lequel eſt plus large entre le Mont Ararat & Erivan, que la Seine ne l'eſt à Paris.

Le 14. Août nous ſéjournâmes aux Trois Egliſes pour y attendre ſix chevaux que nous avions envoyé chercher à Erivan, dans le deſſein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir ſans compagnie, car toutes les Caravanes qui étoient aux Trois Egliſes alloient à Tauris, & quelqu'honnêtes gens que ſoient les Perſans, nous apprehendions fort leurs frontieres, & ſur tout le voiſinage de Cars. Il tomba ce jour-là tant de neige ſur le Mont-Ararat, que ſon petit ſommet en étoit tout blanc. Nous rendîmes graces au Seigneur d'en être revenus, car peut-être que nous nous ſerions perdus, ou que nous ſerions morts de faim ſur cette Montagne. On partit le lendemain à ſix heures du matin, & nous marchâ-

châmes juſques à midi dans une plaine fort ſéche, couverte de differentes eſpeces de *Soude*, d'*Harmala*, de cette eſpece de *Tarmica* que Zanoni a priſe pour la premiere eſpece d'*Aurone* de Dioſcoride. L'*Albagi Maurorum* de Rauwolf, qui fournit la Manne de Perſe, s'y trouve par tout. J'en ai donné ci-devant la deſcription. On campa ce jour-là ſur le bord d'un ruiſſeau auprès d'un village aſſez agréable par la verdure qui étoit aux environs. Nous n'y reſtâmes qu'environ une heure, & laiſſant toujours le Mont Ararat à main gauche, nous tirions vers le couchant pour venir à Cars. On continua de marcher juſques à ſix heures après midi, mais ce fut dans des plaines remplies de cailloux & de rochers.

Il me ſemble que le pays que Procope appelle *Dubios*, ne devoit pas être éloigné du Mont Ararat. C'eſt une Province, dit-il, non ſeulement fertile, mais très-commode par la bonté de ſon climat & de ſes eaux, éloignée de *Theodoſiopolis* de huit journées. On n'y voit que de grandes plaines où l'on a bâti des villages aſſez près les uns des autres, habitez par des Facteurs qui s'y ſont établis pour faciliter le commerce des marchandiſes de la Georgie, de la Perſe, des Indes & de l'Europe, leſquelles on y tranſporte comme dans le centre du negoce. Le Patriarche des Chrétiens qui ſont dans ce pays-là, eſt appellé *Catholique*, parce qu'il eſt généralement reconnu pour le Chef de leur Religion. Il paroit par là que le commerce des marchandiſes de Perſe & des Indes n'eſt pas nouveau. Peut-être que ce *Dubios* étoit la plaine des Trois Egliſes, & que les Romains s'y rendoient avec leurs marchandiſes, comme à la plus celebre Foire du monde. Il n'y a pas de lieu plus propre pour ſervir d'entrepôt commun aux nations d'Europe & d'Aſie.

Le 16. Août nous partîmes à trois heures du matin, ſans eſcorte ni Caravane. Nos voituriers nous firent marcher juſques à ſept heures dans des campagnes ſéches, pierreuſes, incultes & fort deſagréables. Nous montâmes à cheval ſu le midi, & paſſâmes par *Cochavan* qui eſt le dernier village de Perſe. La peur commença à s'emparer de nous ſur cette frontiere, mais je ne m'attendois pas au malheur qui devoit m'arriver au paſſage de la riviere d'*Arpajo* ou d'*Arpaſou*. Il s'y noye quelqu'un tous les ans, à ce qu'on dit, & je courus grand riſque d'être du nombre de ceux qui payent ce tribut: non ſeulement le gué eſt dangereux par ſa profondeur, mais outre cela la riviere charrie de temps en temps de gros quartiers de pierres qui roulent des montagnes, & que l'on ne ſçauroit découvrir au fond de l'eau. Les chevaux ne ſçauroient placer leurs pieds ſûrement dans ce fond; ils s'abbattent ſouvent & ſe caſſent les jambes, quand elles ſe trouvent engagées parmi ces pierres. Nous marchions tous de file deux à deux, mon cheval qui ſuivoit ſon rang, après s'être abbattu d'abord, ſe releva heureuſement ſans ſe bleſſer; mais ce ne fut pas ſans peur de ma part. Je m'abandonnai alors à ſa ſage conduite, ou plutôt à ma bonne fortune, & je le laiſſai aller comme il voulut, le piquant avec le talon de la bottine, dont le fer, qui eſt en demi cercle, excede tant ſoit peu, car on ne connoit pas les éperons dans le Levant. Ma pauvre bête qui s'enfonça une ſeconde fois dans un trou, n'avoit que la tête hors de l'eau, & ne ſortit de là qu'après de grands efforts, pendant leſquels je faiſois de très-mauvais ſang. Les cris, pour ne pas dire les hurlemens de nos voituriers, augmentoient ma peur bien loin de la diſſiper; je n'entendois ni ne comprenois rien de tout ce qu'ils vouloient me dire, & mes camarades ne pouvoient pas me ſecourir. Mais mon heure n'étoit pas encore venuë; le Seigneur vouloit que je revinſſe herboriſer en France, & j'en fus quitte pour laiſſer un peu ſecher mon habit & mes papiers que je portois dans mon ſein, ſuivant la mode du pays, car nous avions laiſſé nôtre bagage à Erzeron, & nous marchions fort à la légere.

Cette leſſive étoit d'autant plus incommode, que nous n'oſâmes pas entrer dans le village de *Chout-louc* ſitué ſur les terres des Turcs. Nos voituriers qui étoient d'Erivan, & qui apprehendoient qu'on leur fît payer la Capitation en Turquie, quoique les Perſans n'exigent rien des Turcs qui viennent ſur leurs terres; ces voituriers, dis-je, voulurent s'arrêter ſur le bord d'un ruiſſeau à un quart de lieuë de ce village. L'air de ce ruiſſeau ne m'échauffoit guere, & contribuoit encore moins à ſécher mes habits. Il fallut donc paſſer la nuit ſans feu ni viande chaude, nous n'avions pas même du vin de reſte. Pour comble de diſgraces, le demi bain que j'avois pris malgré moi, m'avoit cauſé une indiſpoſition qui m'obligea de me lever plus ſouvent que je n'aurois voulu. Nous nous ſerions pourtant conſolez de tous ces malheurs, ſi un homme du pays, je ne ſçai de quelle religion, ne s'étoit aviſé de nous rendre une viſite aſſez chagrinante, quelque ſoin que nos voituriers euſſent pris pour ſe cacher. Ce fut, à ce qu'il diſoit, pour nous avertir charitablement que nous n'étions pas là en ſeûreté; que nous ſerions trop heureux, ſi l'on ne venoit pas nous dépouiller pendant la nuit; qu'il ne répondoit pas de nos vies; que nous devions nous retirer au village dont le *Sous-Bachi* étoit ennemi juré des voleurs, mais qu'il ne pouvoit pas répondre de ceux de la campagne, entre les mains deſquels nous tomberions peut-être le lendemain ſur la route de Cars. Nous fîmes dire aux voituriers de ſeller nos chevaux pour nous retirer au village, où non ſeulement nous ſerions en ſeûreté, mais

en

en lieu propre à ſecher mes habits ; ces malheureux, quelques inſtances qu'on pût faire, ne voulurent jamais ſe lever, & traitérent le donneur d'avis de viſionnaire. Inutilement nous emportâmes-nous ; ils ne s'en émeûrent point ; les cinq écus de Capitation leur tenoient plus au cœur que nos vies. J'eus beau les faire aſſeûrer que je payerois pour eux, ſuppoſé que le Sous-Bachi les voulût exiger, ils crurent que c'étoit un leurre de ma part pour les engager à partir. Il y en eut un, qui pour faire le bon valet, apporta une braſſée de broſſailles, qu'il avoit amaſſées avec aſſez de peine, & qu'il avoit deſtinées à ſecher mes hardes : mais le donneur d'avis, dont nous admirions la charité, ne jugea pas à propos qu'on l'allumât, de peur de nous faire découvrir à quelques malhonnêtes gens qui auroient pû faire leur ronde ; il aſſeûra même, que ſi le Sous-Bachi avoit été averti du parti que nous avions pris ; qu'il nous auroit obligez d'aller coucher au village ; qu'il faloit que nous fuſſions chargez de tous les diamants du Royaume de Golconde pour fuir le monde avec tant de précaution. Tout cela ne toucha pas nos Perſans ; ils ne ſongeoient qu'à leur Capitation, mais nous en fûmes bien vengez le lendemain, quand on les ſaiſit au colet aux portes de Cars, & qu'on les obligea de payer.

Ils eurent beau ſe renommer du Roi de Perſe, & faire valoir les bons traitements que les ſujets du Grand Seigneur recevoient dans leur pays. Les Turcs de Cars ont l'ame dure ; il fallut payer cinq écus par tête, & prendre un billet de *Carach* qui leur tint lieu de quitance, pour ne pas payer une ſeconde fois. Ils furent aſſez ſots de nous propoſer de les indemniſer de ce tribut, parceque c'étoit pour nôtre ſervice qu'on leur faiſoit cette avanie ; nous répondîmes que nous n'avions pas mis cette clauſe dans nôtre marché, mais que pourtant nous aurions volontiers donné cet argent s'ils nous avoient fait coucher dans le village & non pas en plaine campagne à la merci des voleurs & des loups.

A la verité nous paſſâmes une cruelle nuit près de ce ruiſſeau. Elle nous parut encore plus longue après la retraite du donneur d'avis ; car enfin ce bon homme, voyant que ſa rhetorique ne ſervoit de rien, ſe retira. Nous ne ſçavions s'il étoit venu pour nous reconnoître, & pour avertir ſes amis que nous avions une charge de marchandiſes outre nôtre bagage. Cependant ce qui paroiſſoit marchandiſe n'étoit que nôtre *Recueil de Plantes ſeches* enfermées dans deux coffres à la Turque. Le donneur d'avis n'avoit pas laiſſé de les ſoupeſer en nous faiſant ſes remontrances, & il en avoit admiré la légereté. Pour parler tout naturellement, je crois que nôtre air de pauvreté nous ſauva, car tout nôtre bagage ne valoit pas la peine qu'on auroit priſe de venir du village pour l'enlever. Neanmoins comme les nuits ſont froides en Levant, & que celle-là me paroiſſoit encore plus froide à moi qu'à aucun de la compagnie, parce que mes habits n'étoient pas encore bien ſecs, j'étois dans une étrange perplexité. Le chemin que nous avions à faire juſques à Cars augmentoit mon inquiétude ; on ne parloit que de brigands, & nous n'avions point de lettre pour prendre de l'argent à Cars, en cas qu'on nous eût dépouillez.

Nous eûmes auſſi le chagrin d'être venus à Chout-louc ſans voir les ruines d'*Anicavac* ou *Anicagué*, c'eſt-à-dire, la ville d'*Ani* qui eſt le nom de je ne ſçai quel Roi d'Armenie. Ces ruines ſont ſur les terres de Perſe à demi lieuë du chemin que nous avions tenu ; mais nos voituriers ne s'aviſerent de nous en parler que lorſque nous fûmes arrivez au gîte. Je ne crois pas qu'il y ait rien de curieux à voir dans ces ruines pour des voyageurs ; il n'y a que les débris des villes grecques qui meritent d'être veûs, parce qu'on y trouve toûjours quelques reſtes d'Inſcriptions, leſquelles bien ſouvent ſont d'un grand ſecours pour débrouiller l'ancienne Geographie.

Nous partîmes donc le 17. Août à quatre heures du matin, & nous marchâmes juſques à ſept heures ſans rencontrer ni voleurs, ni honnêtes gens. La clarté du jour nous encouragea, & comme la peur de me noyer m'avoit laiſſé une incommodité qui m'obligeoit à deſcendre aſſez ſouvent de cheval, je propoſai à la compagnie de nous repoſer. La campagne étoit agréable, on y étendit la nappe, & les reſtes de nos proviſions y furent conſommez. Après ce repas nous continuâmes nôtre route dans un pays plat, réjouïſſant & bien cultivé. On découvre trois ou quatre villages aſſez conſidérables, & l'on ſent bien que l'on approche d'une des meilleures villes du pays. Nous trouvâmes des pâturages charmans au pied d'une colline fort agréable, & les Bergers, qui n'étoient pas éloignez du grand chemin, avoient la Phyſionomie d'être de bonnes gens.

Nous arrivâmes à Cars ſur les quatre heures & nous y ſéjournâmes juſques au 22. Août pour attendre compagnie. Un gros parti de Curdes s'étoit aviſé de venir camper dans les montagnes à deux journées de Cars, ſur la route d'Erzeron ; & comme nous n'avions plus d'Evêque Armenien qui pût interceder pour nous, nous crûmes qu'il y auroit de l'imprudence de riſquer le paſſage ſans Caravane. En attendant qu'il s'en preſentât quelqu'une, nous vîmes pluſieurs malades avec ſuccès, au moins par rapport à leur ſanté ; car toutes nos viſites ne nous procuroient que quelques plats de fruits, ou quelques pintes de lait. Les environs de Cars ſont propres pour herboriſer, &

nous nous promenions en liberté à la faveur des amis que nous nous y étions faits en venant d'Erzeron. L'Aga qui avoit une fiſtule au fondement, quoiqu'il n'eût reſſenti aucun ſoulagement de nos remedes, vint pourtant nous en remercier & nous proteſta qu'il ne permettroit pas que nous partiſſions ſans bonne eſcorte. Un autre Seigneur que nous avions fort ſoulagé des hemorroïdes dont il étoit cruellement tourmenté, voulut lui-même nous accompagner avec trois ou quatre perſonnes de ſa maiſon juſques à ce qu'il nous crût hors de danger; tant il eſt vrai qu'il y a d'honnêtes gens par tout, & qu'une boëte de remedes bien choiſis, bien préparez, & donnez à propos, eſt un excellent paſſeport. Il n'y a point de lieu ſur la terre où l'on ne ſe faſſe de bons amis avec le ſecours de la Medecine; le plus grand Juriſconſulte de France paſſeroit pour un perſonnage fort inutile en Aſie, en Affrique, & en Armenie; les plus profonds & les plus zelez Theologiens n'y feroient pas de grands progrès ſi le Seigneur ne touchoit efficacement le cœur des infidelles: mais comme on fuit la mort par tout pays, on y recherche & on y révere les Médecins. Le plus grand éloge qu'on puiſſe faire des gens de nôtre profeſſion, c'eſt de convenir qu'ils ſont néceſſaires, car le Seigneur n'a établi la Medecine que pour le ſoulagement du genre humain. Je vous prie, Monſeigneur, de me pardonner cette petite digreſſion en faveur de mon métier.

Voici la deſcription de quelques belles Plantes qui naiſſent autour de Cars.

*Campanula Orientalis, foliorum crenis amplioribus & criſpis, flore patulo ſubcæruleo.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 3.

La racine de cette Plante qui eſt enfoncée dans les fentes des rochers a près d'un pied de long, elle eſt groſſe comme le pouce au collet, partagée en pluſieurs têtes aſſez charnuës, diviſées en groſſes fibres aſſez cheveluës, blanches en dedans, mais tirant ſur le jaunâtre vers le cœur. L'écorce en eſt brune & rouſſâtre. Les tiges hautes d'un pied & demi ou deux, ſortent en bottes ſept ou huit enſemble, épaiſſes d'environ deux ou trois lignes, fermes, pleines de moëlle blanche, liſſes, vert-pâle, garnies en bas de feuilles aſſez fermes, longues de quatre pouces en comptant leur queuë. Elles ſont aſſez ſemblables à celles de l'*Ortie*, liſſes, vert-gai, crenelées profondément à groſſes crenelures pointuës & inégales, recoupées, friſées, & même partagées vers le bas en quelques pieces menuës & inégales. Ces feuilles diminuënt le long de la tige, & perdent tout-à-fait leur queuë vers le haut, où elles reſſemblent aux feuilles de la *Verge dorée*, mais elles conſervent toûjours leur friſûre. De leurs aiſſelles naiſſent, dès le bas, des fleurs attachées à des pedicules fort courts, évaſées en baſſin de plus d'un pouce de diametre ſur un demi pouce de hauteur, & découpées en cinq parties. Du fond de ce baſſin ſortent autant d'étamines chargées de ſommets jaunes. Le piſtile eſt auſſi long que les fleurs, & terminé par une eſpece d'ancre, à trois crampons. Le calice eſt une autre eſpece de baſſin d'environ cinq lignes de haut, vert-pâle, fendu en cinq pointes. Quand cette Plante a été broutée, comme cela arrive ſouvent autour de Cars, elle pouſſe des branches dès le bas. Nous en avons vû des pieds dont les fleurs étoient fort blanches, & d'autres ſur leſquels elles étoient bleuâtres. Les feuilles ſont d'un gout d'herbe aſſez fort. La racine eſt fort douceâtre, les fleurs ſans odeur. Toute la Plante rend un lait aſſez doux, mais qui a l'odeur de l'*Opium*.

*Ferula Orientalis, Cachryos folio & facie.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 22.

Sa racine eſt groſſe comme le bras, longue de deux pieds & demi, branchuë, peu cheveluë, blanche, couverte d'une écorce jaunâtre & qui rend du lait de la même couleur. La tige s'éleve juſques à trois pieds, épaiſſe de demi pouce, liſſe, ferme, rougeâtre, pleine de moëlle blanche, garnie de feuilles ſemblables à celles du *Fenouil*, longues d'un pied & demi ou deux, dont la côte ſe diviſe & ſe ſubdiviſe en brins auſſi menus que ceux des feuilles de la *Cachrys*, *Ferulæ folio, ſemine fungoſo lævi* de Moriſon, à laquelle cette Plante reſſemble ſi fort qu'on ſe tromperoit ſi on n'en voyoit pas les ſemences. Les feuilles qui accompagnent les tiges ſont beaucoup plus courtes & plus éloignées les unes des autres. Elles commencent par une étamine longue de trois pouces, large de deux, liſſe, rouſſâtre, terminée par une feuille d'environ deux pouces de long, découpée auſſi menu que les autres. Au-delà de la moitié de la tige, naiſſent pluſieurs branches des aiſſelles des feuilles; ces branches n'ont gueres plus d'un empan de long, & ſoutiennent des ombelles chargées de fleurs jaunes compoſées depuis cinq juſques à ſept ou huit feuilles, longues de demi ligne. Pour les graines, elles ſont tout-à-fait ſemblables à celles de la *Ferule Ordinaire*, longues d'environ demi pouce ſur deux lignes & demi de large, minces vers les bords, rouſſâtres, légerement rayées ſur le dos, ameres & huileuſes.

*Lychnis Orientalis, Buplevri folio.* Coroll. Inſt. Rei Herb. 24.

La tige de cette Plante eſt haute de trois pieds; épaiſſe de deux lignes, dure, ferme, droite, noueuſe, liſſe, couverte d'une pouſſiere blanche comme celle qui eſt ſur la tige des *Oeillets*, accompagnée en bas de feuilles longues de quatre pouces ſur quatre lignes de large, vert de-mer, pointuës, ſemblables à celles du *Buplevrum angusti-*

Tom. II. Pag. 154.

Tom. II. Pag. 154.

Fer

*gustifolium Herbariorum Lob.* relevées d'un côté, car d'ailleurs elles ne sont pas veinées. Celles qui sont aux premiers nœuds de la tige sont les plus longues, mais elles n'ont que quatre ou cinq lignes de largeur ; les autres deviennent plus étroites ; les dernieres ressemblent à celles des *Oeillets*. De leurs aisselles, tout le long de la tige depuis la moitié en haut, naissent des branches longues de demi pied, dont les feuilles sont très-menuës, & ces branches soutiennent chacune trois ou quatre fleurs, dont le calice est un tuyau long d'un pouce ou de quinze lignes, épais d'une ligne vers le bas, & de deux lignes vers le haut où il est découpé en cinq pointes, vert-de-mer & lisse. Du fond du tuyau sortent cinq feuilles qui débordent de demi pouce, échancrées en deux parties assez arrondies, blanches en dessus, mais vert-jaunâtre en dessous, relevées chacune de deux appendices blancs qui servent à former la couronne de la fleur Les étamines sont blanches chargées de sommets jaunâtres. Le pistile qui est vert-pâle, oblong, surmonté de deux houppes blanches, devient un fruit long seulement de demi pouce & de trois lignes de diametre, il porte sur un pedicule de trois lignes de haut. Ce fruit est une coque dure, ovale, roussâtre, qui s'ouvre par la pointe en cinq ou six parties, & laisse échapper des semences grisâtres assez semblables à celles de la *Jusquiame*. Toute la Plante est saveur d'herbe assez mucilagineuse.

Le 23. Août nous partimes de Cars avec une petite Caravane destinée pour escorter une voiture d'argent que le *Carachi-Bachi* ou le *Receveur de la Capitation* envoyoit à Erzeron. C'étoient tous gens choisis, bien armez, & déterminez à se bien battre : au lieu que les Caravanes des Marchands sont composées de gens qui épargnent leur peau, comme l'on dit, & qui aiment mieux être rançonnez que d'en venir aux mains. Tout bien consideré, ce parti leur convient mieux, un Marchand gagne toûjours beaucoup, quand il sauve sa vie & ses marchandises pour une poignée d'écus. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là, & nous campâmes auprès de *Beniclia-met* village dans une assez grande Plaine où nous trouvâmes une nouvelle escorte de Turcs, gens bien faits & bien résolus.

Le 24. Août le *Carachi-Bachi* qui avoit un Commandement du Pacha de Cars pour prendre dans les villages de la route autant de gens qu'il jugeroit à propos pour assûrer le transport de son argent, fit venir des montagnes environ trente personnes bien armées qui ne laisserent pas de nous faire plaisir, car le bruit couroit que les Curdes vouloient enlever le tresor. Cette nouvelle escorte fut relevée le lendemain par une autre bande aussi forte. Une Caravane de soixante Turcs ne craint pas deux cens Curdes ; ceux-ci n'ont que des lances, & nos Turcs avoient de bon fusils & des pistolets. On ne partit ce jour-là que sur les neuf heures pour aller coucher à *Kekez* village situé dans la même Plaine à trois heures de distance. Nous eûmes une recruë de sept ou huit personnes qui conduisoient du Ris à Erzeron ; mais ce n'étoit pas gens à fortifier nôtre troupe.

On ne fit que quatre lieuës le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de la lune par des montagnes dont les défilez sont dangereux, & où fort peu de gens auroient pû facilement nous arrêter ; mais les tenebres favoriserent nôtre marche, tandis que les Curdes dormoient à leur aise. On se reposa le 26. jusques à neuf heures du matin, & l'on passa seulement sur une des plus hautes montagnes du pays couverte de *Pins*, de *Pempliers noirs*, & de *Trembles*. Comme nous apprehendions quelque embuscade, on détacha des Turcs pour aller reconnoître les passages, & ces batteurs d'estrade amenérent au *Carachi-Bachi* quatre paysans qui l'asseurérent que les voleurs étoient restez en arriere, & que nous leurs avions dérobé une grande marche. A cette nouvelle on campa sur les trois heures après midi tout près d'une petite riviere où nous avions déja campé en allant à Cars, le long de laquelle nous trouvâmes une belle espece de *Valeriane*, dont les racines sont tout-à-fait semblables à celles de la *grande Valeriane des Jardins*, aussi grosses & aussi aromatiques. Les feuilles en sont plus étroites ; mais comme la grande Valeriane ne se trouve pas, que je sache, en campagne, je crois que ce n'est autre chose que celle-ci qui est cultivée dans les Jardins depuis quelques siécles.

Le 27. Août nous marchâmes près de six heures, & nous retirâmes à *Lavander* village peu considérable. Le 28. après une route aussi longue, on arriva aux bains d'*Assancalé* bâtis assez proprement sur le bord de l'Araxe, à une petite journée d'Erzeron. Ils sont chauds & fort frequentez. L'Araxe qui tombe des montagnes où sont les sources de l'Euphrate, n'est pas considérable à Assancalé, dont la Plaine est plus fertile que celle d'Erzeron & produit de meilleur froment. Généralement parlant tous les bleds sont bas en Armenie, & la plûpart ne font que quadrupler, surtout auprès d'Erzeron ; mais aussi il y en a une si grande quantité, qu'elle supplée au reste. Si l'on n'avoit pas la commodité d'arroser les terres, elles seroient presque steriles.

Au milieu de la Plaine d'Assancalé s'éleve une roche horriblement escarpée, sur laquelle on a bâti la ville & une forteresse qui menace tous les environs, & où l'on apprehende plus la famine que le canon. Il n'y a pas plus de trois cens hom-

mes de garniſon, quoiqu'il en fallût plus de quinze cens pour la deffendre. Les murailles ſont comme en limaçon tout autour de la roche, flanquées ſur des tours quarrées, dont le canon en empécheroit les approches s'il étoit bien ſervi, car ces tours ne ſont pas plus élevées que les murailles, & paroiſſent comme des plateformes. Les foſſez n'ont gueres plus de deux toiſes de largeur, & encore moins de profondeur, creuſez dans un roc très-dur. Si cette Place étoit ſur la frontiere, on la rendroit imprenable à peu de frais. Les marchandiſes que l'on conduit d'Erzeron à Erivan par Aſſancalé, doivent demi piaſtre par charge, ſoit de cheval ou de chameau, quoique la difference des poids ſoit fort grande. Celles qui viennent d'Erivan à Erzeron ne payent que la moitié des droits. Nos Plantes ſeches ne payoient rien du tout; les Turcs & les Perſans ne font pas cas de cette marchandiſe, que nous eſtimions pourtant plus que la plus belle ſoye du Levant.

Le chemin d'Aſſancalé à Erzeron eſt fort beau. Nous le fîmes en ſix heures de temps, & nous courûmes le même jour embraſſer Mr. *Preſcot* Conſul de la nation Angloiſe, nôtre bon ami, qui avoit bien voulu être le dépoſitaire de nos hardes, de nôtre argent, & de nos Plantes ſeches. Nous allâmes le lendemain rendre nos reſpects au Beglierbey Cuperli nôtre protecteur, qui nous fit mille queſtions ſur ce que nous avions vû dans nôtre route, & ſur tout touchant la difference que nous trouvions entre la Turquie & la Perſe. Après l'avoir remercié de ſa recommandation pour le Pacha de Cars, nous lui contâmes une partie de nos avantures; nous nous louâmes fort du bon naturel des Perſans, & du bon accueil qu'ils faiſoient aux Francs. Il nous dit entre autres choſes, que le Patriarche des Trois Egliſes étoit *un bon marchand d'Huile*, faiſant alluſion au procez qu'il a avec le Patriarche Armenien de Jeruſalem, pour le débit de l'Huile ſacrée que l'on employe dans l'adminiſtration des Sacremens parmi les Armeniens.

Nous allâmes viſiter la campagne après nous être délaſſez dans la ville, & ne manquâmes pas de parcourir la belle vallée des 40. *Moulins* où nous avions laiſſé trop de Plantes rares en fleur, pour oublier d'en aller amaſſer les graines. Nous paſſâmes dans le même deſſein le premier Septembre au *Monaſtere Rouge* des Armeniens, d'où nous montâmes encore vers les ſources de l'Euphrate pour continuer nôtre moiſſon. Les Curdes, graces à Dieu, avoient evacué ces Montagnes, ainſi nôtre ſeconde récolte fut faite avec plus de tranquillité que la premiere. Cette récolte conſiſtoit plus en graines de plantes que nous avions déja veuës, qu'en nouvelles découvertes; mais ces graines n'étoient pas le moindre fruit de nôtre voyage. C'eſt par leur moyen que les Plantes d'Armenie ſe ſont répanduës dans le Jardin du Roi, & dans les plus celebres Jardins de l'Europe, aux Intendans deſquels nous en avons communiqué une bonne partie. Nous nous amuſions de cette maniére autour d'Erzeron, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & nous ne laiſſions pas de glaner utilement. Voici la deſcription d'une très-belle eſpece d'*Armoiſe*, dont perſonne, je crois, n'a fait encore aucune mention. Elle ſe trouve dans le Cimetiere des Armeniens, & dans quelques endroits autour de la ville où elle ne fleurit qu'en automne.

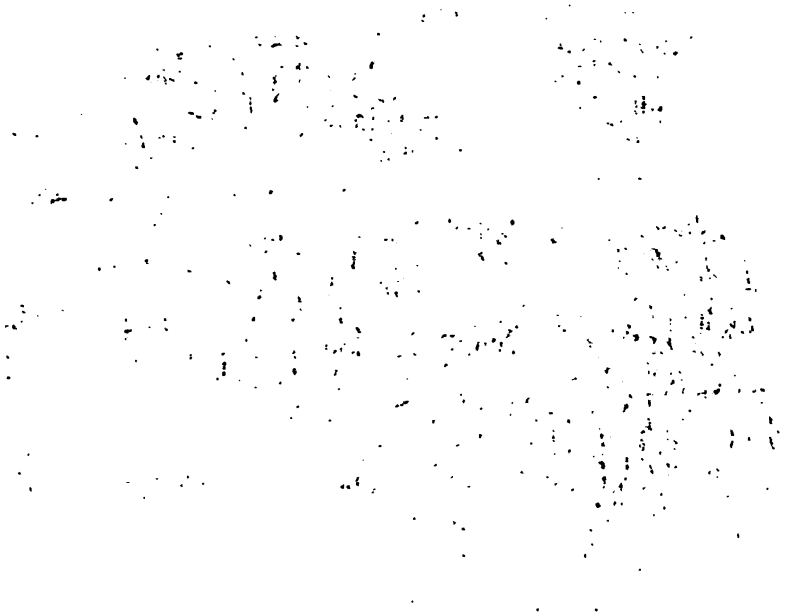
La racine de cette plante eſt longue d'environ un pied, dure, ligneuſe, groſſe comme le petit doigt, garnie de fibres cheveluës, blanche en dedans, couverte d'une écorce rouſſâtre. Les tiges naiſſent en bottes, hautes d'environ deux pieds, droites, fermes, liſſes, vert-pâle, rougeâtres en quelques endroits, caſſantes, accompagnées de feuilles tout-à-fait ſemblables à celles de la *Tanaiſie*, mais inſipides & ſans odeur; les plus grandes ont environ trois pouces de long ſur deux pouces de largeur, vert-brun, liſſes, découpées profondément juſques à la côte, & recoupées à dents très-menuës; elles diminuent juſques au bout ſans changer de figure. De leurs aiſſelles naiſſent des branches longues ſeulement de demi pied, ſubdiviſées en pluſieurs brins tous chargez de fleurs fort ſerrées & relevées en haut; ce ſont des boutons ſemblables à ceux de l'*Armoiſe commune*, compoſez de quelques demi-fleurons fort menus & purpurins, renfermez dans un calice à petites écailles vert-foncé. Chaque fleuron porte ſur un embrion de graine, lequel devient une ſemence très-menuë, rouſſâtre, longue de demi ligne. On ne découvre point de ſaveur ni d'odeur dans cette Plante, elle aime la terre graſſe, fraiche, humide.

Au Sud-Eſt d'Erzeron eſt la vallée de *Caracaia* qui eſt toute remplie de belles Plantes. Nous y obſervâmes entre autres choſes le vrai *Napel découpé*, comme le repreſente la figure que Cluſius en a donnée. La *Caryophyllata aquatica, natante flore C B.* n'y eſt pas rare. Rien ne nous faiſoit plus de plaiſir que de voir de temps en temps des Plantes des Alpes & des Pyrenées.

En attendant le départ de la Caravane de *Tocat*, dont nous devions profiter pour aller à Smyrne, nous allions cauſer dans les Caravanſerais pour apprendre des nouvelles. Nous y trouvâmes une troupe de ces gens qui vont chercher les Drogues en Perſe & dans le Mogol pour les apporter en Turquie. Ils nous aſſeûrérent que c'eſt principalement à *Machat* ville de Perſe, où ceux du pays font leurs principaux magaſins; mais tout cela ne nous inſtruiſoit gueres, car

ceux

*Tom. 11. pag. 156.*



ceux qui rempliſſent les magaſins, & ceux mêmes qui vont encore plus loin chercher les Drogues ſur les lieux & dans les villages où les payſans les apportent de la campagne, ne ſont guere mieux informez. Je ne vois rien de ſi difficile que de faire une bonne *Hiſtoire des Drogues*, c'eſt-à-dire, de décrire non ſeulement tout ce qui compoſe la matiere medecinale, mais encore de faire la deſcription des Plantes, des Animaux & des Mineraux d'où l'on les tire. Non ſeulement il faudroit aller en Perſe, mais auſſi dans le Mogol qui eſt le plus riche Empire du monde, & où l'on reçoit parfaitement bien les étrangers, ſur tout ceux qui ſont riches en eſpeces d'or & d'argent. Tout s'y achette argent comptant, & il n'eſt permis d'en faire ſortir que les marchandiſes, ainſi toutes les monnoyes étrangeres reſtent dans le pays, où elles ſont converties en celles du Prince: mais quelle peine n'auroit-on pas quand on ſeroit dans ce Royaume, ſi l'on vouloit s'éclaircir par ſoi même de ce qui concerne la connoiſſance des Drogues? On ſe trouveroit obligé de ſe tranſporter ſur les lieux où elles naiſſent, pour décrire les Plantes qui les produiſent; & à combien de maladies ne s'expoſeroit-on pas? La vie d'un homme ſuffiroit à peine pour obſerver celles que l'Aſie produit. Il faudroit d'ailleurs parcourir la *Perſe*, le *Mogol*, les *Iles de Ceylan*, *Sumatra*, *Ternate*, & je ne ſçai combien d'autres contrées où l'on ne trouveroit pas les mêmes facilitez que chez le Mogol. La ſeule Rhubarbe demanderoit un voyage à la Chine ou en Tartarie. Enſuite il faudroit deſcendre en Arabie; en Egypte, en Ethiopie. Je ne parle pas des Drogues qui ne ſe trouvent qu'en Amerique, & qui ne ſont pas moins pretieuſes que celles que nous fourniſſent les autres parties du monde. En allant en Amerique il faudroit relâcher dans les *Iles Canaries* pour décrire le *Sang de Dragon*.

Après cela je ne ſuis pas ſurpris ſi ceux qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire des Drogues, font tant de beveuës; & moi le premier. On ne rapporte que des faits incertains & des deſcriptions imparfaites. Il eſt encore plus honteux pour nous de ne pas connoître celles qui ſe préparent en France. Où trouve-t-on des relations exactes du *Vermillon*, du *Tournefol*, du *Vert-de-gris*, de *la Poix*, de *la Terebentine*, du *Sapin*, de la *Meleze*, de l'*Agaric*, de nos *Vitriols*?

En cauſant dans les Caravanſerais d'Erzeron, nous apprîmes par les Caravaniers de *Wan*, ville de Turquie ſur la frontiere de Perſe à huit journées d'Erzeron, que l'on amaſſoit avec ſoin la terre qui eſt ſur les grands chemins par où paſſent les Caravanes de Chameaux. On leſſive cette terre & l'on en tire tous les ans plus de cent quintaux de Nitre, que l'on débite principalement dans le *Curdiſtan* pour faire de la poudre. On nous aſſûra que la terre des champs voiſins des chemins de Wan, ne donnoit point de Nitre. Il faut cependant qu'elle contienne quelque choſe de propre à devenir Nitre par le mêlange de l'urine des Chameaux.

La poudre à canon ne vaut pas quinze ſols l'oque à Erzeron, auſſi n'eſt-elle bonne que pour charger, il en faut de plus fine pour amorcer. Tout le monde y charge à cartouche, & rien n'eſt mieux imaginé pour tirer promptement avec nos fuſils. Ceux que Mr. *de la Chaumete* vient d'inventer, valent incomparablement mieux, & donnent la ſuperiorité du feu à ceux qui s'en ſervent. On n'a jamais porté les armes au point de perfection où Mr. de la Chaumete les a miſes. Les Gibecieres dont on ſe ſert en Levant, ſont compoſées de tuyaux de canne aſſemblez ordinairement à double rang, aſſez ſemblables aux anciennes fluttes de Pan, ou pour me ſervir d'une comparaiſon plus intelligible, aux fiflets de ces Chaudronniers ambulans qui vont chercher de l'ouvrage de Province en Province. La Gibeciere des Orientaux eſt légere, courbe, & s'accommode aiſément ſur le côté. Ses tuyaux ſont hauts de quatre ou cinq pouces, & couverts d'une peau aſſez propre; chaque tuyau contient ſa charge, & cette charge eſt un tuyau de papier rempli de la quantité de poudre & de plomb neceſſaire pour tirer un coup. Quand on veut charger un fuſil, on tire un de ces tuyaux de la Gibeciere; avec un coup de dent on ouvre le papier du côté où eſt la poudre, on la vuide en même temps dans le canon du fuſil, & on laiſſe couler le plomb qui eſt enfermé dans le reſte du tuyau de papier. La charge eſt faite avec un coup de baguette que l'on donne par deſſus, & le même papier, qui renfermoit la poudre & le plomb, ſert de bourre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

# LETTRE XX.

## *DES MOEURS, DE LA RELIGION, ET DU COMMERCE DES ARMENIENS.*

MONSEIGNEUR,

Comme nous écrivions tous les ſoirs, pendant le ſéjour que nous fîmes à Erzeron, ce que nous apprenions pendant la journée en nous entretenant avec les Armeniens & principalement dans le Couvent où nous logions ; il ſe trouva à la fin que nos remarques jointes à celles que nous avions faites dans les autres Couvens & ſur nos differentes routes, me fournirent aſſez de matiere pour vous adreſſer une Lettre touchant le genie, les mœurs, la Religion, & le commerce de cette Nation. Je vous prie donc, Monſeigneur, de vouloir agréer le fruit de nos converſations.

Les Armeniens ſont les meilleures gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bons ſens & de probité. Je les eſtimerois heureux de ne ſavoir pas manier les armes, s'il n'étoit néceſſaire, de la maniére dont les hommes ſont faits, de s'en ſervir quelquefois pour éviter leur cruauté. Quoiqu'il en ſoit les Armeniens ne ſe mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils ſont capables. Non ſeulement ils ſont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perſe juſqu'à Livourne. Il n'y a pas long-temps qu'ils étoient établis à Marſeille. Combien en trouve-t-on en Hollande & en Angleterre ? Ils paſſent chez le Mogol, à Siam, à Java, aux Philippines, & dans tout l'Orient, excepté à la Chine.

Le centre des Marchands Armeniens n'eſt pas en Armenie, mais à *Julfa* celebre fauxbourg d'Hiſpaham, que tous les voyageurs ont décrit. Ce fauxbourg qui merite bien le nom de ville, puiſqu'il renferme plus de trente mille habitans, eſt une Colonie d'Armeniens que le plus grand Roi de Perſe *Cha-Abbas*, premier du nom, établit d'abord dans Hiſpaham, & que l'on tranſporta peu de temps après au delà de la riviere de *Zenderon*, pour les ſéparer des Mahometans qui les mepriſoient à cauſe de leur religion. On prétend que ce changement ſe fit ſous le petit Cha-Abbas ; d'autres aſſûrent qu'il eſt plus ancien. Il eſt certain du moins que le premier auteur de la Colonie eſt le grand Cha-Abbas contemporain de Henri IV. à qui il envoya le P. Juſte Capucin en qualité d'Ambaſſadeur ; mais il n'arriva qu'après la mort du Roi. Cha-Abbas travailla efficacement à deux choſes pour le bien de ſon Royaume : il le mit à couvert des inſultes des Turcs, & il l'enrichit beaucoup par l'établiſſement du commerce. Pour empêcher les Turcs, que les Perſans appellent *Oſmalius*, de pénétrer avant dans ſes Etats, il crut qu'il étoit néceſſaire de leur ôter le moyen d'entretenir de grandes armées ſur ſes Frontieres, & comme l'Armenie eſt une des principales, ſur laquelle les Turcs ſe jettoient ordinairement, il la dépeupla autant qu'il le jugea néceſſaire à ſon deſſein. Le ſort tomba ſur la ville de Julfa la plus grande & la plus puiſſante du pays, dont les ruines ſe voyent encore ſur l'Araxe, entre Erivan & Tauris. Les habitans de Julfa eurent ordre de paſſer à Hiſpaham, & depuis ce temps-là, cette ville qu'ils abandonnérent s'appelle l'*Ancienne Julfa*. Les peuples de *Nacſivan* & des environs d'Erivan furent diſperſez en differens endroits du Royaume. On aſſûre que ce Prince fit paſſer plus de vingt mille familles d'Armeniens dans la ſeule Province de *Guilan*, d'où viennent les plus belles ſoyes de Perſe.

Comme Cha-Abbas n'avoit d'autre vûë que d'enrichir ſes Etats, & qu'il étoit convaincu qu'il ne le pouvoit faire que par le commerce, il jetta les yeux ſur la ſoye, comme la marchandiſe la plus pretieuſe, & ſur les Armeniens, comme gens les plus propres pour la débiter ; très-mal ſatisfait d'ailleurs du peu d'application de ſes autres ſujets & de leur peu de genie pour le commerce. La frugalité des Armeniens, leur œconomie, leur bonne foi, leur vigueur pour entreprendre, & pour ſoutenir de grands voyages, lui parurent des talens propres pour ſon deſſein. La Religion Chrêtienne qui leur facilitoit la communication avec toutes les nations de l'Europe, lui parut encore une diſpoſition aſſez favorable pour parvenir à ſes fins. En un mot, de laboureurs qu'étoient les Armeniens, il en fit des marchands, & ces marchands ſont devenus les plus celebres commerçans de la Terre.

C'eſt ainſi que ce Prince, dont le génie étoit fort étendu pour les affaires de la guerre & pour la politique, ſçût profiter des talens de ſes peuples & des marchandiſes du crû de ſon Royaume. Pour bien fonder le commerce il confia aux Armeniens de *Julfa la Nouvelle*, une certaine quantité

quantité de balles de ſoye pour faire voiturer par Caravanes dans les pays étrangers ; & ſur tout en Europe, à condition qu'ils les accompagneroient eux-mêmes, & qu'à leur retour ils payeroient les balles au prix qui auroit été arrêté, avant leur départ, par des perſonnes judicieuſes. Pour les encourager à pouſſer ce commerce, il leur remit tout ce qu'ils pouvoient gagner au delà du prix qui auroit été fixé. Le ſuccès répondit aux eſperances du Prince & des Marchands. Quoique la ſoye ſoit encore aujourd'hui la meilleur marchandiſe de Perſe, elle étoit encore bien plus recherchée dans ce temps-là. Il n'y avoit preſque pas de Meuriers en Europe ; par contre l'or & l'argent qui étoient alors fort rares en Perſe, commencerent à y briller par le retour des Caravanes, de même que celles d'aujourd'hui ſont la richeſſe de ce Royaume. Les Armeniens, à leur retour, ſe chargerent auſſi de draps d'Angleterre & de Hollande, de Brocards, de Glaces de Veniſe, de Cochenille, de Montres, & de tout ce qu'ils jugérent propre pour leur pays & pour les Indes. Peut-on voir un plus bel établiſſement ? A combien de Manufactures n'a-t-il pas donné naiſſance en Europe & en Aſie ? Abbas le Grand fit changer de face à toute la terre ; toutes les marchandiſes d'Orient furent connuës en Occident, & celles d'Occident ſervirent de nouvelle décoration à l'Orient.

Julfa la Nouvelle s'étendit bien-tôt ſur la riviere de Zenderou. Il parut par la magnificence de ſes maiſons & par la beauté de ſes jardins, que les habitans avoient pris le gout des meilleures villes d'Europe. On voit aujourd'hui au centre de la Perſe ce qu'il y a de plus curieux dans les pays où ces Marchands ont étendu leurs correſpondances. Le Roi ne s'en mêle plus ; les bourgeois de Julfa, par le moyen de leurs Procureurs ou Agens, ſoutiennent ce grand commerce, & font diſtribuer dans le reſte du monde tout ce qu'il y a de plus curieux en Orient. Ces Procureurs ſont des Armeniens qui ſe chargent, moyennant un certain profit, d'accompagner les marchandiſes en Caravane, & de les débiter au plus grand avantage de ceux qui les leur confient.

Ces Armeniens, ſoit qu'ils travaillent pour eux ou pour les Marchands de Julfa, ſont infatigables dans les voyages, & mépriſent les rigueurs des ſaiſons. Nous en avons veû pluſieurs & des plus riches, paſſer de grandes rivieres à pied ayant l'eau juſques au col, pour relever les chevaux qui s'étoient abbatus, & ſauver leurs balles de ſoye ou celles de leurs amis ; car les voituriers Turcs ne s'embarraſſent pas des marchandiſes qu'ils conduiſent, & ne répondent de rien. Les Armeniens dans les paſſages des rivieres eſcortent leurs chevaux, & rien n'eſt plus édifiant que de voir avec quelle charité ils ſe ſecourent entre eux & même les autres nations, pendant les Caravanes. Ces bonnes gens ne ſe dérangent guere dans leurs maniéres ; toûjours égaux, ils fuyent les étrangers qui ſont trop turbulens, autant qu'ils eſtiment ceux qui ſont pacifiques ; ils les logent volontiers avec eux & leur donnent à manger avec plaiſir. Quand nous ſoulagions quelqu'un de leurs malades, toute la Caravane nous en remercioit. Lors qu'ils ſont avertis qu'une Caravane doit paſſer, ils vont un jour ou deux au devant de leurs confreres leur porter des rafraichiſſemens & ſur tout du meilleur vin : non ſeulement ils en offrent aux Francs, mais ils les obligent même par leurs honnêtetez d'en boire à leur ſanté. On les accuſe mal à propos d'aimer trop le vin, il ne nous a jamais paru qu'ils en abuſaſſent : au contraire il faut convenir que de tous les voyageurs, les Armeniens ſont les plus ſobres, les plus œconomes, les moins glorieux. S'ils portent, en ſortant de chez eux, des proviſions pour les plus grands voyages, ils en rapportent ſouvent une bonne partie ; il eſt vrai que ces proviſions ne leur coûtent rien à voiturer ; car ordinairement quand on loüe ſix chamaux, on en donne un ſeptième ſur le marché pour porter le bagage, les uſtenciles, les hardes. Les proviſions dont les Armeniens ſe chargent chez eux, ſont de la farine, du biſcuit, des viandes fumées, du beurre fondu, du vin, de l'eau de vie, des fruits ſecs.

Quand ils ſéjournent dans les villes, ils ſe mettent par chambrées & vivent à peu de frais. Ils ne vont jamais ſans filets ; ils peſchent ſur les routes, & ils nous ont fait ſouvent manger d'excellens poiſſons. Ils troquent ſur les chemins des épiceries pour de la viande fraîche, ou pour d'autres denrées qui leur conviennent. En Aſie ils débitent la quinquaillerie de Veniſe, de France, d'Allemagne. Les petits miroirs, les bagues, les colliers, les émaux, les petits couteaux, les ciſeaux, les épingles, les éguilles ſont plus recherchez dans les villages que la bonne monnoye. En Europe ils portent du muſc & des épiceries. Quelques fatigues qu'ils ayent, ils obſervent les jeûnes de l'Egliſe comme s'ils étoient en repos dans une bonne ville, & ne connoiſſent pas de diſpenſes, même pendant leurs maladies. La ſeule choſe qu'on peut reprocher aux Armeniens, en fait de commerce, c'eſt que lorſque leurs affaires tournent mal dans les pays étrangers où ils négocient, ils ne retournerent plus chez eux ; ils ont beau dire que c'eſt parce qu'ils n'ont pas le front de ſe montrer après une banqueroute, cependant leurs creanciers n'en ſçauroient tirer aucune

aucune raiſon ; mais d'un autre côté il faut leur rendre juſtice, les banqueroutes ſont très-rares parmi eux.

Les Marchands de Julfa ont fait un Traité avec le Grand Duc de Moſcovie pour faire paſſer dans ſes Etats toutes les marchandiſes qu'ils trouveront à propos, & pour cela il n'eſt permis à aucun Marchand d'Europe, de quelque nation qu'il ſoit, d'avancer plus avant qu'à *Aſtracan* ville puiſſante que les Moſcovites poſſedent depuis l'an 1554. Elle eſt ſituée au delà de la Mer Caſpienne ſur les frontieres de l'Aſie & de l'Europe. Le Grand Duc favoriſe, autant qu'il peut, ce commerce ; ceux de Julfa payent la douanne de tout ce qu'ils font entrer en Moſcovie, mais ils ne payent rien des marchandiſes qu'ils font paſſer de Moſcovie en Perſe. Voici le chemin qu'ils tiennent pour aller & venir. D'Hiſpaham ils font porter leurs marchandiſes à Tauris, à Schamakée & à Noſava Port ſur la Mer Caſpienne à trois journées de Schamakée. On embarque à Noſava la ſoye & les autres marchandiſes de Perſe & du Mogol pour les faire paſſer à Aſtracan. D'Aſtracan on les tranſporte par terre à Moſcou, & delà à Archangel qui eſt le dernier Port de Moſcovie ſur l'Ocean Septentrional. Les Anglois & les Hollandois y font un grand commerce ; on y embarque les marchandiſes pour Stokholm, & delà par le Détroit d'Elſeneur on les fait paſſer en Hollande & en Angleterre.

Frederic Duc de Holſtein, comme dit Olearius, fit bâtir la ville de *Fredericſtad* dans le Duché de Holſtein, pour y établir un commerce de ſoye plus conſidérable que tous ceux qui ſe font en Europe. Pour cet effet il réſolut d'entretenir correſpondance avec le Roi de Perſe afin d'en faciliter le tranſport par terre ; mais cela ne ſe pouvant faire ſans la permiſſion du Grand Duc de Moſcovie, il jugea à propos en l'année 1633. de lui envoyer une Ambaſſade ſolemnelle, à laquelle il nomma *Cruſius* l'un de ſes Conſeillers d'Etat, & *Brugman* Marchand d'Hambourg ; ce dernier par ſon mauvais procedé joint aux dangers qu'il y avoit à eſſuyer en paſſant chez les Tartares du Dageſthan, fut cauſe que l'établiſſement des ſoyes échoua ; convaincu enſuite de malverſations, il fut condamné à mort & executé à Gottorp le 5 May 1640. Les Hollandois qui ont voulu depuis ce temps-là ſe rendre les maîtres des ſoyes de Perſe qui viennent à Aſtracran, ſont obligez d'en prendre une certaine quantité tous les ans, ce qui fait qu'ils gagnent peu ſur cette marchandiſe, parce que les Armeniens leur font prendre la bonne & la mauvaiſe ſans diſtinction. Mr. Preſcot nous aſſûra que les Anglois chargeoient beaucoup de marchandiſes d'Aſie à Archangel, & qu'ils y trouvoient les meilleurs *Caviars* qu'on puiſſe manger. Celui que l'on vend en Turquie vient de la Mer Noire, il eſt malpropre & enfermé dans des outres : au contraire le Caviar de la Mer Caſpienne eſt fait avec beaucoup de ſoin, & on l'enquaiſſe proprement. Nous mangeâmes chez Mr. Preſcot des œufs d'Eſturgeons qui avoient été ſalez aux environs de la Mer Caſpienne, & des Caviars ſalez dans les mêmes endroits, leſquels nous trouvâmes excellens ; les Sauciſſons faits à Marſeille ne ſont pas meilleurs.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire dans les Caravanſerais d'Erzeron, en voyant faire les marchez parmi les Armeniens. On commence, de même que chez les Turcs, à mettre de l'argent ſur la table, après cela on chicane autant qu'on peut, en ajoutant une piece ſur l'autre ; cette chicane ne ſe fait pas ſans bruit. Nous croyions, à les entendre parler, qu'ils étoient prêts à ſe couper la gorge ; mais il ne s'agit de rien moins entre eux. Après s'être pouſſez & repouſſez avec violence, les Courretiers ou Entremetteurs du marché, ſerrent avec tant de force les mains de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier & ne le quittent pas qu'il n'ait conſenti que l'acheteur ne payera qu'une certaine ſomme, enſuite chacun rit de ſon côté. Ils prétendent, avec raiſon, que la veuë de l'argent fait plûtôt conclurre les marchez.

A l'égard de la Religion, tout le monde ſçait que les Armeniens ſont Chrétiens, & ce ſeroient de très-bons Chrétiens ſans le ſchiſme qui les ſépare de nous. On les accuſe d'être Eutychiens, c'eſt à dire de ne reconnoître qu'une nature en Jeſus-Chriſt, ou pour mieux dire deux natures ſi bien confonduës, que quoiqu'ils admettent les proprietez de chacune en particulier, ils ne veulent pourtant entendre parler que d'une ſeule nature. Leurs plus habiles Evêques prétendent ſe laver de cette hereſie, & ſoûtiennent que toute l'erreur vient de la diſette de leur langue, laquelle le manquant de termes propres, fait qu'ils confondent ſouvent le mot de nature, avec celui de perſonne. Lorſqu'ils parlent de l'*Union hypoſtatique*, ils croyent la prouver aſſez en confeſſant que Jeſus-Chriſt dans l'incarnation eſt Dieu parfait & homme parfait, ſans mêlange, ſans changement, & ſans confuſion. La verité eſt qu'ils ne s'expliquent pas tous également, & que la plûpart ont grande vénération pour deux fameux Eutychiens *Dioſcore* & *Barſuma*. Quand on leur reproche qu'ils excommuniérent les Peres du Concile de Calcedoine pour avoir condamné les premiers de ces heretiques : ils avouent que quoiqu'il paroiſſe ridicule d'excommunier les morts, la coûtume s'en étoit introduite parmi eux pour ſe vanger des Grecs, qui dans toutes leurs fêtes excom-

excommunient l'Egliſe Armenienne ; que pour eux ils n'avoient pas deſſein d'excommunier préciſément les Peres du Concile de Calcedoine qui avoient condamné Dioſcore Patriarche d'Alexandrie ſans trop examiner ſes raiſons : mais que leur intention étoit d'excommunier les Evêques Grecs d'aujourd'hui, comme ſucceſſeurs des Prélats de la plus fameuſe aſſemblée qui ſe ſoit jamais tenuë en Grece ; que les Peres Grecs avoient fait une grande injuſtice à Dioſcore de confondre ſes ſentimens avec ceux d'Eutyches, puiſque Dioſcore avoit toûjours ſoutenu que le Verbe Incarné étoit Dieu parfait & homme parfait. La ſource de l'inimitié irréconciliable des Armeniens & des Grecs vient depuis ce Concile ; & cette inimitié eſt ſi grande, que ſi un Grec entre dans une Egliſe Armenienne, ou un Armenien dans une Egliſe Grecque, les uns & les autres la croyent profanée & la béniſſent de nouveau.

Quand on veut approfondir leurs croyances, on trouve qu'il y a bien des articles de ſchiſme qu'il ne faut pas attribuer à l'Egliſe Armenienne, mais à des particuliers ; par exemple il n'eſt pas vrai qu'ils excommunient trois fois l'année l'Egliſe Latine ; les bonnes gens n'y penſent pas, & l'on ne trouve point cette pratique dans leurs Rituels, quoiqu'il ne ſoit que trop vrai que certains phrenétiques Evêques ou *Vertabiets* déclarez contre l'Egliſe Latine, l'ayent pratiqué ou le pratiquent encore, car dans une Egliſe mal reglée, ſouvent chacun fait comme il l'entend. Le Patriarche *Ozuietſi* ennemi juré des Latins, a peut-être ajouté à cette excommunication le nom du Pape Saint Leon parce qu'il avoit confirmé la condamnation de Dioſcore. Quelque eſtime qu'ils ayent pour le grand Docteur, *Altenaſi*, ce ſeroit leur faire tort que d'attribuer à toute l'Egliſe Armenienne les injures que ce fanatique a vomi contre l'Egliſe Romaine.

Il n'y a que les plus ſots ou les plus ignorans des Armeniens qui croyent le petit Evangile. Ce petit Evangile eſt un livre rempli de fables & d'extravagances touchant l'enfance de nôtre Seigneur ; par exemple que *la Vierge en étant enceinte, Salomé ſa ſœur l'accuſa de s'être abandonnée à quelqu'un ; la Vierge lui dit alors qu'elle n'avoit qu'à mettre la main ſur ſon ventre, & qu'elle connoîtroit bien le fruit qu'elle portoit. Salomé y ayant appliqué ſa main, il en ſortit un feu qui la conſuma juſqu'à la moitié du bras. Elle reconnut ſa faute & retira ſa main & ſon bras parfaitement gueris, après les avoir appliquez ſur le même endroit par ordre de la Vierge.* Ils prétendent *que le Fils de Dieu ſe ſeroit fait tort de paſſer par le ſein d'une femme, qu'il n'en fit que le ſemblant, & que les Juifs firent mettre quelqu'un à ſa place ;* ils ont tiré des Mahometans cette derniere réverie. Ils diſent auſſi que *Jeſus-Chriſt étant à l'école pour apprendre l'Armenien, ne voulut jamais prononcer la premiere lettre de leur alphabet, que le maître ne lui eût dit la raiſon pourquoi elle répreſente une M renverſée* ; ce bon homme qui ne connoiſſoit pas l'Enfant Jeſus, lui donna un ſoufflet. *Hé bien*, dit Jeſus ſans s'émouvoir, *puiſque vous ne le ſçavez pas je vais vous l'apprendre, cette lettre répreſente la Trinité par ſes trois jambes.* Le maître d'école admira ſa ſcience & le rendit à ſa Mere, avouant qu'il étoit plus habile que lui. Mr. Thevenot qui rapporte auſſi ce conte, aſſûre qu'il y a un manuſcrit Armenien dans la Bibliotheque du Roi où l'hiſtoire & les inventeurs de leurs caracteres ſont expliquez, mais il n'en fait remonter l'invention qu'à environ 400. ans ; ils ſe ſervoient auparavant de caracteres Grecs.

Les Armeniens content que *Jeſus-Chriſt étant à la chaſſe avec Saint Barthelemi & Saint Thadée, il tua cinq perdrix le long de l'Aras, & qu'une infinité de monde vint autour de lui pour l'entendre prêcher, mais que la nuit étant ſurvenuë, les deux Apôtres l'avertirent qu'il falloit renvoyer ces gens.* Jeſus leur répondit : qu'*après avoir donné à leurs ames la pâture neceſſaire il falloit prendre ſoin de leurs corps, & que pour cela ils n'avoient qu'à faire bouillir les cinq perdrix avec une oque de ris.* Tout le monde en fut raſſaſié, & comme il ne faiſoit pas clair, chacun crût qu'on lui avoit ſervi une perdrix entiere. Le Roi d'Armenie qui aimoit fort la chaſſe en fut très-faché, & ordonna qu'on fît mourir les Apôtres & leur maître. Jeſus ſe ſauva dans l'Arche ſur les hauteurs du Mont Macis ; mais Saint Barthelemi & Saint Thadée payérent pour lui.

La plus plaiſante hiſtoire qu'ils racontent, eſt celle de Judas : *ce malheureux*, à ce qu'ils diſent, *ſe repentant d'avoir trahi ſon Maître, crut qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient pour ſauver ſon ame, que de ſe pendre & d'aller aux Limbes où il ſavoit bien que Jeſus-Chriſt devoit deſcendre pour délivrer les ames ; mais le diable qui le vouloit mener en Enfer lui joua un tour de ſon métier ; il le ſoutint par les pieds, tout pendu qu'il étoit, juſqu'à ce que Jeſus-Chriſt eût fait ſa viſite dans les Limbes, après quoi il le laiſſa cheoir & l'entraina à tous les diables.* Les Georgiens font mille contes auſſi ridicules, tirez de leur petit Evangile. Je crois que ces deux ouvrages ſont fabriquez de la même main.

Quoique les Armeniens ne veuillent pas entendre parler du Purgatoire, ils ne laiſſent pas de prier ſur les tombeaux, & de faire dire des Meſſes pour les morts ; c'eſt peut-être l'avarice

de leurs Prêtres, qui, ayant aboli leurs dogmes, ont fait continuer l'uſage d'une choſe très-lucrative. Selon la plûpart de ces Prêtres, il n'y a préſentement ni Paradis ni Enfer; ils croyent que l'Enfer fut détruit après que Jeſus-Chriſt en eut enlevé les ames des Saints, auſſi-bien que celles des damnez. Par rapport à la création des ames, ils ſont du ſentiment d'Origene, ſans ſçavoir qu'il y ait eû un Origene dans le monde, car ils s'imaginent que toutes les ames ont été créées au commencement du monde. Il y a des Millenaires parmi eux ſans connoître Papias ni St. Irenée. Ils croyent qu'après le Jugement univerſel Jeſus-Chriſt reſtera pendant mille ans ſur la terre avec les prédeſtinez pour les faire joüir de la beatitude. La plûpart des Docteurs Armeniens ſont pourtant du ſentiment, que les ames attendent le Jugement univerſel dans un endroit qu'ils placent entre le Ciel & la Terre, où elles ſe flattent de joüir un jour de la gloire, quoiqu'elles ſoient dans la crainte d'être condamnées à un ſupplice éternel.

Saint Nicon qui étoit de la petite Armenie, & qui avoit paſſé quelques années de ſa vie à faire des Miſſions dans la Grande Armenie pendant le x. ſiécle, nous a laiſſé un Traité en Grec touchant *les Erreurs des Armeniens*; l'original eſt dans la Bibliotheque du Roi, & Mr. Cottelier en a donné une verſion Latine. S. Nicon rapporte des choſes fort ſingulieres ſur la croyance de ces peuples, & ne les accuſe pas ſeulement d'être diſciples d'Eutyches, de Dioſcore, de Pierre l'Armenien, & de Mantacunez, mais auſſi d'être dans l'hereſie des Monothelites. Il raconte quelques-unes des fables qui ſont encore partie de leur petit Evangile.

Cependant ces peuples ont de grandes graces à rendre au Seigneur qui leur envoya deux de ſes Apôtres peu de temps après ſa paſſion. Baronius aſſûre que S. Barthelemi & S. Thadée ſouffrirent le martyre en Armenie 44. ans après la mort de Jeſus-Chriſt, en récompenſe de la foi qu'ils y avoient annoncée. Malheureuſement elle n'y fit pas de grands progrès; car Euſebe nous apprend qu'un ſaint Evêque appellé *Meruzane* y ſema le bon grain ſous l'Empire de Dece, & Dieu répandit tant de benedictions ſur ces peuples, qu'on ne voyoit que des Chrétiens parmi eux ſous Diocletien. Maximien ſe mit en tête de les détruire, mais les Armenieus prirent les armes pour la défenſe de leur foi; & ce fut, comme dit Euſebe, la premiere guerre qu'on eût entrepriſe pour la Religion. Enfin Dieu acheva d'ouvrir les yeux à ces peuples par le miniſtere de S. Gregoire l'*Illuminateur* Armenien de naiſſance, mais élevé à Ceſarée en Cappadoce où il avoit été ſacré par S. Leonce. S. Gregoire revenu dans ſon pays ſous l'Empire du grand Conſtantin, convertit Tyridate Roi d'Armenie par un miracle éclatant, & ce Prince qui l'avoit d'abord fait maltraiter, en fut ſi touché, qu'il obligea par un Edit tous ſes ſujets à embraſſer le Chriſtianiſme. Le Saint acheva par ſa doctrine, par ſon exemple, & par ſes miracles, ce que le Roi ne pouvoit qu'ordonner. Une eſclave qui ſe fit Chrétienne à Conſtantinople en même temps, ne contribua pas peu par ſes miracles à la propagation du Chriſtianiſme dans le même pays.

Il ne faut pas confondre S. Gregoire l'*Illuminateur* premier Patriarche des Armeniens, avec un autre Saint du même pays & du même nom, qui dans le x. ſiécle vint mourir en France, reclus dans une ſolitude auprès de Pluviers en Beauce dans le Dioceſe d'Orleans. Il paſſa ſept ans dans cet hermitage, jeûnant à la mode de ſon pays, c'eſt-à-dire d'un maniére que les Chrétiens d'Occident ne ſçauroient preſque imiter. Il ne mangeoit rien du tout les Lundi, Mercredi, Vendredi & Samedi: & même s'il rompoit ſon jeûne les Mardi & Vendredi après le ſoleil couché, c'étoit pour manger trois onces de pain d'orge, quelques herbes crues, une poignée de lentilles trempées dans de l'eau & germées au ſoleil; les jours de Fêtes & de Dimanche, il ſe nourriſſoit un peu mieux, mais il ne mangeoit jamais de viande.

Le Clergé d'Armenie eſt compoſé du Patriarche, des Archevêques, des Evêques, des *Vertabiets* ou Docteurs, des Prêtres Seculiers, & des Moines. Le Patriarche porte le nom de *Catholicos* depuis fort long-tems; car Procope remarque que les Armeniens ont emprunté ce terme des Grecs. Les Armeniens ont pluſieurs Patriarches aujourd'hui ſur les terres du Roi de Perſe, & ſur celles du Grand Seigneur. Outre celui d'*Itchmiadzin* qui eſt le plus celebre de tous, on compte en Perſe celui de *Schamakie* proche la Mer Caſpienne, & celui de *Nachivan* que les Armeniens Catholiques Romains reconnoiſſent pour Patriarche après le Pape. En Turquie il y a deux Prélats qui ſe font eriger en Patriarches par le Grand Viſir, qui donneroit ce titre à tous les Prélats s'ils vouloient l'acheter comme font l'Evêque de *Cis* proche de *Tarſe* en Cilicie, & l'Evêque Armenien de Jeruſalem, leſquels à force de preſens reçoivent leur miſſion & leur authorité de la Porte. Les Armeniens ont encore un autre Patriarche à *Caminiec* en Pologne, car le Pere *Pidou*, Pariſien Religieux Theatin & Miſſionnaire Apoſtolique, ménagea ſi bien les eſprits des Armeniens de Pologne, & ſur tout celui de leur Archevêque, qu'il les ramena à leur mere l'Egliſe Romaine en 1666. On purgea leurs

leurs livres de toutes les erreurs qui ſéparent les ſchiſmatiques d'avec nous. Ce Patriarche reconnut le Pape pour Chef de la veritable Egliſe, & porta le Saint Sacrement dans les ruës à la Proceſſion générale que l'on fit pour en remercier Dieu plus ſolemnellement.

Le Patriarche d'Itchmiadzin eſt le plus riche de tous dans un ſens; car on aſſûre qu'il a près de ſix cens mille écus de revenu. Tous les Armeniens qui le reconnoiſſent & qui paſſent l'âge de 15. ans, lui payent cinq ſols par an. Les aiſez lui donnent juſques à trois ou quatre écus. Cependant il eſt pauvre dans un autre ſens, & veritablement pauvre, puiſqu'il eſt obligé de payer la Capitation pour retenir dans ſon troupeau ceux qui ne ſont pas en état de ſatisfaire à ce tribut. Souvent il y conſomme ſes revenus & y ajoute de ſes épargnes. Les Archevêques & Evêques lui envoyent tous les ans l'état des pauvres familles de leurs dioceſes, leſquelles on menace de faire vendre ou de leur faire changer de Religion faute de payement de la Capitation. Ce Patriarche eſt vêtu auſſi ſimplement que les autres Prêtres; il vit très-frugalement & n'a qu'un petit nombre de domeſtiques, mais c'eſt un Prélat des plus conſidérables du monde par l'authorité qu'il a ſur ſa nation, laquelle tremble ſous lui à la moindre menace d'excommunication. On aſſeûre qu'il y a quatre-vingt mille villages qui le reconnoiſſent. Pour ſe maintenir en place, combien ne donne-t-il pas au Gouverneur d'Erivan & aux puiſſances de la Cour? Il faut être bien eſclave de l'ambition pour acheter de ſemblables poſtes.

C'étoit autrefois le ſeul Patriarche parmi les Armeniens qui eût le pouvoir de faire le *S. Chrême* ou *Mieron*, du Grec *Myron*, compoſition liquide ou huile parfumée. Il en fourniſſoit tous les Etats de Perſe & de Turquie; les Grecs mêmes l'achetoient avec vénération, & l'on diſoit communément que des Trois Egliſes il ſortoit une fontaine d'huile ſacrée, laquelle arroſoit tout l'Orient. Le Patriarche l'envoyoit aux Archevêques & aux Evêques Armeniens, pour le répandre & pour l'employer dans le Baptême & dans l'Extrême-Onction: mais depuis plus de 40. ans Jacob *Vertabiet* & Evêque Armenien qui faiſoit ſa réſidence à Jeruſalem, s'aviſa de s'ériger en Patriarche ſous le bon plaiſir du Grand Viſir, & refuſa de prendre le *Mieron* du Patriarche des Trois-Egliſes. Comme l'huile eſt à bon marché dans la Paleſtine, & que cette liqueur ne ſe corrompt pas, il en fit plus qu'il n'en falloit pour oindre, pendant pluſieurs années, tous les Armeniens qui ſont en Turquie. Voilà le ſujet d'un grand Schiſme parmi eux. Les Patriarches s'excommuniérent réciproquement; celui des Trois Egliſes forma un grand procès à la Porte contre celui de Jeruſalem. Les Turcs qui ſont trop habiles pour vouloir décider la queſtion, ſe contentent de recevoir les preſens que leur font les parties à meſure qu'elles reviennent à la charge: en attendant chacun débite ſon huile comme il peut.

Ils la préparent depuis les Veſpres du Dimanche des Rameaux, juſques à la Meſſe du Jeudi Saint, laquelle ce jour-là ſe celebre ſur le grand vaiſſeau où l'on conſerve cette liqueur. On n'employe ni bois ni charbon ordinaire pour faire bouillir la chaudiere où on la prépare, & cette chaudiere eſt plus grande que la marmite des Invalides. On la fait bouillir avec des bois benits, & même avec tout ce qui a ſervi aux Egliſes, vieilles images, ornemens uſez, livres déchirez & trop gras; tout eſt reſervé pour cette céremonie. Ce feu ne doit pas ſentir trop bon; mais l'huile eſt parfumée par des herbes & par des drogues odoriferantes que l'on y mêle. Ce ne ſont pas de petits Clercs qui travaillent à cette merveilleuſe compoſition; c'eſt le Patriarche lui-même, vêtu pontificalement & aſſiſté au moins de trois Prélats en habits Pontificaux, qui récitent tous enſemble des priéres pendant toute la céremonie. Le peuple en eſt plus frappé que de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt; tant il eſt vrai que les hommes ne ſont ſuſceptibles que des choſes ſenſibles!

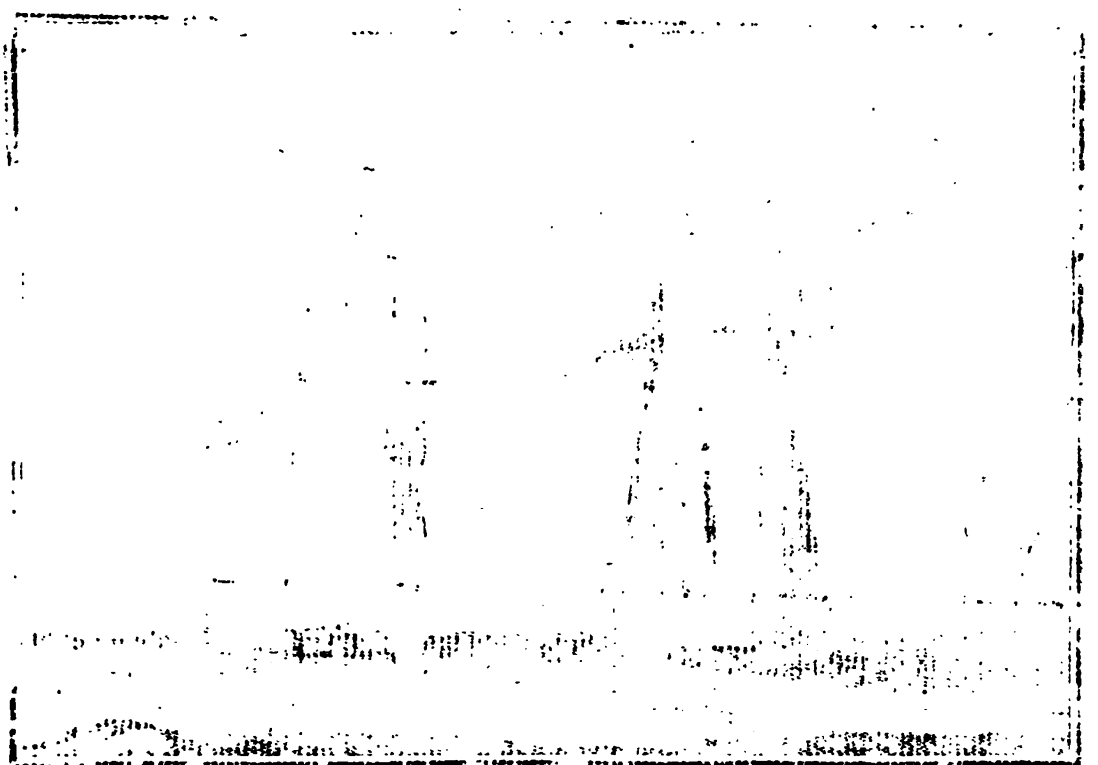
Il n'y a rien à dire en particulier des Archevêques & des Evêques Armeniens, ſi ce n'eſt qu'il y en a pluſieurs qui ſont ſans Dioceſe & qui logent dans des Monaſteres dont ils ſont Abbez. Tous ces Prélats ſont ſubordonnez au Patriarche, comme dans les autres Egliſes Chrétiennes. Il ſeroit à ſouhaiter ſeulement qu'ils s'acquitaſſent de leurs devoirs; mais ils n'ont aucun zéle & ſont plongez dans une ignorance pitoyable; auſſi les conſidere-t-on bien ſouvent moins que les Vertabiets. Quelquefois ils ſont Evêques & Vertabiets tout enſemble, c'eſt-à-dire, Evêques & Docteurs. Ces Vertabiets qui font tant de bruit parmi les Armeniens, ne ſont pas véritablement de grands Docteurs; mais ce ſont les plus habiles gens du pays, ou du moins ils paſſent pour tels. Pour être receû à ce degré ſi eminent il ne faut pas avoir étudié la Theologie pendant longues années; il ſuffit de ſçavoir la langue Armenienne litterale, & d'apprendre par cœur quelque ſermon de leur grand Maître *Gregoire Atenaſi*, dont toute l'éloquence conſiſtoit dans les blaſphémes qu'il vomiſſoit contre l'Egliſe Romaine. La Langue litterale eſt chez eux la Langue des Sçavans, & l'on prétend qu'elle n'a aucun rapport avec les autres Langues Orientales; c'eſt ce qui la rend ſi difficile. On aſſeûre qu'elle eſt fort ex-

preſſive & enrichie de tous les termes de la Religion, des Sciences & des Arts, ce qui montre que les Armeniens étoient autrefois bien plus habiles qu'ils ne ſont aujourd'hui. Enfin c'eſt un grand merite chez eux d'entendre cette langue; elle ne ſe trouve que dans leurs meilleurs manuſcrits. Les Vertabiets ſont ſacrez, mais ils diſent rarement la Meſſe, & ſont proprement deſtinez pour la predication. Leurs ſermons roulent ſur des paraboles mal imaginées, ſur des paſſages de l'Ecriture mal entendus & mal expliquez, & ſur quelques hiſtoires vrayes ou fauſſes qu'ils ſçavent par tradition; cependant ils les prononcent avec beaucoup de gravité, & ces diſcours leur donnent preſque autant d'authorité qu'au Patriarche: ils uſurpent ſur tout celle d'excommunier. Après s'être exercez dans quelques villages, un ancien Vertabiet les reçoit Docteurs avec beaucoup de céremonies, & leur met entre les mains le bâton paſtoral. La céremonie ne ſe paſſe pas ſans Simonie, car le degré de Docteur étant regardé parmi eux comme un Ordre ſacré, ils ne font aucun ſcrupule de le vendre de même que les autres Ordres. Ces Docteurs ont le privilege d'être aſſis en prêchant & de tenir le bâton paſtoral; au lieu que les Evêques qui ne ſont pas Docteurs prêchent debout. Les Vertabiets vivent de la quête que l'on fait pour eux après le ſermon, & cette quête eſt conſidérable, ſur tout dans les lieux où les Caravanes ſe repoſent. Ces Predicateurs gardent le celibat & jeûnent fort rigoureuſement les trois quarts de l'année, car ils ne mangent alors ni œufs, ni poiſſon, ni laitage. Quoiqu'ils parlent dans leur ſermons, moitié langue litterale & moitié langue vulgaire, ils ne laiſſent pas ſouvent de prêcher en langue vulgaire pour mieux ſe faire entendre: mais la Meſſe, le chant de l'Egliſe, la vie des Saints, les paroles dont on ſe ſert pour l'adminiſtration des Sacremens, ſont en langue litterale.

Les Curez & les Prêtres ſeculiers ſe marient de même que les Papas Grecs, & ne ſçauroient paſſer à de ſecondes noces; auſſi choiſiſſent-ils des filles dont le teint promette une longue vie & une forte ſanté. Ils travaillent tous à quelque métier pour gagner leur vie & pour entretenir leur famille, & cela les occupe ſi fort qu'à peine ſçavent-ils faire les fonctions Eccleſiaſtiques. Pour approcher de l'autel plus purement, ils ſont obligez de coucher dans l'Egliſe la veille des jours qu'ils doivent celebrer.

Les Religieux Armeniens ſont ou Schiſmatiques ou Catholiques. Les Schiſmatiques ſuivent la Regle de Saint Baſile; les Catholiques celle de Saint Dominique. Leur Provincial eſt nommé par le Général des Dominicains qui ſe tient à Rome. Environ l'an 1320. le P. *Barthelemi* Dominicain réunit beaucoup d'Armeniens à l'Egliſe Romaine que le Pape Jean XXII. gouvernoit alors, & ce grand Miſſionaire y établit pluſieurs Couvents de ſon Ordre; il y en a encore quelques uns dans la Province de *Nacſivan* entre Tauris & Erivan. Mr. Tavernier en a compté juſques à dix, autour de la ville de Nacſivan & de l'ancienne Julfa qui n'en eſt qu'à une journée, tous ces Monaſteres ſont gouvernez par des Dominicains Armeniens. Pour former de bons ſujets on envoye de temps en temps à Rome de jeunes enfans de cette nation que l'on éleve dans les Sciences & dans l'eſprit de l'Ordre de Saint Dominique. Chaque Monaſtere eſt dans un bourg, & l'on compte dans ce quartier-là environ ſix mille Catholiques. Leur Archevêque, qui prend le titre de Patriarche, va ſe faire confirmer à Rome après ſon élection, & l'on ſuit dans ſon Dioceſe le Rite Romain en toutes choſes, excepté la Meſſe & l'Office que l'on chante en Armenien, afin que le peuple l'entende. Ce petit troupeau vit ſaintement, il eſt bien inſtruit, & il n'y a pas de meilleurs Chrétiens dans tout l'Orient.

Les Armeniens Schiſmatiques ſont aſſez à plaindre, ils jeûnent comme les Religieux de la Trappe, & tout cela ne leur ſervira de rien s'ils ne ſe rangent du bon parti. Ils font maigre deux jours de la ſemaine, le Mercredi & le Vendredi, & ils ne mangent ni poiſſon, ni œufs ni huile, ni laitage. Les Carêmes des Grecs ſont des temps de bonne chere, en comparaiſon de ceux des Armeniens; outre leur longueur extraordinaire, il ne leur eſt permis dans ce temps-là que de manger des racines, & même il leur eſt defendu d'en manger autant qu'il faut pour ſatisfaire leur appetit. L'uſage des coquillages, de l'huile, du vin leur eſt interdit, excepté le Samedi Saint; ils reprennent ce jour-là le beurre, le fromage & les œufs. Le jour de Pâques ils mangent de la viande, mais ſeulement de celle dont on a tué les animaux ce jour-là, & non pas les jours précedens. Pendant le grand Carême ils ne mangent du poiſſon & n'entendent la Meſſe que le Dimanche. Elle ſe dit à midi, & ils la nomment la *Meſſe baſſe*, parce que l'on tire un grand rideau devant l'autel, & que le Prêtre, que l'on ne voit pas, ne prononce tout haut que l'*Evangile* & le *Credo*. Les fidelles ne communient que le Jeudi Saint à la Meſſe qui ne ſe dit qu'à midi; mais celle du Samedi Saint ſe celebre à cinq ou ſix heures du ſoir, & l'on donne auſſi la Communion. Enſuite l'on rompt le Carême, comme l'on vient de dire, en mangeant du poiſſon, du beurre ou de l'huile. Outre le grand Carême, ils en ont quatre autres de huit jours chacun pendant le reſte de l'année; ils ſont inſtituez



tuez pour ſe préparer aux quatre grandes fêtes de *Noël*, de l'*Aſcenſion*, de l'*Annonciation*, & de *Saint George*. Ces Carêmes ſont auſſi rigoureux que le grand, il ne faut parler pour-lors, ni d'œufs, ni de poiſſon, pas même d'huile ou de beurre; il y en a qui ne prennent aucune nourriture pendant trois jours de ſuite.

Les Armeniens ont ſept Sacremens comme nous, le *Baptême*, la *Confirmation*, la *Penitence*, l'*Euchariſtie*, l'*Extrême-Onction*, *l'Ordre* & le *Mariage*.

Le Baptême chez eux ſe fait par immerſion comme chez les Grecs, & le Prêtre prononce les mêmes paroles, *Je te baptiſe au nom du Pere, du Fils & du Saint Eſprit*: il plonge trois fois l'enfant dans l'eau en memoire de la Sainte Trinité. Quoique nos Miſſionnaires les ayent deſabuſez de répeter les mêmes paroles à chaque immerſion, il y a encore beaucoup de Prêtres qui le font par pure ignorance. Pendant que le Curé recite quelques priéres de ſon Rituel, il fait un cordon moitié de coton blanc, & moitié de ſoye rouge, dont il a lui-même tordu les fils ſéparement. Après l'avoir paſſé au col de l'enfant, il fait les onctions avec le St. Chrême, au front, au menton, à l'eſtomac, aux aiſſelles, aux mains & aux pieds, en faiſant le ſigne de la croix ſur chacune de ces parties. La céremonie du cordon ſe fait, diſent-ils, en memoire du ſang & de l'eau qui ſortirent du côté de Jeſus-Chriſt lorſqu'il receut le coup de Lance ſur la Croix. On ne baptiſe que le Dimanche, à moins que l'enfant ne ſoit en danger de mort, & le Prêtre impoſe toûjours le nom du Saint du jour, ou de celui duquel on doit faire la fête le lendemain, ſuppoſé qu'il n'y ait point de Saint particulier le jour du baptême. La ſage-femme porte l'enfant à l'Egliſe; mais c'eſt le Parrain qui le rapporte chez la Mere au ſon des tambours, des trompettes, & des autres inſtrumens du pays. La Mere ſe poſterne pour recevoir ſon enfant, & le Parrain dans ce temps-là baiſe le deſſus de la tête de la Mere; enſuite on ſe met à table avec les parens, les amis, & le Clergé. Il faut que le Clergé ſoit de la fête, parce que les Armeniens croyent qu'il n'y a que les Prêtres qui puiſſent baptiſer valablement dans quelque rencontre que ce ſoit. J'ai même ouï dire qu'il y avoit des Prêtres qui baptiſoient les enfans morts, & je n'ai pas de peine à le croire, puiſqu'ils ne donnent l'Extrême-Onction qu'aux trépaſſez.

Les Baptêmes qui ſe font le jour de Noël ſont les plus magnifiques, & l'on renvoye à ce jour-là les enfans dont la ſanté permet qu'on différe la céremonie. Les fêtes les plus célebres ſe font principalement dans les lieux où il y a quelque étang ou quelque riviere. On dreſſe pour cela un petit autel ſur un bateau tout couvert de beaux tapis; le Clergé s'y rend dès que le ſoleil ſe leve, accompagné des parens, des amis & des voiſins pour qui l'on prépare des bateaux ornez de même. Quelque rude que ſoit la ſaiſon, après les priéres ordinaires, le Prêtre plonge l'enfant trois fois dans l'eau, & lui fait les onctions. Les peres n'en ſont pas quittes à bon marché, car la fête ſe paſſe en feſtins & en préſens; auſſi y a-t-il beaucoup de peres qui n'attendent pas la fête de Noël, & qui ſuppoſent que leur enfant eſt mourant. En effet quelle folie de s'incommoder ſans néceſſité? Les Gouverneurs des Provinces s'y trouvent ſouvent, le Roi même vient quelquefois à Julfa pour voir ces ſortes de fêtes: Il faut alors faire beaucoup de préſens, outre les feſtins & les colations. Les femmes accouchées ne vont à l'Egliſe que 40. jours après leur accouchement, elles obſervent pluſieurs ſuperſtitions Judaïques.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que les Armeniens conférent deux Sacremens à la fois, le Baptême & la Confirmation, puiſqu'ils donnent *le Saint Chrême* aux enfans. Ils croyent que tous les Prêtres peuvent adminiſtrer ce Sacrement, mais ils ſont perſuadez qu'il n'y a que le Patriarche qui puiſſe benir le Saint Chrême.

Pour la Communion, les Prêtres donnent aux fidelles un morceau de l'Hoſtie conſacrée, & trempée dans le vin conſacré; mais il eſt ſcandaleux qu'ils communient les enfans à l'âge de deux ou trois mois entre les bras de leurs meres, parce qu'ils rejettent le plus ſouvent les eſpeces conſacrées. Les Prêtres Armeniens conſacrent avec du pain ſans levain, & font eux-mêmes les hoſties la veille du jour qu'ils doivent conſacrer; elles ſont ſemblables aux nôtres, ſi ce n'eſt qu'elles ont trois ou quatre fois plus d'épaiſſeur. Avant que de commencer la Meſſe, le Prêtre prend ſoin de mettre l'hoſtie ſur une patene, & le vin tout pur dans un calice. Jeſus-Chriſt, diſent-ils, fit la Cene avec le vin, & réſerva l'eau pour le Baptême. Le Prêtre couvre les eſpeces d'un grand voile & les enferme dans une armoire près de l'autel du côté de l'Evangile. A l'Offertoire il va prendre le calice & la patene en céremonie, c'eſt à dire ſuivi des Diacres & des Souſdiacres, dont quelques-uns portent des flambeaux, & les autres des plaques de cuivre attachées à des bâtons aſſez longs, & garnies de clochettes qu'ils font rouler d'une maniére aſſez harmonieuſe. Le Prêtre precedé des encenſoirs & au milieu des flambeaux & de ces inſtrumens de muſique, porte les eſpeces en proceſſion autour du ſanctuaire. C'eſt alors que le peuple mal inſtruit ſe proſterne & adore les eſpeces non conſacrées. Le Clergé encore plus coupable

pable chante à genoux un Cantique qui commence, *le Corps du Seigneur eſt preſent devant nous.* Il ſemble que les Armeniens ayent pris cette abominable coutume des Grecs : car les Grecs, comme nous l'avons remarqué, par une ignorance inexcuſable adorent auſſi les eſpeces avant la conſecration. Leur erreur vient de ce qu'autrefois ils croyoient qu'il n'étoit permis de celebrer que le Jeudi Saint, & conſacroient ce jour-là autant d'hoſties qu'il en falloit pour tous les jours de l'année; on les gardoit dans une armoire à côté de l'Evangile, & le peuple avoit raiſon de les adorer quand le Prêtre les portoit de cette armoire à l'autel. Après cette petite proceſſion le Prêtre met les eſpeces ſur l'autel, & prononce les paroles ſacramentelles; ſe tournant vers le peuple qui ſe proſterne, baiſe la terre & frappe ſa poitrine; il leur montre l'hoſtie & le calice, en diſant, *Voici le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt qui a été donné pour nous.* Il ſe tourne enſuite vers l'autel & communie en mangeant l'hoſtie trempée dans le vin. Quand il donne la communion aux fidelles, il répete trois fois les paroles ſuivantes pour en mieux faire ſentir l'énergie : *Je crois fermement que ceci eſt le Corps & le Sang du Fils de Dieu qui ôte les pechez du monde, & qui non ſeulement eſt mon propre ſalut, mais celui de tous les hommes.* Le peuple répete tout bas ces paroles mot pour mot.

Malgré cette ſainte précaution les Armeniens Schiſmatiques ne paroiſſent gueres pénétrez de la grandeur de cet adorable miſtere. Ils ſe préſentent la plûpart à la Communion ſans préparation, & on la donne aux enfans de 15. ou 16. ans, ſans Confeſſion, quoiqu'à cet âge ils ne ſoient pas ſi innocens que les peuples le ſuppoſent. Les Armeniens communient rarement à la campagne, parceque ſouvent le peuple n'a pas de quoi faire dire la Meſſe, & les Prêtres leur perſuadent qu'une Meſſe mal payée n'a pas grande vertu.

Nos Miſſionnaires ſe font admirer par leur Science, par leur zéle & par leur genéroſité; mais les Schiſmatiques détruiſent, par leur argent, ce que ces hommes Apoſtoliques édifient de plus ſolide. Les Miſſions les plus fleuriſſantes tomberont à la fin ſi Dieu ne change le cœur des Schiſmatiques. Ces malheureux qui n'apprehendent rien tant que les ſaints progrès de nos Prêtres, intereſſent des puiſſances de l'Etat, & ne ceſſent de leur répréſenter combien il ſeroit dangereux de ſouffrir que les Latins ſe multipliaſſent chez eux; que ces gens malintentionnez pour le gouvernement ſont dévouez au Pape & aux Princes Chrétiens; qu'il faut les regarder comme autant d'eſpions, qui ſous prétexte de Religion viennent pour reconnoître les forces du pays; qu'ils n'inſpirent à ceux de leur Rite que l'eſprit de ſédition & de révolte; que les plus puiſſans Princes d'Europe ne s'intereſſeroient pas pour eux s'ils ne s'en ſervoient comme d'autant d'Emiſſaires propres à étendre un jour leurs conquêtes. Toutes ces fauſſes raiſons appuyées de force ſequins, font ouvrir les yeux aux Mahometans; & malgré toutes les recommandations du monde, on oblige les Miſſionnaires à ſe retirer. Neanmoins ces Apôtres ne ſe rebutent point; on voit tous les jours en Levant de nouveaux Capucins, des Dominicains, des Carmes, des Jeſuites, des Prêtres des Miſſions étrangeres de Paris. Ils inſtruiſent ceux qui ſe préſentent, ils baptiſent, ils ramènent au bercail les brebis égarées, ils ouvrent les portes du Ciel aux Elus.

Quel dommage que les Armeniens n'ouvrent pas les yeux, car d'ailleurs ils ſont d'un bon naturel & portez à la devotion! Leurs Egliſes ſont d'une grande propreté depuis qu'ils ont vû les nôtres; il n'y a dans chaque Egliſe qu'un ſeul autel placé au fond de la nef dans le ſanctuaire, où l'on monte par cinq ou ſix marches. Ils font des dépenſes conſidérables pour orner ce ſanctuaire. Il n'eſt permis à aucun ſéculier, de quelque qualité qu'il ſoit, d'y entrer. On voit bien par les richeſſes de ce lieu, que les Armeniens manient plus d'écus, que les Grecs de doubles. La miſere paroît chez les Grecs dans ce qu'ils ont de plus ſacré, à peine ont-ils deux petites bougies pour dire la Meſſe. Chez les Armeniens, au contraire, on voit de belles illuminations & de groſſes torches; leur chant eſt bien plus agréable auſſi, & la ſimphonie des ſonnettes attachées à l'inſtrument dont on a parlé, & dont on donne ici la figure, inſpire je ne ſçai quoi qui attendrit le cœur; on en jouë à l'Evangile & quand on tranſporte les eſpeces.

Les Armeniens n'apportent pas plus de préparation pour la Confeſſion que pour la Communion; on peut même dire, ſans calomnie, que la plûpart de leurs Confeſſions ſont autant de ſacrileges. Les Prêtres ignorent l'eſſentiel de ce Sacrement, & les penitens qui ſont de grands pecheurs auſſi-bien que nous, ne ſçavent pas diſtinguer le peché de ce qui ne l'eſt pas. Malheureuſement ni les uns ni les autres ne ſont pas capables de faire un bon acte de contrition. Les declarations des pechez ſont vagues & indéterminées; ſans inſiſter même ſur ceux qu'ils ont commis, quelques-uns en diſent trois fois plus qu'ils n'en ont fait, & récitent par cœur une liſte de crimes enormes, qui a été compoſée autrefois pour ſervir de modéle à faire leur examen. S'ils ſe confeſſent d'avoir volé ou tué, bien ſouvent les Confeſſeurs répondent que Dieu eſt tout plein de

de miſericorde ; mais il n'y a point avec eux de remiſſion pour avoir rompu le jeûne, ou pour avoir mangé du beurre le Mercredi ou le Vendredi ; car leurs Prêtres qui font conſiſter la Religion à faire de grandes abſtinences, leur impoſent des penitences effroyables pour ces ſortes de fautes ; ils ordonnent auſſi quelquefois des mois entiers de penitence à ceux qui s'accuſent d'avoir fumé, d'avoir tué un chat, une ſouris, un oiſeau.

Ce ſeroit ici l'endroit de parler de l'Extrême-Onction des Armeniens, puiſqu'ils la comptent parmi les Sacremens ; mais je ne vois rien de plus abſurde que leur pratique, car ils ne la donnent qu'après la mort, & même ce n'eſt ordinairement qu'aux perſonnes ſacrées, les autres en ſont tout-à-fait exclus.

Ils ont des regles particulieres pour le Mariage. Un homme veuf ne peut épouſer qu'une femme, & l'on ne ſçauroit chez eux contracter un troiſiéme Mariage ; ce ſeroit vivre dans la fornication. De même une femme veuve ne peut pas épouſer un garçon. Il n'y a pas grand mal juſque là, peut-être même que les Mariages ſeroient mieux aſſortis que dans les autres Religions, ſi les parties ſe connoiſſoient avant que de s'unir ; mais on ne ſçait ce que c'eſt que de faire l'amour chez eux. Les Mariages ſe font ſelon la volonté des meres qui ne conſultent ordinairement que leurs maris. Après qu'on eſt convenu des articles, la mere du garçon vient au logis de la fille, accompagnée d'un Prêtre & de deux vieilles femmes. Elle préſente à la future une bague de la part de ſon fils. Le garçon ſe montre en même temps tenant ſa gravité du mieux qu'il peut, car il n'eſt pas permis de rire à la premiere entreveuë ; il eſt vrai que cette entreveuë eſt fort indifferente, puiſque la belle ou la laide ne montre pas même le blanc des yeux, tant elle eſt voilée. On preſente à boire au Curé qui fait les fiançailles. Ce n'eſt pas la coutume de publier des bancs. La veille des nôces le fiancé envoie des habits, & quelques heures après il vient recevoir chez ſa fiancée le preſent qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval & l'on n'oublie rien pour en avoir des plus beaux. Le fiancé ſortant de la maiſon de ſa future, marche le premier la tête couverte d'un raiſeau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, ſuivant ſa qualité ; ce voile ou ce raiſeau deſcend juſqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée qui le ſuit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout ; ce voile tombe juſques ſur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeuneſſe, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'Egliſe au ſon des inſtrumens, en proceſſion le cierge à la main & ſans confuſion. On met pied à terre à la porte de l'Egliſe, & les fiancez vont juſqu'aux marches du ſanctuaire tenant toûjours la ceinture par les bouts. Là ils s'approchent de front, & le Prêtre leur ayant mis la Bible ſur la tête, leur demande s'ils veulent bien ſe prendre pour mari & pour femme ; ils inclinent la tête pour marquer leur conſentement. Le Prêtre prononce alors les paroles ſacramentelles, il fait la cérémonie des anneaux & dit la Meſſe. On ſe retire enſuite chez l'épouſée, dans le même ordre qu'on étoit venu. Le mari ſe couche le premier, après avoir été déchauſſé par ſa femme qui eſt chargée du ſoin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte ſon voile que pour entrer dans le lit. Voilà comment ſe font les Mariages, & les cérémonies qu'obſervent les jeunes mariées en Armenie.

*Et cette obſcurité qui cache leur ardeur*
*Semble mettre à couvert leur honte & leur pudeur.*

Cependant cela s'appelle en bon François, *acheter chat en poche.* On dit qu'il y a des Armeniens qui ne connoîtroient pas leurs femmes s'ils les trouvoient couchées avec un autre homme. Tous les ſoirs elles éteignent la chandelle avant que de ſe dévoiler, & la plûpart ne découvrent point leur viſage pendant le jour. Un Armenien qui révient d'un grand voyage n'eſt pas aſſeûré s'il trouvera la même femme dans ſon lit, ou ſi quelqu'autre femme, pour profiter de ſes biens, aura pris la place de la defunte.

Quand les filles ont perdu leur mere avant que de ſe marier, c'eſt ordinairement la plus proche parente qui prend le ſoin de leur mariage. Quelquefois les meres accordent leurs enfans à l'âge de deux ou trois ans ; il y a même des meres qui pendant leur groſſeſſe conviennent enſemble de marier les enfans qu'elles portent, ſuppoſé que l'un ſoit garçon & l'autre fille ; c'eſt la plus grande marque d'amitié que les honnêtes gens ſe puiſſent donner. On les accorde dès qu'ils ſont nez, & depuis les accordailles juſques à la conſommation du mariage, le garçon envoye tous les ans, le jour de Pâques, un habit à ſa maîtreſſe. Je ne parle pas des feſtins ni des réjoüiſſances de la nôce ; la fête dure trois jours, & les hommes ne ſont point mêlez avec les femmes. On dit qu'on boit beaucoup de part d'autre : ces bonnes Dames ſe dévoilent entre elles, diſent de bons mots, & ſurtout n'épargnent pas les liqueurs.

Les Armeniens ne font pas beaucoup de cé-

céremonies aujourd'hui pour les Ordres ſacrez ; celui qui ſe deſtine à l'Etat Eccleſiaſtique, ſe preſente au Curé, accompagné de ſon pere & de ſa mere qui authoriſent la declaration que leur fils fait de vouloir ſe conſacrer à Dieu. Le Curé bien informé de ſon deſſein, ſans ſe mettre en peine de lui répreſenter la peſanteur du fardeau dont il va ſe charger, ſans l'exhorter à demander à Dieu les graces néceſſaires pour perſeverer dans un état ſi ſaint, ſans lui ordonner de pratiquer les vertus inſéparables de ce miniſtere, ſe contente de lui mettre une chape ſur le dos en récitant quelques Oraiſons. Voilà la premiere céremonie. On la répete ſix fois, d'année en année, ſans garder aucune regle pour le temps qui ſe trouve entre deux ; mais lorſque l'Eccleſiaſtique a atteint l'âge de 18. ans, il peut ſe faire ſacrer ; ces impoſitions de la Chape, accompagnées de quelques Oraiſons particulieres, ne ſervant que pour les autres Ordres, qui ſont la Clericature, le Souſdiaconat & le Diaconat. En attendant ſi le Prêtre veut ſe marier, comme cela ſe pratique toûjours chez eux après la quatriéme céremonie on lui fait épouſer la fille qu'il ſouhaite. Après l'impoſition de la Chape, il s'addreſſe à un Evêque ou à un Archevêque qui le revêtit de tous les habits ſacerdotaux. Cette céremonie coûte plus que les autres, car il faut payer plus cher à meſure qu'on avance dans les Ordres. Autrefois les Prêtres Armeniens ne pouvoient pas ſe remarier après la mort de leurs femmes ; ils ne ſe ſont pas tout-à-fait relâchez ſur cet article, mais ils ne peuvent plus dire la Meſſe quand ils épouſent une ſeconde femme, comme ſi leur caractere étoit effacé par le ſecond mariage. Les nouveaux Prêtres ſont obligez de reſter un an dans l'Egliſe pour ne s'occuper que du ſervice Divin : après lequel temps la pluſpart couchent dans l'Egliſe, la veille du jour qu'ils doivent celebrer ; quelques-uns y reſtent cinq jours ſans venir chez eux, & ne mangent que des œufs durs, & du ris cuit à l'eau & au ſel. Les Evêques ne mangent de la viande & du poiſſon que quatre fois l'année. Les Archevêques ne vivent que de legumes. Comme ils font conſiſter la perfection de la Religion dans les jeûnes & dans les abſtinences, ils les augmentent à meſure qu'ils ſont élevez en dignité ; ſur ce pied-là les Patriarches devroient quaſi ſe laiſſer mourir de faim. Nos Miſſionaires ſont obligez d'entrer un peu dans leurs maniéres, car on ne peut meriter leur eſtime que par des jeûnes outrez.

Les Prélats ne font de l'Eau-benite qu'une fois l'année, & ils appellent cette céremonie *le Baptême de la Croix*, parce que le jour de l'*Ephiphanie* ils plongent une croix dans l'eau après avoir recité pluſieurs oraiſons ; & après que l'Eau-benite eſt faite, chacun remplit ſon pot & l'emporte chez ſoi ; les Prêtres, & ſur tout les Prélats, retirent de cette céremonie un profit très-conſidérable.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE XXI.

### *VOYAGE DE TOCAT ET D'ANGORA.*

MONSEIGNEUR,

Nous commençâmes à tourner tout de bon le dos au Levant le 12. Septembre, & quoique nous fuſſions au fond de la Natolie, il nous ſembloit que nous voyions les pointes des clochers de France, dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Mediterranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'Erzeron avec une partie de la Caravane qui s'aſſembloit pour *Tocat*, & nous partîmes le lendemain 13. Septembre pour les *Bains d'Elija* où le reſte des Marchands s'étoient rendus. Ces eaux nous parurent plus chaudes que celles d'Aſſancalé, & que celles des environs du grand Monaſtere d'Erzeron.

Le 14. Septembre nous marchâmes depuis 5. heures du matin juſques à midi par des pays plats, mais ſi ſecs & ſi brûlez qu'on n'y trouvoit ni plantes ni graines. Nôtre Caravane n'étoit que d'environ 300. perſonnes, preſque tous Armeniens qui conduiſoient des ſoyes à Tocat, à Smyrne & à Conſtantinople. On partit le 15. à cinq heures & demi, & l'on campa vers le midi ſur cette branche de l'Euphrate qui paſſe par la plaine d'Erzeron ſous le pont d'Elija. Nous l'avions toûjours côtoyée à gauche, mais la campagne nous parut bien plus rude que celle du jour précedent ; ce ne ſont que rochers qui déterminent l'Euphrate à couler vers le couchant. Les bords de cette riviere ſont couverts d'une belle eſpece d'*Epine-vinette*, plus haute que la nôtre, & que l'on diſtingue par ſon fruit. C'eſt une grappe à ſept ou huit grains cilindriques, longs d'environ 4. lignes

gnes ſur deux lignes d'épais, noirs, couverts d'une fleur ſemblable à celle des prunes fraîches, pleins d'un ſuc violet moins aigre & beaucoup plus agréable que celui de l'*Epine-vinette*. L'arbriſſeau dont nous parlons, a les feuilles longues d'environ deux pouces ſur près de 10. lignes de largeur, aigrelettes & dentées. Le bois en eſt jaune, garni d'épines dures, quelques-unes ſimples, & les autres à deux ou trois piquans. Cette plante a levé de graine dans le Jardin du Roi.

Le 16. Septembre on marcha depuis quatre heures & demi du matin juſques à une heure après midi, dans une vallée étroite, deſagréable, inculte, où l'on ne trouve qu'un ſeul Caravanſerai, & où l'Euphrate qui coule toûjours vers l'Oueſt fait pluſieurs détours. Nous fûmes obligez de paſſer deux fois cette riviere, ayant appris par une Caravane compoſée de 24. Chameaux, qu'il y avoit beaucoup de voleurs ſur le chemin de Tocat. A cette nouvelle nous nous raſſemblâmes pour tenir Conſeil, & il fut décidé qu'on tâcheroit de faire la meilleure contenance qu'il ſeroit poſſible. On ne manqua pas de mettre dans le centre de la marche tous les chevaux chargez de ſoyes, & nous nous trouvions tantôt parmi eux, & tantôt à l'arriere-garde. On arriva ſur les 11. heures à l'entrée d'une vallée encore plus étroite, & tandis que nous nous retranchions ſur la pente de la colline à la veuë de ce coupe-gorge, on détacha trois fuſeliers pour aller reconnoître le paſſage, heureuſement ils rapporterent qu'ils n'avoient vû que trois ou quatre cavaliers armez qui ſe retiroient dans les montagnes; ainſi nous paſſâmes le défilé ſans dire mot & le plus promptement que nous pûmes. C'eſt dans cet endroit-là que l'Euphrate fait un coude conſidérable vers le Midi pour s'approcher de l'autre de ſes branches, laquelle paſſe à *Mammacontum*. Nous continuâmes nôtre route vers le Sud-Oueſt, & fûmes obligez de camper à demi heure du défilé, preſque à mi-côte d'une montagne aſſez rude, dans une ſolitude affreuſe où l'on ne voit ni village ni Caravanſerai; on eut même aſſez de peine à trouver des bouzes de vaches pour faire bouillir la marmite.

Le 17. Septembre nôtre route fut courte, mais fort incommode; on paſſa ſur une montagne toute pelée, au pied de laquelle on entre dans une vallée bien cultivée, ou nous campâmes après 4. heures de marche, auprès de *Caraboulac* village aſſez joli. Nous fûmes joints ce jour-là par une Caravane de Marchands de ſoye, auſſi forte que la nôtre; elle étoit partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle avoit fait plus de diligence, ſur le bruit qui couroit qu'un Pacha Manſoul s'étoit mis à la tête des voleurs. Cette recruë nous fit plaiſir & nous partîmes tous enſemble de Caraboulac ſur les 5 heures du matin pour venir à *Acpounar* autre village où nous arrivâmes à une heure après midi. La route ſeroit aſſez commode n'étoit qu'il faut paſſer par une montagne fort élevée & toute découverte.

Le 18. Septembre on partit à 4. heures du matin pour n'aller pourtant pas bien loin, car nous campâmes ſur les 8. heures & trois quarts auprès d'un ruiſſeau qui coule vers l'Oüeſt. Il eſt vrai que nous paſſâmes ſur une montagne couverte de Pins, dont la deſcente eſt fort rude, & qui conduit dans une vallée étroite & tortuë, ſur la gauche de laquelle on voit le reſte d'un vieux Aqueduc à arcades arrondies qui paroît aſſez ancien. Nous paſſâmes ce même jour la riviere qui va ſe jetter dans la Mer Noire à Vatiza; cette riviere vient du Midi; au lieu que dans nos Cartes on la fait couler du côté de l'Eſt.

Le 19. Septembre on continua de marcher au Nord-Oueſt, dans une autre vallée fort étroite; après quoi nous entrâmes dans une aſſez belle plaine à l'Oueſt, où coule un agréable ruiſſeau ſur le bord duquel eſt le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, ſe voyent deux morceaux de colonnes antiques ſur le plus petit deſquels il y a des caracteres grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empêcha d'examiner; & d'ailleurs l'inſcription nous en parut très-uſée. Peut-être qu'elle fait mention du nom de quelque ancienne ville ſur les ruïnes de laquelle Sukmé a été bâti. Après une route de cinq heures & demi, on campa auprès d'un autre village appellé *Kermeri*.

La marche du 20. Septembre fut de 7. heures; & nous nous arretâmes à *Sarvanlar* autre village bâti de même que Kermeri, c'eſt-à-dire fort pauvrement. A la deſcente de la montagne & à l'entrée d'un coupe-gorge, on découvrit cinq ou ſix voleurs à cheval, qui ſe retirérent, ſur ce que nous les menacions de tirer ſur eux. On mit pied à terre en tenant le fuſil, les piſtolets, le ſabre ou la lance à la main; car nous avions dans nôtre troupe des gens armez de toutes ces differentes pieces, mais il y en avoit peu qui fuſſent bien réſolus de s'en ſervir; pour moi j'avouë franchement que je ne me ſentois pas l'ame guerriere ce jour-là. Les balles de ſoye étoient au milieu de la marche, & les Cavaliers les plus leſtes s'étoient partagez à la tête & à la queuë. Quelques voleurs parurent à un quart de lieuë de là ſur les hauteurs voiſines; cependant nous ne laiſſâmes pas d'entrer dans une petite plaine terminée par un vallon, à l'entrée duquel s'étoient poſtez 15. ou 20. de ces voleurs, qui nous voyans venir en bon

bon ordre, jugerent à propos de ſe retirer. Ces malheureux ſont des montagnards qui volent quand ils ſe trouvent les plus forts, & qui n'ont pas l'eſprit de s'entendre ni de bien faire leurs parties. Il eſt certain que s'ils nous avoient attaquez avec fermeté, ils auroient enlevé la moitié des balles de ſoye. Quelques voleurs de nuit qui ſe mêlerent avec nous ſur le matin, dans le temps qu'on chargeoit les balles, furent bien plus habiles, car ils détournérent deux mulets avec leur charge, & l'on n'en entendit plus parler. Les montagnes par où nous paſſâmes ſont couvertes de taillis de Charmes, parmi leſquels on voit des *Pins*, de la *Sabine* & du *Genièvre*. Les Melons d'eau ſont excellens dans tous ces quartiers-là; les meilleurs ont la chair rouge-pâle; & les graines rouge-brun tirant ſur le noir; les autres ont la chair jaunâtre & la graine noire; les moins ſucrez ont la chair blanche.

Le 21. Septembre nous partîmes à 5. heures du matin, & paſſâmes ſur la plus haute, la plus rude & le plus ennuyeuſe montagne du pays, toûjours ſur nos gardes de peur des voleurs. La veûe d'une infinité de Plantes rares nous conſoloit de nos allarmes; ces Plantes naiſſent parmi le *Chêne commun*, le *Saule muſqué*, l'*Aliſier*, le *Tamaris*, les *Pins*, l'*Epine-vinette à fruit noir*.

Le 22. Septembre nous ne découvrîmes depuis 5. heures du matin juſques à midi, que des roches fort eſcarpées, toutes de marbre blanc, ou de jaſpe rouge & blanc, parmi leſquelles coule avec rapidité, du Levant au Couchant, la riviere de *Carmili*. Nous eûmes pour gîte un mauvais Caravanſerai, ou plûtôt une grange dans laquelle nous trouvâmes une banquette haute de trois pieds, ſur quoi chacun étendit ſon équipage. Les Turcs ne portent qu'un tapis pour tout meuble de nuit. Ce lieu n'étoit éclairé que par des ouvertures plus petites que les fenêtres des chambres des Capucins. Nous fûmes heureux de trouver cette retraite, car outre qu'il plût preſque tout le jour, il tomba auſſi de la grêle pendant toute la nuit. Nous obſervâmes ce jour-là des *Amandiers ſauvages* qui ſont beaucoup plus petits que l'*Amandier commun*, mais leurs branches ne ſont pas terminées par un piquant comme celles de l'Amandier ſauvage qui naît en Candie. Les feuilles de l'eſpece dont nous parlons, n'ont que quatre ou cinq lignes de large ſur un pouce & demi de long, & ſont de même couleur & de même tiſſure que celles de nos Amandiers. Le fruit du ſauvage eſt à peine de 8. ou 9. lignes de long ſur 7. ou 8. lignes de large, mais il eſt très-dur. Le noyau eſt moins amer que celui de nos amandes ameres, & ſent le noyau du fruit du Pêcher. On voit auſſi dans ces quartiers-là une eſpece de *Micocoulier* qui me parut fort remarquable.

Cet arbre ne vient guere plus haut qu'un Prunier, mais il eſt plus touffu; ſes branches ont le bois blanc avec l'écorce vert-brun; ſes feuilles ſont plus roides & plus fermes que celles de nôtre *Micocoulier*, plus petites, plus épaiſſes, moins pointuës, longues ordinairement d'un pouce & demi, aſſez ſemblables à celles du Pommier, mais de la tiſſure de celles du Micocoulier; elles ſont vert-brun en deſſus, vert blanchâtre en deſſous, de ſaveur d'herbe, dentées ſur les bords, & l'une des oreilles de leur baſe eſt plus petite & plus baſſe que l'autre. Les fruits naiſſent dans les aiſſelles de ſes feuilles, longs de 4. lignes preſque ovales, jaunes, tirans ſur le brun quand ils ſont bien meurs. Leur chair eſt jaunâtre, douce, mais ſtiptique, le noyau eſt verd & renferme une graine moëlleuſe comme l'eſpece commune.

Le 23. Septembre nôtre marche fut de 8. heures & demi; on trouva à la ſortie du Caravanſerai une montagne fort haute, fort rude & toute pelée; mais nous entrâmes enſuite dans une grande & belle Plaine où nous campâmes auprès d'un *village* appellé *Curtanos*. Le 24. nous partîmes à 4. heures du matin de la plaine de Curtanos, & paſſâmes ſur une montagne & dans des vallées fort rudes où coule, à droite du chemin, une riviere toute rouge par la grande quantité de Bol qu'elle détrempe. Elle ſerpente par des defilez fort dangereux où à peine des bêtes de ſomme peuvent paſſer les unes après les autres. Ces défilez nous conduiſirent enfin au pied d'autres montagnes toutes heriſſées de pointes, ſur la plus haute deſquelles eſt bâtie la ville de *Chonac* ou *Couleiſar*, petite Place diſpoſée en amphitheatre, & terminée par un vieux château. La riviere, qui paroît toute ſanglante, paſſe au bas de la montagne & rend le paſſage encore plus affreux. Les environs ſont horriblement eſcarpez, mais on change tout d'un coup de ſituation, car paſſé Chonac on entre dans une des plus belles vallées d'Aſie, remplie de vignobles & de vergers. Ce changement auquel on ne s'attend pas naturellement, fait un contraſte fort agréable qui dure juſqu'à *Agimbrat* ou *Agimourat* petite ville à une heure & demi de Chonac. *Agimbrat* eſt ſur une montagne ſemblable à un pâté écraſé, au pied duquel paſſe la même riviere. Un rocher s'éleve à côté de la ville, ſur lequel eſt un ancien château ruiné qui gardoit anciennement ce paſſage de la la vallée. Nous ne vîmes que de belles Plantes pendant toute cette journée; les vignobles ſont mêlez de *Pêchers*, d'*Abricotiers*, & de *Pruniers*. Nôtre gîte fut très-agréable, c'eſt un beau Caravanſerai au pied de la riviere,

Tom. II. Pag. 170.

viere, à double nef comme la grande Sale du Palais à Paris, la voute eſt de pierre de taille, & les arcades ſont bien cintrées ; mais ce bâtiment qui eſt d'une beauté ſurprenante pour le pays, n'eſt éclairé que par des lucarnes, & l'on y loge ſur une banquette qui regne tout autour de chaque nef. Pour nous qui aimions le frais, nous allâmes coucher dans la cour où nous ne laiſſions pas de nous reſſentir encore des grandes chaleurs de la journée ; mais nous fûmes obligez d'abandonner nôtre gîte une heure avant le jour, & de venir reſpirer l'air infecté du ſouffle de tous les chevaux & des mulets de la Caravane, car le froid nous avoit engourdis, & malheureuſement nous n'avions pour toute boiſſon que de l'eau à la glace. Comme il n'y a que des Turcs dans le pays, ils vendent leur vin en gros aux Armeniens, & après que la vente eſt faite on y mourroit faute d'en trouver la valeur d'un demi ſeptier ; nous nous en conſolâmes en mangeant des raiſins, quoiqu'ils fuſſent moiſſes & trop doux. On nous dit que ces vignes étoient de peu d'apparence & de peu de rapport.

Le 25. Septembre nous ſuivîmes la même vallée depuis 5. heures du matin juſqu'à 8. la riviere rouge couloit à nôtre droite, mais nous la quittâmes à un village qui occupe preſque tout le fond de la vallée ; cette riviere tire vers le Nord & va ſe jetter, à ce qu'on nous dit, dans quelqu'une de celles qui ſe dégorgent dans la Mer Noire. C'eſt dequoi nous ne nous embarraſſions pas beaucoup, parceque les Marchands des Caravanes ne donnent pas de grands éclairciſſemens ſur ces ſortes de matieres ; mais nous étions fort inquietes de ſçavoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyoit, quelque part que l'on jettât la veuë, que l'ouverture par où la riviere s'échape. Nos Armeniens nous montrérent bientôt la route, & la tête de la Caravane commença à monter ſur la plus haute montagne que nous euſſions encore paſſée depuis Erzeron. On y voit beaucoup de *Vignes* & de *Pins*, mais la deſcente en eſt affreuſe, & l'on campa dans une eſpece d'abîme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

Ces montagnes produiſent de belles eſpeces d'*Azarolier*, il y en a qui ſont auſſi gros que des Chênes. Leur tronc a l'écorce gerſée & griſâtre, les branches touffuës & étenduës ſur les côtez. Les feuilles ſont diſpoſées par bouquets,

longues de deux pouces & demi ſur 15. lignes de large, vert-pâle, luiſantes, légerement veluës des deux côtez, découpées ordinairement en trois parties juſques vers la côte, & ces parties ſont dentées fort proprement ſur les bords, aſſez ſemblables à celles *de la Tanaiſie*; la partie qui termine les feuilles eſt encore recoupée en trois parties. Les fruits naiſſent deux ou trois enſemble au bout des jeunes jets, & reſſemblent à de petites Pommes d'un pouce de diametre, arrondies en cinq coins en côte de Melon, légerement velus, vert-pale tirant ſur le jaune, avec un nombril relevé de 5. feuilles longues de 4. lignes, larges d'une ligne & demi, & dentées de même que les feuilles de l'arbre: on voit même quelquefois une ou deux de ces feuilles ſortir de la chair du fruit ou de ſon pedicule. Ce fruit, quoi qu'agréable, ne l'eſt pas autant que l'*Azarole*, mais je crois qu'il ſeroit excellent s'il étoit cultivé. Non ſeulement les Armeniens en mangérent tant qu'ils purent, mais ils en remplirent leurs beſaces. Le centre de ce fruit eſt occupé par cinq oſſelets longs de quatre lignes, arrondis ſur le dos, un peu aplatis ſur les côtez, aigus du côté qui regarde le centre du fruit, très-durs & remplis d'une moëlle blanche. Cet arbre n'a point de piquans, ſes feuilles ſont fades & d'un goût mucilagineux.

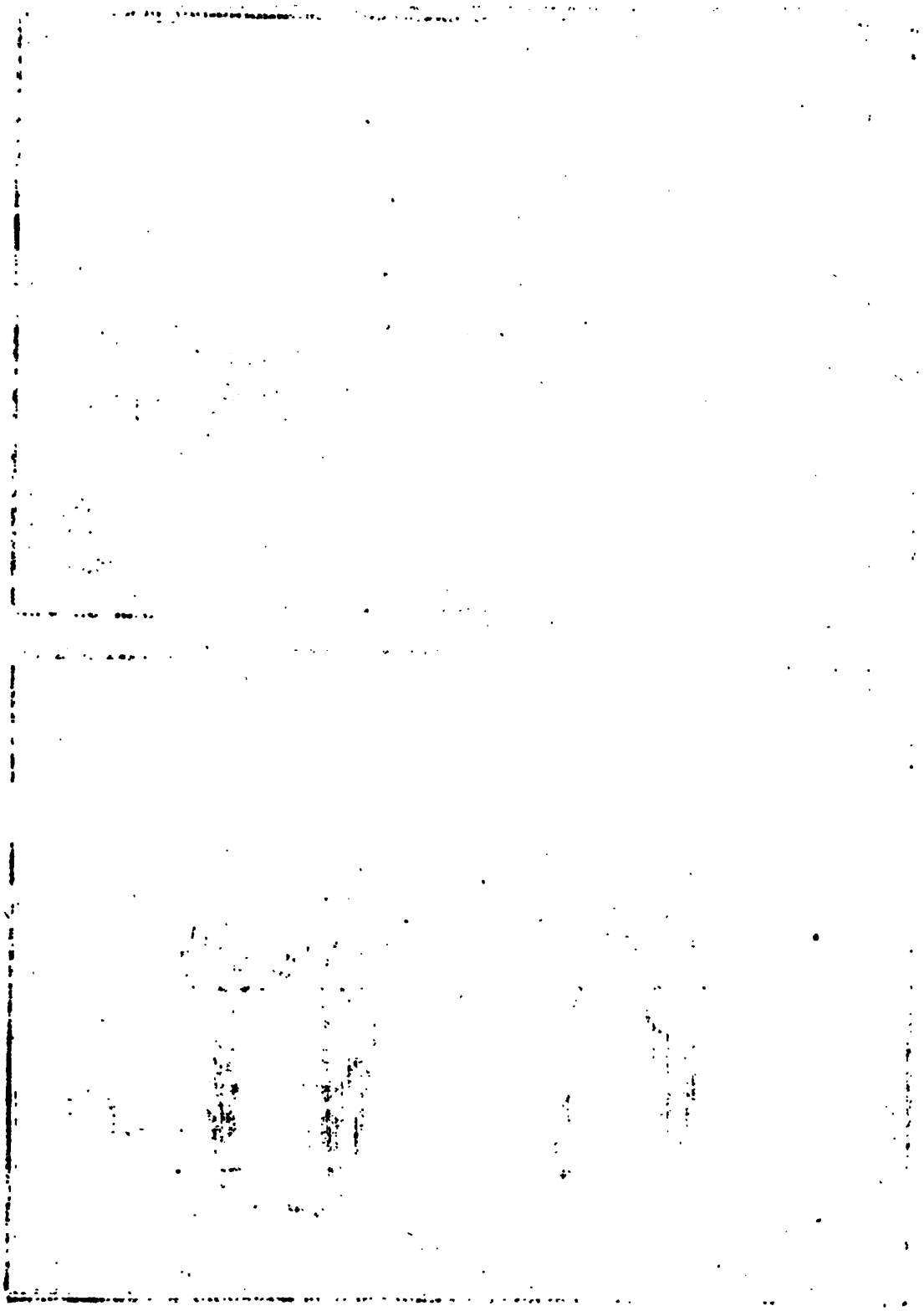
Les autres eſpeces d'*Azarolier* ont le fruit rouge & ne different entre elles que par la groſſeur de leurs fruits, dont quelques-uns ont un pouce de diametre, & les autres n'ont que 7. ou 8. lignes d'épaiſſeur. Ces ſortes d'arbres qui ne ſont pas plus hauts que nos *Pruniers* ont le tronc gros comme la cuiſſe, couvert d'une écorce griſâtre & comme gerſée. Les branches en ſont touffuës, terminées par des piquans fermes, noirâtres & luiſans. Les feuilles naiſſent par bouquets, ſemblables à celles de l'Azarolier, longues d'un pouce & demi, vert-pâle, veluës, cotonneuſes des deux côtez, découpées en trois parties, dont celle du milieu eſt refenduë en trois, & celle des côtez recoupée en deux. Les fruits naiſſent 4. ou 5. enſemble, relevez de cinq coins arrondis, rouges, velus, avec un nombril garni de cinq feuilles pointuës, ils ſont aigrelets & plus agréables que celui de l'eſpece précedente; leur chair eſt jaunâtre & renferme cinq oſſelets fort durs remplis d'une moëlle blanche.

Le 26. Septembre nous partîmes ſur les cinq heures, & nous ne nous arrêtames qu'à midi; ce ne fût pas ſans nous ennuyer, car on marche toûjours dans la même vallée qui, pour ainſi dire, eſt à ondes & de laquelle on croit ſortir à tout moment, quoiqu'elle faſſe tant de tours & de détours, que nous y campâmes encore ce jour-là ſur le bord d'une riviere. On voit, ſur ce chemin, des Tombeaux de pierre bâtis à la Turque ſans mortier. On nous aſſeûra qu'on y avoit enterré de pauvres Marchands aſſaſſinez, car cette route étoit autrefois une des plus dangereuſes de l'Anatolie, préſentement les gens du Pays qui de temps en temps dévaliſent quelques petites Caravanes, tirent ſur les voleurs étrangers & les ont preſque tous diſſipez; ils ont pour maxime que chacun doit voler ſur ſes terres, ainſi l'on riſqueroit beaucoup d'y paſſer ſans bonne eſcorte; d'ailleurs le pays eſt fort agréable, & j'ai oublié de dire que depuis Erzeron nous avions veû une infinité de perdrix ſur les chemins.

Outre le *Chêne commun* & celui qui porte la *Velanede*, on en voit de pluſieurs autres eſpeces dans cette vallée, & ſur tout de celle dont les feuilles ont 3. ou 4. pouces de long ſur deux pouces de large, découpées preſque juſqu'à la côte, d'une maniére qui approche aſſez des découpures de l'*Acanthe*. La côte eſt vert-pâle & commence par une queuë longue de 7. ou 8. lignes, mais les feuilles ſont liſſes & vert-brun en deſſus, blanchâtres en deſſous, leurs découpures ſont quelquefois inciſées en trois parties à la pointe. Les glands naiſſent ordinairement deux à deux par pluſieurs paires, entaſſez les uns ſur les autres & attachez ſans pedicule contre les branches. Chaque gland eſt long de 15. lignes, ſur 8. ou 9. lignes de diametre, & déborde de moitié hors de ſa calotte, arrondi & terminé par un petit bec. La calotte a 15. ou 16. lignes de diametre, haute d'environ un pouce, garnie de filets en maniére de perruque, longs de demi pouce, ſur tout vers les bords, recoquillez les uns en haut les autres en bas, comme friſez, épais de demi ligne à leur baſe, mais qui diminuent juſques au bout. On trouve ſur les mêmes pieds quelques glands plus courts & preſque ronds. Les feuilles de cet arbre ſont d'un goût fade & mucilagineux.

Nôtre route du 28. Septembre fut de 8. à 9. heures, preſque toûjours dans la même vallée, laquelle après s'être élargie & retrécie en pluſieurs endroits, s'ouvre enfin en une eſpece de plaine inculte où nous obſervâmes les mêmes eſpeces de *Chênes*. La riviere juſques-là couloit toûjours à nôtre gauche, nous la paſſâmes à gué à une heure du gîte, & la laiſſâmes à droite dans la même plaine. Une partie de la Caravane alla coucher ce jour-là à Tocat. On nous fit camper auprès d'un village appellé *Almous* au milieu des Chênes à grandes & à petites feuilles. Parmi pluſieurs Plantes rares nous y obſervâmes *la Sauge à faucilles larges & friſées*, le *Genievre à fruit rouge*, le *Fuſain*, l'*Aulne*, le *Cornouillier*, le *Terebinthe commun*, le *Melilot*, la *Pimprenelle*, la *Chicorée ſauvage*, la *Sarriette*, l'*Ambroiſie*, la *Fou-*

Mespilus
magno fru



*Fougere femelle* & je ne ſçai combien de plantes fort communes ; mais rien ne nous fit plus de plaiſir que cette belle eſpece de *Thapſie* dont Rauvolf a donné la figure ſous le nom de *Gingidium Dioſcoridis*. En voici la deſcription.

Sa racine n'a qu'une ligne d'épais, blanchâtre, longue de trois ou quatre pouces, garnie de quelques fibres. La tige de la plûpart des pieds que nous trouvâmes dans les champs, n'avoit gueres plus d'un empan de haut, tortuë, épaiſſe d'une ligne, accompagnée de feuilles ſemblables à celles du *Scandix Cretica minor* C. B. longues de 2. ou 3. pouces, leſquelles enveloppent la tige par une eſpece de gaine de demi pouce de long. Les ombelles ſont larges d'un pouce & demi, entourez à la baſe de cinq feuilles découpées de même que les autres, longues ſeulement de ſept ou huit lignes, pliées en goutiére à leur naiſſance. Chaque rayon eſt encore terminé par deux feuilles ſemblables qui accompagnent les fleurs ; elles étoient paſſées auſſi-bien que les graines que nous amaſſâmes à terre en quantité. Ces graines ſont ovales & plattes.

Le 28. Septembre nous montâmes à cheval à une heure après minuit, & arrivâmes à Tocat ſur les 10. heures. Après avoir paſſé par des vallées fort étroites & couvertes de Chênes, nous retrouvâmes nôtre riviere & la paſſâmes encore deux fois, elle s'appelle *Toſanlu* & ſe jette dans l'*Iris* des anciens, que les Turcs nomment *Caſalmac*. Enfin on entre dans une vallée plus grande & plus belle que les autres, laquelle conduit à *Tocat* ; mais cette ville ne paroît que lors qu'on eſt arrivé aux portes, car elle eſt ſituée dans un recoin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin eſt bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produiſent d'excellens fruits ; le vin en ſeroit merveilleux s'il étoit moins violent.

La ville de *Tocat* eſt beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maiſons ſont mieux bâties & la plûpart à deux étages ; elles occupent non ſeulement le terrein qui eſt entre des collines fort eſcarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en maniére d'amphitheatre, en ſorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la ſituation ſoit plus ſinguliere. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui ſont affreuſes, heriſſées, & taillées à plomb, car on voit un vieux château ſur chacune. Les ruës de Tocat ſont aſſez bien pavées, ce qui eſt rare dans le Levant. Je crois que c'eſt la neceſſité qui a obligé les bourgeois à les faire paver, de peur que les eaux des pluyes, dans le temps des orages, ne découvriſſent les fondemens de leurs maiſons & ne fiſſent des ravins dans les ruës. Les collines ſur leſquelles la ville eſt bâtie, fourniſſent tant de ſources que chaque maiſon a ſa fontaine. Malgré cette grande quantité d'eau on ne pût pas éteindre le feu qui conſuma, quelque temps avant nôtre arrivée, la plus belle partie de la ville & des fauxbourgs. Pluſieurs Marchands en furent ruinez, car leurs magaſins étoient pleins dans ce temps-là ; mais on commençoit à la rebâtir, & l'on eſperoit que les marques de l'incendie n'y paroîtroient bientôt plus. On trouve aſſez de bois & de materiaux autour de la ville.

Il y a dans Tocat un Cadi, un Vaivode, un Janiſſaire Aga, avec environ mille Janiſſaires & quelques Spahis. On y compte vingt mille familles Turques, quatre mille familles d'Armeniens, trois ou quatre cens familles de Grecs, douze Moſquées à minaret, une infinité de chapelles Turques. Les Armeniens y ont ſept Egliſes, les Grecs n'ont qu'une méchante Chapelle, quoiqu'ils ſe vantent qu'elle a été bâtie par l'Empereur Juſtinien. Elle eſt gouvernée par un Metropolitain dépendant de l'Archevêque de *Nicſara*, ou pour mieux dire, de *Neocæſarea* ancienne ville preſque ruinée, à deux journées de Tocat.

*Nicſara* eſt encore la Metropole de Cappadoce, & l'on n'oubliera jamais que dans le troiſiéme ſiecle elle a eû pour Paſteur *Saint Gregoire Thaumaturge*, ou *le faiſeur de Miracles*. Niger & quelques autres Geographes n'ont pas eû raiſon de confondre cette ville avec Tocat. L'Archevêque de Nicſara a la cinquiéme place parmi les Prelats qui ſont ſous le Patriarche de Conſtantinople.

Outres les ſoyes qui ſont aſſez conſidérables, on conſomme à Tocat, tous les ans, 8. ou 10. charges de celles de Perſe. Toutes ces ſoyes s'employent en petites étoffes, en ſoye à coudre, ou à faire des boutons. Ce Commerce eſt aſſez bon ; mais le grand negoce de Tocat eſt en vaiſſelle de cuivre, comme Marmites, Taſſes, Fanaux, Chandeliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoye enſuite à Conſtantinople & en Egypte. Les ouvriers de Tocat tirent leur cuivre des mines de *Gumiſcana*, qui ſont à trois journées de Trebiſonde, & de celle de *Caſtamboul* qui ſont encore plus abondantes, à dix journées de Tocat du côté d'Angora. On prepare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune, que l'on porte par terre à *Samſon* ſur la Mer Noire, & de là à *Calas* port de Valachie. On y en porte auſſi beaucoup de rouges, mais les Marchands de Tocat les tirent du *Diarbec* & de la *Caramanie*. On nous aſſura qu'on teignoit les peaux jaunes avec le *Fuſtet*, & les rouges avec la *Garance*. Les toiles peintes de Tocat ne ſont pas ſi belles que celles de Perſe,

mais les Moſcovites & les Tartares de la *Crimée* s'en contentent. Il en paſſe même en France, & ce ſont celles que nous appellons *Toiles du Levant*. Tocat & Amaſia en fourniſſent plus que tout le reſte du pays.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Aſie mineure. Les Caravanes de *Diarbequir* y viennent en dix-huit jours; un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent ſix jours: les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Pruſſe les Caravanes employent vingt jours, les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne, ſans paſſer par Angora ni par Pruſſe, ſont vingt-ſept jours en chemin avec des mulets, & quarante jours avec des chameaux, mais elles riſquent d'être maltraitées par les voleurs. Une partie de nôtre Caravane partit pour Pruſſe, & l'autre pour Angora, dans le deſſein d'aller à Smyrne & d'éviter les voleurs. Nos Armeniens nous aſſeûrérent qu'ils gagnoient beaucoup plus à faire voiturer leur ſoye à Smyrne, car ils ne l'avoient achetée à Gangel ſur la frontiere de Perſe, qu'à raiſon de vingt écus le Batman; en ſorte que vendant le même poids à Smyrne, ſur le pied de trente écus, ils gagnoient trois écus ſur chaque Batman, déduction faite de tous les frais qu'ils ſont obligez de faire pendant leur route. Ce gain eſt très-conſidérable, parce qu'un Batman ne peſe que 6. Oques, c'eſt-à-dire, 18. livres 12. onces; & la charge d'un cheval étant du poids de 600. livres, & celle d'un chameau de 1000. il y a, tout bien ſupputé, 100. écus à gagner ſur chaque charge de cheval, & 500. livres ſur celle d'un chameau Les Marchands qui font conduire dix charges de ſoyes gagnent donc mille écus par cheval, & cinq mille livres par chameau, ſans compter le profit qu'ils font ſur les marchandiſes dont ils ſe chargent au retour.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas* où il y a un Pacha & un Janiſſaire Aga. Les Grecs de cette Province payent quatre mille billets de Capitation. Sivas, ſuivant leur tradition, eſt l'ancienne ville de *Sebaſte*, que Pline & Ptolomée placent dans la Cappadoce. Cette ville n'eſt qu'à deux journées de Tocat vers le Midi, & *Amaſia*, autre ancienne ville, eſt à trois journées de Tocat vers le Nord-Oueſt; mais ces deux villes, quoi qu'anciennes, ſont bien plus petites que Tocat. Sivas eſt peu de choſe aujourd'hui, & ne ſeroit preſque pas connuë ſi le Pacha n'y faiſoit ſa réſidence. Ducas qui a écrit l'*Hiſtoire Byzantine* depuis Jean Paleologue juſques à Mahomet II. aſſeûre que Bajazet prit Sivas en 1394. Tamerlan l'aſſiégea peu de temps après, & d'une maniere ſi ſinguliere, que nos Ingenieurs ne ſeront pas fâchez d'en apprendre le détail.

Tamerlan fit creuſer les fondemens des murailles de la Place, & les fit ſoûtenir par des pieces de bois à meſure qu'on en tiroit les pierres. Les ouvriers paſſoient par des ſoûterreins dont l'ouverture étoit à plus d'un mille de la ville, ſans que les habitans en euſſent aucun ſoupçon. Lorſque l'ouvrage fut fini, il les fit ſommer de ſe rendre. Ces pauvres aſſiegez qui ne ſçavoient pas le riſque qu'ils couroient, parce qu'ils ne voyoient pas leurs murailles endommagées, crurent qu'ils pouvoient ſe deffendre encore quelque temps, mais ils furent bien étonnez de les voir tomber tout d'un coup, après qu'on eût mis le feu aux pieces de bois qui les ſoûtenoient. On entra dans la ville, & le carnage fût épouventable; ceux qui en échapérent, perirent par un ſuplice inconnu juſques à ce temps-là. On les garrota de telle ſorte, que la tête ſe trouvant engagée entre les cuiſſes, le nez répondoit à leur fondement: dans cette attitude on les jettoit par douzaine dans des foſſes qu'on couvroit de planches, & enſuite de terre pour les laiſſer mourir à petit feu. La ville fut razée, & l'on ne l'a pas rétablie depuis, quoiqu'elle ait conſervé ſa dignité.

Il y auroit de belles choſes à dire ſur *Amaſia*, mais ce n'eſt pas ici l'endroit, j'ajoûte ſeulement que Strabon le plus fameux de tous les Geographes anciens, quoi-qu'Originaire de Créte, étoit natif de cette ville. Je ne ſçai pas s'il a parlé de Tocat, tous les Grecs de la ville à qui nous en demandâmes l'ancien nom, nous aſſeûrerent qu'elle s'appelloit autrefois *Endoxia* ou *Entochia*: ne ſeroit-ce point la ville d'*Endoxiane* que Ptolomée marque dans la Galacie Pontique? Paul Jove appelle Tocat *Tabenda*, apparemment qu'il a crû que c'étoit la ville que ce Geographe appelle *Tebenda*. On trouveroit peut-être le veritable nom de Tocat ſur quelques-unes des Inſcriptions qui ſont, à ce qu'on nous dit, dans le Château; mais les Turcs nous en refuſérent l'entrée. On venoit de taxer les Armeniens Catoliques de cette ville, enſuite d'une grande perſécution qui s'étoit excitée contre eux à Conſtantinople; ainſi l'on regardoit par toute l'Aſie les Francs de bien plus mauvais œil qu'on n'a coutume de faire.

Après la ſanglante bataille d'Angora où Bajazet fût fait priſonnier par Tamerlan, Sultan Mahomet qui après l'interregne & la mort de tous ſes freres, regna paiſiblement ſous le nom de Mahomet I. ce Sultan, dis-je, qui étoit un des fils de Bajazet, paſſa à l'âge de 15. ans, le ſabre à la main, avec le peu de troupes qu'il pût ramaſſer, au travers des Tartares qui occupoient tout le pays, & vint ſe retirer à Tocat dont il jouïſſoit avant le malheur de ſon pere qui l'avoit priſe

priſe quelque temps auparavant; ainſi cette ville ſe trouva la capitale de l'Empire des Turcs; & Mahomet I. ayant défait ſon frere *Muſa* ou *Moyſe*, fit mettre dans la priſon de Tocat, appellée *la groſſe Corde*, Mahemet Bay & Jacob Bay qui étoient engagez dans le parti de ſon frere. Il paroît par-là que cette ville ne tomba pas pour lors en la puiſſance de Tamerlan, mais que ce fut ſous Mahomet II. Juſuf-Zes Begue, Général des troupes de Uzum-Caſſân Roi des Parthes, ravagea cette grande ville, dit Leunclaw, & vint fondre ſur la Caramanie. Sultan Muſtapha, fils de Mahomet le deffit en 1473. & l'envoya priſonnier à ſon pere qui étoit à Conſtantinople.

Nous cherchâmes inutilement compagnie pour aller à *Ceſarée de Cappadoce*. Cette ville n'eſt qu'à ſix journées de Tocat, & n'a pas changé de nom, puiſque les Grecs l'appellent *Keſaria* depuis le temps de Tibere qui en fit changer les anciens noms d'*Euzebia* & de *Mazaca*. Ceſarée eut l'avantage d'avoir pour Paſteur le Grand S. Baſile, & ſon Archevêque occupe aujourd'hui le premier rang parmi les Prélats qui ſont ſoumis au Patriarche de Conſtantinople. On nous aſſûra qu'il y avoit des Inſcriptions à Ceſarée qui faiſoient mention de S. Baſile, mais nous ne pûmes pas nous écarter de la campagne de Tocat. Cette campagne produit de fort belles Plantes, & ſur tout des végétations de pierres qui ſont d'une beauté ſurprenante. On trouve des merveilles en caſſant des cailloux, & des morceaux de roches creuſes revêtuës de criſtalliſations tout-à-fait raviſſantes. J'en ai dans mon Cabinet qui ſont ſemblables à l'écorce de citron confite, quelques-unes reſſemblent ſi fort à la nacre de perle, qu'on les prendroit pour ces mêmes coquilles petrifiées; il y en a de couleur d'or, qui ne different que par leur dureté, de la confiture qu'on fait avec l'écorce d'orange coupée en filets.

La riviere qui paſſe par Tocat n'eſt pas l'*Iris* ou le *Caſalmac*, comme les Geographes le ſuppoſent, c'eſt le *Toſanlu* qui paſſe auſſi à Neoceſarée, & c'eſt ſans doute le *Loup*, dont Pline a fait mention; & qui va ſe jetter dans l'Iris. Cette riviere fait de grands ravages dans le temps des pluyes, & lorſque les neiges fondent. On nous aſſûra qu'il y avoit trois rivieres qui s'uniſſoient vers Amaſia, le *Couleiſar-ſou*, ou *la riviere de Chonac*, le *Toſanlu*, ou celle *de Tocat* & le *Caſalmac*; cette derniere retient ſon nom juſques à la mer.

Nous partîmes de Tocat pour Angora le 10. Octobre 1701. avec une Caravane compoſée de nouveaux venus, & de celle que nous avions ſuivie juſques à Tocat. Ces nouveaux venus avoient mis 24. jours à venir de Gangel à Erzeron, & par conſéquent allongé leur marche de 6. jours pour éviter la Douane de Teflis où l'on fait payer des droits très-conſidérables. Ils conduiſoient 75. chevaux ou mulets chargez de 150. bales de ſoye, qui peſoient chacune 26. Batmans. Sortant de Tocat on entre dans une belle plaine où la riviere ſerpente: c'eſt peut-être la plaine que Paul Jove appelle *les Champs des Oyes*, où ſe donna la bataille entre les troupes de Mahomet. II. & celles d'Uzum-Caſſan Roi de Perſe.

Après quatre heures de marche on campa auprès du village d'*Agara*, dans le cimetiere duquel ſe voyent quelques morceaux de colomnes & de corniches anciennes de marbre blanc & d'un beau profil, mais ſans inſcriptions. Toutes les montagnes des environs ſont de marbre comme celles de Tocat. Pour ce qui eſt du Bol, je ne doute pas qu'il n'y ſoit fort commun, car il y a des endroits eſcarpez & taillez à plomb qui ſont d'un rouge vif, ſemblable à celui des roches, dont parle Paul Jove, dans les cavernes deſquelles ſe retira *Techellis* fameux Mahometan, diſciple d'*Hardual* grand Interprête de la Loi, pour y vaquer non ſeulement à la meditation & à la priere; mais auſſi pour éviter les perſécutions de ceux qui s'oppoſoient à la doctrine de ſon Maître.

Le 11. Octobre nous continuâmes nôtre route dans la plaine de Tocat, laquelle ſe retrécit à ſix milles en deçà de Turcal, & s'élargit enſuite à meſure qu'on en approche. *Turcal* eſt une belle Bourgade à 15. milles d'Agara, ſituée autour & ſur la pente d'une colline eſcarpée, ſéparée des autres, terminée par un vieux château, & mouillée au pied par la riviere de Tocat. Tout ce quartier eſt plein de beaux vignobles, les champs y ſont bien cultivez, les villages frequens, & les bouts de colomnes antiques aſſez communs dans les cimetieres; ce qui marque bien que le pays étoit autrefois peuplé par des gens aiſez. Paſſé Tocat on n'entend plus parler de Curdes, mais bien de *Turcmans*, c'eſt à dire d'une autre eſpece de voleurs encore plus dangereux, en ce que les Curdes dorment la nuit, & que les Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes pourtant ſans crainte dans la plaine à une demi lieuë au-deſſous de Turcal. On entra le lendemain dans une vallée aſſez étroite, bornée par une montagne conſidérable d'où l'on deſcend dans une autre vallée étranglée & tortuë où nôtre Caravane s'arrêta. Tout le pays eſt agréable & couvert de bois, mais les Pins & les Chênes y ſont plus petits qu'ailleurs. La riviere de Tocat tire vers le Nord à Turcal, & va ſe jetter dans le Caſalmac vers Amaſia. Nous la laiſſâmes à droite pour ſuivre la route d'Angora, & ne

trouvâ-

trouvâmes rien de considérable pendant le reste du chemin jusques à la ville. On entendoit chanter les perdrix, & le gibier de toutes les especes y est très-abondant, de même que dans tout le reste de la Natolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des Chênes & des Pins pendant neuf heures de marche. Tantôt ce sont de petites vallées, & tantôt des montagnes d'une hauteur considérable. On n'y voit qu'une plaine assez jolie où est le village de *Geder* sur une petite riviere du même nom. Passé le village ce ne sont plus que rochers escarpez à droite & à gauche, garnis de quelques bouquets de bois.

Le 14. Octobre le payſage fut le même que celui du jour precedent, mais la marche ne fut que d'environ 5. heures. On campa dans une plaine assez agréable auprès du village d'*Emar-Pacha*. Tous les Tithymales étoient couverts d'une petite espece de *Buccinum* fort jolie, longue seulement d'un pouce, sur trois ou quatre lignes de diametre, presque cilindrique, grisâtre, tournée en vis à neuf pas, & terminée par une pointe obtuse. La bouche de cette coquille est plus remarquable que tout le reste, car elle est tournée à droite, longue de deux lignes & demi, pointuë en bas, arrondie vers le haut & garnie de deux ou trois dents. Cette coquille est commune dans les Isles de l'Archipel, & Columna en a fait graver une qui ressemble fort à celle dont nous parlons. Quoiqu'il ne paroisse pas extraordinaire qu'une coquille ait la bouche tournée à droite ou à gauche, cependant il est certain que l'Auteur de la nature a fait si peu de coquilles avec la bouche & les pas du limaçon tournez à droite, que les curieux les recherchent avec soin. Parmi tant d'espéces de *Buccinum* qui sont dans mon Cabinet, il n'y en a que trois ou quatre dont la bouche & les pas de la vis soient tournez dans ce sens-là; sçavoir la petite dont nous parlons, une autre espece d'environ deux pouces de long sur un pouce d'épais, jaune-luisant, ou marbrée par bandes obliques fauves & jaunâtres avec le tour de la bouche blanc. La plus considérable est toute fauve, haute de cinq pouces sur deux pouces d'épaisseur avec la bouche sans rebord; au lieu que les autres ont la bouche relevée d'un rebord, & que leur limaçon est à huit ou neuf pas.

Le 15. Octobre on marcha dans des defilez horribles qui aboutissent à une plaine assez belle. Après huit heures de marche on campa au dessous de *Sikè*. Le lendemain nous fîmes dresser nos tentes auprès de *Tekia* autre village à 4. heures du premier & dans la même plaine. Tout le pays est riant & bien cultivé. Les Poiriers sauvages y sont couverts de *Guy*, & j'observai sur leurs troncs, quelque dure qu'en fût l'écorce, la premiere germination de leurs graines, que je cherchois depuis long-temps & que je n'avois pas eu occasion de voir en France, où cette plante est si commune. Ces graines, qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs coëffes, & s'étoient attachées par leur glu sur les troncs & sur les branches de ces arbres, dans le temps que les vents ou quelqu'autre cause les faisoit tomber. Chaque graine étoit couchée sur le côté, de telle sorte que la pointe de la radicule commençoit à se planter dans l'écorce, tandis que les yeux de la même graine se développoient & germoient. Tout cela me confirma dans la pensée que j'ai proposée touchant la multiplication du Guy dans mon *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris*.

La marche du 17. Octobre fut d'environ douze heures. Nous ne passâmes ce jour-là que par de petites vallées couvertes de Chênes & de Pins. Le lendemain la décoration fut bien differente, car nous marchâmes pendant neuf heures dans un pays assez plat, peu cultivé, sans bois, ni brossailles, & relevé de quelques buttes remplies de sel fossile. Ce sel qui se cristallise dans les fonds où l'eau de la pluye croupit, assaisonne le suc de la terre, & lui fait produire des plantes qui aiment le bord de la mer, comme sont les especes de *Soude* & de *Limonium*. J'ai remarqué la même chose sur la montagne de Cardonne, située sur les frontieres de Catalogne & d'Aragon, laquelle n'est qu'un effroyable bloc de sel.

Le 19. Octobre nous quittâmes le pays salé pour rentrer dans des vallées & des plaines couvertes de plusieurs sortes de Chênes. On campa tout près du village de *Beglaise* après sept heures de marche. La route du lendemain fut de 12. heures dans des plaines entrecoupées de buttes garnies de bois de Chênes, qui ont les feuilles semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne montent guere plus haut que ceux de nos taillis. Nous passâmes ce jour-là à gué la riviere d'*Halys* ou le *Casilrimac* des Turcs, qu'une montagne toute opposée au grand chemin oblige de prendre son cours vers le Nord. Le Casilrimac n'est pas profond, mais il nous parut aussi large que la Seine à Paris, & l'on nous assûra qu'il ne passoit qu'à une journée de Cesarée. Du haut de la montagne nous tombâmes, pour ainsi dire, dans un horrible fond, & nous nous arrêtâmes au village de *Courbaga*. De là jusques à deux lieuës d'Angora le pays est rude & desagréable. Nous arrivâmes dans cette celebre ville le 22. Octobre, après quatre heures de marche, par une vallée assez-bien cultivée en quelques endroits.

* *Angora* ou *Angori*, comme prononcent quelques-uns, & que les Turcs appellent *Engour*, nous réjouit plus qu'aucune autre ville du Levant.

Nous

Nous nous imaginions que le ſang de ces braves Gaulois qui occupoient autrefois les environs de Toulouſe & le pays qui eſt entre les Cevenes & les Pyrenées, couloit encore dans les veines des habitans de cette place. Ces génereux Gaulois trop reſſerrez dans leurs terres, par rapport à leur courage, partirent au nombre de trente mille hommes pour aller faire des conquêtes dans le Levant, ſous la conduite de pluſieurs Chefs dont *Brennus* étoit le principal. Tandis que ce Général ravageoit la Grece & qu'il pilloit le Temple de Delphes où il y avoit des richeſſes immenſes, vingt mille hommes de cette armée paſſérent dans la Thrace avec *Leonorius*, qui s'appelloit ſans doute *Leonorix* comme Gaulois, & que je nommerois volontiers *Leonor* pour m'accommoder à nôtre Langue. On en peut dire de même de l'autre Chef qui le ſuivit : les Auteurs Latins l'appellent *Lutarius* du mot *Lutarix*, lequel répond bien mieux à nos anciennes terminaiſons gauloiſes.

Ces deux Chefs ſoumirent tout le pays juſques à Byzance, & deſcendirent ſur l'Helleſpont. Ravis de ne trouver l'Aſie ſéparée de l'Europe que par un bras de mer, ils députérent à Antipater, qui commandoit ſur la côte d'Aſie, & qui pouvoit s'oppoſer à leur paſſage. Comme la choſe traînoit, & qu'apparemment Antipater ne croyoit pas pouvoir s'accommoder de tels hôtes, les deux Rois ſe ſéparérent. Leonorius retourna à Byzance. Lutarius reçut quelque temps après une Ambaſſade de Macedoniens, députez par Antipater ſur deux vaiſſeaux & trois chaloupes. Pendant qu'ils obſervoient les troupes Gauloiſes, Lutarius ne perdit pas de temps, & les fit paſſer jour & nuit en Aſie ſur ces bâtimens. Leonorius ne tarda pas d'entrer en Bithynie avec les ſiennes, invité par le Roi Nicomede, qui ſe ſervit fort utilement de ces deux corps de Gaulois pour combattre Zipœtes, qui occupoit une partie de ſes Etats.

Les Gaulois jettérent la terreur par toute l'Aſie, juſques vers le Mont Taurus, comme nous l'apprend Tite-Live que je ſuis pas à pas dans cette expedition. Des vingt mille Gaulois qui étoient partis de Grece, il n'en reſtoit pourtant gueres plus de la moitié, mais tout cedoit à leur valeur, ils mirent tout le pays à contribution. Enfin comme il y avoit trois ſortes de Gaulois parmi eux, ils partagérent leurs conquêtes de telle

forte, que les uns s'arrêterent sur les côtes de l'Hellespont, les autres habitérent l'Eolide & l'Ionie; & les plus fameux, qu'on appelloit les *Tectosages*, penétrant plus avant s'étendirent jusque au Fleuve Halys, à une journée d'Angora qui est l'ancienne ville d'Ancyre. Ce Fleuve est representé sur une Medaille de Geta, sous la forme d'un vieillard à demi couché, tenant un ro-

parlé d'Ancyre que comme d'un Château des Gaulois, lui qui vivoit sous Auguste, auquel on avoit consacré au milieu d'Ancyre ce bel édifice de marbre dont on parlera plus bas. Apparemment que Strabon n'étoit pas content des Gaulois, qui peut-être avoient maltraité les habitans d'Amasia. Tite-Live rend plus de justice à Ancyre, & l'appelle une *Ville illustre*.

ous les Rois d'Asie, Attalus fut le seul opposa vigoureusement aux entrepriſes des , & qui eut l'avantage de les battre, s se soutinrent puissamment jusques à la d'Antiochus par Scipion. Les Gaulois soient la meilleure partie des troupes de ice, & se flattoient même que les Ro- ne penétreroient pas jusques dans leurs mais le Consul Manlius, sous prétexte voient assisté Antiochus, leur déclara la , & les déffit au Mont Olympe. Il pene- ques à Ancyre qu'il prit, selon Zonare, obligea d'accepter la Paix aux conditions onlut. Les quatre Provinces de Galatie téduites à trois, comme dit Strabon, en- deux, puis à un seul Royaume; dont De- fut pourveu par les Romains, son fils s lui succeda. Enfin Lelius Marcus subs a Galatie sous Auguste; elle fut réduite rince, & Pylemene fils d'Amyntas en fut lé. Le nom de *Pylemene*, étoit si commun ois de Paphlagonie, que cette Province té appellée *Pylemenie*. Ainsi finit l'Empi- Galates qui avoient rendu tributaires jus- ix Rois de Syrie; ces Galates sans lesquels s d'Asie ne pouvoient pas faire la guerre, qu... conservoient la Majesté des Rois, pour me servir des termes de Justin.

| | |
|---|---|
| Β ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗ- | *Senatus populusque* |
| ΜΟΣ ΣΕΒΑΣΤΗ- | *Sebastenorum* |
| ΝΩΝ ΤΕΚΤΟΣΑ- | *Tectosagum* |
| ΓΩΝ ΤΙΜΗΣΕΝ | *honoravit* |
| Μ. ΚΟΚΚΗΙΟΝ | *M. Cocceium* |
| ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΤΟΝ | *Alexandrum* |
| ΕΑΥΤΩΝ ΠΟΛΙΤΗΝ | *Civem suum* |
| ΑΝΔΡΑ ΣΕΜΝΟΝ ΚΑΙ | *virum honorabilem* |
| ΤΩΝ ΗΘΩΝ ΚΟΣΜΙΟ- | *Et morum elegantia* |
| ΤΗΤΙ ΔΟΚΙΜΩΤΑΤΟΝ | *Spectabiliſſimum.* |

D'ailleurs quand Manlius Consul Romain eut deffait une partie des Gaulois au Mont Olympe, il vint attaquer les Tectosages à Ancyre. Il y a apparence que ces Tectosages n'avoient fait que rétablir cette ville, puisque long-temps avant leur venuë en Asie, Alexandre le Grand y avoit donné audiance aux Députez de Paphlagonie. Il est surprenant que Strabon qui étoit d'Amasia, n'ait

L'Empereur Auguste avoit sans doute embelli Ancyre, puisque *Tacite* l'en appelle le fondateur, & ce fut apparamment par reconnoissance que les habitans lui consacrérent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Vous jugerez, Monseigneur, de la beauté de cet édifice par le dessein que vous m'avez ordonné d'en faire graver. Il étoit tout de marbre blanc à gros quartiers, & les encoignures du Vestibule qui subsiste encore, sont alternativement d'une seule piece à angle rentrant en maniére d'équerre, dont les côtez ont trois ou quatre pieds de long. Ces pierres d'ailleurs sont attachées ensemble par des crampons de cuivre, comme il paroît par les trous où ils étoient enchassez; les maîtresses murailles ont encore 30. ou 35. pieds de haut. Pour la façade elle est entierement détruite, il ne reste plus que la porte par où l'on entroit du Vestibule dans la maison. Cette porte qui est quarrée, a 24. pieds de haut sur 9. pieds 8. pouces de largeur, & ses montans qui sont chacun

cun d'une ſeule piece, ſont épais de 2. pieds 3. pouces. C'eſt à côté de cette porte qui eſt toute chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-ſept cens ans, la vie d'Auguſte en beau latin, & en beaux caracteres. L'inſcription eſt à trois colomnes à droite & à gauche; mais outre les lettres effacées, tout eſt plein de grands trous ſemblables à ceux qu'auroient pû faire des boulets de canon; & ces trous que les Payſans ont fait pour arracher les crampons, ont emporté la moitié des caracteres. Les paremens de pierres ſont des quarrez barlongs fort propres, & d'un pouce de ſaillie. Sans compter le Veſtibule, cet édifice eſt dans œuvre de 52. pieds de long, ſur 36. pieds & demi de large. Il y reſte encore trois fenêtres grillées, de marbre à grands carreaux ſemblables à ceux de nos fenêtres. Je ne ſçai pas de quelle matiere ces carreaux étoient garnis, ſi c'étoit de pierre tranſparente ou de verre.

On voit dans l'enceinte de cet edifice les ruines d'une pauvre Egliſe de Chrétiens, auprès de deux ou trois méchantes maiſons; & de quelques eſcuries à vaches. Voilà à quoi ſe réduit le monument d'Ancyre, lequel n'étoit pas un Temple d'Auguſte, mais une maiſon publique ou le *Prytanée* où ſe faiſoient les repas lors des grandes fêtes des jeux publics que l'on celebroit ſouvent dans cette ville, comme il paroît par les Medailles de Neron, de Caracalla, de Decce, de Valerien le vieux, de Gallien & de [a] Salonine. Les legendes marquent les jeux auſquels on s'exerçoit.

On découvriroit peut-être quelque choſe de plus particulier touchant cet édifice, ſi l'on pouvoit déchifrer pluſieurs Inſcriptions grecques que l'on avoit gravées ſur les murailles en dehors, car ce bâtiment étoit ſans doute iſolé. On trouve préſentement ces Inſcriptions dans les cheminées de quelques maiſons de particuliers, où elles ſont couvertes de ſuye, ces maiſons ſont adoſſées à la maîtreſſe muraille à droite.

L'Inſcription dont nous avons parlé ci-devant, où la vie d'Auguſte eſt décrite, ſe trouve dans le *Monumentum Ancyranum Gronovii*, on la peut voir auſſi dans *Grater*. Leunclaw la reçût de [b] *Cluſius*, qui outre la grande connoiſſance qu'il avoit des Plantes, poſſedoit bien auſſi l'Antiquité; & Fauſtus Verantius qui communiqua ce precieux morceau à Cluſius, l'avoit reçu de ſon oncle Antoine Verantius Evêque d'Agria & Ambaſſadeur de Ferdinand II. à la Porte. Ce Prélat la fit tranſcrire en paſſant par Angora, Busbeque la fit copier, & croit que la maiſon, dont on a parlé, étoit un Pretoire, plûtôt qu'une maiſon deſtinée pour les Feſtins pendant les jeux publics.

Tout ce que l'on vient de dire montre aſſez qu'Ancyre étoit une des plus illuſtres villes du Levant. Ses habitans étoient les principaux Galates que Saint Paul honora d'une de ſes Lettres, & les Conciles qu'on y a tenus ne la rendent pas moins recommandable parmi les Chrétiens, que les autres actions qui s'y ſont paſſées. Il paroît par les Médailles d'Ancyre, qu'elle ſe ſoutint avec honneur ſous les Empereurs Romains. Il y en a de frappées aux têtes de Neron, de Lucius Verus, de Commode, de [c] Caracalla, de Geta, de Dece, de Valerien, de Gallien, de Salonine. Ancyre prit le nom d'*Antoniniane* en reconnoiſſance des bienfaits dont Antonin Caracalla l'avoit comblée. Elle fut déclarée Metropole, c'eſt-à-dire Capitale de Galatie ſous Neron, & n'a jamais quitté ce titre. Il en eſt fait mention ſur une Médaille d'Antinoüs, de Jules Saturnin l'un de ſes Gouverneurs. Il eſt nommé dans l'Inſcription ſuivante qui eſt ſur un marbre enclavé dans les murailles de cette ville. Gruter la rapporte ainſi:

| | |
|---|---|
| ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ | *Bonæ fortunæ* |
| Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ | *Metropolis* |
| ΙΟΥΛΙΟΝ | *Julium* |
| ΣΑΤΟΡΝΕΙΝΟΝ | *Saturninum* |
| ΤΟΝ ΗΓΕΜΟΝΑ. | *Ducem.* |

Le nom de Metropole ſe trouve auſſi ſur un tombeau dans le Cimetiere des Chrétiens hors de la ville.

| | |
|---|---|
| Α. ΦΟΥΛΟΥΙΟΝ ΡΟΥ | *Lucium Fulvium* |
| ΣΤΙΚΟΝ ΑΙΜΙΛΙΑ | *Ruſticum Æmilianum* |
| ΝΟΝ ΠΡΕΣΒ. ΣΕΒΑ.. | *Legatione functum* |
| ΤΗΣ [d] ΤΡΑΥΠΑΤΩΝ Η ΒΟΥ | *ter Proconſulem* |
| ΛΗ ΚΑΙ ΔΗΜΟΣ ΤΗΣ ΜΗ- | *Senatus Populuſque* |
| ΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥ- | *metropoleos Ancyræ* |
| ΡΑΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΩΝ | *Benefactorem ſuum;* |
| ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΕΠΙΜΕ- | *Curante: Trebio* |
| ΛΟΥΜΕΝΟΥ | *Alexandro.* |
| ΤΡΕΒΙΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. | |



a ΥΓΙΕΙΑ, Pythia. ΣΩΤΗΡΕΙΑ, Soteria,
ΑΣΚΛΗΠΙΕΙΑ, Aſclepia. ΙΣΘΜΙΑ. Iſthmia.

b Charles de l'Ecluſe.

c Medaille de Caracalla, dont la legende eſt ΑΝΤΩΝΕΙΝΙΑΝΗΣ ΑΝΚΥΡΑΣ ΜΗΤΡΟ. C'eſt un Eſculape debout appuyé ſur un bâton, autour duquel eſt tortillé un ſerpent.

d Pour Τῆς Ἀσθένειαν.

La suivante est gravée sur un piédestal qui sert d'auge dans le Caravanserai où nous logions.

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΘΕΟΙΣ ΤΟΙΣ ΣΩΤΗΡΑΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡΟΥΣ ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΚΑΙ ΝΕΙΚΗΣ ΚΑΙ ΑΙΩΝΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ Μ. ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ ΚΑΙ Μ. ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΚΟΜΜΟΔΟΥ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΜΠΑΝΤΟΣ ΑΥΤΩΝ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΑΓΚΥΡΑΣ.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.

*Jovi Soli magno Serapidi & ejusdem Templi Diis; servatores Dioscuros Pro salute Imperatorum Et victoria, & perennitate M. Aurelii Antonini & M. Aurelii Commodi & pro universa ipsorum domo & pro Senatu Populoque metropoleos Ancyræ, Apollonius Apollonii F.*

On trouve celle-ci sur les murailles d'une Tour quarrée entre la porte des Jardins & la porte d'Effet.

*Caracylæam*
*Sacerdotum principem,*
*ex regibus ortam,*
*filiam Metropoleos,*
*Uxorem Julii*
*Severi*
*Græcorum primi.*

ΚΑΡΑΚΤΑΛΙΑΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΙΑΝ
ΑΠΟΓΟΝΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΓΥΝΑΙ-ΚΑ ΙΟΥΛΙΟΥ ΣΕΟΥΗΡΟΥ ΤΟΥ ΠΡΩΤΟΥ ΤΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ a ΤΠΕΡΡΑ.

a La legende d'une Médaille du vieux Valerien marque qu'Ancyre étoit deux fois Neocore. Elle reçut cette dignité pour la premiere fois sous Caracalla, & pour la seconde fois sous Valerien le vieux. Le revers de cette Médaille répresente trois Urnes, de chacune desquelles sortent deux palmes.

On appelloit *Neocores*, chez les Grecs, ceux qui prenoient le soin des Temples communs à toute une Province & dans lesquels on s'assembloit à l'occasion des jeux publics. La Charge de Neocore répondoit à peu-près à celle de *Marguillier*; mais comme dans la suite on s'avisa de déifier les Empereurs, les villes qui demandérent qu'il leur fût permis de leur dresser des Temples, aquirent aussi le nom de Neocores.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie Mineure, l'a souvent exposée à de grands ravages. Elle fut prise par les Perses en 611 du temps d'Heraclius, & ruinée en 1101, par cette effroyable armée b de Normands ou de Lombards, comme veut Mr. du c Cange; & commandée par Tzitas & par le Comte de St. Gilles, qui fut ensuite connu sous le nom de Raimond Comte de Toulouse & de Provence, du temps que Baudouïn frere de Godefroi de Bouillon fut élû Roi de Jerusalem. Cette armée, qui étoit de cent mille hommes d'infanterie & de cinquante mille hommes de cavalerie, après l'expedition d'Angora passa le fleuve Halys; mais elle fut si bien battuë par les Mahometans, que les Généraux eurent de la peine à se retirer à Constantinople auprès d'Alexis Comnene.

Les Tartares se rendirent les maîtres d'Ancyre en 1239. Elle fut ensuite le premier siege des Othomans, car Orthogul pere du fameux Othoman vint s'y établir, & non seulement ses successeurs s'emparérent de la Galatie: mais encore de la Cappadoce & de la Pamphilie. Angora fut funeste aux Othomans, & la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet, faillit à détruire leur Empire. Bajazet le plus fier des hommes, trop plein de confiance pour lui-même, abandonna son camp pour aller se divertir à la chasse. Tamerlan dont les troupes commençoient à manquer d'eau, profita de cette faute & s'étant rendu maître de la petite riviere qui couloit entre les deux armées, obligea trois jours après Bajazet d'en venir aux mains, pour ne pas laisser perir son armée de soif; cette armée fut taillée en pieces, & le Sultan fait prisonnier le 7. Août 1401. Après la retraite de Tamerlan, les enfans de Bajazet se cantonnérent où ils pûrent. Mahomet s'asseûra de la Galatie que son frere Eses lui disputoit; il se servit de Temirte, ancien Capitaine qui avoit servi sous Bajazet; & Temirte battit Eses à Angora & lui fit couper la tête.

Angora présentement est une des meilleures villes d'Anatolie, & montre par tout des marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les ruës que colomnes & vieux marbres, parmi lesquels on distingue une espece de Porphyre rougeâtre piqué de blanc, semblable à celui qui est aux Pennes proche de Marseille. On trouve aussi à Angora quelques morceaux de Jaspe rouge & blanc à grosses taches, approchant de celui de Languedoc. La plûpart des colomnes sont lisses & cilindriques, quelques-unes canelées en spire, les plus singulieres sont ovales, ornées d'une plate-bande par devant & par derriere, laquelle regne aussi tout le long du piédestal & du chapiteau. Elles me parurent assez belles pour les

a ANKYPAC MHT. B. N. *Ancyræ Metropolis bis Neocoros.*
b Alexiad. lib. XI.
c Notæ in Alexiad.

Sur un autre piédestal orné d'un feston.

D. M.
VENTIDIA CAR
PILLA
VIXIT ANNIS
XXXIII M VIII
D VI
T LIVIVS CARPVS
PATER EI....
DIONYSIVS VXORI CARISSIMÆ

Sur les mêmes murailles du côté de la ville.

ΔΙΟΤΕΙΜΟC ΔΙ-
ΟΤΕΙΜΟ ΚΑΙ ΛΟ-
ΤΑΤΙΟ ΙΔΙΟΙC
ΤΟΝΕΥΣΙ ΜΝΗ-
ΜΗC ΧΑΡΙΝ.

*Diotimus Diotimo & Lotatio propriis parentibus memoriæ gratia.*

Dans le même endroit sur une pierre enchassée.

EVTYCHVS
NEREI
CAESARIS
AUG
SER. VIC.
FILIO.

Le Château d'Angora est à triple enceinte, & ses murailles sont à gros quartiers de marbre blanc & d'une pierre qui approche du porphyre. On nous permit d'entrer par tout, & l'on nous conduisit dans la premiere enceinte à une Eglise Armenienne bâtie, à ce que l'on prétend, sous le nom de *la Croix* depuis 1200. ans. Elle est fort petite & fort obscure, éclairée en partie par une fenêtre, qui ne reçoit le jour qu'au travers d'une piece quarrée de marbre semblable à de l'albastre poli & luisant comme du Talc, mais il est terne en dedans & la lumiere qui passe au travers est sensiblement rougeâtre & tire sur la cornaline. Le soleil ne donnoit pas dessus quand nous l'observâmes; c'est peut-être du marbre *sphengite* de Pline. Toute cette premiere enceinte est pleine de piédestaux & d'Inscriptions; où est-ce qu'il n'y en a pas dans Angora? Un habile Antiquaire y trouveroit à transcrire pendant un an. Voici celles que nous copiâmes.

a *Pour* VIIS.

L'Inscription qui fait mention de Julien l'Apostat est sur une pierre maçonnée & platrée, les caracteres en sont mal formez,

DOMINO TOTIVS ORBIS
IVLIANO AVGVSTO
EX OCEANO BRI
TANNICO a VIS PER
BARBARAS GENTES
STRAGE RESISTENTI
VM PATEFACTIS....

Apparemment qu'elle fut faite dans le temps que cet Empereur séjourna à Ancyre.

Sur un piédestal dans l'enceinte d'une Mosquée du même Château.

ΤΑΦΟΝ ΤΟΝ
ΕΝΘΑ ΠΑΗΣΙ-
ΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΘ
ΜΑ ΕΤΕΤΗ ΚΑ-
ΤΑ ΓΗΣ ΚΛΑΤΔΙΑ Η
ΚΑΙ ΔΕΞΑΣ ΑΘΗ
ΝΙΩΝ ΓΑΤΕΤΓΑΤΩ
ΚΑΙ ΦΙΑΤΑΤΩ ΑΤΝΟ
ΓΕΝΟΜΕΝΩ ΣΤΜ-
ΒΙΩ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ.

*Sepulchrum hoc & aram simul exstavit in terra Claudia, Dexas item vocata, Athenioni dulcissimo & amabilissimo Castoque conjugi, memoriæ causa.*

Sur un piédestal dans l'enceinte du Château.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC ΕΥΤΥ-
ΧΟΥ ΚΛΑΤΔΙΑΙ ΙΟΥ-
ΛΙΤΤΗ ΣΤΜΒΙΩ Α-
ΓΑΘΗ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ
ΚΑΙ ΤΗΝ ΟCΤΟΘΗ-
ΚΗΝ ΜΝΗΜΗC ΧΑ-
ΡΙΝ ΑΝΕCΤΗ-
CEN.

*Apollonius Eutychis F. Claudiæ Julittæ conjugi optimæ hanc aram & hoc monumentum memoriæ causa posuit.*

Sur

Sur un autre piédestal dans le même Château.

ΑΡΧΗΣΑΝΙΑ
ΚΑΙ ΑΣΤΥΝΟ-
ΜΗΣ ΑΝΤΑΚΑΙ
ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΝ
ΔΙΣ ΘΕΑΣ ΔΗΜΗ-
ΤΡΟΣ ΤΙΜΗΘΕΝ
ΤΑ ΕΝ ΕΚΚΛΗΣΙ-
ΑΙΣ ΠΟΛΛΑΚ
ΦΥΛΗ ΕΝΑΤΗ
ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΑΙΑ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

Sur une pierre d'un ancien bâtiment que les Turcs appellent *Meseresail.*

D. M.
Q. AQVILIO LVCIO
LEG II AUG
SEVERIA MAPTINV
LA CONIVNX. ET
AQVILIA SEVERINA
FILIA ET HERES
F. C.

Dans la chambre d'un particulier qui loge dans cette maison, sur une pierre derriere la porte;

*G. Longino Paulino G. Longinus Sagaris, & G. Longinus, Claudianus, Patri, memoriæ causa.*

Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΩ ΠΑΥ-
ΛΕΙΝΩ Γ. ΛΟΝΓΕΙ-
ΝΟΣ ΣΑΓΑΡΙΣ. ΚΑΙ
Γ. ΛΟΝΓΕΙΝΟΣ
ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΣ
ΠΑΤΡΙ ΜΝΗ-
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ.

Dans le même bâtiment sur une pierre de la muraille.

*Flavio Sabino genere Nico mediensi, Filia Cippum (supple, posuit) memoriæ causa.*

ΦΛΑΟΥΙΩ ΣΑΒΕΙ-
ΝΩ ΓΕΝΕΙ ΝΕΙΚΟ
ΜΗΔΕΙΗ ΘΥΓΑΤΗΡ
ΤΗΝ ΣΤΗΛΗΝ
ΜΝΕΙΑΣ ΧΑΡΙΝ.

ΟΣΑΝ Δ ΕΣΚΥΛΗΤΟ
ΜΝΗΜΑ ΔΩΣΕΙ ΕΙΣ
ΤΩΝ ΦΙΣΚΟΝ Β. Φ.

*Qui expilaverit Sepulchrum dabit ad fiscum denaria bi mille quingenta.*

Sur trois differentes pierres du même bâtiment.

D. M.
C. JVL. CANDIDO
P.P. LEG. XVII. GEM.
HEREDES EX TES
TAMENTO FECE
RVNT.

ΛΟΥΚΙΟΣ
ΣΕΡΗΝΙΑ ΣΥΝΒΙΩ
ΑΝΕΣΤΗΣΑ ΜΝΗ
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ
ΔΙ ΕΥΤΥΧΙΤΕ.

*Lucius Sereniæ conjugi erexi, memoriæ gratia: prospere agite.*

D. M.
C. SECVNDI
NIO IVLIANO
EQVITI LEG
XXII. PR. P.P. AN
N XXXV. STIP. XV
C. SERANIVS VE
CTIVS SECVNDVS
HERES ET CONLEGA
F. C.

Le Cimetiére des Chrêtiens est inépuisable en Inscriptions Grecques & Latines; mais la plûpart sont des Epitaphes de personnes pour lesquelles on ne s'interesse plus.

Sur un Tombeau.

D. M.
ASTIO AVG
LIB. TAR.
VENNONIA AETETE
CONIVGI
PIENTISSIMO FECIT.

Sur un autre Tombeau.

*Valens & Sanbatus propriæ matri hanc aram erexerunt memoriæ causa.*

ΟΥΑΛΗC ΚΑΙ ΣΑΝ-
ΒΑΤΟΣ a ΤΗΕ ΔΙΑ ΜΗ-
ΤΡΙ b ΑΕCΤΗCΑΝ ΤΟΝ
ΒΩΜΟΝ ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ.

Sur un autre Tombeau.

C IVI' SENECIO
NEM: VE
PROC PROV: GA
LAT. ITEM VICEPRAE
SIDIS EIVSD. PROV
ET PONTI
ZENO AVC CVB
TABVLAR
PROV: EIVSD: PRÆPO
SITO INCOMPARABILI.

Hors

a Pour τῇ ἰδίᾳ.

b Pour ἀνέστησαν.

Hors la ville autour du Couvent de Sainte Marie des Armeniens, parmi de beaux marbres antiques, des colomnes, architrâves, baſes, chapiteaux qui ſont auprès de la petite riviere de *Chibouboujou*, ſe voyent pluſieurs Inſcriptions, dont la plus remarquable eſt celle de M. Aurele.

IMP. CAESARI
M. AVRELLIO
ANTONINO. IN
VICTO. AVGVSTO
PIO FELICI
AEL. LYCINVS. VI.
DEVOTISSIMVS
NVMINI EIVS.

Peut-être même que le Buſte qui eſt auprès, eſt celui de cet Empereur. C'eſt un Buſte de front, de deux pieds de haut ſur vingt pouces de largeur; mais il eſt fort maltraité. Le marbre eſt gris veiné de blanc, de même que le piédeſtal qui le ſoutenoit.

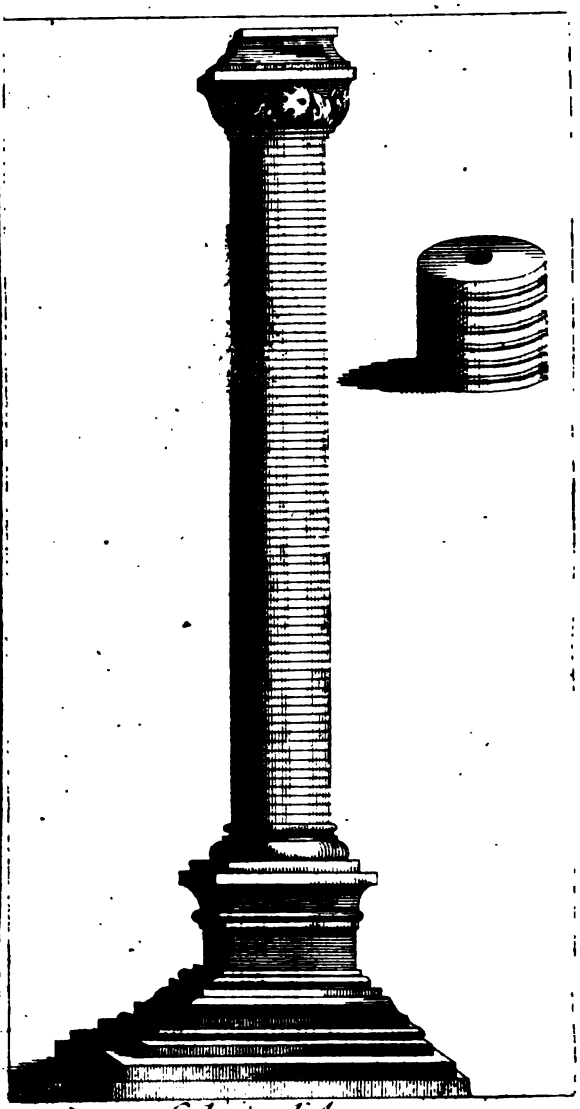
Voici une Inſcription qui ſe trouve ſur un autre piedéſtal, couché ſur un tombeau auprès du Couvent.

| | |
|---|---|
| Γ. ΑΙΛ. ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΝ | *Gaium Ælium Flavianum* |
| ΣΟΥΛΠΙΚΙΟΝ ΔΙΣ Γ. | *Sulpicius bis Galat-* |
| ΔΑΤΑΡΧΗΝ ΤΟΝ Α | *archen caſtiſſimum* |
| ΓΝΟΤΑΤΟΝ ΚΑΙ ΔΙ | *& juſtiſſimum.* |
| ΚΑΙΟΤΑΤΟΝ | *Flavianus* |
| ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ | *Eutyches* |
| ΕΥΤΥΧΗΣ | *Dulciſſimum* |
| ΤΟΝ ΓΛΥΚΥΤΑΤΟΝ | *patronum.* |
| ΠΑΤΡΟΝΑ. | |
| ΔΙΕΤΥΤΥΧΙ. | |

Ces deux Epitaphes modernes ſont dans le même Cimetiere.

HIC IACET INTERRATVS
D. IOANNES ROOS
SCOTVS QVI OBIIT IN AN
GORA DIE 22. IVNII ANNO
DOMINI M. DC. LXVIII.
ÆTATIS S.V.Æ. XXXV.
ANNORVM
HODIE MIHI: CRAS TIBI.

HIC IACET
SAMVEL FARRINTON
ANGLVS. ACIDWALLI
FARRINGTON MERCA
TORIS LONDINENSIS
FILIVS: OBDORMIVIT
IN CHRISTO, ANNO
ÆTATIS XXIII.
SALVTIS MDCLX.



*Colonne d'Auguſte.*

Vous trouverez ici, Monſeigneur, le deſſein d'une colomne aſſez jolie qui eſt dreſſée prés du monument d'Auguſte, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Cette colomne eſt à 15. ou 16. tambours de marbre blanc, hauts d'environ 20. pouces, la baſe & le chapiteau ſont de même pierre. Ce chapiteau, qui eſt quarré, eſt orné à chaque coin d'une feuille d'Acanthe, & d'une eſpece d'écuſſon entre deux, dont les ornemens ſont effacez. On n'y trouve aucune inſcription. Les

Turcs.

Turcs appellent cette colomme le *Minaret des filles*, parce qu'ils s'imaginent qu'elle ſoutenoit le Tombeau d'une fille.

Le Pacha d'Angora jouït de 30. ou 35. bourſes de revenu. Les Janiſſaires y ſont commandez par un Sardar; mais il n'y en a qu'environ trois cens. On compte dans cette ville quarante mille ames parmi les Turcs, quatre ou cinq mille Armeniens, & ſix cens Grecs. Les Armeniens y ont ſept Egliſes, ſans compter le Monaſtere de *Ste. Marie*. Les Grecs n'ont qu'une Egliſe dans la ville, & une dans le Château.

Angora eſt à quatre grandes journées de la Mer Noire par le plus court chemin. La Caravane d'Angora à Smyrne met 20. jours, & l'ancienne ville de *Cotyæum*, à qui les Turcs ont conſervé le nom de *Cataye*, eſt à moitié chemin. Les Caravanes vont d'Angora à Pruſe dans dix jours; d'Angora à Keſarie en huit, d'Angora à Sinope en dix, d'Angora à Iſmith, ou l'ancienne Nicomedie en neuf jours: enfin d'Angora à Aſſamboul en douze ou treize jours.

On nourrit les plus belles Chevres du monde dans la campagne d'Angora. Elles éblouïſſent par leur blancheur, & leur poil qui eſt auſſi fin que la ſoye, friſé naturellement par treſſes de huit ou neuf pouces de long, eſt la matiere de pluſieurs belles étoffes, & ſur tout du Camelot; mais on ne permet gueres de tranſporter cette toiſon ſans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Il ſemble que Strabon ait parlé de ces belles Chevres. *Aux environs de la riviere Halys*, dit-il, *on nourrit des moutons dont la laine eſt fort épaiſſe & fort douce; & de plus il y a des Chevres qui ne ſe trouvent par ailleurs.* Quoiqu'il en ſoit, ces belles Chevres d'aujourd'hui ne ſe voyent qu'à quatre ou cinq journées d'Angora & de Beibaſar; leurs portées dégénerent quand on les tranſporte plus loin. Le fil de Chevre ſe vend depuis 4. livres juſques à 12. ou 15. livres l'Oque; il y en a même de 20. ou 25. écus l'Oque, mais ce dernier eſt deſtiné uniquement pour le Camelot que l'on fait pour le Serrail du Grand Seigneur. Les Ouvriers d'Angora employent le fil de Chevre tout pur dans leurs Camelots, au lieu qu'à Bruxelles, je ne ſçai par quelle raiſon, on eſt obligé d'y mêler du fil de laine. En Angleterre on mêle cette toiſon dans les Perruques, mais il ne faut pas qu'elle ſoit filée: elle fait la richeſſe d'Angora, tous les bourgeois s'appliquent à

à ce commerce. On a raiſon de préferer le poil de Chevre d'Angora, à celui de Cougna, qui eſt l'ancienne ville d'*Iconium* où Ciceron fit aſſembler l'armée Romaine; car les Chevres de Cougna ſont toutes ou brunes ou noires.

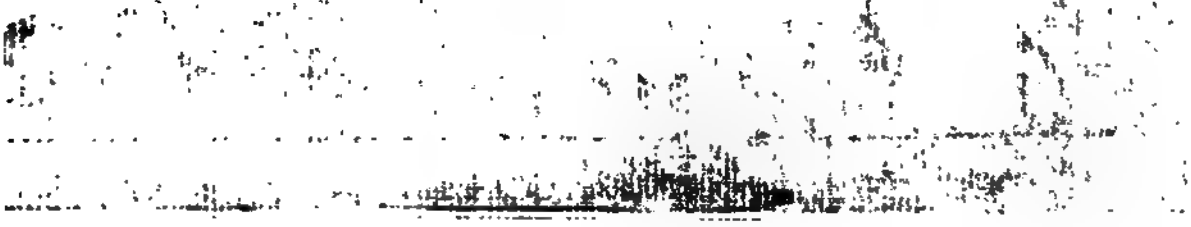
Le 2. Novembre nous partîmes d'Angora pour Pruſe ou *Brouſſe*, comme diſent les Francs, accompagnez ſeulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendoit pas le Franc, ainſi nous fûmes obligez de nous ſervir nous-mêmes. On ne marcha ce jour-là que pendant quatre heures, dans un beau pays plat & bien cultivé. Nous couchâmes à *Sonſous* méchant village où nous joignîmes quelques perſonnes de Keſarie qui alloient à Pruſe. Le 3. Novembre on marcha pendant ſept heures, dans de belles plaines relevées d'une ſeule colline, en deçà d'*Aias* ville aſſez jolie, dans un fond dont les Jardins ſont agréables & où il ne manque pas de vieux marbres. Le lendemain nous arrivâmes à Beibazar après neuf heures de marche.

*Beibazar* eſt une petite ville bâtie ſur trois collines à peu près égales, dans une vallée aſſez reſerrée. Les maiſons ſont à deux étages, couvertes aſſez proprement avec des planches; mais il faut toûjours monter ou deſcendre. Le ruiſſeau de Beibazar ſe jette dans l'*Aiala* après avoir fait moudre quelques moulins & porté la fertilité dans pluſieurs campagnes partagées en fruitiers & en potagers. C'eſt de là que viennent ces excellentes poires que l'on vend à Conſtantinople, ſous le nom de *Poire d'Angora*; mais elles ſont fort tardives & nous n'eûmes pas le plaiſir d'en gouter. Tout ce quartier eſt ſec & pelé, excepté les fruitiers. Les Chevres n'y brouttent que des brins d'herbes, & c'eſt peut-être, comme remarque Busbeque, ce qui contribuë à conſerver la beauté de leur toiſon, qui ſe perd quand elles changent de climat & de pâturage. Les Bergers de Beibazar & d'Angora les peignent ſouvent, & les lavent dans les ruiſſeaux. Ce pays me fait ſouvenir de la *Terre ſans bois*, dont parle Tite-Live; laquelle ne devoit pas être éloignée de Beibazar, puiſque le fleuve Sangaris y rouloit ſes eaux; on n'y brûloit que de la bouze de vâche, comme l'on fait en pluſieurs endroits de l'Aſie.

Nous partîmes de Beibazar le 6. Novembre ſur les neuf heures du matin, & nous retirâmes vers les quatre heures du ſoir dans un vieux bâtiment abandonné & ſans couvert, cependant la campagne eſt belle & bien cultivée, quoique relevée de buttes aſſez eſcarpées. On y paſſe la riviere d'Aiala dans un gué profond, ſes eaux inondent les terres quand on veut, mais c'eſt pour y élever de très-bon ris. Elle va ſe jetter dans la Mer Noire, & nous avions déja campé à ſon embouchûre en allant à Trebiſonde.

On monta à cheval ſur les ſix heures du matin pour arriver le 7. Novembre à une heure & demi, proche le village de *Kabé*, dans un Kan ſans banquette, ou pour mieux dire, dans une grande écurie. La campagne commence à s'élever en montagnes couvertes de Pins & de Chênes que l'on ne coupe jamais, & qui neanmoins ne ſont gueres plus hauts que nos taillis, tant les terres y ſont maigres & ingrates. Le 8. nous couchâmes à *Caragamous* après une traite de dix heures, au travers d'une des plus belles plaines d'Aſie, inculte pourtant, ſans arbres, aſſez ſeche, quoique marécageuſe en quelques endroits, & entrecoupée de collines aſſez baſſes. Les vieux marbres, qui ſont dans les Cimetiéres, marquent bien qu'il y avoit là anciennement quelque fameuſe ville, mais comment en découvrir le nom, ſuppoſé qu'il ſe puiſſe trouver encore dans quelque Inſcription? On ne s'y repoſe nulle part, & les voituriers ne ſongent qu'à éviter les voleurs.

Le 9. Novembre nous pourſuivîmes notre route pendant ſept heures dans la même plaine. On y découvre pluſieurs villages, dont les champs ſont arroſez par une petite riviere qui ſerpente agréablement. On s'arrêta à *Mounptalat* dans un mauvais Kan, au lieu d'aller, comme nous le ſouhaitions, à *Eskiſſar* qui eſt à une lieuë de là. Tous les lieux que les Turcs appellent *Eskiſſar* ſont remarquables par leur antiquité, de même que ceux que les Grecs nomment *Paleocaſtron*, car ces deux mots ſignifient un *vieux Château*. On nous aſſûra qu'Eskiſſar étoit une aſſez bonne ville remplie de vieux marbres: elle eſt à gauche du grand chemin de Pruſe; ne ſeroit-ce point la celebre *Peſſinunte*? La marche du 10. Novembre fut de 12. heures, parmi de belles plaines bordées de petits bois. Nous fûmes logez agreablement à *Boutdouc* dans un Caravanſerai couvert de plomb, de même que le dôme de la Moſquée. Les Cimetiéres n'y manquent pas de colomnes, & l'on ne voit que vieux marbres dans le village, mais ſans Inſcriptions. La marche du 11. Novembre fut pareille à celle du jour precedent, on ſe retira à *Kourſounous* dans un aſſez beau Caravanſerai au delà d'une petite riviere; c'eſt un pays de bois & ſur tout de Chênes. Le 12. Novembre on arriva à *Acſou*, qui ſignifie une *Eau blanche*. C'eſt un village, à cinq heures de Pruſe, dans une plaine bien cultivée & bien peuplée; après laquelle on ne trouve que des bois de Chênes grands & petits de differentes eſpeces. Nous laiſſâmes tout ce jour-là le Mont Olympe à nôtre gauche. C'eſt une horrible chaîne de montagnes, ſur le ſommet deſquelles il ne paroiſſoit encore que de la vieille neige & en fort grande quantité.



Il y a long-temps, Monſeigneur, que je n'ai eû l'honneur de vous parler Botanique, quoique nous ayions vû de très-belles Plantes depuis Tocat, mêlées avec la plûpart de celles que nous avions obſervées en Armenie, & avec pluſieurs autres qui ne ſont pas rares en Europe. En approchant du Mont Olympe on ne voit que des Chênes, des Pins, du Thym de Crete, du Ciſte à Ladanum, d'une autre belle eſpece de Ciſte, que J. Bauhin a nommé [a] *Ciſte de Crete à larges feuilles*, lequel non ſeulement vient à la campagne de Montpellier, mais à l'Abbaye de Fontfrede, & dans tout le Rouſſillon. C. Bauhin remarque avec raiſon, que Belon l'a obſervé ſur le Mont Olympe, mais Bauhin l'a confondu avec le Ciſte à Ladanum, dont Belon & Proſper Alpin ont fait mention. L'Aune, l'Ieble, le Cornouiller mâle & femelle, la Digitale à fleur ferruginée, le Piſſenlit, la Chicorée, le petit Houx, la Ronce ſont communes aux environs du Mont Olympe: mais combien d'autres choſes rares n'y a-t-il pas? Il faut les reſerver pour l'*Hiſtoire des Plantes du Levant*, à laquelle j'eſpere travailler quelque jour.

Nous arrivâmes enfin à Pruſe, après cinq heures de marche dans des défilez couverts de bois, leſquels vont aboutir auſſi à cette belle plaine qui eſt au Nord du Mont Olympe. On commence à y voir des Plantes & des Chataigniers auſſi hauts que les Sapins qui ſont ſur la montagne. A la verité les Landes ſont un peu gâtées par les pierres que les eaux charrient; mais à meſure qu'on approche de Pruſe, les champs ſont couverts de Meuriers & de vignobles. La plûpart des Meuriers ſont bas & comme plantez par pepinieres. Les plus grands ſont ſerrez les uns près des autres, & forment de petites forêts entrecoupées par de grandes broſſailles, parmi leſquelles naît une eſpece d'*Apocin*, laquelle non ſeulement ſe tortille ſur les hayes, mais qui grimpe auſſi ſur les plus grands arbres. En arrivant à Pruſe, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville, au travers des futayes. Le plus bel endroit de cette place, qui eſt le quartier du Serrail, ne paroît pas; c'eſt pourquoi j'ai l'honneur de vous en envoyer deux Plans differens. Le premier a été deſſiné au Nord-Eſt ſur le chemin d'Angora, & l'autre du côté des Bains au Nord-Nord-Oueſt.

*Pruſe*, capitale de l'ancienne Bithynie, eſt la plus grande & la plus magnifique ville d'Aſie. Cette Place s'étend du Couchant au Levant au pied des premieres collines du Mont Olympe, dont la verdure eſt admirable. Ces collines ſont, pour ainſi dire, autant de degrez pour aller ſur cette fameuſe montagne. Du côté du Nord la ville ſe trouve à l'entrée d'une grande & belle plaine où l'on ne voit que Meuriers & arbres fruitiers. Il ſemble que Pruſe ait été faite exprès pour les Turcs, car le Mont Olympe lui fournit tant de ſources, que chaque maiſon a ſes fontaines; & je n'ai point vû de ville qui en ait autant, ſi ce n'eſt Grenade en Eſpagne. La plus conſidérable des ſources de Pruſe, eſt au Sud-Oueſt auprès d'une petite Moſquée. Cette ſource qui fournit de l'eau, de la groſſeur du corps d'un homme, coule dans un canal de marbre & va ſe diſtribuer dans la ville. On aſſûre qu'on y compte plus de trois cens Minarets. Les Moſquées ſont très-belles, la plûpart ſont couvertes de plomb, embellies de dômes, de même que les Caravanſerais. Au delà de la ruë des Juifs, à main gauche en allant aux Bains, eſt une Moſquée Royale, dans la cour de laquelle ſont les Mauſolées de quelques Sultans, dans des chapelles ſolidement bâties & ſeparées les unes des autres. Nous ne trouvâmes perſonne aſſez inſtruit pour nous apprendre les noms de ces Sultans. On peut conſulter Leunclaw qui a fait un fort beau Traité [b] des Tombeaux des Sultans.

[c] Le nouveau Serrail eſt ſur une colline eſcarpée dans le même quartier; c'eſt l'ouvrage de Mahomet IV. car le vieux Serrail fut bâti du temps d'Amurat ou Mourat I. Les Caravanſerais de la ville ſont beaux & commodes. Le Bezeſtein eſt une grande maiſon bien bâtie où ſont pluſieurs magazins & boutiques ſemblables à celles du Palais de Paris, & l'on y trouve toutes les marchandiſes du Levant, outre celles que l'on travaille dans cette ville. Non ſeulement on y conſomme la ſoye du Pays, qui paſſe pour la plus belle ſoye de Turquie, mais encore celle de Perſe, qui n'eſt ni ſi chere ni ſi eſtimée. La ſoye de Pruſe vaut juſques à 14. ou 15. piaſtres l'Oque & demi. Toutes ces ſoyes y ſont bien employées, car il faut convenir que les meilleurs Ouvriers de Turquie ſont à Pruſe, & qu'ils executent admirablement les deſſeins de Tapiſſeries qu'on y envoye de France ou d'Italie.

La ville d'ailleurs eſt agréable, bien pavée, propre, ſur tout dans le quartier du Bazar. On y boit d'aſſez bon vin à trois parats l'Oque. Le pain & le ſel y ſont à fort bon marché. La viande de boucherie y eſt bonne. On y mange d'excellentes Truites & de bons Barbeaux. Les Carpes y ſont d'une grandeur & d'une beauté ſurprenante, mais fades & mollaſſes à quelque ſauce qu'on les mette. En venant d'Angora à Pruſe on paſſe un beau ruiſſeau, ſur un pont aſſez bien bâti;

[a] *Ciſtus ledon creticum latifolium.* I. B.
[b] *Libitinarius Index Ofmanidarum. Francofurti.* 1591.
[c] *Leunc. Hiſt. Muſulm. Lib.* 5.

bâti, ce ruiſſeau coule enſuite dans des vallées de Chênes, du côté du Midi. Je crois que c'eſt le Loufer qui va paſſer vers Montania. Il y a dix ou douze mille familles de Turcs dans Pruſe, leſquelles font plus de quarante mille ames, à ne compter que quatre perſonnes par famille. On y compte quatre cens caſes ou familles de Juifs, cinq cens caſes d'Armeniens, & trois cens familles de Grecs. Neanmoins cette ville ne nous parut pas fort peuplée, & ſon enceinte n'a pas plus de trois milles de tour. Les murailles ſont à moitié ruinées & n'ont jamais été belles, quoique fortifiées par des Tours quarrées. On n'y remarque ni vieux marbres ni Inſcriptions. On ne voit même que peu de marques d'antiquité dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie pluſieurs fois. Sa ſituation n'eſt pas ſi avantageuſe qu'elle paroît, puiſqu'elle eſt dominée par des collines du côté du Mont Olympe. Il n'eſt permis qu'aux Muſulmans de loger dans la ville. Les fauxbourgs, qui ſont incomparablement plus grands, plus beaux, & mieux peuplez, ſont remplis de Juifs, d'Armeniens & de Grecs. Les Platanes y ſont d'une beauté ſurprenante & font un païſage admirable, entremêlez avec des maiſons dont les terraſſes ont une vûë tout-à-fait charmante.

Les Tombeaux d'Orcan, de ſa femme & de ſes enfans, ſont dans une Egliſe Grecque couverte en Moſquée, qui n'eſt ni grande ni belle. A l'entrée ſont deux groſſes colomnes de marbre, & tout au fond quatre petites qui ferment le Chœur, auquel les Turcs n'ont pas touché; ainſi leurs baſes ne ſont pas à la place de leurs chapitaux, ni les chapitaux à la place des baſes, comme Mrs. Spon & Wheler l'ont écrit. Ce Chœur, quoique revêtu de marbre, n'a jamais été beau; la pierre eſt d'un blanc ſale, ſombre, & jaſpée en quelques endroits. Le Sanctuaire y ſubſiſte encore avec un perron à quatre marches. On fait voir aux étrangers, dans le Veſtibule de la Moſquée, le prétendu Tambour d'Orcan, lequel eſt trois fois plus grand que les Tambours ordinaires. Quand on le remuë il fait beaucoup de bruit, par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matiere qui le font reſonner, au grand étonnement des gens du pays. Le Chapelet de ce Sultan eſt auſſi dans le même lieu, ſes grains en ſont de jay & gros comme des noix. Il reſte encore à la porte de cette Moſquée une piece de marbre ſur laquelle on liſoit autrefois une Inſcription Grecque, car pour aujourd'hui on n'y connoît plus rien. Outre les Moſquées dont j'ai parlé, il y a dans Pruſe pluſieurs Colleges d'Inſtitution Royale, où les Ecoliers ſont nourris & inſtruits gratuitement dans la Langue Arabe & dans la connoiſſance de l'Alcoran. On les diſtingue par la feſſe blanche de leurs Turbans, laquelle forme des nœuds gros comme le poing, diſpoſez en étoiles. On garde dans une Chapelle Turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland. La Chapelle eſt ſur une éminence du côté du Sud-Oueſt.

Il y a un Pacha dans Pruſe, un Janiſſaire Aga qui commande environ 250. Janiſſaires, & un Moula ou grand Cadi qui eſt le plus puiſſant Officier de la ville. Dans le tems que nous y étions, c'étoit le fils du Moufti de Conſtantinople qui occupoit cette place, & même il avoit la ſurvivance de la charge de Moufti, qui eſt une choſe ſans exemple en Turquie il ſuivit peu de tems après le ſort de ſon pere; non ſeulement le fils fut dépouillé de ſes biens & honneurs, mais mis à mort dans le tems que le pere fut traîné ſur une claye à Andrinople.

Les Armeniens n'ont qu'une Egliſe dans Pruſe. Les Grecs en ont trois. Les Juifs y ont quatre Sinagogues. Nous fûmes ſurpris, en nous promenant dans cette ville, d'y entendre parler auſſi bon Eſpagnol que dans Madrid. Les Juifs à qui je m'adreſſai, m'aſſûrerent qu'ils avoient toûjours conſervé leur langue naturelle, depuis que leurs peres s'étoient retirez de Grenade en Aſie. Il eſt vrai qu'ils choiſirent la ville du monde, qui par ſa ſituation & par ſes fontaines, reſſemble le plus à Grenade, comme je l'ai dit ci-devant.

Le 21. Novembre nous partîmes à ſept heures du matin pour aller voir le Mont Olympe, dont la montée eſt aſſez douce: mais après trois heures de marche à cheval, nous ne trouvâmes que des Sapins & de la neige; deſorte que, ſur les onze heures, nous fûmes obligez de nous arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort élevé. Pour aller de là au ſommet de la montagne, qui eſt une des plus grandes d'Aſie, & ſemblable aux Alpes & aux Pyrenées, il faudroit que les neiges fuſſent fonduës, & marcher encore pendant toute une journée. La ſaiſon ne nous permit pas d'y voir les Plantes les plus curieuſes. Les Hêtres, les Charmes, les Trembles, les Noiſetiers n'y ſont pas rares. Les Sapins ne different point des nôtres, car nous en examinâmes les feuilles & les fruits avec exactitude. Après tout nous ne fûmes pas trop contens de nôtre herboriſation, quoique nous y euſſions remarqué quelques Plantes ſingulieres, parmi beaucoup d'autres qui ſont communes ſur les montagnes d'Europe. C'eſt près de ce Mont Olympe, que nos pauvres Gaulois furent défaits par Manlius qui, ſous prétexte qu'ils avoient ſuivi le parti d'Antiochus, voulut ſe vanger ſur eux des maux que leurs peres avoient faits en Italie.

Le

Le 23. Novembre nous allâmes voir les nouveaux Bains de *Capliza*, au Nord-Nord-Oueſt à un mille de la ville & à main droite du chemin de *Montania*. Les Turcs les appellent *Jani-Capliza*, c'eſt à dire *Nouveaux Bains*. Ce ſont deux bâtimens tout près l'un de l'autre, dont le plus grand eſt magnifique, relevé de quatre grands dômes couverts de plomb, percez comme en écumoire, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette comparaiſon; & tous les trous de ces dômes ſont fermez par des cloches de verre ſemblables à celles dont les Jardiniers ſe ſervent pour couvrir les Melons. Toutes les ſales de ce Bain ſont pavées de marbre. La premiere eſt fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette Sale eſt occupé par une belle fontaine à pluſieurs tuyaux d'eau froide, & le tour des murailles eſt relevé d'une banquette de deux pieds, couverte de nattes, ſur leſquelles on quitte ſes habits. A droite ſont les Salons où l'on ſe baigne, éclairez par des dômes percez de même que les grands. On tempere dans ces appartemens les ſources d'eau chaude avec celles d'eau froide. Le reſervoir de marbre où l'on ſe baigne, & où l'on nage ſi l'on veut, eſt dans la derniere Sale. On fume dans cette maiſon, & l'on y boit du Caffé & du Sorbec; ce dernier n'eſt que de l'eau à la glace, dans laquelle on délaye quelques cueillerées de Raiſiné. Ce Bain n'eſt deſtiné que pour les hommes, les femmes ſe baignent dans l'autre; mais il n'eſt pas ſi beau, les dômes en ſont petits & couverts de ces tuiles creuſes, qu'on appelle des *Fequieres* à Paris.

Les ſources d'eau chaude coulent ſur le chemin qui eſt entre les deux Bains. Leur chaleur eſt ſi grande, que les œufs y deviennent mollets dans dix ou douze minutes, & tout-à-fait durs en moins de vingt; ainſi l'on n'y ſçauroit ſouffrir le bout du doigt. L'eau qui eſt douce, ou plûtôt fade, ſent un peu la teinture du cuivre; elle fume continuellement. Les parois des canaux ſont couleur de rouille, & la vapeur de ces eaux ſent les œufs couvis. Ces Bains ſont ſur une colline qui ſe perd dans la grande plaine de Pruſe. Sur la même croupe entre le chemin de Montania & de Smyrne, il y a deux autres Bains dont l'un eſt nommé *Cucburtli*, à cauſe que ſes eaux ſentent le ſoufre. a C'eſt Ruſtom-Pacha, gendre de Solyman II. qui en a fait faire le bâtiment.

A deux milles de Pruſe, & à un mille des Bains nouveaux, ſur le chemin qui va de Smyrne à la ville de *Cechirgé*, ſont les anciens Bains de *Capliza*, que les Turcs appellent *Eski-capliza*. Le Docteur Marc Antoine *Cerri* nous y accompagna & nous fit remarquer que dans ce village il y avoit un bel Imaret; c'eſt ſans doute celui qui fut fondé par b Mourat I. Les eaux du vieux Capliza ſont fort chaudes, & quoique le bâtiment ſoit à peu près comme celui des nouveaux Bains, & par conſequent peu ancien; il y a beaucoup d'apparence que ce ſont les eaux chaudes Royales dont ſe ſervoient les Grecs, du tems que leur Empire floriſſoit, & dont c Conſtantin & d Etienne de Byzance ont fait mention. Mahomet I. les fit rétablir & mettre dans l'état où elles ſont. Outre ce grand Bain, il y a dans le même village un autre Bain plus petit, que les Turcs frequentent auſſi & où ils ſe font donner la douche. Les eaux de tous ces Bains, tant vieux que nouveaux, blanchiſſent l'huile de Tartre, & ne font rien avec le papier bleu.

Nous connûmes deux Herboriſtes à Pruſe, l'un Emir & l'autre Armenien, qui paſſoient pour de grands Docteurs. Ils nous fournirent des racines du veritable Ellebore noir des anciens, autant que nous voulumes pour en faire l'extrait. C'eſt la même eſpece que celle des Anticyres & des côtes de la Mer Noire. Cette Plante que les Turcs appellent *Zoplemé* & qui eſt très-commune au pied du Mont Olympe, a pour racine un trognon, gros comme le pouce, couché en travers, long de trois ou quatre pouces, dur, ligneux, diviſé en quelques racines plus menuës & tortuës. Toutes ces parties pouſſent des jets de deux ou trois pouces de long, terminez par des œilletons ou des bourgeons rougeâtres; mais le trognon & les ſubdiviſions ſont noirâtres en dehors, & blanchâtres en dedans. Les fibres qui les accompagnent ſont touffuës, longues de huit ou dix pouces, groſſes depuis une ligne juſques à deux, peu ou point du tout cheveluës. Les plus vieilles ſont noirâtres en dedans, d'autres brunes; les nouvelles ſont blanches; les unes & les autres ont la chair caſſante, ſans acreté ni odeur, & ſont traverſées d'un nerf rouſſâtre. Elles ſentent comme le lard quand elles bouillent dans l'eau.

De 25. livres de ces racines, nous en tirâmes deux livres & demi d'extrait, brun, très-amer & réſineux. Il purge étant pris ſeul depuis vingt grains juſques à demi gros. Trois Armeniens à qui nous en donnâmes, ſe plaignirent tous d'avoir été fatiguez par des nauſées, des tiraillemens d'entrailles, d'une impreſſion de feu, & d'acreté dans l'eſtomac, le long de l'eſophage, dans la gorge & au fondement; de crampes, de mouvemens convulſifs, joints à des élancemens violens.



a *Leunel. Ind. Libri.*
b *Leunel. Hiſt. Muſul. lib.* V. *in* Murat Chan Gaſi.
c *De adminiſtr. Imp. cap.* 50. Τὰ δὲ ἐν Προύσῃ βασιλικὰ λεγόμενα.
d *Stephan. ad vocem* Θερμα.

violens dans la tête, qui venoient comme par fusées, & qui se renouvelloient quelques jours après. Ainsi nous commençames par rabbattre la moitié de l'estime que nous avions pour ce grand remede. A l'égard des racines, il faut en user comme de celles de nôtre Ellebore, les faire bouillir à la quantité d'un gros, ou d'un gros & demi dans du lait, les laisser infuser pendant la nuit; faire chauffer le lait le lendemain au matin & le passer par un linge.

Les Turcs attribuent de grandes vertus à cette Plante, mais nous ne pûmes les apprendre. Le Sr. Antoine Cerci qui a pratiqué long-tems la Medecine à Constantinople, à Cutaye & à Prusse, nous assûra qu'il ne s'en servoit plus, à cause des accidens qu'elle cause aux malades. Il nous apprit qu'on amassoit de la Gomme Adragant, à *Caraissar*, ou *Château-noir*, à quatre journées de Prusse. Quoiqu'il soit homme d'esprit, il n'a point de goût pour l'antiquité: il se moquoit de nous quand nous parlions de la belle Grece & nous renvoyoit à Nicée & à Cutaye. *Nicée* n'est qu'à une journée de Prusse, mais au delà d'une montagne si occupée par les voleurs, qu'on n'ose y passer sans une bonne escorte. *Cutaye* n'est qu'à trois journées de Prusse. On accusoit le Pacha qui y commandoit, de s'entendre avec les voleurs & d'en tirer une rétribution considérable. Les Caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Prusse; c'est leur chemin pour venir de *Satalié* ou *Attalia* ancienne ville de Caramanie. On va de Prusse à *Montania* dans quatre heures, & de Montania à Constantinople par eau dans une matinée; ainsi il ne faut qu'une journée pour aller de Prusse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Prusse à Scutari. Le Mont Olympe s'appelle en Turc *Anatolai-dag*. Les Grecs l'ont autrefois nommé, *la Montagne des Caloyers*, à cause qu'il y avoit plusieurs solitaires qui s'y étoient retirez.

Le nom de Prusse & sa situation au pied du Mont Olympe, ne permettent pas de douter que cette ville ne soit l'ancienne Πρῦσα bâtie par Annibal, s'il faut s'en rapporter à Pline, ou plûtôt par Prusias Roi de Bithynie qui fit la guerre à Crœsus & à Cyrus, comme l'assûrent Strabon & son Singe Etienne de Byzance. Elle seroit même plus ancienne, s'il est vrai qu'Ajax s'y soit percé la poitrine avec son épée, comme il est répresenté sur une Médaille de Caracalla. Il est surprenant que Tite-Live qui a si bien décrit les environs du Mont Olympe, où les Gaulois furent défaits par Manlius, n'ait point parlé de cette Place. Après que Lucullus eut batu Mithridate à Cyzique, Triarius vint assiéger Prusse & la prit. Les Médailles de cette ville, frapées aux têtes des Empereurs Romains, montrent bien qu'elle leur fut attachée fidélement. Les Empereurs Grecs ne la possedérent pas si tranquillement. Les Mahometans la pillerent & la ruinerent sous Alexis Comnene. L'Empereur Andronic Comnene, à ce que dit Nicetas, la fit saccager à l'occasion d'une révolte qui s'y étoit excitée. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Theodore Lascaris, Despote de Romanie, s'empara de Prusse à l'aide du Sultan d'Iconium, sous prétexte de conserver les places d'Asie à son beau-pere Alexis Comnene, surnommé Andronic. Prusse fut assiegée par Bem de Bracheux qui avoit mis en fuite les troupes de Theodore Lascaris. Les Citoyens firent une si belle résistance, que les Latins furent contraints d'abandonner le siége, & la Place resta à Lascaris par la Paix qu'il fit en 1214. avec Henri II. Empereur de Constantinople & frere de Baudouïn.

Prusse fut le second siége de l'Empire Othoman en Asie, car il faut convenir qu'Angora fut la premiere Place où les Turcs s'établirent; ils se rendirent les maîtres de Prusse par famine, & par la négligence des Empereurs Grecs. Cet illustre Othoman, que l'on peut comparer aux plus grands Heros de l'antiquité, fit bloquer la ville par deux Forts qui l'empêcherent de recevoir aucunes provisions. L'un étoit aux vieux Bains de Capliza avec une forte garnison de gens choisis, commandez par son frere Actemur grand homme de guerre. L'autre qui étoit sur une des collines du Mont Olympe, qui divisoient la ville, se nommoit le Fort de *Balabansouc*; il étoit commandé par un Officier général de grande réputation. Comme Prusse s'affamoit tous les jours, Othoman que la goutte attachoit dans son lit, ordonna à son fils Orcan d'en faire le siége. D'autres assûrent qu'il s'y trouva en personne. Quoiqu'il en soit, Beroses Gouverneur de la Place, capitula le plus honorablement qu'il pût en 1327. Calvisius rapporte la prise de Prusa en 1326.

Après la défaite de Bajazet, Tamerlan vint à Prusa où il trouva les thresors que cet Empereur y avoit amassez, & dont il avoit dépouillé les Princes voisins. On y mesuroit, à ce que dit Ducas, les Pierres précieuses & les Perles par boisseaux. Mais quand Tamerlan fut descendu du côté de Babylone, le Sultan Mahomet, fils de Bajazet qui regna dans la suite sous le nom de Mahomet I. prit possession de Prusse, quoiqu'il eût établi le siége de ses Etats à Tocat. Isa-beg, un de ses freres, se presenta devant la ville, mais les habitans l'abandonnérent pour se retirer dans le Château, & s'y défendirent avec tant de fermeté, qu'Isa-beg ne pouvant l'emporter, fit brûler & razer la ville. Elle fut rétablie quelque tems après par Mahomet qui battit les troupes de son frere. Il semble que cette Place

étoit

étoit destinée à servir de jouët aux Othomans. Solyman qui étoit un autre fils de Bajazet, se saisit du Château de Pruse par une fausse lettre qu'il fit donner au Gouverneur, de la part de son frere Sultan Mahomet, par laquelle il lui ordonnoit de remettre ce Château à Solyman; mais Mahomet le recouvra par le moyen du même Gouverneur, qui par un remords de conscience de s'être laissé tromper, la fit passer entre les mains de son premier maître, dans le tems que Solyman fut obligé de passer en Europe pour aller défendre ses Etats qu'un autre de ses freres avoit envahis; & par un malheur bien extraordinaire cette Place qui ne s'attendoit pas à changer de maître, se vit encore exposée aux insultes de Caraman, Sultan d'Iconium, qui la prit & la pilla en 1413. Il fit déterrer les os de Bajazet & les fit brûler, pour se vanger de ce que cet Empereur avoit fait couper la tête à son pere. Leunclaw ajoute, que Caraman fit brûler Pruse en 1415.

Après la mort de Mahomet I. son fils Mourat ou Amurat II. qui se tenoit à Amasia, vint à Pruse pour se faire déclarer Empereur. On lit dans les *Annales des Sultans*, qu'il y eût un si grand incendie à Pruse en 1490. que les 25. Regions en furent consumées; & c'est par là que nous apprîmes que la ville étoit divisée en plusieurs Regions. Zizime cet illustre Prince Othoman, fils de Mahomet II. disputant l'Empire à son frere Bajazet, saisit la ville de Pruse pour s'assûrer de l'Anatolie; mais ayant été battu deux fois par Acomathe Général de Bajazet, il fut obligé de se retirer chez le Grand Maître de Rhodes. C'est ce même Zizime qui vint en Italie chez le Pape Innocent IV. & qui mourut à Terracine, en accompagnant le Roi Charles VIII. dans son voyage de Naples.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

# LETTRE XXII.

## *VOYAGE DE SMYRNE ET D'EPHESE.*

MONSEIGNEUR,

Dans l'incertitude où nous étions, si nous aurions meilleur marché des voleurs qui sont sur le grand chemin de Constantinople, ou de ceux qui courent sur la route de Smyrne, nous preferâmes le voyage de cette derniere ville, dans l'esperance non seulement de trouver des Plantes plus rares que nous n'avions fait sur le canal de la Mer Noire; mais encore pour nous approcher de la Syrie dont nous avions dessein de voir les côtes.

Nous partîmes donc le 8. Decembre de Pruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demi de marche. On passe par *Cechirgé* où sont les vieux Bains de Capliza, & de là sur le pont du *Loufer* ou *Merapli* petite riviere qui tombe du Mont Olympe, & qui va se jetter dans la mer près de *Montania*. Les Truites du Loufer sont excellentes, & tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche regne une chaine de collines, sur laquelle est *Phisidar* bourgade considérable habitée par des Grecs, qui pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux, sans mélange d'aucuns Turcs, payent double Capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un Cadi ambulant.

Le 9. Decembre après une marche de 9. heures, on commença à découvrir le lac d'*Abouillona* qui a 25. milles de tour, & sept ou huit milles de largeur en quelques endroits, entrecoupé de plusieurs Isles & de quelques Peninsules; c'est proprement le grand égoût du *Mont Olympe*. La plus grande de ces Isles a trois milles de circonference & s'appelle *Abouillona* de même que le village, qui est sans doute l'ancienne ville d'*Apollonia*, puisque c'est de ce Lac que sort la riviere de *Rhyndacus* qui va passer à *Lopadi* ou *Loubat*. *Caragas* est encore un village de Grecs dans une autre Isle du même Lac; mais il s'est mêlé quelques Turcs parmi eux. Les uns & les autres passent d'une Isle à l'autre sur des Caïques à voile, pour les aller cultiver. Les Carpes de ce Lac pesent 12. ou 15. livres; mais nous ne les trouvâmes pas meilleures que celles que nous avions mangées à Pruse. Ce Lac s'appelloit anciennement *Stagnum Artynia*. Le *Rhyndacus* se nommoit *Lycus*, & peut-être que *Lopadi* petite ville à une lieuë au dessous, est la ville de *Metellopolis* dont Pline a fait mention; mais il ne faut pas la confondre avec la *Metellopolis* de Strabon. Suivant cet Autheur le Lac d'*Abouillona* s'appelloit *Apolloniatis*, & la ville qui s'y trouvoit, portoit le nom d'*Apollonia*. La Médaille de Septime Severe, dont le revers represente un vaisseau à la voile, marque bien que les habitans s'addonnoient fort à la navigation, & que la

la ville devoit être considérable. Celle de M. Aurele, au revers de laquelle se voit le *Rhyndacus* à longue barbe, couché & appuyé sur son urne, tenant un roseau de la main gauche & poussant de la droite un bateau, fait entendre que cette riviere étoit navigable dans ce tems-là.

Mr. Vaillant assûre qu'il a vû la ville d'*Appollonia*, & la place sur une colline, au pied de laquelle coule le *Rhyndacus* à 15. milles de la mer; mais sans doute que ce sçavant homme prit *Lopadi* pour *Appollonia*, laquelle ne sçauroit être que le village d'*Abouillona*. Apollon étoit sans doute reveré dans cette ville, car outre qu'elle en portoit le nom, ce Dieu est répresenté sur une Médaille de M. Aurele debout devant un trepié, autour duquel est torsillé un serpent; Apollon y est couronné par Diane chasseresse. La Médaille de Lucius Verus represente aussi un Apollon debout, le bras gauche appuyé sur une colomne & tenant une branche de laurier de la main droite. Le même culte paroît sur une Médaille de Caracalla, où Apollon est debout au milieu de quatre colomnes du frontispice de son Temple. Le même type est sur la Médaille de Gordien Pie. La ville d'*Apollonia* étoit encore considérable sous l'Empereur Alexis Comnene; Anne sa fille rapporte qu'elle fut, comme Prusse, pillée par les Turcs.

On laisse toûjours le Lac d'Abouillona à gauche pour aller à Lopadi où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traversé une belle plaine. La riviere sort du Lac, environ deux milles audessus de la ville; mais elle est profonde & porte bateau, quoique depuis long-tems personne ne prenne soin de la nettoyer. On la passe à Lopadi sur un pont de bois, à la gauche duquel sont les ruines d'un ancien Pont de pierre qui paroît avoir été bien bâti. Lopadi que les Turcs appellent *Ulubat*, les Francs *Loubat*, & les Grecs *Lopadion*, n'a qu'environ 200. maisons d'assez mauvaise apparence; cependant ce lieu a été considerable sous les Empereurs Grecs. Ses murailles, qui sont presque ruinées, étoient deffenduës par des tours, les unes rondes, les autres pentagones, quelques-unes triangulaires; l'enceinte de la Place est presque quarrée. On y voit des morceaux de marbre antique, des colomnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brizé & très-maltraité. Le Caravanserai où nous logeâmes étoit fort sale & fort mal bâti, quoiqu'il y ait quelques vieux chapiteaux & quelques bases de marbre.

L'Empereur Jean Comnene qui parvint à l'Empire en 1118, fit bâtir le Château de Loubat dans le tems qu'il alloit combattre les Perses; il est presque tout démoli présentement. Nicetas assûre que ce même Empereur avoit fait bâtir la ville de Lopadion lorsqu'il voulut aller reprendre *Castancone* sur les côtes de la Mer Noire. Tout cela se peut aisément concilier, en disant que Jean Comnene avoit fait bâtir le Château dans un de ses voyages, & les murailles de la ville dans l'autre; car il est certain que cette ville est encore plus ancienne, puisqu'elle fut pillée par les Mahometans sous l'Empereur Andronic Comnene qui regnoit en 1081. Les restes des marbres qui s'y trouvent, marquent encore qu'elle est plus ancienne que les Commenes, à moins qu'on ne les ait fait venir par eau, des ruines d'*Apollonia*. En effet, il y a quelque apparence que les habitans de cette ville, pour la commodité de leur commerce, s'étoient insensiblement transportez à l'endroit où est Loubat, & qu'ils l'avoient appellée *Apollonia*, après avoir abandonné l'ancienne *Apollonia* qui est dans la plus grande Isle dont on vient de parler; car Anne Comnene rapporte, que sous Alexis Comnene, Helian fameux Général Mahometan, s'étant saisi de Cyzique & d'Apollonia, l'Empereur y envoya Euphorbene Alexandre pour l'en chasser. Alexandre se rendit le maître d'Apollonia, en sorte qu'Helian fut contraint de se retirer dans le Château; mais le secours ayant paru, les Chrêtiens leverent le siége, & comme ils vouloient se retirer par la mer, Helian qui étoit le maître du pont, les enferma dans la riviere & les tailla en pieces. Opus qui commandoit l'armée, après la défaite d'Euphorbene, répara cette perte; non seulement il reprit Apollonia, mais il obligea Helian de se rendre, & le fit passer à Constantinople où il se fit Chrêtien avec deux de ses plus fameux Généraux. Il semble que cela prouve que Lopadi avoit pris le nom d'*Apollonia* dans ce tems-là.

Andronic Comnene envoya une armée à Lopadi pour ramener à leur devoir les habitans qui, à l'exemple de ceux de Nicée & de Prusse, avoient abandonné son parti. Après la prise de Constantinople par le Comte de Flandres, Pierre de Bracheux mit en fuite les troupes de Theodore Lascaris, à qui Lopadi resta par la paix qu'il fit avec Henri, successeur de Baudouïn Comte de Flandres & premier Empereur Latin d'Orient.

Après que le grand Othoman eût défait le Gouverneur de Prusse, & les Princes voisins qui s'étoient liguez pour arrêter le cours de ses conquêtes, il poursuivit le Prince de Teck jusques à la tête du pont de Lopadi, & fit dire au Gouverneur de la Place, que s'il ne lui envoyoit

voyoit ſon ennemi égorgé, il paſſeroit le pont & mettroit tout à feu & à ſang. Le Gouverneur répondit qu'il le ſatisferoit, pourveu qu'il jurât que ni lui ni ſes ſucceſſeurs ne paſſeroient jamais le pont. En effet, depuis ce tems-là les Othomans ont toûjours paſſé cette riviere en bateau. Othoman fit hacher en morceaux le Prince de Tec à la vuë de la Citadelle, & ſe ſaiſit de la Place. Lopadi eſt auſſi fameux dans l'*Hiſtoire Turque* par la défaite de Muſtapha, que le Rhyndacus l'eſt dans l'*Hiſtoire Romaine* par celle de Mithridate.

Ce Général qui venoit d'être battu à Cyzique, ayant appris que Lucullus aſſiégeoit un Château en Bithynie, y paſſa avec ſa cavalerie & le reſte de ſon infanterie, dans le deſſein de le ſurprendre; mais Lucullus averti de ſa marche le ſurprit lui-même malgré la neige & la rigueur de la ſaiſon. Il le battit à la riviere de Rhyndacus, & fit un ſi grand carnage de ſes troupes, que les femmes d'Apollonia ſortirent de leur ville pour dépouiller les morts & pour piller le bagage. Appien qui convient de cette victoire, a oublié la plûpart des circonſtances dont Plutarque nous a inſtruits.

A l'égard de la bataille qu'Amurat remporta ſur ſon Oncle Muſtapha, les Auteurs la rapportent diverſement. Ducas & Leunclaw prétendent qu'Amurat fit mettre à bas le pont de Lopadi, pour empêcher ſon Oncle de venir à lui. Nous en avons vû les reſtes, & depuis ce tems-là on a fait le pont de bois ſur lequel on paſſe pour aller à la ville. Muſtapha ſe voyant abandonné de ſes alliez, ne ſongea qu'à paſſer en Europe. Calcondyle aſſûre qu'Amurat fit jetter un pont ſur la riviere. On peut lire Leunclaw ſur les autres particularitez de l'action, car il pretend qu'il y eût un ſanglant combat, & que Muſtapha fut l'agreſſeur.

Mr. Spon n'a pas eû raiſon de prendre le Lac de Lopadi pour le Lac *Aſcanius*, non plus que d'aſſûrer que la riviere de Lopadi ſe jette dans le Granique. Le Lac *Aſcanius* eſt le Lac de Nicée, que les Grecs appellent *Nixaca*, & les Turcs *Iſmich*. Mr. Tavernier dit, que ce Lac ſe nomme *Chabangioul*, à cauſe de la ville de *Chabangi* qui eſt ſur ſes bords, à 5. ou 6. milles de Nicée. Strabon place le Lac *Aſcanius* près de cette ville. Pour ce qui eſt du Granique, il eſt aſſez éloigné de Lopadi, comme nous l'allons voir, & l'on reconnoît l'embouchure du *Rhyndacus* par une Iſle que les anciens ont nommée *Besbicos*.

On ſéjourna à Lopadi le lendemain 10. Decembre, parce que cinq Marchands Juifs de Pruſe, qui avoient le même voiturier que nous, avoient mis dans leur marché qu'on ſe repoſeroit le jour du Sabbat; ainſi nous quittâmes la grande Caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que ſix perſonnes avec des fuſils, ſçavoir nous trois, deux voituriers, & les Juifs qui tous enſemble n'avoient qu'un méchant mouſqueton à rouet, plein de craſſe, & qu'on ne pouvoit pas charger faute de baguette. Ces bonnes gens apprehendoient ſi fort les Turcs, qu'ils ſe cachoient du plus loin qu'ils en appercevoient; quand ils ne pouvoient pas ſe cacher, ils quittoient leurs Turbans à feſſe blanche. Nous avions pris des Turbans blancs à Angora, afin de n'être pas connus pour Francs par les voleurs, qui les dépouillent impitoyablement. Nous en rencontrâmes pourtant cinq, armez de lances, entre Pruſe & Lopadi; mais tout ſe paſſa honnêtement de leur part.

Le lendemain 11. Decembre nous continuâmes nôtre route dans la *Michalicie*, laquelle fait une partie de la *Miſie* des anciens, & marchâmes juſques ſur les deux heures dans une grande plaine, bien cultivée, relevée de quelques collines couvertes de bois; mais on ne voit ſur le chemin que *Squeticui* méchant village à droite. On laiſſe à gauche un puits à baſcule pour la commodité des paſſans. Enſuite on paſſe une petite riviere qui va ſe jetter dans le Granique: après quoi nous nous trouvâmes ſur le bord de cette riviere. Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du Sud-Eſt au Nord, & enſuite vers le Nord-Oueſt avant que de tomber dans la mer; ſes bords ſont fort élevez du côté qui regarde le Couchant. Ainſi les troupes de Darius avoient un grand avantage, ſi elles en avoient ſçû profiter. Cette riviere ſi fameuſe par la premiere bataille que le plus grand Capitaine de l'antiquité gagna ſur ſes bords, s'appelle à preſent *Souſoughirli*, qui eſt le nom d'un village où elle paſſe; & *Souſoughirli* veut dire *le Village des Buſles d'eau*. Nous paſſâmes le Granique ſur un pont de bois qui ne nous parut pas trop ſûr. Les Caravanſerais de Souſoughirli ſont de vilaines écuries dont la banquette, qui n'a que deux pieds de haut, n'eſt large qu'autant qu'il le faut pour ſe coucher en travers, mal pavée & pleine d'ordures, avec de méchantes cheminées à cinq ou ſix pieds les unes des autres. On voit pourtant quelques colomnes & quelques vieux marbres dans le village, mais ſans inſcriptions. L'*Agnus caſtus*, & l'*Aſphodel jaune* ſont communs ſur les bords du Granique. Mr. Wheler a pris cette eſpece d'Aſphodele pour celle qui a les feuilles fiſtuleuſes; mais je ne comprens pas comment il entend qu'Alexandre rencontra l'armée de Darius ſur le Granique en deça du Mont Taurus proche l'Euphrate.

Le 12. Decembre nous partîmes à quatre heures & demi du matin, & n'arrivâmes qu'après douze heures de marche à *Mandragoia* méchant village ſur qui on ne jetteroit pas les yeux s'il n'y avoit quelques vieux marbres; les colomnes du Caravanſerai où nous logeâmes, quelque antiques qu'elles ſoient, ne ſont que dégroſſies; & ſuivant les apparences elles reſteront long-tems en cet état.

Ces reſtes d'antiquitez ont fait conjecturer à Mr. Spon, que *Mandragoia* pourroit bien être la ville de *Mandrapolis* dont Pline a fait mention. Pour aller de Souſoughirli à Mandragoia, on traverſe une montagne que Mr. Wheler a priſe pour le *Mont Timnus*; & nous ne pûmes découvrir les maſures de cette ancienne Citadelle, que l'on prétend qu'Alexandre fit bâtir après la bataille du Granique, parce que nous partîmes avant le jour. Le Mont Timnus n'eſt pas fort haut, mais il eſt fort étendu, & ſes côteaux ſont couverts de *petits Chênes*, de *Genets d'Eſpagne*, & *Adrachne*. La *Porte de Fer* eſt un méchant Caravanſerai abandonné, dans une de ſes vallées, ſur un ruiſſeau qui coule vers le Levant; heureuſement nous paſſâmes tous ces défilez dans une ſaiſon où les voleurs ne ſçauroient tenir la campagne.

Le 13. Decembre après une route de dix heures, par des défilez remplis de *Chênes*, de *Pins*, & de *Phillyrea*, que l'on brûle ſouvent pour multiplier les pâturages, nous couchâmes à *Courougoulgi*, & nous trouvâmes à moitié chemin de Mandragoia le village de *Tchoumlekechi*. On ne voit que nids de Cigognes ſur les Caravanſerais de la route; ces nids ſont comme de grands paniers creuſez en baſſin, tiſſus confuſément de branches d'arbres. Les Cigognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chaſſer, ont ces Oyſeaux en ſi grande veneration, qu'ils n'oſeroient toucher à leurs nids. Un étranger ſeroit mal reçu s'il s'aviſoit de tirer deſſus.

Pour ce qui eſt du ruiſſeau qui paſſe à une promenade de Mandragoia, & que Mr. Spon prit pour le Granique, c'eſt le *Fourtiſſar* qui deſcend du Mont Timnus, & qui pourroit bien être le *Caïcus* des anciens. Nous mangeâmes ce jour-là, pour la premiere fois, du fruit d'*Adrachne*; ce fruit eſt clairſemé ſur des grappes branchuës & purpurines, preſque ovale, long de demi pouce, chagriné à grains applatis, au lieu que ceux de l'*Arbouſier* ſont à grains pointus. Celui de l'Adrachne finit par un petit bec noirâtre, long de demi ligne, la chair en eſt rougeâtre tirant ſur l'orangé, jaunâtre en dedans, plus ou moins agréable au goût, ſuivant que les fruits ſont conditionnez; ils me parurent plus âpres que ceux de l'Arbouſier, cependant ils ſont de même ſtructure, diviſez en cinq loges, remplies chacune d'un placenta charnu, chargé de graines longues d'une ligne, brunes, pointuës par les deux bouts, un peu courbes & comme triangulaires dans leur longueur; ce ſont des pepins dont la chair eſt blanchâtre.

L'*Origan* que Mr. Wheler marque dans le Mont *Sypilus*, eſt fort commun dans tous ces quartiers-là, de même que la *Sauge de Candie* de Cluſius, le *Thym de Crete* des anciens, le *Terebinthe*, l'*Echinophora* de Columna, l'*Aſter tomentoſus*, *Verbaſci folio*, la *Valeriana tuberoſa Imp.* & pluſieurs autres belles Plantes.

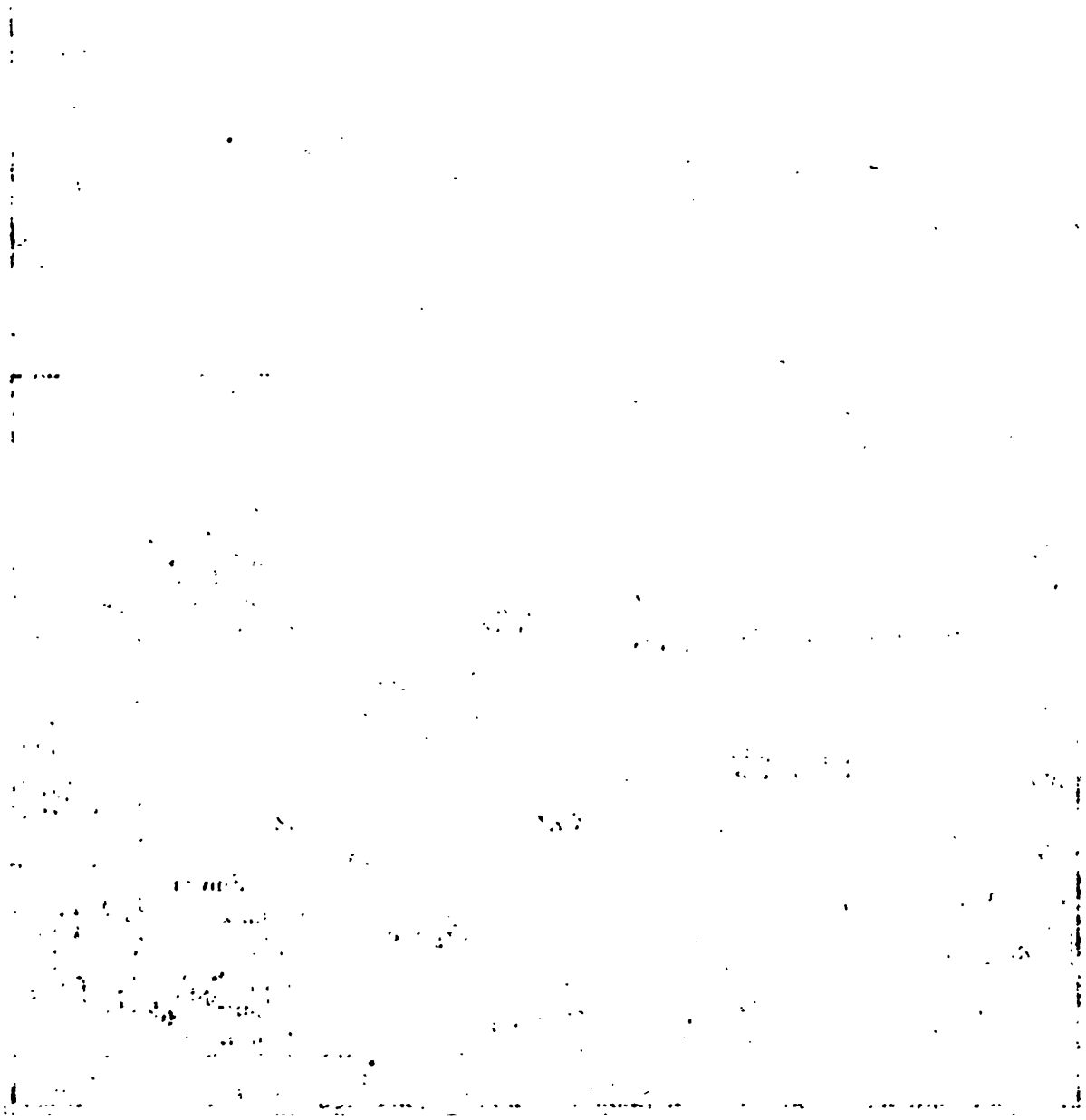
Le 14. Decembre nous ne marchâmes qu'environ ſix heures, & paſſâmes ſur une autre montagne moins élevée & moins rude, étenduë & entrecoupée de pluſieurs vallons pleins de Chênes grands & petits, entremêlez de quelques *Pins de Tarare*, de *Phillyrea*, d'*Adrachne*, de *Terebinthes*. Nous arrivâmes à *Baskelambai*, bourgade aſſez jolie où nous mangeâmes de bons Melons d'hyver, auſſi longs que ceux de *Vera* en Eſpagne; mais leur chair eſt blanche, point vineuſe, quoique d'ailleurs aſſez agréable. On paſſe deux ruiſſeaux avant que d'arriver à Baskelambai; ce lieu eſt ſitué dans une plaine bien cultivée, & l'on y fait un grand commerce de Coton.

Le 15. Decembre nous continuâmes de marcher dans la plaine de Baskelambai où paſſe une petite riviere. On monte enſuite ſur une montagne aſſez plate, & l'on entre dans la grande plaine de *Balamont* où l'on cultive beaucoup de Coton. Balamont fut nôtre gîte après une marche de huit heures. C'eſt un aſſez beau lieu ſur un ruiſſeau qui va vers le Sud-Oueſt. On voit pluſieurs colomnes briſées dans cette plaine, & les deux Caravanſerais de Balamont, qui ne ſont ſéparez entre eux que par une grande cour, ſont pleins de colomnes de marbre & de Granit qui en ſoûtiennent les poutres; on y a même entaſſé des bouts de colomnes, entremêlez de chapiteaux & de baſes, ce qui fait un très-mauvais effet. Nous découvrîmes dans ce village un chapiteau ſi bien travaillé, que je n'ai pû m'empêcher de le faire graver. Les collines qui ſont à droite & à gauche laiſſent entre elles de belles plaines ſemées de Coton. *Ackiſſar* ou l'ancienne *Thyatire*, qui eſt une des ſept Egliſes de l'Apocalypſe, eſt à gauche du chemin de Balamont. *Kircagan* eſt une grande montagne à une heure & demi de Baskelambai, où il y a une autre ville d'Ackiſſar. Les Turcs donnent aiſément les noms d'*Ackiſſar* ou de *Karaiſſar*, c'eſt-à-dire de *Château blanc* ou de *Château noir*; d'*Eskiſſar* ou

Tom. 11. pag. 194.

Chapiteaux decouverts a Balamont

16.



ou de *Jeniſſar*, *Château vieux* ou *Château neuf*, ſuivant leur caprice.

Le 16. Decembre nous marchâmes depuis trois heures du matin juſqu'à midi, dans un pays aſſez plat, terminé par cette grande plaine de Magneſie, bornée au Sud par le Mont Sypilus, & cette montagne, quoique fort étenduë de l'Eſt à l'Oueſt, nous parut beaucoup moins haute que le Mont Olympe. Le plus haut ſommet du Sypilus reſte au Sud-Eſt de Magneſie, & cette ville n'eſt guere plus grande que la moitié de Pruſe. Ces deux villes ne ſe reſſemblent que par leur ſituation; car on ne voit ni belles Egliſes ni beaux Caravanſerais dans Magneſie, & l'on n'y fait commerce qu'en Coton. La plûpart de ſes habitans ſont Mahometans. Les Juifs qui y ſont en plus grand nombre que les Grecs ni les Armeniens, y ont trois Synagogues. La Citadelle eſt ſi négligée qu'elle tombe en ruine, de même que le Serrail, dont tout l'ornement conſiſte en quelques vieux Cypres. La verdure eſt incompablement plus belle aux environs de Pruſe, & le Mont Sypilus n'eſt pas comparable au Mont Olympe; mais auſſi la riviere d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que le Granique, eſt d'un grand ornement à tout le pays. Cette riviere en reçoit deux autres, dont l'une vient du Nord, & l'autre de l'Eſt. Elle paſſe à demi lieuë de Magneſie ſous un pont de bois, ſoutenu par des piles de pierre. Après avoir traverſé la plaine du Nord-Nord-Eſt vers le Sud, elle fait un grand coude avant que de venir au pont; & tirant ſur le Couchant va ſe jetter dans la Mer entre Smyrne & Phocée, comme l'a fort bien remarqué Strabon; au lieu que tous nos Geographes la font dégorger dans le fond du golphe de Smyrne, en deçà de la plaine de *Menimen*. Cette riviere forme à ſon embouchûre de grands bancs de ſable, à l'occaſion deſquels les vaiſſeaux qui entrent dans la baye de Smyrne ſont obligez de ranger la côte & de venir paſſer à la vûë du Château de la Marine.

On paſſe les Marais qui ſont entre l'Hermus & Magneſie ſur une belle jettée d'un quart de lieuë de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & de jaſpes antiques; il y en a quelques-uns dans les murailles de la ville, mais nous n'y découvrîmes aucune Inſcription. La plaine de Magneſie, quoique d'une beauté ſurprenante, eſt preſque toute couverte de *Tamaris*, & n'eſt bien cultivée que du côté du Levant: la fertilité en eſt marquée par une Médaille du Cabinet du Roi; d'un côté c'eſt la tête de Domitia, femme de Domitien, de l'autre un fleuve couché, lequel de la main droite tient un rameau & de la gauche une corne d'abondance. Patin en a donné une d'un ſemblable type; auſſi Strabon remarque-t-il que l'Hermus eſt un de ces fleuves qui engraiſſent les terres par leur limon.

On ne brûle dans cette ville que du bois d'Adrachne que le Mont Sypilus fournit. Les Marchands Juifs de nôtre Caravane nous obligerent d'y ſéjourner le 17. Decembre; & pour nous dédommager du tems perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confreres, à huit parats les mille dragmes, comme ils parlent; ces mille dragmes peſent deux Oques, c'eſt-à-dire cinq livres. Le froid étoit rude, & la Tramontane ſouffloit cruellement, mais il ne gela pas.

Nous nous amuſâmes ce jour-là à herboriſer ſur le Mont Sypilus qui eſt tout eſcarpé du côté du Nord, & parmi des touffes de *Lauriers-roſes* & d'*Adrachne* nous trouvâmes dans les précipices quelques plantes rares que nous avions vûës en Candie ſur tout la *Jacea*.

La Déeſſe *Sypilene* avoit pris ſon nom de cette montagne, ou pour mieux dire *Cybelé* la mére des Dieux, avoit été nommée Sypilene, parce qu'on la reveroit d'une maniére particuliere dans le Mont Sypilus; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'on voye tant de Médailles de Magneſie, ſur le revers deſquelles cette Deeſſe eſt répreſentée, tantôt ſur le frontiſpice d'un Temple à quatre colomnes, tantôt dans un char. On juroit même, dans les affaires les plus importantes, par la Déeſſe du Mont Sypilus, comme il paroît par ce précieux marbre d'Oxford où eſt gravée la ligue de Smyrne & de Magneſie ſur le Meandre, en faveur du Roi *Seleucus Callinicus*.

Du haut du Mont Sypilus, la plaine paroît admirable & l'on découvre avec plaiſir tout le cours de la riviere. Tantôt nous nous repreſentions ces grandes armées d'Ageſilaus & de Tiſſapherne, tantôt celles de Scipion & d'Antiochus, qui diſputoient l'Empire d'Aſie dans ces vaſtes campagnes. Pauſanias aſſûre qu'Ageſilaus battit l'armée des Perſes le long de l'Hermus; & Diodore de Sicile repporte, que ce fameux Général des Lacedemoniens, deſcendant du Mont Sypilus, alla ravager tous les environs de Sardes. Xenophon prétend que la bataille ſe donna le long du Pactole, lequel ſe jette dans l'Hermus.

A l'égard de la bataille de Scipion & d'Antiochus, elle ſe donna entre Magneſie & la riviere d'Hermus, que Tite-Live & Appien appellent le *Fleuve de Phrygie*. Cette grande action qui donna une ſi haute idée de la vertu Romaine en Aſie, ſe paſſa ſur le chemin de Magneſie à Thyatire, dont les ruines ſont à Ackiſ-

ſar, ou *Château blanc*. Scipion avoit fait avancer ſes troupes de ce côté-là ; mais comme il apprit qu'Antiochus étoit venu camper avantageuſement autour de Magneſie, il fit paſſer la riviere à ſon armée, & obligea les ennemis de ſortir de leurs retranchemens, & de combattre. On voyoit, dit Florus, dans l'armée de ce Roi, des Elephans d'une grandeur épouvantable, qui brilloient par l'or, l'argent, l'ivoire & la pourpre dont ils étoient couverts. Cette bataille, qui fut la premiere que les Romains gagnerent en Aſie, leur aſſûra le pays juſques aux guerres de Mithridate.

Après la priſe de Conſtantinople par le Comte de Flandres, *Jean Ducas Vatatze*, gendre & ſucceſſeur de Theodore Laſcaris, établit le ſiége de ſon Empire à Magneſie, & y regna pendant 33. ans. Les Turcs s'en rendirent les maîtres ſous Bajazet; mais Tamerlan qui le fit priſonnier à la fameuſe bataille d'Angora, après avoir pillé Pruſe & les villes des environs, vint à Magneſie & y fit tranſporter toutes les richeſſes des villes de Lydie.

La guerre de Sicile étant finie entre le Comte de Valois & Frideric Roi de Sicile, fils de Pierre d'Arragon, les Catalans, qui avoient ſervi ſous Frideric, paſſérent dans les troupes d'Andronic Empereur de Conſtantinople, qui étoit en guerre avec les Turcs. Roger de Flor, Vice-Amiral de Sicile, vint en Aſie à la tête des troupes Catalanes, & battit les Mahometans en 1304. & 1305. mais les deſordres & les violences que les Catalans commettoient contre les Grecs, ayant obligé ceux de Magneſie, ſoutenus d'Ataliote leur Gouverneur, de ſe ſoulever contre la garniſon Catalane & de l'égorger ; Roger qui y avoit laiſſé ſes thréſors, vint mettre le ſiége devant la Place, laquelle ſe deffendit ſi bien, qu'il fut contraint de ſe retirer.

Amurat II. choiſit Magneſie pour y paſſer en repos le reſte de ſes jours, après avoir mis ſur le Throne des Othomans ſon fils Mahomet II. neanmoins les guerres que le Roi de Hongrie & Jean Hunniade lui ſuſcitérent en Europe, l'obligérent de quitter ſa ſolitude, car ſon fils étoit trop jeune pour ſoûtenir un ſi grand fardeau. Amurat paſſa le canal de la Mer Noire à Neocaſtron, vint à Andrinople, & marcha contre les Princes Chrêtiens : le Roi d'Hongrie fut tué, Hunniade mis en fuite.

Après cette ſignalée victoire, les Viſirs par leurs inſtances obtinrent que le Sultan reprendroit le ſoin des affaires, & Mahomet ſe retira à Magneſie. Les Turcs firent des environs de cette Place une petite Province, dont Magneſie étoit la capitale & où Corcut fils de Bajazet II. a regné. Le Grand Solyman II. fit auſſi ſa réſidence à Magneſie juſques à la mort de ſon pere. Sultan Selim s'en rendit le maître & en chaſſa un autre Corcut Prince Othoman. Il n'y a point de Pacha dans Magneſie, mais un *Mouſſelim* & un *Sardar* y commandent. Les Grecs y ſont pauvres & n'y ont qu'une Egliſe.

Le 18. Decembre nous montâmes encore ſur le Mont Sypilus pour aller à Smyrne. Le chemin eſt rude & la montagne fort eſcarpée : auſſi Plutarque dit qu'elle s'appelloit la *Montagne de la Foudre*, parce qu'il y tonnoit plus ſouvent que ſur les autres qui ſont aux environs ; & c'eſt apparemment pour cela qu'on a frappé à Magneſie des Médailles de M. Aurele, du vieux Philippe, d'Herennia, & d'Etruſcilla, dont les revers répreſentent Jupiter armé de ſa foudre. Après huit heures de marche nous arrivâmes à Smyrne. Il n'y a rien de plus commun ſur cette route que l'*Adrachne*; on en chauffe les fours, on en couvre même le haut des murailles des jardins & des vignes, pour les garentir de la pluye.

Smyrne eſt la plus belle porte par où l'on puiſſe entrer en Levant ; bâtie au fond d'une baye capable de contenir la plus grande armée navale du monde. Des Sept Egliſes de l'Apocalypſe, c'eſt la ſeule qui ſubſiſte avec honneur; elle doit cet avantage à Saint Polycarpe, à qui Saint Jean, qui l'avoit formé dans l'Epiſcopat, écrivit par ordre du Seigneur : *Soyez fidéle juſques à la mort, je vous donnerai la couronne de vie.* Les autres villes que S. Jean avertit par ordre du Seigneur, ſont ou de miſerables villages, ou d'autres tout-à-fait ruinez. Cette illuſtre ville de Sardes, ſi renommée par les guerres des Perſes & des Grecs ; Pergame capitale d'un beau Royaume ; Epheſe qui ſe glorifioit d'être la Metropole de toute l'Aſie ; ces trois celebres villes ſont de petites bourgades bâties de boue & de vieux marbres. Thyatire, Philadelphie, Laodicée, ne ſont connuës que par quelques reſtes d'Inſcriptions où il eſt fait mention de leurs noms.

*Smyrne* eſt une des plus grandes & des plus riches villes du Levant. La bonté de ſon Port, ſi néceſſaire pour le commerce, l'a conſervée & fait rebâtir pluſieurs fois, après avoir été renverſée par les tremblemens de terre. C'eſt comme le rendez-vous des Marchands des quatre parties du monde, & l'entrepôt des marchandiſes qu'elles poduiſent. On compte quinze mille Turcs dans cette ville, dix mille Grecs, dix-huit cens Juifs, deux cens Armeniens, autant de Francs. Les Turcs y ont dix-neuf Moſquées, les Grecs deux Egliſes, les Juifs huit Synagogues, les Armeniens une Egliſe, & les

La-

Latins trois Couvens de Religieux. L'Evêque Latin n'a que cent écus Romains de rente; celui des Grecs a mille cinq cens piaſtres. Quoique celui des Armeniens ne ſubſiſte que par les aumônes de ſa nation, il eſt le mieux partagé de tous les Prélats Chrêtiens. On amaſſe ces aumônes les Fêtes & les Dimanches, & on aſſûre qu'elles montent à ſix ou ſept bourſes par an.

La ſituation de Smyrne eſt admirable. La ville s'étend tout le long de la marine, au pied d'une colline qui domine le Port. Les ruës y ſont mieux percées, mieux pavées & les maiſons mieux bâties que dans les autres villes de terre ferme. La ruë des Francs, qui eſt le plus bel endroit de Smyrne, regne tout le long du Port. On peut dire que c'eſt un des plus riches magazins du monde; auſſi la ville eſt placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Conſtantinople par terre, & à 400. milles par eau, à 25. journées d'Alep par Caravanes, à ſix journées de Cogna, à ſept de Cutaye, & à ſix journées de Satalie.

Il n'y a point de Pacha dans Smyrne, mais ſeulement un Sardar qui commande deux mille Janiſſaires logez dans la ville ou aux environs. La Juſtice y eſt adminiſtrée par un Cadi. La Nation Françoiſe étoit compoſée en 1702. d'environ 30. Marchands bien établis, ſans compter pluſieurs autres François qui y faiſoient un commerce moins conſidérable. La Nation Angloiſe y étoit nombreuſe auſſi, & leur negoce étoit floriſſant.

Dans le tems que nous étions à Smyrne, la Nation Hollandoiſe n'étoit compoſée que de 18. ou 20. Marchands bien établis & fort eſtimez. Il n'y avoit que deux Genois, qui negocioient ſous la Banniere de France. Il y réſidoit un Conſul de Veniſe, quoiqu'il n'y eût aucun Marchand de cette nation. C'étoit le Signor *Lupazzolo* venerable vieillard de 118. ans, qui ſe vantoit d'être dans le troiſieme ſiécle de ſa vie, puiſqu'il étoit né ſur la fin de 1500. & nous le regardions comme le Doyen du genre humain. Il étoit d'une taille moyenne & quarrée; il mourut quelque-tems après. On aſſûroit qu'il avoit eû près de 60. enfans de cinq femmes qu'il avoit épouſées, ſans compter ſes maîtreſſes & ſes eſclaves, car le bon homme étoit de complexion amoureuſe. Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que le plus vieux de ſes garçons eſt mort avant lui, âgé de 85. ans, & la plus jeune de ſes filles n'en avoit que ſeize pour lors.

Les Caravanes de Perſe ne ceſſent d'arriver à Smyrne, depuis la Touſſaints juſques en May & Juin. On y porte quelquefois juſques à deux milles balles de ſoye par an, ſans compter les drogues & les toiles. Nos François y portent de la Cochenille, de l'Indigo, de la Salſepareille, du bois de Breſil & de Campech, du Verd de Gris, des Amandes, du Tartre, du Poivre, de la Canelle, du Girofle, du Gingembre, de la Muſcade. Les Draps de Languedoc, les Serges de Beauvais, les Cadis de Niſmes, les Pinchinats, les Satins de Florence, le Papier, l'Etain fin, le bon Acier & les Emaux de Nevers y ſont de bonne débite. Avant que nôtre commerce y fût bien établi, les Marchands des autres nations nous appelloient *Mercanti di Barretti*, parce que nous fourniſſions, de même qu'aujourd'hui, preſque tous les bonnets & les calotes de laines. Nous y portions auſſi de la Fayance; mais la plus grande quantité eſt envoyée d'Ancone. On eſtime à Smyrne les Fouïnes de France, & ſur tout celles du Dauphiné, dont on ſe ſert pour les fourrures. Une fourrure de veſte s'y vend depuis 50. juſques à 80. écus; on mêle les plus foncées en couleur, avec le *Samour* qui eſt la *Marte Zibeline* ou la *Fouine de Moſcovie*. On employe beaucoup plus de ces peaux de Fouïnes qui viennent par la Sicile, que de celles de France, mais elles y ſont moins cheres, parce que celles de France paſſent ſur le pied des Fouïnes d'Armenie & de Georgie.

Outre les ſoyes de Perſe & le fil de chevre d'Angora & de Beibazar, qui ſont les plus riches marchandiſes du Levant, nos Marchands tirent de Smyrne le Coton filé ou *Caragach*, le Coton en rame, les Laines fines, les Laines bâtardes, & celles de Metelin, les Noix de Gale, la Cire, la Scamonée, la Rhubarbe, l'Opium, l'Aloë, la Tutie, le Galbanum, la Gomme Arabique, la Gomme Adragant, la Gomme Ammoniac, le *Semen contra*, l'Encens, la Zedoaria, & des Tapis grands & communs.

Tout le commerce ſe fait par l'entremiſe des Juifs, & on ne ſçauroit rien vendre ni acheter qui ne paſſe par leurs mains. On a beau les traiter de *Chiens* & de malheureux, rien ne ſe meut que par leurs organes. Il faut leur rendre juſtice, ils ont plus d'habileté que les autres Marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une maniere aſſez aiſée, & ils y font une dépenſe fort honorable, ce qui paroît très-extraordinaire parmi une nation qui n'étudie que l'art de leziner. Les Marchands étrangers vivent entr'eux avec beaucoup de politeſſe, & ils ne manquent à aucune viſite de céremonie ou de bienſéance. Les Turcs paroiſſent rarement dans la ruë des Francs, qui eſt de toute la longueur de la ville. Il ſemble, quand on eſt dans cette ruë, que l'on ſoit en pleine Chrêtienté; on n'y parle qu'Italien, François, Anglois, Hollandois. Tout le monde ſe découvre en ſe ſaluant. On

y voit des Capucins, des Jeſuites, des Recolets. La langue Provençale y brille ſur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup plus de Provençaux que d'autres nations. On chante publiquement dans les Egliſes, on pſalmodie, on prêche, on y fait le ſervice Divin ſans aucun trouble; mais d'un autre côté on n'y garde pas aſſez de meſures avec les Mahometans, car les Cabarets y ſont ouverts à toutes les heures du jour & de la nuit. On y jouë, on y fait bonne chere, on y danſe à la Françoiſe, à la Grecque, à la Turque. Ce quartier ſeroit très-beau s'il y avoit un Quai ſur le Port, mais la mer vient battre juſques au derriere des maiſons, & les batteaux entrent, pour ainſi dire, dans les magazins.

Mr. Royer nôtre Conſul ſoûtient très-dignement l'honneur de ſa nation; il eſt dans un petit Palais où les honnêtes gens ſont reçûs fort agréablement; il eſt avec cela fort bien fait, ſçavant, habile, bienfaiſant, ſur-tout très-appliqué à tout ce qui regarde l'honneur & l'avantage des François. Comme il avoit eû la complaiſance de nous loger chez lui, nous nous y trouvâmes lorſque les Negocians Anglois & Hollandois vinrent lui ſouhaiter les bonnes Fêtes. Son Buffet étoit fort bien garni, car outre les vins du Pays, il y avoit abondamment de ceux de France, d'Italie & d'Eſpagne; les liqueurs, & les differens fruits ſuivant la ſaiſon, n'y étoient pas épargnez: voici comment ſe paſſa la Fête où nos principaux Marchands étoient invitez pour ſoûtenir l'honneur de la nation. Après les complimens ordinaires, on preſenta à boire à tout le monde, & il falut faire raiſon, ou du moins en faire le ſemblant en portant le verre à la bouche. Mr. le Conſul fut condamné ce jour-là à boire à plus de cent repriſes differentes, de toutes ſortes de vins. Quand les Anglois & les Hollandois ſe furent retirez, les Grecs, les Armeniens & les Juifs parurent à leur tour. Nos Marchands vont auſſi faire leurs complimens aux Conſuls d'Angleterre & de Hollande, chez qui ils ſont reçûs à peu près de la même maniere; c'eſt-à-dire au bruit des boutcilles & des flacons, mais heureuſement ce n'eſt pas le même jour, parce qu'ils comptent ſuivant le vieux ſtyle. Les Conſuls ne ſe viſitent pas dans ces ſortes d'occaſions; ils ſe contentent de ſe faire complimenter reciproquement par leurs Interprêtes.

Après nous être délaſſez pendant quelques jours chez Mr. Royer, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter pour ſe dédommager de ce qu'on a ſouffert dans les grands voyages, c'eſt-à-dire fort bonne chere, une converſation charmante, toutes les Gazettes & même une Bibliotheque; nous allâmes nous promener du côté du Château de la Marine avec le Chancelier de la nation, & quelques-uns de ſes amis bien armez, de même que leurs valets: cette précaution eſt néceſſaire quand il y a des vaiſſeaux de Barbarie aux environs de Smyrne; car les ſoldats & les matelots qui courent les côtes, tirent ſur les chaſſeurs dès qu'ils voyent qu'ils ont déchargé leurs fuſils ſur quelque piece de gibier.

Le Château de la Marine, dont j'ai l'honneur de vous envoyer le Plan, eſt un Fort quarré, dont les côtez ont environ cent pas de long; flanqué de quatre mauvais baſtions, & défendu par une Tour quarrée qui en occupe le milieu; l'enceinte en eſt baſſe & crenelée; l'artillerie qui eſt ſans affût, eſt auſſi groſſe que celle des Châteaux des Dardanelles. Cette Place eſt entourée de marais pratiquables & pleins de Beccaſſines. Après avoir paſſé une petite forêt d'Oliviers, on trouve, au pied d'une des collines dont la rade eſt bordée, des Bains d'eau chaude preſque abandonnez. Peut-être que ce ſont ceux dont Strabon a parlé en faiſant la deſcription des lieux qui ſe trouvent en venant de Clazomene à Smyrne: cet Auteur aſſûre que l'on y rencontre le Temple d'Apollon, & les eaux chaudes. De l'ancien bâtiment des Bains, qui étoit aſſez beau, s'il en faut juger par les ruines, il ne reſte aujourd'hui qu'un caveau où eſt le reſervoir dans lequel ſe vuident deux tuyaux, l'un d'eau chaude, & l'autre d'eau froide. Ces Bains ſont au Sud-Eſt de Smyrne, mais l'eau nous parut moins chaude que celle de Milo. Pour le Temple d'Apollon il ne devoit pas être bien loin de là, & le Chapelain de Mr. le Conſul d'Angleterre m'aſſûra qu'il en avoit découvert les ruines. C'eſt un galant homme, habile Antiquaire, à qui je communiquai les Inſcriptions que j'avois copiées à Angora. Nous devions à mon retour d'Epheſe avoir une conference ſur nos recherches, mais il partit pendant mon abſence pour aller joindre Mylord Paget à Conſtantinople, & ſe retirer enſuite en Angleterre, ainſi je n'ai pas appris d'autres nouvelles du Temple d'Apollon. J'eſpere que Mr. *Sherard* qui eſt préſentement Conſul de la même nation, nous éclaircira de toutes les Antiquitez de Smyrne & des environs, car c'eſt un très-ſçavant homme, de mes bons amis, & tout plein de zéle pour la perfection des Sciences, il m'a communiqué quelques lumieres pour la ſituation de *Clazomene* & de ſes Iſles.

*Clazomene*, que l'on prend pour le village de *Vourla*, étoit une ville illuſtre du temps de la belle Grece, & elle eût beaucoup de part à la guerre du Peloponneſe. Les Perſes la jugerent

ſi

ſi néceſſaire à leurs deſſeins, que non ſeulement ils s'en ſaiſirent, mais qu'ils la conſervérent par la fameuſe Paix d'Antalcidas. Auguſte eſt appellé fondateur de cette ville, ſur une Médaille du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg; mais cet Empereur ne fut que le reſtaurateur de la Place. Clazomene autrefois tenoit ſi bien en raiſon Smyrne & tout le pays qui eſt autour de la Baye, que Tzachas, fameux Corſaire Mahometan, fut obligé de s'en emparer lorſqu'il s'établit à Smyrne ſous l'Empereut Alexis Comnene.

On ne ſçauroit mieux déſigner la ſituation de Clazomene, que par les Iſles qui ſont à l'entrée de la Baye de Smyrne, après avoir doublé le Cap de Carabouron. Strabon en compte juſques à huit. Pline ne parle que de quatre; elles ſont près de la côte en deça du Château de la Marine. Les Turcs les connoiſſent ſous le nom des Iſles de *Vourla*.

Pauſanias aſſûre que Clazomene étoit en terre ferme, & que les Ioniens la fortifiérent pour arrêter les conquêtes des Perſes; cependant ils furent ſi épouvantez de leur progrés, après la priſe de Sardes, qu'ils paſſerent dans une des Iſles qui étoit vis-à-vis de la ville, s'y croyant beaucoup plus en ſûreté, parce que les Perſes n'avoient pas encore de Flotte. Enſuite Alexandre le Grand en fit une Peninſule par une jettée de 250. pas de long, ſur laquelle on alloit de l'Iſle à la terre ferme. Pour éviter le grand & dangereux tour de Carabouron, ce grand Prince fit ouvrir une plaine au travers du Mont *Mimas*, laquelle conduiſoit à Erythréo, fameuſe ville & port de mer vis-à-vis Scio, en ſorte qu'ayant débarqué à Erythrée, on paſſoit par ce nouveau chemin à Clazomene, de même que l'on débarque aujourd'hui à *Seagi* pour venir par terre à Smyrne, ſans entrer dans la Baye. Peut-être que *Seagi* eſt un nom corrompu de *Teus*; car la pluſpart des Grecs prononcent le T comme un S; de *Teus* on a fait *Seus*, & puis *Seagi*. C'eſt le pays du bon vin; nous avons une Médaille d'Auguſte à la legende de cette ville, dont le revers répreſente Bachus debout, vêtu en femme, tenant une cruche de la main droite, & le Thyrſe de la gauche: on a marqué par flaterie autour de la tête d'Auguſte, qu'il étoit le fondateur de cette ville.

Les anciens appelloient *Mimas* toute la chaine de montagnes, qui occupe la Peninſule qu'ils nommoient *Myonneſe* ou l'*Iſle aux Mulots*, dont toute la côte d'Aſie eſt infectée. Les deux principaux ſommets de cette montagne s'appellent *les Freres*, parce qu'ils paroiſſent égaux, & qu'ils ſont l'un contre l'autre comme deux jumeaux, Les Provençaux leur ont donné le nom de *Pouſſos*, c'eſt-à-dire *Mamelles*, ſuivant l'idée des anciens Grecs qui regardoient les pointes des montagnes comme des mamelles. Mr. Morel qui a ſurpaſſé les plus grands Antiquaires de ſon temps, par la correction admirable de ſes deſſeins, a crû que Clazomene étoit l'ancienne ville de *Grynée* qui avoit donné le ſurnom de *Grynéen* à Apollon. Cybele, la mere des Dieux, étoit fort venerée à Clazomene & portoit le nom de la ville, comme on le voit ſur les Médailles de Valerien. On y adoroit auſſi Diane *aux blancs ſourcils*, comme nous l'apprenons par quelques Médailles de Gallien. Il y auroit plaiſir d'aller fouiller dans les ruines de Vourla.

Quelques jours après nous allâmes au vieux Château de Smyrne, ſitué ſur la colline qui domine la ville. Les Turcs ont achevé de démolir un des plus beaux Théatres de marbre qui fût en Aſie, & qui occupoit la croupe de cette montagne du côté qui regarde la rade. Ils ont employé tous ces marbres à bâtir un beau Bezeſtein & un grand Caravanſerai. L'ancien Château, bâti par Jean Ducas, eſt au ſommet de cette colline; ſon enceinte eſt irreguliere & ſe reſſent du temps des derniers Empereurs Grecs, ſous leſquels on employoit les plus beaux marbres parmi la maçonnerie des murailles des villes. On voit au devant de la porte de ce Château, un arbre fameux, parce que les Grecs prétendent que c'eſt un rejetton du bâton de Saint Polycarpe. Autant que j'en pus juger, au commencement de Janvier, par une branche que j'en fis couper & qui commençoit à perdre ſes feuilles, c'eſt ce *Micocoulier* que nous avions obſervé depuis peu ſur la route de Tocat. A droite & à côté de la porte, eſt enclavé dans la muraille le Buſte de la prétenduë Amazone *Smyrne*, haut d'environ trois pieds; mais il ne paroit pas qu'il ait jamais été fort beau, & les Turcs l'ont maltraité à coups de fuſils pour lui caſſer le nez; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Buſte n'a aucun des attributs des Amazones, au lieu que ſur les Médailles frappées à la legende de cette ville, l'Amazone qui en eſt la fondatrice, ſe diſtingue par ſa hache à double tranchant & par ſon bouclier. Dans les premiers temps la figure de cette Heroïne étoit comme le ſymbole de la ville, comme il paroit par les revers des Médailles que l'on frappoit pour marquer les alliances des Smyrnéens avec leurs voiſins.

Il n'y a rien dans ce Château qui merite d'être veû: les Turcs y ont bâti une méchante Moſquée. Sur la porte du Nord, il y a deux Aigles fort mal deſſinées & une Inſcription ſi haute qu'on ne ſçauroit la lire. La Place de ce Château étoit occupée, dans le temps de la belle Grece, par une Citadelle ſous la protection de Jupiter

*Acrée*

*Acrée* ou qui préſidoit aux lieux élevez. Pauſanias aſſeûre que le ſommet de la montagne de Smyrne, appellé *Coryphe*, avoit donné le nom de *Coryphéen* à Jupiter qui y avoit un Temple. Mr. de Camps a un beau Médaillon où ce Dieu Acrée eſt repréſenté aſſis, auſſi bien que ſur une Médaille de Veſpaſien où le même Dieu aſſis, tient de la main droite une Victoire & une Haſte de l'autre.

Pluſieurs autres Médailles de Smyrne ſervent à nous faire connoître le rang qu'elle tenoit parmi les places d'Aſie. Ses Citoyens ſe vantoient, dit Tacite, d'être les premiers de tous les peuples d'Aſie qui avoient dreſſé dans leur ville un Temple à *Rome*, ſous le nom de *Rome la Deeſſe*, dans le temps même que Carthage ſubſiſtoit, & qu'il y avoit de puiſſans Rois en Aſie, qui ne connoiſſoient pas encore la valeur des Romains. Smyrne fut faite Neocore ſous Tibere avec beaucoup de diſtinction; & les plus fameuſes villes d'Aſie ayant demandé la permiſſion à cet Empereur de lui dédier un Temple, Smyrne fut preferée. Elle devint Neocore des Ceſars, aulieu qu'Epheſe ne l'étoit encore que de Diane; & dans ce temps-là les Empereurs étoient bien plus craints, & par conſéquent plus honorez que les Deeſſes. Smyrne fut déclarée Neocore pour la ſeconde fois ſous Adrien, comme le marquent les marbres d'Oxford; enfin elle eût encore le même honneur & prit le titre de *Premiere ville d'Aſie* ſous Caracalla, qu'elle conſerva ſous Julia Mæſa, ſous Alexandre Severe, ſous Julia Mammæa, ſous Gordien Pie, ſous Otacilla, ſous Gallien & ſous Salonine.

En ſortant du Château, nous allâmes voir les reſtes du Cirque, qui ſont à gauche. On paſſe au devant d'une Chappelle à moitié ruinée, où l'on montre les débris du tombeau de Saint Polycarpe premier Evêque de Smyrne, qui non ſeulement eut le bonheur d'être Diſciple de Saint Jean Baptiſte, mais qui fut établi Evêque par les Apôtres mêmes. Après avoir gouverné ſon Egliſe pendant long-temps, il fut brûlé vif à l'âge de cent moins quatre ou cinq ans, ſous M. Aurele ou ſous Antonin Pie. Les actes de ſa vie portent que cette ſainte Tragedie ſe paſſa dans l'Amphiteatre de Smyrne; ainſi il y a plus d'apparence que ce fut dans le Theatre dont on vient de parler, que dans le Cirque où nous allons entrer.

Ce Cirque eſt ſi fort détruit qu'il n'en reſte, pour ainſi dire, que le moule; on en a emporté tous les marbres, mais le creux a retenu ſon ancienne figure. C'eſt une eſpece de vallée de 465. pieds de long, ſur 120. de largeur, dont le haut eſt terminé en demi cercle, & le bas eſt ouvert en quarré. Cet endroit préſentement eſt fort agréable par ſa pelouſe, car les eaux n'y croupiſſent point. Il ne faut pas juger de la veritable grandeur du Cirque ou du ſtade, par les meſures que nous avons rapportées; on ſçait que ces ſortes de lieux n'avoient ordinairement que 125. pas de long, & qu'on les appelloit *Diaules* quand ils avoient le double. On découvre de cette colline toute la campagne de Smyrne qui eſt parfaitement belle, & dont les vins étoient eſtimez du temps de Strabon & d'Athenée.

Rien ne donne une plus belle idée de la magnificence de l'ancienne Smyrne, que la deſcription que Strabon en a laiſſée. *Lorſque les Lydiens*, dit cet Auteur, *eurent détruit Smyrne, tout ce quartier, pendant environ 400. ans, ne fut peuplé que par bourgades; mais Antigonus la rétablit, & enſuite Lyſimachus. C'eſt aujourd'hui la plus belle ville d'Aſie. Une partie eſt bâtie ſur la montagne, mais la plus grande partie eſt dans la plaine ſur le Port, vis-à-vis le Temple de Cybele & du Gymnaſe. Les ruës ſont les plus belles qu'on ait pû faire, tirées à angles droits & pavées de belles pierres. Il y a de grands & beaux Portiques, une Biblioteque publique, & un Portique quarré où eſt la ſtatuë d'Homere; car ceux de Smyrne ſont fort jaloux de ce qu'Homere a pris naiſſance parmi eux, & ils ont fait frapper un Médaillon de cuivre qu'ils appellent* Homerion. *La riviere* Meles *coule le long de ſes murailles. Entre les autres commoditez de la ville, il y a un Port que l'on ferme quand on veut.*

Telle étoit Smyrne du temps d'Auguſte, & ſuivant les apparences on n'avoit encore bâti ni le Theatre ni le Cirque, car Strabon ne les auroit pas oubliez. Ainſi Mr. Spon a conjecturé avec raiſon, que le Theatre fut bâti ſous Claude, puiſqu'on trouva le nom de cet Empereur ſur un piédeſtal. Strabon nous apprend que les Lydiens avoient détruit une ville encore plus ancienne que celle qu'il décrit, & c'eſt de celle dont parle Herodote, lorſqu'il aſſûre que Giges Roi de Lydie déclara la guerre aux Smyrnéens, & qu'Halyattes, ſon petit-fils, la prit. Elle fut enſuite maltraitée par les Ioniens, ſurpriſe par ceux de Colophon; enfin renduë à ſes propres Citoyens, mais démembrée de l'Eolide. Mr. Spon écrit que cette ancienne Smyrne étoit entre le Château de la Marine & la ville d'aujourd'hui; il en reſte encore quelques ruines ſur le rivage.

Les Romains pour ſe conſerver la plus belle porte d'Aſie, ont toûjours traité les Citoyens de Smyrne fort humainement; & ceux-ci pour n'être pas expoſez aux armes des Romains, les ont beaucoup ménagez, & leur ont été fideles. Ils ſe mirent ſous leur protection pendant la guerre d'Antiochus; il n'y a que Craſſus Proconſul Romain qui fut malheureux auprès de cette ville. Non ſeulement il y fut battu par Ariſtonicus, mais

mais pris & mis à mort, ſa tête fut preſentée à ſon ennemi, & ſon corps enſeveli à Smyrne. Perpenna vengea bientôt les Romains, & fit captif Ariſtonicus. Dans les guerres de Ceſar & de Pompée, Smyrne ſe déclara pour ce dernier, & lui fournit des vaiſſeaux. Après la mort de Ceſar, Smyrne qui penchoit du côté des conjurez, refuſa l'entrée à Dolabella, & receut le Conſul Trebonius l'un des principaux Auteurs de la mort du Dictateur; mais Dolabella l'amuſa ſi à propos, qu'étant entré la nuit dans la ville il s'en ſaiſit & le fit martyriſer pendant deux jours. Dolabella cependant ne put pas conſerver la Place, Caſſius & Brutus s'y aſſemblerent pour y prendre leurs meſures.

On oublia tout le paſſé quand Auguſte fut paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Tibere honora Smyrne de ſa bienveillance & regla les droits d'Aſile de la ville. M. Aurele la fit rebâtir après un grand tremblement de terre. Les Empereurs Grecs qui l'ont poſſedée après les Romains, la perdirent ſous Alexis Comnene. Tzachas fameux Corſaire Mahometan, voyant les affaires de l'Empire fort embrouillées, ſe ſaiſit de Clazomene, de Smyrne & de Phocée. L'Empereur y envoya ſon beaufrere Jean Ducas avec une armée de terre, & Caſpax avec une flotte. Smyrne ſe rendit ſans coup ferir; le gouvernement en fut donné à Caſpax, qui revenant à la ville après avoir accompagné Ducas, reçût un coup d'épée de la main d'un Sarraſin; ce malheureux avoit volé une groſſe ſomme d'argent à un bourgeois de la ville, & voyant ſa condamnation inévitable, il déchargea ſa rage ſur le Gouverneur.

Les Mahometans, ſous Michel Paleologue qui chaſſa les Latins de Conſtantinople, ſe ſaiſirent de preſque toute l'Anatolie. Atin un de leurs principaux Généraux prit Smyrne, ſous Andronic le vieux. Homur ſon fils lui ſucceda, & comme il étoit occupé à ravager les côtes de la Propontide, les Chevaliers de Rhodes s'emparérent des environs de Smyrne & y bâtirent le Fort Saint Pierre. Homur revint à Smyrne, & voulant reconnoître ce Fort qui n'étoit pas fini, il reçût un coup de fleche dont il mourut. Pendant la vie d'Homur qu'on appelloit le *Prince de Smyrne*, les Latins brûlerent ſa flotte, & ſe ſaiſirent de la ville. Le Patriarche de Conſtantinople qui avoit été fait par l'élection du Pape, ayant jugé à propos de dire la Meſſe dans la principale Egliſe, y fut ſurpris par les Troupes d'Homur, leſquelles ayant mis les Latins en fuite, le décollerent tout revêtu de ſes habits Pontificaux, & maſſacrérent la Nobleſſe qui étoit autour de lui. Quelques Hiſtoriens Genois rapportent à l'année 1346. une expedition que les Genois firent ſur ces côtes, ſous le Doge *Vignoſi*, par laquelle ils ajoûterent à leur domaine Scio, Smyrne & Phocée. Suivant les apparences ils ne garderent pas long-tems Smyrne, puiſque Morbaſſan l'aſſiégea par ordre d'Orcan II. Empereur des Turcs, qui avoit épouſé une des filles de l'Empereur Cantacuzene.

Après la bataille d'Angora, Tamerlan aſſiégea Smyrne; & campa tout près du Fort Saint Pierre, que les Chevaliers de Rhodes avoient fait bâtir, & où la plûpart des Chrêtiens d'Epheſe s'étoient retirez. Ducas qui a fait la relation de ce ſiége, en a rapporté deux circonſtances bien ſingulieres. 1. Que Tamerlan fit combler l'entrée du Port, en ordonnant à tous ſes ſoldats d'y jetter chacun une pierre. 2. Qu'il y avoit fait conſtruire une Tour d'un nouvel ordre d'architecture, compoſée en partie de pierre & de têtes de morts, rangées comme des pieces de marqueterie, tantôt de front & tantôt de profil. Après la retraite des Tartares, Smyrne reſta à Cineites fils de Caraſupaſi Commandant d'Epheſe, & qui avoit été Gouverneur de Smyrne ſous Bajazet. Cependant Muſulman l'un des fils de Bajazet, jaloux de la grandeur de Cineites, paſſa en Aſie en 1404. dans le deſſein de l'abaiſſer. Cineites fit une puiſſante ligue avec Caraman Sultan d'Iconium, & avec Carmian autre Prince Mahometan; mais ils firent la Paix ſans en venir aux mains. Cineites n'eut pas ſi bon marché de Mahomet I. autre fils de Bajazet. Mahomet vint aſſiéger Smyrne que l'on avoit bien fortifiée & bien munie. Cineites ſe retira à Epheſe, & le Grand Maître de Rhodes fit travailler avec toute la diligence poſſible à rétablir le Fort Saint Pierre que Tamerlan avoit fait raſer; la ville ſe rendit après dix jours de ſiége; Mahomet en fit démolir les murailles & mettre à bas une Tour que le Grand Maître faiſoit conſtruire à l'entrée du Port. Depuis ce tems-là les Turcs ſont reſtez paiſibles poſſeſſeurs de Smyrne, & ont fait relever cette Tour, ou pour mieux dire, ils ont bâti une eſpece de Château à gauche en entrant dans le Port des galeres, qui eſt l'ancien Port de la ville.

Nous allâmes nous promener à l'autre extrémité de Smyrne, tout au bout de la ruë des Francs, vers les Jardins que le ruiſſeau *Meles* arroſe. C'eſt le plus noble ruiſſeau du monde, dans la Republique des Lettres. Le plus fameux des a Poëtes eſt né ſur ſes bords, & comme on n'en connoiſſoit pas le pere, il porta le nom de ce ruiſſeau. Une belle avanturiere nommée Critheis, chaſſée de la ville de Cumes par la honte de ſe voir enceinte, ſe trouvant ſans logement, y vint faire ſes couches. Son enfant perdit la vûë dans la ſuite, & fut nommé *Homere* c'eſt-à-dire l'*Aveugle*. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ſa mere



a *Meleſigene*, né ſur les bords de Meles.

épouſa Phanius Maître d'Ecole & de Muſique de la ville. Jamais fille d'eſprit n'a manqué de mari. Non ſeulement Smyrne glorieuſe de la naiſſance de ce grand Poëte, lui fit dreſſer une Statuë & un Temple, mais elle fit frapper des Médailles à ſon nom. Amaſtris & Nicée ſes alliées en firent de même, l'une à la tête de Mr. Aurele, & l'autre à celle de Commode. Pour le ruiſſeau Meles, quoiqu'à peine il faſſe moudre deux moulins, je vous laiſſe à penſer s'il fut oublié ſur les Médailles; il eſt devenu bien chetif, depuis le tems de Pauſanias qui l'appelle *un beau Fleuve*. Ce ruiſſeau, à la ſource duquel Homere travailloit dans une caverne, eſt repreſenté ſur une Médaille de Sabine, ſous la figure d'un vieillard appuyé de la main gauche ſur une Urne, tenant de la droite une Corne d'abondance. Il eſt auſſi répreſenté ſur une Medaille de Neron, à la ſimple legende de la ville, de même que ſur celles de Tite & de Domitien.

A un mille ou environ au delà de Meles, ſur le chemin de Magneſie à gauche au milieu d'un champ, on montre encore les ruines d'un bâtiment que l'on appelle *le Temple de Janus*, & que Mr. Spon ſoupçonnoit être celui d'Homere; mais depuis le départ de ce voyageur, on l'a mis tout à fait à bas, & tout ce quartier eſt rempli de beaux marbres antiques. A quelques pas de là coule une ſource admirable qui fait moudre continuellement ſept meules dans le même moulin. Quel dommage que la mere d'Homere ne vint pas accoucher auprès d'une ſi belle fontaine! On y voit les debris d'un grand Edifice de marbre, nommé *les Bains de Diane*; ces débris ſont encore magnifiques, mais il n'y a point d'Inſcriptions.

Si des Bains de Diane on veut aller dans les campagnes de *Menemé*; outre qu'elles ſont fertiles en Melons, en Vins, & en toutes ſortes de fruits, on y trouve une terre remplie de ſel fixe naturel, dont on ſe ſert au lieu de ſoude pour faire du ſavon.

Le 25. Janvier nous partîmes de Smyrne pour Epheſe ſur les neuf heures du matin. En ſortant de la ville on entre dans la *voye Militaire*, laquelle eſt encore pavée de grands quartiers de pierre, coupez preſque en loſanges. A trois heures de Smyrne on paſſe un aſſez beau ruiſſeau qui va ſe rendre dans la mer; mais nous en rencontrâmes un autre, à près de quatre heures de là, qui peut paſſer pour une petite riviere. Le pays eſt plat, inculte, couvert en quelques endroits de petits bois ſemblables à des taillis entremêlez de Pins. Nous bûmes du Caffé ſur le chemin dans une prairie où un Turc avoit établi une échope, ou petite meiſon de bois ambulante. Nous arrivâmes ſur les quatre heures & demie, à *Tcherpicui* méchant village dans une grande plaine toute inculte, où l'on voit les reſtes d'une grande & ancienne muraille de maçonnerie, laquelle a ſervi d'aqueduc, comme prétendent les gens du pays, pour conduire les eaux à Smyrne.

De la plaine de Tcherpicui juſques à Epheſe, ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes dont les bois & les défilez ſont pleins de voleurs dans la belle ſaiſon. Nous n'y trouvâmes que des Cerfs & des Sangliers; mais nous fûmes ſurpris agreablement de voir des collines couvertes naturellement de beaux Oliviers, leſquels ſans culture produiſent d'excellens fruits, & ces fruits ſe perdent faute de gens qui les amaſſent. En approchant d'Epheſe ſur la droite, ces montagnes ſont horriblement taillées à plomb, & font un ſpectacle affreux. On paſſe le *Cayſtre* à demi lieuë en deçà d'Epheſe. Cette riviere, qui eſt fort rapide, coule ſous un pont bâti de marbres antiques, & fait moudre quelques moulins. On entre enſuite dans la plaine d'Epheſe, c'eſt à dire, dans un grand baſſin enfermé de montagnes de tous les côtez, ſi ce n'eſt vers la mer; le Cayſtre ſerpente dans cette plaine, mais il s'en faut bien que ſes contours ne ſoient auſſi frequens que dans le deſſein que Mr. Spon en a donné; & ceux du *Meandre* qui ſont bien plus entortillez, n'approchent pas des contours que la Seine fait au deſſous de Paris; je ſuis ſurpris que nos Poëtes ne les ayent jamais décrits. Le Cayſtre a été répreſenté ſur des Médailles; on en voit aux têtes des Empereurs Commode, Septime Severe, Valerien & Gallien.

Nous cherchâmes inutilement une autre riviere, dont les anciens ont parlé, laquelle arroſoit les environs d'Epheſe; ſans doute qu'elle ſe jette dans le Cayſtre, plus haut que le Pont. En effet on nous aſſûra à Epheſe que le Cayſtre recevoit une riviere aſſez conſidérable, au delà des montagnes du Nord-Eſt; ce qui s'accommode fort bien avec une Médaille de Septime Severe, ſur laquelle le Cayſtre eſt repreſenté ſous la forme d'un homme, comme étant un Fleuve qui ſe dégorge dans la mer; & le *Kenchrios*, qui eſt la riviere dont il s'agit, ſous la figure d'une femme, pour marquer qu'elle ſe jette dans l'autre. Outre ces deux figures, la Diane *à pluſieurs mamelles* eſt repréſentée d'un côté ſur le même revers, & de l'autre eſt une corne d'abondance. Tout cela marque la fertilité que ces deux rivieres procuroient au terroir d'Epheſe. La Seine & la Marne qui amenent tant de richeſſes à Paris, meriteroient bien, ce me ſemble, une Médaille.

C'eſt une choſe pitoyable de voir aujourd'hui Epheſe, cette ville autrefois ſi illuſtre, qu'Etienne de Byſance appelle *Epiphaneſtate*, réduite à un miſerable village habité par 30. ou 40. familles Grecques, leſquelles certainement, comme remarque Mr. Spon, *ne ſont pas capables d'entendre*

*dre les Lettres que S. Paul a écrites.* La menace du Seigneur a été accomplie sur elle. *J'ôterai vôtre chandelier de son lieu, si vous ne vous repentez.* Ces pauvres Grecs sont parmi de vieux marbres & contre un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La Citadelle, où les Turcs se sont retirez, est sur un tertre qui s'étendant du Nord au Sud, domine toute la plaine, c'est peut-être le *Mont Pion* de Pline. L'enceinte de cette Citadelle, qui est fortifiée par plusieurs Tours, n'a rien de magnifique; mais à quelques pas de là du côté du Midi, on voit les restes d'une autre Citadelle plus ancienne, beaucoup plus belle & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Ephese.

Il y reste encore une Porte de fort bon goût, bâtie des mêmes débris. Je ne sçai par quelle raison on l'appelle la Porte *de la Persecution.* Elle est remarquable par trois bas-reliefs encastrez sur son cintre. Celui qui est à la gauche a été le plus beau de tous, mais il est le plus maltraité. Il est d'environ cinq pieds de long sur deux pieds & demi de haut, & represente une Bacchanale d'enfans qui se roulent sur des pampres de vigne. Celui du milieu a un pied de hauteur plus que l'autre, & le double de longueur. Le dernier est presque aussi haut, mais il n'a qu'environ quatre pieds de long. La Porte *de la Persecution* décline du Sud au Sud-Sud-Est; cette Porte étoit défenduë par des ouvrages assez irréguliers que l'on avoit aggrandis suivant le besoin, comme on le connoît par les ruines, car à mesure qu'ils s'éboulent, ils laissent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au Sud & au pied de la colline où est bâti le Château, est située l'Eglise de *S. Jean* convertie en Mosquée. Je ne sçai si c'est celle que Justinien y fit bâtir; mais il est certain que c'est de ce grand Evangeliste que vient le nom d'*Aiasalouë*, sous lequel Ephese est connuë des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent Saint Jean *Aios Scologos*, au lieu d'*Agios Theologos*, le *Saint Theologien*, parce qu'ils prononcent le *Theta* comme un *Sigma*, d'*Aios scologos* ils ont fait *Aiasalouë*. Le dehors de cette Eglise n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colomnes en dedans; mais outre que les plus belles pieces des ruines d'Ephese ont été emportées à Constantinople pour les Mosquées Royales, le Turc qui en gardoit la clef étoit absent lorsque nous y fûmes. On croit qu'après la mort de Jesus-Christ, S. Jean choisit Ephese pour y faire sa résidence, & que la Sainte Vierge s'y retira aussi. Saint Jean après la mort de Domitien vint reprendre le soin de l'Eglise d'Ephese, & trouva que Saint Timothée, son premier Evêque, y avoit été martyrisé.

L'Aqueduc qui subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'à moitié ruiné, est à l'Est, c'étoit l'ouvrage des Empereurs Grecs, de même que la Citadelle ruinée. Les piliers qui soutiennent les arcades, sont bâtis de très-belles pieces de marbre, entremêlées de morceaux d'architecture, & l'on y lit des Inscriptions qui parlent des premiers Cesars. Ces piliers sont quarrez, plus ou moins hauts suivant que le niveau de l'eau le demandoit; mais les cintres sont tous de brique. Cet Aqueduc servoit à conduire à la Citadelle & à la ville, les eaux de la fontaine *Halitée*, dont a parlé Pausanias. Elles se distribuoient à la ville par des tuyaux de brique, pratiquez dans de petites tours quarrées & appuyées contre quelques-uns des piliers. Cette ville s'étendoit principalement du côté du Midi, & tout ce quartier n'est rempli que de ruines; mais Ephese a été renversée tant de fois qu'on n'y connoît plus rien.

Pour ce qui regarde les Inscriptions, nous n'en copiâmes aucune, car outre qu'on n'en sçauroit lire qu'une partie, les autres sont si hautes qu'il est impossible de les déchifrer, on ne trouve ni échelles, ni chevalets chez les Grecs.

Le lendemain nous traversâmes la plaine pour aller reconnoître les ruines de ce fameux Temple de Diane, qui a passé pour une des merveilles du monde. Ce grand Edifice étoit situé au pied d'une montagne & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choisit ce lieu marécageux, comme moins exposé aux tremblemens de terre; mais aussi l'on s'engagea à une dépense effroyable, car il fallut faire des caves pour vuider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jetter dans le marais & de là dans le Caystre. Ce sont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labirinthe, on est convaincu par l'inspection des lieux, qu'elles n'ont jamais servi qu'à vuider les eaux. Ma pensée est confirmée par Philon de Byzance, qui convient qu'on fut obligé d'y faire des fossez très-profonds, & des conduits où l'on employa une si grande quantité de pierres, qu'on épuisa presque toutes les carrieres du pays. Pour mieux assûrer les fondemens de ces conduits qui devoient soutenir un Edifice d'un poids si effroyable, Pline rapporte qu'on employa quelques couches de charbons pilez & quelques autres couches de laine. Ce merveilleux Temple construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie, deux cens ans avant que Pline en parlât, avoit 425. pieds de long, sur 220. pieds de large. On y voyoit 127. colomnes, dont les Rois d'Asie avoient fait la dépense, & ces colomnes avoient chacune 60. pieds de haut. Il y en avoit 36. couvertes de bas-reliefs, & parmi celles-ci il s'en trouvoit une de la main de Scopas Sculpteur fameux. Cherfiphron fut l'Architecte de cet Edifice. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant

que leur épaiſſeur, la plûpart ſont de brique, revêtus de marbre, tous percez de ces trous de crampons des plaques de bronze dont on croit qu'ils étoient ornez. On ne voit plus, parmi ces débris, que 4. ou 5. colomnes caſſées.

Ce n'étoit pas là le premier Temple que les Epheſiens avoient dreſſé en l'honneur de Diane. Denys le Geographe nous apprend que ce premier Temple étoit une eſpece de niche d'une beauté ſinguliere, que les Amazones, maîtreſſes d'Epheſe, avoient fait creuſer dans le tronc d'un Ormeau, où apparemment la figure de la Déeſſe étoit placée. Ce n'eſt pas ſans doute de cet ouvrage des Amazones qu'entend parler Pindare, lorſqu'il avance qu'elles firent bâtir le Temple d'Epheſe dans le temps qu'elles faiſoient la guerre à Theſée. Pauſanias ſoutient que c'étoit l'ouvrage de Crœſus & d'Epheſus fils de Cyaſtre & qu'il étoit celebre avant le paſſage de Nileus, fils de Codrus, en Aſie. Cela étant, le Temple étoit plus ancien que la ville; car Strabon croit qu'Androclus, fils de Codrus, bâtit Epheſe; & Pauſanias parle de ce même Androclus qui en chaſſa les Cariens.

Le Temple que ce fou d'Heroſtrate brûla, le jour de la naiſſance d'Alexandre, n'étoit pas le même que celui qui ſubſiſtoit du temps de Pline, puiſque Alexandre voulut le faire bâtir quand il paſſa à Epheſe. Ce grand Prince fit propoſer aux Epheſiens, qu'il en ſeroit volontiers la dépenſe pourveû qu'on mît ſon nom ſur le frontiſpice; mais ils répondirent avec beaucoup de politeſſe; *qu'il ne convenoit pas à un Dieu de dreſſer des Temples à d'autres Divinitez.* Strabon, qui rapporte ce trait, aſſûre que Cherſiphron fut bien le premier Architecte du Temple de Diane, mais qu'un autre Architecte l'augmenta. Après l'incendie d'Heroſtrate, non ſeulement les Epheſiens vendirent les colomnes qui avoient ſervi au premier; mais tous les bijoux des Dames de la ville furent encor convertis en argent, & cet argent employé pour faire un Edifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'Architecte; c'eſt lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos voulut faire la Statuë d'Alexandre. On voyoit dans ce Temple des ouvrages des plus fameux Sculpteurs de Grece. L'autel étoit preſque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir veû du temps d'Auguſte; & le droit d'Azyle, dit cet Auteur, s'étendoit juſques à 125. pieds aux environs. Mithridate avoit reglé cet Azyle, à un trait de fleche. M. Antoine doubla cet eſpace, & y ajoûta une partie de la ville; mais Tibere, pour éviter les abus qui ſe commettoient à l'occaſion de ces ſortes de droits, abolit celui d'Epheſe. On ne marqua l'Azyle ſur les Médailles de cette ville, qu'après que l'Empereur Philippe le vieux y eut paſſé, encore ce ne fut que ſur celles d'Otacilla, le revers repreſentoit la Diane d'Epheſe avec ſes attributs, le Soleil d'un côté & la Lune de l'autre. Nous avons une Médaille de Philippe le jeune au même type, mais la legende eſt differente. Celle qui eſt frappée à la tête d'Etruſcilla répreſente Diane avec ſes attributs, & des cerfs; la legende eſt la même que celle de la Medaille d'Otacilla. Pour ce qui eſt de l'arrivée de Philippe à Epheſe, elle eſt marquée ſur une Médaille de cet Empereur, dont le revers eſt chargé d'un vaiſſeau qui va à la voile.

Du temps d'Herodote, la ville d'Epheſe étoit éloignée du Temple de Diane, mais cet Auteur ne parle pas de la Statuë d'or que l'on y avoit placée, ſuivant Xenophon. Strabon aſſûre que les Epheſiens, par reconnoiſſance, avoient dreſſé dans leur Temple une Statuë d'or à Artemidore. Syncelle qui aſſûre que ce Temple fut brûlé, parle apparemment d'une incendie particuliere, dont on répara le dommage ſans en changer le deſſein; ainſi le Temple que Pline a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit veû. Ce même Temple fut depouillé & brûlé par les Scythes en 263. Les Goths le pillerent ſous l'Empereur Gallien. Nous avons pluſieurs Médailles, ſur les revers deſquelles ce Temple eſt repreſenté avec un frontiſpice tantôt à deux colomnes, à quatre, à ſix & même juſques à huit, aux têtes des Empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, M. Aurele, Lucius Verus, Septime Severe, Caracalla, Macrin, Elagabale, Alexandere Severe, Maximin.

Outre les bas-reliefs & les ſtatuës, ce Temple devoit être orné de Tableaux merveilleux, car Apelles & Parrhaſius, les deux plus fameux Peintres de l'antiquité, étoient d'Epheſe. Autour des ruines de ce Temple, ſe voyent les débris de pluſieurs maiſons bâties de briques, dans leſquelles logeoient peut-être les Prêtres de Diane, qui venoient ſouvent de bien loin pour être honnorez de cette dignité. On leur confioit le ſoin des Vierges Prêtreſſes, mais ce n'étoit qu'après les avoir fait eunuques. Nous avons peu de villes dont il reſte autant de Médailles. Les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Neocore des Ceſars, & une fois de Diane. Les autres, qu'elle fut bâtie à l'occaſion d'un Sanglier. On prouve par quelques-unes que ſes Citoyens ſe qualifioient *de premiers peuples d'Aſie.* La pluſpart de ces pieces repreſentent Diane ou Chaſſereſſe, ou à pluſieurs mamelles, ou parée de ſes attributs.

On ne voit plus de belles ruines aujourd'hui à Epheſe, celles qui reſtent ſont même aſſez clairſemées. Les débris de quelques Châteaux bâtis de marbre, ne montrent rien qui ſoit digne de l'ancienne ville. J'ai fait graver une Porte qui eſt à gauche ſur le chemin de Scalanova. Le cintre qui en eſt beau, n'eſt pas proportionné aux jambages qui le ſoutiennent, car il fait plus que le de-

demi cercle; les friſes ſont entaillées proprement, & c'eſt ſur ce reſte de bâtiment qu'on lit, en dedans & en dehors, un bout d'Inſcription que voici, elle eſt en caracteres Romains, où l'on ne comprend rien.

ACCENSO
RENSI ET A.S.IÆ

Les *Aſphodeles* à fleur jaune, à tige droite & ſans canelure, brillent parmi pluſieurs autres plantes rares.

Le Château qu'on appelle *la Priſon de S. Paul*, n'eſt pas ancien & n'a jamais été beau. La Grotte *des ſept Dormans* meriteroit d'être veuë, ſi l'on étoit bien aſſûré de la verité de cette Hiſtoire. En ſortant des ruines du Temple, on entre dans un vilain marais rempli de joncs & de roſeaux, lequel ſe dégorge dans le Cayſtre. Au delà de cette riviere eſt un Lac aſſez bourbeux; peut-être qu'il nous parut tel à cauſe des grandes pluyes qui tomboient; il faut que ce ſoit le Lac de *Selinuſia* de Strabon. En allant au Port, on voit ſur le bord de la riviere beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit là proprement le quartier d'Epheſe que Lyſimachus avoit fait bâtir, & où ſe trouvoient les Arſenaux dont parle Strabon. On paſſe le Cayſtre à quelques pas de là dans un Bac à corde, pour aller de Scalanova à Smyrne, ſans venir paſſer ſur le Pont. C'eſt encore l'ancien chemin d'Epheſe à Smyrne, car c'eſt le plus court, & Strabon aſſûre qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à l'autre; c'eſt aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Epheſe ſoit belle, néanmoins la ſituation de Smyrne a quelque choſe de plus grand; & la colline qui en termine le golphe, eſt comme un theatre deſtiné pour repreſenter une belle ville; au lieu qu'Epheſe eſt dans un baſſin. D'ailleurs quoique cette ville ait été le ſiége du Proconſul Romain, & le rendès-vous des étrangers qui alloient en Aſie, ſon Port n'a jamais été comparable à celui de Smyrne. Celui d'Epheſe, à l'occaſion duquel on a frappé tant de Médailles, n'eſt qu'une rade découverte & expoſée; il n'eſt plus fréquenté à préſent. Autrefois les bâtimens entroient dans la riviere, mais la barre a été depuis comblée de ſable.

Rien n'eſt ſi ennuyeux que de chercher les Fondateurs d'Epheſe dans les anciens livres. Que nous

importe de ſçavoir comment elle s'appelloit du temps de la guerre de Troye? Ou ſi elle a pris ſon nom d'Epheſus fils de Cayſtre & de l'Amazone Epheſe? Il n'eſt guere plus important de ſçavoir ſi c'eſt l'ouvrage des Amazones, ou d'Androclus, un des fils de Codrus Roi d'Athenes; cela ne peut ſervir qu'à éclaircir un endroit de Syncelle, où il eſt dit que ce fut Andronic, au lieu d'Androclus, qui fit bâtir Epheſe. Qui eſt-ce qui s'embaraſſe de ſçavoir s'il y avoir un quartier de cette ville qui s'appelloit Smyrne; ces ſortes d'éruditions ne nous intereſſent plus: mais il y a plaiſir de ſe ſouvenir que pendant les guerres des Atheniens & des Lacedemoniens, Epheſe avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort: Que le jour de la naiſſance d'Alexandre, les devins de cette ville ſe prirent tous à crier que le deſtructeur de l'Aſie étoit venu au monde: Qu'Alexandre le Grand, ſur lequel la prophetie étoit tombée, vint à Epheſe après la Bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Democratie: Que la place fut priſe par Lyſimachus l'un de ſes ſucceſſeurs: Qu'enfin Antigonus l'occupa à ſon tour, & y ſaiſit les threſors de Polyſperchon.

Peut-on ignorer qu'Annibal ne ſe ſoit abouché à Epheſe avec Antiochus, pour prendre de concert des meſures contre les Romains? Que le Proconſul Manlius y paſſa l'hyver, après la deffaite des Galates? Tous ces évenemens renouvellent les grandes idées qu'on a de l'Hiſtoire ancienne. Rien n'eſt plus effroyable que le maſſacre des Romains en cette ville par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes fêtes à Epheſe. Pompée & Ciceron ne manquérent pas de voir cette celebre ville. Ciceron ne faiſoit aucun pas dans la Grece, qu'il n'y trouvât de nouveaux ſujets d'admiration. Scipion le beau-pere de Pompée eut un peu moins de reſpect pour Epheſe, car il ſe ſaiſit des threſors du Temple; mais rien n'eſt ſi conſolant pour les Chrétiens, que de ſuivre S. Paul à Epheſe. Auguſte honora cette Place d'une de ſes viſites, & l'on y dreſſa des Temples à Jules Ceſar & à la ville de Rome. Epheſe fut rebâtie par les ſoins de Tibere. D'un autre côté les Perſes la pillerent dans le troiſiéme ſiécle, & les Scythes ne l'épargnérent pas quelque temps après. Il y a beaucoup d'aparence que le fameux Temple de Diane fut détruit ſous Conſtantin, enſuite de l'Edit par lequel cet Empereur ordonna de renverſer tous les Temples des Payens

Epheſe étoit une Place trop conſidérable pour n'être pas expoſée à ſon tour aux ravages des Mahometans. Anne Comnene rapporte, que les Infidelles s'étant rendus les maîtres d'Epheſe, ſous le regne de ſon pere Alexis, il y envoya Jean Ducas ſon beaupere, qui deffit Tangriperme & Marace Generaux des Mahometans. La bataille ſe donna dans la plaine au deſſous de la Citadelle; ce qui fait connoître que la plus belle partie de la ville étoit déja détruite pour lors. Les Chrétiens eurent tout l'avantage, on fit deux mille priſonniers, & le Gouvernement de la Place fut donné à Petzeas. Il y a apparence que la Citadelle, dont parle Comnene, étoit l'ancien Château de marbre abandonné. Theodore Laſcaris ſe rendit le maître d'Epheſe en 1206. Les Mahometans y revinrent ſous Andronic Paleologue, qui commença à regner en 1283. Mantachias, un de leurs Princes, conquit toute la Carie, & Homur fils d'Aſin, Prince de Smyrne, lui ſucceda. Tamerlan, après la bataille d'Angora, ordonna à tous les petits Princes d'Anatolie de le venir joindre à Epheſe, & s'occupa pendant un mois à faire piller la ville & les environs. Ducas aſſeûre que tout fut épuiſé, or, argent, bijoux; on enleva même juſques aux habits. Après le départ de ce Conquerant, Cineites grand Capitaine Turc, fils de Caraſupaſi qui avoit été Gouverneur de Smyrne ſous Bajazet, déclara la guerre aux enfans d'Aſin, qui s'étoient venus établir à Epheſe. Il ravagea d'abord la campagne à la tête de 500. hommes; enſuite il ſe préſenta devant la Citadelle avec un plus grand nombre d'autres Troupes, & l'emporta facilement: mais quelque temps après, un autre fils d'Aſin qui s'appelloit Homur, du même nom que ſon frere, qui venoit de mourir, ſe joignit à Mantachias Prince de Carie, qui l'accompagna à Epheſe avec une armée de 6000. hommes. Caraſupaſi, pere de Cineites, commandoit dans la ville, où ce même Cineites, qui étoit dans Smyrne, n'avoit laiſſé que 3000. hommes. Malgré la vigoureuſe defenſe des Epheſiens, les aſſiégeans mirent le feu à la ville, & dans deux jours tout ce qui étoit échappé à la fureur des Tartares fut réduit en cendres. Caraſupaſi s'étant retiré dans la Citadelle, en ſoutint le ſiége juſques en Automne; mais ne pouvant être ſecouru par ſon fils, il ſe rendit à Mantachias qui remit le pays d'Epheſe à Homur, & fit enfermer dans le Château de Mamaſus, ſur les côtes de Carie, Caraſupaſi & ſes principaux Officiers. Alors Cineites partit de Smyrne avec une galere, & fit ſçavoir à ſon pere ſon arrivée à Mamalus. Les priſonniers firent tant boire leurs gardes, qu'ils les enyvrerent, & profitant de cette ruſe ils deſcendirent avec des cordes & ſe ſauverent à Smyrne. Au commencement de l'hiver, ils entreprirent le ſiege d'Epheſe. Homur à ſon tour ſe retira dans la Citadelle. La ville fut livrée aux ſoldats; on y commit toutes ſortes de crimes & de cruautez. Au milieu de tant de malheurs, Cineites ſe réconcilia avec Homur, & lui donna ſa fille en mariage. Epheſe enſuite tomba entre les mains de Mahomet I. qui ayant vaincu non ſeulement tous ſes freres, mais encore tous les Princes Mahometans qui l'embaraſ-

raſſoient, reſta paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Depuis ce temps-là Epheſe eſt reſtée aux Turcs ; mais ſon commerce a été tranſporté à Smyrne & à Scalanova.

Nous partîmes d'Epheſe le 27. Janvier pour aller voir cette derniere place que les Turcs appellent *Couſada*, & les Grecs *Scalanova*, nom Italien que les Francs lui donnerent peut-être après la deſtruction d'Epheſe. Ce qu'il y a de plaiſant dans ce changement de nom, c'eſt qu'il repond à l'ancien nom de la ville qui eſt la *Neapolis* des Mileſiens. Malgré une très-grande pluye nous y arrivâmes dans trois heures. Quand on eſt près des ruines du Temple d'Epheſe il faut tirer droit au Sud, enſuite au Sud-Oueſt pour gagner la Marine. Delà on prend ſur la gauche au pied des collines, où eſt la priſon de S. Paul, laiſſant à droite le marais qui ſe dégorge dans le Cayſtre. Ce chemin eſt fort étroit en pluſieurs endroits, à cauſe de la riviere qui ſerpente & qui vient battre au pied des montagnes, après quoi elle tire droit à la mer. A peine diſtingue-t-on le chemin à cauſe de la quantité des *Tamaris* & des *Agus caſtus*. La rade d'Epheſe eſt terminée dans cet endroit-là, qui eſt au Sud-Oueſt, par un Cap qu'il faut laiſſer à droite, & ſur lequel on paſſe pour prendre le chemin de Scalanova. On vient enſuite à la Marine d'où l'on découvre le Cap de Scalanova qui avance beaucoup plus dans la mer. A deux milles en deçà de la ville, on paſſe par la breche d'une grande muraille, laquelle, à ce qu'on prétend, a ſervi d'Aqueduc pour porter les eaux à Epheſe, mais il n'y a point d'arcades. On voit pourtant la ſuite de la muraille qui approche de la ville en ſuivant le contour des collines. Les avenuës de Scalanova ſont agreables par leurs vignobles. On y fait un negoce conſidérable en vins rouges & blancs, & en raiſins ſecs, on y prépare auſſi beaucoup de peaux de Marroquin.

Scalanova eſt une aſſez jolie ville, bien bâtie, bien pavée & couverte de tuiles creuſes comme les toits de nos villes de Provence. Son enceinte eſt preſque quarrée, & telle que les Chrétiens l'ont bâtie. Il n'y loge que des Turcs & des Juifs. Les Grecs & les Armeniens en occupent les fauxbourgs. On voit beaucoup de vieux marbres dans cette ville.

L'Egliſe de *S. George des Grecs* eſt dans le fauxbourg ſur la croupe de la colline qui fait le tour du Port ; vis-à-vis eſt l'écueil ſur lequel on a bâti

bâti un Château quarré où l'on tient une vintaine de ſoldats en garniſon. Le Port de Scalanova eſt un Port d'armée, il regarde le Ponant & le Miſtral: il y a environ mille familles de Turcs dans cette ville, ſix cens familles de Grecs, dix familles de Juifs, & ſoixante d'Armeniens. Les Grecs y ont l'Egliſe de Saint George, les Juifs une Synagogue, les Armeniens n'y ont point d'Egliſe. Les Moſquées y ſont petites. On n'entretient dans la ville & aux environs, qu'environ cent Janiſſaires. Pour le commerce, il n'eſt pas conſidérable, parce qu'il eſt deffendu d'y charger des marchandiſes deſtinées pour Smyrne, ainſi l'on n'y va charger que du blé & des haricots. Il y a dans cette Place un Cadi, un Diſdar & un Sardar. On ne compte qu'une journée de Scalanova à *Tyre*, autant à *Guzetliſſar* ou *Beau Château*, qui eſt la fameuſe *Magneſie* ſur le Meandre, à une journée & demie des ruines de Milet.

Le 25. Mars en revenant de Samos, nous allâmes de Scalanova à Epheſe. Le lendemain nous partîmes pour revenir à Smyrne, & nous couchâmes ce jour-là à Tourbalé qui eſt à ſix heures de Smyrne. *Tourbalé* eſt un méchant village dans lequel on voit pluſieurs vieux marbres qui font plaiſir aux étrangers, car d'ailleurs les Turcs qui y habitent ſont peu gracieux. On voit encore dans le Caravanſerai, des colomnes de Granit ou de marbre blanc. A trois mille de Tourbalé, au pied de la montagne près d'un cimetiere, ſont les débris d'une ancienne ville, mais on n'y trouve rien qui puiſſe en apprendre le nom. Tout ce quartier eſt plein de *Leontopetalon*, & d'*Anemones ſatinées couleur de feu*. Nous ne trouvâmes à manger à Tourbalé que du pain de Dora, qui eſt fort peſant, ſans être pourtant deſagréable. Le 27. nous arrivâmes à Smyrne où nous ſéjournâmes en attendant une occaſion pour nous embarquer.

Le Jeudy Saint 13. Avril 1702. nous mîmes à la voile avec un vent de Sud-Eſt, ſur le vaiſſeau nommé *le Soleil d'or*, commandé par le Capitaine *Laurent Guerin* de la Cioutad, armé de ſix piéces de canons de fer, & de huit pierriers: il étoit chargé pour Livourne, de Soye, de Coton, de Fil de Chevre, & de Cire. Le vaiſſeau étoit d'environ 6000. quintaux. Après une navigation de 40. jours, pendant laquelle nous eſſuyâmes du gros temps & des vents aſſez contraires qui nous obligerent de prendre à Malthe des rafraichiſſemens, nous arrivâmes à Livourne le 23. Mai, & nous entrâmes dans le Lazaret. Le 27. nous ſortîmes du Lazaret & nous nous embarquâmes ſur une felouque qui nous conduiſit à Marſeille le 3. Juin veille de la Pentecôte, où nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conſervez pendant le cours de nôtre voyage.

*Fin du Tome Second.*

TABLE

# TABLE

## DES MATIERES PRINCIPALES

### CONTENUES

### DANS LES DEUX TOMES.

Le premier nombre ou capitale, marque le, Tome le ſecond la Page, & les lettres *a.* & *b.* la premiere ou ſeconde colomne de la page.


A.

*ABIME* du Mont Ararat, Tome II. p. 150. *b.*
*Ablutions* des Turcs, Tom. II. 41. *b.*
*Aboüillona*, lac, ville & Iſle; deſcription & hiſtoire critique, Tom. II. 191. *a.* Voy. *Lopadi.*
*Abraham*, s'il a bâti le Temple de la Meque, Tom. II. 49. *a.*
*Abſinte pontique*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 93. *b.*
*Abydos* & *Seſtos*, leur ſituation, Tom. I. 175. *b.*
*Achille* épouſe Deidamie, Tom. I. 172. *a.*
*Adracbne*, deſcription du fruit de cet arbre, Tom. II. 194. *b.*
*Adraman Pacha*, ſon hiſtoire, Tom. II. 38. *a.*
*Adultere*, de quelle maniere ce crime eſt puni à Skyros, Tom. I. 174. *b.* En Turquie, Tom II. 53. *a.*
*Agimbrat*, ou *Agimourat*, ſituation de cette ville, Tom. II. 170. *b.*
*Aiman*, Mines d'Aiman en l'Iſle de Serpho, Tom. I. 69. *a.*
*Aix*, ville de Provence, les grands hommes qu'elle a produit, Tom. I. 2. *a.*
*Albanoiſes* Tom. I. 136. *a.*
*Alcoran*, contient les loix des Mahometans, Tom. II. 39. *b.*
*Alhagi Maurorum*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 124. *a.*
*Alone*, ou village des dix Saints en Candie, Tom. I. 24. *a.*
*Alun*, comment il ſe forme, Tom. I. 60. *b.* Mines d'Alun en l'Iſle de Milo, 63. *b.* Ses qualitez & ſa generation. 63. *b.*
*Amandier*, deſcription d'un Amandier ſauvage, Tom. II. 170. *a.*
*Amaſtre* & *Amaſtris*, Reine d'Heraclée, Tom. II. 87. *a.* Ville du même nom fondée par cette Reyne, 88. *b.*
*Amazones*, leur païs, Tom II. 96. *a.* Teſte de l'Amazone de Smirne. 199. *b.*
*Ambaſſadeurs*, Relation de ce qui ſe paſſa à l'Audiance qu'eut Mr. de Ferriol du Grand Viſir, & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur, Tom. II. 16. *b.* L'Ambaſſadeur de France eſt Juge en dernier reſſort des Marchands François à Conſtantinople. 20. *b.* Comment les Ambaſſadeurs ſont introduits chez le Grand Seigneur, 31. *b.* Les Ambaſſadeurs envoyez au Roi de Perſe ſont entretenus aux dépens de ce Prince. 142. *b.*
*Amerique*, ſi elle n'eſt point un reſte de l'Iſle Atlantide, Tom. II. 65. *a.*
*Amianthe*, ou pierre incombuſtible, Tom. I. 63. *b.*
*Amiſus*, hiſtoire de cette ville, Tom. II. 95. *b.*
*Amorgos*, hiſtoire de cette Iſle, Tom. I. 89 *a.* ſa deſcription, 89. *b.* ſon Urne merveilleuſe. 90. *a.* habits des femmes. 91. *b.*
*Amycus* Roi des Bythiniens, ſes qualitez & ſa mort, Tom. II. 70. *a.*
*Anacoretes* Grecs, Tom. I. 41. *b.*
*Anaphe* Voy. *Nanfio.*
*Ancyre*, ſi cette ville a été bâtie par les Gaulois, Tom. II. 178. *a.* ſes inſcriptions, 178. *a.* 179. *b.* monument. 178. *b.* ſon hiſtoire, 180. *a.*
*Andros*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 133. *a.* ſon hiſtoire, 133. *a.* 135. *a.* Religion de ſes habitans, 134. *a.* ſes antiquitez, 134. *b.* habits des femmes, 150. *a.*
*Anemones*, fleurs de l'Archipel, Tom. I. 61. *b.* leur hiſtoire, Tom. II. 16. *a.*
*Angora* (ou *Engour*) hiſtoire de cette ville, Tom. II. 176. *b.* ſa deſcription, 180. *b.* celle de ſon château, p. 182. *a.* Voyage d'Angora. 168. *a.* 175. *a.* bataille d'Angora. 180. *b.* Chevre d'Angora. 185. *b.*
*Année* des Turcs. Tom. II. 44. *a.*
*Antiochus* vaincu par Scipion. Tom. II. 195. *b.*
*Antiparos* ou *Oliaros*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 71. *a.* 75. *a.* d'une caverne curieuſe. 71. *b.* inſcriptions. 72. *a.* deſcription de la Grotte admirable d'Antiparos. 73. *a.*
*Antiquitez* de Siphanto. Tom. I. 68. *a.* de Naxie. 84. *a.* de Delos. 112. *a.* d'Andros. 134. *b.* de Samos. 160. *b.* de Conſtantinople. Tom. II. 8. *b.* d'Heraclée. 85. *a.* de Smyrne. 200. *a.* d'Epheſe. 203. *a.* 205. *a.*
*Apium Græcum*, deſcription de cette Plante. Tom. I. 88. *a.*

*Apocalypſe*, maiſon où S. Jean écrivit l'Apocalypſe. Tom. I. 169. *b.*
*Apollon*, ruines de pluſieurs de ſes temples. Tom. I. 106. *a.* 115. *a.* 152. *b.* Tom. II. 198. *b.* ſa ſtatuë de Delos. Tom. I. 115. *b.* pourquoy ſurnommé *Sminthien*. 152. *b.*
*Apollonia*. Voy. *Abouillona*, ou *Lopadi*.
*Apôtres*, reliquies des Apôtres dans le Couvent des Trois Egliſes. Tom. II. 139. *a.*
*Aptere*, ſi c'eſt ce qu'on nomme à preſent *Paleocaſtro* en Candie. Tom. I. 32. *a.* ſes ruines & ſes inſcriptions. 32. *a.*
*Aquilon*, comment les fils d'Aquilon délivrerent Phinée des Harpies. Tom. II. 73. *b.*
*Ararat*, difficultez de monter cette montagne. Tom. II. 149. *b.* d'en deſcendre. 151. *a.* deſcription de cette montagne. 144. *a.* 147. *a.*
*Araxe*, où cette riviere prend ſa ſource. Tom. II. 151. *b.* 155. *b.*
*Arbres* qui naiſſent dans les Iſles de Candie. Tom. I. 19. *a.* de Naxie. 81. *b.* 84 *a.* d'Amorgos. 92. *a.* de Zia. 128. *a.* 130. *a.* d'Andros. 133. *a.* de Tine. 136. *b.* de Scio. 142. *b.* 143. *b.* de Samos. 159. *a.* 164. *b.* 165. *b.* ſur les Côtes de la Mer noire, Tom. II. 95. *a.* 97. *a.* 104. *a.* en Armenie. 106. *b.* 109. *b.* 137. *b.* en Georgie. 121. *a.* 128. *b.* 155. *b.* ſur le chemin d'Erzeron à Tocat. 170. *a.* 170. *b.* dans l'Anatolie. 175. *b.* 176. *b.* 186. *b.* 187. *a.* 188. *b.* 194. *a.* 195. *a.* 196. *b.* 202. *b.*
*Arcadi*, autrefois *Arcadia*, à preſent Monaſtere, Tom. I. 19. *b.* priere que l'on recite tous les ans pour benir la Cave de ce Monaſtere. 20. *a.*
*Areangis*, Fantaſſins Turcs, Tom. II. 36. *a.*
*Arcenal* de Conſtantinople, Tom. II. 5. *b.*
*Arche*, ſi l'Arche de Noé s'arreſta ſur le mont Ararat, Tom. II. 140. *a.* 141. *b.* 151. *a.* ſi elle y a été veüe. 143. *b.*
*Archilochus*, Tom. I. 79. *a.*
*Archipel* ou *Mer Egée*, religion de ſes habitans, Tom. I. 56. *a.* de quelle maniere la ſouveraineté y finit. 81. *b.* changements qui y ſont arrivez, Tom. II. 64. *b.* comment on y fait le vin, Tom. I. 62. *a.* Cartes de l'Archipel critiquées ou approuvées. 132. *b.*
*Ardachat*, ville d'Armenie, Tom. II. 146. *a.* ſon hiſtoire. 146. *b.*
*Argent*, mines d'argent dans l'Iſle d'Argentiere, Tom. I. 55. *b.* en Armenie, Tom. II. 119. *a.*
*Argentiere*, l'Iſle des Viperes, *Cimole*, ou *Chimoli* deſcription de cette Iſle, Tom. I. 55. *a.* religion de ſes habitans. 56. *a.*
*Argonautes*, ces heros furent jettez dans l'Iſle de Nanfio, Tom. I. 106. *a.* leur pieté, Tom. II. 71. *b.* de quelle maniere ils furent receus de Phinée. 73. *a.* conſeils que ce Prince leur donna. 72. *b.* 74. *a.* ſi c'étoit des Marchands. 74. *a.*
*Argos*, vaiſſeau des Argonautes, Tom. II. 72. *a.*
*Ariſtoloche*, deſcription d'une eſpece d'Ariſtoloche, Tom. I. 147 *b.*
*Ariſtote*, il eut le ſoin de retoucher les Poëmes d'Homere, Tom. I. 147. *a.* bon mot de ce Philoſophe. 150. *b.*
*Armenie*, deſcription de ce pays, Tom. II. 105. *a.* les Oliviers n'y croiſſent point. 140 *a.*
*Armeniens*, leurs mœurs, Tom. II. 158. *a.* établiſſement de leur commerce. 158. *b.* leur commerce. 158 *a.* 159 *b.* leur maniere de vendre. 160 *b.* leur traité avec le grand Duc de Moſcovie. 160. *a.* leur religion, 160. *b.* s'ils ſont Eutychiens. 160. *b.* leur Clergé. 162 *b.* leurs Diacres & Soudiacres. 165. *b.* leurs preſtres & leurs religieux. Tom. I. 164. *a.* & Tom. II. 139. *a.* leurs Sacremens, & la maniere dont on les adminiſtre, Tom. I. 165. *a.* leur croïance ſur l'Euchariſtie. 165. *b.* ſur la creation des Ames & ſur le Jugement dernier. 162. *a.* leur charité & leur frugalité. 159. *b.* leurs jeûnes & leur Careme. 164 *b.* leur maniere de faire l'Eau benite. 168. *b.* contes tirez de leur petit Evangile. 161. *a.* deux ſortes de langues en uſage. 163. *b.* averſion des Armeniens ſchiſmatiques contre les Latins. 166. *a.*
*Armoiſe*, deſcription d'une eſpece d'Armoiſe, Tom. II. 156. *b.*
*Arna*, village d'Andros, Tom. I. 133. *b.*
*Artemiſia Orientalis*, deſcription de cette plante. Tom. I. 156. *b.*
*Artze*, deſtruction de cette place, Tom. II. 117. *b.*
*Aſparagus Creticus*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 88. *a.*
*Aſſancalé*, Forteresſe de la plaine d'Aſſancalé, Tom. II. 155. *b.*
*Aſtragale*, deſcription d'une eſpece d'Aſtragale, Tom. II. 109. *b.*
*Atlantide*, ce que peut être que l'Iſle Atlantide, Tom. II. 65. *a.*
*Atmeïdan*, deſcription de l'Atmeïdan de Conſtantinople, Tom I. 185. *b.* Tom. II. 9. *a.*
*Aubriet* entreprend le Voyage du Levant avec M. Tournefort, Tom. I. 1. *b.*
*Auguſte*, deſcription du Monument d'Auguſte à Ancyre, Tom. II. 178 *b.*
*Aumône* commandée aux Turcs, Tom. II. 46. *a.*
*Autel* de Bacchus, Tom. I. 121. *b.*
*Azamoglans*, jeunes gens élevez dans le Serrail; leur éducation, Tom. II. 24. *a.*
*Azapes*, Fantaſſins Turcs, Tom. II. 36. *a.*
*Azarolier*, deſcription de deux eſpeces d'Azarolier, Tom. II. 171. *b.*

B.

*Bacchus*, pourquoi il ordonna de ſe ſervir de Cannes de Ferule, Tom. I. 94. *a.* en quel lieu il fut élevé, 80. *b.* 84. *a.* Porte d'un ancien Temple de Bacchus. 84. *a.* Autel dans la petite Delos. 121. *b.*
*Begno*, priſon où ſont renfermez les eſclaves à Conſtantinople, Tom. II. 5. *b.*
*Bajazet*, defaite de ce Prince, Tom. II. 180. *b.*
*Bains*, deſcription des Bains de Turquie, Tom. II. 49. *b.* d'Arzerum. 111. *b.* de Teflis. 133. *a.* d'eau chaude auprès de Smyrne. 198. *b.* d'Elija. 168 *a.* de Capliza. 189. *a.*
*Bairam*, deſcription de cette feſte, Tom. I. 17. *b.* Tom. II. 45. *a.*
*Balamont*, Chapiteaux decouverts à Balamont. Tom II. 194. *b.*
*Bandits* de l'Archipel, Tom. I. 96. *b.*
*Baptême* des Grecs, Tom. I. 48. *b.* des Armeniens, Tom. II. 165. *a.*
*Barberouſſe*, ſon élevation, Tom. II. 77. *b.*
*Baſar*, deſcription des Baſars de Conſtantinople, Tom. II. 10. *a.*
*Bandran* critiqué, Tom. I. 132. *b.*
*Beibazar*, deſcription de cette ville & de ſes environs, Tom. II. 186. *a.*
*Berecynthe*, montagne de Candie, Tom. I. 32. *a.*
*Betonica Orientalis*, deſcription de cette plante. Tom. II. 125. *b.*
*Bignon* (M. l'Abbé) approuve le Voyage du Levant, Tom. I. 1. *b.*
*Biſni*, monaſtere, Tom. II. 138. *a.*
*Blattaria Orientalis*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 83. *a.*
*Bled* de Samos, Tom. I. 158. *b.* maniere de le faire venir dans differens païs, Tom. II. 120. *b.* 122. *a.*
*Boghas*, deſcription des Boghas de Samos, Tom. I. 155. *a.*
*Bol* d'Eſpagne, Tom. II. 94. *b.*
*Borrago Conſtantinopolitana*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 13. *b.*
*Boſphore*, pourquoi ainſi nommé, Tom. II. 6. *a.* deſcription du Boſphore de Thrace, Tom. II. 61. *a.* comment il s'eſt formé. 63. *a.* Pont jetté par Darius ſur ce Boſphore. 69. *b.*
*Boſtangi-Bachi*, ſes fonctions, Tom. II. 26. *b.*
*Botanique* cultivée dans le dernier Siecle, Tom. II. 125. *b.*
*Boüillon blanc*, deſcription d'une eſpece de Boüillon blanc, Tom. I. 128. *a.*
*Bourreau*, en Georgie les gens de qualité exercent la charge de Bourreau, Tom. II. 131. *a.*
*Boyer* d'Aiguilles, ſon cabinet, Tom. I. 2. *a.*
*Brouſſe*, Voy. *Pruſe.*
*Buccinum*, eſpece remarquable de *Bacchum*, Tom. II. 176. *a.*
*Byſance*, hiſtoire des Byſantins, Tom. II. 2. *b.*

C.

*Cachrys Orientalis*, deſcription de cette plante Tom. II. 121. *a*
*Cadi* & *Moulacadi*, leurs fonctions, Tom. I. 58. *b.* Tom. II. 57. *b.*
*Cadileſquers*, leurs fonctions, Tom. II. 57. *b.*
*Cailloux* merveilleux, Tom. II. 175. *a.*
*Caimacan*, ſes fonctions, Tom. II. 33. *a.*
*Caïns*, ce que c'eſt, Tom. I. 36. *a.*
*Caique*, ce que c'eſt, Tom II. 78. *b.*
*Cakile*, deſcription d'une eſpece de *Cakile*, Tom. I. 97. *a.*
*Caloyero*, deſcription de ce rocher, Tom. I. 92. *b.*
*Caloyers*, ce ſont les Religieux Grecs, Tom. I. 39. *b.* 40. *b.* Voy. *Religieux.*
*Camargue*, fertilité de ce païs, & Etimologie de ce nom, Tom. II. 120. *b.*
*Camelot* ſe fait de fil de Chevre, Tom. II. 185. *b.*
*Campanula Orientalis*, deſcription de cette Plante, 154. *a.*
*Campanula ſaxatilis*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 93. *a.*
*Campanule*, deſcription d'une eſpece de Campanule, Tom. I. 99. *b.*
*Canal*, deſcription du Canal qui eſt entre les Iſles de Delos, Tom. I. 110. *b.*
*Candie* (ou *Crete*), deſcription de cette Iſle, Tom. I 7. *b.* 15. *a.* du Labyrinte. 26. *a.* caractere & mœurs de ſes habitans. 33. *a.* 34 *b.* ſes chevaux 36. *b.* ſes chiens. 37. *a.* ſes richeſſes & ſes vins. 35. *a.* les villages y ſont bâtis de marbre. 35 *b.* les meilleures terres de l'Iſle appartiennent aux Papas & aux Caloyers. 34. *b.* ſa diſtance de Marſeille & de quelques autres lieux. 32. *b.* ſon étenduë. 32. *b.* ſon hiſtoire critique. 15. *a.* habits des femmes. 34. *a.*
*Canée*, hiſtoire abregée de la Canée, ſa deſcription, & ſes forces, Tom. I. 7. *b.* faute conſiderable des Venitiens à l'attaque de cette Place. 8. *a.* ſon port. 8. *a.*
*Canne*, deſcription d'une eſpece de Canne, Tom. II. 136. *b.* pourquoi Bacchus ordonna de ſe ſervir de Cannes de Ferule, Tom. I. 94. *a.*
*Canoniers* Turcs, Tom. II. 35. *b.*
*Capigis* du Serrail, Tom. II. 28. *b.*
*Capitan Pacha*, privileges de la Charge de Capitan Pacha, Tom. II. 38. *a.* temps où il fait ſa ronde. 38. *b.*
*Capitation* exigée par les Turcs. Tom. I. 146. *a.* Tom. II. 113. *b.* maniere de diſtinguer ceux qui la doivent, Tom. I. 146. *a.*
*Capots* de Zia, Tom. I. 129. *b.*

*Capprier* ſans épines, Tom. I. 75. *a.*
*Caprification* de l'Archipel, Tom. I. 130. *a.*
*Capſi* Roi de Milo, pendu à Conſtantinople, Tom. 57. *b.*
*Capucins* de la Canée, Tom. I. 8. *a.* de Milo. 58. *a.* de Georgie, Tom. II. 133. *b.* rappellez dans Andros, Tom. I. 134. *b.*
*Caravane*, deſcription des Caravanes, Tom. II. 105. *a.* maniere dont les Turcs prient dans les Caravanes, Tom. II. 44. *a.*
*Caravanſerai*, deſcription d'un Caravanſerai, Tom. II. 170. *a. b.* 187. *b.*
*Carduus Orientalis*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 144. *b.*
*Carême* des Grecs, Tom. I. 42. *a.* des Turcs, Tom. II. 44. *a.* des Armeniens, Tom. II. 165. *a.*
*Carrieres* de Granit, Tom. I. 117. *a.* de Jaſpe, 141. *b.*
*Cars*, deſcription de cette Place, Tom. II. 122. *b.* ſon hiſtoire critique. 125, *a.*
*Carthée*, deſcription de cette ville, Tom. I. 127. *a.*
*Caryophyllus Græcus*, deſcription de cette plante, Tom. I. 70 *b.*
*Caſſida*, deſcription d'une eſpece de Caſſida, Tom. II. 129. *a.*
*Cavalerie* Turque, Tom. II. 36. *a.*
*Cavernes* de Milo, Tom. I. 64. *a.* d'Antiparos. 71. *b.* de Samos. 161. *b.*
*Caviar*, Tom. II. 160. *b.*
*Cayſtre*, riviere d'Anatolie, Tom. II. 202. *b.*
*Celtis Orientalis*, deſcription de cette arbre, Tom. II. 170. *b.*
*Ceraſonte*, deſcription & hiſtoire de cette ville, Tom. II. 98. *a.*
*Cerifiers* apportez à Rome par Lucullus, Tom. II. 98. *a.*
*Ceſarée* de Cappadoce, Tom. II. 175. *a.*
*Ceſte*, ce que c'eſt, Tom. II. 70. *b.*
*Cha Abbas*, hiſtoire de ce Roi de Perſe, Tom. II. 158 *a.* moyen dont il ſe ſervit pour établir le commerce de Perſe. 158. *b.*
*Chabert* Apoticaire à Conſtantinople, Tom. II. 80. *b.*
*Chalcedoine*, ſes ports, Tom. II. 66. *b.* prodige qui empeſcha Conſtantin de rétablir cette ville. 66. *b.*
*Camærhododendros pontica*, deſcription de deux eſpeces de ce genre de Plante, Tom. II 99. *b.*
*Chameau*, privilege du Chameau porteur de l'Alcoran à la Meque, Tom. II. 49. *b.*
*Chapelles*, pourquoi il y a un grand nombre de Chapelles en Grece, Tom. I. 44. *a.*
*Chapelet* des Turcs, Tom. I. 184. *b.* du Sultan Orcan, Tom. II. 188. *a.*
*Chapiteaux*, découverts à Balamont, Tom. II. 194. *b.*
*Charité* des Mahometans. Tom. II. 48. *a.*
*Chaſſe* des Candiots, Tom I. 36. *b.*
*Chat*, les Chats ſont aimez des Turcs, & pourquoi. Tom. II 48. *b.*
*Château* des Sept Tours, Tom II. 11. *a* ſur le Boſphore, 69. *a.* 74. *b.* 75. *b.* de la Marine auprès de Smyrne, 198. *b.* de Smyrne. 199. *b.*
*Chaudronniers* d'Erzeron, Tom. II. 112. *b.*
*Chaumete* (M. de la) a inventé une maniere de charger un fuſil, Tom. II. 157. *b.*
*Cheiro*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 93. *a.*
*Chêne*, deſcription de deux eſpeces de Chêne, Tom. I. 128. *a.* Tom. II 172. *b.*
*Cheval*, pourquoi la queuë de Cheval eſt le ſigne militaire des Othomans, Tom. II. 29. *b.* chevaux de Turquie. 28. *a.* de Candie, Tom. I. 36. *b.*
*Chevres* d'Angora, Tom. II. 185. *b.* de Beibazar. 186. *a.*
*Chiaoux* du Serrail, leurs employs, Tom. II. 28. *b.*
*Chien*, pourquoi les Chiens ſont bien traitez des Turcs, Tom. II. 48. *a.* particularitez d'un Chien du Conſul de Candie, Tom. I. 37. *b.*
*Chimoli*. Voy. *Argentiere.*
*Chonac* ou *Conleiſar*, ville entre Tocat & Angora, Tom. II. 170. *b.*
*Chrême*, de quelle maniere le Saint-Chrême eſt diſtribué en Armenie, Tom. II. 163. *a.* en quel temps & comment les Patriarches Armeniens le préparent. 163. *a.*
*Chrêtiens* vivent en liberté dans Galata, Tom. II. 7. *b.*
*Chryſopolis*. Tom. II. 68. *b.* Voy. *Scutari.*
*Ciboulette*, deſcription d'une eſpece de Ciboulette Tom. II. 137. *a.*
*Cigognes* reverées, Tom. II. 194. *a.*
*Cimetiere* des Turcs, Tom. I. 9. *a.* Tom. II. 59. *a.*
*Cimole*. Voy. *Argentiere.*
*Cimolée*, terre, ce que c'eſt. Tom. I. 56. *b.*
*Cimon*, ſon expedition en l'Iſle de Skyros, Tom. I. 172. *b.*
*Circonciſion*, croyance des Turcs à l'égard de la Circonciſion, Tom. II. 40. *a.* ceremonies qu'ils y obſervent. 41. *a.*
*Cirque* de Smyrne, Tom. II. 200. *b.*
*Ciſtre* des anciens repreſente, Tom. I. 123. *a.*
*Clazomene* ou *Vourla*, hiſtoire & ſituation de cette ville, Tom. II. 198. *b.*
*Clearque*, Tyran d'Heraclée, Tom. II. 86. *b.*
*Clergé* de l'Iſle de Naxie, Tom. I. 82. *b.*
*Cloches*, ce qui a été ſubſtitué à l'uſage des Cloches dans les Egliſes Grecques, Tom. I. 45. *a.*
*Cochon*, cet animal étoit ſacré chez les anciens Cretois, Tom. I. 37. *b.*
*Colleges* de Turquie, Tom. II. 47. *a.*

*Colonia*, (le Pere) Jeſuite ſavant antiquaire, Tom. I. 2. *a*.
*Colomne* du Temple de Junon à Samos, Tom. I. 162. *b*. aux trois Serpens, Tom. II. 9. *a*. ſi c'eſt un Taliſman. 9. *b*. colomne brûlée. 10. *a*. colomne hiſtorique. 10. *a*. colomne de Marcian. 10. *a*. deſcription de la Colomne de Pompée. 72. *b*. colomnes anciennes employées dans l'Aſie mineure, 180. *b*. de celle d'Angora. 184. *b*.
*Colyva*, ce que c'eſt, Tom. I. 51. *a*.
*Comnenes* Empereurs de Trebiſonde, Tom. II. 102. *a*.
*Commerce*, Chambre du Commerce à Marſeille, Tom. I. 5. *a* de quelle maniere le Commerce ſe fait dans le Levant. 5. *b*. Commerce de Naxie, 81. *b*. de Smyrne, Tom. II. 197. *a*.
*Communion* des Grecs, Tom. II. 47. *b*. les Armeniens communient ſous les deux eſpeces, Tom. II. 165. *b*.
*Confeſſion* des Grecs, Tom. I. 48. *a*. des Armeniens, Tom. II. 166. *b*.
*Confirmation* des Grecs, Tom. I. 48. *b*. des Armeniens, Tom. II. 165. *b*.
*Conſecration*, ignorance des Grecs au ſujet de la Conſecration, Tom. I. 47. *a*.
*Conſtantinople*, deſcription de cette ville, Tom. I. 179. *a*. inſcriptions. 180. *a*. la peſte & les Leventis la ravagent. 181. *a*. pourquoi elle eſt ſi peuplée. 182. *b*. deſcription du port, Tom. II. 1. *a*. du Serrail. 3. *a*. ſes obeliſques. 8. *b*. ſes colomnes. 9 *a*. ſes marchez. 10. *b*. Monaſteres de Galata 7. *a*.
*Conſeil*, Chambre du Conſeil parmi les Turcs, Tom. II. 30 *a*.
*Conſuls* du Levant, Tom. I. 58. *b*.
*Coquille*, eſpece fort remarquable de *Buccinum*, Tom. II. 176. *a*. Voy. *Lepas*.
*Corail*, en quel endroit on le pêche, Tom. I. 5. *b*. il y en a de differentes couleurs. 5. *b*. c'eſt une Plante Marine. 5. *b*.
*Cordeliers* Curez à Galata, Tom. II. 7. *b*.
*Corvirap*, Monaſtere d'Armeniens, Tom. II. 144. *a*.
*Coton* de Milo, Tom. I. 61. *a*.
*Cotta* détruit Heraclée, Tom. II. 88. *a*.
*Courans* dans le Canal de la Mer noire, Tom. II. 62. *b*.
*Conſada*. Voy. *Scalanova*.
*Craye* qui ſert à blanchir, Tom. I. 56. *b*.
*Crete*. Voy. *Candie*.
*Cretois*, leur caractere & leurs mœurs, Tom. I. 33. *a*. leur habillement. 33. *b*.
*Croiſſant*, pourquoi ſymbole de Byzance, Tom. I. 186. *b*.
*Cuivre*, mines & vaiſſelle de Cuivre, Tom. II. 112. *b*. 119. *a*. 173. *b*.
*Cuperlis*, Grands Viſirs, Tom. II. 29. *a*. caractere de Numan Cuperli. 78 *b*. ſujet des converſations qu'il eut avec l'Auteur. 78. *b*.
*Curdes*, peuples d'Armenie, Tom. II. 114. *b*. 115. *b*. deſcription de leurs pais. 116. *a*.
*Curé*, friponneries des Curez Grecs, Tom. I. 55. *a*.
*Cuſcute*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 145. *a*.
*Cyanées*, deſcription des Iſles Cyanées, Tom. II. 72. *b*.
*Cydonia*, en quel lieu étoit cette ville, Tom. I. 11. *b*. ſon hiſtoire. 11. *b*.
*Cynthe*, montagne conſacrée à Apollon, Tom. I. 117. *b*.
*Cyprés* croiſſent parmi la neige auprès de la Canée, Tom. I. 10. *b*.

D.

*Dames* du Serrail, Tom. II. 27. *b*
*Danſe*, la Danſe eſt la principale occupation des Dervis, Tom. II. 60. *a*.
*Dardannelles*, differens noms du détroit des Dardannelles, Tom. I. 174. *b*. deſcription & hiſtoire de ce Canal. 175. *a*. foibleſſe & ſituation des Châteaux. 175. *a*.
*Darius*, paſſage des Perſes ſur le Boſphore, Tom. II. 69. *b*. de quel endroit il conſidera le Pont Euxin. 72. *a*.
*Delis*, Gardes du Grand Viſir, Tom. II. 29. *a*.
*Delos*, deſcription de ſes ports, Tom. I. 119. *a*. ſes differens noms. 119. *b*. hiſtoire & deſcription des deux Delos. 110 *a*. 119. *b*. antiquitez 112. *a*. ancien Tombeau, dans la grande Delos. 121. *a*. Autel de Bacchus dans la petite Delos. 121. *b*.
*Denys* Roi d'Heraclée, Tom. II. 87. *a*.
*Dervis*, ordre de Religieux Turcs, Tom. II. 59. *a*. la danſe eſt leur principale occupation. 60. *a*.
*Diacre* & Soudiacre Grecs, leurs habits, Tom. I. 49. *a*.
*Diane*, deſcription & hiſtoire du Temple de Diane, Tom. II. 205. *b*. ſes prêtres. 204. *b*.
*Diogne* le Cinique eſt né à Sinope, Tom. II 94. *b*. ſon épitaphe. 94. *b*.
*Divorce*, pour quels ſujets le Devorce eſt en uſage chez les Turcs, Tom. II. 50. *b*.
*Docteurs*, comment on reçoit les Docteurs en Armenie, Tom. II 164. *a*.
*Dodartia*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 144. *b*.
*Doliman*, ce que c'eſt, Tom. II. 53. *b*.
*Drogues* qui ſe vendent à Marſeille, Tom. I. 6. *a*. difficulté qu'il y a à faire un hiſtoire des Drogues, Tom. II. 157. *a*.

## E.

*Eau*, qualitez des Eaux de Milo, Tom. I. 62. *a.* 63. *a.* ſources d'Eau chaude, Tom. II. 189. *a.* 198. *b.*
*Eau* benite des Grecs, Tom. I. 43. *b.* des Armeniens, Tom. II. 168. *b.*
*Eau* de vie du Levant, Tom. I. 35. *a.*
*Eccleſiaſtiques*, ignorance des Eccleſiaſtiques Grecs, Tom. I. 37. *a.*
*Echelle*, étymologie de ce mot, & pourquoi le Golfe de l'Echelle eſt ainſi nommé, Tom. II. 76. *b.*
*Echos* extraordinaires, Tom. II. 74. *b.*
*Echium Orientale*, deſcription de deux eſpeces d'*Echium*, Tom. II. 107. *b* 122. *a.*
*Ecole*, deſcription de l'école d'Homere, Tom. I. 146. *b.*
*Ecritures* qui ſe trouvent au fond du Labyrinte de Candie, Tom. I. 26. *b.*
*Etuve* du Serrail, Tom. II. 4. *b.*
*Egée*, pourquoi la Mer Egée fut ainſi nommée, Tom. I. 140. *b.* Voy. *Archipel.*
*Egliſe*, état preſent de l'Egliſe Grecque, Tom. I. 37. *a.* hierarchie de cette Egliſe. 39. *a.* ſes differens ordres. 39. *b.* ſi les Prêtres Grecs peuvent ſe marier. 40. *a.* deſcription des Egliſes de Grece. 44. *b.* l'entrée en eſt interdite aux femmes en certains tems. 44. *a.* deſcription de l'Egliſe de Parechia en l'Iſle de Paros. 78. *b.* Egliſes de Gortyne, 24. *b.* de Milo. 59. *b.* de Naxie. 83. *a.* de Mycone. 108. *b.* de Teſlis. Tom. II. 135. *b.* de Pruſe. 188. *a.*
*Elephant*, (une plante) deſcription de deux eſpeces d'Elephant, Tom. II. 96. *a.* 126. *a.*
*Ellebore*, deſcription de l'Ellebore noir des Anciens, Tom. II. 189. *b.*
*Emeril* de Naxie, Tom. I. 84. *b.*
*Empaler*, deſcription de ce ſupplice, Tom. I. 36. *a.*
*Empereurs*, ceremonies du couronnement des Empereurs Turcs, Tom. I. 187. *b.*
*Empire*, pourquoi l'Empereur Othoman eſt appellé la *Porte*, Tom. II. 3. *b.* ſon origine. 21. *a.*
*Enfants*, les Enfants ſont ſujets à une peſte dans le Levant, Tom. I. 65. *b.* ceremonies de leur circonciſion, Tom. II. 41. *a.*
*Enfer*, croyance des Grecs touchant l'Enfer, Tom. I. 54. *b.* des Turcs, Tom. II. 58. *b.*
*Engour*. Voy. *Angora.*
*Epheſe*, deſcription & hiſtoire de cette ville, Tom. II. 202. *b.* 204. *b.* du Temple de Diane. 203. *b.* du Bas-relief d'une porte. 203. *a.* des ruines d'un ancien battiment & de la porte de la perſecution. 204. *b.* plaine d'Epheſe. 205. *b.*
*Epine vinette*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 168. *b.*
*Epitaphe*, dans l'Iſle de Delos, Tom. I. 121. *b.*
*Eregri*. Voy. *Heraclée.*
*Erivan*, deſcription de cette ville & de ſes environs, Tom. II. 141. *b.* ſes Egliſes. 143. *a.* ſon hiſtoire. 142. *a.*
*Erizzo* Capitaine Venitien empalé, & pourquoi, Tom. II. 76. *a.*
*Erzeron*, deſcription de cette ville & de ſes environs, Tom. II. 111. *a.* revenus que le Gouvernement d'Erzeron rend au Grand Seigneur. 113. *a.* ſi c'eſt la même que *Theodoſiopolis.* 118. *a.*
*Eſcalier* d'une ſtructure ſinguliere, Tom. II. 104. *a.*
*Eſclave*, comment ſe vendent les Eſclaves à Conſtantinople, Tom. II. 10. *b.*
*Eſculape* repreſentée ſur un Bas-relief à Metelinous, Tom I. 166. *b.*
*Eſtendart Turc*, Eſcrit, Tom. I. 29. *b.*
*Eſtrapade*, maniere de donner l'Eſtrapade en Turquie, Tom. I. 36. *a.*
*Etoffe* d'Amorgos eſtimée. Tom. I. 89. *a.*
*Evangile*, ce que c'eſt que le petit Evangile des Armeniens, Tom. II, 161. *a.*
*Euchariſtie*, croyance des Grecs touchant l'Euchariſtie, Tom. I. 54. *a.* des Armeniens, Tom. II. 165. *b.*
*Eunuques*, Tom II. 23. *b.*
*Euphrate*, deſcription des ſources de l'Euphrate, Tom. II. 114. *a.* 117. *a.*
*Eutrope*, port d'Eutrope dans le Canal de la Mer noire, Tom. II. 66. *b.*
*Excrements* des Forçats ſervent à fumer le terroir de Marſeille, Tom. I. 6 *a.*
*Extrême-onction* des Grecs, Tom. I. 49. *a.* des Armeniens, Tom. II. 167. *a.*

## F.

*Fagon*, premier Medecin du Roi, Tom. I. 2. *a.*
*Femmes*, habits des femmes de Candie, Tom. I. 34. *a.* de Milo 58. *b.* de Mycone. 109. *a.* des Turques, Tom. II. 52. *a.* qualitez de corps & d'eſprit de celle-ci. 52. *b.* leurs intrigues. 52. *b.* maniere de les débarquer. 82. *a.* leurs Voyages dans les Cavaranes. 105. *b.* s'il y a un Paradis pour elles, Tom. I. 182. *a.* vanité des femmes de Patmos. 169. *a.* de Naxie. 82. *a.* les Greques prennent leurs beaux habits pour aſſiſter à un convoy. 50. *a.* tendreſſe des Lacedemoniennes pour leurs maris 101. *a.* les Turcs ont trois ſortes de femmes, Tom. II. 51. *a.* portrait d'une femme des Curdes. 117. *a.*
*Fer*, Mines de Fer en l'Iſle de Milo, Tom. I. 60. *a.* la limaille de fer mêlée avec de l'eau s'échauffe. 60. *b.*

*Ferriol.* (M. de) Ambaſſadeur de France à la Porte : ſa magnificence, Tom. I. 181. *b.* preſents qu'il fit au Grand Viſir, Tom. II. 17. *b.* au Grand Seigneur. 18. *b.* relation de ce qui ſe paſſa a l'audiance qu'il eut du Grand Viſir, & à celle qui étoit préparée pour le Grand Seigneur. 16. *b.*

*Ferula Orientalis*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 154. *b.*

*Ferule*, deſcription de la Ferule des anciens, Tom. I. 93. *b.* ſon uſage. 94. *a.*

*Fêtes* des Grecs, Tom. I. 54 *b.* des Turcs, Tom. II. 46. *a.*

*Feu*, le feu ſe conſerve dans la tige du *Nartheca*, Tom. I. 93. *b.*

*Figues* de Samos, Tom. I. 158. *b.*

*Figuier*, trois ſortes de fruit du Figuier ſauvage, Tom. I. 130. *a.* comment on fait meurir les fruits du Figuier domeſtique. 130. *b.*

*Fleur*, hiſtoire de pluſieurs Fleurs apportées en France, Tom. II. 16. *a.*

*Fontaine* dont l'eau avoit le gout du vin, Tom. I. 135. *a.* qui guerit la fievre des Grecs, Tom. II. 5. *b.*

*Fouet*, dont on ſe ſert pour amaſſer le *Ladanum*, Tom. I. 29. *b.*

*Fouines* de France eſtimées en Levant, Tom. II. 197. *b.*

*Fourures* en uſage parmi les Turcs, Tom. II. 54. *a.* Fourures d'Erzeron. 113. *a.*

*France*, le Roi de France eſt fort eſtimé des Mahometans, Tom. II. 113 *b.*

*Francolin* un ſorte de perdrix de prairies dans Samos, Tom. I. 159. *a.*

*Fuſil*, maniere de charger les Fuſils en Levant, Tom. II. 157. *b.* nouvelle maniere de charger un Fuſil. *ibid.*

## G.

*Galata*, étymologie de ce mot, Tom. II. 6. *a.* hiſtoire de ce fauxbourg, *ibid.* ſa deſcription, 7. *a.* les Chrêtiens y vivent en liberté. 7. *b.* les maiſons y ſont ſouvent conſommées par le feu, Tom. I. 181. *a.*

*Galatie*, ainſi nommée par les Gaulois, Tom. II. 178. *a.* ſon hiſtoire. *ibid.*

*Galeres* Turques, Tom. II. 38. *a.*

*Gallipoli*, hiſtoire de Gallipoli, Tom. I. 177. *b.* ſa ſituation. 178. *a.*

*Ganche*, le Ganche eſt une eſpece d'eſtrapade, Tom. I. 36. *a.*

*Garderobe*, ceremonies que les Turcs font étant à la garde robe. Tom. II. 42. *b.*

*Gaulois*, leurs conquêtes en Aſie, Tom. II. 177. *a.*

*Geographes*, s'ils doivent s'appliquer à l'Aſtronomie, Tom. II. 91. *a.* leur erreur ſur la poſition de Sinope. 91. *b.* ſur le cours du fleuve Halys. 95. *a.*

*Geographie*, ſtations Geographiques faites à Naxie, Tom. I. 86. *b.* à Raclia. 94. *b.* à Nio. 97. *b.* à Sikino. 99. *a.* à Policandro. 100. *a.* à Mycone. 110. *a.* à Delos. 120. *a.* à Syra. 124. *b.* à Thermie. 126. *b.* à Zia. 131. *a.* à Tine. 140. *b.* à Samos 168. à Patmos. 170. *a.*

*Georgie*, deſcription de ce pays, Tom. II. 120. *a.* ſon hiſtoire. & revenus du Prince. 131. *a.* les gens de qualité y exercent la Charge de Bourreau, *ibid.* tout s'y fait par échange. 127. *a.* ſi le Paradis terreſtre étoit en Georgie. 135. *a.* portrait des Georgiennes. 127. *b.*

*Georgiens*, leurs mœurs, Tom. II. 131. *b.* leur commerce. 133. *a.* leur Patriarche. 134. *a.* leur religion. 134. *b.*

*Geranium Orientale*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 14. *b.*

*Geum Orientale*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 148. *b.*

*Gingidium Dioſcoridis*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 173. *a.*

*Girapetra*, ville de Candie, ſes differens noms & ſon hiſtoire, Tom. I. 18. *b.* ſa deſctiption, *ibid.*

*Goiffon* a fait un recueil des Plantes qui naiſſent dans les Alpes, Tom. I. 2. *a.*

*Gomme* adragant du mont Ida, Tom. I. 22. *a.*

*Gortyne*, ville de Candie, ſon origine, Tom. I. 23. *a.* deſcription de ſes précieuſes ruines. 23. *b.* ſes ports. 26. *a.* Inſcriptions. 25. *b.*

*Grabuſes*, Cap & Fort de Grabuſes, Tom. I. 31. *b.* hiſtoire critique de ce Cap. 31. *b.*

*Graines* du Guy, Tom. II. 176. *a.* ſi les Plantes ſont renfermées dans leurs graines. 145. *b.*

*Grand Seigneur*, relation de ce qui ſe paſſa à l'audiance accordée à M. de Ferriol pour le Grand Seigneur, Tom II. 17. *b.*

*Granique*, riviere, Tom. II. 193. *b.*

*Granit*, carrieres de Granit, Tom. I. 117. *b.*

*Grece*, deſcription des Egliſes & des Monaſteres de Grece, Tom. I. 44. *b.*

*Grec*, difference entre les Turcs & les Grecs, Tom. II. 55. *a.* habits des Grecs, Tom. I. 33. *b.* des femmes. 182 *b.* caractere des Grecs. 34. *a.* leurs Patriarches & leurs Prelats les rançonnent. 39. *a.* hierarchie de leur Egliſe. 39. *a.* ſi les Preſtres Grecs peuvent ſe marier. 40. *a.* leur maniere d'adminiſtrer les Sacremens 47. *a.* leurs enterrements. 50. *b.* leurs ceremonies de la Meſſe. 46. *a.* leur ignorance au ſujet de la conſecration. 47. *a.* leurs jeunes & leur nourriture pendant ces jours de jeunes. 42. *a.* leurs jours d'abſtinence. 43. *a.* ils bâtiſſent un grand nombre de Chapelles. 44. *a.* ignorance des Eccleſiaſtiques Grecs. 37 *a.* 54. *a.* ils croyent que le Diable ranime les corps. 54. *a.* leur croyance ſur l'Euchariſtie, l'Enfer, & le Purga-

gatoire. 54. *a.* leur maniere de celebrer les Dimanches & les Feſtes. 54. *b.* comme le Evêque donné la Benediction. 39. *a.* comme il benit les eaux. 43. *b.* habits des Papas en Robbe fourrée. 43. *b.* leurs habits Sacerdotaux 46. *a.* des Diacres & Soudiacres. 49. *a.* leur devotion envers les images de la Vierge. 54. *a.* 88. *b.* leur maniere de peſcher au Trident. 92. *a.* ceremonies qu'ils font le jour de la Transfiguration. Tom. II. 5. *a.* comment on doit prononcer le Grec. 13. *a.*

*Grenoüilles* de Serpho, Tom. I. 70. *a.*

*Grotte* de Antiparos, Tom. I. 73. *a.*

*Guerre*, premiere Guerre de Religion, Tom. II. 162. *a.*

*Gundelia*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 108. *b*

*Gundelcheimer* entreprend le Voyage du Levant avec M. Tournefort, Tom. I. 1. *b.* 2. *a.*

*Guy*, comment le Guy ſe multiplie, Tom. II. 176. *a.*

*Gymnaſe* de Delos, Tom. I. 113. *a.*

H.

*Habit*, deſcription des habits des Dames de Micone, Tom I. 109. *a.*

*Haly Pacha*, Grand Viſir, & depuis Viceroi de Candie, ſon hiſtoire, Tom. I. 17. *a.*

*Halys*, Deſcription de cette riviere, Tom. II. 95. *a.*

*Harpyes*, de quelle maniere Phinée en fut délivré, Tom. II. 73. *b.*

*Helene*, femme de Menelaüs a donné ſon nom à une Iſle de l'Archipel, Tom. I. 131. *b.* Voy. *Macronisi.*

*Helleſpont*, pourquoi ainſi nommé, Tom. I 174. *a.*

*Heliotropium*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 85. *a.*

*Heraclée*, (aujourd'hui appelle *Eregri* ou *Penderacchi*,) ruines de cette ville, Tom. II. 85. *a.* ſon hiſtoire & ſes forces. 85. *b.* Plante qui croît auprès de cette ville, 85. *a.* Hercule y étoit fort honoré. 86. *a.*

*Hercule*, Medailles frappées à l'honneur d'Hercule, Tom. II. 86. *b.*

*Hermitages* affreux de Samos, Tom. I. 164. *a.*

*Hermites* Grecs, Tom. I. 41. *b.*

*Hermus*, riviere, Tom. II. 195. *a.*

*Hero*, ſes amours avec Leandre, Tom. I. 175. *b.*

*Hippodrome* de Conſtantinople, Tom. II. 8. *b.*

*Homere*, avantures de ſa mere en le mettant au monde, Tom. II. 201. *b.* quel eſt le lieu de ſa naiſſance, *ibid.* & Tom. I. 146. *b.* ſon tombeau. 95. *b.*

*Hôpitaux*, de Turquie, Tom. II. 47. *a.*

*Hôtellerie* de Turquie, Tom. II. 47. *a.*

*Huet*, ſon opinion ſur le Paradis terreſtre refutée, Tom. II. 135. *b.*

*Huile*, vertus de l'huile de Lentiſque, Tom. I. 82 *a.*

*Hypericum Orientale*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 97. *b.*

I.

*Janiſſaires*, leur diſcipline, Tom. II. 33. *b.* leurs inſolences. 22. *a.* leur treſor. 35. *a.* ils balancent la puiſſance du Sultan. 22. *a.*

*Jardin*, le Jardin Royal contient plus de trois mille Plantes, Tom. II. 13. *a.* Jardins du Grand Seigneur, 69. *a.* deſcription du Jardin du Gouverneur de la Canée, Tom. I. 9. *b.*

*Jaſides*, voleurs d'Armenie, Tom. II. 114 *b.* & 115. *b.*

*Jaſon*, chef des Argonautes, Tom. II. 71. *b.* 77. *b.*

*Jaſpe*, carrieres de Jaſpe, Tom. I. 141. *b.*

*Iberien*, hiſtoire des Iberiens, Tom. II. 129. *b.* leur converſion. 130. *b.*

*Icaria*. Voy. *Nicaria.*

*Icheglans*, leur éducation, Tom. II. 24. *a.*

*Ida*, deſcription du mont Ida, en Candie, Tom. I. 20. *b.* étymologie de ce mot. 21. *a.*

*Jeux des Turcs*, Tom. II. 40. *a.* 56. *b.*

*Infanterie* Turque, Tom. II. 33. *b.*

*Inopus*, ſource dans la petite Delos, Tom. I. 111. *b.*

*Inſcriptions*, de Gortyne, Tom. I. 24. *b.* 25. *b.* de la Caverne de Melidoni. 30. *b.* d'Aptere. 32. *a.* d'Antiparos. 72. *a.* 74. *a.* de Naxie. 84. *b.* de Santorin. 104. *b.* de Delos. 113. *b.* 116. *a.* 117 *a.* 118. *b.* de Conſtantinople. 180. *a.* d'Heraclée, Tom. II. 85. *a.* de Trebiſonde. 130. *a.* d'Ancyre. 178. *a.* 179. *b.* d'Angora. 181. *a.* d'Epheſe. 205. *a.*

*Ioſ.* Voy. *Nio.*

*Joulis*, reſtes de la ville connue ſous le nom de *Polis*. Tom. I. 127. *a.* ſtatue de la Déeſſe *Nemeſis*. 127. *b.* inſcription, *ibid.* hiſtoire de cette ville. 127. *b.*

*Joura*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 132. *a.*

*Iſle*, quelles ſont les Iſles qui ont paru dans l'Archipel, Tom. I. 102. *a.*

*Juifs*, les Marchez paſſent par leurs mains dans le Levant, Tom. I. 5. *b.* Juifs de Smyrne, Tom. II. 197. *b.* ſi les femmes Juives peuvent entrer dans le Serrail. 28. *a.*

*Julfa*, Colonie d'Armeniens, Tom. II. 158. *b.*

*Junon*, ſon Temple & miracle de ſtatuë, Tom. I. 162. *a.* ſes attributs. 163. *a.* Medailles où elle eſt repreſentée. 163. *a.*

*Jupiter*, miracle de la ſtatue de Jupiter de Sinope, Tom. II. 93. *a.*

*Juſtice*, les Chevaliers de Malte rendent bonne Juſtice dans l'Archipel, Tom. I. 67. *b.* comment

on la rend en l'Isle de Milo. 59. *a.* parmi les Turcs, Tom. II. 4. *b.* 30. *a.* abus qu'on y commet. 31. *a.*

K.

*Kentro*, montagne de Candie, Tom. I. 28. *a.*
*Kermés*, le Kermés, croît en Candie sur les montagnes couvertes de neige, Tom. I. 19. *a.*

L.

*Labyrinthe* de Candie, sa description, Tom. I. 26. *a.* écritures qui se trouvent au fond. 26. *b* si c'est un ouvrage de l'art ou de la nature. 27 *a* son histoire critique. 27. *b.* propheties écrites sur ses murailles. 28. *a.*
*Ladanum*, description de cet Arbrisseau, Tom. I. 29. *b.* maniere d'amasser le *Ladanum*. 29. *b.*
*Lappa*, ce que c'est, Tom. II. 55. *b.*
*Lazuli*, où se trouve cette pierre, Tom. II. 119. *a.*
*Leandre*, ses amours avec Heros, Tom. I. 175. *b.*
*Lentisque* description de cet Arbre, Tom. I. 144. *a.* comment il donne le mastic. 144. *b.*
*Lepas*, sortes de coquilles. Tom. I. 94 *b.* 95. *b.*
*Lepidium*, description d'une espece de *Lepidium*, Tom. II. 141. *a*
*Lesbos*. Voy. *Metelin.*
*Lesbé*, ruisseau de Candie, Tom. I. 24 *b.*.
*Leventis*, soldats Turcs, Tom. I. 181. *b.* Tom. II. 33 *b.*
*Levriers*, ils sont communs en Asie, & aux environs de Constantinople, Tom. II. 37. *a.*
*Lezards* de Delos, Tom. I. 119. *b.*
*Lichen*, description de cette Plante, Tom. I. 89. *a.*
*Lierre*, usage & description du fruit Lierre jaune, Tom. II. 15. *a.*
*Limaçon*. description des Limaçons de Mer, Tom. I. 87. *a.*
*Lit* des Turcs, Tom. II. 56. *a.*
*Livre* des Orientaux, combien elle pese, Tom. I. 9. *a.*
*Loy*, trois sortes de loix enseignées par Mahomet, Tom. II. 39. *a.*
*Lopadi*. description de cette ville, Tom. II 192. *a.* si c'est l'ancienne Apollonia & son histoire. *ibid.* Voy. *Abouillona.*
*Loup Cervier*, un bête, Tom. I. 185 *a.*
*Lucullus* défait Mithridate, Tom II. 84. *b.*
*Lumiere* qui paroît sur le Cap de Samos, Tom. I. 168. *a*
*Lunari fruticosa*, description de cette Plante, Tom. I. 92. *b.*
*Lupazzolo*, Consul de Smyrne, âgé de 118. ans, Tom I. 165. *b.* Tom. II. 197. *a.*
*Lychnis Orientalis*, description de cette Plante, Tom. I. 148. *b.* 154. *b.*

M.

*Macris* & *Macronisi* (ou *Helene*,) histoire & description de cette Isle, Tom I. 131. *a.*
*Magnesie*, description de cette ville, Tom. II. 195. *a.* de ses environs. *ibid.* son histoire, 195. *b.*
*Mahomet*, sa naissance & son genie, Tom. II. 39. *a.*
*Mahometans*, ils sont divisez en quatre sectes, leur creance, Tom. II. 40. *a.* Voy. *Turc.*
*Malades* amenez à l'Auteur pour les guerir, Tom. I. 34. *a.*
*Maltbe*, les Chevalier de Malte rendent bonne justice dans l'Archipel, Tom. I. 67. *b.*
*Mandrocles*, ingenieur de Darius, Tom. II 69. *b.*
*Manne*, ce que c'est que cette drogue, Tom. I. 123. *b.*
*Manüel*, l'Empereur Manüel a fait bâtir la Tour de Leandre, Tom. II. 68 *a*
*Marbre*, montagnes de Marbre, Tom. I 159. *b.* Tom. II. 170. *a.* 173. *a.* 175. *b.* Marbre de Paros, Tom. I. 77. *a.* les villages de Candie sont bâtis de Marbre. 35. *b.* bloc de Marbre enté sur des pierres ponces. 104. *a.*
*Marchand*, l'Abassadeur de France est juge en dernier ressort des Marchands François à Constantinople, Tom. II. 20. *b.* gain des Marchands du Levant sur la soye. 174. *a.*
*Marché*. description du Marché de Constantinople, Tom. II. 10 *a.*
*Mariage* des Turcs, Tom. II. 50. *b.* des Prestres Grecs, Tom. I. 40 *a.* ceremonies du Mariage chez les Grecs, 50. *a.* chez les Armeniens. Tom. II. 167. *a.*
*Maroniers* d'Inde, par qui apportez en France, Tom. II. 16. *a.*
*Marseille*, histoire & éloge de cette ville, Tom. I. 3 *a.* son commerce. 5. *b.*
*Mastic* de Scio, Tom. I. 144. *a. b.* ses usages. 145. *a.* Voy. *Lentisque.*
*Maurocordato*, belles qualitez de ce Grec, Tom. II. 12. *b.*
*Mausolée* de quelques Princes Othomans, Tom. I. 184. *b.* de Solyman 186. *a.*
*Meandre*, riviere d'Anatolie, Tom. II. 202 *b.*
*Medailles* de Girapetra, Tom. I 18. *a.* de Trajan. 31. *b.* de Gortyne. 25 *a.* de Siphanto. 67. *a.* de Nio. 96. *a.* d'Amorgos. 89. *a* de Nicomede Epiphane. 114. *a.* de Delos. 121. *b.* des Teniens. 136. *b.* de Mytilene. 149 *b.* de Scio. 143. *a* de Tenedos. 151. *b.* de Samos. 163. *a.* 167. *a.* de Pythagore 167 *a.* de Skyros. 172 *a.* de Rylandre 187. *a.* & Tom. II. 2. *a.* d'Heraclée. 85. *b.* d'Amastris. 89. *a.*

89. *a.* de Sinope. 92. *b.* d'Amiſus. 96. *a.* de Ceraſonte. 98. *b.* d'Ancyre. 179. *a.* 180. *a.* d'Angora. 181. *b.* d'Abotiillona. 191. *b.* de Clazomene. 199. *a.* de Seagi. 199. *a.* de Smyrne. 200. *a.* de Magneſie. 195. *a.* du Cayſtre. 196. *b.* 202 *b.* d'Epheſe. 202. *b.* 204. *a.*

*Medecins* du Levant, Tom. I 65. *b.* ils ne peuvent tâter le poux des femmes Turques qu'à travers une gaze, Tom. II.. 27. *b.*

*Medecine*, maniere dont on la pratique dans le Levant, Tom. I. 65. *b.* elle y eſt exercée par les Religieux. 82. *b.* ſon utilité, Tom. II. 154. *a.*

*Meleſigene*, pourquoy ce nom fut donné à Homere, Tom. II. 201. *b.*

*Melier*, Cap de Candie, Tom. I. 12. *b.*

*Menagerie* du Grand Seigneur, Tom. I. 185. *a.*

*Mendians*, pourquoy il n'y a point de Mendians en Turquie, Tom. II. 46. *b.*

*Meque*, deſcription du pelerinage de la Meque par les Turcs, Tom. II. 49. *a.*

*Mer*, Mer noire, ou *Pont-Euxin*, ſon débordement dans l'Archipel, Tom. I. 80 *b.* deſcription du Canal de la Mer noire, Tom. II. 61. *a.* courans ſinguliers qui s'y trouvent. 62. *b.* comment il s'eſt formé. 63. *b.* pourquoy ſes eaux & celles de la Mer Caſpienne ſont ſalées. 65. *b.* ſi elles ſe glacent. *ibid.* deſcription de la Mer noire, 77. *a.* deſcription de ſes coſtes. 91. *a.* Plantes qui y naiſſent. 83. *a.* 85. *a.* *Mer Egée.* Voy. *Archipel.*

*Meſpilus Orientalis*, deſcription de cette plante, Tom. II. 171. *b.*

*Meſſe*, des Grecs, Tom. I. 46. *a.* Meſſe de minuit celebrée dans la grotte d'Antiparos. 74. *a.* Meſſe des Armeniens, Tom. II. 165. *b.* ils la diſent rarement. 164. *b.*

*Metelin*, (ou *Lesbos*) antiquitez de cette Iſle, Tom. I. 148. *b.* les grands hommes qu'elle a produits. 149. *a.* ſa deſcription. 150. *a.* mœurs de ſes habitans. *ibid.* habits des femmes. 150. *a.* ſes vins. 150. *b.*

*Metelinous*, village de Samos, Tom. I. 166. *a.* deſcription d'un bas-relief d'Eſculape. 166. *b.*

*Micocoulier*, deſcription d'un Micocoulier, Tom. II. 170. *b.*

*Miconli*, Tom. I. 108. *a.* Voy. *Mycone.*

*Miel*, ſi le Miel des coſtes de la Mer noire rend inſenſé, Tom. II. 100. *b.*

*Milles*, longueur des Milles en Levant. Tom. I. 6. *b.*

*Minaret*, ce que c'eſt, Tom. I. 185. *b.*

*Minerve*, protectrice des Argonautes, Tom. II. 72. *b.*

*Mines* de fer & d'alun en Milo, Tom. I. 60. *a.* & 63. *b.* d'or, d'argent & de plomb en Siphanto. 67. *a.* de fer & d'Aiman en Serpho. 69. *a.* d'or, d'argent & d'émeril en Naxie. 84. *b.* de fer & de bol en Samos. 159. *b.* & de cuivre à Gumiſcana & Caſtamboul, Tom. II. 173. *b.*

*Miliotes*, leurs qualitez, Tom. I. 58. *b.*

*Milo*, Iſle de l'Archipel, ſa deſcription & ſon hiſtoire, Tom. I. 57. *a.* Capſi devenu Roi de cette Iſle, pendu à Conſtantinople. 57. *b.* Port de Milo, avec le profil des Iſles voiſines. 57. *a.* deſcription de la ville. 58. *a.* d'où elle a pris ſon nom. 58. *b.* impots, gouvernement & adminiſtration de la Juſtice. 58. *b.* ſes Eveſques. 59. *a.* ſes Egliſes & ſes Monaſteres. 59. *b.* habits des femmes. 58. *b.* Arbres qui y naiſſent. 60. *a.* ſes mines de fer & d'alun, & ſes mineraux. 60. *b.* 63. *b.* ſes richeſſes. 61. *a.* ſes Plantes 61. *b.* ſes vins. 62. *a.* maniere d'y blanchir, ſes eaux & ſes bains. 62. *a.* ſes cavernes. 65. *a.*

*Millepertuis*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 97. *b.*

*Miltiades* aſſiege Paros, Tom. I. 75. *a.*

*Mirabeau*, deſcription de cette vallée en Candie, Tom. I. 18 *a.* ſituation de la rade du même nom, 18. *b.*

*Miracle* de l'image de S. Georges à Skyros, Tom. I. 173. *b.*

*Mitbridate* receu dans Heraclée, Tom. II. 84. *a.* 88. *a.* ſa défaite par Luculius. 193. *a.* Inſcription de luy. 114. *a.*

*Mocenigo*, General des Venitiens, fit une faute conſiderable à l'attaque de la Canée, Tom. I. 8. *a.*

*Monaſtere*, deſcription des Monaſteres de Grece, Tom. I. 45. *a.* de Milo. 60. *a.* de Paros. 78. *b.* de Naxie. 83. *a.* d'Amorgos. 89. *b.* de Mycone. 108. *b.* de Neamoni en Scio. 141. *b.* de Patmos. 168. *b.* de Skyros. 173. *b.* de Galata. Tom. II. 7. *a.* de S. Jean auprès de Trebiſonde. 104. *a.* de Biſni. 138. *a.* des trois Egliſes. 138. *b.* de Corvirap. 144. *a.* du lac d'Erivan, anſterité des Religieux. 143. *a.*

*Monnoye* du Levant, Tom. II. 131. *a.*

*Morine*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 120. *a.*

*Mort*, maniere d'enterrer les morts parmi les Grecs, Tom. I. 50. *b.* hiſtoire d'un mort qu'on diſoit revenir en l'Iſle de Mycone. 52. *a.* les Turcs enterrent les morts ſur les grands chemins. 9. *b.* leurs croyance au ſujet des morts. 186. *a.* Tom. II. 58. *a.* leur maniere d'enterrer les morts. 58. *b.* les Armeniens prient pour les morts. 161. *b.*

*Moſaique* de Sainte Sophie. Tom. I. 184. *a.*

*Moſquée*, deſcription des Moſquées de Conſtantinople, Tom. I. 180. *b.* 182. *b.* des principales villes, Tom. II. 46. *b.* revenu des Moſquées Royales, & à quelle occaſion un Empereur en peut bâtir, Tom. I. 187. *a.* hiſtoire de la Moſquée des Arabes, Tom. II. 7. *a.*

*Mouſti*, ſon autorité eſt la plus grande qui ſoit dans

dans l'Empire, Tom. II. 56. *b.* Moufti traine ſur une claye. 188. *b.*
*Moulin*, deſcription d'une ſorte de Moulin à bras, Tom. I. 55. *b.*
*Mourat*, Sultan, ſon avarice, Tom. II. 26. *a.*
*Moutarde*, deſcription d'une eſpece de Moutarde, Tom. I. 98. *b.*
*Muets* du Serrail, Tom. II. 27 *a.*
*Muſique* des Turcs, Tom. II. 105. *b.*
*Muſulmans*. Voy. *Turcs.*
*Mycale*, montagne d'Aſie, Tom. I. 155. *b.*
*Mycone* (ou *Miconli*,) deſcription de cette Iſle, Tom. I. 106. *b.* ſon Port. 106. *b.* ſon commerce. *ibid.* ſon hiſtoire. 108. *a.* habits des Dames de Mycone. 109. *a.*
*Mytilene*. Voy. *Metelin.*

N.

*Nains* du Serrail, Tom. II. 27. *b.*
*Nanſio* (ou *Anaphe*,) hiſtoire & deſcription de cette Iſle, Tom I. 105. *a.*
*Narthecа*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 93. *b.*
*Naxie*, maniere de peſcher en Naxie, Tom. I. 79. *b.* hiſtoire de cette Iſle. 79. *b.* ſa deſcription. 81. *b.* ſon chaſteau. 82. *a.* ſon Clergé & ſes Egliſes. 82. *b.* ſes Monaſteres. 83. *b.* ſes antiquitez. 84. *a.* Habit des Naxiotes. 82. *b.*
*Nemeſis*, Figure de la Déeſſe Nemeſis dans l'Iſle de Zia, Tom. I. 127. *b.*
*Neocore*, ce que c'eſt, Tom. II. 180. *a.*
*Nicaria* (ou *Icaria*,) deſcription de cette Iſle, Tom. I. 153. *b.* religion de ſes habitans. 154. *a.*
*Nicouria*, deſcription de cet écüeil, Tom. I. 87. *b.*
*Nieſara* ou *Neocæſarea*, ville d'Anatolie, Tom. II. 173. *b.*
*Nio* (ou *Jos*,) Iſle celebre par le tombeau d'Homere, ſa deſcription, Tom. I. 95. *b.* habits des femmes. 97. *a.*
*Nitre* d'Armenie, Tom, II. 157. *b.*
*Nobleſſe* de l'Iſle de Naxie, Tom. I. 82. *a.*
*Noces* des Turcs, Tom. II. 51. *a.*
*Nointel*, M. de Nointel fit celebrer la Meſſe de minuit dans la grotte d'Antiparos, Tom. I. 74. *a.*
*Noms*, par qui impoſez aux enfans, Tom. II. 41. *b.*

O.

*Obeliſques* de Conſtanſtinople, Tom. II. 8. *b.*
*Ocean*, ſi les eaux de l'Ocean ſe ſont ouvert un paſſage dans la Mediterranée, Tom. II. 65. *a.*
*Oeil* de Bouc, deſcription de ce Coquillage, Tom. I. 94. *b.*
*Oeillet* de Serpho, ſa deſcription, Tom. I. 70 *a.*
*Oeufs* cuits dans des ſources d'eau boüillante, Tom. I. 62. *b.*
*Officiers* du Serrail, Tom. II. 23. *b.*
*Offrande* du Colyva, Tom. I. 51. *b.*
*Oiſeau*, deſcription d'un Oiſeau d'Armenie, Tom. II. 145. *b.*
*Oliaros*, Tom. I. 75. *a* Voy. *Antiparos.*
*Oliviers*, les Oliviers ſont en abondance autour de la Canée, Tom. I. 8. *b.* il n'y en a point en Armenie, Tom. II. 140. *a.*
*Olympe*, montagne d'Anatolie, Tom. I. 187. *a.* 188. *b.*
*Onobrychis Orientalis*, deſcription de cette plante, Tom. II. 108. *a.*
*Opium*, ſa vertu, Tom. II. 59. *b.*
*Oque*, ce que c'eſt, Tom. I. 9. *a.*
*Orangers* de Candie, Tom. I. 9 *b.*
*Orcan*, Tombeau de ce Sultan, Tom. II. 188. *a.* ſon tambour & ſon chapelet. *ibid.*
*Orchis Cretica*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 12. *a. Orientalis*, Tom. II. 15. *a.*
*Ordre*, comment on confere les ordres chez les Armeniens, Tom. II. 168. *a.*
*Origanum Dictamni Creticifacie*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 91. *b.*
*Othomans*. Voy. *Turcs.*

P.

*Pacha*, avarice des Pachas, Tom. I. 17. *a.* leur dépoüille appartient au Grand Seigneur, Tom. II. 22. *b.* preſents qu'ils lui font. 22. *b.* 26. *a.* fonctions des Pachas à trois queües & pourquoy ainſi nommez. 30. *a.* deſcription de la marche d'un Pacha, Tom. II. 105. *b.*
*Page*, éducation des Pages du Grand Seigneur, Tom. II. 23. *b.* Pages éventrez. 27. *a.*
*Palais* de Conſtantin, Tom. I. 188. *a.* de Teflis, Tom. II. 133. *a.* du Grand Seigneur. Voy. *Serrail.*
*Paleocaſtro*, ſi c'eſt l'Aptere des Anciens, Tom. I. 32. *a.*
*Paleopolis*, ville d'Andros, Tom. I. 134. *b.*
*Papas*, noms des Preſtres Grecs ſeculiers, Tom. I. 40. *a.* leur habit en Robbe fourée. 43. *b.* habits Sacerdotaux. 46. *a.* comment ils ſont diſtinguez des Caloyers. 40. *b.*
*Papaver Orientale*. Voy. *Pavot.*
*Pâques*, ceremonies que les Grecs obſervent à la feſte de Pâques, Tom. I. 42. *b.*
*Paradis* des Turcs, Tom. II. 58. *b.* s'il y en a un pour les femmes Turques, Tom. I. 182. *a.* où étoit le Paradis Terreſtre, Tom. II. 135. *a.*
*Parat*, ce que c'eſt, Tom. I. 9. *a.* 17. *b.*
*Parechia*. Voy. *Paros.*
*Paros*, hiſtoire de la ville & de l'Iſle de Paros, Tom. I. 75. *a.* deſcription de la ville. 76. *b.* ſon marbre & ſes antiquitez. *ibid.* ſes Plantes. 76. *b.* ſon port. 78. *a.* ſes Egliſes & ſes Monaſteres. 78. *b.*

*Parthenî*, deſcription de cette riviere, Tom. II. 88. *b.*
*Paſſeport* de la Porte, Tom. II. 80. *a.*
*Patelaro*, Viceconſul de France à Retimo, ſon hiſtoire, Tom. I. 14. *a.*
*Patino* & *Patmos*, deſcription de cette Iſle, & du Couvent de S. Jean, Tom. I. 168. *b.* ſes ports. *ibid.* ſon gouvernement. 169 *a.* ſes antiquitez. 169. *b.* habits des femmes. 169. *a.*
*Patriarchat*, cette dignité ſe vend aux Grecs, Tom. I. 38. *a.*
*Patriarche*, les Patriarches Grecs ſe détronent les uns les autres, Tom. I. 38. *a* ceremonies qu'on obſerve à leur reception. 38. *b.* ils rançonnent les Eveſques. 39. *a.* preſens que Mahomet II. fit au Patriarche des Grecs. 37. *a.* Patriarche des Armeniens, Tom. II. 162. *b.* de quelle maniere l'Auteur en fut receu. 143. *a.* revenu & pouvoir du Patriarche d'Itchmiadzin. 163. *a.*
*Pavot*, deſcription d'une eſpece de Pavot, Tom. II. 118. *b.*
*Penderachi*. Voy. *Heraclée*.
*Pera*, d'où ce fauxbourg a pris ce nom, Tom. II. 7. *b.* ſa deſcription & ce qu'il renferme. 8. *a.*
*Perdrix* ſont en abondance dans Nanfio, Tom. I. 105. *b.* Perdrix privées. 147. *b.*
*Perſans*, leur religion, Tom. II. 40. *a.* leur politeſſe. 127. *b.*
*Perſe*, difficultez qu'on fit à l'Auteur pour le laiſſer paſſer en Perſe, Tom. II. 123. *b.* le Roi de Perſe entretient les Ambaſſadeurs qui lui ſont envoyez. 142. *b.* hiſtoire de Cha-Abbas Roi de Perſe. 158. *a.*
*Perſe-Armenie*, deſcription de ce pays, Tom. II. 129. *a*
*Perſes*, paſſage des Perſes, ſur le pont du Boſphore, Tom. II. 69. *b.*
*Peſte*, remede contre la peſte, Tom. I. 181. *a.* les enfans dans le Levant y ſont ſujets. 65. *b.*
*Petra*, habits des femmes de Petra, dans l'Iſle de Metelin, Tom. I. 150. *a.* 151. *a.*
*Philippe*, reſtes du portique de Philippe dans la petite Delos, Tom I. 116 *b.*
*Phinée*, en quel lieu ce Prince tenoit ſa cour, Tom. II. 73. *a.* de quelle maniere il receut les Argonautes, & fut délivré des Harpyes. 73. *b.* ſes conſeils aux Argonautes. 74. *a.*
*Phrigie*, occupée par les Gaulois. Tom. II. 178. *a.*
*Pierre* incombuſtible, Tom. I. 63. *b* 64. *a* pierre ponce de Santorin. 100. *a.* pierre équitable. Tom. II. 75. *a.* pierre d'Armenie. 119. *a.* ſi les pierres vegetent, Tom. I 26. *b.* 73. *b.*
*Pilau*, ce que c'eſt, Tom. II. 55. *b.*
*Plantes* qui naiſſent dans l'Iſle de Candie, Tom. I. 10 *a. b.* 12. *a. b.* 13. *a.* 14. *a. b.* 21. *a.* 29. *b.* de Milo. 61. *b.* de Serpho. 70. *a.* d'Antiparos. 75. *a.* de Paros. 76. *b.* de Naxie. 84. *b.* de Stenoſa. 87. *a.* de Nicouria. 88. *a.* d'Amorgos. 89. *a.* 91. *b.* de Caloyero. 92. *b.* de Cheiro. 93. *a.* de Skynoſa. 93. *b.* de Nio. 97. *a.* de Sikino. 98. *b.* de Policandro. 99. *b* 103. *b.* de Nanfio. 106. *a.* de Mycone. 109. *b.* de Syra. 123. *b.* de Zia & de Thermié. 128. *a.* 130. *b.* de Macroniſi. 131. *b.* d'Andros. 133. *b.* de Tine. 137. *a.* 140. *a.* de Scio. 147. *b.* de Samos. 159. *a.* 165. *b.* de S. Minas. 171. *b.* de Skyros. 173. *a.* aux environs de Conſtantinople, Tom. II 13. *a.* ſur les coſtes de la Mer noire. 83. *a.* 85. *a.* 89 *a.* 90. *b.* 93. *b.* 96. *a.* 97. *b.* 99. *a.* en Armenie. 106. *b.* 107 *a. b.* 108. *a. b.* 109. *a. b.* 110. *a.* 116. *a.* 118. *a.* 119. *b.* en Georgie. 121. *a. b.* 122. *a. b.* 125. *b.* 126. *a.* 129. *a.* 133. *a. b.* 136. *b.* 137. *a.* 138. *a.* 139. *b.* 141. *a. b.* 144 *b.* 145. *a.* 146 *b.* 148. *a. b.* 150. *b.* 152. *a.* 154. *a. b.* 155 *b.* 156. *a.* en Anatolie. 169 *a.* 170. *a.* 172. *b.* 176. *a.* 187. *a.* 189. *b.* 193. *b* 194. *b.* 195 *b.* 207. *b* 208. *b.* pourquoy les Turcs cultivent les Plantes, Tom. II. 48. *b.* ſi les Plantes ſont contenuës dans leurs graines. 145. *b.*
*Pleureuſes*, femmes loüées pour pleurer les morts dans la Grece, Tom. I. 50. *b.*
*Plumier* (le Pere) Minime, grand Botaniſte, Tom. II. 125. *b.* ſa mort, Tom. I. 3. *b.* Tom. II. 126. *a.*
*Poids* du Levant, Tom. II. 131. *a.*
*Poiſſon*, poiſſons en uſage chez les Grecs les jours de jeune, Tom. I. 42. *a.* maniere de peſcher en Naxie & en Provence. 79. *b.* au Trident. 92. *a.*
*Policandro*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 99. *a.*
*Police* des Turcs, Tom. II. 33. *a.*
*Pollux*, ſon combat contre Amycus, Tom. II. 70. *b.*
*Polygonides*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 147. *a.*
*Pompée*, ſa conqueſte de l'Iberie, Tom. II. 130. *a.* colomne de Pompée. 73. *a.*
*Pompeiopolis*. Voy. *Amiſus*.
*Pont* jetté par Darius ſur le Boſphore de Thrace, Tom. II. 69 *b.*
*Pont-Euxin*. Voy. *Mer noire*.
*Port* de Paros, Tom. I. 78. *a.* de Delos. 119. *a.* de Samos. 160. *a.* de Conſtantinople, Tom. II. 1. *a.* de Milo. 57. *a.* de Mycone. 106. *b.* de Zia. 128. *b.* de Patmos. 168. *b.*
*Porte* d'un ancien Temple de Bacchus, Tom. I. 84. *a.*
*Porte*, Pourquoy l'Empire Othoman eſt appellé la *Porte*, Tom. II. 3. *b.* hiſtoire de la Porte dorée de Conſtantinople. 11. *a.*
*Portiers* du Serrail, Tom. II. 28. *b.*
*Poſtes*, eſtabliſſement des poſtes par Juſtinien, Tom. II. 67. *a.*
*Poudre* d'Armenie, Tom. II. 157. *b.*
*Preſcot*, Conſul en Armenie, Tom. II. 118. *b.*
*Preſtre*, ſi les Preſtres Grecs peuvent ſe marier, Tom. I. 40. *a.* leur ordination. 49. *a.* emploi des

des Preſtres Turcs, Tom. II. 58. *a.* ſi les Preſtres Armeniens ſe marient. 164. *a.* leur ordination. 168. *a.* entrée des Preſtres d'Apollon dans l'Iſle de Delos, Tom. I. 111 *a.*

*Prieres* des Turcs, Tom. II 41. *b.* 42 *b.*

*Priſon*, deſcription du Bagno de Conſtantinople, Tom. II. 5. *b.*

*Procés*, les Procés ſont bientôt vuidez chez les Turcs, Tom. II. 30. *b.*

*Promethée*, pourquoy on l'accuſe d'avoir volé le feu du ciel, Tom. I. 93. *b.*

*Propheties* écrites ſur les murailles du Labyrinthe, Tom. I. 28. *a.*

*Pruſe*, deſcription de cette ville, Tom. II. 187. *a.* ſon hiſtoire. 190 *a.*

*Ptarmica*, deſcription d'une eſpece de *Ptarmica*, Tom. I. 87 *b.*

*Puget*, ſa vie & ſes ouvrages, Tom. I. 3. *b.*

*Pugilat*, ce que c'eſt, Tom. II. 70 *b.*

*Purgatoire*, croyance des Grecs ſur le Purgatoire, Tom. I. 54. *a.*

R.

*Raclia*, deſcription de ce rocher, Tom. I. 94. *a.*

*Raiſin d'ours*, deſcription de cet Arbriſſeau, Tom. II. 98. *b.*

*Ramazan*, comment les Turcs paſſent leur Ramazan, Tom. II 44. *a.*

*Renoncule*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 106. *b.* hiſtoire des Renoncules. 15. *b.*

*Religieux* Grecs, leurs diſtinctions, Tom. I. 39. *b.* 41. *a.* leurs jeunes. 42. *a* leurs vœux. 40. *b.* leur noviciat. *ibid.* leur genre de vie. 41. *a. b.* ils exercent la Medecine dans l'Iſle de Naxie. 82. *b.* Religieux Armeniens, Tom. II. 164. *a* auſteritez des Religieux du lac d'Erivan. 142. *b.*

*Religieuſes* Greques, Tom I. 41. *b.*

*Religion* des habitans de l'Archipel, Tom. I. 56. *a.* état de la Religion en Scio. 141. *a.* la Religion Chreſtienne eſt publique à Smyrne, Tom. II. 197. *b.*

*Retimo*, ville de Candie, ſa deſcription, Tom. I. 13. *b.* ſes richeſſes *ibid.*

*Revenus* du Grand Seigneur, Tom. II. 22. *a.*

*Rhyndacus*, riviere, Tom II. 191. *b.* 193. *a.*

*Ris*, trois manieres d'apreſter le ris chez les Turcs, Tom. II. 55, *b.*

*Riva*, deſcription de cette riviere, Tom. II. 82. *a.*

*Rome*, alliance des Romains avec les Heracliens, Tom. II. 87. *b.* perfidie des Heracliens. 88. *a.*

*Roſeau* qui ſert de plume, Tom. II. 136. *b.*

*Royer*, Conſul de France à Smyrne, Tom. II. 198. *a.*

S.

*Sabine*, deſcription d'une eſpece de Sabine, Tom. II 137. *b.*

*Sacremens* des Grecs, Tom. I. 47. *b.* des Armeniens, Tom. II. 165. *a.*

*S. George*, Monaſtere de Skyros, Tom. I. 173. *b.* miracle de l'image de S. George. *ibid.*

*S. Gregoire l'Illuminateur*, honoré en Armenie, Tom. II. 139. *a.* hiſtoire des deux Saints Gregoires. 162. *a. b.*

*S. Jean*, Monaſtere de Candie, Tom. I. 12. *b.* de Patmos 168. *b.* Hermitage où S. Jean écrivit l'Apocalypſe. 169. *b*

*S. Minas*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 170. *b.*

*S. Polycarpe*, ſi ſon bâton a pris racine, Tom. II. 199. *b.* ſon tombeau. 200. *a.*

*Sainte Sophie*, hiſtoire de cette Egliſe changée en Moſquée, Tom. I. 183. *a.* 184. *a.*

*Saluer*, maniere de ſaluer des Turcs, Tom. II. 54. *b.*

*Salvia Cretica.* Voy. *Sauge* de Candie.

*Samos*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 156. *b.* gouvernement & Religion de ſes habitans. 157. *b.* coutume au ſujet des ſucceſſions. 158. *a.* ſon commerce. 158. *b.* elle eſt abondante en gibier. 159 *b* ſes Mines. *ibid.* ſes ports. 160. *a.* ſon ancienne ville. 160. *b.* ſes antiquitez. 160. *b.* ſes cavernes. 161. *b.* deſcription de deux affreuſes ſolitudes. 164. *b.* habits des femmes. 158. *a.* deſcription de ſes Boghas. 155. *a.*

*Sanſon* critiqué, Tom. II. 123. *a.* 125. *a.*

*Sant-erini* & *Santorin*, commerce de cette Iſle, Tom. I. 103. *b.* ſon clergé. *ibid.* ſes inſcriptions. 104. *b.* deſcription & hiſtoire de la ville. 100. *a.*

*Sapin*, deſcription d'une eſpece de Sapin, Tom. II. 104. *b.*

*Sauge* de Candie, ſa deſcription, Tom. I. 30. *b.*

*Scalanova* (ou *Conſada*,) deſcription de cette ville, Tom. II. 207. *b.*

*Scamonée* de Samos, Tom. I. 159. *a.*

*Scio*, hiſtoire de cette ville, Tom. I. 140. *a.* état de la Religion. 141. *a.* deſcription de l'Iſle & de la ville. 142. *a.* habits des femmes. 147. *b.* ſes vins. 142. *b.* ſon commerce. 143. *b.* ſes villages. *ibid.* ſon gouvernement. 145. *b.* ſes fontaines. 146. *a*

*Scorzonera Græca*, deſcription de cette Plante, Tom. I. 86. *a.*

*Schiſmatiques*, averſion des Armeniens Schiſmatiques contre les Latins, Tom. II. 166. *a.*

*Scrophulaire*, deſcription d'une eſpece de *Scrophulaire*, Tom I. 84. *b.*

*Scutari* (ou *Chryſopolis*) deſcription & hiſtoire du Cap de Scutari, Tom. II. 67. *b.* 68. *b.*

*Sel Ammoniac*, ſi ce ſel entretient les neiges, Tom. II. 115. *a* ſel foſſile. 140. *b.* 176. *b.*

*Serpho*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 68. *b.* ſes Mines 69 *a.* ſon hiſtoire 69. *b.* ſes grenoüilles. 70. *a.*

*Serrail*, deſcription du Serrail de Conſtantinople, Tom. II. 3. *a.* 23. *b.* eſclavage des Dames qui y ſont renfermées. 27. *b.* Serrail de Mehemet Bey-

80. *b.* Serrail de Pruſe. 187. *b.* uſage du vieux Serrail. 11. *a.*
*Seſtos* & Abydos, leur ſituation, Tom. I. 175. *b.*
*Sicandro*, ſi c'eſt une Iſle imaginaire, Tom. I. 56. *a.*
*Sikino*, deſcription & hiſtoire de cette Iſle, Tom. I. 98. *a.*
*Sinapi Græcum maritimum* deſcription de cette plante, Tom I. 98. *b.*
*Sinope*, ſituation & hiſtoire de cette ville, Tom. II. 91. *b.* ſa deſcription. 93. *b.* ſi la terre de Sinope eſt verte. 94. *b.*
*Siphanto*, deſcription de ce Iſle, Tom. I. 66. *b.* ſes richeſſes. *ibid.* ſes Medailles. 67. *a.* ſes Mines. *ibid.* ſes antiquitez. 68. *a.*
*Sirenes*, en quel lieu elles furent vaincuës par les Muſes, Tom. I. 32. *a.*
*Sivas*, priſe de cette ville par Tamerlan, Tom. II. 174. *b.*
*Skinoſa*, deſcription de ce rocher, Tom. I. 93. *b.*
*Skyros*, hiſtoire de cette Iſle, Tom. I. 171. *b.* ſa deſcription. 173. *a.* étymologie de ce nom. *ibid.*
*Smyrne*, deſcription de cette ville & baye, Tom. II. 196. *b.* 201. *a.* Chateau de Marine. 199. *b.* ſon commerce. 197. *a.* ſes antiquitez. 200. *a.* ſon hiſtoire. 201. *a.*
*Solitaire* retiré à Delos, Tom. I. 118. *b.*
*Solitude*, deſcription de deux affreuſes ſolitudes, Tom. I. 164. *b.*
*Solyman*, ſon paſſage en Grece, Tom. I. 176. *a.* Mauſolée de Solyman. 186. *a.*
*Sorbet*, maniere de le faire, Tom. I. 21. *a.*
*Soufre*, comment le ſoufre eſt produit, Tom. I. 60. *b.* ſoufre de Milo. 61. *a.* 64. *b.*
*Source* d'eau chaude, Tom I. 62. *b.* ſource d'eau qui purge. 63. *a.*
*Soye* de Tine, Tom. I. 137. *b.*
*Spahis*, cavalerie Turque, Tom. II. 36. *a.* ils balancent la puiſſance du Grand Seigneur. 22. *a.*
*Sphondilium Orientale*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 85. *a.*
*Spon* critiqué, Tom. II 193. *a.* 194. *a.*
*Stachys cretica*, ſa deſcription, Tom. I. 11. *a.*
*Sultan*, ſa puiſſance, Tom. II. 21. *a.* ſes revenus. 22. *a.* comment il rend la juſtice. 32. *b.* de quelle maniere il celebre le Baïram. 45. *a.* Sultans dépoſez. 35. *a.*
*Supplice* inventé par Tamerlan, Tom II. 174. *b.*
*Symplytum Conſtantinopolitanum*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 14. *a.*
*Sypilene*, nom de Cybele, Tom. II. 195. *b.*
*Sypilus*, montagne, Tom. II. 195. *a. b.* 196. *b.*
*Syra*, deſcription de cette Iſle, Tom. I. 122. *b.* Religion des habitans. 122. *a.* Bas-relief dans Syra 123. *a. b.* Bourg de Syra. 122. *b.*

T.

*Tabac*, le Tabac en fumée eſt en uſage chez les Turcs, Tom. II. 54. *b.* 56. *a.*
*Table*, maniere de ſe mettre à Table chez les Turcs, Tom. II. 56. *a.*
*Tamerlan*, de quelle maniere il prit la ville de Sivas, Tom. II. 174. *b.* ſa victoire d'Angora. 180. *b.*
*Taurus*, ſi l'Euphrate ſort du mont Taurus, Tom. II. 117. *a.*
*Tchorba*, ce que c'eſt, Tom. II. 55. *b.*
*Techellis*, fameux Mahometan, Tom. II. 175 *b.*
*Tectoſages*, s'ils ont bâti la ville d'Ancyre, Tom. II. 178. *a.*
*Teſlis*, deſcription de cette ville, Tom. II 132. *a.* de ſon palais. 132. *b.* de ſes bains. 133. *a.* inconſtance d'un Prince de Teſlis. 130. *b.* habits des Femmes. 127. *b.*
*Teinture*, maniere de teindre en jaune dans l'Iſle de Samos, Tom. I. 166 *a.*
*Tendours*, ce que c'eſt, Tom. II. 55. *a.*
*Tenedos*, hiſtoire de cette Iſle, Tom. I. 151. *a.* veue de la Ville de Tenedos. 153. *b.* ſon vin muſcat. 152. *b.*
*Tennés*, hiſtoire de ce Prince, Tom. I. 151. *a.*
*Tente*, deſcription des Tentes de Turquie, Tom. II. 79. *a.*
*Terebentine*, maniere de la recüeillir, & ſes uſages, Tom I. 145. *a*
*Terebinthe*, deſcription de cet Arbre, Tom. I. 145. *a.*
*Terre* cimolée, ce que c'eſt, Tom. I. 56. *b.* d'où vient la differente culture des Terres, Tom. II. 120. *b.* 122. *a.*
*Thaſpie*, deſcription d'une eſpece de *Thaſpie*, Tom. II. 173. *a.*
*Theatre* de la petite Delos, Tom. I. 117. *a.*
*Theodoſiopolis*, ſi c'eſt la même ville qu'Erzeron, Tom. II. 117. *b.*
*Theras* donna ſon nom à l'Iſle de Santorin, Tom. I. 100. *b.*
*Thermie*, hiſtoire & deſcription de cette Iſle, Tom. I. 124. *b.* Religion des habitans. 125. *b.* ſes eaux chaudes. *ibid.*
*Theſée*, ſa mort, Tom. I. 171. *b.* ſon tombeau. 172. *b.*
*Thou* ou *Thouy*, ſigne militair des Othomans, Tom. I. 29. *b.*
*Threſor*, deſcription du Threſor Royal du Grand Seigneur, Tom. II. 22. *b.* Threſor des Janiſſaires. 35. *a.*
*Thymelæa Pontica*, deſcription de cette Plante, Tom. II. 83. *a.*
*Tigres* du mont Ararat, Tom. II. 147. *b.*
*Timariots*, cavaliers Turcs, Tom. II 37. *a.*
*Timothée*, Roi d'Heraclée, Tom. II. 87. *a.*
*Tine*, hiſtoire de cette Iſle, Tom. I. 136. *a.* 138. *b.*

ſa deſcription. 136. *a.* ſa fortereſſe, 137. *b.* ſes principaux villages. 138. *a.* clergé & privilege de l'Eveſque Latin. 138. *b.* habits des femmes, 138. *b.*

*Tocat*, ſituation, deſcription & gouvernement de cette ville, Tom. II. 173. *a.* 174. *a.* negoce. 174. *a.* habits des femmes. 173. *a.* ſon hiſtoire. 174. *b.* voyage de Tocat. 168. *a.*

*Tombeau*, deſcription d'un Tombeau dans l'Iſle de Delos, Tom. I. 121. *b.* du Sultan Orcan, Tom. II. 188. *a.*

*Ton*, peſche des Tons auprès de Chalcedoine, Tom. II. 67. *b.*

*Topana*, d'où ce fauxbourg a pris ce nom & ſa deſcription, Tom. II. 8. *a.*

*Tour* de Leandre, Tom. II. 68. *a.*

*Tournefort* (Joſeph Pitton de) eſt propoſé au Roi pour un Voyage du Levant, Tom. I. 1. *a.* ſon deſſein dans ce voyage. 1. *a.* il choiſit ſes Compagnons. 1. *a.* ſon départ de Paris. 2. *a.* ſon arrivée à Lyon. 2. *a.* à Marſeille. 2 *b.* en Candie. 6. *b.* à l'Argentiere. 55. *a.* à Milo. 57. *a.* à Siphanto. 66. *a.* à Serpho. 68. *b.* à Antiparos. 71. *a.* à Paros. 75. *a.* à Naxie. 79. *b.* à Stenoſa. 86. *a.* à Nicouria. 87. *b.* à Amorgos. 89. *a.* à Caloyero. 92. *b.* à Cheïro. 93. *a.* à Raclia. 94. *a.* à Nio. 95. *b.* à Sikino 98 *a.* à Policandro. 99. *a.* à Delos. 111. *a.* 120. *b.* à Syra. 122. *a.* à Thermie. 124. *b.* à Zia. 126. *b.* à Macroniſi. 131. *a* à Joura. 132. *a.* à Andros. 133. *a.* à Tine. 136. *a.* à Metelin. 148. *b.* à Samos. 157. *a.* 164. *a.* à Patmos. 168. *a.* à Sinope, Tom. II 90. *b.* à Trebiſonde. 99. *a.* à Erzeron. 111. *a.* à Cars. 122. *b.* à Teflis. 129. *b.* aux Trois Egliſes. 138. *b.* à Erivan. 141. *b.* au mont Ararat. 147. *a.* à Tocat. 173. *a.* à Angora. 176. *b.* à Pruſe. 187. *a.* à Smyrne. 196. *b.* ſon embarquement ſur la Mer noire. 78. *b.* ſon voyage d'Armenie 105. *a.* du Curdiſtan. 115. *b.* de Georgie. 120. *a.* des Trois Egliſes. 135 *a.* de Tocat & d'Angora. 168. *a.* d'Angora à Pruſe. 186. *a.* de Smyrne & d'Epheſe. 191. *a.* ſon départ d'Epheſe pour Scalanova. 207. *a.* ſon retour à Epheſe & à Smyrne. 208. *a.* ſon retour en France. 208. *b.* dangers où il fut expoſé à Thermie, Tom. I. 25. *a.* à Samos. 170. *b.* au paſſage d'une riviere, Tom. II. 152. *a.* difficultez qu'on lui fit pour le laiſſer paſſer en Perſe. 123. *b.* ſa converſation avec Maurocordato. 12. *b.* de quelle maniere il fut receu du Patriarche des Armeniens. 143. *a.*

*Toutebonne*, deſcription d'une eſpece de *Toutebonne*, Tom. II. 110. *a.*

*Trebiſonde*, hiſtoire de cette ville, Tom. II. 99. *a.* ſa deſcription. 102 *a.* inſcriptions. 103. *a. b.*

*Trinité*, Couvent de Candie, Tom. I. 11. *b.*

*Tripoli*, veue de Tripoli, Tom. II. 98. *b.*

*Trois Egliſes*, deſcription de ce Monaſtere & des environs, Tom. II. 138. *b.*

*Troupes*, dénombrement des Troupes qui ſont dans les Places de guerre en Turquie, Tom. I. 16. *b.*

*Truilhart*, Conſul de la Canée, Tom. I. 9. *a.*

*Turban*, ce que c'eſt, & d'où vient ce mot, Tom. II. 54. *a.*

*Turc* ou *Muſulman*, de quelle maniere les Turcs paſſent la vie, Tom. I. 7. *b.* comment ils exigent la capitation. 71. *a.* ſtratageme des Turcs. 176. *b.* ils font accroire à leurs femmes qu'il n'y a point de Paradis pour elles. 182. *a.* ils croyent que les prieres ſoulagent les Morts. 186. *a.* comment ils rendent la juſtice chez eux. Tom. II 4. *b.* ils haïſſent le negoce du vin. 7. *b.* pourquoy ils n'ont point de goût pour le deſſein. 8. *b.* adreſſe des jeunes Turcs. *ibid.* origine de leur Empire, leur gouvernement, leur politique. 21. *a.* puiſſance de leurs Sultans. 21. *b* revenus du Grand Seigneur. 22. *a.* deſcription du Threſor Royal. 22. *b.* deſcription du Serrail. 23. *b.* éducation des Pages. 24. *a.* Officiers du Serrail. 23. *b.* leur Divan. 30. *a.* leur police. 33. *a.* leur infanterie 33. *b.* leur cavalerie. 36. *a.* leur Marine. 37. *b.* leur reſpect pour l'Alcoran. 39. *b.* leur Religion. 39. *a.* leur croyance ſur la circonciſion. 40. *b.* ceremonies qu'ils y obſervent. 41. *a.* leurs prieres. 41. *b.* 43. *a.* leurs ablutions. 41. *b.* leur carême. 44. *a.* leur Baïram. 45. *a.* leur année. 44 *a.* leurs feſtes. 46. *a.* pourquoy il n'y a point de mendians en Turquie. 46. *b.* leurs Moſquées. *ibid.* leurs hôpitaux, leurs colleges, leurs hôtelleries. 47. *a.* étenduë de leur charité envers les animaux & les Plantes. 48. *a.* ils ſont obligez au voyage de la Meque. 49. *a.* employs de leurs Preſtres. 58 *a.* leur creance au ſujet des Morts. *ibid.* leur Paradis & leur Enfer. 58. *b.* leur maniere d'enterrer les Morts. 58. *b.* leurs cimetieres, Tom. I. 9. *b.* & Tom. II. 58. *b.* leurs Dervis. 59. *a.* leur eſtime pour Jeſus-Chriſt. 61. *b.* leurs bains & la maniere de s'y laver. 50. *a.* leur mariage. 50. *b.* habit des femmes Turques. 52. *a.* habit des Turcs. 53. *b.* leur maniere de ſaluer & de ſe viſiter. 54. *b.* difference entre les Turcs & les Grecs. 55. *a* leur maniere de manger. 56. *a.* de ſe coucher. *ibid.* d'uriner. 42. *a.* ceremonies qu'ils font à la garderobe. 42. *b.* leurs jeux. 40. *a.* 56. *b.* le vin leur eſt défendu. 40. *a.* leurs occupations. 56. *b.* leur ignorance au ſujet de la Marine. 78. *a.* leur muſique. 105. *b.* leur maniere de voyager 105. *a.* leurs extorſions à l'égard des étrangers. 125. *a.*

*Turcal*, ſituation de cette bourgade, Tom. II 175. *b.*

*Turcsmans*, voleurs d'Anatolie, Tom. II. 175. *b.*

*Tzans*, description du pays des Tzans, Tom. II. 129. *a*.

V.

*Vaillant* critiqué, Tom. II. 192. *a*.
*Vaivode*, malice d'un Vaïvode, Tom I. 28 *b*.
*Validée*, description de cette Mosquée, Tom. I. 186. *b*.
*Varroüil*, fauxbourg auprès de la Canée, où l'on voit le jardin du Gouverneur de cette Place, Tom. I. 9. *a*.
*Veaux* marins, Tom. I. 131. *b*.
*Velani*, ce que c'est, & le commerce que l'on en fait, Tom. I. 128. *a*. *b*
*Vegetation* des pierres, Tom. I. 73. *b*.
*Venitiens*, en quel temps ils acquirent Candie, Tom I. 7. *a*. faute considerable qu'ils firent à l'attaque de la Canée. 8. *a*
*Vent* du Sud dangereux en Candie, Tom. I. 35. *b*.
*Verbascum Græcum*, description de cette Plante, Tom. I. 128. *a*.
*Vernon*, Mathematicien Anglois, sa mort, Tom. II. 119. *b*.
*Vertabiets* sont les Docteurs Armeniens, Tom. II. 163. *b*.
*Vesicaria Orientalis*, description de cette Plante, Tom. II. 109. *a*.
*Viande*, ses qualitez & la maniere de la faire cuire en Turquie, Tom. II. 55. *b*.
*Vierge*, devotion des Grecs aux Images de la Sainte Vierge, Tom. I. 88. *b*. Image miraculeuse de la Vierge. 90 *a*.
*Villages*, ils sont bâtis de marbre en Candie, Tom. I. 35. *b*.
*Vins*, comment il se fait dans l'Archipel, Tom. I. 62. *a* vins de Candie 35. *a*. de Scio. 142 *b*. de Lesbos. 150. *b*. vin muscat de Tenedos 152 *b*. de Samos. 158. *a*. vin de Georgie, Tom. II. 131. *b*.
*Vipere*, l'Isle aux Viperes. Voy. *Argentiere*.
*Visir*, le Grand Visir est juge souverain chez les Turcs, Tom. II. 4 *b*. il est le premier Ministre du Grand Seigneur. sa puissance. 29. *a*. relation de ce qui se passa à l'Audiance que le Grand Visir donna à M. de Ferriol 16. *b* description de la marche du Grand Visir. 11. *b*. Visirs du Banc ou du Conseil. 30. *a*.
*Visiter*, maniere de se visiter parmi les Turcs, Tom. II 54 *b*.
*Vitis Idæa Orientalis*, Voy. *Raisin d'Ours*.
*Voleurs*, comment punis en Turquie, Tom. I. 33. *b*. voleurs des costes d'Asie. 156 *a*. d'Armenie, Tom II. 105. *a*. 114. *b*. de Georgie. 121. *b*. d'Anatolie. 169. *b*. 172. *a*. 175. *b*.
*Vourla*. Voy. *Clazomene*.
*Voyage*, de quelle maniere les Turcs voyagent, Tom. II. 105. *a*.
*Uriner*, maniere d'uriner des Turcs, Tom. II. 42. *a*.
*Urne* fameuse d'Amorgos, Tom. I. 90. *a*.
*Vroucolacas*, histoire d'un Vroucolacas, Tom. I. 52. *b*.

X.

*Xerxés*, en quel endroit de l'Helespont ce Prince fit jetter un Pont, Tom. I. 175. *b*.

Z.

*Zains*, cavaliers Turcs, Tom. II. 37. *a*.
*Zia*, histoire & description de cette Isle, Tom. I. 126. *b*. description de la ville de Zia. *ibid*. d'Ioulis. 127. *a*. ses Eglises & les Monasteres. 129. *a* Port de Zia. 128. *b*.
*Zopléme*. Voy. *Ellebore*.

FIN.

## Berigt voor de BOEKBINDER.

Alle de Figuren moeten soo geplaatst werden / dat deselve tegens de paginaas / soo als die genommert syn moeten aansien / en niet soo dat het agterste wit van de figuur tegens de pagina aanstaat.

## Avis au Relieur.

*Toutes les Figures doivent faire face aux pages dont elles sont numerotés.*

572972

DAWKINS COLLECTION

THIS WORK IS
PLACED ON LOAN IN THE LIBRARY
OF THE TAYLOR INSTITUTION BY
THE RECTOR AND FELLOWS OF
EXETER COLLEGE
OXFORD